

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1910, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

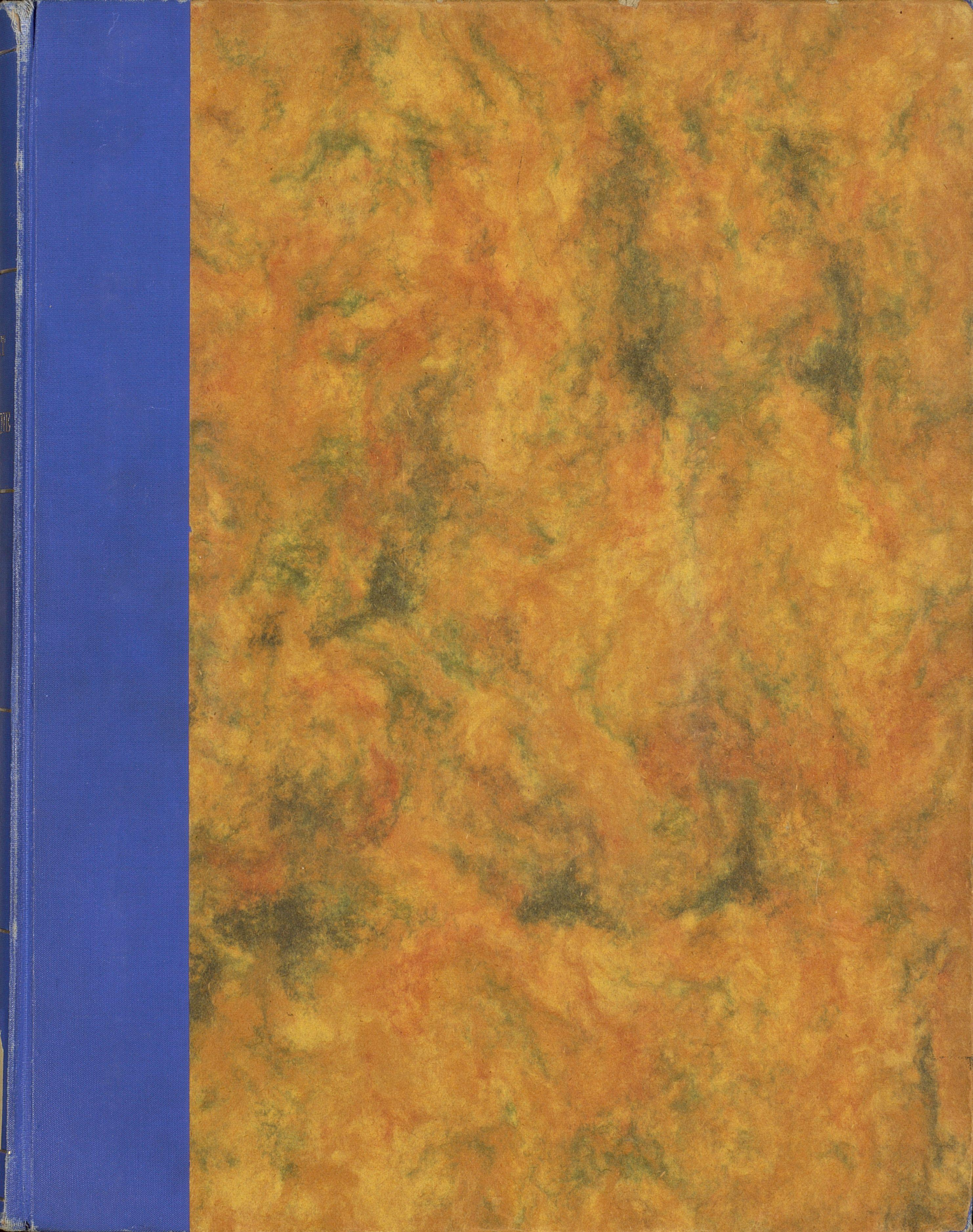
S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette oeuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2013/DL2864764_1910_f.pdf



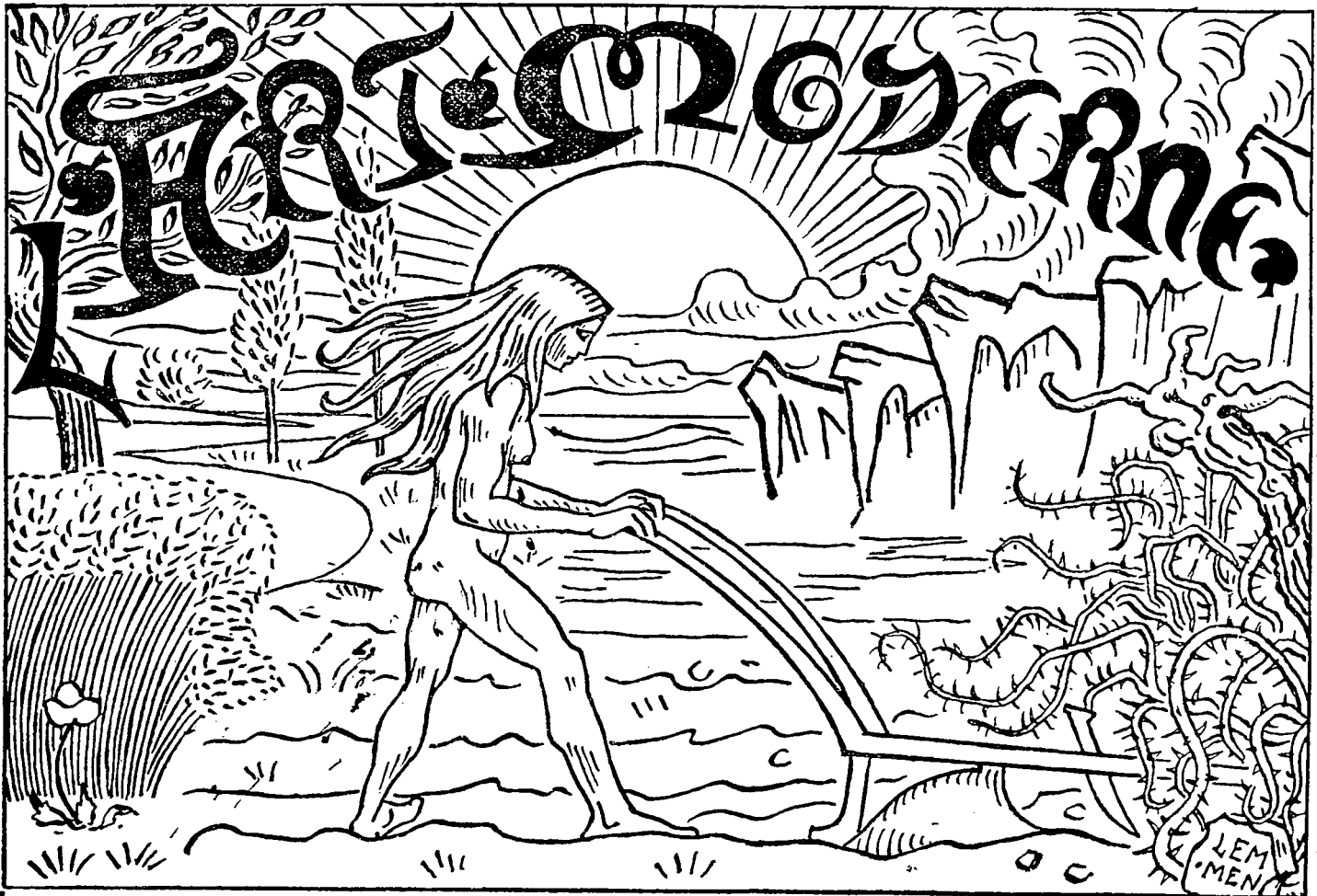
Macana
n° 23 (p. 177-185)

52366

52366

L'ART MODERNE

1910



2 JANVIER 1910

TRENTIÈME ANNÉE

NUMÉRO UN

SOMMAIRE :

La Reine Élisabeth (HENRY LESBROUSSART). — Alberto Martini. — Livres d'enfants (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique (Ch. V.) — Réciprocité (O. M.). — La musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *Le Grand Soir*; *Matinée Catulle Mendès* (GEORGES RENCY). — Concours musical. — Nécrologie : *Charles-Louis Philippe*. — Petite chronique.

LA REINE ÉLISABETH

Au premier accueil, l'impression se résume en trois mots : fragilité, bonté, timidité. La *petite reine* : l'épithète lui était acquise neuf ans avant son avènement. Elle est petite et fine. La voix est fine aussi, avec une sonorité réservée qui place l'accent tonique d'une façon inhabituelle. Elle apparaît immédiatement bonne, avec un désir de témoigner sa bonté, de faire comprendre qu'il n'y a dans cette bonté aucune condescendance orgueilleuse. Elle est intimidée, parce qu'elle craint de mal exprimer toutes les intentions bienveillantes qui se pressent en elle, parce qu'elle voudrait mieux connaître notre langue, parce qu'elle souffre de la distance que la société impose entre elle et vous et que son cœur veut abolir. Vous voilà tout rassuré. Vous reprenez vite

vos aplombs ; vous êtes un peu honteux de vous sentir moins effarouché qu'elle ne le paraît, et puisqu'elle vous questionne et vous engage à la causerie, ma foi, vous déliez votre langue.

Vous parlez, vous parlez. Comme de juste, votre petite conférence a été préparée savamment, avec quelques négligences voulues pour simuler l'improvisation. Vous êtes content de vos phrases, et très flatté de vous voir écouté aussi attentivement par une Reine ! — Mais voici que certaines révélations sur lesquelles vous comptiez ne produisent pas le résultat espéré : on vous entend, on vous comprend, mais il semble que toutes ces belles choses sont déjà connues. Et tandis que vous vous bercez au son de vos discours, vous constatez que votre auditrice vous observe avec une parfaite netteté. Vous devinez qu'elle savait ce que vous croyiez lui enseigner. Elle vous laissait l'illusion du contraire, autant par politesse généreuse que par curiosité, pour comparer votre exposé à d'autres, retrouver ses lectures dans vos paroles, contrôler ses propres sensations par les vôtres, notamment dans les questions d'art. — Et vous n'êtes plus rassuré du tout : vous vous trouvez devant un esprit critique, réfléchi, d'une indépendance et d'une rapidité de jugement rares chez une femme. Votre ton baisse vite, car



si vous versez dans la boursouffure ou la prétention, vous en êtes aussitôt averti par une fugitive nuance de malice qui égale imperceptiblement le regard prévenant.

Elle est malicieuse, la petite reine. Oh ! sans méchanceté. Le trait pique surtout les ridicules, les snobs, les paons qui font la roue et tous ceux qu'éblouit le panache ou qu'obsède l'arrivisme. La malice frappe juste, mais reste fine et sans amertume, atténuée par un sourire où subsiste tout de même de l'indulgence.

Par exemple, elle ne garde ni malice ni indulgence pour ceux dont les actes heurtent ses idées rigoureuses de droiture morale. Cette nature d'enjouement et de bonté délicate est d'une honnêteté essentielle. Son âme digne respecte au plus haut degré la dignité des autres ; on l'a remarqué, notamment, dans ses efforts pour modifier l'organisation des œuvres de charité, cherchant à introduire l'idée de relèvement dans le soulagement des misères et plus de compréhension clairvoyante dans les interventions secourables.

Une intelligence particulière marque d'un trait viv cette personnalité spontanée. La reine Elisabeth a hérité de son père un esprit scientifique, une curiosité avide de toutes les formes de la vie, le respect des méthodes expérimentales, le mépris des formules dogmatiques. Cette jeune femme, si craintive devant les pompes du protocole, a une franchise et un courage de pensée, une hardiesse de logique que ses familiers eux-mêmes doivent deviner, tant sa douce tolérance craint de les froisser. Dans ses observations et réflexions, elle refusera de se livrer au sentiment quand la science peut la guider. Elle vénère par-dessus tout la science et l'art. Si son libre esprit pouvait admettre des classes, c'est aux savants et aux artistes qu'elle accorderait la prééminence, avec peut-être une nuance de prédilection pour les premiers en tant que directeurs sociaux.

Mais ne croyez pas que l'art soit négligé ! Elle adore la vie, la vie vécue comme la vie représentée, l'ivresse d'une galopade d'amazone comme l'exaltation d'une audition de Wagner. Qui aime la vie doit aimer l'art, son interprète magnifique. L'article que signait Octave Maus dans ces colonnes, dimanche dernier, est une prophétie autant qu'une requête. Le roi — intelligence économique, liberté de jugement sur les choses sociales — accordera certes aux arts de Belgique l'appui qu'il leur doit, puisque la reine les aime et les pratique. Croyez que sa sollicitude s'étend largement au delà des académies et conservatoires. Elle connaît toutes les productions de notre jeune renaissance littéraire, et Maeterlinck et Verhaeren n'ont pas de lectrices plus attentives et plus admiratrices.

Plus que les lettres et les arts plastiques, la reine affectionne la musique. La jolie marque de son hérédité

allemande se retrouve dans cette prédilection pour la forme d'art la plus expressive et la plus intime. Désirant connaître par elle-même, elle pratique un instrument, le violon. Elle exécute à vue avec une amusante facilité ; mais son avidité à toujours déchiffrer du neuf entrave un peu les progrès de la technique. Si cette reine pouvait s'imposer son heure de Kreutzer par jour ! Tel qu'il est déjà formé, son talent affirme un goût profond de la musique, une expression fraîche aux accents parfois imprévus, qui révèlent une émotion.

Voilà le portrait esquissé. Les impressions qui le composent sont certainement incomplètes ; elles sont peut-être inexactes. Mais on les donne dans leur sincérité et sans ostentation. On ne saurait parler avec ostentation de notre souveraine. L'apparat la glace. Elle n'en est certes pas fait une reine de Versailles, une déité lointaine qui n'impressionne que parce qu'on l'ignore. Non ; la nôtre peut être connue. Elle trouvera d'autant plus de dévouements qu'elle s'approchera mieux des Belges qui l'ont adoptée.

Car ils l'ont adoptée tout naturellement. Un publiciste bruxellois écrivait ces jours derniers : « Certains intransigeants par une sorte de romantisme politique hésitent à reconnaître des vertus aux princes. » Cette fois, nul n'hésite ; demandez-le donc aux habitants du Parvis Saint-Roch, qui saluaient les héros de la Joyeuse Entrée de cette dédicace candide : « Le Peuple à son Roi bien-aimé et à sa bonne petite Reine. »

HENRY LESBROUSSART

ALBERTO MARTINI

Le Salon de l'*Estampe*, qui s'ouvrira jeudi prochain au Musée moderne, groupera une partie de l'œuvre de M. Alberto Martini, un jeune artiste italien dont la curieuse personnalité s'est affirmée dans nombre d'illustrations d'un caractère spécial, à la fois macabre et érotique.

M. Vittoria Pica, qui, le premier, signala le dessinateur à l'attention de ses compatriotes, s'est chargé de le présenter au public bruxellois dans une préface dont on nous communique les bonnes feuilles et dont nous extrayons l'essentiel :

« Cérébral attiré par le fantastique, analyste minutieux, il était prédisposé à subir profondément l'influence de Dürer et des autres grands maîtres de la gravure allemande que les musées publics et les collections particulières de son pays lui avaient fait connaître. Ce fut pour lui une révélation et une obsession qui aboutirent à une véritable saturation esthétique. L'on pourrait soutenir qu'elle empêcha peut-être un développement plus rapide et plus décisif de sa personnalité en le maintenant plusieurs années sous l'influence de l'artiste bavarois Sautler, dont l'œuvre, qui procède à la fois de la renaissance de l'antique et des compositions allemandes du XVI^e siècle, lui fut révélée lors d'un long séjour à Munich en 1898. Mais il faut reconnaître aussi que cette influence le poussa à serrer son dessin, à mieux développer, à assouplir, à fortifier ses dons naturels d'observation et de repro-

duction de la réalité. Ce sont ces qualités rares et précieuses qui donnent une saveur si particulière à ses dessins, dans lesquels on se plaît à analyser et à détailler longuement toutes les minuscules d'un harmonieux ensemble.

Ajoutons tout de suite que si dans ses œuvres de début, telles que les quatorze dessins de la *Cour des Miracles*, exécutés à l'âge de dix-huit ans, et les deux séries du *Poème du Travail*, exécutées un an ou deux plus tard, se retrouve, d'une manière presque inconsciente, l'imitation de Satler. Martini sut, petit à petit, développer sa personnalité artistique ainsi que le montrent les illustrations pour le poème héroï-comique d'Alexandre Tassoni : *Le Seau dérobé* (l'œuvre la plus complexe et la plus importante de sa première manière), quelques planches de valeur assez inégale pour la *Divine Comédie* de Dante et toute une série de délicieux *ex-libris* et de petites vignettes décoratives.

Une vision tout à fait nouvelle, plus raffinée, d'une sensualité rare, d'une perversion subtile, d'une ironie amère et d'un symbolisme macabre, se révèle dans une dizaine de planches dont les titres caractérisent l'inspiration : *La Parole des aveugles, la Mort de la Jeunesse, la Belle Vénitienne, Sainte-Agathe, la Vierge vendue, les Trois Grâces, l'Amante abandonnée, la Vision de l'amante morte, la Vénus déterrée et la Beauté de la femme*.

Ces œuvres sont les unes et les autres aussi intéressantes que diverses malgré l'identité de l'inspiration à la fois macabre, sensuelle et satirique. L'imagination s'y révèle toujours remarquablement originale, bien que certains critiques aient voulu la voir procéder directement de Rops et de Beardsley. Si l'on peut admettre sans difficulté que Martini appartienne à la même catégorie particulière d'artistes subtils et ultra-raffinés dont la cérébralité domine le sentiment, il faut admettre aussi que par l'invention et par la technique de ses dessins à la plume il diffère de Rops et de Beardsley autant que l'aquaforliste belge réaliste et voluptueux, mais d'une santé spirituelle bien équilibrée, diffère de l'illustrateur anglais, idéaliste, anormal, de tendances et d'habitudes plutôt malades.

Une composition très délicate exposée à Milan en 1906 sous le titre *Nocturne de Chopin* révélait un aspect de grâce élégante et de poétique sentimentalité jusque là insoupçonnées chez le dessinateur joyeux du *Seau dérobé*, tragique du *Poème du Travail* et de *l'Allégorie de la Guerre*, voluptueux des *Trois Grâces* et de *la Beauté de la femme*. La multiplicité de la variété de son inspiration s'affirme tous les jours davantage.

Ces mêmes qualités de séduction frêle et aimable se retrouvent dans des compositions plus récentes : *Murano, L'Adieu, Le Chat endormi, La Belle étrangère*, qui toutes ont pour fond pittoresque la lagune vénitienne sillonnée de gondoles.

L'humour gracieux des illustrations du *Seau dérobé* réapparaît, poussé à une rare protection de dessin minutieuse et patiente, dans ses deux compositions pour *Vert-Vert*, l'amusant conte en vers de Gresset.

Mais toute la mesure de son extraordinaire talent de commentateur d'un grand écrivain, toute la profondeur de ses synthèses graphiques ultra-suggestives et tout le fantastique de ses conceptions, Alberto Martini l'a donné dans les planches nombreuses qu'il a exécutées pour illustrer les *Histoires extraordinaires*, les *Histoires grotesques et sérieuses* et les *Poèmes* d'Edgard Allan Poë.

Le jeune artiste de Trévise, par ce contact intime avec le génial écrivain américain, a vu ses qualités personnelles s'intensi-

fier, s'affiner ; et il a enfin sagement renoncé à certaines expressions voluptueuses qui valurent tant de succès à certaines de ses œuvres antérieures, sentant fort bien ce que cela aurait eu d'inopportun pour comprendre et faire comprendre aux autres l'essence de l'idéalisme pur et sans aucune trace de sensualité d'Edgar Poë.

Les visiteurs du *Salon de l'Estampe* qui examineront les unes après les autres les compositions de Martini ne pourront, me semble-t-il, ne pas admirer la fantaisie avec laquelle, sans jamais s'arrêter à un même procédé d'interprétation, mais au contraire en le modifiant d'un dessin à l'autre, il a rendu dans sa beauté et dans sa synthèse par une représentation impressionnante l'essentiel ou le plus typique de chacune des nouvelles et de chacun des poèmes »

LIVRES D'ENFANTS

Dieu merci, il n'est pas de livres que pour les grandes personnes, qui sont d'ailleurs souvent de puérils personnages, il y en a aussi pour les enfants, qui sont souvent de précoces grandes personnes. Et, Dieu merci encore, ils ne sont pas tous scientifiques. On en fait de pittoresques, de jolis, de brillants et qui demeurent à leur portée.

Je sais gré à M. Dorbon, le célèbre bibliopole parisien, qui est en même temps un éditeur d'art délicat, d'avoir compris ces désirs, inexprimés mais néanmoins réels et profonds, de la clientèle enfantine. Deux de ses derniers livres, en particulier, méritent l'attention.

Le premier (1) n'est autre qu'un alphabet, mais quel alphabet!... Dans un portefeuille solide et élégant, vingt-quatre feuilles, véritables estampes représentant des animaux posés le long d'une lettre de l'alphabet. Aucun n'est travaillé *de chic*. On sent que l'artiste a passé de longues heures à observer toutes ces bêtes; certaines sont simplement admirables, telles que cet ours qui, dressé debout le long de la lettre I, savoure d'avance la figue (inscrite dans le point sur l'I) qu'il voit tomber, telles encore qu'une otarie, surprenante de vie, de modelé, de lustré, qui se tord autour de la lettre J. Et ces marabouts, s'affrontant en moitiés d'M et se disputant une grenouille, etc. Il y a là dedans une verve, une ingéniosité, un art exquis. Et un enfant peut comprendre, ce qui est l'essentiel.

Un enfant aussi peut comprendre les dessins que M. Paul Guinebault a faits pour le second livre (2). L'artiste possède un talent ingénu et frais, et enfantin dans le sens le plus favorable du mot. Tout naturellement, sans qu'il fasse le moindre effort pour se mettre à leur portée, il interprète les thèmes les plus propres à plaire à des enfants. Très à l'aise dans ce volume où d'aimables et légères chansonnettes et rondes de Xavier Privas ne parlent que de sourires, de poissons rouges, de petits pêcheurs, de souris blanches, de petits pâtés, de pantins, de feuilles et de sauterelles, il jette autour des textes et des notes de délicieux gosses, des fleurs, des oiseaux, des papillons, des jouets, des

(1) *A. B. C. d'art*, croquis d'animaux et lettres ornées, par MIARKO. (Coloris d'art J. Saudé). A Paris, chez Dorbon aîné.

(2) *Petites Vacances*, chansons, berceuses, rondes et jeux de XAVIER PRIVAS et FRANCINE LORÉE-PRIVAS; aquarelles par PAUL GUINEBAULT. (Coloris d'art J. Saudé). A Paris, chez Dorbon aîné

animaux familiers, toutes les choses et tous les êtres qui composent le décor de la vie et des rêves d'un enfant.

Certaines de ses compositions, entre autres celle pour la *Ronde pour les petits Fermiers*, celle pour la *Ronde des Souris blanches*, celle pour la *Berceuse des Hirondelles*, celle pour la *Ronde des Sauterelles*, sont de ravissantes choses à regarder, pleines de ces trouvailles d'observation et d'humour qui enchantent les enfants et qu'on ne se croit plus obligé de faire pour eux depuis qu'on ne daigne plus les amuser. M. Guignebault se révèle dans ces petites choses un véritable artiste plein de finesse et de fantaisie. On le suivra avec sympathie.

Et l'on peut dire que M. Dorbon vient de lancer là deux livres qui, dans deux nuances différentes, semblent, chose rare aujourd'hui où l'on confond tous les genres, répondre parfaitement à leur but.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Il y a eu un si grand nombre de concerts pendant le mois de décembre, et de telles coïncidences se sont produites, que le public et la critique ont dû se diviser. Pendant que MM. Deru et De Greef jouaient à la salle Patria, M. Froelich chantait au Cercle; tandis que le Quatuor Zimmer se faisait entendre à l'École allemande, le Quatuor des Violes de M. Henri Casadesus fonctionnait à l'École française, sous l'égide de M. Durant.

Le récital Froelich, au Cercle artistique, a fort bien réussi. Ce sympathique chanteur, dont la voix éclatante et souple fait merveille dans le grand style d'opéra et d'oratorio des XVII^e et XVIII^e siècles, est aussi très à son aise dans le *lied*, qu'il chante avec intelligence, mais non sans une certaine monotonie d'expression. Peut-être gagnerait-il à écarter de ses programmes certaines œuvres de qualité secondaire, telles que le *Junge Dieterich* de Henschel et le *Jour d'été* de Kjerulf. Charles Bordes était mal représenté par *Du Courage!* Le maître tant regretté a fait mieux, beaucoup mieux que cela.

M^{lle} Homburger a donné un *Lieder-Abend* tout à fait charmant à l'Institut musical de M^{lle} Olga Miles. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de vanter les mérites de cette excellente cantatrice suisse dont les progrès et les succès sont constants et qui chante le *lied* avec un sens raffiné de l'intimité propre au genre. A côté de mélodies de Schubert, Mendelssohn, Brahms, etc., elle a interprété des mélodies fort agréables de deux compositeurs suisses contemporains, MM. Courvoisier et Schoeck. On a regretté l'absence, dans son programme, de quelques noms français, tels que ceux de Duparc, Fauré, Chausson, Bordes, etc.

Signalons enfin la belle séance donnée par le Quatuor Zimmer : des quatuors de Mendelssohn et de Dvorak et un trio pour cordes de Beethoven en composaient le programme. Ces trois œuvres, inégalement intéressantes, ont été jouées d'une manière délicieuse par MM. Zimmer, Ryken, Baroen et Doehaerd.

CH. V.

RÉCIPROCITÉ

Sur l'intelligente initiative de M. T. J. Gueritte, une association a été récemment fondée à Londres sous le titre *Société des Concerts français* en vue de faire connaître en Angleterre et de propager les œuvres les plus intéressantes de l'École française contemporaine. Patronnée par l'Ambassadeur de France et par un Comité d'honneur composé de notabilités artistiques et mondaines telles que la duchesse de Sutherland, Lord Alverstone, Lord Howard de Walden, Sir Edw. Sassoon, MM. Arthur Symons, Thomas Beecham, Henry J. Wood, etc., cette société a fait de

brillants débuts cette année en organisant, de février à juin, des auditions où furent interprétées par des artistes de choix les plus belles œuvres instrumentales et vocales d'Ernest Chausson, de Claude Debussy, d'Henri Duparc, de Gabriel Fauré, de César Franck, de Vincent d'Indy, de Maurice Ravel, d'Albert Roussel, de Florent Schmitt et de Déodat de Séverac. Déjà, depuis la rentrée, deux concerts ont eu lieu au Bechstein Hall, consacrés à Vincent d'Indy, à Albéric Magnard, à Reynaldo Hahn, André Caplet et D.-E. Inghelbrecht. Les prochains programmes porteront les noms de Chabrier, Lekeu, P. de Bréville, P. Dukas, H. Février, etc.

Mais tandis que l'on poursuit en Angleterre cet apostolat, un groupement analogue se forme à Paris, à l'instigation de M. T. J. Gueritte également, pour initier les amateurs français aux compositions de l'École anglaise. Celle-ci est presque totalement inconnue en France, bien qu'elle ait brillé d'un vif éclat au temps des Purcell, des Wesley et des Byrd. Les compositeurs d'aujourd'hui, et notamment MM. York Bowen, Benjamin Dale, Arnold Bax, Paul Corder, Sir Edward Elgar, Balfour Gardiner, Cyril Scott, Vaughan Williams, etc., verront, les 14 janvier et 7 février, leurs œuvres exécutées à la Salle Erard par les soins de la *British Concerts Society*, dont le Comité directeur et le Comité de propagande réunissent une foule de personnalités en vue. Deux autres concerts, dont l'un consacré spécialement à la musique vocale des siècles passés, auront lieu ultérieurement.

Placée sous le haut patronage de l'ambassadeur d'Angleterre, des compositeurs C. Saint-Saëns, G. Fauré, V. d'Indy, Ch. M. Widor, C. Debussy, Sir Edward Elgar, Sir A. Mackenzie, Sir Hubert Parry, Granville Bantock et Fred. Delius, la Société n'est nullement — à peine est-il besoin de le dire — une entreprise commerciale, et les bénéfices que pourraient laisser les concerts seront intégralement versés à des œuvres de charité. De même que la *Société des Concerts français* dont elle est le complément, elle n'a d'autre but que de répandre des œuvres intéressantes et de les faire aimer. Il importait de signaler ici la création de ce nouvel organisme, qui paraît dès à présent assuré de grouper d'ardentes et nombreuses sympathies.

Pour tous renseignements, on peut s'adresser au secrétaire général, M. T. J. Gueritte, 38 Victoria Street, à Londres S. W., ou au secrétaire-adjoint, M. R. Vaufrey, 43 rue Jacques Dulud, à Neuilly-sur-Seine.

O. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

M. Debefve ne pouvait ouvrir son premier concert et le terminer par deux œuvres qui me fussent plus sympathiques que l'ouverture de *Gwendoline* et la *Fantaisie canadienne*; la fécondité, la variété, le tour original de leurs motifs, l'indépendance personnelle de leur allure font regretter cruellement la mort prématurée de Chabrier et souhaiter longue carrière à Paul Gilson.

L'interprétation en a été vivante et scrupuleuse. Même éloge pour la *Méphisto-valse* de Liszt, où l'unisson des deux flûtes (Russon et Henrion) a mérité des applaudissements. Le pur et suave joaillier qu'est Risler devient, en quelques œuvres, un des plus grands artistes du siècle, et on peut le dire pour le concerto en *ut* mineur de Beethoven. Le *largo* surtout fut sublime; aucun autre mot n'exprimerait sa matérialité fluide et l'azur céleste où palpitait son verbe mélodique. Risler rajeunit aussi le Chopin usé et sent bien le Schumann. Mais le *largo* de Beethoven est inoubliable!

M. Georges Sporck, dont les éditions analytiques des classiques (thèmes, plan, secrets de la construction) et les conseils professionnels aux pianistes (1) attirent vivement l'attention du monde

(1) Voir le *Barde*, nouvelle revue bi-mensuelle de musique et de littérature dirigée par Franck Jehen, et la Quatrième sonate de Weber en numéro spécimen, avec une biographie signée H.-C. Houssaye, où je relève une contradiction sur la science acquise de Weber chez Vogler et son ignorance de l'architecture en pratique.

musical, dirigea lui-même sa *Légende* pour cor anglais et orchestre (soliste très heureux, M. Charlier) et le poème symphonique *Islunde*, qui est plus solidement bâti. La richesse des modulations et les trouvailles harmoniques leur donnent beaucoup de charme. M. Sporek est un chef adroit qui tient fermement son orchestre.

Au concert des amateurs, dont M. Jules Robert a relevé puissamment le niveau, les solistes ont révélé des qualités éminentes. M^{lle} Delstanche, brillante élève d'E. Ysaye, est une violoniste déjà impeccable, sûre de sa technique et délicieusement inspirée : elle a stylé admirablement le Concerto en *mi* majeur de Bach et la *Havanaise* de Saint-Saëns, deux œuvres bien éloignées l'une de l'autre. Ovation, rappels, *bis* lui furent prodigués par un public nombreux et *select*. Ses succès en Allemagne ne nous étonnent plus ; c'est un talent précoce et tout de charme, comme sa personne.

Une autre révélation, une vraie rareté, une cantatrice généreusement douée, formant trinité avec un pianiste et une violoniste de valeur, nous a positivement émerveillés tous ; car imagine-t-on une voix comme celle de la Krauss et l'aisance la plus complète dans le chant, au lieu d'une voix... de pianiste, chez une adolescente de vingt ans ? C'est ce que l'air de *Samson et Dalila*, le *Printemps* de Grieg, la *Nuit de mai* de Brahms et la *Chanson de Solweig* ont servi à démontrer et M^{lle} Marthe Trassenster peut se flatter d'un beau et sincère triomphe. Quand elle aura régularisé le passage des trois registres, elle sera classée parmi les grandes artistes.

Le *Quatuor slave* de Glazounow (M^{lle} Delstanche, MM. Neef, Mairlot et Meisner) fut interprété d'une manière exquise. A ce compte, il n'y a plus d'amateurs à la dite société.

Autre affaire ! Une société de musicologie pour la recherche, l'exécution et la publication des œuvres wallonnes (et il en reste dans les coins oubliés depuis l'époque de l'évêque Étienne jusqu'à Josquin, et de Jean Guyot jusqu'à Gressnich et Gossec !) vient de se fonder sous les meilleurs auspices. Chaque jour, de nouveaux membres s'inscrivent chez M. Alexis, son secrétaire. Elle s'est affiliée à la *Musikalische internationale Gesellschaft*.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Grand Soir.

Le Grand Soir, de M. Léopold Kämpf, adapté à la scène française par M. d'Humières, fut créé à Paris peu de temps après les événements sanglants de Saint-Pétersbourg. Je suis bien sûr qu'il produisit à cette époque une impression profonde. La conscience universelle avait été révoltée par les massacres. Et puis, les nihilistes étaient à la mode.

Ils le sont moins aujourd'hui. Ils ne le sont même plus du tout à Bruxelles, en ce moment du moins. La mort du Roi, l'avènement de son successeur ont créé une atmosphère de loyalisme que nous subissons tous plus ou moins et qui ne nous permet pas d'écouter avec le sérieux nécessaire les généreuses tirades révolutionnaires des héros de M. Kämpf. On a senti cela très nettement l'autre soir à l'Alcazar. Malgré l'enthousiasme délirant de quelques anarchistes répandus dans la salle, le premier et le deuxième acte de la pièce ont paru pénibles et presque ridicules, et ce n'est qu'au troisième que les spectateurs se sont animés et ont compris.

Cependant le *Grand Soir* est une œuvre forte et d'un intérêt considérable. Elle montre comment le système de compression et d'espionnage suivi en Russie par les agents du tsarisme doit forcément pousser les partisans du progrès social à employer les moyens violents. Un personnage de la pièce, Anton Fédor, et deux femmes qui l'aident dans sa tâche ont préféré l'action lente et clandestine de la presse. Ils se bornent à imprimer en secret un journal révolutionnaire. Qu'arrive-t-il ? La gendarmerie opère chez eux une descente, ils sont arrêtés, emprisonnés, torturés de toutes les façons.

Le vieux Tantale, révolutionnaire théorique, a passé en prison une partie de sa vie. Il a pu s'en échapper enfin et s'est réfugié auprès de l'imprimeur Fédor. Il raconte l'horreur des bagnes russes et déclare qu'il préfère se faire sauter la cervelle plutôt que de retomber aux mains de ses bourreaux. Qu'arrive-t-il ? Les gendarmes surviennent et l'on entend dans la coulisse une détonation : c'est Tantale qui se délivre à jamais. A l'acte suivant, nous entendons passer, dans la rue, une paisible manifestation de grévistes chantant des sortes de cantiques révolutionnaires. La manifestation a promis de demeurer pacifique et purement démonstrative. On espère que la police et les cosaques ne se montreront pas. Qu'arrive-t-il ? Nous le savons trop. Le souvenir du dimanche sanglant ne s'est pas encore effacé : tout à coup des piétinements de chevaux, un commandement bref, et des feux roulants, redoublés, parmi des clameurs d'agonie... Tout cela est bien de nature à exaspérer un homme énergique, ardent, convaincu, surtout si cet homme souffre déjà dans son cœur un martyr d'autant plus atroce qu'il est ignoré de tous. Or, c'est précisément la situation de Vasili, compagnon résolu, jadis l'âme même du grand mouvement nihiliste, et actuellement en proie aux plus noirs soucis. Il aime Anna Rikanskaga, une jeune nihiliste très belle, et il s'est mis en tête, — on ne sait trop pourquoi, d'ailleurs, — qu'il n'en serait jamais aimé. La mort donc lui serait douce, mais il veut une mort qui soit utile à la cause. Il fera sauter le gouverneur-général revenant, la nuit, de l'Opéra où il a fêté le succès d'une danseuse, sa maîtresse.

Cette nuit-là, Anna s'est réfugiée chez sa tante, épouse d'un haut fonctionnaire de la ville. Au cours d'une scène assez drôle, on apprend à connaître ce personnage, et à travers lui tout le monde bureaucratique russe : c'est un ivrogne, un courtois, un être persuadé qu'il est indispensable à la vie de la nation et, par-dessus tout, c'est un formidable imbécile : il raisonne comme un tambour. Mais sa femme est touchée par les idées nouvelles et elle a même permis que l'on cachât chez elle — chez le haut fonctionnaire impérial ! — des ballots de livres interdits. Triste et malade, toujours secouée de la terreur d'une perquisition, elle montre une vaillance calme, une sorte de résignation douloureuse devant l'injustice et le crime.

Mais Anna, elle, est triomphante et heureuse. Vasili a été amené malgré lui à lui avouer son amour, et tout de suite elle lui a crié qu'elle aussi l'aimait, qu'elle était toute à lui. Un instant, un trop court instant, l'amour les a enivrés, les a distraits de leurs devoirs envers la Cause. Hélas ! déjà Vasili avait accepté la mission terrible. Cette mission qui, tout à l'heure, alors qu'il ne se savait pas aimé, lui apparaissait comme la joie suprême de sa vie, maintenant qu'Anna est à lui elle l'emplit d'un désespoir abominable. L'accomplir, c'est se vouer à la mort, c'est renoncer à l'amour à peine goûté. N'importe, il l'accomplira ! Et ce sera Anna, aussi grande, aussi héroïque que lui-même, qui, d'une fenêtre, en élevant un candélabre enflammé, lui donnera le terrible signal. La bombe éclate au dehors et la jeune femme, à moitié folle de douleur, clame un appel strident à la révolte sacrée, au meurtre libérateur, au grand soir de la vengeance rouge.

Je le répète : l'intérêt principal de cette pièce est de montrer comment des êtres foncièrement bons, loyaux et justes, sont poussés à l'action directe par les procédés barbares du gouvernement russe. De ce point de vue tout le monde peut applaudir le *Grand Soir*, et il le mérite. Ajoutons que la troupe de l'Alcazar l'interprète d'une manière remarquable — il faudrait citer tous les artistes — et que les bruits de coulisse, si importants en l'occurrence, sont très bien réglés et très impressionnants.

Matinée Catulle Mendès.

Il n'y a pas tout à fait un an que Catulle Mendès est mort, et il semblait que celle qui fut sa compagne ne pût parler de lui qu'avec tristesse. Cependant la causerie que M^{me} Jane Mendès est venue faire au théâtre du Parc sur son mari ne fut pas triste, à peine mélancolique. C'est que la figure de Mendès évoque invinciblement la Joie, la Lumière, l'Amour. M^{me} Mendès, toujours impérialement belle, nous a conté la jeunesse rayonnante de Mendès, son enfance blonde de petit dieu, ses débuts dans les

lettres, la fondation du Parnasse. Toutes ces choses nous étaient connues, et c'était tant mieux presque, puisque de la sorte nous pouvions mieux goûter la grâce avec laquelle elles nous étaient redites.

La troupe du Parc a joué ensuite deux pièces de jeunesse de Mendès, créées l'une en 1872, *la Part du Roi*, à la Comédie Française, l'autre en 1877, *Justice*, à l'Ambigu. La première est une aimable fantaisie en vers : c'est le triomphe de l'Amour, pauvre et nu, sur les séductions du Trône et de la Couronne. L'autre est un drame sombre, d'une invraisemblance qui porte nettement sa date. Lorsqu'un poète veut lutter avec l'homme de théâtre, le Scribe ou le Sardou, il est perdu d'avance. Mais comme, dans *Justice*, on voit deux amants, séparés par la volonté d'un père, s'asphyxier ensemble, toutes les jeunes abonnées des matinées littéraires ont applaudi la pièce avec une unanimité touchante. Soyez sûrs qu'elles seraient prêtes éventuellement à agir de même, ou du moins à avoir la migraine pendant huit jours!

Il faut citer M^{lle} de Brandt, très gentille dans le rôle de l'amoureuse héroïque, M. Séran excellent dans celui de son partenaire. Dans *la Part du Roi*, M. Scott est un chevalier errant à l'âme chaude et au verbe éloquent. Il fait superbement triompher l'amour.

* * *

Le théâtre Molière a repris les *Hirondelles*, la plus jolie opérette de Hirschmann, jouée il y a quelque trois ans aux Galeries. C'est un très grand succès.

GEORGES RENCY

CONCOURS MUSICAL

Le concours de composition institué par la *Société des Nouveaux-Concerts d'Anvers* n'a pas donné de résultat satisfaisant. Le jury, composé de MM. J. Blockx, L. Du Bois, P. Gilson, J. van den Eeden et L. Mortelmans, a estimé qu'aucun des six manuscrits présentés ne méritait le prix de 4,000 francs, ni qu'aucune de ces œuvres ne pouvait être exécutée à l'un des concerts de la Société. En conséquence, celle-ci organise pour l'année 1914 un nouveau concours pour compositions symphoniques aux conditions précédentes.

Les manuscrits devront être remis avant le 1^{er} juin de cette même année à M. Fernand Van Dyck, 5, Grande rue Pierre-Pot, à Anvers, qui se tient à la disposition des intéressés pour tous renseignements complémentaires. Les manuscrits du concours de 1909 peuvent être repris dès maintenant à la même adresse.

NÉCROLOGIE

Charles-Louis Philippe.

La mort de Charles Louis Philippe est, pour les Lettres, un deuil aussi cruel qu'imprévu. L'auteur du *Père Perdrix* et de *Bubu de Montparnasse*, de *Croquignole* et de *Marie Donadieu* est l'un des rares écrivains de ce temps qui marquèrent la littérature française d'un accent personnel et modifièrent ses directions. A ce titre, son œuvre a une importance de premier ordre que nous tenterons, dans un prochain article, de déterminer, en rendant à l'homme, qui fut modeste et d'une exquise bonté, l'hommage qu'il mérite.

Charles-Louis Philippe a succombé à trente quatre ans, brusquement enlevé par une fièvre typhoïde.

CONCERTS ANNONCÉS

Le troisième concert symphonique Durant aura lieu le dimanche 9 janvier, à 2 h. 1/2, à la salle Patria, avec le concours de M. Louis Froelich qui chantera l'air des *Saisons* et les « Plaintes d'Amfortas » de *Parsifal*. Au programme orchestral : deuxième

symphonie de Schumann, airs de ballet de Rameau, prélude de *Lohengrin*, *Don Juan* (R. Strauss). Répétition générale la veille, à 2 h. 1/2, même salle. La deuxième séance de la Société des instruments anciens, ajournée en raison du deuil national, ne pourra avoir lieu qu'en mars.

Le double quintette *le Decem*, de Paris, donnera le jeudi 13 janvier, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, avec le concours de M. Camille Chevillard, directeur des Concerts Lamoureux, une audition d'œuvres de Mozart, Schubert, Théodore Dubois et Chevillard.

C'est, comme nous l'avons annoncé, le samedi 15 janvier, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts (ancien Hôtel de Somzée), qu'aura lieu le récital Chopin donné en commémoration du centenaire du maître par le pianiste Backhaus.

Le troisième concert Ysaye aura lieu sous la direction de M. Rasse et avec le concours de M. Eugène Ysaye le dimanche 16 janvier, à 2 h. 1/2, à la salle Patria. M. Eugène Ysaye exécutera le Concerto en sol mineur de Vivaldi pour violon principal, orchestre à cordes et orgue, le Concerto en sol majeur d'Emmanuel Moor, le *Poème* d'Ernest Chausson, et, avec MM. Van Hout, Doehaerd, Jourdain, Heylbroeck, Van der Bruggen et Falen, le Septuor de Beethoven. L'orchestre interprétera en première audition *Les Abeilles*, esquisse symphonique de M. Théo Ysaye d'après Maeterlinck.

La première exécution à Bruxelles de la *Passion selon Saint-Jean* aura lieu à la salle Patria le vendredi 21 janvier, à 7 h. 1/2 du soir. La Société J. S. Bach, qui organise cette audition, s'est assuré le concours de M^{mes} A. Noordewier-Reddingius et P. De Haan-Manifarges, de MM. George Walter et Gérard Zalsman. Le solo de viole de gambe sera joué par M. Ed. Jacobs, la partie d'orgue par M. De Bondt. Les récits de l'Évangéliste seront accompagnés au clavecin par M. G. Minet. Chœurs et orchestre de la société sous la direction de M. Albert Zimmer.

Le lundi 24 janvier, à 8 h. 1/2, Salle Patria, récital de piano par M. Emile Sauer.

A Paris, le Quatuor Parent passera en revue le mardi soir, à 9 heures, du 14 janvier au 1^{er} mars, avec le concours de M^{me} Marthe Dren, de M^{me} Landormy, de MM. Vincent d'Indy et Théodor Szan'ò, une partie de l'œuvre de Beethoven : les dix-sept quatuors, les six dernières sonates pour piano et l'*Appassionata*.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement français vient d'accorder son concours à l'Exposition d'Art du XVII^e siècle qui s'ouvrira à Bruxelles en même temps que l'Exposition internationale des Beaux-Arts. Le Louvre et les Musées de Lille et de Valenciennes fourniront à l'Exposition un précieux appoint. Le baron Kervyn de Lettenhove, président du Comité organisateur, s'est rendu à Paris pour régler, de commun accord avec le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, les détails de cette importante participation. Il partira au début de janvier pour Vienne.

Un service anniversaire à la mémoire de F.-A. Gevaert a été célébré mardi dernier à l'église de Notre-Dame du Sablon. La cérémonie avait réuni, outre la famille du défunt, le corps professoral du Conservatoire et son directeur, ainsi qu'un grand nombre de personnalités artistiques bruxelloises.

Expositions ouvertes. Au *Cercle artistique* : œuvres de M^{mes} C. Van Mulders et Ers-Ligny, de MM. E. Ganz et V. Marchal (clôture le 5 janvier). — Salle Boute : exposition de la Société *Kunst en Kennis* (clôture le 7 janvier). — Galerie du Régent : M. Jan Van Beers (clôture le 15 janvier). — Aux *Arts de la Femme* (60, chaussée d'Ixelles) : exposition de reliures d'art (clôture le 10 janvier).

Le Conseil provincial du Brabant a délégué trois de ses membres pour examiner, lundi prochain, dans l'atelier de M. Van der Stappen, le Monument au Travail dont il a fait la

commande à l'éminent statuaire et auquel il ne manque plus, ainsi que nous l'avons annoncé, que quelques raccords.

Le monument sera très probablement, selon le vœu de l'artiste, érigé au rond-point formé par l'Avenue Louise et la nouvelle Avenue des Nations.

Le concours ouvert pour l'exécution du Monument Lambermont a donné lieu, on s'en souvient, à quelques difficultés, plusieurs des concurrents écartés par le jury après une première épreuve ayant protesté auprès du Comité contre la décision prise et demandé l'annulation de celle-ci.

Quoi qu'il en soit, c'est parmi les six projets distingués en premier lieu que s'est porté le choix du jury. Celui-ci a définitivement adopté la maquette présentée par MM. Grandmoulin, statuaire, et Van Holder, architecte.

Dans ce projet, Lambermont est assis, un plan à la main, devant la proue d'un navire qui porte trois figures symbolisant l'Afranchissement de l'Escaut. Deux autres statues allégoriques, la Science et l'Abondance, complètent cette composition décorative, qui ne manque pas de grandeur.

Le monument Francisco Ferrer a, de même, donné lieu, on le sait, à un concours. Aucun des projets présentés n'ayant paru répondre entièrement aux intentions du Comité, le jury s'est borné à distinguer quatre concurrents, MM. Cheysen, Kemmerich, Mascré et Pultemans, et à organiser une seconde épreuve aux conditions suivantes : délai de trois mois, prime de 500 francs à chacun des concurrents non classés, maquette à l'échelle du dixième.

A la suite du vœu exprimé par M^{me} Soledad Villafranca et M. José Ferrer, le nom de M. Arens a été ajouté à ceux des quatre concurrents prénommés. Il concourra avec ces derniers pour l'épreuve définitive.

Notre collaborateur M. Charles Van den Borren fera tous les lundis, à 3 heures de l'après-midi, à l'Université Nouvelle, 67, rue de la Concorde, à partir du 10 janvier, un cours approfondi d'*Histoire de la Musique de clavier*. Les leçons seront accompagnées d'exécutions musicales.

La distribution des prix et récompenses aux élèves de l'Académie de dessin, de sculpture et d'architecture de Saint-Gilles (directeur M. de Tombay) et de l'École de musique (directeur M. Léon Soubre) aura lieu jeudi prochain, à 8 heures du soir, au préau des écoles de la rue de Bordeaux, 14. La cérémonie comprendra une audition musicale par les élèves de l'École de musique.

Sait-on qu'en faisant allusion aux artistes et aux écrivains de Flandre « et de Wallonie », le Roi a consacré un néologisme ? Le mot *Wallonie* a été, nous apprend *l'Express*, inventé par Albert Mockel. Jusqu'à lui, on disait le pays wallon, ou les pays wallons. Le mot qu'il forgea contribua en quelque sorte à doter d'une unité morale ces pays jusque-là divisés et s'ignorant les uns les autres à cause de l'individualisme de la race, individualisme qui caractérise aussi bien les villages ou les villes que les gens.

Ainsi la conscience d'une patrie wallonne est postérieure à la création de l'Etat belge...

Il faut bien dire que le sentiment de la patrie commune ne naît pas souvent spontanément chez les gens de même souche, il y faut des intérêts communs ou la nécessité de faire face à un péril commun. Ce ne sera pas un des moindres services rendus à la Wallonie par l'expression politique qui s'appelle la Belgique que de lui avoir, en la confrontant rudement avec la Flandre, réappris son rôle et montré les proches dangers.

Jeudi prochain, le Théâtre du Parc représentera en matinée, à 2 heures, les *Fausse Confidences*, de Marivaux, avec le concours de M^{lle} Berthe Cerny.

De Paris :

Le prochain spectacle nouveau de l'Opéra se composera de la *Forêt*, deux actes de M. Savard (poème de L. Tailhade), et d'un ballet de M. Reynaldo Hahn, la *Fête chez Thérèse*.

Une lettre de Beethoven a été adjugée, lors d'une vente récente d'autographes, 885 francs. Cette lettre était accompagnée d'une copie de testament de Beethoven et d'une mèche de ses cheveux.

Les profits d'un auteur dramatique, au temps de Shakespeare, de même que le gain d'un acteur, ne s'élevaient pas, tant s'en faut — on l'imagine aisément — au même taux que ceux de nos contemporains. Ainsi Shakespeare lui-même recevait, comme auteur, de 200 à 300 francs pour ses œuvres inédites, et 100 francs seulement pour celles anciennes qu'il remaniait. Un magazine anglais, qui donne ces chiffres, a d'ailleurs calculé que, de 1591 à 1599, ses pièces lui ont rapporté 500 francs par an. Mais, comme acteur, il était, en revanche, assez largement payé, et le même journal estime que ses appointements s'élevaient annuellement à 25,000 francs, sans préjudice d'une pension qu'il recevait du comte de Southampton. Le Globe-Théâtre lui assura, d'ailleurs, après 1599, un tant pour cent sur les recettes, qui pouvait lui rapporter une dizaine de mille francs par an. Tant et si bien que Shakespeare parvint ainsi à se faire de beaux revenus, et que celui qu'il laissa à sa mort équivaldrait de nos jours à 120,000 francs environ.

L'aménité de Meyerbeer était extrême. Mais l'auteur des *Huguenots* voulait que sa musique fût exécutée comme il l'avait écrite. Avec sa douceur accoutumée, il ne manquait pas de faire remarquer aux exécutants, fussent-ils de sang royal, les privautés qu'ils prenaient avec ses œuvres. Un soir, à un concert de cour, le prince royal de Prusse (plus tard Frédéric IV), qui était bon violoniste, désira faire sa partie à l'orchestre dans l'ouverture de *Sémiramis*. Le maestro présent remarqua que son Altesse Royale jouait avec une rapidité anormale un passage *lento* du morceau.

« Eh bien ! maître, dit le prince, l'ouverture terminée, êtes-vous content de l'exécution ? »

— Ravi, Altesse, ravi, vraiment ! répondit Meyerbeer.

— Alors, rien n'a cloché, rien ?...

— Rien, rien, absolument rien... au contraire ! Ainsi Votre Altesse m'a littéralement surpris en jouant ce passage — vous savez : tra la la la... — avec un brio que je ne soupçonnais vraiment pas et dont je lui suis positivement reconnaissant... oui, positivement. »

Le futur roi comprit l'allusion discrète, et, le lendemain matin, on pouvait l'entendre répéter seul, *lento*, *lentissimo*, le passage saboté par lui la veille.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs ; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS. 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr Par 250 coupures : 55 fr
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg
BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS
LUTHERIE D'ART
METRONOMES - CORDES JUSTES

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.
ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

*Service de périodiques à domicile.
Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.*

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL
PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.*

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

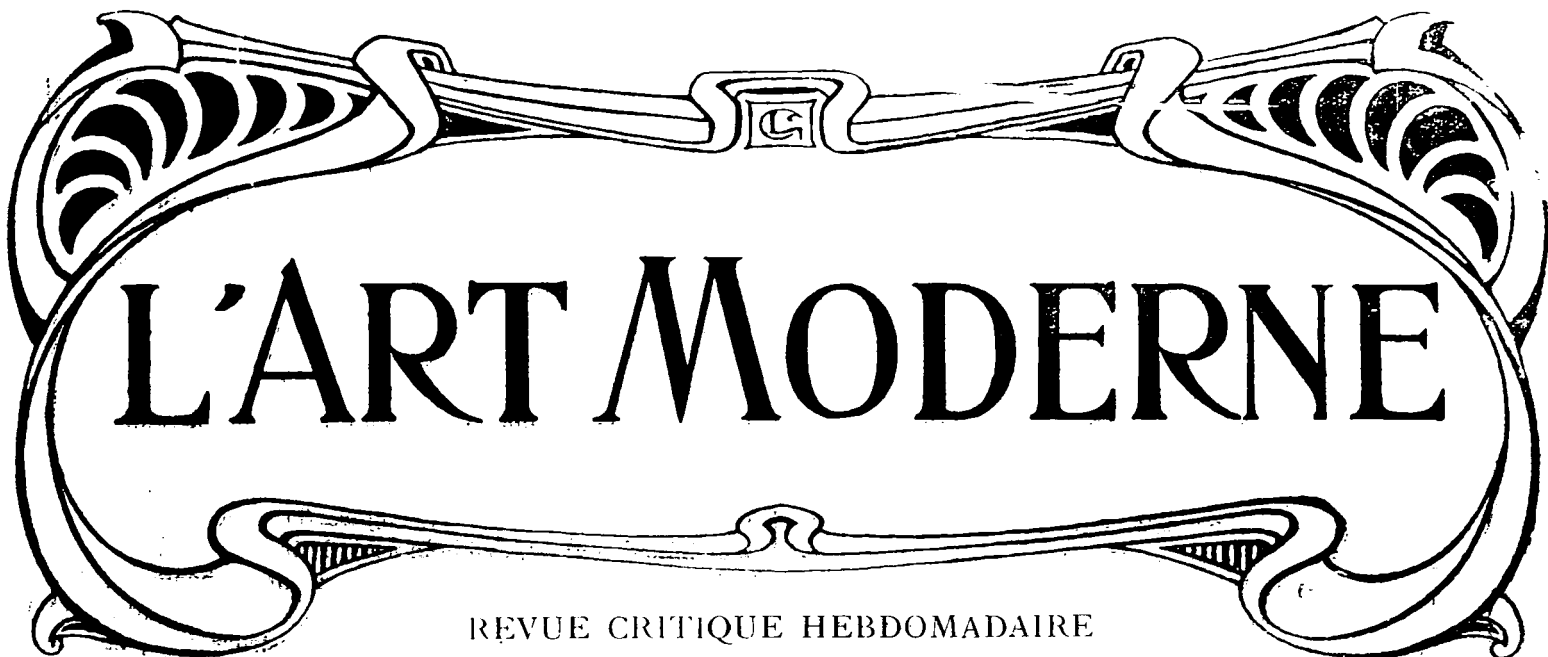
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Opinions sur George Meredith (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Violon d'Ingres (O. M.) — André Blandin (LOUIS PIÉRARD). — Wallonie (O. COLSON). — « Carmen » (LUCIENNE BRÉVAL). — Notes de musique : *La Section belge de la Société internationale de musique; la Chanson populaire; au Conservatoire de Mons.* — Chronique théâtrale : « Les Grands »; « Prostituée » (GEORGES RENCY). — Accusés de réception. — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

Opinions sur George Meredith.

Parler de Meredith sans savoir l'anglais est une entreprise difficile, outrepassante même. Qu'on me pardonne d'avance de la tenter.

Et pourtant il reste tant de choses, — même pour qui n'a lu que ses rares traductions, — tant de choses que ces traductions, malgré leur insuffisance, laissent perceptibles, que l'on peut, il me semble, en parlant seulement de ces choses, esquisser une critique ayant toutes les apparences d'être juste, dans l'essentiel tout au moins.

Il est bien entendu que du styliste je ne dirai pas un mot. Je sens bien que cet homme devait écrire d'une façon merveilleuse, en savant et en poète, et les témoignages de sa maîtrise en ce sens sont nombreux et irréfutables. Mais je ne parlerai que du romancier. Pour peu qu'une traduction ne soit pas une adaptation, on y suit aisément la marche de l'action, la psychologie des personnages, tout, en un mot, de ce qui constitue le roman, et les démarches de l'imagination de l'auteur sont également perceptibles. Je prétends retrouver le

Meredith essentiel dans les deux seules traductions de *L'Égoïste* et de *Tragi-comédie d'amour* (1) et je prétends aussi que ce qui m'en échappe ne concerne que mon plaisir (le plaisir artiste ressenti devant les belles phrases), mais ne saurait en rien trahir ma compréhension.

George Meredith, mort récemment, pour le plus grand dommage des lettres anglaises, et après une œuvre considérable et qui lui avait valu la gloire, George Meredith représentait là-bas quelque chose dont personne n'offre ici l'équivalent. Imaginez, si vous voulez — mais quelle grossière approximation ! — la force et l'ingéniosité d'analyse d'un Bourget avec le raffinement d'images et de présentation verbale d'un Mallarmé, et tout cela lié ensemble d'une façon indissoluble, native, fatale, et mêlé de je ne sais quel humour et quelle apteté du genre de ceux de Stendhal.

Encore une fois il ne s'agit que d'approximations. Car comment exprimer la légèreté d'une fantaisie si vive, si rapide, si puissante, si profondément naturelle qu'elle se joue des développements les plus longs, des explications les plus serrées, et subsiste à travers eux, et les anime même, les transfigure, les allège ? Cela est proprement inexplicable. Il faut lire un ouvrage de Meredith pour se rendre compte. Il y a là quelque chose de véritablement mystérieux et dont on comprendra peut-être l'attrait si je décris la manière dont il semble que Meredith développait sa pensée :

(1) GEORGE MEREDITH. *Tragi-comédie d'amour (histoire d'hier)*, traduit de l'anglais par Claude et Joël Ritt. Paris, Juven. — *L'Égoïste*, traduit par É. Strauss. Paris, Ch. Carrington.

On voit d'abord la trame de l'histoire. Ce sont des histoires ni plus ni moins étranges que celles racontées par tous les romanciers ; cette trame est brodée avec un soin de réaliste ingénieux et sensible : le plus difficile et le moins subtil des lecteurs français n'y trouverait rien à redire car il rencontrerait les qualités, dirai-je officielles, qu'on nous attribue : la clarté, la finesse, l'ordre, le pathétique, l'exactitude dans les caractères, les décors et les détails de mœurs.

Cependant, au-dessous de cette trame et qu'on dirait transparente, en court une seconde qui la soutient, l'accompagne, la complète et lui donne comme sa profondeur et sa solidité. On en donnerait une image plus juste encore en la comparant à ce commentaire muet que nous faisons d'un texte lorsque nous le lisons : nous le lisons toujours *entre les lignes*, c'est-à-dire que nous créons, au fur et à mesure, une sorte d'atmosphère autour des phrases qui nous sont proposées et qui leur donne un sens second plus vivant, plus réel, plus en rapport avec nous-mêmes.

Eh bien ! George Meredith fait lui-même ce travail subtil et continu. Il fait courir autour des événements de son intrigue le commentaire sans fin de sa propre pensée. Il interprète toute chose avec son esprit personnel. Mais cette interprétation que tout écrivain d'analyse tente plus ou moins de faire à certains moments, Meredith l'accomplit avec une constance, une maîtrise et surtout une richesse d'imagination qui le rendent unique. Tantôt c'est un politique et un réaliste qui juge avec une froideur de connaisseur d'hommes les actions de ses héros, tantôt c'est un psychologue aigu comme Paul Hervieu ou étrange comme Duranty qui explique, commente, analyse les vellétés les plus ténues, les plus insaisissables de ses capricieuses femmes, tantôt c'est un poète qui élève sa voix souveraine et plane au-dessus de l'intrigue, et ce poète a cent attitudes et cent masques : il ricane comme Henri Heine, il s'attendrit comme Musset, il est élégiaque comme Lamartine et plein de grands rêves comme Baudelaire.

Vous vous rendrez compte de quelle admirable manière Meredith a renouvelé le roman contemporain. Le vieux procédé de l'introspection, qui entre les mains d'un simple psychologue apparaît si faux, si froid, si antiartistique, George Meredith, parce qu'il était un poète, en a fait quelque chose de méconnaissable, et lui donne une portée, une puissance souveraines....

Il a vaincu, grâce à son génie, cette difficulté (qui semblait avoir quelque chose d'une antinomie) de suggérer *par un autre moyen que la présentation des faits*. Et c'est justement en commentant les faits qu'il nous en fait paraître le sens et la force.

Il ne faut pas considérer cette manière d'écrire comme une méthode. Elle était strictement personnelle à Meredith, elle ne pouvait donner de résultats que chez

lui. Tous les grands hommes secrètent autour d'eux le vêtement de leur pensée : ils ne le choisissent jamais. En parlant de l'auteur de *l'Égoïste*, je parle d'un homme qui ne ressembla, *véritablement*, à personne et qui a disparu sans descendance, sinon sans traces. Certes, il s'est intéressé à la vie de ses contemporains jusqu'à écrire des ouvrages dont le sujet est même anecdotique (*la Tragi-comédie d'amour* n'est jamais que l'aventure de Ferdinand Lassalle), il a aimé dessiner des portraits d'hommes puissants et de belles et délicieuses femmes, il a été romancier sentimental et caractériste, enfin il a fait figure (la belle figure !) d'homme de lettres, et d'homme de lettres anglais. ...

Mais au-dessus de tout cela, il y avait un poète, un authentique, immortel et grand poète, dont les images avaient toujours plusieurs plans et plusieurs sens, et qui se tenaient les uns les autres, comme les mailles tressées d'un filet, — un grand poète spirituel, lyrique et subtil ; un poète, enfin, dans toute la force vierge et magnifique de ce mot galvaudé. Et lorsque ce poète — qui fit si peu de vers et tant de romans — touchait à la plus pauvre anecdote, il la faisait toute d'or, il l'illuminait comme d'un contact magique.

Plus exactement, il savait discerner la *vraie* réalité des choses sous l'apparence des événements. Cela semble une transfiguration, mais c'est plutôt une résurrection. Je ne sais pas quelle fut l'histoire de Lassalle, mais *elle a dû être* celle d'Alvan, et, sinon, c'est Lassalle qui se serait trompé.

Mais j'aime mieux croire que Meredith a *retrouvé* la vérité, comme il savait le faire même lorsqu'il s'agit d'une aventure inventée. Il n'y a que les grands poètes qui voient juste — et cela nous paraît du lyrisme.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE VIOLON D'INGRES

La légende n'est guère bienveillante à l'égard du talent musical d'Ingres et il est d'usage, parmi ceux qui se piquent d'être bien informés, de sourire avec une indulgente pitié quand surgit dans la conversation la locution proverbiale à laquelle il donna naissance.

Un document capital, fraîchement tiré de l'oubli par M. J. Chantavoine, vient de dissiper l'erreur. Mais la vérité aura-t-elle raison d'une fable universellement répandue ?

Il s'agit d'une lettre adressée par Liszt à Berlioz alors que, déjà célèbre, il séjournait à Rome, en 1839, avec M^{me} d'Agoult :

« Une circonstance que je compte parmi les plus heureuses de ma vie, écrivait-il, n'a pas peu contribué à fortifier en moi le sens intime de ces choses et mon ardent désir de pénétrer plus avant dans la compréhension et l'intelligence de l'art. Un homme dont le génie, aidé d'un goût exquis et d'un mâle enthousiasme, a produit les plus belles créations de la peinture moderne, M. Ingres, m'admit à Rome dans une intimité dont le souvenir me rend encore fier. Je trouvai en lui ce que la voix publique m'avait annoncé, et plus encore. M. Ingres, comme tu sais, a

passé sa jeunesse dans l'étude constante et la lutte intrépide. Il n'a vaincu l'oubli, la méconnaissance, la pauvreté que par la persistance du travail et l'héroïque obstination d'une conviction inflexible. Parvenu aujourd'hui à l'âge de la maturité, il jouit sans vanité d'une renommée acquise sans intrigue. Ce grand artiste, pour lequel l'antiquité n'a pas de secret, et qu'Apelle eût nommé son frère, est excellent musicien, comme il est peintre incomparable. Mozart, Haydn, Beethoven, lui parlent la même langue que Phidias et que Raphaël. Il s'empare du Beau partout où il le rencontre, et son culte passionné semble grandir encore le génie auquel il s'adresse. Un jour, que je n'oublierai pas, nous visitâmes ensemble les salles du Vatican; nous traversâmes ces longues galeries où l'Étrurie, la Grèce, la Rome antique et l'Italie chrétienne sont représentées par d'innombrables monuments. Nous passions avec respect devant ces marbres jaunis et ces peintures à demi effacées. Il marchait en parlant; nous l'écouions comme des disciples avides. Sa parole de flamme donnait une nouvelle vie à tous ces chefs-d'œuvre; son éloquence nous transportait dans les siècles passés; la ligne et la couleur s'avaient sous nos yeux; la forme altérée par le temps et par la main des profanateurs renaissait dans sa pureté première et se montrait à nous dans sa jeune beauté. Tout un mystère de poésie s'accomplissait; c'était le génie moderne évoquant le génie antique. Puis le soir, lorsque nous rentrâmes, après nous être assis sous les chênes verts de la Villa Médicis, après avoir causé longtemps cœur à cœur de toutes ces grandes merveilles, je l'entraînai à mon tour vers le piano ouvert et lui faisant doucement violence: « Allons, maître, lui dis-je, n'oublions pas notre chère musique; le violon vous attend; la sonate en *la mineur* s'ennuie sur le pupitre, commençons. »

Oh, si tu l'avais entendu alors! Avec quelle religieuse fidélité il rendait la musique de Beethoven! Avec quelle fermeté pleine de chaleur il maniait l'archet! Quelle pureté de style! Quelle vérité dans le sentiment! Malgré le respect qu'il m'inspire, je ne pus me défendre de me jeter à son cou, et je fus heureux en sentant qu'il me pressait contre sa poitrine avec une paternelle tendresse (1). »

Et M. Chantavoine, qui reproduit cet irrécusable témoignage dans le *Bulletin de l'Art ancien et moderne* (2), ajoute avec raison :

« Nul, j'imagine, ne contestera ni le goût, ni la compétence de Liszt. Si bon, si généreux, si enthousiaste qu'il fût, l'indépendance de son jugement reste entière: aurait-il prié spontanément Ingres de jouer avec lui la sonate en *la mineur*, si le violon d'Ingres eût été le *crinclin* de la légende? Arait-il, même pour être agréable à son grand ami, publié des lignes à ce point élogieuses, si Ingres ne les avait méritées? Il y a dans son récit une sincérité manifeste, et une émotion sensible qu'une mauvaise exécution de la sonate en *la mineur* eût détruite. Or, si l'on songe que cette sonate en *la mineur* n'est autre que la terrible « sonate à Kreutzer », on accordera que le partenaire dont Liszt vante, fût-ce avec un peu d'indulgence reconnaissante et respectueuse, la « religieuse fidélité » à la musique de Beethoven, la « fermeté pleine de chaleur », la « pureté de style », et la « vérité dans le sentiment », le partenaire qu'il ne peut se retenir d'embrasser après l'accord final devait être à tout le moins un amateur fort distingué. »

O. M.

(1) « Lettres d'un bachelier ès-musique ». *Revue et Gazette musicale*, 1839, t. II, pp. 417 et s.

(2) Livraison du 18 septembre dernier.

ANDRÉ BLANDIN

Il est roux. La raie est toujours parfaitement dessinée. Le large bandeau des cheveux, coupant en deux le front, s'appuie sur l'arcade sourcilière, comme si l'homme avait l'œil poché. Cet œil, pourtant, est pétillant de malice. Une monstache épaisse et courte dirige deux pointes fines vers les commissures des lèvres. La tête a la netteté d'un Cappiello. Un feutre rond, crânement incliné, la couronne perpétuellement. Autres signes distinctifs : M. André Blandin a des lettres, adore le Père Ubu, est un « bon bougre et un gentil copain ».

C'est un peintre : on a pu voir de lui, à plusieurs reprises, à la salle Boute, au Salon des Indépendants, à d'autres expositions de Paris ou de Bruxelles, d'heureuses natures mortes, des fleurs aux couleurs éclatantes et joyeuses comme celles de Cézanne, de grandes pages comme *la Convalescente*, exposée en même temps que celle de Boutet de Monvel, des aspects sympathiques, touchants, d'un Bruxelles bon-papa que des mégalomanes impénitents veulent à chaque instant « saboter ». Nous pensons surtout à sa série de toiles d'après la Montagne-de-la-Cour qu'il a peinte par tous les temps.

Cependant M. Blandin voulait manger. Il eût pu, comme tant d'autres, se faire décorer puis ouvrir une grande boutique de portraits bourgeois à cinq mille francs la paire. Il préféra s'adonner à des besognes spirituelles telles que la production de gros romans-feuilletons à 75 centimes dont raffolent les épiciers de toutes les classes de la société. Cela nous valut des chefs-d'œuvre comme *Mortelle Idylle*, que notre homme signa modestement : Fernand d'Arthoy et qu'il écrivit en collaboration avec le poète Théo Varlet.

Blandin a dessiné de nombreuses affiches; toutes sont amusantes, spirituelles, enlevées avec brio : je me rappelle ses compositions pour les théâtres du Diable-au-Corps et de l'Olympia, pour de grandes réunions sportives, pour des Salons de peinture. Il a exécuté des estampes et des cartes postales inspirées par l'actualité : *Le Diabolo*, *le Raid*, *le Tournoi du Cinquantenaire*, etc.

Mais voici que toutes les précieuses et spirituelles qualités qui sont en lui se résument parfaitement dans un délicieux alphabet que publie l'éditeur Michaud, à Paris. Alphabets! Faut-il redire vos vertus, les naïves visions et les découvertes dont vous avez charmé notre enfance? Les poètes ont bien des fois chanté votre louange. Hier encore, M^{me} Edmond Rostand (il est entendu, n'est-ce pas, que rien de ce qui touche à la famille Rostand ne peut nous laisser indifférents?), Rosemonde Gérard rappelait à son fils les heures qu'il passa sous la lampe, penché sur l'a, b, c.

N'est-ce pas vous, ô frères des almanachs, qui avez à d'aucuns donné récemment la clef du fameux Sonnet des voyelles de Rimbaud :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles...

Ne vous tourmentez pas, bonnes gens. Symbolos intransigeants, rengainez vos subtiles exégèses : Rimbaud se souvint simplement des images qui ornaient un alphabet de son enfance.

Celles que nous offre l'album dessiné par M. André Blandin sont à la fois plus naïves et plus *up to date* : un acteur terriblement romantique, un bicycliste écrasant des moutons, un

cavalier, un dessinateur, un équilibriste sur le tapis du cirque, un facteur, un géant à la foire qui fait paraître lilliputiens ses spectateurs, un hercule, une illumination, un jardinier accoudé sur sa bêche, un kangourou boxeur, deux lutteurs effondrés l'un sur l'autre, un maréchal-ferrant, un nain, un orage fort drôle, un picador, un jeu de quilles, un remouleur, un sauteur au concours hippique, le jeu de toupie, un sous-off passant en revue une dizaine de soldats en uniforme, un violoniste, un wagonnet, un xylophoniste, une yole et un splendide zèbre... Mais les êtres — bêtes et gens — les arbres, les maisons qui peuplent ces images sont d'une espèce charmante. Ils sortent tous de ces boîtes de jouets en bois, primitifs, humbles et touchants, de ces arches de Noé de quatre sous qui nous furent plus chères que les plus belles mécaniques. Qu'ils sont drôlement humains, les pantins de M. Blandin ! C'est la vraie, la plus belle « comédie des jouets ». On dirait des livres adorables de M. Paul Leclercq qui tout à coup auraient pris vie et mouvement devant nos yeux.

LOUIS PIÉRARD

WALLONIE

Nous recevons de M. Oscar Colson, directeur de la revue *Wallonia*, au sujet d'une information de *l'Express* sur l'origine du mot « Wallonie », la lettre suivante :

Liège, le 6 janvier 1910.

Mon cher confrère,

L'Express s'est trompé. Il est exact que le mot « Wallonie » a été mis en vogue par Albert Mœkel, mais ses origines sont un peu plus anciennes. Si j'en crois *Wallonia* (1909, p. 67), le premier qui écrivit ce mot est, en 1858, un érudit wallon, Adolphe Borgnet, namurois, professeur à l'Université de Liège, le même qui révéla l'Ardenne dans tout son pittoresque et qui fut l'un des premiers initiateurs du patriotisme wallon d'aujourd'hui.

Bien confraternellement,

O. COLSON

CARMEN

Presque en même temps que le théâtre de la Wonnaie reprenait *Carmen* pour les représentations de M^{me} Claire Friclé, M^{me} Lucienne Bréval, qui fut Arnide, Brunnhilde, Salambô et Vita à l'Opéra, incarnait pour la première fois l'héroïne de Mérimée à l'Opéra-Comique. Son interprétation fut, on s'en doute, marquée d'un accent personnel qui lui donna un puissant relief tout en soulevant dans la critique de vives discussions.

Il était intéressant de connaître les raisons qui guidèrent l'artiste dans la création d'une Carmen qui diffère sensiblement par son aspect, ses gestes, ses jeux de scène, de l'image qu'a fixée la tradition. M^{me} Bréval les a données elle-même avec clarté dans un article publié par *le Matin*. On le lira avec fruit, car il montre combien l'artiste doit « creuser » un rôle lyrique pour lui donner sa signification et son caractère :

« Je n'ai rien cherché d'extraordinaire, je n'ai rien voulu inventer. Je n'ai pas prétendu substituer ma fantaisie personnelle à la pensée des auteurs. Je me suis bornée à lire la nouvelle de Mérimée et la partition de Bizet, m'efforçant d'exprimer le plus fidèlement du monde ce qu'elles contiennent.

Voici comment Mérimée a vu Carmen : « Ses yeux avaient une expression voluptueuse et farouche que je n'ai trouvée depuis à aucun regard humain... Sa peau, d'ailleurs parfaitement unie,

approchait fort de la teinte du cuivre. Ses cheveux étaient noirs, à reflets bleus, comme l'aile d'un corbeau... »

Carmen est une gitane, et non une manola, un être de race sauvage, mystérieuse et fatale, une sorte de bête fauve, « œil de bohémien, œil de loup ». « Je porte la laine, mais je ne suis pas mouton. » Un démon, comme elle le dit elle-même à don José : « Tu as rencontré le diable ; le diable n'est pas toujours noir, il ne t'a pas tordu le cou. »

Il n'y a pas deux Carmen ; le caractère de Carmen est pareil d'un bout à l'autre dans Mérimée comme dans Bizet. Il n'est indiqué nulle part que Carmen doive être aux deux premiers actes un personnage d'opéra-comique, parfois d'opérette, et soudain, à partir du troisième, un personnage de drame.

Bizet a marqué l'entrée de Carmen sur un thème qui est la déformation du thème de la mort, thème qui la suit jusqu'à la fin. Sans doute, Carmen a des moments de gaieté, mais pas une gaieté de midinette. Mérimée dit textuellement : « Carmen avait l'humeur comme est le temps chez nous : jamais l'orage n'est si près dans nos montagnes que lorsque le soleil est le plus brillant. »

Ce n'est pas parce qu'il y a dans la partition de *Carmen* deux ou trois morceaux légers et vifs, comme le quintette du deuxième acte, que le caractère et la nature de l'héroïne doivent être changés. A la moindre contrariété, sa violence profonde éclate. Au premier acte, lorsqu'elle sort de la fabrique, elle vient de taillader à coups de couteau le visage d'une de ses camarades. Au deuxième acte, dès que le danseur veut la faire obéir, elle se révolte ; et dans Mérimée, quand don José s'oppose à une de ses fantaisies, elle lui répond aussitôt : « Lorsqu'on me défie de faire une chose, elle est bientôt faite. »

Carmen est avant tout un être fier, indompté : « Ce que je veux, dit-elle, c'est être libre et faire ce qui me plaît. » C'est une bête de race noble, sans aucune vulgarité, comme toutes les gitanes que j'ai rencontrées en Espagne. Elle ne craint rien, ne recule devant rien. Dans sa vie d'aventures, au milieu des contrebandiers, elle est d'ailleurs accoutumée à voir tous les jours la mort de près. Mais, par contre, à l'exemple de tous les grands audacieux, elle est superstitieuse et croit à la fatalité. La seule chose qui la fasse un moment frémir, c'est de lire son destin dans les cartes.

Mais devant la réalité même de la mort, son inflexible orgueil, sa nature intraitable reparaissent ; et c'est pourquoi j'ai cru devoir, pour le dénouement, me conformer entièrement aux textes de Meilhac et Halévy et de Mérimée. Carmen crie à don José : « Frappe-moi donc ou laisse-moi passer ! » Elle lui jette sa bague au visage quand il a déjà le couteau à la main : « Je te suis à la mort, mais je ne vivrai plus avec toi... Tu veux me tuer, je le vois bien... C'est écrit, mais tu ne me feras pas céder... » Et don José le comprend lui-même :

« J'aurais voulu qu'elle eût peur et me demandât grâce ; mais cette femme était un démon ! »

Elle reçoit donc le coup de couteau sans avoir un instant eu la pensée de fuir.

Je pourrais, de la même manière, appuyer d'un texte chacun des détails de l'interprétation. Mais ce serait trop long. Je ne veux d'ailleurs pas dire que je pense à toutes ces choses en jouant Carmen. Elles me sont maintenant inconscientes. J'ai travaillé ce rôle pendant deux ans ; et j'ai attendu pour le jouer qu'il fût devenu pour moi la vie même.

Afin que le vêtement et l'apparence extérieure de Carmen fussent aussi exacts que possible, un grand peintre d'Espagne, intimement familier avec le costume et la vie des gitanes, m'a donné ses conseils. Enfin la famille de Bizet a bien voulu me permettre de consulter et d'étudier le manuscrit original du maître, plein d'annotations au crayon, d'indications inédites qui fournissent sur les mouvements et les nuances les renseignements les plus précis. Je me suis efforcée à m'y conformer jusque dans le moindre détail, sans jamais viser à l'effet.

Vous voyez comme tout cela est simple : il suffit de bien lire la nouvelle de Mérimée, de bien entendre la musique de Bizet et d'aimer profondément l'une et l'autre.

LUCIENNE BRÉVAL »

NOTES DE MUSIQUE

La Section belge de la Société internationale de musique.

La Section belge de la Société internationale de musique (groupe de Bruxelles), qui existait sur le papier depuis plusieurs années mais qui n'avait jamais donné signe de vie, vient d'entrer dans la phase de l'activité.

Après une séance préparatoire, le bureau s'est définitivement constitué, des statuts ont été élaborés (1) et, grâce à l'aimable obligeance de M. Kufferath, le *Guide musical* a accordé l'hospitalité de ses colonnes pour la publication des communiqués officiels de la section.

Cette dernière est présidée par M. Edgar Tinel; les deux vice-présidences sont respectivement occupées par MM. Alexandre Béon et le baron Victor Buffin; le secrétariat est assumé par M. E. Closson, qui supplée M. Ch. Van den Borren à titre de secrétaire-adjoint; M. Haus Taubert remplit les fonctions de trésorier.

La séance d'inauguration de la Section belge de la Société internationale de musique est fixée au lundi 17 janvier prochain, à 8 h. 1/2 du soir. Elle aura lieu à la Salle Erard, 6, rue Lambermont.

Notre collaborateur M. Charles Van den Borren traitera le sujet suivant : *Les Origines du drame musical et l'Orfeo de Monteverdi*. Cette conférence, toute d'actualité à raison de l'exécution de l'*Orfeo* que donnera quelques jours plus tard M. Sylvain Dupuis aux *Concerts populaires*, sera accompagnée d'une audition musicale (fragments de l'*Orfeo*) dirigée par M. Désiré Demest, avec le concours de M^{mes} Demest et X. et de MM. Ph. Houx et Vanderschrick.

La Chanson populaire.

M. Fierens Gevaert a fait à la Salle Patria, sous le patronage de l'Université des Annales, une intéressante conférence sur la *Chanson populaire en Belgique*. Il a fort nettement exposé les caractères distinctifs de la chanson flamande, qui est presque toujours mystique et lyrique, et de la chanson wallonne, qu'anime généralement un souffle amoureux ou guerrier. De nombreux exemples empruntés au folklore belge ont illustré cette conférence, méthodiquement construite et fort bien dite. La plupart d'entre eux ont été recueillis et harmonisés par M. Ernest Closson. On a applaudi dans l'interprétation des noëls, chansons et rondes cités par le conférencier la voix charmante et la diction parfaite de M^{lle} Marguerite Rollet, ainsi que le jeu expressif (car l'artiste mime les chansons qu'elle interprète, ce qui est d'un goût discutable) de M^{lle} Reine Davanzi. M. F. Beauck, qui fut un accompagnateur excellent, avait intercalé dans le programme quelques mélodies, dans le style populaire, de sa composition, auxquelles le voisinage des émouvantes chansons d'autrefois fit un tort considérable. Le rapprochement était téméraire et d'ailleurs superflu.

Au Conservatoire de Mons.

La distribution des prix aux lauréats du Conservatoire de Mons fut précédée, la semaine dernière, d'un concert dans lequel l'orchestre exécuta avec beaucoup d'ensemble et de puissance sonore, sous la direction de M. J. Van den Eeden, l'ouverture de *Charlotte Corday* (P. Benoit) et les épisodes symphoniques : *la Lutte au XVII^e siècle* (J. Van den Eeden). Parmi les compositions interprétées par les lauréats de l'année, signalons une charmante fantaisie pour flûte et orchestre, *le Matin*, écrite par le directeur du Conservatoire.

(1) Ils ont paru dans le *Guide musical* du 21 novembre 1909.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Grands. — Prostituée.

Les Grands, de MM. Pierre Veber et Serge Basset, ont plu extrêmement au public du théâtre du Parc. On a vivement applaudi à l'héroïsme chevaleresque de ce lycéen qui se laisse accuser d'un vol qu'il n'a pas commis et chasser honteusement du collège, au grand désespoir de ses parents qu'il adore; plutôt que de compromettre une femme. Cette femme, c'est l'épouse légitime et trop jeune du Principal du collège. Jean Brassier, le lycéen héroïque, l'aime un peu plus qu'un papa et presque comme un homme. Un soir que le Principal est absent, il s'introduit furtivement auprès d'elle et lui avoue son amour. En ce moment précis, un autre clève, Surot, le cancre typé, le mauvais bougre, sournois et haineux, se glisse dans la chambre et, sous les yeux épouvantés de M^{me} la Principale et de Brassier, tapi dans l'ombre, force un tiroir et y dérobe une enveloppe contenant 500 francs. Il se sauve, mais il a fait du bruit et un veilleur survient, juste à point pour surprendre Brassier. Le lendemain, le vol est découvert, et l'on devine le reste. Heureusement pour lui, Brassier a un petit ami, singulier gosse au grand cœur, qui dénoue toute l'intrigue à la façon d'un Sherlock Holmès en herbe, doublé d'un pétulant espiègle. Il oblige Surot à se dénoncer et réhabilite Brassier à la satisfaction générale. C'est fort bien, fort bien. Personne ne croira un mot de cette histoire, mais ça n'a aucune importance. Comme disait l'auteur, on ne va pas au théâtre pour voir la vie réelle mise sur les planches! L'existence quotidienne nous force à coudoyer tant de fripouilles que nous sommes bien aises de ne pas les retrouver le soir, sur la scène, pendant les courts instants où nous demandons à l'illusion un peu de rafraîchissement et de repos. Je crois bien que l'on commence à en avoir terriblement assez des pièces brutales ou canailles, et que l'on aspire à des œuvres d'un optimisme aimable et souriant, où tout le monde est bon, où l'innocence est reconnue, la vertu récompensée et le vice puni. Assez du théâtre rose! On demande du théâtre rose. Le règne de l'idylle est proche.

Quoi qu'il en soit, *les Grands* ont beaucoup, beaucoup de succès au Parc. La pièce est habile, pittoresque, amusante, avec ses scènes de la vie de collège et ses types si vrais de pions prétentieux ou sournois. Parmi ses interprètes, tous excellents d'ailleurs, il faut citer M. de Gravone, un chaleureux Jean Brassier, M. Duvernay, un Surot chenapan à souhait, M. Daubry, un solennel et paternel principal, M. Carpentier, le pion rêvé, le cafard, la fouine que notre enfance à tous a maudits. Du côté des femmes, M^{lle} Terka Lyon, une Principale à la tendresse doucement équivoque, et M^{lle} Marthe Lutzi, à la voix de stentor, ronde et épanouie comme un Polin jeune, dans le rôle du gosse au grand cœur, providence de Jean Brassier et de la pièce. Le rôle a été repris, au cours des représentations, par M^{lle} Suzanne Dager qui cultive moins le gros effet comique, mais y apporte beaucoup plus de finesse et d'élégance morale.

À l'Alcazar, on a repris *Prostituée*, la pièce âpre et vengeresse de MM. Victor Marguerite et Henri Desfontaines, qui fut jouée naguère, sur la même scène, par une troupe en tournée. L'audace des situations et la crudité obligée des mots font en quelque sorte de ce drame un pendant aux *Avariés*. Le public, qui a toujours bon cœur, a paru goûter infiniment ce long plaidoyer en cinq actes pour les sœurs modernes et dégénérées d'Aspasie.

GEORGES RENCY

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Saisons mystiques* (1905-1909) par GEORGES RAMAËKERS. Bruxelles, Librairie moderne, E. HOVSÉPIAN. — *Sonnets-Médailles de XIX^e siècle*, par EDMOND LAFOREST, avec 90 portraits et 42 fleurons. Préface par GEORGES BARRAL. Paris,

Collection des Poètes français de l'étranger (librairie Fischbacher). — *Sur la Flûte de Roseau*, par MAURICE KUNEL. Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*.

THÉÂTRE — *Fidélaine*, conte lyrique en 3 actes, par HONORÉ LEJEUNE (musique de A. DUPUIS). Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*.

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, salle Patria, troisième concert Durant avec le concours de M. Froelich, baryton.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, troisième séance du Quatuor *Piano et Archets* au Palais des Arts (22, rue des Palais). Trio (op. 87) de Brahms, Sonate n° 2 pour violon et piano (première audition) de J. Jongen, Quatuor (op. 47) de Schumann.

Jeudi, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, le *Decem* de Paris avec le concours de M. Chevillard.

Samedi, à 3 heures, salle Patria, répétition générale du troisième concert Ysaye. — A 8 h. 1/2, au Palais des Arts, récital Chopin par M. Backhaus.

Dimanche, à 2 h. 1/2, salle Patria, troisième concert Ysaye sous la direction de M. F. Rasse, avec le concours de M. Eugène Ysaye.

Le troisième concert populaire, fixé au dimanche 23 janvier, à 2 heures, offrira un intérêt tout particulier. Il sera consacré à l'audition de *Orfeo*, drame musical de Monteverdi (1607), exécuté pour la première fois en Belgique. Les rôles seront interprétés par M^{lles} Béral, Bérelly, Monifort, MM. Delaye, Dua, Lheureux, Weldon, du théâtre de la Monnaie. Chœurs du théâtre. Le programme sera complété par le prélude et le final du premier acte de *Parsifal*, pour chœurs et orchestre.

La répétition générale aura lieu la veille, à 2 heures.

La troisième séance du Quatuor Zimmer aura lieu le mercredi 26 janvier, à 8 h. 1/2, à l'Ecole allemande. Quatuor en *ut* mineur (op. 42) d'A. d'Ambrosio; quatuor en *fa* maj. (op. 41, n. 2) de Schumann; quintette à cordes en *sol* maj. (op. 111) de Brahms.

Le premier concert du Conservatoire aura lieu le dimanche 30 janvier, à 2 heures, sous la direction de M. Tinel.

PETITE CHRONIQUE

M. Paul Lambotte, chef de division au ministère des Sciences et des Arts, est nommé Directeur des Beaux-Arts. La nouvelle réjouira tous ceux qui ont pu apprécier la parfaite courtoisie, l'obligeance et la ponctualité avec lesquelles, depuis son entrée dans l'Administration, M. Lambotte s'acquitte de ses fonctions.

Le fonctionnaire est doublé, on le sait, d'un lettré qui, en maints écrits, et notamment dans l'excellent volume qu'il a consacré au peintre Henri Evenepoel, a prouvé sa compétence artistique, son goût et la clairvoyance de son esprit.

Expositions ouvertes. Au Musée moderne : Salon de *l'Estampe*. — Au Cercle artistique : MM. Albert Cels et René Stevens. (Clôture le 16). — Galerie du Régent : M. Jan Van Beers. (Clôture le 15). — Au Studio : MM. Julien Genot, Edgard Tyd, Fernand Verhaegen et Fernand Wery. (Clôture le 16).

La Libre Académie de Belgique a décerné son prix annuel de 600 francs (Fondation Edmond Picard) à M. Léon Jongen, compositeur.

M. Jongen, frère cadet de M. Joseph Jongen, professeur au Conservatoire de Liège, est l'auteur d'un drame lyrique en deux actes, *Anne-Josèphe*, encore inédit, de plusieurs compositions symphoniques et lyriques, de mélodies éditées par MM. A. Durand et fils, etc. Il a remporté le second prix au concours de Rome en 190 et le rappel du second prix en 1909.

Le prix de la Libre Académie a été attribué successivement à MM. V. Vreuls (musique), E. Baie (histoire), E. Glesener (roman), F. Beuck (peinture), L. Dumont-Wilden (littérature), F. Holbach et P. Van der Eycken (droit), P. Spaak (théâtre) et Edm. De Bruyn (littérature).

Ont été élus jeudi dernier membres correspondants de l'Académie royale de Belgique : dans la section de musique, M. Paul Gilson; dans la section des lettres et des sciences, MM. Georges Hulin et Maurice Kufferath, remplaçant respectivement MM. J. Blockx, L. Solvay et A.-J. Wauters, nommés membres titulaires.

Dans la section de gravure, M. Roty remplace Chaplain comme associé, dans la section d'architecture M. Louis Bernier remplace feu Alfred Normand.

Le peintre Florimond Van Acker a été nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruges en remplacement de feu Louis De la Censerie.

Le théâtre de la Monnaie reprendra prochainement *Hänsel et Gretel*, la charmante partition de M. E. Humperdinck. Il prépare en outre, pour les représentations de M. A. Van Rooy, fixées au 31 janvier, 3 et 6 février, une reprise de la *Valkyrie*, dont les rôles principaux seront interprétés par M^{lles} Béral (Sieglinde), M^{lles} Bastien (Fricka), MM. Swolfs (Siegmund) et Weldon (Hunding). M. Van Rooy chantera en allemand celui de Wotan.

La maladie de M^{lles} Croiza, qui a obligé la direction à reculer la date de la première représentation d'*Eros vainqueur*, n'a pas interrompu les études de cet ouvrage, qui passera aussitôt que sa principale interprète sera en état de reprendre son service. Une amélioration sensible constatée hier donne l'espoir que M^{lles} Croiza fera sa rentrée au théâtre du 10 au 15 février. *Eros vainqueur* sera joué en ce cas vers la fin du même mois.

La première représentation de l'abonnement spécial, qui a eu lieu jeudi dernier, avait attiré, malgré le deuil de la Cour, une affluence exceptionnelle. Il n'y avait pas une seule place inoccupée. On donnait *Carmen*, et M^{lles} Claire Friché y fut très chaleureusement applaudie.

Malgré nos réclamations, le *Soir* continue à promener ses ciseaux dans nos colonnes et à publier sans nous citer les nouvelles qu'il nous emprunte.

La semaine dernière, c'était une partie de l'article de notre collaborateur Ch.-L. Cardon; cette semaine, une information inédite sur la participation de la France à l'Exposition d'art ancien. Il n'est guère de numéros de *l'Art moderne* qui ne soient cambriolés par ce peu scrupuleux confrère.

L'indigence de ses services n'excuse pas les procédés indélicats qu'il emploie pour la masquer.

La Société royale des Beaux-Arts et la Société de *l'Art contemporain* ont pris l'initiative de dresser un index des œuvres de peinture et de sculpture contenues dans les galeries privées de Belgique. Ce relevé permettra d'établir, au point de vue historique, un lien nécessaire entre des œuvres de mêmes artistes éparpillées et peu connues.

Il est probable que cette documentation sera étendue dans un avenir prochain aux différents domaines de l'art.

C'est demain, lundi, à 3 heures, que M. Ch. Van den Borren inaugurera à l'Université Nouvelle (67, rue de la Concorde) son cours sur *l'Histoire de la musique du clavier*.

Demain, également, à 8 h. 1/2 du soir, au même local, première conférence de M. Francesco Paresce sur *la Modernité devant le modernisme dans la pensée, dans l'art et dans la vie* (huit entretiens).

M. René Golstein analysera mardi prochain, à 8 h. 1/2, dans une conférence à la Maison du Peuple (Salle Blanche), les *Idées sociales et philosophiques d'Emile Verhaeren*.

Le Cercle artistique organise une série de huit conférences sur « le Romantisme » qui auront lieu tous les mercredis à 5 heures à partir de mercredi prochain jusqu'au 2 mars inclusivement.

Ces conférences seront faites par MM. Pierre Lasserre et Albert Giraud (*le Romantisme français*), André Lichtenberger (*Alexandre Dumas père*), Georges Rency (*La Légende des Siècles*), Paul Spaak (*le Théâtre romantique*), M^{lle} M. Van de Wiele (*les Héroïnes romantiques*), Léonce Bénédicte (*la Peinture romantique*) et Maurice Kufferath (*la Musique romantique*).

M. Alban Chambon, architecte, expose en ce moment chez lui, rue de Livourne, 160, et jusqu'au 15 courant, un très intéressant projet relatif à la transformation de la Montagne de la Cour et à l'installation des musées et des sociétés savantes.

Les représentations décennales de la Passion à Oberammergau auront lieu cette année, aux dates ci-après : répétition générale le mercredi 11 mai, représentations le lundi de Pentecôte (16 mai), les dimanches 22 et 29 mai; 5, 11, 19 et 26 juin, ainsi que le vendredi 24 et le mercredi 29 du même mois; les dimanches 3, 10, 17, 24 et 31 juillet, ainsi que les mercredis 20 et 27; en août, tous les mercredis et dimanches; en septembre, les dimanches 4, jeudi 8, dimanche 18 et dimanche 25. Des représentations supplémentaires auront lieu le lendemain des jours indiqués ci-dessus lorsque l'affluence des spectateurs dépassera le nombre des places disponibles.

Le théâtre, qui a été construit en 1880 et considérablement agrandi en 1890, occupe actuellement une superficie de 2,400 mètres carrés et contient 6,000 places, dont les prix varient de 2 fr. 50 à 25 francs. Les représentations, dans lesquelles des tableaux vivants empruntés à l'Ancien Testament (500 figurants) commentés par des chœurs accompagnés par l'orchestre alternent avec les dix-huit actes dont se compose *La Passion de Jésus-Christ*, commencent à 8 heures du matin et se prolongent jusqu'à 6 heures du soir, avec une interruption de midi à 2 heures.

Les dernières représentations, qui ont eu lieu en 1900, attirèrent dans le pittoresque village d'Oberammergau, qui ne compte que 1,400 habitants, près de 200,000 spectateurs.

Dans la livraison de *l'Art flamand et hollandais*, le Dr Hofstede de Groot publie le résultat de ses études sur les œuvres de Rembrandt découvertes récemment. On sait que cet auteur est un des

connaisseurs les plus autorisés du maître; aussi son article ne manquera pas d'intéresser les amateurs et les érudits. La plupart des œuvres mentionnées sont reproduites pour la première fois; elles appartiennent à des collections de Londres, de New-York, de Philadelphie, de Paris, de Montréal, de Dzikow en Galicie, etc.

Sottisier :

Meyerbeer faisait remarquer aux exécutants, fussent-ils de sang royal, les privautés qu'ils prenaient avec ses œuvres.... Le prince royal de Prusse, qui était bon violoniste, désira faire sa partie à l'orchestre dans l'ouverture de *Sémiramis*. Le maestro présent remarqua que S. A. R. jouait avec une vitesse anormale un passage *lento* du morceau.... etc.

L'Art moderne, 2 janvier 1910.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, Éditeurs

4, place de la Madeleine, PARIS

- CLAUDE DEBUSSY. — **1^{er} Quatuor** pour deux violons, alto et violoncelle. Transcription pour piano à deux mains par HARRY LOEWY. — *Prix net : 5 francs.*
- VINCENT D'INDY. — **Cours de Composition musicale.** Deuxième livre. Première partie. Rédigé avec la collaboration d'AUGUSTE SÉRIEYX, d'après les notes prises aux Classes de Composition en 1899-1900. *Prix net : 15 francs.*
- ID. — **Fervaal.** Prélude du 3^{me} acte. Partition d'orchestre format de poche. *Prix net : 3 francs.*
- ROGER-DUCASSE. — **Quatuor en ré mineur** pour deux violons, alto et violoncelle. Partition format de poche. — *Prix net : 3 francs.*
- ID. — **Suite Française** en ré majeur (Ouverture, Bourrée, Récitatif et Air, Menuet vif). Partition d'orchestre format de poche. — *Prix net : 6 francs.*
- ID. — **Variations plaisantes par un thème grave** pour harpe obligée et orchestre. Partition d'orchestre format de poche. — *Prix net : 5 francs.*
- ID. — **Deux Chœurs** pour voix d'enfants avec accompagnement d'orchestre ou de piano. I. *Aux premières clartés de l'aube.* — *Prix net : 2 francs.* II. *Le joli jeu de furet.* — *Prix net : 3 fr. 50.*
- ID. — **Pastorale** pour orgue. Réduction pour piano à quatre mains. — *Prix net : 3 fr. 50.*
- FLORENT SCHMITT. — **Danse des Devadasis** (JEAN LAHOR) pour solo, chœur et piano à quatre mains (op. 47). Partition. — *Prix net : 3 fr. 50.*
- ID. — **Trois Rapsodies** pour deux pianos, quatre mains (op. 53). I. *Française.* — II. *Polonaise.* — III. *Viennoise.* — *Prix net : 12 francs.*



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS -- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg

BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS;
LUTHERIE D'ART

METRONOMES - CORDES JUSTES

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.*

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mardi 25 janvier 1910 et deux jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections

de feu M. CH. ROGER, de Verviers, et de M. L***, bibliophile bruxellois.
(2^e PARTIE).

La vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'huissier
L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86,
rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 26 reproductions et comprenant 768 nos, se vend 1 fr.

Exposition générale le samedi 22 janvier, de 10 h. à 6 h. (le catalogue se vend
de carte d'entrée) et partielle les jours de vacation, de 10 h. à midi.

Imprimé sur papier de la Maison KLEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La mort de Charles-Louis Philippe (M. S. M.). — Le Salon de « l'Estampe » (FRANZ HELLENS). — Livres nouveaux (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de Musique : *Le Concert Durant* (CH. V.); *le Quatuor « Piano et Archets »* (O. M.). — Les Jurys d'expositions. — Chronique théâtrale : *La Veuve Joyeuse* (G. R.). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

La mort de Charles-Louis Philippe

Décidément, il devait partir jeune, et comme son corps débile résistait quand même à la course de trente-trois années, le typhus lui a été envoyé parce que, cette fois, pas de lutte possible.

Il semble que quelqu'un ait voulu « avoir raison », réaliser une harmonie facile, établir au prix de cette vie chétive la preuve d'une évidente fatalité, et que Charles-Louis Philippe soit mort conformément aux pauvres destinées de ses personnages.

Ce n'est pas l'horreur d'une catastrophe brutale, celle, par exemple, qui, en une seconde, trancha la belle vie de Chaussou : c'est comme par choix, par dilettantisme que le sort enlève tôt Charles-Louis Philippe, jeu féroce qui naguère eut pour prélude la fin prématurée de son disciple Lucien Jean.

Tous deux savaient trop bien les maladies, les hôpitaux, la misère de notre corps. Ils avaient goûté trop longtemps ce qu'est de sentir sa vie si diminuée que les

gens n'osent plus vous toucher; puis, quand les journées blanches, opaques, se succèdent sans nombre, la permission que l'on a de suivre ses idées aussi loin qu'elles veulent bien aller.

La convalescence laisserait-elle parfois de grands regrets, un désir malgré soi de recommencer ? Mais il arrive alors que la vie n'a plus le courage de rentrer encore en vous...

Donc, on dit à présent : « Il *faisait* ceci, cela, il *habitait* Paris, il *était* employé à l'Hôtel de ville. »

De cette frontière qu'avec impudeur notre langage marque tout de suite entre nous et les morts, le public va partir pour connaître le *Père Perdrix*, *Bubu de Montparnasse*, *Marie Donadieu*, *Croquignole*.

Mais nous, qui l'aimions à ce point que son accent littéraire, les titres de ses romans, son nom seul faisaient sourdre en nous un afflux d'émotion, nous avons perdu Charles-Louis Philippe qui nous avait appris de nouvelles communications avec la vie, reculé les limites de nos sens et apporté un mode à lui d'apprécier les êtres et les choses dans la mesure profonde de leur intensité vitale.

Sa pauvre enfance au village (il était fils d'un sabotier) avait été, peut-être, la condition première de son exaltation réfléchie devant les choses matérielles. On se le représente alors comme ses personnages les plus végétatifs, le père Perdrix, le petit Charles Blanchard, avec trop de misère, avec trop d'heures devant soi, apprenant à considérer dans leur importance la valeur du charbon, l'épaisseur de la soupe, la forme des nuages qui disposent de la neige et de la pluie, pré-

voyant ce que chaque moment amènera de malheur ou, — qui sait ! — de bien-être.

Car enfin, il y a aussi la joie ! Il suffit d'un beau jour, il suffit d'un coup de vin, et l'âme se dilate, le corps ne se sent plus d'aise, on toucherait avec ses doigts le ciel !

Il dut être merveilleux, le travail souterrain de l'imagination et de la sensibilité par quoi, d'entre ces notions embryonnaires, s'élabora, sans presque d'hésitation, Charles-Louis Philippe, littérateur.

Sa bonté allait devant lui comme une lumière. Elle était une partie de sa force, elle était une clairvoyance ; elle se confondait avec son goût passionné des vies humaines, les mornes, les pauvres, les douteuses, et celle de Jean Bousset, qui habite, si belle, au fond de ses yeux bleus.

Toutes sont parcelles du monde, sources de mouvement et surfaces réfléchissantes, en sorte que leurs aventures se projettent au delà d'elles-mêmes, justifiant sans disproportion le jaillissement du lyrisme.

Son lyrisme ! Par quels noms de poètes l'évoquer ? Walt Whitman, pour le nombre, la véhémence, la fraîcheur des idées ? Claudel, pour une manière de rapprocher l'épique et le familier ? Mais Charles-Louis Philippe eut l'audace de dépenser une fougue pareille dans l'expression du pathétique quotidien, dans une forme profonde du roman moderne.

Il abordait à nu les réalités ; le contact était clair, si direct qu'on pensait les toucher avec des sens tout neufs. Et c'est par l'imagination qu'il les pénétrait jusqu'au fond (« jusqu'au fond », expression chère à lui et qui le révèle), par l'imagination qu'il les associait à des images excessives, inattendues, saisissantes comme l'émoi subit d'entrer, l'été, dans une eau trop délicieuse, dans une ombre trop parfaite.

Peu importait le prétexte ; l'abondance de cette âme était si présente qu'elle faisait palpiter tout ce qu'elle touchait.

Tel Vuillard douant de saveur la plus terne substance interprétée, Charles-Louis Philippe, par sa spontanéité, sa sensibilité, sa fantaisie, par son lyrisme illimité, a fait déborder le réalisme.

« Homme nouveau devant les choses inconnues, » dit Cébès dans *Tête d'Or*. On peut dire de celui-ci : « Homme nouveau devant les choses connues. »

M. S. M.

LE SALON DE « L'ESTAMPE »

Après les ensembles magnifiques de Brangwyn, Rodin, Den Doyts, Bracquemond, Rops, Piranèse, Raffaëlli, que les précédents Salons de l'Estampe nous ont permis d'admirer, voici, à cette quatrième exposition, des œuvres non moins remarquables et nombreuses.

C'est, d'abord, l'œuvre d'un graveur extrêmement curieux, Jean Luyken, une des figures les plus caractéristiques de l'art hollandais du XVII^e siècle, artiste d'une prodigieuse activité, qui menait de front la gravure et la poésie avec une fougue inlassable, une imagination véhémement et, malgré tout, une sorte d'austérité de pensée qui contribue à la puissance extraordinaire de son œuvre. Une page de J.-K. Huysmans le tira de l'oubli, il y a quelque trente ans ; et l'on comprend l'enthousiasme de l'auteur d'*A Rebours* pour ces compositions si mouvementées, où le fantastique se mêle au réel, l'horrible au familier ; ce sont, pour la plupart, des pages bibliques agitées du fracas des batailles, grouillantes de foules, pleines de chevauchées tumultueuses. Pourtant, malgré ce caractère fantastique, on conserve de ces œuvres une impression de réalité violente qui émane de la précision du dessin, de la clarté de l'exposition. Tout en reconnaissant à Luyken plus de puissance, on pense à Callot, « cet amusant gribouilleur », comme dit Huysmans un peu inconsidérément. Tempérament doué d'une vigueur farouche, Luyken compte parmi les artistes les plus personnels et les mieux inspirés : c'est un remueur de foules, un apôtre dont le burin parle, crie, hurle et ne se lasse jamais de clamer la foi véhémement et l'obstination prophétique.

Dans un autre domaine, les dessins d'Aberto Martini sont également aptes à donner le frisson d'horreur que l'on ressent devant les gravures du maître hollandais. Il y a ici toute la série de ses dessins pour illustrer les contes d'Edgar Poë. On ne pourrait, avec des moyens plus simples, plus classiques, atteindre à un plus haut degré d'épouvante ; le conteur semble dépassé par l'illustrateur, et telle de ces histoires, comme *Petite discussion avec une momie*, ne comporte pas tant d'atrocité, mais plus d'humour. Le dessinateur semble n'avoir eu souci que de provoquer l'effroi, de donner la chair de poule ; il n'a saisi, me paraît-il, qu'un côté du fantastique d'Edgar Poë et il néglige trop souvent ce qu'il y a chez lui d'étrange, de bizarre, d'inexpliqué et de mystérieux, et parfois aussi de spirituellement drôle. Ensor a mieux pénétré le caractère complexe de cette œuvre dans les trop rares eaux-fortes que lui inspira Poë, et notamment dans cette page étonnante par laquelle il traduisit *Hop-Frog*. Il a plus de fantaisie, il est vrai, que le dessinateur italien, il serre le texte de moins près, mais son coup de burin a une plus grande puissance d'évocation et une souplesse qui se prête à toutes les chatoyances de l'imagination.

Il faut féliciter l'organisateur de cette exposition du goût dont il a fait preuve en groupant les diverses œuvres. Une prestigieuse série d'eaux-fortes et de lithographies de Charles De Groux voisine avec un ensemble nombreux et extrêmement varié de Charles Cottet. C'est une véritable et agréable surprise de trouver, proches des sombres évocations de mœurs bretonnes dans lesquelles l'auteur des *Feux de la Saint-Jean* sait mettre une émotion si profonde, de petites pages alertes et piquantes comme *Femme au lit*, *le Chignon*, *Femme dans la serre*, *Deux têtes d'enfant*, où le burin court librement, avec esprit et vivacité. Plus loin, ce sont les pages larges et d'un dessin vigoureux d'Albert Belleruche, de grandes lithographies, des études de physionomies d'une inspiration emportée, hardie, des croquis d'attitudes, pleins de vie et de naturel. Puis, Khnopff, tout à coup, rassemble l'attention débridée par la somptuosité étrange et concentrée de son art, qui provoque une sorte d'admiration inquiète avant même que l'œil ait eu le temps de pénétrer dans le labyrinthe de ces psychologies qui

paraissent sans issue. *Un rideau bleu*, et un petit triptyque que l'artiste intitule *En souvenir d'œuvres rêvées et perdues* sont des poèmes d'un art parfait. Poèmes aussi que les exquis lithographies de Claus. Le talent de cet artiste admirable se montre ici avec un charme tout spécial; le peintre n'abdique rien dans ces pages: on l'y retrouve entier, mais plus pénétrant, plus affiné, vrai magicien de la lumière qu'il fait ruisseler dans *Portrait de Camille Lemonnier*, *Matinée de septembre*, *Maronnier en automne*, avec une abondance chatoyante pleine de vibrations qui scintillent, glissent, semblent poudroyer dans l'atmosphère. Variations poétiques et pour ainsi dire musicales sur des thèmes que le peintre interpréta dans les compositions magistrales de son œuvre.

Voici Henry De Groux, toujours véhément et étrangement tumultueux, dont j'aime surtout *Hercule terrassant l'hydre de Lerne*, M^{lle} Elisabeth de Groux, avec des études d'*Aigle* qui, pour avoir été couvées dans l'aire paternelle, n'en sont que plus curieuses. Marc-Henry Meunier, avec une opiniâtreté pleine d'heureux résultats, poursuit ses belles visions d'Ardenne et de Campine où l'on sent une force tragique latente qu'indiquent un dessin tendu et volontaire et un coloris concentré. La force un peu lourde du dessin, chez E. Thysebaert, n'empêche pas cet artiste puissamment doué de réaliser des œuvres bien composées et bien pensées, mais on ne peut admettre sans un véritable sentiment de gêne la couleur brutale qui les dégrade.

Bien des notes heureuses éclatent ou chantent encore dans ce Salon si varié: Auguste Danse, dont le *Matin* est une chose exquise; Louise Danse; Edgar Chahine; Arthur Craco, remarquable et délicat artiste à l'imagination bizarrement régressive; A.-W. Finch; Hazledine, renouvelé, plus tourmenté et plus inquiet; Georges-Arthur Jacquin, graveur sur bois des plus intéressants, dont l'envoi à *l'Estampe* mériterait une longue étude; Combaz; Van Offel; M^{lle} Louise Lemonnier, qui expose un effet d'hiver, *Décembre*, d'un dessin très original; Armand Heins, G. Lemmers, Mignot.

FRANZ HELLENS.

LIVRES NOUVEAUX

La plupart des livres dont je vais parler aujourd'hui valent bien mieux que les quelques lignes que je suis obligé de ne pas dépasser pour eux. Malheureusement, cette époque est tellement chargée, il paraît tant de choses qu'on ne peut y suffire. Les auteurs voudront bien me pardonner.

Je mets tout de suite hors de pair une remarquable étude de M. Luca Rizzardi sur *le Suicide* (1). Dans cet essai d'une supériorité indulgence intellectuelle, d'une liberté d'esprit qu'il est rare de trouver, M. Luca Rizzardi, après une argumentation aussi subtile que serrée, démontre la qualité psychologique de l'acte flétri par les morales courantes sous le nom de suicide, fait justice des naïves objections faites contre lui par ces morales et, tranquillement, ne l'envisage que comme un phénomène (d'ailleurs des plus complexes) de l'inadaptation. Les choses envisagées à ce point de vue, l'évolution du sentiment amoureux est étrangement pareille à celle du sentiment du suicide, et M. Rizzardi l'indique avec une force extrême. Je ne puis analyser mieux ici cet essai si

(1) LUCA RIZZARDI. *Le Suicide*. Paris et Mons, Éditions de la Société nouvelle.

curieux, mais je crois qu'on aurait le plus grand profit intellectuel à le lire, ne serait-ce qu'à cause de l'excellence de la méthode.

Également fort utile me paraît la lecture de l'étude critique que M. G. Dwelshauvers a rédigée d'après les trois dernières leçons de son cours sur les *Œuvres et les Idées de Frédéric Nietzsche* (École des Hautes Etudes Sociales, novembre et décembre 1908) (1). Car c'est le plus juste et le plus bref résumé que je connaisse sur Nietzsche. On a écrit déjà des bibliothèques sur le philosophe de Sils-Maria, mais la grande majorité de ces écrits est inutile, parce qu'ils délaient, simplement, s'ils ne l'altèrent pas, la doctrine du maître. Et d'ailleurs, délayer c'est toujours altérer. L'essai de M. Dwelshauvers, au contraire, condense à l'extrême, et débrouille au lieu d'augmenter la confusion. Il démontre la relative infirmité philosophique de Nietzsche, mais comme c'est pour d'autant mieux faire ressortir la supériorité de sa « volonté de puissance » lyrique, rien n'est plus juste. Nietzsche fut un philosophe confus, mais un grand poète.

Les *Villes à pignons* (2) n'ajouteront rien à la gloire de M. Émile Verhaeren parce que la gloire de M. Verhaeren est bâtie sur des œuvres d'une vie intérieure plus forte. Mais, telles qu'elles sont, elles suffiraient à faire remarquer un autre poète. Ce sont, mais peints avec les procédés violents et intenses qu'on lui connaît, de petits tableaux de vie provinciale, familiers comme des Jules Renard, humoristiques parfois comme des Teniers. Malgré tout se fait jour un puissant sentiment de patriotisme, dont la générosité brille et s'exalte, comme un drapeau d'héroïsme et de fête au-dessus des toits d'une petite ville médiocre et quète.

Les *Douze livres pour Lily* (3) de M. Louis Thomas réalisent pour moi tout ce que j'ai imaginé de la poésie légère et que je n'ai jamais trouvé chez ceux que l'on appelle les poètes légers, — qui sont si lourds! Les vers de M. Louis Thomas sont écrits sur des feuilles de papier à cigarettes (moralement, bien entendu, car le papier des *Bibliophiles fantaisistes* est excellent); ils semblent qu'ils existent à peine et vont s'envoler à tous les vents. Ils sont légers, légers, négligés, sans art..., des vers de tout jeune homme. (Généralement les jeunes gens font des vers d'un lyrisme quadragénaire, avec beaucoup de pessimisme dedans). Ils célèbrent un amour léger, sans jalousie, sans tristesse, un amour d'adolescent flâneur qui n'y croit guère...

Il dit lui-même :

Mes vers, vous le savez, ne valent pas trois sous;
Cependant, comme ils sont, s'ils vous plaisaient, à vous,
Je vous dirais merci,
Et j'irais vous les lire, un soir qu'il ferait doux,
Timide et sans souci.

Et tout cela est plein d'impertinence et de désinvolture.

M. Émile Henriot, comme M. Jean-Louis Vaudoyer à qui il dédie la *Petite Suite italienne* (4), se plaît à placer ses émotions dans le cadre de paysages nobles et décoratifs. Il y réussit élégamment. J'ai pensé, en le lisant, aux tableaux d'Hubert Robert. Et

(1) G. DWELSHAUVERS. *La Philosophie de Nietzsche*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie.

(2) ÉMILE VERHAEREN. *Toute la Flandre. Les Villes à pignons*. Bruxelles, Deman.

(3) LOUIS THOMAS. *Les Douze livres pour Lily*. Paris, *Les Bibliophiles fantaisistes* (Dorbon aîné).

(4) ÉMILE HENRIOT. *Petite Suite italienne*. Paris, Dorbon aîné.

c'est bien agréable de pouvoir penser à Hubert Robert dans l'abominable brouillard de l'hiver parisien.

M. Émile Henriot nous donne aussi une réédition des *Lettres de la Religieuse portugaise* (1) entièrement conforme à l'originale de chez Barbin, et sa préface est tout émue et comme bouleversée de ce qu'elle annonce. Mais ces lettres, aussi, sont tellement douloureuses ! Je n'en connais pas de plus poignantes. Et quelle dignité dans la souffrance ! Quelle époque de haute culture morale que celle où l'on savait se plaindre avec une telle retenue !...

Sous ce modeste titre : *Selon que votre humeur...* (2) M. François-Guillaume de Maigret réunit des nouvelles très variées d'accent et de sentiment. La première : *Pour un peu de joie*, est tendre et mélancolique, et d'une juste psychologie, quoique indiquée en traits rapides. On en eût aisément tiré un roman. Mais M. de Maigret possède plus de discrétion. Il a le sens de la nouvelle, même de la nouvelle ironique (où je l'aime moins). Et puis, lorsqu'il est sérieux (je l'aime mieux), il a aussi ce pessimisme foncier des jeunes gens qui, par une sorte de pressentiment bizarre, ressemble tant à celui des hommes qui ont épuisé la vie.

Dans *le Fils de ma Femme* (3), un roman dont la première partie surtout m'a beaucoup amusé, M. Max Deauville raconte l'histoire d'un vieux beau, épicurien aimable, sceptique, délicat observateur des travers du monde, et triste, mais qui s'étourdit. Je le trouve délicieux, ce vieux beau. Il dit des choses si justes, si cruellement justes :

« Je fréquente, comme le dit Clarence, tous les endroits où je ferais mieux de ne pas me trouver. Mais c'est là seulement, dans cette atmosphère de préoccupations mesquines ou frelatées, que ceux que les circonstances détournent violemment des sentiments profonds retrouvent la tranquillité de leur esprit. Ils y évoluent plus à l'aise. Dans les milieux sains et calmes, ils sentent trop ce qui leur manque pour que cela ne leur devienne bientôt une tristesse et une source de découragement. Il vaut mieux alors être un fantoche, un être que les réactions de la foule poussent seules, qui ne s'occupe que de la surface, et dont les idées ironiques sur le néant de cette agitation factice sont bercées par le miroitement des lumières et la voluptueuse mélancolie des violons tziganes. C'est l'atmosphère des attraites momentanés, de la curiosité continuellement éveillée, qui empêche de regarder en soi-même un théâtre intime où les décors sont fripés et la scène déserte. »

Le roman tout entier de M. Max Deauville a l'air écrit par un homme vieux dont le cœur et l'esprit seraient restés paradoxalement jeunes, et c'est tout à fait charmant.

Citons enfin *le Confluent* (4), où M. Édouard Deverin nous présente de bien affristants tableaux de la vie militaire — et qui paraissent hélas ! exacts ; *le Départ* (5), de M^{me} Hanks-Drielsma de Krabbé ; *les Triomphes* (6), de M. Nicolas Beauduin ; un bien

(1) *Lettres de la Religieuse portugaise* (avec une introduction par ÉMILE HENRIOT). Paris, Bernard Grasset.

(2) FRANÇOIS-GUILLEAUME DE MAIGRET, *Selon que votre humeur...* Paris, Bernard Grasset.

(3) MAX DEAUVILLE. *Le Fils de ma femme*. Bruxelles, Éditions de la Belgique artistique et littéraire.

(4) ÉDOUARD DEVERIN. *Le Confluent*. Paris, Union internationale d'éditions.

(5) MARGUERITE HANKES-DRIELSMA DE KRABBÉ. *Le Départ*. Paris, A.-Z. Mathot.

(6) NICOLAS BEAUDUIN. *Les Triomphes*, poèmes. Paris, *Les Rubriques nouvelles*.

amusant paradoxe de M. Maurice de Noisay (1) et enfin *Pointes sèches* (2), qui sont plutôt des coups de poing à tort et à travers, au petit bonheur, parfois sur des mufles, trop souvent sur de braves gens. Il faut énormément d'esprit pour réussir ces fantaisies, et beaucoup de pénétration.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

Voici les concerts Durant installés à la Salle Patria. Puisse ce changement leur porter le bonheur qu'ils méritent !

La deuxième symphonie de Schumann marquait le début du dernier concert. M. Durant comprend à merveille cette musique verveuse, d'une invention à la fois si riche et si délicate, et la rend dans un sentiment général qui est bien celui que l'on attend ; si, de temps en temps, on perçoit mal certains détails, la faute en est moins au capellmeister qu'à Schumann, qui calculait mal ses effets d'orchestre, et dont les « intentions » symphoniques, souvent fort originales, perdent de leur portée par suite de cette inexpérience technique.

C'est là un reproche qu'on ne pourrait faire à Wagner et à M. Richard Strauss, dont M. Durant a respectivement dirigé le Prélude, éternellement sublime, de *Lohengrin* et le *Don Juan* plein de feu, d'entrain et de personnalité.

Des airs de ballet d'*Hippolyte et Aricie*, un peu lourdement exécutés, du moins du côté des cordes, qui écrasait les bois, ont permis de juger du raffinement exquis que Rameau a su mettre dans ses airs de danse. Mais il faut avouer que cette musique perd beaucoup à être isolée de la mise en scène chorégraphique.

Le soliste du concert était M. Froelich, chanteur admirable qui n'a que des qualités, mais dont l'impeccable correction a son revers dans une certaine monotonie d'expression. N'importe ! C'est un bon régal d'art que d'entendre chanter comme il le fait l'air du laboureur des *Saisons* de Haydn et les plaintes d'Amfortas tirées du 1^{er} acte de *Parsifal*. J'aime mieux une interprétation un peu froide, mais juste dans sa constante noblesse, qu'une interprétation à côté.

CH. V.

Le Quatuor « Piano et Archets ».

Toute œuvre nouvelle de M. Joseph Jongen mérite de fixer l'intérêt : on est certain d'y trouver, dans une forme pure dont la rigueur classique s'allie aux libertés modernes, des idées musicales qu'aucune vulgarité n'effleure, de la grâce, de la verve et de l'émotion. Ces qualités, révélées par le quatuor avec piano qu'écrivit peu de temps après son prix de Rome le compositeur, s'affirmèrent dans une première Sonate pour piano et violon, dans un Poème pour violoncelle, dans un Trio pour piano, violon et alto que plusieurs exécutions firent connaître à Bruxelles et à Paris. La deuxième Sonate, que présentèrent pour la première fois au public, mercredi dernier, MM. Chaumont et Bosquet, a reçu, comme les œuvres précédentes de M. Jongen, l'accueil le plus favorable. Bien qu'elle n'échappe pas à certaines influences que justifient les prédilections du compositeur pour le néo-classicisme de M. d'Indy et pour le délicieux et si spécial romantisme de M. Gabriel Fauré, cette sonate reflète un tempérament mélodique bien caractérisé. L'introduction et les trois parties qui la composent se développent sur un plan logique dont aucune digression ne trouble l'ordonnance. *L'allegro* est d'un charme

(1) MAURICE DE NOISAY. *Lettres à MM. les Directeurs des journaux nationalistes à propos d'un article défini*. Paris, Nouvelle librairie nationale.

(2) LEBEN-ROUTCHKA. *Pointes sèches*. Bruxelles, Librairie du Sablon.

juvénile exquis. Et si l'intérêt de l'*andante* semble, vers la fin, languir un moment, le morceau n'en a pas moins, par sa belle tenue et l'aristocratie de sa phrase initiale, conquis tous les suffrages. Une retouche légère le rendrait, semble-t-il, irréprochable. La joyeuse animation du final, dans lequel l'auteur entremêle et varie ses thèmes avec une rare dextérité, contribue à l'agrément de cette jolie composition, qui trouva en MM. Chaumont et Bosquet des interprètes de premier ordre.

Le trio op. 87 de Brahms, qu'on a réentendu avec plaisir, et le quatuor pour piano et cordes de Schumann encadraient dignement l'œuvre nouvelle, sans lui faire tort. L'un et l'autre étant connus, nous nous bornons à louer, pour l'exécution homogène, colorée et expressive qu'ils leur ont donnée, MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Dambois. O. M.

LES JURYS D'EXPOSITIONS

La prochaine exposition internationale des Beaux-Arts provoque dans les ateliers quelque agitation. La formation des jurys d'admission et de placement préoccupe les artistes et soulève maintes discussions. Nous recevons à ce sujet d'un peintre, M. L. Van der Swaelmen, une étude très développée dont nous extrayons l'essentiel. Peut-être y trouvera-t-on des indications utiles sur les réformes à introduire dans le régime actuel.

« On nous prie, dit notre correspondant, d'inscrire sur le bulletin de vote qui nous est adressé par le ministre des Beaux-Arts les noms des délégués que nous voudrions voir figurer au Jury, le chiffre de délégués à élire étant fixé par catégories au prorata du nombre d'électeurs inscrits dans chaque catégorie.

Ainsi posée, la question ne peut recevoir de solution satisfaisante. Songe-t-on, en effet, au nombre énorme de votes de fantaisie (et, par suite, de forces électorales gâchées) qui se dispersent au hasard des caprices ou des amitiés sur un nombre infini d'artistes? Ceux-ci n'ont de la sorte aucune chance d'atteindre le *quantum* exigé pour leur nomination. Aussi suffit-il d'un groupement de quelques voix, vingt ou trente peut-être, pour assurer une majorité, et l'on a vu une poignée d'artistes, après s'être entendus au préalable, faire prévaloir leur choix sur un total de près de deux cents électeurs qui avaient éparpillé leurs votes. Est-ce là l'expression sincère du vœu des exposants?

Pour la composition du jury, tout est également laissé au hasard. Les vingt-trois délégués à nommer pour toute la Belgique sont répartis en huit catégories : les quatre premières concernent la peinture à l'huile dans le Brabant, dans la province d'Anvers, dans les Flandres, enfin dans les autres provinces. Les quatre autres comprennent respectivement les aquarellistes et pastellistes, les graveurs et dessinateurs, les sculpteurs, les architectes.

Prenons pour exemple la première catégorie (252 électeurs, 5 délégués) : les auteurs de tableaux peints à l'huile résidant à Bruxelles et dans le Brabant. Les paysagistes étant particulièrement nombreux en Belgique, c'est à des paysagistes que généralement, et pour la plus grande part, sont attribués les votes. Nous verrons ainsi, probablement, trois paysagistes constituer une majorité au sein du jury. N'est-il pas illogique qu'une majorité de paysagistes soit appelée à décider du sort d'une œuvre de peinture monumentale, par exemple, ou qu'un aréopage de portraitistes soit appelé à se prononcer sur des « excentricités » impressionnistes, qui pourraient mériter autre chose que du dédain? Ne vaudrait-il pas mieux que chaque « genre pictural » soit représenté au sein du jury à raison d'un délégué pour la peinture monumentale, d'un autre pour les peintres de figures, d'un troisième pour les paysagistes, d'un quatrième pour les œuvres modernistes, luministes ou impressionnistes, d'un cinquième pour les peintres de natures mortes, d'intérieurs, etc.? Que, sans s'arrêter trop à la proportion numérique des électeurs, il en soit de même pour Anvers et les Flandres réunies, de même encore pour la partie wallonne du pays?

Ce système porterait à trois le nombre des délégués pour chaque genre de peinture et pour tout le pays, et chaque groupe de

trois délégués jugerait séparément, comme autant de jurys distincts, l'ensemble des œuvres du genre qu'il représenterait. Un jury de placement, ou mieux encore un délégué, un seul, serait désigné, toutes sections réunies, pour la disposition l'un de la peinture monumentale, un autre de la peinture à l'huile, — la peinture claire, impressionniste, exceptée, — un troisième pour le groupement de cette dernière; ainsi les œuvres seraient au moins réunies par famille, si l'on peut dire, et elles s'en trouveraient fort bien. L'unité d'impression y gagnerait, et il ne me paraît pas douteux qu'il y a, notamment, dans cette distinction entre la peinture claire et l'autre, pour ne pas entrer dans plus de détails, un élément de classification dont il faut tenir compte pour le bien des œuvres d'abord, pour l'aspect des salles ensuite, et surtout parce qu'il entre dans la méthode de présentation des œuvres et des tendances une part d'enseignement qui ne doit pas être négligée.

Ainsi éviterait-on, pour prendre un exemple concret, de voir, comme je l'ai vu récemment, voisiner le gigantesque *Prométhée* de Jean Delville, d'une part avec un minuscule et modeste intérieur et, de l'autre, avec un tableau de genre : tous les trois se sentaient fort mal à l'aise.

Quant à la question de personnes, — et ceci nous ramène au mode de votation, — le principe exposé ci-dessus aurait pour résultat de faire une première répartition des voix et de canaliser dans une grande mesure leur actuel éparpillement, étant entendu que les paysagistes ne pourraient voter que pour un délégué paysagiste, et ainsi de suite. Le même artiste pourrait d'ailleurs être inscrit dans plusieurs catégories s'il pratique plusieurs genres de peinture.

Les listes électorales officielles devraient être dressées d'après le dépouillement des catalogues des Expositions triennales antérieures sur une période de six ou neuf ans, car il n'est pas juste qu'un simple amateur qui réussit à se faire admettre dans une triennale acquière le droit de vote pendant une période de trois ans alors qu'un artiste en renom qui, pour des motifs personnels, se serait abstenu d'exposer pendant le même laps de temps perdrait du même coup son droit de vote.

Une circulaire annoncerait à chaque artiste éligible, quelque temps avant l'élection, qu'il figure sur les listes dans telle et telle catégorie, et une formule d'observations serait jointe afin que celui qui se croirait lésé fût admis à faire valoir ses droits.

Enfin l'on pourrait même tenter de coaliser toutes les forces électorales en vue d'arriver à composer un jury homogène et par le moyen d'un poll former une liste de candidats sur lesquels l'accord se fût établi. C'est ici que la *Fédération des Cercles d'Art*, récemment fondée, pourrait rendre aux artistes de sérieux services »

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Veuve Joyeuse.

Le livret de la *Veuve Joyeuse* a tant de pères qu'il est devenu une sorte d'œuvre collective, et une œuvre collective est bien près d'être une œuvre anonyme. Je n'énumérerai donc pas tous les écrivains, français et étrangers, qui ont mis la main à cette pâte plus abondante que fine. Il y a un peu de tout dans ce livret, sauf de l'invention personnelle. Il y a même de l'esprit, de-ci de-là. Somme toute, le ragoût n'est pas déplaisant, d'autant plus qu'on le déguste dans des décors tout simplement merveilleux.

Au premier acte, ce sont les fastueux salons de l'ambassade de Marsovie. La *Veuve Joyeuse*, cinquante fois millionnaire, y est entourée de poursuivants aussi nombreux qu'intéressés. Elle y retrouve le prince Danilo qui fut autrefois son fiancé, quand elle était pauvre, qui l'a abandonnée, mais qu'elle n'a pas cessé d'aimer. Danilo lui explique qu'il l'a abandonnée parce que lui-même était ruiné et qu'il ne voulait pas qu'elle connût la misère à ses côtés. S'il en est ainsi, maintenant qu'elle est veuve et riche, il va pouvoir l'épouser? Non, car Danilo a de la fierté. Il n'épousera pas, lui pauvre, une femme qui a cinquante millions.

Au deuxième acte, ce sont les jardins de la *Veuve Joyeuse*, une

nuit où elle offre à tous les Marsoviens de Paris une fête nationale. Vainement elle essaie de vaincre la résistance du beau et fuyant Danilo.

Au troisième acte, tout s'arrange dans un décor bien parisien, l'abbaye de Thélème, au milieu des soupeurs et des filles et sous l'éblouissement de quelque deux cents lampes électriques.

Jolis costumes, figuration nombreuse et brillante, mouvement endiablé, lumières, tziganes, corps de ballet, cette opérette constitue un spectacle extrêmement agréable où l'œil trouve tout le temps à s'occuper et ne cesse pas d'être charmé. Quant à la musique, qui est de M. Lehar, elle est toute en rythmes martelés ou languissants : la marche ou la valse, c'est à peine si elle sort de là. Oserai-je, moi, profane en musique, indiquer la direction que l'opérette nouvelle semble vouloir prendre ? Elle ne cherche pas l'esprit comme celle d'Offenbach. Elle s'amuse surtout à combiner des ensembles bruyants et drôles. Dans *S. A. R.*, c'étaient des chœurs de ministres, entrant et sortant en dansant, comme les apothicaires de Molière. Dans la *Veuve Joyeuse*, c'est le chœur grotesque : *Oh ! la Femme !* chanté par six ou sept seigneurs de l'ambassade, avec des gestes de marionnettes d'une allure très américaine. Tout cela n'est pas d'un niveau bien élevé, mais il faut confesser que c'est irrésistiblement joyeux.

Le théâtre des Galeries a monté la *Veuve Joyeuse* avec un luxe et un goût remarquables. L'interprétation est d'une rare homogénéité. M^{lle} Giulia Strakosch, la Veuve Joyeuse, a un charme exotique qui déroute un instant, puis s'assure et triomphe. M. Léo Mars, le prince Danilo, a une élégance, une verve, une mimique qu'on ne saurait assez louer. M. Villot est, comme toujours, d'une intense drôlerie dans le rôle de l'ambassadeur de Marsovie à Paris.

G. R.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Salle Patria, troisième concert Ysaye sous la direction de M. François Rasse et avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui exécutera des œuvres de Vivaldi, E. Moor, E. Chausson, et, avec la collaboration de six des meilleurs solistes de son orchestre, le Septuor de Beethoven. Au programme orchestral : première audition des *Abeilles*, esquisse symphonique par M. Théo Ysaye.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, Salle Érard, audition de fragments de l'*Orfeo* de Monteverdi sous la direction de M. Demest. Conférence de M. Charles Van den Borren sur les *Origines du drame musical*.

Vendredi, à 7 h. 1/2, Salle Patria, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. A. Zimmer et avec le concours de M^{mes} Noordewier-Reddingius et P. De Haan-Manifarges et de MM. George A. Walther, Gérard Zalsman et Ed. Jacobs. Première audition à Bruxelles de la *Passion selon saint Jean* pour soli, chœurs, orchestre, clavecin et orgue.

Dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, troisième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis : l'*Orfeo* de Monteverdi (1607) et fragments de *Parsifal*. Répétition générale la veille, même salle.

Le programme du récital que donnera le lundi 24, Salle Patria, le pianiste Émile Sauer comprend des œuvres de Beethoven, Brahms, Chopin, Liszt, Saint-Saëns, Fauré, Debussy et Sauer.

On nous prie d'annoncer un piano-récital que donnera M^{lle} Clémence De Cock, élève du célèbre maître viennois Théodore Leschetitzky, le mercredi 2 février, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

A Anvers, les *Chanteurs de Saint-Gervais*, dirigés par M. L. Saint-Requier, participeront au deuxième concert de la *Société des Nouveaux Concerts* fixé à demain, lundi, à 8 h. 1/2, au théâtre royal. M. Mortelmans dirigera la partie symphonique (Mendelssohn, Schumann et Glazounow). Le troisième concert, sous la direction de M. Fritz Steinbach et avec le concours de M^{lle} E. von Voigtlaender, violoniste, aura lieu lundi prochain, 24 janvier.

A Liège, M. Debeve dirigera samedi prochain, à 8 h., au Conservatoire, son deuxième concert symphonique. Très beau programme, qui comprend, parmi les nouveautés, *Werther* (V. Vreuls), le prélude du 2^e acte du *Cœur du Moulin* (D. de Séverac), l'Introduction et la Polonaise de *Boris Godounow* (Moussorgsky). M^{lle} E. von Voigtlaender, violoniste, interprétera le concerto de Mendelssohn et divers soli.

PETITE CHRONIQUE

L'État vient d'acquérir le buste d'Émile Verhaeren en bronze (épreuve unique) par M. Charles Van der Stappen. L'œuvre, exposée en 1908 au Salon jubilaire de la *Libre Esthétique*, fut très remarquée pour son accent expressif et son allure décorative. Elle exprime avec un lyrisme qui cadre bien avec la personnalité du modèle la physionomie mobile, à la fois énergique et douce, du poète.

L'exposition annuelle de la Société centrale d'architecture, inaugurée hier au Palais de la Bourse par le ministre des Sciences et des Arts, restera ouverte aujourd'hui, dimanche, et demain, lundi, de 10 h. à 4 h. 1/2.

Les membres de la Société visiteront ce matin, à 10 heures, les travaux de l'Exposition universelle. Ils se réuniront à 2 h. 1/2 en assemblée générale. A 4 h. 1/2, M. Marcel Laurent, chargé de cours à l'Université de Liège, fera à la Société et à ses invités une conférence sur le Parthénon (avec projections lumineuses).

La section belge de la Société des Amis de la Médaille d'art se réunira en assemblée générale dimanche prochain, à 11 heures, au Palais des Académies, sous la présidence de M. Alphonse de Witte. Il y sera traité, notamment, de l'organisation du Congrès international de numismatique et du Salon international de la médaille à l'Exposition des Beaux-Arts de 1910 dus, l'un et l'autre, à l'initiative de la Société.

Quatre exemplaires en bronze de la médaille à l'effigie de M. Renkin modelée par M. Jourdain, offerts par sir Alfred Jones, seront tirés au sort entre les sociétaires présents.

Le ministre des Finances a commandé au statuaire et médailleur Godefroid Devreese l'exécution des nouvelles pièces de deux francs, d'un franc et de cinquante centimes à l'effigie du roi Albert. Le modèle devant en être fourni dans le délai de trois mois, l'artiste va se mettre immédiatement à l'œuvre. La frappe pourra vraisemblablement être faite au début de l'été prochain.

Composer une médaille au moyen d'un visage étudié de face au lieu d'en modeler le profil n'est, certes, pas une tâche aisée. C'est celle qu'a tentée M. J. Lecroart dans la plaquette *la Pensée* offerte par son auteur et par l'éditeur Fonson à leurs confrères de la Société de la Médaille d'art. Le résultat de cet essai original intéressera vivement tous ceux que sollicite l'essor de la numismatique moderne. Un modelé souple et fort, à larges plans, donne à la figure symbolique de M. Lecroart du caractère. Le revers porte, avec le millésime 1909, ces vers de M. Valère Gille, qui précisent le sens de l'œuvre :

Les yeux fixés sur la Chimère
Perdue en l'éternel azur,
La Pensée au front grave et pur
En paix monte vers la lumière.

Une autre médaille, composée par le même artiste, vient d'être frappée par M. Fonson à l'occasion du jubilé administratif de MM. Frick, Poplimont, Vander Steene et Solvay, respectivement bourgmestre, échevins et conseiller communal de Saint-Josse-ten-Node. Une effigie symbolique de la Belgique se penche sur le Livre d'or que lui présente la commune : composition un peu banale mais d'une exécution soignée et habile.

Les foules, vues de villes, encombrements de voitures, marchés aux légumes, aux fleurs, aux oiseaux, animation des ports, types

hollandais, sont les sujets d'aquarelles et pastels que M. Lucien Franck exposera à la Galerie Boute du samedi 22 au lundi 31 janvier.

Une exposition du Livre ancien et moderne s'ouvrira en septembre prochain à Tournai. Elle groupera tout ce qui intéresse l'histoire du Livre, et spécialement du Livre imprimé à Tournai ou se rapportant à la ville. La section rétrospective comprendra les manuscrits, les incunables, les gravures, la reliure et ses accessoires (fers, fermoirs, etc.) antérieurs au XIX^e siècle.

Le Comité d'organisation est présidé par M. A. De Rick, échevin.

Notre collaborateur M. Henri Guilbeaux fera à l'Université Nouvelle (67, rue de la Concorde), les 24, 25, 27, 28 et 31 janvier, les 1^{er}, 3, 4 et 7 février, à 5 heures, une série de neuf conférences sur la *Poésie lyrique allemande contemporaine*. Le 25, à 8 h. 1/2, M. Guilbeaux parlera à l'Université populaire de Saint-Gilles (80, rue du Fort) de la *Poésie des Machines*.

M. Léon Du Bois, directeur de l'École de musique de Louvain, vient d'achever une cantate, *Nos Carillons*, dont le poème est de M^{lle} Biermé et qui sera exécutée par un chœur de 1400 enfants, un orchestre de cent musiciens et des carillons sur la Grand'Place de Bruxelles et au Palais de l'Exposition au cours des fêtes de l'Exposition universelle.

« La musique en est, dit le *Guide musical*, riche, colorée et puissante lorsqu'elle sonne, avec le Roelant, la révolte des anciens communiens de Gand, mélodique quand elle berce le rêve de Bruges assoupi. Elle tisse des dentelles de sons à Malines, exalte la prière à Louvain, s'ébat avec le gros carillon d'Ostende, chante les pittoresques cramignons de Liège et rappelle toute la vaillance de la race flamande à Anvers. Ce qui rend la musique de Léon Du Bois plus savoureuse encore, c'est qu'il y enchâsse, de temps à autre, un ancien air populaire. »

La première représentation d'*Iphigénie en Tauride* au théâtre de la Monnaie aura lieu demain, lundi. Les rôles principaux seront chantés par M^{me} Pacary, MM. Verdier et Lestelly. Vendredi, reprise de *Hänsel et Gretel* avec le concours de M^{mes} Symiane, Eyreams et Laffitte.

Un groupe d'artistes lyriques qui s'est déjà fait remarquer l'année passée dans d'excellentes représentations de *Zémire et Azor*, de Grétry, au théâtre Molière, entreprend de donner cet hiver, à la Salle Patria, une série de représentations d'opéras-comiques-français de la seconde moitié du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, qui permettront de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de cette forme d'art lyrique depuis ses origines jusqu'à sa décadence.

Les spectacles seront distribués ainsi qu'il suit :

Mercredi 19 janvier (en matinée) et dimanche 23 janvier (le

soir) : *La servante maîtresse*, de Pergolèse, et *Le peintre amoureux de son modèle*, de Duni.

Mardi 25 janvier (en matinée) et dimanche 30 janvier (le soir) : *La Rosière de Salency*, de Grétry.

Mercredi 2 février (en matinée) et lundi 7 février (le soir) : *Le maréchal ferrant*, de Philidor, et *Le billet de loterie*, de Nicolo Isouard.

Pour renseignements et abonnements, s'adresser 16, rue du Parchemin, au 2^e étage.

Les œuvres de M. Victor Vreuls, dont nous parlâmes récemment, continuent à se répandre de plus en plus. Samedi prochain, son poème symphonique *Werther*, qui rencontra le mois dernier à Luxembourg un vif succès, sera joué sous la direction du compositeur au Concert Debeve, à Liège. Le 30 janvier, M. Vreuls dirigera son *Jour de fête* pour orchestre au Conservatoire de Nancy. Le 20 février, il dirigera à Francfort-sur-Mein sa Symphonie pour violon principal et orchestre et son Poème pour violoncelle et orchestre.

On voit qu'à l'étranger comme en Belgique les compositions de M. Vreuls font leur chemin.

Sottisier :

Le commerce bruxellois apprendra avec joie que le souverain songe à lever le grand deuil dans un délai plus ou moins rapproché, — on parle du 15 février, alors que les six semaines de grand deuil seraient écoulées. (*Le Soir*, 10 janvier 1910.)

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERON

Un beau volume in-8^o, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître chez E. DEMETS, éditeur.

2, rue de Louvois, Paris.

RAYMOND HERVÉ. — **Quatre mélodies** sur des poèmes de L. EVEN.

Au large (1 fr. 75). — *Les Fontaines* (2 francs). — *Les Jardins* (1 fr. 75). — *Marine* (1 franc).

PAUL LADMIRAULT. — **Quatre esquisses** pour piano.

Chemin creux (1 franc). — *Valse mélancolique* (2 fr. 50). — *Vers l'église dans le soir* (2 francs). — *Minuit dans les clairières* (3 fr. 25).

A. LUZZATTI. — **Quatre pièces** pour piano.

Impromptu (2 fr. 50). — *Nocturne* (1 fr. 70). — *Scherzando* (2 fr. 50). — *Romance* (2 francs).

JOAQUIN TURINA. — **Sevilla**, suite pittoresque pour piano.

Sous les orangers. — *Le Jeudi-Saint à minuit*. — *La Feria*. — Le recueil : 6 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS -- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS IFS PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg

BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS

LUTHERIE D'ART

METRONOMES - CORDES JUSTES

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. - 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. - Prix modérés

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mardi 25 janvier 1910 et deux jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections

de feu M. Ch. ROGER, de Verviers, et de M. L***, bibliophile bruxellois.
(2^e PARTIE).

La vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'huissier
L. COX, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86,
rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 26 reproductions et comprenant 768 nos, se vend 1 fr.

Exposition générale le samedi 22 janvier, de 10 h. à 6 h. (le catalogue servant
de carte d'entrée) et partielle les jours de vacation, de 10 h. à midi.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Eugène et Théo Ysaye (OCTAVE MAUS). — Lettre à M. Octave Maus, ami de la Savoie (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions (O. M.). — Le milieu wallon en littérature. — Nos amis les arbres (ALFRED DELAUNOIS). — Notes de musique : *Récital Wilhelm Backhaus* (O. M.). — L'Exposition du Centenaire à Buenos-Ayres. — « Iphigénie en Tauride » (O. M.). — L'Opéra-comique au XVIII^e siècle (CH. V.). — Le Théâtre à Paris : « *L'Ange gardien* », « *le Monsieur au Camélia* » (F. M.). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

EUGÈNE ET THÉO YSAYE

La joie trop rare d'applaudir Eugène Ysaye justifie l'extraordinaire ardeur avec laquelle on s'arracha, dimanche dernier, jusqu'aux derniers strapontins de la Salle Patria. Deux fois plus vaste, celle-ci n'eût pas suffi à contenir tous les auditeurs à qui l'on refusa des billets. Attraction irrésistible du virtuose? Il y a plus et mieux dans cet exceptionnellement.

L'art accompli d'Ysaye, magnifiquement isolé sur les sommets qu'il a gravis, sa compréhension parfaite, son égale aptitude à traduire éloquemment tous les styles, tous les genres, toutes les époques, en ont fait, selon l'expression de Nietzsche, un « surhomme » qu'on ne juge plus à la mesure commune. Songez-vous, lorsque vous entendez chanter, pleurer, palpiter son violon, aux éblouissantes qualités d'un mécanisme qui triomphe sans aucun effort de toutes difficultés techniques? Pas plus qu'Ysaye ne paraît y songer lui-même. Combien paraîtrait inopportune toute réflexion sur l'agilité de ses doigts, sur la légèreté de son archet, sur sa puissance

sonore ou la sûreté de ses attaques! Ysaye joue : c'est l'œuvre qui se déploie, grave ou souriante, douloureuse ou passionnée, sombre ou lumineuse, toujours pathétique. Et l'interprète n'est que l'instrument docile de la pensée créatrice, jaillie sans intermédiaire, semble-t-il, et toute vibrante, du cerveau qui l'enfanta.

Le *Poème* pour violon et orchestre qui marque avec la *Chanson perpétuelle* le point culminant de l'inspiration aristocratique et inquiète de Chausson apparaît dans sa beauté amère, contrastant avec la sérénité du concerto de Vivaldi, tour à tour aimable et sévère, telles les plaines alternativement assombries et éclairées par la mobilité des nuages. Avec Beethoven, — le Beethoven du Septuor, qui se pare encore du jabot en dentelles de Mozart, — ce fut une grâce pimpante, un enjouement spirituel et malicieux, mariés au lyrisme qui déjà élève l'*Adagio cantabile* vers les cimes.

Ysaye joua aussi un concerto de M. Emmanuel Moor, ce compositeur hongrois dont nous entendimes successivement, sous sa direction, une symphonie et un concerto pour deux violoncelles, — ce dernier interprété par M. et M^{me} Casals. La vulgarité, l'impersonnalité, la pauvreté d'invention, l'aspect hétérogène des œuvres de M. Moor ne semblent justifier en rien cette préférence. Il y eut, lors de ces auditions successives, unanimité dans l'impression des musiciens, et cette impression fut nettement défavorable. Néanmoins, Eugène Ysaye s'obstine. Avec une ténacité d'apôtre, il tente d'imposer au public des partitions contre lesquelles celui-ci se rebiffe. C'est un duel sérieux, dont trois reprises n'ont, je le crains, pas amené la solution déli-

nitive. Ne serait-il pas opportun de déclarer l'honneur satisfait?

« Ne vous méprenez pas sur cet extraordinaire entêtement, me souffla ma voisine. J'en connais la cause. M. Moor sait qui a volé à Ysaye son *Hercule*. Mais il a juré de ne divulguer le nom du malandrin que lorsqu'Ysaye aura exécuté toutes ses œuvres.... »

Si le concerto de M. Moor causa, bien que merveilleusement interprété, un mortel ennui, une composition nouvelle inspirée à M. Théo Ysaye par la *Vie des abeilles* de Maeterlinck fit un plaisir extrême. L'œuvre, descriptive au début et qui s'élève peu à peu à une grande puissance expressive pour célébrer le « Vol nuptial », est d'une fraîcheur et d'une poésie délicieuses. L'auteur a trouvé, pour traduire l'éveil de la ruche, les bruissements d'ailes, l'envol de l'essaim dans la nature en fête, des timbres neufs, des harmonies délicates d'une rare séduction. Bien construit, développé sur un plan logique dont aucune longueur ne fait languir l'intérêt, orchestré avec finesse et avec esprit, ce joli poème fut accueilli par des applaudissements unanimes et chaleureux dont M. François Rasse, qui le dirigea d'une façon parfaite, eut large part.

Ce fut une joie, aussi, d'associer dans un même élan d'affectueuse sympathie les deux frères, le violoniste et le compositeur, qui éclairèrent de leurs si vives, avec une égale ferveur artistique, le domaine de la pensée musicale.

OCTAVE MAUS

Lettre à M. Octave Maus, ami de la Savoie

Mon cher Ami,

Je suis sûr que vous ne m'en voudrez pas de quitter le ton impersonnel du critique de livres pour m'adresser à vous sous cette forme plus directe, lorsque vous saurez qu'il s'agit d'un ouvrage écrit sur le pays que vous aimez entre tous. Hélas! Ce pays, je ne le connais pas encore. Chaque année, aux vacances, vous m'en envoyez des descriptions enthousiastes et me lancez un appel auquel je ne puis d'ailleurs jamais répondre comme je le souhaiterais....

Mais il y a, de par le monde, quelqu'un qui aime encore plus la Savoie que vous ne l'aimez vous-même. Cela va d'abord vous paraître extraordinaire. Mettons qu'il l'aime depuis plus longtemps que vous, pour ne froisser personne. Il y est né, il y a passé son enfance, il y est retourné adolescent, il y retourne jeune homme chaque année, il l'a parcourue en tous sens et la connaît tout entière : passé et paysage. Vous seriez content d'en parler avec lui, et peut-être un jour le ferez-vous. C'est M. Léandre Vaillat, que vous connaissez sans doute comme écrivain d'art et comme érudit, mais dont vous ne soupçonniez peut-être pas qu'il fût Savoisien et épris de sa patrie. Il vient d'écrire sur elle un beau livre (1) que M. Fréd. Boissonnas a illustré de

(1) LÉANDRE VAILLAT. *La Savoie*. (Première partie : le Lac Léman, les Vallées de la Dranse, la Vallée du Giffre, la Vallée de l'Arve). Genève, chez Boissonnas, photographe-éditeur.

photographies magnifiques, et vous aimerez ce livre puisque vous aimez la Savoie.

A vrai dire, ce joli album (car c'est un album en quelque sorte, le long des images duquel court un texte léger, en manière de guirlande) n'est que le premier d'une série qui en comportera plusieurs et sera comme un pieux monument à la Savoie.

Érudit, M. Léandre Vaillat ne peut oublier qu'il l'est, et solidement ; mais dans ce livre, où il s'est appliqué surtout au style, cette érudition disparaît sous les grâces d'un beau langage classique dont saint François de Sales, qui parfois l'inspire, se serait montré satisfait. Ou plus exactement, comme il arrive chaque fois qu'un sentiment très sincère et très vif entre en jeu, l'érudition ne fait qu'un avec le style et l'on ne peut pas la dissocier d'avec lui. Elle concourt à l'émotion en la redoublant pour ainsi dire, en la transposant dans le passé.

Le livre dont je vous parle, mon cher ami, est une promenade à travers la Savoie, une sorte de manuel à l'usage du voyageur cultivé, et il ne contient pas de page qui ne rappelle un événement de l'histoire. Et pourtant cela ne semble jamais monotone. C'est que pour M. Léandre Vaillat, chaque site est tellement empreint dans sa mémoire et l'émeut à tel point qu'il a fait siennes non seulement les particularités physiques de son aspect mais encore les anecdotes, les faits dont il a été le théâtre, les légendes qui s'y sont développées. Le patriotisme ingénieux et délicat de l'écrivain ne fait plus de distinction entre toutes ces choses. Il les voit toutes sur un plan unique, avec l'intense relief du présent. Rien de moins *érudit* (au sens fâcheux du mot) qu'une telle attitude intellectuelle.

Disons attitude sentimentale, d'ailleurs, ce sera plus exact.

Comme tous les passionnés (on est passionné pour une contrée comme pour une maîtresse ou pour une idée), M. Léandre Vaillat est resté *enfant* en face de l'objet de sa passion. Je veux dire que malgré l'appareil de la culture, l'amas des connaissances, l'élégance d'un style châtié et fleuri, enfin tous les raffinements, il est resté ébloui, ingénu, neuf comme un enfant, lorsqu'il s'agit de la Savoie.

C'est par un souvenir d'enfance que débute le livre. L'auteur y raconte ses sensations devant une vieille tapisserie de haute lisse qui décorait la maison de son père :

« Grâce à elle, après les journées passées dans les champs, — le plus harmonieux des jardins. — ma vie bocagère n'était pas interrompue. Juché sur un grand tabouret, je promenais mon doigt sur la laine ; je retrouvais simplifiées les formes diverses et confuses de mon pays ; je réunissais dans mon esprit les détails de l'univers, et la grande nature semblait venir à moi pour que j'aie à elle. Comme pour m'initier à sa vie complexe et fugitive, l'artisan, dédaigneux des transitions, avait justement posé avec un art puénil et charmant les vallées riantes, les ruisseaux et les fontaines, un bouquet d'arbres d'où s'élançait la flèche d'une église, la tourelle d'un château coiffé en éteignoir, des canards au bords d'un étang, un moulin qui ne tournait plus, des fleurettes blanches piquant les prés, un berger et sa bergère, des rochers dramatiques aux flancs desquels naviguaient lentement les nuages, et ces choses si différentes se mêlaient harmonieusement, comme les symboles des saisons s'unissaient dans les quatre bordures.

Ainsi cette tapisserie, reprise en ses marges, et qui avait sans doute longtemps vécu, était pour moi un inépuisable sujet de joie silencieuse et comme une image de souvenirs. A l'heure

où les rêves flottent autour des demeures, avec les fumées et les vapeurs du crépuscule, les dernières sonorités de l'angelus paraissent se perdre dans la trame laineuse à la manière des pas qui cheminent sur la mousse. Mystère des hameaux, des bois et des vallons, c'est là que je vous ai compris pour la première fois. J'ai pris conscience de la nature dans la gaieté un peu démodée d'une fiction, elle m'a donné le sentiment ardent des arbres, des villages et des eaux. Tout concourt à faire de la contemplation de la Savoie par un portique de verdure, un lever de rideau splendide, et comme le préambule du voyage sentimental que j'entreprends aujourd'hui. »

Un voyage sentimental. C'est bien cela, en effet. M. Léandre Vaillat s'arrête, extasié, devant chaque beauté du paysage, il la commente avec joie, il se souvient avec délices de ceux qui l'ont aimée avant lui. Et cependant, cet amour du détail ne lui fait pas perdre de vue le plan, les ensembles, la direction si je puis dire de son voyage, pas plus que, dans un autre ordre d'idées, son enthousiasme ne le fait tomber dans la fadeur d'une admiration continue et monotone. Il aime, mais il discerne, et les phrases qu'il trouvera pour décrire par exemple l'âpreté du col des Gets ne ressembleront point à celles qu'il consacra à la chartreuse de Ripaille, ou au pavillon de Wagner à Mornex.

« Je retrouve, dit-il, dans la familiarité des êtres et des choses, le mélange savoureux d'énergie morale et de candeur presque précieuse qui est le fond de la vie dévote. »

Eh bien ! L'on dirait que son style a gardé quelque chose de ce mélange. L'atmosphère morale du pays y est certes pour quelque chose. J'imagine mal, écrit sur ce ton, un livre consacré à la Provence ou à la Picardie. Nuances subtiles, si l'on veut, mais je sens comme des oppositions plus tranchées.

A chaque page, mon cher ami, vous trouverez des passages charmants, des notations de poète, comme cette prairie le soir « semblable à une clairière où des cheiks en voyage auraient étendu leurs tapis de prière aux nuances fanées » ; comme ce « clocher couvert de fer poli, renflé comme le turban d'un roi mage, qui resplendit et ressemble à une Circassienne descendue de traîneau dans ce petit village de Savoie », — tant d'autres encore.

Après avoir lu ce livre, mon cher ami, vous trouverez, — et c'est pourquoi je vous le recommande, — de nouvelles raisons de chérir un pays dont vous êtes déjà passionné.

FRANCIS DE MIOMANDRE

EXPOSITIONS

La jolie salle du *Studio* a groupé, la semaine dernière, les œuvres, encore timides, de quatre débutants qu'unissent certaines affinités de vision : MM. Julien Genot, Edgard Tyd, Fernand Verhaegen et Fernand Wéry. Il y a chez eux, et principalement dans les œuvres du premier, des promesses qui méritent d'être signalées.

La ferme du Châtelet, le vieux « Cornet » sous la neige, les sites de la banlieue bruxelloise, — Auderghem, Boitsfort, Beersel, etc., — ont inspiré à M. Genot des impressions d'une coloration harmonieuse. L'expérience aidant, le jeune peintre semble devoir réaliser, dans une voie neuve, des paysages intéressants.

M. Tyd a illustré avec une naïveté qui n'est pas sans charme des contes d'Andersen. Il s'essaie au portrait, aux intérieurs, au paysage en des notations encore frustes mais qui décèlent un œil sain, du goût et le louable désir d'échapper aux redites.

L'apport de M. Wéry est trop minime pour permettre d'asseoir sur ce qu'il nous présente un jugement raisonné. Un portrait d'ami, deux études de paysage, dans une note fine, font néanmoins présager en lui une nature d'artiste.

Quant à M. Fernand Verhaegen, il a franchi la période des balbutiements et marque déjà, dans ses impressions de la Côte d'Azur, ses natures-mortes, ses sites du littoral et des environs de Bruxelles, une direction déterminée. C'est, malheureusement, le tempérament le moins personnel du quatuor. Ses toiles sont « saucées » et, bien que mieux construites que celles de ses camarades, elles rappellent, par leur coloris et leur mise en pages, le fâcheux « déjà vu » qu'il importe avant tout de bannir des conceptions artistiques.

O. M.

Le milieu wallon en littérature.

C'est notre collaborateur M. Georges Rency qui fut choisi pour inaugurer cette année la campagne que poursuit activement la Société des *Amis de la Littérature* en vue de répandre en Belgique le goût des lettres nationales. Sa conférence attira la semaine dernière à l'Hôtel de ville un très nombreux auditoire, auquel ne dédaignèrent point de se mêler le ministre des Sciences et des Arts et le bourgmestre de Bruxelles. Nous voici loin, on le voit, de l'indifférence que témoignaient naguère aux écrivains du pays les représentants des pouvoirs officiels. Ajoutons que le Roi vient d'accorder à la Société son haut patronage après lui avoir marqué déjà, avant son avènement, le vif intérêt que lui inspire son initiative.

On a fait à M. Rency le plus chaleureux accueil. Son étude de l'Influence wallonne dans la littérature contemporaine, très finement déduite de la lecture des meilleurs auteurs du terroir et exposée avec une grande clarté, a d'ailleurs vivement intéressé l'assemblée et a été applaudie comme elle le méritait. Le *Journal de Bruxelles* en a publié sous la signature Spadille un résumé qui en suggère fidèlement l'impression d'ensemble et dont voici l'essentiel :

« Quand on parle à l'étranger des écrivains de Belgique, ce sont toujours des Flamands que l'on cite. Maeterlinck et Verhaeren sont les seuls auteurs d'ici qu'on connaisse en Amérique. C'est que les Flamands s'imposent à l'attention du dehors par une originalité un peu violente et outrancière, un paroxysme de qualités et de défauts qui frappe brutalement les esprits. Les Wallons, au contraire, calmes, discrets, mesurés, ne sont guère connus au dehors : même chez eux, c'est à peine si de paisibles hommages récompensent leurs efforts. Un Delattre, un Séverin, un Krains ne sont pas encore populaires. L'élite seule les lit et les goûte.

Il y a là, dit M. Rency, une injustice. Sa conférence de ce soir sera pour la réparer. Il faut citer les Wallons, dont la modestie s'efface ; il faut proclamer leur talent et mettre leurs œuvres en pleine lumière ; il faut témoigner à ces romanciers, à ces conteurs, à ces poètes, qui s'appliquent à rendre fidèlement l'image de leur petite patrie, toute la gratitude qu'ils méritent. Leur effort tranquille n'est pas sans grandeur : ils sauvent notre littérature de la dangereuse contrefaçon qui l'infecta pendant longtemps. Ils nous ont donné un mouvement de nationalisme littéraire que la France pourrait nous envier.

Le milieu wallon n'est pas une invention de critique : il existe, il vit, il agit. M. Rency, avec un art subtil, en définit les caractères et en analyse les nuances. A la Flandre prospère, où la vie aisée développe un réalisme un peu cru, il oppose la Wallonie moins riche, dont le sol ingrat favorise l'idéalisme méditatif, parce qu'une terre revêche et dure fait lever les yeux vers le ciel. A la ressemblance de son pays, le vrai Wallon est souple, inquiet, changeant, songeur, merveilleusement mobile. M. Rency en fait un portrait point flatté, juste, expressif, joli tout plein.

Liège, la capitale de la Wallonie. Liège, comme le Wallon, change sans cesse, parce qu'elle vit d'une vie intense. On n'y trouve point, comme dans les villes flamandes, ces vieux monuments qui sont comme des reliques pieusement gardées. Du passé, la Wallonie ne conserve que ses coutumes, qui semblent des monuments vivants : carnaval de Binche, doudou de Mons, crâmnions liégeois, « marches » d'entre-Sambre-et-Meuse, jeu de balle au tamis, ducasses chantantes et dansantes.

Ah ! ces ducasses wallonnes, si légères et si gaies, et où l'on s'amuse si naturellement, parce qu'en Wallonie l'existence entière se déroule en joie !

Comment ne pas s'attacher à un pays si riant ? Les écrivains wallons aiment nous décrire leurs sites, leurs collines rocheuses, leurs rivières d'argent, leurs bois sombres que traverse un murmure de ruisseaux, leurs jolies villes accrochées comme des nids aux pentes verdoyantes des côtes. Et ce sont des paysages d'une couleur tendre et discrète, d'une belle simplicité de lignes, d'une noble aisance et d'une charmante franchise.

M. Rency renonce à faire un palmarès. Il a raison : on en abuse chez nous. Quand notre littérature était encore enfant, ces distributions de prix avaient quelque raison d'être : aujourd'hui, il n'est que temps d'adopter des mœurs plus graves. Mais comment ne pas citer Garnir, le peintre du Condroz, Stiernet, le chantre de la Hesbaye, et les deux poètes d'Ardenne, Adolphe Hardy et Albert Bonjean ?

La caractéristique de la littérature qu'inspire le milieu wallon, c'est, selon M. Rency, une « rêverie dispersée et fugace », un papillonnage spirituel. Octave Pirmez, le solitaire d'Acoz, le doux songeur lamartinien, a exprimé l'inexprimable. Après lui, et à son exemple, les écrivains de Wallonie seront de discrets élégiaques plutôt que de puissants lyriques : ils murmureront à mi-voix de délicates confidences ; ils auront même une espèce de pudeur qui leur fera fuir le bruit et la lumière de la gloire. Ils seront conteurs ou poètes, c'est-à-dire qu'ils s'adresseront à un cercle étroit.

Louis Delattre, l'auteur des *Miroirs de jeunesse*, semble incarner l'enfance de la gaie Wallonie : âme neuve et fraîche, tout l'émerveille et l'attendrit ; ses contes sont bleus comme un beau ciel de mai ; il regarde toutes choses de l'œil optimiste d'un petit écolier.

La jeunesse de la Wallonie, frondeuse, batailleuse, goguenarde, amoureuse des franchises lippées et des abondantes beuveries, « toujours l'âme à la joie et la lèvres au cruchon », c'est en Maurice des Ombiaux qu'elle trouve son plus éloquent interprète. Il aime tant son pays, et sous tous ses aspects, et il a tant écrit sur lui que M. Rency ne sait que choisir entre tant de pages savoureuses.

La Hesbaye monotone et plate, où l'âme est seule devant elle-même, — la terre réfléchie et sérieuse qui confine aux landes campinoises, se mire dans l'œuvre grave et triste de M. Hubert Krains, dont les contes noirs ont une sobriété, une vigueur, une sécheresse d'eaux-fortes. L'abdication de la volonté devant les traîtrises de la vie et les réalités brutales, tel est, parmi les caractères de la psychologie wallonne, celui qui frappa davantage le sombre écrivain du *Pain noir*, comme il avait frappé déjà M. Edmond Glesener, qui nous avait dessiné, dans le *Cœur de François Remy*, le plus parfait type de Wallon indécis, changeant et rêveur, qu'ait produit notre littérature.

Au bout de son pèlerinage, le conférencier, parvenu sur les sommets de la Wallonie, y a trouvé un poète essentiel, M. Fernand Séverin, élégiaque à la fois frémissant et contenu, dont l'œuvre mélancolique, mélodieuse et discrète, traduit bien, elle aussi, aussi bien par ses simples décors que par le calme désenchantement qui en émane, l'âme rêveuse du pays wallon. »

NOS AMIS LES ARBRES

Nous recevons de l'excellent peintre Alfred Delaunois la lettre suivante, sur laquelle nous appelons la sérieuse attention de la *Société pour la Protection des Sites* :

Louvain, 16 janvier 1910.

Monsieur le Directeur,

Nous avons jusqu'ici échappé, comme par miracle, aux ébranchements stupides que l'on commet sous prétexte de culture d'ornementation. Aussi les arbres de nos magnifiques promenades — vous connaissez, n'est-ce pas, les beaux boulevards de Louvain ? — s'en donnaient-ils à cœur joie et en particulier ceux de notre royale allée des marronniers qui, ayant poussé sans entraves, s'enchevêtraient prestigieusement.

Bref, nous étions largement récompensés de les avoir laissés faire tout seuls, ou à peu près, leur besogne de « végétal » ayant tout reçu de la nature pour ne point se tromper.

Hélas ! depuis quelque temps des mains sacrilèges les mutilent, essayant de plier leur ramure puissante aux lois d'une symétrie ennuyeuse.

Me souvenant avec plaisir de la croisade reconfortante que vous avez prêchée naguère contre les mêmes sottises et abominables manies de mutilation, je me suis permis, dans l'intérêt de nos amis les arbres, de me servir de la considération dont jouit votre revue pour protester avec tous les gens de goût contre ce vandalisme.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes remerciements et mes salutations distinguées.

ALFRED DELAUNOIS

NOTES DE MUSIQUE

Récital Wilhelm Backhaus.

L'interprétation des œuvres de Chopin subit, en raison du tempérament de chacun, les plus sensibles variations. Elle diffère du tout au tout selon la nature du pianiste qui en affronte les difficultés, et c'est ce qui nous valut tour à tour, sous les doigts de Rubinstein, de Brassin, d'Alfred Jaell, de Hans de Bülow (ah ! que ces noms nous reportent loin !), puis de Paderewski, de Planté, de Busoni, de Pugno, de Lamond et de tant d'autres (est-il un pianiste qui se dispense, dans un « récital », d'intercaler quelques pièces de Chopin ?). Les émotions et les surprises les plus diverses. Alors que le génie d'un Bach, d'un Beethoven, d'un Schubert semble, pour s'exprimer dans sa forme littérale et son essence spirituelle, imposer une interprétation déterminée sur laquelle les musiciens sont d'accord et que tous, avec plus ou moins de talent, tentent de réaliser, l'inspiration ondoyante de Chopin, faite d'élan et de regrets, d'héroïsme et de volupté, de joie subite et de sanglots, de lyrisme, d'amour, de détresse, tour à tour pathétique et désespérée dans ses phrases fiévreuses et comme improvisées, ouvre à l'expression individuelle un champ illimité. On eût dit jadis : c'est une lyre dont chacun fait jaillir les chants et les plaintes qui résonnent dans son propre cœur.

Aussi n'est-il guère possible de décider *a priori* qu'une exécution de Chopin est bonne ou mauvaise, vu l'absence de tout critérium.

J'inclinerais, pour ma part, à n'aimer guère celle de M. Wilhelm Backhaus, qui consacra la semaine passée toute une soirée à l'œuvre du maître dont on célèbre le centenaire. Certes, le pianiste est-il de ceux dont il faut admirer le talent considérable : il a un mécanisme exceptionnel, une sonorité brillante, une attaque précise et sûre, et ces mérites lui valurent, au Palais des Arts, de la part d'une assistance des plus nombreuses, un succès égal à celui qu'il remporta dernièrement au Cercle artistique. Mais il paraît ne voir

dans les valse, les études, les préludes de Chopin que la structure et n'en saisir ni l'atmosphère, ni la poésie délicate. Il matérialise ces confessions d'une âme douloureuse, dont le piano fut le confident. Trop pianiste, M. Backhaus extériorise dans ses interprétations une jeunesse exubérante qui cadre mal avec l'œuvre nostalgique qu'il s'efforce de traduire. Son jeu précipité, que domine le mécanisme, n'est pas toujours exempt de sécheresse, et si l'on admire la volubilité de ses traits, l'aisance avec laquelle il exécute telle étude en tierces, l'éclat qu'il donne au *scherzo* op. 31, on ne peut se défendre de déplorer que cette surprenante virtuosité ne soit pas guidée par une sensibilité plus délicate et par une compréhension plus analytique. La sonate op. 58, l'œuvre la plus objective de toutes celles qu'il joua, apparut, sous ses mains agiles, dans un jour favorable : le pianiste retrouvait là les sites familiers qu'il explore en promeneur conscient. Mais il n'arriva point, dans les compositions qu'une forme moins précise rend plus subtiles, à évoquer leur caractère de mystère et d'angoisse, à les revêtir de ces tons sombres et chatoyants que seul, peut-être, discerne en elles l'œil d'un pianiste slave. — Rubinstein ou Paderewski.

J'en sais un qui me donna le frisson, un soir qu'avec Zuloaga j'assistai, dans un patronage, à une audition que très modestement il offrait à un public ouvrier. C'était M. Georges de Goleseo. Et sans comparer un talent d'amateur, d'ailleurs très exercé, au foudroyant mécanisme de M. Backhaus, je regrettais, durant le brillant récital de ce dernier, de ne pas ressentir l'émotion que m'avait fait éprouver M. de Goleseo. Au Chopin exprimé par le cœur se substituait un Chopin jailli des doigts. Au fond, s'il y a maintes façons d'interpréter les œuvres de celui-ci, il n'y en a qu'une de comprendre leur sens secret.

O. M.

L'Exposition du Centenaire à Buenos-Ayres.

On nous écrit de Buenos-Ayres que l'Exposition internationale des Beaux-Arts organisée pour célébrer le Centenaire de la République Argentine réunit un grand nombre d'adhésions.

En raison de la coïncidence de date avec notre Exposition universelle, le gouvernement belge a décliné l'invitation qui lui avait été faite d'y participer officiellement. Le Comité n'en a pas moins reçu des artistes belges l'assurance de nombreux concours individuels.

L'Allemagne se propose de faire construire un pavillon spécial qui abritera une exposition moderne et rétrospective dans laquelle seront largement représentés Lenbach, Menzel et autres artistes célèbres. L'Empereur a autorisé le Comité à disposer des œuvres qui font partie des galeries impériales. Des salles seront réservées en outre à l'art germanique contemporain dans le Palais du Centenaire.

L'Italie édifiera également un pavillon. D'autre part, un groupe d'artistes italiens a délégué l'un d'eux, le professeur G. Grosso, pour organiser une exposition particulière dans une salle spéciale.

Des négociations sont ouvertes avec le gouvernement espagnol aux fins d'obtenir le prêt de quelques toiles de Velasquez, Goya, Greco, Murillo et Ribera, et l'on espère que l'Espagne tiendra, en accueillant cette proposition, à affirmer la solidarité qui existe entre elle et la République Argentine.

Le prince héritier de Suède, S. A. R. Eugène Bernadotte, a promis son concours à l'Exposition.

M. Ernest de la Carcova, représentant général de la Commission exécutive, se rendra prochainement en Angleterre, en Hollande, en Belgique et en Autriche pour s'entendre avec les associations artistiques désireuses de prendre part à l'Exposition.

Pour permettre aux exposants d'expédier leurs œuvres à l'Exposition internationale qui s'ouvrira au Chili en octobre, la Commission exécutive a autorisé les intéressés à retirer dès le 25 août les œuvres qui auront figuré à l'Exposition de Buenos-Ayres.

« IPHIGÉNIE EN TAURIDE »

Après *Orphée*, *Alceste*, *Armide*, le théâtre de la Monnaie a repris *Iphigénie en Tauride*, que suivra bientôt *Iphigénie en Aulide*. Ainsi s'affirme l'éternelle jeunesse des œuvres jaillies d'une émotion humaine et dont le but unique fut d'exprimer avec intensité un conflit pathétique de sentiments. « Personne mieux que Gluck, écrit M. L. de la Laurencie, n'a saisi le contraste lamentable et tragique de la vie et de la destinée, personne mieux que lui n'a su trouver les accents dont frémissent les cœurs entourés de choses hostiles et piétinés par le malheur que les mythes grecs offrent en holocauste aux dieux inflexibles. Euripide, malgré les ouragans de souffrance exaspérée qui hurlent dans ses tragédies, n'a pas épuisé toutes les larmes ; il en restait dans le cœur humain, et celles-là Gluck les a extraites. Il a fait davantage : il les a servies de la mélancolie prenante de sa musique et leur a donné comme le baptême d'une vie d'essence supérieure. Qu'elles sont belles et touchantes ses héroïnes, soit qu'elles se résignent dans leur âme de vierge héroïque, telle Iphigénie, soit qu'elles crient à l'Univers leur passion vengeresse et échevelée, telle Armide. Mais c'est peut-être la belle et triste prêtresse d'Artémis dont le calme poignant et la sérénité inviolée nous donnent les impressions les plus définitives du pathétique dans le drame lyrique. » On ne peut mieux définir l'art expressif, émouvant et pur qui classe *Iphigénie en Tauride* parmi les chefs-d'œuvre classiques.

Mise en scène avec soin, la noble partition de Gluck a retrouvé samedi dernier les admirations ferventes qui l'accueillirent il y a dix ans et qui saluèrent en 1902 sa reprise. A M^{me} Bastien, à MM. Imbart de la Tour, Albers et Grosscaux succèdent, cette fois, dans les rôles d'Iphigénie, de Pylade, d'Oreste et de Thoas, M^{me} Pacary, MM. Verdier, Lestelly et Billot. On ne peut que louer ces interprètes nouveaux du talent consciencieux qu'ils apportent à la compréhension de l'œuvre. M^{me} Pacary est une touchante et belle Iphigénie à la voix harmonieuse, à la mimique expressive et toujours classiquement mesurée. M. Verdier a chanté en ténor puissant les récits de Pylade, qui exigeraient peut-être plus de réserve dans le geste. On a applaudi M. Lestelly pour son jeu plus sobre, sa clarté d'élocution, son chant artistiquement nuancé. M. Billot, que sa taille ne semblait pas prédestiner au personnage d'un grand prêtre, s'est distingué dans les imprécations du farouche Thoas, et M^{lle} Bérély a dit d'une voix pure et timbrée l'allocution de Diane qui termine le drame.

Reprise supérieure à la précédente, au succès de laquelle ont contribué, par une exécution respectueuse et colorée, l'orchestre de M. Sylvain Dupuis et les chœurs.

O. M.

L'Opéra-comique au XVIII^e siècle.

Le cycle des représentations d'œuvres lyriques anciennes données à la salle Patria s'est ouvert par une exécution de la *Serva Padrona* (1733) de Pergolèse et du *Peintre amoureux de son modèle* (1737) de Duni.

Le célèbre *intermezzo* de Pergolèse est trop connu et a été joué assez souvent à Bruxelles pour que je me dispense d'en parler. Il est et il reste entendu que, dans les bornes d'une action simple, la *Servante maîtresse* est, musicalement, un petit chef-d'œuvre d'esprit et de finesse malicieuse, qui, beaucoup mieux que le chromolithographique *Subat Mater* (du Carlo Dolci en musique), montre le charmant génie d'invention du maître de Jési. Il serait peut-être intéressant, à cet égard, de monter *Lo frate innamorato* (1732) du même Pergolèse, qui, d'après l'analyse qu'en fait M. d'Arienzo dans son livre sur *Les Origines de l'Opéra-comique* (1), est beaucoup plus amusant comme sujet et ne le cède en rien en valeur musicale à la *Serva Padrona*.

Le *Peintre amoureux de son modèle* de Duni a été une surprise pour l'assistance. Écrite directement sur un livret français assez dépourvu d'intérêt, cette partition a conservé un délicieux arôme

italien, ou plus exactement, napolitain. Bien qu'écris près de vingt-cinq ans après la *Servante maîtresse*, l'opéra-comique de Duni a l'air beaucoup plus ancien que la pièce de Pergolèse. et ce cachet archaïque, joint à l'élégante désinvolture de ses mélodies quasi populaires, chaudes de ton et rythmées comme des danses, lui confère un charme exquis de spontanéité et d'humour. Dans certains airs, une flûte ou un hautbois concertants accentuent encore ce caractère désuet et donnent l'impression d'un Bach en miniature qui aurait vécu toute sa vie à Naples et qui n'aurait composé que des cantates burlesques comme la *Kaffee Cantate* ou la *Cantate paysanne*.

Les interprètes de la *Serva Padrona* et du *Peintre amoureux de son modèle* font preuve d'une grande bonne volonté, mais ce qui leur manque surtout c'est ce brio à l'italienne qui est indispensable pour animer ces petites pièces dont l'intérêt dramatique et littéraire est pour ainsi dire nul. Peut-être la faute en est-elle à l'absence d'un contact assez prolongé entre eux et l'orchestre : au surplus, ce dernier donne trop l'impression de déchiffrer et manque totalement de phrase.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que louer la distinction et la jolie voix de M^{me} Alice Tyckaert, le jeu agréable de M^{me} Carl, les mines amusantes et l'organe excellent de M. René Van Grun, les qualités de chanteur et... le savoureux accent wallon de M. Disy, qui, à lui seul, suffirait déjà à constituer un élément de comique.

CH. V.

LE THÉÂTRE A PARIS

L'Ange gardien, trois actes de M. ANDRÉ PICARD. — **Le Monsieur au Camélia**, un acte de M. JEAN PASSIER. (THÉÂTRE ANTOINE.)

Cela se passe dans la vie de château. Une M^{me} Thérèse Duvigneau, invitée des Tréart et leur cousine, s'est mis en tête de protéger la vertu et notamment celle de M^{me} Suzanne Tréart, qu'il est bien tard d'ailleurs pour protéger, puisque M. Georges Chaumier en a depuis longtemps un souvenir. Elle est là, irritante, muette, cousant du linge pour les orphelines, avec des robes sévères, des attitudes dignes, *L'Ange gardien*, quoi ! On se moque d'elle, ouvertement, mais elle accumule de la haine et pour se venger elle s'amuse à rallumer l'électricité dans le salon où sont venus se réfugier, le soir, les deux amants.

Ce n'est rien, ce rallumage, c'est bref comme un éclair, comme un court-circuit, mais cela suffit à épouvanter les coupables qui sentent que leur secret n'est plus le leur à eux seuls. Le nœud du drame, si j'ose dire, est attaché dans le lustre, d'où pend, si je puis m'exprimer ainsi, une épée de Damoclès...

M^{me} Tréart et M. Chaumier s'affolent. Sauf le mari, tout le monde d'ailleurs savait leur petite histoire et la suivait avec intérêt. Mais que M^{me} Duvigneau le sache, c'est autrement inquiétant. Suzanne essaie d'obtenir l'amitié de sa terrible cousine, laquelle refuse. Alors Georges Chaumier à son tour affronte la vertueuse dame. Ils se bravent. Ils se disent des choses très désagréables. Et enfin, furieux, ne sachant comment lui fermer la bouche et n'osant tout de même lui donner un coup de poing, il lui donne un baiser, ce qui fait pousser un ah ! de flatteuse surprise au public et un soupir également flatteur à M^{me} Mégard-Thérèse, qui devient aussitôt une amoureuse de premier ordre, car la vertu n'est que de l'amour qui ne pouvait pas sortir.

Bien entendu, tout se sait. M^{me} Carlier-Suzanne est furieuse et après une scène, fort belle d'ailleurs, d'explications entre les nouveaux amants, il en ressort clair comme le jour que cette aventure ne pourrait avoir que des suites fâcheuses, vu le caractère absolu de M^{me} Duvigneau et la frivolité de M. Chaumier. La séparation s'impose. *L'Ange Gardien* regagnera le ciel de sa province natale, non sans avoir fait en un manteau de voyage délicieux une apparition tout à fait charmante.

(1) *Le Origini della opera comica*, par M. d'Arienzo (Ed. Bocca, Turin); traduction allemande par M. Lugscheider (Ed. Seemann, Leipzig).

La pièce est légère, spirituelle, d'une adresse extraordinaire, pleine de mots, de situations imprévues et cependant logiques. J'aimais mieux *Jeunesse*. Mais c'est une affaire d'appréciation.

M^{me} Mégard est magnifiquement haineuse. M^{me} Carlier a fait de grands progrès depuis *La Dame qui n'est plus aux camélias*. Elle a été, dans *L'Ange Gardien*, une charmante figure d'amoureuse puérile et émue. M. Pierre Magnier interprète avec la fatuité désirable le rôle du séducteur Georges Chaumier. Et dans le personnage épisodique de Gounouillac, le confident amoureux, M. Gémier trouve moyen d'être parfait : timidité, costume et tout. Les ensembles sont toujours réussis.

Qui n'a pas entendu M^{me} Lavigne gémir les tirades de Marguerite Gautier dans *Le Monsieur au camélia* ignore une des plus douces joies de l'éclat de rire. F. M.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, troisième concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis. Première audition en Belgique de *l'Orfeo* de Monteverdi (solistes : M^{mes} Béral, Bérély et Montfort, MM. Delaye, Dua, Lheureux et Weldon). Prélude et final du premier acte de *Parsifal*.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, salle Patria, récital Emile Sauer.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, troisième séance du Quatuor Zimmer. Au programme : A. d'Ambrosio, Schumann et Brahms.

La première séance du *Groupe des Compositeurs belges* aura lieu à la Salle Patria jeudi prochain, à 8 h. 1/2, avec les concours de M^{lle} R. Davanzi, MM. Kauffmann, Fr. Doehaerd, Frigola, Mésès et Van Neste. Au programme : E. Agniesz, H. Henge et M. Lunsens.

Le 3 février, à 8 h., à la Grande-Harmonie, concert de l'*Union artistique* (choral mixte) avec les concours de M^{mes} Ceuppens-Houzé et Florival-Tayenne, M. Baroen et la *Société de musique de chambre*.

Le 4 février, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts, quatrième séance du quatuor « Piano et Archets ». Au programme : quatuor en ut de Fauré, trio de Mozart, quintette de Franck.

Le quatrième concert Ysaye aura lieu le dimanche 13 février, sous la direction de M. Théo Ysaye, avec les concours du violoncelle Pablo Casals.

A Anvers, demain lundi, à 8 h. 1/2, troisième séance de la *Société des Nouveaux Concerts* sous la direction de M. F. Steinbach, avec les concours de M^{lle} E. van Voigtlaender, violoniste.

Une audition des œuvres de M. Victor Vreuls aura lieu à Mons demain soir, avec les concours de MM. G. Simon, M. Duparlot, L. Cluytens, R. Preumont et A. Nève.

A Verviers, mercredi prochain, à 8 heures, audition Guillaume Lekeu par M^{lle} Marthe Lorrain, MM. Maurice Jaspar, Maris, Foidart et Vranken. Conférence par M. P. Cornez.

PETITE CHRONIQUE

La Société des Amis des Musées de l'État, réunie lundi dernier en assemblée générale sous la présidence de M. Beernaert, a réélu son conseil d'administration, composé de MM. Ch. Buls, J. Capart, Ch.-L. Cardon, De Lantsheere, P. De Mot, M. Despret, baron Empain, H. Hymans, H. La Fontaine, baron de Loë, Octave Maus, F. Philippon, Ed. de Prelle de la Nieppe, colonel Thys, F. Van der Straeten-Solvay et E. Verlant. M. F. Empain a été désigné pour remplacer le baron Lambert, démissionnaire.

M. Paul De Mot, secrétaire, et M. Ch.-L. Cardon, trésorier, ont présenté sur la situation de la Société des rapports qui ont été approuvés. Le président a rappelé les acquisitions faites pendant l'exercice écoulé et entretenu l'assemblée des négociations en cours, notamment des pourparlers engagés au sujet de l'achat des antiquités égyptiennes du feu Roi.

Signalons parmi les dons faits récemment par la Société : au Musée du Cinquantenaire, un Bas d'aube en dentelle de Bruxelles (2,500 fr.) et un Vase panathénaïque (1,050 fr.); au Musée de peinture ancienne, une Nature morte de Snyder (8,000 fr.), la *Tentation de saint Antoine*, de Lucas de Leyde, au monogramme de 1511 (6,600 fr.), l'*Adoration des Mages*, de Breughel le Vieux (9,900 fr.), *Apollon et Diane*, de L. Cranach (4,600 fr.). M. Beernaert a personnellement fait don au Musée du Cinquantenaire d'un grand voile de Bénédiction en dentelle de Bruxelles provenant de l'abbaye d'Aflighem.

Toutes acquisitions et frais payés, l'avoir de la Société, qui comprend actuellement 300 membres, s'élève encore à 26,000 francs.

Expositions ouvertes.

Musée moderne : Salon de l'*Estampe* — Cercle artistique : MM. Armand Apol et Evariste Carpentier (clôture le 26). — Galerie Boute : M. Lucien Franck (clôture le 31).

MM. F. Gaillard et M. Hagemans ouvriront jeudi prochain une exposition au Cercle artistique.

Nos lecteurs, et en particulier les artistes, apprendront avec plaisir, en parcourant nos annonces, que la maison Dalsème, la plus ancienne et la plus importante de Paris dans sa spécialité unique de tapis d'Orient importés directement et garantis authentiques, vient d'ouvrir une succursale à Bruxelles, en face du théâtre de la Monnaie. Le nom si connu de la vieille maison de la rue Saint-Marc qui se charge chaque année, on le sait, de décorer les Salons des Beaux-Arts au Grand Palais, y est représenté par un choix considérable et extrêmement varié de tapis anciens et modernes.

Nous avons exposé dans notre dernier numéro les propositions faites par M. Van der Swaelmen en vue d'obtenir une équitable représentation des artistes dans les jurys d'admission et de placement. Une assemblée des peintres du brabant réunie lundi dernier au Cercle artistique a adopté le principe des réformes préconisées par notre correspondant. Elle a arrêté son choix sur dix candidats, et exprimé le vœu que parmi eux les exposants désignent comme délégués deux figuristes, deux paysagistes et un peintre d'accessoires. Les dix noms proposés sont ceux de MM. Gilsoul, Bastien, Mathieu, Courtens, Verhaeren, Delville, Fabry, Gouweloos, Richir et Van Helder.

Il a été décidé que les cinq artistes élus devront s'efforcer de former, tant par les désignations qu'ils auront à faire qu'en intervenant activement auprès des délégués des autres groupes, un jury homogène qui comprendrait un figuriste idéaliste, un figuriste réaliste, un paysagiste naturaliste, un impressionniste, un peintre d'intérieur, de fleurs ou de natures-mortes.

Le peintre Henri Cassiers, dont les jolies aquarelles rencontrent en France la même faveur qu'en Belgique, ouvrira au début d'avril dans les galeries Georges Petit, à Paris, une exposition qui réunira un ensemble important de ses œuvres récentes.

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES
MAISON SPÉCIALE
DE
TAPIS D'ORIENT

FONDÉE A PARIS EN 1844

IMPORTATION DIRECTE
DE TURQUIE, DE PERSE ET DES INDES
AUTHENTICITÉ GARANTIE

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La santé de M^{me} Croiza s'étant sensiblement améliorée ces derniers jours, les docteurs Stiénon et Depage ont autorisé la sympathique artiste à reprendre son service le 14 février. M^{me} Croiza, qui d'ici-là achèvera dans le midi sa convalescence, fera sa rentrée au théâtre dans *Samson et Dalila*.

Eros vainqueur, dont les études sont poursuivies activement, passera à la fin du même mois. L'auteur a assisté à plusieurs répétitions d'orchestre de son œuvre, qui sera entièrement mise au point pour le retour de M^{me} Croiza. Comme les décors et les costumes sont prêts, il suffira de quelques jours pour assurer les ensembles et mettre définitivement en scène le délicieux conte lyrique inédit de MM. Pierre de Bréville et Jean Lorrain. La première représentation d'*Eros vainqueur*, impatientement attendue, réunira à Bruxelles un grand nombre de personnalités parisiennes.

La direction du théâtre de la Monnaie prépare en même temps la deuxième nouveauté de l'année, *La Dorise*, qui passera en mars. L'auteur de la partition, M. Galeotti, est arrivé à Bruxelles la semaine dernière et préside aux études.

Aussitôt après la première de cet ouvrage, MM. Kufferath et Guidé monteront *Iphigénie en Aulide*, qui devait logiquement précéder *Iphigénie en Tauride* mais que l'indisposition persistante de M^{me} Croiza, qui devait créer le rôle de Clytemnestre, les a forcés d'ajourner.

On répète en ce moment la *Valkyrie* en vue des représentations de M. Anton Van Rooy, fixées, comme nous l'avons dit, aux 31 janvier, 3 et 6 février. La saison s'achèvera par une reprise du *Vaisseau fantôme*, dont M. Van Rooy chantera le rôle principal et qui sera remonté entièrement à neuf.

Le Théâtre lyrique du XVIII^e siècle (Salle Patria). Ce soir, à 8 h. 1/2 : *la Serva padrona* et *le Peintre amoureux de son modèle*. — Mardi, à 3 heures : *La Rosière de Salency* (Grétry); même spectacle, le dimanche 30 janvier, à 8 h. 1/2.

La direction de l'Alhambra a engagé pour deux soirées la *Deutsche Operetten Gesellschaft* dirigée par M. Hans Edmund, qui interprétera jeudi prochain sur la scène du boulevard de la Senne *la Femme divorcée* de Léon Fall et le lendemain, vendredi, *le Comte de Luxembourg* de Franz Lehar, l'auteur de la *Jeune Joyeuse*.

C'est par trois représentations extraordinaires de *Clapotin*, comédie en trois actes de MM. Gaudry et H. Clerc, et de *La Madeline Repentie*, pièce inédite en deux actes de M. Charles Desbonnets, que s'ouvre la campagne régulière du Théâtre de la Renaissance. Le bureau de location est ouvert chaque jour de 10 à 6 heures.

La distribution des prix aux lauréats de l'Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles, qui devait avoir lieu aujourd'hui au Musée communal, est ajournée au dimanche 27 février, à 2 h. 1/2.

Sottisier :

On ne parla plus jamais du bel officier étranger, si ce n'est dans les conversations. *Le Soir*, 16 janvier 1910.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND
LAURÉAT DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noiret, Segantini, Tarkoff. Il forme un beau volume petit in 4^o, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS -- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 500 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg

BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS

LUTHERIE D'ART

METRONOMES - CORDES JUSTES

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaul).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villegiatures.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le mardi 25 janvier 1910 et deux jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections

de feu M. Ch. ROGER, de Verviers, et de M. L***, bibliophile bruxellois.
(2^e PARTIE).

La vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 26 reproductions et comprenant 768 nos, se vend 1 fr.

Exposition générale le samedi 22 janvier, de 10 h. à 6 h. (le catalogue se vend de carte d'entrée) et partielle les jours de vacation, de 10 h. à midi.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un Livre de Philosophe : « L'Affaire Derive » (FRANÇOIS DE MIO MANDRE). — L'« Orfeo » de Monteverde aux Concerts populaires (OCTAVE MAUS). — Mœurs électorales. — Notes de musique : *La Passion selon saint Jean* (O. M.); *Le Quatuor Zimmer*, *le Groupe des Compositeurs belges* (Ch. V.). — Bibliographie musicale : *Le Descriptif chez Bach*. — La Musique à Liège (GEORGES RUTTER). — A Verviers (J. S.). — Chronique théâtrale : *Comme les Feuilles*; *Tancrède*; *Les Petites Michu* (GEORGES RENCY). — Concours d'art décoratif. — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

Un Livre de Philosophe.

« L'Affaire Derive »

Il y a des écrivains qui peuvent composer quarante volumes sans avoir jamais rien dit. Leur encre, semble-t-il, ne mord point sur le papier. On les lit, et jamais une seule de leurs pensées ne paraît digne d'être appelée une pensée. Leurs images ont un vague air d'avoir été déjà imaginées par tout le monde, leur style ressemble à celui de tant d'auteurs qu'on ne peut même pas l'accuser de plagiat.

La plupart du temps ces écrivains sont de charmantes gens, sans fiel, et d'une intelligence parfois assez fine, encore que toute livresque. On souffre pour eux de cette impuissance, dont ils ne souffrent pas, Dieu merci ! Ils représentent les neuf dixièmes de la littérature actuelle, comme du reste de toutes les littératures possible, — et quand je dis les neuf dixièmes !...

Aussi lorsqu'on rencontre un livre dont les pensées sont neuves ou présentées d'une façon neuve, dont les

images sont vierges, le style vivant, en un mot un livre, on est tout heureux. On s'arrête.

Je voudrais m'arrêter quelque temps devant le livre de M. J.-H. Rosny jeune (1). Son encre a mordu sur le papier.

Et tout d'abord un petit avertissement : ce n'est pas un bouquin frivole. Il contient cinq cents trente-trois pages de petit texte, d'innombrables digressions sociologiques, des conversations sur la morale, la métaphysique et la vie, une quantité de personnages assez considérable pour exiger de la part du lecteur une forte dose d'attention. Je conseille aux amateurs de petites grivoiseries parisiennes de ne pas mettre le nez là-dedans : ils seraient encore capables de dire que c'est un peu lourd.

Tout est relatif cependant. Les romans de Dickens, qui sont autrement plus longs que *L'Affaire Derive*, ne contiennent pas de *longueurs*. Ils développent avec tranquillité leurs vastes lignes, et leurs proportions demeurent si justes, leur équilibre s'établit si exact qu'à moins d'une débilité intellectuelle due la plupart du temps à l'abus des lecteurs faciles, vous en saisissez l'ensemble très aisément. Il en est de même de *L'Affaire Derive*. Ses cinq cents pages sont nécessaires au récit d'une action dont toute une partie demeure intérieure et touche à chaque instant à des problèmes qui passionnent. L'auteur ne s'est pas laissé aller : il a laissé aller l'action. C'est fort différent.

(1) J.-H. ROSNY. *L'Affaire Derive*, roman de mœurs contemporaines. Paris, Calman Lévy.

Il y a des actions rapides comme des torrents coulant entre des rives escarpées. D'autres s'étalent sur de vastes espaces et fécondent les plaines inondées. Elles n'en vont pas moins à leur conclusion.

Le sujet de *L'Affaire Derive* est celui d'un fait-divers : En province. Une dame élégante et dénuée d'argent met le grappin sur un homme riche, naïf et sentimental nouvellement arrivé. Elle se fait désirer, joue la classique comédie. Pour se faire épouser, il lui faut être libre. Elle supprimera donc belle-mère, tante et mari, trois obstacles. Le dernier crime est découvert. Coup de théâtre. L'amoureux, accusé en même temps que la maîtresse, sera acquitté enfin. Mais quel écroulement de toute son illusion !

J'ai lu quelque part — sous forme de reproche — que *L'Affaire Derive* n'était qu'un fait-divers. Reproche imbécile. Car si les journalistes ne voient dans la vie que des faits-divers, les vrais romanciers, ne voyant toutes choses qu'au point de vue de la vie, savent tirer des faits-divers la matière vivante, l'intérêt qu'ils contiennent.

Le sujet de *L'Affaire Derive*, qui aurait tenu en vingt lignes d'un quotidien, ouvre un univers de pensées et d'observations à M. J.-H. Rosny jeune, qui connaît la province et la décrit avec une force d'évocation extraordinaire. Je me vois obligé de remonter jusqu'à Balzac lui-même pour retrouver pareilles qualités. Car le roman provincial, depuis Balzac, ne contient guère, malgré leur réel mérite, que des œuvres anecdotiques ou régionalistes. Balzac, lui, allait droit à l'essentiel. La petite ville, tout en n'ayant rien de schématique ni d'abstrait, était *La Petite Ville* : aucun trait n'y manquait et son œuvre était ainsi à la fois vraie et générale.

Ainsi M. J.-H. Rosny jeune traite Pont-de-Luz. Tous les types possible de fonctionnaires, de bourgeois, d'ouvriers, de femmes, de politiciens, d'intellectuels y sont observés, et ils restent des types parce que leur fonction les a façonnés suivant un moule traditionnel et fatal; mais ils sont cependant des hommes, avec leurs passions personnelles, leurs vices et tout le pathétique possible qui provient du conflit de leur attitude et de leur personnalité.

Tout ce petit monde forcené, vil, lâche, cupide, bête, qui grouille autour de quelques tendres et de quelques sages dans cette cité, est observé avec une magnifique sérénité philosophique. Nulle concession au pittoresque, au facile humour, voire aux indignations du moraliste. Les personnages sont marqués en quelques traits profonds, inoubliables, puis l'auteur les regarde évoluer. Il ne les conduit pas mais il les explique, et chacun de leurs gestes est pour lui l'occasion d'une idée générale qu'il tait souvent, d'ailleurs, mais qui n'en est pas moins suggérée.

Rien n'échappe à ce regard à qui l'indulgence donne

plus de pénétration que n'importe quelle amertume : ni les âmes basses et envieuses des demoiselles Grégoire, les vieilles filles potinières, ni les spéculations supérieures de Vitruve, le professeur, le philosophe de cette action, ni les raisons complexes d'après lesquelles agissent M^e Canne, l'avocat arriviste, et M. Robella, le préfet anxieux de sa place, ni la tendre naïveté du nouveau riche, jeune savant conservé par l'étude, ni le prodigieux enchevêtrement de sensualité, d'ingénuité féminine, de rouerie, d'ambition qui constitue l'âme de Marcelle Calde, l'empoisonneuse.

Et lorsqu'on a fermé le livre, on reste étonné de tant de force. C'est une œuvre variée, puissante, surprenante aujourd'hui, de premier ordre.

J'en ne parlerai pas de ses qualités littéraires : ni du style, qui est d'une simplicité superbe, ni des descriptions, rares, mais qui atteignent parfois cette subtilité d'impression dont les Goncourt donnèrent l'exemple, ni de cette double manière de traiter le sujet, d'abord du point de vue sentimental de *Derive*, puis, après le coup de théâtre de l'arrestation, du point de vue de l'accusation. On dirait — et avec quelle virtuosité ! — deux interprétations du même fait, également illusoire, et laissant dans une sorte de brume d'inconnaissable la vérité elle-même.

Mais ces qualités de style et de composition sont inséparables selon moi d'une certaine qualité de pensée. Ce qui importe, dans *L'Affaire Derive*, véritablement, c'est la philosophie. Il faut lire le livre tout entier pour s'en rendre compte. Tout au plus me sentirai-je l'audace d'indiquer quel est le nœud vital de cette philosophie.

L'admirable personnage de Vitruve me paraît un peu le porte-parole de la pensée définitive de l'auteur. C'est lui qui conclut, après toutes les conversations. C'est lui dont la pensée est la plus haute, comme la plus pénétrante.

Cette société de petite ville — réduction de l'Humanité — Vitruve la considère sans étonnement, mais non sans émotion. Il voit tout, ne veut se leurrer de rien, mais il entend bien tout rattacher à des idées générales et ainsi tout soustraire au parti-pris. Ces idées générales elles-mêmes ont un caractère nettement sociologique. Tout, pour Vitruve, se rapporte aux ensembles sociaux, soit pour en constater les défauts, soit pour en espérer — pour plus tard — quelque amélioration. L'ignominie universelle choque sa sensibilité, mais son intelligence la comprend comme une des formes fatales de l'instinct et de la vie. Le naturaliste s'incline devant des lois toutes physiques, le moraliste espère malgré tout (et avec toutes les atténuations apportées à ce rêve par sa sagesse pratique) pouvoir un jour discipliner, tourner, utiliser quelques-unes de ces lois.

« Vous imaginez-vous, dit-il, le caractère de toutes ces choses ? Aussi bien leur harmonie que leur tohu-bohu, ces hommes en proie à la vie et qui se déclenchent selon des images créées par les circonstances — masse monstrueuse faite de toutes petites choses — petits goûts, petits dégoûts, mouvements réduits à quelques angles, voluptés triviales, jeu de certitudes et d'incertitudes minuscules. C'est là, cependant, que nos grands s'accrochent, que nos noblesses se piètent. La moyenne sur laquelle l'accord est possible apparaît terriblement médiocre, et l'ensemble va au delà des plus hautes intelligences, non par l'ampleur, mais par la quantité des gestes épars. Chacun de ces goujats apporte son rêve de goujat au vaste drame. C'est le tâtonnement de leur bêtise, l'amer cri de leurs besoins, la cruauté de leurs ardeurs et tout cet absurde mélange de mots sortant de leur bouche comme une bave qui nous donne finalement un idéal. Il faut bien se le dire pour patienter et espérer, pour supporter le flût qui nous baigne en des heures atroces comme celles-ci, et croire à l'heure prochaine où nous nous trouverons dans de plus vastes ajustements de l'univers. »

Voilà une des plus justes, des plus nobles pensées qui soient sorties du cerveau d'un sage. Un livre où il s'en rencontre de pareilles ne peut pas être autre chose qu'un beau livre, même s'il ne plaît pas aux amateurs de choses gentilles.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L' « Orfeo » de Monteverde aux Concerts populaires.

Si l'*Orphée* qu'écrivit il y a trois siècles le maître de chapelle du duc de Mantoue nous émeut encore aujourd'hui, c'est que Claude Monteverde a su trouver, pour renforcer l'expression pathétique du texte, une déclamation musicale exactement appropriée aux sentiments qu'elle décrit. « La musique, proclamait en 1601 Caccini dans ses *Nuove Musiche*, consiste d'abord dans le langage et le rythme, et seulement ensuite dans la sonorité. » C'est pour s'être pénétré de ce principe que le maître de Crémone, malgré les transformations de l'art lyrique et les variations du goût musical, vit aujourd'hui d'une jeunesse que rien n'a pu altérer.

Avant Lulli, qui devait avoir sur le développement de l'opéra une si profonde influence, il réalisa l'union intime de la musique et de la poésie et imagina des transpositions sonores dont la littéralité, poussée parfois jusqu'au mimologisme phonétique, n'a pas été dépassée. Aux trois éléments de l'opéra italien : le drame, l'air, le récitatif, il assigna un rôle symétrique sans jamais perdre de vue l'unité d'ensemble. Écartant de parti pris toute ornementation superflue, il créa la forme sévère, exclusivement expressive, qu'ont, de nos jours, restituée au drame lyrique les musiciens affranchis de la cantilène, de l'air de bravoure, de la strette, de toutes les bigarrures de ce que Scudo a dédaigneusement étiqueté : la musique d'industrie et de finance.

La tourmente romantique l'oublia. Dans le désarroi de l'opéra, tombé sous Rossini et Meyerbeer aux pires défaillances, qui en eût d'ailleurs apprécié la sensibilité, la pureté de style et l'expression ?

Éclairé par une critique plus compréhensive, le goût public a marqué heureusement, depuis quelque vingt-cinq ans, un retour aux manifestations d'une pensée musicale plus haute. L'art de Gluck et de Rameau, qui procède de l'esthétisme de Monteverde, et celui de Wagner, qui réalise à son tour, en élargissant davantage le cadre du drame lyrique qu'il peuple de symboles, l'association des formes musicales et du canevas littéraire, ont peu à peu conquis l'admiration. Il était tout naturel que le créateur de la musique dramatique fût compris par ceux que touchent ses héritiers spirituels.

Sachons gré à M. Vincent d'Indy d'avoir, en dévoilant un chef-d'œuvre totalement ignoré de notre génération, reconstitué l'arbre généalogique des maîtres du drame musical. L'impression que produisirent à Paris les auditions d'*Orfeo* données sous sa direction à la *Scola Cantorum* fut considérable, de même que l'exécution d'une autre partition de Monteverde, *le Couronnement de Poppée*, qui marque la fin de sa carrière (1642).

À Bruxelles, où M. Sylvain Dupuis eut l'heureuse idée de l'inscrire au programme de son troisième concert, le drame expressif de Monteverde rencontra la même faveur. L'admirable récit de la Messagère annonciatrice de la catastrophe qui frappe Orphée dans son amour, les lamentations de celui-ci, les objurgations des bergers ont un accent si personnel dans l'énoncé de la douleur qu'on ne peut les écouter sans émotion. Joignez-y la saveur d'une instrumentation dont les sonorités se rapprochent le plus possible de l'orchestration originale (elle comprend entre autres un clavecin, un luth, un orgue de régate, cinq trombones), et vous apprécierez tout ce que la tentative avait d'inédit et d'attrayant. Il faut louer les solistes, M^{lles} Béral, Bérelly, Montfort, MM. Delaye, Dua, Lheureux et Weldon, de leur interprétation consciencieuse. Toutefois, à part M. Dua, qui chanta à ravir un rôle de Berger, ces chanteurs ne possèdent pas, — et le reproche vise surtout M. Delaye, — le style sobre et soutenu qu'exige une œuvre de ce genre. Mais on n'en peut équitablement accuser que leur éducation musicale trop exclusivement orientée vers des manifestations artistiques plus superficielles.

Le prélude et le final du premier acte de *Parsifal* clôturaient le concert : rapprochement instructif, qui montra, après la source du fleuve lyrique, le cours majestueux qu'après de larges détours il poursuit. On eût souhaité le voir couler avec plus de calme et de sérénité : mais le déploiement sonore de ses ondes n'en exerça pas moins son irrésistible fascination.

OCTAVE MAUS

MŒURS ÉLECTORALES

Les procédés d'intimidation et de pression qui déshonorent la politique pendant les périodes électorales vont-ils envahir les ateliers d'artistes ? La circulaire ci-après, qu'on nous communique à titre de curiosité, est de nature à le faire craindre. Lancée par l'Association des Artistes anversoises sous la présidence d'honneur de M. J. De Vriendt, elle révèle une singulière façon de comprendre le rôle qui incombe dans la formation des jurys

aux groupements d'artistes, et, à l'égard du Ministre, au sujet du dépouillement du scrutin, une défiance au moins injustifiée.

Voici le document :

M.

Les candidats suivants ont été désignés par un poll, au cours de la réunion plénière de samedi dernier, pour le jury du prochain Salon de Bruxelles (suivent les noms).

Il a été souvent démontré que l'Association des Artistes anversois a su défendre les intérêts généraux des artistes et a su écarter l'esprit de chapelle en ce qui concerne la représentation de tous.

C'est pourquoi on a agi, en vue des prochaines élections, avec la circonspection nécessaire; aussi les candidatures, telles qu'elles se présentent maintenant, rendent-elles tout zèle nouveau superflu, chacun pouvant s'accorder avec ses candidats choisis dans toutes les tendances.

Il a été décidé dans la dernière réunion à l'unanimité des voix qu'au lieu d'envoyer directement les bulletins de vote à Bruxelles, on les réunirait à la prochaine assemblée, laquelle aura lieu mercredi 19 courant à 8 heures, à l'Académie royale des Beaux-Arts, et voici pourquoi :

Si nous envoyons nos bulletins individuellement à Bruxelles, nous devons attendre le résultat final, ce qui nous fait passer des journées d'incertitude. Si, au contraire, nous réunissons d'abord les bulletins à l'Académie royale — d'où ils seront expédiés tous ensemble au Ministère — nous savons dès ce moment combien de voix ont obtenu nos candidats, d'où un contrôle qui vaut bien cette petite peine.

Les bulletins de vote devront être délivrés contre reçu, de manière que la direction de la réunion puisse établir une liste des votants et se rendre compte de la situation.

Ceux qui hésiteraient quant à la manière de voter feraient chose prudente en apportant leurs bulletins non remplis à la réunion.

Agrérez, etc.

Il est à espérer que c'est à l'insu du Directeur de l'Académie d'Anvers, président d'honneur du Cercle, que ce factum a été rédigé.

NOTES DE MUSIQUE

La Passion selon saint Jean.

Des cinq *Passions* qu'écrivit Jean-Sébastien Bach, il n'en est que deux qui nous furent intégralement transmises. La *Passion selon saint Mathieu*, qui date de 1729, l'emporte par l'invention, par l'ampleur des développements, par le caractère pathétique de ses récits, de ses airs et de ses chœurs, sur la *Passion selon saint Jean*, qui avait été exécutée à Leipzig cinq ans auparavant, le 7 avril 1724. Bach la composa, dit-on, durant son séjour à la cour de Coethen, qui précéda son entrée à l'École de Saint-Thomas, et il se servit, pour en accommoder le texte, d'une *Passion* en mauvais vers du sénateur hambourgeois Brockes. Installé à Leipzig, il fit exécuter l'œuvre pendant la semaine sainte, mais il la modifia dans la suite et en remania certaines parties qui ne le satisfaisaient point.

Tandis que la *Passion selon saint Mathieu* respire une ferveur mystique que le musicien a traduite en effusions lyriques ardentes, la *Passion selon saint Jean*, d'un caractère plus sombre et plus âpre, semble l'avoir moins heureusement inspiré. Bien qu'elle renferme de grandes beautés, au nombre desquelles un air de basse avec chœurs, un air de contralto accompagné délicieusement par la viole de gambe, le chœur des Juifs, très vivant et animé, des chorals d'une éloquence émouvante, elle n'est pas sans monotonie. Et la répétition trop fréquente des mêmes mots inévitablement scandés par les chanteurs amène parfois quelque lassitude. Grief très relatif, bien entendu, et qui ne fait qu'effleu-

rer l'admiration que mérite cette œuvre à l'architecture sévère et toute classique.

Il convient de féliciter M. A. Zimmer de l'avoir, pour la première fois, fait entendre à Bruxelles. Quand on se reporte aux premières exécutions qu'il dirigea lors des débuts de la Société dont il est le fondateur, on demeure stupéfait de l'effort accompli. L'exécution chorale et instrumentale fut, en effet, absolument remarquable par la qualité et l'expression des voix, par la fusion des timbres divers de l'orchestre. Et le résultat est d'autant plus louable qu'il s'agit d'une société d'amateurs, dont il est toujours malaisé de grouper et de discipliner les éléments. Quel travail persévérant, quelle volonté et quelle foi pour réaliser pareil ensemble !

Parmi les solistes, il faut tirer hors pair M. George Walther, que nul ténor n'égale aujourd'hui dans l'interprétation des classiques allemands. L'animation de ses récits, la justesse d'accent qu'il leur confère, le style avec lequel il chante ses rôles le classent au premier rang. M^{me} Nordewier-Reddingius a une belle voix et de l'autorité. M^{me} de Haan-Mannifarges, dont l'émission gutturale n'a rien d'agréable, a moins plu, bien qu'on sente en elle une musicienne de race. Et la basse, M. Zalsman, a complété le mieux du monde l'interprétation, qui a valu à la Société J.-S. Bach et à son chef un succès unanime, des mieux mérités.

O. M.

Le Quatuor Zimmer.

Au programme : un quatuor, inédit en Belgique, de M. d'Ambrosio, le deuxième quatuor de Schumann et le quintette à cordes en sol maj. (op. 114) de Brahms. Pour l'exécution de ce dernier, M. Zimmer et ses amis s'étaient adjoint un altiste, M. Longue.

Le quatuor de Schumann, féminin et spirituel, n'est pas le meilleur du maître; il réclame une interprétation à la fois légère, vive et tendre, que les excellents quartettistes ne se sont pas fait faute de lui octroyer.

Ils ont mis aussi toute leur expérience et leur sens parfait de ce qu'est la musique de chambre dans la quintette de Brahms, dont l'admirable musicalité, d'un charme incontestable, n'exclut pas l'absence presque complète d'un *Stimmung* bien déterminée : Brahms y apparaît plus que jamais ce qu'il n'est que trop souvent, un musicien qui s'enivre de belle musique et qui ne procure par là-même à ses auditeurs que des sensations incomplètes, parce qu'elles ne parlent ni au cœur ni à l'intelligence.

M. d'Ambrosio, dont le *Courrier musical* du 15 décembre passé a publié le portrait et la biographie, est un musicien napolitain établi à Paris. S'il faut en juger d'après son quatuor, sa musique est élégante, distinguée, et se recommande par maintes qualités aimables et sympathiques, où se discerne un heureux mélange du tempérament italien, enclin à la suavité mélodique, et du goût français, ennemi de la fadeur. Le thème principal du *moderato* initial est d'une grande délicatesse d'invention et l'intérêt de ses développements ne languit guère. Le *scherzo* est très français, un peu sec, un peu intellectuel, mais avec d'agréables détails dans le trio et surtout dans l'ingénieuse transition entre ce dernier et le *da capo*. L'*andante*, plus italien que français, est mélodique et chantant, et l'*allegro* final — la moins bonne partie de l'œuvre — manque assez bien d'originalité.

CH. V.

Le Groupe des Compositeurs belges.

Premier concert de l'année, salle bien remplie, succès... Au programme, des mélodies et de la musique de chambre. Parmi les mélodies, une *Chanson du Matin* de M. Raway, pure comme du Schumann, une *Madame la Marquise*, délicate et frêle, de M. Arthur Van Dooren, *La Cloche du soir*, peu originale, de M. Louis Van Dooren, et quatre lieder bien écrits et non sans envolée, de M. Arthur De Greef : le premier, *Consolation*, nous a particulièrement plu par son accent vrai et sa simplicité dégagée de toute formule. La charmante M^{lle} Das a chanté ces diverses mélodies avec un égal talent d'interprétation.

La musique de chambre était tout d'abord représentée par une Sonate en ré mineur, pour piano et violon, d'Émile Agniesz, que la mort enleva, l'an passé, dans toute la force de l'âge : œuvre

éminemment pianistique et violonistique, hérissée de difficultés, peu originale, allant de Beethoven-Schumann à Mascagni et de Liszt à Gounod : l'*allegro* final, avec son thème principal très schumannien, ne manque pas d'élan. MM. Kaufmann et Fr. Doehaerd, qui en avaient assumé l'interprétation, remplirent leur mission avec zèle et conscience.

Un jeune Quatuor à cordes, composé de MM. Fr. Doehaerd, Frigola, Mesès et Van Neste avait pris à tâche d'exécuter un quatuor inédit (en fa) de ce même M. Luuissens dont nous entendimes, à l'un des derniers Concerts populaires, l'intéressante ouverture écrite pour la *Phèdre* de Racine. Qui donc disait que la forme musicale la plus difficile à traiter était la quatuor à cordes ? Je crois bien que c'est M. Vincent d'Indy. Combien il avait raison ! M. Luuissens, très à l'aise dans une grande pièce orchestrale à programme, apparaît artificiel et guindé dans son quatuor. Ingénieuse, appliquée, sentant l'effort, cette composition manque à la fois de plénitude harmonique et de sens polyphonique ; c'est presque tout le temps de la mélodie accompagnée, au lieu d'être un dialogue constant entre les quatre instruments ; et cette impression s'accuse encore plus par le fait que dans l'exécution le second violon, l'alto et le violoncelle semblent vouloir s'effacer devant le premier violon. Il en résulte, dans l'ensemble, une pauvreté, une maigreur et une sécheresse que ne parviennent guère à mitiger quelques jolies phrases musicales d'ailleurs trop éparées et quelques effets harmoniques qui, pour n'avoir rien d'original, n'en ont pas moins une certaine fraîcheur... Au total, l'œuvre apparaît comme une suite de *Romances sans paroles* tirées en longueur et timidement modernisées.

CH. V.

Bibliographie musicale.

Le Descriptif chez Bach, par GUSTAVE ROBERT; grand in-8° avec 60 citations musicales. Paris, Librairie Fischbacher.

Par réaction contre les par trop sereines traditions de Mendelssohn, on a voulu, ces derniers temps, découvrir en Bach tout un système musical. « S'agit-il d'une musique écrite sur des paroles, on peut, — soutient-on —, sans regarder le texte, en préciser les idées caractéristiques à l'aide des thèmes seuls. »

M. Gustave Robert s'élève contre ces théories. On suivra avec intérêt la partie où il discute les principes sur lesquels on a tenté de les fonder. Mais le point capital, c'est la partie où, prenant un thème déterminé, il montre, citations en mains, que la liberté avec laquelle Bach en a usé exclut toute idée de système.

Par cette exploration à travers l'œuvre si variée de Bach, et par un examen des lois les plus générales de l'esthétique, cette étude s'élève bien au-dessus d'une simple discussion de polémique.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Nous avons parlé récemment du *Decem* prisien. Nous l'avons entendu au Concert Dumont-Lamarche, où il avait attiré plusieurs milliers de personnes; la salle était bourrée, bourrée de bas en haut. Et ce fut un grand succès artistique.

L'octette de Schubert n'est cependant pas une œuvre calorifique; seuls, le *scherzo* et le final ont une verve géniale. La Suite en si mineur de Bach pour flûte et quintette à cordes nous a délicieusement charmés; M. Deschamps a toutes les qualités de Tafanel et ses partenaires n'ont pas moins de style, de finesse et de conscience artistique que lui. Le quatuor de Mozart pour hautbois, violon, alto et violoncelle mettait en évidence un virtuose hors ligne et jeune encore, M. F. Gillet. Ce fut exquis. Sons doux, flûtés, variés, nullement nasillardes, tantôt violonistiques, tantôt apparentés à ceux du violoncelle, souplesse, rapidité, rien ne lui manque. Le public fut enthousiasmé. Enfin le septuor de Beethoven où la maîtrise des violons, du cor et de la clarinette est mise à de rudes épreuves, reçut l'interprétation la plus naturelle et la plus pure. Le merveilleux

artiste qu'est M. Ch. Herman, comme violoniste et comme conducteur de ses collègues, provoqua une explosion de bravos après le point d'orgue de l'*allegro*. De la science, du talent et du plus fin, de l'autorité, avec une trinité pareille de mérites on se place au premier rang. Nous avons été fiers de retrouver en ce brillant épanouissement l'artiste que nous avons connu jadis élève du Conservatoire de Liège. Nous souhaitons l'y voir un jour comme professeur.

GEORGES RITTER

A VERVIERS

(Correspondance particulière de l'Art moderne.)

Le grand succès du récent concert de l'Harmonie a été pour les œuvres symphoniques, — symphonie en ut majeur n° 2 de Schumann (ô le merveilleux *scherzo*, le poétique *adagio*!) et les *Maîtres Chanteurs* de Wagner. M. Louis Kefer arrive toujours à faire produire à l'orchestre de la Société de splendides effets de sonorité, de puissance et de style qui n'excluent ni la finesse, ni la délicatesse, ni la perfection de l'interprétation. Ces qualités s'affirmèrent à nouveau, notamment dans l'accompagnement de certaines choses exquises comme les *Chansons à danser* d'Alfred Bruneau que nous fit connaître M^{me} G. Wybauw-Detilleux. L'aimable cantatrice y déploya un vrai talent, ainsi du reste que dans l'*Air des Roses* de Massenet. L'autre soliste était M. Lucien Lambotte, que nous avons réentendu avec infiniment de plaisir dans l'originale *Bourrée Fantastique* de Chabrier et dans le second concerto (en ut mineur) de Rachmaninow, dont l'*adagio sostenuto* a produit une vive impression sur la foule qui assistait à cette belle séance.

J. S.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Comme les Feuilles. — Tancrede. — Les Petites Michu.

Parmi les reproductions faisant lées de l'obscène et veule littérature dramatique actuelle, comme elle est reposante, malgré sa tristesse foncière, la belle pièce de Giacosa, *Comme les Feuilles*, que le théâtre du Parc joue en ce moment! Qu'on est heureux de lier connaissance avec une famille dont le père est honnête, au moins, s'il est faible; où la mère n'a pas encore d'amant, si l'on devine qu'elle en prendra un bientôt; où une jeune fille préfère la mort au spectacle du déshonneur et de la débâcle des siens; où un jeune homme souffre de sa déchéance, si sa mollesse l'empêche de s'y arracher, et rougit, ô candeur, de recevoir de l'argent d'une femme mûre pour prix de son amour! De telles gens existent donc encore au théâtre! Il est vrai que c'est en Italie, et qu'Ibsen n'est pas resté étranger à leur création. Mais au point où est descendu le théâtre français, je crois que ce ne sera pas trop du secours de l'étranger pour le rappeler au sentiment de sa dignité ancienne.

En tout cas, la noble comédie de Giacosa prouve qu'il est possible encore d'intéresser le public avec autre chose qu'avec des histoires d'alcôve plus ou moins spirituelles. Le tableau de cette famille ruinée dont la faiblesse du chef, la frivolité de sa seconde épouse et les vices de son fils dispersent les membres comme un coup de vent fait des feuilles mortes, est souverainement émouvant et constitue une leçon d'énergie et de moralité particulièrement suggestive. Et le personnage de Nennele, la jeune fille courageuse et fière que le malheur grandit au lieu de l'abattre, porte dans ses yeux francs le sens de l'œuvre avec une tranquille majesté. M^{me} Terka Lyon, en progrès constant, y a remporté un des plus beaux triomphes de sa jeune carrière. A ses côtés, MM. Daubry, Séran et Scott se sont fait applaudir.

C'est également à M^{me} Terka Lyon qu'est dû, en grande partie, le succès aux matinées littéraires des représentations de *Tancrede*, la tragédie de Voltaire. Avec une grande et souple intel-

ligence du texte assez terne de l'auteur, M^{lle} Lyon, qui n'est cependant pas une tragédienne, a su animer, dramatiser merveilleusement les froides tirades du rôle d'Aménaïde. M. Séran a été excellent en Argire; et M. de Gravonne, un peu exubérant, peut-être, a créé un Tancrède sympathique. Cette tragédie, romantique avant la lettre, a été acclamée par un public enthousiaste comme si elle datait d'avant-hier.

Quant à la conférence de M. Jean-Jacques Olivier, apprise par cœur et débitée avec des gestes plutôt maladroits, elle a produit des impressions diverses. A certains elle a plu infiniment, et elle en a agacé d'autres avec non moins d'excès. Pour ma part, je n'ai pu m'y intéresser assez pour avoir à son sujet une opinion personnelle.

Au Molière, les *Petites Michu*, Blanche-Marie et Marie-Blanche, deux têtes sous un seul bonnet, ont roucoulé, de leurs voix jumelles, les jolis couplets de MM. Van Loo et Duval mis en musique par M. Messager. Il y a des parties délicieuses dans cette partition, et le deuxième acte est de l'excellente comédie. M^{lles} De Brasy et Armel sont charmantes, comme toujours; M. George, qui s'est fait la tête de Louis-Philippe, est étonnant de verve dans le rôle du vieux général; et leurs camarades les secondent avec un entrain qu'il semble que les planches seules du Molière soient capables de communiquer à une troupe de chanteurs et de comédiens.

GEORGES RENCY

CONCOURS D'ART DÉCORATIF

L'Administration communale d'Ixelles organise, dit la *Fédération artistique*, un concours entre tous les artistes à l'occasion de l'Exposition universelle. Il s'agit de composer des projets relatifs à l'ornementation des rues: portiques, mâts, etc. Toute latitude quant au style et aux dimensions est laissée aux concurrents. On demande des dessins à l'échelle de 0^m05 par mètre, exécutés en élévation, profil et coupe. Ces dessins seront lavés à l'aquarelle. Des détails concernant les devis, la nature des matériaux, etc. devront être annexés à ces projets. Chaque projet portera une marque et une devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée contenant les noms et adresse des concurrents. L'auteur du projet classé premier recevra une prime de 500 francs et celui du second 200 francs. Une somme de 700 francs sera partagée en outre entre les autres concurrents. Le coût de chaque portique ne devra pas dépasser 3,000 francs.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui, à 2 h., premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Edgard Tinel. Au programme: VII^e Symphonie (Beethoven), *Nänie* et le *Chant des Parques* (Brahms), *Actus tragicus* (Bach).

Mercredi prochain, 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, piano-récital de M^{lle} Clémence De Cock.

Jeudi, à 8 h., à la Grande-Harmonie, concert de l'*Union artistique* sous la direction de M. H. Carpay.

Vendredi, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts, quatrième et dernière séance du Quatuor « Piano et Archets » (MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Dambois).

Dimanche prochain, à 2 h. 1/2, quatrième Concert symphonique Durant, avec le concours de M. L. Capet, violoniste, qui interprétera le concerto en *mi* majeur de J.-S. Bach et le concerto de Brahms. Au programme orchestral: *Water-Music* (Haendel), *Sérénade en si bémol* (Mozart), *Camp de Wallenstein* (V. d'Indy).

Le violoniste hongrois Joska Szigeti donnera le 15 février, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria, un concert avec le concours de M^{lle} Denise Callemien et de l'orchestre des Concerts Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye.

Le pianiste Ch. Delgouffre organise pour le 18 février, à la salle Erard, avec le concours de M^{me} Lambert, cantatrice, et de M. Ed. Lambert, violoniste, une audition musicale consacrée à César Franck.

Au Conservatoire de Liège, aujourd'hui dimanche, à 3 h. 1/2, troisième audition sous la direction de M. Maurice Jaspar et avec le concours de M^{lle} Neutelaers, pianiste. — Aux Concerts Jaspar, vendredi prochain, à 8 h. 1/2, festival Guillaume Lekeu. Conférence par M. Cornez.

A Tournai, aujourd'hui dimanche, à 4 heures, premier Concert de l'Académie de musique avec le concours de MM. A. De Greef, L. Cluytens et J. Detournay.

Le pianiste Norman Wilks se fera entendre le 23 février, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, dans un récital dont le programme se composera d'œuvres de Mozart, Beethoven, Schubert, Chopin, Liszt et Sevenants.

PETITE CHRONIQUE

La section belge des *Amis de la Médaille d'art* s'est réunie dimanche dernier en assemblée plénière au Palais des Académies sous la présidence de M. A. de Witte. Il a été décidé que le Congrès international de Numismatique organisé par la Société avec le concours de la Société royale de Numismatique aurait lieu à Bruxelles les 26, 27, 28 et 29 juin prochain. Il y a dès à présent plus de deux cents adhésions et plusieurs gouvernements étrangers y seront officiellement représentés.

Diverses mesures d'organisation ont été prises au sujet de l'Exposition de la Médaille qui formera, comme nous l'avons dit, une section spéciale du prochain Salon des Beaux-Arts et dont la direction a été confiée à MM. Ch. Buls et A. de Witte.

La médaille *la Pensée*, offerte par MM. Lecroart et Fonson aux *Amis de la Médaille d'art* et dont nous avons donné dernièrement la description, a été distribuée aux sociétaires présents.

Le cercle d'art *Le Lierre* ouvrira mercredi prochain à la salle Bouté sa neuvième exposition annuelle.

Le Salon annuel du cercle *Pour l'Art* s'ouvrira samedi prochain, à 2 heures, au Musée moderne de peinture. A citer parmi les exposants: MM. Braecke, Wolfers, Lagae et Jean Gaspar, sculpteurs; M^{me} Hélène De Rudder (tapisseries); les peintres Ciambellani, A. Verhaeren, R. Janssens, H. Ottevaere, C. Lambert, A. Hamesse, G. Fichet, A. Lynen, F. Baes, Viérin, P. Colmant, F. De Haspe, Ch. Michel, M. Langaskens, Is. Opsomer, M^{me} Clémence Lacroix, MM. R. Vivandier, L. Dardenne, H. Smits, Hubert Lund, Omer Coppens, et F. Van Holder.

Contrairement à l'avis paru dans différents journaux, la Direction générale de l'Exposition de Bruxelles ne transportera pas ses bureaux sur les chantiers avant la fin du mois de février. Une partie de l'administration sera transférée vers cette époque dans les bureaux que le Comité exécutif a fait construire à côté de bâtiments de la Section belge, mais il gardera néanmoins en ville un local pour le service des entrées et des abonnements et où les directeurs généraux se trouveront à la disposition des visiteurs à certains jours et heures qui seront portés à la connaissance du public ultérieurement.

Le Comité exécutif a décidé, en sa dernière séance, d'éditer un Livre d'Or de l'Exposition de Bruxelles 1910. Cet ouvrage, à la collaboration duquel seront appelés nos écrivains et nos économistes les plus distingués, restera le monument de l'effort considérable fait par la Belgique au cours de l'année 1910 et un souvenir permanent de cette manifestation du travail, dont le succès est assuré dès à présent.

Une exposition d'éventails des XVII^e et XVIII^e siècles s'ouvrira aujourd'hui, à midi, à Liège, au Musée archéologique.

Dans sa dernière réunion, le Comité de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts de Liège a décidé l'organisation au Palais du Parc de Boverie, de mai à juillet, d'une exposition

d'Art ancien et moderne exclusivement formée d'œuvres empruntées aux collections particulières de Liège et des environs. La peinture, le sculpture, la gravure et le dessin seront représentés dans cette exposition, qui sera en quelque sorte l'inventaire des galeries et cabinets liégeois.

A la même séance, la Société a rendu hommage à son président, M. Paul Van Hoegaerden, pour l'intelligente activité avec laquelle il a dirigé le dernier Salon de Liège. Des œuvres d'artistes liégeois, MM. Berchmans, Donnay, de Witte, Maréchal et Rassenfosse, lui ont été offerts en souvenir de cette manifestation de sympathie.

Une innovation au *Cercle artistique* : deux représentations d'une Revue composée et jouée par des membres artistes, avec le concours de M^{lle} G. Iberté Legrand, seront données demain, lundi, et après-demain, mardi, à 8 heures du soir. Toutes les places seront numérotées et devront être retenues à l'avance. Deux cents cartes de dames, à raison d'une seule carte par membre, sont mises à la disposition des sociétaires.

M. Edmond de Bruyn, qui publia dans *l'Occident*, l'an passé, les jolis croquis anversoises qui lui valurent le prix de la Libre Académie, est nommé, en remplacement de M. Henri Hymans, démissionnaire, professeur à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers.

Deux de nos violonistes les plus distingués, MM. Crickboom et Chaumont, viennent d'être nommés professeurs au Conservatoire de Liège. Il y avait compétition entre eux pour ces fonctions, que briguaient en outre d'autres candidats moins notoires. En les nommant tous deux au même titre, le ministre des Sciences et des Arts a pris une décision excellente pour le développement de l'École liégeoise du violon, qui a formé tant de maîtres illustres. C'est celle que souhaitaient tous ceux qui s'intéressent à la prospérité du Conservatoire de Liège.

C'est demain, lundi, qu'aura lieu au Théâtre de la Monnaie la première des trois représentations de la *Valkyrie* que donnera M. Anton Van Rooy. M^{lle} Béral chantera le rôle de Sieglinde, MM. Swolfs et Weldon ceux de Siegmund et de Hunding. Fricka, que devait incarner M^{me} Croiza, aura pour interprète M^{me} Bastien. Les deux autres représentations de la *Valkyrie* sont fixées aux 3 et 6 février.

A propos de M^{me} Croiza, nos lecteurs apprendront avec plaisir que les nouvelles reçues de Monte-Carlo, où l'éminente artiste est allée passer un congé de convalescence, sont excellentes. M^{me} Croiza reprendra son service le 14 février, ainsi que nous l'avons annoncé.

En attendant son retour, on poursuit, sous la surveillance de l'auteur, les études d'*Eros Vainqueur*, qui passera à la fin de février. *La Dorise* suivra en mars.

En témoignage de reconnaissance pour les services rendus par M^{lle} Jeanne Tordeus au cours d'une carrière professorale de plus de trente-sept ans, une souscription est organisée pour créer un *Prix Jeanne Tordeus* destiné aux élèves lauréates de déclamation.

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE

DE
TAPIS D'ORIENT

FONDÉE A PARIS EN 1844

IMPORTATION DIRECTE
DE TURQUIE, DE PERSE ET DES INDES
AUTHENTICITÉ GARANTIE

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On sait que l'enseignement de l'excellent professeur a eu la plus heureuse influence non seulement dans les milieux professionnels mais encore d'une façon générale en Belgique. Le Comité, que préside M. Edgar Tinel, directeur du Conservatoire, recevra jusqu'au 25 février les souscriptions. Adresser celles-ci à l'économiste du Conservatoire, 30, rue de la Régence, ou à M. P. Lacomblez, éditeur, 33, rue des Paroissiens.

Sous les auspices de la *Société pour l'extension de la langue française*, M. Jules Destrée a fait à Liège une conférence sur *Verlaine et ses Musiciens* accompagnée d'exemples interprétés par M^{me} Dolisy et empruntés à Claude Debussy, Georges Flé, Gabriel Fauré, Reynaldo Hahn, Jean Cras, R. de Castéra, etc.

Un groupe de bibliophiles est actuellement occupé à la composition d'une *Bibliographie littéraire belge*, rendue indispensable par l'abondance de nos publications. Elle contiendra les noms, prénoms, pseudonymes, adresses de tous les écrivains belges, ainsi que la liste de leurs œuvres. Elle recevra avec plaisir les renseignements bibliographiques que l'on voudra bien adresser au Secrétariat, 74, rue Herman-Rouleaux, à Liège.

L'Université populaire de Marcinelle, qui a déjà tant fait pour l'éducation musicale au pays de Charleroi, a organisé ces jours derniers, avec grand succès, une séance de musique russe. Le programme, consacré spécialement à Borodine et Moussorgsky, a été commenté par M. Jules Destrée et exécuté par M^{me} Dubois-Dongrie, M^{lle} Elisabeth Delhez, MM. Bracony, Legrand et Monit.

M^{lle} A. de Rothmaler fera, les 10, 11, 12, 14, 18 et 19 février, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Université Nouvelle, une série de six conférences sur *George Sand*. Les entretiens de M. Gisbert Combaz sur *les Arts dans l'Extrême-Orient* commenceront, au même local, vendredi 11 février, à 5 heures. Les leçons de M. Charles Van den Borren sur *l'Histoire de la musique à clavier* sont données tous les lundis, à 3 heures. Rappelons enfin que le cours de M. H. Guilbeaux sur la *Poésie lyrique allemande* sera poursuivi lundi, mardi, jeudi et vendredi prochains, à 5 heures.

L'aviateur Léon Delagrance, qui vient de trouver une mort tragique à l'aérodrome de la Croix-d'Hins, était un sculpteur de talent, élève de Barrias et de Vital Cornu. Plusieurs de ses œuvres : *le Templier*, *Amour et Jeunesse*, *le Page florentin*, *le Livre d'heures* ont été remarquées aux Salons des Artistes français. L'une d'elles a été acquise par le Musée de Copenhague.

Sottisier :

C'est la caractéristique des impuissants de ne se réclamer d'aucun maître et de vouloir s'être faits soi-même des cheveux aux talons, à l'instar de l'oiseau Phénix.

G. URIBE, *L'Occident*, octobre 1909.

An english lady desires to give painting lessons und to speak english in a french family.

Pupil of F. Brangwyn, A. R. A.

Address : Chez M. Bochoms, architecte, 150. rue Jourdan, Bruxelles.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉAT DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noire, Segantini, Tarkoff. Il forme un beau volume petit in-4°, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey Noury

SUPÉRIEURE À TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

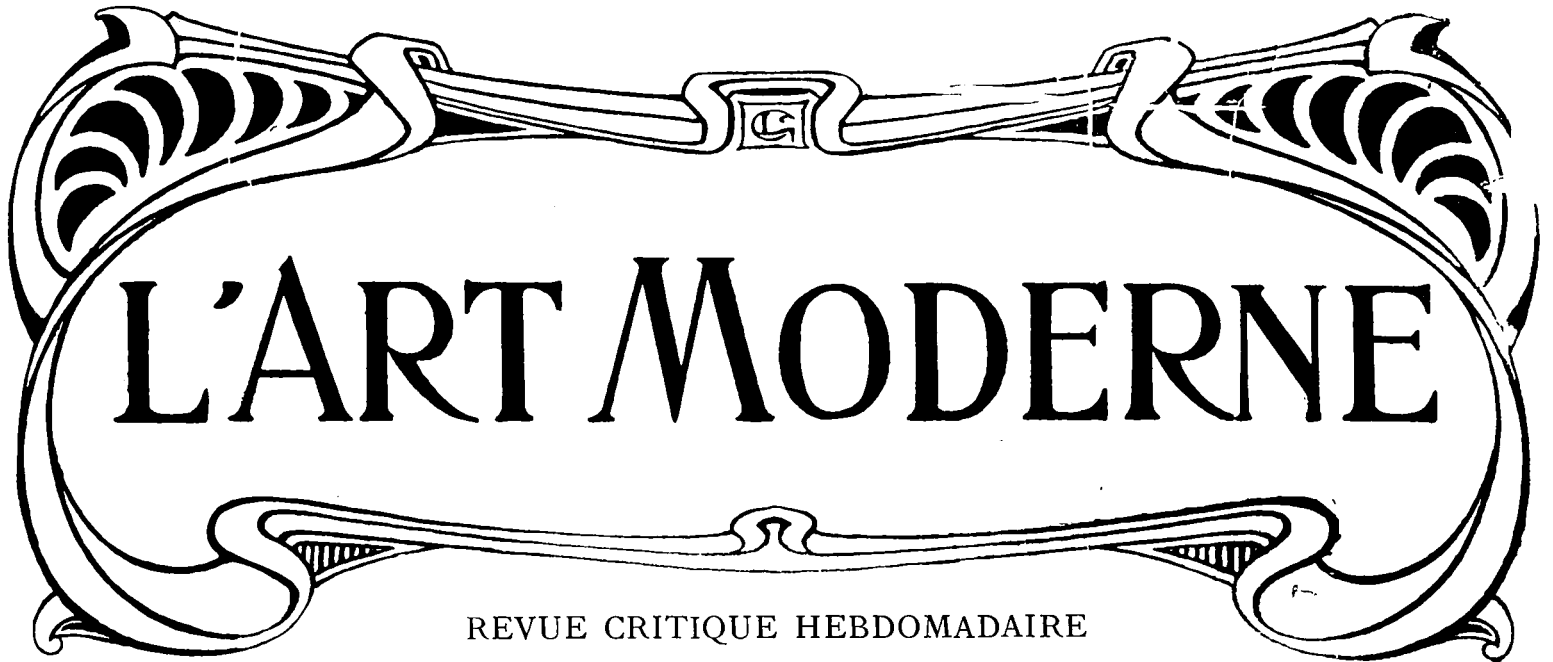
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le plus grand des Van Eyck (EUGÈNE BACHA). — Les Tableaux des Hospices de Bruxelles (OCTAVE MAUS). — Les Beaux Voyages (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions : MM. F. Gailliard et P. Hagemans (O. M.). — Un Square Paul Verlaine à Mons. — Au Conservatoire : Premier Concert O. M.). — Le Quatuor Rosé au Cercle artistique (Ch. V.). — Théâtre de la Monnaie : *La Valkyrie* (O. M.). — La Revue du Cercle artistique (GEORGES RENCY). — Concours international de sculpture. — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

Le plus grand des Van Eyck.

Il arrive aux historiens de l'art une aventure fâcheuse. Voilà des années qu'ils rivalisent d'ingéniosité pour découvrir auquel des deux frères, Hubert ou Jean Van Eyck, revient la gloire d'avoir conçu et réalisé le polyptyque de *l'Agneau mystique*. D'après une tradition qui remonte à la seconde moitié du XVI^e siècle, les deux artistes avaient créé ensemble l'immortel chef-d'œuvre. Mais, cette thèse-là, depuis longtemps, on ne l'admettait guère plus. La conception du retable ne pouvait avoir germé, disait-on, que dans le cerveau d'un maître, et une même main avait ordonné les détails de la composition, dessiné les personnages, créé le style et harmonisé les couleurs de la merveilleuse peinture. Un des deux frères avait été l'homme de génie auquel devait aller l'admiration de la postérité. Un seul avait exécuté la composition incomparable que les étrangers proclamaient le plus pur chef-d'œuvre de la chrétienté. Hubert l'aîné, ou Jean le cadet, était le

véritable auteur de *l'Agneau mystique*. Mais lequel des deux?

La solution de cette question intéressait trop directement l'amour propre des critiques pour qu'ils aient jamais songé à la chercher ailleurs que dans les suggestions de leur sens esthétique. Ils ont raisonné à perte de vue sur la facture supposée d'Hubert et sur le métier de Jean, et après avoir paraphrasé l'idéale perfection du chef-d'œuvre, soupesé les conjectures et retourné toutes les suppositions, ils ont presque tous déclaré, à la suite de MM. Dvorak, de Prague, et Voll, de Munich, que le véritable auteur de *l'Agneau mystique*, le seul des deux frères dont il importait de retenir le nom, était le plus jeune des deux artistes, l'immortel Jean Van Eyck.

Personne ne songeait plus à mettre en contestation le verdict accrédité des esthètes, lorsque l'idée vint à un érudit patient de consulter à ce sujet, et d'interroger en dehors de toute prévention, les anciens textes qui parlaient du retable de *l'Agneau mystique*.

Apparemment c'était la seule façon logique de procéder. En histoire, n'en déplaise aux épilogueurs, on ne peut que recourir aux témoignages écrits pour établir la réalité probable des faits.

Or, tous les témoins cités à la barre dans ce fameux procès intenté à l'un des deux Van Eyck sont venus déclarer la même chose à leur nouveau juge. Celui-ci a recueilli leurs dépositions en toute probité, et, à son tour, il a rendu une sentence dont voici les considérants très simples.

L'échevin gantois qui commanda pour sa chapelle à la cathédrale Saint-Jean le retable de *l'Agneau mys-*

tique, Josse Vyt, seigneur de Pamele, mù par la reconnaissance, voulut que les restes de l'artiste fussent placés auprès de l'autel qu'il avait décoré. Il fit graver son épitaphe sur une plaque de cuivre. Nous en avons conservé le texte. Voici la traduction du fragment qui nous intéresse :

Hubert Van Eyck était mon nom;
Maintenant la proie des vers, jadis fameux,
Dans la peinture très hautement honoré,
En l'an du Seigneur
Mil quatre cent vingt-six
Au mois de septembre, le dix-huitième jour,
Je rendis mon âme à Dieu, dans la souffrance.

La signature d'Hubert Van Eyck ne figure sur aucun panneau du retable; mais qu'importe, si, après sa mort, on devait le déposer lui-même au pied de son chef-d'œuvre! Dans la pensée de Josse Vyt, jamais le nom de l'artiste qui avait créé le polyptyque et qui était enseveli sous l'autel ne s'effacerait de la mémoire des hommes; mais, s'il devait en être autrement, la voix du mort protesterait par delà le tombeau, contre les contempteurs de sa gloire. Quel témoignage plus émouvant pouvait-on souhaiter pour établir les droits méconnus d'un artiste sur la propriété de son œuvre?

Aussi bien, pendant des générations, la gloire d'Hubert Van Eyck ne devait pas subir une heure d'éclipse. Lorsqu'au xvi^e siècle, pour des raisons encore inconnues, ses restes furent transférés au cimetière de la ville, l'événement provoqua une émotion inattendue. Le nom du peintre illustre excitait encore si vivement l'enthousiasme des Gantois qu'à cette occasion ils voulurent rendre hommage à sa mémoire vénérée. Le cercueil d'Hubert Van Eyck fut ouvert. On enleva l'os du bras « auquel, — pour emprunter le langage d'un témoin, — avait appartenu cette main habile », et la relique fut exposée à la dévotion de tous, au cimetière, dans une gaine de fer. Admirable élan de sympathie populaire! Comme il contraste avec l'attitude des critiques qui voudraient aujourd'hui rejeter le nom du grand artiste dans l'éternel oubli!

Mieux encore. Quand l'*Agneau mystique* fut terminé, Josse Vyt, le donateur, prit soin de faire inscrire sur le cadre du retable, avec la date de son achèvement, le nom du peintre fameux qui en était l'auteur. Il avait l'orgueil légitime d'apprendre à la postérité que ce joyau d'art avait été exécuté pour son autel, et mené à bonne fin par ses encouragements. Il fit donc peindre, en lettres gothiques, sur le cadre extérieur des volets où lui-même était représenté quatre vers latins, d'une éloquente précision, que chacun peut lire encore aujourd'hui sur les panneaux du polyptyque conservés au Musée de Berlin. J'en donne ici la traduction :

Le peintre Hubert Van Eyck, dont personne n'atteignit la grandeur,

Entreprit cette œuvre difficile que Jean, le second dans l'art de peindre,

Acheva ensuite, à la prière et sur les encouragements de Josse Vyt.

L'œuvre, — ce vers-ci l'atteste — fut exposée le 6 mai 1432.

Comme ces mots lumineux répondent adéquatement à la question inutile qui devait tant tourmenter les historiens modernes! On dirait que Josse Vyt les a dictés pour dénoncer d'avance la malice de ceux-ci ou la fausseté de leur jugement. Cette inscription atteste, en effet, qu'Hubert Van Eyck ne fut jamais égalé par personne dans l'art de peindre; qu'il mourut sans avoir pu achever de sa main l'œuvre qu'il avait créée; que son frère Jean, moins grand que lui, mais doué cependant d'un talent remarquable, termina, sur les instances de Josse Vyt, et dans un sentiment de respectueuse modestie, le chef-d'œuvre incomparable. Quel moyen de récuser la valeur de cette attestation écrite?

Le souvenir des faits qu'elle relate nous a d'ailleurs été transmis avec autant de précision par la tradition orale, et pour cause. Les chanoines de Saint-Jean étaient les premiers intéressés à la perpétuer, et ils ne pouvaient oublier l'histoire d'un tableau qui excitait au plus haut degré la curiosité publique. Plus d'un demi-siècle après la mort de l'artiste, un médecin de Nuremberg, Joachim Münzer, auquel nous devons la première description connue de l'*Agneau*, apprit, à la cathédrale même, que le maître du retable était étendu sous l'autel et qu'en sus du prix qu'il avait reçu le donateur avait payé l'achèvement du tableau six cents couronnes.

Plus tard, un ami du pape Léon X, le cardinal Luigi d'Arragona, au terme d'un voyage qu'il fit en Europe, en 1517, avec un prélat italien, Antonio de Beatis, son secrétaire, vint admirer à Saint-Jean le retable de l'*Agneau*. Les chanoines, ses ciceroni, lui apprirent que l'œuvre tant admirée à la chapelle de Josse Vyt avait été exécutée, cent ans auparavant, par maître Hubert; que l'auteur avait été empêché par la mort de mettre la dernière main à son ouvrage, et que celui-ci avait été achevé par son frère, artiste de grand mérite lui-même. Ces paroles, répétées à tous les visiteurs de la cathédrale depuis un siècle, le secrétaire du cardinal, Antonio de Beatis, les nota sur son carnet de voyage où nous pouvons les lire encore aujourd'hui.

Enfin, Albert Dürer fut, lui aussi, à Gand, en 1521, devant le retable de l'*Agneau mystique*. Il déclara l'œuvre « une des compositions les plus précieuses et les plus intelligentes » que les maîtres des Pays-Bas soumièrent à son appréciation, et il rapporta dans ses notes de voyage son impression à la chapelle de Josse Vyt, devant le tableau qu'il appelle le *Johannestafel*.

Certes, il ne se doutait pas que pour avoir désigné, au courant de la plume, le célèbre retable par le nom de l'église Saint-Jean où il était placé, *Johannestafel*, des critiques modernes, peu avisés, invoqueraient un jour son témoignage pour attribuer à Jean, *Johannes*, l'œuvre mentionnée sans nom d'auteur dans ses notes rapides.

Ainsi, tous les témoignages qui nous sont parvenus, l'épithète de l'artiste et l'inscription de Josse Vyt sur le retable de son autel, la déclaration des chanoines, comme les attestations des visiteurs de la cathédrale qui en sont l'écho, s'accordent à proclamer Hubert Van Eyck le plus grand des deux frères, et à reconnaître en lui le véritable auteur du chef-d'œuvre de Gand.

Aujourd'hui de nombreux historiens de la peinture, habitués à imaginer la solution des questions qui les intéressent au lieu de la découvrir, brûlent tout leur encens à la gloire de Jean Van Eyck. N'espérons pas qu'ils fassent amende honorable et qu'ils sacrifient leur amour propre au respect de la vérité. Constatons seulement, une fois de plus, qu'à force de philosopher, ils en sont arrivés, après beaucoup de peines, à méconnaître absolument la réalité des choses.

L'honneur restera à M. A.-J. Wauters (1) de le leur avoir démontré.

EUGÈNE BACHA

Les Tableaux des Hospices de Bruxelles.

L'Administration des Hospices et Secours de la Ville de Bruxelles possède un certain nombre de tableaux et d'objets d'art répartis dans divers locaux et dont la nomenclature embrasse cent trente-quatre numéros. Beaucoup d'entre eux n'offrent qu'un intérêt documentaire; d'autres ne sont que d'honnêtes copies d'après Rubens, Van Dyck, Murillo, le Carrache, etc. Mais il en est plusieurs qui méritent de fixer l'attention : ce sont, par exemple, quelques-unes des œuvres réunies dans la Salle du Conseil d'administration, à l'hôpital Saint-Jean, et deux ou trois de celles que renferme la chapelle du même établissement.

Les premières sont, deux fois par semaine, enfumées « à fond » par les cigares des administrateurs et par les émanations du poêle destiné à chauffer la salle. Il suffit, pour se rendre compte des conséquences de ce régime, de passer un coin de mouchoir sur la peinture, que recouvre un épaisse couche noire....

Or, il y a là, entre autres, un beau polyptyque à six volets de Bernard Van Orley, un intéressant retable en bois sculpté et polychromé, avec des volets ornés de peintures et de grisailles, deux grands tableaux groupant des portraits de Maîtres des pauvres et dont l'un, sur bois, est attribué à Corneille de Vos, dont l'autre, sur toile, porte la signature du peintre bruxellois Pierre Meert et le millésime 1664. A n'envisager que ces quatre numéros, fort mal exposés et, je le répète, voués à d'irrémédiables dégradations, on peut se demander s'il ne conviendrait pas de leur assurer un sort plus équitable en les abritant au Musée ancien et au Musée du Cinquantenaire.

Le Van Orley surtout, qui constitue un spécimen caractéristique de l'art flamand (et, plus spécialement, bruxellois) du xvi^e

(1) *Hubert Van Eyck, le maître de l'Agneau mystique*. Conférence faite à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Gand le 8 décembre 1909. *Revue de Belgique*, numéro de décembre 1909. Bruxelles, Weissebruch.

siècle, devrait être soustrait au saurissage intensif dont il est l'objet. Le panneau principal, qui représente la mort de la Vierge, et les volets de la partie inférieure, où sont figurées la Visitation et la Nativité, la Présentation au temple et l'Adoration des Mages, sont particulièrement dignes d'intérêt. L'harmonie du coloris, l'expression des figures en font une œuvre de choix; et bien que la peinture extérieure des volets (la messe de St Grégoire et deux béguines agenouillées sous la protection de S^{te} Catherine d'Alexandrie et de S^{te} Gertrude) soient de qualité moins précieuse, l'ensemble n'en forme pas moins une pièce rare qu'il importe de traiter avec des égards.

Dans la chapelle de l'hôpital, au-dessus du premier confessionnal de droite, accroché trop haut pour qu'on puisse en voir les détails (à moins de grimper, comme nous l'avons fait, sur une échelle), un charmant triptyque de Heemskerck (1498-1574), représentant un *Ecce Homo* au centre, à droite le Golgotha, à gauche un sujet biblique, attend, lui aussi, qu'on l'arrache à l'obscurité. L'humidité a déjà, malheureusement, exercé sur la peinture ses ravages et le panneau du milieu est fendu.

En face, une *Sainte Famille* de Bernard Van Orley, perdue dans les hauteurs, privée de lumière, invisible aux regards, mérite certes une destinée meilleure. Et j'en dirai autant du *Christ en croix entouré de proviseurs* peint par Gaspard de Crayer, qui renferme quelques portraits des plus expressifs, ainsi que d'une curieuse toile de Gérard van Honthorst, *le Christ insulté par le peuple*, qu'on a remise au secrétariat des Hospices, parmi les archives et les cartons verts.

L'hôpital Saint-Jean sera, dans quelques années, transféré à Jette-Saint-Pierre et les bâtiments qui l'abritent démolis. Que deviendront ses tableaux? Seront-ils soustraits, comme aujourd'hui, à la vue du public? Ne vaudrait-il pas mieux, en les exposant dans les Musées, permettre aux artistes et aux amateurs d'en jouir en même temps qu'on assurerait leur préservation?

La collection des Hospices de Bruxelles n'a pas une valeur artistique suffisante pour former une galerie distincte. On ne songera jamais à aller voir les deux Van Orley de l'hôpital Saint-Jean comme on va, à Bruges, à l'hôpital qui porte le même nom, étudier Memling, à l'hospice de Beaune Roger Van der Weyden. Il serait donc tout naturel que les quelques œuvres intéressantes données ou léguées aux Hospices fussent transférées dans les galeries de l'Etat, à titre temporaire au besoin et avec mention de leur état juridique. Mais qu'on se hâte : ce ne seront bientôt plus des malades qu'on fera sortir de l'hôpital Saint-Jean, mais des morts.

OCTAVE MAUS

Les Beaux Voyages.

Les plus beaux voyages ne sont pas toujours ceux que l'on accomplit réellement. Il y en a que l'on fait au coin de son feu, dans un fauteuil. Nul tapis de prière, nul conte oriental n'est plus magique qu'un livre. Rapide comme la pensée, pur comme elle, il vous transporte en un clin d'œil aux confins de l'univers, sans aucun ennui matériel. L'imagination crée les décors, si beaux que les paysages de la réalité ne les valent presque jamais plus tard, si l'on veut contrôler. On revient aussi vite, sans déceptions, sans bagages. Certes, il n'y a rien de plus agréable que ces voyages illusoire.

Mais le plus piquant de tout, c'est, sans contredit, de faire dans un livre un voyage qui dans le livre lui-même n'est qu'un désir, qu'une illusion, qu'un projet de voyage. *Monde, vaste monde...* (1) nous invite à cette entreprise paradoxale. Les héros de ce bouquin charmant pas un instant ne sortent d'Angoulême (sauf pour une petite fugue, très brève, sur la Côte d'Azur), mais l'envie de partir est le sujet même de l'aventure. Et cela donne à cette histoire émouvante et délicieuse je ne sais quelle trépidation et quelle angoisse. Il semble que l'on se trouve sur un bateau qui n'attend que le signal pour démarrer. Mais pour des raisons qui se succèdent l'une après l'une et toutes également vraisemblables, le bateau ne quitte pas le quai. Les sentiments qui agitent ses passagers ont la force étrange, le goût du risque, l'accent du

(1) HENRI DAGUERGHES. *Monde, vaste monde...* Paris, Calman-Lévy.

désespoir qu'ils ont lorsqu'une séparation est menaçante... Mais cette séparation n'arrive pas. Et toujours prêts à s'élancer vers les horizons infinis, nos héros se décident à demeurer.

A chaque chapitre on s'attend à ce que M. de Tourange accomplisse son rêve grandiose, mais mille choses le retiennent. Il veut d'abord ne partir qu'une fois réglées sans arrière-pensée toutes ses affaires d'argent et de cœur. Mais il n'en finit pas, surtout que ses affaires de cœur s'embrouillent singulièrement par l'arrivée de sa cousine... L'amour, le drame. Et, épouvanté de ce qu'il a fait sans le vouloir, M. de Tourange, pour qui sa maîtresse, désespérée, est morte, renonce au mariage et part enfin, mais sans les illusions ni la volonté qui avaient jusqu'ici maintenu son orgueil et sa certitude : « Mon châtement a commencé, je pars; mais ma foi, ma belle certitude ne partent plus avec moi. J'ai senti passer le vent de la douleur humaine; il a soufflé mon orgueilleux flambeau : je m'en vais dans la nuit. »

Mais son ami, Jacques Bouvet, le poète, l'amateur de jardins et de rêves, donne un : moralité plus douce à cette histoire : « Mam'selle, mam'selle, il ne faut pas pleurer... Le monde est une toute petite maison... pour les grands fous!... On croit s'y perdre et l'on finit par s'y retrouver dans les bons coins, dans les salons bleus de la Méditerranée... Il reviendra, il reviendra! Vous mettez dans les vases tous les fleurs de Saint-Raphaël... »

Quoique moins parfait au point de vue de la composition et de l'étude de mœurs que *Consolata, fille du soleil* (qui est une manière de chef-d'œuvre), *Monde, vaste monde...* contient cependant assez de choses pour ravir le plus délicat. Il me fait un peu l'effet d'une vitrine toute remplie de menues merveilles. Et d'abord, si Tourange est un personnage-type d'orgueil et de force, quelles séduisantes silhouettes que celles de Jacques Bouvet, son ami, le rêveur sentimental et tendre, de la douce Suzanne Armellier, la maîtresse de Tourange, de la pimpante, fière et nomade cousine Antoinette, dont la venue crée tout le drame.

Mais ce qui plaît le plus, ce sont, à tout instant, ces passages inattendus, ces digressions, ces réflexions sur ceci, sur cela, sur un objet, sur un décor, sur une idée, sur un souvenir, sur un rien. Le livre en est comme tout fleuri. Ce sont les deux bagues de l'oncle marin, « vert tribord, rouge babord », « les feux de route » dont Tourange se souviendra toute sa vie. Et l'atelier de Suzanne. Et l'arrivée d'Antoinette. Et sa maison. Et les doux paradoxes de Jacques Bouvet, sa lettre en vers libres, si drôle et si fine. Et le voyage à Saint-Raphaël. Et tout ce que j'oublie : les conversations, les promenades, les théories. Et cette atmosphère de petite ville française qui cerne entièrement, mais d'un peu loin, le théâtre où se passe cette action violente et lente, toute intérieure.

M. Henri Daguerches possède une imagination, une fantaisie, une observation, un goût, un style tels qu'il peut écrire ce qu'il veut, sans soucis littéraires. Ce sera toujours plein de vie et de charme. Et je crois bien que les autres qualités, que donnent la volonté et l'application, ne seront jamais aussi essentielles. Heureux mille fois ceux qui possèdent le don de la grâce.

Dans *Trois Hommes et deux Femmes* (1), on trouvera les qualités de grand conteur qui ont assuré le succès si mérité de M. Claude Farrère. *Les Mains flétries* sont une chose d'une émotion rare. Peu d'écrivains ont au même degré que M. Claude Farrère tant de dignité, de retenue dans le sentimentalisme. Précieuse exception par ces temps veules.

Je jurerais que Ginko Biloba et Saint-Marcet sont le même personnage. Car il m'a semblé reconnaître dans l'aventure risquée et mélancolique d'*Aventurine* (2) les mêmes manières d'envisager la vie, l'amour, l'esprit, les mêmes façons d'imaginer, les mêmes accents dans la parole. C'est assez dire qu'*Aventurine* est un livre aimable, doux à lire, plein de fantaisies gamines, d'amour et de légèreté. On y va de Florence en Amérique comme dans le *Voluptueux Voyage* on allait de Paris à Venise. Un peu d'esthétique, un peu d'Italie ne vont pas mal à ces petits bouquins.

(1) CLAUDE FARRÈRE. *Trois Hommes et deux Femmes*. Paris, Ed. des Bibliophiles fantaisistes.

(2) SAINT-MARCE. *Aventurine* (suivie de *Miette*). Paris, Stock.

Le Pays wallon (1) est plus sérieux. M. Louis Delattre ne se cache pas d'être patriote. Il l'est d'ailleurs d'une façon si savoureuse! Le poète d'*Une Rose à la bouche* ne peut rester qu'un poète. Il chante son pays, le pays wallon, avec une ferveur si sympathique qu'il faut y regarder à deux fois pour deviner, sous cette langue colorée, enluminée, fraîche, ingénue, la science du géologue et du géographe.

Et comme il sait voir! Comme ses descriptions de villes sont définitives! Il les évoque en deux mots et il a dit l'essentiel. Mélange exquis de lyrisme et de bonhomie. M. Louis Delattre sera toujours au-dessus de sa réputation. FRANCIS DE MIOMANDRE

EXPOSITIONS

MM. F. Gailliard et P. Hagemans

M. Frans Gailliard a rapporté d'un séjour en Grèce d'intéressantes notations, parmi lesquelles plusieurs toiles importantes qui montrent l'artiste en sérieux progrès. Le *Temple d'Égine*, *Bois sacré et temple d'Héra*, *Peuple*, d'autres encore ont, dans leur coloris clair et harmonieux, une belle tenue qui confine au style. M. Gailliard s'efforce, on le sait, depuis quelques années, — et la tentative est louable, — de libérer sa palette des sauces et des jus qui l'obscurcissaient, de rafraîchir sa vision aux sources de la lumière. C'est ce qui l'a conduit vers les radieux horizons de la Thessalie et de l'Élide, qui ont achevé sa conversion. Peut-être y a-t-il encore quelque timidité dans l'emploi des pratiques auxquelles il s'astreint : l'accord des tons clairs, la distribution des valeurs trahissent, ça et là, l'inexpérience d'un peintre qui a dû refaire son éducation professionnelle. Un métier trop systématique confère aux œuvres une certaine froideur, et l'on sent dans quelques-unes de celles-ci plus d'application que d'inspiration. L'exposition de M. Gailliard n'en tranche pas moins, par son aspect lumineux et par l'intérêt des sites qu'elle évoque, sur l'habituelle banalité des manifestations picturales du Cercle artistique. Elle a eu un succès mérité.

Dans la galerie voisine, M. Hagemans s'affirme aquarelliste habile et superficiel, immuablement rivé à des formules dont il a depuis longtemps épuisé l'intérêt mais dont ne paraissent pas se lasser les amateurs, ce qui doit ôter à l'artiste toute envie de se renouveler.

O. M.

Un Square Paul Verlaine à Mons.

La pétition suivante, qui va être adressée au Conseil communal de Mons, par la *Société Nouvelle*, se couvre de signatures :

MESSIEURS,

Quelques Montois ayant exprimé le vœu de voir donner le nom de Léopold II au boulevard de la Prison, nous nous rappelons que dans le « château » qui donna son nom actuel à l'ancien boulevard Jean d'Avesnes, Paul Verlaine a passé dix-huit mois de sa vie et conçu l'admirable poème de *Sagesse*. Les nombreux admirateurs de Verlaine, qui auraient pu vous demander de donner le nom du poète à ce boulevard, seront heureux de voir commémorer autrement le long séjour forcé qu'il fit dans la petite capitale du Hainaut. Nous venons donc vous demander de donner au square qui se trouve vis-à-vis de la prison le nom de celui à qui la littérature française doit quelques-uns de ses plus beaux livres et une salutaire révolution poétique.

Vous direz avec nous que l'incarcération de Verlaine doit être jugée du seul point de vue littéraire et que tout est bien, finalement, puisqu'à cette incarcération nous devons des chefs d'œuvre de la poésie française.

Dans l'espoir que vous ferez bon accueil à cette demande, nous vous prions, Messieurs, d'agréer nos salutations distinguées.

Verlaine mérite incontestablement une réparation. Et il convient de féliciter la *Société Nouvelle* de l'initiative qu'elle prend.

(1) LOUIS DELATTRE. *Le Pays wallon*. Bruxelles, Éd. de l'Association des Écrivains belges.

AU CONSERVATOIRE

Premier concert.

Bien que ses débuts de chef d'orchestre soient de date récente, M. Edgard Tinel se tire adroitement d'affaire dans la direction des concerts du Conservatoire, et sa musicalité supplée à son inexpérience. Il a de l'ardeur, une conviction bien assise, une volonté ferme; s'il manque de finesse, si son interprétation néglige le détail pour viser surtout à l'effet d'ensemble, il rachète par des qualités de vie et de mouvement ce qu'il peut y avoir d'imparfait dans l'analyse. Pour avoir paru un peu lourde au début, la Septième symphonie de Beethoven n'en a pas moins, dès l'*allegretto*, pris un libre essor. Certes M. Félix Weingartner a-t-il donné du final une réalisation plus impétueuse, plus tourbillonnante, plus « orgiaque ». Mais la conception mesurée, strictement rythmée, et peut-être plus classique, de M. Tinel mérite néanmoins le succès qui l'accueillit.

Deux compositions de Brahms pour chœur et orchestre, l'une, *Nänie*, sur un poème de Schiller, l'autre, le *Chant des Parques*, empruntée à l'*Iphigénie en Tauride* de Goethe, ne méritaient guère l'honneur d'une résurrection. Le pédantisme et la vaine science ne remplaceront jamais l'inspiration : et dans ces deux odes funèbres aux sonorités compactes, à l'emphase continuelle, à la grandiloquence creuse, il n'y a guère que des assemblages de formules scolastiques dont l'abus engendre un prodigieux ennui. Le vide et le sentiment artificiel de *Nänie* avaient mal disposé le public, qui fit au *Chant des Parques* un accueil tout aussi frais, bien que cette seconde partition l'emporte en valeur sur la première. L'idée d'inscrire au même programme ces deux œuvres de caractère analogue et du même auteur était d'ailleurs déplorable.

En revanche, quelle admirable chose que l'*Actus tragicus* de Bach ! Et qu'elles parurent lumineuses les phrases mélodiques de la célèbre cantate, dont chaque audition apporte une joie nouvelle ! Dès que s'éleva de l'orchestre le délicieux solo de hautbois auquel M. Guidé donne un accent si pénétrant, on oublia, conquis par le charme d'une œuvre purement musicale, toute la rhétorique de Brahms. Quelle piété, quelle émotion contenue dans la transposition, confiée au ténor, du verset : « Seigneur, rappelle-nous sans trêve combien la vie est brève » ; quelle foi simple et touchante dans l'air du contralto : « Seigneur et maître, reçois de grâce mon âme entre tes mains » ; quelle beauté grave dans les chœurs, si bien équilibrés, si expressifs, que traverse d'un trait continu le thème du choral !

L'*Actus tragicus* couronna dignement le concert, et l'exécution qu'en donna M. Tinel avec le concours de M^{lle} Buyens, de MM. Van der Schrick et Maas fut assez satisfaisante pour en faire goûter à l'auditoire le charme intime et pénétrant.

O. M.

Le Quatuor Rosé au Cercle artistique.

Ce n'était pas la première fois que les membres du Cercle artistique avaient la joie d'entendre le charmant Quatuor viennois. Venus à Bruxelles il y a deux ans, MM. Rosé, Fischer, Ruschitzka et Buxbaum leur avaient laissé le souvenir d'artistes exquis et merveilleusement entraînés à comprendre dans son tréfonds l'âme du quatuor à cordes.

Cette fois ils revinrent pour célébrer Haydn, mort depuis cent ans. Et ils évoquèrent un Haydn plus jeune, plus joyeux, plus spirituel, plus sensible, plus tendrement ému que jamais. Deux quatuors (en *ré* majeur, op. 76 n° 5 et en *mi bémol* majeur, op. 64 n° 6), l'un agreste et tout imprégné du sentiment de la nature, l'autre plein de tendresse et d'esprit, leur permirent de révéler à nouveau aux auditeurs émerveillés deux des aspects les plus délicieux du génie naïf et spontané du maître.

Un trio aimable, gracieux et humoristique complétait le programme quant à la musique de chambre. M. Lauweryns en exécuta l'importante partie de piano et se montra digne de ses partenaires, MM. Rosé et Buxbaum.

Ce qui fait le charme des interprétations du Quatuor Rosé, c'est, indépendamment de la perfection technique, l'obéissance absolue au principe qu'au-dessus de la lettre il y a l'esprit. Ainsi, le *forte* de Haydn n'est pas celui de Beethoven : il est plus discret et il faut un moindre élan pour l'amener : c'est ce que comprend admirablement le Quatuor viennois et, en donnant ainsi une valeur relative aux indications de nuances, il arrive à une plus grande variété et à une plus grande vérité d'expression.

Un air de la *Création* et quelques fraîches mélodies écossaises pourvues par Haydn d'un accompagnement de piano, violon et violoncelle complétaient fort heureusement le programme. M^{me} Maud Herlenn, douée d'une jolie voix, au timbre agréable, chanta ces morceaux avec une simplicité un peu timide qui ne fit aucun tort aux mélodies écossaises, mais qui alourdit par trop l'air de la *Création*.

CH. V.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La Walkyrie.

Le concours de M. Anton Van Roy, les soins minutieux avec lesquels la direction présida aux études, le goût et l'intelligence musicale de M. Sylvain Dupuis, qui n'obtint jamais de son orchestre plus d'homogénéité, de rythme et de souplesse, assurèrent à la reprise de la *Walkyrie* une exécution de premier ordre, et le succès en fut éclatant.

Chanteur admirable, — nul ne l'égale dans le rôle de Hans Sachs dans lequel nous l'applaudîmes récemment, — M. Van Rooy ne sacrifie jamais au *bel canto* l'expression littéraire du drame. Le deuxième acte de la *Walkyrie* le montra soucieux de réaliser — avec quel art de composition, avec quelle autorité ! — le caractère complexe de Wotan dans ses nuances les plus subtiles. Au troisième acte, ce fut une explosion de lyrisme qui donna aux « Adieux » une majesté incomparable. On ne pourrait mieux pénétrer la pensée de Wagner, ni l'extérioriser d'une manière plus parfaite.

Il n'y a, en général, que des éloges à adresser à ses partenaires. M^{me} Pacary, dont l'art réservé, la distinction d'attitudes, la voix généreuse et pure évoquent le souvenir d'une des meilleures interprètes du rôle de Brunnhilde, M^{me} Ternina, s'est distinguée, en outre, par une articulation excellente. M^{me} Bastien a donné beaucoup d'autorité aux récits de Fricka, auxquels convient admirablement le timbre de sa voix.

L'inexpérience scénique de M^{lle} Béral (Sieglinde) avait, il est vrai, inspiré au début du premier acte quelques inquiétudes, de même que la diction hachée et saccadée de M. Swolfs (Sigmund). Celui-ci trouva une revanche dans son dialogue avec Brunnhilde, auquel il apporta du charme et de l'émotion. M. Weldon incarne Hunding d'une façon satisfaisante, mais ces *dei minores* disparaissent promptement de la scène, c'est sur les grands rôles de Wotan et de Brunnhilde que se fixe l'attention, et ceux-ci portent triomphalement le poids d'une partition redoutable et magnifique.

O. M.

La Revue du Cercle artistique.

Une revue au Cercle artistique ! L'événement eût paru impossible il y a seulement deux ans. Le Cercle semblait si endormi, si désireux de ne rien changer à ses habitudes semi-séculaires ! Mais un élément nouveau y a fait son entrée, une jeunesse vraiment jeune, et qui veut aller de l'avant, remuer des idées, secouer les endormis, ouvrir les fenêtres, donner un peu d'air à ce vieux local poussiéreux. Convenons-en : le Cercle s'est laissé faire sans rechigner. Des rapports plus cordiaux se sont établis entre les membres artistes et les membres non artistes. La commission administrative a accueilli avec empressement les propositions qui lui ont été présentées. C'est ainsi que, l'an dernier,

on a acheté et distribué aux membres un certain nombre d'exemplaires de livres belges. Cette année-ci, on doublera la somme consacrée à ces achats. C'est ainsi également que l'on a avancé, de 8 1/2 à 5 heures, l'heure des conférences littéraires; mesure excellente, puisque le public, qui déserait ces séances depuis plusieurs années, y est revenu en foule. Cette année, on a organisé une série de conférences sur le romantisme. M. Lasserre est venu, avec une verve éblouissante, faire le procès du romantisme. M. Giraud lui a répondu. M. Lichtenberger a parlé d'Alexandre Dumas père. Moi-même j'ai montré l'importance de la *Légende des Siècles* dans l'histoire de la Pensée française. Et l'on attend M^{lle} Marguerite Van de Wiele, MM. Spaak, Bénédicte et Kuffrath. Cette série de conférences obtient un très grand succès et l'on en parle partout, même en province. A Anvers et à Liège, récemment, plusieurs personnes m'ont demandé des renseignements à ce sujet.

Mais une revue! C'était une autre affaire. Comment transporter sur la scène les petits incidents du Cercle sans se livrer à des personnalités blessantes ou sans rester dans des généralités vagues qui n'intéresseraient personne? Eh bien, la difficulté a été résolue, comme en se jouant, avec une aisance, une bonne humeur, un tact délicieux, par MM. Stevens et Sand, les heureux auteurs de la revue du Cercle « arthritique » : *L'Huile sur le feu* ou *Prenez garde à la peinture*, revue des Deux Mondes, en deux actes et un prologue. Celui-ci, dit le programme, sera récité au début de la représentation, selon les usages classiques qui ont été signalés par la commission. Et il l'a été fort bien, ma foi, avec un très fin talent de diseur, par M. G.-M. Stevens lui-même, drapé dans la sombre cape du rapin romantique. D'ailleurs la revue tout entière a été jouée d'une façon très amusante par une foule d'artistes du pinceau ou de l'ébauchoir qui semblaient n'avoir jamais fait que cela de leur vie. MM. Cassiers et Crespin leur donnaient le ton, inénarrables tous deux en des rôles de vieux dormeurs de la salle de lecture. Il faut citer aussi M. Sand en Edmond Picard, étonnant de ressemblance, M. Frédéric fils dans le rôle de son père, le dévoué secrétaire du Cercle, et un professionnel, M. H. Witte, dans plusieurs rôles très amusants dont il a tiré le meilleur parti. Le compère était M. Camille Gaspar, élégant à souhait, très à l'aise en Barnum souriant. La commère était l'exquise Gilberte Legrand, qui jamais ne déploya sur un vrai théâtre autant de gentillesse, de grâce, de beauté et de talent.

Et, sans un mot choquant, sans une drôlerie de mauvais aloi, la revue du Cercle artistique n'a été qu'un long triomphe. Les deux représentations que l'on en a données ont fait salle comble et, parmi les spectateurs, les vieux joueurs de billard rivalisaient d'enthousiasme avec les rapins. Une fois de plus, ce sera donc le rire, la joie, la bonne humeur et l'esprit qui auront définitivement réconcilié ces frères ennemis!

GEORGES RENCY

Concours international de Sculpture.

Le Conseil fédéral suisse a ouvert un concours international pour l'érection d'un monument commémoratif de l'Union télégraphique. Les artistes belges désireux d'y prendre part pourront consulter le programme et les plans à l'administration des Beaux-Arts, 3, rue Beyaert. Les projets doivent être déposés au plus tard le 14 août prochain.

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, quatrième concert symphonique durant avec le concours de M. L. Capet, violoniste (Salle Patria).

Dimanche prochain, à 2 h. 1/2, quatrième concert Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye et avec le concours de M. Pablo Casals, violoncelliste, qui interprétera les concertos de Schumann et de Röntgen. Au programme orchestral : Symphonie ita-

lienne (n° 4) de Mendelssohn, *Prélude et Danse* de J. Jongen (première audition) et *Catalonia* d'Albeniz.

Le violoniste Joska Szigeti donnera le 15 février un concert à la Salle Patria avec le concours de M^{lle} Denise Callemien et de l'orchestre Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye.

Les mardis 15 février, 1^{er} et 15 mars, à 3 h, Salle Boute, matinées musicales par M^{lle} Corinne Coryn et Marguerite Laenen.

Le Récital de chant que devait donner le 29 novembre dernier M^{lle} M. Rollet avec le concours de M^{lle} Schöllinx, violoniste, et de M. Minet, pianiste, est fixé au vendredi 18 février, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria. Les places retenues pour cette séance restent valables. Pour tous renseignements, s'adresser à MM. Breitkopf et Hærtel, 68, rue Coudenberg.

Le vendredi 18 février également, concert César Franck par Ch. Delgouffre, M^{me} et M. Ed. Lambert (Salle Érard).

Le Cercle *Piano et Archets* (MM. Bosquet, Chaumont, M^{lle} Dels-tanche, MM. Van Hout et Dambois) donnera au Cercle artistique les samedis 19 et 26 février et le mardi 8 mars, à 4 h. 1/2, trois séances de musique de chambre. Les programmes, fort intéressants, portent, outre deux trios et la *Sérénade* op. 8 de Beethoven, le Concert (sextuor) de Chausson et les quintettes de Schumann, Brahms, Dvorak, Franck et Fauré.

Le quatrième Concert populaire aura lieu au théâtre de la Monnaie les samedi 12 et dimanche 13 mars, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{me} Plaichinger, de l'Opéra royal de Berlin. Il sera entièrement consacré à Strauss et à Wagner. M^{me} Plaichinger, qui a créé *Electra* à l'Opéra de Berlin, chantera le grand monologue d'Electra, ainsi que le final du *Crépuscule des Dieux*.

Nous publierons dimanche prochain une analyse de Rooversliefde, le nouveau drame lyrique de Paul Gilson qui vient d'être joué avec un grand succès à Anvers, une Chronique musicale liégeoise et d'autres articles d'actualité que le manque d'espace nous oblige à ajourner.

PETITE CHRONIQUE

Une société groupant les amis du Livre et de l'Image, analogue à celle des *Cent bibliophiles* de Paris, va se constituer prochainement à Bruxelles. Elle organisera des conférences, des expositions, des visites aux bibliothèques publiques et privées, fera imprimer ou réimprimer des livres offrant un caractère artistique et s'efforcera d'exercer sur le développement de l'imprimerie et de la gravure une influence salutaire. Parmi les promoteurs de la *Société des Bibliophiles et des Iconophiles*, citons MM. Hector de Backer, le prince de Ligne, le baron du Sart de Bouland, le comte de Limbourg-Stirum, Gustave Francotte, Raoul Warocqué, le vicomte de Ghellinck-Vaernewyck, Sam Wiener, Th. Hippert, A. Willems, etc.

Le Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles vient d'apprendre que l'on s'occupe de recueillir des noms de personnes qui voudraient se procurer un abonnement à un prix réduit; l'on parle même d'un abonnement au prix de cinq francs. Le Comité croit devoir attirer, à nouveau, l'attention du public sur les décisions précédemment prises et il le met en garde contre des agissements qui sont de nature à l'induire en erreur.

C'est mercredi prochain qu'aura lieu, au Ministère des Sciences et des Arts, en présence de témoins spécialement désignés, le dépouillement du scrutin pour le jury du prochain Salon.

Le Cercle *Pour l'Art* a inauguré hier au Musée moderne son exposition annuelle.

M^{lle} Baudin ouvrira demain au Cercle artistique une exposition de ses bijoux (clôture le 16).

M. L. Boiarski a commencé hier à l'Université Nouvelle (67, rue de la Concorde) une série de trois conférences sur la littérature russe. Il étudiera demain, lundi, à 8 h. 1/2, Léon Tolstoï et son œuvre, et mercredi, à la même heure, Maxime Gorki et son œuvre.

— Les conférences de M^{lle} A. de Rothmaler sur *George Sand* commenceront jeudi prochain, à 8 h. 1/2.

M. Henri Guilbeaux fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple (salle Blanche), une conférence sur la *Poésie des machines*. Lecture d'extraits des œuvres de Verhaeren, Walt Whitman, Jules Romain, J. Lecomte, etc.

Le théâtre de la Monnaie est tout aux études d'*Eros vainqueur*, dont on a commencé la semaine dernière à régler la mise en scène.

M. Pierre de Bréville se montre très satisfait de ses interprètes. On n'attend que le retour de M^{me} Croiza pour commencer les répétitions d'ensemble dans les décors.

De son côté, M. Galeotti préside aux études de *la Dorise*. On répète également *Pailleasse*.

Pour célébrer le Centenaire de Haydn la *Société internationale de musique* a pris une jolie initiative en priant six compositeurs appartenant à des tendances diverses de composer, en hommage au maître, une page de musique pour piano dont les lettres du nom de Haydn formeraient le thème. Ces compositeurs sont MM. C. Debussy, P. Dukas, R. Hahn, V. d'Indy, M. Ravel et Ch.-M. Widor. Les six compositions, fort intéressantes par les nuances de tempéraments qu'elles reflètent, sont gravées dans le dernier Bulletin mensuel de la S. I. M.

De Paris :

La prochaine exposition organisée à Bagatelle par la Société nationale des Beaux-Arts sera consacrée au Portrait d'enfant. On y réunira des œuvres exécutées de 1789 à 1900.

Le gouvernement vient de commander à Rodin la décoration picturale d'une des salles du futur Musée du Luxembourg au séminaire de Saint-Sulpice.

Un comité composé de femmes de lettres vient de se constituer en vue d'ériger par souscription à Paris un monument à la mémoire de M^{lle} de Staël. Une matinée aura lieu le 28 janvier au théâtre Sarah Bernhardt avec le concours de M^{me} Sarah Bernhardt et d'artistes de la Comédie Française, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, etc., au bénéfice du monument.

Chloé : joli nom pour une revue jeune. C'est celui dont MM. P.-R. Cousin, Ch. Moulié et M. Prouille ont baptisé la gazette littéraire qu'ils viennent de fonder à Paris (145, rue de Rome) et dont le premier fascicule s'ouvre sur un poème, *Avril*, d'Emile Verhaeren.

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE
DE
TAPIS D'ORIENT

FONDÉE A PARIS EN 1844

IMPORTATION DIRECTE
DE TURQUIE, DE PERSE ET DES INDES
AUTHENTICITÉ GARANTIE

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le théâtre de l'Oeuvre donnera au théâtre Marigny les 7, 9, 11 et 12 février quatre soirées exceptionnelles avec le concours de la célèbre Compagnie Sicilienne sous la direction artistique de M. G. Grasso. Les spectacles seront composés des œuvres suivantes : *Feudalismo (Terra Baiza)*, d'A. Guiméra; *la Mort civile*, de P. Giacometti; *Malta*, de G. Capuana; *Jean José*, de J. Dicenta.

M. Frantz Jourdain, président du Syndicat de la presse artistique, vient de fonder un nouveau prix à la Société des Gens de lettres. Il s'est engagé à verser, sa vie durant, une somme annuelle de 200 francs « destinée au critique d'art, appartenant ou non à la Société, qui aura défendu l'art indépendant et mis en lumière les talents inconnus ou méconnus, soit en France, soit à l'étranger ».

Il paraît, dit le *Guide musical*, qu'un écrivain bavarois, M. Fry Feldmann, aurait obtenu de M^{me} Cosima Wagner le droit de composer une tragédie d'après le livret de *l'Anneau du Nibelung*. L'œuvre pourrait être représentée partout avec de simples intermèdes musicaux.

M. Ph. Zilcken, l'aquafortiste et écrivain hollandais bien connu, vient d'offrir au Rijksmuseum d'Amsterdam un choix d'eaux-fortes et de lithographies de M. A. Stengelin, de l'œuvre gravé duquel il a dressé un catalogue descriptif.

Une amusante anecdote du *Gil Blas* :

Un peintre allemand, ami d'un marchand de tableaux, se promenait sur les bords de l'Oise, chers à Daubigny et à d'autres artistes. Il arrive dans une auberge, à Auvers-sur-Oise. Que voit-il au mur? Deux superbes tableaux de Van Gogh, puissants et colorés.

Il s'approche du patron et lui dit :

— Vous avez là deux tableaux qui m'intéressent. Me les céderiez-vous?

Le patron le regarde, l'air finaud.

— Ces tableaux! Ah! oui, mais je sais ce qu'ils valent. Il ne faut pas me la faire.

— Dites votre prix.

— On m'en a offert 50 francs. Mais je ne suis pas si bête. Je ne les lâche pas moins de 80 francs.

Les quatre louis furent déposés immédiatement dans la main de l'aubergiste qui s'y connaît. Et hier les deux tableaux ont été vendus 20,000 francs par le marchand de tableaux.

Sottisier :

Il a une décoration solaire, une rosette où toutes les couleurs de l'arc-en-ciel donnent une sensation de rouge.

JEAN DE BONNEFON. *Le Journal*, 1^{er} février.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉAT DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noiré, Segantini, Tarkoff. Il forme un beau volume petit in 4°, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS -- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un beau Livre : *Auguste Rodin* par Judith Cladel (OCTAVE MAUS). — Edouard Rod (LÉANDRE VAILLAT). — Dans les bas-fonds (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Tableaux des Hospices (O. M.). — Au Cercle Artistique : *Exposition Henri Thomas* (F. H.). — Notes de Musique : *Le Concert Durant* (CH. V.). — Le Jury du prochain Salon. — Un nouveau drame lyrique : *Rooversliefde* (J. C.). — La musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

UN BEAU LIVRE

C'est du *Rodin* de Judith Cladel que j'entends parler. Et si je le désigne ainsi, c'est qu'au mérite de l'écrivain qui le signa, à l'éloquence d'une préface de Camille Lemonnier, à la noblesse des leçons d'esthétique que recèle le précieux écrin façonné par une habile main féminine s'ajoute une qualité assez rare pour justifier l'épithète : celle de la plus riche, de la plus somptueuse « toilette » éditoriale.

Aucun volume plus parfait n'est sorti des presses belges. Le papier à la cuve fabriqué par les papeteries d'Arches au filigrane « Auguste Rodin », l'impeccable typographie du texte, la fidélité des reproductions en couleurs, la pureté des illustrations tirées sur presse à bras en héliogravure et en héliotypie, tout concourt, avec la sobriété de la couverture qu'orne un croquis synthétique du maître, à l'agrément de cet ouvrage, que les soins inlassables de M. G. Van Oest ont rendu digne de l'artiste illustre dont il célèbre le génie.

On ne se doute guère, en général, du travail patient et minutieux, des études, des recherches, des efforts, des frais que nécessite l'entreprise d'un volume de luxe et d'art. Reportez-vous à vingt-cinq ans, et rappelez-vous ce qu'était alors en Belgique l'industrie du Livre. Quelle banalité, quelle routine dans l'impression, quelle pauvreté d'ornementation, quelle absence de goût ! Grâce à l'initiative de quelques éditeurs soucieux de renouer les nobles traditions de jadis, — Edmond Deman à Bruxelles, Paul Busschmann à Anvers, Auguste Bénard à Liège, sans oublier Ferdinand Larcier qui stimula l'incessante activité de M. Edmond Picard, — nos publications se sont peu à peu transformées. Des artistes ont été appelés à y coopérer. Des caractères plus harmonieux, des ornements d'un style plus pur, des lettrines et culs-de-lampe mieux choisis, des améliorations successives dans les multiples détails du Livre ont peu à peu régénéré un art dont nous déplorions la décadence. Arrivé après les autres, M. Van Oest a profité de l'expérience acquise et des progrès réalisés par ses prédécesseurs. Mais son extraordinaire fécondité d'éditeur lui a fourni, à son tour, maintes occasions de perfectionner notre bibliopée, et les ouvrages d'esthétique, de documentation et d'histoire de l'art qu'il lance avec profusion dans la circulation rivalisent dorénavant avec les plus belles publications de l'étranger.

La fondation de la Maison du Livre, qui concentre l'activité de notre renaissance typographique et où se succèdent les conférences et les expositions destinées à en propager l'esprit, celle du *Cercle d'Études typographiques* qui la précéda de quelques années sont

la conséquence de ces efforts répétés. Elles marquent l'orientation nouvelle que subit en Belgique le souci de transmettre à la postérité la pensée écrite. Souhaitons que leur action parallèle excite de plus en plus le zèle des éditeurs et développe dans le public le goût des publications élégantes.

L'occasion était belle, pour un bibliopole fervent d'art, de créer un livre de haute tenue et d'aspect magnifiquement artistique. Qui, mieux que Rodin, eût, parmi ceux d'aujourd'hui, mérité ce respectueux et magnifique mémorial? Avec raison, M^{lle} Judith Cladel l'assimile aux chefs de peuples dont Émile de Saint-Auban a dit : « Ils sont l'aboutissement, la formule et le résumé d'une suite d'instincts et de rêves qui trouvent dans leur énergie un plein épanouissement; ils sont l'expression d'une époque, ils sont la rose la plus forte qui fleurit au sommet du rosier; en eux l'arbre salue les activités de la sève. »

Fixer la physionomie de ces héros, citer leurs paroles, énoncer leurs pensées, c'est dévoiler un peu de l'éternité qu'ils recèlent. A tous les procédés d'analyse qu'eût pu employer, pour composer son livre, l'auteur d'*Auguste Rodin* (1), je préfère la méthode très simple que lui a dictée son cœur : écouter le maître devant ses œuvres et recueillir ses paroles, en s'efforçant de reconstituer les circonstances extérieures dans lesquelles celles-ci tombèrent de ses lèvres.

C'est le vivant récit du commerce amical qui, durant plusieurs années, unit au maître illustre deux jeunes filles éprises de beauté. De fréquentes visites à l'atelier de Rodin, des promenades dans Paris, des entretiens devant quelques-uns des chefs-d'œuvre du Louvre, un voyage en Hollande, où M^{lle} Judith Cladel s'employa, par un cycle de conférences et par des expositions, à faire admirer et aimer Rodin davantage, telles sont les occasions qui s'offrirent aux deux amies de transcrire des enseignements tantôt pathétiques, tantôt familiers, mais invariablement inspirés par l'enthousiasme de la Vie et de l'Art.

Le livre de Judith Cladel, c'est, en grande partie, — et ceci ne diminue en rien le mérite de l'écrivain dont s'affirme par là la modestie — l'œuvre de Rodin lui-même. Il y revit non seulement dans les quatre-vingt-dix reproductions de ses œuvres, dans ses eaux-fortes originales, dans ses portraits, mais aussi dans les axiomes esthétiques qui, sortis de sa bouche, on l'immutabilité d'un dogme, dans les leçons que lui suggère la vue d'une sculpture antique, d'un vase, d'un fragment d'architecture. On l'entend discourir. On le voit penser. Et les préceptes que lui dicte sa méditation

(1) *Auguste Rodin; l'œuvre et l'homme*, par JUDITH CLADEL. Préface par CAMILLE LEMONNIER. Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire, G. Van Oest et C^{ie}.

sont empreints d'une morale supérieure qui s'allie au sentiment artistique : « Il ne faut pas transiger avec sa conscience, même pour ce qu'on appelle des riens; plus tard, ces riens deviennent tout... »

— L'Art n'est que la Vérité. Mais où est-elle la Vérité? Elle est éparse; il faut le don de la sentir, de la découvrir et de la concentrer. On n'y parvient que par le goût : c'est l'aimant qui l'attire...

— Un de mes amis, constructeur de navires m'a raconté que pour bâtir les grands cuirassés, il ne s'agit pas seulement d'en composer et d'en combiner mathématiquement toutes les parties; si elles ne sont pas ajustées par un homme de goût, capable de déranger les mathématiques dans la juste mesure, le navire navigue moins bien, la machine est ratée. Il n'existe donc pas de règles fixes. Le Goût est la loi suprême, c'est la boussole de l'univers... Et cependant il doit y avoir en art quelques lois absolues, puisqu'il y en a dans la Nature et que ce sont les gardiennes du Monde... »

Le volume est rempli de ces citations. Avais-je raison d'affirmer qu'à tous égards c'est un beau livre?

OCTAVE MAUS

ÉDOUARD ROD

Édouard Rod vient de mourir à l'âge de cinquante-trois ans, à Grasse, dans ce midi dont il voyait pour la première fois les paysages d'ocre et d'azur. Il m'est impossible d'analyser son œuvre en quelques lignes. Elle est considérable et variée : des essais, des romans, et même du théâtre. Elle trouve cependant son harmonieuse unité dans les origines de son auteur. Il gardait de ses origines suisse et protestante un esprit critique et un sens très fin des responsabilités morales, et il aimait à présenter dans ses livres des débats de conscience d'une subtilité délicate, des *cas* qui auraient ravi un prêtre et un confesseur. Parti du réalisme de Zola, il aboutissait à cette sorte de ferveur noble qu'on définirait *l'idéalisme*, si ce terme n'avait un sens aussi vague, et je répéterais volontiers, à propos de lui, ce mot de Goethe qu'il citait lui-même en terminant son essai sur le dieu de Weimar : « Celui qui s'efforce en une aspiration constante, celui-là peut-être sauvé! »

Les montagnes de son pays natal ont fourni à ses fictions romanesques un décor vigoureux et limpide, qui domine les débats de sentiments ou d'idées : rappelez-vous *Là-Haut* ou le début de *L'Ombre s'étend sur la montagne*. Mais dans les idées débattues, on sentait la culture étendue de cet écrivain suisse, qui habitait Paris, mais qui était ouvert à tout et occupait dans les pays latins une place analogue à celle qu'occupe au nord de l'Europe un George Brandès. Cette culture communique à son œuvre une sorte de vibration prolongée, des résonances subtiles et profondes; et c'est là précisément ce qui nous intéresse chez les écrivains de la Suisse comme de la Belgique : ils servent d'intermédiaires entre le génie français et le génie des autres pays, surveillent les invasions barbares, les réglementent, les domestiquent; ils sont les ducs de ces marches littéraires.

Je ne puis oublier enfin qu'il était bienveillant aux jeunes, et

qu'il leur donnait, de préférence à cette phraséologie aimable que les « maîtres » prodiguent volontiers, des conseils précis et une aide efficace. Lui qui était si occupé, il trouvait le temps de lire des manuscrits, de les annoter, de les porter chez un éditeur. Cette inlassable générosité, il l'étendait à tous ses confrères. Je l'ai vu, la veille de son départ, écouter avec impatience une de ces conversations « rosses » dont les écrivains sont à l'habitude si friands. Il était question, cependant, d'un de ces bandits de lettres qui ne lisent même pas ce qu'ils ont signé. Édouard Rod, brusquement, parla d'autre chose, de ce midi où il devait mourir quelques jours après.

« Je serai de retour au mois de mai, me dit-il en me quittant ; ainsi je ne connaîtrai pas l'hiver. »

Il n'a pas connu l'hiver.

LÉANDRE VAILLAT.

DANS LES BAS-FONDS.

Il n'y a pas plus de méthodes qu'il n'y a d'écoles. Il n'existe, en littérature, que des tempéraments, qui se développent suivant leur norme particulière — avec les moyens qu'il leur faut.

Ainsi, à propos de l'étude des milieux et des atmosphères, vous pouvez aussi bien préconiser l'intuition et l'étude directe. Un homme de talent emploiera tout naturellement le système adapté à son intelligence et à sa sensibilité. Vous n'aurez à le juger que sur les résultats.

Lorsque l'attention du public lettré se porta sur M. V. Cyril à l'occasion de son livre : *Une Main sur la nuque* (1), on parut fort étonné d'apprendre que l'auteur n'était pas un loqueteux. Cette littérature s'apparentait d'une façon si étroite à celle de Maxime Gorki qu'on voulait en inférer des ressemblances personnelles. Or, non seulement M. Cyril était un parfait gentleman, d'une urbanité un peu distante assez rare chez les hommes de lettres en général, mais encore il ne fréquentait pas, même sous des déguisements romanesques, les milieux dont il savait si bien peindre la misère. Il restait chez lui et, muni de quelques renseignements, recréait, par la seule force de son imagination, les êtres et les choses, les scènes et les personnages de ses intenses petits drames. Certains esprits chagrins voient là une sorte d'impertinence vis à vis de la réalité. Leur point de vue me paraît aussi puéris, aussi sommaire que le point de vue contraire. Je le répète, chacun est libre de ses moyens. Si M. Cyril possède une puissance de cristallisation assez forte pour organiser autour des éléments fournis par l'information la couleur et le prestige de la réalité, la suggestion de l'ambiance, félicitons-le d'un don aussi précieux. Mais ne ménageons pas davantage notre admiration à M. J.-H. Rosny aîné qui, avant d'écrire *la Vague rouge* (2), s'est mêlé de façon très intime aux milieux révolutionnaires, jusqu'à les connaître, par lui-même, à fond.

Et après tout, le mot méthode lui-même est faux.

Ainsi, ce n'est pas pour écrire *la Vague rouge* que M. J.-H. Rosny aîné a conservé depuis sa jeunesse des accointances avec le peuple et les pauvres. Ce n'est même point par curiosité littéraire. C'est par goût. Toujours, si brillante, si mondaine qu'elle fût, sa vie a voulu garder là une racine. Toujours son âme philanthrope s'est penchée avec une intelligente pitié sur ces bas-fonds. Il sent qu'il y a là une réserve inépuisable d'émotions, il ne veut pas perdre le contact. Comment s'exerce ce contact, comment le philosophe du *pluralisme*, comment le précieux psychologue d'*Une Reine*, le rêveur merveilleux des *Xipéhus* reste-t-il en communion avec la tourbe furieuse, passionnée, pleine de boue et de sang et de larmes, que roule *la vague rouge* des justes revendications sociales, c'est ce que je n'ai pas à examiner ici. Je sais seulement

que l'écrivain, sans se mêler au mouvement lui-même, ce qui lui ôterait de son impartialité, connaît les individus et les foules qui y prennent part et que sa sympathie sincère n'a jamais été suspectée par eux.

Et de fait, il n'est pas sur cette question si brûlante d'œuvre plus sereine. Chose curieuse, cette sérénité, au lieu de venir de l'indifférence, est due au contraire à l'intérêt passionné qu'y a pris l'auteur. Seulement, cet intérêt ne porte pas sur les idées, mais sur les êtres. J'ai lu avec attention ces cinq cents pages. Je n'ai pas deviné une seule des opinions de l'auteur. S'il en a, il les réserve, et il a bien raison. Cela lui donne toute latitude pour faire aller jusqu'au bout de leur logique les porteparoles des opinions qui s'expriment dans son livre. M. Rosny ne prend pas parti : il oppose des partis. Il ne revendique rien : il montre les forces montantes de la revendication. Il en indique également les tares, les fautes, les erreurs. C'est un psychologue, ardent si vous voulez, passionné, mais de gestes calmes. Il développe, avec la même science tranquille, les replis de l'âme d'Alfred Casselles, l'assassin antimilitariste, et la fatalité qui veut que les forces bourgeoises de l'ordre et de la répression aient — tout au moins jusqu'à aujourd'hui — raison des efforts maladroits d'un peuple abimé par les longues servitudes ouvrières et nourri d'illusions verbales.

Le style de cette œuvre farouche et belle est bien celui qui convenait : truculent, riche, barbare, mêlé d'argot et de poésie, vivant surtout d'une vie intense, brutale, sauvage, et d'un si rapide mouvement que les cinq cents pages sont aussi vite achevées que le serait la moitié. A l'avoir parcouru en tout sens, à l'avoir vu à toute heure du jour et de nuit, à connaître les moindres nuances d'âme des foules qui l'habitent, M. J.-H. Rosny aîné peut décrire cet univers d'usines et de terrains vagues comme il lui plaît, *sous l'angle* qu'il veut. Du reste, malgré tout, surpris d'une telle pénétration, surtout que cette pénétration de réaliste ne gêne en rien les idées du philosophe, les vues du moraliste. La pensée de M. Rosny, toute pétrie de tendresse humaine et de métaphysique, entoure cette portion d'humanité souffrante qu'il dépeint, absolument comme les ciels sereins et les frissons du large entourent ce coin du monde artificiel et tragique. Avec *la Vague rouge*, nous sommes, malgré certaines apparences, étrangement loin du réalisme.

Les pauvres êtres auxquels M. Cyril s'intéresse dans *Une Main sur la nuque* sont bien plus bas que ceux de *la Vague rouge*. Car les foules conquises par les paroles chaleureuses de François Rougemont, pour misérables qu'elles apparaissent, gardent encore un semblant d'existence sociale : il reste en elles de la jeunesse, de la force, et surtout l'espoir, le désir d'être heureux, en bloc et chacun pour soi.

Tandis que les personnages des nouvelles de M. Cyril sont tout à fait des déclassés, des déçus. Ils ont dégringolé, échelon par échelon, jusqu'au bas, jusqu'au tas où grouille le déchet des grandes villes : masse amorphe et sans force capable de faire fermenter nulle énergie. Gorki aussi a peint des déçus, mais leur ivresse et je ne sais quelle folle ingénuité due à la jeunesse de leur race les galvanise. Ceux de M. Cyril ajoutent à l'horreur naturelle de leur situation ce surcroît d'horreur que nos civilisations modernes imposent aux misérables qui veulent demeurer corrects. Alors tout est encore plus gris, plus triste, plus morne. Dans ce sens, je trouve que la nouvelle intitulée *Le journal d'un paria* est la plus belle, la plus poignante du volume. Rien n'égale l'épouvantable tristesse d'une pareille fin d'existence. Et l'art en est parfait. M. Cyril a su doser, avec un sens merveilleux, l'effroi, la pitié, l'espoir. On suit, sursaut à sursaut, l'agonie de ce pauvre bougre, agonie qui dure un an, avec des alternatives d'espérance suivies d'écrasements plus définitifs encore. On le voit se débattre contre d'invisibles ennemis, contre l'égoïsme universel, contre la malchance, contre rien. Il roule de garnis en garnis, toujours plus misérable. Il tente tous les métiers, fréquente toutes les épaves, et il sait qu'il dégringole, et que rien ne peut l'arrêter, et la folie s'insinue avec la misère, avec la faim dans sa pauvre cervelle, et il finit par se suicider.

A côté d'un si absolu dénuement, d'un désespoir aussi effrayant, les petites misères bureaucratiques et bourgeoises d'*Évariste*

(1) V. CYRIL. *Une Main sur la nuque*. Paris, Éd. de l'Union de littérature et d'art (librairie F. Tassel).

(2) J.-H. ROSNY aîné. *La Vague rouge*. Paris, Plon.

Bougrelin paraissent bien supportables. Mais tout est relatif, et ce modeste employé, après tout, meurt comme le paria, comme l'alcoolique d'*Une Main sur la nuque*, comme l'assassin de l'*Expiation*, victime de cette terrible fatalité moderne qui s'appelle l'inadaptation, fléau dont les victimes après tout se chiffrent par centaines de mille. Dans un style sobre, sans fleurs et sans tirades, M. Cyril, qui ne prétend qu'être un conteur, nous fait penser à ces choses graves, et sans doute, hélas ! irrémédiables.

M. V. Cyril pourrait, s'il le voulait, devenir un romancier puissant. Mais peut-être ne s'y refusera-t-il point. Et je reconnais avec plaisir l'unanimité de la critique admirant ce parfait début.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Les Tableaux des Hospices.

Le *Petit Bleu* approuve l'avis que nous avons donné, dans notre dernier numéro, au sujet du transfert dans les musées de l'État de quelques-uns des tableaux appartenant aux Hospices de Bruxelles, et notamment du polyptyque de Bernard Van Orley, la pièce capitale de cette collection.

Notre confrère ajoute : « M. Maus semble plaider contre le conseil des Hospices pour que celui-ci consente à laisser placer ces œuvres dans un musée. » Le *Petit Bleu* doit avoir mal compris notre conclusion, qui ne mettait pas en doute (mais peut-être ne nous sommes-nous pas assez clairement exprimé) les bonnes intentions des administrateurs. Nous savions, en effet, que ceux-ci étaient disposés à entrer dans nos vues et qu'une démarche avait été faite en leur nom auprès du gouvernement.

Nous avons souhaité qu'un accord intervint à ce sujet, et nous constatons avec plaisir que ce vœu est partagé par ceux que préoccupe, comme nous, le sort des œuvres d'art dignes d'intérêt.

O. M.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition Henri Thomas.

C'est un art très séduisant que celui de M. Henri Thomas. L'œil ne peut résister au charme provoquant de ce coloris abondant et raffiné à la fois qui rehausse les physionomies de « déchues » que M. Thomas silhouette avec une complaisance non exempte cependant d'une certaine âpreté. M. Thomas n'est pas un coloriste subtil. Sa palette offre plus de luxe, parfois tapageur, que de véritable richesse. Il est vrai que c'est dans le tapage que vivent le plus souvent ces créatures de joie dont la physionomie trahit de si criantes douleurs. Les prostituées de M. Henri Thomas sont de merveilleuses fleurs du mal. On pourrait reprocher au peintre d'avoir sacrifié la véritable observation au pittoresque. Le masque de ses figures a quelque chose d'un peu artificiel. Ses compositions ont moins de style et de caractère, me semble-t-il, qu'il y a quelques années, lorsque le peintre était encore sous l'impression directe du succès mérité de sa *Vénus*. Mais il y a, dans le coloris, une telle vie provoquante, une saveur si troublante, un tel lyrisme, que l'on a vite fait d'oublier ce que la composition peut avoir de hâtif et d'incomplet. Mes préférences vont à quelques *Nus* très beaux, aux natures mortes, dont plusieurs sont de parfaits morceaux de couleur, d'une mise en page originale et brillante, et aux eaux-fortes où M. Thomas excelle incontestablement.

F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

Water-Music ! tel était le titre alléchant de la première œuvre mise au programme de son dernier concert par M. Durant. Il s'agissait d'une de ces nombreuses pièces que Händel écrivit en 1715 pour être exécutée à une fête sur l'eau donnée par le roi

d'Angleterre, à un moment où le futur auteur du *Messie* était plus ou moins tombé en disgrâce. L'effet de la *Water-Music*, qu'un orchestre joua sur un bateau, à quelque distance de l'embarcation royale, fut tel qu'une réconciliation s'ensuivit entre Händel et le monarque.

Le fragment de la *Water-Music* que nous a révélé M. Durant n'est autre chose qu'une suite d'orchestre, dans le genre de celles que Bach écrivit quelques années plus tard ; mais, eu égard à sa destination, il a quelque chose de plus en dehors, de plus allègre et de plus continuellement piquant. L'orchestration en est savoureuse au possible, avec ses chœurs de bois et de cordes, et ses effets pittoresques de cor, de hautbois et de basson. M. Durant en a donné une jolie exécution, légère et rythmée.

Au violoniste Lucien Capet était confiée la mission de jouer la partie solistique de deux œuvres par trop contrastantes : le concerto en *mi* majeur de J.-S. Bach et le concerto de Brahms. A ceux que n'aveugle pas un Brahmsisme suraigu, ou un amour exagéré de la virtuosité violonistique, l'œuvre du maître de Hambourg a paru, malgré sa belle musicalité, aussi longue, aussi fastidieuse, aussi dépourvue d'intérêt que le concerto de Bach avait semblé clair, lumineux, suave et profond. Le tempérament de M. Capet le prédispose à mieux interpréter la musique de Bach que celle de Brahms. Sa vision sereine, classique et contemplative, son horreur du brillant et le timbre archaïque de son instrument font qu'il réalise à merveille ce qu'il y a d'idéalement pur dans le concerto de Bach.

La *Sérénade* en *si* bémol pour deux hautbois, deux clarinettes, deux cors de basset, quatre cors, deux bassons et un contrebasson, de Mozart, est une aimable suite de morceaux pleins de jovialité et de bonne humeur. Elle a paru un peu longue et les combinaisons exceptionnelles qu'offre son instrumentation ont parfois semblé un peu lourdes. Mais il ne faut pas perdre de vue que c'est de la musique de plein air ; isolée d'un programme de concert d'ailleurs trop copieux, et replacée dans son véritable milieu, elle produirait certainement l'effet le plus amusant et le plus pittoresque.

Le concert s'est terminé par une exécution tout à fait excellente du *Camp de Wallenstein*, l'œuvre déjà ancienne et si vivante de M. d'Indy. On ne se lasse pas d'entendre ces pages pleines de mouvement, de verve et de vigueur, et d'une orchestration aussi richement colorée qu'heureusement équilibrée.

CH. V.

Le Jury du prochain Salon.

Le dépouillement du scrutin pour la formation des jurys de peinture du prochain Salon a eu lieu jeudi en présence de MM. E. Verlant, P. Lambotte et Verspiegel, représentant l'Administration des Beaux-Arts, Van Nieuwenhuizen, secrétaire de la Société des Beaux-Arts d'Anvers, Bodlaert, secrétaire de la Société des Beaux-Arts de Gand et C. Gaspar, secrétaire de la Fédération des Cercles d'art de Bruxelles. En voici le résultat :

I. BRABANT. Votants : 159. Élus : MM. Gilsoul (103 voix), Bastien (100), Courtens (67), Fabry (64), Mathieu (60). *Suppléants* : MM. Verhaeren (55), Richir (50), Gouweloos (43), Delville (29), Oleffe (27) et Van Holder (27).

II. ANVERS. Votants : 113. Élus : MM. Farasyn (83), Looymans (82) et De Vriendt (79). *Suppléants* : MM. V. Hageman (27), Daeje (22) et Renis (16).

III. LES DEUX FLANDRES. Votants : 35. Élus : MM. Viérin (19) et Delvin (18). *Suppléants* : MM. Baertsoen (7) et Hoorebant (5).

IV. LIÈGE et les autres provinces. Votants : 23. Élu : M. E. Carpentier (19). *Suppléant* : M. Tombeur.

Le dépouillement pour les délégués de l'Aquarelle, du Pastel, du Blanc et Noir et de la Sculpture se fait au moment où nous mettons sous presse.

Un nouveau drame lyrique.

Rooversliefde, un acte de PAUL GILSON.

(Correspondance particulière de l'Art moderne.)

D'un livret médiocre et banal, M. Gilson a fait un acte musicalement très beau et très émouvant. Le livret, c'est l'éternelle histoire de la femme qui oublie son mari pour retourner au fiancé qu'elle aimait jadis; ce sont les inévitables coups de théâtre déjà si vieillissés, c'est la vengeance trop tapageuse du mari; puis c'est la femme qui tue son mari pour enfin se tuer aussi.

Malgré la totale absence d'intérêt de cette donnée, M. Gilson a réalisé quelque chose de beau, parce que sa musique ne se borne pas à accompagner l'action mais qu'elle exprime ce qu'il y a sous cette action de profond, de tragique et d'intensément humain. Ce fut une révélation que cette œuvre d'un musicien dont nous connaissions le côté plus savant, plus austère, mais, disons-le aussi, moins poignant.

L'ouverture de *Rooversliefde* met en lumière les caractères distinctifs de l'art de Gilson : le mouvement, l'allure, la variété, la facture solide. Puis le rideau s'ouvre : les chœurs sont évidemment très bien faits et intéressants, mais, jusqu'ici, rien de saillant à citer. Mais voici qu'Elena chante une plainte, un regret exquisément accompagné par l'orchestre; les harpes ont de fluides trainées de larmes et la phrase mélodique se déroule très pure et très doucement triste. L'arrivée de Pietro (le mari d'Elena) a beaucoup de vie, ainsi que les scènes suivantes. Ici se place une page très belle : une prière dite d'abord par Pietro et reprise par le chœur, d'une simplicité grave et imposante. Après le départ de Pietro, Filippo revient vers Elena et cette scène, où d'abord Elena lutte contre celui qui l'aime et contre son propre amour, puis cède à la force de sa passion, est certes une des plus belles de la partition. Dans le duo, la musique atteint les régions les plus ignorées de l'amour et elle traduit d'une façon troublante les secrets élans du cœur.

Après cet admirable duo, on eût souhaité que l'action se continuât moins en faits qu'en expression, qu'elle fût plus, en un mot, intérieure. Malheureusement (et la faute en est uniquement au livret) une scène entre Elena et sa mère, bien que traitée avec beaucoup de maîtrise, n'ajoute guère au pathétique de l'ensemble.

Quand Pietro revient et que sa mère lui apprend la faute d'Elena, la douleur sauvage et brutale de cet homme est rendue avec une grande puissance. La lutte entre Pietro et Filippo, les supplications d'Elena, le départ de Pietro, ses dernières menaces de haine, tout cela est conduit d'une façon rapide, saisissante, et avec sûreté. Filippo et Elena veulent fuir, mais la mère de Pietro les en empêche. L'effet le plus tragique se produit alors à l'orchestre : les deux amants se sentent de toutes parts entourés d'obstacles qu'ils n'essaieront même pas de surmonter; leur angoisse les réunit dans l'amour et peu à peu s'apaise pour faire place à un grand calme désolé. Les accents que M. Gilson a trouvés là sont d'une justesse émouvante.

Si *Rooversliefde* se termine par des coups de fusil d'un désastreux effet de mélodrame, la faute en est encore au livret et cela n'atteint pas la musique. Du début à la fin, celle-ci se déroule, en effet, d'une manière parfaitement logique, sans aucun trou, sans nulle défaillance. Le récitatif est dans presque toute la pièce rapide et serré. Souvent la phrase chantée est continuée par un instrument, et l'impression produite ainsi est d'un grand charme car il semble qu'on pénètre avec une clairvoyance plus aiguë les sentiments exprimés par autre chose que le personnage et qui paraît pourtant émaner de lui. L'orchestre et les voix se complètent et s'équilibrent fort heureusement. Cependant dans le premier duo d'Elena et de Filippo les voix sont, au début, à découvert; l'orchestre soutient et prolonge une tenue et ne reprend son rôle agissant et expressif qu'avec infiniment de discrétion. Dans leur second duo, au contraire, l'orchestre traduit presque seul l'amour exalté d'abord, puis assagi, et qui enfin s'achève dans une résignation à la fois désespérée et sereine.

Cette œuvre fut interprétée au Théâtre lyrique par M^{me} De Potter-De Mey, MM. Moes et Collignon avec beaucoup de bonne

volonté, ce qui ne veut pas dire qu'elle le fut d'une façon suffisante. M. Schrey conduisit vaillamment l'orchestre et le public aversois acclama longuement et chaleureusement l'œuvre et l'auteur.

Par *Rooversliefde* nous avons appris à connaître un aspect nouveau de l'art de M. Gilson, aspect plus humainement émouvant, plus directement sympathique et peut-être même plus personnel.

J. C.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le programme de la douzième *Heure de musique* élaboré par l'*Œuvre des Artistes* avait attiré une foule (surtout féminine) très distinguée et curieuse des questions artistiques. La personnalité de M^{lle} Marguerite Rollet, dont le talent caractéristique et l'intelligence réfléchie ont été remarqués partout en Belgique, y était pour une bonne part, attendu que les mélodies annoncées par la charmante cantatrice n'étaient pas nouvelles pour nous; mais son interprétation était l'affaire essentielle. L'*Ile heureuse* de Chabrier, *Nanny* et la *Cigale* de Chausson furent tendres, nerveuses, doucement balancées ou scandées avec une spontanéité incontestable d'expression. La *Sérénade* de Fauré, bien distribuée mais un peu grise, puis surtout le *Colloque sentimental* de Debussy et *En Rêve* de R. de Castéra montrèrent la souplesse de tempérament et la virtuosité de l'analyste chez M^{lle} Rollet. On l'applaudit beaucoup.

Le Quatuor Charlier, à qui nous devons de connaître les œuvres de Scontrino, donnait, cette fois, le n° 3 en *la* mineur. L'*andante sostenuto* part d'un motif assez banal pour passer à un thème propice aux modulations, et il s'en succède à flots sur des fonds très accidentés de sentiments, dans une allure *allegretto moderato*. Le menuet est la partie la plus originale de l'œuvre, tant par des sonorités de flûtes et de hautbois que par sa spirituelle évocation d'un monde Louis XV; la romance et le final prétendument *molto appassionato* sont d'essence plus commune et d'inspiration moins féconde. La tristesse de l'auteur se cantonne malheureusement dans un mineur obstiné sans aucun repos en majeur; cela use l'émotivité de l'auditeur. Les interprètes furent très habiles et méritèrent de longs bravos à chaque partie.

* *

Aux *Grands concerts symphoniques*, nous avions un régal en perspective : une association d'œuvres à contrastes, ce qui repose l'attention, une étonnante violoniste, Edith Voigtländer, que nous nous réjouissons de réentendre, et une primeur due au jeune maître Victor Vreuls. L'excellent directeur du Conservatoire Grand-Ducal de Luxembourg.

M. Debève mena son orchestre avec beaucoup d'autorité. L'ouverture d'Egmont, bien rythmée et grandiose, le poème orientalo-russe *Dans les steppes de l'Asie centrale* de Borodine, reprise sympathique aux Liégeois après vingt-deux ou vingt-trois ans d'entr'acte, l'*Introduction* et la spirituelle *Polonaise* de Boris Godounov, où Moussorgsky se dégage déjà par son allure personnelle et sa vivante orchestration, la *Marche de Sigurd Jorsalfar*, vraiment entraînante et joyeusement colorée, furent parfaitement stylés.

La virtuosité de la jeune Edith Voigtländer est définitive : la *Ronde des Lutins* de Bazzini suffit à le prouver. Elle eut une belle tenue dans la *Bourrée* de Bach et du charme dans le *Nocturne* n° 2 de Chopin (mais foin de ces transcriptions!). Rien ne laissa à désirer dans le *Concerto* de Mendelssohn. L'individualité se marque déjà dans la succession des timbres et la sobriété des coups d'archet. Un grand succès et de nombreuses ovations.

Le *Werther* d'après le roman de Goethe est digne des œuvres antérieures de Vreuls. Les thèmes, souvent étendus et susceptibles de fragmentation, sont tous éminemment mélodiques et caractérisent clairement les personnages : enfants espiègles, Charlotte, Albert, Werther, Armin et sa fille; le motif du désespoir et de la mort est le plus impressionnant et il laisse l'auditeur dans son état de profonde et douloureuse émotion. Orchestration richissime, polyphonie heureusement éclairée par le conflit des timbres,

puissance formidable de sonorités troublantes, enchainements infernaux d'harmonies dissonnantes, toutes les ressources modernes se combinent ici avec une science magistrale. Nous souhaiterions seulement quelques éliminations dans les explosions du trouble moral et du désespoir exaspéré; quelques unissons entre certains instruments aboutiraient à un maximum d'effet, tandis que les emmêlements indistincts de traits en tous les coins de l'orchestre suppriment le coloris et la ligne; cela devient des zigzags en tons neutres et l'angoisse de l'auditeur répond plutôt à la crainte de voir s'embourber le compositeur et les interprètes qu'à la terreur des personnages. A part cette réserve, toute l'œuvre est de haute genèse, de forte constitution et de grande lignée artistique. Le glissement des phrases les unes sur les autres ou en se succédant est beethovénien, l'ampleur des développements et l'étonnante audace des contrepoints rappellent Strauss, et l'enchaînement des idées se rattache à la logique wagnérienne. Ainsi se forme une personnalité complexe que prépara, il y a quelque quinze ans, Vincent d'Indy. L'auteur, qui dirigeait, fut fêté comme il le méritait et l'orchestre également, après cet assaut ardu; succès bien légitime!

GEORGES RITTER.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

A l'Olympia, un assez gros vaudeville, *M. Zéro*, de MM. Gavault et Monézylen, a succédé à la *Petite Chocolatière*. Il est très difficile de raconter cette farce assez drôle qui repose sur une théorie médicale impossible à exposer ici. Contentons-nous de dire qu'on a ri d'une façon toute rabelaisienne aux mots salés, aux situations risquées, aux quiproquos compliqués d'une fantaisie qui n'est pas dépourvue d'esprit.

Le théâtre de l'Alcazar a la vogue cette année. Non seulement, avec sa troupe ordinaire, il nous donne d'excellentes représentations de pièces dont aucune n'est sans intérêt, mais il a la chance d'abriter de grandes vedettes en tournée qui lui amènent la foule. La semaine dernière, M. Lebargy s'y faisait acclamer dans le *Marquis de Priola*; cette semaine, c'est Réjane, l'admirable Réjane, qui nous force à applaudir le *Refuge*, l'étrange et brutale pièce de M. Niccodémi. Sans elle, je ne crois pas que l'on goûterait beaucoup cette histoire d'adultère en partie double : la femme trompant le mari; le mari, pour se venger, trompant sa femme avec la fiancée du séducteur, et celle-ci, apprenant qu'elle n'a été qu'un instrument de vengeance, voulant quitter son amant, tandis que l'épouse légitime la supplie de rester auprès de son mari. Tout cela est pour le moins bizarre. Convenons, pourtant, que M. Niccodémi a sauvé toutes ces situations plutôt gênantes par la fougue, la chaleur d'une âme tout italienne d'accent. Et puis, et surtout, il y a Réjane! Réjane qui est le tact autant que l'émotion, et qui, à force de talent, nous oblige à oublier ce qu'il y a de pénible dans les scènes où elle joue. M. Garry, dans le rôle du mari, l'a très adroitement secondée, et M^{lle} Dermoz a su ne pas passer inaperçue.

Les représentations du *Refuge* ont interrompu pendant trois jours celles des *Amants de Sazy*, la charmante pièce, — assez discutée cependant, — de M. Romain Coolus. M^{lle} Arlette Dorgère y obtient un grand succès. M. Charles Buguet, dont d'aucuns vantent le naturel parfait, est critiqué par d'autres à cause de la brusquerie de son allure. Il y a aussi une petite fillette, la petite Yoyo, qui joue un rôle dans la pièce. Elle a, chaque soir, sa copieuse part d'applaudissements.

Au Molière, la *Vie Joyeuse*, opérette inédite de MM. Hirschmann et Antony Mars, a eu un énorme succès de première : salle splendide, recette considérable au profit des inondés français. Les spectateurs ont beaucoup admiré la verve, l'entrain de la pièce, la beauté des décors et des costumes ainsi que l'homogénéité de l'interprétation.

G. R.

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à la salle Patria, quatrième concert Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye et avec le concours de M. Pablo Casals, violoncelliste. Première audition de *Prélude et Danse* de J. Jongen.

Demain lundi, à 8 h. 1/2, audition d'élèves à la *Scola Musicae*, 90, rue Gallait. — Le même jour, même heure, local Patria (petite salle), conférence par M^{lle} Biermé sur la *Mélotie chez les Musiciens belges*. Illustrations musicales par M^{lle} Rosa Piers.

Mardi, à 3 heures, salle Boute, première matinée musicale de M^{lles} Corinne Coryn, violoniste, et Marguerite Laenen, pianiste. — A 8 h. 1/2, salle Patria, concert donné par le violoniste Joska Szigeti sous la direction de M. Théo Ysaye et avec le concours de M^{lle} D. Callemien, cantatrice.

Vendredi, à 8 h. 1/2, salle Patria, récital de chant par M^{lle} Marguerite Rollet avec le concours de M^{lle} Germaine Schellinx. — Même heure, salle Érard, audition d'œuvres de César Franck par le pianiste Delgouffre, M^{me} Lambert, cantatrice, et M. Ed. Lambert, violoniste.

Samedi, à 8 h. 1/2, au Conservatoire de Liège, la *Société des Concerts Durant* donnera un concert symphonique avec le concours de M^{lle} Agnès Borge, de l'Opéra. Au programme : Händel, Gluck, Brahms et Wagner.

Le deuxième concert du Conservatoire aura lieu dimanche prochain, à 2 heures. On y exécutera, à l'occasion du centenaire de Frédéric Chopin, les œuvres suivantes du maître polonais : concerto en fa mineur, interprété par M. A. De Greef; mélodies polonaises chantées par M^{me} Pacary; polonaise pour piano et violoncelle exécutée par MM. De Greef et Ed. Jacobs. L'orchestre jouera la Suite (Ouvverture, Scherzo et Finale) de Schumann et la Symphonie écossaise de Mendelssohn.

Dimanche également, à 2 h. 1/2, première matinée musicale donnée par M^{me} Emma Beuck avec le concours de M^{me} Marthe Devos, pianiste, dans la salle d'auditions de son Ecole de chant, avenue des Fleurs, 84, à Uccle.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira au début de mars au Musée de peinture moderne. Son programme, strictement limitatif, retracera dans quelques-unes de ses expressions caractéristiques l'évolution du Paysage moderne en Belgique et en France. Un choix d'estampes empruntées à l'œuvre des principaux paysagistes du Japon complétera la partie rétrospective de l'exposition. En outre, la mémoire du sculpteur Alexandre Charpentier, mort l'année dernière, y sera évoquée par un ensemble de médailles, de bas-reliefs, de figures et d'objets d'art appartenant aux galeries de l'État et à des collections particulières.

Le Comité de l'Exposition internationale organisée à Buenos-Ayres pour célébrer le centenaire de l'Indépendance nous fait part des sympathies que rencontre de toutes parts l'entreprise. Le gouvernement espagnol vient d'accorder au Comité l'autorisation de disposer de quelques-unes des plus belles toiles de Goya, Greco, Velasquez, Ribera et Murillo qui font partie des galeries nationales. La plupart des États d'Europe et du Nouveau-Monde seront officiellement représentés, et afin de permettre aux organisateurs de donner à l'Exposition toute l'ampleur qu'elle comporte, il a été décidé que l'inauguration en serait ajournée au 9 juillet prochain. Les délais pour la notification et la remise des œuvres sont, en conséquence, reculés respectivement aux 30 avril et 15 juin.

M^{me} Jonnaert, MM. O. Coddron et M. Sys ouvrent aujourd'hui au Cercle artistique de Gand une exposition de leurs œuvres.

Nous avons annoncé la constitution d'un Comité pour recueillir les souscriptions destinées à constituer le *Prix Jeanne Tordeus*. M^{lle} Tordeus prend, on le sait, sa retraite, et elle a prié ceux qui ont eu l'idée de lui offrir à cette occasion un témoignage de

reconnaissance et d'admiration, de reporter ces intentions généreuses sur les jeunes filles lauréates, à l'avenir, de la classe qu'elle a illustrée.

Les personnes qui veulent bien contribuer à cette œuvre si intéressante sont priées d'adresser leur souscription avant le 25 février soit à M. Hoogstoel, économe du Conservatoire, rue de la Régence 30, soit à M. Lacomblez, éditeur, 31 rue des Paroisiens.

Nous ne doutons pas du succès de l'initiative prise par les amis de M^{lle} Tordeus : nombreux sont les orateurs, les professeurs et les artistes formés par elle qui ont pu apprécier la haute valeur de sa méthode, sa technique savante, son intelligence parfaite des littératures anciennes et modernes. Ils voudront, en honorant le professeur, aider les élèves pour qui un supplément de ressources, au début de leur carrière, est toujours utile et souvent nécessaire.

Le gouvernement français vient de conférer à M^{lle} Tordeus la croix de Chevalier de la Légion d'honneur; l'occasion est donc bien choisie pour fêter l'éminent professeur et pour consacrer, par la fondation du *Prix Jeanne Tordeus*, le souvenir de cette manifestation, fixée au 8 mars.

Il y a eu un an, le 7 février, que l'exquise pianiste Clotilde Kleeberg-Samuel fut ravie à l'admiration des artistes et à l'affection de ses nombreux amis. Le souvenir de M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel est resté très vivace dans le monde bruxellois, qui l'avait accueillie avec enthousiasme. Aussi, répondant à un vœu fréquemment exprimé, un groupe d'admirateurs et d'amis se constitue en vue d'ériger par souscription, dans une des salles où elle se fit le plus fréquemment entendre, un modeste mémorial. Celui-ci resuscitera dans le marbre les traits si distingués de l'artiste trop tôt disparue. Ils seront de plus reproduits sur une médaille qui sera frappée à cette occasion et offerte aux souscripteurs.

Notre collaborateur M. Georges Rency fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, 3, rue Villa-Hermosa, une conférence sur les *Livres marquants de l'année 1909*.

M. Gisbert Combaz, qui a inauguré vendredi dernier à l'Université Nouvelle la série de ses conférences sur *l'Art en Extrême Orient*, la continuera, à partir de vendredi prochain, les vendredis et lundis à 5 heures.

Un cordial élan de sympathie a réuni autour de M. Philippe Wolfers ses confrères du Cercle *Pour l'Art* lors du banquet annuel qui en réunit les membres à chaque ouverture de Salon. On célébra l'activité artistique, le dévouement infatigable du trésorier, qui ont fait de lui l'âme de ce Cercle depuis de longues années. Après que le peintre Coppens eut retracé l'historique de l'association et relevé les attaques auxquelles étaient jadis en butte les envois de Rousseau, des Fabry, des Ciamberlani, on remit au sculpteur fêté un portefeuille d'aquarelles et de dessins

dont l'ensemble constituait comme un second Salon. Grosse émotion quand M. Fabry découvrit sa participation : un admirable dessin inspiré du fils de Philippe Wolfers. De telles cérémonies font croire encore à la cordialité entre artistes.

Le triomphant succès de M. Anton Van Rooy (la matinée donnée dimanche dernier avec son concours fut admirable) a décidé la direction de la Monnaie à traiter avec l'éminent interprète de Wotan et de Hans Sachs pour deux représentations supplémentaires. Celles-ci sont fixées à mercredi et vendredi prochains. On jouera le premier soir *la Walkyrie*, le second *les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*. Nul doute que le théâtre encaisse, cette fois encore, le « maximum ».

M^{me} Croiza, complètement rétablie, est rentrée hier à Bruxelles et reprendra son service de répétitions dès demain. Elle trouvera *Eros vainqueur* entièrement su par les artistes, les chœurs et l'orchestre, et prêt à passer lorsqu'elle aura fait avec ses partenaires les raccords nécessaires.

On a planté avant-hier le décor du deuxième acte, qui a fait sensation, et les danseuses ont répété en costumes le ballet, réglé avec un goût parfait par M. Ambrosiny. Les artistes sont « emballés » à fond par la délicieuse partition de M. de Bréville, à l'étude de laquelle M. Sylvain Dupuis a apporté les soins les plus diligents et toute sa ferveur de musicien. La première représentation aura lieu soit le 28 février, soit dans les premiers jours de mars.

La dixième livraison de *La Peinture au XIX^e siècle* (1) intéressera particulièrement nos lecteurs. Entièrement consacrée à l'École belge, elle résume, en un fidèle et élogieux exposé, l'histoire de l'art belge depuis ses origines jusqu'en ces dernières années. M. Léonce Bénédite, l'auteur de cette étude, connaît et apprécie de longue date nos peintres. Son impartiale étude sera lue avec plaisir en Belgique et les illustrations qui l'accompagnent donneront de l'ensemble du mouvement artistique une idée excellente. On y trouvera les meilleures œuvres de Navez, Simoneau, Leys, Ch. De Groux, H. De Braekeleer, Alfred et Joseph Stevens, Agneessens, Émile Wauters, J. de Lalaing, A. Verwée, J. Stobbaerts, C. Meunier, Th. Verstraete, E. Claus, A. Baertsoen, Théo Van Rysselberghe (c'est par erreur que la toile reproduite est intitulée *l'Heure embrasée* : ce titre désigne un autre tableau, actuellement au musée de Weimar), J. Delvin, V. Gilsoul, A. Struys, L. Frédéric, E. Laermans, F. Rops, F. Khnopff, J. Ensor, J. Delville, Levêque, H. Evenepoel, etc.

Sottisier :

Les robes si caractéristiques étaient prises dans divers tons de bleus, allant du bleu pâle au vert tendre.

L'Indépendance, 10 février.

(1) Paris, Ernest Flammarion, 26, rue Racine.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉAT DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noire, Segantini, Tarkhoff. Il forme un beau volume petit in-4°, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

VENTE PUBLIQUE

mercredi 16 février 1910 et 2 jours suivants à 2 h. précises

D'UNE COLLECTION

D'ANCIENNES PORCELAINES

DE CHINE ET DU JAPON

ayant appartenu à un membre du corps diplomatique

ET DE

Porcelaines européennes, Faïences, Cuvres, Bronzes, Argenteries, Meubles, Étoffes et Objets d'art divers

EN LA

SALLE SAINTE-GUDULE, 6, rue Montagne de l'Oratoire, à Bruxelles

ci-devant 3, rue du Gentilhomme

sous la direction de J. FIÉVEZ, expert, (chez lequel se distribue le catalogue.

Exposition publique : le mardi 15 février, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Le Notaire DELPORTE, de Bruxelles, vendra, le

Lundi 21 février courant, à 10 heures

en la maison mortuaire du Docteur PINTIAUX, 16, rue Philomène, à Schaerbeek, les

Meubles Instruments de Chirurgie et les Tableaux

de la dite succession comprenant divers tableaux d'Isidore Verheyden, Louis Artan, De Beul, Storin et De Heuvel.

Visite : la veille de la vente, de 11 à 3 heures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Îles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE. — *Claudél et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KLYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Impressionnisme en musique (ALBERT DEMBLON). — L'Acharnée (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le XVIII^e Salon de « Pour l'Art » (F. H.). — Une Symphonie inédite de Beethoven. — Publications d'art (FRANZ HELLENS). — Le Jury du prochain Salon. — Notes de musique : *Le quatrième concert Ysaye* (O. M.). — Concours d'architecture. — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

L'Impressionnisme en musique ⁽¹⁾

A toutes les époques, la difficulté que l'on éprouve à s'assimiler une langue nouvelle fut la base des controverses en art. Ne comprenant pas l'idiome d'un artiste, comment pénétrer jusqu'à la moelle de l'œuvre, découvrir sous le manteau harmonique l'immuable beauté ? Nous ne pouvons sans sourire songer aux pieux pontifes qui dès le xvi^e siècle accusèrent d'hérésie Claude Monteverde osant, malgré les règles existantes, attaquer sans crier gare les accords de septième et de neuvième ; et, plus près de nous, à ceux qui virent en Wagner et César Franck deux artistes tentant de cacher sous le clinquant d'une harmonie malsonnante le vide de leur cœur. Nous sourions !... C'est que ceux-ci sont aujourd'hui admirés sans réserve. Notre oreille, accoutumée aux hardiesses de leur langue, n'est plus inquiétée,

(1) Préambule aux concerts donnés par l'auteur.

notre cerveau la perçoit sans étonnement ; et, débarrassés de toutes préoccupations matérielles, nous pénétrons sans efforts jusqu'au cœur des chefs-d'œuvre.

Nous sourions, et cependant combien sont nombreux ceux-là qui suivent avec gravité, et malgré les formidables erreurs du passé, les controverses que ressuscite en France, à l'aurore du xx^e siècle, l'avènement de Claude Debussy ! Ils écoutent religieusement les oiseuses prophéties de critiques souvent peu psychologues qui n'ayant pu pénétrer l'esprit véritable de l'œuvre y substituent le leur et qui, ne pouvant aimer, nient.

Loin de moi la pensée de faire monter dès à présent les Debussy, les Séverac, les Ravel, au Parnasse... Quel sort l'avenir réserve-t-il à leurs tentatives ? Nul ne peut le prédire. Le rôle du critique n'est pas de prophétiser, mais d'espérer.

Dès que jaillit du vieil arbre un nouveau rameau, il faut attendre ; chacun apporte, comme l'enfant dans lequel nous voyons l'homme futur, un espoir. Seul l'artiste qui rétrograde est condamnable et peut être avec certitude voué à un oubli prochain ; les autres, tous ceux dont l'effort tend vers un nouvel idéal, il faut les aimer d'abord et laisser à l'avenir le droit de les juger.

Un même signe marque les chefs-d'œuvre, à quelque époque qu'ils appartiennent. Dès l'heure où le génie exprima son rêve intérieur, l'œuvre affirma simplement l'éternelle fonction de l'art, révélateur des joies et des souffrances, des sentiments les plus intimes qui agitent le cœur humain, admirable mensonge qui pare les réalités trop brutales du geste souverain de la

beauté et nous fait aimer la vie dans toutes ses manifestations... Si les *Images* de Claude Debussy, les *Miroirs* de Ravel, le *Languedoc* de Séverac ne faisaient qu'évoquer des bruits de cloches, le murmure de l'eau ou la chanson du vent, la musique n'atteindrait plus son but et l'on pourrait douter que de telles œuvres survivent à l'impression de surprise qu'elles ont fait naître... Mais ceux-là se sont étrangement mépris qui ont vu dans l'art du novateur français et de ses disciples une musique rompant la chaîne qui la lie au passé, une musique exclusivement objective. Les moyens seuls se sont modifiés au point de rendre — selon la pittoresque expression de M. Laloy — presque inintelligible aux grands-pères le langage de leurs petits-fils. Mais sous les espèces matérielles s'épanouit le chant de l'âme humaine. Il plane par-dessus le chœur confus de la Nature, s'y mêle en la dominant toujours.

Les œuvres de Claude Debussy, de Ravel ne sont pas seulement des tableaux sonores, elles éveillent en notre âme de poétiques sympathies. Nul *adagio* de sonate ne nous dira mieux nos mélancolies que *La lune descend sur le temple qui fut* : rêverie nostalgique, regrets des choses mortes. Nulle œuvre de musique pure ne pourra nous émouvoir plus que *Oiseaux tristes*. Nous ne pensons pas, en écoutant cette amère rêverie, au titre trop précis. Les oiseaux tristes, ce sont nos douleurs, c'est l'humaine tristesse, ce sont les noirs corbeaux de nos pressentiments, et c'est comme un écho de l'angoissante étreinte qui parfois prend notre âme en face des grandes solitudes. Les pages ensoleillées de Séverac : *En Languedoc* nous révèlent d'humains symboles. Par delà les Mas en liesse, les foires où tintent les sonnailles, les torrents qui roulent leurs eaux bleues, par delà les plaines de la petite patrie qu'a chantée l'artiste s'épand le beau royaume de son idéalité, vibre une âme disant son cantique à la Vie.

La fonction de la musique est restée la même, mais grâce à une culture plus générale, à la fréquentation des peintres, des poètes, à une compréhension plus complète de toutes les manifestations de la Beauté, le musicien pénètre à présent jusqu'aux mystérieuses contingences qui déterminent un état d'âme; il n'exprime plus seulement un sentiment, il nous en laisse entrevoir la cause profonde.

La voix mystérieuse des aubes, le cantique des matins saluant le soleil, le chœur mystique qui s'exhale des crépuscules, la fanfare des midis rouges, la volupté, la terreur des minuits, le mystère dormant sous l'eau profonde des étangs, l'arabesque heureuse ou la beauté tragique du paysage, l'impénétrable chose que disent les roseaux à l'eau lente qui passe, que murmurent les cloches aux feuilles qui frissonnent dans les blancs angelus, tout parle à l'artiste; sa sensibilité

frémit à tous les contacts, qu'ils soient d'ordre visuel ou auditif, ou bien qu'ils lui viennent de cette atmosphère subtile des poètes, de cette atmosphère invisible et cependant réelle et par laquelle son âme communique avec l'âme dormante des choses.

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles.

Telle elle est apparue à Baudelaire dans son harmonieuse unité, telle il nous l'a décrite dans son poème *Correspondances*, telle est la Nature pour le musicien d'aujourd'hui.

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

L'âme encore imprégnée de l'extase des heures vécues, il nous conte ses visions d'artiste. Au milieu d'un concert de sons et de couleurs, son chant monte, escorté de clartés lunaires ou de rayons jaunes et ors, les sons se font couleurs, les couleurs ont des voix, c'est la nature entière devenue musique...

Nos sentiments : joie, tristesse, terreur, enthousiasme, ne naissent pas spontanément en nous. Ils sont la résultante d'une foule de sensations dont les causes parfois nous échappent et qui existent cependant.

Évoquer une à une ces sensations; accorder à chaque groupement de sons une signification propre, un rythme spécial; faire de chacun un fragment de la mélodie totale et la soumettre aux seules règles du génie qui possède en lui l'esprit d'équilibre grâce auquel l'œuvre nous apparaîtra unifiée; en un mot, refaire inversement le travail intérieur, inconscient dont était jaillie l'émotion, telle est l'esthétique que nous révèle l'œuvre des musiciens qui nous occupent.

Comme un lointain écho, elle répond au rêve qu'avait fait Stéphane Mallarmé d'une poésie dans l'harmonieuse unité de laquelle se seraient fusionnés les ordres les plus variés d'émotions, et qui aurait été, en quelque sorte, la transposition d'un état d'âme complet.

Il fallait un musicien pour réaliser une telle œuvre, une langue dégagée de toute convention, dans laquelle le son pouvait, selon les fins à lui destinées par l'artiste, être employé de façon imprévue, anormale même, et en raison seulement des sensations qu'il peut évoquer par son apparition dans le discours musical. Il fallait, en un mot, continuer l'effort d'émancipation que nous devons au lointain précurseur de la musique moderne, à Claude Monteverde, l'effort perpétué par les Beethoven, les Schumann, les Gluck, les Wagner, les Franck — car cette langue que d'aucuns considèrent comme créée de toutes pièces par le Maître de l'impressionnisme musical n'est que la résultante d'une lente et continue évolution, — il fallait continuer l'effort, enri-

chir encore le langage harmonique, fuir toujours plus loin de la convention, des règles qu'édicte la musique d'hier, se rapprocher toujours de la grande Initiatrice, de la Nature, qui, si nous l'écoutons, nous révèle un profond dédain pour les lois qui régissent le rapport des sons entre eux et en laquelle réside cependant l'idéale harmonie.

Cette langue, nous la devons à Claude Debussy. Son œuvre fût-elle périssable, dépourvue du grand souffle qui anime les chefs-d'œuvre et fait qu'ils résistent au temps, le nom de Claude Debussy prendrait place dans l'histoire de l'évolution musicale, il faudrait l'inscrire à côté de celui des grands émancipateurs qui tentèrent de rendre à la musique une liberté d'expression qu'elle connut, en un temps lointain déjà, avec le chantre d'Eisenach, avec le titan devant lequel se prosternent les générations, avec J.-S. Bach, l'immortel amoureux des sonorités au jeu libre et dont l'œuvre reste, à travers les siècles, comme le défi le plus formidable lancé par le génie aux règles de la scolastique...

Un sort étrange et toujours même caractérise les grands prédestinés. Lorsque vint Claude Debussy, l'œuvre de Wagner, l'œuvre de Franck régnaient triomphantes. Ceux-ci, qui de leur vivant s'étaient heurtés aux barrières farouches de la tradition, que d'innombrables critiques voulurent empêcher de prendre leur essor, dictaient la loi. Tous les yeux qui s'étaient détournés contemplaient au firmament de l'art les astres nouveaux dans leur halo de gloire, toutes les bouches chantaient *Noël*, qui avaient lancé l'anathème.

Il semble qu'à cette heure une direction dont elle ne doit plus dévier est imprimée à la pensée musicale ; et les savants rhéteurs et les hommes très graves qui jamais ne connurent les désirs d'infini prononcent des sentences ; et les lois et les règles, pauvres enfants des hommes, naissent.

Mais voici que soudain de nouveaux désirs viennent. Claude Debussy a détaché les voiles qui couvraient l'inconnu, et des confins inexplorés monte une voix troublante, mystérieuse. Nul ne l'avait jamais entendue. Et c'est d'abord un geste d'étonnement auquel bientôt succède un geste de menace.

Surgissant de leurs cendres, les docteurs, les critiques, — les mêmes qui détestèrent pour les adorer ensuite : l'*Iphigénie* de Gluck, les Symphonies de Beethoven, les *Béatitudes* de Franck, la Trétragédie de Wagner, les mêmes, qui virent en *Tannhäuser* un chaos, un vacarme discordant, un océan de monotonie, — se lèvent, veulent régenter l'art.

Mais l'art ne subit ni arrêt, ni loi. Pareil à la balle élastique qui ne reprend contact avec la main de l'homme que pour s'élaner de nouveau, s'il descend parfois vers la terre c'est pour y rencontrer l'artiste,

grâce auquel il rebondira jusqu'à ces sommets dont nous parle Banville :

Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
Embrouillant les cheveux vermeils
Des planètes et des soleils,
Se croisent la foudre et les aigles !

ALBERT DEMBLON

L'ACHARNÉE (1)

Un adolescent élevé dans un château à la campagne par des parents un peu fossiles, et qui, ignorant de tout, n'aime et ne comprend que la musique, pour laquelle il manifeste des dispositions précoces, souffre soudain de la crise de vague amour que l'on subit à la quinzième année. Schumann, puis Musset exaspèrent cette sensibilité. Shéridan Saintange est mûr pour l'amour.

Une voisine de villégiature, la comtesse de Clairvilliers, passe au château, visite de hasard. Coup de foudre. L'enfant aimera cette femme déjà mûre mais encore très belle dont l'apparition aura coïncidé pour lui avec un moment d'admirable ferveur de la vie. Un baiser au clair de lune, baiser de hasard aussi, mais le premier, achèvera sur la jeune imagination l'œuvre fatale. Fatale, car Shéridan, maintenant, ne pourra pas délivrer sa vie de l'influence de ce baiser.

En effet, la comtesse a un amant qu'elle aime et qui d'ailleurs ne l'aime plus. Et lui, Shéridan, les surprend mal désenlacés d'une étreinte. Et tout est fini pour lui. Il éprouve un désespoir sans nom, il tente de se suicider. Il échoue et guérit.

Nous le quittons quelques années et le retrouvons, beau, aimé des femmes, comblé, artiste célèbre et envié, possédant tout ce que nous croyons être les preuves du bonheur. Il n'est pas heureux. Toutes les forces vives de son illusion lui ont été enlevées à quatorze ans, lors de son aventure d'enfant. Il passe dans la vie, dédaigneux et désabusé, et fort amer. Il retrouve la comtesse, vieillie, et qui, maintenant, le veut. Mais elle n'est plus rien pour lui. Il la bafoue, il s'en amuse. Et je connais peu de pages plus extraordinaires dans la littérature contemporaine que celles où Mme Delarue-Mardrus note toutes les phases de cet épisode de douloureuse perversité. C'est, sous une apparence très simple, d'un art secret ou plutôt d'une prodigieuse intuition des choses inavouées de la conscience, des troubles réelles du cœur.

A ce jeu Shéridan sent se réveiller en lui l'adolescent du manoir de Hautpré, et son regret désespéré d'avoir manqué sa vraie jeunesse. Il en veut à cette femme vieillie de l'avoir ainsi rendu incapable d'être heureux et de ne plus rien pouvoir pour lui aujourd'hui. Et du fond de son inconscience monte un monstrueux et bizarre désir. Et il est jaloux d'un amant que cette pauvre créature (qui avait trop tard découvert et aimé le désir) offrait comme suprême consolation à la torture de sa déchéance. Il fuit, presque affolé.

Mais la comtesse est tuée par la femme de son amant. Et Shéridan, désespéré, revient. Ici, il faut citer. C'est la fin du livre :

(1) LUCIE DELARUE-MARDRUS. *L'Acharnée*, roman. Paris, Fasquelle.

« Alors il n'exista plus dans le cœur du jeune homme ni terreur ni désespoir. Mais une suprême explication monta vers lui de ce visage couché. La pensée revenait en lui, précise et solennelle.

— Maintenant que vous êtes morte, vous êtes redevenue l'Unique. Je ne vois plus double. Il n'y a plus vous passée et vous présente. Il y a Vous qui me fascinez. Les formes de votre existence auraient dû m'être indifférentes. Pour moi, vous ne viviez sans doute qu'en raison de ma personnalité. Vous étiez moi-même, plus que moi-même. Et, devant la mort qui vous frappe, le sentiment exalté de la délivrance que j'éprouve est une manifestation majestueuse de cet égoïsme auquel j'ai droit peut-être, plus grand d'ailleurs, plus splendide que les lamentations et regrets réservés d'ordinaire aux stériles cadavres. Car vous qui, pour tous les autres, n'êtes plus, vous êtes redevenue pour moi, par la mort, ce que vous n'auriez jamais dû probablement cesser d'être : un spectre. Votre postérité vivra dans mon œuvre future. Vous êtes la mère de ma musique. Tout ce qui demeurait en vous d'inférieur disparaît : vous êtes pure. Vous êtes désormais comme au temps où je vous pleurais dans mon cœur d'enfant, un souvenir, une illusion, c'est-à-dire plus qu'une vivante. Pauvre et défaillante créature qui mouriez de vieillir, vous êtes maintenant l'éternelle jeunesse, étant la muse à jamais invisible et respectée. Vous êtes moi-même, plus que moi-même; vous êtes le souffle qui m'emporte, vous êtes mon génie.

Il s'était agenouillé. La religieuse croyait qu'il priait. Elle ne s'étonna pas de son murmure.

« Maintenant, disait-il, et ses lèvres, à travers la gaze, frôlaient l'oreille de la morte, — maintenant, adorée, adorée !... je peux te dire que je t'aimais, que je t'aime, que je n'ai jamais aimé que toi, que je suis né et que je suis mort de ton baiser, que la porte de mon cœur s'était pour toujours refermée sur toi. »

Tout à coup la religieuse eut un sursaut de surprise, étouffa un cri. Shéridan venait de se relever, et, d'un mouvement brusque, écartait le voile de gaze.

Incliné, soulevant à deux mains la tête de cire, la tête d'idole aux longues paupières, les paumes enfouies dans les cheveux noirs, il écrasa de ses lèvres chaudes la bouche morte, glaciale, trop ouverte.

Ainsi rendait-il à M^{me} de Clairvilliers le baiser unique qu'elle lui avait donné sur la pelouse du Hautpré, au pied d'une meule de foin tout argentée de clair de lune, alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon de quatorze ans ».

J'ai bien mal résumé ce roman étrange et vivant. Car son sujet ne vaut que par la parfaite réalité des observations dont l'auteur a rempli le contenu, si je puis dire, de ce drame tout intérieur et, à coup sûr, assez rare.

Certes, je le sais, la vie ordinaire usant, chaque jour, toutes nos exaltations et toutes nos grandeurs, ne nous permet pas de voir combien nous sommes tragiques. C'est à peine si elle nous laisse voir combien nous sommes lâches et satisfaits de peu. Mais quelques êtres, que j'appellerais volontiers les poètes de la vie, ne consentent pas à cette résignation universelle. Une idée, un amour, un souvenir peuvent marquer en eux une trace ineffaçable. Ainsi Shéridan, qui n'a pu oublier le baiser de M^{me} de Clairvilliers.

Il faut remercier M^{me} Delarue-Mardrus d'avoir incliné son talent de réaliste aigu et un peu sombre à cette apologie de l'éternel sentiment poétique. Le poète d'*Horizons* jusqu'ici travaillait à

part du romancier de *Marie fille-mère*. *L'Acharnée* nous prouve que ni ces deux formes littéraires, ni ces deux conceptions de l'existence ne sont incompatibles dans une tête bien faite. M^{me} Mardrus a trop le sens de la vraie poésie et de la vraie réalité pour les séparer. Elles sont, ensemble, la vie. Et, quand on aime sincèrement la vie, on trouve partout sa palpitation sacrée, aussi bien dans l'obscur et inerte agonie d'une fille du peuple vouée à l'instinct que dans les complications cérébrales d'un artiste qui retrouve en une vieille femme morte l'idée de son éternelle jeunesse et de son génie.

Il est sommaire de dire que M^{me} Delarue-Mardrus possède un grand talent, même si vous ajoutez que ce talent est viril, perspicace et qu'il grandit chaque jour. Cela n'explique rien. Ce sont de ces vérités certes indiscutables mais qui ne font pas avancer d'une ligne la connaissance que nous avons d'un esprit. Et, après tout, cela seul importe.

Mais je pense qu'après avoir lu *L'Acharnée* avec assez d'attention pour remettre à son plan — le second plan — la psychologie de la femme qui vieillit, vous serez surtout frappés par la qualité d'imagination de l'auteur. Vous y verrez ce souci, sans cesse plus affirmé, d'observer la vie en marquant ce que les choses les plus simples possèdent d'éternel et de général. Vous y verrez comment, aux yeux d'une âme qui se fait plus indulgente et plus sereine, les choses que l'on croit du domaine de la perversité se rangent au contraire sous la plus étroite domination de l'instinct. Vous y verrez bien d'autres choses encore, mais surtout, malgré les élans et les regrets d'un lyrisme qui veut planer au-dessus de la vie, une acceptation stoïque et belle de toutes les tristesses de cette vie, de toutes, pourvu qu'il reste au contemplateur la possibilité de s'en abstraire pour les contempler en effet.

C'est, à mon avis, le fond de l'âme de M^{me} Delarue-Mardrus que ce stoïcisme tranquille et noble, et qui l'apparente aux plus fiers esprits de notre modernité.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Le XVIII^e Salon de « Pour l'Art ».

Il est incontestable que c'est par le travail, par un labeur opiniâtre que se distinguent les artistes qui exposent actuellement à *Pour l'Art*. Je crois que ce Cercle a toujours fait preuve de ténacité dans l'effort; c'est pourquoi il lui est arrivé de montrer des œuvres remarquables. Il serait superflu de rappeler les toiles de Laermans et de Fabry, les sculptures de Rousseau, que *Pour l'Art* fut le premier à nous révéler. Mais voici que ces prestigieux artistes sont malheureusement absents, cette année; si intéressants que soient les efforts que manifestent les œuvres exposées à ce Salon, on ne peut s'empêcher de déplorer de les voir en quelque sorte dispersés. Laermans, Fabry, Rousseau étaient bien les flambeaux dont s'illuminaient les expositions précédentes. Avec eux, pas de crainte qu'on ne s'égare; ils montraient le chemin, et chacun suivait un peu leurs traces.

Est-ce à dire que cette exposition soit dépourvue d'intérêt? Point du tout. Mais, si l'on sent bien que toutes ces œuvres ont été conçues par des cerveaux réfléchis, et exécutées avec une sincère et grave patience, il s'en faut qu'elles nous satisfassent; on y trouve, en général, peu d'envolée, c'est très peu jeune, très peu osé. C'est, malgré de grands et longs efforts, très pauvre d'originalité. Pourtant, je le répète, il faut vivement louer l'esprit de travail têtu qui apparaît chez la plupart des exposants de *Pour*

l'Art, chez M. Prosper Colmant, notamment, dont l'art volontaire et solide me paraît s'éclairer peu à peu et atteint déjà, dans quelques panneaux décoratifs, une certaine noblesse. M. Langaskens semble aussi annoncer une orientation vers un style plus mâle. Je n'oserais affirmer que M. Camille Lambert ait trouvé, avec ses *Bains de mer*, une direction excellente; cet artiste, qui avait fait preuve, autre part, d'un sens du mouvement très éveillé, s'égare ici en de faux grouillements mal peints, où l'imagination ne parvient pas à suppléer à un manque d'observation manifeste.

M. Michel, il faut en convenir, n'a guère fait un grand pas en élargissant le cadre de ses tableaux; si sa manière s'est sensiblement libérée, le dessin et la tenue générale du tableau y perdent. J'aime l'opiniâtreté de M. Henri Ottevaere, sa vision sérieuse et pénétrante de la nature, et le souci constant qu'il manifeste de s'élever, de voir grand et large; il y réussit dans plus d'une page où il y a du souffle et de la poésie. Une toile de M. Van Holder, *Quiétude*, est un joli essai de couleur légère et d'atmosphère heureuse. Toujours impeccable dessinateur, M. Firmin Baes ne me semble pas avoir notablement avancé dans le sens de l'expression. Notons encore les envois intéressants, à des titres divers, de MM. Omer Coppens, Lynen, Opsomer, Viérin et le joli panneau brodé de M^{me} De Rudder.

Si je nomme MM. Verhaeren, Gaspar, Wolfers et Braecke en dernier lieu, c'est qu'ils détonnent sur le fond de grisaille de ce Salon. Il me plaît de prendre congé de *Pour l'Art* sous l'impression de leurs œuvres et en saluant, du premier, les vibrants intérieurs et les savoureuses natures-mortes, du deuxième, les *Études de chiens St-Hubert*, du troisième l'*Éternelle idylle*, claire et charmante allégorie de l'amour, du dernier l'expressif et original groupe : *Femmes de pêcheurs*.

F. H.

Une Symphonie inédite de Beethoven.

Le professeur Stein, directeur des *Concerts académiques* d'Iéna, vient de trouver dans les archives du *Collegium musicum* les parties d'orchestre d'une symphonie qui, selon toutes vraisemblances, est de Beethoven. Écrite dans les dernières années du XVIII^e siècle, elle porte le nom du maître, et tout semble concorder pour donner à l'œuvre une authenticité certaine.

M. Paul Magnette a assisté à l'exécution de cette symphonie à Altenburg huit jours après sa première audition, qui en fut donnée le 17 janvier dernier à Iéna. « L'orchestration, écrit-il au *Guide musical*, est tout à fait conforme à celle de Mozart et de Haydn : les cordes, flûte, deux hautbois, deux basses, deux cors, deux trompettes et timbales. Pas de clarinettes.

La symphonie comporte les quatre parties régulières, la troisième étant un menuet et non le *scherzo* traditionnel chez Beethoven.

Toute l'œuvre porte l'empreinte d'une forte influence haydnienne, notamment les deux dernières parties; mais déjà l'*allegro* et l'*adagio* (en forme de variations) accusent nettement le style du maître; les variations ne sont plus délicates, charmantes, comme chez Mozart, ou paisibles et « bon enfant », comme chez Haydn; ici, elles se déploient assez largement, assez fières d'allure et l'on sent déjà la patte puissante du musicien qui devait, plus tard, nous donner la symphonie avec chœurs...

Malgré ses défauts, cette symphonie de Beethoven — nous pouvons sans crainte affirmer sa paternité — peut prendre place dans l'œuvre du maître sans qu'on ait à craindre qu'elle en rompe la belle ordonnance. C'est évidemment l'un des rares cas où l'exhumation d'une œuvre de jeunesse d'un grand maître n'ait pas fait tort à ce dernier et l'on ne peut que féliciter le professeur Stein d'avoir découvert cette œuvre intéressante, qui a droit à une place honorable à côté de ses neuf grandes sœurs. »

PUBLICATIONS D'ART

Voici, coup sur coup, quatre publications nouvelles dues à l'activité extraordinaire de l'éditeur G. Van Oest, — « ce Plantin bruxellois », comme l'appelait M. Edmond Picard : *Les Van Eyck*, par M. Durand-Gréville, *la Sculpture anversoise aux XV^e et XVI^e siècles*, par M. Jean De Bosschère, *le Portrait en France au XVIII^e siècle*, par M. Dumont-Wilden et *Peintres de races*, par MM. M.-A. Leblond.

Nous parlerons des deux premiers dans un prochain article. Disons tout de suite, cependant, que chacun d'eux réalise une véritable merveille d'art. *Le Portrait en France* (1) est le premier volume d'une collection complète de l'art au XVIII^e siècle qui formera l'ensemble le plus imposant d'études qui aient été publiées sur cette époque curieuse entre toutes. Le livre de M. Dumont-Wilden est à la fois une préface à ce travail immense et une étude extrêmement fouillée du domaine le plus suggestif de l'art français du XVIII^e siècle : le portrait. En effet, l'auteur de ce livre remarquable fait, en même temps que l'histoire du portrait, celle de la société de toute une époque. C'est le portrait psychologique de la société française vu à travers les physionomies les plus caractéristiques de ce siècle pendant lequel la pensée et l'art se libèrent peu à peu de la contrainte et du dogmatisme du siècle de Louis XIV. C'est aussi une étude claire et concise de l'histoire esthétique de cette époque. S'inspirant de cette thèse, formulée par M. Jacques Baschet, à savoir que « c'est le portrait qui, à toutes les époques critiques de son histoire, a tiré l'art français du péril », M. Dumont-Wilden montre combien il est vrai que les peintres français du XVIII^e siècle sont venus « y rechercher la saine tradition, retrouver les qualités essentielles de la race, et puiser la force de résister aux virtuosités de la mode ». Le chapitre consacré à La Tour est peut-être le plus remarquable, en sa forme condensée et précise, qu'on ait écrit jusqu'ici sur le peintre de Saint-Quentin. De magnifiques reproductions d'œuvres de Rigaud, Largillière, Drouais, Nattier, Perronneau, Vigée-Lebrun, David, etc. illustrent cet ouvrage de critique singulièrement large et pénétrante, d'une conception neuve, écrit en une langue bien française, claire, pleine d'imprévu et de saveur. L'œuvre de M. Dumont-Wilden est suivie de soixante-six notices sur les portraitistes du siècle qui constituent un document précieux pour les chercheurs.

Non moins pénétrants et clairvoyants, MM. Marius-Ary Leblond évoquent dans leur beau livre : *Peintres de Races* (2) quelques physionomies d'artistes qui semblent concentrer dans leur art les notes originales de leur race. Ce sont, pour la Hollande : Van Gogh; pour la Belgique : Léon Frédéric et Laermans; pour la France : G.-L. Dufrénoy; pour l'Espagne : Anglada; pour la Scandinavie : Diriks; pour la Russie : Tarkhoff; pour l'Italie : Segantini; pour l'Allemagne : Max Lieberman; pour l'Angleterre : Brangwyn; pour l'Afrique du Nord : Maxime Noiré; pour l'Océanie : Gauguin; pour l'Amérique : W.-J. Morrice. Le choix de ces peintres autant que le point de vue adopté par les auteurs est assurément original. Quelques noms s'imposaient; d'autres, d'une moindre notoriété, sonnent ici d'une façon plus imprévue. On ne pourrait en faire grief à MM. Marius-Ary Leblond; au contraire, il faut les féliciter d'avoir si éloquemment esquissé l'œuvre de ces peintres ardents que l'on ne connaît pas assez et qui ont donné des preuves nombreuses d'un talent indiscutable. L'étude de MM. Leblond forme une série de chapitres où la lumière, l'atmosphère de chaque partie du monde est analysée à travers des tempéraments d'artistes foncièrement imprégnés des caractères de leur race. D'innombrables illustrations permettent de suivre les auteurs dans leur brillant panegyrique à la louange du soleil. Le style de cette passionnante étude dédiée à « Camille Lemonnier, grand peintre de la littérature française », est plein de couleur et de vie ardente. Et, pour l'esprit, il faut lire la préface vraiment superbe où les auteurs

(1) *Le Portrait en France*, par LOUIS DUMONT-WILDEN. Un vol. in-8°. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

(2) *Peintres de Races*, par MM. M.-A. LEBLOND. Un vol. petit in-4°, Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

de *L'Idéal du XIX^e siècle* formulent la conception nouvelle et incontestablement grandiose du rôle de la critique « impressionniste et lyrique ».

Sous ce titre : *Douze Effigies d'artistes*, M. Sander Pierron exprime ses sympathies pour quelques peintres et quelques sculpteurs de valeur inégale. M. Sander Pierron est un éclectique. Peut-être ne met-il pas assez de nuances dans ses préférences. Quoi qu'il en soit, son livre, très artistement édité, contient de sérieuses et solides études, notamment sur l'œuvre d'Armand Rassenfosse, de Georges Van Zevenberghe, de Charles Samuel et de Jean Gaspar.

FRANZ HELLENS

Le Jury du prochain Salon.

Voici le résultat du scrutin pour la désignation des délégués de l'Aquarelle, du Blanc et Noir, de la Sculpture et de l'Architecture :
AQUARELLE. — Elus : MM Reckelbus, Cassiers, Van Neste, Wollès, Rother. *Suppléants* : MM. Baseleer, Houben, Gloor, Delaunois, De Saegher.

BLANC ET NOIR. — Elus : MM. Opsomer, M.-H. Meunier, Coppens. *Suppléants* : MM. Rassenfosse, Delaunois, Khnopff.

SCULPTURE. — Elus : MM. Rousseau, Rombaux, Anthone. *Suppléants* : MM. Jaspers, Strymans et Braecke.

ARCHITECTURE. — Elus : M. Simon. *Suppléant* : M. Blomme.

NOTES DE MUSIQUE

Le quatrième Concert Ysaye.

M. Théo Ysaye a conduit avec légèreté, avec verve, d'une baguette précise et souple les œuvres diverses dont se composait le quatrième programme des Concerts Ysaye. Si la Symphonie italienne de Mendelssohn a paru quelque peu désuète en son romantisme suranné, en revanche deux pièces symphoniques nouvelles de M. J. Jongen, *Prélude* et *Danse*, ont été très goûtées pour leur belle couleur orchestrale, leur charme rythmique et la ligne pure de leur mélodie. Ces deux pièces sont extraites d'un drame lyrique dont l'auteur, parvenu à moitié chemin, abandonna la composition, ce qu'il faut regretter s'il est permis de juger par ces fragments de la valeur de l'œuvre entière. Détachées de leur cadre, ces deux pièces, au surplus, ne se présentent pas sous leur meilleur aspect : on sent dans l'une le caractère d'une introduction à quelque drame d'amour et d'héroïsme ; l'autre est visiblement un air de ballet écrit pour la scène et non pour le concert. Mais par leurs combinaisons rythmiques ingénieuses et par leur habile structure polyphonique ces deux morceaux, auxquels on fit un accueil flatteur, n'en sont pas moins propres à plaire aux oreilles musicales, au même titre que la pittoresque fantaisie *Catalonia*, dans laquelle Albeniz a si spirituellement évoqué les fêtes populaires de son pays. Ah ! la jolie instrumentation, tour à tour pompeuse, enjouée, tendre, narquoise, et qui va jusqu'à rappeler les « couacs » des pauvres clarinettes qui font danser les couples villageois au seuil de quelque *posada* rustique !

Le soliste du concert fut M. Pablo Casals, le plus parfait des violoncellistes, auquel on fit un succès triomphal malgré la médiocrité de l'œuvre qu'il interpréta : un concerto en *sol* mineur de M. J. Röntgen, dont seul l'*andante*, construit en forme de variations sur une chanson populaire irlandaise, offre quelque intérêt musical. Mais comment marquer, lorsqu'on applaudit, que c'est un virtuose et non un compositeur que s'adressent les applaudissements ? Pour le concerto de Schumann, que joua ensuite M. Casals, ceux-ci récompensèrent à la fois l'auteur et l'interprète. Mais encore ce concerto n'est-il pas du meilleur Schumann : il semble que pour l'écrire le maître ait utilisé les laissés pour compte de ses compositions antérieures. Malgré cela, il a paru divin après la musique de casino qu'avait jouée auparavant le prestigieux virtuose.

O. M.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. E. Tinel et avec le concours de M^{me} Pacary, de MM A. De Greef et Ed. Jacobs. Au programme : Mendelssohn, Schumann, Chopin. — A 2 h. 1/2, matinée musicale de M^{me} Emma Beuck (84, avenue des Fleurs).

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, piano-récital de M. Th. Henrion à la *Scola Musicæ* (90, rue Gallait) avec le concours de M^{me} Marthe De Vos, pianiste.

Mardi, à 8 h. 3/4, audition au Cercle artistique du Chœur *a capella* de la Haye dirigé par M. Arnold Spoel. (Œuvres des xv^e, xvii^e, xviii^e et xix^e siècles.)

Mercredi, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, piano-récital de M. Norman Wilks.

Samedi, à 4 h. 1/2, au Cercle artistique, deuxième séance du Cercle *Piano et Archets*.

Dimanche, à 2 h. 1/2, salle Patria, cinquième Concert Durant avec le concours de M. J. Hollman, violoncelliste. Au programme : 2^{me} Symphonie de Borodine, *le Tasse* (Liszt), *l'Apprenti sorcier* (P. Dukas), Concerto de Saint-Saëns, etc.

On nous prie d'annoncer un récital de piano que donnera M^{lle} Gabrielle Tambuysen au Palais des Arts, 22, rue des Palais, le mardi 1^{er} mars prochain, à 8 h. 1/2.

Le *Groupe des Compositeurs belges* donnera sa deuxième séance le vendredi 4 mars à la salle Patria. Au programme : Léon Dubois, Alb. Dupuis, Frémolle, Henge, Mawet et Raway.

La quatrième séance du Quatuor Zimmer aura lieu le mercredi 9 mars, à 8 h. 1/2, à l'École allemande. Quatuors de Mozart, Beethoven et Grieg.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* qui s'ouvrira au début de mars offrira l'occasion de faire entre les Paysagistes des Écoles française et belge d'instructifs rapprochements et des comparaisons intéressantes. Aux Corot, aux Daubigny, aux Jongkind, aux Courbet, aux Diaz, aux Lépine, aux Jules Dupré et autres s'opposeront les Fourmois, les Boulenger, les Louis Dubois, les Baron, les Verheyden, les Vogels, les De Greef, les Baertsoen ; et l'évolution accomplie par Claude Monet, Sisley, Pissarro, Renoir, Cézanne, Van Gogh, Seurat, Signac, etc. aura pour représentants en Belgique les Heymans, les Claus, les Van Rysseberghe, les Finch, les Schlobach, les Lemmen, les Anna Boch, les Morren, les Van den Eeckhoudt. Cette confrontation permettra pour la première fois d'embrasser d'un coup d'œil la marche parallèle et les transformations successives des deux Écoles.

Les galeries particulières se sont largement ouvertes pour seconder l'initiative de la *Libre Esthétique*, et notamment celles de M^{mes} E. Marlier, C. Van Camp, E. Pécher, B. Marlier, Wadsworth, Guichard, la princesse de Polignac ; de MM. Ch.-L. Cardon, R. Warocqué, A. Willems, le chevalier de Potter d'Indoye, J. de Hèle, J. Rouché, O. Crabbe, A. Sarens, le Dr Barella, A. Stoclet, F. Van der Straeten Solvay, L. Fontaine-Van der Straeten, Schleisinger, les D^{rs} J. et H. Coppez, E. Éloy, Ch. Hermans, Ch. Van der Stappen, Gendebien, le Dr Hicquet, Renard, Maurice, le Dr A. Slosse ; les collections Henri Van Cutsem et Georges Lequime, etc.

La rétrospective du Paysage japonais groupera un choix d'estampes empruntées principalement à l'œuvre d'Hokusai (1760-1849) et d'Hiroshighé (1786-1858), ainsi qu'à celle de quelques-uns de leurs élèves.

Le Salon présentera cette année, on le voit, un exceptionnel intérêt.

L'Exposition de *l'Art contemporain*, à Anvers, s'ouvrira le 12 mars et sera clôturée le 17 avril. Elle comprendra, outre une partie contemporaine, une section rétrospective consacrée aux Portraits du xix^e siècle. Cette section sera exclusivement nationale et ne comprendra que des œuvres exécutées avant 1900, parmi lesquelles celles de L. Dubois, de Winne, Agneessens, Paul de Vigne, etc.

La prochaine exposition de l'*Œuvre des Artistes*, à Liège, sera consacrée à MM. J. Gouweloos, Ch. Houben et J. Marin. Elle s'ouvrira le 27 courant.

Le Commissariat de l'Exposition des Beaux-Arts arrêtera prochainement, d'accord avec le jury, les dispositions concernant l'envoi au Cinquantenaire des œuvres destinées à la section belge et à la section internationale. Les intéressés recevront vers le 1^{er} mars toutes les indications et les divers documents utiles.

Il est probable que le jury d'admission pourra commencer ses travaux au début d'avril et que l'ouverture du Salon se fera dans les premiers jours de mai.

Expositions ouvertes.

Musée moderne : *Pour l'Art*. — Cercle artistique : M^{lle} M. Dielman, MM. G.-M. Stevens et P. Abattucci (clôture le 27). — Salle Boute : M^{lle} J. Mesens et M. L. Tombu (clôture le 24). — Maison du Livre : *Exposition du Livre belge* (clôture le 15 mars).

La Direction Générale de l'Exposition universelle porte à la connaissance du public que les bureaux du Comité exécutif et de la Direction générale de l'Exposition seront transférés à l'Exposition à partir du lundi 28 février. Seul, le service des abonnements demeurera en ville et les bureaux de ce service seront transférés à partir de la même date 14, rue des Colonies.

M. Léon Du Bois, directeur de l'Académie de musique de Louvain, vient d'achever la cantate *Nos Carillons* qu'il a été chargé d'écrire à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles. L'œuvre a pour thème, nous l'avons dit, une série de poèmes écrits par M^{lle} Maria Biermé sur les principaux carillons de Belgique et dans lesquels le poète a évoqué le caractère et l'histoire des villes qui abritent ces carillons. La cantate de M. Du Bois sera exécutée, cet été, à l'Exposition, par quatorze cents enfants; un orchestre de cent musiciens et de nombreux carillons.

Une heureuse nouvelle (encore inédite, mais nous en garantissons l'authenticité) pour les Lettres belges : le nouveau drame d'Emile Verhaeren, *Hélène de Sparte*, sera représenté l'hiver prochain au théâtre de l'Odéon.

Très emballé par la lecture qu'il en fit dernièrement, M. Antoine a prié M. Verhaeren de venir le voir et lui a demandé de lui réserver la primeur de son œuvre. Il s'est engagé à la monter avant le premier mars 1911.

M^{me} Croiza est revenue il y a huit jours en excellente santé du Midi, où elle a achevé sa convalescence, et dès lundi dernier elle a pris part aux répétitions d'ensemble d'*Eros vainqueur*. Celles-ci ont été poursuivies toute la semaine en présence du compositeur. L'œuvre est minutieusement mise au point et tout fait présager un très grand succès. La première représentation est fixée au 7 mars.

Des représentations extraordinaires seront données demain et après-demain au théâtre du Parc. Le Théâtre de l'Œuvre interprétera demain la *Sonate à Kreutzer*, comédie en quatre actes

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

d'après L. Tolstoï par MM. Nozière et A. Savoir, avec le concours de M^{lle} G. Dorziat, de MM. Arquillière et Lugné-Poe.

Mardi, *Mademoiselle de Belle-Isle*, comédie en cinq actes, d'Alexandre Dumas, interprétée par les artistes de la Comédie-Française.

M. L. Piérard fera mardi, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple, une conférence avec projections lumineuses sur *Macbeth chez Maeterlinck*.

Nous apprenons qu'une matinée Maeterlinck aura lieu, le lundi 28, au théâtre du Parc.

La distribution des prix aux lauréats de l'Ecole de Musique et de l'Institut des Hautes Etudes d'Ixelles aura lieu dimanche prochain, à 2 h. 1/2, au Musée communal, rue Van Volsem. Une audition musicale et dramatique sera organisée à cette occasion. Au programme: un acte de *Sœur Béatrice* (Maeterlinck) et un acte du *Juré* (Edmond Picard) mis en musique par M. H. Thiébaud. La séance sera terminée par des démonstrations et groupements plastiques par les élèves des cours de gymnastique rythmique (méthode Dalcroze).

M. Paul Lambotte étudie dans le dernier fascicule de *l'Art flamand et hollandais* le peintre David Teniers III, fils aîné du deuxième du nom, habituellement dit « le Jeune ». Son œuvre est mal connue. On n'a pu lui attribuer jusqu'ici avec certitude que deux portraits et quatre tableaux religieux qui ornent les églises de Perck, de Peuthy et de Boort-Meerbeek.

Les recherches qu'a faites l'auteur de cette intéressante notice l'ont amené à identifier l'artiste avec ce mystérieux « Maître de Ribeaucourt », auteur du beau groupe de famille qui figure au musée sous cette attribution provisoire, ainsi que deux ou trois portraits demeurés anonymes, entre autres celui de Frédéric de Marselaer, seigneur de Perck et bourgmestre de Bruxelles.

On lira avec intérêt l'énoncé des motifs sur lesquels repose cette très vraisemblable hypothèse. Celle-ci a surtout pour but, ajoute modestement l'auteur, de provoquer de nouvelles recherches et de projeter plus de lumière sur l'œuvre de David Teniers troisième du nom.

Le centième anniversaire de la naissance de Robert Schumann sera célébré le 8 juin prochain dans toute l'Allemagne. L'Opéra de Berlin se propose, à cette occasion, de représenter l'opéra complètement oublié de l'illustre compositeur, *Genoveva*.

Le Cercle artistique de Bruxelles prendra les devants en organisant, dès le mois de mars, un festival Schumann en deux soirées dont les interprètes principaux seront MM. Raoul Pugno et Plamondon.

Sottisier :

M. Pierre Braecke expose une statue décorative destinée à surmonter le dôme du pavillon du génie civil à l'Exposition. *C'est un génie grandeur naturelle*, aux larges ailes étendues.

Le Soir, 13 février 1910.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉATS DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noiré, Segantini, Tarkhoff. Il forme un beau volume petit in-4^o, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Le Notaire DELPORTE, de Bruxelles, vendra, le
Lundi 21 février courant, à 10 heures

en la maison mortuaire du Docteur PINTIAUX, 16, rue Philo-
mène, à Schaerbeek, les

Meubles. Instruments de Chirurgie et les Tableaux
de la dite succession comprenant divers tableaux d'Isidore
Verheyden, Louis Artan, De Beul, Storin et De Heuvel.
Visite : la veille de la vente, de 11 à 3 heures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudiel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec

une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Félix Vallotton (OCTAVE MIRBEAU). — George Sand à l'Université nouvelle : *Conférence de M^{lle} de Rothmalcr* (B. F.). — Au Conservatoire : *Deuxième concert* (M. F. M.). — Au Cercle Artistique : *Exposition G.-M. Stevens et P. Abattucri* (F. H.). — Notes de musique : *Récital Marguerite Rollet, M^{lle} Germaine Schellina*, *M. Minet et l'art d'accompagner* (M. F. M.). — Chronique théâtrale : *Le Mur de marbre* (GEORGES RENCY). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

FÉLIX VALLOTTON

M. Félix Vallotton appartient à cette génération d'artistes considérables qui, au lendemain des victoires de l'impressionnisme, dotèrent la peinture, je ne dis pas de formules nouvelles — ce qui supposerait un pédantisme dont ils furent toujours très loin — mais de nouvelles sensibilités, ce qui est plus intéressant et beaucoup plus rare.

Avec M. W. Édouard Vuillard, Pierre Bonnard, Toulouse-Lautrec, X.-K. Roussel, Maurice Denis, il fut un de ceux sur qui se fixa, tout de suite, et passionnément, l'attention des hommes qui réfléchissent et qui aiment à enrichir, chaque jour, de plus de richesses acquises, leur petit domaine intellectuel.

Exceptionnellement, malgré leur jeunesse et leur enthousiasme, ces jeunes artistes ne songèrent pas à fonder une école — ce qui est pourtant la raison d'être habituelle de tout groupement littéraire ou artistique. Même, ils dédaignèrent de lancer à travers le monde

des manifestes aussi arbitraires que retentissants, et, par une nouveauté à peine croyable, ils se refusèrent à décorer d'un mot pompeux qui, généralement, commence en *néo* et finit en *isme*, leurs réunions amicales.

Très divers dans leurs tendances, leur tempérament, leur éducation, très respectueux des efforts de leurs devanciers, ils avaient, pour se maintenir étroitement unis, d'autres excitants que la gloire, l'arrivisme, le désir du succès et de l'argent, ils avaient un lien commun plus noble : la volonté de développer, de fortifier, chacun, dans son sens, leur personnalité. Ils avaient surtout l'intelligence, mieux encore, la passion de l'intelligence... Une intelligence supérieure, qui ne restait pas confinée à l'art, à leur art, mais s'étendait à toute la vie.

C'était une joie que leur amié, et, en même temps qu'une joie, un profit. Pour moi, j'y ai beaucoup appris, même dans les choses de mon métier. Ils m'ont ouvert un monde spirituel qui, jusqu'à eux, m'était en quelque sorte fermé ou obscur. Et ils ont ajouté au goût que j'ai de vivre, au goût que j'ai de me plaire à la vie, des raisons plus valables, plus saines et plus hautes. Je ne le dis pas sans émotion, ils ont donné à ma conscience, qui, trop longtemps, avait erré dans les terres desséchées du journalisme, une autre conscience.

Et c'est ainsi que, sans esclandre, sans impatiences amères, silencieusement, joyeusement, par les plus beaux exemples d'art et de vie, ils ont, peu à peu, inscrit dans l'histoire de notre peinture, déjà si belle, un de ses plus beaux, de ses plus significatifs, de ses plus émouvants chapitres.

Bien qu'ils soient tous arrivés, aujourd'hui, à la notoriété, que quelques-uns soient devenus célèbres, et cela sans jamais déchoir de leur rêve, automatiquement, pour ainsi dire, et par la mystérieuse force des choses, on les connaît peu. C'est qu'ils vivent dans un cercle choisi, en pleine indépendance, loin des regards tentateurs de la presse, de ses publicités intéressées et de ses déprimantes réclames.

A l'exception des très pénétrantes études que M. Thadée Natanson négligea de rassembler en un livre qui nous manque et dont il faut chercher les feuillets épars dans la collection des revues disparues, nous ne possédons sur ces très importants artistes que très peu de jugements plausibles, très peu de documents exacts. Nous n'avons guère que les bavardages ordinaires, les ordinaires banalités que, dans les quotidiens — hélas si quotidiens! — répandirent sans trop de profusion, heureusement, nos critiques d'art syndiqués. Autant dire que nous ne possédons rien du tout.

Certes, je respecte infiniment les critiques d'art, et je crois en eux, comme je crois en Dieu. Ce sont de braves garçons. Qu'ils me permettent pourtant de juger insuffisant ce qu'ils ont dit, redit et répété, ce qu'ils diront, rediront et répéteront jusqu'à la consommation des siècles et des bocks. De M. Édouard Vuillard « que c'est un charmant intimiste », même lorsqu'il couvre les murs, les vastes panneaux décoratifs, de grands horizons qui vibrent dans la lumière, de grands ciels mouvants, de longues processions humaines. De M. Pierre Bonnard, perpétuellement inventif, tout fleuri de joies, comme un jeune arbre de printemps, et qui nous étonne, chaque fois davantage, par ses trouvailles de grâces et de force : « qu'il est très fâcheux que cet *improvisateur insouciant* ne se décide pas à dessiner comme tout le monde ». De M. Vallotton : « qu'il est scandaleux et sans exemple de naître en Suisse, lorsqu'on veut être un artiste parisien. »

Tout cela est évidemment très joli, et dénote, chez nos critiques, de curieuses préoccupations éthiques, ethniques, voire esthétiques, le diable m'emporte! Le malheur est qu'elles ne nous renseignent bien que sur leur paresse d'esprit... j'allais dire... sur leur ignorance et leur sottise.

Il est donc désirable et nécessaire que l'histoire de ce groupe et du renouvellement d'art que nous lui devons, soit écrite. Mais elle est très difficile à écrire, cette histoire. Il faudrait, pour y réussir, pour en bien faire comprendre toute la portée, quelqu'un de très rare, peut-être de très ingénu, qui eût, innées en soi, la compréhension de l'art et la compréhension de la vie, c'est-à-dire une conception générale du monde, où l'art et la vie ne fussent pas en antagonisme perpétuel, comme dans les doctrines des moralistes, des sociologues, des philosophes et des savants, mais se

mêlassent intimement, jusqu'à se confondre, puisque, en réalité, chez les âmes réfléchies et sensibles, ils ne font qu'un...

Mais comment exprimer cela? Ce que je pense des critiques, je le pense de moi-même, lorsqu'il m'arrive de vouloir expliquer une œuvre d'art. Il n'y a pas de pire duperie : duperie envers soi-même, envers l'artiste, envers autrui.

On n'explique pas une œuvre d'art comme on démontre un problème de géométrie. C'est beaucoup plus simple et infiniment plus mystérieux. Si le cœur vous en dit, on peut exécuter, à propos d'un tableau, d'une statue, des exercices littéraires variés, écrire des « rêveries », qui ne s'accordent jamais d'ailleurs aux préoccupations du statuaire ou du peintre, lesquelles sont autres que les nôtres, et qui ne valent, comme tout ce qu'on écrit, que par l'imagination plus ou moins heureuse qu'on y apporte... Mais démontrer techniquement, ou poétiquement, sans obscurité — ce qui n'est pas démontrable par des chiffres ou par des mots — la beauté d'un accord de couleurs et d'un balancement de lignes, qui souvent sont le sujet même, le vrai sujet d'un tableau... Comment faire? Le mieux serait d'admirer ce qu'on est capable d'admirer, et, ensuite, de se taire... ah! oui, de se taire. Mais nous ne pouvons pas nous taire. Il nous faut crier notre enthousiasme ou notre dégoût.. Nous sommes d'irréparables bavards... Alors nous ne disons que des choses incompréhensibles, pour faire croire que nous les avons comprises... Nous nous noyons dans les eaux obscures et profondes d'on ne sait quel grimoire... misérablement. Car l'art est une magie, et c'est le propre de toute magie qu'il y faille un grimoire. Aussi, je supplie M. Vallotton, pour qui j'ai la plus fervente admiration, de me pardonner toutes les sottises que je dirai, que je ne pourrai pas ne pas dire, à son sujet.

M. Vallotton est un esprit clair, précis, très averti, très cultivé, très passionné. Observateur aigu, parfois un peu amer parce qu'extrêmement sensible, des êtres et des choses, il aime à se jouer parmi les idées, et il met à ce jeu de la grâce, de la force, de la verve et de la profondeur. Je m'empresse de dire que ce n'est point un idéologue, au sens fâcheux que nous donnons à ce mot, et il ne se dessèche pas l'âme dans les théories, lesquelles sont, en général, la revanche des impuissants, des vaniteux et des sots. Comme ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup réfléchi, il est pessimiste. Mais ce pessimisme n'a rien d'agressif, rien d'arbitrairement négateur. Cet homme juste ne veut pas se leurrer dans le pire, comme d'autres dans le mieux, et il cherche en toutes choses, de bonne foi, la vérité. Ce n'est pas de sa faute s'il ne la rencontre point souvent, rayonnante dans sa nudité légendaire, mais presque toujours habillée de mensonges.

Nul ne possède comme lui, autant que lui, les ressources de son art. Il a touché à tout : à la gravure, à la sculpture, à tous les genres de peinture, avec une égale maîtrise. Mais c'est dans les grandes compositions qu'il paraît se plaire le mieux et où son génie, nourri des fortes leçons du classique, se meut le plus à l'aise, semble-t-il. Car c'est un grand constructeur de formes.

M. Vallotton a compris la peinture décorative à sa façon, qui est celle des maîtres. Ce qu'il recherche, ce n'est point l'abondance et l'éclat de l'ornement, la stylisation des formes ou leur déformation. Il a pourtant montré, en maints tableaux, qu'il avait un sens merveilleux de la couleur et de l'arrangement. Mieux que personne, quand il lui plaît, il sait être un coloriste très savant, très abondant, très nuancé, dégrader, avec une très fine sensibilité, les blancs et les noirs, faire chanter sur le torse d'une femme les grains d'un collier de corail, draper des étoffes aux tons éclatants ou assourdis, orner les chevelures de brunes et de blondes de voiles légers, de rubans attendris, de fleurs passionnées. Il sait aussi donner aux choses mortes, aux objets familiers, la vie prestigieuse de l'art.

Mais sa discipline est tout autre, et il a le goût de l'absolu. Les grandes conceptions le hantent. Et alors, c'est, sur des fonds unis de ciel ou de mer, à peine mouvants, un peu sévères, et strictement muraux, des groupements, des accords de figures nues, une combinaison logique, serrée, balancée de leur mouvement, de leurs formes, de leurs lignes qui se détachent en contours très étudiés, en modelés impeccables. Et cela est d'une vigoureuse, âpre, sobre et parfaite beauté.

Par là, M. Vallotton s'est interdit tout mensonge et tout « rattrapage ». Il s'est même interdit toute défaillance. Répugnant aux concessions, dédaigneux de flatter les goûts du public par la jolîe bebête, par le sentimentalisme bas, il va ainsi jusqu'au bout de son idée... Il y va, sans détour, avec une sûreté admirable et une merveilleuse allégresse.

J'ai quelquefois entendu reprocher à M. Vallotton sa froideur, sa sécheresse, son manque de passion. Son manque de passion ! Étrange reproche, en vérité. Mais je sais d'où il vient. Il vient de cet éternel malentendu, de cette antinomie éternelle, qui existent entre l'art et l'amateur d'art.

Quantité de braves gens, de par le monde, voient la passion dans les chairs cirées et soufflées. Leur conception de la volupté, de la sensualité, tout au moins, s'accommode de corps de femmes sur la peau de qui rien n'apparaît, rien n'affleure de leur structure musculaire ou osseuse, en qui, par conséquent, rien ne vit. Ils se satisfont de jambes bien lisses, de hanches polies à l'émeri, de seins ronds façonnés patiemment à la meule, puis gonflés d'ouate, qu'aucune main, même d'enfant,

n'a pétris, qu'aucune bouche, même d'amant, n'a mordus. Et c'est comme si elles étaient mortes, comme si elles avaient toujours été mortes... Et pourvu que cette femme sans vie, qu'ils aiment ainsi construite, selon l'idéal des mannequins de couturière et des baudruches des magasins de jouets, ait, par surcroît, autour des yeux, un cerne bleu, alors ils délirent et ils disent : « Voilà la passion ! »

Ce n'est point, en effet, celle dont M. Vallotton marque ses figures inoubliablement. Les corps humains, comme les visages, ont des expressions individuelles qui accusent, par des angles, par des plis, par des creux, la joie, la douleur, l'ennui, les soucis, les appétits, la déchéance physiologique qu'imprime le travail, les amertumes corrosives de la volupté. Les corps sourient, comme des lèvres heureuses, ou bien ils pleurent, comme de pauvres yeux affligés. On peut lire toute une existence, sur le corps d'un être, aussi facilement que sur son visage, car, non seulement les corps sourient et ils pleurent, mais ils parlent... et ils expriment, fortement, avec la plus émouvante éloquence, quand c'est M. Vallotton qui les écoute parler, leur humanité et le caractère de leur humanité.

Je connais des peintres différents de M. Vallotton, j'en connais de plus séduisants, peut-être, je n'en connais pas de plus forts.

OCTAVE MIRBEAU

George Sand à l'Université nouvelle.

Conférences de M^{lle} de Rothmaler.

M^{lle} de Rothmaler vient de faire sur George Sand, devant le public très nombreux et très éclairé de l'Institut des Hautes Études, à l'Université Nouvelle, cinq conférences qui furent écoutées avec une sympathie marquée et qui la classent parmi les « Sandistes » les plus autorisés.

M^{lle} de Rothmaler a parlé de George Sand avec une grande distinction, un charme pénétrant et une ferveur d'autant plus communicative que son expression ne dépasse jamais la mesure marquée par un sens critique avisé; elle met la finesse de son jugement au service de sa vive admiration. De la sorte, elle a pu émettre sur George Sand et sur son œuvre, dont elle a fait une étude approfondie, des aperçus personnels, en même temps qu'elle en donnait une idée d'ensemble très précise.

La qualité rare de ces conférences est dans leur ordonnance parfaite. Les traits caractéristiques de l'œuvre sont mis à leur place avec une méthode qui les rend immédiatement saisissables. Rien d'inutile n'est dit, et il semble que rien n'ait été omis de ce qu'il était essentiel de dire.

M^{lle} de Rothmaler étudie d'abord les origines de George Sand et la formation de son caractère; l'enfant lâchée en pleine liberté par « les traînes » de cette Vallée Noire qu'elle devait illustrer; l'âme héroïque de son grand-aïeul Maurice de Saxe et l'âme plébéienne de sa mère, fondues dans sa petite âme rêveuse, révoltée et tendre; plus tard son jeune esprit hanté par Jean Jacques;

son incessante, son intime communion avec la nature qui la vivifie de sa sève et achève de faire d'elle l'être de force expansive qu'elle resta jusqu'à la fin. Ainsi, dans l'enfant, la femme se formait pour l'œuvre dont les circonstances de sa vie allaient déterminer l'explosion.

Cette œuvre abondante, M^{lle} de Rothmaler la classe en trois groupes qu'elle examine successivement : les romans de passion, les romans sociaux, les romans champêtres.

Les premiers, éclosion d'un talent qui s'ignorait jusque-là ; émanations de la vie passionnée de George Sand. Des aventures de cette vie qui excita tant de curiosités vaines et de bavardages, M^{lle} de Rothmaler ne retient que l'influence qu'elles ont eue sur le développement de l'écrivain.

Les romans sociaux reflètent les préoccupations humanitaires de leur époque. George Sand appuiera toutes les justes revendications dont tressaillit l'Europe en 1848, les formulera pour des milliers de lecteurs, par la bouche des héros et des héroïnes de ses livres. Elle nivelle les inégalités des castes, réforme le mariage, ramène la religion à la morale chrétienne, exalte le travail. Elle est, avant le « féminisme », une grande féministe, dans l'acceptation la plus noble de ce mot, par la création de types de femmes pensantes et agissantes, fortes de la conscience de leurs droits et de leurs devoirs.

Presque en même temps, car elle puise à toutes les sources pures de l'inspiration, elle écrit ses romans champêtres, fleurs littéraires de son œuvre, où elle magnifie pour toujours son Berry. George Sand fut un grand poète, dit M^{lle} de Rothmaler, à qui le nom de Virgile vient plusieurs fois sur les lèvres lorsqu'elle parle du profond sentiment de la nature que George Sand portait en elle et qu'elle sut si bien exprimer. La conférencière, — laissant parler le poète, — fait la lecture de fragments des *Maîtres sonneurs*, puis de cette scène de labourage par laquelle débute la *Mare au Diable*, et dont la calme grandeur a tant de vérité que l'esprit s'en imprègne comme d'une authentique vision.

Une dernière conférence traite de la correspondance, qui permet d'étudier le développement de la nature la plus riche en dons du cœur et du génie. Cette conférence est accompagnée de la projection d'une série de beaux ou intéressants portraits, où se marquent d'une façon saisissante les étapes de cette vie, depuis l'enfance jusqu'à l'épanouissement de la vieillesse féconde où George Sand, aïeule adorable, apparaît encore, dans ses lettres à Flaubert notamment, la plus délicieuse et la plus consolante des amies.

M^{lle} de Rothmaler, enfin, dit l'artiste spontanée qu'était George Sand, « comme une harpe éolienne, recueillant tous les souffles de son temps et les rendant en harmonies ». Elle dégage de l'œuvre la morale de bonté active qui en fait le fond, et la personnalité qui l'explique et la dépasse, cette personnalité dont le charme et la force, sans doute, sont « d'avoir été si pleinement, si simplement humaine ». Et, dans une péroraison vibrante, elle évoque en George Sand la grande individualité rêvée par Walt Whitman, « cet annonciateur de l'humanité future » ; la créature complète en qui toutes les puissances de la vie se réalisent dans un équilibre parfait « et qui est digne de marcher avec lui vers cette Cité pure de l'avenir qu'elle avait rêvée comme lui. »

B. F.

AU CONSERVATOIRE

Deuxième concert.

Concert romantique : Schumann d'abord, Chopin, puis Mendelssohn. L'hommage à Chopin que constituait le centre du programme n'était pas, quant au choix des morceaux, celui d'un fervent bien attentive. Pourquoi n'avoir pas prié M. De Greef, simplement, de jouer des valse, des préludes, des études, une mazurka, et un nocturne, et la *fantaisie-impromptu* ? Mais pas cette *Polonaise* pour piano et violoncelle, où l'effrénée virtuosité de M. Jacobs entraîna et lui-même et M. De Greef à effleurer un rythme qui ne se justifie que pompeux et appuyé ; ni guère ces *Mélodies polonaises*, œuvres mineures du maître, et ni ce concerto où, par définition, si je puis dire, sa fantaisie se trouve restreinte par un encadrement orchestral plutôt médiocre. M^{me} Pacary sut émouvoir par son interprétation simple et touchante des mélodies. Peut-être aurait-elle pu caractériser davantage le style exclusivement populaire de certaines, mais la plus dramatique, la plus déclamée : *Tu veux que je t'oublie*, ne pouvait être dite avec une plus belle et plus sobre tristesse. Comment parler de M. De Greef, si aimé, si admiré du public que sur son talent tout semble avoir été dit ? Cette fois cependant, j'eus l'impression que jamais il n'avait joué de cette sorte ; que jamais son jeu facile, heureux et délicatement sensuel n'avait atteint ce degré de maîtrise. Quelle possession de soi dans cette manière d'arrêter fermement une arabesque souple et abandonnée, de conserver à la phrase sa mélancolie malgré le sourire fugace de quelque ornement emperlé ! Quelle jolie attitude d'artiste, si sereine, si claire, et comme on lui sait gré d'une telle simplicité !

Le triptyque symphonique de Schumann. *Ouverture, scherzo et finale*, peu connu, rarement joué, a été très goûté : délicate émotion de saluer en une œuvre inaccoutumée les expressions diverses et fidèles — des *Kinderscenen* à *Manfred* — du familier visage, de la voix « qui fut connue et chère » à toute âme musicale.

Le luxe bourgeois de Mendelssohn, son lyrisme facile et cossu, sa plénitude orchestrale atteignent, certes, à une réelle grandeur dans la *Symphonie écossaise*. C'est dans son genre une œuvre parfaite. Mais à côté d'un Schumann fraternel, humain, délicieusement faillible, que nous est-elle à présent, cette figure quelconque et sûre de soi, dont l'importance ne demeure qu'aux yeux de notre raison ?

On a connu l'orchestre du Conservatoire plus délicat, soucieux des finesses, des *pianissimi*, des oppositions extrêmes que réclamait de lui un Maître à l'esprit subtil ; par contre il fut, dimanche, plein d'élan. A Mendelssohn convient particulièrement l'accent chaud que communique aux musiciens l'enthousiasme de M. Tinel, et si l'on peut regretter de lui voir trop souvent obtenir la « couleur » au détriment de la « nuance », on ne peut s'empêcher d'être pris par l'éclat et la générosité de l'ensemble orchestral.

M. F. M.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Expositions G.-M. Stevens et P. Abattucci.

C'est vainement que l'on chercherait ici autre chose que de la grâce, du charme, de la poésie légère et nuancée, des attitudes séduisantes, des impressions fugitives finement notées. Ni l'art de M. G.-M. Stevens ni celui de M. Abattucci ne visent à la puissance. M. G.-M. Stevens est un peintre très délicat, de sentiment très éveillé ; sa palette est claire, joyeuse, alerte, pleine de chansons. M. Abattucci est un peintre calme, prudent, concentré ; son coloris est discret, sans recherche, un peu mélancolique. Chez le premier, on sent un esprit spontané et une main légère ; chez le deuxième, on aperçoit plutôt un tempérament réfléchi, qui apporte une certaine lenteur voulue dans l'exécution.

J'aime particulièrement l'atmosphère heureuse et le coloris raffiné des paysages de M. G.-M. Stevens, ses *Jardins sous la neige*, et aussi ses tableaux de fleurs qui sont de petits poèmes

bien chantants. Dans ses portraits et ses nus, s'il sait saisir avec goût la grâce d'une attitude et en exprimer tout le charme, il ne parvient pas néanmoins à satisfaire ceux qui estiment que sous la première qualité qu'on est en droit d'exiger d'une œuvre, quelle qu'elle soit, est un dessin solide, une construction sérieuse. Tel n'est point, à coup sûr, le défaut de M. Abattucci. Il ne nous montre que des paysages, il est vrai; mais il est facile d'y découvrir un peintre en pleine possession de son métier et qui s'est attaché à rendre la structure des choses avec fidélité. On pourrait lui reprocher d'exagérer ce souci d'exactitude; ses paysages gagneraient à être traités d'une main plus libre, on aimerait plus de vie, plus de mouvement. En revanche, il y a dans ces tableaux une fluidité d'atmosphère tout à fait exquise. Le coloris est délicat, plein d'harmonies en sourdine, et d'une belle fraîcheur. Il faut citer *Matinée de juillet*, *Après-midi d'été*, *Le Château*, où M. Abattucci me semble montrer le mieux ses aptitudes de coloriste subtil.

F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Récital Marguerite Rollet (1). M^{lle} Germaine Schellinx, M. Minet et l'art d'accompagner.

Le plus bel éloge à faire d'un artiste est peut-être de constater que son talent va se simplifiant à mesure qu'il mûrit : depuis ses débuts, M^{lle} Marguerite Rollet n'a cessé d'évoluer dans ce sens.

Sollicitée à l'origine de sa carrière par mille détails que lui suggérerait sa vive intelligence, la voici maintenant en plein discernement, sachant dépouiller, sacrifier, ordonner ses nuances en vue de la fidélité la plus grande à l'œuvre interprétée.

N'eût-elle que sa voix fraîche et bien guidée, que sa diction nette et sa native précision musicale, M^{lle} Rollet serait une chanteuse charmante. Mais c'est par un sens d'art particulièrement réfléchi, par ses recherches consciencieuses, par sa pénétration littéraire qu'elle est une artiste rare. Jamais une concession à la banalité; jamais une défaillance dans le choix des morceaux. Cette frêle jeune fille qui s'avance sur l'estrade, assumant seule un programme où ne s'inscrivent que des œuvres belles, parmi lesquelles plusieurs neuves ou inconnues, fait preuve d'un courage assez extraordinaire. Cependant elle se fait écouter, elle se fait applaudir, et, par sa conviction artistique, force le public à respecter ce qu'elle aime et ce qu'elle a choisi. Cette naissante autorité contraste bien joliment avec sa personne menue et son charme de jeunesse.

Ah! si l'exemple de son succès pouvait encourager des artistes, qui eux-mêmes seraient imités, à épurer leur répertoire, à faire comprendre au public que c'est fini, qu'on lui supprime les nourritures frelatées, qu'il n'aura plus de Moor, qu'il n'aura plus de Röntgen! Si l'on pouvait aller entendre les grands virtuoses avec joie, au lieu qu'en entrant au concert chacun soit angoissé par de la laideur en perspective, et tourmenté par la difficulté de siffler et d'applaudir à la fois!

Mais quoi! La bonne contagion n'aurait-elle pas dû gagner d'abord M^{lle} Germaine Schellinx qui s'était chargée de deux intermèdes de violon? Elle n'a pas compris qu'à côté de M^{lle} Rollet on ne joue pas un *Capricio* de Guiraud, mettant cette tache à un programme irréprochable; ni d'ailleurs le concerto en sol majeur de Mozart, accompagné au piano, et dont la longueur ici n'était guère de mise : tout est affaire d'harmonie et d'adaptation; c'est pourquoi nous ne pouvons juger avec impartialité les belles qualités de mécanisme et de son de M^{lle} Schellinx, exposées qu'elles furent en d'abusives cadences.

Pour revenir au programme de M^{lle} Rollet, il comprenait d'abord quatre lieder allemands, chantés dans le texte original. Le don d'assimilation au génie germanique n'est pas très rare chez nous, mais les qualités si laïques de M^{lle} Rollet rendent plus sensible le lyrisme simple auquel elle sait revenir pour chanter avec une douce émotion le beau lied de Brahms : *Wie bist du, meine Königin*. Le reste de la soirée était consacré à Duparc,

Chausson, Roussel, Bréville, Debussy, et se terminait par deux exquises pastourelles du Vivarais, harmonisées par Vincent d'Indy. Dans ces chansons et dans le *Tombeau des Natchés* de Debussy, M^{lle} Rollet fut particulièrement heureuse. Mais pourquoi choisir? A chaque mélodie, M^{lle} Rollet apporta toute son intelligence, sa sensibilité disciplinée par le goût, et cette musicalité exceptionnelle (équilibre rare et charmant de la mesure dans le *Nocturne* de Chausson) par quoi elle appartient à la famille artistique de Jane Bathori.

Au sujet de M. Minet qui était au piano, et qui est (avec M. Lauweryns) le meilleur des accompagnateurs, je voudrais faire une remarque. L'art d'accompagner est un art spécial, intéressant, difficile au plus haut point. Si l'on y réfléchissait assez, on sentirait quel passionnant travail ce peut être que de pénétrer jusqu'au fond l'interprétation d'un artiste et d'employer toute son intelligence à comprendre cet être que l'on seconde, à se modeler sur lui, à équilibrer chacune de ses intentions.

M. Minet est exceptionnel, d'abord parce qu'il étudie ses morceaux, en place de les déchiffrer sur l'estrade; ensuite parce qu'il fait sa partie avec tout le tact et toute la souplesse désirables, en excellent musicien. Mais, en possession de ce talent, ne peut-on aller plus loin, se faire de sa mission une idée plus haute?

Qui, ayant vu Mottl au piano, a pu l'oublier? Par quoi renouvellerait-il à ce point la notion de l'accompagnement? Parce qu'il les vivait, ses accompagnements; parce qu'il semblait heureux d'être là, parce qu'il était un élément actif de l'exécution.

Les accompagnateurs ont généralement l'air morne et distrait. Ils semblent trainer avec eux l'amertume de n'être point virtuoses. En réalité, le poids qu'ils traînent, c'est celui d'un préjugé. S'il était naturel jadis, tout en tapotant les accords de l'air du *Barbier*, de s'abandonner à des rêveries découragées, tout a changé désormais, et il faut être un plus réel artiste pour accompagner une mélodie de Roussel, de Bréville ou de Debussy que pour exécuter un concerto de Saint-Saëns.

Quelle jolie carrière pour des compositeurs peu riches, pour des pianistes qui ne surent pas sauter la barrière suprême de la virtuosité, s'ils voulaient comprendre l'importance de leur rôle et le relever aux yeux du public! Il y faut beaucoup d'intelligence, beaucoup de réflexion, et, d'ailleurs, un instinct spécial, l'instinct de l'accompagnateur, qui, je crois, ne peut s'acquiescer.

M. Minet le possède essentiellement; mais puisqu'il fut le prétexte de ces réflexions, prenons comme exemple les *Adieux* de Roussel et *Sur le Pont* de Bréville où il ne fut point parfait; dans les *Adieux*, parce que cette mélodie admirable, mais longue et un peu aride, réclame une étude de mise en place, de proportions, un « calage » qui peuvent seuls répondre de sa tenue; *Sur le Pont*, parce que la musique de Bréville perd une de ses plus spéciales beautés lorsqu'on l'arrondit, l'amollit, lorsqu'on enlève aux contours leur incisive finesse. Avec un peu plus de profondeur, avec un souci plus présent du style, M. Minet aurait pu se donner plus de joie. Accompagner de certaines œuvres et de certains artistes est un bonheur; mais il y faut mettre la foi, l'ardeur et la conviction sans lesquelles cet art ne s'élèvera jamais au rang qu'il devrait occuper aujourd'hui.

M. F. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Mur de marbre.

Il est quelque peu embarrassant de parler avec franchise et sincérité du *Mur de marbre*, la pièce de MM. Bonmariage et Giraud dont le théâtre du Parc vient de nous donner quelques représentations. On craint, en effet, si l'on avoue nettement l'insignifiance de la pièce, de paraître manquer de respect à la haute personnalité du second des auteurs. Et cependant, il en est bien ainsi; le *Mur de marbre* est certes l'une des pièces les plus naïves que l'on ait vu jouer à Bruxelles. Elle est maladrote, incohérente, mal composée, pleine de réminiscences, et de plus elle est écrite dans cette langue littéraire, conventionnelle et fautive, que le vrai théâtre a en horreur. Le personnage principal est celui

(1) Salle Patria, 18 février.

de M^{lle} Jeanne Verneuil qui est une enfant gâtée, affligée de plusieurs millions et d'un horrible caractère. Fiancée à M. Jean de Xivry, elle rompt son mariage parce qu'elle a cru comprendre que son fiancé l'épousait pour sa dot. Immédiatement, d'ailleurs, elle se repent de son incartade, mais il est trop tard car M. de Xivry s'est hâté de se marier ailleurs. Un hasard remet en présence les anciens fiancés, et Jeanne Verneuil, avec un oubli absolu des pudeurs de son sexe et des plus élémentaires convenances, se jette à la tête du jeune homme. Celui-ci ne fait aucune résistance pour accepter de fuir avec elle jusqu'à Venise. Il est vrai qu'il abandonne sa jeune femme. Il est vrai que Jeanne quitte ses parents qu'elle adore et qui n'ont qu'elle à aimer. Qu'importe tout cela ! Quand on est dans l'in vraisemblance, il ne faut pas hésiter à s'y enfoncer jusqu'au cou.

A Venise, le faux ménage est très malheureux. Jean n'aime plus. Jeanne aime trop. Ici, le couplet obligé sur le silence de Venise et les granités que l'on boit à l'ombré de Saint-Marc. Finalement, Jeanne va se jeter dans l'eau du canal.

Elle n'en mourra pas tout de suite. Retirée à temps, elle paraît sauvée. Mais une fluxion de poitrine survient et Jeanne-Froufrou meurt à Paris, où on l'a ramenée, après avoir obtenu le pardon de la femme de Jean et de ses parents. Le rideau tombe sur cette scène qui voudrait être émouvante, mais qui n'a ému personne, parce que personne n'a pu s'intéresser un seul instant aux fantoches de cette ridicule histoire.

Et le *Mur de marbre* ? C'est le mur de la vie contre lequel Jeanne est venue piteusement se briser la tête. En tout cas c'est un mur derrière lequel il ne se passe rien.

L'insuccès de cette pièce montre, une fois de plus, combien nos auteurs ont tort généralement d'aborder le théâtre sans préparation suffisante. Entre les mains d'un homme expérimenté, l'anecdote du *Mur de marbre* aurait pu devenir, je ne dis pas une bonne pièce, mais du moins quelque chose qui n'eût pas prêté à rire. Il est regrettable que le théâtre du Parc ait joué le *Mur de marbre*. C'était donner raison, cette fois encore, aux méfiances de notre public envers le théâtre national.

La représentation était terminée par le *Bon Billet*, une aimable comédie en vers de Georges Rivollet. Malgré le bonhomme La Fontaine, gaffeur et moraliste, la belle Ninon de Lenelos et La Châtre estiment que l'amour a de délicieux *revenez-y*.

Les acteurs du Parc ont joué de leur mieux le *Mur de marbre* et tout à fait bien le *Bon Billet*.

* *

En matinée littéraire, au même théâtre, M. Paul André nous a raconté avec verve et élégance la vie de Nicolas Gogol et nous a préparés à entendre, sans trop de surprise, le *Mariage*, une pièce burlesque de cet écrivain. Traduit et adapté du russe par M. et M^{me} Georges Wessélovsky, et M. Paul André, le *Mariage* est une grosse farce un peu monotone, et d'une gaité assez grossière, mais qui a des scènes fort amusantes et d'une satire assez juste.

* *

Au Théâtre communal, le cercle dramatique Euterpe a joué deux pièces d'auteurs belges : *Maître Suzanne* de feu Eugène Landoy et le *Retour d'Uilenspiegel*, un acte de M. Jacques Waffers.

Maître Suzanne est une sorte de comédie-vaudeville qui a beaucoup réjoui le public. C'est, le titre l'indique, la femme-avocat qui a fait tous les frais de cette gaité.

Le *Retour d'Uilenspiegel* est un petit drame poétique, alerte, mouvementé, plein de jolis vers : On y voit Uilenspiegel, qui avait quitté Nele pour suivre la comtesse, revenir, repentant, à ses premières amours.

Les vaillants acteurs-amateurs du Cercle Euterpe ont fort bien interprété ces deux pièces et ont obtenu un grand succès.

* *

Enfin, deux reprises : la *Retraite*, de Beyerlein, à l'Alcazar, qu'accompagne, sur l'affiche, l'amusante folie de Max Maurey, la *Fiole*. M^{lle} Valentine Petit y débute avec succès.

Au Molière, la *Fille du Tambour major* réunit tous les fidèles de la vieille opérette, qui, sous ses rides, a conservé un sourire aussi jeune que spirituel.

GEORGES RENCY

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, cinquième Concert Durant avec le concours du violoncelliste Joseph Hollmann (salle Patria). — A 2 heures, distribution des prix aux lauréats de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles (Musée communal d'Ixelles).

Demain, lundi, à 2 heures, matinée Maeterlinck au théâtre du Parc. M^{lle} Marguerite Rollet chantera des chansons de Maeterlinck mises en musique par G. Fabre, dont l'une inédite, et deux pièces des *Serres chaudes* (E. Chausson). Conférence par M. Louis Piérrard. Interprétations de plusieurs scènes du théâtre de Maeterlinck par M^{lle} Marie Kalf, du théâtre Antoine.

Mardi, à 8 h. 1/2, piano-recital de M^{lle} G. Tambuysen au Palais des Arts.

Vendredi, à 8 h. 1/2, salle Patria, deuxième séance du *Groupe des Compositeurs belges* avec le concours de M^{lles} G. Bernard, G. Lievens, M^{me} Geubel-Delcorde, MM. Malherbe, Lambert et Kuhner.

M^{lle} Fany Hlard, cantatrice, donnera le mardi 8 mars, à l'École allemande, un récital de chant avec le concours de M^{lle} Berthe Bernard, pianiste.

Le Cercle symphonique *Crescendo* donnera le mercredi 9 mars, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria, une audition sous la direction de M. L. Poliet, avec le concours de M^{lles} T. Verheyden et B. Bernard, M^{me} M. Guillaume-Piron, MM. E. Wilmars et J. Charlier. L'orchestre interprétera, entre autres, *La Mer*, esquisses symphoniques de P. Gilson, l'entr'acte symphonique de *Messidor* par A. Bruneau, etc.

Même jour, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, quatrième séance du Quatuor Zimmer.

Nous sommes obligés d'ajourner, faute d'espace, le compte-rendu du concert consacré par M. CH. DELGOUFFRE à la mémoire de César Franck, la chronique littéraire de M. F. DE MIOMANDRE, la chronique musicale liégeoise de M. GEORGES RITTER et d'autres articles d'actualité.

PETITE CHRONIQUE

Au Salon de la *Libre Esthétique* auront lieu, le mardi, à 2 h. 1/2, des auditions musicales consacrées aux œuvres instrumentales et vocales nouvelles. La série sera clôturée le 12 avril par une séance réservée aux compositions de Charles Bordes et d'Albeniz.

La *Libre Esthétique* s'est assuré dès à présent le concours de M^{me} Marie-Anne Weber et de M^{lle} Marguerite Rollet, cantatrices, de M^{lle} Blanche Selva, pianiste, des compositeurs P. de Bréville, J. Jongen, J. Turina, Th. Ysaye, du Cercle *Piano et Archets* et du Quatuor Zimmer, ce qui promet à ces concerts, de plus en plus suivis, une interprétation de premier ordre.

La Commission musicale du Comité des Fêtes de l'Exposition universelle a élaboré dans ses grandes lignes le plan des auditions symphoniques et lyriques de l'Exposition.

Bien que le programme ne soit pas encore arrêté définitivement, nous pouvons annoncer dès à présent que deux ou trois concerts seront réservés aux musiciens belges, dont les œuvres seront, en général, dirigées par leurs auteurs. En outre, il y aura un concert donné sous la direction de M. Edgar Tinel par l'orchestre du Conservatoire ; un autre, consacré au *Franciscain* de M. Tinel, par l'orchestre des Concerts populaires sous la direction de M. S. Dupuis ; un autre par l'orchestre des Concerts Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye ; un autre encore par l'orchestre des Concerts Durant sous la direction de M. F. Durant. Enfin, une séance sera organisée par le Benoît-Fonds d'Anvers et consacrée à l'exécution de la *Rubens Cantate* de P. Benoit.

Il est question aussi d'inviter les orchestres les plus réputés de l'étranger, et notamment celui de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris sous la direction de M. A. Messenger, l'orchestre de M. Henry Viotta (Amsterdam) et l'orchestre de M. F. Steinbach (Cologne). En outre, des négociations sont en cours avec la célèbre association chorale de Barcelone, forte de 250 chanteurs, que dirige M. Clavé, et qui viendrait donner à Bruxelles deux séances de musique catalane.

C'est le lundi 7 mars qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la première représentation d'*Eros Vainqueur*, dont les répétitions d'ensemble font présager le vif succès. Un grand nombre de personnalités parisiennes assisteront à cette première, à laquelle la direction consacre tous ses soins.

Le spectacle de gala organisé au profit des victimes des inondations en France est fixé au lundi 21 mars.

La première exposition de la Société des Artistes indépendants de Munich, dont le président est le peintre Hans von Faber du Faur, aura lieu du 25 mai au 7 août.

Nous avons signalé à plusieurs reprises les prix élevés qu'obtiennent à l'étranger, dans les ventes publiques, les tableaux de certains maîtres modernes. Le *Bulletin de l'Art ancien et moderne* publie un fort intéressant « palmarès » des ventes de 1909 d'où nous détachons l'essentiel :

La plus haute enchère de l'année a été réalisée par Turner à la vente Holbrook-Gaskell, de Londres, où *l'Incendie du palais des Lords et des Communes (16 octobre 1854)* a atteint 328,125 francs. — Autres prix de Turner : *East Cowes Castle*, 107,625 fr. (vente anonyme, 3 juillet, Londres); — *Vénus et Adonis*, 105,000 fr. (coll. Cuthbert Quilter, Londres); *le Lac de Lucerne*, aquarelle, 44,625 fr. (coll. John-D. Milburn, Londres).

Vient ensuite J.-F. Millet avec *l'Arrivée au travail*, vendu 250,000 fr. (coll. John Martin, New-York). — Autres prix de Millet : *la Tonte des moutons*, 137,500 fr. (coll. H. Graves, New-York); *la Gardeuse d'oies*, 134,000 fr. (coll. J.-C. Day, Londres).

En troisième ligne, Constable : *le Moulin et le château d'Arundel*, 220,500 francs (coll. Holbrook-Gaskell).

Reynolds arrive ensuite avec les 168,000 francs de *Vénus and the piping boy* (coll. Cuthbert Quilter, Londres). — A citer aussi, du même artiste : *le Serpent dans l'herbe*, 128,625 fr. (coll. Cuthberston, Londres).

Le cinquième est Corot, avec *la Charrette*, de la collection John Martin (New-York) : 150,000 fr. — On peut citer d'autres beaux prix du même maître : *Paysage*, 82,675 fr. (coll. Cuthberston, Londres); — *le Pâtre*, 79,500 fr. (coll. James Garland, New-York); — *le Bac*, 73,500 fr. (coll. J.-C. Day, Londres), etc.

Romney et Hoppner sont classés *dead heat* avec le même chiffre de 136,500 fr. pour le *Portrait de Mrs Blackburne*, du premier (coll. Cuthberston, Londres), et le *Portrait de Lady Lungham*, du second (coll. John P. Milburne, Londres). — De Romney encore ces belles enchères : *Mrs Newberry*, 133,875 fr. (coll. Cuthberston, Londres), et *Mrs Jordan*, 126,000 fr. (coll. Cuthbert Quilter, Londres).

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Un maître ancien, Murillo, dont *l'Immaculée Conception*, de la collection Cuthbert Quilter (Londres), a fait 126,000 fr., et *l'Assomption de la Vierge*, de la collection Fischhoff (New-York), 112,000 fr., les suit de près.

Notons encore : Troyon, dont *les Animaux à l'abreuvoir* ont réalisé 125,000 fr. (coll. J. Martin, New-York) et Th. Rousseau dont le *Tournant de route* (coll. Cuthberston, Londres), a été adjugé 120,000 francs.

Après quoi nous ne trouvons plus que des prix au-dessous de 100,000 francs.

A propos de l'augmentation des prix de certains tableaux, signalons ce seul fait : une toile de Cézanne, le *Portrait de Lempereur*, acquise il y a une vingtaine d'années par un de nos amis pour 800 francs, vient d'être vendue par lui au prix de quarante-cinq mille francs. Et ce n'est pas un Américain qui s'en est rendu acquéreur, mais l'un des collectionneurs les plus connus de Paris.

Notre confrère J.-F. Louis Merlet prend la direction et la rédaction en chef d'une revue mensuelle, *Propos*, qui traitera de questions de littérature, de beaux-arts et de théâtres et paraîtra à Paris le 15 de chaque mois.

M. Henry Malherbe est allé interviewer M. Paul Adam à propos de la publication du *Trust*. Voici ce que M. Paul Adam pense des Américains :

« Je considère que l'Américain d'aujourd'hui est peut-être la plus haute expression du génie moderne. Ces milliardaires qui possèdent d'immenses territoires, commandent cent et deux cent mille individus, se sont fait avec leurs trusts des royautés modernes dans leur république. Leur activité, leur souplesse, leur énergie tiennent du miracle.

J'ai eu l'idée du *Trust* en écrivant *la Force et la Ruse*, en dépouillant les nombreux mémoires qui me servirent à édifier ces œuvres. Je découvris qu'Ouvrard avait voulu, dès 1820, faire le trust de l'Amérique latine. Je fus poursuivi par ce souvenir. Je résolus d'écrire le *Trust*.

Je partis donc pour les Amériques. Je visitai ensuite Cuba, les Antilles. Plus tard, j'allai en Egypte. Et de documents frémissants, inflexibles, est né *Le Trust*.

Et mon admiration pour les Yankees ne fit qu'accroître. »

M. E. de Reznicek a, dit le *Guide musical*, découvert un concerto inédit et inconnu de Ch. Philippe-Emmanuel Bach pour deux pianos avec orchestre. Ce concerto comprend trois mouvements : *allegro di molto*, *largo*, *presto*. L'orchestre d'accompagnement comporte, en plus du quatuor à cordes, deux flûtes et deux cors.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉATS DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noire, Segantini, Tarkhoff. Il forme un beau volume petit in-4°, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Quelques impressions du Paysage moderne (OCTAVE MAUS). — Eros vainqueur (H. L. B.). — Livres neufs FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *Concert César Franck* (J. C.); *le Concert Durant, la Distribution des prix de l'Institut des Hautes Etudes et de l'Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles* (CH. V) — Chronique théâtrale : *L'Ami des Femmes, le Fils naturel* (GEORGES RENCY). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

Quelques expressions du Paysage moderne.

Le sentiment de la nature, — j'entends l'émotion que nous font éprouver le frais bruissement d'un ruisseau, la mélancolie de la lande, le mystère des futaies, la silhouette d'une roche inclinée sur le miroir d'une source, — n'a dans l'humanité, et par conséquent dans l'art, où se reflète celle-ci, qu'une origine relativement récente. L'antiquité l'ignore. Le moyen-âge n'en eut point conscience. Si la Renaissance, en Italie et en Flandre, comprit la beauté des arbres, des montagnes, des eaux et des nuages, elle ne l'exprima que pour mieux encadrer les héros et les dieux, qu'elle jugeait seuls dignes d'un hommage esthétique. Durant des siècles, tableaux religieux ou profanes, fresques, miniatures ne permettent d'apercevoir le paysage, qu'à travers les arcades d'un cloître, dans le recul d'une perspective de palais ou d'église, aux arrière-plans d'une compo-

sition inspirée par les Textes sacrés, l'Histoire, la Fable ou l'intimité de la Vie.

L'École hollandaise, avec Wynants, Van Goyen, avec Ruysdael et Hobbema, mena la première les artistes au cœur des secrets de la nature, tandis qu'en France Nicolas Poussin [et Claude Lorrain accordaient au paysage une importance que leurs prédécesseurs lui avaient refusée. Mais quel chemin à parcourir encore avant d'assister à la communion qui, deux siècles plus tard, allait unir l'exaltation des peintres aux trésors enfin dévoilés de la création!

La floraison du paysage hollandais au XVII^e siècle fut éphémère : quatre ou cinq noms, isolés, en perpétuent seuls la mémoire. Et comment espérer que les maîtres français du Grand Siècle eussent pu échapper aux pompeux artifices dont la cour du Roi Soleil imposait le goût? « Le Poussin composait des sites majestueux, épiques, dignes des dieux de l'Olympe, dit M. LUCIEN SOLVAY dans son excellente étude sur l'évolution du paysage 1, et Claude Lorrain façonnait, avec le sentiment de la lumière qu'il est juste de lui reconnaître, une nature magnifiquement décorative que les architectes de jardins s'ingéniaient à imiter, pliant la réalité au caprice des hommes au lieu que ce fut elle qui leur dictat ses ordres... Mais tout — même Dieu — ne devait-il pas obéir aux fantaisies des rois? »

En éveillant dans les cœurs l'amour de la nature, Jean-Jacques a préparé la révolution qu'allait accom-

1 *Le Paysage et les Paysagistes. Theo or Verst etc.*, par LUCIEN SOLVAY. Nouvelle édition. Bruxelles, G. Van Oest et C^o, 1906.

plir le XIX^e siècle dans la peinture du paysage et à laquelle les écrits de Bernardin de Saint-Pierre ne furent peut-être pas étrangers. On comprit enfin que les vallons et les plaines, les bruyères et les forêts, les rives des fleuves et les horizons maritimes ont leur beauté propre, et que pour en faire goûter l'éloquence il suffit de traduire avec fidélité leur charme expressif.

La sensibilité des maîtres de France et de Belgique, des Corot, des Rousseau, des Millet, des Diaz, des Daubigny, des Jules Dupré, des Courbet, des Lépine, des Jongkind, des Fourmois, des Boulenger, des Dubois, des Baron — double pléiade guidée par un idéal unique — s'exerça, durant un demi-siècle, à pénétrer et à extérioriser le « pittoresque » dont le sens émotif avait échappé à leurs prédécesseurs. Aux paysages héroïques et académiques construits suivant d'invariables méthodes ils substituèrent les sites familiers dont les aubes, les midis, les couchants diversifient et magnifient à tout instant les aspects. Ils accoutumèrent les yeux à admirer la nature telle qu'elle s'offre à nous, dans sa splendeur ingénue, sans la romantiser ni la « poétiser » par des fictions. Admirable école, dont l'enseignement fut décisif.

Mais la génération suivante, celle qui s'honore des noms de Claude Monet, Renoir, Sisley, Pissarro, et aux tendances de laquelle se rattachent, entre autres, nos Heymans et nos Claus, nos Lemmen, nos Finch, nos Morren, tenta une conquête nouvelle en subordonnant la réalité objective à l'impression fugitive qu'elle fait naître. La subtilité de leur vision décomposa la lumière, étudia ses vibrations, fragmenta ses effets, nota ses dégradations et ses reflets, scruta les réactions réciproques des clairs et des ombres dans le ruissellement des rayons solaires. La vérité, pour eux, ne réside pas seulement dans l'exactitude des formes et des couleurs, mais dans la fidélité de l'impression ressentie et exprimée : subjectivisme qui donna naissance à des techniques nouvelles et à des conceptions individuelles d'un passionnant intérêt.

Ici, deux courants se forment. Au néo-impressionnisme de Seurat, de Cross, de Signac, de Van Rysselberghe, qui s'efforcent d'atteindre la vibration lumineuse par la division du ton, s'opposent les harmonies puissantes, volontaires, d'un Cézanne, d'un Gauguin, d'un Van Gogh, dont l'indépendance anarchique se moque des dogmes et proclame fièrement : « Devant son chevalet, le peintre n'est esclave ni du passé, ni du présent, ni de la nature, ni de son voisin. Lui, encore lui, toujours lui. » Le génie seul peut justifier cette orgueilleuse parole, dont la race, l'hérédité et la tradition tempèrent d'ailleurs l'absolutisme.

C'est vers ces grands instinctifs que tendent aujourd'hui quelques-uns des artistes les mieux doués. Tout au moins se sont-ils, à leur exemple, émancipés des for-

mules qui encerclaient l'art dans une doctrine, quelque libérale et tolérante fût-elle. Pour un Matisse, pour un Marquet ou un Manguin, l'impressionnisme même apparaît comme un asservissement. L'esprit d'individualisme a dispersé les groupes, de même qu'il avait naguère détruit les écoles.

Est-ce à dire que cette dernière étape soit sans connexité avec les précédentes ? Qu'on ne le croie pas. A leur insu et malgré eux, les peintres les plus audacieusement novateurs perpétuent une lignée spirituelle. Leurs toiles réfléchissent un atavisme contre lequel luttent vainement les tentatives les plus énergiques de libération. Gauguin lui-même a écrit : « L'artiste ne naît pas tout d'une pièce. Qu'il apporte un maillon à la chaîne commencée, c'est déjà beaucoup. » (1) Mais le perpétuel renouvellement de l'art diversifie à l'infini les sensations esthétiques et en modifie l'expression dans la forme, sinon dans l'essence. Si les conceptions nouvelles déconcertent au premier abord, elles n'en seront pas moins admirées le jour où l'on aura pénétré la pensée qui les a fait naître, — car les artistes véritables sont toujours en avance sur leur temps. Seuls les médiocres répètent ce qui a été dit avant eux.

Permettre au public d'embrasser d'un coup d'œil les transformations qu'a subies depuis Corot en France, depuis Fourmois en Belgique, l'esthétique du paysage, montrer par des exemples typiques l'effort parallèle des deux nations, rendre hommage à quelques précurseurs tout en maintenant à l'évolution contemporaine l'importance qu'entend lui donner la *Libre Esthétique*, tel est le programme que s'est assigné celle-ci en vue du Salon qu'elle ouvrira samedi prochain. Elle a cru instructif d'y joindre, en raison de l'influence qu'ils exercèrent sur le paysage contemporain, quelques spécimens de l'art des maîtres du Japon, et en particulier d'Hiroshigé et d'Hokusai. Elle s'excuse des lacunes inévitables qu'offrira cet exposé, tout en exprimant aux collectionneurs qui ont bien voulu seconder ses desseins l'expression de sa profonde reconnaissance.

OCTAVE MAUS

ÉROS VAINQUEUR

Aujourd'hui, la présentation ; à huitaine, les appréciations. La mère d'Éros est connue depuis plus de vingt-cinq siècles : son père l'était moins. Il vient de se révéler sous les espèces de M. Pierre de Bréville. Celui-ci vit le jour, il y a bientôt cinquante années, à Bar-le-Duc, bourgade mosane, proche de nos wallonies. Instruit dans la carrière juridique et diplomatique, il ne tarda pas à lui préférer le doux art des sons. Élève de Th. Dubois, puis de César Franck, chez lequel il rencontra Vincent d'Indy (2),

(1) *Paul Gauguin*, par JEAN DE ROTONCHAMP. Paris, E. Druet, 1906.

(2) A quel la partition d'*Éros Vainqueur* est dédiée.

il se livra entièrement à la composition. On lui doit une messe, des motets, des pièces orchestrales parmi lesquelles des illustrations de *la Princesse Maline* et des *Sept Princesses* de Maeterlinck, de nombreux morceaux pour piano, pour orgue, et des mélodies délicieuses qui l'initient à merveille au maniement de la voix féminine. *Éros Vainqueur* est son œuvre maîtresse et son début au théâtre.

Eros ! Symbole exquis et éternel ! Dieu créateur, élément primordial de la théogonie grecque, il est depuis le VI^e siècle avant notre ère le dieu de la passion. Les poètes et les artistes lui doivent leurs plus frémissantes inspirations. Dès les premiers temps, il fut l'objet d'un culte ; on célébrait en son honneur, tous les cinq ans, à Thespies, des *Erotia*, où la légende sacrée servait de prétexte à des figurations symboliques, danses et spectacles.

C'est presque une *Erotia* que M. Jean Lorrain semble avoir voulu esquisser. Il en a situé le cadre en Illyrie, l'époque en pleine Renaissance ; l'union de la mythologie antique et de la plus belle floraison de l'Italie du XV^e siècle est l'occasion d'un mariage harmonieux entre un rêve tangible et une réalité flottante.

Trois actes partagent l'œuvre. L'action est peu compliquée. Au premier tableau, un groupe de lansquenets fait bonne garde autour du verger du roi, dont le mur rouge de vignes et de roses coupe la scène. La ronde passe ; d'une anfractuosité fleurie, Éros espiègle sort. Il a regardé par-dessus la muraille : « Parmi l'herbe écumante d'anémones, sous les pommiers neigeux, trois princesses sont là, dormant dans l'or de leurs cheveux ! » Trésor gardé par un vieux prince avare ! Il faut s'en approcher : le garçon a tôt fait d'appeler un jardinier peu subtil et sa femme apitoyée, et de simuler la détresse pour se faire introduire dans le parc interdit, les yeux bandés, l'âme toute tendue d'émoi.

Au deuxième tableau, le verger du Roi nous présente l'un des plus adorables décors qu'aucun artiste ait conçu pour le théâtre. C'est la fin de mai ; les fleurs parsèment le tapis gazonné. Le ciel est doux, l'atmosphère est rose. Sous un pommier, Tharsyle, Argyne et Floriane, en somptueux costumes de cour, dorment gracieusement. On songe au tableau anglais le *Jardin des Hespérides*, de Leighton, je crois. Éros passe, conduit par le jardinier ; le bandeau qui l'aveugle ne l'empêche pas de deviner la triple présence ; « je reviendrai », dit-il en souriant, tandis qu'on l'entraîne. Et, malgré les précautions que le roi promeneur ordonne, en un bref intermède, il revient vraiment. — L'action est posée, et d'un coup d'aile s'élève en pleine poésie. « Qu'elles sont belles ! s'extasie l'enfant lumineux, et béni soit ton nom, ma mère Cythérée ! Par ces fleurs, ces parfums, elles seront à moi toutes trois ». L'enchantement commence ; à chacune, une fleur est dédiée ; à toutes trois, le trouble de la mus que. Au dernier et strident accord de la mandoline, les princesses s'éveillent ; elles ont vu en rêve l'Éros incomparable et le retrouvent réel, heureux d'apaiser leur soif fiévreuse par l'offrande de l'eau, et leur ardeur par le chant. Au moment de la plus douce extase, il s'évanouit, dans une subite intensité de lumière ! Le jardinier Terkau, sa femme Lisbeth accourent aux cris des jeunes filles : était ce le gueux qu'elles ont vu, ou sont-elles folles toutes trois ? C'était un rêve ?.....

Au deuxième acte, les pauvres princesses jolies, que l'Amour a marquées, ne trouvent plus de joie dans la vue d'un divertissement qu'exécutent leurs suivantes. Les chants favoris les ennuient. Lisbeth elle-même est écartée de leur secret. Oh ! quelle exaltation, quel trio frémissant, lorsque, restées seules dans leur

gynécée somptueux, elles peuvent librement multiplier leur bonheur par le récit de leurs songes et le rappel de l'apparition du verger magique ! Pour le revoir, elles appellent le rêve et s'endorment, blotties sous un large dais.

La nuit est venue. La tapisserie de soie qui fermait le fond de la scène s'éclaire. Les personnages s'animent. Éros et son cortège de songe, Grâces, Muses, Nymphes, Égyptiens quittent le cadre brodé ; et, tandis qu'un cœur invisible emplit l'air d'harmonie fine et sensuelle, se déroule en scène le charme mimé d'un ballet-action plein de tiède allégresse, de volupté délicate : Amour, longtemps retenu par les Muses, leur échappe et saisit les Grâces heureuses, tandis que les Égyptiens triomphent des Muses, et que tous les gestes, toutes les attitudes, tous les sourires consacrent le triomphe d'Éros vainqueur !

L'obscurité envahit de nouveau la scène, la tapisserie se recompose, s'immobilise ; un rayon de lune flotte seul... Éros reparait : « Tharsyle ! Écoute... Une prière ardente et pure au bois t'implore ; déserte ton passé qui dort ! Dans l'aventure et la lumière, viens ! Ame en fleur, prends ton essor ! » Tharsyle se lève, comme hallucinée, et passionnément soulevée par le baiser du dieu, se laisse entraîner dans la nuit bleue...

Cris, appels : « Un homme en fuite ! Tirez aux fuyitifs ! » Le roi courroucé apparaît ; les deux sœurs abandonnées entendent seules la voix lointaine d'Éros, et l'acte se termine dans la plus grande confusion.

Au troisième, la fantaisie se donne plus libre cours encore. Un prélude, animé et sonore, décrit la bataille qui se livre au pied du donjon royal, dont nous ne voyons que la terrasse haute. Argine est étendue, languissante, sur un lit de parade. Lisbeth et des suivantes sont auprès d'elle. Depuis deux mois, les princesses vivent en détresse, par la faute du gueux que le verger accueillit. C'est lui qui combat les armées du roi. Aujourd'hui, il traîne deux princesses avec lui, car Floriane a suivi Tharsyle. La pauvre Argine se meurt de rester seule : « Quel est cet étranger que, passive et docile, suit la race des rois ? »

De nouveau, la bataille s'acharne au pied du donjon ; les femmes nous en racontent les péripéties. « Un homme casqué d'or conduit les ennemis ; il se défend bien ; tous ses coups portent. » Lisbeth le reconnaît ; c'est l'enfant aux yeux d'azur, le bohémien secouru... Argine semble délirer : est-ce de l'extase, de l'agonie ? Les partisans du roi entrent en chantant victoire ; le roi lui-même triomphe. « La ville est libre, chante Argine ; mais captif est mon cœur. » Nul ne la comprend ; comme ses sœurs, mais invisiblement, elle a été marquée par le vrai triomphateur : « La robe de drap de Venise qui dort dans l'ambre et le santal du vieux coffret oriental, prépare-la ! » Mon bien aimé est de retour ! » Nul ne comprend son extase, sauf le public auquel s'offre, comme à elle-même, la significative vision d'un Éros casqué d'or, tenant dans ses bras Tharsyle et Floriane pâmees, gorges et bras nus : « Argine, dit le dieu, ta prière ardente et pure a forcé le destin : je viens à toi, dans la lumière et d'un soir plus beau que le matin ; ton désir a créé le rêve où m'anima ta volonté ! » Les princesses unissent leurs voix à celles du chœur invisible, et le corps d'Argine meurt, son âme envolée auprès du dieu vainqueur.

C'est ainsi qu'Éros, symbole imperieux, après trois actes de poésie, de trouble subtil, de lumière parfumée et de sonorité voluptueuse, vient enfin, comme il en avait fait serment, trois destinées de femmes entre ses doigts.

H. L. B.

LIVRES NEUFS

M. Maurice des Ombiaux vient de publier une monographie anecdotique et documentaire de *Camille Lemonnier* (1) tout à fait intéressante. Certes il admire, mais il n'admire pas naïvement. Il critique. Je veux dire que, ignorant du dithyrambe comme du dénigrement, il suit avec sympathie la vie et l'œuvre de l'homme qu'il étudie. Et celles de M. Camille Lemonnier imposent le respect. Que d'anecdotes, que de faits que je ne connaissais pas et qui me rendent encore plus digne d'estime cette belle figure d'écrivain !

M. Camille Lemonnier est le type de l'homme de lettres. Cette noble profession, devenue pour tant d'arrivistes un métier et par leur vilaine présence trop décriée, cette profession, le romancier de *Mme Lupar* et de *Un Mâle* la relève aux yeux du public par son honnêteté magnifique et sans concessions, par l'enthousiasme constant avec lequel il l'a exercée, malgré souvent de dures épreuves. Sa vie et sa carrière sont pour nous des exemples et des encouragements. Et M. des Ombiaux nous l'a rappelé avec beaucoup de verve.

La *Correspondance de Paul Roulier Davenel* (2) est une fantaisie, souvent charmante, de cet être délicieusement absurde et funambulesque : M. Sacha Guitry. C'est une série de réflexions sur les hommes et les choses qui touchent au théâtre, entremêlées des épisodes d'une vie de bâtons de chaises : celle du héros présumé de cette vague et folle histoire. Et les caricatures surtout sont très bien, — caricatures de littérateur, un peu dans le genre de celles de M. Ernest La Jeunesse mais tout de même plus jolies et plus fines, plus justes.

M. Léon Legavre retrace dans *Un Crime social* (3) les horreurs de la récente affaire Francisco Ferrer et en tire les conclusions sociales qu'elle comporte. Peut-être en s'exagérant cependant l'influence de l'Église. L'Espagne est un pays bien à part ! Du même auteur : *Les Basiliques* (4), poèmes un peu bien influencés de Verhaeren, mais tout de même énergiques et sincères.

Dans *Les Sagesses* (5) de M. C.-Francis Caillard, vous trouverez de mêmes et justes notations de la vie provinciale : petites choses et petites gens, dans une manière qui rappelle à la fois Jules Renard pour la qualité de l'observation et Francis Jammes pour celle du sentiment. Dans un avertissement, l'auteur explique comment l'emploi continu du vers octosyllabique lui a paru nécessaire pour concorder avec l'inspiration de ses poésies. Je pense, amicalement, qu'un peu plus de variété dans les rythmes n'aurait fait que davantage ressortir les nuances des sentiments et des descriptions.

Quant à M. François Mauriac, j'ai remarqué son livre au milieu de l'abondante production versifiée de ces derniers temps (hélas ! en fait-on, des vers ! en fait-on ! c'est effrayant). Mais les *Mains jointes* (6) sont de petits poèmes de dévotion d'une telle simplicité, d'une telle justesse de souvenirs qu'ils s'imposent. Pas de grands cris lyriques, mais pas non plus de digressions vagues et abstraites.

Des souvenirs d'une enfance pieuse et recueillie, les impressions d'un écolier qui se confesse et communique, ses craintes, ses scrupules, ses élans de ferveur mystique. Par ces temps d'irrégion universelle, un poète qui parle des choses de la piété avec cet accent si doux et si prenant est chose tellement rare ! Et puis, cela donne aux émotions profanes qu'il ressent quelque chose de

(1) MAURICE DES OMBIAUX : *Camille Lemonnier*. Monographie. Paris et Bruxelles, Ch. Carrington.

(2) *Correspondance de Paul Roulier-Davenel* recueillie par SACHA GUITRY, illustrée par lui et éditée par Darbon l'aîné, à Paris.

(3) LÉON LEGAVRE : *Un Crime social*. Paris, Mons, Édition de la Société nouvelle.

(4) ID : *Les Basiliques*, poèmes (Id.)

(5) C.-FRANCIS CAILLARD : *Les Sagesses*. Bibliothèque du Temps présent. Paris, Falque.

(6) FRANÇOIS MAURIAU : *Les mains jointes*. (Id.)

pudique et de profond qu'elles n'auraient pas sans cela. Écoutez ces vers, si simples et si nus, mais évocateurs d'un spleen si subtil :

FAIBLESSE

L'âme pleure d'être inconnue. Elle s'étonne
Qu'on passe indifférent à ses yeux de langueur.
Elle ne songe pas qu'il est d'autres automnes
Tristes comme le sien, au fond de tous les cours.

Elle voit seulement les larmes qu'elle pleure
Et pense qu'il n'est pas au monde d'autre nuit
Que celle appesantie au toit de sa demeure
Et que les autres ont le bonheur qui la fuit.

Lasse de s'émeuvoir à la douceur des voix
Du passé qu'elle aimait jadis à reconnaître,
L'âme regarde un peu ses larmes d'autrefois
Sans plus se rappeler ce qui les a fait naître.

Elle n'éveille plus le bon désir de vivre,
Ni même de trouver un soir les yeux émus ;
Stupide et les yeux clos, elle ne cherche plus
Celui qu'il faut aimer ni celui qu'il faut suivre.

Et ceci, sans titre :

Je suis seul avec mon livre,
Ce ne m'est plus un tourment :
Accepter l'isolement
C'est se résigner à vivre.

Dans notre cœur plein de nuit,
Qui jamais songe à descendre ?
Même l'ami le plus tendre
Ne me parle que de lui.

M'aime-t-on ? Est-ce que j'aime ?
Ai-je aimé ?... Je ne sais pas.
Je sais n'être jamais las
De m'attendrir sur moi-même.

Sans prétention, tout gentiment, dans *Les Glumes éparses* (1) M. Marcel Prouille disperse au vent quelques vers faciles et légers nés d'une juvénile et fraîche inspiration.

Citons enfin : *Le Jeu des dix-huit ans* (2) de M. Prosper Roidot, série de poèmes consacrés à la ville de Bruxelles et à sa banlieue, dans une note à la fois spirituelle et émue ; les *Saisons mystiques* (3), poèmes éloquents de M. Georges Ramaekers ; les *Matinales* (4) de M^{lle} France Darget ; *Sur la Flûte de roseaux* (5) de M. Maurice Kunel ; *Fidélaine* (6) de M. Honoré Lejeune ; *L'Ombre au flambeau* (7) de M. Yniold-René Bertrand ; les *Fleurs sanglantes* (8) de M^{me} Juana-Richard Lesclide ; *Quelques Vers* (9) du Comte d'Arshot, et enfin *Anacréon* (10) de Léon Marie Thylienne, transposition des plus... dirai-je audacieuses ? de ce pauvre Anacréon, qui n'en peut mais.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) MARCEL PROUILLE : *Les Glumes éparses*. Paris, Édition de Chloé.

(2) PROSPER ROIDOT : *Le Jeu des dix-huit ans*. Bruxelles, 15, rue du Midi.

(3) GEORGES RAMAEKERS : *Les Saisons mystiques*. Bruxelles, Librairie moderne.

(4) FRANCE DARGET : *Les Matinales*. Paris, C. Ficker.

(5) MAURICE KUNEL : *Sur la flûte de roseaux*. Bruxelles, Éditions de la Belgique artistique et littéraire.

(6) HONORÉ LEJEUNE : *Fidélaine*, conte lyrique en trois actes. Musique de A. Dupuis. (Id.)

(7) YNIOLD-RENE BERTRAND : *L'Ombre au flambeau*. Paris, Sansot

(8) JUANA-RICHARD LESCLIDE : *Les Fleurs sanglantes*. Id.

(9) COMTE D'ARSHOT : *Quelques vers*. Bruxelles, P. Lacomblez.

(10) LÉON-MARIE THYLIENNE : *Anacréon. Odes érotiques* (transposition). Liège, Société belge d'Éditions.

NOTES DE MUSIQUE

Concert César Franck.

Avant de nous faire entendre les œuvres annoncées, M. Ch. Delgouffre avait voulu nous exposer la chère figure de César Franck. Il est arrivé à l'an mer, bien qu'il se soit placé peut être à un point de vue trop spécial, bien qu'il n'ait considéré que le seul côté d'austère sérénité parmi les caractères multiples du génie de Franck. Mais il faut le louer d'en avoir parlé avec émotion et sincérité.

La plupart des œuvres inscrites au programme étaient de la dernière période, donc de la manière la plus sûre et la plus caractéristique. Les exécutants ont tous apporté la conscience artistique nécessaire à l'interprétation des pièces qu'ils exécutaient. M. Lambert mit les sonorités vibrantes de son instrument au service d'une compréhension très intéressante de la Sonate pour piano et violon. Il traduisit fort bien la douloureuse tendresse de l'*Allegro* et exposa avec charme les phrases rêveuses de *Recitativo*.

On apprécia le jeu de M. Delgouffre surtout dans l'*Aria* de *Prélude, Aria et Fina*, qu'il joua au début; dans *Prélude, Choral et Fugue* il ne se défendit pas d'une certaine brusquerie, mais aussi, chaque fois que se présenta le thème sur lequel est construite la fugue (il apparaît dès le prélude), il l'exposa avec clarté, et souvent avec grandeur.

Des pièces pour harmonium furent exécutées par une dame amateur qui désire, je crois, garder l'anonyme. Elle mit beaucoup d'expression dans l'*Offertoire*, dont la pureté mélodique seduit davantage chaque fois qu'on l'entend. Mais son interprétation ne sauva pas la « sortie » d'une certaine lourdeur. Elle et M. Delgouffre équilibrèrent leurs jeux aux qualités si différentes et réalisèrent *Prélude, Fugue et Variation* de façon très satisfaisante.

M^{me} Lambert, si elle mettait plus d'intime discrétion dans les mélodies qu'elle chante, arriverait certes à produire plus d'émotion.

Enfin, la soirée fut d'un grand intérêt et on ne peut que souhaiter que des artistes se réunissent plus souvent pour jouer la musique de celui qui est aujourd'hui pour presque tous les musiciens un enseignement et un réconfort.

J. C.

Le Concert Durant.

Le programme symphonique du dernier concert Durant était charmant et varié, et nul n'aurait pu se plaindre de la façon dont furent interprétées la deuxième Symphonie (en si mineur) de Borodine, le *Tasse* de Liszt et l'*Apprenti sorcier* de M. Paul Dukas. M. Durant excelle dans la direction des œuvres dont le coloris orchestral est pittoresque et très accentué; aussi est-ce avec une virtuosité parfaite qu'il a conduit l'œuvre si attachante de Borodine, dont il avait d'ailleurs donné une première audition en 1908 au cours d'une séance entièrement consacrée à la musique russe.

L'*Apprenti sorcier*, dont on ne saurait trop vanter la valeur esthétique et musicale, et qui restera certainement l'une des productions les plus puissantes et les plus originales du début du xx^e siècle, fut également pour M. Durant l'occasion d'un beau succès. Le *Tasse* n'est pas le moins bon parmi les poèmes symphoniques de Liszt: il est d'une grande clarté et d'une allure noble et dramatique qui, si elle ne passionne pas, intéresse tout au moins et force à rendre hommage à la belle conviction romantique du maître.

Le soliste du concert, le violoncelliste hollandais Hollmann, appartient à une génération qui ne pratiquait pas encore la souveraine simplicité d'un Casals. C'était alors la période du beau son, systématiquement éclatant dans le *forte*, doux, caressant, presque mièvre dans le *piano*; on recherchait les contrastes, on était romantique avec abondance et non sans un certain charme. Malheureusement le deuxième Concerto de Saint-Saëns dans lequel s'est produit le virtuose dépasse tout ce que l'on peut ima-

giner en fait de sécheresse, de pauvreté d'invention et de « neutralité ». L'*Andante* de Molique 1, qu'il a joué ensuite et dont on ne peut dire ni bien ni mal, a jeté une note agréable après les arides élucubrations de l'auteur de *Samson et Dalila*.

La Distribution des Prix de l'Institut des Hautes Études et de l'École de Musique et de Déclamation d'Ixelles.

On ne pourra certes reprocher à l'actif et original directeur de l'École de musique d'Ixelles d'avoir organisé une distribution des prix banale et officieusement ennuyeuse. A part sa longueur, la cérémonie — si on peut l'appeler ainsi — a été d'un bout à l'autre vivante, captivante et d'une allure toute spéciale, bien caractéristique, des idées renouées que M. Thiébaud tente d'y mettre en pratique.

Après un bref discours, bien écrit et bien lu par M. Liebrecht, et une lecture rapide du palmarès, il y a eu une partie musicale au cours de laquelle élèves, professeurs et adjoints se sont fait entendre dans des morceaux d'ensemble pour piano. Puis est venue la partie dramatique avec l'exécution du troisième acte de *Sœur Béatrice* de M. Maeterlinck et des scènes finales du troisième acte du *Juré* de M. Edmond Picard, musique de M. Henri Thiébaud. Louons l'idée de faire jouer aux élèves de l'École une œuvre aussi parfaitement belle que le drame de M. Maeterlinck plutôt que les mélodrames et les comédies de troisième ordre dont on entend souvent encore des fragments dans les concours de Conservatoire.

Le « clou » de la matinée était le fragment du *Juré*. Il m'a toujours semblé que le monodrame de M. Picard se prêtait peu à la musique, même à la simple musique d'« atmosphère ». Le style extrêmement personnel de M. Picard, le réalisme rugueux et tourmenté auquel son sujet l'a contraint, s'opposent par essence à un commentaire musical, et, l'on aura beau dire, à l'exécution la parole parlée vous distraira toujours de la musique et celle-ci vous empêchera d'accorder à la parole une attention soutenue... Ceci dit, je me plais à reconnaître que la partition de M. Thiébaud a été pour moi une vraie révélation.

Bien qu'exécutée dans une réduction pour piano, quatuor à cordes et harmonium avec intervention du gong, elle produit un grand effet. Simple, originale sans recherche, exprime d'originalité, la musique du *Juré* se recommande par une facture à la fois délicate et solide, et par un sens expressif très pur et dénué de banalité; le travail thématique est bien conçu et ne donne point l'impression de l'artificial. M. Thiébaud se sert souvent, avec bonheur, de la voix humaine chantant en vagues mélodies des chœurs quasi-instrumentaux, tantôt *à capella*, tantôt accompagnés: il y a là un effet nouveau et de fort bon aloi. Le prélude par lequel débute la quatrième scène du troisième acte du *Juré* est particulièrement bien venue et prépare admirablement à ce qui va suivre.

L'un des éléments de succès de l'œuvre a été la perfection de son exécution. La lecture du texte avait été confiée à M^{lle} Ève Francis, la meilleure parmi les anciennes élèves de l'École; on sait qu'elle poursuit à l'heure actuelle une carrière théâtrale digne de son beau talent. On ne pouvait s'adresser mieux qu'à elle pour remplir cette mission difficile entre toutes; elle n'y a pas failli, et c'est avec une intelligence et une autorité remarquables qu'elle a lu les scènes du *Juré*. L'exécution de la partie musicale a été en tous points parfaite, sous la direction de l'au eur.

La matinée s'est terminée par une partie plastique tout à fait réussie qui a permis de juger des résultats excellents qu'a produits à l'École l'enseignement de la gymnastique rythmique et esthétique selon la méthode de M. Jacques-Dalcroze.

CH. V.

1 Violoncelliste et compositeur allemand, mort en 1869.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Ami des Femmes. — Le Fils naturel.

La semaine fut, semble-t-il, dédiée à Alexandre Dumas fils : reprise de *L'Ami des femmes* à l'Alcazar ; reprise du *Fils naturel* au Parc ; et partout public nombreux et enthousiaste. On s'aborda dans les couloirs avec des mines satisfaites : « Hein ! ce Dumas ! Comme il « tient » encore ! Quel esprit ! Quel dialogue ! C'est autrement fort que ce qu'on fait aujourd'hui ! »

N'exagérons rien, pourtant. Si, dans l'ensemble, les pièces de Dumas peuvent encore affronter la rampe et remporter de jolis succès — à tel point que le *Fils naturel* a été acclamé au Parc et a fait pleurer toute la salle, — dans le détail, il faut bien convenir que maintes scènes y ont vieilli, et que les effets sont souvent obtenus par des moyens très factices, parfois même un peu simplistes. Il arrive aux personnages de dire en *a parte* des choses que le public a parfaitement devinées et comprises : et cela produit une impression désagréable, comme si l'auteur n'avait pas confiance dans l'intelligence des spectateurs. Il arrive également que les personnages eux-mêmes soient terriblement conventionnels, comme dans le *Fils naturel*, par exemple, où les deux familles Sternay et Vignot s'opposent un peu trop mathématiquement l'une à l'autre.

N'importe ! Dumas fils plaît encore par le charme d'un dialogue extraordinairement animé et spirituel, par le sérieux de ses pièces, par leur honnêteté, par leur intrigue toujours si adroitement soutenue jusqu'au dénouement, qui n'a pourtant jamais rien d'inattendu ou de romanesque.

Et puis, je l'ai déjà dit plusieurs fois, on commence à être très fatigué du théâtre boulevardier dont les audaces ont atteint leur extrême limite, et qui ne trouvera plus rien pour réveiller notre curiosité blasée. Même l'intervention d'un cinématographe obscène, comme dans le *Circuit*, ne galvanisera pas longtemps l'attention des foules. On veut autre chose. Après les piments, on désire le « béni grand bol de lait de ferme » dont parle Laforgue. Et comme les dramaturges du présent ne nous donnent pas encore cet « autre chose » dont nous sommes avides, nous l'allons demander à ceux du passé. Dumas fils est du nombre, et profite de cette réaction. On en reviendra à Augier, voire à Scribe. C'était inévitable.

L'Ami des femmes a été merveilleusement joué à l'Alcazar par M. Le Bargy, étonnant d'esprit, de verve aimable, de fine et souriante malice, de philosophie à la fois élégante et profonde. A côté de lui, M^{lle} Jeanne Lion, de l'Odéon, a obtenu un succès personnel très flatteur dans le rôle de Jeanne de Simerose.

Au Parc, le *Fils naturel* n'a pas rencontré l'interprétation homogène qu'il lui eût fallu. Si MM. Carpentier et Richard étaient excellents dans les rôles du notaire Fressart et du marquis d'Orjebac, les autres interprètes laissaient plutôt à désirer. Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, ne connaissaient que très imparfaitement leurs rôles.

La matinée Maeterlinck organisée par M. Louis Piérard n'avait attiré que peu de monde au théâtre du Parc. Les absents ont eu tort. La causerie de M. Piérard sur Maeterlinck était agréable à entendre si elle ne nous apprenait rien de bien neuf, et elle était illustrée d'intéressantes projections lumineuses. On projeta même le portrait du maître, ce qui était peut-être superfétation. M^{lle} Rollet a fort bien chanté quelques chansons de Maeterlinck mises en musique par Chausson et par Fabre, et M^{lle} Kalf a lu avec un talent de premier ordre des extraits des principales œuvres dramatiques du poète. Ces lectures ont produit une profonde impression sur le public. M^{lle} Kalf serait, pour les œuvres de Maeterlinck, à côté de M^{me} Georgette Leblanc, une interprète infiniment compréhensive. Elle sait rendre, très simplement, très naturellement, ce qu'il y a, à la fois, d'enfantin, de candide, d'innocent, de cruel, de tragique, de désespéré dans les drames du maître. M^{lle} Kalf est une grande artiste.

GEORGES RENCY

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Salle Patria, cinquième Concert Ysaye sous la direction de M. O. Lohse avec le concours de M. A. Cortot, pianiste, qui interprétera le concerto de Schumann, l'*Andante*, *Spinato* et *Polonaise* de Chopin. Au programme orchestral : ouverture de Benvenuto Cellini, symphonie n° 3 (Beethoven), le *Tasse* (Liszt) et Prélude des *Maîtres chanteurs* (Wagner).

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, Salle Patria, festival Schumann par le Trio Cortot, Thibaut, Casals. Trios op. 63, op. 80, op. 110.

Mardi, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, concert de M^{lle} F. Hiard avec le concours de M^{lle} B. Bernard.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, quatrième séance du Quatuor Zimmer (Mozart, Grieg, Beethoven). — A la même heure, Salle Patria, audition du Cercle symphonique *Crescendo* sous la direction de M. L. Poliet (XV^e anniversaire de la fondation du Cercle). — Le même jour, à 8 heures, à Liège (Salle du Conservatoire), troisième concert Debefve avec le concours de MM. Cortot, Thibaut et Casals.

Vendredi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital Henri Albers avec le concours de M^{me} Roger-Miclos.

Dimanche 13, à 2 heures, à la Monnaie, quatrième Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M^{me} Plaichinger, de l'Opéra impérial de Berlin. Œuvres de R. Strauss : *Mort et Transfiguration*, poème symphonique ; grand monologue d'*Elektra*, chanté par M^{me} Plaichinger (1^{re} audition) ; *les Equipées de Till Eulenspiegel*, poème symphonique. Œuvres de R. Wagner : *Siegfried-Idylle* ; le *Crépuscule des Dieux*, Marche funèbre de Siegfried ; Final, chanté par M^{me} Plaichinger.

La Société de musique de Tournai organise pour le 3 avril une exécution intégrale de *Godelive*, drame musical en 3 actes de M. E. Tincl.

ELI RATHUM. — Au lieu des initiales M. F. M. imprimées par erreur la semaine dernière à la suite des articles sur le Conservatoire et sur le récital de M^{lle} M. Rollet, il faut lire M. S. M.

PETITE CHRONIQUE

Le Cercle des Arts, des Sciences et des Lettres de Schaerbeek a ouvert hier une exposition des Œuvres de ses Membres dans les locaux de la *Scola Musica*, rue Gallait, 90.

M. Célestin Demblon, professeur d'Histoire de la Littérature française à l'Université Nouvelle de Bruxelles, y donnera mardi prochain, à 3 h. 1/2, une conférence sur : *l'École d'Antoine Watteau*.

Autres expositions ouvertes :

Musée Moderne. *Pour l'Art* (clôture aujourd'hui dimanche, à 5 heures). — Cercle artistique. M^{lle} Berthe Art, M. Ph. Zwyncop (clôture le 9). — *Le Studio*. M. et M^{me} Tony Hermant (clôture le 7). — Salle Deman, 86, rue de la Montagne. M. Félix Guillaume (clôture le 9).

Outre ceux que nous avons cités, plusieurs collectionneurs de Paris et de Bruxelles ayant mis la *Libre Esthétique* à même de compléter la sélection d'œuvres qu'elle a formée en vue de son prochain Salon (1), celui-ci s'annonce comme devant avoir pour l'histoire du Paysage en Belgique et en France une importance capitale. Pour la première fois on verra les maîtres du Romantisme et du Réalisme, désormais consacrés, réunis aux représentants de l'Impressionnisme le plus « subversif », — Corot et Courbet, Boulenger et Dubois voisinant avec Van Gogh et Gauguin, avec Matisse, Maquet ou Manguin. On ne manquera pas d'engager à ce propos

(1) Notamment MM. Cels, M. Sainctelette, M. Vauthier, E. Ysaye, H. Aubry, A. Schuffenecker, M. et Léo D. Stein.

de vives discussions et de faire d'instructives comparaisons entre les cinquante peintres sur lesquels s'est arrêté le choix des organisateurs.

C'est samedi prochain qu'aura lieu le Vernissage, exclusivement réservé aux membres de la *Libre Esthétique*, aux artistes invités et à la presse. A partir du lendemain, dimanche, le Salon sera accessible dès 10 heures du matin au public. Il restera ouvert jusqu'au 17 avril.

M. J. Merckaert ouvrira au Cercle artistique, le 10 mars, une exposition de ses tableaux récents.

Les bureaux du Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles sont transférés à l'Exposition. Le public y a accès par la porte de service B, avenue de Solbosch. Seul le bureau des abonnements reste en ville, 14, rue des Colonies.

La répétition générale d'*Éros Vainqueur* a eu lieu vendredi dernier au théâtre de la Monnaie devant un public restreint de critiques et d'artistes. La belle partition de M. Pierre de Breville a excité une profonde émotion : de l'avis unanime, c'est l'une des œuvres lyriques les plus parfaites que l'École française ait produites. Elle a le mérite rare d'unir à des qualités techniques de premier ordre un charme mélodique d'une extrême séduction. L'exécution qui en a été donnée fait présager un éclatant succès.

Jamais, peut-être, le souci d'une mise au point minutieuse n'a été poussé aussi loin. Et si l'on a admiré l'œuvre, on n'en a pas moins félicité les interprètes, M. Sylvain Dupuis, dont l'orchestre est au-dessus de tout éloge, et les directeurs du théâtre, qui ont réalisé des merveilles scéniques. Les décors de M. Delescluze sont délicieux et le ballet, réglé par M. Ambrosiny, est absolument charmant.

M. Vincent d'Indy, qui assistait à la répétition générale avec plusieurs compositeurs et critiques parisiens, n'a pas ménagé ses félicitations aux interprètes, au chef d'orchestre et aux directeurs.

La Reine, que le deuil de la Cour empêche de se rendre à la première représentation, avait tenu à applaudir l'œuvre de M. de Breville. Accompagnée du duc et de la duchesse de Vendôme et de l'auteur, elle assista, mercredi dernier, à une répétition d'ensemble d'*Éros Vainqueur* et se rendit ensuite sur la scène pour exprimer aux artistes et aux directeurs la grande joie qu'elle avait éprouvée.

C'est demain, lundi, qu'aura lieu la première représentation, donnée au bénéfice de l'Association de la Presse, et qui réunira un grand nombre de personnalités artistiques et mondaines de Paris. Les représentations suivantes sont fixées aux mercredi 9, lundi 14 et vendredi 18 courant.

Le Musée de Gand a acquis à Paris, la semaine dernière, à la vente de la collection Jean Dolent, un excellent portrait d'Eugène Carrière par lui-même, et ce pour la modique somme de 6,400 francs, tandis que l'Etat français se rendait acquéreur pour le Musée du Luxembourg, au prix de 22,000 francs, du portrait de Verlaine par le même artiste. Ce portrait fut exposé en 1896 au Salon de la *Libre Esthétique* avec un ensemble d'œuvres de Carrière.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPECIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES SONT GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

A citer encore, parmi les plus hauts prix atteints par les toiles du maître à la même vente, le *Portrait de Jean Dolent et de sa fille*, adu. e 20,400 francs; le *Sculpteur*, 9,800 francs; *Femme nue couchée*, 5,600 fr., etc.

M. E. Tinel vient d'être nommé maître de chapelle du Roi.

C'est mardi prochain, à 2 heures, qu'aura lieu au Conservatoire (Classe de Déclamation) la manifestation de sympathie organisée en l'honneur de M^{lle} Jeanne Tordeus.

M. Emile Vandervelde fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple, une conférence sur : *Six semaines de villégiature au Bus Congo* projections lumineuses.

La conférence de M. Maurice Kuffrath sur la *Musique romantique* annoncée pour le 2 mars au Cercle artistique est ajournée à mercredi prochain, à 5 heures.

Le Festival Schumann est fixé aux 14 et 15 mars.

Elektra de Richard Strauss vient d'être représentée à La Haye avec un succès éclatant. L'auteur, qui dirigeait lui-même, a été l'objet d'ovations sans fin. Le rôle d'Elektra était tenu par M^{me} Plachinger, qui interprétera l'une des principales scènes de l'ouvrage au Concert populaire du 13 mars, à Bruxelles.

La Société des Gens de lettres, présidée par M. Georges Lecomte, a eu l'aimable pensée, pour resserrer les liens de confraternité qui unissent aux écrivains français ceux de Belgique, de donner à Paris, le 14 mars, chez Marguery, un banquet en l'honneur de la Littérature belge. Ce banquet sera présidé par le ministre de Belgique en France. Les invités de la Société des Gens de lettres seront MM. Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren, Octave Maus, L. Dumont-Wilden, Eugène Gilbert et Maurice Wilmotte.

« Expansion belge » :

Un concert consacré aux œuvres de M. Joseph Jongen aura lieu prochainement à Paris, à la salle Pleyel, sous les auspices du marquis de Polignac. Au programme : Quatuor pour piano et cordes, Trio pour piano, violon et violoncelle, *Prélude et variations* pour violon, alto et piano, pièces pour piano, mélodies. Les interprètes seront MM. Imbart de la Tour, Léon Jongen, Lensen, Englebert, G. Ptsch et l'auteur.

M^{me} Marie-Anne Weber donnera le jeudi 17 mars, à 9 heures, à la Schola Cantorum, un festival Schubert avec le concours de M^{lle} Nun et M. F. Motte-Lacroix, pianistes, E. Borrel, violon-solo de la Société Haendel, etc.

M. A. Marcette a ouvert le 4^{er} mars dans les galeries Georges Petit, à Paris, une exposition de peintures à l'eau qui restera ouverte jusqu'au 15.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉATS DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Nire, Segantini, Tarkh ff. Il forme un beau volume petit in 4, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en pages hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément Envoi gratuit sur demande



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.*

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

== TÉLÉPHONE 9782 ==

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Éros vainqueur (OCTAVE MAUS). — Jeanne Marni (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Amis de la Littérature (G. R.). — Notes de Musique : *Festival Schumann donné par le Trio Cortot--Thibaut-Casals* (J. C.); *le Concert Ysaÿe* (Cu. V.). — Un drame sacré : « *Den Spyegel der Salicheyt van Elckerlyck* ». — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Bibliographie musicale (O. M.). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

ÉROS VAINQUEUR

C'est une œuvre de pure beauté, de tendresse et de grâce qu'aucune vulgarité n'effleure et dont l'émotion dérive des sources les plus claires. Pour en goûter le charme, il suffit de n'avoir pas le cœur fermé au lyrisme. Si la musique en est d'une essence rare, on peut comprendre, on peut aimer le délicieux conte de M. de Bréville sans être musicien : il est accessible à tous, bien qu'il se garde avec fierté, pour conquérir la foule, des moyens faciles et des effets éprouvés.

A l'issue de la répétition générale, un artiste du goût le plus sûr nous disait, dans un élan de joie : « Voilà une partition dont la probité me réconcilie avec notre époque. » On ne peut mieux définir une œuvre dont chaque page, chaque ligne atteste, avec une admirable foi musicale, la sincérité. Par l'unité du style, par le caractère caressant de la ligne mélodique, par l'atmosphère de « rêve ardent et doux » dont elle baigne les tableaux créés par l'imagination du poète,

elle s'élève d'un coup d'aile parmi les manifestations les plus personnelles et les plus hautes de la pensée musicale. Avec une surprenante maîtrise, l'auteur, dont c'est le début au théâtre, s'est classé d'emblée au premier rang. Et si les directeurs du théâtre de la Monnaie méritent tous éloges pour lui avoir accordé une hospitalité magnifique, il faut reconnaître que l'honneur est grand pour eux d'avoir enrichi d'un pareil joyau leur écriin lyrique.

M. de Bréville semble n'avoir eu qu'à suivre dans *Éros vainqueur* l'impulsion de sa nature. L'œuvre reflète celle-ci avec fidélité, et c'est ce qui la marque d'un signe particulier. Une oreille exercée y retrouve aisément les caractères fonciers d'une personnalité fortement accusée dans les mélodies et chansons qui ont répandu son nom, — tout au moins parmi ceux dont la culture musicale n'a pas été totalement négligée. Mais son inspiration a pris, pour réaliser cette œuvre de longue haleine, une ampleur qu'on eût pu ne pas soupçonner en elle.

Avec un sens subtil des proportions et des nuances, sans jamais sortir du cadre que lui imposait le poème, le compositeur a accordé sa lyre (soyons classiques!) au ton voulu. Et jamais peut-être le mariage de la poésie et de la musique ne s'accomplit avec plus de ferveur et d'amour dans la féerie des rythmes et des sons.

Orchestre de rêve, timbres enveloppants, chants d'une infinie douceur, harmonies tissées d'or et traversées de lumière : l'atmosphère est créée dès les premières mesures du prélude, et durant les trois parties de cet hymne d'amour rien n'en trouble la sérénité. Parfois,

suivant les exigences du poème, pour peindre des bruits de bataille ou marquer d'une fulgurante apothéose le triomphe d'Éros sur une humanité burlesque, la musique enfle la voix. Mais les gradations sont observées avec tant de tact que les plus violents éclats ne déchirent pas la trame musicale, — fine dentelle aux motifs délicatement entrelacés.

Essentiellement lyrique lorsqu'elle guide les strophes d'Éros, — à qui le poème donne une existence immatérielle et qui exprime un sentiment plus qu'il n'incarne une individualité, — la partition n'utilise la forme du récit que pour opposer la réalité à l'illusion. M. Émile Verhaeren se sert d'un procédé analogue lorsqu'il fait alterner dans ses drames la prose rythmée et le vers. Les personnages réels d'*Éros vainqueur*, — j'entends les bouzes que bafoue l'Amour en leur enlevant l'une après l'autre les trois princesses confiées à leur garde, — sont, de ce fait, typés avec un amusant et narquois dédain. Le comique est de bon aloi et ne dépasse pas une raillerie spirituelle. Porteurs du sceptre et de la crosse, des balances de la justice et de l'épée, l'auteur les groupe, moqueur, en un troupeau symbolique que persifle la musique, ironiquement opposée, par son caractère et son instrumentation, aux séduisantes cantilènes d'Éros.

Mais la partition d'*Éros vainqueur* suggère d'autres observations qui touchent à des qualités plus rares. Avant tout, elle laisse au texte chanté toute son importance, ce qui, à notre époque de wagnérisme exaspéré, est assez exceptionnel pour être signalé. Jamais l'orchestre, malgré sa polyphonie, ne couvre les voix. Les formes de contrepoint les plus variées (où dominant les canons, chers au maître que l'auteur vénère entre tous) sont employées avec une discrétion telle que leurs arabesques sonores n'empiètent à aucun moment sur le pur dessin du chant. C'est un retour à la tradition française, au génie de Rameau dont la musique de M. de Bréville évoque parfois, notamment dans la coupe aristocratique de ses airs de ballet, l'éloquent souvenir.

Je voudrais attirer aussi l'attention sur la prosodie, si personnelle et si logique, et si neuve, de l'auteur d'*Éros vainqueur*. Sa musique suit pas à pas les inflexions de la phrase, sans souci du « temps fort » qu'une désastreuse conception du lyrisme a implanté au XIX^e siècle dans l'opéra. La flexibilité de sa ligne mélodique donne aux syllabes leur valeur relative, et sa métrique musicale est rigoureusement asservie à la cadence du vers. Accoutumés aux approximations, ses interprètes ont eu, paraît-il, quelque peine à saisir cette mesure fluctuante, inspirée par le respect de la langue et du rythme verbal. Mais leur bonne volonté a triomphé heureusement des difficultés d'une écriture dont on ne saurait assez louer la précision, l'élégance et le caractère expressif.

Parmi les ressources musicales mises en œuvre, il faut noter l'emploi fréquent des chœurs de coulisses, qui symbolisent les voix de la nature.

« L'air s'emplit de parfums, de voix et de murmures, »

dit un personnage du conte. Les chœurs, et parfois des chants individuels jaillis d'invisibles poitrines, expriment avec douceur la volupté des aubes et des printemps. Aspirations, troubles, secrètes ardeurs, éveil de l'amour, jamais les émois du cœur n'ont été musicalement exprimés avec des accents plus touchants.

S'il fallait chercher dans la peinture un équivalent à l'art de M. de Bréville, on songerait à Watteau, dont il a la finesse, la séduction et l'élégance exempte d'afféterie. *Éros vainqueur* apparaît comme une transposition musicale de l'*Embarquement pour Cythère*. Que certains lui préfèrent les tonitruantes sonorités de M. Richard Strauss, c'est incontestablement leur droit. Mais il serait absurde de n'admettre dans le domaine lyrique qu'une seule catégorie d'œuvres alors que les musées nous enseignent à honorer à la fois Delacroix et Corot, Courbet et le délicat Lépine. La grâce n'exclut point, d'ailleurs, la puissance expressive, et ce n'est pas, chez un artiste, une infériorité de préférer la douceur à la force. L'essentiel est de peindre ou d'écrire selon son tempérament.

On ne permettra de me borner à ces réflexions d'ordre général. Elles suffisent à assigner à l'œuvre que vient de monter le théâtre de la Monnaie avec les soins les plus minutieux et un enthousiasme qui ne s'est pas ralenti un instant l'une des premières places parmi les compositions lyriques de notre époque. Il est, je pense, superflu d'analyser une partition que tous les artistes entendront et d'entrer dans des détails scolastiques sur le choix et l'emploi des thèmes évocatifs ou sur les procédés d'instrumentation qui confèrent à l'orchestre de M. de Bréville une saveur rare. Et pourtant combien de choses à dire sur un poème lyrique qui tranche avec un relief si accusé sur la production hâtive et banale dont se contente la foule! A-t-il, dans son frêle cadre d'apologue aux transparentes moralités, la vertu nécessaire pour passionner la foule avide d'action et de mouvement? Celle-ci comprendra-t-elle que le théâtre n'est pas exclusivement voué au pathétisme? Les mythes y furent jadis en honneur, et le spectacle auquel nous convia la direction de la Monnaie, avec ses jolies scènes de séduction sous des pommiers en fleurs, la piquante invention de son ballet échappé d'une tapisserie, son touchant dénouement qu'accompagnent des chœurs exquis, eût fait, au XVIII^e siècle, les délices de la Cour et de la Ville. Une œuvre parée de sa seule fraîcheur poétique et musicale s'imposera-t-elle à un public qui applaudit les plus plates productions des fabricants de musique italienne? On peut le

souhaiter, sans trop l'espérer. Je ne veux noter que l'impression délicieuse qu'elle m'a fait éprouver et que partageront tous les esprits sensibles à la beauté. Ils admireront, comme je l'ai admirée, une réalisation poétique et musicale d'une grâce qui n'a peut-être jamais été atteinte et dont une interprétation de premier ordre met en lumière toutes les intentions. N'y eût-il même dans *Éros vainqueur* que l'attrait du spectacle, la foule y devrait, semble-t-il, « prendre un plaisir extrême ». M. Delescluze a réalisé pour les quatre tableaux de l'œuvre des décors d'une composition ingénieuse et charmante, parmi lesquels celui du « Verger royal » est une merveille de goût, d'harmonie et de poésie.

Le public de la première gardera de celle-ci un souvenir rare. Une impression plus profonde encore demeurera dans l'esprit de ceux qui purent assister aux répétitions. Ceux-là virent de près les directeurs attentifs et généreux, M. Sylvain Dupuis multipliant les études d'orchestre, manifestant par mille observations imagées toutes les ressources expressives de son âme liégeoise, c'est-à-dire musicale, et atteignant, après quelle constance, l'admirable résultat pour lequel, plus d'une fois, l'auteur lui manifesta sa gratitude. Dès la première audition, M. Dupuis avait pressenti le sens profond de l'œuvre dont il devait si bien pénétrer l'atmosphère de rêve en même temps que l'esthétique savante et nette. A notre milieu théâtral obscurci de germanophilie contemporaine, il a présenté cette œuvre française qu'il aime, avec une intime compréhension de sa grâce précise et sensible. Le ballet, les chœurs furent l'objet d'un travail minutieux ; les uns surmontèrent les plus inaccoutumées difficultés ; l'autre, dû à l'imagination pleine de fantaisie de M. Ambrosini, est excellent dans presque toutes ses parties. Il y a des inventions charmantes, des groupements délicieux ; on sent l'intervention des faunes, entre autres, réglée par un esprit hardi et cultivé. Toutefois on peut regretter quelques rares défaillances, d'où quelques obscurités, dans l'appropriation du mouvement de la danse à celui de la musique. M^{lle} Cerny, mignonne et légère jusqu'au paradoxe, incarne l'Éros du rêve selon un idéal exquisement réalisé, mais à notre gré trop éloigné de l'autre Éros, plus Apollon que Cupidon, de l'Éros-Croiza.

Celui-ci dépasse en perfection ce qu'espéraient même les admirateurs fervents de cette artiste unique. Qui eût soupçonné que M^{me} Croiza pourrait asservir à ce point sa grave et robuste beauté à l'élément malicieux et gamin du premier acte et trouver dans le travesti l'occasion de si souveraines attitudes ? Jamais un mouvement qui ne porte, jamais une mimique conventionnelle. Rien qui soit « théâtre ». Où ses partenaires feraient quatre gestes, elle en fait un, le seul qui soit utile. Elle ne sert pas son rôle, elle le domine et plane.

Elle a la force, le charme et la sérénité. Sa voix ambrée enveloppe et atteint toute la sensibilité de celui qui l'écoute. Son sourire est merveilleux. Elle est la séduction même, et tous, comme Tharsyle, furent pris à son enchantement.

Les trois voix de femmes auxquelles sont confiés les rôles des princesses ont été choisies avec le soin le plus éclairé. Elles sont exquisées individuellement, et les rapports de leurs timbres sont une joie de plus. Celui de M^{me} Symiane, Floriane passionnée, si personnel, si ardent ; celui de M^{lle} Lily Dupré, Tharsyle ingénue, à la voix candide et pure délicieusement ; celui de M^{me} Béral, aux accents veloutés. Moins spontanée, moins touchante que ses sœurs aux deux premiers actes, M^{me} Béral (Argine) porte avec vaillance presque tout le dénouement. Si l'on excepte ces quelques cassures volontaires sur la première syllabe, par lesquelles on enseigne dans les Conservatoires à manifester l'excès de la douleur, on ne pourra plus, au dernier acte, qu'admirer cette voix jeune, solide et douce, impeccable dans les plus dangereuses demi-teintes.

M^{me} Béral, — mauvais maquillage ? — s'abime comme à plaisir à la scène, elle qui est élégante et jolie femme à la ville. Elle affectionne des perruques genre « cortège » et déforme ses épaules rondes par des accoutrements malheureux. On serait heureux de la voir mieux inspirée. Au dernier acte, d'ailleurs, quel progrès déjà, sous la simple tunique blanche, — rappel, un peu, de la *Pax* du Palais de Sienne.

M^{me} Bérély, — qui, en outre, chante un solo périlleux dans le chœur des voix du printemps et dont la sécurité musicale est un bien grand confort, — M^{me} Sonia, l'une brune en rose, l'autre blonde en bleu, bien entendu, dirent joliment les strophes des suivantes musiciennes. M^{me} Bastien, dans le rôle de la nourrice, abonde en vaine mimique et déploie un luxe d'intentions mal en rapport avec son personnage épisodique.

On ne saurait soutenir que les rôles d'hommes d'*Éros vainqueur* donnent lieu à des créations bien sensationnelles. M. La Taste, cependant, fit un Terkau suffisamment comique. Les artistes chargés de personnifier le Roi et le Cardinal-Évêque se prirent trop au sérieux, comprenant mal que la puissance temporelle dont ils sont investis est une pauvre dérision, ainsi confrontée avec le pouvoir éternel d'Éros. OCTAVE MAUS

JEANNE MARNI

Celle qui vient de mourir, à Cannes, voici quelques jours, avec une si foudroyante rapidité que tous ses amis en demeurent encore stupéfaits, occupait une des places les plus importantes parmi le groupe de femmes écrivains d'aujourd'hui, qui compte cependant beaucoup d'incontestables talents.

C'était, en outre, une femme exquise, d'un esprit rare, plein de verve et charmant, et qui, dans notre époque encombrée de

mufles, conservait jalousement le culte de l'amitié. Elle vivait très à l'écart, surtout depuis quelques années, ne voyait que quelques intimes, et, totalement ignorante de l'arrivisme contemporain et des anecdotes de la vie littéraire, gardait une tenue et une dignité que beaucoup de ses confrères auraient bien dû imiter.

Elle n'aimait qu'une chose : la vie. Tout ce qui était évocateur de vie, tout détail pittoresque et révélateur des mœurs l'intéressait prodigieusement. Elle le notait avec une sorte de génie narquois et subtil. Elle en parlait tout autour d'elle, en commentait avec une fantaisie enthousiaste la saveur, la réalité ou la profondeur. Elle écrivait ensuite, et ses œuvres n'étaient ainsi que la continuation de la causerie ou, plus exactement, œuvre et conversation naissaient ensemble de la même source d'émotion, source qui ne s'épuisa qu'avec elle-même.

Comme tous ceux qui aiment véritablement la vie, Marni possédait un cœur sensible et plein de bonté, une âme simple et ingénue. Nulle ne fut moins compliquée qu'elle, et, naïve, elle professait une sorte de respect bizarre et étonné envers les intellectuels, envers ceux qui peuvent discerner dans le monde des idées une vie analogue à celle qui anime les êtres.

Elle avait connu M. Georges Brandès, et je ne sais pas qu'il y ait eu d'esprits plus dissemblables. Mais, critique perspicace, celui-ci avait découvert en elle (un des premiers, ce qu'il faut dire) une observatrice de premier ordre, et il l'admirait beaucoup. Elle, stupéfaite, en face de l'imposante masse de connaissances qui meublait le cerveau de Brandès, ne s'expliquait pas cette admiration, car, modeste, elle se considérait comme un tout petit auteur de dialogues sans prétention.

Cependant Brandès, livresque malgré tout, parlait beaucoup de littérature, ce qui inquiétait Marni dont l'instinct sentait ce qu'il aurait perdu au contact du papier imprimé, et elle s'exclamait, irritée : « Je ne connais pas tout cela, entendez-vous bien, Brandès, je ne connais que la vie ! » Et Brandès s'inclinait, car cette connaissance-là, malgré sa haute culture, il la tenait pour la plus précieuse.

C'est surtout sur l'existence des humbles, des pauvres, des souffrants, des déçus que se pencha la curiosité indulgente de Marni. *A Table, Fiacres, Vieilles, Celles qu'on ignore*, etc., ces recueils de dialogues intenses et brefs, où frémit en quelques répliques une si vive et si touchante humanité, demeurent les témoignages inoubliables de cette préoccupation. Avec son tact subtil, Marni savait bien que c'est dans ces milieux de simples et de malheureux que l'on retrouve, dans toute son ingénuité, le frisson de la douleur et de la vie. Sans même le vouloir, inconsciemment, elle s'écartait des autres milieux, de ceux où la fortune apporte, en même temps que des complications sociales, une altération des sentiments primordiaux. Lorsqu'elle s'y risquait, comme elle le fit dans quelques-uns de ses romans, elle perdait quelque chose de sa belle assurance, de sa lucidité. Sa délicieuse sensibilité se transformait quelquefois en sensibilité, elle s'indignait et quelquefois à tort. En un mot elle discernait mal ce qui reste d'irresponsable et de sincère dans l'âme des compliqués, des riches, des puissants et des cruels.

En revanche, avec quelle maîtrise elle a su nous parler des petites gens, et des cœurs blessés avec quelle profondeur ! Dans ce domaine-là, personne ne peut lui être comparé aujourd'hui. Elle n'avait pas besoin pour cela d'employer de grandes phrases : il lui suffisait d'établir un décor qui tenait cinq ou six lignes : une chambre, un salon d'hôtel, la boîte d'un fiacre, une cuisine, une rue dans la pluie. Dans ce décor elle faisait mouvoir quelques personnages, des bonshommes étrangement quotidiens et banals : de petits employés, des bonnes, des concierges, des cochers, des figurantes, des ouvriers, et en quatre pages ce petit monde s'agitait, parlait, vivait, souffrait, révélait des dessous inquiétants de vice, ou de souffrance, ou d'héroïsme, ou de méchanceté. Brèves comédies, cinématographiques d'apparence, mais admirablement composées par un écrivain dont l'habileté (tout instinctive d'ailleurs et née de l'émotion) n'apparaît qu'à l'examen, ménageant ses effets, réduisant tout à l'essentiel, enfermant dans un minimum de dimensions le maximum d'intensité.

Mais ce sont les amoureux surtout que Marni savait faire revivre. Avec des mots d'une simplicité extrême, sans aucune

rhétorique, sans même ces phrases toutes faites dont ceux de la vie réelle surchargent leurs émotions réelles, elle a composé des drames minuscules et déchirants. Elle a senti et rendu d'une manière surprenante la poésie mélancolique des adieux forcés, la férocité inconsciente et fatale de l'homme, de l'amant, le renoncement muet et parfois inutile de ceux qui aiment sincèrement et tout ce qu'ajoute de vil et d'effrayant à ces douleurs humaines la question de l'argent.

Elle n'a eu de scrupules et de pudeur que ceux que lui dictait son tact de femme sincère et bonne et d'écrivain méprisant les recettes. Mais l'hypocrisie sociale jamais ne l'effleura, sinon pour la mettre en colère.

Ce fut même son défaut parfois. Elle disait tout ce que sa franchise lui dictait. Parfois elle se trompa, elle alla trop loin, elle heurta la révolte de sa sensibilité à des lois que, plus sereine, elle eût acceptées en philosophe. Mais, après tout, ne vaut-il pas mieux se tromper ainsi que d'avoir raison froidement, négativement ?

« Les passionnés auront vécu. » C'est en vivant avec intensité, avec le don complet de soi-même qu'on pénètre à son tour les secrets de la vie des hommes. Il n'y a pas d'exemple qu'un observateur ait été exempt d'enthousiasme, et la sérénité nécessaire à la justesse de la vision n'est le plus souvent que la forme, pacifiée, refrénée, disciplinée de cet enthousiasme.

Marni a su se passionner. C'est en cela qu'elle nous émeut, c'est pour cela que sa vision de ceux qui souffrent est juste, et qu'elle dépassa le réalisme pour travailler en pleine et belle réalité.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES AMIS DE LA LITTÉRATURE

Une indisposition m'a empêché d'assister à la deuxième conférence de cette année, qui fut faite par M. Georges Verrès. On m'assure que M. Verrès parla avec beaucoup de poésie et d'éloquence du milieu flamand et de son influence sur nos lettres.

Le troisième conférencier, M. Louis Dumont-Wilden, était chargé d'étudier les influences étrangères subies par notre littérature. Ami passionné de la France, M. Dumont-Wilden ramena toutes ces influences à la seule influence française, ou peu s'en faut. Car, d'une part, il est certain que de toutes les influences étrangères qui s'exercèrent sur nos lettres l'influence française fut la plus décisive et la plus forte ; et, d'autre part, les autres influences, allemande, anglaise, scandinave, russe, italienne, c'est encore à la France que nous en sommes redevables, puisque c'est par le canal des traductions françaises que les auteurs étrangers sont tous venus à nous. Il semble bien que cette thèse soit un peu exagérée. Maeterlinck et Van Lerberghe, en effet, pour ne prendre que ces deux-là, ont subi d'une manière très profonde l'influence des primitifs italiens et des préraphaélites anglais, et la France n'y fut pour rien. D'une façon générale, je crois que M. Dumont-Wilden a négligé l'influence des peintres étrangers sur notre littérature qui, pourtant, est surtout, dans son ensemble, une littérature de peintres.

Je crois aussi qu'il a exagéré la reconnaissance que nous devons à la France et l'humilité de notre rang dans la littérature française. Nous sommes, dit-il, une province de cette littérature française, comme la Suisse, par exemple. Avec cette différence, toutefois, que la Suisse n'a aucun centre propre, aucune vie particulière. Il en est tout autrement de nous. A mon sens, sauf la langue, nos lettres n'ont presque rien de commun avec la littérature française. Que l'on compare plutôt un Émile Verhaeren et un Henri de Régnier, un Maeterlinck et un France, un Lemonnier et un Cladel. Ce sont là des mentalités totalement différentes et irréductibles.

M. Dumont-Wilden s'est trop écouté et regardé soi-même avant d'écrire sa conférence. L'influence française qu'il a signalée et décrite, lui seul la subit avec une intensité aussi grande. Pour nous, certes, c'est toujours à la France que nous irons demander

une méthode de pensée et de style, comme l'ont fait tous les écrivains de tous les pays et de tous les temps, mais nous nous refusons à nous mettre à la suite de la littérature française et à y solliciter humblement une petite place. Verhaeren, Maeterlinck, Lemonnier et d'autres se sont imposés à l'admiration du public lettré français avec leur tempérament entier, sans concession et sans platitude.

La conférence de M. Dumont-Wilden a obtenu un vif succès parce que, en dépit de certaines exagérations francophiles, elle était remplie d'aperçus vraiment très intéressants et de notations très fines.

G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Festival Schumann

donné par le Trio Cortot-Thibaut-Casals.

C'est peut-être dans ses œuvres de musique de chambre que Schumann s'est le mieux exprimé; c'est là qu'il a extériorisé le côté le plus intime et le plus passionné à la fois de son art. On ne pouvait avoir pour les trios de Schumann d'interprètes plus parfaits que M. Cortot, Thibaut et Casals. Ces trois virtuoses, qui ont séparément des qualités très personnelles et très intéressantes, arrivent, par la fusion de leurs talents, à une unité vraiment remarquable.

Il y a trop à dire sur ces trios pour qu'on puisse l'essayer en quelques lignes; il faut donc se borner à détailler l'exécution compréhensive qui les faisait comprendre et goûter davantage. Autant la première partie du trio en *ré* mineur fut expressive et doucement enveloppante, autant la seconde (prise dans un mouvement très rapide) fut animée et de couleur variée. Le caractère de passion intérieure et profonde qu'exige le mouvement *Langsam, mit inniger Empfindung* fut rendu à merveille et le trio fut achevé d'une façon fougueuse et emportée.

Le trio en *fa* majeur, de la même époque que le précédent, est peut-être moins entièrement beau que les deux autres. Puis aussi le premier mouvement fut, quant à l'interprétation, le moins vivant de tous bien qu'il soit intitulé *Sehr lebhaft*. Par contre les deuxième et troisième parties étaient d'une rare perfection. Dans la dernière il fallait surtout remarquer l'élégance et la souplesse du jeu des artistes.

Le trio en *sol* mineur, écrit pendant les derniers moments de lucidité de Schumann, compte certes parmi ses plus belles œuvres. Toutes les nuances en furent saisies et traduites par l'art sûr, émouvant et simple des interprètes, mais surtout ils en rendirent l'allure dramatique et la passion douloureuse. Du dernier mouvement *Krätzig, mit humor*, au caractère si héroïque, ils ont fait un véritable hymne triomphal.

Le public répondit à cet élan d'art par de nombreux et bruyants applaudissements, et le succès fut aussi éclatant que légitime.

J. C.

Le Concert Ysaye.

Le dernier Concert Ysaye a permis d'apprécier les qualités éminentes du chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne, M. Otto Lohse, et de réentendre le parfait artiste qu'est M. Alfred Cortot.

Ce dernier nous a donné une fort belle interprétation du *Concerto* de Schumann pour piano et orchestre : il a saisi avec une rare subtilité de compréhension le sentiment général de cette œuvre, l'une des plus séduisantes parmi celles du maître, et il l'a rendu avec une fantaisie et un laisser-aller qui lui convenait à merveille. Il fut également excellent dans l'*Andante Spianato et Polonaise* de Chopin.

M. Lohse est de la race de ces capellmeister allemands qui ont le don de tirer d'un orchestre tout ce qu'il est capable de donner. L'exécution de l'*Héroïque* et de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* a été, sous sa baguette, véritablement splendide et lui a mérité ces tempêtes d'enthousiasme que le public ne réserve généralement qu'aux solistes virtuoses, quels qu'ils soient. Le programme, trop long d'une demi-heure, comprenait encore la vibrante ouverture de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz, et les ultra-romantiques *Préludes* de Liszt.

Ch. V.

UN DRAME SACRÉ

« Den Spieghel der Salicheyt van Elckerlyck »
(Le Miroir de la sainteté de chacun.)

Mystère du XVI^e siècle écrit par un moine louvaniste et représenté par la troupe de Royaards, d'Amsterdam.

Ce drame si simple fait une impression profonde que ressentent tous ceux qui le voient et l'entendent, alors même qu'ils ne sont pas familiers avec la langue néerlandaise. Il n'y a là que des sentiments sincères, et le jeu merveilleux de Royaards les rend évidents et clairs même si l'on ne comprend pas tous les mots, car à la simplicité et à la beauté de ce petit drame s'ajoute le talent si souple, si ému du grand tragédien qu'est Royaards. Il peut sans crainte être comparé aux Rossi, aux Irving, aux Mounet-Sully, et pour qui l'a vu tour à tour atterré et affolé par l'annonce de la mort prochaine et inévitable, découragé par l'abandon de ses amis, puis, peu à peu, imprégné de la force que lui donne le repentir, jusqu'à marcher courageusement vers la redoutable justice, pour celui-là, l'impression est inoubliable. — Quant à la mise en scène et aux costumes, ce sont de purs chefs-d'œuvre. On a pu dire que c'était une série mouvante de tableaux des primitifs flamands. Le choix des couleurs, la sobriété des lignes, les plis sévères des vêtements, tout concourt à cette impression si hautement et si sainement artistique.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Il ne peut y avoir qu'une seule opinion sur la génialité du Quatuor en *si* mineur de Guillaume Lekeu, laissé inachevé, hélas! pour notre plus grand chagrin. C'est l'œuvre la plus réfléchie et la plus spontanée du XIX^e siècle en son dernier quart. Le fulgurant *Très animé* est un colloque dans lequel les quatre instruments ont raison, chacun dans leur personnalité, et arrivent fièrement à se mettre d'accord; ce sont les grandes voix d'un esprit complexe et sublime exprimant les contingences légitimes et logiques d'une puissante vérité. Le *Lent* est la méditation émouvante, grandiose, des voix intérieures sur le problème de la mort, semble-t-il, et l'on ne peut retenir ses larmes en écoutant ce chant du cygne, ce chant qui fut cruellement interrompu. Le *Passionné* est un *sursum corda* d'une conviction que l'*impavidum* d'Horace a peut-être inspiré. L'honneur est extrême pour les Concerts Jaspar d'avoir interprété noblement ce chef-d'œuvre éloquent, imprégné de tout ce qu'il y a de divin dans l'homme.

Le *Nocturne* et la *Ronde* sont bien de la même source et ont été détaillés avec expression par M^{lle} M. Lorrain.

La Sonate pour piano et violon, par MM. Jaspar et Maris, a donné la meilleure impression, mais en faisant voir l'acheminement du jeune maître vers l'idéal atteint dans le Quatuor.

Une causerie de M. P. Cornez, enrichie de documents nouveaux sur la vie de Lekeu en France et poétiquement écrite, fut longuement applaudie.

L'œuvre gravé du compositeur verviétois s'est complété par la *Fantaisie sur deux airs angevins*; cette partition d'orchestre, portative et élégante, est un joyau de la maison Rouart, Lerolle et C^{ie}.

Le quatrième concert Dumont-Lamarche avait ramené ici trois artistes liégeois éminemment sympathiques : M. Chaumont, que le Conservatoire de Liège vient de s'attacher, MM. Van Hout et Dambois. Le Quatuor était complété par le brillant pianiste Émile Bosquet, bien connu déjà en notre ville.

Le Quatuor en *ut* mineur (op. 15) de Fauré, dont la partie pianistique est supérieure au reste et surtout aux rôles très confondus de l'alto et du violoncelle, souvent trop graves l'un et l'autre pour l'équilibre sonore, sauf dans le délicieux *Scherzo*, au trio formé des notes fondamentales du thème encubainé, le Quatuor (op. 30) de Chausson et le Quatuor (op. 47) de Schumann furent interprétés avec une conscience délicate et provoquèrent des bravos et des rappels bien mérités.

Les *Amitiés françaises* inauguraient des séances mixtes de musique instrumentale, de chant et de poésie. Véritable succès. M. Raynal, accompagné à souhait par M. Jaspas, fit preuve d'une maîtrise supérieure dans ses chansons populaires, du Pierre Dupont et du Clapissou. Mme Fassin avait le lot contemporain (Lalo, Castillon, Chabrier, Fauré, Duparc, Debussy) : ses interprétations pourraient être plus personnellement fouillées, mais elle a le mérite de donner la grande ligne des œuvres. Mme B. David ne mit rien de spécial non plus dans les poèmes de Du Bellay, Bernis, Desbordes et Mallarmé.

Le Quatuor Maris, Bauwens, Foidart et Vranken donna une version surtout excellente dans l'*andantino* et le final du Quatuor de Cl. Debussy. Et cette soirée copieuse nous valut encore une magistrale exécution des *Variations* et du *Scherzo* pour deux pianos de Saint-Saëns et des *Valses romantiques* de Chabrier ; aussi MM. Debeve et Jaspas furent-ils chaudement acclamés.

GEORGES RITTER

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Viennent de paraître chez l'éditeur Max Eschig à Paris (Éditions Schott) des mélodies nouvelles pour chant et piano de M. Gabriel Grovez, dont la *Chambre blanche* sur des poèmes de M. Henri Bataille a été très goûtée il y a quelques années, et qui, tout récemment, a mis en musique avec autant de hardiesse que de bonheur les *Familiers* de M. Abel Bonnard. Quelques-unes de ces pièces vocales, au nombre de cinq, sur des poèmes de *Sagesse*, sont publiées en recueil. Elles traduisent fidèlement et dans une forme très musicale les poésies évocatrices de Verlaine telles que *l'Échelonnement des haies* ou *les Chères mains qui furent miennes*. Du même auteur, une *Prière*, antérieure en date, sur des vers d'Henri Bataille et un *Madrigal* daté de 1902 sur un poème de René Fauchois. Enfin, une charmante série de dix *Chansons enfantines* sur des paroles de Sabine Mancel, d'un tour mélodique tout à fait amusant dans ses allures de chansons populaires.

Chez E. Demets, la *Sonate romantique* sur un thème espagnol que le jeune compositeur andalou Joaquin Turina écrivit à la mémoire d'Isaac Albeniz. L'œuvre, qui se distingue par la clarté des idées et par la variété des rythmes, fut interprétée par l'auteur aux concerts du Salon d'Automne où elle fut très éloquemment appréciée.

Chez les éditeurs M. et J. Vieu, deux mélodies de Mme Armande de Polignac, *Douleurs et Plaintes d'amour*, chansons Henri IV recueillies et arrangées par Georges de Dubor.

Enfin, tout récemment éditées par MM. Rouart, Lerolle et Cie, trois *Chansons de Shakespeare*, œuvres posthumes d'Ernest Chausson (*Chanson de clown*, *Chanson d'amour*, *Chanson d'Ophélie*), dans lesquelles on retrouve toute la sensibilité, l'émotion, l'aristocratie intellectuelle du *Poème de l'amour et de la mer* et de la *Chanson perpétuelle*. On s'étonne que ces pages éloquentes et pathétiques soient demeurées inédites jusqu'ici. Elles complètent l'admirable cycle de mélodies qui font d'Ernest Chausson, avec H. Duparc, G. Fauré, C. Debussy et P. de Bréville, l'un des maîtres du lied les plus personnels et les plus expressifs.

O. M.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, quatrième concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de Mme Plaichinger, de Berlin. — A 3 h., à Anvers (Société d'Harmonie) *Missa solennis* de Beethoven pour soli, chœurs, orgue et orchestre.

Demain, lundi, à 8 h. 3/4, Festival Schumann au Cercle Artistique. MM. Plamondon et R. Pugno. Conférence par M. L. Schneider.

Mardi, à 2 h. 1/2, Séance de harpe et chant par Mlle G. Cornélis

(Palais des Arts). — à 3 heures, troisième matinée de musique belge par M^{lles} C. Coryn et M. Laenen (Salle Boute). — A 8 h. 1/2, concert de M^{lle} D. Stewart, pianiste, avec le concours de M. Ed. Deru (Salle Patria) — A la même heure, récital de chant par M^{lle} A. Thieffry (Salle Ste-Elisabeth, 15, rue Mercelis). — A 8 h. 3/4, deuxième soirée du Festival Schumann au Cercle Artistique. Mme Demest, MM. Plamondon et R. Pugno. Orchestre dirigé par M. Théo Ysaye.

Mercredi, à 3 h., audition des élèves de M. B. ten Cate (théâtre du Film, 72, rue du Bailly). — A 8 h. 1/2, concert Durant, avec le concours de la Société des Instruments anciens de Paris et de Mme Marie Buisson (Salle Patria).

Jeudi, à 8 h. 1/2, récital de violon par M. Michel de Sicard (Salle Patria).

Vendredi, à 8 h. 1/2, concert de M^{lle} S. Godenne, pianiste, avec orchestre sous la direction de M. F. Rasse.

Samedi, à 8 h. 3/4, Lieder Abend Max Schillings au Cercle Artistique.

Le troisième concert du Conservatoire aura lieu dimanche 20 mars, à 2 heures, et sera consacré au *Messie*, de Hændel. Répétition générale pour les abonnés le vendredi 18 mars, à 2 heures. Répétition générale publique le mercredi 16 mars, à 2 heures. Pour cette dernière répétition, toutes les places sont à la disposition du public aux prix de fr. 4, 3, 2 et 0 50; délivrance des billets au Conservatoire les 14 et 15 mars, de 9 h. à midi et de 2 à 4 heures, et à l'entrée le 16 mars, de 1 1/2 à 2 heures.

Le premier concert de la *Libre Esthétique* est fixé au mardi 22 mars, à 2 h. 1/2. Il aura lieu avec le concours de M^{lle} Blanche Selva, de M^{lle} Marguerite Rollet et de M. Emile Chaumont.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique*, dont le « vernissage » a eu lieu hier avec son animation accoutumée, s'ouvre aujourd'hui au public dès 10 heures du matin. De l'avis unanime, l'exposition, qui embrasse un demi-siècle de peinture, offre un exceptionnel intérêt artistique et historique. La rétrospective du Paysage japonais, formée d'un choix de précieuses estampes des XVIII^e et XIX^e siècles appartenant à la collection Ad. Stoelet et présentées dans leur ordre chronologique, suffirait à exciter une vive curiosité s'il n'y avait, en outre, une série de beaux Corot, de Daubigny, de Diaz, de Lépine, de Courbet, de Jongkind, etc., avec lesquels rivalisent, sans désavantage, les maîtres de l'École belge qui, à la suite de Fourmois, ont planté leur cheval en plein air : Boulenger, Baron, Dubois, Toussaint, Verheyden, Degreef et autres.

La section contemporaine n'est pas moins riche : à d'admirables Monet, à des Renoir, Pissarro, Sisley, Lebourg, Guillaumin, Seurat, Cross, Signac, Vuillard, Roussel, etc., s'opposent des œuvres remarquables d'Heymans, Verdyen, Vogels, Claus, Lemmen, Finch, Van Rysselberghe, A. Boch, Khnopff, Baertsoen, Laermans, Morren, etc.

Loin de paraître monotone, cette Exposition du Paysage est d'une extraordinaire variété.

Grâce à Rodin, P. Du Bois, L.-H. Devillez et M^{lle} Zimmeru, la sculpture, bien que peu nombreuse, sera remarquée. Et l'hommage rendu à feu A. Charpentier, dont on a groupé un choix de figures et de bas-reliefs, de médailles et de plaquettes, sera apprécié de tous ceux qui ont connu et aimé l'artiste.

C'est aujourd'hui que s'ouvre à Anvers le Salon annuel de l'*Art contemporain*, qui réunira, entre autres, une série de portraits exécutés avant l'expiration du XIX^e siècle. On cite parmi eux des œuvres de L. De Winne, Van Lierus, Navez, Gallait, A. Stevens, Vanaise, Evenepoel, etc. Paul de Vigne et Agnessens, y seront particulièrement représentés.

Dans la section contemporaine, MM. A. Baertsoen, R. Baseleer, Ch. Hermans, F. Hens, A. de Laet, Théo Van Rysselberghe, J. Smis, J. Stobbaerts, A. Delaunois, Ph. Swyncop, W. Vaes, etc.

Autres expositions ouvertes : *Cercle Artistique*, MM. Omer Coppens et J. Merkaert. — *Salle Boute*, M^{me} E. Penso, MM. M.-E. et J.-M. Canneel, Ed. Claes, J. Genot, A. Navez et A. Patoux. — *Salle de la Scola Musica*, le Cercle des Arts, des Sciences et des Lettres de Schaerbeek. — *Studio*, M^{lle} G. Quinaux, MM. Langaskens, De Jaeger et G. Servais.

La Société royale des Beaux-Arts organisera au Musée moderne du 25 avril au 30 mai une exposition du Portrait en Belgique au XIX^e siècle. Cette exposition sera différente de celle qui s'ouvre aujourd'hui à Anvers et aura un caractère historique.

M. J. Lagae termine en ce moment un buste du Roi.

Les travaux sont poursuivis avec la plus grande activité à l'Exposition et les dirigeants se félicitent grandement d'avoir entamé à une époque que plusieurs jugeaient prématurée les travaux de construction des halles. En effet, toutes les constructions faites par le Comité Exécutif sont actuellement terminées et les ouvriers travaillent à l'intérieur des bâtiments aux travaux de parachèvement.

La date de l'ouverture de l'Exposition, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, est fixée irrévocablement au 23 avril et les visiteurs seront étonnés de constater que les constructions et les jardins seront complètement terminés pour cette date.

C'est M. Courtens qui a été désigné, après plusieurs tours de scrutin, comme président du jury du prochain Salon des Beaux-Arts. MM. V. Rousseau et V. Gilsoul ont été nommés vice-présidents. L'admission et le placement des tableaux à l'huile seront confiés à MM. Courtens, Gilsoul, Fabry, de Vriendt et Delvin (suppléant : M. Carpentier).

L'aquarelle et le pastel auront pour juges MM. Reckelbus, Rothier et Van Neste (suppléants : MM. Cassiers et Wollès).

A la suite d'une réclamation faite par la *Société des Aquarellistes*, M. Rothier a, nous dit-on, cédé son siège à M. Cassiers, président de cette société.

Un entrefilet du *National* par lequel ce pudibond journal conseille aux mères de famille de ne pas conduire leurs enfants aux représentations d'*Eros vainqueur* a excité un fou rire parmi ceux qui ont assisté à la triomphante « première » de l'œuvre de M. de Bréville.

A notre tour, nous engageons sérieusement les pères de famille à interdire à leurs fils la lecture du *National*, dont le feuillet est infiniment plus « suggestif » que les trois actes d'*Eros vainqueur*.

Dans le numéro même où Tartuffe attaque cet ouvrage, on peut lire, en effet, sous le titre *le Parfum de la Dame en noir*, ces aveux enflammés d'un collégien : « Je ne vivais que dans l'espoir de la voir, et quand elle était partie, malgré que je lui promettais toujours d'être raisonnable, je tombais dans un si morne désespoir que chaque fois on craignait pour ma santé. On ne parvenait à me faire sortir de ma prostration qu'en m'affirmant que je ne la verrais plus si je tombais malade. Jusqu'à la visite suivante, je restais avec son souvenir et avec son parfum.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

N'ayant jamais pu distinctement voir son cher visage, et m'étant enivré jusqu'à en défaillir, lorsqu'elle me serrait dans ses bras, de son parfum, je vivais moins avec son visage qu'avec son odeur.»

Ce n'est évidemment pas là ce qu'on appelle l'odeur de sainteté!

La location est ouverte au théâtre de la Monnaie pour la représentation de gala du 21 mars au bénéfice des victimes des inondations de France (sans distinction de nationalité). Au programme : *L'Arlésienne*, avec le concours de M^l. Albert Lambert, Brunot, Ravet, M^{mes} Madeleine Roch, Berthe Boyv, de la Comédie-Française ; M. Bernard, de l'Odéon ; M^{lle} Terka Lyon, M^{me} Angèle Renard, MM. Jahan et Carpentier, du théâtre du Parc. Orchestre, chœurs, ballet du théâtre de la Monnaie. Première représentation à Bruxelles du ballet des *Fêtes d'Hoë*. Un intermède.

Les programmes, encartés dans une couverture artistique et vendus par des pensionnaires de la Monnaie, seront offerts par le directeur de *l'Eventail* et l'Imprimerie industrielle et financière, et les fleurs par M^{me} Debaecker.

M. Alexandre Marcette vient d'obtenir à Paris, où il a exposé à deux reprises, un joli succès. A l'exposition de « la Peinture à l'eau », le gouvernement français a acquis, en même temps qu'un *Dordrecht* de M. F. Charlet, son *Goudronnage des barques*.

Quelques jours après, M. Dujardin-Beaumetz faisait l'acquisition, au nom de l'Etat, d'une autre aquarelle de M. Marcette, *Gros temps*, exposée dans les galeries Georges Petit, où l'artiste a ouvert une exposition particulière de ses œuvres.

M. G. Dwelshauvers a clôturé la semaine dernière, à Paris, la série des conférences qu'il a été invité à faire à l'École des Hautes Etudes sociales et au cours desquelles il a étudié successivement Alfred de Vigny, Louis Ménard, Jules Lagneau, Henri Bergson, Ibsen, Gorki, Frédéric Hebbel et Émile Verhaeren.

M. Vincent d'Indy a été chargé de reconstituer d'après la partition originale de Gluck *Armide*, qui sera montée sous sa direction à la fin d'avril au théâtre municipal de la Gaité. C'est M^{lle} Lucienne Bréval qui interprétera le rôle principal. Les décors seront exécutés par M. Frey suivant les procédés nouveaux dont il est l'inventeur.

La vente Ragault, qui a eu lieu récemment à Paris, a fixé la valeur actuelle des estampes de Forain et de Lautrec. Parmi les lithographies de ce dernier, *la Grande Loge* (ép. en couleurs) a été adjugée 700 fr., *Idylle princière* 490, *la Clownesse au Moulin-Rouge* 465, *M^{lle} Elsa dite la Viennoise* 460, *la Valse au Moulin-Rouge* 445, etc.

Plusieurs lithographies de Forain ont atteint, de même, des prix élevés, notamment *la Tonnelle* (1,500 fr.), *la Tasse de lait* (790), *le Petit Déjeuner* (750), *le Cabinet particulier* (630), une épreuve en bistre de *la Loge de la Danseuse* (810), une autre épreuve (610), *Forain par lui-même* (680), etc.

Des dessins de Guys ont été adjugés 600 et 400 fr.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉATS DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noire, Segantini, Tarkhoff. Il forme un beau volume petit in-4°, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^T-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.*

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 400 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS -- TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprime sur papier de la Maison K&M, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 43 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Libre Esthétique : *De Fourmois à Van Rysselberghe* (FRANZ HELLENS). — Reflexions sur le Vers libre (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions (O. M.). — Solidarité littéraire. — Notes de musique : *Le Quatrième Concert populaire* (O. M.); *le Festival Schumann au Cercle Artistique* (Ch. V.); *Récital de M. Henry Albers* (J. C.). — Chronique théâtrale : *Léonarda, les Deux Écoles* (GEORGES RENCY). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

De Fourmois à Van Rysselberghe

Les peintres belges, depuis le début du siècle dernier, n'ont pas, à proprement parler, formé une école; ils n'ont apporté aucune formule nouvelle, ni dans le paysage, ni dans la figure. Mais leur sensibilité particulière a imprimé à leurs œuvres, dans tous les domaines, une marque originale qui les rapproche et les unit mieux que des liens d'écoles faits de données préconçues, souvent fragiles et transitoires. D'une manière constante, ces notes propres à notre race se sont répétées à travers le mouvement des idées qui ont rempli le si fécond XIX^e siècle; en s'harmonisant elles ont été, sans cesse s'accroissant, et l'on a pu voir cette chose étonnante, à savoir que, dans la fiévreuse période de l'impressionnisme où un si grand nombre de tendances diverses se sont bousculées, les peintres belges sont demeurés d'accord tout en se créant chacun une personnalité

nettement tranchée. C'est qu'ils ont un mode commun de sentir, si leur façon de concevoir diffère.

Pourtant nos peintres, et de même nos écrivains et nos musiciens, ont communément reçu de la France l'impulsion des idées nouvelles. Comme M. Louis Dumont-Wilden le remarquait récemment, la Belgique doit être considérée, au point de vue de l'orientation des idées, comme une province de la France, — une province d'ailleurs très originale. Nous appartenons à une famille adoptive qui nous dicte ses lois, parfois même ses coutumes; nous avons beau nous montrer rebelles, révéler des instincts différents, des impulsions de race, qui sont fréquemment en antagonisme avec le tempérament français, toujours néanmoins nous finissons par accepter cette sorte de direction morale, sans quoi notre activité intellectuelle languirait.

L'actuel Salon de la *Libre Esthétique* le prouve fort bien, par le parallèle qu'il présente des paysagistes belges et français. Il suffit de regarder les toiles des Fourmois, des Boulenger, des Baron, pour saisir ce que ces peintres doivent aux idées de l'école de Barbizon; le mouvement impressionniste auquel les Manet, les Monet, les Pissarro ont attaché la gloire de leurs noms provoqua chez nous l'œuvre des Heymans, des Claus, des Lemmen. Enfin, le néo-impressionnisme trouva en Belgique des adeptes dont plusieurs s'élevèrent même rapidement en tête de l'école. Tout cela a été dit maintes fois. L'exposition de la *Libre Esthétique* le confirme en exposant les grandes lignes de l'évolution du paysage en France et en Belgique. Mais s'il était peut-être superflu de démontrer cette concordance dans

le développement des deux écoles, il convenait de dégager l'originalité puissante du paysage belge, et de montrer avec quelle constante harmonie elle s'est maintenue dans l'œuvre de nos peintres malgré les grands courants d'idées que ceux-ci subirent successivement.

L'influence que l'étude de l'école hollandaise du XVII^e siècle opéra sur l'œuvre des paysagistes français, de Corot à Cazin, permet, par contre-coup, de découvrir une des faces caractéristiques de l'originalité du paysage belge. Si paradoxal que cela paraisse, il est bien certain que c'est par l'intermédiaire de la France que les artistes belges se rattachèrent aux traditions de la grande période du paysage hollandais. Ce ne fut, du reste, de la part de la France, qu'un vigoureux coup d'aviron; sitôt la direction marquée, on voit nos peintres s'affirmer nettement de leur race. Tandis qu'en France Corot, Rousseau, Daubigny, Diaz, Dupré et tant d'autres s'efforcent de retremper leur vision aux sources de l'art puissant et simple d'un Wynants, d'un Ruysdael ou d'un Cuyt, chez nous les Fourmois, les Boulenger, les Dubois, les Baron retrouvent, en se tournant vers les Hollandais, en eux-mêmes une personnalité toute proche de celle de ces illustres devanciers. Les premiers semblent s'être nourris à l'école des maîtres hollandais; les nôtres n'eurent pas besoin de s'assimiler la substance de leur esthétique pour manifester une originalité latente, il est vrai trop longtemps engourdie. Pour résumer en deux mots la part d'influence hollandaise que les peintres belges ont subie par le canal de la France, on pourrait dire que les Rousseau, les Dupré leur ont rappelé le sens véritable du paysage et les ont ramenés à la saine compréhension de la nature. Après cela ils n'ont eu qu'à suivre leur penchant, à donner libre carrière à la poussée de leur tempérament pour retrouver les puissantes qualités picturales de leur race qui s'étaient déployées avec tant de splendeur deux siècles plus tôt.

Désormais nos paysagistes s'accusent en pleine possession de leur personnalité. Fourmois, le premier, sait ajouter à la robuste structure d'un Hobbema une richesse de pâte jusque là insoupçonnée. Hippolyte Boulenger, sans égaler ce coloris plein de sève, abondant et sobre à la fois, apporte dans ses paysages une vigueur véhémente, une liberté qui se manifeste par un goût marqué pour les ciels mouvementés; le vent anime ses toiles où tout semble se mouvoir avec un rythme plein de surprises; il y a déjà moins de style que chez Fourmois, une moins grande préoccupation de l'équilibre au profit d'élan spontané. Avec Louis Dubois, l'on se trouve en présence du peintre dans toute l'acception du terme, de l'artiste qui raisonne moins qu'il ne voit, dont toute la sensibilité se résume dans la vision colorée des choses. C'est le précurseur d'une admirable lignée de paysagistes belges: tous lui doivent quelque

chose, et l'on n'a pas encore montré comme il conviendrait quelle place prépondérante il tient dans l'évolution du paysage flamand. Ce peintre trop ignoré savait imprégner ses œuvres d'une atmosphère vibrante, aux notes profondes, comme celle dont Rembrandt possédait le secret. Il ne dépassait jamais, pourtant, la forte émotion provoquée par l'harmonie abondante de la couleur. « D'une imagination courte, qui ne lui permettait pas d'inventer, dit Camille Lemonnier, mais l'œil sensible et dilaté, il percevait particulièrement le contour débordé, le relief saillant, la tache plutôt que la ligne, la masse plutôt que le détail, la force plutôt que la finesse. »

Avec ces trois peintres, Fourmois, Boulenger, Dubois, auxquels il faut ajouter Baron, dont la *Libre Esthétique* nous montre un prestigieux ensemble, on est à même de comprendre la première période du paysage belge. On ne peut reprocher au Salon de la *Libre Esthétique* de s'être limité à l'œuvre de ces peintres caractéristiques; autour d'eux d'autres noms viennent tout naturellement se placer et l'on peut facilement en compléter la liste.

L'œuvre de Louis Dubois me semble porter en elle les principes de la nouvelle phase que le paysage allait bientôt présenter chez nous sous l'influence du mouvement impressionniste. Verdyen, Degreef, Vogels sont des noms qui nous conduisent insensiblement vers l'épanouissement de l'art rayonnant et dégagé du peintre de la Lys en qui se résument chez nous les tendances de l'impressionnisme. Avec Claus nous sommes en présence d'un tournant définitif de l'évolution du paysage dans notre pays. Nous le voyons franchement acquis aux idées nouvelles, et pourtant toujours original, bien trempé, seulement assaini et renouvelé, avec ce caractère de volonté robuste et de sincérité inaltérable qui est le fond du tempérament flamand. Après lui, nos peintres ne craindront aucune audace; les efforts divers du néo-impressionnisme trouveront chez nous mieux que de simples échos, et l'on verra un Van Rysselberghe se placer hardiment aux côtés de Seurat et de Signac, sans perdre ses foncières qualités de flamand. On verra, de même, un Heymans échapper aux conventions qui emprisonnèrent ses débuts et créer, sous l'impulsion des idées émancipatrices, un art plus personnel et plus libre. Il rafraîchit sa palette et clarifie son polychromisme sans perdre une seule des qualités essentielles de sa race. A cet égard, le *Crépuscule* qui le représente à la *Libre Esthétique* est des plus significatifs: loin, déjà, du réalisme intégral de jadis, à mi-chemin des notations subtiles où devaient le conduire des recherches passionnées, ce paysage reflète les deux faces de son talent. Classiquement construit, d'une ordonnance décorative que n'eussent point désavouée les plus rigoureux des maîtres d'autrefois,

il n'en révèle pas moins, dans son atmosphère d'or, avec ses mariages de tons rares, une sensibilité aiguësée par des sensations esthétiques naguère inconnues.

L'exemple d'Heymans est caractéristique, et c'est pourquoi je m'y arrête. Contemporain de Boulenger et de Baron, il eût pu se limiter aux formules objectives par lesquelles ces deux beaux peintres traduisirent leurs impressions. Mais la fermentation des idées nouvelles ne le laissa pas indifférent. Ayant eu la fortune de survivre à ceux de sa génération, il trouva au contact des impressionnistes une jeunesse imprévue et renouvela complètement, — tant l'évolution lui parut logique et nécessaire, — son art et ses procédés de peinture. Il n'en est pas moins resté, par son coloris soutenu et harmonieux, par sa ferveur à célébrer la terre natale, par la poésie agreste que dégagent ses toiles, dans les traditions de son pays, — comme le sont demeurés les Baertsoen, les Laermans, qu'un puissant instinct atavique rattache aux ancêtres.

D'autres sont venus qui ont porté plus avant leurs pas, — les Van Rysselberghe, les Lemmen, les Finch, les Anna Boch, les Khnopff, les Morren, pour ne citer que ceux qu'abrite cette année l'exposition, forcément restreinte, de la *Libre Esthétique*. Partis du point où s'étaient arrêtés leurs aînés, ils ont exploré des terres plus éloignées, et dans leurs mains le flambeau s'est avivé davantage. Quelles surprises nous réserve la génération qui suivra celle-ci ?

Ce qu'il faut retenir de l'exposé, si vivant et si instructif, de l'évolution du Paysage, c'est, comme l'a écrit M. Octave Maus dans la préface du catalogue, qu'à leur insu et malgré eux les peintres les plus audacieusement novateurs perpétuent une lignée spirituelle. La dissemblance entre un Fourmois et un Van Rysselberghe, par exemple, n'est qu'apparente. En étudiant l'œuvre des peintres échelonnés entre ces extrêmes, il est aisé de reconstituer la chaîne ininterrompue dont ils forment deux maillons. Et c'est sans heurts, par d'insensibles transitions, qu'on passe de l'un à l'autre. Ce qu'on ne peut concevoir, c'est que chacune des expressions d'art ici représentées ait invariablement, lorsqu'elle fut formulée pour la première fois, déchainé des colères et provoqué des émeutes. Espérons que la leçon que profère à cet égard la *Libre Esthétique* ne sera pas perdue.

FRANZ HELLENS

Réflexions sur le Vers libre.

Qu'ils le veuillent ou non, les partisans de la vieille métrique sont vaincus. Il ne faut point pour cela que ceux de la nouvelle métrique les aient tout à fait remplacés. Il suffit qu'un seul existe et rêve pour que leur théorie, qui est exclusive, soit infirmée.

En fait son exclusivisme est sa tare, au seul point de vue logique. Dire que la Poésie ne saurait exister que dans des formes

traditionnelles et fixes à l'exclusion de toutes les autres est un propos dont la puérité saute aux yeux, surtout si on la compare à cette juste prétention des nouveaux poètes : garder les formes fixes pour certains usages, et ainsi leur conserver plus d'importance.

Pratiquement, les partisans de la forme fixe ne se servent que de deux mètres : le vers de douze pieds et le vers de huit pieds (sauf de très rares exceptions). Certes un bel alexandrin et un bel octosyllabique sont de parfaits moments rythmiques, mais ce n'est point par des raisons numériques seules. Si l'analyse s'approche de ces précieux objets verbeux, elle y découvre mille raisons d'émotion qui n'ont pas de rapports avec le fait de compter douze ou huit temps.

C'est tout un jeu intérieur d'assonances, de timbres, de rapports entre les brèves et les longues, une subtile correspondance entre la qualité du son et le sens du mot, bref une musique dont les syllabes sont les notes et dont l'influence sur l'oreille est si vive qu'elle se confond d'une manière presque mystérieuse avec l'impression que fait sur l'esprit la pensée du poète, ou sur le cœur son sentiment.

De la musique avant toute chose.

Cette découverte *ne pouvait point* ne pas être faite par les poètes du symbolisme. fils de Verlaine et épris de synesthésies, elle *ne pouvait point* ne pas être commentée par ses esthéticiens.

Ils en conclurent donc que l'essentiel de la poésie était là, que c'était autour de cela qu'il fallait organiser le vers et non pas autour du chiffre de ses syllabes. Dès lors aucune raison ne s'opposait à rompre cette uniformité métrique, bien mieux de nouveaux effets musicaux devaient être obtenus de cette variété nouvelle.

L'objection faite par les « réguliers » que le vers libre favorisait la paresse est donc fautive en principe. Ce sont eux les paresseux, eux qui s'en remettent à la musique du chiffre (la plus banale), du soin d'émouvoir la sensibilité, sans chercher autre chose. Ils mettent des pensées de prose en vers de huit ou douze syllabes. Le vers-libriste, même qui se trompe, est plus près de la vérité poétique. Il faut pour lui, sous peine de mort, qu'un *sentiment musical* l'anime, qu'un thème lui soit proposé. Le premier vers donne, si je puis dire, le ton. Il faut qu'il continue dans ce ton. Il faut que l'on puisse chanter ce qu'il dit.

Travail autrement difficile que cet alignement de rimes plates ou croisées au bout de vers toujours pareils.

J'ai entendu — et c'est admirable — des gens se plaindre de cette difficulté et dire : « Mais alors on ne pourrait presque jamais faire des vers. » Ils ne s'aperçoivent pas que pour ceux qui ont de la musique dans l'âme cette difficulté n'existe pas. Instinctivement, leur inspiration les *porte* le temps que dure le poème. Ils ne s'amuse pas à résoudre des difficultés phonétiques. Ils chantent. Après, c'est affaire aux commentateurs, si ce jeu les amuse, de discerner les curiosités techniques du morceau.

Pour ceux qui n'ont rien à dire, rien à chanter, c'est tant mieux si des obstacles nouveaux leur interdisent l'entrée du jardin de la Poésie. Pour ce qu'ils y faisaient!!! D'ailleurs, c'est bien simple. Ils retournent à leurs alexandrins et à leurs octosyllabiques en disant : « Le vers libre est une invention de l'anarchie. Le sort du génie français est lié à la métrique traditionnelle. Voyez Racine. Voyez Hugo. »

Cependant, on ne le répétera jamais assez, la vérité est dans le vers libre. Qu'on ne l'ait pas utilisé jusqu'alors, cela ne prouve rien, sinon qu'on ne l'avait pas encore trouvé. Qu'il y ait eu de grands poètes avec les formes fixes, cela prouve également qu'ils s'arrangeaient de ces formes. Mais ils étaient grands poètes *quoique* et non *parce que*. Paradoxe un peu agaçant d'appeler condition un obstacle.

Depuis que le vers libre est découvert, les plus purs poètes s'en sont tout naturellement servis. Et Jules Laforgue, et Charles van Lerberghe, et Max Elskamp, et Camille Mauclair, et Henry Bataille, et Milosz, et Jean Dominique, et tant d'autres. Ils n'auraient pas pu écrire autrement.

Qu'il y ait, aujourd'hui, par centaines, de gens qui, de parti-pris, font des vers libres, en quoi cela importe-t-il? Ils eussent

aussi bien aligné des alexandrins à une autre époque. Et si le mauvais vers libre est plus choquant encore qu'un mauvais vers ordinaire, c'est une preuve indirecte de l'excellence du principe. On se fait plus de mal en tombant de plus haut.

Mais, pour un esprit raffiné et une oreille délicate, je ne connais pas de plus subtil plaisir que la lecture d'un beau poème en vers libres.

En général, je n'aime pas les théories à propos du vers libre, trop de commentaires ont été faits par des phonétistes et des maniaques. Mais lorsque des poètes en parlent, même si leurs idées paraissent quelquefois trop fixées, contredire l'instinctif et inconscient essor du vers libre et devoir favoriser plus tard les redoutables tentatives des pédants, on y perçoit un accent passionné qui prouve la sincérité de leur émotion esthétique, un sens profond des fins de la poésie.

Ainsi le petit livre de MM. Georges Duhamel et Charles Vildrac (1) est-il plein de notes intéressantes. Ils aiment les vers, la musique des vers, cela se sent. Je discuterais volontiers avec eux certains points, mais justement en sachant qu'un commun amour de la vraie poésie nous réunit, je leur dirais que leur trouvaille de la constante rythmique (trop juste, hélas !) constituera pour plus tard une règle nouvelle, très dure, très ennemie du sentiment et de la musique. Et, de fait, les poètes chez qui la constance rythmique est le plus visible sont les moins bons des verslibristes. Les meilleurs ont des procédés plus indiscernables.

Mais, du reste, MM. Vildrac et Duhamel ont tout prévu. Ainsi, cette précieuse remarque :

« On trouve de beaux vers libres parfaitement musicaux et dans lesquels l'analyse ne peut même pas révéler des rapports rythmiques d'équilibre, de symétrie ou de constance. Il y a autre chose, ce n'est plus une question de cadence, les rapports phonétiques prédominent et suffisent avec cette plastique homogène qui est aussi le fait de la belle prose. »

Sauf de très rares exceptions d'ailleurs, je trouve que toutes les notes de ce petit livre sont exactes et (ce qui m'en plaît plus que leur justesse) animées d'une sorte d'indignation tacite contre les gâcheurs de travail que sont les rimeurs de la poésie officielle. MM. Vildrac et Duhamel gardent aussi une modération que les plus fameux techniciens du vers libre auraient bien fait de montrer. Ils se méfient à juste titre des problèmes de phonétique :

« Plusieurs savants et glossateurs, disent-ils, en ont fait l'objet de leurs recherches ; nous n'admettons pas ces points à considération, parce que nous redoutons de nous laisser égarer dans des particularités physiologiques, qui ne sont que des particularités, ou de nous livrer à des vérités de laboratoire qui n'ont jamais donné le centième des fruits que prodigue le sûr instinct. »

En effet. Et le vers libre, après tout, n'est que la protestation de l'instinct poétique contre la contrainte formelle d'une tradition toute prosaïque et oratoire. C'est à ce titre que sa conquête (car c'est une conquête) nous intéresse et c'est pourquoi, je pense, comme les auteurs de cette plaquette, « qu'il faudra longtemps redire les mêmes choses et les représenter sous toutes les formes ».

FRANCIS DE MIOMANDRE

EXPOSITIONS

M. Omer Coppens, en sérieux progrès, expose au Cercle artistique une jolie série de peintures à l'huile, de pastels et d'eaux-fortes en couleurs qui, presque tous, célèbrent le charme pittoresque des vieilles villes de Flandre : Bruges, Nieuport, Dixmude, aux canaux dormants, aux béguinages discrets, aux ruelles emplies de silence et de paix. Il en exprime avec fidélité la physionomie grave ou souriante, aussi habile à évoquer l'éclat des jours d'été que le mystère des nuits lunaires. Le peintre,

(1) GEORGES DUHAMEL et CHARLES VILDRAC : *Notes sur la technique poétique*. Paris, chez les libraires et chez les auteurs, 66, rue Gay-Lussac.

qu'absorbait naguère le souci du détail, a élargi sa facture et assoupli sa main. Dans ses œuvres les plus récentes, sa palette échappe à la sécheresse qui glaçait ses travaux antérieurs. L'orientation nouvelle de l'artiste semble devoir lui être des plus favorables.

Quais et pignons, murailles de briques, ponts réfléchis dans le miroir d'une eau immobile : M. J. Merckaert a choisi, comme M. Coppens, le thème des petites cités sur lesquelles tombe d'heure en heure la pluie cristalline des carillons. C'est Malines qui, cette fois, a fixé son attention. Plusieurs de ces toiles ont des colorations argentées d'une harmonie heureuse ; mais la plupart paraissent trop matérielles de coloris et d'exécution. M. Merckaert maçonne plus qu'il ne peint, lourd — comme tant d'autres — pour paraître puissant. A citer parmi les meilleures toiles une *Cour de blanchisserie*, où les rouges et les blancs sonnent de joyeuses fanfares et un clair *Matin*.

O. M.

SOLIDARITÉ LITTÉRAIRE

La Société des Gens de lettres de France a donné son banquet annuel en l'honneur des Lettres belges, qui y furent représentées par plusieurs de nos écrivains. Cette fête confraternelle, due à l'heureuse initiative du président de la puissante association française, M. Georges Lecomte, affirma la solidarité qui unit, dans une étroite communauté de vues et d'aspirations, la Belgique littéraire à la France. Non certes, comme le fait remarquer *la Chronique*, à qui nous empruntons le récit de cette manifestation cordiale, qu'il s'agisse de confondre les deux littératures et de plier l'originalité belge à la norme française. Ainsi que l'a fort bien dit Émile Verhaeren dans un toast très applaudi, les Français comprennent si bien ce que cette originalité a de réel, de respectable et d'utile à la littérature française elle-même qu'ils font plus d'accueil à ceux d'entre les Belges qui se présentent tels qu'ils sont, avec les qualités essentielles de leur race et de leur pays, qu'à ceux qui, par une vaine imitation, veulent se dénationaliser. Mais par le fait même que des écrivains de Belgique « ont choisi la langue française pour parler au monde parce qu'ils la considèrent comme la plus belle, la plus sonore et la plus précise », ils participent de la culture française, ils nouent avec la France des liens éternels.

Ce sont ces liens que le banquet d'hier est venu affirmer. Il était présidé par M. le comte d'Arschot-Schonhoven, chargé d'affaires de Belgique à Paris, et l'on y avait convié un certain nombre de personnalités littéraires belges représentant les diverses tendances de notre littérature : MM. Camille Lemonnier, Émile Verhaeren, Maurice Wilmotte, Dumont Wilden, Eugène Gilbert, Henry Carton de Wiart. MM. Edmond Picard, Maurice Maeterlinck et Octave Maus, empêchés au dernier moment, s'étaient fait excuser. L'assistance, très nombreuse et très brillante, a fait aux écrivains belges l'accueil le plus enthousiaste. M. Georges Lecomte leur a souhaité la bienvenue dans un excellent discours où, après avoir très heureusement caractérisé le mouvement littéraire belge, après avoir adressé quelques compliments ingénieux à tous les hôtes de la Société des gens de lettres, il a déterminé avec infiniment de tact et de netteté la position réciproque des deux littératures.

C'est Camille Lemonnier qui lui a répondu d'abord. En quelques pages d'un lyrisme coloré qui a produit le plus grand effet, il a montré ce que le mouvement littéraire belge doit à la France et ce qu'en retour le tempérament belge apporte à la littérature française. Émile Verhaeren lui a succédé, et tout en affirmant avec éclat son admiration et son respect enthousiaste pour la culture et la langue françaises, a revendiqué pour les écrivains belges le droit de se différencier, dans la mesure de leurs forces, de l'ensemble de la littérature française. M. Maurice Wilmotte ensuite, en une improvisation spirituelle et fine, a évoqué la lutte des langues en Belgique, exaltant avec énergie la force éducatrice et civilisatrice de la langue française ; MM. Eugène Gilbert et Dumont-Wilden ont également prononcé quelques paroles applau-

dies, et enfin M. le comte d'Arshot-Schonhoven s'est levé pour conclure, si l'on peut ainsi dire.

M. le comte d'Arshot, qui est lui-même un écrivain délicat à qui l'on doit quelques charmantes pages, a repris dans une improvisation pleine de simplicité et de finesse le même thème que Verhaeren. Il a montré la littérature belge et la littérature française parentes, d'âge très différent, mais pourtant très attachées l'une à l'autre, parlant la même langue, cependant étrangères, au moins dans une certaine mesure, mais unies dans une même inspiration comme les deux pays le sont dans une même amitié. Ces paroles élégantes et dépouillées de toute raideur officielle ont été longuement applaudies, et la fête s'est terminée dans cette atmosphère de gaieté et de cordialité optimiste qui convient à la fin des banquets littéraires et autres.

Belges et Français ont fraternisé dans un commun amour des lettres françaises.

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatrième Concert populaire.

Il serait téméraire de juger *Elektra* par le fragment qu'en a fait entendre dimanche dernier M. Sylvain Dupuis. L'œuvre paraît nécessiter, pour avoir sa signification précise, le cadre de la scène, et le monologue qu'a débité d'une voix pure mais sans expression M^{me} Plaichinger, — qu'on nous affirme être très dramatique au théâtre, — n'a fait qu'amorcer la curiosité provoquée par l'annonce des représentations de l'œuvre nouvelle de M. Richard Strauss à la Monnaie. Le déchainement d'un orchestre ultra « tétralogique » couvre d'ailleurs d'un excès de sonorités le texte vocal, qui n'arrive que par fragments morcelés aux oreilles de l'auditoire.

Deux poèmes symphoniques du même auteur, *Mort et Transfiguration* et *les Équipées de Tyl Eulenspiegel*, — ce dernier merveilleusement interprété par l'orchestre, — ont plu davantage. L'un et l'autre sont d'ailleurs connus et depuis longtemps classés parmi les meilleures partitions de M. Richard Strauss.

L'autre Richard, — qui rend peut-être le premier superflu, — couronnait magnifiquement le concert avec trois œuvres qu'il suffit d'inscrire à un programme pour attirer la foule et provoquer l'enthousiasme : *Siegfried-Idylle*, le cortège funèbre de Siegfried et l'emouvante péroraison du *Crépuscule des dieux*. Celle-ci eût gagné à être chantée d'une façon plus pathétique et dans un mouvement moins ralenti.

O. M.

Le Festival Schumann au Cercle artistique

On a fêté Schumann en français et à la française au Cercle. Quand on songera à y célébrer Rameau ou César Franck — mais quand cela sera-t-il? — on s'adressera sans doute à des artistes d'Outre-Rhin qui viendront nous chanter en allemand et à l'allemande des fragments de *Kastor und Pollux* ou des *Seligkeiten*...

En attendant, M. R. Plamondon est venu nous faire entendre d'une jolie voix expressive et tendre, des fragments du *Dichterliebe* et quelques autres lieder dans je ne sais quelles tristes traductions; avec la charmante et délicate artiste qu'est M^{me} Demest, il a chanté quatre adaptations françaises (d'inqualifiables à peu-près) de duos exquis et trop rarement entendus... C'était délicieux... Mais ce n'était pas « ça », et l'on avait presque la sensation d'un crime de lèse-Schumann.

M. Louis Schneider, à qui l'on doit un livre sur le maître de Zwickau (1), fit une causerie introductive assez lourde, qui se termina en eau de boudin. Il eût fallu un Mauclair ou un Maubel au verbe d'or pour parler de Schumann avec la délicatesse et la subtilité de nuances que requérait le sujet.

La partie pianistique était assumée par M. Raoul Pugno, qui fut admirable dans sa manière d'accompagner les lieder, excellent dans l'impressionniste *Carnaval de Vienne* et dans le *Concert-allegro en ré mineur*, moins bon que M. Cortot dans le *Concerto*

(1) Écrit en collaboration avec M. Mareschal.

de piano (1) et franchement... peu brillant dans *Kreislariana*, qu'il semblait déchiffrer et qu'il joua sans souci du dessin musical ni des nuances intermédiaires entre le *fortissimo* et le *pianissimo*.

M. Théo Ysaye dirigea avec conscience l'ouverture de *Genoveva*, dont l'impressionnante beauté romantique fait tant regretter l'insuffisance dramatique de l'œuvre théâtrale qu'elle introduit.

Ch. V.

Récital de M. Henry Albers.

C'est toujours avec joie que le public accueille ici l'ancien pensionnaire de la Monnaie, M. Albers. Sa belle voix et son interprétation intelligente méritent du reste les applaudissements qu'on lui prodigue.

Cette fois, il chanta avec une grandeur farouche le récit de *l'Étranger* de Vincent d'Indy. Puis il détailla le cycle délicieux du *Dichterliebe* de Schumann, auquel il apporta beaucoup de variété et de charme. On applaudit surtout : *Die Rose, die Lilie, die Taube; Ich grolle nicht* (qui fut bissé), dont il fit sentir fortement la simplicité pathétique; *Ein Jüngling liebt ein Mädchen* et *Ich habe im Traum geheiratet*.

On a pu apprécier aussi le *Nocturne* de C. Franck, que le chanteur interpréta avec une émotion douce et recueillie, et les *Berceaux* de G. Fauré. Pour terminer, M. Albers offrit au public des mélodies de Massenet, Vidal, etc.; elles furent accueillies avec enthousiasme, mais ce sont là des concessions à un succès trop facile que l'artiste devrait toujours ignorer.

M^{me} Roger-Mielos prêtait son concours à la soirée. Elle fit apprécier une technique très sûre et un brillant mécanisme dans le *Carnaval* (op. 9) de Schumann. Parmi les *Scènes d'Enfants*, quelques-unes, — *l'Enfant qui prie* et *l'Enfant s'endort*, par exemple, — furent interprétées dans une note plus émue et mieux dans le caractère de Schumann.

L'Ariette d'Haydn avec variations fut exécutée avec beaucoup de grâce et de légèreté. Dans le *Nocturne en ré bémol* majeur de Chopin, l'attaque est souvent dure; par contre la 3^e Ballade convient infiniment mieux au talent de M^{me} Roger-Mielos. Celle-ci joua, en rappel, une Rapsodie de Liszt bien appropriée à son tempérament de pianiste, mais un peu longue pour un bis.

N'oublions pas de féliciter aussi M. Georges Lauweryns, qui accompagnait avec la discrétion et le talent qu'on lui connaît.

J. C.

A huitaine les comptes-rendus de plusieurs autres concerts que le manque d'espace nous oblige à ajourner.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Léonarda. — Les Deux Écoles.

Dans la même journée, au même théâtre, en matinée et en soirée, on a pu faire la comparaison entre le théâtre français et le théâtre scandinave, et il faut bien avouer qu'elle ne fut pas à l'avantage de ce dernier.

Léonarda, la pièce de Björnstjerne Björnson que le théâtre du Parc a mise au programme de ses matinées littéraires, est certes fort intéressante, mais, tout de même, et très réellement, comme elle manque de clarté, de netteté, de franchise et de véritable puissance! C'est, en résumé, l'histoire d'une femme divorcée, Léonarda, que toute une petite ville puritaine poursuit de ses soupçons injurieux. Ne reçoit-elle pas un général américain connu pour ses mauvaises mœurs? Cela suffit à la juger. Ajoutez à cela qu'elle ne fréquente pas l'église. Or, cette dame mystérieuse a une nièce, Agat, que recherche en mariage le neveu de l'évêque, le jeune, timide et passionné Hagbart. L'évêque consent à cette union, à contre-cœur certes, à cause du passé trouble de Léonarda, mais enfin il y consent, et Agat est reçue chez lui, par sa mère, qui fut jeune au temps où les mœurs étaient plus

(1) M. Cortot avait joué le Concerto de piano au Concert Ysaye avec un sens poétique admirable.

tolérantes, et par sa sœur, vieille fille bigote et acariâtre. Toutefois Léonarda elle-même sera exclue de la famille, et l'évêque le lui signifie en une lettre froide et polie qui tombe sous les yeux d'Agat. Celle-ci prend fait et cause pour sa tante chérie et déclare qu'elle n'épousera pas Hagbart dans de telles conditions. Soudain, à la stupéfaction générale, elle fait une révélation sensationnelle : Hagbart ne l'a jamais aimée; c'est Léonarda qu'il aime ! Et le plus fort, c'est que c'est vrai. Hagbart avoue à Léonarda sa passion et Léonarda, émue, bouleversée, semble se promettre à lui en une scène qui est d'ailleurs fort belle. Mais voilà qu'Agat revient et annonce à sa tante qu'elle a tout à fait renoncé au jeune homme et aux projets qu'ils avaient formés ensemble. Aussitôt Léonarda comprend qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'elle dit, et qu'au contraire elle aime toujours Hagbart. Alors, nouveau coup de théâtre : elle fuit, elle laisse les jeunes gens à leur ancien amour qui, sans doute, va reflleurir dès qu'elle aura disparu. Et avec qui fuit-elle ? Avec le général débauché qui était son mari et qu'elle reprend par esprit de dévouement et de sacrifice. Léonarda n'était donc pas une femme perdue : c'était une héroïne et une sainte, et l'évêque n'a plus qu'à lui faire d'humbles excuses.

Cette pièce qui, je l'ai dit, a par endroits de l'émotion, de la beauté, et même de la force, a paru singulièrement cahotée, maladroite, bizarre en certaines autres de ses parties. Nos cerveaux latins aiment de voir clair, dès le début, dans une situation dramatique, et nous ne pouvons résister à un petit mouvement d'humeur quand nous nous apercevons, à la fin d'une pièce, que l'auteur, pour mieux nous secouer et nous émouvoir, s'est joué de nous en nous laissant croire pendant quatre actes ce que nous avons cru.

Léonarda fut fort bien jouée au Parc par M^{lles} Clarel et Terka Lyon, MM. Daubry, Scott, Richard et Carpentier.

Une très jolie causerie de M. Paul Hyacinthe Loyson avait préparé le public féminin des matinées littéraires à comprendre et à apprécier le poète et l'auteur dramatique qu'a été tour à tour, durant sa longue et glorieuse carrière, le grand Björnsterne Björnson.

* * *

Le même soir on jouait au même théâtre les *Deux Écoles* de Capus, et ce fut un charme. Cette spirituelle comédie, jouée ici il y a six ans je pense, n'a pas du tout vieilli. Sans doute elle ne dit pas grand'chose, mais comme elle le dit bien ! Au surplus, les conseils d'indulgence et de tolérance sont toujours de saison, et l'on ne peut que savoir gré aux personnages de M. Capus de ne pas prendre au tragique, à la manière des puritains scandinaves, des choses qui, au fond, n'ont que l'importance qu'on veut bien leur accorder. Edouard Maubrun est, certes, un polichinelle qui trompe sa femme sans la moindre pudeur. Mais le grave Le Hautois, le mari de tout repos, ne résiste pas à la séduction d'une petite grue qui passe. Alors?... Alors la conclusion toute naturelle est que l'un vaut l'autre, et que, trompée pour trompée, mieux vaut encore l'être par quelqu'un qui en a l'habitude ! Et Henriette Maubrun, à la satisfaction de tous, reprend son mari tout comme Léonarda : seulement, celle-ci le fait avec une résignation douloureuse, tandis qu'Henriette agit à la française, avec un bon mot, avec un sourire, avec un joyeux, un indéracinable espoir.

L'interprétation des *Deux Écoles* est extrêmement brillante. M^{mes} Andrée Méry, Fériel, Betty Dausmond, Terka Lyon, MM. Carpentier, Derval et Richard ont fait applaudir comme si elle était toute neuve la charmante, peut-être la plus charmante des comédies de M. Capus.

* * *

Mentionnons, à l'Alcazar, pour les représentations de M^{lle} Suzanne Munte, les excellentes reprises de *Ces Messieurs* et de *Zaza*. La pièce de Georges Ancy a été revue avec plaisir et elle n'a plus provoqué le moindre tumulte malsain : double preuve que son mérite est supérieur aux passions qu'elle excite. Quant au drame de M. Pierre Berton, que Réjane a joué jadis à Bruxelles, il a bien paru un peu démodé, mais M^{lle} Suzanne Munte, grâce à son talent, à son charme, à sa beauté, lui a rendu passagèrement une jeunesse.

GEORGES RENCY

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, troisième concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. *Le Messie*, de Haendel.

Lundi, à 8 h. 1/2, concert donné par M^{lle} Schellinx et les élèves de M. Marchot (Salle Erard).

Mardi, à 2 h. 1/2, *La Libre Esthétique* inaugurera la série de ses auditions de musique nouvelle. Ce premier concert sera donné avec le concours de M^{lle} Blanche Selva, pianiste, de M^{lle} Marguerite Rollet, cantatrice, et de M. Emile Chaumont, violoniste, qui interpréteront, en première audition, des œuvres instrumentales inédites de Maurice Alquier et Albert Groz, des pièces vocales de Raymond Hervé, deux mélodies (œuvres posthumes) d'Ernest Chausson et *les Fées*, mélodie de M. P. de Bréville, accompagnée par l'auteur. Prix d'entrée : 3 francs. Abonnement aux quatre concerts : 10 francs. — A 8 h. 1/2, récital de violon par M. César Thomson (Grande Harmonie).

Mercredi, à 8 h. 1/2, concert donné par MM. Ch. Van Isterdael, violoncelliste, et A. De Vogel, pianiste, avec le concours de MM. Ch. Tournemire, organiste, F. Renard, violoniste, et F. Rogister, altiste.

Le troisième concert de la Société J.-S. Bach aura lieu le mercredi 23 mars, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria, avec le concours de M^{me} M. Crommelin (Bruxelles), M^{lle} M. Stapelfeldt (Berlin), MM. Gervase Elwes (Londres), A. Brands (Rotterdam), Juan Massia (Paris). Chœurs et orchestre de la Société sous la direction de M. A. Zimmer.

Les mercredis 30 mars, 6 avril et 20 avril, à 8 h. 1/2, le Quatuor Lucien Capet, de Paris, donnera aux Concerts Durant, Salle Patria, trois séances extraordinaires consacrées aux quatuors à cordes de Beethoven.

La Société de musique de Tournai donnera le dimanche 3 avril une audition de *Goldlueke*, de M. E. Tinel, avec le concours de M^{mes} Homburger, Buyens et Callemien, de MM. Zalsman, Van der Haegen et Morissens.

À la demande générale, une deuxième audition de la *Passion selon saint Jean* sera donnée par la Société J.-S. Bach à la Salle Patria le dimanche 17 avril, à 3 h. 1/2.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique* (l'Évolution du Paysage; Exposition rétrospective des maîtres paysagistes japonais; Exposition rétrospective d'A. Charpentier). De 10 à 5 heures. L'exposition sera ouverte les jours de Pâques. Les mardis, à 2 heures et demie, auditions musicales.

CERCLE ARTISTIQUE. — Œuvres de MM. O. Coppens et J. Merckaert. (Clôture aujourd'hui dimanche.)

SCOLA MUSICÆ. — Exposition du *Cercle des Arts, des Sciences et des Lettres de Schaerbeek*. (Clôture aujourd'hui.)

SALLE BOUTE. — Exposition de peintures, dessins et sculptures. (Clôture aujourd'hui.)

Le statuaire Victor Rousseau vient d'être chargé par la questure du Sénat d'exécuter les bustes du Roi et de la Reine.

Le Salon des Beaux-Arts s'ouvrira le 14 mai. Les envois devront être faits au Palais du Cinquantenaire du 11 au 16 avril. Le nombre des œuvres de la même catégorie est limité à trois par exposant. Aucun artiste ne pourra faire recevoir plus de six œuvres en tout s'il expose à la fois dans plusieurs sections (peinture à l'huile, aquarelle et pastel, dessin, gravure ou lithographie, sculpture, architecture).

Le Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles a décidé de fixer à 2 francs le prix d'entrée à l'Exposition le 23 avril, jour de l'inauguration officielle. Les porteurs d'abonnement auront accès librement à la cérémonie.

Nous engageons vivement ceux qui désirent s'abonner à ne plus perdre un instant. Les demandes d'abonnements affluent de plus en plus nombreuses aux Bureaux des Abonnements installés rue des Colonies, et, forcément, les abonnés — après avoir déposé leur photographie — sont obligés d'attendre plusieurs jours pour recevoir leur carte de circulation définitive.

La Société royale d'encouragement des Beaux-Arts d'Anvers vient de prendre une heureuse initiative. Désireuse de restituer à la gravure le rang brillant qu'elle occupa dans le monde des arts, elle a décidé de faire appel à tous les artistes belges et de les convier à lui soumettre une gravure soit originale, soit d'après tableau (gravure en taille douce ou sur bois et eau-forte).

La Société a l'intention de distribuer à ses membres souscripteurs la gravure primée et consacrer une somme de six mille francs à l'achat de celle-ci et aux primes destinées à récompenser les efforts des artistes les plus méritants.

Les épreuves ainsi que les planches (12 centimètres carrés) devront être terminées et remises à Anvers avant le 1^{er} décembre prochain.

L'assemblée générale statutaire de la Société Hollandaise-Belge des Amis de la médaille d'art aura lieu cette année à La Haye, dans la Salle de la Trêve, le 31 mars, à midi. On s'y occupera notamment de la représentation de la Médaille à l'Exposition universelle de Bruxelles.

Depuis qu'un pieux journal a protesté contre « l'immoralité » (!) du ballet d'*Eros vainqueur*, il y a foule aux représentations du délicieux conte lyrique de M. de Bréville. La salle était pleine à la troisième; à la quatrième, on a loué jusqu'aux strapontins.

Mais peut-être faut-il — et nous le souhaitons — attribuer cette affluence au seul mérite de l'œuvre et à son admirable interprétation. Les abonnés du vendredi ont confirmé d'une façon éclatante le succès d'un spectacle dont toute la presse a constaté l'exceptionnel intérêt artistique. Après chaque acte, les artistes ont été rappelés trois et quatre fois. M^{me} Croiza, M^{mes} Béral, Symiane et Dupré étaient d'ailleurs particulièrement en voix et l'auteur, présent, leur exprima à toutes son entière satisfaction.

La cinquième représentation d'*Eros vainqueur* est fixée à mardi prochain.

Des représentations en allemand du *Vaisseau fantôme* avec les concours de M^{me} Lucie Weidt, de MM. A. Van Rooy, Bender et Gentner, auront lieu au théâtre de la Monnaie les 7, 12 et 15 avril en soirée et les dimanches 10 et 17 avril en matinée.

Dans le dernier numéro de *L'Art flamand et hollandais*, M. Fierens-Gevaert analyse en Albert Baertsoen le styliste et l'aquafortiste. Cette étude vivante, attachante, est illustrée de nombreux croquis de l'artiste dissimulés dans le texte : coins de vieilles villes flamandes et hollandaises, notations de paysages. Des hors-texte reproduisent les plus belles eaux-fortes du maître : *Maisons de pauvres*, *le Soir à Audenarde*, *Vieilles mesures au bord de l'eau*, *la Route d'Ostenle*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

PEINTRES DE RACES

par MARIUS-ARY LEBLOND

LAURÉATS DU PRIX GONCOURT POUR 1909

Cet ouvrage est consacré à Anglada, Brangwyn, Diriks, Dufrenoy, Frédéric, Gauguin, van Gogh, Lacoste, Laermans, Liebermann, Morice, Noiré, Segantini, Tarkhoff. Il forme un beau volume petit in 4^o, comprenant 240 pages de texte, et est illustré de 96 reproductions, dont 28 en planches hors-texte.

PRIX : 12 FRANCS

En distribution :

Notre catalogue illustré et son supplément. Envoi gratuit sur demande.

On nous écrit de Paris que M^{me} Marie-Anne Weber, qui débuta l'an dernier aux Concerts de la *Libre Esthétique*, vient d'obtenir à la *Schola Cantorum* un très grand succès dans un Festival Schubert qu'elle donna jeudi dernier et qui réunit un nombreux auditoire.

La veille, la jeune cantatrice avait pris part avec M. Plamondon au concert d'orchestre de la Société Haendel. Elle fit bisser le solo qui lui avait été confié.

Outre l'Exposition de portraits d'enfants qui sera, au printemps, organisée à Bagatelle par la Société Nationale des Beaux-Arts, une autre exposition sera organisée par le même comité, également à Bagatelle, où elle fera suite à la précédente. C'est une exposition de portraits officiels ou intimes des membres des familles actuellement régnautes.

Signalons comme doublement intéressante par le but philanthropique qu'elle poursuit et par son caractère artistique la *Tombola de l'Art moderne* organisée à Paris au profit des victimes des inondations par un groupe d'artistes du Salon d'Automne et des Indépendants.

Le nombre des lots dépasse cent; le nombre des billets (dont le prix est de 20 francs) est limité à deux mille.

Parmi les donateurs, citons les peintres A. André, P. Baignières, E. Bernard, P. Bonnard, A. Braut, M. Denis, P. Deltombe, G. Desvallières, M. Dethomas, Dréca, G.-L. Dufrenoy, G. d'Espagnat, J. Flandrin, O. Friesz, P. Girieud, Ch. Guérin, A. Guillaumin, Hermann-Paul, Ibels, F. Jourdain, Ch. Lacoste, P. Laprade, H. Lebasque, A. Lebeau, Lehmann, M. Luce, H. Manguin, A. Marquet, R. de Mathan, H. Matisse, Ottmann, R. Piot, J. Puy, O. Redon, G. Rouanet, Th. Van Rysselberghe, P. Sérusier, P. Signac, L. Sue, L. Valtat, de Vlaminck, E. Vuillard; M^{mes} Agutte, L. Cousurrier et Marval; les sculpteurs A. Bartholomé, E. Bourdelle, R. Bugatti, A. Marque; MM. Vethey, Rivaud, etc. M. Hébrard a offert une épreuve en bronze de la *Junon* de Dalou (cire perdue tirée à 10 exemplaires), M. Druet, dix gravures sur bois de P. Gauguin.

L'exposition des lots aura lieu dans les galeries Druet les 21, 22 et 23 mars et la tombola sera tirée le 23, à 3 heures. On trouve des billets chez MM. E. Blot, 11 rue Richepanse, E. Druet, 20 rue Royale, et A. Hébrard, 6 rue Royale, à Paris.

Une plaisante coquille :

Pendant cette saison de concerts, M. Sylvain Dupuis nous a fait entendre l'*Orfeo* de Monteverde (1607) et un important fragment d'*Electra* (1909), la dernière production de Richard Strauss; on ne pouvait se montrer plus intelligemment électrique.

Journal de Bruxelles, 14 mars.

Sottisier :

La sculpture seule, et pour cause, est étrangère au paysage dans cette exposition, et n'en est pas moins remarquable puisqu'on y trouve trois Rodin, etc. M. S. *L'Étoile belge*, 13 mars.

Plus on crée de rues nouvelles et moins il est aisé d'en retenir l'appellation : rue Rasson, rue Rouen-Bovie, rue Artan, rue Bonneels, rue Engeland, rue Floris... Qu'est-ce donc que toutes ces illustrations de village? *Le National*, 16 mars.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

ÉTUDE DU NOTAIRE DELPORTE, 36, GRAND SABLON BRUXELLES.

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Le Notaire DELPORTE vendra publiquement le **mercredi 30 mars 1910, à 10 heures du matin**, 126, avenue Louise, à Bruxelles, de

Meubles, Tableaux, Gravures, Argenteries, Antiquités

comprenant notamment :

Meubles de salon : Lustre à bougies en cuivre doré.

Meubles de bureau : Deux bibliothèques, lustre à bougies en bronze doré, etc.

Objets d'art et antiquités : 3 groupes en terre cuite de Léopold Harzé; buste en marbre (La Charité); baromètre en bois sculpté Louis XVI; service à café en porcelaine vieux Bruxelles; tasses, sous-tasses, assiettes, plats, soupière en vieux Tournai et autres, postiches vieux Delft, etc.

Argenteries : 2 chandeliers Empire-Louche.

Tableaux : Anciens et modernes attribués à L. David, Van Loo, Carl Dujardin, P. Weenings, H. Bellis, Ragot, Herman, P. Peters (1677).

11 Grands panneaux de E. Meyer et autres, un tableau (Siège de Malte).

Meubles et objets divers : Défenses en ivoire, volières, etc.

Partie d'objets pour photographie : appareils, objectifs, cylindres, etc.

Strictement au comptant. Frais 10 %.

Exposition publique le **mardi 29 mars, de 1 à 4 heures.**

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTROMOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE. — **Claudel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Libre Esthétique : *La Sculpture* (OCTAVE MAUS). — Des Poètes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — « Les Enfants et les Livres » (M.). — Les Amis de la Littérature (G. R.). — Exposition d'art ancien : *L'Art belge au XVII^e siècle*. — Le Projet de taxe sur les journaux et revues de l'étranger. — Notes de musique : *Premier concert de la Libre Esthétique* (CH. V.); *Troisième concert de la Société J.-S. Bach* (O. M.). — Au Palais des Beaux-Arts (G. R.). — Chronique théâtrale : *Chantecler, le Mariage de Mlle Beulemans, le Demi-Monde* (GÉORGES RENCY). — Agenda musical. — Petite chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

LA SCULPTURE

Il y a un an. — c'était le 3 mars 1909, — Alexandre Charpentier terminait sa courte mais laborieuse carrière. Dans la sérénité de la mort, son œuvre, que pare la douceur des regrets, apparaît grandie. Scellée par l'Irrévocable, la maîtrise d'un art à la fois spontané et réfléchi, souple et discipliné, libre et traditionnel s'affirme définitivement en ces médaillons, en ces médailles d'une exécution parfaite, en ces figures qu'anime la vie, en ce groupe de grande allure et de haut style : *la Fuite de l'heure*, auquel le statuaire rêvait de donner des proportions monumentales.

On appréciait, certes, Charpentier de son vivant. En Belgique, où il connut les premières joies du succès, on aimait l'homme, tout à la fois bourru et bon, fruste et fin, et l'on admirait l'artiste, qui signa nombre d'excellents portraits de nos compatriotes. Mais peut-être le voyait-on de trop près pour lui assigner son

rang. L'exposition rétrospective que lui consacre la *Libre Esthétique* fixe celui-ci : elle classe Alexandre Charpentier parmi les premiers sculpteurs de notre époque.

Je n'en connais guère, ni en France ni ailleurs, qui aient poussé plus loin, avec le respect de la forme et l'amour d'un métier impeccable, le sentiment de la vie. Et bien qu'il fût demeuré fidèle aux principes d'une statuaire classique, chacune de ses figures, chacun de ses bas-reliefs reflète une indéniable personnalité. Il est impossible de ne pas reconnaître entre cent plaquettes de médailleurs divers celles que modela Charpentier. Elles sont de lui, exclusivement, et ne peuvent être confondues avec aucune autre. Ses effigies de Pissarro, d'Edmond de Goncourt, de Zola, de Meunier, de Paul Janson, pour n'en citer que quelques-unes, ont une telle intensité d'expression, une ressemblance si frappante, une telle pureté de dessin et de modelé qu'elles restent gravées dans la mémoire comme des types définitifs et synthétiques. En vain tenterait-on désormais de refaire, d'après les mêmes modèles, d'autres médaillons. Et c'est, je crois, l'indice le plus certain d'un talent supérieur. Je n'ose écrire : du génie, bien que le mot me vienne tout naturellement à la pensée au moment où j'évoque, en les comparant à tant d'œuvres honorables mais superficielles, ces expressions d'un art profond et vrai, d'un équilibre si exact entre la conception artistique et sa réalisation sculpturale.

La variété qu'apporta Charpentier à sa production le distingue des artistes contemporains. Portraitiste

de premier ordre, il révéla dans maintes de ses œuvres un sentiment décoratif subtil et délicat. La multiplicité de ses initiatives est déconcertante, et chacune d'elles, — essai heureux, trouvaille ingénieuse, réussite accomplie, — l'amena à de nouvelles recherches, à des tentatives auxquelles se plaisait, dans tous les domaines, et jusqu'aux applications industrielles de l'art, jusqu'à l'ameublement, jusqu'à l'illustration des programmes de spectacles ou des menus de banquets, son esprit toujours en éveil. La main qui édifia le vaste bas-relief des *Boulangers* et celui de *la Famille heureuse*, *Gomorrhé*, le Monument Charlet, la Fontaine de Narcisse, modela avec la même ferveur une sonnette de table, un encrier, des boutons de portes. Et jamais l'artiste ne crut déchoir en inclinant sa pensée, pour les orner de beauté, vers d'humbles objets. Seuls les très grands artistes ont exercé cet apostolat esthétique.

La rétrospective d'Alexandre Charpentier devait prendre nécessairement au Salon de la *Libre Esthétique* un développement trop considérable pour laisser place à beaucoup d'autres sculptures. Mais la qualité des œuvres supplée à leur faiblesse numérique. On admire à juste titre trois admirables morceaux de Rodin : son *Ève*, palpitante de vie, dans ses dimensions originales; le poétique marbre : *Psyché regardant l'amour*; et surtout l'étude, chef-d'œuvre d'expression et de caractère, qui fut le premier jet de la statue de Balzac, de batailleuse mémoire. Un buste de femme, en marbre, de Paul Du Bois, plaît infiniment par la grâce juvénile et l'élégance avec lesquelles l'artiste a interprété un modèle d'ailleurs délicieux. Jamais le statuaire n'a été mieux inspiré; on souhaiterait voir cette œuvre charmante prendre place au Musée de Bruxelles, où M. Du Bois n'est qu'imparfaitement représenté. Le buste de garçonnet de M. Devillez a une aristocratie et une ingénuité toutes florentines. Cet envoi précieux et d'autres œuvres du même auteur : des médaillons d'enfants, un masque féminin tout à fait joli, font regretter que l'artiste raffiné qui les a créés nous offre si rarement l'occasion de l'applaudir. Enfin, un vivant portrait de M. Van Rysselberghe et une sobre étude d'adolescent font bien augurer de l'avenir d'une débutante, M^{lle} Maria Zimmern.

OCTAVE MAUS

DES POÈTES

Depuis près de vingt ans M. Albert Giraud, qui fut un des fondateurs de la *Jeune Belgique* et l'un des promoteurs du magnifique mouvement littéraire auquel nous assistons aujourd'hui, depuis près de vingt ans M. Albert Giraud s'était tu.

Quelles que soient ses raisons, je respecte ce silence. Car rien n'est plus pénible que de voir un poète donner avec régularité

des volumes de vers comme un journaliste des chroniques. Et celui qui est assez courageux pour ne jamais chanter malgré Minerve, pour respecter en lui le caprice sacré de l'inspiration, celui-là est un vrai poète, et non un écrivain en vers.

Il apparaît bien d'ailleurs que sans « l'insistance affectueuse » de M. Sylvain Bonmariage, *la Guirlande des Dieux* (1) n'aurait même jamais vu le jour. Et c'eût été dommage, car elle contient de très nobles choses.

M. Albert Giraud est un poète parnassien. Sa muse est sœur de celle de Leconte de Lisle, de Léon Dierx, de Jean Lahor, et très souvent ses vers auraient pu, tant ils sont parfaits de classicisme, être signés de ces maîtres. Le sentiment, seul, diffère un peu.

Quelque chose de moderne, dirai-je de verlainien parfois, anime et soulève l'eurythmie tranquille de ces vagues d'azur venant battre le promontoire païen. Le poète interprète dans un sens tout contemporain les mythes des dieux grecs, d'ailleurs si riches de symboles qu'ils supportent encore aujourd'hui, comme à l'aurore de la civilisation hellénique, la rêverie des penseurs.

Et c'est *la Nostalgie d'Apollon*, *le Vert laurier*, *le Visage d'Apollon*, *les Troupeaux d'Admète*, *Saturne*, *le Baiser de Diane*, *Vénus punie*, *Zeus* (interprété par M. Albert Giraud comme une sorte de Baghaval du panthéisme grec) :

Rêvant tout ce qui fut et tout ce qui sera,

et *Hécate*, dont le rythme nerveux et martelé est insistant comme celui de Baudelaire :

La lune a de longs baisers froids
Comme ceux des reines stériles
Que des concubines fertiles
Chassent de la couche des rois.

Elle pleure sur les beffrois
De blanches larmes inutiles,
Prosternant ses clartés subtiles
Au pied des implacables croix.

Mais elle interrompt sa prière
Et soudain se relève, fière
De sa pâle infécondité.

Et son méchant œil sans paupière
Envoie au loin la cruauté
De son hystérique lumière.

Et c'est *le Messager*, dont je cite le premier quatrain, et dont le premier vers est un des plus beaux de la langue française :

Pensive sur un beau paysage étranger
Dont le calme sommeil est doux comme un sourire,
La Nuit silencieuse et magique respire,
Évoquant dans son rêve un divin messager.

Dans *le Sang des Roses* et dans *Poèmes anciens et nouveaux*, le poète s'inspire plus directement de la vie, de ses souvenirs d'amoureux et de rêveur. Toujours la même inquiétude moderne y complique les sentiments de l'homme simple, mais, après tout, cette complication est devenue si naturelle à notre génération qu'il est presque pédant de s'en étonner. Et qui sait si ce n'était point par une volonté obstinée de simplifier leur conception de la vie que les Anciens refoulaient dans l'inconscient d'eux-mêmes toutes ces angoisses et ces perversités auxquelles le romantisme donne tant d'importance ?

(1) ALBERT GIRAUD, *La Guirlande des Dieux*. Bruxelles, Lamertin.

Quoi qu'il en soit, cette inquiétude a révélé un monde nouveau, et qu'on n'a pas encore fini d'explorer, et où M. Albert Giraud a découvert encore quelques recoins, — témoin ce subtil poème :

LA VOIX PERDUE

Je t'aime, ô mon désir ! et depuis que je t'aime,
Depuis que ton automne en mon cœur est entré
Comme un soleil couchant splendide et mordoré,
Je suis jaloux, non pas de toi, mais de moi-même ;
Jaloux des jours ingrats, jaloux des jours lointains
Où je te trahissais avant de te connaître ;
Jaloux du vieux passé qui s'obstine à renaître,
Jaloux des baisers morts et des regards éteints ;
Jaloux de l'être vil et de l'âme vulgaire
A qui j'ai demandé l'infini de l'amour,
Et jaloux de la voix — de cette voix d'un jour ! —
Que je faisais chanter en lui parlant, naguère.

C'est une des meilleures œuvres littéraires de M. Sylvain Bonmariage d'avoir ainsi décidé M. Albert Giraud à rompre le silence.

L'Ardente Chevauchée (1) de M. Émile Sicard contient des poèmes d'une inspiration moins mesurée, certes, mais dont le sentiment est souvent très précieux. C'est en effet par le sentiment que valent ces pièces, quelquefois exquises. Je sais que M. Émile Sicard ne s'est pas encore tout à fait débarrassé de certaines négligences de forme et d'un enchevêtrement d'images qui parfois crée quelque équivoque dans la pensée. Et je serai le premier à les lui reprocher amicalement, pour que, épuré, il devienne indiscutable.

M. Émile Sicard ressemble beaucoup à M. Francis Jammes. Il est sensible comme lui aux beautés intenses des choses familières et il trouve à peu près les mêmes musiques pour chanter ces émotions délicates.

LA VITRE

Dans son cadre de bois doré, la vitre claire
Comme un visage ardent enveloppé de jour,
Et palpitante ainsi qu'une aile au mois d'amour,
Tend au soleil vainqueur sa belle joue de verre.

Elle défaille, elle se laisse pavoiser.
C'est une rose d'eau, vacillante, éperdue,
Qui tente, trop offerte et trop belle à la rue,
Le petit caillou blanc qui la viendra briser.

Est-ce joli, une « joue de verre ! » Et cette petite pièce en vers libres, si charmante :

Il fait un temps de rose morte.
Les blés sont hauts, le Mas s'estompe au loin
Avec son puits et ses lauriers
Et ses pins bleus et son mûrier
Contre la porte.

O jeune fille à l'âme de paysage !
Tout contre toi
Je suis couché parmi les foins,
Et il me semble que le jour, avec ses doigts,
A mis une fleur sur la page
Où mon cœur peint des paysages.

Il fait un temps de rose morte...

(1) ÉMILE SICARD, *L'Ardente Chevauchée*. Paris, Éditions du Feu.

Je te mélange — ô jeune fille — à mes couleurs
Et, comme une petite sœur
De nappe d'eau toute voilée
Qui s'en irait au clair des blés
Jusqu'au mûrier contre la porte,
Docilement tu fuis, chère, en mon paysage.

Ce soir je te retrouverai
Quand j'aurai
Mis mon cœur en ordre.
Car j'ai tout mêlé en voyage :
Tes yeux, le Mas avec son puits et ses lauriers
Et ses pins bleus et son mûrier
Contre la porte
Parmi le temps de rose morte.
Quand j'aurai mis mon cœur en ordre
— Un coin pour toi, pour moi, pour l'ombre et le soleil —
Nous repartirons en voyage,
Seuls dans les landes du sommeil,
O jeune fille à l'âme de paysage !

Je préfère de beaucoup chez lui ces subtiles notations, ces raffinements du cœur aux grandes pièces éloquentes. Il y est plus à l'aise, et partant plus parfait. C'est dans ce domaine qu'il trouvera sa voie poétique.

Citons enfin : *Lointaine* (1) de M. Albert Londres, *les Héroïsmes* (2) de M. Jean Ricquebourg, et surtout *l'Esprit qui passe* (3) de M. Sébastien-Charles Leconte, œuvre où le sentiment philosophique d'un historien de symboles s'exprime avec une éloquence pompeuse et grandiose.

FRANCIS DE MIOMANDRE

« Les Enfants et les Livres. »

A l'Université Nouvelle, le 12 et le 19 de ce mois. M^{lle} Marie Closset a parlé « des enfants et des livres ». Que l'auteur de *l'Ombre des roses* et de *l'Aile mouillée* écrive, à la louange de l'imagination, des pages nuancées et précises, d'une grâce ardente, cela n'est pas pour nous surprendre. Mais bien des personnes ignorent que cette jeune femme poète est, par vocation autant que par nécessité de carrière, une éducatrice. Les enfants et les livres sont ses compagnons de chaque jour. En entretenant le public de leurs rapports, elle lui apportait la somme de ses réflexions et de son expérience; elle affirmait une méthode. Sous son style fleuri, il y avait de nobles, de solides raisons.

S'opposant aux positivistes de la pédagogie, M^{lle} Closset cultive l'imagination, cette source et cette suprême ressource. Elle souhaite qu'on rouvre, pour les enfants, la fenêtre qui donne sur l'irréel. La thèse a paru hardie. Des exemples empruntés à Perrault, à Andersen, à Barrie, — le grand lyrique anglais qui écrivit *Pieter Pan* — l'ont illustrée. M^{lle} Closset a cité aussi Daudet, Dickens, Tolstoï et quelques conteurs de ce pays-ci qui s'adressent aux esprits sérieux avec une sensibilité si émerveillée et si fraîche que les enfants eux-mêmes les entendent.

Le fragment que voici est consacré à Louis Delattre, l'auteur d'*Une rose à la bouche* :

« Imaginez un jeune homme ardent et joyeux venu pour être médecin des villages bruyants et doux de wallonie dans les froids hopitaux de notre capitale. C'est un savant déjà, mais, chose rare, c'est un poète aussi.

Surtout, c'est une âme si vive, si cordiale et chaude, si

(1) ALBERT LONDRES, *Le Poème effréné : Lointaine*. Paris, Sansot.

(2) JEAN RICQUEBOURG, *Les Héroïsmes*. Paris, Lemerre.

(3) S.-CH. LECONTE, *L'Esprit qui passe*. Paris, Mercure de France.

emportée d'un grand désir de vivre et de sourire qu'elle illumine autour d'elle les choses et semble un thyrses vert aux mains d'un dieu dansant.

Des maisonnettes gaies où vit le joli bavardage des fillettes et des grand'mères, dans ce coin du pays wallon dont les noms — Landelies, Hourcques, Fontaine-l'Évêque — semblent vous retenir comme des haies feuillues d'épines et de liserons, il apporte entre les lits blancs alignés dans l'infirmierie une brassée de primevères, de gènes d'or et de lilas mouillé. Sur tous ces misérables dont la maladie et la mort sont l'épreuve continuelle, il se penche avec tant d'amour, un tel vœu de bonheur éclate dans ses yeux qu'on dirait qu'il lui faut presser son cœur de ses deux mains pour l'empêcher de se briser dans sa poitrine.

Et la poésie coule à flots de ses lèvres rustiques qui n'ont pas oublié les refrains du pipeau natal. On le voit, conduisant sa muse, une fillette à la mine éveillée, à la bouche de fraise, aux pieds alertes, à travers toutes les détresses que son rire adorable et bon amoureux transfigure.

Elle est ici et elle est là; vous pouvez à peine la suivre. A l'innocent qui tourne et tourne une manivelle illusoire et, pour rassurer l'enfant presque aveugle, feint de souffrir à peine quand le vieux médecin soulève ses paupières rongées de maladie, elle tend une rose qu'il prend avec les dents et garde pour l'éternité.

Son clair et ravissant langage va et vient comme un « preste orvet », chatoyant et capricieux. Le style fuit sans cesse et repart et fait mille détours, comme celui qui marche enivré d'un matin d'avril, et, distrait, ne suit pas la route; mais il grimpe au haut d'un talus pour découvrir quelque verger en fleurs, retourne, et ramasse un caillou, cueille une violette, s'élance et puis s'arrête, et d'espoir et de joie, s'écrie...

Art original entre tous, livre admirable et qui renferme des chefs-d'œuvre. Si vous ne savez pas ce que la réalité la plus sombre, la plus mesquine, l'observation aiguë des souffrances du corps et des misères pitoyables de l'âme peuvent emplir d'intelligence, de sympathie, de bonté ineffable un cœur hautement né, simple, fort et sensible, lisez l'histoire de Finette, la boiteuse de l'hôpital. »

Ces choses étaient dites avec beaucoup de netteté et de charme. Après les avoir attentivement écoutées, on les a passionnément discutées.

M.

Les Amis de la Littérature.

M. Firmin Van den Bosch a fait la quatrième conférence de cette année. Son sujet était l'examen des rapports de la Presse et de la Littérature en Belgique. Ces rapports, nous a dit M. Van den Bosch, d'abord très tendus, se sont adoucis et améliorés depuis quelques années. Les Frédéricx et les Tardieu ont disparu, non sans avoir, tout au moins le second, fait implicitement amende honorable de son hostilité d'autrefois. Aujourd'hui, en général, la Presse belge, où écrivent d'ailleurs plusieurs littérateurs distingués, réserve un accueil plus favorable aux productions littéraires de nos nationaux. Ici M. Van den Bosch exposa longuement, — et ce n'était peut-être pas tout à fait dans son sujet, — quels sont les devoirs de la critique littéraire. Puis il fit avec verve le portrait de quelques-uns de nos critiques littéraires les plus en vue.

Sa causerie, écrite dans une langue imagée où abondent les métaphores matérialistes à la Huysmans, a obtenu un vif succès, en dépit du ton exagéré de certains éloges et de certaines critiques, et de quelques oublis qui furent d'ailleurs réparés par le conférencier lorsqu'il réédita sa conférence en province.

G. R.

EXPOSITION D'ART ANCIEN

L'Art belge au XVII^e siècle.

La Commission organisatrice de l'exposition *L'Art belge au XVII^e siècle* s'est réunie sous la présidence du ministre des Sciences et des Arts. Successivement MM. le baron Kervyn,

G. Hulin, J. De Mot, Max Rooses, Ch.-L. Cardon, général comte de t' Serclaes, A. de Witte, Van Overbergh, Gaillard, Lonchay, de Ridder, de PELLE de la Nieppe ont rendu compte des démarches faites et des résultats obtenus.

Le baron Kervyn a annoncé la participation, officiellement promise, de la plupart des grands musées d'Europe, notamment, pour la France, celle des Musées du Louvre et de Cluny, de Lille, de Grenoble, de Valenciennes, d'Arras, de Douai, etc. Pour l'Autriche, le concours du Musée impérial de Vienne, particulièrement précieux, consistera dans l'envoi de quatre toiles de premier ordre de Rubens et de deux tableaux de Van Dyck. Ce musée nous expédiera en outre la *Vue d'Ostende* de R. Van den Hoecke et quatre pièces empruntées à la section des armures. Le Musée impérial de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, prêterà le célèbre groupe dit la *Famille Snyder*, par Van Dyck. Citons aussi les adhésions des musées de Christiania, de Copenhague et de Stuttgart.

En Espagne, en Angleterre, en Hollande, des comités locaux préparent un travail d'ensemble. Le comité espagnol, qui comprend les plus hautes personnalités du pays, est assuré du concours du Musée de Madrid. Les musées et les grandes collections d'Angleterre et de Hollande enverront de nombreux chefs-d'œuvre à l'exposition. Le gouvernement italien s'est montré également favorable à l'initiative du gouvernement belge. Exceptionnellement certains musées et les galeries particulières ont été autorisés à faire sortir d'Italie les œuvres d'art destinées à l'exposition. Partout, d'ailleurs, les grands collectionneurs n'ont pas mis moins d'empressement que les musées à répondre aux requêtes des organisateurs; le prince de Lichtenstein, les comtes Harrach et Czernin à Vienne, le prince Doria à Rome, le marquis Imperiali à Gênes, de nombreux amateurs de Paris ont déjà fait connaître la liste des œuvres qu'ils sont disposés à prêter.

M. G. Hulin a annoncé le concours des musées de Budapest et de Prague et celui de nombreux amateurs. Il se dispose à partir pour l'Allemagne afin d'obtenir une série d'œuvres à propos desquelles des négociations sont engagées. La Pinacothèque de Munich prêterà trois Rubens (le *Combat des Amazones*, le portrait de Ph. Rubens et celui de H. Grotius) et deux Van Dyck (le portrait de Brèughel et celui de l'artiste). De Berlin, de Dresde les nouvelles sont excellentes et permettent d'espérer l'arrivée de contingents importants.

M. Jean De Mot a fait connaître à son tour les résultats de son voyage aux États-Unis. Quelques amateurs, et notamment M. J. Pierpont Morgan, qui a accepté la présidence du comité américain, ont promis des tableaux de prix et des tapisseries. Des pourparlers se poursuivent avec d'autres collectionneurs.

Le travail effectué en Belgique par M. Max Rooses, M. Ch.-L. Cardon, M. Van Overbergh et leurs collaborateurs n'est pas moins avancé. Les églises, les galeries particulières, les musées seront largement mis à contribution; peintures, sculptures, orfèvreries, meubles, livres, archives, armes, estampes, médailles, etc., etc. formeront des ensembles hautement intéressants. Une mention spéciale est due à la salle qui sera consacrée à l'art militaire et plus particulièrement au siège d'Ostende, sous la direction de M. le général de t' Serclaes.

L'état des travaux au Cinquantenaire est aujourd'hui assez avancé — on achève de poser les parquets — pour permettre d'arrêter dès à présent la date d'ouverture de l'exposition d'Art ancien. Celle-ci pourra avoir lieu quelques jours après l'inauguration de l'exposition d'Art moderne, sa voisine, fixée au 14 mai.

Le Projet de Taxe sur les Journaux et Revues de l'étranger.

L'Association des Écrivains belges, réunie mercredi dernier, a voté l'ordre du jour suivant :

« Protestant contre le projet de loi récemment déposé à la Chambre des représentants de Belgique, et qui a pour but de frapper d'un impôt les journaux et les revues de l'étranger, la



Société des gens de lettres de France fait appel à la solidarité confraternelle des écrivains belges, à leur sentiment de justice, à leur respect des droits de la pensée, et demande que toute la Belgique lettrée s'oppose énergiquement à l'adoption de ce projet de loi qui équivaldrait presque à une rupture intellectuelle avec la France.

L'Association des Écrivains belges, reconnaissante de l'hommage qui vient d'être rendu à la littérature belge par la Société des gens de lettres de France, s'empresse de répondre à cet appel, et sans entrer dans l'examen des questions économiques auxquelles se rattache le projet de loi, elle émet le vœu qu'une loi douanière n'assimile jamais les produits de l'intelligence aux articles de luxe ou aux objets de consommation.

Au surplus notre pays, que l'on s'est plu si souvent à représenter comme un carrefour d'influences, romprait avec toutes ses traditions s'il opposait une barrière, si faible qu'elle fût, à l'introduction des revues et des journaux étrangers.

Que la Belgique n'ait pas un jour le regret d'avoir entravé le libre jeu de ces influences et retardé de la sorte son propre développement intellectuel. »

NOTES DE MUSIQUE

Premier concert de la Libre Esthétique.

Ce fut un concert ardu même pour ceux qui, habitués depuis longtemps aux initiatives hardies de la Libre Esthétique, n'ont plus la moindre raison de s'en effaroucher.

Je ne parle point de la partie vocale du programme, dont le charme certain et perceptible dès l'abord conquiert sans restriction le public entier. Il y avait, entre autres, deux œuvres posthumes de Chausson sur des poèmes de Shakespeare : une *Chanson d'Ophélie*, d'une poésie pénétrante, et une *Chanson d'amour* intensément pathétique, qui, toutes deux, témoignèrent une fois de plus du génie si profond et si personnel de ce maître mort trop tôt. *Les Fées*, de M. Pierre de Bréville (poème de M. Gauthier-Villars), firent voir l'auteur d'*Eros vainqueur* sous son jour le plus habituel : une fine sensibilité, mélancolique, aérienne et légendaire semble en être le trait le plus caractéristique.

M. Raymond Hervé qui, dit-on, ne doit son éducation musicale à aucune école, écrit des mélodies fort expressives et d'un tour très spontané. Certes, le souvenir de M. Fauré et de M. Duparc y a laissé sa trace, mais à part cette influence bien naturelle, elles dénotent un tempérament de poète et c'est là l'essentiel. *Marine* et *les Jardins* (poèmes de L. Even) font espérer que l'avenir nous réservera encore d'autres mélodies, aussi bien pensées et aussi bien faites, de ce compositeur.

M^{lle} Marguerite Rollet chanta ces diverses œuvres vocales avec un charme parfait. De plus en plus elle acquiert la pénétration qui fait que l'interprète s'identifie avec ce qu'il s'est proposé de rendre : la voici désormais entrée dans la pléiade trop peu nombreuse, hélas ! des artistes qui mettent leurs facultés et leur intelligence au service de l'art, et non pas l'art au service de leur vanité personnelle.

Il faut se garder de juger de la sonate en *fa* dièze pour piano de M. Maurice Alquier et de la sonate en *si* pour piano et violon de M. Albert Groz d'après les impressions nécessairement très incomplètes qu'une seule audition peut en donner.

A première vue, les trois mouvements de la sonate de M. Alquier semblent être la répétition, sous des formes trop peu dissimilables, d'une seule et même idée : pris chacun à part, ils paraissent manquer de plan et ne comporter qu'une succession plus ou moins arbitraire de fragments mélodiques ou rythmiques d'un sentiment assez imprécis. L'œuvre a pourtant une belle tenue d'ensemble et, en outre, du sérieux, de la puissance et de la noblesse. La brusquerie un peu sèche de certains dessins rythmiques vient malheureusement en altérer la ligne générale à diverses reprises. Ajoutons enfin que sa technique pianistique — qui évoque parfois le Chopin des *Etudes* — est tout à fait remarquable.

La sonate de M. Groz est peut-être mieux construite que celle de M. Alquier, mais elle est moins personnelle. A travers le tissu

un peu compact de son développement thématique et de ses harmonies, elle laisse entrevoir des idées musicales qui, pour intéressantes qu'elles soient, sont devenues, en fait, le bien commun de la jeune école française : on a l'impression, à les réentendre sous cette forme un peu ardue, qu'elles ont perdu quelque chose de leur fraîcheur et de leur spontanéité... Mais, répétons-le, cette appréciation n'a qu'une valeur toute relative et n'est peut-être pas exempte des erreurs qu'une seule et unique audition peut faire naître.

Le concours de M^{lle} Blanche Selva et de M. Émile Chaumont offrait à ces deux œuvres instrumentales la garantie d'une exécution irréprochable. C. V.

Troisième concert de la Société J.-S. Bach.

Il faut louer M. Zimmer pour ses constants efforts. Composé de deux œuvres chorales et d'un concerto pour violon et orchestre, le troisième programme de la Société J.-S. Bach offrit, comme les deux précédents, un grand intérêt, attesté par la présence d'un auditoire nombreux et attentif. L'*Oratorio de Pâques*, qu'on entendait à Bruxelles pour la première fois, renferme quelques-unes des pages les plus expressives de Bach, au nombre desquelles le prélude symphonique que deux trompettes en *ré* et une trompette en *si* animent d'allégresse, un émouvant air de soprano accompagné par la flûte traversière, l'air de Marie-Madeleine où la voix alterne avec des répliques de hautbois, un admirable air de basse et le chœur final, d'une impressionnante majesté. La jolie voix et le style pur de M^{me} Crommelin, le talent éprouvé de M^{lle} Stapelfeldt, la sûreté de MM. Gervase Elwes et Brands, — ce dernier un peu languissant et monotone. — furent favorablement appréciés dans les soli. Les chœurs se distinguèrent par leur sonorité et leur précision.

L'exécution de la cantate pastorale *Du Hirte Israël, höre*, moins bonne dans son ensemble, permit néanmoins au tenor de s'y faire chaleureusement applaudir. Et la correction avec laquelle M. Massia interpréta le Concerto en *la* valut au violoniste parisien un succès flatteur. O. M.

Faute d'espace, nous ajournons à huitaine plusieurs comptes rendus de concerts.

AU PALAIS DES ARTS

M. Edmond Haraucourt a fait jeudi, à cinq heures, à l'Institut des Arts que vient de fonder à l'ancien Palais de Somzée un groupe d'artistes, une délicieuse conférence sur les « démolitions de La Fontaine ». Le spirituel causeur ne nous a prouvé rien moins que l'anarchisme du bonhomme. Ce grand distrait, cet insouciant, ce rêveur, cet ami des bêtes, était donc, au fond, un révolutionnaire, un précurseur de Jean-Jacques ; seulement, c'était un révolutionnaire prudent ! Paradoxe ? Peut-être, et je n'en suis pas sûr. J'ai toujours cru que Molière et La Fontaine devaient être mis à part dans leur siècle : ce sont, l'un et l'autre, des caractères parmi des courtisans.

La causerie charmante de M. Haraucourt a obtenu un très vif succès. Le gouverneur du Brabant y assistait, au milieu d'un public nombreux et enthousiaste.

Mardi, à cinq heures, M. Fierens-Gevaert parlera de *l'Unité dans l'art*, et jeudi, à la même heure, M. Georges d'Espèrès, de *la Campagne d'Italie*. G. R.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Chantecler. — Le Mariage de M^{lle} Beulemans. — Le Demi-Monde.

Est-il nécessaire de parler ici, dans ce journal d'art, de *Chantecler* ? Il le faut bien, si le chroniqueur théâtral tient à être complet. Allons-y donc, avec résignation.



Et tout d'abord, oublions volontairement, en jugeant cette pièce, la réclame formidable que l'on a faite autour d'elle. Quelque déplaisante qu'elle soit, en effet, cette réclame, si elle n'ajoute rien, n'enlève rien non plus au mérite de l'œuvre. Trop de jeunes ratés en ont pris prétexte pour démolir haineusement la pièce dans d'obscures revues; gardons-nous de nous mêler à cette bande.

Non, ce qu'il y a à dire de *Chantecler* est bien plus grave : c'est une pièce atrocement, épouvantablement *ennuyeuse* ! Pas un seul instant je n'ai pu m'intéresser vraiment à l'individualité ou aux aventures des animaux qui évoluaient sur la scène. En outre, ce travestissement d'hommes et de femmes en bêtes a quelque chose de choquant, d'humiliant : par exemple, quand le coq amoureux fait entendre, tout contre une poule, un grondement significatif, il y a là un moment de gaieté pénible qui doit répugner à tout homme de goût. Certes quelques passages ont de la verve, de l'éclat, du panache; mais la plupart du temps on ne sort du gongorisme le plus affecté que pour se hisser jusqu'à l'emphase la plus grandiloquente. *Chantecler*, le coq, est un être aussi prétentieux que simpliste. Il croit en lui à travers tout. C'est un énergumène doublé d'un crétin. J'ajouterai que les tendances générales de la pièce sont d'un nationalisme outrancier et déplorablement étroit : la scène fameuse du défilé des coqs chez la pintade en est une preuve plus que convaincante. Et, pour me résumer, je dirai que *Chantecler* donne l'impression d'une mauvaise farce, d'un formidable bateau que l'on a monté à l'opinion.

L'interprétation, au théâtre des Galeries, est suffisante sans être remarquable. Pierre Magnier claironne assez bien les vers emphatiques de son rôle. La Faisane, M^{lle} Yahne, est gentille dans son costume de plumes rouges et dorées. Mais l'ensemble, décors compris, est suprêmement déplaisant : c'est un carrefour le jour du carnaval. Et l'art n'a que des rapports lointains avec cette mascarade.

* * *

Je préfère, — mais oui ! — *le Mariage de M^{lle} Beulemans*, la très amusante comédie de mœurs bruxelloises de MM. Fonson et Wicheler que représente en ce moment le théâtre de l'Olympia. Cette pièce joyeuse abonde en notations heureuses du caractère et des mœurs des gens du Vieux-Bruxelles.

Un jeune parisien, Albert Delpierre, est venu apprendre le commerce local chez M. Beulemans, gros brasseur du bas de la ville. M. Beulemans a une femme insupportable, et une fille charmante. Celle-ci, la délicieuse, franche, sincère et tendre Suzanne, est fiancée à un certain Séraphin Meulemester qui ne la vaut certes pas. Le gaillard a séduit une jeune ouvrière et l'a rendue mère, ce qui ne l'empêche pas de vouloir abandonner la pauvre fille pour épouser M^{lle} Beulemans et sa dot. Mais Suzanne, instruite du passé de Séraphin, lui rend sa parole, encouragée d'ailleurs par Albert Delpierre qui l'aime et qui ne lui est pas indifférent. Le père Meulemester, furieux de cette rupture dont il ignore le vrai motif, tâchera d'ennuyer les Beulemans en posant sa candidature à la présidence d'honneur d'une société contre celle du brasseur, son ancien ami. Mais Suzanne arrange tout : elle obtient de Meulemester père qu'il permette à son fils d'épouser sa maîtresse; elle conquiert le père d'Albert qui vient d'arriver de Paris, tandis qu'inspiré par l'amour, le jeune Albert, dont chacun raillait le langage choisi, prononce en pur bruxellois un grand discours qui fait passer la candidature de M. Beulemans à l'unanimité. C'est la réconciliation de Paris et de Bruxelles, et M. Beulemans, Dieu me pardonne, se met lui-même à fransquillonner !

Cette jolie comédie, où une pointe de sentiment s'ajoute heureusement à la grosse gaieté du dialogue franco-bruxellois, est fort bien jouée à l'Olympia par MM. Jacque et Berry, par M^{lle} Lucienne Royer, M^{me} Vara, MM. Ambreville et Mérim.

* * *

A l'Alcazar, M. Le Bargy est venu jouer Olivier de Jalin du *Demi-Monde*. Je l'ai déjà dit : Dumas, incontestablement, revient à la mode. On a applaudi le *Demi-Monde* comme s'il s'était agi

d'une création nouvelle. Est-il besoin de dire que M. Le Bargy est merveilleux d'intelligence et d'esprit dans le rôle d'Olivier de Jalin? Il arrive presque à nous faire oublier ce que ce personnage mêle-tout a de désagréable et, à la fin de la pièce, de révoltant. M. Le Bargy est un très grand artiste. Il était bien entouré à l'Alcazar et M^{lle} de Behr, dans le rôle de la baronne d'Ange, a partagé son succès.

GEORGES RENCY

Nous publierons dimanche prochain le texte du discours prononcé le 14 mars par M. Georges Lecomte au banquet donné à Paris par la Société des Gens de lettres en l'honneur des écrivains belges.

AGENDA MUSICAL

La Maîtrise de l'église Saint-Boniface interprétera aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, la Messe pontificale à 3 voix et orgue de Perosi, le *Tantum ergo* à 4 voix et orgue et une Fugue pour orgue de J.-S. Bach et des pièces de plain-chant. — Au salut de 4 heures, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface fera entendre des œuvres de J. Von Berchem, Franz Witt, J.-G. Zangl et A. Coquard. M. A. De Boeck exécutera sur l'orgue des pièces de Frescobaldi, Van de Gheyn et Mendelssohn.

Mardi prochain, 29 mars, à 2 h. 1/2, deuxième concert de la *Libre Esthétique* au Musée de peinture moderne avec le concours de M^{lle} Renée de Madre, cantatrice, de MM. J. Jongen et P. Peracchio, pianistes, E. Chaumont, violoniste, et de la Société de musique de chambre de Bruxelles (M^{me} Florival, MM. A. Strauwen, C. Marteaux, A. Adam, G. Trinconi et F. Wauquier). Au programme : pièces vocales de Berthe Busine et Claude Debussy, *Andante* et *Finale* pour flûte et piano de E.-B. Siefert (première audition), Sonate n° 2 pour piano et violon de J. Jongen, *Sevilla*, suite pittoresque pour piano de J. Turina (première audition), *Divertissement* pour instruments à vent d'A. Roussel (première audition). Prix d'entrée : 3 francs.

Le concert annuel de la Société de musique de Tournai aura lieu dimanche prochain, 3 avril, à 1 h. 1/2, à la Halle aux Draps. Au programme : *Godelive*, drame musical d'Edgard Tinel pour soli, chœurs, orgue et orchestre. Solistes : M^{lles} Homburger, Buyens, Callemien, MM. Zalsman, Van der Haegen et Morissens. S'adresser pour les places au Comité directeur, 83, rue Saint-Martin, Tournai.

La première séance du Quatuor Capet de Paris sera donnée sous les auspices des Concerts Durant à la Salle Patria le mercredi 30 mars à 8 h. 1/2. Au programme : les quatuors de Beethoven n° 1 (op. 18), n° 7, (op. 59 n° 1) et n° 12 (op. 127). Location chez Katto.

La société J.-S. Bach donnera le dimanche 17 avril, à 3 h. 1/2, à la Salle Patria, une deuxième audition de la *Passion selon saint Jean*, avec le concours de M^{mes} E. Ohlhoff (Berlin), E. Schünemann (id.), MM. G.-A. Walter (id.), E. Zalsman (Harlem) et Ed. Jacobs, violoncelliste (Bruxelles).

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique* (l'Évolution du Paysage; Exposition rétrospective des maîtres paysagistes japonais; Exposition rétrospective d'A. Charpentier). De 10 à 5 heures. L'exposition sera ouverte les jours de Pâques. Les mardis, à 2 heures et demie, auditions musicales.

CERCLE ARTISTIQUE. — Œuvres de MM. L. Houyoux, É. Laloux et G. Verheyden (clôture le 30).

SALLE BOUTE. — Exposition de peintures, dessins et sculptures (clôture aujourd'hui dimanche).

La comtesse de Flandre, accompagnée de la comtesse de Hemricourt de Grunne, a consacré mardi matin une longue visite au Salon de la *Libre Esthétique*, dont les sections rétrospective et contemporaine l'ont également intéressée.

Un grand nombre de collectivités ont sollicité l'autorisation de

visiter en corps l'exposition, qui, outre son attrait artistique, a cette année une portée éducatrice considérable. Ce sont, entre autres, le *Foyer intellectuel*, les Universités populaires de Saint-Josse-ten-Noode et de Molenbeek-Saint-Jean, les Élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, l'Union des anciens élèves de l'École de typographie, etc.

L'Exposition du Livre de l'année 1909 a réuni, à la Maison du Livre, environ 500 ouvrages. Ils y ont été déposés, découverts, sur des tablettes, et le public est invité à les consulter et à les feuilleter. Le classement suivi est, cette année, celui des firmes éditrices. On ne peut être que favorablement impressionné en jetant un coup d'œil, même superficiel, sur cette production d'une seule année et qui exigerait au moins quatre années de lecture à qui voudrait l'entreprendre sans interruption. Les ouvrages sont de belle tenue, il y a grand progrès dans la disposition des textes, dans la présentation extérieure, le choix des papiers, des caractères, des couleurs.

En présence du succès obtenu par cette exposition, celle-ci sera prolongée jusqu'à fin mars.

Le Salon de Mai organisé à Liège par l'*Œuvre des Artistes* sera consacré aux « Figures et Personnages » et groupera notamment des œuvres de Maurice Denis, J. Flandrin, Ch. Guérin, G.-L. Dufrenoy, F. Jourdain, Amand-Jean, A. Marquet, H. Matisse, Maxime Dethomas, F. Valloton, J.-F. Raffaelli, F. Borchardt, I. Zuloaga, Zigliara, etc. Ouverture le 1^{er} mai.

L'exposition que prépare l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts de Liège, et que nous avons annoncée, sera ouverte au Palais du Parc de la Boverie du 5 au 26 juin. Elle comprendra une sélection d'œuvres d'art anciennes et modernes (peinture, aquarelle, pastel, miniature, sculpture, gravure et dessin) appartenant aux collectionneurs de la ville et de la province de Liège. Ceux d'entre ces derniers qui voudraient y participer sont priés d'en aviser avant le 10 avril le secrétaire, M. A. de Neuville, 93, rue Louvrex, Liège.

L'Exposition internationale des Beaux-Arts de Namur s'ouvrira le 26 juin au Kursaal de Meuse. Les artistes belges et étrangers sont invités à y prendre part.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Jules Trepagne, secrétaire des Expositions des Beaux-Arts à Namur.

Dimanche dernier s'est réunie en assemblée générale l'*Union de la presse périodique belge*. M. Paul Oilet, président, a fait rapport sur la situation morale de l'Union et a passé en revue les divers travaux étudiés par le Comité au cours du dernier exercice. Il a également entretenu l'assemblée du II^e Congrès international de la presse périodique qui sera convoqué à Bruxelles, en juillet prochain, à l'époque de l'Exposition universelle, et a fait appel au concours de tous pour donner à cette nouvelle manifestation de la force de cette Presse tout l'éclat désirable. Le programme général du Congrès est sous presse; il sera adressé à toute personne s'intéressant aux choses de la presse qui en fera la demande au Secrétariat général, 12, rue de Berlaimont, à Bruxelles.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Il est question de donner le nom d'Auguste Rodin à l'avenue nouvelle qui reliera à la Petite Suisse les étangs d'Ixelles. L'idée, lancée par des artistes et des hommes de lettres sur l'heureuse initiative de M. Ed. Taymans, ne peut manquer d'être favorablement accueillie. C'est à quelques pas de l'avenue nouvelle qu'habitait, vers 1870, l'illustre statuaire, qui a gardé de son séjour à Ixelles un vivant souvenir.

Le monument Max Waller. Aux souscriptions des villes et communes que nous avons déjà fait connaître, il y a lieu d'ajouter : Molenbeek-Saint-Jean, 50 francs; Herstal, 50 francs; Hodimont, 20 francs; Marcinelle, 20 francs; Esneux, 20 francs; Mons, 50 francs.

L'Université populaire de Marcinelle, dont nous avons déjà eu à signaler l'œuvre d'éducation artistique, a consacré dimanche dernier toute une séance aux œuvres de M. Louis Delune, le jeune compositeur que l'on connaît, l'un de nos derniers prix de Rome.

M. Delune est né à Charleroi, mais s'est installé depuis plusieurs années à Paris. C'est une assez touchante attirance vers la terre natale qui l'a décidé à revenir au pays noir présenter à ses anciens concitoyens les résultats de son travail. Une sonate inédite pour piano et violoncelle, de haute allure, grave, presque philosophique, dont nous avons surtout apprécié le second mouvement, un *adagio* funèbre, a été admirablement jouée par M^{me} Louis Delune et l'auteur, dont on a applaudi à la fois la conception et le remarquable talent de pianiste.

Des mélodies, presque toutes sur des textes d'écrivains belges (Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Jules Destrée, E. Verhaeren, Rodenbach), ont été excellemment interprétées par M. Bracony et M^{lle} Elisabeth Delhez.

La journée a été une véritable fête pour le jeune maître, qui a fait ainsi mentir le proverbe : « Nul n'est prophète en son pays ! ». Il nous plaît infiniment de voir les populations wallonnes apprécier leurs jeunes artistes et leur rendre justice, et nous aimons à enregistrer le succès de ce festival Delune.

La *Tombola de l'Art moderne* organisée à Paris par un groupe d'artistes au profit des victimes des inondations sera tirée vendredi prochain, à 3 heures. On peut, jusqu'à cette date, acquérir des billets (à 20 fr.) chez MM. E. Druet, 20, rue Royale; E. Blot, 11, rue Richepanse; A. Hébrard, 6, rue Royale, Paris.

Sottisier.

Priloukof était tombé si bas à ses pieds que tantôt il était décidé à se suicider, tantôt il était prêt à épouser la femme de chambre de la comtesse. *Journal de Bruxelles*, 23 mars.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres.
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen »,
numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés
de 1 à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et
imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement,
au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements
ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente
d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (4.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTROMOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudél et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

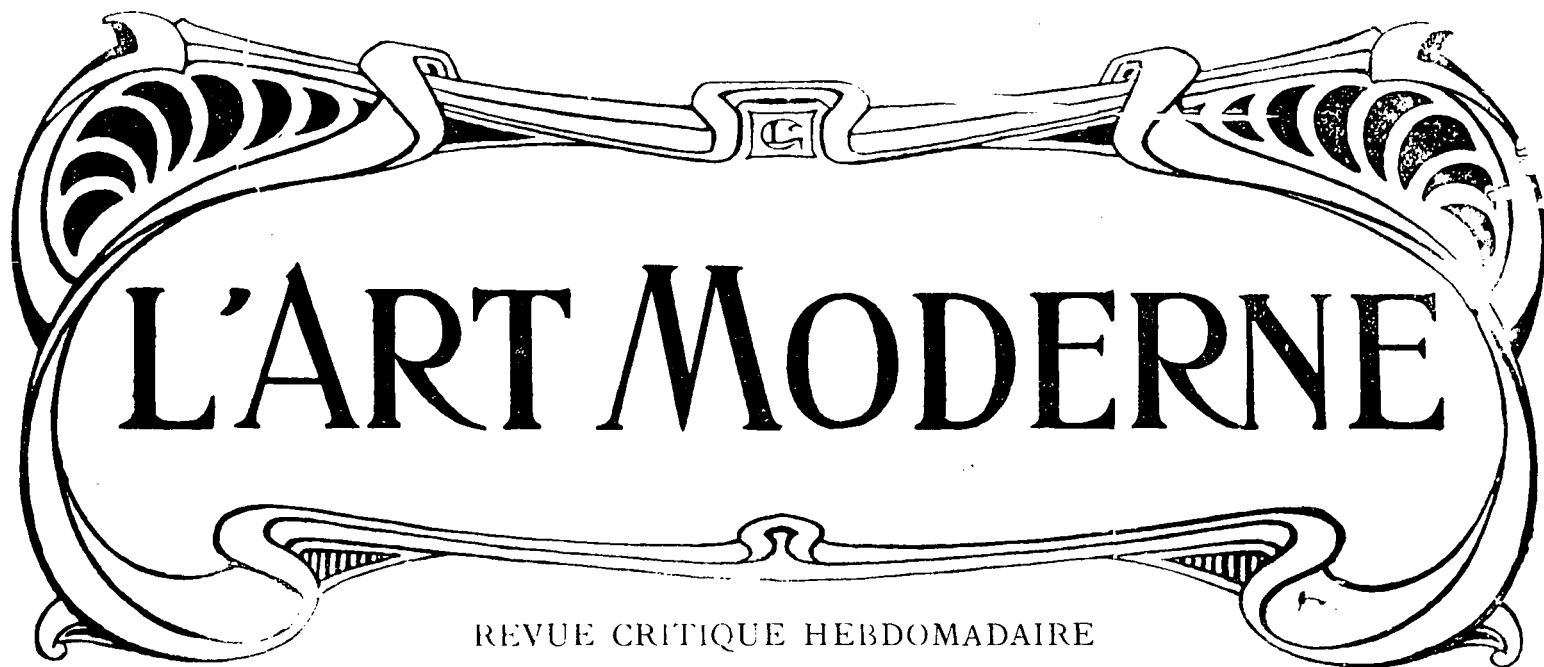
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES et DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Libre Esthétique : *Les Paysagistes japonais* (GISEBERT COMBAZ). — Deux Conteurs : *Pierre Mille, Louis Delattre* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Solidarité littéraire : *Discours de M. Georges Lecomte* (GEORGES LECOMTE). — Notes de musique : *Le Deuxième Concert de la Libre Esthétique, la Société des Instruments anciens de Paris aux Concerts Durant, le Quatuor Capet aux Concerts Durant* (CH. V.). — Nécrologie : *Jean Moréas, Edouard Colonne*. — Agenda musical. — Petite Chronique.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

LES PAYSAGISTES JAPONAIS

L'étude des arts de l'Extrême-Orient met en lumière un phénomène assez inattendu : après avoir puisé aux mêmes sources d'inspiration que les arts d'Occident, c'est-à-dire à l'antique Orient, les arts de l'Asie orientale, plus que deux fois millénaires, arrivent avec l'art japonais aux mêmes conclusions que les plus avancés de nos artistes européens. Tel serait un orbe gigantesque où l'Occident joindrait l'Extrême-Orient.

En réunissant cette année les paysagistes japonais et ceux des écoles impressionnistes, le Salon de la *Libre Esthétique* permet de constater ce fait dans le domaine du paysage, mais il serait aisé de donner de plus vastes proportions à ce parallélisme, ou, si l'on veut même, à cette convergence des deux courants artistiques. Nos artistes les plus hardis, comme ceux du Japon, abandonnent presque en même temps les

tyrannies d'une représentation jusqu'alors littéraire de la nature pour n'avoir plus qu'un objectif : la Vie, le Mouvement, la Lumière.

Ces admirables souhaits du génial et modeste « vieillard fou de dessin » ne pourraient-elles pas servir d'épigraphe à toute étude sur l'art contemporain ? « Si je vis jusqu'à cent dix ans, écrivait-il, que ce soit une ligne, que ce soit un point, tout ce que je dessinerai sera vivant ».

Avec une esthétique particulière, résultant de leur évolution et aussi de leur technique, artistes d'Extrême-Orient et artistes d'Occident se spécialisent dans telle ou telle manifestation de la Vie.

Les Japonais furent toujours de fervents admirateurs du mouvement : leur technique souple et nerveuse, due à l'emploi exclusif du pinceau, les prédisposait à fixer d'un trait sûr la vie en action. Le dessin au pinceau, primesautier et sans repentir facile, les amena d'ailleurs à une incomparable acuité de vision qui leur permit de saisir dans ses moindres nuances toutes les subtilités du mouvement. Il n'est rien de plus exquis, rien de plus significatif à parcourir que les quinze albums de la *Mangwa*, les dix mille dessins où, avec une verve étourdissante, Hokousai a prodigué les aspects les plus divers de la Vie, multiple, changeante et toujours en mouvement. Cependant les artistes du Japon se contentèrent souvent de la somptuosité un peu décorative de la couleur, dont ils excellaient à nuancer les gammes et les harmonies les plus délicates.

Il appartenait à nos artistes, grâce à un métier mieux approprié, de rechercher les effets de lumière,

de réaliser la beauté des heures claires ou sombres, de fixer les ruissellements d'un soleil de midi. Ne pourrait-on pas dire que Vie et Lumière furent le constant souci de nos meilleurs peintres, tandis que Vie et Mouvement tentaient plus spécialement les artistes du Japon?

Il était naturel qu'aux premiers contacts ces arts, si éloignés dans l'espace, se reconnussent frères, et ils n'y manqueraient pas. Notre art contemporain doit beaucoup au Japon; mais nous manquons encore du recul suffisant pour bien saisir ce qu'il nous a donné, de même que nous ne connaissons pas assez bien les récentes productions du génie japonais pour déterminer ce qu'il nous prit en retour. Quoi qu'il en soit, il serait aussi téméraire de nier cette influence japonaise que puéril d'en exagérer la portée.

Nous n'insisterons pas sur l'histoire des paysagistes japonais, pas plus que sur celle du paysage contemporain, dont le présent Salon de la *Libre Esthétique* donne un si merveilleux aperçu. D'autres l'ont excellemment fait. Aussi bien les notices de MM. Octave Maus et Adolphe Stoclet publiées dans le catalogue résument-elles parfaitement les notions historiques indispensables. Nous plaçant à un point de vue plus objectif, nous voudrions essayer de montrer dans quel sens se produisirent les influences des paysagistes japonais sur notre art contemporain.

Le sujet est d'autant plus délicat que si parfois ces suggestions sont très visibles — comme dans les *Victimes de l'hiver* de Van Gogh, dont la facture hachurée donne au moins averti l'impression d'une soierie japonaise aux tons délicieusement éteints, — dans la plupart des œuvres ces influences étrangères demeurent beaucoup plus subtiles. Comme il fallait s'y attendre chez les natures originales et primesautières d'un Gauguin, d'un Monet, d'un Pissarro, la vue des œuvres de l'art japonais ne pouvait les inciter à faire brutalement des pastiches. Réalisant le mot célèbre de Molière, ces artistes ne pouvaient que prendre leur bien où ils le trouvaient, et s'ils l'ont fait c'est avec tout le tact du génie qui d'un emprunt fait une nouvelle création. On comprend dès lors la difficulté de retrouver dans leurs œuvres l'influence reçue du Japon.

Cependant l'emploi d'une ligne d'horizon assez élevée, une mise en page très caractéristique, des colorations plus franches, plus fraîches, plus intenses, une synthèse des effets lumineux témoignent avec certitude d'une vision de la nature modifiée par l'étude des maîtres japonais. Ceux-ci ont toujours aimé le paysage vu de haut : leur technique aussi bien que leurs goûts ne les poussaient pas à rechercher les effets de ciel que donne nécessairement l'horizon placé assez bas; la vue à vol d'oiseau leur permettait de facilement meubler la partie supérieure de leurs tableaux qui, sans cet

artifice, eût manqué d'intérêt. Un dégradé audacieusement monté de ton vers le zénith synthétisait parfaitement la limpidité d'un ciel sans nuages. Dans d'autres cas, quelques irréguliers stratus venaient couper un ciel qui sans eux fût demeuré trop vaste. La même nécessité de ne pas avoir trop de ciel à remplir avait conduit les peintres de notre moyen âge à situer leurs scènes bibliques ou profanes dans des paysages vus de haut. Lorsque nos peintres se furent décidés à planter leurs chevalets devant la nature elle-même pour en montrer sans arrangement les séduisantes beautés, ils se trouvèrent obligés de placer l'horizon à la hauteur d'un homme assis ou debout. Dès lors la magie des ciels tourmentés prit dans leurs œuvres une importance qu'elle n'avait jamais eue jusqu'alors.

Mais cette manière de voir ne pouvait plus convenir à ceux qui tentaient de ravir à la Lumière ses prestigieux secrets, à ceux qui s'efforçaient d'instantanéiser sur la toile les vibrations, les ruissellements, les réactions des couleurs si multiples que prennent aux différentes heures et dans certains éclairages les prés, les bois, les rochers et les eaux. Aussi les premiers impressionnistes ne manquèrent-ils pas de tirer parti de la manière dont les artistes japonais comprennent le paysage. Voyez la première salle du Salon de la *Libre Esthétique* : presque tous les tableaux ont la ligne d'horizon assez basse et le ciel y occupe une place importante; au contraire nos impressionnistes montent leur horizon(1), et certains, comme Marquet, utilisent une perspective tout à fait japonaise.

Il est hors de doute que la *Libre Esthétique* ne nous montrant qu'en synthèse l'évolution du paysage tant au Japon que chez nous, nous n'y rencontrerons pas les nombreux exemples concrets qu'une étude plus approfondie pourrait fournir dans cet ordre d'idées.

L'esthétique japonaise s'est fait encore sentir dans la mise en page de nos œuvres les plus modernes. Chez les peintres du début du XIX^e siècle, l'intérêt du tableau réside dans un sujet principal occupant sensiblement le centre de l'œuvre dont les côtés, comme aussi l'avant-plan, sont volontairement atténués. Cet avant-plan est d'ailleurs situé à une distance suffisante du peintre pour ne pas prendre une trop grande importance. L'artiste japonais traite son avant-plan à grande échelle, et il n'hésite pas, d'autre part, à couper délibérément son tableau au milieu même des éléments du sujet. Une demi-maison, un coin de toit, un fragment à grande échelle comme avant-plan sont bien rares chez les premiers paysagistes occidentaux tandis que les modifications de mise en page deviennent très sensibles dès

(1) Voyez entre autres les *Dindons* de CLAUDE MONET, les *Vallons de Provence* de VAN GOGH, les *Fumées* de SIGNAC, les *Rochers d'Antéor* de VALTAT, le *Cap Layet* de CROSS, *Au bord de l'eau* de CLAUSS, la *Dame aux champs* de VUILLARD, etc.

qu'ils ont apprécié l'imprévu, le pittoresque et même la grandeur de la conception japonaise. Ces délicates nuances se voient dans les œuvres exposées à la *Libre Esthétique* plus facilement qu'elles ne s'expriment. Les aspects particuliers de la nature dans chaque pays, aussi bien qu'une technique très différente, ne permettent pas de sentir complètement à première vue cette affinité entre les paysagistes japonais et les nôtres, mais avec un peu d'attention on finit par en comprendre parfaitement la valeur.

Dans l'étude des effets d'ombre et de lumière, les peintres japonais n'ont pas été aussi loin que les nôtres : la plupart se contentèrent de juxtaposer leurs tons avec une maîtrise incomparable et un raffinement extrême, héritages de longs siècles soigneusement conservés. Les violences d'un éclairage en plein soleil ne les émurent pas autant que les beautés d'un clair de lune où se silhouettent des ombres dessinées avec esprit. Les effets de pluie, sabrés de hachures ou de brouillard, allant mourir en imperceptibles dégradés, des aspects de neige frileusement ouatés les séduisirent davantage. Ils surent les traiter avec une fraîcheur de coloris, une intensité de tons, une simplification de toute nuance accessoire qui devaient frapper immédiatement nos paysagistes dont les sauces, les bitumes et les tons fumeux menaçaient d'obscurcir la vision.

Une qualité remarquable des paysages japonais, c'est leur unité de chromatisme : il y a dans chaque œuvre comme une dominante de coloration qui, en simplifiant l'impression, la rend plus forte et confère à ces tableaux un caractère de puissante homogénéité. Ces qualités, transposées naturellement, s'affirment, par exemple, dans les œuvres savantes d'un Van Rysselberghe. D'autre part les artistes japonais se sont libérés de cette idée préconçue que les éléments de la nature ont des colorations toujours pareilles ; ils ont su voir qu'un arbre n'est pas toujours vert, qu'il peut être bleu, orangé, suivant son éclairage. Le Fuji-yama d'Hokousai prend les tons les plus divers dans les trente-six vues qui célèbrent la beauté de ses aspects. Cette judicieuse remarque des artistes nippons influença sans aucun doute les théories impressionnistes, que les découvertes de nos savants orientaient d'ailleurs vers les mêmes conclusions.

Comme on le voit, il y eut un ensemble de circonstances favorables à l'éclosion d'un mouvement de rénovation du paysage. Ce fut véritablement une renaissance : la joie de la couleur donne à nos peintres comme une ivresse qui les pousse parfois à quelque exagération. Ce sont alors des hardiesses de coloration qui provoquent les rires d'un public de médiocre éducation ou les colères d'une critique envieuse autant qu'ignorante. Mais les outrances de quelques débutants sont vite oubliées, et, le triomphe obtenu par des chefs-

d'œuvre, on en vient à ne plus s'étonner de la tenue, de la cohésion du Salon actuel de la *Libre Esthétique* malgré la diversité des tendances qui y sont représentées. C'est qu'en réalité, — et c'est la conclusion logique de cet article, — les artistes qui parviennent à pénétrer les arcanes de l'éternelle beauté sont de tous les temps et de tous les pays et, quelle que soit la forme sous laquelle ils aient réalisé leurs visions, celles-ci n'en font pas moins partie d'un patrimoine commun à toute l'humanité.

GISBERT COMBAZ

DEUX CONTEURS

Pierre Mille. — Louis Delattre.

En publiant *la Biche écrasée* (1), M. Pierre Mille a voulu nous prouver qu'il n'était pas qu'un auteur exotique et qu'il ne s'en remettait pas uniquement sur Barnavaux et sur les décors coloniaux pour nous étonner et nous émouvoir. Il y a, en effet, pour qui choisit ses sujets très loin et ses personnages en dehors de l'observation courante, le bénéfice d'un prestige étranger à son propre talent, et il est bon qu'il donne la mesure de ce talent même en se privant volontairement de ces ressources, d'ailleurs séduisantes.

Les contes de *la Biche écrasée* ne nous requièrent par rien d'autre que par leur perfection en tant que contes et ils réalisent presque l'idéal du genre. Ils ramassent sous un très petit volume (à peine chacun quelques pages) le plus grand nombre d'éléments d'intérêt : ils sont pittoresques, mouvementés, ironiques, évocateurs, mystérieux, intenses ; ils attestent une profonde expérience humaine, et je crois bien que voilà leur mérite essentiel.

M. Pierre Mille sait voir et il sait deviner. Il n'a aucun préjugé livresque ou esthétique devant une passion, un vice, un milieu. Il étudie tout du point de vue du conteur, c'est-à-dire avec une curiosité qui se maintient pure de toute altération sentimentale jusqu'à la conclusion, qui peut être aussi émue que vous voudrez. Mais jusqu'à ce moment-là M. Pierre Mille ne se permettrait point de prendre parti pour ou contre les personnages qu'il met en scène. Il conte.

Un conteur n'est autre chose qu'un romancier de modèle réduit et il doit apporter (toutes proportions gardées provenant de la différence des techniques) le même souci d'impassibilité, la même supériorité morale. M. Pierre Mille possède ces qualités à un degré rare. La plupart de ses contes peuvent être considérés comme de brefs romans avec peu de personnages et un minimum de descriptions. Et leur catastrophe finale, pour atteindre moins de gens, n'en garde pas moins toute sa signification philosophique ou toute sa portée dramatique. Delebecque (*Devant la machine*) n'est pas seulement un ouvrier quelconque d'usine. Par son obstination, ses ruses, son courage surprenant, par tout ce qu'on entrevoit de son étrange, confuse et admirable mentalité, il est l'ouvrier-type dressé contre la force du capital, une manière de héros. Mais il n'apparaît tel qu'à la réflexion et si je puis dire en conclusion du drame où il est impliqué. Car M. Pierre Mille se garde bien de le présenter dans cette intention. Il le situe au contraire de la façon la plus concrète, avec un soin étonnant dans le choix de détails (milieu, entourage, langage, réaction spéciale des événements sur sa sensibilité fruste). Alors la portée de son acte est infiniment plus forte. Une généralisation s'impose à l'esprit comme au cœur une émotion.

Vous entendez bien qu'il ne s'agit pas d'un travail où interviennent la volonté. L'instinct reste toujours la force la plus forte. C'est l'instinct qui chez M. Pierre Mille impose le sujet et les

(1) PIERRE MILLE : *la Biche écrasée*. Paris, Calmann-Lévy.

proportions d'un conte, dirige le développement de l'intrigue et établit les psychologies. Le travail du littérateur, indéniable, ne remplit que le rôle de modérateur, de critique, en dernier lieu.

Le ressort suprême, l'explication définitive du talent de M. Pierre Mille réside dans son amour de la vie. Une anecdote peut éveiller sa curiosité : elle ne sert que de déclenchement en effet. Aussitôt son attent on ainsi attachée, toutes les forces vives de l'imagination du conteur s'emploient à découvrir la signification profonde et générale de l'anecdote, son humanité. Elles feront sur toutes les données proposées par le souvenir ou la documentation un travail extrêmement rapide de sélection, éliminant tous les détails qui ne concourraient pas à faire ressortir l'impression voulue. Et lorsque nous, lecteurs, disons : « Comme c'est bien fait ! comme c'est cela ! », nous admirons l'exactitude d'un bel instrument cérébral, mais surtout nous rendons hommage à l'esprit qui anime cet instrument, au sincère et puissant amour de la vie qui est en M. Pierre Mille. Je pense même que c'est uniquement à cause de ce sain, de ce solide sentiment que souvent il peut se permettre des incursions dans le domaine d'une fantaisie macabre ou terrible. Il garde ainsi, dans ces sentiers incertains, une sorte de fil conducteur : toute sa raison parmi des fantômes.

* * *

M. Louis Delattre, dont l'œuvre est déjà considérable, vient d'y ajouter un livre que M. Pierre Mille admirerait, car il y reconnaîtrait la belle tradition qu'il continue lui-même avec tant d'autorité. *Les Carnets d'un médecin de village* (1) sont un recueil de nouvelles, presque toutes parfaites et d'un grand sentiment tragique.

Elles m'ont profondément ému. Certes, j'aimais M. Delattre et j'avais dit ici même, naguère, ce que je pensais de son art délicat et populaire, subtil et naïf à la fois, mais je ne soupçonnais pas qu'il pouvait atteindre cette perfection dans l'intensité. Cela dépasse tout ce qu'il a fait jusqu'ici.

Or, il n'y a rien dans ces nouvelles que ne peut observer — dans sa modeste carrière — un médecin de village, mais précisément à cause de l'extraordinaire et scrupuleuse véracité des observations qui servent d'éléments à ces drames intimes, par la juste et scientifique des détails physiologiques, et aussi par l'infinie et presque religieuse bonté qui baigne tout comme d'une atmosphère, ces nouvelles ou ces drames (comme vous voudrez) ont un inoubliable accent.

Dès la première nouvelle, *Sylvie au jardin*, on est conquis. Ce décor si lumineux et si familier, cette divination de l'atroce souffrance qui s'y passe, l'infinité de la circonstance qui provoque la catastrophe, le soupçon de perversité (si humaine cependant) qui se mêle à la conclusion et la maintient comme suspendue, tout cela compose une impression d'une qualité particulière. Et si, pour la décomposer, on relit le conte, on demeure frappé de la valeur de chaque détail, de son exactitude en lui-même et de sa place, si juste dans son ensemble. Ce serait la perfection de l'art si ce n'était (et cela, je le jurerais) le résultat le plus ingénu de la plus douce bonté d'âme que je connaisse. M. Louis Delattre continue à regarder l'univers avec les yeux d'un enfant. Toute sa science de médecin n'a pas altéré cela. Au contraire. Il connaît mieux que quiconque les faiblesses humaines et les tares de la vie, mais ces certitudes au lieu de le désenchanter n'ont fait que renforcer son indulgence.

Il sait très bien distinguer ce qu'il y a de pureté et de santé morale dans un acte que réprouverait le banal jugement de la société (*L'Amour et Françoise*). Mais, par contre, et comme il est loin d'être naïf, il sait également montrer quelle rare profondeur perversité la vie et les actes d'un homme qui se fait de la justice un idéal abstrait et féroce (*L'Homme juste*). Un chef-d'œuvre d'ailleurs que cette nouvelle. La façon dont M. Louis Delattre raconte le graduel affolement des anciens persécuteurs de l'homme juste lorsque celui-ci, taciturne mais conscient de la force

(1) LOUIS DELATTRE : *Les Carnets d'un médecin de village*. Bruxelles, Association des écrivains belges.

que lui donne son bon droit enfin reconnu, revient dans son pays, l'épouvantable simplicité de ce récit est d'un maître, ou plutôt, car voilà des formules un peu bien livresques, d'un homme dont le vertueux bon sens prend les proportions d'un véritable talent et lui sert comme de guide et d'instrument de divination de la vie. Bien peu de conteurs ont projeté sur les obscurités du cœur et de la vie une lumière aussi pénétrante et aussi pure. Cette bonté sans naïveté, cette indulgence intelligente, cette perspicacité dans l'ingénuité, je les retrouve dans *Florence de Péchant*, que Maupassant eût signée, dans *le Vœu*, dans *le Châle de Noces*, dans *les Revenants*, *les Amants d'Angélique* et surtout dans cette étonnante nouvelle finale : *le Cœur de Mandoux*, un autre chef-d'œuvre.

M. Louis Delattre est avec M. Pierre Mille, auquel il fait parfois songer, un des premiers conteurs de notre temps. Il n'est pas mauvais qu'on le sache.

FRANCIS DE MIOMANDRE

SOLIDARITÉ LITTÉRAIRE

Discours prononcé par M. GEORGES LECOMTE, président de la Société des Gens de Lettres, au banquet donné le 14 mars à Paris par cette Société en l'honneur de la Littérature belge (1).

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MES CHERS CONFRÈRES,

La Société des Gens de Lettres considère comme un devoir de rendre hommage aux écrivains qui honorent la langue française et à tous ceux qui, par leurs écrits, leur parole ou leur influence, défendent au dehors la littérature et la pensée de notre pays. C'est à ce double titre, Messieurs et chers hôtes, que, avec la plus chaleureuse sincérité, nous vous fétons ce soir.

Quelques-uns d'entre vous sont des nôtres et contribuent, de leurs talents, de leur gloire, à augmenter le prestige de notre Société. Pour eux, ce dîner a donc le caractère d'une fête de famille. Quant à ceux d'entre vous qui ne sont pas encore dans nos rangs, déjà ils ont pu se rendre compte, par l'accueil si cordial qui leur est fait ici ce soir, des sentiments de sympathie et de gratitude que nous avons pour vous tous et pour votre pays dont nous sommes heureux de voir le représentant officiel au milieu de nous.

Bien qu'une frontière nous sépare et si attachés que nous soyons les uns les autres à nos pays respectifs, aux souvenirs et aux traditions de nos passés différents, à nos espérances d'avenir, nous parlons la même langue et c'est la même culture qui nous a formés. Pour la plupart d'entre vous la France est la nation avec laquelle votre peuple se sent le plus d'affinités. C'est chez nous que le plus souvent vos écrivains, vos artistes viennent chercher et trouvent la consécration de leur génie. Ne rendent-ils pas le plus indiscutable hommage au charme de notre ciel, de nos mœurs, à l'heureuse influence de notre fièvre créatrice en venant poursuivre leur œuvre parmi nous et vivre notre vie ? De même lorsque, séjournant dans vos cités d'art et de travail, nous retrouvons notre passion de beauté, de droit, de justice, les préoccupations sociales qui nous hantent, cette jovialité et ce bon sens qui s'accordent si bien avec le clair parler de France, nous avons besoin de nous rappeler les taquineries de nos douanes réciproques pour être bien sûrs que nous avons réellement franchi une ligne de poteaux frontières. Nos deux pays ont dans l'histoire des pages communes. Parfois les mêmes grands souffles les ont fait tressaillir. Aux diverses heures de tourmente, nos exilés vous demandèrent asile. Et l'on retrouve dans l'œuvre de nos peintres du XVIII^e siècle la leçon de vos glorieux artistes, Rubens, Van Dyck par exemple, auxquels le monde doit tant de joies et un si bel enseignement.

En échange, quel accueil vous avez toujours fait à nos romanciers, historiens, philosophes, poètes, dramaturges ! De tout temps vous les avez lus, commentés, applaudis. Bien que placés comme

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

à un carrefour de toutes les civilisations, c'est-à-dire en une admirable situation pour bénéficier de toutes les cultures, c'est à l'esprit français que toujours sont allées vos plus ardentes sympathies. Et à l'époque déjà lointaine où votre pays, consacrant le meilleur de ses forces à son développement économique, n'avait pas encore sa luxuriante floraison littéraire d'aujourd'hui, nos écrivains — comme d'ailleurs nos peintres, sculpteurs, musiciens, — trouvaient chez vous une patrie d'adoption. Avec quelle curiosité chaleureuse vous preniez connaissance de leurs idées, de leurs nouvelles formes d'art, de leur sensibilité, avec quelle bonne grâce vous provoquiez leurs conférences, la représentation de leurs pièces ou la récitation de leurs poèmes! Par exemple qui donc oserait nier l'heureuse influence pour la propagation de la pensée et de la littérature françaises de ce Cercle littéraire et artistique dont notre distingué représentant à Bruxelles, M. Alfred Frederix, est toujours l'actif secrétaire général? Qui donc, parmi les écrivains et les artistes français, ne se rappelle avec émotion ce glorieux Salon des XX, organisé par Octave Maus et devenu aujourd'hui sous son inspiration le triomphant Salon de la *Libre Esthétique*, où, chaque année, depuis trente ans, de si nombreux écrivains français sont venus parler de notre littérature et de notre art? Enfin quel auteur des temps héroïques du Théâtre libre et ensuite de l'Œuvre pourrait oublier les mémorables représentations du théâtre du Parc au sortir desquelles, en compagnie des plus brillants écrivains belges, de femmes artistes et passionnées pour le beau, on était convié chez M. Edmond Picard dans son superbe hôtel de l'avenue de la Toison d'or et où, devant une rayonnante *Idylle* de Jordaens, on soupait jusqu'au jour dans la plus délicieuse exaltation littéraire?

C'est en ces temps, Messieurs, que votre riche, laborieux et beau pays commençait à faire connaître au monde sa littérature personnelle, évoquant vos larges fleuves, vos plaines immenses, le mystère de vos forêts, la tragique beauté de vos pays noirs, le charme silencieux de vos béguinages et le brouhaha de vos ports, le recueillement des fêtes mystiques comme la joie truculente des liesses moins immatérielles. Jusqu'à votre puissant conteur Camille Lemonnier, seuls Charles De Coster, avec sa *Légende de Tyl Uilenspiegel*, et Octave Pirmez, avec ses *Heures de Solitude* et son *Rémo*, avaient attesté la vitalité littéraire de la Belgique. Mais voici que, puissant, humain, coloré, pittoresque, Camille Lemonnier venait, par dix ou quinze romans, d'évoquer l'âme, les mœurs et le caractère de la Belgique, de prouver au public international que votre pays avait gardé la sève ardente, la fougue, la puissance de passion et de joie dont vos grands peintres ont réjoui le monde. Puis, autour de l'*Art moderne* de Bruxelles, journal hebdomadaire d'art et de littérature fondé par Victor Arnould, Octave Maus, Edmond Picard, Eugène Robert, et qui poursuit encore avec succès sa brillante carrière, se groupe toute une ardente jeunesse de poètes, de romanciers, de critiques. On étudie, on travaille, on crée. Émile Verhaeren a déjà publié ses premiers poèmes, superbes de passion et de vie. Par d'émouvantes esquisses, Georges Rodenbach se prépare à son chef-d'œuvre de *Bruges-la-Morte*. En attendant de faire peser sur nos cœurs l'angoisse si neuve de ses drames, Maeterlinck nous offrait le régal de ses vers. Attentifs à toute la production littéraire française, Edmond Picard et ses collaborateurs habituels l'étudiaient avec conscience et avec sympathie. D'autres revues naissaient pour compléter la critique par des vers et des pages de prose. Et autour du *Salon des XX*, des conférences, des représentations fameuses du théâtre de la Monnaie, des spectacles donnés par Antoine au Parc, autour de l'*Art moderne* puis de la *Société nouvelle* et des autres revues d'avant-garde, se créait peu à peu l'atmosphère la plus propice à l'art et à la littérature. Le mouvement de création originale s'accroissait. Si bien et si vite que votre pays, naguère sans écrivains de premier rang, ne tarda pas à s'enorgueillir d'une foule de prosateurs et de poètes dont le monde connaît aujourd'hui l'œuvre ou tout au moins le nom. Vous avez donné le bel exemple d'un peuple qui, justement fier de sa merveilleuse activité économique, de sa prospérité matérielle, veut y ajouter la noble parure des choses de l'esprit et tire de son propre fonds l'embellissement littéraire de sa vie.

(La fin prochainement.)

GEORGES LECOMTE.

NOTES DE MUSIQUE

Le Deuxième Concert de la Libre Esthétique.

L'*Andante* et le *Finale* de la sonate en *La* pour piano et flûte de M. E.-B. Siefert, par lesquels débuta le concert et qui furent exécutés d'une manière charmante par MM. Peracchio et Strauwen, ont fait la meilleure impression; c'est de la musique élégante, bien écrite et d'un fort joli sentiment; le piano y fait jouer de délicieux contrepoints autour du chant mélodieux et un brin romantique qu'égrène la flûte.

Le compositeur espagnol J. Turina a été révélé l'an passé à la *Libre Esthétique* par un quintette dont nous avons parlé en termes fort élogieux (1). Cette année, une Suite pittoresque pour piano, *Sevilla*, nous le montre aussi excellent dans la musique à programme que dans la musique pure: il s'agit de petits tableaux impressionnistes dans la manière d'Albeniz et de M. de Séverac, mais traités d'une façon toute personnelle et avec un sens très vif de l'évocation et du coloris. *Sous les oranges*, le *Jeûli-Saint à minuit*, *La Feria*, tels sont les titres de ces courts morceaux qui dénotent chez leur auteur un beau tempérament d'artiste et les dons de description qui pourraient s'employer très utilement dans le drame musical. M. Peracchio mit à les exécuter une délicatesse subtile de toucher, un goût exquis et une intelligence parfaite dans la mise en valeur du détail pittoresque.

La sonate en *mi* majeur pour piano et violon de M. Jongen avait été jouée pour la première fois, en janvier dernier, à l'une des séances du Quatuor *Piano et Archets*, et l'*Art moderne* en rendit compte. Nous n'ajouterons rien à ce qu'en dit alors M. Octave Maus (2), si ce n'est que nous nous rallions entièrement à son appréciation si flatteuse pour le jeune compositeur liégeois. C'est, en effet, une œuvre où la beauté d'un travail thématique clair et abondant s'allie des qualités de sentiment de tout premier ordre; chaleur, jeunesse, tendresse, effusions saines et enthousiastes y règnent d'un bout à l'autre et donnent l'impression d'un tempérament musical dont la veine généreuse est apte à nous réserver encore nombre d'heureuses surprises. La sonate de M. Jongen fut jouée à la perfection par l'auteur et par M. Chaumont.

Le *Divertissement* pour flûte, hautbois, clarinette, basson, cor et piano de M. A. Roussel, écrit dans une note humoristique, a beaucoup de verve et de gaieté. M. Roussel utilise de façon remarquable les « attitudes comiques » des instruments qu'il met en œuvre. C'est d'un esprit fin, ironique à souhait et foncièrement personnel. M^{me} Florival et MM. Strauwen, Mirteaux, Adam, Triconi et Wauquier jouèrent ce *Divertissement* avec autant d'entrain que d'ensemble.

La partie vocale du concert comportait deux *Ariettes oubliées* de M. Debussy (poèmes de Verlaine) et deux mélodies de M^{me} Berthe Busine: *Des femmes en pleurant pissent sous ma fenêtre* et *Guitare* (poèmes d'H. Vacaresco). Bien que « Prix de Rome », M^{me} Busine renonce volontiers aux formules consacrées et traite les poèmes qu'elle met en musique avec une entière liberté de style, une hardiesse, un charme et une personnalité qui sont bien au-dessus de la moyenne.

M^{me} Renée de Madre chanta les mélodies de M^{me} Busine et de M. Debussy d'une voix très pure, avec une grâce et une distinction charmantes et de délicieuses demi-teintes.

La Société des Instruments anciens de Paris aux Concerts Durant.

On nous avait dit grand bien de la première séance organisée cet hiver par M. Durant et dans laquelle s'étaient produits M. Henri Casadesus et ses partenaires, MM. Hewitt, Marcel Casadesus, Devilliers et M^{me} Patorni. La seconde audition de ce groupe d'artistes a été un regal exquis pour tous ceux qu'intéresse l'archaïsme dans l'art.

(1) Voir l'*Art moderne* du 21 mars 1909.

(2) Voir l'*Art moderne* du 16 janvier 1910.

M. Casadesus et ses amis ont retrouvé tout un répertoire d'œuvres auxquelles le son tendre et doré des violes est merveilleusement approprié et dont la beauté et la variété ont un incomparable charme de séduction. Du délicieux Destouches (1672-1749), l'auteur d'*Omphale* et d'*Issé*, ils ont joué des airs de ballet d'une rare élégance, extraits du *Pays du Tendre*. Le *Ballet-divertissement* de Monteclair (1665-1737) est d'une piquante originalité et rappelle les plus sémillantes pièces de clavecin de Couperin le Grand. Ces deux suites de morceaux étaient jouées par le Quatuor de violes et le clavecin.

Le Quatuor seul exécuta le deuxième *quartetto* de Hasse (1699-1783), qui doit certainement dater de la vieillesse du maître car il trahit par sa forme l'influence d'Haydn ou tout au moins de ses précurseurs de Mannheim et de Vienne. L'œuvre est d'une ténuité extrême : l'*andante* est une rêverie suave d'un caractère mi-allemand, mi-italien.

M. Marcel Casadesus joua une *Suite en sol* de Gabazzi (1758-1819) pour viole de gambe : assez inégale, cette composition contient néanmoins un *Aria* d'une beauté transcendante et dont la conclusion en *smorzando* est digne des plus grands maîtres. Ce Gabazzi est pourtant totalement inconnu.

Il n'en est pas tout à fait de même d'Asioli (1769-1832) qui fut maître de chapelle à Correggio, sa ville natale, et qui vint à Paris en 1810 prendre du service auprès de l'impératrice Marie-Louise. Son *Concert* pour viole d'amour est un pur joyau, dont le paradisiaque *Aria* suffirait à lui seul à faire un chef-d'œuvre. Outre une grande sincérité d'inspiration, on y trouve des détails surprenants pour l'époque, comme par exemple l'emploi de certains intervalles grégoriens auxquels personne ne songeait plus au temps de Beethoven et que César Franck remit à la mode dès ses trios de 1841.

L'interprétation que la *Société des Instruments anciens* donne des morceaux qu'elle exécute est irréprochablement belle. Les instruments sonnent avec une suavité parfaite et le goût le plus pur préside à la compréhension des œuvres que M. Henri Casadesus a mises à son répertoire.

Le Quatuor Capet aux Concerts Durant.

M. Durant a eu l'excellente idée d'organiser trois soirées exclusivement consacrées aux principaux quatuors de Beethoven et de confier l'exécution de ces derniers au Quatuor Capet, de Paris (1). La première séance a eu lieu devant un public profondément recueilli et a obtenu le succès d'enthousiasme que méritaient à tous égards les interprétations exceptionnellement remarquables de M. Capet et de ses partenaires.

Le programme comprenait l'un des premiers quatuors (op. 18, n° 1), l'un des quatuors russes (op. 59, n° 1) et l'un des derniers quatuors (op. 127). On ne se lasse jamais d'entendre ces œuvres merveilleuses, dans lesquelles il semble qu'il y ait toujours du nouveau à découvrir. MM. Capet, Hewitt et Casadesus comprennent sans restriction qu'il s'agit là de musique « en profondeur » et qu'il importe d'en pénétrer le tréfonds pour la rendre telle qu'elle a été pensée et vécue par le maître. Aussi est-ce surtout dans les mouvements lents qu'ils ressuscitent, dans toute l'ampleur de son lyrisme, l'âme passionnément rêveuse et dramatiquement contemplative de Beethoven. La qualité presque immatérielle de leur exécution contribue aussi, surtout dans le quatuor op. 127, à dégager l'idéalité absolue des *adagio* et des *andante*, mais n'est pas sans faire quelque tort aux mouvements rapides auxquels elle enlève un tant soit peu de vigueur et de rythme. Mais peut-être est-ce la faute de la salle Patria, dont les dimensions sont un peu grandes pour la musique de chambre?

Rappelons que les deux prochaines séances du Quatuor Capet auront lieu les mercredis 6 et 20 avril. CH. V.

(1) MM. Lucien Capet, Maurice Hewitt, Henri et Marcel Casadesus.

Nous ajournons à huitaine, faute d'espace, notre chronique théâtrale.

NÉCROLOGIE

Jean Moréas. — Edouard Colonne.

La mort de Jean Moréas frappe d'un nouveau deuil les Lettres françaises. Nous apprécierons dans un article prochain la noble et belle carrière qui vient de s'achever.

Presque en même temps s'est éteint à Paris, âgé de soixante-douze ans, Edouard Colonne, le célèbre fondateur et directeur de l'Association artistique qui porte son nom. On connaît trop l'importance qu'ont prise ses initiatives dans la vie musicale parisienne pour qu'il faille les rappeler ici. Avec les concerts Lamoureux, les concerts Colonne furent depuis trente ans les éducateurs du public. De Berlioz à Debussy, de César Franck à Maurice Ravel, tous les compositeurs modernes ont été interprétés sous sa direction. Son action fut considérable sur l'évolution contemporaine et il s'employa également d'une façon utile à propager le goût de la musique classique, dont il inscrivit à ses programmes toutes les œuvres marquantes.

Depuis un an, la maladie l'avait éloigné du pupitre, où le remplaçait M. Gabriel Pierné.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 4 h. 1/2, concert annuel de la Société de musique de Tournai (Halle aux Draps). Au programme : *Godelive*, drame musical en trois actes, par M. Edgar Tinel.

Mardi prochain, 5 avril, à 2 h. 1/2 précises, troisième concert de la *Libre Esthétique* (Musée de peinture moderne), avec le concours de M. Théo Ysaye et du Quatuor Zimmer. Au programme : Quatuor à cordes n° 2 (op. 30) de B. Hollander (première audition); quatre pièces inédites pour piano de Théo Ysaye (première audition); quintette (op. 1) pour piano, deux violons, alto et violoncelle d'A. de Castillon. Prix d'entrée : 3 fr. — A 8 h. 1/2, séance de musique à la Maison du Peuple (Salle blanche), avec le concours de M^{lles} V. Bellemans et M. Laenen, MM. J. Kuhner et Renson.

Mercredi, à 8 h. 1/2, Salle Patria, deuxième séance du Quatuor Capet aux Concerts Durant. Quatuors de Beethoven n°s 4, 14 et 16.

Jeudi, à 8 heures, Salle Patria, le *Retour de Frithyof*, scènes dramatiques en neuf tableaux (soli, chœurs et orchestre) par M. Ed. Stehle, précédé d'un *Te Deum* du même auteur (première audition).

Vendredi, à 8 h. 1/2, Nouvelle Salle (11, rue Ernest Allard), concert de M^{lle} J. Samuel, violoniste, avec le concours de M^{lle} G. Cornélis, harpiste.

Dimanche prochain, 10 avril, à 2 h. 1/2, (Salle Patria), sixième concert symphonique Durant avec le concours de M. Laurent Swolfs, ténor, qui interprétera l'air d'*Écho et Narcisse* (Gluck) et le *Psaume du Prêcheur de St-Othmar* (Kienzl). Au programme orchestral : *Concerto brandebourgeois en sol* (J.-S. Bach), *Symphonie fantastique* (Berlioz) et la *Grande Pâque russe* (Rimsky-Korsakow). Répétition générale la veille, même heure.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi et la Reine, accompagnés de la comtesse van den Steen de Jehay et du commandant Tombeur, ont visité hier matin le Salon de la *Libre Esthétique*, dont les diverses sections les ont vivement intéressés par leur plan méthodique et par la valeur des œuvres qu'elles rassemblent.

Reçues par MM. Octave Maus et Adolphe Stoclet, LL. MM. ont particulièrement admiré, dans la rétrospective du Paysage belge, les belles toiles de Boulenger, Dubois, Baron, Verheyden, Degreef, Toussaint, Heynans, etc. Dans la section française, les

paysages de Corot, Diaz, Daubigny, et, parmi les impressionnistes, les *Dindons*, le *Vétheuil* et le *Canal en Hollande* de Claude Monet, les délicates notations de Vuillard, le *Matin à Pontcharra* de Guillaumin, les sites méditerranéens de Van Rysselberghe, etc.

Les œuvres de Rodin, de Charpentier, de Paul Du Bois et de Devillez ont, de même, fait l'objet d'une étude attentive, ainsi que les estampes des maîtres paysagistes japonais.

Commencée à 10 heures précises, la visite royale n'a pris fin qu'à midi.

Nous apprenons avec plaisir que M. Godefroid Devreese vient, à la suite d'un concours international qui avait réuni un grand nombre de médailleurs français, allemands, anglais, américains et belges, d'être désigné par la Société de Numismatique de New-York pour exécuter une médaille à laquelle la Société consacre une somme de trois mille dollars.

Chacun des concurrents ayant été prié de présenter au jury un ensemble de ses travaux, et non un projet spécial, le nouveau succès que vient de remporter notre compatriote est particulièrement significatif.

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique* (l'Évolution du Paysage; Exposition rétrospective des maîtres paysagistes japonais; Exposition rétrospective d'A. Charpentier). De 10 à 5 heures. Les mardis, à 2 h. 1/2, auditions musicales. Clôture le 17 avril.

CERCLE ARTISTIQUE. — Œuvres de M^{lle} L. Baldauf, MM. L. Corthals et V. Uytterschaut. Clôture le 10.

STUDIO (2, rue des Petits-Carmes). — *Cercle des femmes artistes*. Clôture le 8.

Depuis de longues années la Comtesse de Flandre s'est plu à étudier et à dessiner, en tous ses méandres et ses sites sauvages, la vallée de la Semois. Elle a réuni ainsi une série d'eaux-fortes dont l'ensemble traduit les principaux aspects de cette région pittoresque et qui vient d'être achevée. Accompagnée d'une préface due à M. Henry Carton de Wiart, elle est publiée au profit de l'*Association pour l'amélioration des logements ouvriers*.

L'album *La Semois* contient 22 eaux-fortes de 40 sur 58 centimètres. Le tirage est limité à deux cents exemplaires sur papier de Hollande van Gelder Zonen et cinquante exemplaires sur papier Impérial du Japon. Tous les exemplaires sont numérotés et portent la signature de la Comtesse de Flandre. Chaque épreuve des exemplaires sur Japon est en outre paraphée par elle. Ces exemplaires sont imprimés au nom des souscripteurs.

L'album est mis en souscription aux conditions suivantes : exemplaires sur papier Impérial du Japon, 200 francs; exemplaires sur papier de Hollande van Gelder Zonen, 75 francs. On souscrit chez G. Van Oest et C^{ie}.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu à la Monnaie la première des représentations du *Vaisseau Fantôme* en langue allemande que nous avons annoncées et qui excitent vivement la curiosité du

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

public. Il y aura foule à chacune de ces soirées, auxquelles la collaboration de M. Van Rooy assure un exceptionnel intérêt.

On répète activement *la Dorise* de M. Galeotti, qui passera vraisemblablement le lundi 11 courant.

Aujourd'hui, en matinée (1 h. 1/2), sixième représentation d'*Eros Vainqueur*, dont le succès s'affirme de plus en plus. La septième représentation aura lieu mercredi prochain, à 7 h. 1/2.

M^{lle} M. Sirtaine fera mercredi prochain, à 4 heures, à la Section du Livre et de la Presse du *Conseil national des Femmes belges* (Maison du Livre), une conférence sur *la Peinture et la Sculpture au pays de Liège, de leur origine au XVIII^e siècle*.

L'Opéra flamand d'Anvers, que dirige M. Henri Fontaine, donnera les 4, 5, 7 et 9 avril, et les 12, 13, 14 et 16 du même mois, deux cycles de la Tétralogie de R. Wagner en langue flamande. Les affiches annoncent *De Ring des Nibelings*, avec les sous-titres : *Het Rynghoud, De Walkure, Siegfried et Godendemstering*. Ce dernier n'est peut-être pas très harmonieux, mais à tout prendre il vaut *Gotterdammerung*. M. Schrey conduira l'orchestre. Le rôle de Brunnhilde sera chanté par M^{me} Feltesse. C'est évidemment la première fois que le *Ring* paraît intégralement dans cette version nouvelle.

De Paris :

La prochaine exposition du Musée Galliera, qui s'ouvrira en mai, sera consacrée à la verrerie et à la cristallerie. Cette exposition comprendra, entre autres, l'œuvre du regretté Emile Gallé.

De Rome (28 mars) :

M. Vincent d'Indy vient d'arriver à Rome, où il a été invité à diriger deux concerts symphoniques de musique française. Parmi les œuvres inscrites au programme figurent les *Variations symphoniques* de C. Franck et la *Symphonie cévenole* de V. d'Indy (soliste : M^{lle} Blanche Selva), la Symphonie d'E. Chausson, *l'Apprenti Sorcier* de P. Dukas, la musique de scène de G. Fauré pour *Pelléas et Mélisande*, deux *Nocturnes* de C. Debussy, *Soir d'été* d'A. Roussel, deux pièces de la *Suite en ré* de V. d'Indy, etc.

A l'occasion du 50^{me} anniversaire du peintre Jacob Alberts, le Cercle artistique de Flensburg organise au Musée de cette ville, du 30 juin au 4 septembre, une exposition de l'ensemble des œuvres de l'artiste. Un catalogue richement illustré servira de guide aux visiteurs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40 x 58 centimètres.
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen », numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de I à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'*Association pour l'amélioration des logements ouvriers*, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLE DE BRUXELLES

Les mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 juin
à 2 h 1/2 précises,

à la requête de M. A. Tjman, notaire, rue du Hainaut, 33, à Gand, sous la direc-
tion (et dans la Salle de ventes) du libraire-expert E. DEMAN, à Bruxelles, 80,
rue de la Montagne.

VENTE PUBLIQUE
DE

LIVRES ANCIENS

Provenant des collections

O SULLIVAN DE TERBECK (châteaux de Terdeck et de Meldert).

DEUXIÈME PARTIE

Ouvrages illustrés du XVIII^e siècle, Romantiques, Reliures, etc.

Exposition particulière du lundi 6 mai au jeudi 2 juin, de 2 à 6 heures.
Il n'y aura pas d'exposition publique.

Le catalogue, accompagné d'un album de 82 reproductions, est en distribution
chez M. le notaire Tjman, à Gand, et chez l'expert-vendeur.

Prix : 5 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PALETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à
très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront
envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la
Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant
en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges**
d'aujourd'hui (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOIS. — **Du Grotesque et du Tragique**
à notre époque (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).
Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).
Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).
Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).
Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANÇOIS DE MORNAY. — **Claudél et Saurès** (1907).
Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique et le Moderne** (1902).
Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec
une eau-forte originale d'Eugène Carrière.
Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).
Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, la Faune et le Poète**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**
Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DES

TABLEAUX

composant l'atelier

de feu ISIDORE VERHEYDEN, Galerie J. et A. Le Roy frères, rue
du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles, le lundi 11 avril 1910 à 2 heures.
Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, à
Bruxelles.

EXPOSITIONS : Particulière, samedi 9 avril 1910; publique,
dimanche 10 avril 1910, de 10 à 4 heures.

Le catalogue se distribue chez les experts pré-nommés, place
du Musée, 12, et rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

Imprimé sur papier de la Maison MOMMEN, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Jean Moréas (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Vaisseau Fantôme (OCTAVE MAUS). — Solidarité littéraire (suite et fin) (GEORGES LECOMTE). — Lysistrata (OCTAVE MAUS). — L'Unité dans l'Art (G. R.). — Notes de musique : *Le Troisième Concert de la Libre Esthétique*; *Le Quatuor Capet aux concerts Durant* (Ch. V.) — Chronique théâtrale : *Gaby* (GEORGES RENCY). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Nécrologie : *Eugène Vernon* (O. M.). — Agenda musical. — Petite Chronique.

JEAN MORÉAS

L'homme qui vient de mourir offrit un haut exemple aux générations littéraires. Sa vie fut noble et digne, fière, sans compromissions. Il vécut comme devrait vivre tout artiste et tout poète : il ne fut jamais un « homme de lettres ».

Il ne savait même pas ce que c'est qu'une intrigue. Son orgueil tranquille, naïf et délicieux, attendait l'hommage et ne s'en étonnait point. Rien ne pouvait atteindre sa sérénité antique. Quels que fussent ses succès, il leur demeurait supérieur. Et cela, c'est très rare aujourd'hui, où la moindre adulation étourdit un artiste et souvent le dévoie.

Je crois que ce qu'on a le plus admiré (parce que précisément notre époque est fort troublée et inquiète), c'est cette rectitude paisible. Jean Moréas fit son œuvre absolument comme si rien n'existait autour de lui. Il l'aurait faite telle il y a cent ans, ou dans deux cents ans, dans n'importe quel état de la société. père de vingt enfants ou célibataire. Le monde extérieur, moral ou

physique, n'avait pour lui aucune espèce de réalité. C'était un Grec venu à Paris, qu'il considérait comme une manière d'Athènes pour modernes, et sans s'occuper de rien ni de personne, en marge de tous les soucis contemporains, sans jamais se livrer non plus lui-même, il fit sur des sujets classiques des vers de plus en plus classiques, toute sa vie, avec une impassibilité auprès de laquelle celle des Parnassiens semble un enfantillage.

Une telle attitude est d'un sage, indiscutablement, elle est même d'un artiste pour peu que vous donniez encore ce nom à un homme pour qui la forme seule est importante, mais elle n'est pas d'un poète. Un poète ne peut pas rester froid. Un poète doit livrer en lui passage au flot des images et des analogies. Le fait de versifier ne doit pas être pour lui autre chose qu'un moyen, à perfectionner d'ailleurs, mais dans un sens personnel.

C'était le droit de Jean Moréas de préférer le vers classique à tout autre, mais son erreur était de n'y vouloir introduire aucune vibration qui fût sienne. Il rêvait pour son instrument une perfection de seconde main, il voulait faire penser aux poètes de la Pléiade. Mais les poètes de la Pléiade étaient déjà des copistes de l'antiquité. Le reflet d'un reflet n'est tout de même pas une image.

Encore s'il ne s'agissait que de technique, on se dirait : Chacun se sert de l'instrument qu'il veut, même s'il le prend des mains d'un maître du passé. Mais l'idéal de Moréas n'était pas non plus de chanter des choses nouvelles. Il en avait horreur. Dans ses *Stances* (son œuvre la plus émue), vous ne trouverez rien qu'une certaine désespérance stoïque et élégamment dite, avec

des images qui sont plutôt des accessoires classiques de poésie, et où jamais ne se découvre ni la vibration d'une musique, ni l'émotion d'un cœur d'homme.

Dix vers de Laforgue les valent toutes, — à tous les points de vue possible.

Dans ces conditions, serait-on tenté d'objecter, d'où vient la popularité dont il jouissait auprès de la jeunesse? Car vous pouvez lire tous les journaux : aucun qui ne relate cette popularité, aucun qui ne traite Moréas de grand poète.

Il y a plusieurs raisons. D'abord la claire et tranquille noblesse de sa vie personnelle. Un homme de qui pendant trente ans on ne peut pas dire qu'il ait commis la plus petite vilénie impose aux plus blasés. Puis son indifférence magnifique envers toutes les tentatives faites autour de lui ne pouvait, s'adressant à tout le monde, froisser qui que ce fût. Il n'avait donc ni calomniateurs, ni ennemis. Le caractère impersonnel de son œuvre n'appelait ni l'improbation, ni l'approbation. Aucune autre œuvre ne s'en trouvait ni infirmée, ni confirmée. Il y avait par conséquent des chances pour qu'elle réunît dans une sorte d'entente neutre et négative les suffrages de ces féroces et vaniteux écrivains qu'on appelle les poètes modernes.

Mais la raison profonde, essentielle, c'est que les Français n'ont pas le sens de la vraie poésie. Et je crois bien qu'ils ne l'auront jamais. Ils appellent grands poètes les grands rhéteurs : on ne les fera jamais sortir de là. Le gros public admire M. Rostand, qui versifie avec les apparences de la perfection des sentiments banals et gentils. Le public d'élite admirait Jean Moréas, qui fit des vers parfaits et froids sur des sentiments nobles et froids, en lui donnant en outre le plaisir, raffiné, d'une reconstitution archaïque. Mais, vulgaire ou distingué, le public français ne va pas d'instinct vers la poésie. Il va vers l'éloquence.

Il est dommage qu'une pudeur excessive ait interdit à Jean Moréas de chanter les émotions profondes de sa propre vie. Il eût fait d'immortelles choses, car cette vie de héros qui s'acheva en martyr fut son plus beau et son plus grand poème, — son œuvre vraie.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE VAISSEAU FANTÔME

La nef aux voiles de sang, à la mâture de ténèbres, qui fleurit le soufre et la damnation, a ramené parmi nous, dans le fracas de la tempête orchestrale que surpassa le bruit des acclamations, l'Éternel Errant. L'antagonisme de l'ombre et de la lumière, le triomphe de celle-ci sur celle-là, le geste de rédemption accompli par Senta, tous les symboles que sertit le poème inspiré à Richard Wagner par la légende populaire exercèrent, cette fois, leur action. Et malgré les lézardes qui balafrent une partition hétérogène, à la façade fleurie de fioritures rossiniennes, le succès de

l'œuvre fut éclatant. Pour faire oublier le manque de flair qu'il montra jadis en sifflant Wagner (car Wagner fut sifflé à Bruxelles, ne vous en déplaise), le public accueille désormais avec un enthousiasme égal tout ce qui, bon ou mauvais, porte la signature du maître. Gageons que *Rienzi*, que les *Fées* même feraient aujourd'hui salle comble!

En avril 1872, lorsqu'il fut créé à la Monnaie, le *Vaisseau Fantôme* fit fuir les spectateurs. En avril 1910, ceux-ci s'arrachent à l'envi les derniers billets (à prix doublés) sous l'œil narquois de Jean Cloetens, qui préside au triomphe avec l'impassibilité qu'il opposa naguère au désastre. Ah! que son cœur de contrôleur général doit être bardé de philosophie et cuirassé de dédain!

Entre ces deux points extrêmes du thermomètre de la recette, — congélation du mercure et ébullition des liquides, — il y eut, en mars 1890, une étape. Franz Servais, alors chef d'orchestre de la Monnaie, risqua un *Vaisseau Fantôme* avec Renaud, M^{me} Fiérens, MM. Bourgeois, Delmas, Isouard. Mais les wagnériens d'alors l'étaient « trop » pour accueillir avec entrain un opéra composite que les pyrotechnies tétralogiques avaient rejeté dans l'ombre. Et l'armée des antiwagnériens maintenait obstinément ses positions défensives...

Aujourd'hui, le désarmement est général. Une compréhension plus exacte, une appréciation plus équitable ont rapproché les adversaires. Le temps, comme toujours, eut raison des divergences d'opinions basées sur d'injustes préventions. Et ce nivellement place le *Vaisseau Fantôme* à son rang, — celui d'un ouvrage de transition conçu selon l'esthétique en honneur à l'époque où il fut composé (1841) mais que traverse déjà le souffle puissant des réformes dramatiques et musicales qui, bientôt après, vont transformer le théâtre lyrique. Si la forme des airs, divisés en couplets, si certaines cadences, si l'essence mélodique de la partition rappellent, en maintes pages, l'italianisme en vogue au milieu du XIX^e siècle, tels récits, tragiques et sombres, du Hollandais, tels élans de la jeune fille exaltée qui suivra l'Inconnu jusque dans la mort, tels passages symphoniques profondément évocatifs révèlent un idéal nouveau et ne sont pas inférieurs aux plus belles inspirations de *L'Anneau du Nibelung*.

Ajoutez-y la hardiesse, l'originalité, l'émouvante beauté de la conception dramatique, ramenée à un drame psychologique, et dont Caulle Mendès a pu dire : « Nous n'ignorons pas que, depuis l'époque à laquelle il écrivit le *Vaisseau Fantôme*, Richard Wagner a produit des œuvres plus parfaites, plus conformes dans toutes leurs parties à l'idée qui gouverna sa vie artistique; mais le Hollandais et Senta sont deux conceptions qui n'ont pas été surpassées... Nous croyons sincèrement que pour rencontrer dans une tragédie une telle hauteur de pensée, une telle simplicité de moyens, une telle intensité d'épouvante, il faudrait remonter aux plus nobles chefs-d'œuvre des grands tragiques grecs (1) ».

On a considéré le *Vaisseau Fantôme* comme un acheminement de la pensée musicale de Wagner vers *Tannhäuser* et *Lohengrin*. Il semble, à réentendre attentivement l'œuvre, que celle-ci annonce déjà la *Walkyrie* et le *Crépuscule des dieux*, dont la composition hantait d'ailleurs l'esprit du maître à l'époque où il acheva sa légende maritime. La façon d'écrire, à découvert, certaines parties d'instruments, les inflexions expressives du récit, si fidèlement moulées sur le rythme du discours, la couleur tour à tour sombre et lumineuse de l'orchestration, dont les timbres sont

(1) *Revue Wagnérienne*, 1886, p. 12.

toujours judicieusement choisis pour créer une atmosphère de mystère ou envelopper l'action de clarté, tout, dans les pages qui échappent aux conventions de l'opéra, rapproche le *Vaisseau Fantôme* des drames définitifs qui expriment intégralement le génie de Wagner. A cet égard, l'œuvre a plus qu'un intérêt historique, et l'on comprend qu'elle ait, même à Bayreuth, excité l'enthousiasme des spectateurs.

Elle bénéficia, au surplus, lors de sa création sur la scène sacrée, d'une interprétation de premier ordre grâce au concours de M. Anton Van Rooy, qui imprima au Marin maudit un caractère tragique d'une exceptionnelle intensité. Il semble avoir élevé si haut la puissance expressive que nul, après lui, ne pourra se risquer sans témérité à reprendre son rôle.

C'est avec joie qu'on le vit à Bruxelles, drapé de la cape noire et coiffé du feutre aux larges ailes, débarquer du vaisseau fantastique par une nuit de tempête et s'incliner dévotieusement vers le sol qu'une implacable destinée le condamne à ne fouler qu'après avoir erré sept ans sur les mers... Dès cet instant, il avait conquis la salle. On admira sans réserve son jeu sobre, la noblesse de ses attitudes, la ferveur d'un art qui puise sa force émotive aux sources les plus pures, dédaigneux des moyens faciles et des effets contestables. A ses côtés, des partenaires dignes de lui, venus d'Allemagne et d'Autriche : M^{lle} Lucie Weydt, cantatrice et tragédienne de haut style, simple dans ses gestes, superbe au moment où la soudaine apparition de l'étranger lui arrache un cri déchirant, mais dont une émission défectueuse, malheureusement habituelle aux chanteuses germaniques et qui consiste à prendre les sons par le dessous, altère parfois, dans les passages de douceur principalement, la limpidité de la voix ; M. Bender, une basse magnifique ; M. Gentner, ténor au timbre harmonieux mais acteur médiocre. M. Dua, qui chante en allemand avec une remarquable facilité, a donné beaucoup de charme aux couplets du pilote et M^{lle} Montcourt, dans le rôle épisodique de Mary, a complété cet excellent ensemble.

Sous la ferme et consciencieuse direction de M. Sylvain Dupuis, l'orchestre et les chœurs ont été remarquables de précision, de sonorité et de justesse. L'ouverture, admirablement interprétée, a valu à M. Dupuis une ovation bien méritée. Et la direction du théâtre a droit à tous éloges pour le cadre pittoresque, d'une illusion parfaite, qu'elle a donné à la mise en scène. Le décor de la crique rocheuse dans laquelle, parmi les flots agités, évoluent le bâtiment norvégien et celui du capitaine hollandais, est l'une des plus belles réalisations accomplies à la Monnaie. Le lever du jour sur un ciel soyeux, d'un azur immatériel, le mouvement rythmique des vagues, le vol des mouettes, le sifflement du vent, le balancement des embarcations, tout contribue à donner au tableau une saisissante impression de vérité.

OCTAVE MAUS

SOLIDARITÉ LITTÉRAIRE (1)

Discours prononcé par M. GEORGES LECOMTE, président de la Société des Gens de Lettres, au banquet donné le 14 mars à Paris par cette Société en l'honneur de la Littérature belge.

C'est alors qu'autour de Camille Lemonnier, poursuivant avec éclat son œuvre de vie et de vérité ; autour d'Émile Verhaeren, évoquant avec son fougueux lyrisme les tragiques aspects de la

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

vie moderne ou la grandeur des paysages de chez vous ; autour de Georges Rodenbach, égrenant la fantaisie joyeuse des carillons, sur le sommeil des canaux où semblent se refléter le silence et la vieillesse des cités mortes ; autour de Maurice Maeterlinck, nous faisant percevoir avec une si angoissante poésie le mystère qui nous enveloppe, étreignant nos cœurs avec toutes les secrètes influences dont nous sommes sans cesse frôlés ; autour de Georges Eckhoud, puissant romancier, d'une couleur si riche et si ardente, qui évoque la vie moderne avec l'âme passionnée d'un écrivain de la Renaissance anglaise ou italienne ; autour d'Edmond Picard, ardent critique et dramaturge novateur ; autour de Van Lerberghe, d'Albert Giraud, de Gilkin, d'Albert Mockel, de Max Elskamp, d'André Fontainas, de des Ombiaux et de tant d'autres que, pour être juste, il faudrait pouvoir citer, quel éveil de beaux jeunes talents dont on suit la croissante évolution avec la plus sympathique curiosité !

Dès les premières surprises de cette floraison, comme les écrivains de France s'empressèrent d'en saluer la beauté neuve et les riantes promesses ! Reconnaissants du chaleureux accueil qu'eux-mêmes ou leurs livres avaient toujours reçus chez vous, avec quelle joie ils signalèrent à l'élite lettrée, puis à l'immense public, ces romans, ces poèmes et ces drames où, dans la langue de notre pays, s'exprimaient d'une manière si originale la pensée et la sensibilité du vôtre ! Je suis bien sûr que, par exemple, aucun de vous n'a oublié les enthousiastes et retentissants articles où l'un de nos plus grands écrivains français, Octave Mirbeau, révélait au monde la poésie angoissante des drames de Maeterlinck, le charme mystérieux de la prose et des vers de Rodenbach, la puissance évocatrice de Verhaeren et aussi toute la vérité humaine, exprimée avec tant de grandeur simple, dans l'œuvre de votre glorieux sculpteur Constantin Meunier.

Aujourd'hui la Société des Gens de Lettres se fait un plaisir de vous fêter à son tour, vous, mon cher Camille Lemonnier, auquel, avec tant de joie, nous avons déjà rendu solennellement hommage et qui êtes des nôtres ; vous, mon vieil et glorieux ami Émile Verhaeren, que nous serions si heureux de compter parmi les nôtres. C'est avec beaucoup de regret qu'elle salue les places vides d'Edmond Picard, le passionné doyen de vos luttes littéraires, d'Octave Maus, l'inlassable champion d'art moderne, de Maurice Maeterlinck qui, dans l'étude des réalités du monde, dans ses descriptions de la vie des abeilles et des fleurs, apporte autant de poésie et de lyrisme qu'il en montrait naguère dans l'évocation des puissances invisibles.

Mais en revanche, comme il nous est agréable de saluer, en la personne du Chargé d'affaires de Belgique à Paris, M. le comte d'Arschot-Schoonoven, — lui-même un poète et un écrivain, — qui veut bien présider ce banquet en l'honneur de la littérature belge, de saluer, dis je, le gouvernement d'un pays ami de la France et hospitalier aux choses de France.

Et avec quel plaisir nous voyons aussi à notre table, en même temps que les célèbres écrivains de la première équipe, des critiques réputés, ayant au dehors comme chez eux la plus légitime autorité et qui toujours, non seulement avec le meilleur esprit de justice mais avec bienveillance et avec sympathie, consacrent de si belles études à la littérature française : le savant philologue Maurice Wilmotte, professeur à l'Université de Liège et directeur de la très importante *Revue de Belgique*, qui, tout en poursuivant ses travaux sur la langue française du moyen-âge, étudie avec tant de discernement et de goût les écrivains français contemporains et, de toutes ses forces, avec tout le prestige de sa science et de son talent, est l'un des plus énergiques défenseurs de la pensée et de la langue françaises en Belgique ; M. Eugène Gilbert, l'éminent professeur de l'Université de Louvain et critique littéraire de la *Revue Générale* de Bruxelles, dont l'ouvrage sur la littérature belge est devenu classique pour tous ceux qui veulent être bien renseignés et dont les écrivains français peuvent sans cesse apprécier la rectitude de jugement, la pénétration, le délicat sentiment de la beauté et l'ouverture d'esprit ; M. Dumont-Wilden, collaborateur d'innombrables journaux et revues belges, et aussi de certaines revues parisiennes, qui, après avoir consacré de si fortes études à notre XVIII^e siècle français, suit avec une si sympathique attention la production littéraire de notre pays,

auquel il est si passionnément attaché et se révèle à ses compatriotes par tant d'articles éloquentes et persuasifs.

Nous sommes également ravis de recevoir pour la première fois au milieu de nous M. Carton de Wiart, député au Parlement belge et romancier de talent qui, cet après-midi même, vient d'être agréé comme adhérent à la Société des Gens de Lettres.

En're nous, chers confrères de Belgique, que de liens, que de souvenirs ! Cette intimité d'esprit et de relations nous est, aux uns comme aux autres, si précieuse que nous devons savoir la défendre avec prévoyance et avec fermeté. Ne laissons rien faire qui nous puisse désunir !

Unissons-nous pour lever respectueusement nos verres à la santé de S. M. le Roi Albert, ami de la littérature française, protecteur avisé des lettres et de l'art, qui, l'année dernière, comme prince héritier, se fit honneur de venir présider à l'Hôtel de ville de Bruxelles la grande fête donnée au poète Emile Verhaeren, et de S. M. la Reine Elisabeth dont les écrivains de Belgique vantent avec raison la haute culture, le goût et la ferveur artistiques.

En buvant à la santé de M. le comte d'Arschot-Schoonoven, président de ce banquet, nous le prions de vouloir bien transmettre à LL. MM. le Roi et la Reine des Belges le salut de la littérature française.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, haut nos verres en l'honneur de Camille Lemonnier, d'Emile Verhaeren, ces puissants lyriques des Flandres, en l'honneur de Maurice Maeterlinck, l'émouvant poète de la *Princesse Maleine* et de la *Vie des Abeilles*, d'Edmond Picard et d'Octave Maus, chaleureux apôtres d'art moderne, de Maurice Wilmotte, Eugène Gilbert et Dumont-Wilden, précieux défenseurs des Lettres françaises et critiques clairvoyants, en l'honneur de la littérature belge aujourd'hui si riche, si variée, si rayonnante, en l'honneur surtout de l'intimité franco-belge qui nargue à jamais toutes les menaces d'impôts saugrenus, injustes et dangereux d'où résulterait nécessairement une rupture intellectuelle entre nos deux pays.

GEORGES LECOMTE

LYSISTRATA

A quelle année faut-il remonter, mon cher Donnay, pour épingle d'une date certaine dans la trame de nos souvenirs la première représentation de *Lysistrata* ? Je préfère, — et vous partagerez ce désir, — ne pas soulever les voiles qui recouvrent ce passé où dort notre jeunesse. En ce temps-là, Donnay, votre habit n'était pas brodé de palmes vertes... Le *Chat-Noir*, qui recevait vos premières confidences et s'éclairait de l'humour de vos chansons, ne tolérait les palmes que sur les basques des garçons qu'il enrôlait pour servir aux poètes la bière écumante et annoncer à haute voix l'arrivée des hôtes de marque. Que les temps sont changés !

Mais si nos cheveux grisonnent, — et cela se voit plus chez vous, qui êtes brun ! — votre *Lysistrata* a gardé une inaltérable fraîcheur. Je redoutais un peu de la revoir. Je craignais la surprise mélancolique de retrouver sous le bonnet d'une ouvreuse de loges une de nos folles amies du Moulin de la Galette. Craintes chimériques, que dissipèrent, dès le lever du rideau, l'ironie légère de votre style et l'atticisme de votre esprit. Ces qualités-là sont des élixirs d'éternité. Et loin de marquer une époque, comme les fantaisies trop directes par quoi Meilhac et Halévy chantèrent le Crépuscule des Empereurs, votre comédie résiste au temps parce qu'elle est de tous les temps. Le passé n'y est évoqué que pour railler avec plus de malice le présent. Et *Lysistrata*, et *Lampito-au-Tempérament excessif*, et les conquêtes amoureuses d'Agathos, et l'ingénuité de Callyce, et l'intimité d'Hirondelle et de Rosée, tous ces personnages en chlamydes et en peplums, toutes ces inventions burlesques, si hardies et si contenues à la fois, dont le libertinage ne dépasse jamais les limites du goût, gardent, à travers les années, leur actualité.

Vous avez écrit des pièces sérieuses. Presque toutes ont atteint

la célébrité. Mais je gage que c'est à votre *Lysis*, à ce premier pas dans la vie dramatique qui vous porta aux honneurs et à la renommée, que va votre plus reconnaissant souvenir. Ce fut le sourire de votre printemps, et ce sourire illumine encore une carrière qui compte de si nombreux succès. Caché dans une baignoire, vous avez dû, mon cher Donnay, vous divertir mercredi dernier ainsi qu'autrefois aux facéties qu'enfanta votre imagination satirique et galante. Cette joie, vos auditeurs la partagèrent tous : ils vous le prouvèrent par leurs applaudissements.

Avec votre modestie habituelle, vous me criâtes à la sortie : « Ont-ils bien joué, hein ? Et est-ce magnifiquement monté ! » Oui, Félyne est une belle artiste, dans les deux acceptations du terme, et ses camarades l'entourent de grâce et d'élégance. Oui, Mauloy est un superbe Agathos. Oui, Victor Reding a brillamment présenté *Lysistrata*, le divertissement qu'il y a introduit est joliment réglé et l'orchestre de François Rasse est plus qu'honorable. Mais ce qui domine l'interprétation, je tiens à le rappeler ici car vous vous êtes enfui avant que j'aie pu vous le dire, c'est le talent que vous avez si généreusement dépensé dans ces quatre actes délicieux et fous, que traverse d'une exubérante gaité la verve comique d'Aristophane.

OCTAVE MAUS

L'UNITÉ DANS L'ART

M. Fierens-Gevaert a fait mardi, sous ce titre, au Palais des Arts, une causerie qui mérite de ne point passer inaperçue. Le conférencier a exposé avec éloquence quelle était l'ancienne conception de l'Art, celle des Grecs, celle des artistes de la Renaissance, et a montré que, selon cette conception, la beauté devrait également imprégner toutes les manifestations de la vie. Tous les arts se proposaient un but commun qui était d'élever l'homme et d'embellir son séjour, et l'Art se retrouvait dans la forme d'une coupe ou d'une clé, aussi bien que dans l'œuvre du peintre ou de l'architecte. Aujourd'hui, les arts se sont désunis et marchent chacun dans sa voie propre. Il faut en revenir cependant à l'ancienne conception, qui était la bonne. C'est ainsi que la Peinture doit entretenir des rapports étroits avec l'Architecture, car son rôle principal est d'orne les monuments. Chez nous, de grands artistes ont conquis ce rôle de la Peinture : les Delville, les Montald, les Ciambertani, les Fabry. Malheureusement, on ne les soutient pas, et il va se produire notamment cette chose étonnante qu'on ne verra les œuvres de ces maîtres ni au Solbosch, ni au Cinquantenaire, pendant l'Exposition universelle qui s'ouvrira bientôt. Celle-ci, d'ailleurs, nous exhibera une foule de reconstitutions architecturales, mais ne s'ennoblira d'aucune tentative d'un art nouveau, spécial à notre temps et à notre pays. Et pourtant les expositions de Milan et de Venise avaient prouvé que les Belges sont à la tête du mouvement de rénovation esthétique qui bouleverse en ce moment les habitudes académiques ! Il est regrettable, vraiment, que l'Exposition universelle de Bruxelles ne leur ait pas donné l'occasion d'affirmer derechef le rang qu'ils ont su conquérir.

La causerie de M. Fierens-Gevaert a été longuement applaudie. Elle a produit une profonde impression sur le nombreux public qui y assistait.

G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Le Troisième Concert de la Libre Esthétique.

Le deuxième quatuor à cordes (op. 30) de M. B. Hollander, par lequel débutait le concert, est une œuvre dans laquelle l'écriture classique ne nuit pas à la spontanéité du sentiment : ce dernier, bien qu'abstrait et indéfini, n'en est pas moins d'une noble élévation dans les mouvements lents et d'une fraîcheur juvénile dans les mouvements vifs. On ne peut guère trouver dans cette composition des qualités transcendantes d'originalité : elle appartient à la catégorie des œuvres bien faites, élégantes et distinguées sans superficialité, intéressantes surtout par l'ingéniosité de leur

facture et par le charme de leurs détails. Le Quatuor Zimmer lui donna une interprétation fort délicate et d'un joli nuancé.

Les *Quatre Pièces* pour piano de M. Théo Ysaye (*Prélude, Nocturne, Barcarolle et Danse*) ont ceci de particulier qu'elles sont conçues au rebours de ce qui est un « thème varié ». Dans la variation ordinaire, la mélodie ou tout au moins sa base harmonique ne change point : seule la figuration diffère de variation à variation ; dans les pièces de M. Ysaye, par contre, la préoccupation de synthèse se marque par l'emploi de figures d'accompagnement pittoresques qui réapparaissent comme une sorte de leit-motiv dans chacune des quatre pièces, dont le plan thématique respectif est entièrement différent. Il en résulte une remarquable unité « d'atmosphère » inspirée sans doute par la vision d'un même paysage qui sert de cadre toujours identique aux rêves successifs conçus par l'imagination du musicien. Et s'il faut en croire la délicate fluidité de la principale figure d'accompagnement, il doit certainement y avoir de l'eau dans ce paysage (1). M. Théo Ysaye exécuta lui-même, avec une virtuosité accomplie, ces charmantes pièces si finement ciselées et d'un impressionnisme si évocateur.

Pour finir, MM. Théo Ysaye, Zimmer, Ryken, Baroen et E. Doehaerd interprétèrent avec une conviction émue l'admirable *Quintette* (op. 1) d'A. de Castillon (1838-1873), composition d'une technique aussi parfaite que n'importe quelle œuvre de musique de chambre d'un Mendelssohn ou d'un Brahms, mais d'une expressivité autrement intense et vigoureuse. On rendra un jour universellement justice à ce premier élève de César Franck, le seul Français qui sut, avec Berlioz, écrire des « œuvres », dans toute la force du terme, pendant la période du second Empire, si lamentable au point de vue musical.

Le Quatuor Capet aux concerts Durant.

La deuxième séance n'a pas eu moins de succès que la première, et pour cause : MM. Capet, Hewitt et H. et M. Casadesus montrèrent une fois de plus, par leur interprétation des quatuors op. 131 et 135 de Beethoven, qu'ils connaissent à fond les ressorts secrets qui donnent à cette musique sa puissance et son inépuisable force de séduction.

Je les ai moins aimés dans le quatuor op. 18 n° 4 (l'un des premiers), dans lequel ils ont mis quelque nervosité, et exagéré la rapidité de certains mouvements. Mais cela est de nulle importance, quand on considère à quel point ils comprennent les derniers quatuors et ce qu'ils en tirent.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Gaby.

On a beaucoup ri, à l'Alcazar, à la première de *Gaby*. On n'avait plus ri autant, au théâtre, depuis le *Mur de marbre*. M. Georges Thurner, l'auteur de *Gaby*, serait-il un auteur belge, ou bien aurait-il collaboré avec M. Bonmariage ou M. Giraud ? En tout cas, sa pièce autorise les pires suppositions.

Gaby est une comédie en trois actes. Au premier, nous sommes chez Gaby et son mari, à la campagne. Le mari de Gaby, industriel, est une sorte d'imbécile amoureux et craintif qui redoute toujours que sa femme s'ennuie aux champs. Mais Gaby ne s'ennuie pas, car le docteur et sa femme, deux vieillards aimables, lui font trouver le temps court. La femme du docteur surtout l'adore. Et voilà que leur fils, jeune médecin, revient passer ses vacances auprès d'eux. Ce sera un joyeux compagnon de plus dans leur petite société provinciale. Le jeune homme fait son entrée. O surprise ! Déjà Gaby et lui se connaissent. Quelques mois auparavant, en wagon, le jeune homme a eu l'occasion de refermer la portière

(1) Nous rencontrâmes, en effet, l'été dernier, M. Théo Ysaye sur les rives du Léman, à Saint-Gingolph, où il était installé. Parions que c'est dans ce site délicieux qu'il écrivit ces quatre pièces, où chantent les voix du lac. (N. D. L. D.)

qui s'était ouverte, tout contre Gaby, en pleine marche du train. La jeune femme avait eu très peur et ce simple geste du jeune médecin avait pris dans son souvenir une importance extraordinaire. Aussi à peine l'a-t-elle revu qu'elle se sent vraisemblablement émue plus qu'il ne conviendrait, car elle s'empresse de lui demander de ne jamais flirter avec elle et d'être son ami franchement et sans arrière-pensée. Cette singulière confiance n'a pas l'air d'étonner beaucoup le jeune homme, qui lui promet tout ce que veut Gaby. N'est-il pas fiancé, d'ailleurs, et le 8 août prochain ses fiançailles ne seront-elles pas rendues officielles ? Tout est donc pour le mieux.

Sécurité trompeuse, hélas ! Au deuxième acte, nous sommes à cette date fameuse du 8 août, et la femme du docteur, fort soucieuse, est toute aux préparatifs du dîner de fiançailles qui doit avoir lieu le soir même. Son fils l'inquiète : elle a deviné qu'il aime Gaby. Fort maladroitement, il lui avoue son amour et lui fait une confession qu'une mère, dans la réalité, n'aurait pas écoutée plus d'un instant. Cette mère a écouté la confession tout entière, s'indigne, se fâche, exige une séparation immédiate des deux amoureux. Comme par hasard, Gaby survient : scène d'amour entre les deux jeunes gens, qui prouve à tout le moins que, s'ils s'aiment, c'est jusque là, en tout bien tout honneur. Et alors on ne comprend plus très bien la grande colère de la maman. Mais elle revient, la maman, et elle attaque Gaby. Celle-ci, atterrée, se borne à répondre : « Oui, madame ! » à tout ce que lui dit son interlocutrice irritée. Ces « Oui, madame, » répétés une quinzaine de fois, ont beaucoup amusé la salle. Finalement, par une volte-face inouïe, la mère furieuse, au contact de la douleur de Gaby, se change en une plaintive agnelle. Oui, elle exigera la séparation des coupables, mais seulement jusqu'au lendemain matin ! Et comme son mari, stupéfait, veut lui expliquer que ce n'est pas là une solution, elle s'emporte et s'écrie que c'est déjà bien assez comme cela, que ces pauvres enfants s'aiment et souffrent, et que c'est bien dommage qu'ils soient honnêtes et ne puissent pas faire ce que tant d'autres n'eussent point manqué de faire à leur place. Et voilà de la morale ultra-moderne, ou je ne m'y connais pas ! Cette fin d'acte a sombré dans une douce et unanime gaîté.

Au troisième, ne pouvant réussir à être l'un à l'autre, les amants vont fuir ensemble. Mais le mari, qui ne se doute de rien — c'est son rôle de mari ; cependant il est tout même un peu plus bête que nature ! — survient par hasard au moment suprême, et se met à faire de sa femme, au jeune docteur, un éloge aussi chaleureux qu'intempestif. Gaby entend tout, ne peut résister à l'émotion qui l'étreint et accourt se jeter... dans les bras de son mari ! Elle ne le quittera pas. Elle ne le trompera pas non plus. Et qui, dans tout cela, est la tendre victime ? Le jeune docteur qui n'a plus ni maîtresse, ni fiancée, et qui s'en retourne tout seul chez son papa et chez sa maman !

Cette pièce, qui se propose d'être sentimentale et qui n'est que comique — involontairement — est une erreur de M. Georges Thurner à qui nous devons le *Passe-Partout*, une comédie fort intéressante qui fut jouée l'an dernier aux Galeries. *Gaby* est bien jouée à l'Alcazar par M^{me} Suzanne Munte, MM. Hauterive, Bosc et Paulet.

GEORGES RENCY

LA MUSIQUE A LIÈGE

Les morts vont vite, dit la ballade de Burger ; or, voici le mois de mars enterré. Ressuscitons-le en quelques lignes ! — Bon souvenir du Concert des amateurs, ceux-ci bien stylés par M. Robert. *Aspiration*, de Léon Du Bois, est à citer pour sa belle tenue. M^{me} Paardekooper, de La Haye, est une cantatrice de style et de méthode qui a également ravi le public dans le Haendel, le Schumann, le Brahms, le Wolf, le Strauss. M. Schkolnick, disciple de Thomson, fait honneur à son maître. Émouvant, pur et énergique dans le Bruch, habile dans les *Sorcières* de Paganini arrangées par Thomson, il mérita les ovations spontanées de la salle entière.

Le troisième grand concert symphonique de M. Debeve fut un triomphe à tous égards : public surabondant, enthousiaste, élégant ; programme bien coordonné, solistes éminents. La sym-

phonie n° 3 de Saint-Saëns eut les honneurs de longs applaudissements; la grande ligne et les détails avaient été également étudiés. Que dire ensuite du trio Casals, Cortot, Thibaut qui n'ait été écrit? Leur collaboration fréquente a unifié leurs qualités, et c'est merveille de suivre cette trinité géniale à la recherche du vrai et du beau. M. Cortot fut personnel, neuf et très libre en ses *rubato* dans la *Polonaise* de Chopin; M. Thibaut aussi énergique que M. Casals dans le double concerto de Brahms. Ce sont là des fêtes mémorables.

Le Quatuor Charlier donnait du Mozart, du R. Strauss et du Schumann à la séance Dumont-Lamarche. Le quatuor en *fa* mineur du dernier et l'improvisation de la sonate en *mi* bémol, avec M. Henrion au piano, furent surtout remarquables.

Le deuxième et dernier concert du Conservatoire était consacré à deux reprises: *Psyché* et trois fragments des *Béatitudes* de César Franck. A part les chœurs d'hommes, rien ne fut digne du grand maître liégeois. Notons toutefois que M^{lle} Salmon, MM. Massart et Malherbe firent preuve de qualités distinguées et sérieuses.

L'*Amicale des anciens élèves de l'École moyenne* avait prié M. le professeur Dwelshauvers d'expliquer la naissance du style musical moderne; il l'a fait en un style si clair, avec une méthode si profonde et si sûre que tout le monde a été charmé de comprendre aisément des choses en réalité assez obscures pour les demi-profanes. Des exemples, bien choisis et plus ou moins attrayants, de Bach, Monteverde, Peri, Caccini, Pergolèse, Hamal, A. Scarlatti, Stanitz et Haydn furent interprétés avec talent par M^{me} Fassin, MM. Jaspas, Maris, Bauwens, Foidart et Vrancken. L'initiative de cette société aura des imitateurs, sans doute, et nous l'espérons, une suite féconde.

GEORGES RITTER

NÉCROLOGIE

Eugène Vernon.

On nous annonce de Paris la mort d'Eugène Vernon, l'auteur d'un très curieux roman, *Gisèle Chevreuse*, dont le style haché, tout en phrases brèves, souleva il y a quelques années de vives discussions. Par sa sensibilité et son imagination, l'œuvre s'élevait bien au-dessus de la production courante. L'auteur y marquait, avec un penchant pour les évocations d'un XVIII^e siècle galant et aristocratique, des dons précieux d'observation. Peintre, on l'eût rapproché de Charles Conder, petit-fils spirituel de Watteau.

Eugène Vernon est mort à Arcachon, succombant aux suites d'une pneumonie. Sa profession de médecin l'avait, nous écrivions, averti de sa fin prochaine. Il avait fixé la date de sa mort aux environs du 13 avril, mais des troubles au cœur rapprochèrent l'échéance, et la fin d'Eugène Vernon fut brusque et sans souffrance.

On l'inhuma dimanche dernier au Père-Lachaise.

O. M.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, sixième concert symphonique Durant, avec le concours de M. Laurent Swolfs, qui chantera, avec orchestre, pour la première fois à Bruxelles *Echo et Narcisse* de Gluck, le *Psaume du Prêcheur de St-Othmar* de Kienzl et *Le Roi Saül* de Moussorgsky, instrumenté par A. Glazounow. (Salle Patria.) — A Liège, à 3 h. 1/2, concert du Conservatoire sous la direction de M. Ch. Radoux: Symphonie en *ut* majeur (Léon Delcroix); *Christine*, adaptation musicale pour orchestre (G. Huberti); Concerto en *la* mineur pour piano et orchestre (C. Smulders). Soliste: M. M. Jaspas; *Le songe de Pauline* (E. Tincl).

La section bruxelloise de la *Mutuelle Congolaise* organise pour demain, lundi, à 8 h., à la Grande Harmonie, un concert au bénéfice de sa caisse de secours avec le concours de M^{mes} Dar-

denne et N. Rosenbaum, cantatrices, Florival-Tayenne, pianiste et de MM. Cholet, violoncelliste, G. Culot, baryton, et de l'*Union Artistique*, chorale mixte sous la direction de M. H. Carpay. — Le même soir, à 8 h. 1/2, récital de M^{lle} G. Lievens, pianiste, à la Salle Patria.

La *Libre Esthétique* clôturera mardi prochain, 12 avril, à 2 h. 1/2, la série de ses auditions de musique nouvelle par une séance donnée à la mémoire des compositeurs Albeniz et Bordes, morts tous deux l'année dernière. M^{lle} Blanche Selva, professeur à la *Schola Cantorum* de Paris, reviendra tout exprès pour participer au concert, qui groupera en outre, comme interprètes, M^{lle} Marguerite Rollet, cantatrice, M. V. Houx, baryton, M. A. Strauwen, flûtiste, professeur au Conservatoire de Gand, et l'excellent Quatuor Zimmer. Au programme: la *Suite basque* pour flûte et quatuor à cordes de Bordes, les *Fantaisies rythmiques*, le *Caprice à cinq temps* et des mélodies du même auteur; d'Albeniz, une série de pièces pour piano extraites des *Chants d'Espagne*, d'*Iberia*, etc. Prix d'entrée: 3 fr.

Jeudi, à 4 h. 1/2, au Cercle artistique, deuxième séance de musique de chambre (Piano et Archets). Quintettes de Schumann et de Dvorak; trio (op. 9 n° 2) de Beethoven.

Dimanche 17, à 3 h. 1/2, à la Salle Patria, deuxième exécution de la *Passion selon saint Jean* par la Société J.-S. Bach avec le concours de M^{mes} Ohlhoff (Berlin), E. Schünemann (Berlin); MM. G. A. Walter (Berlin), G. Zalsman (Haarlem) et Ed. Jacobs (Bruxelles). Clavecin, M. G. Minet. Orgue, M. Janssens. Chœurs et orchestre de la société sous la direction de M. A. Zimmer.

L'École de musique de Saint-Josse-ten Noode-Schaerbeek a fixé au jeudi 21 avril, à 8 heures, sa distribution des prix et son concert annuel (rue Gallait, 131).

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — Salon de la *Libre Esthétique* (l'Évolution du Paysage; Exposition rétrospective des maîtres paysagistes japonais; Exposition rétrospective d'A. Charpentier). De 10 à 5 heures. Les mardis, à 2 heures et demie, auditions musicales. Clôture: dimanche prochain, 17 avril.

CERCLE ARTISTIQUE. — Dernier jour de l'exposition de M^{lle} Baldauf, de MM. Corthals et Uytterschaut. — Demain, lundi, ouverture de l'exposition F. Dehaspe et G. Fichetef.

GALERIE LE ROY. — Exposition de feu Isidore Verheyden (de 10 à 4 h.). Demain, vente publique (2 h.).

Le Roi ayant exprimé le vœu que les galeries de l'Exposition fussent ouvertes au public le jour de l'inauguration, le Comité exécutif, revenant sur la décision prise précédemment, a décidé que le 23 avril toutes les personnes, tant les titulaires de cartes de circulation permanente que celles qui auront pris un ticket d'entrée, auront libre accès dans tous les halls.

Au lendemain de l'Exposition de l'œuvre d'Isidore Verheyden au Cercle artistique, un comité s'était formé dans le but de commémorer le maître disparu. Son œuvre est achevée aujourd'hui. Le comité a pris la décision de fonder à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, dont Verheyden fut le directeur, un prix destiné à récompenser la meilleure exécution de la figure dans le paysage. La constitution de ce prix sera chose faite dans un bref délai. Elle aura ainsi coïncidé de bien près avec l'exposition de l'atelier Verheyden à la salle Le Roy et qu'une vente aux enchères va disperser demain.

C'est le 28 avril qu'aura lieu, en matinée, la première représentation d'*Iphigénie en Aulide*. Le cycle complet des six œuvres de Gluck montées au théâtre de la Monnaie sera joué du 6 au 12 mai et formera la première série des spectacles extraordinaires organisés par MM. Kufferath et Guidé à l'occasion de l'Exposition universelle.

D'ici là, il y aura encore une « première »: celle de la *Dorise*, drame lyrique de M. Galeotti, qui passera vraisemblablement le

lundi 18 avril. Cette soirée sera donnée au bénéfice de M. Jean Cloetens, comédien général.

Demain, lundi, huitième représentation d'*Eros vainqueur*. Les représentations du *Vaisseau Fantôme* avec le concours de M. A. Van Rooy auront lieu aujourd'hui dimanche (matinée), mardi et vendredi (soirée) et dimanche prochain (matinée).

M^{me} Suzanne Desprès et les artistes du Théâtre de l'Œuvre, sous la direction de M. Lugné-Poe, représenteront mercredi prochain, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, *Elektra*, tragédie en deux actes de H. von Hofmannsthal (adaptation en vers de MM. P. Strozzi et S. Epstein) et *Le Jeu de la Morale et du Hasard*, comédie en un acte de Tristan Bernard.

M. Lucien de Flagny, professeur à l'Académie de musique de Genève, fera demain, lundi, à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle (67, rue de la Concorde), une conférence sur la *Chanson française du XII^e au XIX^e siècle*. Audition musicale avec le concours de M^{lle} Hélène M. Luquiens, cantatrice, et projections lumineuses.

Notre collaborateur M. Jules Destrée fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, une conférence à la Maison du Peuple (Salle Blanche) : *Impressions de Méditerranée*.

À l'Institut des Arts (ancien Palais de Somzée), mardi prochain, à 5 heures, conférence de M. Edmond de Bruyn : *Aux sources de l'Escaut*. Jeudi, à la même heure, M^{me} Jane Dieulafoy : *Thérèse d'Avila*.

La presse allemande enregistre le très vif succès qu'a remporté à Leipzig la *Marie-Madeleine* de Maurice Maeterlinck, jouée pour la première fois en allemand.

Rappelons à ce propos, dit l'*Éventail*, que les autorités berlinoises avaient interdit l'œuvre de notre compatriote, qui devait être donnée au Deutsches Theater de la capitale germanique.

On nous écrit de Paris que la reprise d'*Ariane et Barbe-Bleue* à l'Opéra-Comique a obtenu, mardi dernier, un succès triomphal. Il y a eu après chaque acte cinq ou six rappels. « Rarement, ajoute notre correspondant, j'ai vu une salle aussi enthousiaste. L'exécution a d'ailleurs été excellente : artistes, orchestre et chœurs se sont surpassés. M^{lle} Mérentié a repris le rôle d'Ariane créé par M^{me} Georgette Leblanc, actuellement dans le Midi. Le reste de l'interprétation n'a pas changé depuis l'année dernière. »

De Rome :

« Les deux concerts symphoniques donnés sous la direction de M. Vincent d'Indy et avec le concours de M^{lle} Blanche Selva ont eu lieu à l'Augusteo les vendredis 1^{er} et dimanche 3 avril. M. d'Indy est arrivé, grâce à l'autorité qu'il exerce sur les musiciens et à ses dons exceptionnels de chef d'orchestre, à rendre expressif un orchestre habituellement indifférent aux nuances et que déconcertent encore les subtilités de Debussy ou de Roussel.

Le premier programme comprenait *Namouna* (Lalo), *Psyché et Eros* (C. Franck), *Istar* (V. d'Indy), *Nuages et Fêtes* (Debussy)

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE À PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ À L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

et la *Symphonie sur un chant montagnard français* (V. d'Indy). Le second : *Symphonie* (E. Chausson), *Sarabande et Menuet* (V. d'Indy), *Variations symphoniques* (C. Franck), *Pelléas et Mélisande* (G. Fauré), *Soir d'été* (A. Roussel) et *L'Apprenti sorcier* (P. Dukas).

La néfaste influence de Mascagni, de Puccini et autres, dont la musique italienne a tant de peine à se libérer, rend les initiatives de ce genre des plus nécessaires. Les œuvres exécutées, désormais consacrées et pour ainsi dire classiques, n'en ont pas moins soulevé des polémiques aussi vives que, naguère, les œuvres de Wagner. Mais l'exemple donné par M. d'Indy, qui a livré une belle bataille à la routine, ne sera pas perdu et paraît devoir ouvrir à la musique en Italie des horizons neufs. »

Les débuts d'Édouard Colonne furent modestes et la renommée qu'il atteignit, il la paya d'un travail acharné. « Né à Bordeaux en 1838, d'une famille d'origine italienne, dit M. Ch. Malherbe, archiviste de l'Opéra, dans le touchant discours qu'il prononça aux funérailles, il gagnait sa vie dès l'âge de huit ans. Son père, un violoneux de village, allait, le dimanche, dans la campagne, faire danser les paysans au son d'un pauvre crin-crin, et l'enfant accompagnait son père, il jouait du flageolet dans cet embryon d'orchestre, et rapportait au foyer familial les quelques sous que lui valait son humble virtuosité. Plus tard, il vint à Paris et entra au Conservatoire; il obtint les prix de violon et d'harmonie; mais pour gagner le pain quotidien, il donnait des leçons tandis qu'il en recevait; il enseignait ce qu'il savait à peine; il devenait professeur en restant élève. L'Opéra lui valut ses premiers appointements fixes en l'admettant parmi ses violonistes. »

Le célèbre Velasquez *la Vénus au miroir*, acheté pour 1,125,000 francs par la National Gallery de Londres, est, dit le *Gil Blas*, déclaré suspect!

Une critique d'art a découvert dans le coin inférieur gauche du tableau quatre initiales : *J. B. D. M.*, qu'il traduit par Juan-Baptista del Mazo, gendre de Velasquez. Et voilà l'Angleterre très émue, comme le fut récemment l'Allemagne à propos d'un Watteau, suspect quoique impérial.

Sottisier :

..... en collaboration avec Guillaume De Greef, notre grand pianiste. *Le Soir*.

Reprise du *Vaisseau fantôme* : Réalisé par des artistes éminents, MM. Antoon Van Rooy dans le rôle du Capitaine, M. Bender pour Daland, M^{me} Lucie Weydt pour Erik..... *Le National*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen »,
numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de I à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTROMOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudél et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES et DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprime sur papier de la Maison K&M, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Trust : I. *Le Point de vue littéraire* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Isidore Verheyden (CAMILLE LEMONNIER). — Expositions (O. M.). — Deux Conférences (G. R.). — Notes de musique : *Le dernier Concert de la Libre Esthétique, le sixième Concert Durant, la conférence-audition de M. de Flagny et de M^{lle} Hélène-M. Luquiens* (CH. V.). — Une histoire de l'Art (L. M.). — Vente Isidore Verheyden. — Le Théâtre à Paris : *La Bête* (F. M.). — Chronique théâtrale : *Nick Carter, les Saltimbanques* (G. R.). — Agenda musical. — Petite Chronique.

LE TRUST

I. — Le Point de vue littéraire

Depuis *le Mystère des Foules*, M. Paul Adam avait toujours rêvé de faire une œuvre de synthèse sociale, son œuvre. Ses dons étonnants d'animateur étaient à l'étroit dans les cadres étriés du roman contemporain et, toujours, ils les brisaient. Le moindre des contes des *Tentatives passionnées* l'atteste.

Déjà dans la série qui va de *l'Enfant d'Austerlitz* à *la Rose* il avait tenté cet effort. Mais la matière sur laquelle il avait travaillé, malgré qu'il l'eût rendue très vivante, était tout de même historique, c'est-à-dire échappant en grande partie à son autorité de créateur. Et puis, il s'agissait d'autrefois.

M. Paul Adam est un homme d'aujourd'hui. Les formes de notre société le passionnent, il étudie les problèmes dont nos vies sont les chiffres. Tout en lui le prédestinait à aboutir à une œuvre moderne et vivante,

où les héros ne seraient plus, comme suivant les vieilles formules, des individus, mais des collectivités.

Des renseignements de journaux et de revues, puis un voyage en Amérique lui révélèrent la puissance extraordinaire des trusts, dont rien jusqu'ici n'avait donné une idée. Le pouvoir du roi le plus autocratique et le plus attentif à surveiller son royaume n'est qu'une ombre en comparaison de la formidable *réalité* de puissance que possède un chef de trust. Puissance d'ailleurs anonyme, s'accroissant presque automatiquement et de plus en plus hors du contrôle du *promoteur*, ayant pour la soutenir et l'animer la présence de l'Argent, devant quoi tout s'incline.

Ce pouvoir nouveau et toutes les conséquences qui en découlent dans les différentes portions de l'univers où il s'exerce, où les nécessités commerciales du monopole entrepris l'amènent à s'exercer, ses contre-coups immédiats sur les foules qu'il occupe, qu'il lèse, qu'il atteint en bien ou en mal, sur leur mentalité, leur bien-être, sur les formes du gouvernement, sur les mœurs, sur l'esthétique, tout cela apparut à M. Paul Adam comme dans une révélation, ainsi que le sujet le plus beau, le plus riche, le plus neuf capable de séduire un romancier tel que lui. Car il n'excluait aucun des éléments d'émotion du roman d'autrefois, tout en y ajoutant des éléments nouveaux dont presque personne n'avait songé à tirer parti.

En effet, sauf MM. Wells et Rosny et le génial Walt Whitman, peu d'écrivains ont été séduits par la beauté qui se dégage de la contemplation des foules envisagées comme personnages. Il a été longtemps d'accord avec

la sensibilité du moment, avec l'état des mœurs, il est resté en tout cas plus facile d'isoler d'une foule quelques personnages pour leur donner le rôle de héros et contempler leurs actions : sujets des romans et des drames.

Mais pour montrer comment agit une foule, comment se comportent plusieurs foules vis-à-vis d'une série logique d'événements qui les atteignent et qu'elles modifient à leur tour, il faut une imagination d'une qualité à la fois plus fine et plus puissante, un don d'évocation plus intense et plus juste et, pour tout dire, une élaboration et un travail matériel considérables.

Aussi M. Paul Adam a-t-il mis cinq ans et demi à parachever *le Trust* (1).

Surtout si je pense à la grâce facile des anecdotiers sentimentaux ou au ronronnement des poètes élégiaques et individualistes, je demeure confondu devant les proportions de cette œuvre, devant le labeur préparatoire que représente le plus bref de ses chapitres. Il ne s'agit rien moins que de la lutte soutenue contre un trust américain par un créateur d'usines et de villes industrielles, M. Héricourt. Les conditions du combat sont tellement disproportionnées que M. Héricourt ne peut vaincre qu'en participant lui-même au trust par l'apport privilégié de son entreprise, par sa voix prépondérante dans les Conseils.

Il a élevé un collaborateur plus âpre, plus violent, plus cruel que lui devenu vieilli et apaisé, et ce jeune homme séduit sa fille, il ne peut l'en empêcher. Dès le premier chapitre nous voyons donc — symbole vraiment saisissant de la faiblesse du plus admirable individu contre les forces anonymes des sociétés et de l'argent — M. Héricourt engagé dans un engrenage de faits inexorables amenant des décisions nécessaires, lesquelles engendrent à leur tour des faits et ainsi de suite, avec la rigueur des lois physiques. De roue en roue le laminant, le broyant, il lutte, il bande son énergie individuelle de créateur et d'homme d'action pour résister, pour modifier les faits et les décisions, et d'une certaine manière il n'est pas vaincu : en ce sens que ses intérêts personnels restent sauvegardés. Il est même aux yeux des foules une incarnation du génie des affaires, un potentat. Mais, sur un plan plus élevé, triomphe la force immense des Nombres qui, se multipliant chaque jour, débordent les volontés des inventeurs et des promoteurs. Autour du trust foisonnent des milliers d'affaires filiales et naissent des combinaisons nouvelles exigeant l'activité d'élites nouvelles sur des sols nouveaux. Et, au fur et à mesure que l'action se déroule, nous voyons le trust se ramifier dans quatre pays de l'Univers : à Cuba, en France, aux États-Unis, en Égypte.

(1) PAUL ADAM : *Le Trust*, roman. Illustrations de Maxime Dethomas. Paris, chez Fayard (« Les Inédits de Modern Bibliothèque »).

Avec une surprenante virtuosité, M. Paul Adam, au lieu de laisser dans la pénombre du second plan ces foules diverses modifiées par le trust, leur donne au contraire le premier rôle. C'est en les montrant directement, violemment atteintes ou exaltées dans leurs intérêts par les combinaisons des grands hommes d'affaires, qu'il s'ingénie à suivre la marche de l'intrigue. Elles sont, pour employer la phraséologie mystique de l'auteur, les masques innombrables de l'idée du livre. Ce procédé lui donne une réalité qu'il n'aurait point sans cela et le sauve du danger de l'abstraction.

Je reconnais très volontiers qu'une telle œuvre n'est pas aisée à lire. Il faut y apporter une grande somme d'attention. Mais j'estime que c'est tant pis si nous sommes gâtés par l'abondance des livres faciles et qui n'exigent que deux heures d'une lecture distraite. Nous ne marchandons pas notre tension d'esprit à un bouquin de philosophie ou de sciences; pourquoi exigerions-nous d'un roman qu'il ne fit que nous amuser et qu'il ne contint pas une idée sérieuse, une idée difficile?

C'est à nous de suivre ceux qui veulent nous mener un peu haut. Ce n'est pas à eux de conjurer à notre paresse.

Il me faudrait un volume pour consigner les réflexions que m'a suggérées *le Trust*. Je ne prétends qu'à en donner ici quelques-unes, sans ordre.

Une chose entre toutes m'a frappé et qui, selon moi, tendrait à prouver que le salut pour la nouvelle formule d'art tentée par M. Paul Adam consisterait à se fondre avec l'ancienne. Je veux dire que l'émotion tirée de l'observation des foules ne peut obtenir son maximum d'intensité que si elle s'exalte au contact de l'émotion tirée des actes et des pensées de personnages individuels.

Ainsi dans *le Trust* se fondent les deux formules (j'emploie ce mot dans son sens le plus favorable, bien entendu). Racontez l'aventure de M. Héricourt en ne donnant aux collectivités qu'une caractérisation hâtive et vague, elle s'effondre, privée de l'élément dramatique apporté par la contradiction. Mais racontez l'histoire du trust et des foules en la décapitant du personnage de M. Héricourt, elle devient anonyme, insaisissable et également vague.

Avec un sens très subtil de la psychologie, M. Paul Adam n'a pas fait (il s'en est expliqué dans des interviews) de M. Héricourt un caractère de premier ordre : il l'a montré au contraire hésitant, sentimental, vieilli, fatigué, devenu par endroits inégal à l'œuvre entreprise jadis dans le feu d'une jeunesse active et sans scrupules. Mais précisément ces nuances le dépouillent de tout caractère « héros de roman », elles en font un homme, le type si intéressant de l'homme mûr. Et le drame qui se joue entre lui et les foules qu'il asservit et qui le débordent, entre lui et les Nombres fourmillants,

Vente Isidore Verheyden

La vente des tableaux et études composant l'atelier Isidore Verheyden, qui a eu lieu la semaine dernière sous la direction de MM. J. et A. Le Roy, a produit un total de 48,185 francs.

Voici quelques-uns des principaux prix : n° 1, *Dans les Polders*, 1,300 fr. ; n° 2, *Dimanche matin*, 2,100 fr. ; n° 3, *Lisière de forêt (automne)*, 2,500 fr. ; n° 5, *Le Chemin dans le bois (automne)*, 2,500 fr. ; n° 6, *Le moulin à eau (Campine)*, 1,700 fr. ; n° 7, *Matin de juillet (marais)*, 3,200 fr. ; n° 8, *Les Dunes de Coq-sur-Mer*, 2,200 fr. ; n° 9, *La Moisson en Brabant*, 2,500 fr. ; n° 10, *Le Pommier en fleurs*, 2,700 fr. ; n° 12, *Les Bourgeois à la campagne*, 1,225 fr. ; n° 14, *La Sortie du troupeau*, 2,600 fr. ; n° 15, *Le Moissonneur*, 2,600 fr.

M. Camille Lemonnier avait, dans la préface du catalogue, évoqué en traits expressifs la physionomie ardente et probé du peintre. Nous la reproduisons ci-dessus en hommage à la mémoire d'un artiste profondément regretté de tous ceux qui l'appréhèrent.

LE THÉÂTRE A PARIS

La Bête, pièce en quatre actes, par M. E. EDMOND FLEG
(THÉÂTRE ANTOINE.)

Correspondance particulière de l'Art moderne.

Une jeune fille aime en secret un jeune savant, mais elle est violemment désirée par un homme pervers et égoïste qui l'affole, la fascine, la maintient exaspérée et attentive par sa seule insistante présence. Il la prend d'ailleurs un beau soir, pour en finir. Puis il l'épouse. Et après l'avoir épousée, il continue à l'affoler, car c'est un homme insensible et qui en est réduit, pour éprouver une sensation, à toutes les perversités. Il lui fait faire la cour par son ancien camarade de fête. Puis il la reprend, toujours par les sens où il la domine. *La Bête*. Mais de révolte en révolte, elle finit par tout avouer à son vieux camarade d'enfance, le jeune savant, qui l'emmène. Le mari la suit, mais l'amour du jeune homme a été plus fort que les mauvais souvenirs. La perverse puissance s'effondre. La bête est morte.

Le sujet était superbe. Mais il aurait fallu le voir du dedans en dehors et non pas du dehors en dedans. La pièce est construite par les moyens de la logique abstraite, avec, comme personnages, non pas des êtres vivants, mais des types. Aussi y retrouve-t-on, en guise de réalité, toutes les formules du théâtre contemporain. Il y a là un monsieur pervers dont le sadisme fleure le collège, une femme pure et honnête, un brave garçon, deux mères du répertoire, des viveurs, un savant qui rêve d'une vie de travail ; et tout ce monde s'agite sans trop de conviction dans une aventure qui semble le reflet d'une véritable aventure humaine.

Dans la vie réelle, les gens pervers (car il y en a) ne parlent pas de leur perversité, ils ne s'en doutent même pas. Ils la subissent comme un mal secret, et il émane d'eux, sans qu'ils en aient conscience, un trouble malsain qui altère la vie autour d'eux des honnêtes gens (il y en a aussi). Tout se passe en nuances, et c'est par la suggestion de telle attitude révélatrice, de tel mot ingénu et terrible que doit agir le dramaturge pour parler de ces choses.

Et ainsi de suite pour tous les caractères possible. C'est le procédé d'un artiste comme M. Henry Bataille, c'est le seul procédé juste. Mais il n'appartient qu'à ceux dont la sensibilité domine les autres facultés. Chez un écrivain comme M. Edmond Fleg, qui ne manque ni d'esprit, ni de bonnes intentions, l'intelligence et la volonté ont établi une armature que rien n'a pu remplir ensuite. *La Bête* est du domaine de l'essai, de la thèse, non du drame.

F. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Nick Carter. — Les Saltimbanques.

Nick Carter, qu'une troupe de passage représente en ce moment au théâtre des Galeries, est une pièce américaine, bien qu'elle ait pour auteurs deux Français, MM. Bisson et Livet. Elle est américaine au point que le « soiriste » de la *Dernière Heure* rendait compte de sa première représentation vingt-quatre heures avant qu'elle eût eu lieu, et saluait le succès d'une artiste qui ne fait même pas partie de la troupe ! Si ce n'est pas là le comble de l'américanisme, je ne m'y connais plus.

Si *Nick Carter* est une pièce américaine, cela ne l'empêche pas d'être très amusante et de renouveler très ingénieusement quelques « effets » impressionnants. Le détective Nick Carter et le bandit amoureux Melvil sont des adversaires de taille, et leur lutte acharnée et pittoresque, avec match de boxe, course de chiens policiers, évasions, surprises, assassinat et enlèvements, ne laisse pas faiblir un instant l'intérêt. *Nick Carter* est très bien joué aux Galeries par MM. Aurèle Sydney, Paul Robert et Chabert, M^{lles} Dereval et Catchea.

Au Molière, bonne reprise des *Saltimbanques*, la jolie opérette de MM. Ordonneau et Ganne. M^{lle} Armel est une délicieuse petite saltimbanque persécutée. M^{lle} Dolnay remplit à merveille le maillot de Marion. MM. Dubressy en Paillasse et Harli en Grand Pingouin ont été applaudis avec cette aimable exubérance qui est de règle au théâtre de la rue du Bastion. G. R.

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche à 3 h. 1/2, deuxième audition de la *Passion selon St-Jean*, de J.-S. Bach, sous la direction de M. A. Zimmer avec le concours de M^{mes} Ohlhoff et Schünemann, de MM. Walter, Zalsman, Ed. Jacobs, Minet et Janssens (Salle Patria).

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, concert donné par M^{me} F. Litvinne avec le concours de MM. G. Lauweyrens, pianiste, et P. Bazelaire, violoncelliste. Outre le cycle complet des *Amours de poète* de Schumann, que l'éminente artiste chantera dans une nouvelle traduction d'elle-même en hommage au maître dont le monde musical fête le centenaire, le programme comprendra un air de l'*Alceste* de Gluck, des lieder de Beethoven, Fauré et Moussorgsky, et la *Mort d'Isolde*. Billets chez Breitkopf et Haertel. — Le concert que devait donner le même jour à la Salle Patria M^{me} de Skarbek, cantatrice, est ajourné à une date indéterminée par suite d'une grave indisposition de l'artiste.

Mercredi, à 8 h. 1/2, dernière séance du Quatuor Capet aux Concerts Durant (Salle Patria). Programme : quatuors à archets de Beethoven n° 2 (op. 18 n° 2) ; n° 13 (op. 130) et n° 15 (op. 132).

— A 8 h. 1/2, séance de la section belge de la S. I. M. (Salle Erard), avec le concours de M^{me} A. Béon, MM. Van Hou, Delfosse, Van Bever et Boone. Conférence par M. E. Closson.

Jedi, à 8 h., concert annuel de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek (rue Gallait, 131). Au programme, outre les œuvres interprétées par les lauréats du dernier concours, l'*Ave Maria* de F. Witt, le *Coq et la Poule (a capella)*, de Lully, le *Madrigal et les Djinn*s de Fauré et *Rebecca* (soli et chœurs) de César Franck.

Vendredi, à 8 h., Salle Patria, concert de musique brésilienne par l'orchestre de M. F. Durant avec le concours de M. A. De Greef, etc.

Dimanche prochain, à 2 h., quatrième concert du Conservatoire. On y exécutera d'importants fragments de *Parsifal* avec le concours de M^{me} Emma Beuck et de M. Ernest Van Dyck, ainsi que la *Faust-Ouverture* de Wagner et l'*Ouverture de Freischütz*. Répétition générale pour les abonnés le vendredi 22 avril, à 2 h. Répétition générale publique le mercredi 20 avril, à la même heure.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* fermera irrévocablement ses portes aujourd'hui dimanche, à 5 heures. Nous engageons vivement les retardataires à ne pas manquer l'occasion de voir, temporairement réunis, les chefs-d'œuvre des Écoles belge et française qui, dès demain, vont regagner les galeries particulières et musées d'où une circonstance heureuse les a momentanément fait sortir.

L'Exposition du Portrait belge au XIX^e siècle qu'organise la *Société royale des Beaux-Arts* s'ouvrira au Musée moderne le mardi 26 avril, à 10 heures du matin. Elle comprendra ce que l'art du portrait a produit de plus marquant en Belgique. Parmi les ensembles les plus importants qui y seront réunis, citons ceux des œuvres de Navcz, de de Winne, de Wauters, sans parler des autres maîtres du portrait tels que Leys, Gallait, Cluysenaer, Hennebicq, Mellery, Evenepoel, de la Hoesse, Khnopff, etc.

Cette exposition, qui ne peut manquer de présenter un grand intérêt, restera ouverte jusqu'au 29 mai.

La direction générale des Sciences et des Arts organise à l'Exposition internationale de Bruxelles une section qui intéressera vivement le public : elle réunira dans la salle réservée aux conférences un ensemble de portraits, bustes, médaillons et médailles d'hommes de lettres belges, — ceux d'hier et d'aujourd'hui.

Destinée à marquer l'importance de la renaissance des Lettres belges, cette exposition groupera en outre les maquettes ou esquisses des monuments élevés à des littérateurs (Ch. De Coster à Ixelles, A. Rodenbach à Roulers, Ledeganck à Eecloo, Guido Gezelle à Courtrai, A. Glesse à Mons, Detrièreux à Liège, Max Waller à Hofstede, etc.), des spécimens de toutes les revues littéraires belges, des autographes, des caricatures, des exemplaires d'œuvres musicales inspirées aux compositeurs belges et étrangers par nos poètes, etc.

Le Musée de Gand prêterà à cette exposition la grande composition de M. Van Rysselberghe la *Lecture*, où figurent, entre autres, les portraits de Maeterlinck et de Verhaeren, et à laquelle fera pendant le groupe de portraits de MM. Gilkin, Giraud, Glesener, Octave Maus, des Ombiaux, Maurice Kufferath, Van Zype, etc. exécutés par M. G.-M. Stevens.

A l'intérêt documentaire, l'Exposition des Portraits d'hommes de lettres belges alliera un réel attrait artistique.

C'est, ainsi que nous l'avons annoncé, le 1^{er} mai que sera inauguré à Liège le Salon de l'*Œuvre des Artistes*, qui aura cette année, en raison des adhésions recueillies en Belgique et à l'étranger, un exceptionnel intérêt.

Aux noms des invités que nous avons cités, il faut ajouter ceux de MM. H. Bloomfield, La Gandara, Caro-Delvaile, Dréza, P. Laprade, A. Faivre, M^{lle} L. George, et, parmi les Belges, MM. Ensor, Gouweloos, Leempoels, Watelet, Richir, H. Thomas, etc.

Le Roi et la Reine ont déjà donné maintes preuves de l'intérêt qu'ils portent aux artistes. En voici une toute récente, dont la *Gazette* se fait l'écho :

« La Reine est allée prendre elle-même des nouvelles d'Eugène Laermans. Le peintre farouche et somptueux des paysans, des chemineaux, des vagabonds, est, on le sait, sourd depuis son enfance. Or, depuis près de deux ans, l'artiste souffre des yeux. Ce puissant regard, aux visions tragiques et éblouies, se voilait. Une opération a été accomplie ; une seconde, décisive, doit l'être le mois prochain et rendre ces yeux précieux à la lumière. Mais, en attendant, Laermans est réduit à l'inaction.

La Reine, qui avait admiré récemment des œuvres du peintre à la *Libre Esthétique*, a appris tout cela. La fille de l'occuliste Karl-Théodore, qui lui longtemps l'aide de son père, a compris que, en ces heures sombres, on devait à l'artiste un réconfort. Et samedi après-midi, une automobile de la Cour s'est arrêtée devant la maison de la chaussée de Gand, qu'Eugène Laermans habite avec sa vieille mère. La Reine venait voir le peintre, le rassurer par des gestes apaisants, dire à sa mère comment,

pourquoi son fils guérirait et donnerait encore des chefs-d'œuvre à l'Art belge.

Puis elle a manifesté le désir de voir l'atelier, situé chaussée de Jette. Elle y a elle-même conduit l'artiste, en auto, et, longuement, a regardé les œuvres et les études où s'exprime un si puissant talent, s'est efforcée d'exprimer à l'artiste et son admiration et sa confiance dans l'avenir ».

Le trait est vraiment touchant dans son émouvante simplicité.

« Il y a, dit le *Petit Bleu*, unanimité touchante et accord parfait en ce qui concerne les statues qui se dressent impudemment sur la balustrade de l'avenue De Mot : ce sont des horreurs !

Qu'on les badigeonne en blanc, en vieux bronze ou qu'on les peigne aux couleurs nationales, on ne les empêchera pas de jeter une note discordante dans ce coin de la ville où tant d'efforts se sont rencontrés pour soutenir notre renom de bon goût, d'éclectisme, de peuple ami des arts, etc. »

Qu'on les enlève ou qu'on les casse à coups de marteau, peu importe : l'essentiel est qu'elles disparaissent sans retard. Mais par quoi les remplacer ? Notre confrère propose une solution excellente : leur substituer les moulages des statues que modela Constantin Meunier pour le *Monument du Travail*. « L'*Ancêtre*, le *Semeur*, le *Mineur accroupi*, l'*Ouvrier au repos*, dit-il, présenteraient le double avantage de s'ériger près de l'entrée de l'Exposition, en symboles de cette magnifique manifestation de l'activité humaine, et de représenter dignement l'art national. Le noble et fier génie de Constantin Meunier, dont nous devrions nous enorgueillir et que d'aucuns — des officiels surtout — persistent à méconnaître, mérite mieux que les minces hommages qui lui ont été rendus. »

Souhaitons que cette idée soit réalisée. Elle est de nature à rallier toutes les sympathies.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que sur l'initiative de M. Jacquain, échevin des Beaux-Arts, la proposition ci-dessus a été soumise au Collège.

C'est demain, lundi, qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la première représentation de *la Dorise*, drame lyrique de MM. Illica et Galeotti. On répète en outre *Iphigénie en Aulide*, qui passera prochainement et complètera la série des six œuvres de Gluck entrées au répertoire.

Du 9 au 19 mai, le théâtre offrira l'hospitalité à la troupe de Monte-Carlo, à ses artistes, ses chœurs, ses décors. Les représentations, dirigées par M. Léon Jehin, comprendront *Mefistofele* de Boïto, le *Vieil Aigle* de R. Gunsbourg, *Don Quichotte* de Massenet, le *Barbier de Séville* de Rossini, interprétés avec le concours de M. Chaliapine.

Une exécution intégrale en langue allemande de l'*Anneau du Nibelung* sera donnée sous la direction de M. Otto Lohse, premier chef d'orchestre de Cologne, les 30 et 31 mai, 2 et 4 juin, avec le concours de MM. Ernest Van Dyck, Hensel, A. Van Rooy, Bender, Zador, Kuhn, Schutzendorf, Keller, Delrue, et de M^{mes} Saltzman-Stevens, Kirkby-Lun, Fay, Dehmow, Kuhn-Brunner, David-Bischoff, Rohr, Wolff, H. et O. Blumenthal et M. Staadt.

La location sera ouverte, pour la série des quatre soirées, le lundi 25 avril. Pour les soirées isolées, le lundi 23 mai.

Nous avons annoncé qu'un comité s'est constitué en vue d'ériger, par souscription, dans l'une des salles où se fit le plus fréquemment applaudir M^{me} Clotilde Kleeberg-Samuel, un modeste mémorial ressuscitant dans le marbre la physionomie expressive de l'artiste si vivement regrettée.

Les frais d'exécution matérielle devant seuls entrer en ligne de compte, le comité espère réunir promptement les ressources nécessaires et fait appel aux admirateurs de M^{me} Kleeberg-Samuel pour qu'ils lui fassent parvenir leur souscription le plus tôt possible. Celles-ci doivent être adressées au secrétaire de cette pieuse manifestation, M. Nelson Lekime, 35, rue Royale, à Bruxelles.

M. Crickboom, professeur au Conservatoire de Liège, ouvre à Bruxelles, chaussée de Wavre 21, une école pour l'enseignement du violon (cours inférieur, moyen et supérieur ; préparation au professorat ; musique de chambre).

L'École Crickboom, dont l'inauguration aura lieu mardi pro

entre lui et les élites et les pensées nouvelles, entre lui et le mouvement de la vie, apparaît bien plus intense et plus pathétique le long des cent phases de ce livre fort, mouvementé, rapide, foisonnant, écrit dans une langue dense, haletante et d'une vitalité impérieuse et comme hallucinée.

FRANCIS DE MIOMANDRE

ISIDORE VERHEYDEN

Il y a environ quatre ans mourait à Bruxelles ce peintre admirable. Je l'avais connu aux heures jeunes de la vie, dans ce verger de Groenendael où j'écrivais le *Mâle*. En le regardant peindre, je croyais voir se dérouler le décor même de mon livre.

Il me fut donné ensuite de le suivre presque pas à pas dans sa vaillante carrière: je pus voir ainsi son âme tendre et rude grandir à travers ses communions avec la nature. Il fut, en effet, un homme de la nature au sens multiple du mot. Il aima d'une passion constante la vie profonde des arbres, les eaux, le ciel, la terre. La même sève torrentielle qui coure aux artères vives du sol sembla ruisseler dans son œuvre. Il ne se lassa pas de peindre: quand la mort le terrassa, ce fut comme si le coup de hache de ses grands bûcherons l'eût frappé au cœur sous sa forte écorce.

Verheyden fut de ceux desquels on peut dire qu'ils ne vécurent aucun jour sans une émotion, un noble geste, une action de grâces envers le dieu universel. Son cœur battait puissamment tout près de ce cœur secret des choses que tout le monde n'entend pas et qui retentit aussi bien dans le sanglot de la source, le frémissement du brin d'herbe, l'éclatement du bourgeon que dans la palpitation des lointaines étoiles.

Verheyden eut ce vertige de la création qui est le signe des grandes âmes panthéistes. Une force sans défaillance l'associa au miracle renouvelé des saisons, à l'épanouissement vernal, aux fructifications de l'été, aux moûts suprêmes de l'automne. Il fut non seulement un peintre: il fut surtout le Peintre, peignant comme le pommier donne ses pommes, comme l'eau coule, comme après l'hiver c'est le printemps qui recommence. Le portrait, la nature morte, le paysage, l'homme de la glèbe, en se proposant ses modes d'expression essentiels, lui mirent aux mains les miroirs où se reflètent le plus directement les aspects durables du monde. Ils lui servirent à manifester, d'un effort qui ne connut pas la lassitude, la généreuse force de vie qui lui avait été départie.

Son œuvre, dans son ensemble, est une longue fête émerveillée: il exalta les forces, les météores, les renaissances, les joies sacrées de la genèse. D'innombrables vergers épanouissent chez lui le bouquet nuptial de l'année; les ardentes canicules rugissent par-dessus ses moissons mûrissantes; il alterne les silences lourds de l'août avec le bruit de cuivre et de cymbales qu'on croit entendre au temps des vendanges et qui fait penser à d'immortelles bacchanales.

Son bon sens rude dédaigne les allégories: il peignit la visibilité et l'évidence à travers le drame de la vie et de la mort. Il les peignit en Flamand grisé de lumière, d'air, de mouvement et chez qui prévaut la spontanéité du tempérament. Quand il fait ses bûcherons et ses paysans, c'est encore la terre qu'il exprime à travers eux. Ses paysages et ses portraits ont une ampleur de santé et de vie de bel ouvrier heureux.

Il n'est pas travaillé par des poussées contradictoires: dès le début, il va droit son chemin et ce chemin est celui des vergers en fleurs, des grands bois tout saignants de mûres, des mares grasses et fermentées. Il est le peintre des formes violentes et étalées de la terre. D'un coloris rutilant et polichromé, il applique une touche emportée à une sorte de sens décoratif du paysage. Sa facture est large, active, généreuse, d'un jet et d'une sûreté qu'il garde à travers l'abondance magnifique de sa production.

CAMILLE LEMONNIER (1)

EXPOSITIONS

MM. F. Dehaspe et G. Fichet occupent depuis huit jours la petite salle du Cercle artistique. L'un, fidèle aux sites de la Meuse et de la Lesse, décrit d'un pinceau minutieux et précis les vallons ardennais emplis d'ombre au fond desquels miroite un cours d'eau. Il célèbre la gloire des genêts, l'orgueil des chênes et des rochers. On le sent ému par la beauté du paysage, bien que sa main n'en traduise qu'avec quelque sécheresse les aspects souriants ou tragiques. A vouloir tout exprimer avec une égale conscience, sans nul sacrifice, l'artiste émousse la sensation esthétique qui seule crée l'œuvre d'art.

M. Fichet analyse moins, résume davantage ses impressions. Son exposition actuelle marque un progrès sur ses Salons précédents, encore que ses études trahissent souvent une vision trop superficielle. Le peintre a beaucoup voyagé: la Bretagne, la Suisse, l'Écosse lui ont fourni, avec la Campine et le Brabant, une grande diversité de thèmes. Il y a parfois dans ses notes de Saint-Guénolé et du Faouët de jolies trouvailles d'harmonie et de mise en page.

O. M.

DEUX CONFÉRENCES

Samedi dernier, à l'Hôtel de ville de Bruxelles, devant une salle absolument comble, M. Camille Lemonnier a exalté dans son magnifique langage, fleuri de mots étincelants comme des bijoux précieux, la grande mémoire sacrée de Charles De Coster. Il a évoqué le temps misérable où vécut l'auteur d'*Uylenspiegel*, parmi des buveurs de bières incompréhensifs et blagueurs que les proscrits de France devaient peu à peu éveiller à la vie de l'intelligence. Il a dit toute la splendeur de l'œuvre capitale de De Coster et la place qu'elle devrait occuper dans chaque foyer belge, comme une bible nationale. Enfin il a fait la leçon au public et lui a tracé, d'une manière infiniment émouvante, ses devoirs envers ses artistes et ses écrivains. Et quand il s'est tu, félicité, remercié par Edmond Picard, une interminable ovation, qui se prolongea jusque sur la Grand-Place, salua le maître dont l'âme éloquente avait si superbement vibré sous les vieilles voûtes sonores. Et voilà terminée la deuxième campagne des *Amis de la Littérature*, campagne fructueuse, n'en doutons point, et qui sera suivie de beaucoup d'autres. Les cinq conférenciers de cette année se feront entendre à l'Exposition dans le courant de l'été.

Au Palais des Arts (ancien Palais de Somzée, rue des Palais) M. Edmond de Bruyn a parlé d'une manière charmante des *Sources de l'Escaut*. M. de Bruyn appartient à cette école de philosophes et d'artistes occidentaux qui demandent aux choses de la Terre le secret de leur sens le plus intime et le plus profond. Il confesse la Nature et nous redit ses confidences. Il est allé s'asseoir, sur le plateau de Saint-Quentin, au bord de la mare qui

(1) Préface du catalogue de l'exposition ouverte la semaine dernière à la galerie Le Roy et suivie de la dispersion aux enchères de l'atelier Verheyden.

contient la première eau du grand fleuve, et il a rêvé aux destinées de cette onde de si chétive apparence. Il a visité tout le pays d'alentour et y a glané des souvenirs. Et comme on glose autour du berceau d'un grand homme, Edmond de Bruyn muse et s'attarde avec une pieuse joie autour des origines du fleuve qui a fait Anvers. Sa conférence, qu'on pourra lire, le mois prochain, dans la *Vie intellectuelle*, est un superbe morceau de littérature. Elle a obtenu un très grand succès. G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Le dernier Concert de la Libre Esthétique.

Il s'agissait de célébrer deux artistes de grande valeur, morts l'an passé, Charles Bordes et Isaac Albeniz : le premier fut avec N. Vincent d'Indy le fondateur de la *Schola Cantorum* et l'un des principaux ouvriers de la renaissance musicale française de la fin du XIX^e siècle ; l'autre fut, pour l'Espagne d'aujourd'hui, un maître dont l'art neuf et original doit être mis en parallèle avec celui de Zuloaga dans le domaine de la peinture.

Cette commémoration fut simple et pieuse, comme elle devait l'être. L'intimité de la *Libre Esthétique* convenait à ces deux musiciens si différents de tempérament, mais qui s'accordaient néanmoins sur un point essentiel : l'indépendance artistique.

Bordes apparaît, dans l'ensemble, comme un rêveur doux et mélancolique, d'une sensibilité très fine et très spontanée, aimant la nature d'un amour profond et sincère, toujours préoccupé cependant d'enclorre sa pensée, si neuve soit-elle, dans un moule classique d'un équilibre parfait.

Albeniz est, par contre, un exubérant, un amoureux de la vie dans ses manifestations les plus colorées et les plus pittoresques ; il aime à laisser vaguer son imagination musicale au gré de ses visions, et la forme naît tout naturellement chez lui de la plastique même des objets qui l'inspirent : aussi est-il surtout lui-même quand il écrit de la musique à programme.

M^{lle} Blanche Selva fut l'interprète d'élite qui fit revivre les aspects divers de l'œuvre de piano de Bordes et d'Albeniz. Le *Caprice à cinq temps* et les *Quatre fantaisies rythmiques* de Bordes ne donneraient, isolés, qu'une idée fort incomplète du maître, tandis qu'Albeniz est presque tout entier dans les sept pièces excellentement choisies qu'annonçait le programme, et tout spécialement dans celles extraites des deux premiers cahiers d'*Iberia*. L'œuvre la plus récente du musicien catalan : *Évocation, El Puerto, Triana* et surtout l'incomparable *Almeria*, où sa vision s'affine et s'atténue si délicieusement.

La *Suite basque* de Bordes pour flûte et quatuor à cordes, qui fut exécutée l'an dernier à la *Libre Esthétique* et dont je louai alors l'exquise poésie (1), fut redonnée, cette année, avec le même succès, par les mêmes interprètes : M. Strauwen et le Quatuor Zimmer.

Un choix fort heureux des mélodies de Bordes complétait le programme : M^{lle} Marg. Rollet chanta avec son charme coutumier *Promenade matinale, Sur un vieil air et Petites fées* ; M. V. Houx mit au service de *Du courage!* et de l'adorable *Heure du berger* sa voix au timbre si prenant et la vivacité d'une intelligence qui nous réservera encore bien des surprises.

Le sixième Concert Durant.

Le dernier grand concert a eu lieu dimanche passé avec le concours de M. Laurent Swolfs. L'excellent ténor a chanté, avec une distinction parfaite et un sentiment très juste de l'expression, un air d'*Écho de Narcisse*, le dernier drame de Gluck, le *Psaume du Prêcheur de Saint-Othmar*, de M. Kienzl, dont la beauté sévère et pure console un peu de la médiocrité de la plupart des œuvres allemandes contemporaines, et le *Roi Saül*, la première mélodie écrite par Moussorgsky, chant de guerre d'allure épique, mais d'un classicisme qui le différencie d'une façon singulière des compositions plus récentes du grand maître russe.

(1) Voir l'*Art moderne* du 14 avril 1909.

La partie symphonique du concert avait été mise au point d'une manière tout à fait remarquable. Le *Concerto brandebourgeois en sol majeur*, de J.-S. Bach, fut exécuté dans un mouvement très vif et avec une extrême précision. La *Grande Pâque russe* de Rimsky-Korsakoff, déjà interprétée en 1908, lors du concert russe organisé par M. Durant, a été réentendue avec plaisir, et la *Symphonie fantastique* de Berlioz, qu'on n'avait plus donnée à Bruxelles depuis assez longtemps, a obtenu tout le succès que méritait sa puissante originalité et l'interprétation vivante dont elle bénéficia.

La conférence-audition de M. de Flagny et de M^{lle} Hélène-M. Luquiens à l'Université nouvelle.

Ce fut une charmante séance, au cours de laquelle M. de Flagny exposa, en un raccourci élégant et clair, les principales étapes de la *Chanson française du XII^e au XIX^e siècle* : exposé fort simple, d'où fut bannie la fastidieuse érudition, et où seule domina la préoccupation de montrer l'« esprit » qui caractérise la chanson aristocratique et la chanson populaire des siècles passés.

M^{lle} Hélène Luquiens illustra la causerie de M. de Flagny par une série d'exemples frappants qu'elle chanta de façon à satisfaire et à charmer les plus difficiles. Sa voix est d'un timbre exquis et sonne merveilleusement, tant dans les effets de force que dans ceux de demi-teinte. Ses interprétations dénotent une intelligence rompue à toutes les nuances du sentiment et écartent tout ce qui pourrait donner l'impression du factice et du convenu. Sa compréhension parfaite du sens poétique, dramatique ou satirique des textes mis en musique lui permit de chanter avec une égale autorité des œuvres d'esprit absolument opposé, telles que des chansons d'amour des trouvères et les chants révolutionnaires de 1789.

Le public attentif et enthousiaste de l'Université nouvelle apprécia comme il convenait l'intelligence et le charme de l'excellente artiste et l'applaudit chaleureusement. C. V.

UNE HISTOIRE DE L'ART

L'*Histoire de l'Art* (1) telle que l'a comprise M. André Michel, l'éminent conservateur et professeur à l'École du Louvre, constitue un véritable et très complet inventaire des richesses artistiques du monde entier. Seul un groupe de savants spécialistes, sous l'habile direction de M. André Michel, pouvait exposer avec une précision et une science aussi absolues l'évolution de la pensée artistique que nous voyons se dérouler depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours.

Six volumes de cette véritable encyclopédie ont déjà paru, le tome I traitant de l'*Art pré-roman* et les suivants de l'*Art roman*, de la *Formation et de l'expansion de l'art gothique*, de l'*Évolution de cet art*, du *Style flamboyant et du réalisme*, et enfin des *Débuts de la Renaissance*.

Grâce à ses milliers de reproductions artistiques, choisies avec un discernement averti, nous passons en revue non seulement les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, mais encore tout ce qui s'est fait de plus remarquable en architecture, en gravure, en orfèvrerie, en émaillerie, en céramique, en ferronnerie, en tapisserie, en ivoire, en numismatique et en peinture sur verre.

Des auteurs bien connus en Belgique tels que MM. Eulart, C^{te} Durrieu, Prou, Fourcaud, Michel, Bouchot, Guiffrey, Koechlin, Bertaux, etc., sont les garants les plus certains de la valeur des chapitres qu'ils consacrent tour à tour à leurs études favorites.

L'ouvrage mérite d'être signalé, car il constitue aux débuts du XX^e siècle un véritable monument consacré à l'art, absolument indispensable à ceux qui désirent rester au courant des progrès faits dans l'histoire comparée de l'esthétique dans tous les pays.

L. M.

(1) ANDRÉ MICHEL. *Histoire de l'Art, depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*. 6 vol. parus. — 15 francs le vol. — Librairie Armand Colin, rue de Mazières, 5, Paris.

cham, à 2 h. 1/2, paraît appelée à un succès certain, son fondateur s'étant classé au premier rang des virtuoses formés par Eugène Ysaÿe et ayant, d'autre part, tant en Belgique qu'à l'étranger, fait ses preuves d'éducateur attentif et compétent.

Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser chaussée de Wavre 21, ou rue de la Réforme 26, à Bruxelles.

M^{me} Armand, du théâtre de la Monnaie, donnera le 9 mai, à 4 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, l'audition de son cours d'opéra et d'opéra-comique. Des fragments de *la Bohème*, *Hérodiade*, *Aïda*, *Lohengrin*, *Samson et Dalila*, *les Huguenots*, *le Maire de chapelle*, *Sigurd*, *Manon*, *le Barbier de Séville* et *la Tosca* seront interprétés en costumes et avec décors. Pour les places, s'adresser chez les éditeurs de musique et 49 rue Philippe-le-Bon.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Sottisier.

Critique musicale :

M. Van Dyck a interprété, avec son art incomparable de diction, le drame de Walter, des *Maîtres Chanteurs*.

Programme des plus intéressants : la Symphonie en *ut* mineur, de Beethoven, ... la « Société française », de V. d'Indy, etc.
La Libre Parole, 11 avril.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres.
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen », numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de I à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, Éditeurs

4, place de la Madeleine, PARIS

- CLAUDE DEBUSSY. — **Hommage à Haydn** pour le piano. — *Prix net* : 4 fr. 75.
ID. **Ronde de Printemps**. « Images » pour orchestre n°3. Transcription à 4 mains par ANDRÉ CAPLET. — *Prix net* : 4 francs.
- PAUL DUKAS. — **Prélude élégiaque** pour le piano (Centenaire d'Haydn).
Prix net : 1 fr. 35
ID. **Polyeucte**, ouverture pour la tragédie de CORNEILLE. Réduction pour piano à 4 mains par G. SAMAZEUILH. — *Prix net* : 4 francs.
- GABRIEL GROVLEZ. — **Recuerdos** (Souvenirs), pièce pour le piano. — *Prix net* : 3 francs.
- B. HOLLANDER. — **Quatuor à cordes n° 2** (op. 30). Partition et parties
Prix net : 10 francs.
- VINCENT D'INDY. — **Mennet** pour le piano sur le nom d'Haydn. — *Prix net* : 4 fr. 75.
ID. **Wallenstein**, trilogie d'après SCHILLER (op. 12). Réduction pour piano à deux mains par G. SAMAZEUILH. — *Prix net* : I. *Le Camp de Wallenstein*, 3 fr. 50. II. *Max et Thécla*, 2 fr. 50. III. *La Mort de Wallenstein*, 3 fr. 50.
- MAURICE RAVEL. — **Mennet** pour le piano sur le nom d'Haydn. — *Prix net* : 4 fr. 35.
- FLORENT SCHMITT. — **Étude** pour le *Palais Hanté* d'Edgar Poe (op. 49). Réduction de l'orchestre pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net* : 6 francs.

Publications nouvelles de la SOCIÉTÉ MUSICALE G. ASTRUC et C^{ie}.

- MAURICE DESREZ. — **Le Printemps**, poème musical en quatre parties pour piano et violon.
Prix net : 8 francs.
- ID. **La Prière du Poète** (R. DE MONTESQUIOU), chant et piano.
Prix net : 2 fr. 50.
- ID. **A l'Épreuve** (CARMEN SYLVA), chant et piano. — *Prix net* : 2 fr. 50.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOERG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).
Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).
Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).
Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).
Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudiel et Suarès* (1907).
Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).
Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec
une eau-forte originale d'Eugène Carrière.
Prix : sur Hollande, 3 fr. 50 ; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).
Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, la Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Trust (suite et fin) (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Dorise (OCTAVE MAUS). — Le Vers libre (EMILE VERHAEREN). — Notes de musique : *La Passion selon saint Jean à la Sorietà J.-S. Bach, la Deuxième séance de la Section belge de la Société internationale de musique* (CH. V.). — Au Cercle artistique : *Elektra* (G. R.). — L'Affiche illustrée. — Chronique théâtrale : *Edipe et le Sphinx, la Belle Hélène* (GEORGES RENCY). — La Musique à Liège (INTERIM). — Agenda musical. — Petite Chronique.

LE TRUST ⁽¹⁾

II. — Le Point de vue social.

M. Paul Adam n'est pas un amuseur. Il doit lui être désagréable de ne se voir apprécié par certains que de l'unique point de vue de la technique littéraire. J'estime qu'il mérite mieux que cette attention-là. Il apporte à l'examen des problèmes historiques et sociaux assez de compétence pour qu'on discute les solutions qu'il propose. L'œuvre d'art, pour lui, c'est « inscrire un dogme dans un symbole ».

Nous avons vu, l'autre jour, que les images du symbole étaient saisissantes. Qu'est donc le dogme ?

Car il y a un dogme dans le *Trust* ou, pour parler un langage moins élevé, une conception de la société future s'y dessine à travers l'intrigue de l'aventure. En quelques mots, et sauf erreur, il apparaît que M. Paul Adam trouve bienfaisante l'action des trusts et capable de devenir l'axe de l'organisation économique du monde.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Écartons tout d'abord le reproche que nous ferions à tout cerveau moins puissant : de généraliser trop vite. M. Paul Adam, grâce à son intuition et à son énorme capacité d'assimilation, généralise à coup sûr. Lorsqu'il dit que les *Trusts* domineront l'univers commercial et industriel, il ne se trompe pas. Tout indique la croissance rapide de cette formidable puissance. Demain, les quatre parties de l'univers, pacifiquement divisées en départements qui seront les anciens États, ne vivront plus que pour l'échange, pour l'exploitation des richesses naturelles, pour le bien-être, en un mot. Et comme les trusts, après avoir préparé cet état de choses, auront monopolisé tous les objets de la consommation, ils seront, pratiquement, encore que d'une manière à demi anonyme et occulte, les maîtres du monde.

Si vaste qu'elle soit, la synthèse tentée par M. Paul Adam ne correspond qu'à la situation actuelle des *trusts*, esquisse à peine de ce qu'ils seront plus tard. Sautant d'un bond de deux cents ans à travers le temps, M. Wells, dans *Quand le dormeur s'éveillera* (1), décrit l'état de l'univers devenu la chose des trusts. Leur puissance est devenue absolue, sans contrôle ni moral ni matériel.

Je ne tente aucune comparaison, je veux simplement indiquer que M. Paul Adam ne se trompe pas lorsqu'il prophétise le développement rapide des trusts. Il se trompe peut-être à demi lorsqu'il parle de leur excellence.

(1) WELLS, *Quand le dormeur s'éveillera*, roman. Paris, *Mercurie de France*.

L'instinct de M. Paul Adam lui fait aimer les manifestations de la force. Toujours ce qui fut *le plus puissant* appelle, au cours des siècles, son attention d'historien et d'esthète. C'est pourquoi il vénère les idées de la métaphysique qui firent la force de Byzance à l'époque de *Irène et les Eunuques*, et aussi les énergies guerrières qui firent celles de la Révolution à l'époque de *l'Enfant d'Austerlitz*. Si l'avenir est aux trusts, il vénère les trusts, parce que c'est d'eux que doit sortir toute vitalité, tout progrès, donc toute excellence.

Pourquoi, ayant toujours eu raison jusqu'ici avec des arguments de cette sorte, aurait-il tort aujourd'hui? Pourquoi ce sens profond, cet instinct qui lui faisait mépriser comme malades, perverses et dangereuses les organisations faibles et vaincues par les plus fortes, pourquoi ce sens et cet instinct seraient-ils en défaut lorsqu'il s'agit de cette force : les trusts? (2)

Eh bien, je pense que c'est parce qu'il ne s'agit plus du même genre de puissance. Verrions-nous se préparer un monde nouveau incomparable à rien d'autre jusqu'ici?...

Jusqu'ici, en effet, les bouleversements de la politique et de la société au lieu d'être, suivant la conception matérialiste de M. Guglielmo Ferrero, des avatars de la question d'argent, étaient au contraire les résultats, élaborés et indirects, mais les résultats tout de même de la question idéologique. On ne se battait pas pour une idée (quoique le cas se soit présenté parfois, par exemple aux Croisades ou en 1789) mais on modifiait les gouvernements et les mœurs sous son influence, après qu'elle était tombée du domaine abstrait dans celui de la vulgarisation et de là dans la pratique. C'est ainsi que, parfois des siècles après leur naissance dans un cerveau de penseur ascétique et solitaire, des peuples ignorant jusqu'au nom de ce mort, servent, illustrent, prouvent ses idées, devenues une ambiance, un état inconscient de la sensibilité. Les métaphysiques, les religions gouvernaient les états et les foules, malgré la puissance adverse de la richesse. Et c'est même de ce perpétuel conflit entre les idées et l'argent, somme toute entre la matière et l'esprit, que résultait le grand drame secret et réel de l'histoire.

Avec l'avènement des trusts, il semble bien que va triompher, non peut-être pour toujours, mais pour longtemps, la conception contraire. L'aise, le confort, le bonheur matériel, voilà tout ce qu'ils peuvent donner. Et encore, comme ce n'est pas le but qu'ils poursuivent (car il y aurait encore là une manière

(2) Il va sans dire que, en présentant cette objection, qui n'a que la valeur d'une opinion personnelle, je n'engage aucune des convictions relatives à mon respect pour l'œuvre et le génie de M. Paul Adam. Je me permets, modestement, de discuter avec lui une des nombreuses suggestions de son livre. Il ne peut que s'applaudir de se voir ainsi suivi dans ses anticipations sociales. Cette persuasion seule me donne cette audace.

d'idéal) mais un des résultats qu'ils atteignent en passant, un de leurs prétextes devant les derniers scrupules de la morale et de la pitié européennes, l'état de bonheur physique qu'ils pourront procurer pendant le premier stade de leur développement, ne durera lui-même point. Il sera très vite dépassé, puis oublié dans les états suivants, où les trusts ne lutteront plus que pour la puissance sans même le semblant d'autres préoccupations.

De par le principe vital qui est en lui, de par ses méthodes de développement, le trust doit fatalement arriver à une domination sur les prolétariats telle qu'il n'en aura jamais été exercée de pareille par les potentats des âges révolus, que retenaient tout de même les scrupules de la morale courante, fille des religions auxquelles ils pouvaient même ne pas croire.

Au fur et à mesure de leurs succès, les trusts verront disparaître les concurrences et avec elles les raisons de maintenir le niveau des salaires qu'ils régleront à leur gré. De la masse internationale des travailleurs courbés sous ces lois de fer, indifférentes à toutes revendications syndicalistes, surgiront, au hasard des sélections naturelles, quelques individus mieux organisés qui deviendront chefs et seront, avec quelques égaux, les représentants de la plus féroce des aristocraties. Le seul but, le seul idéal étant le bonheur physique, personne ne croira plus à rien d'autre, et l'irréligion fera des progrès effrayants.

Dans ce livre dont je parlais tout à l'heure : *Quand le dormeur s'éveillera* M. Wells décrit cet âge terrible et la profonde misère d'une humanité ainsi courbée sans espoir d'au delà et sans illusion même sur les possibilités du bonheur immédiat, dans les geôles du travail surmenant et esclave.

Fatale évolution des trusts, dont M. Paul Adam ne décrit que l'ère de progrès et de bien-être.

Il est probable d'ailleurs qu'une tension si douloureuse ne pourra pas longtemps durer et qu'elle sera suivie d'une révolte sanglante qui amènera de nouveaux bouleversements sociaux. La force mystique des idées aura triomphé une fois de plus de la force matérialiste de la richesse. Mais celle-ci aura sans doute possédé l'hégémonie du monde pendant le plus long temps et de la plus autoritaire façon qu'on n'aura jamais vu.

Quoi qu'il en soit, et même si M. Paul Adam, dont l'esprit optimiste et mystique à la manière d'Emerson et de Whitman est surtout ému par l'excellence et le bienfait de tout ce qui est vital et fort, — même si M. Paul Adam s'était trompé sur la valeur morale future des trusts, cela n'infirmerait en rien la perfection, l'énergie et la pénétration de ses vues sociales actuelles, le sens qu'il a des foules, de leurs besoins et de leurs désirs, la poésie intense et si moderne qu'il met dans ses descriptions des choses du labeur industriel.

Ce qu'il dit du rôle *actuel* des trusts est parfaitement exact, d'ailleurs. Dieu veuille qu'ils se bornent, longtemps encore, à ne pas le dépasser. Tout serait pour le mieux s'ils ne faisaient que préparer, par le développement du progrès matériel et de l'aise, l'humanité à concevoir un nouvel idéal et à le servir. Malheureusement, avec l'aise grandit aussi l'égoïsme...

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA DORISE

Il y a dans le théâtre de Bernard Shaw une pièce intitulée *Mistress Warren's profession* qui décrit l'existence double d'une femme dont nul ne soupçonne les hontes secrètes. Pour trouver les ressources nécessaires à l'éducation de sa fille, Mistress Warren exerce une profession inavouable : sous les dehors de la plus parfaite *respectability*, elle dirige deux ou trois de ces maisons que les dimensions exagérées de leur numéro distinguent habituellement de leurs voisines. On devine l'angoisse du drame qui se déroule dans le cœur de l'héroïne pour dérober à tous l'humiliant mystère.

Le livret de M. Illica repose sur un conflit analogue. Développé avec logique, il eût pu offrir des situations émouvantes et remuer les cœurs en excitant la pitié. Par malheur l'action est si obscure et si invraisemblable qu'elle n'intéresse personne.

La Dorise, divette fêtée au Palais Royal, reine du chant et de la galanterie, prend, démaquillée, l'aspect d'une très honorable et vertueuse bourgeoise. Sa fille Aurore est fiancée à Fabrice, jeune cavalier élégant, et le but de toute une existence de duplicité, de mensonge, d'hypocrisie, douloureusement subie par un miracle d'amour maternel, va être atteint lorsqu'un oncle du futur mari, vieux célibataire habitué des coulisses et coureur de cotillons, reconnaît dans l'irréprochable M^{me} Alays la folâtre Dorise. Tout s'écroule. On n'épouse pas la fille d'une courtisane... Mais qui prouve que l'oncle Didier n'a pas été abusé par une extraordinaire ressemblance?

Fabrice s'introduit, le soir, dans la loge de l'actrice. La voix de celle-ci, sa beauté le fascinent et le doute reste entier dans son âme, tant est grande l'habileté d'Alays à déjouer les pièges que lui tend la curiosité enfiévrée du jeune homme. Une dernière épreuve : il aime Dorise, il la veut toute, il la comblera d'or et de bijoux. Qu'elle lui résiste, il aura arraché au sphinx son secret... Mais Alays ira jusqu'au bout du sacrifice. Caressante, passionnée, elle attire Fabrice dans ses bras, et celui-ci pousse un cri de joie et de délivrance : rien n'était vrai, car jamais la mère d'Aurore n'aurait consenti à ce parjure!

Au troisième acte, le mariage s'accomplit en un paisible décor de province. Ici, l'illogisme des événements atteint son paroxysme. L'oncle Didier, après avoir tout tenté pour éloigner Fabrice d'Aurore, insiste pour que l'union soit célébrée sans retard. Mieux encore, dans une scène tout à fait inattendue, il supplie Alays de l'épouser. On apprend alors avec stupéfaction que Didier fut l'unique amour de la Dorise, qui jamais ne mena l'existence des courtisanes... Le dénouement va donc être heureux? Point. Au seuil d'un bonheur certain, après avoir assuré celui d'Aurore, Alays se tue. Sa mort a le double inconvénient de révéler le mystère ignoré et d'être de la plus complète invraisem-

blance. Mais les larmes ont sur les spectateurs plus d'action que la joie.

Sur cette affabulation incohérente, dont quelques accents dramatiques masquent mal le vide et dont l'expression littéraire est d'une parfaite vulgarité, M. Galeotti a écrit une partition dont le défaut principal est l'absence de style, ou plutôt, — ce qui revient au même, — l'emploi de tous les styles connus, depuis les flonflons de l'opérette viennoise jusqu'aux tonitruances tétralogiques. C'est le carrefour des nations, quelque chose comme une exposition universelle où fraternisent et claquent au vent les drapeaux d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Autriche...

La musique de M. Galeotti, qui s'inspire à la fois de Puccini, de Strauss (Johann), de Gustave Charpentier et de Wagner, trahit une inexpérience de métier qui surprend à une époque où l'art d'instrumenter est devenu presque un mérite banal. On ne peut lui dénier une certaine verve, de la spontanéité dans l'essor mélodique, du brio dans son lyrisme Montmartrois, mais combien sa pensée s'alourdit sous le poids d'une orchestration de fortune où se mêlent et grincent en de continuelles tuttis toutes les sonorités! Futaie sans clairières, cet assourdissant accompagnement symphonique couvre constamment les voix. Il mugit sans trêve, et vainement l'oreille y cherche l'attrait d'un équilibre polyphonique ordonné avec tact, d'une trouvaille de timbres, d'une coloration judicieuse.

L'action de M. Sylvain Dupuis consiste essentiellement à refréner ce vacarme, et j'admire la patience, — j'allais dire la résignation, — avec laquelle il accomplit sa tâche. Mais il ne peut, malgré sa bonne volonté et tout son talent, galvaniser une œuvre dictée par une aussi fâcheuse esthétique.

Ce qu'il faut admirer plus encore, c'est l'admirable création qu'a faite du rôle hybride d'Alays M^{me} Croiza. Chacune des incarnations de cette grande artiste est une révélation nouvelle, et si sa voix est superbe d'ampleur, de timbre et d'expression, l'actrice mérite tous les éloges pour la sobriété, la vérité, la justesse d'accent et de gestes avec lesquelles elle compose ses personnages. Sous les falbalas de la Dorise comme dans la toilette puce, à la fois sévère et délicate, d'Alays, elle a triomphé avec une égale aisance. M^{lle} Symiane, soubrette charmante, M. Saldou, ténor de voix sonore mais d'expression monotone, MM. Decléry et La Taste ont encadré le mieux du monde l'héroïne de ce drame artificiel et compliqué, auquel un public plus sensible aux extériorités du théâtre qu'aux émotions de la musique a fait un bruyant succès.

OCTAVE MAUS

LE VERS LIBRE

La revue italienne *Poesia* ayant ouvert une enquête internationale sur le vers libre, un grand nombre d'écrivains de divers pays adressèrent à son fondateur, M. F.-T. Marinetti, leur opinion sur cette forme, encore vivement discutée, de l'expression poétique.

Les avis de MM. Gustave Kahn, Émile Verhaeren, Vielé-Griffin, C. Maucclair, Henri de Régnier, Stuart-Merri, Francis Jammes, Henri Ghéon, Albert Mockel, Gabriele d'Annunzio, R. de Souza, Arthur Symons, de M^{mes} la comtesse de Noailles, Rachilde, Hélène Vacaresco et de maints autres poètes viennent d'être réunis en un volume qui résume les phases et dégage la synthèse de l'im-

portante évolution subie par la poésie contemporaine (1).

On lira avec intérêt la page écrite, en réponse au questionnaire de *Poesia*, par M. Émile Verhaeren. Elle fixe avec clarté les lois de la poétique libérée :

« Le rythme est le mouvement même de la pensée. Pour le poète toute pensée, toute idée même la plus abstraite se présente sous la forme de l'image. Le rythme n'est donc que le geste, la marche ou l'allure de cette image.

Les mots traduisent la couleur, le parfum, la sonorité de celle-ci. Le rythme, sa dynamique ou sa statique.

Grâce aux anciennes formules — qui ne tenaient compte que de la mesure syllabique — le poète était obligé d'emprisonner tout geste, toute marche, toute attitude de sa pensée dans une forme invariable, ne se souciant jamais de la vie spéciale de chaque image. En certains cas heureux elle s'y adaptait comme le gant s'adapte à la main; le plus souvent l'adaptation ne pouvait se faire. C'étrist alors comme si dans ce même gant on s'acharnait à fourrer une tête ou le bras tout entier.

La poétique nouvelle supprime les formes fixes, confère à l'idée-image le droit de se créer sa forme en se développant, comme le fleuve crée son lit.

Toutefois cette réelle liberté ne confère aucun droit ni à la fantaisie, ni à l'arbitraire. Liée à la pensée-image, faisant corps avec elle, la nouvelle forme poétique obéit aux règles les plus strictes. Elle cesse d'être une forme et devient un chaos, dès qu'elle ne détermine pas scrupuleusement un geste, une marche ou une attitude de la pensée présente. Les bons poètes y réussissent avec aisance, les autres s'y appliquent en vain. Il leur reste la ressource de se cantonner dans les vieilles formules, de les user de plus en plus au frottement de leurs pensées banales. »

EMILE VERHAEREN

NOTES DE MUSIQUE

La Passion selon saint Jean à la Société J.-S. Bach.

Il a été rendu compte dans l'*Art moderne* de la première audition de la *Passion selon saint Jean*, qui, on s'en souvient, eut lieu en janvier (2). Le succès qu'elle obtint décida M. Zimmer à reprendre le chef-d'œuvre; cette seconde audition, organisée dans des conditions d'interprétation à peu près identiques, a été accueillie avec une faveur aussi marquée que la première. Seules, les solistes femmes n'étaient plus les mêmes, et, au lieu de M^{mes} Noordewier-Reddingius et de Haan-Wannifarges, il nous fut donné d'entendre M^{lle} Stapelfeldt, — un bon contralto chantant avec style, — et M^{me} Bruckwilder qui, bien que très en progrès, a encore beaucoup à apprendre pour établir un équilibre parfait entre le charme de sa technique vocale et les nécessités expressives du texte. M. Walter, — l'Évangéliste, — a d'étonnantes qualités de chanteur et une irréprochable diction, mais il faut avouer que trop souvent son récit s'imprégnait d'une teinte d'apitoiement qui est bien près d'atteindre la fadeur. M. Zalsman est admirable de sobriété simple; il m'a semblé pourtant qu'il poussait un peu loin la préoccupation de donner au Christ un caractère impersonnel et qu'il y avait peut-être une légère erreur à n'en faire qu'un symbole, aussi immatériel que le Saint-Esprit dans la cantate *O Ewigkeit, du Donnerwort*: vous rappelez-vous l'indi-

(1) *Enquête internationale sur le Vers libre et manifeste du Futurisme*, par F.-T. MARINETTI. Milan, Éd. de *Poesia* (rue Senato, 2).
(2) Voir l'*Art moderne* du 30 janvier.

cible impression de mystère que donnait M. Zalsman en chantant avec ce même calme inexpressif le passage de cette cantate où l'on entend descendre du ciel la voix du Saint-Esprit? C'était au Cercle artistique, il y a deux ans, lors du mémorable festival Bach.

L'orchestre et les chœurs de M. Zimmer sont en voie d'atteindre l'absolue perfection. C'est merveille de voir la conviction qui les anime et la richesse expressive qui en est la conséquence. Une expérience comme celle de la Société J.-S. Bach montre à quel point sont vaines les discussions sur la question de savoir s'il faut ou non rendre la musique du cantor plus accessible à notre sentiment moderne, en renforçant les masses instrumentales et chorales au delà de ce qu'il a prévu ou de ce dont il pouvait disposer lui-même. Que l'on fasse ainsi là où c'est possible, je n'y vois nul inconvénient... Mais que l'on ne vienne pas critiquer des exécutions où, par force majeure, l'on est forcé de se passer de ces moyens supplétifs. Un petit orchestre, et des chœurs peu nombreux, comme ceux de M. Zimmer, sont tout aussi aptes à rendre l'esprit de la musique de Bach que d'imposantes masses chorales doublées d'un grand orchestre. Car l'« esprit », c'est l'essentiel; et c'est une erreur trop répandue de croire qu'on peut l'exprimer mieux par des moyens matériels plus familiers à nos oreilles déformées par la musique de « notre » temps. En vérité, les moyens importent peu: ce qu'il faut, avant tout, c'est, de la part des exécutants, une compréhension consciente de ce qu'ils ont à interpréter, et, de la part du public, la bonne volonté de pénétrer le sens expressif des œuvres indépendamment de leur technique.

La Deuxième séance de la Section belge de la Société internationale de musique.

Cette séance a été consacrée à l'audition de diverses œuvres de musique de chambre de la première moitié du XVIII^e siècle.

M. E. Closson fit une causerie introductive extrêmement intéressante sur les origines et l'évolution de la *Sonate* et de la *Suite*. Claire, méthodiquement ordonnée, dite d'un ton familier et sans pédantisme, cette courte conférence, où s'alliaient harmonieusement une érudition sûre et de larges vues synthétiques, prépara admirablement l'auditoire aux exécutions qui suivirent. Celles-ci furent un pur régal. Trois *Sonates* du Genevois J. B. Lœillet (1653-1728) et une *Suite* d'un des nombreux musiciens qui portèrent le nom de Caix d'Hervelois formaient le programme: musique exquise, d'un sentiment délicieusement aristocratique, d'un tendre raffinement dans l'expression des sentiments tempérés d'allégresse ou de mélancolie, — les seuls d'ailleurs qu'elle prétende exprimer.

La variété des instruments pour lesquels ces divers morceaux sont écrits écarte toute impression de monotonie: l'une des sonates de Lœillet combine la flûte avec le clavecin, la seconde la viole d'amour avec le clavecin et la dernière est une *Sonate à trois* pour flûte, hautbois et clavecin. La *Suite* de Caix d'Hervelois met en œuvre la viole de gambe qui accompagne le clavecin.

La basse continue de ces diverses œuvres a été réalisée par M. Béon avec un art parfait et un sens raffiné du caractère propre à chaque mouvement. M^{me} Béon exécuta ces réalisations au clavecin avec infiniment de goût et de dextérité. Les parties de flûte, de viole d'amour, de viole de gambe et de hautbois furent jouées avec un irréprochable talent par M^{mes} Boone, Van Hout, Delfosse et Van Bever.

CH. V.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Elektra

Le Cercle artistique a eu la bonne fortune de pouvoir offrir à ses membres une représentation d'*Elektra*, la tragédie de Hugo von Hofmannsthal, par M^{me} Suzanne Desprès et toute la troupe de l'OEuvre. On sait que le drame musical de Richard Strauss, que nous entendrons prochainement à la Monnaie, suit fidèlement le texte de Hofmannsthal en développant seulement davantage la

danse d'Elektra et tout ce qui suit le meurtre de Clytemnestre. Elle est très belle, très puissante et d'une terrible grandeur, cette tragédie, et Hofmannsthal a su vraiment tirer des effets nouveaux des malheurs des Atrides. Ici, c'est la vengeance purement humaine, ou mieux purement inhumaine qui s'exerce, et non la volonté des dieux qui arme le bras du parricide Oreste, comme dans Sophocle. La danse d'Elektra, ivre de joie parce que le meurtre de sa mère venge enfin son père assassiné, est d'une effroyable beauté. Est-il besoin de dire que M^{me} Suzanne Després a été une Elektra magnifique, jouant ce rôle orageux avec une passion toute nue, sans convention, sans rien d'apprêté, dans un splendide mouvement de nature et de vérité? A ses côtés, M^{mes} Margès et Norma, MM. Desmares et Ligné-Poe se sont également fait applaudir.

L'AFFICHE ILLUSTRÉE

Nous avons protesté à maintes reprises contre la laideur des affiches illustrées par lesquelles sont annoncés à l'étranger nos services de transport, nos centres de tourisme et de villégiature, etc. A son tour, un rédacteur de la *Chronique* dont la signature Bob masque un des écrivains les plus délicats et les plus spirituels de la Belgique développe le même thème :

« Les gares, dit-il, servent de salles d'exposition à une imagerie harmonieuse et violente. Voyez en France; quels sites n'ont pas donné à un artiste une formule heureuse de lignes ou de couleurs qui attire l'étranger? Voyez en Autriche, spécialement depuis un an ou deux qu'il s'y est fondé un organisme gouvernemental pour attirer le touriste. Il n'est pas jusqu'à l'Algérie, jusqu'à l'Espagne qui n'aient leurs affiches prometteuses de lumière et de soleil.

En Belgique, tout l'effort gouvernemental s'est porté à favoriser les paquebots d'Ostende-Bouvres : on lui doit quelques belles affiches de Cassiers. Quant à Spa et au littoral, on a cru les populariser assez en les incarnant en quelques petites femmes-à-clins-d'yeux « Viens donc par ici, joli touriste », baigneuses ou joueuses de tennis...

Au cours de cette année, j'ai beaucoup vagabondé; on voit assez fréquemment dans les champs, devant un beau site qu'elle attriste, une vaste pancarte annonçant l'Exposition. On voit aussi dans les gares un cadre qui contient des pseudo-photographies en couleurs : Roche-à-Bayard, Grand'Place de Bruxelles, beffroi de Bruges. C'est laid! laid! — et inutile. Il faut se mettre le nez dessus pour y voir, et de même que la pancarte de l'Exposition qui enlaidit les sites, cela prouve que la Belgique s'entend à faire de la laideur avec de la beauté. Démonstration au moins superflue...

Je suis convaincu pourtant — et d'après mon expérience et celle d'autrui — de l'efficacité de l'affiche simple, qu'on voit de loin, syn hésitant joliment nos Ardennes, la Meuse, la Flandre, ses villes, ses beffrois, son littoral.

Le Rocher-Bayard et la cascade de Coe ne sont des merveilles que pour ceux qui n'ont jamais passé la frontière ou qui ne connaissent que la ligne de Courtrai à Bruxelles.

Mais j'y songe, l'art de l'affiche — Cassiers excepté — existe-t-il en Belgique? Eh bien, qu'on le fasse naître!

CHRONIQUE THÉÂTRALE

OEdipe et le Sphinx. — La Belle Hélène.

Ironie des choses! Dans la même chronique, être amené à parler de la spirituelle parodie d'Offenbach et de la très sérieuse et très noble tragédie de Péladan! L'antiquité qui chahute et celle qui rugit de douleur et d'épouvante! Et pourtant, de part et d'autre, c'est la Fatalité qui joue le grand rôle : fatalité, ce qui fait succomber Hélène aux charmes du beau Paris; fatalité, ce qui arme le bras d'OEdipe et lui fait commettre son parricide. Mais

il convient d'arrêter là la comparaison entre deux œuvres qui hurlent de se trouver réunies sous ma plume irrévérencieuse!

C'est toujours avec plaisir qu'on réentend *la Belle Hélène*, et ce plaisir est encore accru quand c'est — comme aux Galeries en ce moment — M^{me} Tariol-Baugé qui prête au rôle d'Hélène le triple attrait de sa beauté, de son talent de sûre comédienne et de sa voix chaude et souple. A côté d'elle, M. Grillières est un Paris séduisant. On a fait à cette reprise le plus vif succès, et la partition d'Offenbach, jouée avec soin par l'orchestre de M. Maubourg, a paru jeune comme si elle ne comptait pas exactement quarante-six printemps.

Mais il faut parler de *Ceipe et le Sphinx*, et me voilà bien embarrassé. Bien embarrassé à plusieurs points de vue. Tout d'abord, cette tragédie a été jouée sur un théâtre de fortune — le petit théâtre mal outillé du Palais des Arts — par une troupe manquant d'expérience. Si M. Pierre Boigne dans le rôle d'OEdipe, M^{me} Bianca-Costa, dans celui de Jocaste, et une artiste anonyme dans celui du Sphinx ont mérité de sincères applaudissements, leurs compagnons ne semblaient pas tous à la hauteur de leur mission. Et je ne le constate que pour faire comprendre que, sans doute, la tragédie de Péladan vaut mieux que l'effet qu'elle a produit.

Ensuite M. Jean Delville, l'organisateur de cette soirée d'art pur, prend soin de nous avertir dans une note du programme que « les tragédies du Péladan s'inspirent de la pensée initiatique d'Eleusis et sont fidèles à la doctrine des Grecs initiés, parce que l'auteur est conscient de la valeur des arcanes de la tradition ésotérique ». Voilà qui augmente mon embarras. *Ceipe et le Sphinx* a donc un sens secret, un sens extra et supra-littéraire... Comment apprécier, en ce cas, cette tragédie, moi qui avoue humblement ne rien connaître aux arcanes de la tradition ésotérique? J'ai bien compris qu'*OEdipe* est surtout l'exaltation de l'effort humain qui triomphe des monstres : mais cela, c'est trop clair, et ce ne doit pas être le vrai sens ésotérique.

Quoi qu'il en soit, j'ai admiré de fort beaux passages, décide-là, au cours de l'œuvre, et surtout au deuxième acte : la douleur de Jocaste pleurant un époux, ses résistances à l'idée d'un nouvel hymen qu'on veut lui imposer pour sauver la patrie, l'apparition d'OEdipe, l'instinctif mouvement de Jocaste qui, sans reconnaître en lui un fils, sent une irrésistible sympathie l'incliner tout à coup vers lui, ce sont là des scènes de grande et noble poésie, exprimées en un langage digne des héros et des dieux. Mais je ne puis parvenir à saisir la ligne directrice de la pièce. Après nous avoir remplis d'horreur à l'idée qu'OEdipe va devenir l'assassin de son père et l'époux de sa mère, après nous avoir fait assister à la réalisation de ces tragiques prophéties, comment l'auteur termine-t-il sa pièce par une sorte d'apothéose qui nous montre OEdipe et Jocaste enlacés, prêts à consommer l'hymen, au milieu des acclamations du peuple délivré du Sphinx? Pouvons-nous oublier que Jocaste est la mère, OEdipe le fils et qu'un abominable inceste se prépare? Il y a là une impression pénible à laquelle on ne peut échapper. Mais il faut savoir que cette œuvre a été écrite en 1897 pour être représentée à Orange, avant *OEdipe-Roi* de Sophocle. Peut-être que l'audition immédiate d'*OEdipe-Roi* après l'œuvre de Péladan dissiperait le malaise que *OEdipe et le Sphinx* laisse dans l'esprit des spectateurs.

GEORGES RENCY

LA MUSIQUE A LIÈGE

L'audition du Conservatoire, avec orchestre d'élèves dirigé par M. Charles Radoux, fut consacrée, le 10 avril, aux auteurs belges. Elle s'ouvrit par la symphonie primée en 1909 par l'Académie et signée Léon Delcroix; ce nom est nouveau pour nous, mais il est porté par un travailleur évidemment sérieux et habile, au courant des productions modernes; la recherche des timbres riches, leur association saisissante, l'emploi des cuivres et des bois le rapprochent plutôt de l'école wagnérienne que de la française. Certaines dissonances lui sont chères comme à Schumann, tels les

accords de seconde et de neuvième. La fougue de l'*allegro*, le charme léger, aérien du *scherzo*, aux timbres cristallins que voile par moments une atmosphère nuageuse, furent surtout goûtés. Le jeune violoniste Bohet et l'habile harpiste Van Styvoort se distinguèrent dans ce délicieux *scherzo*. L'orchestre tout entier mettait toute son attention à exécuter strictement les parties souvent difficiles de l'œuvre, très sympathiquement accueillie par le public.

Le concerto pour piano que M. Smulders composa pour son concours, en 1886, est resté une partition digne de reparaître aux pupitres des capellmeister et les virtuoses n'auraient rien à perdre en la substituant aux œuvres traditionnellement fixées dans la pile conservatoire. La séduction des thèmes, leur développement attrayant et toujours enrichi par la trame harmonique, la couleur spéciale qu'une influence norvégienne, mêlée à la forme personnelle des idées, donne à l'harmonisation, la chaleur de l'inspiration constituent des qualités sérieuses pour cette création de jeune homme. M. Jaspas l'a interprétée avec une scrupuleuse virtuosité, méritant ainsi trois rappels chaleureux quand il quitta le tabouret.

Christine, sur un poème de Lecomte de Lisle, est une œuvre savante de M. Huberti où la couleur est bien appropriée aux situations. On est impressionné par la fluidité des timbres pour peindre la nuit sereine, les associations funèbres de notes dans les scènes lugubres, les rythmes imposant l'idée de fatalité et enfin l'espoir en l'éternité de l'amour.

Enfin le *Songe de Pauline*, poème symphonique du maître Tinel, porte le cachet de sa force; la conviction, l'art de dire ce que l'on veut, celui de disposer avec sobriété des moyens multiples qui forment son métier remarquable, tout cela se note immédiatement, et le public en a conscience dans sa façon d'écouter et d'applaudir.

INTERIM

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h., quatrième concert du Conservatoire sous la direction de M. Edgar Tinel, avec le concours de M^{me} Emma Beauck et de M. Ernest Van Dyck.

Le violoniste russe Aljošcha Schkolnik donnera demain, à 8 h. 1/2, un récital de violon à la Salle Patria.

Mardi, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria, récital Liszt par M^{lle} Hélène Dinsart, pianiste. L'artiste interprétera les douze Études d'exécution transcendante du maître, ainsi que les six grandes Études d'après les *Caprices* de Paganini. — Le même jour, à la même heure, récital de M. Sidney Vantyn à la Salle Fiévez.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à l'Institut musical dirigé par M^{lle} Miles, la *Chanson populaire flamande*: causerie-audition par M. E. Closson avec le concours de M^{lle} Renée de Madre.

Le Groupe des Compositeurs Belges donnera sa troisième séance (Salle Patria) jeudi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de M^{lles} S. Poirier et J. Samuel, MM. Rasse, Wilford et L. Samuel, du *Choral Mixte* et de la *Société de musique de chambre de Bruxelles*. Au programme: œuvres de Wilford, Frémolle, A. Dupuis, L. Samuel, Rasse, J. Jongen, Gilson et L. Dubois.

Le sixième Concert Ysaye aura lieu, sous la direction de M. Théo Ysaye, le dimanche 1^{er} mai, à 2 h. 1/2, à la Salle Patria, avec le concours de M^{me} F. Litvinne, de MM. E. Ysaye et L. Van Hout. Au programme: Concerto grosso (Haendel), Concerto pour violon et alto (Mozart), Air d'*Armide* (Gluck), Symphonie n° VII (Bruckner), Cinq poèmes (Wagner), le *Cump* et la *Mort de Wallenstein* (Vincent d'Indy).

Le Quatuor Zimmer donnera les 4, 6, 9, 11 et 13 mai, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts (22, rue des Palais), cinq concerts consacrés à l'exécution intégrale des quatuors de Beethoven. Location chez Breitkopf et Haertel.

Le Festival rhénan aura lieu à Cologne, sous la direction de M. F. Steinbach, les 18, 19 et 20 juin. On y exécutera la Messe en ré et la Symphonie en ut mineur de Beethoven, le *Magnificat* de Bach, des œuvres de Schumann et de Brahms.

PETITE CHRONIQUE

A la suite du dernier Salon de l'*Estampe*, le Gouvernement a fait l'acquisition d'un dessin à la plume d'Alberto Martini: *La Belle Étrangère*.

L'Exposition de la Société des Beaux Arts, réservée au *Portrait belge du XIX^e siècle*, s'ouvrira mardi prochain, à 10 heures du matin. Le Roi la visitera vendredi.

Au nombre des œuvres réunies, citons celles de Leys, Gallait, Navez, De Winne, Dubois, Agneessens, Cluysenaer, Alfred Stevens, Evenepoel, Emile Wauters, F. Khnopff, Van Rysselberghe, Lemmen, etc.

Le Musée du Livre organise, avec la collaboration de quelques collectionneurs, une exposition d'imprimés électoraux (brochures, circulaires, journaux, affiches, caricatures, bulletins de vote). Le Conseil général du Musée recevra avec reconnaissance tous les documents que l'on voudra bien lui communiquer à cette fin (3, rue Villa Hermosa, Bruxelles).

Formée la veille des élections législatives, elle ne peut manquer d'intéresser vivement le public en lui permettant de comparer l'allure des campagnes électorales à diverses époques et dans divers milieux.

L'exposition s'ouvrira le 1^{er} mai. Elle aura une durée d'un mois et sera accessible au public tous les jours de 10 à 12 et de 2 à 6 heures; le dimanche, de 10 à 12 heures.

C'est mardi prochain qu'aura lieu, à 8 h., au théâtre de la Monnaie, la première représentation d'*Iphigénie en Aulide*, qui sera donnée jeudi en matinée.

Les représentations de l'Opéra de Monte-Carlo sous la direction de M. Léon Jehin sont fixées aux 10, 12, 14, 17 et 19 mai. Les spectacles seront composés, ainsi que nous l'avons annoncé, de *Mefistofele* (Boïto), *Don Quichotte* (Massenet), le *Vieil Aigle* (R. Gunsbourg), la *Traviata*, 1^{er} acte (Verdi) et le *Barbier de Séville*, 2^e acte (Rossini). Ces œuvres seront représentées avec le concours de MM. Smirnoff, Muratore, Chaliapine et Gresse; de M^{mes} Edith Delys, Frida Hempel, Marguerite Carré, Brienz, Brielga, Lucy Arbelle et B. Deschamps-Jehin.

Notre collaborateur M. Jules Destrée a fait le vendredi 15 avril au Cercle artistique d'Anvers une conférence sur *Verlaine et ses Musiciens* au cours de laquelle M^{lle} Elisabeth Delhez, de Paris, a délicieusement interprété des œuvres de Debussy, G. Fauré, Ch. Bordes, J. Cras, R. Hahn, G. Flé, etc.

Le deuxième Congrès international de la Presse périodique se réunira à Bruxelles les 24, 26 et 26 juillet prochain sous le haut patronage du Roi.

Le Comité d'honneur est composé du président du Conseil, de tous les ministres à portefeuille, de MM. Le Jeune, ministre d'Etat, Edmond Picard, ancien sénateur, Beco, gouverneur du Brabant, et Max, bourgmestre de Bruxelles.

Plusieurs associations étrangères de presse périodique ont déjà désigné leurs délégués et de nombreux rapports sur les questions à l'ordre du jour sont annoncés.

Le secrétariat général du Congrès est installé à Bruxelles, 12 rue de Berlaimont.

M^{lle} Marguerite Van de Wiele fera jeudi, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, une conférence sur: *Les Héroïnes romantiques*.

M. L. Ruinet fera vendredi à 8 h. 1/2, à l'Université Nouvelle (67, rue de la Concorde) une conférence sur Hugo von Hofmannsthal.

De Paris:

On vient d'inaugurer au Musée des Arts décoratifs une double exposition. La première est celle des œuvres décoratives de M. Albert Besnard, c'est-à-dire les cartons, dessins et préparations de toutes les peintures murales du maître. L'autre exposition est celle des œuvres du regretté céramiste Chaplet.

C'est M. Gabriel Pierné qui a été élu par l'Association artistique des Concerts Colonne pour succéder à feu Edouard Colonne. On ne pouvait faire un meilleur choix : M. Pierné est un excellent musicien et, depuis un an qu'il dirige les concerts par interim, il s'est signalé comme un chef d'orchestre de premier ordre. Plusieurs candidats briguaient ces fonctions : aucun n'était plus digne de les remplir que l'auteur de la *Croisade des enfants*.

Il y aura en mai à Paris une « saison russe » analogue à celle qui remporta, ces dernières années, un si retentissant succès. M. Serge de Diaghilew, l'organisateur habituel de ces représentations, donnera celles-ci à l'Opéra, où eurent lieu il y a deux ans les inoubliables soirées de *Boris Godounow*. Parmi les œuvres montées cette année figure, dit-on, un ballet de M. Ravel sur un scénario de M. Calvocoressi.

La *Société des Amis de Balzac* se propose de célébrer par des fêtes qui dureront du 14 au 20 mai le cent onzième anniversaire de la naissance de l'écrivain. Il y aura une représentation de gala, un pèlerinage aux Jardies de Ville d'Avray, une excursion à Villeparisis, une visite aux maisons habitées par Balzac rue Visconti, rue Cossini, rue des Batailles et rue Balzac, ainsi qu'au Musée Balzac, rue Raynouard, où les manifestants se réuniront le 19 en un banquet cordial.

Le Salon d'Automne comprendra cette année une importante exposition d'art décoratif organisée par les artistes de la Bavière.

Les lithographies d'Eugène Carrière atteignent dans les ventes publiques des prix assez élevés. Le mois dernier, à l'hôtel Drouot, son *Verlaine*, épreuve dédiée, a été adjugé 350 francs; le

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Portrait d'Alphonse Daudet, 222; la *Fille en buste, de face*, 283; le *Modèle Vénitien*, 210.

Pelléas et Mélisande à l'étranger :

L'Opéra-Comique de Berlin vient de reprendre avec un grand succès le chef-d'œuvre de MM. Debussy et Maeterlinck; le Royal Opera du Covent Garden de Londres le reprendra incessamment, et l'ouvrage a triomphé tout récemment à Boston.

Une exposition des chefs-d'œuvre de l'art musulman aura lieu l'été prochain à Munich, sous le protectorat du prince-régent. On se propose d'y montrer les plus remarquables productions de cet art en tous genres : miniatures, ivoires, bois sculptés, bronzes, orfèvreries, verres émaillés, céramiques, armes, costumes, étoffes, tapis, etc., depuis les œuvres sassanides jusqu'à l'année 1700, dans les divers pays d'Orient et d'Europe. On y admirera, entre autres, une série de magnifiques tapis persans appartenant depuis des siècles à la maison de Bavière.

Sottisier.

Devinez qui j'avais pour plus proches voisins parmi les invités? M^{me} Poincaré, MM. Jules Roche, Lépine et d'Haussonville... Il y a toujours une certaine satisfaction pour notre amour-propre à nous trouver sur la même rangée que des hommes illustres.

Le Journal de Bruxelles, 14 avril.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres.
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen », numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de I à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, Éditeurs
4, place de la Madeleine, PARIS

Airs classiques avec accompagnement de piano, textes français et allemand ou italien, revision et traduction française de M^{me} HENRIETTE FUCHS. N° 17, SCARLATTI, *Air de Laodice*. Prix : 1 fr. 75. — N° 18, J.-S. BACH, *Mon doux Jésus sera l'armure*. Prix : 2 francs. — N° 19, id., *Ah, viens en moi!* Prix : 2 fr.

W.-F. BACH. — **Sonate** pour 2 clavecins (2 pianos à 4 mains). Revision par PIERRE RENAULD. (1710-1784) Prix net : 6 francs.

CLAUDE DEBUSSY. — **Préludes** pour piano. Premier livre (12 préludes). Prix net : 10 francs.

ROGER-DUCASSE. — **Sur quelques vers de Virgile**, chœur pour voix de femmes avec accompagnement d'orchestre ou de piano. Chant et piano. Prix net : 1 fr. 75.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr. ; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr. ; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr. ; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudé et Svarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr. ; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50 ; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entrésol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KLEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Eugène Delestre (OCTAVE MAUS). — Littérature et Poésie (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Iphigénie en Aulide (O. M.). — La Protection des Sites. — L'Art au « Vieux Cornet » (F. H.). — La Clef du Sacristain. — Chronique théâtrale : *A l'Alcazar, A Ravenstein* (G. R.). — Accusés de réception. — Nécrologie : *Bjærnstjerne Hjoernson*. — Agenda musical. — Petite Chronique.

EUGÈNE DELESTRE

L'art d'Eugène Delestre m'avait conquis par sa probité avant que j'en eusse analysé les mérites et pénétré l'évolution logique. Son apreté, sa rudesse d'accent témoignent d'une volonté indifférente aux succès faciles; sans chercher à plaire, le peintre — qu'il s'exprime à l'huile ou à l'aquarelle — émeut par la sincérité de sa vision et la simplicité des moyens qu'il emploie pour traduire sa pensée.

A quel maître, à quelle école le rattacher? Peu nombreux sont, de nos jours, ceux qui échappent aux influences. Formules académiques, souvenirs de musées reflets romantiques ou réalistes, fascination exercée par tel peintre dont la vision s'impose, dominatrice, tout conspire contre la liberté de l'artiste. L'empreinte reçue, quel effort, quelles peines pour arriver à l'effacer!

Ce qui donne aux impressions d'Eugène Delestre leur saveur, c'est qu'aucune influence n'en altère la person-

nalité. Nées d'un amour fervent pour la nature, elles ont trouvé, dès leurs balbutiements, un accent individuel, une langue sobre et forte, d'une sonorité neuve. Aux *Indépendants*, au Salon d'Automne, aux expositions particulières qu'il organisa à Paris et en province, l'artiste fixa l'attention par la franchise de ses notations et le particularisme de sa technique. Il créa lui-même son sillage au lieu de naviguer dans celui d'autrui. Si ses interprétations sont parfois discutables, elles ont le précieux mérite de n'être dictées que par sa propre sensibilité.

Paysagiste, Eugène Delestre a peint à Annet-sur-Marne, en des soirs d'améthyste et de topaze, des meules noyées d'ombre, des eaux nacrées mirant la chevauchée des nuées ou la masse estompée du feuillage; la Bretagne et ses solitudes nostalgiques l'ont séduit ensuite, et devant leurs horizons profonds son cœur s'est exalté davantage; puis ce fut, à Chantemesles, le sourire des berges de la Seine épanoui au pied des falaises crayeuses, la fraîcheur des prairies, la joie des vergers en fleurs. La clarté du sol, la légèreté des ciels soyeux guident désormais sa main vers des extériorisations plus lumineuses. Sa palette s'irise, son œil s'affine, et chaque étape marque une conquête nouvelle. Dans la Creuse — *le Jardin ensoleillé de Saint-Georges-la-Pouge, le Pré Picard, Un champ de genêts près Margnot* en témoignent, — le peintre ne craint pas d'aborder les problèmes les plus ardues qu'offre l'étude des spectacles naturels. Aux heures embrasées, il lutte avec le soleil, il s'efforce de lui arracher le secret de son éclat sans user d'aucun

artifice pour s'alléger la tâche. Comparez ces visions enflammées aux harmonies opalines qui réfléchissent, en d'autres toiles, les horizons maritimes d'Honfleur et de la Côte de Grâce, vous serez édifié sur la fidélité avec laquelle Eugène Delestre fixe chacune de ses impressions.

Ses fleurs, ses intérieurs, ses études de nu, qui gagneraient peut-être à être traités d'une façon plus synthétique en massant davantage les oppositions, accusent le même scrupule de vérité, la même bonne foi dans l'expression. Ici encore chaque morceau trahit un observateur subtil et un peintre de race. Malgré leurs imperfections — Eugène Delestre n'a point, je pense, la prétention d'avoir atteint d'emblée la maîtrise, — ces tableaux décèlent un talent sympathique et fier que l'avenir paraît devoir conduire très loin. Né il y a peu d'années — la première exposition du peintre date, je crois, de 1901, — ce talent se retrempe sans cesse aux sources vives de la nature. Et les fruits qu'il porte ont le goût âcre et succulent des cassis, des cornouilles, de toutes les baies mûries le long des chemins de campagne dans l'échevèlement des haies que nul jardinier n'a émondées.

Est-ce à dire que l'éducation esthétique d'Eugène Delestre soit incomplète? N'en croyez rien. Le peintre — et c'est la surprise que réserve son exposition — est doublé d'un architecte que ses succès à l'École des Beaux-Arts et aux concours de l'Institut ont depuis longtemps classé parmi les artistes en vue de sa génération. Il a construit des hôtels, des usines, des maisons de rapport, un château à Maisons-Laffite, un collège à Guingamp. Il n'ignore aucune branche de son art, tous les styles lui sont familiers. Rien de plus classique, au surplus, que ses épures, antithèse de ses souples et libres pratiques de coloriste fougueux épris d'harmonies inédites et d'ardentes polychromies.

Explique qui pourra cette contradiction, faite pour piquer la curiosité et éveiller les discussions. Peut-être faut-il en trouver l'origine dans cette définition de Goethe : « L'homme supérieur est celui qui connaît à fond son métier, tout en sachant faire autre chose. »

Les visiteurs de l'exposition qui s'ouvrira demain au Palais des Arts et dans laquelle Eugène Delestre confesse ingénument sa double personnalité décideront si l'aphorisme du poète peut lui être appliqué.

OCTAVE MAUS

LITTÉRATURE ET POÉSIE

Dans *les Vertus bourgeoises* (1), qui est à la fois un roman très bien construit et une étude historique du plus vif intérêt, M. Henry Carton de Wiart s'est attaché à rendre la physionomie

(1) HENRY CARTON DE WIART : *Les Vertus bourgeoises* (au temps des États-Belgiques-Unis de 1790). Paris, Perrin.

morale des classes dirigeantes à Bruxelles, à l'époque de la Révolution française. Ce lui est une occasion d'étudier le caractère d'un jeune homme, Thierry, séduit par les idées venues de Paris et plein d'illusions philantropiques mais les contrôlant peu à peu au contact de la réalité, à la faveur de la crise politique qui bouleverse sa patrie. Cette monographie, qui est celle de tous les jeunes gens revenant graduellement au culte de leur terre natale et à leurs traditions, ainsi que le tableau de la société bruxelloise à ce moment de l'histoire : ses espoirs, ses luttes, sa déception finale, m'ont paru de fort belles choses, d'une noble émotion.

On a lu dans l'*Occident* les chapitres du livre de M. Mithouard : *les Marches de l'Occident* (1). On les relira dans leur ensemble avec une nouvelle joie. C'est que M. Adrien Mithouard reste un des plus purs artistes de la phrase française que nous ayons aujourd'hui. On demeure surpris, même lorsqu'on ne partage pas ses idées, de l'ingéniosité, de la richesse d'argumentation, du charme avec lesquels il les défend. Malgré soi, on s'y laisse gagner, étourdi par la force, dirai-je incantatoire? de tant d'images adroites et justes. Dans ces deux villes : Grenade, Venise, qui sont déjà des cités d'Orient, M. Mithouard se sent en effet aux frontières de l'Occident, là où son *idée* se confronte et s'oppose à une idée adverse, contradictoire. Il ne nous cache, devant ces sites et ces arts, ni sa mauvaise humeur, parfois conquise, ni ses révoltes, mais non son inquiétude. Car il tient une certitude. Le cycle est achevé, et M. Mithouard ne le brise pas, il le ferme, avec élégance. Venise et Grenade sont simplement rejetées en dehors, malgré leur beauté. Tant pis pour elles.

Poète lui-même, M. Albert de Bersaucourt parle des poètes avec mieux que de l'intelligence. Il y met toute son intuition, une intuition dont la sympathie double la force. Ainsi la plaquette appelée *Francis Jammes poète chrétien* (2), où, à travers l'œuvre du solitaire d'Orthez, l'auteur discerne délicatement les étapes d'une évolution certaine vers le sentiment chrétien.

Un peu pareil à ce maître ingénu, M. de Bersaucourt chante aussi les choses menues et familières de la vie quotidienne. *Vingt-quatre poèmes en prose pour honorer ma demeure et chanter mon jardin* (3) : le titre du recueil suffit à en révéler l'esprit, et l'on se souvient des vers célèbres :

La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles.
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.

Il y a beaucoup d'amour dans ces proses soignées et chaleureuses. Toutes les choses y sont comme caressées par une main pieuse. C'est beau, une maison de poète, et c'est beau qu'un poète y demeure pareil à lui-même enfant, émerveillé de toutes les heures.

Je n'ai pas connu *l'Abbaye*, mais je sais qu'il y eut là une belle floraison de jeunesse et d'enthousiasme. Dans la première partie de *Images et Mirages* (4), M. Charles Vildrac célèbre ces espoirs. Il dit des choses exquises :

(1) ADRIEN MITHOUARD : *Les marches de l'Occident* (Venise-Grenade). A Paris, Stock.

(2) ALBERT DE BERSAUCOURT : *Francis Jammes poète chrétien*. Bibliothèque du temps présent, Librairie Henri Falque, Paris.

(3) Id. *Vingt-quatre poèmes en prose pour honorer ma demeure et chanter mon jardin*. Paris, Henri Falque.

(4) CHARLES VILDRAC : *Images et Mirages*. Paris, éditions de *l'Abbaye*.

Oh ! l'Abbaye ! Oh ! l'Abbaye !
Où frapperaient les seuls très doux,
Les seuls très fervents, les seuls très sincères.

Ils diraient :

— Voici, je viens avec vous ;
La Ville est dure comme ses pierres.
J'ai fui les méchants, j'ai laissé les fous ;
Ils ont beau clamer : Tous les hommes sont frères,
On est bien trop meurtri parmi
Tous ces frères ennemis...

Vous, je sais... Vous êtes très moi ; nous sommes fils
De Notre-Dame-des-Violons-et-des-Lys ;
Nous sommes les cadets dans la pâle famille ;
Le Souffrir nous caresse avec ses doigts de fille ..

Ouvrez-moi votre porte et tendez vos mains affables !
Vous me conduirez à votre intime et simple table ;
Des haumes panseront mon cœur, de peine élargi ;
Je humerai la joie qui emplit votre logis ;
Et vous me montrerez vos murs habillés des livres
Que nous autres fermons le front plus vaste et l'œil ivre,
Vous m'aimerez ainsi que moi je vous aimerai,
Vous m'aimerez pour mon énergie mouillée qui tremble
Et pour l'amour de ceux que nous admirons ensemble.

Ainsi diraient les très doux,
Les très fervents, les très sincères,
Qui viendraient soigner la misère
De leur cœur auprès de nous.

Et nous les emmènerions par la main,
Comme de faibles enfants ;
Le soir jouerait de la harpe au jardin,
Et nous irions à pas lents,
Leur expliquant :

Plus besoin d'être mercenaires,
Plus besoin de solliciter,
Plus besoin de se déchirer :

Être un peu moins de chers confrères,
Mais un peu plus de bons frères...
Vivre en amour, vivre en ferveur
En la maison des chers laboureurs.
En l'Abbaye hospitalière.

Voici des mousses pour vos pieds,
Et des corbeilles pour vos yeux,
Et l'amitié pour oublier
Tous les mauvais pleurs de ces yeux.

Voici au levant votre chambre blanche,
Voici votre table, où — le soir — se penche
La blonde sollicitude de la lampe.
Et voici dans des vases, des lilas,
Et voici le vaste lieu des repas :
Bouteilles et bouquets au long des nappes blanches...
Ainsi nous les emmènerions par la main.

Eux écouteront tout cela,
Les yeux attendris et dociles,
Et l'Espoir, l'Espoir juvénile,
Leur soulerait le cœur à flots d'alléluias!...

Il faut lire aussi, dans ce recueil, les beaux poèmes émus appelés : *Livres*, *Les trop bonnes raisons* et *Le Grand Oiseau blanc* : ils sont pleins d'images curieuses et marqués d'un rythme simple et énergique où se reconnaît le vrai poète.

Si la poésie didactique et psychologique avait quelque possibilité de vivre. M. Georges Duhamel la galvaniserait. Dans *L'Homme en tête* (1) (où se marque un grand progrès sur le précédent recueil : *Des légendes, des batailles*), il y infuse, pourrait-on dire, tout ce qu'il est possible d'enthousiasme, de ferveur, de truculence même parfois. Plus forte que la violence qu'il lui fait pour l'animer, l'abstraction triomphe et impose je ne sais quelle froideur aux plus brûlants poèmes. Des qualités de premier ordre, de vraies qualités de lyrique se perdent là, comme un fleuve dans d'absurdes sables. L'homme n'est un sujet pour la poésie que si on ne l'envisage point dans ses généralités psychologiques. C'est une erreur à peu près pareille à celle où M. Jules Romains s'obstine. Mais M. Duhamel a plus d'ingénuité et moins de littérature.

Dans les *Chroniques du Chaperon et de la Braquette* (2), M. Tristan Klingsor continue à nous amuser avec ses petites chansons, gracieuses, menues, fines, sans prétention, grivoises à peine et que personne autre que lui ne fredonne.

M. Edmond Rocher dans *Le Manteau du Passé* (3) fait parfois songer à Samain qui l'estimait pour la musicalité douce de sa sentimentale inspiration. Et Mme Paule Lysaine, dans *Soirs au jardin* (4), elle aussi, cultive la mélancolie et la tristesse de vivre avec des gestes délicats et tendres.

Je connais peu de choses aussi ennuyeuses que cette histoire du *Petit Jehan de Saintré* (5). C'est excellent pour nous donner une idée de la chevalerie du xv^e siècle et nos aïeux ont pu trouver cela délectable ; mais nous autres... Dieu merci, le roman a fait des progrès depuis. Par contre, la notice de M. Louis Haugward est un morceau de critique de premier ordre.

On pardonne volontiers à M. Marcel Rogniat ses *Péchés de jeunesse* (6) pourvu qu'il garde, en commettant ceux de la maturité, la même grâce alerte, la même inoffensive impertinence.

Au moment où les contemporains accordent enfin à ce compositeur original et vivant que fut Emmanuel Chabrier l'attention, le succès qu'il mérite et que de plus grands génies l'empêchèrent de recueillir pleinement de son vivant, M. René Martineau nous restitue les traits de cette physionomie si sympathique. Déjà les *Lettres à Nanine* nous avaient révélé le bon-garçonisme, la générosité, la grâce de ce caractère si français. M. René Martineau en raconte la vie, complète, la vie qui se déroulait en même temps que l'œuvre, qui faisait corps avec elle. Car ce musicien, si gai, fut un travailleur acharné, un chercheur. Et il eut, en quelque sorte, du génie (7). FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) GEORGES DUHAMEL : *L'homme en tête*, poème. Paris, édition de *Vers et prose*.

(2) TRISTAN KLINGSOR : *Chroniques du Chaperon et de la Braquette*. Paris, Sansot et Cie.

(3) EDMOND ROCHER : *Le Manteau du Passé* (poésies : 12 lettres d'Albert Samain en guise de préface). Paris, Sansot et Cie.

(4) PAULE LYSAINÉ : *Soirs au jardin*. Paris. Éditions du *Feu*.

(5) *L'Hystoire et plaisante chronique du Petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des Belles Cousines*, par Antoine de la Sale (transposition en français moderne par LOUIS HAUGWARD). Paris, Sansot et Cie.

(6) MARCEL ROGNIAT : *Péchés de jeunesse*. Paris, Sansot et Cie.

(7) RENÉ MARTINEAU : *Emmanuel Chabrier*. Paris, Dorbon aîné.

IPHIGÉNIE EN AULIDE

Iphigénie en Aulide a mis exactement cent trente-six ans et huit jours à franchir la distance de Paris à Bruxelles, — que tendent de plus en plus à raccourcir les express et les automobiles, en attendant mieux encore. Créée le 19 avril 1774, comme chacun sait depuis que les comptes rendus des journaux ont rafraîchi nos souvenirs, elle a pris contact avec le public du théâtre de la Monnaie (peu empressé, il faut le reconnaître, et ce n'est pas à son honneur) le 26 avril 1910. Encore fallut-il, pour que l'événement se réalisât, que des intentions cycliques, hautement louables, eussent animé la direction du désir de présenter l'ensemble des cinq partitions françaises de Gluck. La première en date des deux *Iphigénie* manquait au répertoire. Voici celui-ci complété. Que les dieux de Paphos et de Cnide en soient loués.

Il y eut un temps, qui n'est guère éloigné de nous, où ces œuvres si belles, si harmonieuses de lignes, si émouvantes dans leur classique pureté, passaient pour n'être point scéniques. On ne les jouait, soit par fragments, soit en des auditions intégrales, qu'aux concerts du Conservatoire, et il fallut l'obstination apostolique d'un maître épris de leur expressive éloquence pour les imposer au théâtre. *Orphée* vit, le premier, les spectateurs applaudir à ses accents de douleur et d'amour. *Iphigénie en Tauride*, *Alceste*, *Armide* passèrent triomphalement par la brèche ouverte. *Armide* atteignit même un chiffre de représentations qui dépassa les prévisions les plus optimistes du caissier, ce baromètre du succès.

Iphigénie en Aulide aura-t-elle une fortune semblable? Elle paraît avoir excité moins de curiosité que les quatre drames précédemment représentés. Le mercure ne s'éleva, dans les guichets, que faiblement. Et la température de la salle resta basse, comme la recette.

Serait-ce parce que le vénérable musicien dont l'influence agissait sur la vie musicale n'est plus là pour insuffler à tous sa foi et son enthousiasme? Ou l'œuvre, moins homogène et plus languissante que les autres drames de Gluck, exerce-t-elle sur le public moins d'action? Les deux raisons sont plausibles, et peut-être faut-il les combiner.

Certes, — soyons francs, — *Iphigénie en Aulide*, malgré de réelles beautés musicales, n'a ni le pathétisme d'*Orphée*, ni la tendresse exaltée d'*Alceste*, ni l'héroïsme d'*Armide*, ni l'expression tragique et troublante d'*Iphigénie en Tauride*. Quelques pages — l'admirable récit d'Agamemnon qui clôture le deuxième acte. L'air célèbre de Clytemnestre « Par un père cruel » sont du nombre — annoncent ce que sera Gluck lorsqu'il aura rompu définitivement avec les conventions. Il faut y ajouter l'ouverture, qui est un chef-d'œuvre d'intensité dramatique et de coloris orchestral. Mais à côté de ces très réelles beautés, combien de récitatifs sans intérêt, d'airs surannés, de scènes trop longues, que la lenteur de l'action alourdit encore! Dans ses plus amoureux élans de tendresse, Achille demeure artificiel. Adaptée au goût d'une époque dont l'art était l'antithèse de l'humanité, de la vérité, de la vie, la noble tragédie antique ne pouvait être que factice. Exception faite pour les passages où le génie de Gluck a devancé son temps, elle ne nous émeut plus guère aujourd'hui.

L'interprétation souffre de ce désaccord entre l'œuvre qu'on s'efforce de ressusciter et notre conception actuelle de l'art lyrique. Comment exiger d'acteurs emportés dans le courant tumultueux

du drame moderne qu'ils asservissent leur voix et leurs gestes aux exigences d'une fable où dominant la convention et l'archaïsme? Pour en rendre l'esprit, il eût fallu accomplir un travail de transposition dont la mise en œuvre d'*Iphigénie en Aulide* à la Monnaie ne révèle malheureusement guère de traces. La voix généreuse, éclatante, de M. Laffitte fait d'Achille un ténor d'opéra, et sa mimique est aussi dépourvue de style que son chant de traditions classiques. M^{lle} Béral a une voix charmante : maints rôles, et surtout celui d'Argine, nous ont donné l'occasion d'en subir l'impression voluptueuse. Est-ce à dire que l'élégante cantatrice soit désignée pour incarner la virginale figure d'Iphigénie, toute d'ingénuité et de résignation? Il est permis d'en douter. M. Billot, qui a créé le rôle difficile d'Agamemnon, a soutenu avec vaillance le pathétique monologue du deuxième acte, et M. Moore a fait valoir dans celui de Calchas une voix sonore. Mais est-ce assez? La représentation fut un brillant concours vocal et non la restitution fidèle que des réalisations antérieures — celle d'*Orphée* surtout — nous avaient donné le droit d'espérer. Seule, M^{me} Croiza, dont chaque création révèle une artiste parfaite, trouva sous les traits de Clytemnestre la noblesse d'attitudes, la justesse d'accent, et jusqu'à l'hellénisme accommodé au goût du XVIII^e siècle, qui, réunis, fixent le style voulu. Ce fut, dans un rôle d'ailleurs ingrat, une majestueuse et émouvante évocation.

L'orchestre de M. Dupuis a exécuté avec beaucoup de rythme et de précision la belle ouverture que les concerts ont popularisée, mais il pêche, dans les accompagnements, par un excès de sonorité. Quant à la mise en scène, elle est brillante, sans doute, mais ici encore, de même que dans l'interprétation vocale, le « modernisme » l'emporte, et c'est fâcheux. Les danses guerrières du deuxième acte et la lutte des athlètes manquent de style, alors que le délicieux divertissement du premier faisait espérer une exacte reconstitution de la callisthénie antique.

O. M.

LA PROTECTION DES SITES

Sur l'initiative de la *Société pour la protection des paysages*, un projet de loi avait été soumis à la Chambre des députés de France pour empêcher l'envahissement des monuments historiques et des sites pittoresques par les affiches-réclames. Ce projet, voté par la Chambre, vient de l'être également par le Sénat. En voici le texte :

« ARTICLE PREMIER. — L'affichage est interdit sur les monuments historiques classés en vertu de la loi du 30 mars 1887, ainsi que sur les monuments naturels et dans les sites de caractère artistique classés en vertu de la loi du 21 avril 1906.

Il peut être également interdit autour desdits monuments historiques, monuments naturels et sites, dans un périmètre qui sera, pour chaque cas particulier, déterminé par un arrêté préfectoral, sur avis conforme de la Commission départementale des sites et monuments naturels de caractère artistique.

ART. 2 et 3. — Toute infraction sera punie d'une amende de 25 francs à 1,000 francs. »

Souhaitons que les mêmes mesures préservatrices soient prises en Belgique.

L'ART AU « VIEUX CORNET »

On se souvient de cette minuscule et très jolie exposition que quelques peintres, amis du soleil, installèrent, l'an passé, dans le cadre rustique du « Vieux Cornet », à Uccle. Ce ne fut pas un mince plaisir que de se transporter des habituelles et maussades salles d'expositions, que l'hiver rend plus tristes encore, dans ce local vétuste, perdu sous les arbres, dont les murs de guingois procurent une ombre qui semble empruntée à celle de la verdure qui les environne. L'initiative eut un joli succès. Les mêmes ardents luministes qui esquissèrent, l'an dernier, ce geste d'indépendance et de belle humeur, réunissent pour la seconde fois, dans le même milieu, quelques-unes de leurs œuvres les mieux venues. Il suffira de citer les noms de MM. Oleffe, Gaspar, Thévenet, Paerels, auxquels se sont joints quelques nouveau-venus intéressants, pour donner une idée de la valeur de cette exposition aménagée sans prétention, avec gaieté, comme on accroche une fleur des champs au corsage d'une belle fille. F. H.

LA CLÉ DU SACRISTAIN

On nous écrit :

« Une église qui renferme de précieux objets d'art devrait-elle rester fermée — ne fût-ce qu'un moment — sans qu'on pût en trouver la clé ?

Je vais assez souvent admirer un des plus beaux Dirk Bouts, qui se trouve dans une des villes du Brabant. L'église étant généralement close quand j'arrive de Bruxelles, je sonne chez le sacristain qu'on va chercher à l'estaminet voisin. Cela arrive cinq fois sur six. Mais à ma dernière visite, vers 2 heures de l'après-midi, pas de sacristain ! Il était sorti avec la clé dans sa poche et ne devait rentrer qu'à trois heures et demie. Un prêtre, qui passait, a même dit que l'église ne serait ouverte qu'à quatre heures. Supposez un commencement d'incendie. Pas de clé à trouver !...

Si Sa Grandeur l'Archevêque de Malines savait cela, il ferait certes prendre des mesures pour que cette clé fût toujours déposée en un endroit où la famille du sacristain pourrait la trouver. »

Cette réclamation nous paraît absolument fondée. Il serait cruel d'interdire aux sacristains toute promenade, mais il n'est pas impossible de concilier leurs fantaisies vagabondes avec la légitime curiosité des touristes épris d'art et d'archéologie. Quel est donc l'abbé illustre qui a écrit : « Une église doit être un musée constamment ouvert à tous » ?

CHRONIQUE THÉÂTRALE

A l'Alcazar — A Ravenstein.

A l'Alcazar, le spectacle nouveau a de quoi plaire aux goûts les plus difficiles. *Par une nuit d'été*, comédie inédite de M. Armory, nous fait assister à une scène de cambriolage ultramoderne; *l'Écrasé*, de M. Maurice Froyez, est une bouffonnerie fort drôle qui permet à une très joyeuse femme, M^{me} Dupeyron, de montrer ses formes harmonieuses sous une chemise délicieusement légère; le *Chat et le Chérubin*, pièce chinoise, traduite de l'anglais par M. Jean Bernac (l'auteur anglais s'appelle bizarrement : Chesster Bailey Fernald), nous initie à la vie si particulière du quartier chinois de San Francisco. Un marchand riche a un fils et une nièce. Un autre marchand, pauvre, pour avoir la nièce, et la forte rançon par surcroît, enlève le fils à la faveur du tumulte d'une fête. Mais le fiancé de la nièce veut reprendre l'enfant : le marchand le tue. A son tour, il sera tué par le père du mort, un vieux docteur très savant et très calme qui incarne toute la grandeur fataliste et inexorable de la race, jaune. Le docteur, c'était M. Hauterive. Le marchand voleur, M. Paulet. Ils ont obtenu tous deux un très grand succès. Au sur-

plus, la pièce a plu énormément : décors, costumes, musique de scène, tout cela s'accordait pour nous transporter bien loin, dans cet Orient jaune, gracieux, joli et cruel, auquel on rêve avec je ne sais quel voluptueux effroi. Enfin *l'Après-midi byzantine*, de M. Nozière, nous a offert un tableau fort agréable de la vie de Byzance (Byzance, ici, ne serait-ce point Paris?) avec des courtisanes amoureuses et jalouses, un cocher de cirque aimé des belles, un jeune sculpteur pervers et adorable, et une danseuse au corps singulièrement déformé, dressée comme une vipère furieuse. La pièce est, comme on dit, assez raide, mais elle garde une suffisante tenue littéraire. Ajoutons qu'elle a paru un peu longue et que la danse de M^{lle} Lise Brevannes n'a pas laissé de déconcerter les spectateurs. Nous ne sommes pas encore assez... mûrs pour toutes les fantaisies qu'il plaît à Paris de nous envoyer, et là où les Parisiens s'épatent et admirent, nous sourions avec politesse, en réservant notre opinion.

* * *

A la Salle Ravenstein, sous les auspices de la *Vie Intellectuelle*, une petite troupe d'amateurs, formée et stylée par un jeune poète de talent qui se cache sous le pseudonyme de Sirius, a interprété, mardi dernier, *la Madone* de Paul Spaak et la *Tragédie florentine* d'Oscar Wilde. M^{me} Seydel-Fein, accompagnée au piano par M. Henri Mangin, a chanté ensuite *la Jeune Fille à la fenêtre*, poème de Camille Lemonnier mis en musique par M. E. Samuel-Holeman. Un public nombreux a fait un grand succès à cette intéressante soirée d'art.

Une impression amusante : la petite scène de la Salle Ravenstein n'ayant pas de rampe, les acteurs n'étaient éclairés, dans les ténèbres de la salle, que par les bougies d'un candélabre placé derrière eux sur une table. Et cela produisait l'effet le plus inattendu : leurs silhouettes se découpent nettement, d'un noir intense, contre la clarté du fond. On pouvait croire que la pièce était jouée par des ombres chinoises.... G. R.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Rythmes souverains*, par EMILE VERHAEREN. Paris, *Merveille de France*. — *Chansons pour Loulou*, par C. MATHY. Bruxelles, O. Mayolez et J. Audiarte. — *Suzanne et l'Italie*, lettres familières par J.-L. VAUDOYER. Paris, H. Floury. — *L'Amour moderne* de GEORGE MEREDITH, traduit de l'anglais par ANDRÉ FONTAINAS. Paris, Ed. de la *Phalange*. — *Les Chansons gaillardes*; choix, préface et notes par GEORGES NORMANDY. Paris, Louis Michaud. — *Des automnes et des soirs....*, par ALBERT FLEURY. Pau, Léon Ribaut. — *Poèmes Décadents* (1883-1893), par PATERNE BERRICHON, avec un portrait de l'auteur par MAXIMILIEN LUCE. Paris, L. Vanier (A. Messein, succ^r). — *Poèmes et Poésies de JOHN KEATS* Traduction précédée d'une étude par PAUL GALLIMARD. Paris, *Mercure de France*. — *Chants et Souvenirs*, par FRANÇOISE LE ROY. — Bruxelles, J. Lebègue et C^{ie}. — *Le Rayonnement*, par ANDRÉ DELACOUR. Paris, bibliothèque du *Temps Présent* (H. Følque).

ROMAN. — *La Flambee*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercure de France*. — *Les Vertus bourgeoises* (au temps des États Belges-Unis de 1790), par HENRY CARTON DE WIART. Paris, Perrin et C^{ie}. — *Un Jacobin de l'an CVIII*, par P.-H. DEVOS. Bruxelles, Ed. de l'Association des Écrivains belges. — *Les Idées de M. Goedsak, philosophe bruxellois*, par EDOUARD NED. Couverture d'EMILE BAES. Bruxelles, Id.

CRITIQUE. — *Les Marches de l'Occident* (Venise, Grenade), par ADRIEN MITHOUARD. Paris, P.-V. Stock. — Anthologie des Écrivains belges. *Caroline Popp* Préface par A. DAXHELET. Bruxelles, éd. de l'Association des Écrivains belges. — Id. *Marguerite Van de Wiele*, Préface par A. VIERSET. Id. — *Oscar Wilde*, par ANDRÉ GIDE (avec une héliogravure). Paris, *Mercure de France*. — *Eugène Chigot*, peintre; suivi de *Méditations sur des paysages*, par J.-F. LOUIS MERLET. Éd. illustrée. Paris, Société de l'Édition libre. — *Le Type Wallon dans la Littérature*, par EDOUARD NED.

Bruxelles, Ed. de l'Association des Ecrivains belges. — *Le Pays Wallon*, par LOUIS DELATTRE, Bruxelles, id.

THÉÂTRE. — *Iphigénie à Tauris*, tragédie en deux actes, par EDOUARD BUISSET. Anvers, imp. V^e Casie, tirage à 200 ex. (hors commerce).

VOYAGES. — *Chez les Jeunes (Japon, Chine, Mandchourie)*, par JULES LECLERCQ. Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}.

NÉCROLOGIE

Bjørnstjerne Bjørnson.

Bjørnstjerne Bjørnson s'est éteint à Paris la semaine dernière, dans sa 78^e année. Il était né à Kvikne (Norvège) le 8 décembre 1832, et sa vie combative, ardente, mouvementée, connue tour à tour les triomphes et les revers. Ecrivain estimé à vingt-cinq ans, il dirigea successivement le théâtre de Bergen et celui de Christiania, parcourut l'Europe, collabora à divers journaux, joua un rôle prépondérant dans la politique et poursuivit dès 1870 une campagne énergique en faveur de la séparation de la Suède et de la Norvège.

Condamné à un an de prison pour avoir provoqué en duel le roi Oscar, il s'exila à Paris où il passa quatre ans. Rentré en Norvège, il eut de retentissants démêlés avec Ibsen, avec lequel il se réconcilia il y a quelques années.

Célèbre par ses poèmes et ses romans, Bjørnson doit au théâtre sa plus éclatante renommée. Dans les pays scandinaves et en Allemagne, sa gloire balança celle d'Ibsen. Plusieurs de ses ouvrages furent représentés avec un retentissant succès à Paris, et notamment : *Une Faillite* (1893), le *Nouveau Système* (1894), le *Gant* (1894), *Au delà des Forces humaines* (1897). Il signa en outre *Entre les combats* (1858), *Sigurd*, trilogie (1863), *Marie Stuart en Écosse* (1864), *les Nouveaux Mariés* (1865), le *Journaliste* (1875), *Leonarda* (1879), récemment jouée à Bruxelles par la troupe du Parc, *Amour et Géographie*, *Monogamie et Polygamie*, etc. Dans ces dernières années, il composa un drame en quatre actes, *le Roi*, représenté à Christiania avec beaucoup de succès mais encore inconnu en France. Sa dernière œuvre, écrite en grande partie l'an dernier à Paris, porte pour titre : *Lorsque le nouveau vin fermente*.

Passionné pour les questions sociales, le poète fut mêlé de près à tous les événements qui, dans son pays et à l'étranger, agitent l'opinion. L'affaire Dreyfus, l'exécution de Ferrer, la question des langues en Suède, etc. trouvèrent en lui un polémiste d'autant plus redoutable que sa bonne foi était au-dessus de tout soupçon. Ses adversaires politiques même s'inclinaient devant cette haute et intransigeante personnalité, que la critique n'a pas craint d'égalier parfois à celle de Victor Hugo.

La mort de Bjørnstjerne Bjørnson est, pour la Norvège, un deuil national auquel s'associeront les artistes et les lettrés de tous les pays.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, sixième concert Ysaye sous la direction de M. Théo Ysaye, à la Salle Patria, avec le concours de M^{me} F. Litvinne, de MM. E. Ysaye et L. Van Hout. Au programme : Concerto grosso (Haendel), Concerto pour violon et alto (Mozart), Air d'*Armide* (Gluck), Symphonie n^o VII (Bruckner), Cinq poèmes (Wagner), le *Camp* et la *Mort de Wallenstein* (Vincent d'Indy).

Mercredi et vendredi, à 8 h. 1/2, au Palais des Arts, première et deuxième séances de l'Audition intégrale des quatuors à cordes de Beethoven par le Quatuor Zimmer.

Samedi, à 8 h. 1/2, *les Jolies Chansons du bon vieux temps*, par M^{me} J. Du Plessy et M. Gaston Dupuis. Commentaires par M. A. Du Plessy. (Salle Deman, 86, rue de la Montagne.)

M. André Gaos, violoniste, donnera un concert à la Salle Patria le mardi 10 mai, à 8 h. 1/2, avec le concours de M^{me} Gaos-Mon-

tenegro, cantatrice. Premier prix du Conservatoire de Madrid, M. Gaos acheva ses études sous la direction d'Eugène Ysaye et entreprit ensuite des tournées de concerts en Espagne, au Portugal, en Italie et en Amérique. Il se fit entendre récemment avec succès à Paris.

Samedi prochain aura lieu à Paris, à la salle Pleyel, sous les auspices du marquis de Polignac, une audition d'œuvres de M. Joseph Jongen avec le concours de l'auteur et de MM. Imbart de la Tour, Lensen, Englebert et G. Pitsch. Au programme : Quatuor pour piano et arches, *Prélude et variations* pour piano, violon et alto. Sonate n^o 1 pour piano et violon, mélodies.

Un Festival wallon en deux journées sera donné à Liège, au Conservatoire, par l'Association des Concerts Debeve, les lundis 2 et 9 mai, à 8 h. 1/2. Au premier concert, auquel participeront M^{me} Fassin-Vercauteren, MM. Ed. Lambert et H. Moureau ainsi que les *Disciples de Grétry*, on entendra des œuvres de Grétry, Hamal, Vieuxtemps, César Franck, S. Dupuis, Th. Radoux et F. Rigas. La seconde audition aura lieu avec le concours de M^{les} Marguerite Rollet et A. Cholet et de M. Dechesne. Œuvres de Grétry, Vieuxtemps, César Franck, G. Lekeu, J. Jongen, C. Smulders, L. Jongen et Ch. Radoux.

Les directeurs généraux de l'Exposition de Bruxelles viennent de se mettre d'accord avec M. Fritz Steinbach, de Cologne, pour l'organisation d'un Festival musical en deux journées qui sera donné vers la mi-juillet par l'orchestre de la ville de Cologne et les chœurs du Gürzenich, au total 400 exécutants. La première journée sera consacrée à Bach (fragments de la Messe en si mineur, *Concerto brandebourgeois*, Motets à 8 voix) et à Beethoven (Neuvième Symphonie); la seconde à Brahms (œuvres chorales et 4^e Symphonie), Richard Strauss et Wagner.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi et la Reine visiteront mardi prochain, à 10 heures du matin, l'Exposition du Portrait belge au XIX^e siècle organisée par la Société des Beaux-Arts.

L'ouverture du Salon des Beaux-Arts au Palais du Cinquante-naire (groupe II de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles), honorée de la présence du Roi et de la Reine, aura lieu le samedi 14 mai, à 2 heures.

M. Eugène Delestre, peintre et architecte, ouvrira demain au Palais des Arts (ancien hôtel de Somzée), une exposition de ses œuvres.

C'est, comme nous l'avons annoncé, aujourd'hui, à 11 heures, que s'ouvre à Liège l'exposition des « Figures et Personnages » organisée dans les salles de l'Emulation par l'Œuvre des Artistes. Elle groupera trente-quatre artistes étrangers et trente-deux belges. De nombreuses séances musicales et littéraires se succéderont au cours du Salon, et notamment : jeudi prochain, séance Haydn et Schumann; lundi 9 mai, séance Georges Sporck; jeudi 12, les Jeunes compositeurs belges; jeudi 19, séance Guy Ropartz; samedi 21, séance Reynaldo Hahn; lundi 23, *les Peintres mosans*, conférence par M. le D^r Jorissenne; jeudi 26, séance de musique ancienne; lundi 30, l'*Ecole de la rue*, conférence par M. Paul Leclercq.

☞ Samedi prochain s'ouvrira au Palais des Fêtes, parc de la Boverie, à Liège, un Salon consacré à des œuvres d'art anciennes et modernes (peinture, aquarelle, pastel, miniature, gravure et dessin) possédées par les collectionneurs de la ville et de la province de Liège. Ce Salon sera un musée d'art temporaire, constituant en quelque sorte un inventaire des richesses artistiques du pays de Liège. Il sera rehaussé, tous les mardis et vendredis à 3 heures, par des auditions musicales ou des conférences d'art.

Le Cercle artistique et littéraire a élu, dimanche, en assemblée générale, MM. Ad. Max, bourgmestre de Bruxelles, président ;

Schleisinger, vice-président; M. des Ombiaux, G.-M. Stevens, Ph. Wolfers et Théo Ysaye, membres de la Commission; Brunfaut, Grandmoulin et Van Holder, membres suppléants.

Nous apprenons avec plaisir que M. Eugène Laermans, le peintre émouvant des humbles et des déshérités, vient d'être promu officier de l'Ordre de Léopold.

La Société des Amis des Musées a fixé au lundi 9 mai, à 3 heures, la remise à la Commission directrice des Musées royaux de Bruxelles de l'*Annonciation* du maître de Mérode (Ecole néerlandaise du xv^e siècle), que cette société a récemment acquise au prix de 40.000 francs.

M. Ernest Verlant, Directeur général des Beaux-Arts, fera une conférence sur l'œuvre offerte.

La Société nouvelle commencera sous peu la publication de lettres inédites d'Elisée Reclus. Bureaux : 41, rue Chisaire, Mons.

Jeudi prochain s'ouvrira au Parc une série de cinq représentations de *la Barricade*, pièce nouvelle de M. Paul Bourget, le dernier grand succès du Vaudeville. Ce drame émouvant, qui sera interprété par les artistes du Vaudeville, développe l'antagonisme entre les classes patronale et ouvrière; cet antagonisme fait éclater la grève et donne lieu à une action extrêmement pathétique.

Après *la Barricade*, le Parc offrira au public belge et à la foule cosmopolite attirée par l'Exposition un cycle de pièces d'auteurs belges : *le Mûle*, de Camille Lemonnier; *Sœur Béatrice*, de Maurice Maeterlinck; *le Cloître*, d'Émile Verhaeren; *les Étapes*, de Gustave Vanzype; *les Étudiants russes*, d'Ivan Gilkin; *Kaatje*, de Paul Spaak.

Chaque pièce sera représentée trois fois. Celles qui sont trop courtes pour composer un spectacle seront complétées par le vaudeville de M. Edmond Picard : *Trimouillat et Mélionod*.

A propos du *Cloître*, annonçons que le drame de M. Émile Verhaeren sera représenté en septembre prochain, dans sa version anglaise, à Manchester.

De Luxembourg :

Le Conservatoire de Luxembourg a consacré aux œuvres de M. Victor Vreuls sa troisième séance de musique de chambre. Le beau quatuor pour piano et archets, couronné par l'Académie royale de Belgique, a trouvé en M^{me} Kuhn-Fontenelle, M^l. F. Fisson, A. Klein et E. Kuhn des interprètes de premier ordre. La Sonate pour piano et violon, au final impétueux et si personnel, a été exécutée avec autant d'expression que de rythme par M^{me} Kuhn-Fontenelle et M. Duparlot. Le grand succès de la soirée a été pour M^{me} Marie-Anne Weber, qui a chanté d'une voix émouvante, avec une parfaite compréhension artistique, le Triptyque composé par M. Vreuls sur des poèmes de Verlaine et deux mélodies évocatrices inspirées au musicien par Stuart Merrill et Jean Dominique.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

L'élite de la société luxembourgeoise assistait à ce concert, qui a valu à M. Vreuls et à ses interprètes d'enthousiastes applaudissements.

La vente des tableaux faisant partie de la succession de la baronne du Mesnil, qui a eu lieu les 15 et 16 avril à Paris, intéresse particulièrement la Belgique puisque cette collection fut formée par M. Prosper Crabbe, premier mari de la baronne du Mesnil, et qu'elle compta naguère parmi les plus célèbres de notre pays.

Les prix atteints autrefois par les pièces capitales n'ont pas été retrouvés. Ainsi la *Sainte Famille* de Rubens, adjugée 112.000 francs en 1890, n'a pas dépassé cette fois les quatre-vingt mille francs demandés par l'expert. Cette moins-value a été plus sensible encore pour l'autre vedette de la vente, le *Guide*, de Meissonier, payé à l'artiste 225.000 francs par M. Crabbe, adjugé 177.000 francs à la vente de celui-ci, et qui n'a trouvé acquéreur qu'à 64.000 francs.

Voici les autres prix principaux : Mierevelt, *Jeune femme en noir*, 18.000 fr.; *Portrait d'un recteur de l'Université de Louvain* (attribué à Rubens), 8.000 fr.; *Jeune femme en blanc* (Ecole anglaise), 5.000 fr.; *Femmes nues* (attribuées à Rubens), 2.500 fr.

Parmi les œuvres modernes : Jules Dupré, *la Forêt*, 11.900 fr.; Meissonier, *le Billet doux*, 23.100 fr.; Th. Rousseau, *Paysage, soleil couchant*, non vendu; A. Stevens, *Ophélie*, 8.100 fr.; Willem, *le Message*, 2.520 fr.

La Maison du Lied, à Moscou, avait, on s'en souvient, organisé un concours international pour la composition d'un accompagnement aux chansons populaires écossaises de Burns. C'est M. Serge-Léon Tolstoï (Russie) qui a remporté le prix de 500 roubles (dix harmonisations). Le prix de 200 roubles (quatre harmonisations) a été décerné à M. Paul Vidal (France).

Un nouveau concours international est ouvert pour la musique d'accompagnement de sept mélodies populaires (française, russe, flamande, écossaise, italienne, espagnole, hébraïque). Un prix de 500 roubles est attribué à ce concours, dont le programme sera communiqué aux intéressés par la Maison du Lied, Mal. Gniesdikovski 13, Moscou. Délai : 1/14 octobre 1910.

M. Marguery est mort hier après-midi. Il avait mangé, le 13 avril, cette sole qui fit sa réputation, et dut s'aliter. Il ne s'en releva pas...
Gils Blas, 28 avril.

SAINTE-ANNE, près HUIS (ZÉLANDE)

Jolie habitation d'artiste, meublée, à louer. Pour les conditions écrire : DREYDORFF, à Knocke.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres.
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen », numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de I à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France, 20 francs; Étranger, 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture,
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Le Grotesque et du Tragique à notre époque** (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Friçon des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KÉYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Jean de Bosschère (ANDRÉ FONTAINAS). — Deux conceptions de l'Amour (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *Le sixième concert Ysaye* (O. M.). — Publications d'art : *La Sculpture anversoise aux XV^e et XVI^e siècles*; *Hubert et Jean Van Eyck* (F. HELLENS). — Soirées du Cercle artistique : *Le « Spoel's Vocaal Ensemble »* (Ch. V.). — Une nouvelle « Salomé » (M. D. CALVOCORESSI). — La Libre Esthétique et la Presse. — Chronique théâtrale : *Les Variétés* (G. R.). — Agenda musical. — Nécrologie : *William Orchardson*. — Petite Chronique.

JEAN DE BOSSCHÈRE

... Imiter le Chinois au cœur limpide et fin
De qui l'extase pure est de peindre la fin
Sur ses tasses de neige à la lune ravie
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie
Transparente, la fleur qu'il a sentie, enfant,
Au filigrane bleu de l'âme se greffant...

Tout le poème exquis selon lequel on se remémore Stéphane Mallarmé dessinant la page nue, enchante mon souvenir, et je vous vois déjà, Jean de Bosschère, avant de vous avoir rencontré dans la vie, grave un peu, le front large et haut, avec des yeux profondément pensifs, suivre au papier vierge la naissance latente en contours choisis de rêves, contes ou arabesques, « l'imagier qui veut d'autres images ».

Êtes-vous, j'y ai songé plus d'une fois, un adolescent maladif et timide? Je ne saurais le croire. Vous êtes un homme volontaire et ardent qui s'est, par amour conscient, donné tout entier à son rêve. Vos moyens pour l'exprimer sont multiples. On a prononcé, pour des

analogies discutables et légères, devant vos dessins le nom d'Aubrey Beardsley : une certaine précision d'élégance étroite par moments vous rapproche peut-être, mais votre art, malgré le détail fouillé, minutieux et opulent, demeure candide, à côté du sien, et plus inspiré, pour le sentiment et l'expression, d'émotions réellement primitives. Beardsley est la fleur vénéneuse du bosquet préraphaélite ; vous, de Bosschère, raffiné, érudit, intellectuel, êtes retourné volontairement boire à des sources d'autrefois, et j'entrevois que vous vous êtes penché sur la margelle d'un puits que Quentin Metzys a forgé ; il avait comme vous le goût d'une simplicité compliquée et d'une bizarrerie très pure, d'un mélange charmant de vérité, de mièvrerie et de richesse. Mais nul mieux que vous n'a évité le bourdon des sonorités creuses, nul n'a plus strictement habillé des corps souples, gracieux, et jamais empâtés.

De simples fantaisies rythmées selon l'élan calculé de votre savante plume se forment, à votre gré, en lettres ornées, lettrines et culs-de-lampe, et vous avez, avec une sagacité calme et volontaire, présidé au choix d'un papier, à l'adoption de caractères où votre album d'images, de rêves, de pensée apparût dans la forme de votre désir, sans fracas de luxe insolent, et non point pourtant, comme aujourd'hui sont banalisés tous les livres les meilleurs, sous un uniforme vulgaire et triste.

Mais de ce soin qu'à bon escient vous préniez pour parer de sa beauté complète la création de votre cerveau, la joie eût été méprisante, inutile, nuisible par ce que nous voyons quand même ornement si par jeu délicat le texte qui chante se fût trouvé dépassé. N'hésitez

pas : autant que *Dorianède*, chez qui « le scintillement des yeux est autant de bleu que d'or », les *Mirages en Été*, qui s'éteignent dans le silence, et les *Arabesques* brèves et orgueilleuses se précisent dans les miroirs du souvenir, et quand se lève et marche votre tendre et langoureux héros, *Béale-Gryne*, inventeur subtil de sensations et de verbe, nous vous suivons (1).

Je n'ignore pas ce qu'on peut dire, ce qu'on a dit déjà. A trop styliser peut-être des images selon les courbes seules éiues des suprêmes phrases, ou à choisir les sensations pour les rendre au moyen de mots qui peignent, enfin concrètes, on risque, loin des sillons tracés, si l'on ne prend appui au sol habituel, d'être perdu pour les regards humains et de s'égarer à jamais solitaire parmi les étendues hostiles d'être trop bleues. Mais un dédain si haut sied à de juvéniles âmes, très nobles. Les appels de la terre arrêtent un tel essor trop fréquemment; peu nombreux ceux qui, héroïques, ont persisté et qui s'imposent sur la cime ou qui éperdûment s'égarant, amoureux, dans la folie.

Je ne puis prévoir la future destinée du poète nouveau que ce livre nous a révélé. J'ai foi. Peut-être une angoisse du vertige le fera-t-il, comme tant d'autres, abaisser un peu son vol; je serais déçu s'il faisait plus que toucher, à de certaines heures, du bout de l'orteil le tremplin solide pour remonter mieux, toutes les fois, parmi le bel azur immobile de sa pensée lucide.

J'ai foi. C'est si étrange à présent que, d'un choix manifeste et sobre, un débutant des lettres groupe, sans chanceler, le cortège fêté des mots, et qu'il s'inquiète d'imposer un ordre à ses pensées successives. C'est si étrange de ne pas accueillir au hasard le tohu-bohu des phrases où un scintillement surprend, avec plus d'aisance, et secoue dans sa torpeur l'esprit demi-sommeillant. Ici l'éveil est nécessaire; les superflus cloaques ont été masqués; l'essentiel seul a partout fleuri; ni fanges, ni chutes, la clarté est continue.

L'aventure de Béale-Gryne s'étend de son départ, lorsqu'il quitte le pays où tout ce qu'il aime de connaître avec ferveur lui dicte de chercher qui l'aimera, en qui se confondre, jusqu'à son arrivée dans le midi d'or où il se cramponne, heureux, sachant qu'ensuite tout ce qui a été décroît. L'adolescent aspire vers l'objet de son angoisse ardente. Il part. Il interroge aux berges du ruisseau et du lac le populage et les flèches d'eau, il découvre, en passant, la délaissée qui pleure à son image flétrie; il ne peut s'arrêter aux lamentations stériles. Il va. Mais on lui parle, dans la chaumine du pêcheur, des instants fugitifs et de la déception. Le pêcheur aime et fut aimé; félicité bien brève; on le sépara de sa fiancée, et si, un jour, en pleine mer, quand

se croisèrent leurs navires, ils se sont revus, ce fut pour se perdre avec plus d'amertume à jamais. Et le pêcheur, dégoûté de ses propres espoirs persistants, se choisit un état de misanthrope, mais où l'arbre frileux de ses nerfs au désespoir encore frémissait. Les oiseaux font autour de lui de la lumière en fleurs, il gémit, et en vain les veut tuer; il fuit au bord de la rivière; les poissons d'or y abondent, la pêche est trop riche et surprenante; il pêche la nuit, et fait, « au bord de la rivière, une statue assise, qui pêche ».

Béale-Gryne ne condescend pas d'avance à un tel morne désespoir. Il va. Il recueille auprès de lui la misère physique de Varilleux. Celui-ci, devant la vie harcelante, a renoncé, du moins, à souffrir; il vit au dedans seulement, pour ne plus transgresser les lois strictes du malheur; il n'a pas pour s'y appuyer les lâches prudences du pêcheur; il a plutôt retourné les articulations de son être intérieur; il a, dans son cœur, tout supprimé.

Ainsi vont-ils ensemble, et il gagne le temple d'arbres et de fleurs où s'enseignent les sagesse suprêmes du calcul, du chant, de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la musique et de l'écriture, pareilles aux arts libéraux dans les fresques de Florence. Ils ne s'attardent pas encore; Béale-Gryne est poussé par son dessein; il va. Il traverse le pays des bonheurs doubles, souriants et tranquilles; il y jouit de mélodies qui, hélas! s'éteignent; il s'enivre de parfums de fleurs qui meurent bientôt rousses et fanées. Enfin, il découvre, dans l'ombre d'un portique enchanté, quelque chose dont la blancheur l'émeut; un être fragile dort; il sent que monte en lui une plus tendre douleur; il l'emporte, il regarde dormir la vierge, enfin, devant qui « son âme déroule sa spirale émue et tremblante! » Le midi d'or sur son aventure étincelle; elle s'est éveillée, et il se fond dans la lumière de son destin.

Il est impossible, dans ce récit, malgré le choix personnel et significatif des épisodes, qu'on y découvre autre chose ou mieux que le chant d'angoisse d'une âme enfantine qui se transforme et prend conscience. Commune peut être l'aventure, les péripéties s'en avèrent, à cause de la netteté symbolique des fictions dans lesquelles elle s'inscrit, particulièrement attachantes et neuves. L'art du poète ne va pas au delà : banal frémissement des âmes en quête, il en suscite dans le mystère quelque émoi suprême; on s'y mire au jeu des miroirs, on s'y reconnaît, on s'y retrouve.

Après avoir goûté aux joies aisées et simples, les moments de fièvre anxieuse se sont éteints par la révélation de la femme, et la femme, proche et lointaine, peut étendre à son gré, poète, si elle se tient au centre, à travers l'univers entier la calme intelligence et le bienfait universel de deux amours confondues.

ANDRÉ FONTAINAS

(1) *Béale-Gryne*, suivi d'autres poèmes; texte et illustrations par JEAN DE BOSSCHÈRE. Paris, Bibliothèque de l'Occident.

Deux Conceptions de l'Amour.

Je considère M. O.-W. Milosz comme un des plus authentiques poètes que nous possédions aujourd'hui. Il écrit peu, mais chaque fois qu'il le fait c'est parce que la nécessité absolue de s'exprimer l'y pousse et je n'ai rien lu de lui, ni dans les *Poèmes de Décadence* ni dans les *Sept Solitudes* qui ne fût pas conçu dans cet état de grâce qu'on appelle l'état de poésie. Quel accent particulier ont les choses ainsi pensées : pur, pénétrant, inoubliable ! Pas une ligne de rhétorique, pas un raccord, une transition, un artifice de littérature. L'émotion sert de lien à toutes ces effusions lyriques, à toutes ces images qui ne se justifient pas en logique discursive.

Si jamais la vie me le permet, j'écrirai un livre qui s'appellera *les Poètes de l'âme* et M. Milosz en sera une des figures les plus étudiées : il le mérite.

L'Amoureuse initiation (1) est son premier roman. J'y retrouve toutes les qualités de lyrisme ardent qui flamboyaient dans ses poèmes, et aussi le sens du grotesque et du hideux, avec en outre un mysticisme extraordinaire, quasi religieux.

Le fond même du livre est mystique. Le mot amour en effet y est pris dans le sens purement idéal où l'entendent les mystiques. Un homme aime une femme, absolument, fervemment, comme on aime une idée, comme on aime Dieu. D'ailleurs, il le confond avec une idée — avec Dieu.

Elle n'est pour lui que l'instrument de son exaltation spirituelle si je puis dire, le moyen d'arriver à ces cimes de l'extase où l'on touche au divin, où l'on se confond avec lui. Peu lui importe donc de la découvrir ignoble et vile, la plus infâme gourgandine. Au contraire, la bassesse du prétexte ne fera que valoir davantage la noblesse du but poursuivi et plus l'amant se verra bafoué, trahi par sa maîtresse, plus les conditions de cette trahison seront répugnantes, plus l'amour en lui, en tant que sentiment, s'épurera, s'allégera, deviendra absolu. N'ayant plus de motifs terrestres, de raisons capables de le maintenir attaché à une créature par les mille illusions trompeuses de l'estime, de l'amitié, de la tendresse, cet amour deviendra, tout simplement, l'Amour, c'est-à-dire une sorte d'hyperesthésie magnifique et souveraine, une tension extrême de toutes les facultés de l'âme, un état surhumain et génial. Tout cela jusqu'à la catastrophe définitive après laquelle la vie morne et quotidienne reprend la loque humaine qu'avait un instant habitée la divine folie, l'âme universelle.

C'est très audacieux, mais c'était en même temps très nécessaire que M. Milosz mélangeât ainsi le grotesque au sublime et fit de ses héros une pareille galerie de vieux fous et de canailles.

L'erreur des imaginations médiocres est de faire naître la pureté et la beauté au cœur des situations nettes, paisibles et honnêtes. Outre que le résultat auquel elles arrivent est nul, par l'absence de contrastes, elles manifestent ainsi leur méconnaissance foncière des lois de la réalité.

C'est dans les âmes ferventes seules que l'on peut trouver en effet assez de feu pour consumer tout ce qu'on y jette : les sarmements du vice avant les branches de la vertu et du mysticisme.

Les saints ont été d'abord des hommes, avec toutes les folies et les erreurs de l'humanité. L'excès de leur ascétisme répond à l'excès de leur ardeur à vivre. Et, plus exactement, c'est la même flamme mystique qui les brûle, viveurs d'abord, pénitents ensuite.

(1) O.-W. MILOSZ : *L'Amoureuse initiation*. Paris, Grasset.

C'est dans cette profonde vérité psychologique que se tient l'auteur de *L'Amoureuse initiation*. Son audace (celle d'avoir fait aussi vivement contraster la pureté des effusions lyriques avec l'ignominie des luxures décrites) ne provient ni d'un défi de moraliste, ni du désir d'étonner, ni d'un artificiel besoin d'opposer des effets de composition littéraire, mais de la nature même du sujet choisi, un des plus beaux qui pouvaient tenter un poète.

A proprement parler, il ne peut s'agir ici d'audace ou, sinon, c'est que la vie elle-même assume cette audace que son transcritteur ne fait que reproduire. C'est ainsi. Nous avons fait de timidité et d'hypocrisie vertu, mais la vertu véritable est une force — le latin disait vrai — et comme telle doit contenir un désir. L'amour est l'essentiel, peu importe son objet. Un mystique pur, à la façon du héros de *L'Amoureuse initiation*, trouvera même que moins l'objet semble le mériter, plus l'amour s'avère complet et vrai.

Du reste je crois que le passage suivant, — une rêverie du bizarre personnage — donne assez l'idée de la substance même du livre :

« Si nous chérissons l'existence temporelle, ce n'est donc point à cause que nous venons d'elle, mais par la raison qu'en y trouvant de quoi réaliser la beauté dont notre âme nous présente le parangon, nous glorifions et la créature que nous sommes parmi les créatures, et cet amour originel dont la nécessité de s'adorer sans cesse davantage se manifeste à nous dans la notion que nous avons de l'infini. Car la chose sans fin ne saurait en aucune façon être telle en soi, mais seulement en tant qu'attribut de l'amour ; et il est de sa nature, tout ainsi que de celle du désir chez l'être borné, d'être un mouvement illimité par cela même qu'il ne peut avoir de but en dehors de soi. Pour ce qui est de notre idée du néant, j'en aperçois l'origine dans une imagination faussée par le Mensonge, ce contradicteur orgueilleux et stérile, cet impuissant ennemi de l'amoureuse évidence. Le monde, aux yeux du mystique, est tout affirmation ; en saurait-il être autrement de la manifestation sensible d'un Dieu dont le pouvoir n'a point d'autre limite que l'impossibilité de n'être pas amour, c'est-à-dire de n'être pas ? La vie véritable est une initiation par la tendresse. Si dès les premiers âges nous avons appelé l'amour du nom suprême du Créateur, c'est que ni l'esprit ni les sens ne nous suffisent à faire du séjour temporel une réalité. Car ce n'est pas ce qui vient à nous, mais ce qui vient de nous qui est la vie véritable (1). Être c'est créer et non recevoir sa vie ; or, l'amour est l'instrument unique d'une infinité de créations possibles. Ce que nous appelons réalité n'est point une chose qui s'offre à nous, mais un fruit de l'initiation, et l'initiation commence avec l'amour. Il n'est donc pas seulement ingénieux, logique ou sublime, mais d'absolue nécessité d'identifier, au sens terrestre, la science du Divin avec une Béatrice née d'une chair et d'une âme. Le ciel n'est point le rêve d'un fiévreux ; les chemins qui y mènent sont de sable et de roc, de sable et de roc pénétrés d'amour, gorgés d'amour à en pleurer ; avant donc que d'entreprendre la conquête d'une réalité si formidable, tâchons à nous bien pénétrer de réel amour durant la vie préparatoire dans le temps. »

Et ailleurs il dit :

« Les amours passent et meurent ; l'amour demeure et survit ; et telle est la puissance de ses formes terrestres de manifestation :

(1) Quelle saisissante et neuve formule, trouvée par un poète, de l'Idéalisme absolu!..

art, enthousiasme, beauté, qu'il finit toujours par l'emporter sur le mensonge, père de la laideur et de la démence. L'amour est cela qui subsiste et qui constitue la personnalité. Que si nous ouvrons le livre incohérent de notre passé, nous voilà tout surpris d'y lire l'histoire non de l'individu que nous pensions être, mais d'une foule turbulente d'étrangers; et si nous avons le bonheur d'y rencontrer quelqu'un qui ressemble un peu à ce que nous sommes aujourd'hui, gardons-nous bien de lui parler autre chose que sentiment ! »

Quelque chose de l'âme tendre et forcenée de Jean-Jacques Rousseau habite ce livre ardent, lyrique, bizarre, hanté de cauchemars et magnétisé par le sentiment du divin. Par contre je retrouve l'esprit pervers et insensible, minutieux et froid d'un Benjamin Constant, d'un Laclos, d'un Sainte-Beuve dans *Amour promis* (1), le premier roman de M. Émile Clermont. Ici nulle envolée, nul lyrisme, mais le triomphe de l'analyse : une analyse patiente et subtile, admirablement armée.

L'exagère peut-être en prononçant le mot insensible. Le héros de ce genre d'ouvrages est un personnage assez finement organisé pour souffrir, au contraire. Il souffre peut-être même trop, et pour des motifs insuffisants, ce qui augmente après sa nervosité, son égoïsme. Alors, après des hésitations innombrables, dont quelques-unes même sont dues à son sens de l'honneur, il se conduit pratiquement comme un homme sans honneur. L'antipathique Adolphe est le type littéraire de cette catégorie d'êtres faibles et terribles. C'est un grand compliment, littéraire, à faire à M. Émile Clermont que de déclarer que son œuvre n'est pas du tout indigne d'être comparée à celle de Benjamin Constant. L'étude est forte, approfondie, cruelle.

Mais ce qui m'intéresse c'est de montrer l'antagonisme de deux idéaux. C'est pour se faire de l'amour, dès son jeune âge, une idée égoïste que le héros d'*Amour promis* ne recueille que déceptions dans ses expériences sentimentales. Au lieu que celui de *L'Amoureuse initiation*, qui s'en fait une idée altruiste et mystique, malgré le désastre final, y a trouvé les plus hautes exaltations de son être.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Le sixième concert Ysaye.

Concert de tout repos : œuvres connues et consacrées, solistes célèbres dont le nom, en vedette sur l'affiche, mobilise et concentre promptement l'armée active, la réserve et jusqu'à la territoriale des dilettanti. Ysaye voulut couronner sa saison par un programme d'effet sûr, de succès certain, et son dessein fut réalisé.

C'est M. Théo Ysaye qui dirigea les deux premiers morceaux : le *Concerto grosso en sol mineur* de Haendel, au final spirituel, et la jolie Symphonie concertante de Mozart pour violon et alto, avec accompagnement d'orchestre. Eugène Ysaye jouait le solo de violon : c'est dire que l'interprétation fut parfaite. Léon Van Hout, sur son magistral alto, lui donna la réplique avec aisance, avec élégance, avec style, et les « imitations » du *presto*, renvoyées de l'un à l'autre instrument, harmonisèrent délicatement leurs sonorités dissemblables.

Dans le tumulte des applaudissements, Eugène Ysaye reparut comme chef d'orchestre. Après l'air du 2^e acte d'*Armide*, chanté d'une voix superbe par M^{me} Litvinne, après les Cinq poèmes de Wagner (mais pourquoi les avoir alourdis par un accompagnement

symphonique ?), une ovation enthousiaste fut faite à la cantatrice, qui voulut associer à son triomphe Eugène Ysaye. Le *Hopak* de Moussorgski, ajouté au programme et chanté en russe, déchaîna de nouvelles tempêtes de bravos. Le morceau fut bissé, sur l'insistance du public, malgré la longueur du programme, qui comprenait encore la Symphonie en ré de Brahms, ainsi que le *Camp* et la *Mort de Wallenstein* de Vincent d'Indy.

Si la symphonie de Brahms (substituée au dernier moment — et nous le regrettons — à la symphonie de Bruckner annoncée) parut un peu grise, en revanche la chatoyante orchestration du *Camp* et du magnifique poème symphonique *la Mort de Wallenstein*, d'une si haute tenue d'art et d'une si vivante expression descriptive, clôtura en apothéose le concert. La maîtrise de cette partition est surprenante et suffirait à classer son auteur parmi les premiers symphonistes du siècle.

O. M.

PUBLICATIONS D'ART

La Sculpture anversoise aux XV^e et XVI^e siècles. par JEAN DE BOSSCHÈRE (1).

La nouvelle étude que publie M. J. de Bosschère dans la *Collection des grands artistes des Pays-Bas* constitue une contribution importante à l'histoire de l'art aux XV^e et XVI^e siècles. C'est un travail consciencieux, aux vastes proportions, très documenté. Les origines de l'art gothique aux Pays-Bas, le milieu où il se développa y sont excellemment mis en lumière. Les Ateliers de sculpture, l'Organisation du travail, les Enlumineurs de statues, les Traditions de métiers, les Marques, les Premières sculptures forment autant de chapitres pleins de vues d'ensemble, intéressantes et neuves. Plus loin, l'auteur passe en revue les principaux retables gothiques d'Anvers, de Hulshout, de Stockholm, de Tongres, d'Oplinter. Enfin, après avoir consacré un chapitre curieux aux statuettes et aux groupes sculptés, il étudie quelques figures notoires de sculpteurs du XVI^e siècle, Pierre Coeck, Bartholomé Rapost, Robert Moreau, Corneille de Vriendt, Jacques Jonghelink, les De Nole, Omer van Ommen. Ce très intéressant ouvrage, écrit en une langue savoureuse, est abondamment illustré de fort curieuses reproductions de retables, de statuettes et de groupes des sculpteurs anversois.

Hubert et Jean Van Eyck, par DURAND-GRÉVILLE (2).

C'est une tâche ardue et d'une belle hardiesse que M. Durand-Gréville s'est imposée en élaborant son grand ouvrage sur l'œuvre des frères *Hubert et Jean Van Eyck* que l'éditeur Van Oest vient de publier; étude importante, vaste contribution à l'histoire des peintres primitifs et l'un des premiers ouvrages critiques qui aient entrepris d'élucider le problème de l'attribution des œuvres des deux frères, avec une érudition aussi sûre et une méthode aussi serrée. En effet, cette belle étude — l'auteur le fait remarquer dès le début — a pour but important de restituer à Hubert Van Eyck la part considérable qui lui est due dans l'œuvre que nous connaissons. M. Durand-Gréville, reprenant une idée déjà exprimée et développée, par Willem Bode et J. Weale notamment, s'attache d'abord à démontrer que dans le célèbre retable de Saint-Bavon la part d'Hubert est la plus importante. Il le prouve par un examen minutieux de la technique des différents volets du tableau.

Cette méthode rigoureuse, il l'applique ensuite à toute l'œuvre des frères pour en faire la répartition judicieuse. De nombreuses et belles illustrations accompagnent cette étude, qui jette un jour nouveau, des plus attrayants, sur le problème historique qui a déjà tant fait couler d'encre et donné lieu à des conjectures aussi ingénieuses que diverses et souvent même contradictoires.

F. HELLENS

(1) Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

(2) Idem.

(1) ÉMILE CLERMONT : *Amour promis*. Paris, Calmann-Lévy.

Soirées du Cercle Artistique

Le « Spoel's Vocaal Ensemble ».

Vocaal Ensemble, quelle langue est-ce cela? Il paraît que c'est du néerlandais! Mais il doit dater d'au moins une trentaine d'années, car la mode de farcir de mots français la belle langue des Pays-Bas est passée depuis longtemps, et les jeunes écrivains hollandais d'aujourd'hui en sont arrivés à épurer presque complètement leur vocabulaire de toute intrusion étrangère. Ils ont compris que le beau dicton mis en musique par M. Spoel : *Taal verloren, Volk verloren (Langue perdue, Peuple perdu)* n'était que trop vrai et ils sont revenus à une conception plus saine, réagissant en cela contre la mode frivole et corruptrice.

Après cette digression d'ordre linguistique, parlons de la chorale *a capella* de M. Arnold Spoel et de son répertoire. Bien que leur présentation au public bruxellois remonte à plusieurs semaines, il importe de les signaler à nos lecteurs car le concert donné par la célèbre association néerlandaise offrit un intérêt qui survit à l'actualité.

Les Hollandais ont la passion et la spécialité de cette polyphonie vocale si en harmonie avec la délicate grisaille de rêve que l'humidité répand sur leur pays. Ils ont, parmi leurs aîeux, deux compositeurs acapellistes de premier rang : Obrecht et Sweelinck (1). Il est même assez étonnant que M. Spoel n'ait pas cru devoir inscrire à son programme l'une ou l'autre œuvre de ces deux maîtres. D'une façon générale, on peut d'ailleurs lui reprocher de faire chanter par ses choristes trop de musique moderne et pas assez d'ancienne. Le XVI^e siècle — la grande époque de la polyphonie vocale — était représenté par deux noms seulement, Gallus et Orlando di Lasso (dont l'exquis *Bon ecco* a remporté un succès mérité). Je ne veux pas dire que l'on ne sache plus écrire aujourd'hui dans le style *a capella* et que l'on ne peut plus faire œuvre durable dans l'ordre d'idées du contrepoint purement vocal. Je crois, au contraire, que cette manière d'écrire n'est point du tout la formule d'une époque déterminée, et qu'elle est parfaitement susceptible d'évoluer et de se renouveler. Mais, en fait, elle ne s'est guère transformée, et les moins banales parmi les compositions *a capella* du XIX^e siècle sont, au point de vue de l'originalité, de cent coudées en arrière sur le moins tre madrigal de Monteverdi ou de Marenzio. Sauf Mendelssohn, qui, dans sa traduction musicale du *Psaume XXII* (2), a tenté, non sans succès, de rendre par des moyens expressifs personnels le sentiment à la fois plaintif et énergique du poème hébraïque, les musiciens tels que Cherubini, Berger, Blummer, Ritter, Cornelia Van Oosterzee, etc. n'ont fait que du pastiche, du superficiel et de l'aimable, ou bien n'ont visé qu'à des effets de sonorité — fort beaux d'ailleurs, mais purement extérieurs.

Je préfère de beaucoup, si l'on tient absolument au moderne, les arrangements en style *a capella* de vieilles chansons populaires, comme ceux qu'ont réalisés avec tant de tact Gevaert et M. Van Duyse. De ce dernier, M. Spoel avait mis à son programme deux charmantes chansons flamandes : *Het viel een hemels douwe*, et *'k Kwam laestmael*... Dans le même genre, M. Depenbrock, qui passe pour être le meilleur compositeur hollandais actuel, a fait une merveille d'humour de la chanson populaire *Den Uil (Le Hibou)*, par laquelle se terminait la séance.

Je n'ai pas à vanter les qualités d'exécution et d'interprétation du groupe dirigé par M. Spoel. C'est un fait acquis que les Hollandais qui pratiquent l'art du chant *a capella* y mettent toute leur conviction, toutes leurs qualités de musiciens sûrs et précis, et une justesse de nuances qui confine à la plus absolue perfection.

Le *Vocaal Ensemble* ne fait pas exception à la règle. Aussi est-ce un régal délicieux que de l'entendre chanter, fût-ce même des œuvres d'ordre secondaire.

Souhaitons que lorsqu'il nous reviendra, il aura renouvelé son

(1) A l'initiative de la *Vereniging voor Noord-Nederlands Muziek-geschiedenis*, la maison Breitkopf et Härtel a publié l'œuvre complète de Sweelinck et s'occupe en ce moment de la publication de celle d'Obrecht.

(2) Exécuté au Cercle par la chorale de M. Spoel.

répertoire. Il y a pour lui des contrées inconnues et merveilleuses à découvrir. Je ne parle pas des chansons françaises du XVI^e siècle, qui, à cause de la langue, offrent sans doute pour lui des difficultés particulières d'interprétation; mais que d'autres œuvres admirables et totalement inconnues ici chez les polyphonistes allemands du XVI^e siècle et du début du XVII^e : les Isaac, les Finck, les Senfl, les Hassler, les Eccard (1), chez les madrigalistes italiens de la même époque : les Gabrieli, les Merulo, les Marenzio, les Monteverdi (2), et chez ces délicieux maîtres anglais, d'une incomparable fraîcheur d'invention : les Byrd, les Gibbons, les Bateson, les Morley, les Dowland, etc. (3).

CH. V.

UNE NOUVELLE « SALOMÉ »

Salomé, tragédie lyrique en un acte, poème d'OSCAR WILDE, musique de M. N.-A. MARIOTTE (4).

Il est, je pense, superflu de rappeler, fût-ce brièvement, le poème très connu d'Oscar Wilde; et j'estime tout aussi inutile d'introduire dans le présent compte-rendu le moindre parallèle entre la partition de M. Mariotte et celle de Richard Strauss. Un tel parallèle, à condition toutefois d'être fort minutieusement fait, pourrait être, comme toute comparaison de deux œuvres musicales écrites sur un même texte, riche d'enseignements au point de vue esthétique pur : il ne constituerait jamais une contribution à la critique de l'œuvre de M. Mariotte dont il s'agit aujourd'hui. Je parlerai donc de celle-ci comme si la *Salomé* de M. Strauss n'existait pas.

Je présume qu'avec tous les défauts qu'il offre en tant qu'œuvre littéraire et de théâtre, le poème de Wilde, par sa matière autant que par sa disposition, a quelque chose d'éminemment propre à favoriser la création musicale. J'avais déjà été frappé de la continuité d'intérêt qu'offrait l'œuvre de M. Strauss, et celle de M. Mariotte vient de m'impressionner de manière tout à fait analogue. Je ne crois être impertinent ni envers l'un ni envers l'autre de ces musiciens en attribuant au texte une part de ce commun mérite.

M. Mariotte, négligeant tout ce que le cadre du poème de Wilde pouvait offrir de pittoresque et de décoratif, s'est surtout attaché à mettre en relief l'action dramatique et psychologique, le côté intérieur du sujet. Peut-être la seule partie pittoresque de sa musique est-elle, au début de la scène initiale, la combinaison charmante d'une musique dans la coulisse avec l'orchestre — et quand je dis charmante, c'est de confiance et sur le seul vu de la partition, car de cette musique dans la coulisse je n'ai pu discerner une seule mesure.

Lors des représentations de Lyon, j'ai lu, dans certain compte rendu, que M. Mariotte subissait, à quelque degré, l'influence de M. Debussy, influence dont, pour ma part, je n'ai pas remarqué la plus infime trace. Par contre, j'ai cru distinguer un peu celle de Wagner; non point sensible de manière agressive, et due à l'imitation de formules mélodiques ou autres, de procédés de travail thématique, de développement, d'insistance, mais latente en quelque sorte et reconnaissable au plus dans le style orchestral, dans le retour fréquent de certains traits aboutissant à des accords frappés pour précéder le début des phrases vocales, ou dans quelques analogues vêtiles. Très peu de chose, en somme, et qui n'empêche point la musique de M. Mariotte d'être fort personnelle et spontanée. Elle a une saveur un peu âpre, une tension un peu uniforme mais qui ne déplaît point, de la vigueur et de l'accent. Du commencement à la fin elle ne contient rien de traînant, rien d'inapproprié, ni de froid, ni de forcé, ni de banal.

(1) Rendus accessibles par les éditions modernes de M. Leichentritt.

(2) Rendus accessibles par les éditions modernes de M. Leichentritt et de M. Torchi.

(3) Rendus accessibles notamment par les éditions modernes de M. Barclay-Squire.

(4) Représentée à Paris, au Théâtre lyrique municipal de la Gaité.

Même si le compositeur éprouve le besoin de faire chanter aux instruments une cantilène — par exemple, lorsque Salomé vient d'entrer — il sait le faire sans tomber dans l'imitation de Massenet. Sa déclamation lyrique est toujours juste. Son orchestration s'avère excellente, et j'ai beaucoup remarqué combien il est habile à conserver dans la force même une belle et claire sonorité; témoin l'explosion à laquelle aboutit le grand *crescendo* du prélude. Parfois, à dire vrai, il abuse un peu de tels effets; et au moment où Iokanaan, avant de rentrer dans sa citerne, chante sa dernière phrase, je crois bien qu'aucune voix humaine ne pourrait se faire entendre par-dessus le déchaînement de l'orchestre. Mais cet abus est rare : dans la scène finale, M. Mariotte arrive à de très impressionnants effets par les moyens orchestraux les plus sobres et par un très bel emploi des chœurs à bouche fermée. En résumé, sa musique est toujours substantielle, de belle matière et de belles lignes, empreinte d'une réelle noblesse, libre de toute contrainte d'école comme de toute concession même involontaire. Je n'hésite pas à classer l'œuvre de M. Mariotte parmi les plus remarquables qu'on ait vues paraître ces dernières années.

M.-D. CALVOCRESSI

La Libre Esthétique et la Presse.

Le Salon de la *Libre Esthétique*, dont l'intérêt historique et artistique a été particulièrement apprécié cette année, a été l'objet de nombreux articles publiés par les journaux belges et étrangers. Citons, parmi ceux que pourront consulter utilement nos lecteurs, les comptes-rendus de l'*Indépendance belge* (28 mars), du *Journal de Bruxelles* (29 mars, 5 et 26 avril), du *Soir* (30 mars), du *Petit Bleu* (12, 14, 16 mars et 3 avril), de la *Dernière Heure* (19 mars), de la *Chronique* (12, 14 mars et 3 avril), de l'*Étoile belge* (15 mars et 3 avril), du *XX^e Siècle* (31 mars), de la *Vlaamsche Gazet* (17 mars), de *Brüsseler Tageblatt* (20 mars), de l'*Éventail* (13, 20 mars et 3 avril), de l'*Art moderne* (20, 27 mars, 3 avril), de la *Fédération artistique* (3, 10 avril), de la *Flandre libérale* (11 avril), du *Belgische Rundschau* (6 avril), du *Thyrse* (avril), de *Durendal* (avril), de la *Société nouvelle* (avril); de la *Vie intellectuelle* (15 avril); enfin, du *Times* (29 mars), du *Figaro* (7 avril), du *Bulletin de l'Art ancien et moderne* (9 avril), et de la *Nouvelle Revue Française* (mai.)

Les concerts ont été analysés, entre autres, dans l'*Indépendance belge* (24 mars, 19 avril), l'*Étoile belge* (25 mars, 18 avril), le *Petit Bleu* (27 mars, 18 avril), le *XX^e Siècle* (24 mars, 2 avril), la *Chronique* (24, 30 mars, 6 avril), le *Guide musical* (27 mars, 3 et 10 avril), l'*Éventail* (17 avril), la *Fédération artistique* (27 mars), l'*Art moderne* (27 mars, 3, 10, 17 avril), etc.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Variétés.

Un nouveau théâtre! Encore un... Mais celui-ci est charmant, bleu et or, éblouissant de lumière, avec de larges dégagements, un aspect d'ensemble infiniment agréable. Il est dû à la collaboration des frères Paul et Georges Hamesse, architectes et décorateurs de grand talent, à la fois très artistes et très pratiquement ingénieux. Il sera, il veut être, ce théâtre, le temple de la chanson. Mais, dans leur hâte à l'ouvrir, les directeurs ont été contraints, sans doute, d'engager un peu à la diable une fournée de chanteurs et de chanteuses assez médiocres : ce qui fait que leur spectacle d'ouverture ne réalisait pas tout à fait les espérances qu'ils nous avaient laissé entrevoir. Ils feront mieux une autre fois. On a pourtant applaudi une petite revue assez drôle *Ah! La Ferme!* de M. Jihel, où il est parlé abondamment de *Chantecler*, et une parodie de *Lysistrata*, qui devient *Lysis-Rata*, dont la grosse gaité va jusqu'aux limites extrêmes de la gauloiserie et de la farce. Beaucoup de jolies femmes, des costumes et des décors fort luxueux : peut-être ne serait-il tout de même pas excessif de joindre à tout cela un peu de véritable esprit... G. R.

AGENDA MUSICAL

Demain, lundi, à 1 h. 1/2 précise, audition des élèves du cours de chant et de déclamation lyrique de M^{me} E. Armand-Coppine (théâtre de l'Alhambra). — A 8 h. 1/2, troisième séance du Quatuor Zimmer (quatuors de Beethoven) au Palais des Arts.

Mardi, à 8 h. 1/2, concert de M. André Gaos avec le concours de M^{me} Gaos-Montenegro (Salle Patria). — A la même heure, premier des neuf concerts à grand orchestre que donnera M. F. Durant à la Grande-Harmonie. (Les séances suivantes sont fixées aux 15, 16, 19, 22, 24, 26, 29 et 31 mai).

Mercredi et vendredi, à 8 h. 1/2, quatrième et cinquième (dernière) séances du Quatuor Zimmer consacrées à l'audition des quatuors de Beethoven (Palais des Arts).

C'est le dimanche 29 mai qu'aura lieu le premier des six grands concerts symphoniques de l'Exposition de Bruxelles. Il sera donné par l'orchestre du Conservatoire sous la direction de M. Edgar Tinel, qui fera exécuter la septième symphonie de Beethoven, une Suite d'orchestre de Schumann, le Prélude et la Scène du Vendredi-Saint de *Parsifal* et l'ouverture de *Freischütz*. Programme vraiment banal et archi-connu : les circonstances devaient, semble-t-il, mieux inspirer le directeur du Conservatoire.

NÉCROLOGIE

William Orchardson,

Un peintre écossais qui avait acquis par sa participation à la plupart des expositions internationales une réputation bien assise, William Orchardson, a succombé à Londres le 13 avril, âgé de 75 ans.

Peintre d'histoire et de genre, il composa avec talent un grand nombre de tableaux qui faisaient revivre des personnages illustres : *Napoléon sur le Bellérophon*, *Voltaire chez le duc de Sully*, *le Salon de M^{me} Récamier*, etc. Médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889, il obtint le grand prix pour la peinture à celle de 1900 et fut nommé membre correspondant de l'Institut de France.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

EXPOSITION UNIVERSELLE ET INTERNATIONALE DE BRUXELLES. 23 avril-15 novembre.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. — *Le Portrait belge au XIX^e siècle* (Salon de la Société royale des Beaux-Arts). 25 avril — 29 mai.

CERCLE ARTISTIQUE. — M. Géo Bernier. 2-11 mai.

PALAIS DES ARTS (22, rue du Palais.) M. Eugène Delestre. 3 mai — 7 juin.

GALERIE DIETRICH (37, Montagne de la Cour.) Exposition Marc-Henry Meunier.

Pour rappel, c'est samedi prochain, à 2 heures, que sera inauguré le Salon international des Beaux-Arts (Palais du Cinquenaire). Outre la Belgique, sont représentés officiellement à l'Exposition : la France, qui occupe vingt-deux salles décorées et arrangées avec beaucoup de goût, la Hollande, le Grand-Duché de Luxembourg, la Suisse, l'Italie et l'Espagne. Une section internationale réunira les artistes des pays non représentés. Enfin, trois salles ont été attribuées au Salon de la Médaille, qui constituera une réelle innovation. L'une de ces salles sera exclusivement consacrée à la Médaille française et groupera un superbe ensemble d'œuvres de Roty, Chaplain, Charpentier, Dupuis, Vernon, Yencesse, etc.

Le Roi et la Reine présideront la cérémonie inaugurale.

L'Exposition des Portraits d'hommes de lettres belges organisée sous les auspices de la Direction des Lettres au Ministère des Sciences et des Arts s'ouvrira à l'Exposition universelle de

Bruxelles dans la seconde quinzaine de mai. Elle promet d'offrir dans sa variété et son imprévu un très grand intérêt. Dès à présent l'on a réuni de soixante à soixante-dix portraits à l'huile, au pastel, à l'eau forte, etc., des principaux poètes et romanciers belges, un assez grand nombre de bustes et médaillons, un choix de médailles, dessins, caricatures, photographies, etc.

Dans une vitrine seront rangés les volumes d'auteurs belges traduits en langue étrangère. Maeterlinck et Verhaeren détiennent, faut-il le dire? le record de cette « expansion ». Ils ont été traduits jusqu'en japonais!

La section des œuvres musicales inspirées par des poètes belges sera beaucoup plus importante qu'on ne l'avait cru tout d'abord, et le recensement de ces œuvres a constitué à lui seul un travail considérable qui demeurera acquis, à titre documentaire, à la Bibliothèque du Département.

Les réductions ou maquettes de monuments érigés à des littérateurs sont au nombre de sept.

C'est dans la salle des conférences et dans la salle voisine que sera installée cette curieuse exposition, que le Roi visitera très probablement en juin. Une séance littéraire serait, dit-on, organisée à l'occasion de cette visite.

L'Exposition d'Art du XVIII^e siècle ne s'ouvrira pas avant la mi-juin.

Le Gouvernement vient d'être officiellement averti de ce que le Musée du Capitole à Rome allait lui envoyer trois œuvres célèbres : *Romulus et Remus* de Rubens et deux portraits de Van Dyck. Le Gouvernement a couvert déjà pour plus de dix millions de francs d'assurances, et ce n'est qu'un début.

Les tableaux seront placés au premier étage des nouveaux musées dans un décor architectural conçu dans le goût de l'époque par l'architecte Flanneau. C'est au rez-de-chaussée que se trouveront les collections d'orfèvrerie religieuse, de tapisseries, de médailles et de manuscrits.

Le Roi et la Reine ont visité mardi dernier l'Exposition du Portrait belge du XIX^e siècle. Leurs Majestés sont arrivées à dix heures au Musée moderne, accompagnées du commandant Buffin et d'une dame d'honneur.

MM. le marquis de Beaufort, Alfred Verhaeren, le baron Lambert de Rothschild et Jean De Mot les ont reçues et leur ont présenté les exposants. La visite royale s'est prolongée jusqu'à onze heures et demie.

La *Société des Amis des Musées Royaux* fera la remise à la Commission des Musées Royaux du tableau du maître de Mérode, récemment acquis par elle, le lundi 9 mai 1910, à 3 heures, dans la grande salle des Primitifs du Musée ancien, rue de la Régence. Cette cérémonie sera suivie d'une conférence sur le maître de Mérode par M. Ernest Verlant, directeur général des Beaux-Arts.

La *Société des Aquafortistes* a décidé de ne composer son album de 1910 que de six planches, dont une en couleurs et cinq en blanc et noir, afin de réunir des œuvres de premier ordre.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Des primes de 400 et de 200 francs seront allouées aux auteurs des planches admises. Le jugement aura lieu le dimanche 5 juin, à 9 h. 1/2 du matin, au Cabinet des Estampes. Les œuvres devront être adressées avant le 1^{er} juin à l'imprimeur de la Société, M. Van Campenhout, 23, rue du Conseil.

Notre collaborateur M. Ch. Vanden Borren reprendra à l'Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles son cours d'Histoire de la musique à partir du mercredi 18 mai, à 5 heures, et le continuera les mercredis suivants, à la même heure. Le cours est public et comprendra quatre ou cinq conférences. Sujet : *Les Origines de la musique polyphonique*.

Rappelons les dates des cinq représentations exceptionnelles que donnera au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Léon Jehin, l'Opéra du prince de Monaco : mardi et jeudi prochains, *Mefistofele* (en italien); samedi 14 et mardi 17, *Don Quichotte* (en français); jeudi 19, *la Traviata*, 1^{er} acte (en italien), *le Vieil Aigle* (en français) et *Il Barbiere di Siviglia*, 2^e acte (en italien). M. Chaliapine participera aux cinq représentations.

Du goût et des couleurs il ne faut pas discuter, dit le *Guide musical*. Les gens de Cologne aiment la *Messaline* de M. Isidore de Lara. C'est leur droit, comme c'est notre droit de trouver bien lamentable l'éducation esthétique de ce public allemand, — modèle des publics selon la critique du *XX^e Siècle*. — qui applaudit avec un égal enthousiasme la *Flûte enchantée*, le *Crépuscule* et *Messaline*. Cette... partition vient d'atteindre sa cinquantième représentation à l'*Opernhaus* de Cologne, et cela sous la direction de M. Otto Lohse. Cette cinquantième a été l'occasion d'ovations enthousiastes et d'acclamations sans fin à l'adresse de l'auteur, des interprètes et du chef d'orchestre.

Doux pays! *Messaline* triomphe où *Pelléas* a échoué.

Sottisier :

Le programme se complétait du charmant *Concerto grosso*, de Haendel, de la symphonie en ré majeur, de Brahms, et de deux fragments du *Camp de Wallenstein*, de Vincent d'Indy.

Journal de Bruxelles, 2 mai.

Elle meurt avec déjà un joli passé et avec un très bel avenir.

Indépendance belge, 2 mai.

SAINTE-ANNE, près SLUIS (ZÉLANDE)

Jolie habitation d'artiste, meublée, à louer. Pour les conditions écrire : **DREYDORFF, à Knocke.**

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen »,
numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de I à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'*Association pour l'amélioration des logements ouvriers*, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grottesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50 ; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, la Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

VILLE DE BRUXELLES

Les mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 juin

à 2 h. 1/2 précises,

à la requête de M. A. Tyan, notaire, rue du Hainaut, 33, à Gand, sous la direction (et dans la Salle de ventes) du libraire-expert E. DEMAN, 88, rue de la Montagne.

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS

Provenant des collections

de SULLIVAN DE TERDECK (châteaux de Terdeck et de Meldert).

DEUXIÈME PARTIE

Ouvrages illustrés du XVIII^e siècle, Romantiques, Reliures, etc.

Exposition particulière du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, de 2 à 6 heures.
Il n'y aura pas d'exposition publique.

Le catalogue, accompagné d'un album de 82 reproductions, est en distribution chez M. le notaire TYAN, à Gand, et chez l'expert-vendeur.

Prix : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison K&M, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Portrait belge au XIX^e siècle (FRANZ HELLENS). — Le Vritable Orient (LOUIS THOMAS). — La Section allemande des Arts d'industrie. (OCTAVE MAUS). — Publications artistiques : *Le Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne* (A. M.). — Mefistofele (O. M.). — Concours d'architecture. — Notes de musique : *Œuvres de J. Jongen* (O. M.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Agenda musical. — Petite Chronique.

Le Portrait belge au XIX^e siècle.

Le Belge est peintre. Il n'aperçoit la forme qu'à travers la couleur; chez lui, le dessin naît de l'assemblage des tons, il ne le précède jamais. Il voit essentiellement coloré. La ligne en soi n'existe pas pour lui. Par la couleur il exprime toute idée et tout sentiment, il triomphe des formes les plus rebelles. Il dessine en peignant, il construit de même. Si l'on étudie nos sculpteurs, on s'aperçoit que les plus puissants s'affirment par des qualités de modelé qui font les grands peintres. Pour nos compositeurs la polyphonie, c'est-à-dire l'assemblage coloré des sons, n'a pas de secrets. Quant à nos poètes, l'un des plus impérieux d'entre eux a pu les comparer aux Memling, aux Rubens, aux Van Dyck, traduisant ainsi la féconde originalité de leur inspiration.

Le Belge est peintre. Il voit, il sent, il s'exprime en couleurs. C'est pourquoi il possède plus que tout autre le sens ardent de la vie.

Cette sensibilité spéciale se révèle curieusement dans le domaine du portrait. Le portrait est le chef-d'œuvre de l'école belge de peinture. C'est le triomphe de la couleur. Voyez Navez, le plus froid apparemment de nos peintres. A côté de David, dont il s'inspire, il apparaît étrangement vivant. L'équilibre parfait de sa peinture provient d'un raisonnement qui s'exerce impitoyablement sur tout ce que son pinceau touche. Il peint avec la rigueur d'un dessinateur qui calcule les angles et n'abandonne rien au hasard de l'inspiration. A vrai dire, avec des moyens absolument différents, Navez parvient à donner à ses portraits la même fermeté, la même vigueur de forme que l'on trouve chez David. Le métier des deux peintres ne diffère même pas sensiblement. Mais, sous la minceur des pâtes commune, comme le coloris chante différemment lorsqu'on observe les deux œuvres! Au dessin sévère et impeccable, David ajoute un coloris qui lui paraît subordonné; il semble que le peintre ait sacrifié la vérité de la couleur, pour en faire l'esclave d'une forme qui manque de rythme par excès même de perfection. Chez Navez, au contraire, la couleur est franche, pleine, prise dans la réalité, située dans une lumière saine qui la fait vibrer. Elle communique au personnage une vie intense, qui n'est pas concentrée seulement dans le visage, mais éparse dans toute la personne. Par l'arrangement raisonné et très habile des tons, le peintre arrive à extérioriser la psychologie de la figure mieux que par le procédé ordinaire du modelé. On ne sent aucune préoccupation de dessin, et cependant rien n'est mieux établi.

En somme Navez n'a pris à l'école de David que son

style, sa façon de résumer et de conclure. C'est à cela que s'est toujours réduite l'influence des divers mouvements de peinture de France en Belgique. Nous avons successivement subi l'impulsion de ces grands mouvements, comme le batelier qui suit la direction d'un courant, sans rien sacrifier de sa puissance robuste, avec des chants bien à lui; notre sensibilité s'est toujours développée en pleine liberté, joyeusement; nous avons peut-être moins créé, mais nous avons apporté dans toutes les directions des énergies personnelles inépuisables.

En même temps que Navez, un peintre moins célèbre mais extrêmement bien doué, François Simoneau, révélait un sens de la couleur plus véhément; sa peinture fait pressentir déjà les plus belles compositions de la génération romantique. Leys semble lui devoir beaucoup. Avant ce dernier, Wappers s'était sans doute trempé à son école, et Portaels s'en ressent plus, à mon sens, que de Navez qui fut son maître.

Une nouvelle génération de peintres allait bientôt se dégager de l'influence de ces maîtres, en corrigeant dans leur peinture ce que ceux-ci offraient de préconçu, de raisonné, d'un peu sévère dans l'allure. C'étaient Cluysenaer, de Brackeleer, Alfred Stevens, Agnecessens, Hennebicq, van Leries. Leurs portraits perdent en concision; la psychologie de la figure est moins serrée. Le masque, avec ses côtés pittoresques, les sollicite davantage. La plupart d'entre eux se formèrent à l'école de Navez, mais ils apportent dans la composition du portrait une liberté de facture que ce maître réprouvait. Ils étendent encore davantage la part du peintre; ils se dépensent librement dans l'interprétation de la figure et ajoutent à la psychologie assez sommaire du portrait quelque chose qui leur est personnel, leur vision mouvementée, une fougue de belle envolée ou des enivresments de peintre voluptueux pour qui la belle matière est la suprême pâture des sens et le souci constant de l'observation. Louis Dubois, bien qu'il se réclame du réalisme de Courbet, imprime à ses portraits le même coloris enflammé qui anime ses paysages. Un peu à l'écart de ces peintres se place Eugène Smits; un gantois, Liévin De Winne, affirme une vision plus vigoureuse de la physionomie et pétrit ses figures avec une puissance et une nervosité de statuaire.

Avec cette vivante pléiade de peintres, le portrait apparaît presque entièrement libéré. Chacun s'y montre personnel. Les directions se multiplient et l'on voit se révéler les efforts les plus disparates, les plus inattendus. La sincérité est toujours la qualité primordiale des nouveaux peintres qui vont attirer l'attention. Même dans le portrait officiel, où excelleront les Vanaise, les Wauters, les de Lalaing, rien ne sera sacrifié à la virtuosité du métier, au brillant, écueils que ne surent pas toujours éviter les peintres français les plus notoires.

Étudier les portraits de Verheyden, de Frédéric, d'Ensor, de Khnopff, de Mellery, de Jacob Smits et de tant d'autres, c'est faire l'histoire de la dernière phase de l'acheminement des peintres belges vers l'affranchissement définitif qui trouve son expression dans les formes nouvelles de l'impressionnisme.

L'exposition de la Société des Beaux-Arts permet de suivre avec intérêt, dans ses grandes lignes, l'évolution du portrait belge au XIX^e siècle. Le choix des œuvres exposées est, d'une façon générale, heureux, très judicieux même pour ce qui concerne la première période, celle de Navez et de ses contemporains. Il y a lieu de regretter cependant de graves lacunes. Ni Charles ni Henri de Groux ne figurent au catalogue. L'application à la figure des théories impressionnistes, qui produisit dans notre pays des œuvres de valeur, est faiblement marquée, pour ne pas dire passée sous silence. Il eût sans doute convenu de faire une part aux portraits de Claus pour ne citer que ce peintre qui aida puissamment à l'introduction des idées nouvelles en Belgique. Enfin, pour caractériser le dernier tournant de l'évolution, je vois bien quelques noms importants, qu'il eût d'ailleurs été osé d'omettre; l'ensemble d'Evenepoel, notamment, est suffisant et bien compris. Mais de Van Rysselberghe, à peine deux toiles, et non des meilleures, il faut en convenir; de Lemmen, une seule toile qui date de 1898 et qui ne donne qu'une idée lointaine de la manière de ce peintre remarquable. C'est tout, et c'est bien peu, si l'on songe aux talents franchement originaux et vraiment vivants qui se sont révélés chez nous dans la nouvelle génération des peintres de la figure.

Après avoir éloquentement dessiné le développement du portrait belge dans le passé, le Salon de la Société des Beaux-Arts se devait de compléter cette exposition, en caractérisant aussi nettement que possible la situation du portrait dans le présent, et en faisant mieux entrevoir les directions importantes de l'avenir.

FRANZ HELLENS

LE VÉRITABLE ORIENT

Les poètes romantiques sont de grands criminels; ils ont déguisé tout ce dont ils ont parlé; ils l'ont transformé au gré de leur imagination; ils ont peuplé l'univers de chimères; et le terrible est que nous avons tous été assez sots pour les croire. C'étaient des gens qui ne voyaient en toute chose que des prétextes à faire de la littérature. L'amour, la mort, les pays vierges, tout cela, pour eux, c'étaient des phrases, de belles phrases vides, dont nous nous sommes gorgés.

C'est ainsi que l'Orient est entré dans la catégorie des sujets poétiques: Hugo, Byron, Gérard de Nerval, Théophile Gautier et cinquante autres avec eux nous ont composé un tableau bizarre et charmeur des pays qu'ils voyaient avec les yeux du songe; et

l'Orient et les Orientaux nous sont apparus sous les couleurs les plus flatteuses.

On commence à revenir de cet engouement quelque peu puéril. Et de même qu'après Michelet on a cru bon d'étudier à nouveau l'histoire de France, voici que l'on étudie l'Orient en y cherchant autre chose qu'un bric-à-brac romantique. Un écrivain français de talent, M. Louis Bertrand, vient de publier sous le titre : *le Mirage oriental* (1) une étude très complète de ces pays jusqu'ici défigurés par la manie déclamatoire de nos écrivains. M. Bertrand n'est pas de ces voyageurs facilement satisfaits qui se contentent avec quelques impressions rapides; il a séjourné là-bas, et son livre nous donne sur l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure et la Turquie des renseignements très nets qui ne peuvent manquer d'intéresser et d'instruire tous ceux qui liront *le Mirage oriental*.

La première conclusion à laquelle arrive M. Bertrand est que l'Orient fastueux des poètes n'a jamais existé que dans leurs cervelles : les villes orientales sont très sales, la chaleur y est accablante, et ce n'est qu'au prix de bien des fatigues et des dégoûts que l'on arrive à jouir de la beauté de ces terres desséchées par le soleil. Voilà qui eût bien navré l'auteur des *Orientales* si on le lui eût dit!

Mais si l'Orient n'est plus le pays des *Mille et une Nuits*, que peut-il bien être? Une légende est justement en train de se former chez nos bons humanitaires : ils prétendent que l'Orient sorti de la barbarie (Comité Union et Progrès) est en passe de se civiliser et de devenir le frère cadet des nations occidentales.

M. Bertrand nous montre que cette croyance est absurde. Il y a en Orient des races, des religions avec lesquelles il faut compter. On ne transforme pas un peuple à volonté, et les Orientaux, (la masse, du moins) ne semble pas aisément transformable.

Si l'on ajoute à cela que ces populations, incapables de venir complètement à nous et qui ne sentiront jamais tout ce que vaut notre civilisation, ont tout de même assez de sens pratique pour nous emprunter nos canons et nos armes, on comprendra les dernières paroles de notre auteur : « Les vieilles races, les vieilles nationalités orientales recommencent à s'agiter... Le jour où deux grandes nations européennes seraient aux prises, on devine ce qui arriverait immédiatement dans les pays balkaniques et dans tout le Levant... Si nous ne revoyons pas précisément des Croisades, je crains bien que l'avenir ne nous réserve encore de beaux égorgements internationaux. »

Paroles âpres et sévères, qui contrastent étrangement avec l'optimisme béat de nos professionnels de la politique extérieure. Il est vrai que ceux-là sont des augures : ils ne sont pas là pour nous dire la vérité mais bien pour nous rassurer. Et ils y arrivent, en nous trompant : c'est le métier qui le veut, voilà tout. Et si vous voulez qu'on ne vous trompe pas, faites comme M. Louis Bertrand, allez là-bas voir ce qui se passe : vous découvrirez les dessous du *Mirage oriental*.

LOUIS THOMAS

La Section allemande des Arts d'industrie.

Les Beaux-Arts ont été, on le sait, distraits de l'Exposition universelle et l'on procède actuellement, non sans quelques difficultés suscitées par l'insuffisance des locaux, à leur installation

(1) A Paris, chez Perrin.

dans les salles du Palais du Cinquantenaire auxquelles de nombreuses annexes font une ceinture de bâtiments provisoires.

L'Allemagne ne s'est pas fait représenter dans cette section des huiles et marbres, mais afin de montrer le développement considérable qu'a pris, en ces dernières années, l'art appliqué au décor des habitations, elle a édifié dans le pavillon qu'elle érigea à l'Exposition universelle une série d'appartements meublés et décorés selon son goût actuel. « Nous avons moins cherché à ouvrir un débouché à notre production artistique qu'à vous donner une idée de notre façon de vivre », a dit le Commissaire général aux artistes et hommes de lettres qu'il avait cordialement réunis à sa table le jour de l'inauguration de cet intéressant compartiment, — l'un des plus évocatifs de l'Exposition. Et poursuivant son idée : « Rien n'est plus caractéristique à ce point de vue que l'art de l'habitation, car c'est dans l'habitation que se retrouvent les éléments constitutifs de notre personnalité.

Nous avons voulu comme on l'a fait en Angleterre, en France, en Belgique, en Hollande, en Autriche, dans les pays scandinaves, rendre à l'art appliqué l'indépendance, la force, la dignité qui émanent du style.

Notre école industrielle tend à former des élèves capables de frayer une voie libre à l'industrie d'art et de créer un style qui réponde aux besoins du peuple germanique, libéré des servitudes du passé, de l'imitation de l'étranger. Nous ne demandons plus à l'élève l'obéissance, nous ne lui inculquons plus l'esprit d'imitation, nous faisons appel à sa liberté consciente, à son esprit de création. Dans toute l'Allemagne, les écoles d'art et de métier ont été réformées en ce sens. »

Pour tous ceux qui estiment que le progrès de l'art est dans son renouvellement et que rien n'est plus néfaste que de pasticher le passé, la section allemande des arts d'industrie est une haute leçon. Elle montre, avec un esprit d'émancipation hardi jusqu'à la témérité, une louable tendance vers l'exacte appropriation de l'architecture, de l'ameublement et de la décoration aux besoins de la vie d'aujourd'hui. Elle révèle aussi de surprenants progrès dans la main-d'œuvre, — tels ensembles de meubles, de tissus, de céramiques ou d'orfèvreries témoignant d'une perfection technique qui fait le plus grand honneur à ses artisans.

Sans doute le goût qui préside à ces décors, à ces mobiliers, à ces parures n'est-il pas toujours le nôtre. Chaque race, chaque pays a son esthétique particulière, et l'esprit latin résiste à telles conceptions qu'à l'ombre du drapeau de l'Empire allemand on proclame géniales. Ce qu'il faut admirer dans cette importante et très attrayante exposition, à laquelle présida un des artistes les mieux doués d'entre les novateurs, M. Bruno Paul, le plus ardent défenseur des idées modernes, c'est le noble effort d'une nation qui rompt délibérément avec de séculaires traditions pour se forger un style en rapport avec les besoins de la vie contemporaine. La tentative qui avorta en Belgique — à quoi bon le nier? — faute d'encouragements officiels, a produit en Allemagne, grâce aux directions nouvelles données à l'enseignement professionnel, grâce à l'appui de l'État, grâce à l'intérêt qu'elle suscita dans le public et parmi les artistes, de féconds et souvent merveilleux résultats.

Se souvient-on que c'est de chez nous, des ateliers d'Henry Van de Velde, de Gustave Serrurier, de Victor Horta, de Georges Lemmen, d'A.-W. Finch, que jaillit ce mouvement de libération qui allait révolutionner toutes les nations? L'Allemagne nous montre aujourd'hui le parti qu'elle a tiré des formules esthétiques

créées en Belgique. Et vraiment il est un peu humiliant de constater que nous, les initiateurs, nous sommes retournés sur nos pas jusqu'à pasticher, pour meubler une exposition qui devrait être l'apothéose de l'architecture d'aujourd'hui, des hôtels-de-ville gothiques et des palais de la Renaissance. Même dans ses erreurs, l'art allemand est supérieur à celui qui repose sur ces compilations absurdes et ces puérides reconstitutions.

OCTAVE MAUS

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Le Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne. par M. L. MAETERLINCK, Paris, J. Schemit. Un vol. illustré de 276 fig.

Ce volume, pendant du précédent livre de l'auteur sur *le Genre satirique dans la peinture flamande*, est de nature à intéresser les savants, les artistes et les curieux de folklore : il a pour sujet les scènes burlesques que les joyeux imagiers flamands et wallons sculptèrent en si grand nombre sur les « miséricordes » de stalles des principales églises de l'Europe. Dignes émules de Thyl Uylenspiegel, ils s'attaquent impartialement aux abus et aux vices de toutes les classes de la société, daubant l'artisan comme le seigneur, le clergé, les moines, et jusqu'aux prélats. On reconnaît dans leurs innombrables caricatures sculptées l'illustration bizarre de nombreux proverbes flamands, des scènes relatives à la jalousie des métiers, des parodies grotesques des tournois et des romans de chevalerie ; on y voit mises en action leurs grosses plaisanteries, souvent peu décentes, les moqueries s'adressant aux défauts féminins, des satires des savants, des médecins et des usuriers (ceux-ci confondus avec les Juifs), des scènes de sabbat, où des sorcières s'ébattaient avec Satan...

L'auteur, après avoir reproduit et commenté les principales « miséricordes » profanes de la Belgique, s'occupe aussi des sculptures analogues existant en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Espagne. Grâce à sa connaissance de l'esthétique, des mœurs et de la langue populaire de la Flandre, il restitue aux imagiers ambulants flamands ou brabançons maintes sculptures dont l'origine était ignorée, expliquant des sujets qui constituaient jusqu'ici des énigmes indéchiffrables pour tous ceux qui ignorent l'ancien idiome thiois. Ajoutons qu'il a pu utiliser un certain nombre de pièces d'archives inédites, ainsi que des documents flamands inaccessibles à la grande généralité des chercheurs.

Des tables très complètes et un *index* indiquant les noms des personnes et des villes citées facilitent les recherches dans l'ouvrage.

A. M.

MEFISTOFELE

Cette fois, il faut se rendre à l'évidence. Les gens à l'esprit un peu lent qui s'obstineraient à nier qu'une exposition universelle a été discrètement érigée sur la lisière du Bois de Cambre et inaugurée avec quelque solennité il y a trois semaines seront obligés de confesser, s'ils sont de bonne foi, que la grande période est ouverte. Des artistes russes, une cantatrice américaine, expédiés à Bruxelles par le prince de Monaco avec un régisseur

allemand, chantent en italien à la Monnaie sous la direction d'un chef d'orchestre belge, tandis qu'un inventeur français projette sur la toile de fond les images lumineuses créées par sa fantaisie. Dans la salle hérissée d'aigrettes, étoilée de diamants, des commissaires généraux représentant les États les plus éloignés, et jusqu'à la Perse, le Brésil et la Chine, applaudissent ce spectacle cosmopolite. La voilà bien, la « Worlds fair » ! Nous baignons dans l'atmosphère de cette comète, nous suivons des yeux son orbe étincelant, et rien ne peut désormais interrompre, d'ici six mois, le cours de sa trajectoire. Ollé ! Eljen ! Hurrah ! Et que les divinités qui président à ces divertissements nous soient propices !

Mefistofele, qui servit d'ouverture aux réjouissances artistiques dont l'Exposition universelle est le pivot, nous était connu. Il y a vingt-sept ans, la macédoine dramatico-musicale de M. Boito fit à Bruxelles quelque tapage. Je faillis me brouiller avec cet excellent Joseph Dupont pour avoir émis sur la valeur de la partition des réserves que ma conscience me reproche moins que jamais après la nouvelle audition à laquelle je viens d'assister. — Tu es décidément trop wagnérien ! affirmait Dupont. Trop wagnérien ! Formulé par l'apôtre qui s'employa de tout son talent et de toute sa ferveur à propager les chefs-d'œuvre de Wagner, le grief était si imprévu qu'un éclat de rire fut ma seule réponse.

Mais si *Mefistofele*, qu'une reprise récente offrit au public l'occasion de juger en second ressort (hélas ! le jugement fut confirmé), n'a musicalement qu'un médiocre intérêt, — à part, peut-être, les chœurs du prologue, dont la sonorité est harmonieuse et l'écriture séduisante, — il faut reconnaître que l'exceptionnel talent des interprètes et l'animation tout italienne avec laquelle l'œuvre est jouée donnent à celle-ci un singulier attrait. La voix magnifique de Chaliapine, l'art parfait avec lequel ce grand artiste compose son rôle, l'autorité et la puissance — dirai-je magnétique ? — qu'il déploie sont au-dessus de tout éloge. Certes éprouvée-on à le voir jouer *Boris Godounow* ou *Ivan-le-Terrible* une jouissance esthétique plus complète. Mais malgré la faiblesse de l'œuvre, on ne peut se dérober à l'émotion que provoquent le style, l'accent, l'expression avec lesquels les récits et les phrases mélodiques de l'Esprit du mal arrivent à nous. L'interprétation masque la médiocrité de l'inspiration comme une tapisserie de prix cache la lézarde d'un mur.

La voix limpide de M. Smirnoff, au timbre clair et pénétrant, a mis en valeur le rôle de Faust, qui eût pu être joué, il est vrai, avec plus d'aisance. Marguerite, ce fut M^{me} Delys, nouvelle venue dans la troupe princière, et qui, d'emblée, conquit tous les suffrages par le charme de sa voix étendue et homogène, d'une grande puissance, et par son style simple, expressif, dépouillé de toute vulgarité comme de tout artifice. À côté de la grande vedette, M^{me} Delys s'affirma chanteuse accomplie et actrice remarquable. Ce fut la surprise, — la joyeuse surprise, — de la soirée. Dans le personnage de Dame Marthe, M^{me} Deschamps-Jehin retrouva le succès et les sympathies d'un public tout heureux de la revoir sur une scène qui lui valut tant de gloire.

L'orchestre, conduit par M. Léon Jehin avec l'emballement que justifie l'exubérance méridionale de la partition, les chœurs précis et sonores, les décors lumineux, aux images fondantes, de M. Frey, tout contribua au triomphe de cette représentation exceptionnelle, à laquelle on peut reprocher quelques effets peu artistiques comme les cris poussés par les damnés dans la scène du Sabbat, mais qui fut, dans son ensemble, des plus intéres-

santes, — le spectacle de la salle complétant celui de la scène.

Et maintenant « faites vos feux, Messieurs », pourrait-on dire aux excellents artistes qui vont continuer à toucher les fabuleux cachets que leur dispense la générosité d'un souverain ami des arts.

O. M.

CONCOURS D'ARCHITECTURE

La Société royale des architectes d'Anvers ouvre entre tous les architectes belges n'ayant pas atteint l'âge de trente ans au 1^{er} janvier 1910 un concours dont l'objet est *Une résidence pour le Bourgmestre de la Ville d'Anvers*.

Les architectes étrangers résidant en Belgique depuis un an au moins sont admis au concours, sous la réserve de la limite d'âge imposée aux concurrents belges.

Des primes de 1.000, 700, 400, 300 et 200 francs, ainsi que des médailles et des diplômes, seront attribués aux lauréats. Les projets devront être déposés au siège de la Société avant le 1^{er} août prochain. S'adresser pour le règlement détaillé (un franc l'exemplaire) à M. E. Stordiau, président, rue du Grand-Chien, 51, Anvers, ou à M. Ad. Van Coppennolle, secrétaire, Vieille Route, 42^e, Berchem-Anvers.

NOTES DE MUSIQUE

Œuvres de J. Jongen.

Sous les auspices du marquis de Polignac, une audition de quelques œuvres de M. Joseph Jongen fut donnée le 7 mai à Paris, à la salle Gaveau, en présence d'un public nombreux et élégant qui accueillit par de chaleureux applaudissements la musique à la fois si spontanée et si réfléchie du compositeur belge.

Le concert débuta par le Trio pour piano, violon et alto, fort bien joué par l'auteur avec le concours de MM. Lensen et Englebert, deux artistes liégeois fixés à Paris où ils soutiennent avec distinction la renommée de notre école. Ah! ces archets de Liège, si expressifs, si éloquents! Nul autre n'a leur accent pathétique, leur aisance, leur puissance sonore et leur sensibilité. Déjà exécuté aux concerts de la Société Nationale, le *Prélude et Variations* de M. Jongen (ce titre, primitivement donné au trio, définit plus exactement l'œuvre que son appellation actuelle) retrouva le succès qui l'avait accueilli précédemment. On applaudit ensuite M. Léon Jongen, qui interpréta du meilleur de son cœur fraternel la charmante *Sérénade* et *Soleil à midi*, pièce pour piano d'un sentiment évocatif intense; puis M. Imbart de la Tour, dont la voix et la claire diction mirent en valeur trois mélodies composées sur des poèmes de R. Bussine, Edmond Picard et Hélène Vacaresco. Ces pièces vocales, qui trahissent quelques influences, et dont la deuxième surtout, *Tableau gothique*, est visiblement inspirée de César Franck, ont paru inférieures aux œuvres instrumentales de M. Jongen, bien qu'elles témoignent, comme ces dernières, d'un tempérament musical dont la richesse et l'abondance mélodiques sont les qualités essentielles.

Le quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle, qui couronna cet intéressant programme, mit pleinement ces mérites en relief. Le mouvement initial et le *scherzo* qui le suit ont une grâce toute classique. La *Bullade*, d'un style soutenu et d'un sentiment profond, le final joyeux et juvénilement animé sont, de même, construits avec une réelle maîtrise. Mais il est superflu d'analyser une œuvre que plusieurs exécutions ont, à Bruxelles et à Paris, classée parmi les meilleures de la littérature musicale d'aujourd'hui. C'est elle qui révéla les dons précieux que le compositeur développa ensuite dans ses deux sonates pour piano et violon, dans son trio, dans son *Poème* pour violoncelle, dans ses pièces pour piano. Et bien qu'écrite au début d'une carrière où s'échelonnent maints succès, elle demeure, par la valeur des idées et la pureté de la forme, l'une des plus attrayantes et des plus caractéristiques de l'auteur.

Très bien secondé par MM. Lensen, Englebert et Pitsch, M. Jongen en donna une interprétation colorée, expressive, de tous points excellente. Et c'est avec raison qu'on acclama, d'un unanime élan, le compositeur et les exécutants.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de constater que malgré les vains efforts d'un nationalisme étroit les frontières s'effacent de plus en plus. Nos artistes sont appréciés en France de même qu'en Belgique sont applaudis les musiciens français. L'état-civil est peut-être respectable, mais le vrai talent s'en f... O. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Je dois noter ici les événements réellement artistiques, afin que l'on connaisse l'allure intellectuelle de la population et les efforts de ceux qui travaillent à une évolution heureuse. A ce titre, un concert où Mme Litvinne ouvre tous les trésors de son âme musicale et poétique est une date inoubliable. Je l'inscris. Des circonstances pénibles m'ont privé malheureusement de deux heures d'enthousiasme et j'ai perdu coup double, car une autre cantatrice, Mme Göb, le même jour, au Cercle des Amateurs, se produisait avec les avantages d'une réputation précoce et interprétait du Glück, du Haendel, du Schubert et du Grieg. Malechance!

J'aurais entendu aussi le *Septuor* de Saint-Saëns pour trompette, piano et cordes, avec les sympathiques solistes MM. Dumoulin et Jaspard.

A vrai dire, les concerts suivants ont marché deux à deux également chaque fois, mais à des heures différentes; c'était plus charitable, sinon moins fatigant.

Le premier concert du festival wallon organisé par M. Debeve fut une revue à longues enjambées de Grétry et J.-N. Il mal jusqu'à MM. Radoux et S. Dupuis. On réentendit surtout avec plaisir l'air du *Liégeois engagé* (*Li Ligeoi èngagi*), bien interprété par Mme Fassin, le dramatique *Maubert* de S. Dupuis et le *Rossignol*, chœur de Grétry, très simplement chanté par les « disciples de Grétry ».

Le second fut plus révélateur et plus riche. La Fantaisie de J. Jongen sur deux Noël wallons a de l'abondance, de l'ampleur; elle quitte trop le fond du sujet, abandonne la naïveté médiévale, semble étrangère à cette joie intimement mêlée à la compassion qui caractérise tout Noël; mais elle a de délicieux épisodes où l'on respire avec l'émotion des bergers, avec l'exaltation des anges.

Plus religieuse et plus forte est la *Fête du grand Pardon* (*Yom Kippour*), que M. Smulders a écrite en ces derniers temps et qui est un chef-d'œuvre de penseur. La couleur en est assez sévère; mais des rayons de soleil mystique traversent les ombres lorsque la foi exulte, que l'extase fixe les yeux des fidèles sur les symboles sacrés. L'orchestre est alors pathétique et éclatant. Le solo de violoncelle, voix du grand prêtre, est d'une éloquence entraînante; M. Dechesne y a mis toute la passion dont il est capable. De longs applaudissements ont salué l'œuvre et les interprètes.

Une autre primeur, œuvre de M. Albert Dupuis, se développe avec un grand charme de mystère; sa *Fantaisie rhapsodique* pour violon et orchestre est un poème en trois parties où l'esprit d'autrefois se réveille délicieusement. Les contes de fées, les histoires si attachantes et si invraisemblables de nos grand-mères reviennent en mémoire; on revit un passé lointain. M^{lle} Cholet, qui avait interprété avec un talent sympathique le cinquième concerto de Vieuxtemps, fut plus heureuse encore dans cette rhapsodie. Le public goûta fort l'exécution et le poème symphonique.

Il fit bon accueil également au *Cortège*, extrait du *Sanglier des Ardennes*, remarquable par des sonneries bien médiévales, plus touffues que celles de Mendelssohn et de Schumann, moins violentes que celles de Chabrier, et, par fortune, moins apparentées à celles de Wagner qu'à celles de Verdi. M. Ch. Radoux, en cela, mérite louange. Mais sa *Marche funèbre* détruit tout le bénéfice de cet éloge: le rappel de *Siegfried* est tellement net que le public en resta muet.

Une production nouvelle, due à M. L. Jongen et confiée à la

ravissante cantatrice qu'est M^{lle} Rollet, ne pouvait manquer de plaire. *Chanson d'été* souffrit un peu cependant du jeune et joyeux coudelement de cette *Ronde* où Lekeu a lâché la bride à toute la pétulance de ses vingt ans. Est-ce joli, chanté par cette fauvette! Y en a-t-il du printemps et de la vie en ces strophes!

Bravo à M. Jaspas qui transforme son piano en voix de la nature!

Dirai-je encore combien dans le *Nocturne* de Franck et dans l'air de *Céphale et Procris* M^{lle} Rollet se montra artiste de goût, musicienne experte et interprète convaincue? Sa renommée est faite et a été vite faite; la profondeur de ses sentiments s'accroît cependant encore et c'est à son honneur.

* * *

Deux belles séances à l'*Œuvre des Artistes* mériteraient de sympathisantes réflexions. Haydn et Schumann, en contraste d'époque et de génie, dans un quatuor gentil et nu, positivement nu souvent comme un solo, et, d'autre part, dans un trio (op. 63) trop longuement vêtu, c'était chose piquante. Haydn fut battu surtout par l'*andante* avec variations, tel qu'il fut composé primitivement, avec cor, violon et violoncelle. Une merveille! Au domaine vocal, pouvait-il triompher davantage avec ses airs écossais, malgré leur espièglerie et leur musicalité naïve? M^{lle} Lautmann, prodigieusement douée comme voix et comme intelligence, y mit son cœur et son esprit; mais elle ne put que faire triompher Schumann en ses lieder, drames de deux pages dont le souvenir se nourrit indéfiniment.

M^{lle} Janiszewska, pianiste au jeu fougueux, M^{lle} Maison, admirablement souple et délicate, sûre de son clavier comme sa partenaire, le Quatuor Charlier. M. Barbier, violoncelliste, et M. Dautzenberg, excellent corniste, méritèrent les bravos qu'on leur prodigua.

M. Dwelshauvers, le savant et habile directeur musical de l'*Œuvre des Artistes*, avait invité le compositeur français Georges Sporek à composer le programme complet de la seconde séance. Elle fut exquise.

Paysages normands et Orientale valurent un franc succès à l'auteur et à M. Henry, deux pianistes associés pour la fête de l'œuvre et la réussite d'une exécution homogène. Le perlé, la grâce, le coloris, l'accent spirituel, ils l'ont en commun. Et il le fallait pour ces œuvres très caractéristiques.

Un *Lied* pour violoncelle fit valoir la technique et le sens musical de M. Vranken. Et je n'aurai pas à démontrer que M^{me} Durand-Texte fut parfaite dans les cinq mélodies de la *Route ardente*: qui n'a attendu parler de son style, de son expression naturelle, de sa virtuosité de cantatrice? Rien ne fut plus prenant, plus charmeur que le prélude de *Minésis*. La musique de M. Sporek exige tout ce talent; flexible, logique, élégante, juste, elle est comme une traduction juxtalinéaire de la poésie. La nuance y règne, la nuance chère à Verlaine.

GEORGES RITTER

AGENDA MUSICAL

Aujourd'hui dimanche, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert symphonique F. Durant avec le concours de M^{lle} Armande Angus, cantatrice, et de M. Frigola, violoniste. Au programme: Ouverture de *Coriolan* (Beethoven), Symphonie n° 2 (Borodine), *L'Apprenti sorcier* (P. Dukas), Concerto de Max Bruch, Air de *Louise* (G. Charpentier), deux Pièces lyriques (Grieg).

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert symphonique F. Durant, avec le concours de MM. Den Haerynck, baryton, et F. Doelhaerd, violoniste. Au programme: Symphonie en sol mineur (Mozart), Concerto en fa (Händel), *Adagio funèbre* (Mozart), Ouverture de *Tannhäuser* (Wagner), Romance en fa (Beethoven), Airs du *Messie* (Händel) et des *Saisons* (Haydn). — Même jour, Salle Patria, concert donné avec le concours du Quatuor Zoellner.

Jeudi et dimanche prochains, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, quatrième et cinquième concerts symphoniques F. Durant

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

EXPOSITION UNIVERSELLE ET INTERNATIONALE DE BRUXELLES (23 avril-15 novembre).

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. *Le Portrait belge au XIX^e siècle* (25 avril-29 mai).

CERCLE ARTISTIQUE. MM. Firmin Baes et J.-L. Minne (12-22 mai).

PALAIS DES ARTS. M. Eugène Delestre. (3 mai-7 juin).

GALERIE DIETRICH. M. Marc-Henry Meunier.

La Société des Amis des Musées royaux a remis lundi dernier à la Commission directrice l'*Annonciation* du maître de Mérode qu'elle avait acquise récemment pour en faire don à l'Etat.

M. Ernest Verlant, directeur général des Beaux-Arts, a, dans une allocution très applaudie, signalé la valeur artistique de l'œuvre et donné sur elle, ainsi que sur le maître auquel elle est attribuée, des détails d'un très grand intérêt que nous résumerons dans un prochain article, l'espace nous faisant défaut aujourd'hui.

A la suite du Salon de la *Libre Esthétique* le gouvernement a acquis le beau buste en marbre de M. Paul Du Bois: *Portrait de M^{me} Ed. Willems*, l'une des œuvres les plus parfaites qu'ait signées le statuaire. Il a, en outre, acheté pour les collections de l'Etat une série de bas-reliefs en-bronze modelés par feu Alexandre Charpentier à l'effigie de quelques personnalités belges: Constantin Meunier, Valère Mabille, MM. Alexandre Braun, Paul Janson, Octave Maus, Sam Wiener et Eugène Ysaye.

A propos de la *Libre Esthétique*, et pour compléter la liste que nous avons publiée des études auxquelles son dernier Salon a donné lieu, signalons un intéressant article de M. Arnold Goffin dans la *Belgique artistique et littéraire* et une notice de M. Th. Maerten dans le *Florilège d'Anvers*.

Par suite de la mort du roi d'Angleterre, la date de l'inauguration solennelle de l'Exposition des Beaux-Arts au Cinquantenaire, d'abord fixée au samedi 14 mai, a dû être retardée de quelques jours. Il est probable qu'elle aura lieu le 25.

Des huit sections dont se compose le Salon, trois sont prêtes et auraient pu être inaugurées hier: la Section française, disposée avec un goût parfait par M. André Saglo, commissaire des Expositions de Beaux-Arts en France et à l'étranger, et qui fera sensation, la Section hollandaise, qui a un assez grand développement, et celle du Grand-Duché de Luxembourg, dont les artistes prennent part pour la première fois collectivement à une exposition internationale. Quatorze peintres, trois sculpteurs ont groupé un ensemble de soixante à soixante-dix œuvres, parmi lesquelles il en est quelques-unes de fort intéressantes. Il faut à encourager, qui témoigne d'un éveil à la vie artistique qu'avait affirmé déjà, dans le domaine musical, le rapide essor pris, sous la ferme direction de M. Victor Vreuls, par le Conservatoire Grand-Ducal.

Nous rendrons compte dans les numéros prochains de nos promenades dans les deux Salons de peinture et de sculpture qui viennent de s'ouvrir à Liège, l'un rétrospectif et formé par une sélection des collections particulières, l'autre tout d'actualité.

Les représentations de *Sœur Béatrice* ont été interrompues au théâtre du Parc à la suite d'une démarche de la Société des Auteurs qui, saisie par un télégramme de M. Maurice Maeterlinck, les a formellement interdites.

Chose à peine croyable, ni le Comité qui choisit les pièces destinées au Festival belge du théâtre du Parc, ni la direction de ce théâtre n'avaient demandé à l'auteur son assentiment! M. Maeterlinck n'avait même pas été avisé des représentations de son œuvre, et c'est par hasard, en lisant un journal, qu'il en eut connaissance. Il y a là un singulier oubli des plus élémentaires convenances. Le fait est d'autant plus grave que *Sœur Béatrice* a été écrit, de même qu'*Armine et Barbe Bleue*, pour servir de texte à une partition musicale et que son auteur s'est constamment refusé à per-

mettre qu'on la jouât sans la musique. Celle-ci est actuellement à peu près terminée, et il est probable que le compositeur se joindra à l'écrivain pour demander réparation du préjudice qui leur a été infligé à tous deux.

On nous écrit de Paris :

Les merveilleux ballets russes, qui passionnèrent Paris l'an dernier, vont, le mois prochain, reprendre leur place au premier rang des divertissements esthétiques de la saison.

M. Serge de Diaghilev, à qui nous devons les belles représentations d'opéra et de ballet de ces dernières années, vient de se mettre d'accord avec MM. Messager et Broussan pour une série de représentations qui commenceront le 4 juin et seront poursuivies régulièrement les mardis, jeudis et samedis jusqu'à la fin du mois.

Outre les *Sylphides*, *Cléopâtre*, le *Festin*, l'*Oiseau de feu* et les émouvantes danses du *Prince Igor* dont le souvenir demeure inoubliable, des spectacles nouveaux seront donnés à l'Opéra cette année. Ils débiteront par une reconstitution de *Gisèle*, le célèbre ballet d'Adam créé en 1841 par la Taglioni. *Gisèle*, dont le livret est de Théophile Gautier, Saint-Georges et Coudy, sera dansée par M^{me} Pavlova et M. Nijinsky, les deux triomphateurs de l'an dernier. Puis viendront les *Orientales*, qui résument les danses les plus caractéristiques de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse, le *Carnaval*, pantomime-ballet imaginé par MM. Bakst et Fokine sur la musique de Schumann, et *Shéhérazade*, évocation de l'Orient sur le poème symphonique de Rimsky-Korsakow. Ce dernier ballet sera représenté à Paris pour la première fois.

Parmi les étoiles engagées pour ces représentations, citons, outre la Pavlova et Nijinsky, M^{mes} Karsavina, Fedorova, Ida Rubinstein, Catherine Gheltzer, Egorova, M^m. Volinine, Boulgakow, Leontiew, Rosay, etc., tous premiers danseurs des théâtres impériaux.

Le *Cercle International des Arts*, récemment fondé avec le concours d'artistes peintres, sculpteurs, graveurs, hommes de

lettres, musiciens et artistes dramatiques, consacre à la Gascogne sa première série de manifestations régionales. Celui-ci débute par une conférence de M^le J. d'Orliac sur *l'Art en Gascogne et le Régionalisme* et par une exposition des artistes de la Gascogne, actuellement ouverte au local du Cercle, 97, boulevard Raspail, et à laquelle prennent part MM. Calbet, Henri Martin, Laparra, Bourdelle, M^{me} Marie Bermond, Biessy, Lagare, J.-P. Laurens, Caro-Delvaile, M^{me} Hélène Dufau, Schmitt, Mengue, Toussaint, Lobre, etc.

Très jolie dans sa simplicité l'anecdote que raconte le *Gil Blas* sur Maurice Donnay :

Chez des amis, un tout jeune homme de lettres était, ces jours-ci, présenté à l'auteur d'*Amants*, et tout de suite le débutant se montrait familier... Cet académicien ne l'intimidait pas le moins du monde; il l'intimidait si peu que, soudain, prenant Donnay par le bras :

— Je voudrais déjà, lui dit-il, ne plus vous appeler « monsieur Donnay ».

Alors, l'auteur de *Lysistrata*, avec bonhomie :

— Vous avez raison, allez... Appelez-moi donc « monsieur » tout court.

SAINTE-ANNE, près SLUIS (ZÉLANDE)

Jolie habitation d'artiste, meublée, à louer. Pour les conditions écrire : DREYDORFF, à Knocke.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres.
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen »,
numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés
de 1 à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et
imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement,
au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements
ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente
d'honneur.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2
◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS
ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS
D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE
LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques
FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE
IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE & C^{ie}
18, boulevard de Strasbourg, PARIS

MANUEL DE FALLA. — **Trois mélodies** (TH. GAUTIER). *Les Colombes, Chinoiserie, Séguidille*.
Prix net : 3 fr. 50.

ALBERT ROUSSEL. — **Flammes** (G. JEAN-AUBRY), chant et piano (op. 10). — Prix net : 2 francs.
ID. — **Amoureux séparés** (H.-P. ROCHÉ). Chant et piano (op. 12). — Id.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

269, rue Saint-Jacques, PARIS (SCHOLA CANTORUM)

RENÉ DE CASTÉRA. — **Berceuse** pour piano. — Prix net : 1 fr. 25.

PAUL LE FLEM. — **Par Landes**, pour piano. — Prix net : 2 fr. 50.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grottesque et du Tragique à notre époque** (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1904).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudél et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollandé, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

VILLE DE BRUXELLES

Les mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 juin

à 2 h. 1/2 précises,

à la requête de M. A. Tynan, notaire, rue du Hainaut, 33, à Gand, sous la direction (et dans la Salle de ventes) du libraire-expert E. DEMAN, 86, rue de la Montagne.

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS

Provenant des collections

de SULLIVAN DE TERDECK (châteaux de Terdeck et de Meldert).

DEUXIÈME PARTIE

Ouvrages illustrés du XVIII^e siècle, Romantiques, Reliures, etc.

Exposition particulière du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, de 2 à 6 heures.
Il n'y aura pas d'exposition publique.

Le catalogue, accompagné d'un album de 82 reproductions, est en distribution chez M. le notaire TYMAN, à Gand, et chez l'expert-vendeur.

PRIX : 5 francs.

Imprime sur papier de la Naïsch KLYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Henri-Edmond Cross (OCTAVE MAUS). — Wells et l'Avenir (FRANCIS DE MIOMANDRE). — « L'Annonciation » du maître de Mérode. — Don Quichotte (O. M.). — Chronique théâtrale : *Le Festival belge, la Bourse ou la Vie* (GEORGES RENCY). — Le Théâtre à Paris : *La Fille Elisa, Nono* (F. M.). — Nécrologie : *Florimond Van Duyse* (CH. V.), *Pauline Viardot* (O. M.). — Agenda musical. — Petite Chronique.

HENRI-EDMOND CROSS

Ce fut un pur et noble artiste. Pour n'être pas imprévue, car depuis un an Henri-Edmond Cross souffrait d'un mal incurable, la nouvelle de sa mort n'en a pas moins profondément atteint ceux qui, ayant pénétré dans l'intimité de cet homme d'élite, connaissaient la modestie et la générosité de son cœur, la vivacité de son intelligence, la ferveur de ses convictions et l'aristocratie de sa pensée.

L'histoire de sa vie est si simple, si unie, qu'elle tient tout entière en quelques lignes. Vie de travail persévérant, de recherches passionnées en vue de doter la peinture d'expressions nouvelles, vie de méditation et d'isolement, commencée à Douai où l'artiste naquit en 1856, poursuivie à Paris où il fut, durant quelques années, mêlé au tumultueux mouvement des écoles et des ateliers, achevée à Saint-Clair, dans le Var, devant la mer étincelante, parmi les eucalyptus, les mimosas et les chênes-lièges, au pied des montagnes des Maures, non

loin de l'Estérel qui tapisse de verdure sombre la roche écarlate.

L'influence de Georges Seurat, avec lequel il se lia aux environs de 1880, l'orienta vers les théories de la division du ton, qui révolutionnèrent l'art de peindre et bousculèrent de séculaires traditions. Avec Paul Signac, Théo Van Rysselberghe, Angrand, Luce, Dubois-Pillet et quelques autres, Henri-Edmond Cross adopta résolument la technique nouvelle et exprima dans cette langue qui demeura longtemps incomprise les sensations d'une nature exceptionnellement réceptive à la beauté du décor et au lyrisme de la création.

Car le peintre fut, essentiellement, un lyrique. Les aspects du paysage et de l'humanité étaient la source où il retrempait sa sensibilité mais ne constituaient pas l'objectif de son art. Les contacts extérieurs exaltaient sa vision sans emprisonner celle-ci dans les limites de la réalité. La peinture n'était pour lui qu'un moyen d'extérioriser les sentiments dont son âme de poète était l'ardent foyer. Il les transposait par des rythmes de couleurs et de lignes comme d'autres les expriment par la magie du verbe ou le symphonisme des sons. Et son intransigeance, que maintenaient intacte une volonté ferme et d'inébranlables convictions, loin de refréner ce lyrisme, en intensifiait l'expansion.

De là le malentendu qui, jusqu'en ces dernières années, — mais la fin de sa vie lui donna la joie d'un incontestable triomphe, — prolongea la lutte. Après avoir repoussé violemment le réalisme en peinture, le goût du public s'est ancré dans l'idée que seule l'expression textuelle de la nature mérite considération. Il a

fallu d'héroïques efforts, vingt-cinq ans de combats pour faire admettre la possibilité d'un art différent, d'une interprétation décorative, de suggestions visuelles dont la conception s'éloigne de la vérité immédiate pour ouvrir de vastes champs à l'imagination et au sentiment.

C'est cet art que réalisa Henri-Edmond Cross dans ses paysages de Provence et d'Italie, dans ses figures aux colorations embrasées, dans ses compositions d'une ordonnance à la fois capricieuse et savante, qui marient aux arabesques d'une végétation luxuriante la beauté chaste des nus baignés de lumière.

Dans la lettre ouverte par laquelle il préfaça le catalogue de son exposition de 1905, Émile Verhaeren lui écrivait : « Bellement, en ce coin de Provence qu'élut votre goût, vous développez votre travail réfléchi et clair, et vous voici à ce tournant de route où l'artiste inquiet que vous êtes et qu'heureusement vous resterez, après avoir regardé longtemps les choses, commence à regarder en soi-même. Le grand et pieux respect que vous avez montré pour la nature, la franche et intransigeante sincérité dont vous faites preuve en l'étudiant et en l'aimant, vous les voulez diriger à cette heure vers un autre objet, Et vous rêvez, comme vous me l'écriviez, de faire de votre art non plus seulement la « glorification de la nature », mais la « glorification même d'une vision intérieure ». Le monde que tout artiste porte en lui, vous y voulez entrer à votre tour et l'extérioriser en de nouvelles œuvres « qui participeraient davantage à l'imagination » mais resteraient soumises toutefois aux principes de belle harmonie qui règlent les anciennes.

Avec quelle joie, mon cher Cross, je vous suivrai en cette évolution impatientement attendue ! L'imagination, qui demeure la plus importante des forces d'art, sommeille depuis si longtemps dans l'œuvre des meilleurs des peintres, que celui qui la réveillerait assumerait comme la gloire d'un exploit. »

L'œuvre de Cross, c'est un poème ardent, un hymne à la joie dont la mer, les jardins, les terrasses, les montagnes lointaines alimentent et diversifient les strophes. Amandiers en fleurs, calanques exiguës où s'abritent les tartanes, bastides prises dans le réseau argenté des oliviers, plages pétrées de coquillages, tout ce qu'il évoque dans ses toiles et dans ses synthétiques aquarelles chante le bonheur et la paix. De même que les maîtres japonais, il proscrie les images douloureuses et vulgaires. Le panthéisme dirige sa main, ennoblit sa vision. Alchimiste, il transforme en métaux précieux les pierres que foulent nos pieds, et le décor de rêve que crée sa pensée contemplative magnifie les sites dont nos yeux ne perçoivent que l'apparence. L'artiste véritable n'est-il pas celui qui voit autrement que nous, et qui nous apprend à pénétrer, sous l'aspect extérieur des choses, leur beauté éternelle ?

Corot nous a révélé la poésie des soirs et des aubes. Cross a célébré la magnificence du jour. On put suivre aux Indépendants, à la *Libre Esthétique*, aux expositions d'ensemble qu'organisèrent à Paris MM. Druet et Bernheim, le développement d'un art qui se dépouillait de plus en plus des entraves de la réalité pour réaliser le problème d'une ornementation expressive propre à suggérer des sensations plutôt qu'à les décrire, à évoquer des sites heureux sans les reproduire littéralement. Il y a deux ans, le peintre toucha le but. Son exposition à la galerie Bernheim, victoire définitive, marque l'apogée de son évolution.

Ce fut la plus glorieuse étape d'une carrière exclusivement vouée aux spéculations les plus hautes, mais ce devait être la dernière. Au début de 1909, la maladie s'abattait sur Cross, qui souffrit stoïquement, subit à Paris, au cours de l'automne dernier, une opération grave, et retourna, irrémédiablement condamné mais ses yeux clairs toujours ouverts à la splendeur de la vie, dans son ermitage de Saint-Clair où il s'est éteint lundi dernier.

OCTAVE MAUS

WELLS ET L'AVENIR

On a souvent opposé M. Wells à Jules Verne en démontrant sa supériorité sur le conteur d'Amiens par l'excellence de sa méthode, la puissance de ses déductions, l'étendue et la valeur de ses idées générales, la réalité profonde de sa fantaisie. Pourtant, s'il n'avait sur Jules Verne que des avantages de cet ordre, il n'y aurait entre sa littérature et celle de l'écrivain qu'on a longtemps considéré comme son rival que des différences de degrés. Autrement dit M. Wells se serait servi de moyens plus parfaits, plus d'accord avec nos exigences pour arriver au même but : nous amuser.

Ce qui frappe de caducité les œuvres de Jules Verne ce n'est pas la pauvreté de leur *écriture*, ni leurs invraisemblances logiques, ni la faiblesse de leur construction scientifique ; tous ces défauts pourraient disparaître dans le feu d'une action très humaine, dans la noblesse d'une haute idée dominante. C'est la mesquinerie de leur but dernier. Au lieu de faire servir toutes ces hypothèses scientifiques à l'élévation morale ou mentale de son public (les adolescents composent un public aussi susceptible d'éducation que les adultes, toutes proportions de moyens gardées), Jules Verne abaissa tous ces éléments, si riches, si nouveaux à la simple distraction d'écoliers. Ainsi ne fit-il qu'une besogne analogue à celle des Gustave Aymard et des Louis Boussenard, mais en remplaçant le merveilleux romanesque par le merveilleux scientifique, en changeant la forme des jouets : mais c'étaient toujours des jouets.

C'est une différence fondamentale, une différence idéologique qui sépare la littérature de Verne de celle de M. Wells. M. Wells est, avant tout, un homme de pensée. Et il n'a presque jamais rien écrit pour le simple plaisir d'écrire, encore que, dans ses meilleurs livres, il déploie les qualités essentielles de l'écrivain : le don de composition, la gradation émotive, l'autorité dans l'ex-

position des idées, la science des caractères et le sens des nuances sociales et surtout une prodigieuse divination des âmes futures qu'il crée. Mais ces qualités même ne sont pour lui que secondaires : il les subordonne à un idéal, à un idéal de moralité et de progrès. En cela, il est bien Anglais et il est bien de son temps.

En France, nous nous méfions en général de ceux qui parlent de l'avenir comme d'une réserve de progrès et de l'humanité comme de quelque chose de perfectible. Je voudrais bien croire que c'est à cause de la pauvreté esthétique des œuvres inspirées par cette foi. Mais non, la vérité est plus cruelle : c'est parce que nous ne sommes pas sensibles à la profondeur de sentiment qui crée parallèlement la poésie lyrique et l'illusion du progrès scientifique. Réalistes, nous jugeons l'univers d'après le tableau qu'il présente aujourd'hui et nous ne voulons voir dans les leçons de l'histoire que ce qui concorde avec un pessimisme étroit et naïf.

Mais la science nous a révélé un passé géologique tellement plus étendu que le pauvre passé historique, à demi-léendaire, qui nous servait jusque là pour nos comparaisons morales, que nous voilà bien obligés de changer nos points de vue, sous peine de mauvaise foi logique (1).

M. Wells, homme de science, s'est donc intéressé à l'avenir, non pas tant par un goût naturel d'utopiste que par suite du simple raisonnement qui lui fait voir dans l'avenir un prolongement du passé, et où les mouvements ébauchés dans le passé doivent s'achever. Les méthodes d'induction et de déduction qui ont fait remonter, siècles par siècles, la connaissance humaine dans le passé géologique doivent donc trouver leur emploi naturel et comme compléter leur rôle dans les hypothèses concernant l'avenir. Dans ce petit livre appelé précisément *la Découverte de l'Avenir*, qui est comme le résumé de la pensée directrice et de la foi de M. Wells, il s'est très lumineusement expliqué sur la possibilité de la découverte de l'avenir et sur la valeur profonde de cette tentative intellectuelle. Il s'est bien aussi gardé d'omettre les atténuations que sa sagesse de moraliste et sa prudence de scientifique imposaient à la grandeur de son rêve. Mais, après tout, ces atténuations elles-mêmes ne sauraient atteindre le fait de l'évolution, qui est indiscutable, et qui à son tour engendre des conséquences rigoureuses :

Les mondes peuvent se refroidir et les soleils s'éteindre, mais il s'agit de nous maintenant quelque chose qui ne peut pas périr.

Qu'on ne se méprenne pas sur mes opinions quand je parle de la grandeur des destinées humaines.

Si je puis parler sans ambages, j'avouerai que, considéré en tant que produit final, je n'ai guère de moi-même ou de mes semblables (sauf votre respect) une opinion bien fameuse. Je ne pense pas que je puisse prendre part, le cas échéant, à l'adoration de l'humanité avec la moindre gravité ou la moindre sincérité. Pensez-y. Pensez aux faits positifs. Nous passons assurément tous par de certains moments où nous éprouvons l'étonnement de Swift qu'un être tel que nous ose avoir de l'orgueil. Il y a des instants où l'on se joindrait au rire de Démocrite et ils seraient plus fréquents, ces instants, si le spectacle de la petitesse humaine n'était pas si abondamment mêlé de douleur.

Mais ce n'est pas seulement de douleur que le monde est

(1) C'est M. Wells lui-même qui se sert de ces saisissantes formules : passé géologique, passé scientifique, dans *la Découverte de l'Avenir*, traduit par Henry-D. Davray. Paris, *Mercure de France*, 1904.

pétri — il l'est aussi de promesses et d'espérances. Si petits que notre vanité et notre sensualité nous fassent, il y eut une ère de choses plus petites. C'est la longue ascendance du passé qui donne le démenti à notre désespoir. Nous savons maintenant que tout le sang et la passion de notre existence furent représentés à la période carbonifère par quelque chose — quelque chose au sang froid et à la peau visqueuse, qui se cachait entre l'air et l'eau et fuyait devant les gigantesques amphibiens de l'époque.

Envisageant l'avenir, M. Wells a tant de fois lui-même conçu des hypothèses différentes qu'il convient de le justifier du reproche qu'on n'a pas manqué de lui faire : qu'il se contredisait.

A mon avis, il n'en est rien. On ne saurait appeler contradiction la probité intellectuelle d'un homme qui énonce toutes les solutions possibles du problème qui l'intéresse, au lieu de ne choisir qu'une solution, en fermant les yeux aux invraisemblances des autres.

Au problème de l'avenir, M. Wells a proposé plusieurs solutions. Il y a celle, par exemple, d'*Anticipations*, celle de *la Machine à explorer le temps*, celle de *Quand le Dormeur s'éveillera*, enfin celle de *Au Temps de la Comète*. Toutes se ramènent à deux types : le type optimiste, celui où l'auteur entrevoit une humanité heureuse au milieu des progrès matériels qu'elle a réalisés, et le type pessimiste, celui où il la montre n'ayant utilisé que pour son égoïsme matérialiste l'ensemble de ces perfectionnements. Et c'est sans doute parce qu'une immémoriale habitude, — justifiée jusqu'ici par des siècles d'expérience, — nous fait associer l'idée de douleur à l'idée de vérité humaine et profonde, que nous trouvons mieux réussis, littérairement et beaux d'une plus fraternelle beauté, des ouvrages du type pessimiste comme : *Quand le Dormeur s'éveillera*. Pourtant, il y a aussi une vraie beauté, une beauté pure et grande, et nouvelle, dans une œuvre comme : *Au temps de la Comète* (1). Le plus sceptique des lecteurs modernes s'y laisserait émouvoir.

C'est que l'optimisme a fait beaucoup de chemin depuis *Candide*. A l'utopique rêverie de ce que les hommes pourraient être si, miraculeusement, leurs passions disparaissaient, peu à peu s'est substituée la vision de ce qu'ils pourraient accomplir eux-mêmes, sans rien changer à la nature, simplement par une répartition meilleure des biens, par un exercice plus juste et plus complet de la liberté même dont jusqu'ici les abus ont entraîné tous les désastres humains.

Je vais plus loin. Je trouve en ce livre la conciliation naturelle et simple des apparentes contradictions reprochées à M. Wells. Il ne demande plus qu'au cœur et à l'intelligence de l'homme d'organiser le soin de son bonheur, et il démontre comme ce serait simple. Il démontre comment au lieu de travailler au progrès matériel comme au service d'un terrible Moloch abstrait, on aurait avantage à s'arrêter au moment où ce progrès suffit à notre égoïsme, à notre loisir ; et comment de ce loisir bien organisé, de cet égoïsme bien entendu, de la liberté la plus complète de notre cœur et de notre existence résulterait une félicité paisible, continue, capable de combler tous nos désirs, et comment la jouissance de cette félicité tout humaine, toute terrestre, détruirait en nous les mauvais germes des haines, des jalousies, créatrices du mal universel.

(1) H.-G. WELLS : *Au temps de la Comète*, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEVICZ. Paris, *Mercure de France*.

Avec une tranquille assurance de philosophe, non ignorant certes des choses de la psychologie, il fait ressortir toute l'absurdité du système politique et social où nous vivons, et que ce système ne se confond pas du tout avec la nécessité, comme on le croit trop souvent, qu'il faudrait, pratiquement, très peu de choses pour le remplacer par un autre basé sur la raison. Ses méditations sur la propriété, sur le sort des masses, sur les guerres, sur l'amour sont tellement justes !...

Nous sommes de plus en plus loin des rêveries basées sur un bouleversement extraordinaire : tel que l'envahissement de la terre par les Martiens. Chaque jour M. Wells se rapproche de la vraisemblance et de l'humanité. De plus en plus l'homme fait de place au moraliste. Mais il lui laisse, à ce moraliste, pour ses investigations et ses hypothèses, un merveilleux et précis instrument, une méthode rigoureuse. C'est pourquoi, au milieu de ses plus surprenantes audaces, M. Wells demeure au plus vivant de la réalité, accordant de mieux en mieux ses anticipations de savant et ses certitudes de psychologue.

FRANCIS DE MIOMANDRE

« L' Annonciation » du maître de Mérode.

Le tableau récemment offert à l'État par les Amis des Musées royaux de Bruxelles fit partie, à ce que nous apprit M. Ernest Verlant dans l'allocution dont il accompagna la remise de l'œuvre à la Commission directrice, de la galerie du prince de Wagram. Celui-ci l'avait acquise de M. Émile Molinier, ancien conservateur du Département des objets d'art au Louvre et connaisseur des plus réputés.

M. von Tschudi a signalé cette *Annonciation* dans l'érudite étude qu'il publia en 1898 sur le maître du triptyque de Mérode, — ou sur le maître de Flémalle, ainsi qu'il le rebaptisa. N'ayant pu l'apprécier que d'après une photographie, il s'exprimait avec une réserve que lui commandait sa connaissance imparfaite du tableau : « Extrêmement proche du maître, disait-il entre autres. D'après tous les caractères, il ne faut pas écarter la pensée d'une reproduction avec variantes, de la main même du maître. »

D'après les renseignements recueillis par le Directeur général des Beaux-Arts auprès de MM. von Tschudi, Friedländer et H. Hymans, l'*Annonciation* provient de Ninove. Elle a subi depuis 1898 des restaurations importantes, dues probablement à l'intervention de M. Molinier, mais qui n'en ont pas dénaturé le caractère.

Quel est ce maître du triptyque de Mérode (ou de Flémalle)? Ces noms désignent provisoirement et conventionnellement l'auteur d'une série de peintures du xv^e siècle éparses en Europe et qui n'étaient représenté jusqu'ici en Belgique que par le célèbre triptyque. « Dans mes leçons aux *Cours d'art et d'archéologie*, dit M. Verlant, j'ai indiqué la part qui revient à MM. H. Hymans, Bode, von Tschudi, A.-J. Wauters, G. Hulin et autres dans les déterminations de connexité qui ont amené à la constitution d'un catalogue, plus ou moins certain selon les cas, des œuvres du type Mérode-Flémalle.

Ce qui est généralement admis par la critique, c'est que l'histoire de l'art du xv^e siècle aux Pays-Bas, encore si incomplète et si conjecturale, doit contenir un chapitre consacré à cet ensemble d'œuvres, dont l'auteur demeure mystérieux. »

Diverses hypothèses divisent les spécialistes. Faut-il placer le maître en question à Gand, dans le Brabant, à Tournai? Ne doit-il pas être rattaché plutôt à l'école de Cologne? Ne serait-ce pas l'un des peintres du Nord de la France? M. Firmenich-Richartz a cru que Mérode-Flémalle n'était autre que Roger Van der Weyden dans sa jeunesse. M. Hasse a cherché à démontrer que c'est le Roger de

Bruges dont parle Van Mander. M. Hulin a voulu l'identifier avec Jacques Daret, mais tout récemment il a renoncé à cette opinion en faveur de Robert Campin, le maître de Jacques Daret. M. Otto Seeck s'est avisé de mettre en avant le nom de Marguerite Van Eyck, dont on ne sait au juste si elle a peint ni même si elle a existé. M. Bouchot a tantôt revendiqué Mérode-Flémalle pour une certaine école de l'Artois, tantôt supposé qu'il s'agissait d'un artiste influencé par les frères de Limbourg, auteurs des *Très Riches Heures* de Chantilly, et peut-être l'un d'eux, le plus habile et le plus complet.

Parmi les œuvres qu'on peut attribuer au même maître, M. Verlant cita la *Vierge* de M. de Somzée, que la Belgique eut le tort de se laisser enlever par M. George Salting, le célèbre collectionneur qui légua récemment ses riches collections aux musées de Londres. La plus importante est, sans contredit, le panneau principal du triptyque appartenant à la comtesse Jeanne de Mérode, qui ne fut exposé en public qu'une seule fois, à l'Exposition de la Toison d'Or (Bruges, 1907), et dont notre *Annonciation* paraît être une réplique. La composition est identique, en effet, dans ces deux peintures, bien qu'on y puisse relever de très nombreuses différences dans le détail.

Elles sont apparentées par la qualité du coloris, par la maîtrise de l'exécution, par le sentiment nouveau qu'elles révèlent l'une et l'autre de l'espace et du clair obscur. A cet égard, l'*Annonciation* méritait de prendre place au musée, et malgré ses repeints, — qui laissent d'ailleurs intactes les parties essentielles du tableau, — elle donne une idée suffisante du maître qui éveilla tant de curiosités et suscita de si ardentes discussions.

DON QUICHOTTE.

Les spectacles monégasques, au cadre somptueux, aux interprètes illustres, — le Gotha et le Golgotha des grandes vedettes, — fait affluer la foule au théâtre de la Monnaie. Après *Mefistofele*, retapé à neuf au point de paraître inédit, la troupe princière joua devant une salle de gala, qui s'était mise sur son trente et... quarante, le *Don Quichotte* de M. Massenet. C'est, on le sait, le plus récent ouvrage dû à la féconde, à l'inlassable plume d'un compositeur dont les dieux qui président aux destinées des auteurs lyriques ont constamment favorisé la fortune. On connaît de M. Massenet des œuvres d'une inspiration généreuse, d'une invention séduisante : *Werther* et *Manon* sont du nombre. D'autres trahissent la hâte, l'ouvrage bâclé, la médiocrité et pis encore. Mais tel est le prestige du musicien et l'éclat de son nom que les unes et les autres sont applaudies avec le même entrain.

Ce fut le cas pour *Don Quichotte*, que le public bruxellois accueillit avec autant d'enthousiasme que les rastaquouères de la Côte d'Azur à qui il fut offert récemment en primeur. Et pourtant rien n'est plus vide, plus pauvre, plus essoufflé que cette partition d'opérette fabriquée au moyen des laissés pour compte de tous les auteurs connus, depuis Mozart jusqu'à M. Mascagni. La facilité du compositeur l'a entraîné vers les plus déplorables improvisations. A peine a-t-il trouvé pour l'heure suprême de son héros, qui meurt, raillé et abandonné, au cœur de la forêt profonde et pacificatrice, quelques accents pathétiques. Ce moment musical, le seul que traverse un filon mélodique de quelque prix, il faut l'attendre aussi longtemps que dans la plaine lépreuse d'Issy-les-Moulineaux, au delà des fortifs crêtés de curieux, on attend le vol d'un aéroplane. Et encore celui-ci, comme la mélodie espérée, se borne-t-il souvent à raser le sol.

Sont-ils sots, les compositeurs qui s'efforcent d'atteindre à l'unité du style, à l'accent juste, au judicieux accord de l'expression musicale et du texte! Sont-ils naïfs, ceux dont la fierté répugne aux effets faciles, aux réminiscences, à la vulgarité, et qui tentent d'élever l'esthétique théâtrale aux sommets du lyrisme! Le public leur préfère invariablement les plus plates productions de l'industrie musico-dramatique estampillées au goût du jour. Heureusement, et malgré tout, il y a eu, il y a, il y aura toujours des artistes à qui leur conscience dictera leur devoir,

et la sympathie de quelques-uns les vengera de l'indifférence de la foule.

Don Quichotte, dont le texte fut assez adroitement agencé par M. Henri Cain selon les formules habituelles des livrets d'opéra, a trouvé en M. Chaliapine un interprète de premier ordre dont le talent suffit à justifier le succès qui accueillit ce méli-mélo musical. Sa composition du rôle, son masque douloureux, la silhouette famélique qu'il oppose à celle, rondouillette et bedonnante à souhait, de son compagnon d'aventures, personnifié par M. Gresse, la mélancolique noblesse avec laquelle il poursuit sa chimère et subit sa destinée survivent au souvenir de l'œuvre elle-même. Son inexpérience de la langue française trahit parfois ses intentions, mais l'art accompli avec lequel il conduit sa voix généreuse compense l'insuffisance de sa diction et commande, malgré tout, l'admiration. Dulcinée, ce fut M^{me} Lucy Arbell, dont la voix, singulièrement étendue et sonore, l'emporte sur la mimique, qu'on souhaiterait plus contenue. O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Festival belge. — La Bourse ou la Vie.

Le théâtre du Parc a inauguré la semaine dernière les spectacles d'auteurs belges qu'il a organisés à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles. On sait que l'Administration communale lui a alloué à cet effet un important subside et que les pièces à représenter ont été choisies par un comité d'hommes de lettres. Ce sont : *Sœur Béatrice*, de Maeterlinck ; les *Étapes*, de Van Zype ; le *Mâle*, de Camille Lemonnier ; les *Étudiants russes*, de Gilkin et le *Clotire*, de Verhaeren. La Direction du Parc y a joint spontanément *Kaatje*, de Paul Spaak.

C'est là une idée très heureuse, et il est regrettable que le public n'y fasse pas un accueil plus bienveillant. Certes il vient du monde à ces représentations, mais il n'en vient pas assez ; et les artistes, que Bruxelles compte si nombreux parmi ses habitants, se devraient à eux-mêmes de montrer leurs goûts littéraires en assistant en foule à ces spectacles d'auteurs belges. Écrivains et artistes, chez nous, ont à lutter contre la même indifférence de la part du public. Il serait beau qu'ils se prêtassent en toute circonstance un appui vraiment fraternel.

La première pièce représentée a été *Sœur Béatrice*, et elle a produit un grand effet. On a profondément admiré la langue merveilleuse, d'une si noble et si troublante poésie, que parlent les personnages de ce miracle, créé par Maeterlinck pour être mis en musique.

On a revu avec le plus vif plaisir les *Étapes* de Van Zype qui, sans contredit, est une des pièces les plus hautes et les plus belles non seulement du théâtre belge mais de tout le théâtre contemporain. Cet art grave et généreux, sain et honnête, ému sans faiblesse, humain sans défaillance, dépasse de quelques milliers de coudées les petites malpropretés élégantes dont le théâtre parisien nous inonde et ne s'apparente qu'à l'art des de Curel et des Ibsen.

Van Zype, dans cette pièce, a saisi une vérité humaine éternelle et l'a manifestée sous une forme actuelle qui la rend visible et tranquille sans rien lui enlever de son universalité. Les *Étapes* ! La Vie dans son évolution perpétuelle ; la vérité de demain niant celle d'aujourd'hui, en attendant qu'elle soit combattue par celle d'après-demain ; ce sacrifice, imposé à tout créateur, d'accepter la ruine de son œuvre propre pour qu'une œuvre nouvelle puisse s'édifier et grandir ! Et ici, elle est extrêmement enivrante, cette vérité, parce que nous la voyons réalisée dans une seule famille où trois générations apparaissent en conflit : le vieux médecin Thérat, nié et abandonné par son gendre Leglay ; et celui-ci à son tour critiqué par son fils. Et comme elles sont belles, les paroles de Thérat mourant, tirant la morale de la pièce et exaltant cette lutte éternelle des générations : le père renié par son fils, le fils trouvant dans son propre fils un ennemi, sur le champ de bataille de l'idée !

« Je commence à comprendre... Je commence à voir distinctement... Je vois très clair... Vous avez eu raison, Leglay, de ne

pas ménager mon amour-propre... Edmond (c'est le petit-fils) a raison de regarder franchement ce que nous avons fait... Et c'est... Ce sera toujours ainsi... Les uns après les autres, nous travaillons à la même tâche ; même quand nous paraissions nous contredire, nous combattre, même quand nous nous trompons, nous conduisons les hommes vers le même but. Nous marquons chacun une étape... L'avenir ne se trompe point... J'ai fait ce que je devais faire. Vous aussi, Leglay. Nous devons nous battre. Sans cette bataille, notre labeur eût été stérile. (A Edmond) Toi, petit, à ton tour, travaille, sans crainte d'attenter à la vérité que nous avons trouvée... Va, va... C'est toujours elle que tu serviras, toujours elle, va !... »

On a très chaleureusement acclamé cette œuvre puissante qui, comme toutes les choses faites pour durer, a paru écrite d'hier, bien qu'elle ait été jouée pour la première fois il y a quatre ans.

Chaque spectacle était terminé par la représentation de *Trimouillat et Méliodon*, l'amusant vaudeville satirique de M. Emond Picard.

* * *

La troisième pièce représentée, *Un Mâle*, créée il y a vingt-deux ans sur la même scène, nous rappelait l'âge héroïque où il fallait avoir du courage pour mettre des paysans à la scène, de vrais paysans qui parlent patois et qui marchent pieds nus. Aujourd'hui, nous en avons tant vu que ces audaces d'alors ne nous émeuvent plus. Le patois parlé d'un bout à l'autre de la pièce, et par tous les personnages, a simplement paru un peu fatigant. Mais on a admiré l'ardente figure du braconnier Cachapès, qui est une des plus belles créations de Camille Lemonnier. On s'est divertie à quelques scènes bien venues où la finesse matoise des paysans est joliment mise en relief. Et cette pièce qui, à proprement parler, n'est pas du théâtre d'action, mais une suite de tableaux de la vie rustique et des mœurs des simples, a obtenu un grand succès. M. Chelles, créateur du rôle de Cachapès, M^{me} Herdies, l'inoubliable Cougnole de la création, et M^{lle} Clarel l'ont jouée avec beaucoup de talent.

* * *

Les *Étudiants russes*, d'Iwan Gilkin, nous a procuré une surprise agréable. Il semblait que cette pièce d'idées dût produire peu d'effet à la scène. Il en a au contraire produit beaucoup, et les scènes qui ont causé la plus forte impression sont précisément celles où les personnages confrontent leurs croyances politiques, sociales et religieuses. Avec un tact parfait — et c'était extrêmement difficile — M. Gilkin a réussi à garder une stricte neutralité dans le grand conflit qu'il transportait sur le théâtre. Si Serge et Egor Raguine, les étudiants nihilistes, sont aussi sincères que braves, le conseiller Raguine, personnification de l'autocratie, est lui aussi un très honnête homme qui se croit dans la vérité. Et de la sorte, l'intérêt se porte non sur tel ou tel personnage, non sur telle ou telle thèse, mais sur le jeu complexe des caractères, agissant d'après leur instinct ou d'après leur foi. Egor, convaincu par le conseiller de la grandeur future de la Russie et du mal que lui font les nihilistes, renie ses croyances révolutionnaires mais ne veut pas cependant abandonner ses compagnons : il partage leur sort de condamnés politiques. C'est un mystique, mais ce n'est pas un traître. Et Serge, son jeune frère, ardent, enthousiaste, se donnera si entièrement aux idées révolutionnaires qu'il leur sacrifiera même l'amour fraternel, et qu'il tuera son frère quand celui-ci deviendra un danger pour l'idée de la Révolution. C'est un assassin, un fratricide, mais ce n'est pas un misérable. L'âme russe, si subtile, si mobile, si puérile, si terrible aussi dans ses mouvements de colère, de révolte ou de passion, est le personnage central de ce beau drame que trois salles absolument comblées ont acclamé. Il faut admirer le talent, le dévouement, l'ardeur des interprètes, et surtout de M^{lle} Clarel dans le rôle de Vera, l'étudiante nihiliste, de M. de Gravone et de M. Carpentier qui dessine excellemment le type d'ouvrier alcoolique. Au surplus, c'est M. Carpentier qui a mis à la scène toutes les pièces d'auteurs belges que l'on a jouées au Parc cette année, et il s'est acquitté de cette tâche avec un zèle, une intelligence et un tact tout à fait remarquables.

* * *

A l'Alcazar, M^{lle} Jeanne Rolly et M. Gaston Dubosc jouent en ce moment, avec tout l'art qu'on leur connaît, la jolie comédie de Capus : *la Bourse ou la Vie*. On se rappelle l'aventure tragico-comique de ce couple parisien trompé et ruiné par un banquier ultramoderne, le fantaisiste Brassac, qui a installé un bar dans ses bureaux. On se rappelle aussi l'amusante figure du vieux marcheur Le Houssel qui sauverait volontiers le ménage moyennant certaine complaisance de la femme, et qui finit, dans une scène délicieuse, par le sauver pour rien. Tout cela est du meilleur Capus. La pièce, à l'Alcazar, est particulièrement bien jouée; et, en attendant les représentations d'*Amoureuse* que M^{lle} Rolly et M. Dubosc nous donneront pour finir la saison, je ne doute pas que *la Bourse ou la Vie* ne soit applaudie durant de longs soirs.

GEORGES RENCY

LE THÉÂTRE A PARIS

La fille Élixa, pièce en quatre actes tirée du roman d'EDMOND DE GONCOURT par M. JEAN AJALBERT. — **Nono**, pièce en trois actes de M. SACHA GUITRY (THÉÂTRE ANTOINE).

Tout le talent, d'ailleurs parfait, de M^{me} Suzanne Desprès ne peut faire oublier celui de M^{me} Eugénie Nau, qui créa le rôle de la *Fille Élixa*. Mais il n'y a aujourd'hui que ces deux artistes-là pour pouvoir aborder ce genre de rôles violents et populaires. Ne serait-ce que pour cela, d'ailleurs, il faudrait se féliciter de voir des scènes françaises monter des pièces comme la *Fille Élixa*. Nous en avons par-dessus la tête de la petite pièce élégante et sotte, faisandée, artificielle, qui a cours depuis vingt ans sur le boulevard.

Nono, comme tout le théâtre de M. Sacha Guitry, est plus drôle que spirituel, plus gamin que vraiment léger. Mais sa verve correspond si merveilleusement à l'état d'esprit du moment qu'il obtient cependant le plus sympathique des succès. Et puis, M. Régis Gignoux fait remarquer fort justement que la mélancolie de « la jeunesse perdue » accompagne cette gaieté. Il y a donc là dedans un peu de vérité, un frisson sincère. Alors, voilà qui emporte tout.

F. M.

NÉCROLOGIE

Florimond Van Duyse.

Mercredi dernier est mort à Gand Florimond Van Duyse, auditeur militaire de la Flandre orientale, fils du poète flamand Prudent Van Duyse.

Depuis de longues années l'étude du folklore musical néerlandais avait accaparé le temps de loisir que lui laissaient ses fonctions officielles. Il fut, dans cet ordre d'idées, un érudit dans toute la force du terme. Depuis la mort de Gevaert, c'est lui qui représentait avec le plus d'éclat la musicologie belge. Bien qu'ayant borné ses investigations à une matière en apparence très restreinte, la *Chanson populaire flamande*, il n'avait point l'étroitesse d'esprit du spécialiste et son érudition embrassait les horizons les plus lointains de l'histoire musicale. Aussi son ouvrage capital : *Het Oude nederlandse lied* (La Vieille Chanson néerlandaise) (1) est-il non seulement un répertoire complet et sans doute définitif de la chanson populaire flamande, mais encore un document précieux pour l'étude de ses tenants et aboutissants : à savoir ses sources tant littéraires que musicales, ses transformations et déformations successives, les échanges internationaux dont elle fut l'objet, les emprunts innombrables qui lui ont été faits par la musique individuelle, etc. Aussi, il n'est pas une ligne ou même pas un mot, dans cette publication de 2747 pages, qui ne soient à leur place et qui n'aient leur raison d'être. Si l'auteur s'est gardé de tout aperçu général, il n'en est pas moins vrai que, dans son ensemble, *Het Oude nederlandse lied* contient implicitement

(1) Édité à Anvers, par la *Nederlandsche Boekhandel*, et à La Haye, par Nijhoff, de 1903 à 1908.

toute une « philosophie » de la musique populaire et peut-être même de la musique en général : la simple lecture des commentaires si concis de Van Duyse suffit pour dégager cette philosophie et montrer par là-même tout le prix de son ouvrage (1).

Florimond Van Duyse est le fondateur des *Liedervonden* du *Willems-Fonds*. A ce titre on lui doit d'avoir contribué à relever le goût musical de la bourgeoisie et du peuple flamands. Le *Nederlandsch Liedboek* en deux volumes, édité sous sa direction par le *Willems-Fonds* (2) est, à cet égard, une publication intelligemment comprise, en dépit des critiques de détail qu'on pourrait en faire. Très répandue en pays flamand, elle y a peu à peu constitué un répertoire vraiment populaire, qui échappe à toute vulgarité et entretient dans l'esprit du peuple de nobles ou savoureuses traditions.

CH. V.

Pauline Viardot.

La célèbre créatrice du rôle de Fidès, l'interprète glorieuse d'*Orphée*, d'*Alceste*, de *Sapho*, dont la renommée surpassa celle de la Malibran, sa sœur, a succombé à Paris, mercredi dernier, âgée de quatre-vingt-neuf ans.

C'est, on le sait, à Bruxelles que Pauline Viardot-Garcia termina son éducation artistique, commencée à Mexico, et qu'elle débuta au théâtre en 1839. Sa carrière fut éblouissante. Bruxelles, Londres, Paris acclamèrent successivement l'exceptionnelle beauté d'une voix dont l'étendue et la solidité égalaient, dit-on, le charme. Pauline Viardot parcourut en triomphatrice l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Russie, pour se fixer ensuite définitivement à Paris.

Depuis 1863 elle s'était retirée du théâtre et consacrée au professorat. De nombreuses élèves trouvèrent en elle, jusqu'en ces derniers jours, un guide sûr et un conseiller attentif, heureux de perpétuer un enseignement qu'une large expérience rendait particulièrement précieux.

Ce qu'on ignore peut-être, c'est que l'artiste, fille du chanteur Garcia, avait, dans sa jeunesse, travaillé le piano et la composition sous la direction de Liszt et de Reicha. Elle écrivit plusieurs œuvres lyriques, parmi lesquelles le *Dernier magicien*, opéra en deux actes, et l'*Ogre*, sur un livret de Tourguenief.

O. M.

AGENDA MUSICAL

Les concerts symphoniques que donne M. F. Durant à la Grande-Harmonie, à 8 1/2 heures, pendant le mois de mai, et qui obtiennent beaucoup de succès, seront continués dans l'ordre suivant : Aujourd'hui, dimanche, cinquième concert avec le concours de M^{lle} Gabrielle Bernard, cantatrice, et de M. Franz Doehaerd, violoniste; mardi prochain, 24 mai, sixième concert avec le concours de M^{lle} Ketty Buzon, cantatrice, et de M. Van Neste, violoncelliste; jeudi 26, septième concert avec le concours de M^{me} Christiane Eymael, cantatrice; dimanche 29, huitième concert avec le concours de M^{lle} Marguerite Das, du théâtre de la Monnaie, et de M. Van Hulle, flûtiste; mardi 31, neuvième et dernier concert avec le concours de M^{lle} Germaine Lievens, pianiste.

C'est dimanche prochain, 29 mai, à 2 h. 1/2, qu'aura lieu le premier grand concert symphonique de l'Exposition universelle. Il sera donné par l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles sous la direction de M. Edgar Tinel. Au programme : VII^e symphonie (Beethoven), *Ouverture, Scherzo et Finale* (Schumann), Prélude et Scène du Vendredi-Saint de *Parsifal* (Wagner), *Ouverture de Freischütz* (Weber).

M. Georges Pitsch, qui conquiert de plus en plus les sympathies du public parisien par son jeu sobre et expressif, ainsi que

(1) Van Duyse est l'auteur d'un autre ouvrage important touchant la même matière : *De Melodie van het nederlandse lied en hare rythmische vormen*. (La Mélodie de la chanson néerlandaise et ses formes rythmiques.)

(2) A Gand, chez Vuylsteke.

par le style pur avec lequel il interprète les œuvres classiques et modernes, a donné mercredi dernier à la salle Pleyel, avec le concours de M^{lle} Valentine Pitsch et de M. Imbart de la Tour, un concert de musique ancienne dont le programme comprenait un choix intéressant d'œuvres instrumentales et vocales de Porpora, Rameau, Couperin, Daquin, Lulli, Gluck, Caix d'Herveloix et Boccherini. Les trois artistes ont été chaleureusement applaudis.

Mercredi prochain, M. Georges Pitsch donnera dans la même salle un récital composé de pièces de Bach, Haydn, Schumann, Lalo, Boëllmann, G. Fauré, V. d'Indy, R. Hahn et F. Schmitt.

PETITE CHRONIQUE

C'est mercredi prochain, à 2 heures, que le Salon international des Beaux-Arts sera solennellement inauguré par le Roi et la Reine.

On observera le même cérémonial que pour l'ouverture de l'Exposition universelle.

M. Charles Doudelet, le peintre gantois qui vient de passer plusieurs années en Italie, où il fut chargé par le gouvernement d'une mission artistique, inaugurera demain, à 2 heures, une exposition de ses œuvres récentes — tableaux, aquarelles, illustrations, dessins, etc. — au Cercle artistique et littéraire. Cette exposition sera ouverte jusqu'au 5 juin.

Une exposition consacrée à la Figure et à la Composition s'ouvrira le 11 juin prochain à l'Institut des Arts (ancien Palais de Somzée). C'est M. Jean Delville, membre du comité de l'Institut, qui en a pris l'initiative et qui a assumé la charge de l'organiser. Limitée aux peintres belges, cette exposition sera à la fois rétrospective et contemporaine.

Le Salon triennal des Beaux-Arts de Namur s'ouvrira le 26 juin. Envoi des bulletins d'inscription avant le 27 mai. Réception des œuvres du 23 mai au 6 juin. Renseignements : M. Jules Trépagne, secrétaire.

Le *Journal de Mons* ouvrira prochainement, en son établissement, rue de Nimy, 34, une salle d'exposition réservée aux artistes belges et étrangers. Les intéressés peuvent dès à présent s'adresser pour tous renseignements à la direction du *Journal de Mons*.

La Société centrale d'Architecture de Belgique a composé comme suit son bureau pour 1910 : Président, M. Caluwaers ; vice-président, M. Francotte ; secrétaire, M. Puissant ; secrétaire-adjoint, M. Schaessens ; trésorier, M. Pecters ; bibliothécaire, M. Van Neck ; membres, MM. Pelseener et De Bruyne.

La *Journée à l'Exposition*, organe officiel du Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles, publie le programme quotidien de toutes les fêtes organisées par l'Exposition et par la ville de Bruxelles. Le numéro 15 centimes. Prix de l'abonnement pour la durée de l'Exposition : 3 francs. Editeur : M. Godts, 2 place de la Bourse, Bruxelles.

Sarah Bernhardt donne en ce moment à l'Alhambra, avec sa troupe, quelques représentations. Elle jouera ce soir et mardi l'*Aiglon*, demain le *Procès de Jeanne d'Arc*.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie, sauf imprévu, la première représentation d'*Elektra*, l'œuvre nouvelle de M. Richard Strauss.

Au Parc, aujourd'hui et demain, le *Cloître* d'Émile Verhaeren. Mardi, reprise de la *Rafale* de M. Bernstein.

A l'Université Nouvelle, 67, rue de la Concorde : jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par M. Lionel Dauriac : *La Musique et l'intelligence*.

Mercredi 1^{er} juin, à 8 h. 1/2 du soir, conférence par M. Henri Quittard : *Musique vocale et instrumentale aux X^e et XV^e siècles*. Exécutions d'œuvres de Dufay, Binchois, Césaris, etc.

De Paris :

C'est le jeudi 2 juin qu'aura lieu à l'Opéra, pour les privilégiés, la répétition générale du premier spectacle de la Saison russe organisée par M. Serge de Diaghilew. Ce spectacle se composera de *Gisèle*, ballet d'Adolphe Adam et Théophile Gautier, dansé par M^{me} Anna Pavlova et M. Nijinsky, et de *Shéhérazade*, musique de Rimsky-Korsakow. Le samedi 4, première représentation.

L'exposition des Artistes de la Gascogne organisée au Cercle International des Arts a été officiellement inaugurée par M. Armand Dayot, inspecteur général des Beaux-Arts, qui y a acquis pour l'Etat une étude de nu de M^{lle} Marie Bermon. Parmi les exposants les plus appréciés, citons les sculpteurs Bourdelle, Despiau et Schnegg, les peintres Henri Martin, Caro-Delvaillie, Laparra, Hélène Dufau, etc.

La seconde conférence de M^{lle} J. d'Orliac sur la Gascogne a, comme la première, obtenu un vif succès.

Un curieux souvenir évoqué par la *Maison du Lied* de Moscou. Il s'agit de la cérémonie inaugurale de la construction du Théâtre de Bayreuth, à laquelle présida Richard Wagner :

Une pluie torrentielle. Les amis, connus et inconnus, sont venus en grand nombre pour la pose de la première pierre du théâtre, mais le moyen de braver ces lances aqueuses qui criblent la chaussée, mettent Bayreuth en boue, et là-bas, dans la campagne, doivent rendre le sol impraticable ! Madame Wagner, en raison du temps, ne quittera pas la ville.

Puis, dans les champs, à cent mètres de la route où sont arrêtés, sous l'averse, quelques voitures, on distingue, au travers des fils serrés dru, gros et roides, de la pluie, un échafaudage. Des parapluies zigzaguent piteusement dans un pré.

Sous l'abri, le Maître et quelques amis. Deux femmes seulement. Richard Wagner, à l'heure fixée, prend le marteau et frappe trois coups sur la pierre. en disant

Je scelle ici un mystère.

Puisse-t-il y reposer des siècles.

Tant que la pierre le recouvrira,

Il se manifesterà au monde.

Wagner demeura silencieux. Quand il se retourna pour remettre le marteau à l'un des assistants, celui-ci vit qu'il était pâle comme la mort et qu'il avait des larmes dans les yeux.

Sottisier :

L'accident de M. Liebaert :

« Ignorant qu'il avait affaire au ministre des finances. M. Blaton le prit dans sa voiture et le conduisit dans une clinique. »

Alors, s'il l'avait su... ?

L'Indépendance Belge.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales

de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,

préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen », numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de I à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix **MOMMEN & C^e**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

SAINTE-ANNE, près SLUIS (ZÉLANDE)

Jolie habitation d'artiste, meublée, à louer. Pour les conditions écrire : **DREYDORFF**, à Knocke.

VILLE DE BRUXELLES

Les mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 juin
à 2 h. 1/2 précises.

à la requête de M. A. Tjmm, notaire, rue du Hainaut, 33, à Gand, sous la direction (et dans la Salle de ventes) du libraire-expert E. DEMAN, 86, rue de la Montagne.

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS

Provenant des collections

de SULLIVAN DE TERDECK (châteaux de Terdeck et de Meldert).

DEUXIÈME PARTIE

Ouvrages illustrés du XVIII^e siècle, Romantiques, Reliures, etc.

Exposition particulière du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, de 2 à 6 heures.
Il n'y aura pas d'exposition publique.

Le catalogue, accompagné d'un album de 22 reproductions, est en distribution chez M. le notaire TYMAN, à Gand, et chez l'expert-vendeur.

Prix : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Edmond Jaloux : *Le Boudoir de Proserpine* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Portraits de Jean-Jacques (O. M.). — Le Musée du livre. — Charles Doudelet (FRANZ HELLENS). — Publications artistiques : *Histoire de la musique*. — Nouvelles publications musicales : *Vingt Noël anciens* (Ch. V.). — Concours : *Concours dramatique, musical, d'architecture*. — Chronique théâtrale : *Le Cloître, la Rafale* (GEORGES RENCY). — Chronique judiciaire des arts : *Monna Vanna*. — Nécrologie : *Jules Renard* (O. M.), *Michel Wrroubel, Franz Sharbina*. — Agenda musical. — Petite chronique.

EDMOND JALOUX

Le Boudoir de Proserpine.

Si j'étais obligé de ne retenir qu'un seul livre de chacun des écrivains que j'aime, arrivé à M. Edmond Jaloux, malgré la peine que j'éprouverais à me séparer de tant de beaux romans de vie provinciale ou d'élégance, je me consolerais en lisant et en relisant cette sorte de testament romanesque et poétique qui se nomme : *le Boudoir de Proserpine* (1). Il y a là, concentré sous un faible volume, mais d'autant plus intense, le meilleur à la fois et le plus secret je ne dirai pas de ce talent impeccable et délicat, mais de cette imagination, ce qui est mieux.

Ceux qui voudront savoir quelle âme de poète et d'honnête homme sensible se cache derrière le psychologue, déjà si ému, du *Jeune homme au masque* et de *Le reste est silence* n'auront qu'à lire le *Boudoir*

(1) EDMOND JALOUX : *Le Boudoir de Proserpine*. Paris, Doreux aîné.

de Proserpine. Ils ne pourront manquer d'y trouver le même plaisir amer et noble que j'y ai pris.

C'est que M. Edmond Jaloux n'est pas un conteur ordinaire. Il sait enclorre dans l'anecdote d'une nouvelle non seulement des études de caractère ou de passion, des observations pénétrantes, un vif sentiment du monde extérieur, mais encore une sorte de signification morale et de philosophie.

Le mot peut paraître gros appliqué à ce qui semble n'être qu'un recueil de contes alternant avec des poèmes en prose. Pourtant je n'en trouve point d'autre.

Le Boudoir de Proserpine (le titre n'est-il pas déjà révélateur de je ne sais quelle élégance mortelle ?) est hanté par des êtres qui tous pratiquent la philosophie du désenchantement, que dis-je ? du détachement.

Tous, même ceux qui semblent le plus furieusement attachés à la vie, gardent une mélancolie secrète, et une certitude profonde du néant de tout, malgré la protestation de leur cœur ou de leurs sens. D'ailleurs il n'est de véritable détachement que de ceux qui ont passionnément vécu. Ces cendres pures sont le témoignage d'un ardent foyer. L'homme qui renonce a brûlé. Mais il se souvient. Et peut-être, en brûlant, renonce-t-il déjà, déjà dépris de sa flamme.

Et ce qui fait le charme du livre de M. Edmond Jaloux, c'est ce mélange de ferveur et de lassitude, d'enthousiasme et de mélancolie qui s'affirme d'une façon déterminée dans quelques tirades maîtresses, d'une prenante éloquence, mais qui, — bien plus souvent encore, (et cette subtilité est d'un effet plus certain) — émane, si l'on peut dire, des êtres et des choses repré-

sentées, des personnages et des objets, des descriptions et des rêveries de la coupe des phrases, de tout l'indéfinissable mystère du style.

Écoutez cette confession *d'un ami singulier* :

— Savez-vous ce qui constitue le caractère aristocratique ? me disait-il un autre jour. C'est le détachement de toutes les physionomies vraiment nobles que les peintres nous ont révélées indiquant un dédain absolu des liens vulgaires qui enchaînent les autres hommes. Aussi expriment-elles la nonchalance et l'insolence. Considérée à ce point de vue, l'aristocratie est essentiellement destructrice. Elle pousse son dégoût du banal et du vulgaire jusqu'à mépriser ce que les gens appellent les « choses séricieuses ». Elle détruit les valeurs ordinaires de l'humanité normale, elle s'affranchit de ce qui fait sa joie. Mais elle est triste, car, en s'élevant ainsi, elle ne sait pas se créer un nouvel idéal.

Dans ce sens, fort explicite, les personnages du *Boudoir de Proserpine* sont de parfaits aristocrates, non pas de naissance, mais d'âme, ce qui est plus absolu et plus sûr. Ce sont, par le fait même, des anarchistes. Ils n'admettent aucune des *valeurs morales* proclamées par la société ou par ses adversaires. Ils passent dans la vie déchirés et sereins, orgueilleux et secrets, et pareils à leurs propres tombeaux.

Ce qui me frappe le plus, c'est leur noblesse. Pas un n'est vil, malgré souvent ses crimes. C'est que leur pensée reste toujours supérieure aux actions consenties par leur caprice ou leur nonchalance, obtenues des exigences de leurs passions.

Ce ne sont pas des contes ordinaires, me direz-vous. Certes non. Et si vous ne vous arrêtez qu'au pittoresque, vous serez amplement satisfaits à voir défiler ce riche cortège de gens forcenés, héroïques, fous, saugrenus, lamentables, absurdes, bizarres, délicieux, pervers, orgueilleux, cruels, sacrifiés, irréels, inquiétants. Mais il y a mieux en eux que le pittoresque et le singulier. Ces deux qualités-là ne sont que leur vêtement. Si vous approchez d'un peu plus près vous discernerez leur demi-réalité, plus intense certes que la simple réalité courante. La vie, la vie ordinaire a fourni les éléments d'observation nécessaires à leur vraisemblance, le romancier de *l'École des Mariages* ne disparaît jamais en M. Edmond Jaloux. Mais leur âme, leur âme à tous est pareille : c'est le rêve d'un poète qui la leur a donnée.

Et cette âme est violente, farouche et triste, détachée d'une vie qu'elle a trop aimée, à laquelle elle tient encore de tous les liens de l'illusion, mais dont la sépare virtuellement la certitude du néant final. Peintres, dandies, sculpteurs, artistes, grandes amoureuses, diplomates, médecins, femmes tendres et dévouées, mondaines frivoles, tous ces êtres élégants et dominateurs, soustraits (pour que nul obstacle vil ne s'interpose entre eux et la noblesse de leurs rêves) aux nécessités matérielles, possèdent, on dirait en commun, ce

cœur désenchanté, ce fonds d'irrémissible et d'horreur, si noble pourtant.

Ils appartiennent bien en propre à M. Edmond Jaloux, ces héros attachants et distingués. Il les a créés, ils sont sa société idéale et c'est sans doute avec eux qu'il se parle à lui-même.

Comme ils souffrent ! Et comme ils savent cacher leur souffrance ! Quelle autre attitude prendre d'ailleurs quand on ne fait plus partie de la foule ? M. André Suarès a dit, dans les *Images de la grandeur* : « Il sourit, l'homme qui sait. Ah ! le sourire est le masque divin de la peur ». Vérité profonde. Mais à force de sourire, on finit par changer en héroïsme cette peur primitive. Les héros du *Boudoir de Proserpine* en sont à cette seconde phase.

Je ne voudrais pas m'être mal expliqué et qu'on pût soupçonner que ce recueil dût sa portée philosophique à quelque fâcheuse abstraction. Bien au contraire : ces histoires sont passionnées et véhémentes, le sang coule après les larmes, la jalousie déchire le cœur des amants, les affres du doute se mêlent aux scrupules de l'honnêteté et du renoncement. On y aime avec tendresse, avec rage, avec désillusion, avec héroïsme, avec délices, avec désolation, on y aime constamment. Ah ! surtout on y aime ! J'ai rarement vu pareille galerie d'amants, plus douloureuse, plus émouvante !

Quelque chose reste à dire du *Boudoir de Proserpine*. Ici je désirerais parler un peu plus bas. Car j'ai le sentiment de toucher au centre même de l'émotion du livre, à l'âme de son âme. Il s'agit des poèmes en prose. Il y en a dix : *Fumerie, Cinthia, Sur la Tour, Isola, l'Indifférente, Flirtella, Estampe, Polonaise, Méditation d'automne, l'Isle joyeuse*. Ce sont dix chefs-d'œuvre. La grâce, l'élégance, le charme, l'ironie, la douleur, l'accablement, le goût de la vie y concertent un hymne magnifique à l'amour de l'amour. Le poète y parle à la première personne. Il dit la tristesse de vivre sans être aimé, et sa joie cependant d'aimer, ses souffrances délicates et cachées devant la coquetterie, l'indifférence, la trahison, l'oubli, la fatalité des choses. Il essaie de se réfugier dans les rêves, mais c'est toujours pour revenir à sa constance, à sa tendresse. Comme tous les héros des contes, mais plus qu'eux tous encore, il sait, il se résigne, il sourit. Il est à la fois lyrique et élégiaque, éloquent et confidentiel, proche et distant de nous, terriblement fraternel. Il est impossible de ne pas l'aimer si l'on a souffert et vécu.

A l'heure exacte où j'écris ces lignes, ce soir, j'ai trente ans. Il me plaît qu'à cette heure où je suis obligé de dire adieu à ma jeunesse, ce soit en pensant à ces beaux et mélancoliques poèmes où est déposé, incorruptible, le souvenir de la jeunesse de mon meilleur ami.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Les portraits de Jean-Jacques.

L'iconographie de Jean-Jacques Rousseau, assez nombreuse, comprend notamment un portrait exécuté par Ramsay pendant le séjour que fit à Londres l'auteur d'*Émile*, et qui passe pour le plus ressemblant (1). A en croire Jean-Jacques lui-même, l'image est loin de reproduire fidèlement ses traits. Cette curieuse page des *Dialogues* révèle avec amertume le déplaisir qu'elle lui fit éprouver.

« David Hume, étroitement lié à Paris avec ces messieurs sans oublier les dames, devient, on ne sait comment, le patron, le zélé professeur, le bienfaiteur à toute outrance de Jean-Jacques; il fait tant, de concert avec eux, qu'il parvient enfin, malgré toute la répugnance de celui-ci, à l'emmener en Angleterre. Là le premier et le plus important de ses soins est de faire faire par Ramsay, son ami particulier, le portrait de son ami public Jean Jacques. Il désire ce portrait aussi ardemment qu'un amant bien épris désire celui de sa maîtresse. A force d'importunités il arrache le consentement de Jean-Jacques. On lui fait mettre un bonnet noir, un vêtement bien brun, on le place dans un lieu bien sombre, et là, pour le peindre assis, on le fait tenir debout, courbé, appuyé d'une de ses mains sur une table bien basse, dans une attitude où ses muscles, fortement tendus, altèrent les traits de son visage. De toutes ces précautions devait résulter un portrait peu flatté, quand il eût été fidèle. Vous jugerez de la ressemblance si jamais vous voyez l'original. Pendant le séjour de Jean-Jacques en Angleterre, ce portrait y a été gravé, publié, vendu partout, sans qu'il lui ait été possible de voir cette gravure. Il revient en France et il y apprend que son portrait en Angleterre est annoncé, célébré, vanté comme un chef-d'œuvre de peinture, de gravure, et surtout de ressemblance. Il parvient enfin, non sans peine, à le voir; il fremit, et dit ce qu'il en pense : tout le monde se moque de lui, tout le détail qu'il fait paraît la chose la plus naturelle; et, loin d'y voir rien qui puisse faire suspecter la droiture du généreux David Hume, on n'aperçoit que les soins de l'amitié la plus tendre dans ceux qu'il a pris pour donner à son ami Jean-Jacques la figure d'un cyclope affreux » (2).

Rousseau, qui se croyait volontiers persécuté, — et peut-être ses craintes ne furent-elles point toujours sans fondement, ainsi que le démontre l'ouvrage de M^{me} Frederika Macdonald dont il fut parlé ici dernièrement (3), — insiste sur les intentions volontairement hostiles de ceux qui répandirent ses portraits. « Du moment qu'on entreprit l'œuvre complète de sa diffamation, pour faciliter le succès de cette entreprise, alors difficile, on résolut de la graduer, de commencer par le rendre odieux et noir, et de finir par le rendre abject, ridicule et méprisable. Vos messieurs, qui n'oublient rien, n'oublèrent pas sa figure, et, après l'avoir éloigné de Paris, travaillèrent à lui en donner une aux yeux du public conforme au caractère dont ils voulaient le gratifier. Il fallut d'abord faire disparaître la gravure qui avait été faite sur le portrait fait par La Tour : cela fut bientôt fait. Après son départ pour l'Angleterre, sur un modèle qu'on avait fait faire par

(1) Ce portrait est actuellement à Coppet, en possession du comte d'Haussonville.

(2) *Rousseau juge de Jean-Jacques*. Second dialogue. Œuvres complètes (Hachette, 1865), t. IX, p. 179.

(3) Voir l'*Art moderne* du 10 octobre dernier.

Le Moine on fit faire une gravure telle qu'on la désirait : mais la figure en était hideuse à tel point que, pour ne pas se découvrir trop ou trop tôt, on fut contraint de supprimer la gravure. On fit faire à Londres, par les bons offices de l'ami Hume, le portrait dont je viens de parler, et, n'épargnant aucun soin de l'art pour en faire valoir la gravure, on la rendit moins difforme que la précédente, mais plus terrible et plus noire mille fois. Ce portrait a fait longtemps, à l'aide de vos messieurs, l'admiration de Paris et de Londres, jusqu'à ce qu'ayant gagné pleinement le premier peint et rendu aux yeux du public l'original aussi noir que la gravure, on en vint au second article; et, dégradant habilement cet affreux coloris, de l'homme terrible et vigoureux qu'on avait d'abord peint on fit peu à peu un petit fourbe, un petit menteur, en petit escroc, un coureur de tavernes et de mauvais lieux. C'est alors que parut le portrait grimacier de Fiquet, qu'on avait tenu longtemps en réserve, jusqu'à ce que le moment de le publier fût venu, afin que la mine basse et risible de la figure répondit à l'idée qu'on voulait donner de l'original. C'est alors que parut un petit médaillon en plâtre sur le costume de la gravure anglaise, mais dont on avait eu soin de changer l'air terrible et fier en un souris traître et sardonique comme celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut, ou comme celui des gens qui rencontrent Jean-Jacques dans les rues; et il est certain que depuis lors vos messieurs se sont moins attachés à faire de lui un objet d'horreur qu'un objet de dérision, ce qui toutefois ne paraît pas aller à la fin qu'ils disent avoir de mettre tout le monde en garde contre lui; car on se tient en garde contre les gens qu'on redoute, mais non pas contre ceux qu'on méprise. »

Pour atténuer ce que ce langage irrité peut sembler avoir d'excessif, Rousseau ajoute, il est vrai : « Voilà l'idée que l'histoire de ces différents portraits a fait naître à Jean-Jacques; mais toutes ces graduations préparées de si loin ont bien l'air d'être des conjectures chimériques, fruits assez naturels d'une imagination frappée par tant de mystères et de malheurs. »

L'opinion qu'avait l'écrivain des portraits qu'il inspira n'en révèle pas moins l'inquietude et la défiance qui troublèrent ses dernières années.

O. M.

LE MUSÉE DU LIVRE

Du *Journal des Tribunaux* :

« Les intelligents et les actifs qui dirigent la jolie maison de la rue Villa-Hermosa viennent de réunir en un charmant album des exemples de leurs productions, et cette exposition suffirait à établir la haute utilité de leur modeste entreprise.

Il est ravissant, cet album, et appelle l'attention sur un de nos métiers d'art, hélas profondément négligé dans le pays de Plantin.

Cet habillement de la pensée écrite intéresse aussi bien notre monde du Palais, et les juristes, que les littérateurs ou les savants. Notre esprit belge, tel qu'il est pour l'instant, en sourira peut-être, et certains, trop positifs, diront : « Ce n'est que de l'apparence, pourquoi s'habiller bien, soyons négligés, mais vivons à l'aise. Hommes, déboutonnez vos bedaines, femmes, laissez s'écrouler vos corsages ! » Mais on finira bien par voir, le passé l'atteste, que la tenue, la tradition dans la forme, ce qui s'appelle : le style, ce qui transmet notre âge aux générations futures, élément précieux de permanence et de continuité, est la

grande force d'un peuple. On remerciera peut-être à ce moment ceux qui cherchent à renouer les traditions rompues, à restaurer le culte de la Forme et de la Beauté, même dans la Science, même dans le Droit. Un beau livre, imprimé clairement sur papier solide, portera plus longtemps sa trace dans la postérité.

* * *

Le Cercle d'Études typographiques de Bruxelles et les affiliés au Musée du Livre ont droit à notre reconnaissance pour avoir compris cette vérité. L'album qui vient de paraître en est la preuve. Il est rassurant pour l'avenir en ce qu'il montre ce dont nos ouvriers d'art sont capables. On commence à se rapprocher du modèle tracé par M. Edmond Picard (1).

« Il faudrait que dans chaque maison d'impression, d'édition et de librairie on fût préoccupé de ce point, de même que dans les grandes maisons de modes ou de confection toutes les ouvrières sont préoccupées de l'élégance. Quand il s'agit là de chapeaux ou de vêtements, c'est une atmosphère artistique générale qui règne, très simple, très ouvrière, si vous le voulez, mais vraiment réelle. Balzac, dans une de ses nouvelles « Honorine », fait un éloge caractéristique et charmant du métier de modiste. Il le représente comme une grande expression artistique. Il peint le tableau d'un de ces ateliers dans lesquels, depuis la petite ouvrière jusqu'à la patronne, tout le monde a la préoccupation de réussir.

C'est ce qui devrait être dans nos ateliers d'imprimerie. Nos typographes et leurs contremaitres ne devraient pas travailler machinalement, comme ils le font trop souvent. J'ai fait beaucoup imprimer pour moi et pour les autres et constamment je fus et je suis encore surpris des fautes qu'on commet au point de vue du goût et que la moindre réflexion ferait disparaître. Aussi j'essaie d'éveiller cette émulation chez eux. Une maison d'imprimerie et d'édition devrait être toujours, à certains points de vue, une maison d'art. »

* * *

Mais, au moment même où la Maison du Livre montre si nettement sa raison d'être, une rumeur fâcheuse s'accrédite. On prétend que le ministre des travaux publics, en quête d'impopularité, aurait trouvé une occasion nouvelle en expulsant le Musée du Livre du petit immeuble de la rue Villa-Hermosa, et ce pour y installer des bureaux de la Cour des comptes. Il y a là quelque chose de symbolique : l'administration persécutant l'initiative privée et généreuse, la Bureaucratie dévorant le Syndicat.

Est-ce de cette manière que le gouvernement encourage les efforts désintéressés de ceux qui veulent améliorer nos industries ? M. Francotte avait été bien inspiré en protégeant cette innovation. Le Roi actuel l'avait compris en lui accordant son patronage. Voilà le ministre des travaux publics qui dérange et démolit, à tort, une fois de plus.

L'opinion et même le ministre, mieux informé, laisseront-ils commettre cette iniquité qui atteint une des industries d'art pour la renaissance de laquelle on se donnait le plus de peine ? »

(1) *Les Progrès de l'Art de l'Édition en Belgique*. Conférence donnée à la Maison du Livre, le 10 décembre 1908.

CHARLES DOUDELET

L'art extrêmement raffiné et troublant de M. Charles Doudelet ne doit pas séduire les esprits qui réclament les puissantes nourritures terrestres. C'est un art exceptionnel, concentré, et qui se tient toujours, volontairement, à l'écart, en dehors du présent, se tournant de préférence vers le passé, où il se complaît avec une sensualité un peu âcre parfois. La pensée de l'artiste, repliée sur elle-même, et qui se pare des chatoyances de sa propre volupté, ne pouvait s'exprimer autrement qu'en des dessins serrés, de dimensions réduites, mais où s'accumule toute la pression d'une mentalité hantée de songes mystiques, de conceptions ardentes. Doudelet ne s'est pas égaré, en s'inspirant des enseignements des primitifs italiens; il a simplement trouvé dans leurs œuvres un élément qui lui permit de reconnaître et de préciser des tendances qui étaient en lui, et qu'il partage du reste avec beaucoup d'artistes qui ont vécu dans l'atmosphère surannée de Gand, avec Georges Minne, notamment, dont l'art révèle une sensibilité analogue, quoique plus aiguë, plus tourmentée.

Déjà, avant son départ pour l'Italie, on avait pu voir se dessiner les tendances de l'art de Doudelet. Cet art s'annonçait tout intellectuel, d'un symbolisme assez artificiel, en somme, tout en nuances, en sensations délicates et méditées. Aujourd'hui, après un séjour de plusieurs années dans le pays des Giotto et des Gozzoli, Doudelet s'affirme nettement. La nombreuse exposition que le *Cercle artistique* donne de ses œuvres permet de juger clairement le travail vraiment prodigieux de cet artiste. La très curieuse série des copies qu'il a rapportées de ses voyages, exécutées d'après des miniatures grecques et italiennes, pour la plupart, attestent à quel point Doudelet a pénétré l'art des primitifs italiens. Rien ne lui échappe; le copiste se dérobe véritablement sous une âme d'ouvrier candide, et il semble que pour accomplir ce travail patient, il ait revêtu la robe du moine et vécu pendant ce temps de la vie concentrée et grave du cloître.

A la vérité, les œuvres personnelles de Doudelet ne sont, si l'on peut ainsi parler, que des miniatures agrandies. La véritable vocation de l'artiste très pénétrant et très compréhensif qu'est Doudelet me paraît celle d'un illustrateur. Dans ce domaine, son originalité est incontestable; et je ne connais pas, chez nous, ni ailleurs, de dessinateur plus merveilleusement doué pour extérioriser les sensations fuyantes, les musicalités voilées de la poésie symboliste. Ses débuts furent marqués par une suite de dessins très suggestifs inspirés par les drames de Maurice Maeterlinck. L'auteur de la *Princesse Maleine* a eu incontestablement une influence considérable sur la pensée de Doudelet; il formulait dans ses petits drames des inquiétudes que le dessinateur avait sans doute ressenties lui-même, et des rêves qu'il avait effleurés sans pouvoir leur donner une forme tangible. La suite pour *l'Oiseau bleu* révèle un dessinateur dégagé des sujétions violentes, et qui s'affirme de plus en plus personnel. C'est un commentaire très fidèle de l'œuvre de Maeterlinck, autour duquel l'artiste a mis toute la richesse d'une interprétation colorée vraiment surprenante. Je le répète, Doudelet est un illustrateur d'infiniment de tact et d'intelligence; ses dessins pour l'album de *Notre Pays* ne peuvent que confirmer cette opinion. Lorsque l'artiste s'échappe de l'atmosphère de quelque grand inspirateur, son talent paraît dépaysé. Ses grandes toiles de conception personnelle, ses portraits, à l'exception toutefois de son *Ruysbroeck*,

trahissent une pensée dispersée, souvent hésitante. Parmi ces dernières œuvres, les meilleures sont celles d'un symbolisme quelque peu fantastique, comme la *Volupté*, *Faunes*, de très belles pages, auxquelles il faut ajouter d'autre part *Retour de la pêche*, où l'on sent passer un grand souffle virgilien, et qui met comme une éclaircie parmi tant de pages aux conceptions un peu troubles, mais où chante toujours la plus intense poésie.

FRANZ HELLENS

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Histoire de la Musique, par PAUL LANDORMY (1).

Dans cet ouvrage se trouvent résumées les découvertes récentes de la musicologie, notamment en ce qui concerne les *Trouvères et les troubadours*, la *Musique instrumentale du Moyen Age et de la Renaissance*, les *Origines de l'opéra*, la formation de la *Sonate* et de la *Symphonie classiques*. Une place importante est réservée à toutes les grandes figures de l'histoire de la musique : Lulli, Rameau, Gluck, Bach et Hændel, Haydn et Mozart, Beethoven, Schubert, Schumann, Berlioz, Wagner, etc. Le *Mouvement musical contemporain* en Allemagne, en Russie et surtout en France, fait l'objet d'une étude détaillée : un chapitre est consacré à César Franck et à son école, un demi-chapitre à M. Claude Debussy. A côté des indications purement historiques, l'auteur a formulé des jugements critiques, afin de donner à ses lecteurs non seulement une vue d'ensemble sur l'évolution des genres musicaux, mais aussi le sentiment très net de la dignité d'un certain art et de certains artistes, par opposition à la bassesse et à la vulgarité d'une production industrielle qui avilit compositeurs et public.

Nouvelles Publications musicales.

Vingt Noël's anciens, harmonisés par E. CLOSSON, éditeur : Xavier Havermans, Bruxelles.

A la liste déjà longue des chansons populaires que M. Closson a harmonisées (2), viennent s'ajouter ces vingt Noël's anciens (3), choisis avec un sentiment parfait de ce qui est beau et pur : autant de Noël's, autant de bijoux précieux et délicats par la tendresse naïve des sentiments qu'ils expriment et par la fraîcheur de rosée qu'ils répandent autour d'eux.

A ces poèmes jaillis du cœur et de la foi, à cette musique si simple et si spontanée, il fallait un accompagnement qui fût à la fois naturel sans vulgarité et raffiné sans recherche. L'expérience de M. Closson et sa vive compréhension de l'essence même de la chanson populaire l'ont très heureusement servi dans son rôle d'harmonisateur : ses accompagnements sont variés, pittoresques, pleins de détails intéressants et de fines dissonances qui rendent à merveille l'atmosphère poétique et le doux rayonnement de la nativité.

CH. V.

CONCOURS

Concours dramatique.

A l'occasion de la célébration du centième anniversaire de sa fondation, la Grande-Harmonie organise un concours de littérature dramatique entre auteurs belges. Ce concours est limité aux comédies, drames ou vaudevilles en un ou en deux actes (vers ou prose) n'ayant pas encore été publiés ou représentés.

(1) Paris, Paul Delaplane.

(2) Voir ses *Chansons populaires des Provinces belges*, éditées chez Schott frères, 1905.

(3) Le recueil, qui n'a aucune prétention critique, ne donne aucun renseignement sur la provenance de ces Noël's ; mais il apparaît, à première lecture, qu'ils sont tous originaires de la province française.

Trois prix de 300 francs chacun pourront être décernés par le jury, qui les attribuera autant que possible à une comédie, à un drame et à un vaudeville.

Les œuvres primées seront représentées au moins une fois, avant le 31 mars 1913, par l'une ou l'autre des associations affiliées à la Fédération nationale des Cercles dramatiques.

Les manuscrits devront être adressés au plus tard le 31 décembre 1910, à midi, au Président du Conseil d'administration de la Grande-Harmonie, 81, rue de la Madeleine, Bruxelles, sous pli recommandé.

Concours musical.

Le cinquième concours international de musique fondé par Antoine Rubinstein aura lieu le 22 août prochain dans la salle du Conservatoire de Saint-Petersbourg. Il est ouvert à tous les jeunes gens de vingt à vingt-six ans révolus, quelle que soit leur nationalité ; le prix attribué au lauréat est de 5.000 francs.

Les personnes qui désirent se présenter au concours sont priées de s'inscrire au Conservatoire de Saint-Petersbourg avant le 28 juillet en envoyant les documents originaux ou les copies certifiées constatant leur identité et leur âge.

Concours d'architecture.

Un concours international d'architecture ayant pour objet l'édification d'une Olympie moderne (édifices, portiques, arènes, pistes, etc.) ; aménagements servant aux spectateurs ; édifices pour les cérémonies connexes aux jeux ; installations réservées à l'administration, aux athlètes, etc.) aura lieu cette année à Paris, sous le patronage du Président de la République, à l'initiative du Comité international olympique. Dépôt des plans : 15 novembre. S'adresser pour tous renseignements à M. Gaston Trélat, directeur de l'École spéciale d'architecture, 254, boulevard Raspail, Paris.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Cloître. — La Rafale.

Le *Cloître*, qui fut le dernier spectacle du Festival belge, est certes un drame d'une violence extraordinaire. Quand Verhaeren en conçut l'idée, il fut séduit surtout par le caractère farouche et indomptable de Balthazar, en qui le chrétien, le prêtre et le moine n'ont pu tuer le grand seigneur féodal, ardent, cruel, sauvagement passionné. Sait-on, à ce propos, que la première scène que le poète écrivit fut précisément celle où Balthazar fait son émouvante et tragique confession ? Sans doute, à ce moment, tout le drame se déroulait déjà dans le cerveau où il avait pris naissance ; mais il n'est pas indifférent de constater qu'avant d'objectiver ses conceptions du moine despotique, le prier, du moine moderne et démocrate, Thomas, du moine mystique, dom Marc, Verhaeren éprouva le besoin impérieux de créer son moine violent, ce Balthazar qui va jusqu'au bout de son idée et de sa passion, dût son âpre sincérité causer la ruine de son ambition et mettre en péril la vie même du cloître où il s'est réfugié. C'est que, à travers toute son œuvre, Verhaeren revendique sans cesse les droits de la nature, de l'instinct, de la vie, contre l'artifice, la convention, les préjugés, la mort. Sa violence est spontanée, incompressible, effrénée, parce qu'elle est naturelle et sans calcul. Et c'est aussi pour ce motif qu'elle donne une impression de neuve et intense beauté.

Au contraire, combien la violence de M. Bernstein, l'auteur de la *Rafale*, que le théâtre du Parc vient de reprendre pour la clôture de la saison, apparaît voulue et factice ! Elle n'est ici qu'un moyen dont on escompte l'effet sur un public nerveux et avide d'émotions fortes. M. Bernstein excelle à secouer les spectateurs, à ébranler leurs idées morales les plus solidement établies, à renverser en eux la table des valeurs qu'avaient éditée leur hérédité et leur éducation. Et peut-être cela ne serait point un mal si l'on sentait vraiment que le dramaturge est sincère, et que cette violence brutale qu'il déploie est l'extériorisation de son tempérament. Malheureusement, il n'en est point ainsi. Au contraire,

en assistant à une représentation de la *Rafale*, de *Samson*, du *Voleur* ou de n'importe quelle autre pièce de M. Bernstein, on a nettement l'impression que tout y est froidement et sagement calculé en vue de l'effet : le scandale y est cherché, prémédité, voulu. Comment, dès lors, s'abandonner sans réserve à son plaisir ? On n'aime pas de se savoir ainsi conduit par la main à un paroxysme dont l'auteur a d'avance fixé le degré. On se reprend, on échappe à son influence, on juge le drame et on ne le ressent plus. Après une représentation du *Clôtre*, on se dit que Verhaeren est un dramaturge dont le métier n'est pas parfait, mais on s'avoue que l'on a été profondément ému par la violence sincère de l'œuvre.

Après une représentation de la *Rafale*, nous ne contestons pas l'extraordinaire habileté scénique de M. Bernstein, mais nous lui dénonçons le pouvoir simple et divin de remuer en nous les régions mystérieuses de l'âme où se tourmente éternellement notre désir éperdu de Beauté.

GEORGES RENCY

Chronique judiciaire des Arts.

Monna Vanna.

Nous avons parlé, lorsqu'il l'intenta, du procès dirigé par M. Maurice Maeterlinck contre l'auteur d'une *Monna Vanna* hongroise représentée à l'Opéra de Budapest au mépris des conventions internationales qui régissent le droit d'auteur.

M. Maeterlinck vient de gagner son procès sur toute la ligne. M. Emilé Abranyi, l'auteur de cette contrefaçon, MM. Mader et Meszaros, directeurs de l'Opéra, sont condamnés chacun à une amende de cent couronnes. De plus, le livret illicite devra être détruit.

NÉCROLOGIE

Jules Renard.

L'auteur de *Poil de Carotte*, du *Vigneron dans sa vigne*, des *Histoires naturelles*, de *l'Ecornifleur*, des *Bucoliques*, de *Ragotte*, récits concentrés et profonds, d'une observation si vraie, d'une émotion si contenue, vient de mourir à Paris, âgé de quarante-six ans. C'est l'un des maîtres de la littérature française qui disparaît. Il n'est guère d'hommes de lettres de notre génération qui aient poussé plus loin la discipline du style ; et nul peut-être d'entre eux n'eut plus d'originalité et de saveur.

Jules Renard fit de *Poil de Carotte* une pièce qui a pris rang parmi les chefs-d'œuvre classiques et que son interprète principale, M^{me} Suzanne Desprès, a marquée d'un impérissable souvenir.

Une autre comédie, *la Bigotte*, jouée l'hiver dernier à Paris, eut une fortune moins glorieuse bien qu'elle attestât, comme la première, l'esprit mordant, la pénétration aiguë, l'ironie cinglante d'un écrivain que passionnait le spectacle de la vie.

Sa production relativement restreinte. — Jules Renard étant pour ses écrits comme d'ailleurs pour ceux d'autrui d'une implacable sévérité, — demeurera l'une des plus personnelles et des plus pathétiques de notre époque. Nous l'étudierons en détail dans un prochain article.

O. M.

Michel Wroubel.

L'un des peintres les plus célèbres de la Russie, Michel Wroubel, est mort le mois dernier à l'âge de cinquante-trois ans. Coloriste fougueux, il s'était principalement consacré à la grande décoration et avait tenté de rénover, dans des fresques qu'il fut chargé de peindre pour l'église de Saint-Cyrille à Kiew, les traditions du style byzantin. Les légendes nationales lui inspirèrent de nombreuses compositions, dispersées dans divers palais et musées de Moscou. On lui doit aussi de remarquables illustrations pour le *Démon* de Lermontoff. Une maladie mentale avait, en pleine production, arrêté l'essor d'un talent qui, bien qu'incomplet, marque parmi les plus originaux de la Russie.

Franz Skarbina.

Le peintre Franz Skarbina est mort le 18 mai à Berlin, où il était né le 24 février 1849. Après avoir suivi les cours de l'Académie de sa ville natale, il acheva son éducation artistique à Paris en 1885-86, puis voyagea en Hollande. Il subit successivement l'influence du naturalisme, puis de l'impressionnisme et, servi par une extrême habileté technique et des dons séduisants de coloriste, produisit à l'huile et à l'aquarelle des œuvres qui le firent vivement apprécier. Citons : *Dentellères à Bruges* (Musée de Berlin), *Cour de ferme en Picardie* (Nouvelle Pinacothèque de Munich), *La Rue à Hambourg* (Musée de Hambourg), etc. Il fut non moins apprécié comme illustrateur et s'essaya également dans l'eau-forte et la lithographie. Skarbina fut un des fondateurs, avec Liebermann, du groupe de la *Sécession* de Berlin. Depuis il s'était rapproché de l'Académie des Beaux-Arts ; il y fut nommé professeur, et ses portraits ont figuré de nouveau, en ces dernières années, au Salon officiel.

AGENDA MUSICAL

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, premier grand concert symphonique à l'Exposition universelle donné par l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles sous la direction de M. Edgar Tinel. Au programme : Beethoven, Weber, Schumann et Wagner.

Aujourd'hui, dimanche, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, concert symphonique sous la direction de M. F. Durant avec le concours de M^{lle} Marguerite Das, du théâtre de la Monnaie, et de M. Van Hulle, flûtiste. Au programme : Concerto en ré majeur de Haendel, Concerto pour flûte de Mozart, *Mélodies élégiques* pour orchestre à cordes de Grieg, Rondo du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, fragments symphoniques des *Maîtres Chanteurs*, *Cortège solennel* de Glazounow, etc.

Mardi prochain, à la même heure, même salle, concert symphonique sous la direction de M. F. Durant avec le concours de M^{lle} Germaine Lievens, pianiste, et de M. Blanco Recio, violoniste. Au programme : Symphonie n° 2 de Beethoven, Concerto pour piano et orchestre de Schumann, *Élégie* de Glazounow, Concerto pour violon et orchestre de Brahms, *Sonate dantesque* pour piano de Liszt, etc.

PETITE CHRONIQUE

La comtesse de Flandre et la princesse de Hohenzollern ont visité lundi dernier l'Exposition du Portrait belge au Musée moderne. Leurs Altesses Royales, qui étaient accompagnées de M^{me} la comtesse van der Burght, dame d'honneur, et du général Terlinden, ont été reçues par les Membres du bureau de la Société des Beaux-Arts et par les artistes exposants.

Rappelons que cette exposition, la plus complète en ce genre qui ait été organisée en Belgique, sera clôturée aujourd'hui, dimanche, à 5 heures.

C'est demain que commenceront au théâtre de la Monnaie les représentations en langue allemande de la Tétralogie. Elles auront lieu, sous la direction de M. Lohse, et avec la distribution que nous avons publiée, dans l'ordre suivant : lundi 30 mai, à 9 heures, *Das Rheingold* ; mardi 31, à 7 h. 1/2, *Die Walküre* ; jeudi 2 juin, à 7 h. 1/2, *Siegfried* ; samedi 4, à 6 heures, *Götterdämmerung*.

La deuxième représentation d'*Elektra* est fixée au mercredi 1^{er} juin.

Vient de paraître à Bruxelles (bureaux : 59, avenue Fontaine) *Le Masque*, revue mensuelle d'art et de littérature d'esprit libre et frondeur, très coquettement éditée sous une couverture en couleurs composée par M. Georges Lemmen. Au sommaire du premier fascicule, qu'orne un dessin à la plume de M. Lemmen,

un sonnet inédit de Ch. Van Lerberghe, un conte de M^{me} Blanche Rousseau, des poèmes de MM. Henri de Régnier et Remy de Gourmont, des articles de MM. L. Dumont-Wilden et Georges Marlow, Grégoire Le Roy, d'amusants pastiches des poèmes d'Emile Verhaeren et Albert Giraud, etc. Abonnement annuel : 10 francs. Le numéro : 1 franc.

Depuis une dizaine d'années M. Alph. de Witte, fondateur de la Société hollando-belge des Amis de la Médaille, réclamaient, par la voix de *l'Art moderne*, de *Durandal* et d'autres publications, l'aménagement de salles spéciales dans les expositions des Beaux-Arts.

Dans la dernière réunion du comité de patronage de l'Exposition des Beaux-Arts de Bruxelles, MM. Buls et de Witte insistèrent vivement pour qu'il en soit ainsi cette année et leur proposition ayant été admise à l'unanimité, le ministre, M. le baron Descamps, chargea ces messieurs auxquels fut adjoint M. Tourneur, du Cabinet des médailles de l'Etat, de l'organisation d'un Salon international de la médaille. Grâce à l'obligeance de M. Lambotte, trois salles du Palais du Cinquanteenaire furent mises à leur disposition pour l'y installer.

Les commissaires étrangers s'empressèrent eux aussi de prêter leur concours à l'entreprise due à l'initiative de M. de Witte, et grâce à la bonne volonté de tous, le succès du Salon de la médaille dépasse les prévisions les plus optimistes de ses promoteurs.

Jamais, en effet, pareil nombre de médailles venant de tous les pays n'aura été réuni dans aucune exposition. La France, à elle seule, occupe, avec 49 exposants réunis par M. Mazerolle, de Paris, toute une salle. Dans les deux autres pièces MM. de Witte et Tourneur ont classé les envois de 72 artistes allemands, de 27 belges, de 5 anglais, de 33 autrichiens, de 9 hongrois, de 10 hollandais, d'un danois, de 8 américains, de 4 suisses, de 3 suédois, de 5 portugais, de 3 polonais russes, sans compter un cadre de médailles d'exposition japonaises et une médaille espagnole. Les envois de la France et de l'Autriche sont surtout remarquables et méritent de retenir l'attention des connaisseurs.

Mundus, nouveau périodique illustré paraissant le mercredi à Rome, publie sur l'actualité, l'art, les sports, la vie mondaine, etc., des articles en italien, en français, en anglais, en allemand. Bureaux : rue Nationale, 152, Rome. Abonnement annuel : 10 fr. pour l'Italie, 12 fr. 50 pour l'Union postale, 20 fr. pour les Etats-Unis d'Amérique.

De Paris :

Le Conseil des Musées a accepté pour le Musée du Luxembourg deux tableaux de Gauguin : une nature morte, léguée par le céramiste Chaplet, et une étude de nu offerte par M. Philipsen, de Copenhague. D'autre part, M. Schuffenecker a fait don au même Musée d'une des plus belles toiles de la période bretonne de Gauguin : *Les Vignes rouges*.

A l'occasion de plusieurs expositions récentes à l'étranger, des nominations et promotions d'artistes ont eu lieu dans l'Ordre de la Légion d'honneur. Signalons parmi celles qui nous intéressent la promotion de M. Rodin au grade de grand officier, la nomination de MM. Maurice Denis et Georges Desvallières en qualité de chevaliers.

Le second concert donné à la salle Pleyel par M. Georges Pitsch n'a pas eu moins de succès que le premier. L'excellent

violoncelliste s'est fait applaudir dans des œuvres classiques, — Haydn, Bach, — et dans une série de pièces modernes, parmi lesquelles le *Choral varié* de Vincent d'Indy, la *Sérénade* de Gabriel Fauré, le *Chant élégiaque* de Florent Schmitt, etc., qui furent interprétées avec autant de sentiment que de style. M^{me} Valentine Pitsch, qui accompagnait son frère au piano, partagea le succès du virtuose.

De Londres :

La reprise à Covent Garden de *Samson et Dalila* vient d'obtenir un succès égal à celui de l'an dernier, faisant prévoir une belle série de représentations. On s'occupe également de la reprise de *Pelléas et Mélisande*.

Victor Hugo avait, dit *Paris-Journal*, pour les jeunes gens qui l'admiraient, la plus vive tendresse. L'un de ceux-ci, poète de province, lui annonça un jour, par une lettre bien humble, l'envoi d'un volume de vers de sa façon ; l'illustre maître répondit aussitôt à ce naïf nourrisson des Muses par une longue épître, où il lui disait entre autres choses du même ton : « Votre œuvre m'a causé une émotion profonde, sous l'impression de laquelle je m'empresse de vous saluer, jeune gloire radieuse, moi, pauvre gloire décroissante. C'est le salut du soir qui s'en va à l'aube qui se lève. Vous brillez et je m'éteins. Vous émergez de l'oubli, et j'y retourne... Permettez-moi de vous admirer autant que je vous aime. »

Mais le glorieux jeune homme tomba vite des nues où l'avait emporté l'étourdissante missive. Le lendemain soir, le facteur lui rapportait l'exemplaire de ses poésies qu'il avait adressé au maître, et, sur l'enveloppe demeurée intacte, il put lire ces simples mots, qui le firent défaillir :

Refusé par le destinataire, affranchissement insuffisant.

Sottisier.

... Et la ballade du « Roi des Aulnes », musique de Schumann, nous revenait à l'esprit.

La Libre Parole, 30 janvier 1910.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres.
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen »,
numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés
de 1 à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et
imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement,
au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements
ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente
d'honneur.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

En dépôt au Bureau d'édition de la SCHOLA CANTORUM
269, rue Saint-Jacques, Paris.

PAUL LE FLEM. — **Aucassin et Nicolette**, chantefable en un prologue et trois parties,
paroles de Géo DORIVAL et MARC BORDRY. Partition pour chant et piano réduite
par l'auteur. — Prix net : 10 francs.

Id.

Clair de lune sous bois, pour harpe chromatique. — Prix net : 6 fr. 50.



Maison Félix NOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS
ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS
D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE
LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques
FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE
IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

SAINTE-ANNE, près SLUIS (ZÉLANDE)

Jolie habitation d'artiste, meublée, à louer. Pour les condi-
tions écrire : **DREYDORFF, à Knocke.**

VILLE DE BRUXELLES

Les mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 juin
à 2 h. 1/2 précises.

à la requête de M. A. Tymann, notaire, rue du Hainaut, 33, à Gand, sous la direc-
tion (et dans la Salle de ventes) du libraire-expert E. DEMAN, 86, rue de la
Montagne.

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS

Provenant des collections

de SULLIVAN DE TERDECK (châteaux de Terdeck et de Meldert).

DEUXIÈME PARTIE

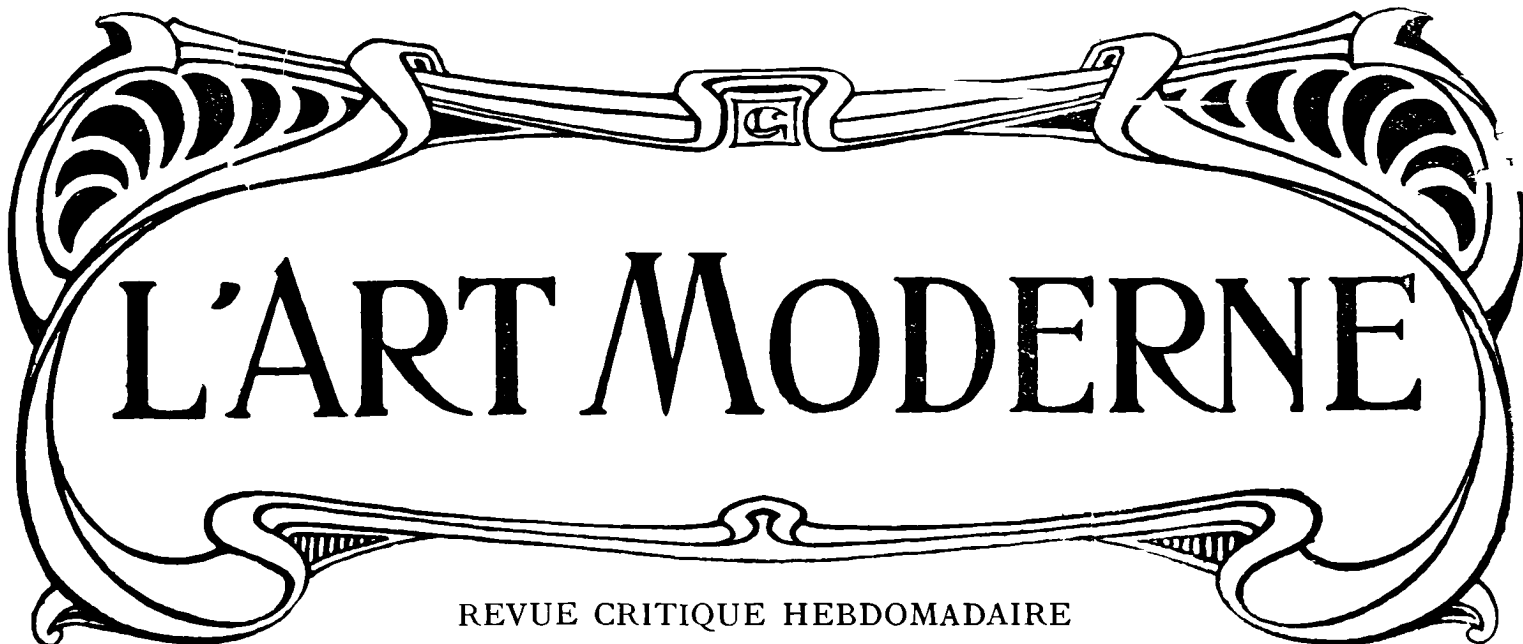
Ouvrages illustrés du XVIII^e siècle, Romantiques, Reliures, etc.

Exposition particulière du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, de 2 à 6 heures.
Il n'y aura pas d'exposition publique.

Le catalogue, accompagné d'un album de 82 reproductions, est en distribution
chez M. le notaire TYMAN, à Gand, et chez l'expert-vendeur.

Prix : 5 francs.

Imprimé sur papier de la Maison KLEYM, rue de la Buanderie, 12-14



BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Elektra (HENRY LESBROUSSART) — Mili Balakirew (M.-D. CALVOCORESSI). — Poètes (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Invitation au voyage. — L'Art d'Henri-Edmond Cross. — Chronique théâtrale : *Le Grand Mogol, la Bourse ou la Vie* (G. R.). — Petite Chronique.

ELEKTRA ⁽¹⁾

Il faut considérer cette œuvre comme une manifestation de l'âme germanique moderne; pour apprécier la valeur significative d'*Elektra* nous devons oublier notre culture latine. La plupart des jugements qui de ce côté-ci du Rhin ont été portés sur elle sont inexacts, parce qu'ils sont subjectifs. De tels jugements n'ont d'intérêt qu'à raison de celui dont ils émanent. Tolstoï, et, parfois, Nietzsche ont pu émettre sur Richard Wagner des appréciations qu'on ne saurait négliger si l'on veut fixer les personnalités de Tolstoï et de Nietzsche, mais qui constituent de monumentales sottises lorsqu'on veut déterminer le rôle artistique et social du maître de Bayreuth. Jugeons donc le Strauss de *Salomé* et d'*Elektra* avec prudence, et ne perdons pas de vue la

(1) Tragédie en un acte, livret de Hugo von Hoffmannsthal, traduction française de H. Gauthier-Villars, musique de Richard Strauss op. 58, représentée pour la première fois en langue française au théâtre royal de la Monnaie, le 28 mai 1910.

race qui l'a enfanté, la terre qui l'a nourri, le milieu qui l'a formé, — ou déformé.

Passons de l'autre côté du Rhin. Nous entrons en plein bouillonnement. Un tumulte ordonné; d'après luttes, formidables et tenaces. Une terre en fermentation, où se multiplient en quelques mois les usines et les villes. Une bousculade épaisse et étouffante, des travaux de géants, des plaisirs violents. Pénétrez dans ces masses humaines, cherchez à séparer leurs éléments, à classer avec méthode vos observations: le vertige vous gagne, le vertige d'un développement frénétiquement rapide.

Le peuple allemand n'existe comme peuple allemand que depuis le milieu du siècle dernier. Le sentiment de ses caractéristiques, de sa cohésion, de sa grandeur ne lui est venu que d'hier. Le peuple allemand est un peuple enfant. En même temps qu'il prenait conscience de soi-même, l'ambition est née, l'envie ardente d'afficher sa personnalité, de faire connaître au monde une âme exclusivement allemande, une expression allemande, une beauté allemande, — une civilisation allemande. Créer en quelques jours une civilisation! Rêve vaniteux et puéril! Rien n'est plus soumis qu'une civilisation à la loi sereine du temps. Long et patient affinement des qualités d'une race; ciselure de ses ornements spirituels; lent équilibre des perfections d'art qui s'établit peu à peu entre les formules extrêmes! Il faut la fiévreuse exaltation, l'orgueil sans mesure de l'Enfant allemand pour vouloir défier le Temps lui-même.

Aussi ne pouvait-il réussir. Si laborieux, si fécond, si riche, si fort, le peuple allemand reste un peuple

incivilisé. Une élite restreinte garde seule l'idéalisme fidèle, la belle puissance morale de l'âme germanique, comme une fleur pure dans une nature désordonnée; mais la culture de cette élite n'a pas pénétré le peuple lui-même, qui reste primitif.

Mais l'enfant, ayant constaté sa force, a voulu s'émanciper. Par son endurance et son ambition il s'est promptement enrichi; il n'est aujourd'hui tributaire de personne; il s'est forgé ses propres armes industrielles, maritimes, économiques. Les nations voisines, ses sœurs aînées, plus réfléchies, moins ardentes au gain matériel, considèrent avec un peu d'inquiétude la dernière venue, si arrogante et si audacieuse. Elles se disent entre elles: quel mauvais goût! et devinent en même temps l'immense réservoir de vie que recèlent ces gestes violents, cette hâte de jouir comme les autres, plus encore que les autres. La nation-enfant s'affirme maladroitement, orgueilleusement. Sans doute envie-t-elle ses sœurs latines si mesurées, si sûres de leur grâce, si clairement informées des sources et des causes de leurs génies. Réussira-t-elle à les égaler, à se comprendre, elle aussi? Elle s'agace à si mal se connaître et oublie qu'elle doit plaire. Ne pouvant démêler sa beauté, elle veut au moins prouver sa force: elle crie, tape, casse, elle est rouge, elle est ivre. Elle s'empare des idoles classiques, les affuble de vêtements germaniques, les travestit en marionnettes brutales qu'elle impose à grand vacarme. Mais, au milieu de ses jeux, une mélancolie la saisit; elle sent tout ce qui pourrait s'exhaler d'elle-même de profonde poésie, elle devine le secret trésor rageusement gaspillé sans qu'il ait pu s'épanouir; elle s'épouvante de voir son cœur si flétri avant d'avoir vécu, et pleure amèrement.

Voilà tout *Elektra*.

M. H. von Hoffmannsthal connut les *Choéphores* d'Eschyle et l'*Electre* de Sophocle. Il fut ému, rêva de transformer ces œuvres en une autre simplifiée, contenant seulement les éléments de son émotion. Or, celle-ci était réaliste et sauvage. L'idée religieuse qui dans Sophocle sanctifie l'action d'Electre et d'Oreste le justicier a disparu. L'Elektra germanique vit pour se venger et non pour venger des dieux offensés. L'Oreste germanique n'est pas l'instrument des dieux, forgé longuement par un gouverneur patient: c'est l'instrument de sa sœur Elektra. Aussi les personnages de M. von Hoffmannsthal sont-ils plus uniformes, plus diminués, moins nobles et moins humains. Relisez, dans Sophocle, la scène si haute, si harmonieuse de la reconnaissance d'Oreste par sa sœur. La joie de celle-ci lui fait oublier un instant sa mission de vengeance; c'est Oreste qui la lui rappelle. L'auteur allemand supprime ce trait, si juste et si féminin: Elektra reconnaît le frère, mais se refuse le baiser d'affection tant que le père n'a pas été vengé. L'Electre

grecque est une femme héroïque, qui en souhaitant le meurtre de sa mère, reste femme, se désole, se réjouit, se passionne, inspire de la terreur, de l'admiration, de la pitié. L'Elektra moderne a perdu tout caractère sacré. C'est une bête fauve, épouvantable et têtue. Et qu'est devenu votre Oreste, ô dieux! Un être falot, brute docile, qui marche aveuglément comme Elektra le conduit. — Voilà le travestissement, les héros antiques figurés par des marionnettes réalistes.

Réalisme sans noblesse, mais non sans puissance, ni sans justification. On pourrait soutenir que l'âpreté brutale de M. von Hoffmannsthal est plus proche de l'aventure vraie, dans mycènes préhistorique, que la prosodie nuancée de Sophocle, « l'abeille attique ». M. von Hoffmannsthal, appartenant à un peuple sans civilisation, exprime plus aisément les sentiments d'une époque non civilisée.

C'est aussi pourquoi M. Richard Strauss a préféré la transposition allemande moderne aux originaux anciens; son âme sauvage et discourtoise s'y trouvait mieux à l'aise. Le drame ramassé et puissamment scénique de son compatriote a éveillé en lui des accents inégaux, d'une exagération frénétique ou d'une qualité musicale « intérieure » assez nouvelle dans son œuvre. Ainsi les scènes de Clytemnestre et d'Oreste sont des pages profondément expressives, douloureusement enfantées. Combien a-t-il fallu épuiser de volupté desséchante pour composer l'amer monologue de Clytemnestre! Quel malaise décevant dans cette grisaille sonore qui enveloppe la plainte de l'odieuse hallucinée! Quelle mélancolie particulière dans la scène d'Oreste et de sa sœur en guenilles! Que ces douceurs, que ces caresses d'harmonie sont tristes et maudites, comme une contrée qui ne verrait jamais le soleil!

Pour oublier ces mornes horizons, le compositeur se jette furieusement dans la sensation la plus impétueuse. Il y apporte une maîtrise effroyable. Rappelez-vous la sortie de Clytemnestre: sa fille l'a maudite; un esclave murmure à son oreille un message mystérieux; la gorge étranglée de joie, elle lève et secoue ses poings, lourds d'effroyables menaces, vers l'ennemie; elle s'en va, dans un fracas de sonorités hurlantes; — le spectateur se reprend à peine: Chrysothémis accourt, hagarde: Oreste est mort! — Tais-toi! ce n'est pas vrai! crie sa sœur. Quels écroulements! Quel formidable orchestre! Quelles palpitations, quels irrésistibles déchainements! Richard Strauss fonce éperdument dans le tragique, il se grise d'émotion, de violence et d'excès. Que l'idée musicale soit originale ou non, vulgaire ou fine, brève ou déployée, peu importe! Hâtivement, elle est jetée au tourbillon et s'y incruste, unie à plusieurs idées voisines, de tonalités, d'allure, de significations différentes; tout se tient, tout conserve son équilibre par la force souveraine du rythme.

Nous disions, ici même, il y a deux ans : *Salomé* n'est pas une œuvre de génie. *Elektra* l'est-elle davantage ? On ne sait. On entend, dans ce cauchemar, comme des clameurs d'anges déchus. C'est d'une puissance effrayante ; on sort frémissant ; mais ce n'est pas la fièvre sacrée de l'émotion de beauté. Pendant deux heures, l'imagination est emprisonnée dans un monde ténébreux et satanique. Il y fait hostile. Les instincts sont primaires, les âmes inquiétantes, mal équilibrées. Le manque de foi leur enlève tout héroïsme. Ce sont des impulsifs obstinés. Leurs sentiments sont stériles. Après l'orgie grandiose de rythme qu'est la danse d'*Elektra*, celle-ci meurt ; vous sortez du théâtre : *Elektra* est vraiment morte en vous-même. Il ne reste rien, pas le moindre petit souvenir glorieux ou pitoyable. La pitié ! Ces êtres hargneux n'en veulent pas. Le dernier accord tombe lourdement comme l'outil rejeté par le praticien qui renonce. On se retrouve hébété, le corps tremblant, le cœur sec, l'esprit incertain, le jugement à la dérive. Où est le bien d'une pareille œuvre ? Une telle émotion, assénée avec un art aussi formidable, qu'exalte-t-elle en nous ? Pourquoi cet effort cyclopéen laisse-t-il, chez qui l'a contemplé, une sorte de dégoût de l'action, une infinie mélancolie ?

Strauss fut merveilleusement doué par la déesse Musique : mais il a mal usé de ses dons. Il accomplit, dans le paroxysme, un labeur titanique pour réaliser de la beauté ; elle reste inaccessible. Et il semble qu'il comprend, au cours de ses nostalgies amères, que le fruit délicat de la civilisation allemande ne peut être cueilli par la force.

HENRY LESBROUSSART

MILI BALAKIREW.

Le télégraphe nous apporta hier la nouvelle de sa mort : nouvelle attendue sans doute, puisque depuis plusieurs années déjà le maître, fort âgé, était fréquemment malade et que souvent on avait eu à son égard les plus vives inquiétudes ; et cependant, c'est avec une particulière tristesse et sous le choc d'une douloureuse surprise que je l'enregistre ici. Balakirew avait soixante-treize ans : on sait qu'il fut le chef de file, le maître incontesté de l'école russe moderne, celui qui forma et Borodine et Moussorgsky et Rimsky Korsakow, le conseiller et l'ami de la brillante et conquérante pléiade de tous ceux qui, continuant l'œuvre de l'initiateur Glinka, dotèrent leur pays d'une école nationale. Le groupe qu'on appela les « Cinq », ou la « Coterie », donna d'abord un exemple, unique dans l'histoire de l'art, de solidarité, de camaraderie intime et d'unité de vues. Pourtant, il comprenait des natures foncièrement différentes, l'indiscipliné Moussorgsky à côté du très puriste Rimsky-Korsakow, le tendre Borodine à côté du doctrinaire César Cui. Des chefs-d'œuvre naquirent, différents et néanmoins inspirés d'un commun idéal de simplicité et de force. Ce furent : *Thamar*, de Balakirew, et le *Prince Igor*, *Boris Godounow* et *Antar*, maints autres encore qui nous sont

familiers. Cependant, la vie sépara ceux que leurs goûts artistiques avaient rassemblés, et une sorte de scission tacite se produisit, dont on écrira mieux l'histoire une fois acquis, avec le temps, le recul nécessaire. Puis moururent Moussorgsky d'abord, Borodine ensuite. Et quand, en 1908, Rimsky-Korsakow disparut à son tour, les deux doyens du groupe, Balakirew et M. Cui restèrent seuls, chacun dans son isolement.

Toutes ces dernières années, Balakirew avait fait preuve d'une activité, d'une jeunesse créatrices des plus extraordinaires ; et tandis qu'auparavant il composait peu et ne se dessaisissait que comme avec peine de ses œuvres terminées, il avait fait paraître — grâce en partie aux exhortations amicales de son éditeur Zimmermann — une assez grande quantité de productions superbes : deux symphonies, la musique du *Roi Lear*, le poème symphonique *En Bohême*, des mélodies et des pièces de piano. Ses compatriotes ne se montrèrent point très justes envers lui et témoignèrent d'une certaine indifférence pour ses œuvres comme pour sa personnalité. En ce pays par excellence des jubilés qu'est la Russie, on ne pensa point à fêter avec éclat, même le cinquantenaire du premier des héritiers de Glinka, du musicien qui, non content de produire de magnifiques compositions, avait consacré la majeure partie de sa vie à l'éducation artistique de ses cadets et à la défense de leurs œuvres.

Pas plus en Russie qu'en France, Balakirew ne fut ni ne sera le musicien des foules, mais il compte parmi ceux que tout vrai ami de la musique doit chérir le plus. C'est un exemple sans pareil que donne son œuvre par l'alliance qu'on y observe de l'émotion et de l'éclat, de la classique eurythmie et de l'inventive liberté. Beaucoup se rappelleront la surprise de *Thamar*, révélée en 1895 par Charles Lamoureux, d'*Islamey*, des *Scherzi* et des *Nocturnes* que fit connaître Ricardo Vinès. Plus récemment encore, l'exécution à Philharmonia par M. Alfred Bachelet de la symphonie en ut majeur, que Balakirew écrivit à l'âge de soixante ans passés, fut pour tout l'auditoire une profonde joie artistique, constatée par l'unanimité de la presse. Et cette exécution à Paris, ce succès furent la dernière des joies de Balakirew qui, méconnu en son pays, attachait le plus grand prix aux témoignages de sympathie et d'intérêt qu'il recevait de Paris. Aussi bien est-ce ici, parmi les jeunes musiciens, Ravel, Debussy, Florent Schmitt et autres qu'il fut le mieux compris et le mieux apprécié : il le savait et s'y montrait particulièrement sensible.

Il y a quelque huit ans, la tâche de traduire les œuvres vocales de Balakirew mit en rapport avec lui le signataire de ces lignes, qui depuis eut maintes occasions d'apprécier et la grande bonté, et la juvénile ferveur de pensée qui toujours furent le propre du maître. A cette bonté clairvoyante, tous ceux qui l'approchèrent ont rendu un juste hommage. Et jadis Borodine, accueilli par Liszt avec cette cordialité spontanée et compréhensive qui est restée célèbre, ne trouva pas mieux que de s'écrier : « Liszt est un véritable Balakirew ! », — éloge peu commun et qui fait le plus grand honneur au maître de Weimar aussi bien qu'au maître russe. Et je n'en voudrais formuler de meilleur en cette heure de tristesse où vient de disparaître une des forces vives de la musique moderne, un homme dont le souvenir restera ineffaçable dans le cœur et dans l'esprit de tous ceux qui eurent la bonne fortune de connaître et lui et son œuvre.

M.-D. CALVOCORESSI.

POÈTES

Presque en même temps, M^{lle} Natalie Clifford-Barney, à qui nous devons une très noble et courageuse étude sur Renée Vivien, vient de faire paraître deux livres, l'un de vers, l'autre d'aphorismes. Le premier s'appelle *Actes et Entr'actes* (1), et il contient quelques pièces d'un sentiment intense et désespéré, au rythme grave et mélancolique. J'y retrouve ce qui me plaît peut-être plus que tout : l'amère sérénité du désenchantement dont est imprégnée l'âme moderne.

Cela n'empêche ni l'ironie, ni la passion, ni la colère, ni l'enthousiasme, mais cela est au bout de tout comme un abîme à l'extrémité de toutes les routes et, dans sa plus légère promenade, le poète *sait*.

Je ne pense pas que beaucoup de critiques trouvent cela dans les vers de M^{lle} Barney, et cependant cela s'y trouve, avoué quelquefois, presque toujours latent. Et c'est à *cela* que quelques-uns de ses vers empruntent je ne sais quel mystérieux accent. Ah ! qu'il est doux de découvrir en une chose ce qui ne semble pas s'y cacher et par exemple dans ces poèmes orgueilleux ou passionnés, ou pervers, ou tendres, enfin dédiés aux illusions humaines, mettre le doigt sur le battement secret du cœur.

Le dernier mot d'*Actes et Entr'actes* est stoïcisme. Le stoïcisme est essentiellement la vertu suprême, celle des âmes qui ne croient plus aux autres vertus, la morale des hommes qui sourient de toutes les autres morales, l'attitude de ceux qui préfèrent souffrir la tête haute qu'éviter, en se baissant, les coups de la vie. Le stoïque ne s'abstient pas de la passion, mais il s'attend à tout pour y avoir touché. Et c'est en cela que réside la noblesse de son caractère.

Ce stoïcisme je le retrouve dans le second livre, si différent à tous les autres points de vue, de M^{lle} Barney : *Éparpillements* (2). Mais il a une autre allure, plus familière, plus amusée, gouailleuse quelquefois.

C'est un ensemble de petites notes extrêmement aiguës pour la plupart, amères comme la vérité et souvent si cruelles qu'on ne peut plus qu'en sourire. J'ouvre au hasard et je tombe sur ceci :

Pourquoi ceux qui sont pauvres n'inventent-ils pas d'autres valeurs : seraient-ils vraiment pauvres ?

On a un petit sursaut. Quelle méchanceté ! Non, revenez voir de près. Alors vous voyez bien que la notion de cruauté disparaît lorsqu'il s'agit d'une telle constatation de l'inévitable. Encore une désillusion de plus. C'est de l'ensemble des désillusions qu'est faite la sagesse. Ce petit livre, qui tue au moins deux illusions par page, est terriblement sage.

Et ceci (toujours au hasard) que signerait l'amant le plus désenchanté :

Si les femmes savaient à combien on renonce lorsqu'on dort avec elles !

Et ceci, effrayant :

On se fait à sa peine et ce n'est pas là le moins triste.

Et ceci, d'une coquetterie... philosophique :

Je lui ai dit un petit mensonge, et il m'a crue — quel dommage qu'il m'ait crue !

(1) NATALIE CLIFFORD-BARNEY : *Actes et entr'actes*. Paris, Sansot.
(2) Id. *Éparpillements*. Paris, Sansot.

Et ceci, qui juge sans appel toutes les conversations et toute la dialectique :

Il y a deux sortes de questions, l'interrogation et la réponse : ceux qui interrogent posent la question, ceux qui répondent la déplacent.

Enfin ceci, comme une conclusion à ces clairvoyances :

Mes yeux me font mal. Est-ce la vengeance des choses trop bien vues ?

Et cependant une très vive sensibilité se cache derrière ces aphorismes implacables. D'ailleurs, sinon ils ne seraient que paradoxes destinés à nous étonner au lieu d'être des maximes amicalement proposées à notre désenchantement.

J'étais à tout le monde, elle n'était à personne : nous nous attendions autrement et cependant nos solitudes se ressemblaient.

Et :

Je ne te savais pas si grand... C'est que je n'ai jamais été à genoux devant toi.

Et :

Je voudrais vous faire ce dou merveilleux d'un amour que vous auriez pour moi.

Et ceci, où vibre toute la poésie de la pudeur du sentiment, et par quoi je finirai :

Je suis avec toi comme ces mères timides qui ne savent pas droloter leurs enfants et qui, seulement lorsqu'ils dorment, osent s'approcher et, en se penchant, les toucher d'une furtive caresse. Je t'aime dans l'obscurité et dans la solitude de moi-même. Mieux vaudrait sans doute être tendre au jour le jour, et dans la lumière des petites choses simples, définies. Mais l'on n'aime pas comme l'on voudrait — on aime comme l'on est !

M. Paul Gallimard s'est attaqué à l'ouvrage le plus difficile qui se pouvait imaginer : la traduction des poèmes de Keats (1) et il en a réussi tout ce qui, humainement, pouvait en être réussi.

C'est-à-dire qu'il a restitué le sens de ces fluides poèmes, leur pensée, et, de leur émotion, ce qui touche à la pensée. Et il a rendu là un grand service à tous ceux qui ne savent pas l'anglais, et qui désiraient connaître Keats. (Et je ne parle pas de l'étude préliminaire, une page critique de premier ordre). Grâce à lui, nous sommes un peu plus près du sanctuaire. Mais personne au monde ne pouvait nous y faire pénétrer. La langue anglaise, ici, est inviolable. Keats a senti en anglais aussi organiquement que Baudelaire ou Verlaine en français. Nous ne saurions trop remercier M. Gallimard, qui le savait mieux que personne, d'avoir quand même tenté ce qu'il a tenté, et qu'aucun écrivain n'avait osé jusqu'ici, ni trop admirer le tact avec lequel il a su éviter la tentation de suggérer les harmonies de l'original lorsque s'y oppose l'inertie prosaïque de la langue française.

Sous le vocable du chêne (2), tel est le titre du dernier recueil de M. Paul Drouot. Quelle heureuse surprise pour moi de voir la rapidité avec laquelle ce jeune poète a su répudier tout ce que son imagination contenait de facile et sa technique de virtuosité (dans la *Grappe de raisin*, par exemple), pour revenir, mais avec plus de maturité, aux inspirations pures et fières de *la Chanson d'Éliacin* !... Je ne lui ferai même pas reproche d'un certain relâ-

(1) JOHN KEATS : *Poèmes et poésies*, traduction précédée d'une étude par PAUL GALLIMARD. Paris, Mercure de France.

(2) PAUL DROUOT : *Sous le vocable du chêne*. Paris, Dorbon aîné.

chement qui atteint parfois son vers, sa phrase, son image, sa pensée. J'ai confiance dans la qualité de son inspiration pour le purifier de ces défauts-là, et très vite. Avec les dons qu'il possède : le mouvement, l'enthousiasme, l'éclosion vive d'une image forte et soudaine, la sensibilité presque exaspérée, et sur tout cela je ne sais quelle dénégation de la pénitence, je ne sais pas du tout jusqu'où pourra aller le talent de M. Paul Drouot. Mais je ne compte déjà plus ceux qu'il laisse derrière lui. On est vite au premier rang quand on a la force de n'imiter personne.

Il me plaît assez d'associer le nom de M. Edmond Gojon à celui de M. Paul Drouot. Car, si je ne me trompe, ces deux poètes sont de la même génération et ils ont débuté ensemble. *Le Visage penché* (1) de M. Edmond Gojon est un livre d'une poignante tristesse, au titre révélateur. Ce visage penché, c'est celui du poète sur sa table, sous la lampe familière et amicale. Il se rappelle son enfance, son adolescence visitée par les enthousiasmes et les déconvenues. Il dit le charme des amours premières, charme trouble, discret et si merveilleusement timide et pur (*le Livre d'Hélène*), il dit les toutes premières sensations du jeune être qui s'ouvre à la vie, à la nature *Au jardin de mon oncle et le Refuge de l'enfance*, il dit Paris, l'effroi de son premier contact, l'écrasement de la pensée sous sa grandeur et sa beauté d'artifice si vieille qu'elle est devenue comme une chose de la nature (Paris). M. Edmond Gojon appartient à cette frissonnante famille d'âmes délicates, toutes repliées dans leur univers intérieur à laquelle appartenaient Rodenbach et Samain. Leurs ombres doivent l'aimer.

Avec toutes sortes de restrictions, de menues grâces, et charmantes, M. Émile Henriot nous présente les *Idylles et poèmes champêtres* (2) de Léonard, un bien mauvais poète, mais qui offre cette particularité étrange d'être tout de même le meilleur du XVIII^e siècle. Les autres étaient tout à fait inexistants. On sent bien que celui-là est sensible (sa vie est là pour le prouver) mais comme il faut aller le chercher sous sa pauvre rhétorique!

La place me manque, malheureusement, pour parler plus longuement de *Quelques lames de la mer sauvage* (3), tumultueux et ardents poèmes de M. Jean Clary, parus dans une ravissante édition; de *L'Orgueilleuse lyre* (4) de M. Alfred de Bengoechea, d'une inspiration jeune et pure, de rythmes élégants, et de *En sourdine* (5), gentil volume de gentilles choses où M. Charles Moulié me semble en grand progrès sur son précédent livre : *Les Mignardises*.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'INVITATION AU VOYAGE

Bruxelles applaudira demain les extraordinaires danseurs et mimes russes qui, depuis deux ans, ont éveillé à Paris des sensations nouvelles de grâce, de force, d'agilité, de beauté. On lira avec intérêt, au moment où, pour la première fois, va se lever en Belgique le rideau sur l'un des spectacles les plus évocatifs qui soient, la jolie page inspirée à M. Jean-Louis Vaudoyer par les

(1) EDMOND GOJON : *Le Visage penché*. Paris, Fasquelle.

(2) LEONARD : *Idylles et poèmes champêtres*, choisis et précédés d'une introduction par ÉMILE HENRIOT. Paris, Sansot. (Petite bibliothèque surannée).

(3) JEAN CLARY : *Quelques lames de la mer sauvage*. Paris Éditions de Pan.

(4) ALFRED DE BENGOCHEA : *L'Orgueilleuse lyre*, poèmes Paris, Bernard Grasset.

(5) CHARLES MOULIÉ : *En sourdine*. Paris, Gustave Fischer.

représentations données au Châtelet, l'année dernière, par les artistes russes qui viennent de faire à Paris un retour triomphal. Dans un style coloré, avec une remarquable justesse d'expressions, cette *Invitation au voyage* décrit d'une façon saisissante une des fêtes chorégraphiques auxquelles le théâtre de la Monnaie convie les spectateurs.

Certains spectacles, comme certaines lectures, enrichissent plus que des voyages; certains spectacles sont eux-mêmes des voyages. Par eux nous quittons l'horizon coutumier, nos préoccupations, nos soucis; par eux nous oublions l'ennui; par eux nous favorisons et nous excitions nos rêves... Ces Russes nous versaient « l'opium qui rend les corps légers », qui donne au cerveau une agilité délicate. Le printemps dernier, nous franchissions le seuil du Châtelet comme le seuil d'une gare, avides de départ, enivrés à l'avance par ce trajet magique, qui, dans la stalle immobile, allait s'effectuer comme sur le tapis du conte persan.

Et le rideau se levait...

C'était le steppe désolé du *Prince Igor*; la toile du fond avait le sombre éclat de certaines boîtes de laque où transparait, sous l'or usé, un rouge poudreux. On sentait le ciel bas, vers lequel montaient de grands feux tristes. Quelle détresse majestueuse dans ce paysage indéfini! La lumière de cuivre qui baignait l'espace devenait, semblait-il, la couleur même de la fièvre. Et sur la plaine, terrassées par la nostalgie, étaient couchées et répandues vingt ou trente femmes : esclaves et prisonnières. Eclairées par le morne orage, elles étaient vraiment le « bétail pensif » dont parle le poète; elles ressemblaient à des tigresses alanguies, à de trompeuses panthères au repos; elles paraissaient attendre que vissent, par les portes du Soir, les heures du transport et du carnage. Parfois l'une d'elles, parmi ses compagnes immobiles, levait un bras mol et lent; une autre, dans sa robe de pourpre, avec sa chair de ténèbres, ressemblait, à plat ventre, accoudée le menton sur les poings, à quelque sphinx de rubis et de bronze; une troisième, sur le dos, s'anéantissait, comme morte.

Elles portaient des costumes de soie de Boukhara, mordorés ou vert sombre, battus par de larges chinures de lapis ou de sang. Leurs visages luisaient entre leurs tresses noires et lourdes. Chacune de leurs attitudes était une plainte muette que l'une d'entre elles, bientôt, exprima par le chant. A se lamenter ainsi, quelle volupté cette captive n'éprouvait-elle pas? Il semblait que le cœur gémissant poussât la voix, de même que le vent pousse un trop pesant parfum. Ces accents avaient une orgueilleuse tendresse; soumis à la fatalité, ils ne troublaient pas plus le silence que l'argent de la lune ne trouble la nuit.

Mais comment définir par des mots la poésie de l'Orient; poésie où la promesse se mêle à la résignation, où la force n'est point vaniteuse, où le plaisir parle à voix basse, où la mort est une fête, où le luxe a la richesse du crépuscule, mais aussi sa retenue et sa mélancolie. Le rythme d'un sang épais donne ici, à tout ce qui respire, une solennelle cadence. Le décor oriental, c'est un jardin de roses grasses, où la colombe gonflée roucoule dans un cyprès, pour répondre au paresseux concert des fontaines asservies...

Enfin, sur la plaine où les femmes endormaient leur désir par des chants, apparurent avec des clameurs les guerriers et les jeunes garçons!

« J'oubliai la réalité de l'heure et le nom du siècle », écrivit à Ispahan la princesse Bibesco lorsqu'elle écouta des flûtes, la nuit,

dans un champ de jacinthes. Plusieurs soirs, nous aussi, nous oubliâmes, dans une salle de théâtre, à Paris, le temps et la cité. Le spectacle incroyable décrivait l'invincible amour, ses ardeurs et ses poursuites. Les hommes, furieux de joie, frappaient le sol, lançaient au ciel leurs armes; les femmes agitaient dans une langueur heureuse leurs écharpes où d'éclatantes couleurs traduisaient le feu dont elles brûlaient. A ce moment, ce n'était plus l'Orient : le décor était aboli. La mimique et les chants dépassaient l'anecdote du drame. Nous avions devant nous les esclaves enivrés et séduits des dieux dont l'un élève un thyrses au feuillage éternel et dont l'autre porte un carquois qui ne se vide jamais.

L'ART D'HENRI-EDMOND CROSS

M. Émile Verhaeren a, dans *Paris-Journal*, rendu un éloquent hommage au peintre que la mort vient de terrasser au moment où son talent atteignait son complet épanouissement. Il rappelle en ces termes les luttes qu'il soutint :

« Avant qu'il n'eût conquis sa place parmi les plus beaux peintres de son âge, l'attaque et la chicane ne lui furent guère épargnées. On ne lui tint compte ni de sa conscience d'artiste très probe, ni de ses recherches sans cesse renouvelées, ni de sa volonté d'ouvrir pour les autres de nouvelles voies vers la beauté; on méconnut ses efforts en chacun de leurs essais. Sous prétexte qu'il n'était point devenu, dès ses trente ans, un maître, on décida, sans plus, que le système d'art qu'il pratiquait l'en empêcherait toujours. La critique d'il y a quelques lustres s'insurgeait contre l'originalité avec un aveuglement que notre temps ne connaît plus. L'école néo-impressionniste, précisément parce que son procédé se montrait en sa franchise nue, s'exposait plus que toute autre à la raillerie facile. Nul ne se donnait la peine d'en étudier les ressources variées; chacun l'accablait de mots drôles et faciles. Jamais théorie esthétique ne provoqua un tel tumulte dans la bêtise humaine.

Henri Cross avait dans son art une foi absolue. Quand il jugeait qu'une de ses toiles était mauvaise, il ne s'en prenait jamais au système qu'il défendait, mais toujours à soi-même. Il s'acharnait à traduire la plus glorieuse ou la plus fine lumière, sans abandonner jamais quoi que ce fût de la plus implacable et de la plus stricte des théories. Peu lui importaient les difficultés presque insurmontables, et les tentatives ratées, et la dureté obtenue au lieu de la souplesse cherchée, et la touche qui ne s'assouplissait pas suivant ses vœux, et la gaucherie du métier instaurant dans l'œuvre entière on ne savait quoi d'ingrat et de textuel.

Avec un héroïsme continu et muet — le même qu'il cultivait pendant ses plus atroces souffrances — il persévérait dans la voie choisie. Seul, là-bas, dans son atelier de Saint-Clair, en face des sites et des paysages familiers qu'il connaissait comme son corps et son cœur, il revenait au travail un instant délaissé; il se remettait à apprendre, à se contrôler, à se modifier lentement et prudemment, et à perfectionner ainsi, avec une vigilance sûre, depuis la vision qu'il avait des choses jusqu'au coup de pinceau qu'il donnait sur ses toiles. »

Dans son feuilleton hebdomadaire de *Comœdia*, M. Arsène Alexandre consacre un souvenir ému au peintre, dont il caractérise avec bonheur l'esthétique par ce mot : *l'art vermeil de Cross*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Grand Mogol. — La Bourse ou la Vie.

Je me souviens d'une étonnante représentation du *Grand Mogol* dans un théâtre de province. Le ténor était un gros homme quinquagénaire, particulièrement grotesque dans le rôle du jeune

et innocent prince Mignapour. Il obtenait un effet extraordinaire quand, poussif et ventru, en prenant un petit air candide, il chantait l'air fameux :

Dans ce riant parterre,
Tout en nous promenant,
Voilà comment, ma chère,
Nous aurons un enfant!

Ce souvenir m'a longtemps rendu la jolie opérette d'Audran parfaitement insupportable. Et voilà encore un argument contre ceux qui prétendent, bien à tort, qu'une mauvaise interprétation ne nuit pas aux œuvres représentées.

Quoi qu'il en soit, j'ai été réentendre le *Grand Mogol* aux Galeries, et j'avoue que je ne le regrette pas. Il y a des choses délicieuses dans cette vieille partition, et l'excellente troupe des Galeries les fait merveilleusement valoir. Même fortement enrhumée, M^{me} Tariol-Baugi est une divette exquise; M. Grillières est le plus charmant ténor léger que je connaisse, et il est jeune, il a du souffle et pas de ventre! M. Villot est toujours le comique aux trouvailles spirituellement drôles que l'on a maintes fois applaudis. M^{lle} de Brasy, MM. Tournis et Bailly complètent une interprétation de premier ordre. Quel dommage que les dames des chœurs ne soient pas un peu moins laides! Leur groupe disgracieux fait une tache déplaisante dans un ensemble qui, n'était cela, serait parfait.

A l'Alcazar la troupe d'été, qui compte de fort bons éléments, a repris avec succès *la Bourse ou la Vie* de Pierre Veber. Cette fantaisie, datant de quatre ou cinq ans, — c'est l'extrême vieillesse pour un vaudeville. — s'entend encore sans ennui; preuve certaine que si elle est d'une drôlerie très réjouissante, elle n'est pas, d'autre part, sans style et sans esprit. G. R.

PETITE CHRONIQUE

Le Musée de Munich vient d'acquérir à l'exposition des œuvres de Manet ayant fait partie de la collection Pellerin et qui fut ouverte dernièrement dans les galeries de M. Cassirer à Berlin une toile importante du maître. Ce tableau, intitulé *le Déjeuner dans l'atelier*, exposé au Salon de 1869 avec *le Balcon*, actuellement au Luxembourg, groupe trois figures dont la principale, — un jeune homme debout, coiffé d'un canotier de paille, vu de face, à mi corps, adossé à une table couverte d'une nappe et des reliefs d'un déjeuner, — est le portrait d'un ami de Manet, M. Leenhof. Dans le fond de la composition on aperçoit le profil de M. Claude Monet.

Une dizaine de tableaux du même peintre ont été achetés par divers collectionneurs à des prix très élevés. L'ensemble de la collection est exposé en ce moment à la Galerie Bernheim jusqu'au 15 juin. Elle comprend entre autres, outre *le Déjeuner*, les toiles intitulées *l'Artiste* (Marcellin Desboutin), *Au Café* le graveur Guérard), *la Promenade*, *la Dame rose* (M^{me} Martin), *Un bar aux Folies-Bergère*, *Claude Monet dans son atelier*, etc., toutes œuvres capitales de Manet.

Le musée des coins et matrices de monnaies et médailles installé dans une aile du rez-de-chaussée de l'Hôtel des Monnaies pourra, dit *la Chronique*, être prochainement rendu accessible au public.

Le classement des collections est effectué sous la direction de M. A. de Witte, secrétaire de la Société royale de numismatique.

En ces derniers temps, le musée s'est enrichi d'œuvres nombreuses de Devreese, Du Bois, Le Croart, Samuel, Wissaert, etc. La famille Wiener a également offert les portraits encadrés des trois graveurs Jacques Wiener, Léopold Wiener et Charles Wiener, dont le musée possède la plupart des œuvres originales.

La direction de la Monnaie vient d'engager pour une représentation de *Salomé*, fixée à vendredi prochain, miss Mary Garden, qui vient de reprendre ce rôle à Paris après l'avoir chanté avec un très grand succès à New-York. Les autres rôles de la tragédie de R. Strauss seront interprétés par MM. Swolfs, Bouilliez, Billot,

Dua, La Taste, Deshayes, Deleek, Vinck, Danlée, Debbaut, M^{mes} Beaumont, De Boile et Sonia.

Ce soir, à la Monnaie, troisième représentation d'*Elektra*.

C'est demain, lundi, que débutera la troupe de ballet russe, qui comprend les principaux artistes chorégraphes des théâtres impériaux de Saint-Petersbourg et de Moscou, en tête desquels M^{me} Ida Rubinstein, MM. Nijinsky et Fokine. Au programme : *Cléopâtre*, le *Festin* et les *Sylphides*.

Au théâtre du Parc, la troupe du Deutsches Theater de Berlin, sous la direction de M. Max Reinhart, donne en ce moment une série de spectacles du plus puissant intérêt artistique. Ce soir, dimanche, *Hamlet*; demain, les *Brigands* (Schiller); mardi, le *Marchand de Venise*; mercredi, *Faust*; jeudi, les *Brigands*; vendredi, *Faust*.

Grâce à une entente entre la direction du théâtre du Parc et les directeurs de la Monnaie, le Comité du Théâtre Français a autorisé les sociétaires de la Maison de Molière à donner à Bruxelles, à l'occasion de l'Exposition Universelle, six représentations avec des distributions exactement pareilles à celles de Paris, les chefs d'emploi tenant les rôles dont ils sont titulaires et les pensionnaires jouant les petits rôles.

Voici l'ordre dans lequel se succéderont les spectacles :

Samedi 18 juin (au théâtre du Parc), *Adrienne Lecouvreur*, comédie en cinq actes de Scribe et Legouvé, interprétée par MM. de Féraudy, Dehelly, Delaunay, Fenoux, etc. et M^{mes} Bartet, Sorel, Géniat, Clary, Maille, etc.

Mardi 21 (au théâtre de la Monnaie), les *Burgraves*, drame en trois actes de Victor Hugo, interprété par MM. Mounet-Sully, Silvain, A. Lambert fils, Paul Mounet, Delaunay, Fenoux, Dessonnes, Brunot, etc., et par M^{mes} Lara, Segond-Weber, Faylis et Lherbay.

Jeudi 23 (au théâtre du Parc), *la Joie fait peur*, comédie en un acte de M^{me} Emile de Girardin, interprétée par MM. Truffier, Dehelly, G. Le Roy, M^{mes} R. du Minil, Géniat et Y. Liffraud, et *l'Ami Fritz*, comédie en 3 actes d'Eckmann-Chatrion, musique d'H. Maréchal, interprétée par MM. de Féraudy, Truffier, Dehelly, Grand, Siblot, etc. et M^{mes} Leconte, Fayolle et Lynnès.

Samedi 25 (au théâtre de la Monnaie), *le Mariage de Figaro*, comédie en cinq actes de Beaumarchais, interprétée par MM. Georges Berr, Fenoux, Siblot, Joliet, etc. et M^{mes} Leconte, Sorel, Cerny, Fayolle et Liffraud.

Mardi 28 (au théâtre du Parc), *le Passant*, comédie en un acte de F. Coppée, interprétée par M^{mes} Second-Weber et G. Robinne; *le Monde où l'on s'amuse*, comédie en trois actes d'E. Pailleron, interprétée par MM. Truffier, Delaunay, Siblot, Dessonnes, Joliet, Falconnier, etc. et M^{mes} Pierson, Leconte, Kolb, Géniat, Fayolle, Persoons, Lynnès, Clary et Provost.

Jeudi 30 (au théâtre de la Monnaie), *Gringoire*, comédie en un acte de Th. de Banville, interprétée par MM. Silvain, Georges Berr, Joliet, Ravet, M^{mes} Lara et Lynnès; *Œdipe-Roi*, tragédie en cinq actes, de Sophocle, traduite par M. J. Lacroix, musique

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

d'Ed. Membree, interprétée par MM. Mounet-Sully, Paul Mounet, Delaunay, Fenoux, Falconnier, Ravet, Alexandre, M^{mes} Delvair, Madeleine Roch et Maille.

La critique de province est toujours divertissante, mais celle qu'on pratique à Mons détient, semble-t-il, le record du comique. Jadis, c'était la *Verveine* qui amusait les artistes par la bouffonnerie de ses appréciations. Le *Journal de Mons* remplace aujourd'hui avec avantage cette feuille défunte. Dans le compte rendu d'une exposition récente, il s'exprime en ces termes sur l'un des maîtres de notre école, M. Van Rysselberghe : « C'est ici le pointillisme qui sévit avec une désespérante exagération. Seule, une amusante pochade consacrée au violoncelliste Georges Pitsch trouve grâce ! » devant l'opinion générale.

Peut-être un paysage hollandais entrevu sous deux éclairages différents peut-il être toléré (!), mais la *Baie de Jersey* et *Pins et Eucalyptus* sont fantastiquement peinturlurés (*sic*). Il y a encore, il y a surtout la *Femme au collier rose* qui étonne et choque ceux qui excusent (!) pourtant bien des hardiesses chez les novateurs. Les chairs sont décolorées. Est-ce une noyée retirée de l'eau après un long séjour ? Ces tons cadavéreux sont horribles. Pourquoi M. Van Rysselberghe prête-t-il à son modèle une carnation décomposée faisant songer à la morgue ou à l'amphithéâtre ? Nous regrettons, en toute sincérité, la participation de cet invité à l'exposition du *Bon Vouloir*. Je ne suis pas seul de cet avis, j'en suis persuadé.

Bon Vouloir serait un salonnet plein d'attrait et de mérite s'il ne s'était malheureusement chargé d'hospitaliser quelques non-valeurs et quelques outranciers qui ont peut-être une esthétique fort personnelle, mais si phénoménale qu'elle déroute. Il y a pour l'avenir une bonne revanche à prendre. »

A quelle tarasque, à quel « chin chin » le *Journal de Mons* abandonne-t-il sa chronique artistique ? Et à quels peintres espère-t-il désormais pouvoir faire appel lors des expositions dont, tout récemment, il nous priait d'annoncer la création dans ses bureaux ?

Sottisier.

Les concerts de l'Exposition ont été inaugurés dimanche dernier. « Au programme, consacré à la musique allemande, figuraient, dit la *Chronique*, toutes les œuvres connues ».

Voilà une séance qui n'a pas dû être terminée en un jour !

SAINTE-ANNE, près SLUIS (ZÉLANDE)

Jolie habitation d'artiste, meublée, à louer. Pour les conditions écrire :

DREYDORFF, à Knocke.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

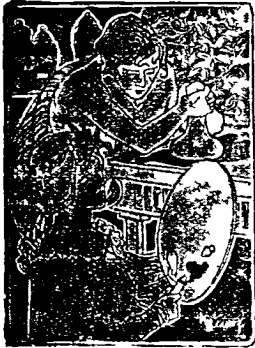
Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40 x 58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen »,
numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de 1 à L, signes par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au n^m du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au prix exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

VILLE DE BRUXELLES;

Les mardi 7, mercredi 8 et jeudi 9 juin

à 2 h 1/2 précises,

à la requête de M. A. Tyman, notaire, rue du Hainaut, 33, à Gand, sous la direction (et dans la Salle de ventes du libraire-expert E. DEMAN, 86, rue de la Montagne.

VENTE PUBLIQUE

DE

LIVRES ANCIENS

Provenant des collections

de SULLIVAN DE TERDECK (châteaux de Terdeck et de Meldert).

DEUXIÈME PARTIE

Ouvrages illustrés du XVIII^e siècle, Romantiques, Reliures, etc.

Exposition particulière du lundi 30 mai au jeudi 2 juin, de 2 à 6 heures.
Il n'y aura pas d'exposition publique.

Le catalogue, accompagné d'un album de 82 reproductions, est en distribution chez M. le notaire TYMAN, à Gand, et chez l'expert-vendeur.

PRIX : 5 francs.

Imprime sur papier de la Maison A. J. M. rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Charles Péguy : *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* (L. St-H.). — Les Artistes belges à la Société nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS). — Le Mysticisme de Charles Doudelet (GRÉGOIRE LE ROY). — « Mademoiselle Beulemans » à Paris (O. M.). — A l'Université Nouvelle : *La Conférence de M. Dauriac* : « *La musique et l'intelligence* » (CH. V.). — Théâtre de la Monnaie : *Les représentations allemandes du « Ring »* (CH. V.). — A la mémoire de Max Waller. — Chronique théâtrale : *Le Deutsches Theater* (G. R.). — Nécrologie : *Louis-Welden Hawkins, Jean-Baptiste Weckerlin*. — Petite Chronique.

CHARLES PÉGUY

Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc (1).

Pour indiquer sans doute que le livre doit être lu à la façon d'une mélodie, les trois membres du titre sont égrenés sur trois feuilles. La typographie inaugurale révèle un parti pris étrange, qu'on prendrait facilement pour de l'affectation. Nous en sommes, au seuil de notre lecture, un peu interdits; nous redoutons un instant d'être mystifiés. Cette impression s'augmente durant les premières pages, une impatience nous gagne de qui monterait un escalier aux marches trop basses : notre dignité de grandes personnes va se froisser de cette contrainte à faire des pas d'enfant, mais déjà nous

(1) *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, par CHARLES PÉGUY. Paris, Plon-Nourrit et Cie.

commençons à nous apercevoir combien aisément, et sans nous essouffler, ces petits pas nous mènent haut.

C'est une tapisserie qui se tisse patiemment, point par point. On ne sait ce qu'elle sera jusqu'à ce que l'image soit là, brusquement, et en entier. Pour nous mettre au cœur du plus poignant pathétique, nul mot n'est employé dont nous serions gênés en parlant à notre bonne, nul mot trop grand, nul grand mot, pas la moindre trouvaille. De pauvres mots patients, pareils à la laine d'un tricot de pauvre femme. L'écrivain procède comme un maçon qui apporte de ses propres mains, l'un après l'autre, chaque moellon de l'édifice qu'il bâtit.

Une action a peu près nulle, — moins qu'une action, à peine un prologue — une prière de Jeanne, une conversation avec une petite voisine, un dialogue avec une religieuse. C'est l'atmosphère qui est dramatique. Tension, généralité, irréductibilité, tous les éléments tragiques se trouvent dans le combat que se livrent, au long de ces pages dociles, la sagesse terrestre et l'amour divin. Sagesse terrestre dans son sens le plus noble, qui est l'humble et solide foi dans le bon sens humain (Hauviette), l'espoir dans la puissance régénératrice de la nature livrée à elle-même, la défiance toute légitime devant l'exception, devant ce qui déroge aux lois.

« Pour que le bon Dieu bénisse les moissons, Jeanette, il faut d'abord que nous ayons fait les semailles. » — « Je suis une petite Française têtue, jamais on ne me fera croire qu'il faut avoir peur du bon Dieu. »

Amour divin qui s'exalte jusqu'à la charité, inquié-

tude d'où le génie tire son inspiration, sans cesse il déplace la vertu et la raison raisonnable.

« Tu ne parles pas comme une petite fille. » — « Il était généralement aimé, tout le monde l'aimait bien

Jusqu'au jour où il avait commencé sa mission. »

Les héros et les saints n'ont pas à se préoccuper d'orthodoxie. Cette Jeanne si têtue, si consumée d'amour, si irréconciliée avec l'implacable justice de Dieu, a bien des traits d'hérétique; dès lors sa condamnation se justifie suffisamment par la morale de son siècle.

Est-ce aux avantages d'un sujet aussi connu, aussi grand, que ces pages doivent la puissance de raccourcir qu'elles possèdent malgré leur délayage apparent? Mais précisément le mérite consiste à oser s'attaquer à un pareil sujet. Qui arrive à sa hauteur par là même le dépasse et nous ouvre les portes secrètes à travers lesquelles nous continuons les livres.

Dans la composition si lâche, inexistante à première vue, quelle profonde et exacte logique, non pas d'une architecture mais d'un organisme! Les piétinements, les digressions, les retours en arrière dans les mots, dans les phrases, dans le récit, sont au contraire les phases d'un constant et dramatique développement. Comme le récit de la passion nous circonscrit, nous enserme, nous pousse dans le sens de la solution proposée! C'est peut-être la plus belle partie du livre, la plus forte. Une simple histoire racontée avec des mots presque peuple, des mots qui souvent frôlent l'argot, dont pour un peu nous nous choquerions (« C'est rigolo », — « Pourquoi que c'est », — « Personne ne veut rien savoir »). Un rythme court, monotone, navrant, qui semble accumuler de sanglots autant qu'en peut contenir une poitrine humaine, une sorte de ferveur sourde et insistante qui, de temps en temps, comme si elle ne pouvait plus se contenir, interrompt le récit pour crier la divinité du symbole en un frémissant *alleluia*, entr'ouvrir le ciel un instant et nous aveugler d'un rayon de la gloire de Dieu.

« Des mées.

Pour mettre le pain.

Des escabeaux.

Et le monde n'est que l'escabeau de vos pieds. »

Pour un instant seulement, car la réalité humaine reprend aussitôt ses droits, la cadence retombe en mineur; et c'est ainsi jusqu'au sommet, jusqu'au cri de désespoir final, de la désespérance d'un Dieu.

« Je suis triste jusqu'à la mort. » — « Jésus mourant pleura sur les abandonnés. » — « Et cria comme un fou l'épouvantable angoisse,

Clameur dont chancela Marie encore debout

Et par pitié du père il eut sa mort humaine. »

Nous sommes loin ici de ce qui a déjà été dit dans des livres, — l'Évangile ne fait pas partie de la littéra-

ture, — loin de l'intellectualité, et, d'une certaine façon, de la culture. On pense au mot curieux de Charles-Louis Philippe : « Je ne crois pas qu'il soit nécessaire à un écrivain d'avoir une culture. Je le vois comme un sauvage, comme un barbare. »

Comment rubriquer Péguy? A quoi ressortit cette façon inattendue de présenter personnages et sentiments? Est-ce un archaïsme voulu? Une naïveté de commande? Peut-on être avec sincérité aussi simple à une époque aussi complexe que la nôtre? Aussi naïf dans une atmosphère aussi consciente? Et pourtant il est impossible de croire l'auteur extérieur à ses personnages (*postiche*, comme dit André Gide, dans le même sens, quoique avec une application un peu différente). Ces personnages ne parlent pas ainsi parce qu'ils sont d'une certaine classe, ou d'un certain moment, ou obligés à certaines attitudes légendaires, parce que l'auteur les voudrait de tel style, mais parce que la sensibilité de leur créateur leur est en quelque sorte immanente. L'œuvre est à la fois lyrique et impersonnelle (ce mot pris dans le sens d'objectif). Elle nous sort de la subjectivité de presque tous nos grands écrivains du moment. C'est une nouvelle manière d'écrire le français, qui tout au plus s'apparenterait, et combien vaguement, à Charles-Louis Philippe ou à Claudel. Notre sens littéraire, depuis un demi-siècle, est devenu d'une mobilité presque inquiétante, nos âmes se sont, autant que nos corps, habituées à voyager, assouplies aux acclimatements rapides et jusqu'aux travestissements que ceux-ci parfois leur imposent. Peut-être même trouvons nous un plaisir particulier et un peu grisant à cette acrobatie, à sentir nos résonances en éveil à chaque sollicitation.

Voici un mode de plus à ajouter à tant d'autres. Mais ne dirait-on pas précisément que celui-ci nous invite à une sorte de retour vers des formes plus simples, moins nombreuses, plus générales? A abdiquer cette souplesse qui pourtant nous permet de pénétrer si vite les beautés qu'il nous propose? En un mot qu'il déprécie un peu le plaisir que nous prenions naguère à l'infinie variété des âmes? Il semble aller au delà de sa signification particulière, être autre chose qu'un phénomène isolé, outrepasser la portée d'une œuvre d'art. Plus directement qu'un autre il paraît émaner du cœur, de cette charité même dont il parle. Celui qui l'écrivit a l'évidente préoccupation d'élargir la solidarité humaine en étendant la fraternité avec les humbles au domaine des jouissances les plus nobles; sans doute le destine-t-il à ceux-là justement dont l'esprit n'a pas le loisir de voyager, à ceux qui ne possèdent pas les idiomes des pays lointains et difficiles.

Il est fort malaisé de deviner si des sensibilités non cultivées arriveraient à pénétrer un art à ce point sévère, dépouillé d'agréments faciles. Aussi malaisé sans doute

que de trouver même parmi les plus frustes des esprits ayant échappé à toute altération de leur goût primitif, quel qu'il ait été. Mais, dût-il même ne pas aller entièrement à destination, ce livre n'en sera pas moins efficace. Il nous aidera à nous affranchir des dernières scories du romantisme, qu'il soit ou non de marque nietzschéenne.

En le fermant on a obscurément l'impression qu'il vient de se passer quelque chose. Rares sont les œuvres qui la communiquent.

L. S^t-H.

Les Artistes belges à la Société nationale des Beaux-Arts.

Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, qu'une vieille coutume désigne encore sous le nom de « Champ-de-Mars » bien qu'il partage depuis longtemps avec celui de la Société des Artistes français les galeries du Palais des Champs-Élysées, ne compte cette année qu'une vingtaine d'artistes belges, tant peintres que sculpteurs, et la faiblesse numérique de cette participation n'est pas rachetée par son exceptionnelle qualité. Aucun talent nouveau ne s'y révèle, aucune toile sensationnelle n'y apparaît. Presque tous bien placés, les peintres des Flandres et du Brabant tiennent néanmoins un rang honorable dans l'ensemble un peu terne dont se compose le Salon de 1910. Ce sont des invités de tenue décente, habitués aux usages et au « ton » de la maison, et dont la conversation plaît à leurs hôtes parce qu'elle reste discrète et de bonne compagnie.

M. Léon Frédéric est l'un des habitués de ces réunions annuelles. On l'estime à Paris pour la justesse de son observation, pour la sûreté tranquille avec laquelle il décrit la vie rustique, qu'il étudie d'un œil patient et scrutateur. Séduit par les oppositions de blanc et de noir du costume des religieuses, il a peint en 1908 *la Cuisine du Couvent*, *la Religieuse endormie*. Ce sont ces toiles, déjà appréciées à Bruxelles, qui le représentent au Salon actuel et lui attirent les regards sympathiques des visiteurs.

La *Petite Brodeuse* de M. Hermann Courtens, qui valut à l'artiste l'honneur d'être élu associé de la Société nationale des Beaux-Arts, ressuscite l'art romantique, si éloigné des recherches actuelles, de Josef Israëls. Les préférences de l'artiste peuvent se situer entre le maître hollandais et Alexandre Struys. Fonds sombres sur lesquels se détache en lumière une figure, accessoires dans la pénombre et rehaussés d'accents colorés, tout est conforme aux recettes d'une esthétique qui semble aujourd'hui singulièrement arriérée.

On ne peut se défendre, toutefois, de préférer ces réminiscences d'un passé glorieux aux froides et artificielles compositions de M. Leempoels : *Fleurs animées*, *Rayons d'or*, *Jeune dame à sa toilette*, qui semblent la négation de toute sensibilité picturale. Le travail seul, le « pignochage » laborieux et stérile transparait sous ces froides effigies, illustrations agrandies du goût le plus déplorable.

M. Haustraete a tenté un effort en groupant dans un clair intérieur trois figures de grandes dimensions, — son propre portrait, j'imagine, ceux de sa femme et de son fils, — qu'il a peintes avec

quelque indécision, dans une tonalité grise assez harmonieuse. La composition ne s'élève malheureusement pas au-dessus de la banalité; elle manque d'expression et, tranchons le mot, de distinction, encore qu'il faille en admirer certains détails heureux, tels que les accessoires, — fruits, service à café, — disposés sur la table qui réunit les trois figures.

M. Jefferys, dont on se plaît à voir chaque année au Salon de Paris quelque grande page aux colorations lumineuses, n'expose cette fois que deux études : *la Fabrique incendiée* et *le Châlet des rossignols*. L'une et l'autre sont d'une couleur agréable et d'une amusante vivacité de facture.

Quand j'aurai signalé un *Intérieur flamand* de M. Édouard Elle, vu à travers les souvenirs d'Henri De Brakeleer, un autre *Intérieur flamand* exécuté à l'aquarelle par M. L. Bartholomé, un nu de M. Tytgat et *la Dame aux gants noirs*, fantaisie de M. Henri Thomas dans sa manière habituelle, amalgame d'influences diverses, j'aurai passé en revue, — et la tâche était brève, — les figuristes belges qu'abrite le Salon de la Société nationale. La pauvreté de ce contingent s'explique sans doute par la coïncidence de l'Exposition universelle de Bruxelles, qui a canalisé la production essentielle des ateliers belges.

Le Paysage a pour champions MM. Claus, Buysse, Willaert, Houyoux et Bärwolf, exposants assidus du Champ de Mars où, chaque année, on leur fait bon accueil, et la peinture de fleurs est représentée par M^{lle} Berthe Art et M. François Beuck. M. Claus n'a envoyé qu'une toile, mais elle est importante et de bonne qualité. Sous le soleil ardent, un paysan en manches de chemise, vu de dos, fane l'herbe d'un pré. D'autres figures silhouettées çà et là dans l'éblouissement d'un jour torride complètent la composition, qui fleure la campagne, la vie agreste, la vérité d'une nature familière à l'artiste et tendrement aimée. Au loin, un rideau d'arbres ferme l'horizon; ses touffes symétriques ondulent dans la lumière comme des flots. L'œuvre peut être rapprochée, par le sujet et par la facture, du tableau de Claus acquis il y a deux ou trois ans par le Musée de Bruxelles. C'est incontestablement l'un des meilleurs paysages de l'exposition.

Si certaines analogies de vision et quelques affinités dans le choix des motifs ont permis d'apparenter parfois à M. Claus son confrère gantois Georges Buysse, il s'en faut que les deux artistes tracent des sillons parallèles. Tandis que le premier s'oriente de plus en plus vers l'éclat chatoyant des midis et des soirs, le second étudie surtout la nature baignée d'une lumière tamisée et discrète. Au lyrisme du peintre de la Lys il oppose un tempérament calme et contenu, plus sensible à la nuance qu'à la couleur. Dans sa *Ferme aux quatre saules*, dans son *Après-midi d'automne*, le soleil darde à travers les feuillages des rayons pâles, et son *Vent du large* évoque avec justesse, en sa lumière blanche, les aspects maritimes du littoral flamand.

On connaît de longue date les *Béguinages* de M. F. Willaert et ses sites pittoresques de Gand. La peinture en est indifférente, bien qu'elle témoigne d'une incontestable habileté de métier, et la constante redite de sujets identiques finit par lasser l'attention. Mais cette patiente iconographie offrira un jour, réunie, à défaut de réelle valeur d'art, un intérêt documentaire, au même titre que les souvenirs des vieux quartiers de Bruxelles qu'évoquent à l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles les tableaux de Van Moer.

Les deux paysages de M. Houyoux, placés à la rampe et en belle lumière, sont d'une facture un peu timide. Mais ils témoignent l'un et l'autre d'une louable sincérité d'expression.

Quant à la *Place Pigalle* de M. Bärwolf, c'est une fort jolie impression, une fenêtre ouverte sur la grouillante et rumorante vie populaire de Paris.

Les pastels de M^{lle} Art n'apportent point de surprise. Il n'en est pas de même des études de fleurs — bluets, marguerites, œillets et roses blanches — exécutées par M. Beuck, qui a rompu avec son passé d'illustrateur macabre et révèle, avec un sentiment exact des valeurs, un solide tempérament de coloriste.

Dans la section de sculpture M. G. Charlier expose, en marbre, son *Pêcheur de Blankenberghe* et la figure de *l'Aveugle* qui fait partie du beau groupe qu'on admire au Salon de Bruxelles. Les bustes du D^r Lambotte, du D^r Verriest et de F. Callibert par M. Jules Lagae, un portrait de M. de Cléry et deux statuettes en bronze par M. de Bremaecker complètent la modeste participation des statuaires belges. De même que les peintres, ceux-ci se sont réservés, semble-t-il, pour la manifestation internationale du cinquantième.

Peut-être quelques-uns d'entre eux ont-ils pris le chemin du Salon des Champs-Élysées. Vraisemblablement certains de nos peintres s'y sont-ils égarés également. J'avoue n'avoir point le courage d'affronter, pour les y découvrir, les trois ou quatre mille horreurs que rassemble chaque année la Société des Artistes français.

OCTAVE MAUS

Le Mysticisme de Charles Doudelet.

Charles Doudelet est de la lignée des Georges Minne, Laermans, Henry De Groux, Khnopff, Georges Lemmen, Marc-Henry Meunier et quelques autres dont le nom ne s'impose pas, en ce moment, à ma mémoire. Entre eux ils diffèrent, même essentiellement, mais ils ont en commun de s'être détachés de la tradition d'art actuellement en faveur chez nous.

La source de leur inspiration n'est pas de celles qui coulent à ciel ouvert, réfléchissant fidèlement mais assez matériellement les images de ce monde; elle est mystérieuse, souterraine, s'alimente aux coins les plus ténébreux de l'âme, là où l'impression n'est pas encore devenue pensée, où la sensation est encore indéfinie et immatérielle. Aussi ont-ils besoin de l'imprécis du symbole et de l'équivalence des transpositions pour se faire comprendre. Ils sont en peinture ce que sont, en poésie, le Maeterlinck des *Serres chaudes*, Max Elskamp et tous les mystiques qui se complaisent dans les vagissements évocateurs des sensibilités indéterminées du subconscient.

Par le fait même, ce sont de purs intellectuels et, parmi ceux que je cite plus haut, — sauf peut-être Georges Minne dans quelques-uns de ses dessins et dans ses sculptures, — Charles Doudelet est le plus intellectuel et le plus mystique de tous.

Pour lui trouver des ascendants, il faut remonter à certains primitifs ou sortir des arts plastiques et recourir aux poètes du symbole et du mysticisme. Aussi nul mieux que lui ne devait transposer dans les arts plastiques les sombres merveilles de l'art de Maeterlinck.

Aucune transposition n'est plus fidèle, plus équivalente, et ce qui le prouve c'est que Maeterlinck lui-même tient Charles Doudelet pour un des plus purs artistes, un des plus évocateurs. C'est à lui qu'il s'est toujours adressé quand il s'est agi de traduire en plastique ses conceptions les plus abstraites et les plus aimées. Les projets de décors de Charles Doudelet pour *l'Oiseau Bleu* sont, à cet égard, des chefs d'œuvre de compréhension. Pour arriver à de telles transpositions il faut une sensibilité d'art étonnante.

Cette sensibilité, qui d'ailleurs lui aliène une grande partie du public, exige de la part des intellectuels eux-mêmes un effort d'attention; une fois cette attention donnée, les œuvres de Charles Doudelet sont riches d'impressions rares. GRÉGOIRE LE ROY

« Mademoiselle Beulemans » à Paris.

Voici Mademoiselle Beulemans à Paris! Plus heureuse que Madame Kaeckbroeck qui, dans le charmant roman de M. Leopold Courouble, n'y resta que « cinq » jours, — la durée d'un billet de retour, — elle paraît devoir y faire un séjour prolongé.

On pouvait craindre que, transporté à Paris, le joli tableau de mœurs locales qui divertit Bruxelles trois mois durant perdît une grande partie de son charme et de sa saveur. Auteurs et interprètes en avaient la sérieuse appréhension. Craintes vaines, inquiétudes chimériques! L'ironie spirituelle du dialogue, la vérité avec lesquelles sont typés les personnages, la justesse d'observation qui guida MM. Fonsen et Wicheler dans l'expression des mœurs et du langage de la petite bourgeoisie belge ont été appréciés au théâtre de la Renaissance tout autant qu'ils le furent à l'Olympia. *Le mariage de Mademoiselle Beulemans* renvoyait aux Bruxellois leur image à la façon de ces miroirs convexes ou concaves qui accentuent les traits en les altérant et dans lesquels on ne peut se mirer sans rire. A Paris, la pièce apporte le charme imprévu d'un fruit exotique. Sa couleur franche, son goût neuf ont ravi le public, qui l'a accueilli avec un véritable enthousiasme.

La répétition générale du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* fut l'une des plus brillantes, des plus animées, des plus gaies auxquelles nous ayons assisté. La grande et la petite Critique, celle des revues graves et de la presse quotidienne la plus frivole, le ban et l'arrière-ban du Boulevard, la Réserve et la Territoriale des théâtres, tout avait donné. On ne sait par quel miracle, pour inaugurer cette Saison belge — ainsi la dénomment les affiches — qui prend rang dans la vie parisienne concurremment avec la Saison russe de l'Opéra et la Saison italienne du Châtelet. Suzanne Beulemans en rougit de plaisir, de surprise et d'émotion!

Dès les premières répliques, les rires fusaient dans la salle, les applaudissements éclataient, le courant sympathique s'établissait entre la salle et les acteurs avec une spontanéité unanime qui ne laissa subsister aucun doute sur l'heureuse issue de l'entreprise. Et à mesure que se déroulait l'action, si comique dans sa bonhomie narquoise, si vraie dans l'expression du dialecte et des mœurs qu'elle évoque, les spectateurs, ravis d'avoir escompté le succès sans hésitation, l'accoutaient jusqu'au triomphe. Ce fut du délire lorsque M. Jacque, qui incarne avec un naturel prodigieux le *Brussleer* du « Bas de la ville », s'avança pour dire avec son inimitable accent: « Vous voudriez bien savoir, est-ce pas, qui a fait la pièce que nous venons de jouer? Eh bien, ça est deux de mes amis. Frantz Fonsen et Fernand Wicheler. » Jamais le théâtre de la Renaissance ne fut secoué par une pareille explosion de rires et d'applaudissements. Et ce victorieux début assure aux auteurs une interminable série de représentations.

Les causes de ce presque invraisemblable succès? Elles sont multiples et il n'est peut-être pas inutile de les préciser. La constante répétition des mêmes formules et des artifices identiques, la grivoiserie qui forme le fond du théâtre boulevardier, la superficialité que révèle celui-ci dans les neuf dixièmes de ses manifestations ont finalement lassé le public. Il a suffi, peut-être, pour renouveler l'intérêt du spectacle et charmer un auditoire blasé, d'un retour à la vérité du dialogue et des caractères, à la simplicité des moyens dramatiques, à l'exacte observation de la vie. Ce qui a achevé la séduction, c'est l'harmonieux accord de l'action avec son cadre, pittoresque et typique à souhait.

On a rappelé, à propos de la comédie bourgeoise de MM. Fonsen et Wicheler, le souvenir d'Henri Monnier. Celui de Dickens aussi s'impose. Les qualités qui font la renommée du comeur, la précision du détail, la fidélité du langage populaire, la réalité des types saisis sur le vif, on les retrouve dans cette image presque photographique d'une classe de la population bruxelloise. Et toujours l'exposé véridique des mœurs d'un pays, — qu'il s'agisse de l'Espagne, de la Russie, de la Chine ou d'une province belge, — captivera lecteurs et spectateurs par les comparaisons qu'il détermine, par la curiosité ou les souvenirs qu'il éveille en eux.

L'évocation est, au surplus, d'une irresistible drôlerie, et

d'autant plus plaisante qu'elle demeure constamment en deça des limites de la caricature. Pour en apprécier la discrétion, il faut être familiarisé comme nous le sommes avec le vocabulaire et les coutumes du terroir. Mais si, à Paris, on a pu s'y méprendre et croire à quelque exagération, notre amour-propre national n'a pas lieu d'en être mécontent. Certaines expressions locales ont paru violemment satiriques qui ne sont qu'un écho des conversations habituelles de notre bourgeoisie, — je ne veux pas généraliser davantage. D'autres n'ont pas été comprises, tant elles s'éloignent de la syntaxe la plus indulgente. Mais toutes ont été saluées au passage par les éclats de rire d'une foule amusée à l'extrême et ravie de la bonne grâce avec laquelle les Belges n'hésitent pas à railler leurs propres travers.

L'interprétation, qui est de premier ordre, fut l'un des principaux facteurs de ce retentissant succès. Tout Bruxelles ayant applaudi les très remarquables interprètes du *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, je ne m'attarderai pas à vanter la grâce ingénue, l'aisance, la distinction et l'espièglerie de M^{lle} Lucienne Roger, qui a conquis Paris d'emblée, non plus que le naturel parfait et l'exquise jeunesse de M. Berry. M. Jacque a, on le sait, un véritable génie comique qui, mieux encore qu'à Bruxelles, a été acclamé à Paris, où l'on a le sens de l'humour. L'imperturbable bouffonnerie de M. Ambreville, la vérité extraordinaire avec laquelle M. Merin a composé le rôle difficile de Meulemeester fils, tout en nuances et en réticences, la jovialité de M^{me} Brenda, l'exactitude locale et l'entrain qu'apportent à silhouetter les personnages épisodiques M^{mes} Vitry et Adriana, MM. Mylo, Harmond, Marmont, Pen, Janssens, Vitry, etc., animèrent la pièce d'une verve comique et d'un réalisme qui rappelèrent aux Parisiens les plus belles soirées du Théâtre Libre.

Et je ne veux d'autre preuve de l'importance qu'on accorde à la pièce et à ses interprètes que cette plaisante annonce, insérée dans un journal parisien à la suite d'un compte-rendu des plus élogieux :

« Le jour où le fils Delpierre mariera M^{lle} Beulemans, il lui donnera pour une fois une belle bague, et des bijoux qu'il achètera chez Léo Weill, savez-vous. » O. M.

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

La Conférence de M. Dauriac : « La musique et l'intelligence. »

L'idée fondamentale de M. Dauriac est que l'intelligence intervient beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire au premier abord dans l'audition comme dans la composition d'une œuvre musicale. En un langage clair, élégant et persuasif, le conférencier énumère les preuves nombreuses sur lesquelles il étaye sa thèse et conclut que le secours de l'intelligence est aussi indispensable au musicien qui crée un édifice musical qu'à l'architecte qui construit un édifice de pierre. Il insiste enfin sur l'opportunité qu'il y aurait à cultiver dès le début l'intelligence des musiciens exécutants ou auditeurs en leur offrant des interprétations méthodiques de belles œuvres musicales au lieu de se borner à leur inculquer les secrets du mécanisme ou à laisser se déformer leur sens auditif au gré d'impressions non coordonnées entre elles.

CH. V.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Les représentations allemandes du « Ring ».

Il nous faut remercier vivement la direction de la Monnaie de l'admirable spectacle qu'elle nous a offert en montant *la Tétralogie* dans des conditions de perfection telles qu'aucune critique ne pourrait leur être adressée.

Sous la direction nerveuse, autoritaire et vigoureuse de M. Otto Lohse, chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne, *l'Or du Rhin*, la

Walkyrie, *Siegfried* et *le Crépuscule des Dieux* déroulèrent successivement leurs splendeurs devant un public silencieux et enthousiaste, que sa ferveur wagnérienne tint en haleine pendant les dix-sept heures que dura ce spectacle inouï.

La troupe avait été composée au moyen d'éléments si sûrs que la plus grande homogénéité et le style le plus accompli régnerent dans toute l'interprétation.

Wotan, c'était M. Van Rooy, plus prestigieux encore que lorsqu'il vint, cet hiver, jouer le même rôle dans *la Walkyrie* à côté des artistes de la troupe ordinaire de la Monnaie. Brünnhilde, c'était M^{me} Saltzmann-Stevens, cantatrice à la voix limpide et prenante, actrice au jeu sobre, noble et pathétique. M. Bender fut tour à tour un Fasolt très réaliste, un Hunding triste et sombre à souhait, un Hagen farouche et diabolique. W. Zador fit valoir en Alberich, les ressources d'une voix splendide et d'une diction parfaite. Siegfried fut représenté avec une belle jeunesse et une prestance héroïque par M. Hensel, et M. Kuhn fut un Mime exceptionnellement vivant et pittoresque. Loge, c'était M. Van Dyck, admirable de compréhension intelligente, non moins que dans le rôle de Siegmund, où les lacunes de sa voix se percevaient à peine tant son jeu était suggestif. M^{me} Maud Fay fut une Sieglinde d'un beau tempérament, aux accents profondément humains et poignants. M^{me} Kirkby-Lunn fit preuve de beaucoup de style dans les rôles de Fricka, d'Erda et de Waltraute.

Mais je ne puis citer tous les artistes qui collaborèrent à ces inoubliables représentations. Qu'il me suffise de dire que les rôles de moindre importance furent tous joués avec un grand souci de vérité et de noblesse. La mise en scène était fort belle : les effets d'éclairage étaient particulièrement réussis.

CH. V.

A la mémoire de Max Waller.

Le projet d'ériger un monument à Max Waller, le fondateur de la *Jeune Belgique*, semble devoir se réaliser bientôt grâce aux efforts incessants du comité constitué dans ce but. Et voici que dans une pensée de glorification immédiate MM. Fonson viennent de frapper une médaille à l'effigie du poète.

Grâce à l'initiative de MM. Fonson, le Comité Waller tient dès aujourd'hui à la disposition des souscripteurs, pour la somme de 10 francs, cette très jolie médaille due au talent de Godefroid Devreese, qui est passé maître en cet art. L'artiste y a fait revivre la physionomie sympathique du jeune écrivain. L'œuvre constitue un précieux souvenir que voudront posséder tous ceux qui vouent à Waller le culte que l'on doit à cet éveillé d'enthousiasme littéraire.

Les adhésions peuvent être adressées à M. Léopold Rosy, directeur du *Thyrse*, secrétaire du comité Waller, 150 rue de Bruxelles, à Uccle.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Deutsches Theater.

J'ai vu dans le *Faust*, de Goethe, la troupe allemande de M. Max Reinhardt et je reconnais qu'elle fait sur moi une impression profonde : une impression du même genre, d'ailleurs, que celle que l'on éprouve en parcourant, pour la première fois, la section allemande à l'Exposition. Tout y choque l'œil, le goût, les habitudes d'un latin ; mais la puissance volontaire de l'ensemble, l'effort de création sont tels que la gêne du début ne tarde guère à se résoudre en une admiration étonnée. Lors de mes premières visites, j'étais révolté par certaines formes, par certaines couleurs crues, par l'aspect crépusculaire de certains tableaux. A présent, chaque fois que j'y retourne, je sens diminuer mes répugnances. Je m'accoutume, je comprends mieux, je me rends mieux compte de la nécessité de tout ce que j'ai là sous les yeux. Après

avoir vu *Faust* et admiré les cent et un tableaux que les acteurs, très habilement, reconstituent, tout en jouant, sur la scène, il me semble que je me suis encore rapproché de la mentalité allemande et que je commence à bien saisir ce mélange bizarre de brutalité et de douceur, de grossièreté et d'idéalisme, de sensibilité effrénée et de sentimentalisme éthéré.

Dans le *Faust*, de Goethe, Margarethe, n'est-ce point la pureté de l'âme allemande, et Mephistopheles, n'est-ce point son obscénité basse et triviale? Les acteurs chargés d'interpréter ces grands rôles s'opposaient en tout cas l'un à l'autre avec la violence d'une antithèse formidable. A de certains endroits de la pièce, Marguerite, les bras serrés contre elle, se dressait devant le démon rouge comme la statue vivante de la pureté menacée; et celui-ci, les yeux bridés, la langue pointant entre les lèvres, incarnait la luxure avec le réalisme d'un personnage de petit maître flamand. Pendant la scène du jardin, tout le théâtre est plongé dans une lueur verdâtre où la chair prend ces tons crépusculaires qui nous surprennent dans certains tableaux allemands. En ce moment, tout à coup, on éprouve cette sensation que l'on a compris le goût germanique, et qu'il correspond, ce goût, à des nécessités de race remontant jusqu'aux âges des forêts. La joie n'est pas née encore sur cette terre si longtemps demeurée barbare, mais une puissance de vie extraordinaire y porte tous les sentiments à un paroxysme inconnu ailleurs. Et c'est bien là l'impression générale que donne le jeu ardent, passionné, saccadé, si intensément expressif des acteurs de M. Max Reinhardt. Évidemment, on ne voudrait pas que les nôtres jouassent de la sorte, mais on est très heureux d'avoir pu s'initier à cette manière un peu primitive (mais primitive à force de raffinement), qui renouvelle pour nous le sens des chefs-d'œuvre.

G. R.

NÉCROLOGIE

Louis-Welden Hawkins.

Le peintre L.-W. Hawkins, né à Stuttgart de parents anglais, et naturalisé français, est mort à Paris la semaine dernière.

Sociétaire de la Société nationale des Beaux-Arts, il exposait régulièrement aux Salons de cette société. Il y est représenté, cette année, par une *Liseuse*, par des études d'hortensias et d'ombelles jaunes, par un paysage : *Roche au Soleil couchant*, etc. Il prit part à l'une des premières expositions de la *Libre Esthétique*.

Jean-Baptiste Weckerlin.

L'auteur d'une foule de romances jadis en vogue, aujourd'hui délaissées, J.-B. Weckerlin, qui succéda en 1876 à Félicien David comme bibliothécaire en chef du Conservatoire de Paris, vient de mourir dans sa quatre-vingt neuvième année à Guebwiller (Haut-Rhin), son pays natal, où il s'était retiré il y a environ trois ans.

Weckerlin avait surtout trouvé sa voie dans les recherches relatives à la musique du passé. Il prit à tâche de faire goûter au public, par des arrangements et des harmonisations destinées à les mettre à la portée du profane, des productions des siècles antérieurs, et ses trois volumes d'*Echos du passé* initièrent les amateurs au style de Lulli, de Rameau et des autres maîtres de l'ancienne école française. Il s'intéressa aussi à la chanson populaire et, à la suite du décret de 1851 qui prescrivit la recherche de ces chansons à travers les provinces de France, il publia avec Champfleury un recueil de *Chants et chansons populaires des provinces de France* qui intéressa fort le public de son temps.

Il composa aussi un assez grand nombre d'ouvrages lyriques. Deux d'entre eux, *l'Organiste* (1853) et *Après Fontenoy* (1877), l'un et l'autre en un acte, furent représentés au Théâtre lyrique. Il écrivit en outre *le Marché aux fées* (trois actes) et *le Sicilien*, plusieurs petites pièces à deux et à trois personnages : *les Revenants bretons*, *Monsieur Favart*, *Tout est bien qui finit bien*, *la Laitière de Trianon*, deux opéras en dialecte alsacien représentés

à Colmar : *les Trois noces dans la Vallée des Balais* et *la Vendange ensorcelée*, de nombreux chœurs avec accompagnement d'orchestre : *Roland*, *les Poèmes de la Mer*, *l'Inde*, *le Juif errant*, etc.

PETITE CHRONIQUE

Le monument élevé à la mémoire de Julien Dillens au cimetière communal de Saint-Gilles, à Uccle-Calevoet, aura lieu aujourd'hui, dimanche, à dix heures et demie du matin.

Le deuxième grand concert de l'Exposition universelle aura lieu dimanche prochain, à 2 h. 1/2, dans la salle des fêtes. Il sera donné par l'orchestre des Concerts populaires sous la direction de M. Sylvain Dupuis et consacré à l'audition de *Franciscus*, oratorio pour soli, chœurs et orchestre, de M. Edgard Tinel.

Semaine des adieux au théâtre de la Monnaie : adieux malheureusement définitifs pour l'artiste la plus parfaite et la plus aimée, M^{me} Claire Croiza, qui quitte, malgré les instances de la direction, la scène qu'elle a, depuis quatorze ans, animée de sa voix généreuse et de son art pathétique. Elle fut Dalila, Charlotte, Casandre, Orphée, Léonore, Iphigénie, Dorise, Clytemnestre, et chacun de ces rôles si divers trouva en elle l'interprète la plus émouvante; elle créa de telle façon le personnage symbolique d'Eros que son souvenir ne peut désormais plus être séparé du poétique et délicieux conte lyrique de M. de Bréville.

Pour la remercier des joies esthétiques qu'elle leur dispensa avec prodigalité, de nombreux abonnés et habitués du théâtre organisent en l'honneur de M^{me} Croiza une manifestation de sympathie et d'admiration qui rendra particulièrement touchante la représentation dans laquelle elle fera ses adieux au public.

Au théâtre du Parc, samedi prochain, première représentation du Théâtre Français à Bruxelles : *Adrienne Lecouvreur*, comédie en cinq actes de Scribe et Legouvé, interprétée par MM. de Féraudy, Dehelly, Delaunay, Fenoux, etc., et M^{mes} Bartet, Cécile Sorel, Cénat, Clary, Maille, etc.

Les manuscrits musicaux de Peter Benoit, les copies et le matériel d'orchestre nécessaires à l'exécution de ses œuvres étaient restés jusqu'ici en possession de la légataire du maître anversois. Désireux de garantir ces précieux documents contre toutes causes de perte ou de destruction, le Benoit Fonds a déterminé l'Administration communale d'Anvers à les acquérir pour un prix global de cent mille francs, à répartir en dix annuités.

Le Benoit Fonds s'est engagé à éditer toutes les œuvres du compositeur dans un délai de dix ans. Il aura le droit, à partir du 1^{er} janvier prochain, de prendre des copies des manuscrits afin d'assurer la fidélité de cette importante publication.

C'est le dimanche 26 juin, à 11 heures, que s'ouvrira à Bruxelles, au Palais des Académies, le premier Congrès international de Numismatique et de l'Art de la Médaille contemporaine. Un banquet réunira, à une heure, à la Taverne Royale, les membres du Congrès, qui seront reçus le soir, à 9 heures, à l'Hôtel de Ville par le bourgmestre et les échevins. Le programme des quatre journées de réunion se composera, outre les séances de travail, de visites à l'Exposition universelle (stand de l'Administration des Monnaies), à l'Exposition des Beaux-Arts (Salon international de la Médaille, à la section numismatique de l'Exposition d'Art belge au XVII^e siècle), aux Ateliers et au Musée de la Monnaie de Bruxelles, au Cabinet royal des Médailles, etc.

Adresser les adhésions à M. A. Michaux, trésorier, rue Hôtel-des-Monnaies, 67, Bruxelles.

On nous prie d'annoncer que M. René Devleeschouwer, organisateur de Concerts, a transféré son domicile de la rue des Eburons 30, à Bruxelles, au n^o 44 de la même rue.

Le festival rhénan annuel aura lieu à Cologne les 18, 19 et 20 juin. On y exécutera la *Missa solennis* de Beethoven, le *Magnificat* de Bach, l'ouverture de *Genève* de Schumann, la deuxième symphonie de Brahms, le *Hochzeitslied* de Schillings (première audition), et le *Te Deum* de Bruckner. Les solistes engagés sont MM. F. Senius, ténor, F. Kreisler, violoniste, et W. Backhaus, pianiste.

De Paris :

A l'exposition des œuvres de Manet actuellement ouverte à la Galerie Bernheim succédera, du 20 juin au 9 juillet, un ensemble de maquettes de théâtres et de tableaux exécutés par des artistes russes, — exposition toute d'actualité au moment où la troupe de ballet des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg et de Moscou attire tout Paris à l'Opéra.

L'exposition sera d'autant plus intéressante que sous l'inspiration de M. Gordon Craig des réformes importantes ont été opérées, en ces dernières années, sur les scènes russes, dans l'art du décor et de la mise en scène, auquel se consacrent des peintres renommés tels que MM. L. Bakst, A. Benois, etc.

Parmi les nouveautés inscrites au programme de l'Opéra-Comique figurent *Bérénice*, drame lyrique en trois actes de M. Albéric Magnard et *L'Heure espagnole* de MM. Maurice Ravel et Franc-Nohain. Ce dernier ouvrage devait passer déjà, on le sait, au cours de la saison passée.

Si M. Debussy termine à temps les deux partitions auxquelles il travaille en ce moment, l'Opéra-Comique en aura la primeur l'hiver prochain. Ces deux œuvres sont, — nous l'avons annoncé déjà, *le Diable dans le beffroi* et *la Chute de la maison Usher*, l'une et l'autre d'après Edgar Poe.

Les peintures décoratives exécutées par M. Albert Besnard pour orner la coupole du Petit Palais des Champs-Élysées ont été inaugurées la semaine dernière. Elles représentent, en quatre écoinçons, la *Pensée*, la *Matière*, la *Plastique*, la *Mystique*, c'est-à-dire, dans l'intention de l'artiste, « les états de la pensée humaine et les forces de la nature, source de l'art ».

A propos de M. Besnard, annonçons que le peintre a été chargé par le Gouvernement hollandais de décorer la grande salle du Palais de la Paix à La Haye.

Racine aura enfin son monument à Paris, et vraiment ce ne sera pas trop tôt. Alors que le moindre Armand Silvestre a été statufié, qu'un mémorial fraîchement inauguré célèbre François Coppée, qu'Eugène Manuel lui-même, en marbre, sourit aux promeneurs de l'avenue Henri-Martin, le poète illustre qui incarne le plus pur génie de la France attend son tour depuis 1699 !

Sur l'initiative d'un groupe de littérateurs et d'artistes, un comité a été constitué pour réparer cet invraisemblable oubli. Ce comité a pour présidents d'honneur MM. Léon Dierx et Jean Richepin, pour président M. Jean Aicard, pour vice-présidents M^{me} Sarah Bernhardt et M. Albert Lambert père.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Un monument sera élevé l'an prochain à Boulogne-sur-Mer à la mémoire des frères Coquelin. L'auteur, le sculpteur Auguste Maillard, en a présenté lundi dernier la maquette aux membres du Comité, qui l'ont approuvée sans réserves. Au pied d'un socle que surmonte le buste de Molière. Coquelin aîné, le visage rieur, l'expression malicieuse, déclame des vers qu'écoute attentivement, les bras croisés, dans son attitude familière, Coquelin cadet. Sur le piédestal, cette simple inscription : « Aux frères Coquelin, de la Comédie-Française. »

La collection de M. Goerg, vendue dernièrement à l'hôtel Drouot, a produit un total de 415.160 francs pour l'ensemble des 131 tableaux, pastels et dessins dont elle se composait.

Voici quels ont été les prix principaux : Besnard, *Femme aux ailettes*, 6,800 ; *Femme se coiffant* (pastel), 5,000 ; la *Main levée* (pastel), 5,100 ; Cazin, *Chaumière et Moulin*, 5,200 ; Corot, le *Chemin des Vaches*, 12,500 ; Dagnan Bouveret, *Femme en blanc*, 29,000 ; Daumier, *Don Quichotte*, 8,100 ; Jules Dupré, *Ferme à Cayeux*, 12,100 ; Fernin-Latour, la *Danse des Nymphes*, 20,100 ; Henner, *Nymphe et Fabiola*, 6,200 et 6,600 ; Ch. Jacque, *Moutons buvant, la nuit*, 5,600 ; Jongkind, *Canal d'Overchie*, 9,000 ; Lhermitte, *Dans les champs*, 31,100 ; Cl. Monet, *Pommiers en fleurs*, 10,500 ; Renoir, *Au Café*, 10,200 ; T. cybet, *Reître*, 5,050 ; Simon, *Cabaret breton*, 9,200 ; Ziem, *Bateaux pêcheurs et Canal à Venise*, 10,000 et 5,350 ; les *Pêcheurs et Eglise à Venise*, 18,000 et 10,000.

Le programme des spectacles du Théâtre Antique d'Orange vient d'être arrêté. Les représentations auront lieu avec le concours des artistes de la Comédie-Française les 6, 7 et 8 août. On jouera le 6 août le *Cid* ; le 7, *Alkestis*, tragédie en 4 actes de M. Georges Rivollet, et *Liguria*, tragédie antique inédite en un acte de M. Alexis Mouzin ; le 8, *Hamlet*.

M. Boucher, ancien sociétaire de la Comédie-Française, a été chargé de diriger les répétitions.

Un comité d'initiative a été fondé à Genève pour élever un monument à la grande tragédienne Rachel. Rachel, de son vrai nom Elisa Rachel Félix, était originaire de Mumpf, en Argovie.

Une grande dame espagnole, veuve de M. Iturbe a fait au musée du Prado le don d'une salle spéciale, dont elle a organisé l'arrangement, pour y installer en pleine valeur les toiles de Murillo que possède le musée.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales
de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre,
préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres
200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen »,
numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de I à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France, 20 francs; Étranger, 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire,
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS. 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en
fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et
Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Un beau livre de critique d'art : « *Louis Legrand* », par *Camille Mauclair* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art décoratif moderne en Belgique : *A propos de l'Exposition de Bruxelles* (GEORGES HOBÉ). — Quatre paysagistes (FRANZ HELLENS). — A l'Université nouvelle : *La Conférence de M. Quittard* : « *La musique vocale-instrumentale au XV^e siècle* » (CH. V.). — Concours du Conservatoire. — Notes de musique : *Audition des élèves de M. Von Zur Mühlen* (CH. V.). — Le Théâtre à Paris : *La Damnation de Faust* (M.-D. CALVOCORESSI). — Petite chronique.

Un beau livre de critique d'art.

« *Louis Legrand* », par *Camille Mauclair*.

On avait beaucoup écrit sur Louis Legrand, mais, sauf un livre de M. Ramiro paru en 1896, jamais autre chose que des articles de journaux. Et vraiment l'art de Legrand méritait mieux.

M. Gustave Pellet, l'éditeur et l'ami de Legrand, a eu l'idée de demander à M. Camille Mauclair une longue et sérieuse étude (1). Il ne pouvait s'adresser à un meilleur critique. Car M. Camille Mauclair est certainement le premier critique d'art d'aujourd'hui. Il y en a de plus illustres, parce ce qu'ils sont plus vieux, ou plus en vue par leur situation officielle qui leur permet de caser aisément des livres illustrés mais sans idées générales ni style. Il y en a de plus populaires dans tel ou tel milieu parce que, malins, ils se sont faits les porte-paroles d'une coterie dont ils devinaient la puissance

(1) CAMILLE MAUCLAIR : *Louis Legrand, peintre et graveur* (22 planches hors-texte et 150 reproductions). Paris, Floury et Pellet.

future. Mais aucun d'eux ne possède son ampleur, son autorité tranquille, son étonnante faculté d'analogie.

Il a des goûts, certes; il ne les cache pas. Mais il ne les avoue que comme tels, et il les subordonne entièrement, lorsqu'il critique, au principe des ensembles.

De par la constitution même de son esprit, il lui est impossible d'envisager une chose, un être, un objet quelconque de la connaissance autrement que dans ses rapports avec tout ce qui l'entoure, et cela suivant des cercles de plus en plus vastes. Procédé opposé à celui des critiques habituels, dont l'attention embrasse un objet donné, et de plus en plus étroitement, mais seul, et de plus en plus ainsi, privé de ses explications vraies. Lui, au contraire, lorsque son attention fonctionne, ses premières démarches reconnaissent l'objet et le situent pour ainsi dire au milieu de tous ceux du même ordre. Cette opération a lieu d'abord sur un espace restreint, si je puis dire. Puis les lignes qui relient l'objet primordial à toutes les analogies deviennent de plus en plus audacieuses et bientôt il se trouve serré, impliqué dans un véritable réseau d'idées générales où il n'apparaît plus que comme une de leurs particularités, une de leurs preuves.

Ce système serait mauvais s'il était *a priori*, c'est-à-dire si le critique n'avait en vue que la démonstration par un exemple (un homme, une œuvre) de quelques principes, de quelques généralités. Alors, au cours de son étude, il altérerait un à un tous les caractères rencontrés par sa recherche en vue de la conclusion. Mais M. Camille Mauclair ne découvre ses généralités que par l'étude très attentive de son sujet.

Elles lui sont imposées. Devenues donc nécessaires, elles justifient le point d'appui qu'il y trouve ensuite pour de nouvelles et plus pénétrantes recherches. Et ainsi de suite. Le va et vient entre le général et le particulier, le concret et l'abstrait ne cesse pas. Et chaque oscillation nouvelle rend les conclusions plus étendues et, parallèlement, les découvertes plus profondes.

Ce n'est pas un procédé, c'est un fonctionnement de l'esprit, un style. A toute œuvre un peu importante qu'il entreprend, M. Maclair applique ce style. Il l'a appliqué à son étude sur Louis Legrand, qui est parfaite. Il lui fallait respecter des cadres, suivre fidèlement les nécessités imposées par le genre que constitue l'étude biographique. Il s'y est plié aisément. Chaque chapitre envisage une partie de l'œuvre de Legrand, de cette œuvre déconcertante qui passe, sans raison apparente, de la grivoiserie au mysticisme et de là à la luxure, puis au naturisme, puis au fantastique, enfin à la psychologie pure. Au lieu d'être gêné de cette diversité, l'auteur au contraire y trouve une nouvelle aide. L'étude de chaque chapitre l'amène à une conclusion qui, jointe à une conclusion précédente, corrige ou renforce celle-ci et devient ainsi une conclusion plus générale. A chaque période la figure mentale de l'artiste se précise et se complète. Les contradictions primitives en s'effaçant démasquent la conciliation profonde qu'elles cachaient. Et nous sommes, vers la fin, en possession de cette chose admirable : comprendre.

Pas un instant l'auteur ne nous a lâchés. Nous avons suivi avec lui des voies de plus en plus larges dans un passage de plus en plus clair. Et lorsqu'il nous quitte, nous connaissons Louis Legrand d'une façon absolue, mieux certes que le graveur ne se connaissait avant d'avoir été ainsi saisi, confronté à ses intentions les plus profondes, à l'instinct de sa race, à ses plus inconscientes intuitions.

Plus que le soin avec lequel il est édité, plus que la vue de ses images, reproductions d'une fidélité parfaite, plus même que le style, admirablement clair, souple, vivant, de l'auteur, c'est cela, je crois, qui m'a donné la plus haute joie.

A y réfléchir, c'est étonnant ce qu'un tel travail représente de méditation, de comparaisons rejetées ou acceptées, de jugements éprouvés ou déniés, de pénétration psychologique et de goût artiste, et de sens philosophique.

Est-ce à dire que M. Camille Maclair envisage Louis Legrand comme un simple prétexte à digressions psychologiques ou métaphysiques sur l'art, la nature, la luxure et la simplicité? Nullement, il ne perd jamais de vue l'œuvre qui lui est proposée, il y revient sans cesse soit par les nécessités biographiques de l'essai, soit pour examiner une estampe ou pour toute autre cause, mais ni ces examens de détail ne lui font oublier

son souci des ensembles, ni ses aphorismes ne lui font perdre pied sur le réel. Legrand lui sert certes à mieux comprendre les principes esthétiques où doit se référer toute critique sérieuse, mais à leur tour ces principes servent à mieux examiner l'œuvre de Legrand.

Je ne nie pas qu'il y ait eu, au cours de cette double démarche, des hésitations, des craintes, des jugements sommaires. Le travail qui les a fait disparaître a-t-il été un griffonnage sur le papier ou une simple et rapide opération mentale? J'inclinerais plutôt pour cette seconde hypothèse, car sinon le mouvement large et aisé qui emporte l'ouvrage apparaîtrait-il rompu par endroits. Mais peu importe. L'essentiel, c'est que tout en étant une excellente œuvre de vulgarisation, *Louis Legrand* soit autre chose et mieux. La lecture seule, d'ailleurs, et assez attentive, peut donner une idée de l'importance et du nombre des matériaux intellectuels employés pour cette opération, mais surtout de leur agencement, qui satisfait à la fois la subtilité de l'esthète et la rigueur du dialecticien.

Rien que ce qu'il trouve, en passant, ferait une petite anthologie. Il y a dans ce livre un morceau sur la fille et son rôle social qui est d'un moraliste supérieur. Il y a des vues sur le portrait, sur l'impersonnalité de l'art, sur le primitivisme, sur la luxure, sur la valeur et le rôle du travail qui sont de toute justesse et de forme admirable. Mais, je le répète, ce sont surtout les ensembles qui valent, les perspectives, le plan. Ces morceaux ne sont pas des digressions brillantes, ils viennent à leur place et à leur moment, ajoutent un trait à la figure que le livre établit, un argument à l'ensemble logique qu'il constitue. Ils n'arrivent pas, gratuits et gracieux, pour faire valoir les mérites d'une écriture de virtuose ou l'ingéniosité d'un point de vue paradoxal. Ils sont subordonnés, disciplinés. Ils participent à la vie organique d'un tout.

C'est pour cela que, malgré la tentation que j'en ai, je n'en citerai pas. Ils plairaient, brillants, riches d'images, subtils et justes de pensée, mais il leur manquerait l'essentiel, c'est-à-dire les prolongements qui les relient à tout le reste de l'ouvrage, souvent par une simple allusion, par moins encore. On les jugerait comme des détails, et ce ne sont pas des détails. J'y renvoie le lecteur : il verra s'il est possible de les séparer de ce qui précède ou de ce qui suit.

Tel qu'il est, pénétrant, complet, écrit avec maîtrise, ce livre apparaît au milieu de la production hâtive et vague de la bibliographie contemporaine comme une œuvre de haute critique. On ne saurait mieux épuiser toutes les pensées que peut susciter dans un esprit la vue des œuvres de Louis Legrand. Elles y sont toutes, mais sans confusion, à leur heure, dans leur ordre, et harmonieusement accordées.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'Art décoratif moderne en Belgique.

A propos de l'Exposition de Bruxelles.

M. Georges Hlobé, qui est, on le sait, l'un des promoteurs de la rénovation esthétique dans l'ameublement, la décoration et l'architecture, nous adresse au sujet de l'Exposition universelle un article qui trouvera parmi nos lecteurs un écho sympathique. Le reproche qu'il fait au gouvernement et aux organisateurs de la Section belge d'avoir totalement exclu de celle-ci toute manifestation de l'art décoratif nouveau n'est malheureusement que trop justifié. Déjà nous avons protesté contre les pastiches, reconstitutions et réminiscences architecturales qui encombrèrent l'Exposition. Il est incompréhensible et déplorable que les tendances modernes de l'art belge, dont l'influence s'est exercée sur toutes les nations, n'y soient même pas représentées :

Une des choses qu'il faut admirer le plus à l'Exposition de Bruxelles, c'est la tenue du compartiment allemand et sa parfaite homogénéité.

Avec une ponctualité militaire, seule de toutes les nations concurrentes, l'Allemagne fut prête le jour de l'ouverture officielle. On sent chez elle la volonté d'étonner le monde et de se hausser au-dessus des autres pays. Après s'être organisés industriellement, les Allemands ont compris la nécessité de donner à leurs multiples productions une forme d'art. On peut ne pas toujours goûter celle-ci, mais il convient de reconnaître qu'elle est souvent intéressante et quelquefois séduisante.

Si chacun de nous emporte de ses visites à la section allemande une impression différente, tous nous proclamons le grand mérite des efforts qu'elle atteste. Et certes le gouvernement impérial a-t-il droit à nos félicitations pour avoir compris son devoir en encourageant toutes les manifestations de l'art moderne. Né après celui des Anglais et le nôtre, plus expressif que le premier, celui-ci s'est rapidement développé grâce à l'initiative prise par les pouvoirs publics en appelant à leur aide des artistes étrangers pour former des écoles d'art dans les principales villes de l'empire.

Un des nôtres, H. Vandevelde, qui fut avec V. Horta, P. Hankar, etc., l'un des premiers artisans de la renaissance esthétique, y jouit depuis longtemps d'une grande considération et d'une situation en vue. Actuellement on ne compte plus le nombre des professeurs qui enseignent cet art moderne si dédaigné chez nous et si en honneur parmi les Allemands.

Ces derniers ne comprennent pas, — et comment leur donner tort? — qu'on puisse construire autrement que sous une forme moderne une habitation destinée à réunir tout le confort et l'hygiène auxquels nous ont amenés nos recherches et nos découvertes continuelles. Leurs bâtiments publics, gares, écoles, musées, hôtels de ville, etc., sont conçus dans ce style naissant, pas toujours pondéré, c'est entendu, mais où prédomine la préoccupation d'allier l'art à la logique; j'entends parler des belles productions, et non des mille et une créations banales ou laides qui ont fait le plus grand tort à l'esthétique nouvelle.

C'est grâce à l'appui gouvernemental que les Allemands ont pu mettre sous nos yeux une exposition qui impose le respect, si pas toujours l'admiration. Nous aussi, nous eussions pu montrer au public, dans notre pays cette fois, des choses bien intéressantes nées de l'évolution de l'art décoratif moderne. Hélas! cette section n'existe même pas! Malgré la ténacité de notre ami et porte-drapeau, M. Fierens-Gevaert, nous n'avons pu obtenir

le moindre emplacement gratuit pour y exposer collectivement nos récentes créations.

A Turin en 1902, à Milan en 1906, nous avons remporté deux éclatantes victoires. En a-t-on perdu le souvenir? Sans fausse modestie, nous sommes en droit de revendiquer la grande part du succès de la Belgique à cette dernière exposition, triomphe d'autant plus significatif que nous y étions jugés par les artistes étrangers. Ceux-ci, à plusieurs reprises, manifestèrent leur admiration pour la belle tenue et le souci d'art de nos productions. Nos collègues étrangers, mieux placés que nous pour nous juger, déclarèrent publiquement que nous étions à la tête du mouvement d'art moderne.

Notre jeune et sympathique commissaire général à Milan, le comte Adrien Van der Burch, fort prévenu au début contre ces tendances, fut vite converti (du moins il nous le déclara) soit par l'impression qu'il recueillit de notre exposition collective, admirablement présentée grâce à M. Fierens qui en fut l'âme, soit par l'effet qu'elle produisit dans les milieux artistes italiens et autres et qui lui fut rapporté directement.

Cette section d'art moderne valut du reste à notre commissaire général un petit succès lors de la réunion à Milan des membres du Jury international appelés par les Italiens à prononcer leur sentence. Ce fut notre section qui obtint le plus grand nombre de distinctions (pas de décorations, bien entendu : elles allèrent aux exposants industriels ayant des attaches ou des influences dont nous ne disposions pas et dont éventuellement nous ne nous serions pas servis).

Dans les discours qu'il prononça aux banquets, notre commissaire général se glorifia d'être notre représentant et nous fit des promesses dont nos oreilles ont conservé l'écho en nous donnant rendez-vous à Bruxelles à l'exposition de 1910, où nous aurions l'occasion de nous produire. Ces belles promesses ont été oubliées, bien que notre ami M. Van der Burch se trouvât bien placé pour les réaliser. Je ne parle pas de l'organisation de la section d'art moderne, question dans laquelle il n'a peut-être pas pu intervenir, mais comment ne pas être surpris qu'aucun de nous, architectes ou décorateurs, n'ait été appelé à construire ou à décorer le moindre petit bâtiment officiel à l'Exposition de Bruxelles?

N'était-ce pas, ou jamais, le moment de permettre au public de juger nos œuvres? Je conçois que les pouvoirs publics se méfient un peu de l'ébullition de nos cerveaux et qu'ils ne nous confient pas l'élaboration des plans de bâtiments destinés à résister aux siècles (quoiqu'en Allemagne le gouvernement ait carrément pris position et secondé ouvertement l'art moderne, qui y règne en maître). Mais ici l'occasion était unique, car nos travaux eussent été destinés à une existence bien éphémère, et si le résultat était désastreux, le mal n'était pas irréparable comme c'est le cas pour tant de monuments qui déparent nos places publiques.

Les quelques artistes auxquels j'ai fait part de ces réflexions sont scandalisés, comme moi, de cet ostracisme. Sans vouloir critiquer ce qui a été fait, j'estime qu'une note d'art moderne dans l'exposition y eût ajouté un peu plus d'intérêt.

Je pourrais entrer dans des considérations d'ordre moral pour démontrer que le gouvernement et les amis que nous croyions avoir conquis, et à même de nous soutenir, auraient dû se souvenir de nous, tenir compte de nos efforts continuels et du souci incessant que nous avons de maintenir la réputation artistique de notre pays; mais je préfère laisser à d'autres, plus autorisés, le soin de les développer.

GEORGES HLOBÉ

QUATRE PAYSAGISTES

Il y a, à l'Exposition internationale des Beaux-Arts ouverte récemment au Cinquantenaire, trois grands paysages de A.-J. Heymans qui sont parmi les plus beaux que ce peintre ait produits. On peut y observer l'aboutissement magnifique d'une évolution entre toutes harmonieuse. Le talent de A.-J. Heymans ne passa pas par des phases bruyantes, ne franchit pas de tournants brusques et ne lança jamais de fulgurants éclairs. La véhémence lui est inconnue. C'est pourquoi la gloire n'alla pas à lui. Il est demeuré enveloppé d'une renommée un peu voilée, discrète, et qu'il ne chercha jamais à étendre autour de lui par des moyens étrangers à son art très méditatif. Et pourtant, parmi les paysagistes belges, et parmi tous ceux d'aujourd'hui, je ne pense pas qu'il y en ait de plus profondément artiste, de plus merveilleusement doté.

L'art de A.-J. Heymans a évolué lentement, musicalement, vers la clarté. La nature est pour lui l'objet d'un rêve continu. Le peintre n'essaie pas d'en saisir le secret sans se plonger tout entier, corps et âme, dans l'atmosphère; il écoute chanter son âme en communion avec celle des choses, et sa peinture exprime le bien-être de vivre avec cette légère inquiétude sans souffrance qui donne les grandes joies et qui provoque les efforts heureux. De la mélancolie des soirs, où l'homme et la terre peu à peu s'absorbent l'un l'autre et se confondent dans le mystère de l'ombre, graduellement l'art de A.-J. Heymans se développe, passant de la nuit à l'aube et de l'aube au jour, d'une marche volontaire, mais avec mille nuances, et une si merveilleuse continuité d'inspiration qu'on ne s'aperçut pas tout de suite de l'évolution de sa pensée et de ses sentiments. Lorsqu'on regarde maintenant une de ses grandes toiles baignées de lumière et qu'on essaie de refaire le chemin du passé, tout naturellement l'on se reporte aux mélancoliques crépuscules que le peintre autrefois savait si admirablement faire chanter, mais on ne peut s'empêcher de penser à la lumière vibrante qui précède les soirs clairs, et que de cette lumière Heymans s'en était imprégné pour mieux exprimer l'harmonie déclinante du soir.

Aujourd'hui, le peintre du *Réveil de la Ferme*, plus jeune, plus vibrant que jamais, atteint à un de ces sommets de l'art où l'on respire véritablement l'haleine des dieux. Nul mieux que lui, chez nous, n'a pénétré les secrets de l'atmosphère, nul n'a saisi comme lui les nuances de la lumière à chaque heure du jour; nul non plus n'a la vision aussi large, embrassant avec une puissance vraiment prodigieuse des espaces illimités, fondant ciel et terre, donnant à tout ce que son pinceau touche la valeur de l'infini. L'esprit et le cœur, chez A.-J. Heymans, se fécondent l'un l'autre avec abondance.

Si Heymans produit des pages de grand style, bien qu'immédiatement inspirées par la nature, Claus au contraire s'en remet tout entier à la nature elle-même, avec toute la simplicité de son tempérament, lui demandant à la fois et les matériaux et l'exacte disposition de ses paysages. Rarement il compose; la mise en page est chez lui toute simple, résultat d'une vision nette des choses et qui ne s'écarte pas de la réalité objective. L'œil, avant tout frappé par la beauté d'un paysage, par la richesse de la lumière ou la fluidité d'une atmosphère, a vite fait d'enregistrer tous les éléments dont l'ensemble provoque la plus saine émotion: on s'aperçoit bien qu'avant de sentir le peintre s'est déjà parfaitement rendu compte du parti à tirer de ce qu'il voit. C'est ainsi qu'aucune hâte de transformer ne lui vient; il peint avec la volonté de parler un langage juste et clair, harmonieux et bien timbré, et il s'émeut en peignant, par le travail qui s'accomplit; il communique véritablement, par le travail, avec le paysage qui le sollicite. De là ce coloris qui vibre, cette fraîcheur dans les tons, cette santé d'expression qui élimine tout élément morbide, opère des miracles de plein air; de là cette poésie que le peintre répand sur ses toiles, tantôt dans l'enveloppement d'une fine brume, tantôt dans le scintillant soleil, tantôt dans la lumière baissante du crépuscule.

Il semble que pour Heymans et pour Claus la matière, bien qu'elle leur fournisse les plus grandes joies, ne soit pas l'ins-

piratrice unique. Courtens, au contraire, est le peintre attiré de la matière, il s'y complait, il la caresse, et l'on peut dire que son pinceau, docile aux ordres d'un œil avide de spectacles bien nourris, l'engraisse. Le contraste avec les deux peintres précédents est frappant. Lui non plus ne compose pas, ou fort peu, ses paysages, mais il dépasse cependant la réalité, par besoin de totale santé, d'exubérantes carnations, de sangs surrougis, de végétations surchargées. C'est un peintre porté aux efforts, ami de l'action, d'une véhémence de vision qui n'est pas sans lourdeur. Sa palette est richement fournie, mais il cherche moins à saisir les chatoyances de l'atmosphère qu'à donner aux êtres et aux choses des formes solides, bien bâties. Il ne chante que la matière, mais une matière, il est vrai, exaltée par la lumière abondante, et dont le coloris rutilant est une source continue de délectation pour les amateurs de truculents ragouts. Courtens n'est pas, cependant, un peintre brutal. S'il ignore les jeux délicats de la lumière autour des choses, et la bourdonnante poésie des rayons dansant dans l'atmosphère, il sait exprimer d'un pinceau puissant les forces vives de la nature, la tourmente de l'eau soulevée par le vent, la ruée de l'orage sur les arbres, la pesante torpeur des midis brûlés de soleil. Sa peinture n'évoque rien, elle exprime; elle ne s'attarde pas autour des choses, elle les poursuit, s'en empare, et n'a de repos qu'elle n'en ait nettement défini les limites matérielles, après quoi elle s'occupera de les parer de toutes les ressources de l'art le plus abondant. Courtens n'a pas été touché par le courant nouveau de l'impressionnisme. Il est demeuré farouchement ancré dans la traditionnelle manière de ses prédécesseurs.

A ce groupe de paysagistes éminents, et qui ont atteint la maîtrise dans des sens divers, il convient de joindre un autre peintre de paysages, un jeune dont l'œuvre est déjà considérable, qui me paraît appelé à inculquer au paysage belge une sensibilité nouvelle. Edmond Verstraeten, dont la grande exposition au Cercle artistique, en 1909, fut une révélation, procède à la fois de Heymans et de Claus. Il a la sensibilité aiguë du premier et la fraîche et radieuse vision du second. Il dépasse cependant l'un et l'autre dans l'expression de ces facultés. Sa langue picturale est claire et précise, mais elle éveille des échos sonores qui se répercutent dans le lointain et entretiennent dans chacune de ses toiles une atmosphère ourdie de mystère et de réalité. Rien n'est plus harmonieux que cette peinture faite de tons majeurs autour desquels s'entrecroise un concert de demi-teintes qui entraînent vers l'infini. Verstraeten aussi considère largement la nature, il sait en embrasser simultanément les aspects divers et les grouper avec une puissante intelligence de la vie. Enfin, s'il apporte dans ses toiles tous les trésors de son âme éveillée et attentive, il sait les répandre si bien parmi les choses que la nature elle-même en paraît imprégnée, sans qu'elle en perde rien de sa vitalité radieuse, détachée de toute contrainte qui tenterait de l'asservir aux règles d'une vision trop personnelle.

FRANZ HELLENS

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

La Conférence de M. Quittard. - La musique vocale-instrumentale au XV^e siècle.

M. Quittard a exposé ses idées sur cette matière délicate et sujette à controverses dans une étude très substantielle et bourrée de documents (*Chansons du XV^e siècle. — Essai de restitution, d'après les monuments, de l'accompagnement instrumental*) qui a paru dans le Bulletin français de la Société internationale de musique du 15 octobre 1908.

Dans la conférence qu'il a faite à l'Université nouvelle, il s'est contenté de reprendre la thèse qu'il avait exposée dans son article et de la développer en la mettant en rapport avec le très intéressant programme musical qui illustrait la séance.

Cette thèse réagit contre le préjugé suivant lequel les polyphonistes du XV^e siècle auraient écrit leurs œuvres uniquement pour les voix humaines, abstraction faite de toute intervention instru-

mentale. A l'heure qu'il est, ce préjugé tend de plus en plus à disparaître : les travaux de MM. Hugo Riemann et H. Quittard ont, en effet, démontré d'une façon qui paraît péremptoire que les instruments jouaient un rôle très considérable dans les chansons à trois voix des Dufay, des Binchois et des autres maîtres de l'époque : tantôt ils doubleraient les parties vocales, tantôt ils exécutaient seuls une ou deux voix, et, dans la plupart des cas, ils jouaient, sans que les voix humaines s'y mêlassent, les ritournelles par lesquelles débutaient ou se terminaient les morceaux, et les interludes qui séparaient les fragments périodiques des textes mis en musique.

Ajoutons que, comme les manuscrits ne donnent, en thèse générale, aucune indication concernant la nature des instruments que l'on utilisait dans les chansons du xv^e siècle, les reconstitutions qu'a tentées M. Quittard ont un caractère purement conjectural : elles visent avant tout à se rapprocher autant que possible de ce qui a dû se pratiquer à l'époque où ces œuvres furent écrites. Quoi qu'il en soit, les neuf morceaux qui furent exécutés à l'Université nouvelle offrirent au public, initié ou non, l'attrait non seulement de l'inédit mais encore de la beauté la plus raffinée et la plus précieuse.

Il ne s'agit point d'un art hermétique dont le charme fuyant et subtil ne peut être perçu que par l'intermédiaire d'« oreilles historiques », comme dirait M. Riemann, mais bien d'un art qui, pour être primitif, n'en est pas moins parfaitement accessible à notre sentiment moderne.

Certes, dans l'ensemble, ces chansons donnent, au premier abord, l'impression d'une certaine monotonie ; le plus souvent emprisonnées dans la forme trop stricte du rondeau, elles paraissent manquer de souplesse et de spontanéité ; d'autre part, presque toutes composées dans des modes qui se rapprochent plutôt du mineur que du majeur, elles dégagent un parfum de mélancolie qui semble, à la longue, un peu uniforme. Mais il faut en grande partie attribuer ces impressions à notre manque d'habitude, et se garder de trouver, en se plaçant à un point de vue trop subjectif, de la tristesse nostalgique là où règne en réalité une joie contenue, d'une expression tout intérieure. Le romantisme et la musique dramatique moderne nous ont trop accoutumés à une extériorisation outrancière des sentiments et nous ne savons peut-être plus goûter avec une compréhension suffisamment éclairée et impartiale, l'effusion purement intime et le lyrisme tranquille des musiciens de la fin du moyen âge.

Il faut dire enfin que les poèmes des chansons de Binchois, Dufay, etc. sont souvent assez insignifiants et que le vieux français parfois incompréhensible dans lequel ils sont écrits rend très difficile la détermination de la *Stimmung* et du mouvement et nuit ainsi à la spontanéité de l'interprétation. Il est pourtant des exceptions, et je connais peu de poèmes aussi directement accessibles et aussi poignants par leur sincérité que la romance *La belle se siet au pié de la tour*. Dufay y a adapté une musique puissamment originale et d'une expression pathétique d'autant plus intense qu'elle est plus contenue et plus concentrée.

Parmi les autres chansons de Dufay, quoi de plus suave et de plus tendre, dans son doux bercement amoureux, que *Le jour s'endort* ? Quoi de plus gracieusement naïf que *Pour l'amour de ma douce ayme* et de plus galamment tourné que le joyeux rondeau *Ce jour de l'an*, avec ses pimpantes imitations ?

De Binchois, le programme comportait la chanson *Amour merci*, doux cantique d'amour aux inflexions caressantes et pures. *Je demande ma bienvenue*, d'Acourt, chante aussi l'amour, mais dans un mode quasi populaire. *De tous bien pleine est ma maitresse*, de Hayne, a tout l'attrait d'une charmante aisance et d'une joyeuse fraîcheur. Dans *J'ayme bien celui qui s'en va*, de Pierre Fontaine, il y a une noble gravité qu'accroît l'intervention d'un trombone dans l'accompagnement ; et dans *Mon seul voloir*, de Césarès, le plus ancien parmi ces vieux maîtres, il y a une sérénité mélancolique d'un effet très prenant.

M^{me} Désiré Demest prêtait son concours à cette séance d'un intérêt exceptionnel, ainsi que deux jeunes chanteurs, MM. Bureau et Daman. La voix délicieuse, le style simple et dépourvu de toute affectation et l'expression si sincèrement émue de M^{me} Demest firent merveille dans les chansons de Dufay et de Binchois.

M. Bureau — dont le rôle était fort important — et M. Daman, mirent leurs jolies voix et leurs excellentes qualités de musiciens et d'interprètes au service des œuvres d'Acourt, Hayne, Fontaine, Césarès et Dufay. Un groupe d'instrumentistes excellents complétait l'ensemble et contribua à la réussite de cette belle séance (1).

CH. V.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Trombone (classe de M. SEHA). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M. Kerkhof ; 1^{er} prix avec distinction : M. Rowet ; 1^{er} prix : M. Thiels ; 2^e prix : MM. Leriche, Degrez et Moeyens.

Cor (classe de M. MAHY). — 2^e prix : MM. Destrebecq et Guillaume ; accessits : MM. Lechien et Faulx.

Trompette (classe de M. GOEYENS). — 1^{er} prix avec distinction : MM. Debruyne et De Gernier ; 2^e prix : M. Henssens ; accessit : M. Clément.

NOTES DE MUSIQUE

Audition des élèves de M. Von Zur Mühlen.

M. Von Zur Mühlen est uniquement un « formeur », un « développeur » de voix. Il ne s'occupe ni de la diction, ni de l'interprétation, ni du style : il spécialise autant qu'on peut spécialiser et il faut reconnaître que, dans cet ordre d'idées, il obtient des résultats fort intéressants.

Une audition de ses élèves, sans donner l'impression d'une série d'exercices de chant, montre toutefois que ses préoccupations vont avant tout à l'hygiène du mécanisme vocal et à l'émission du son suivant la loi du moindre effort. Peu importent les œuvres chantées ; celles-ci sont choisies sans aucun souci d'esthétique raffinée, parmi les morceaux de chant qui sont de nature, je ne dirai pas à faire valoir les voix, mais à leur donner l'occasion de vaincre sans peine les plus grandes difficultés.

Les vérités italiennes modernes — M. Puccini en tête — forment une partie importante de ce répertoire, et M. Lafitte, qui est devenu depuis quelque temps l'élève de M. Von Zur Mühlen, ne s'est pas fait faute d'exploiter cette mine aurifère en chantant des airs vibrants de *La Tosca*, de *La Bohème* et de *Pailleasse*. M^{me} Andriani, dont la voix s'est fort développée, a chanté avec élan la prière de *La Tosca*. L'exquise M^{me} Raymonde Delaunoy-Thomas, de passage à Bruxelles, s'est fait entendre dans deux des *Chansons de Bilitis*, qu'elle interpréta mieux que jamais. Qu'il serait beau de la voir en scène, où, parmi plus d'un rôle qui lui conviendrait, celui de Mélisande lui donnerait l'occasion d'une création pour laquelle elle semble faite !

D'autres élèves, moins expérimentés, prenaient part à cette audition : chez tous, la voix, bien posée, sort, s'amplifie et s'atténue sans effort. Chez quelques-uns, on perçoit encore trop nettement le souci matériel d'émettre le son selon la méthode enseignée, et la spontanéité de l'interprétation s'en ressent un peu ; mais il est certain que c'est là un stade intermédiaire appelé à être remplacé bientôt par l'aisance la plus complète. CH. V.

LE THÉÂTRE A PARIS

La Damnation de Faust d'HECTOR BERLIOZ, adaptation scénique de M. R. GUNSBURG (THÉÂTRE DE L'OPÉRA).

Je ne me propose point de rouvrir aujourd'hui le débat sur la transformation de l'œuvre de Berlioz en opéra : la cause fut plaidée il y a quelques années déjà, lorsqu'on représenta au

(1) Ce groupe était composé de MM. Danhieux, violoniste ; Van Neste et Samuel, violoncellistes ; Strauwen, flûtiste ; Merloo, harpiste ; Detiège, tromboniste et Ranieri, luthiste.

théâtre Sarah Bernhardt l'arrangement de M. Raoul Gunsbourg. Et je présume que si aujourd'hui MM. Messager et Broussan ont repris la *Damnation de Faust* sous cette forme, ce n'est point en vue d'un procès en revision, mais parce qu'ils estiment probable un gros et bon succès — en quoi ils peuvent fort bien ne pas se tromper.

L'introduction dudit arrangement au répertoire de l'Opéra vient à une heure où l'on juge Berlioz de façons fort diverses, contradictoires même. Depuis quelques années, un grelot a été attaché; l'on commence à ne plus subir aveuglément le romantique et tumultueux prestige du compositeur, établi avec le soin le plus roublard, et certains discutent, non sans âpreté, la valeur intrinsèque de sa musique. Est-ce, comme le voudrait M. Romain Rolland, une « campagne » menée par quelques jeunes téméraires, est-ce l'expression d'une manière de voir et de sentir qui, déconcertante par le seul fait d'être née brusquement durant le plein même de la popularité des œuvres de Berlioz, se confirmera et se généralisera par la suite? Je voudrais pouvoir décider la question, et n'y parviens guère : le recul manque. J'avais toujours été surpris des trésors d'indulgence qu'on a pour les défauts d'un Berlioz, cependant qu'on est d'habitude si sévère pour ceux d'un Liszt, tellement plus musicien, plus artiste et plus complet! Mais la question n'est pas là; Berlioz, s'il n'a pas toujours le sentiment de la musique, le vrai, a du moins, à un degré très aigu, celui du « théâtral » : d'où la facilité de mettre sa *Damnation* en opéra, ce qu'a très bien vu, en incomparable homme de théâtre, M. Raoul Gunsbourg.

M^{me} Grandjean, MM. Renaud, Franz, Cerdan, Gonguet, Revol, Varelly, Rey, Ezanno, Chappelon défendirent de leur mieux la pièce ainsi née, et M. Rabaud dirigea fort bien l'orchestre.

M.-D. CALVOCORESSI

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition d'Art ancien (*l'Art belge au XVII^e siècle*) a été inaugurée mardi dernier. Elle réunit dans un cadre harmonieux un ensemble considérable et fastueux de tableaux de Rubens, Van Dyck, Jordaens, Teniers, Adrien Brouwer, Snyders, Craesbeke, Coques, etc., empruntés aux musées et galeries particulières des deux mondes, des tapisseries de grand prix, des armures, des objets d'art de tout genre, parmi lesquels une collection de précieuses orfèvreries civiles et religieuses. Nul doute que cette exposition, dont l'honneur revient principalement au baron Kervyn de Lettenhove, à MM. Ch.-L. Cardon, Georges Hulín, Joseph Destrée, etc., ainsi qu'à l'architecte Flaneau, qui en composa avec goût le cadre ornemental, attire la grande foule au Palais du Cinquantenaire.

Pendant la durée de l'exposition, des concerts seront organisés par la Société internationale de musique (Section de Bruxelles). MM. A. Beon et E. Closson ont fait des recherches qui leur ont permis de dresser le programme d'une série d'auditions consacrées à la musique du XVII^e siècle et qui auront lieu régulièrement de quinze en quinze jours, les vendredis après-midi, à partir du 1^{er} juillet.

Voici le tarif fixé pour les entrées : cartes permanentes, valables pour les concerts et auditions musicales : 20 francs. Entrée : 3 francs de 9 heures à midi; 2 francs de midi à 6 heures. Le prix de 3 francs sera maintenu toute la journée le vendredi.

Les dimanches, de 9 heures à midi : 2 francs; de midi à 6 heures : 1 franc.

Les exposants du Salon international des Beaux Arts ont libre accès à l'Exposition d'Art ancien. En raison de l'intérêt exceptionnel que présente celle-ci, le Ministre des Sciences et des Arts pourrait peut-être étendre davantage les effets de cette libéralité en accordant la même faveur aux porteurs de la carte de circulation délivrée aux affiliés de la Fédération Professionnelle des Beaux-Arts. Celle-ci se compose, on le sait, des membres des principaux Cercles bruxellois. Il se peut qu'un certain nombre d'entre eux n'aient pas exposé cette année au Cinquantenaire, tout en comptant parmi les artistes en vue de notre école. La

délivrance des cartes de circulation étant soigneusement surveillée par le Comité de la Fédération et devant être revêtue de la photographie de son titulaire, aucun abus n'est à redouter.

L'Exposition rétrospective de la Figure et de l'Idée organisée par M. Jean Delville, et que nous avons annoncée, est ouverte depuis hier au Palais des Arts (ancien hôtel de Somzée). Y sont représentés : MM. F. Angel, A. Bourlard, A. Bastien, E. Broerman, H. Boulenger, E. Cluysenaer, G. Cailleau, A. Ciambellani, J. Colin, P. Colman, L. Delbeke, H. de Groux, I. De Rudder, M^{me} I. De Rudder, J. Delville, A. Desenfans, A. Danse, M^{me} J. Destrée, O. et J. Dierickx, P. Du Bois, J. de Bosschère, E. Fabry, A. Hennebicq, F. Knopff, A. Levêque, C. Lambert, A. Lacroix, M. Langaskens, M. Lefebvre, X. Mellery, E. Motte, Ch. Mertens, C. Montald, V. Rousseau, J. Stallaert, M. Smits, F. Van Holder, H. Van Perck, G. Van Strydonek, P. Vanden Broeck, Ph. Wolfers.

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Exposition universelle de Bruxelles (Salle des Fêtes), exécution de l'oratorio de M. E. Tinel *Franciscus* pour soli, chœurs et orchestre, sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M^{me} Croiza, de MM. Girod, Dna. Delaye, Weldon, des chœurs de la Monnaie et de l'orchestre des Concerts populaires.

Les représentations de la Comédie-Française annoncées au Théâtre du Parc sont ajournées au mois de septembre. M. Reding a repris *le Député de Bombignac*, de M. A. Bisson. Mercredi prochain, reprise de *Tête de Linotte*.

Les concours du Conservatoire de Bruxelles, qui ont commencé la semaine dernière, seront continués dans l'ordre suivant : demain, lundi, à 9 h. du matin, concours de contrebasse et d'alto; épreuves pour le prix Henri Van Cutsem; à 2 h. 1/2, concours de violoncelle. — Mercredi, à 9 h., musique de chambre et harpe chromatique; à 2 h. 1/2, piano (jeunes filles) et prix Laure Van Cutsem. — Lundi 27 et mardi 28, à 9 heures et à 2 h. 1/2, concours de violon. — Jeudi 30, à 2 h. 1/2, chant (jeunes gens). — Vendredi 1^{er} juillet, à 9 h. 1/2, chant (jeunes filles) et duos de chambre. — Samedi 9 juillet, à 9 h. 1/2, déclamation. — Jeudi 14 juillet, à 9 h. 1/2, diplôme de virtuosité (déclamation).

L'Oiseau bleu, la féerie de M. Maeterlinck qui fait tous les jours salle comble à Londres depuis six mois, sera représenté en décembre prochain au Deutsches Theater de Berlin.

M. Humperdinck, l'auteur de *Hänsel et Gretel*, achève en ce moment une partition de musique de scène pour cet ouvrage.

Le *Gil Blas* nous apporte sur les projets de M. Émile Verhaeren les nouvelles suivantes :

« Le poète belge, que l'on proposa l'an dernier pour le prix Nobel, compte publier l'an prochain un recueil de vers intitulé *Les Plaines*, qui sera le dernier de la série qu'il a consacrée à *Toute la Flandre*, série dans laquelle ont déjà paru *les Tendresses premières*, *la Guirlande des Dunes*, *les Héros* et *les Villes à pignons*.

M. Émile Verhaeren travaille également aux *Heures du Soir*, qui feront suite aux deux séries de poèmes déjà parues, *les Heures claires* et *les Heures d'après-midi*. Il prépare aussi un volume consacré aux usages et aux métiers champêtres.

Pendant ce temps, comme M. Verhaeren a peut-être plus de succès à l'étranger que chez nous, on monte *le Cloître* à Manchester. Il est vrai que *Hélène de Sparte*, du même auteur, après avoir été jouée en allemand au Deutsches Theater de Berlin, vient d'être acceptée par Antoine pour l'Odéon. »

De Londres :

La reprise de *Pelléas et Mélisande* vient d'obtenir à Covent Garden un éclatant succès. Le chef-d'œuvre de Debussy a reçu un accueil enthousiaste. Excellente interprétation sous la direction orchestrale du maestro Campanini.

De Paris :

Le peintre J.-M. Sert réunissait la semaine dernière ses amis pour leur présenter dans son atelier l'ensemble d'une décoration destinée à l'hôtel du marquis de Alella, à Barcelone, où elle sera placée prochainement. Ces peintures, d'une tonalité et d'un caractère différents de celles qu'exécuta l'artiste pour la cathédrale de Vich, célèbrent, en une suite d'épisodes qui réunissent de nombreuses figures, la puissance de l'amour. Encadrée d'architectures classiques, — palais, terrasses, colonnades, — la composition se déroule en groupes harmonieux d'une grande variété d'attitudes et qui allient la vérité à l'imagination.

M. Sert a résolu le problème difficile de donner l'illusion de l'espace tout en maintenant au décor l'aspect d'un revêtement mural. Mieux encore que ses œuvres précédentes, ces quatre panneaux, que compléteront un plafond dont l'artiste ne nous a présenté que l'esquisse, attestent un sens décoratif judicieux et logique.

A l'occasion de sa promotion au grade de Grand-Officier de la Légion d'honneur, Rodin fut fêté, mercredi dernier, en un banquet qui réunit au Restaurant de l'*Émitage*, au Bois de Boulogne, plus de trois cents convives. Successivement M. M. Gérald-Richard, directeur de *Paris-Journal*, qui organisa la fête, Albert Besnard, Tittoni, ambassadeur d'Italie, Jean Aicard, Edmond Picard et Charles Morice prononcèrent à la gloire du maître d'affectueuses et vibrantes allocutions auxquelles répondit Rodin; M. Silvain, de la Comédie-Française, récita des vers de M. Ernest Jaubert et un discours de M. Dujardin-Beaumetz clôtura la fête, qu'avaient animée des chœurs d'élèves du Conservatoire dirigés par M. Busser.

M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, vient de recevoir un drame lyrique en trois actes et quatre tableaux de M. J. Guy Ropartz intitulé *le Pays*. L'action, qui se déroule en Islande, a pour élément pathétique un conflit entre l'amour de la terre natale et l'amour... tout court.

On nous écrit de Chicago :

Une admirable exposition d'art français est en ce moment ouverte à l'Art Institute, ou Musée des Beaux-Arts, de Chicago. Elle est entièrement composée de peintures de la galerie de M^{me} Potter

Palmer. Elle comporte entre autres un Puvis de Chavannes de derrière les fagots, si on peut dire, des Monet de toute beauté, des Renoir, des Raffaelli, quantité de Cazin, des Besnard, un Delacroix, et elle donnera aux Américains une meilleure idée des maîtres de l'art français contemporain que leurs musées eux-mêmes, où pourtant l'école française occupe le premier rang. On nous assure que, contrairement à la coutume américaine, ces œuvres furent toutes choisies par celle qui les possède — et cela prouve que, richissime veuve d'un hôtelier et reine de la fashion à Londres comme à Chicago, cette M^{me} Potter Palmer est en même temps une femme de goût. Jusqu'ici les millionnaires de ses amis et les étrangers de marque, de passage dans la ville des stock-yards, avaient seuls été admis à contempler ces chefs-d'œuvre.

Sottisier.

Le *Journal de Mons* range le « Doudou » entre la *Walkyrie* et *Parsifal*, exactement comme l'illustre épique entre *Ysoldé* et *Tristan*.
Lu Chronique.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

LA SEMOIS

Album de 22 eaux-fortes originales de S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre, préface de M. H. CARTON DE WIART.

Dimensions des eaux-fortes avec marges : 40x58 centimètres. 200 exemplaires sur papier de Hollande « Van Gelder Zonen », numérotés de 1 à 200.

Prix en portefeuille : 75 FRANCS

50 exemplaires sur papier Impérial du Japon numérotés de 1 à L, signés par S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre et imprimés au nom du souscripteur.

Prix en portefeuille de plein parchemin : 200 FRANCS

Cet album est publié, sous déduction des frais d'établissement, au profit exclusif de l'Association pour l'amélioration des logements ouvriers, dont S. A. R. M^{me} la Comtesse de Flandre est Présidente d'honneur.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Vient de paraître chez M. J. HAMELLE, éditeur,

22, Boulevard Malesherbes, Paris.

MARCEL SAMUEL-ROUSSEAU — Noël Berrichon, suite pittoresque pour orchestre (ou Double Quintette). Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. Le recueil de cinq pièces, *prix net* : 6 francs.

FLORENT SCHMITT — Musiques Foraines, six morceaux pour piano à quatre mains (op. 22). Le recueil complet, *prix net* : 8 francs.

ANSELME VINÉE — Principes du système musical et de l'harmonie théorique et appliquée. — *Prix net* : 15 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904.

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Secrétaire : FRANCIS DE MORMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS

FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.

„ 500 „ 105 fr. „ 1000 „ 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Art décoratif moderne (OCTAVE MAUS). — A propos de l'Exposition d'Art ancien (L. MAETERLINCK) — Quelques romans : Paul Margueritte, Robert de Tréman, Willy, etc. (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Origines de la Musique de clavier (O. M.). — Exposition d'œuvres d'art anciennes et modernes provenant des collections liegeoises (GEORGES RITTER). — Concours du Conservatoire. — Chronique théâtrale (G. R.). — Accusés de réception. — Petite chronique.

L'Art décoratif moderne.

A son tour, dans *la Chronique*, M. Jean d'Ardenne rompt une lance en faveur de l'Art décoratif moderne et appuie les observations développées ici, la semaine dernière, par M. Georges Hobé. « J'ai cherché, dit-il, l'art moderne belge dans tous les coins du Solbosch — et mes recherches furent vaines. J'ai exploré les galeries, passé la revue des pavillons variés dont l'édification est due à notre activité nationale. Je n'ai rien trouvé qui méritât d'être signalé comme une manifestation dont notre pays pourrait se prévaloir, du mouvement d'art contemporain appliqué à la construction et à la décoration. Eus-je la berlue?... Ou ai-je mal cherché?... Certains recoins perdus où cette manifestation discrète a pu se dissimuler auraient-ils échappé à mon œil scrutateur?... »

— Hélas! non, mon cher ami, vous n'avez pas mal cherché. Nous avons, comme vous, parcouru les halles et pavillons de la section belge sans y découvrir une trace, si légère fût-elle, de l'effort accompli depuis vingt-

cinq ans en vue de créer dans l'architecture et dans l'ameublement un style neuf, approprié aux goûts et aux besoins d'aujourd'hui. C'est lamentable et humiliant.

Nous reconnaissons avec vous — et M. Georges Hobé en convint loyalement lui-même — que les manifestations de notre renaissance esthétique ne furent pas toujours heureuses : il y eut des tâtonnements, des maladresses, des erreurs que l'expérience corrigea peu à peu. Est-ce un motif pour les exclure, en bloc, d'un concours ouvert à toutes les activités nationales? Et qui oserait vous contredire lorsque vous écrivez avec votre habituelle netteté d'expression : « L'art moderne, de quelque façon qu'il se manifestât, heureuse ou malheureuse, avait toutes les raisons de figurer à notre Exposition. Sa place y était marquée d'avance, par le seul fait qu'il représente l'actualité, la vie, la recherche du nouveau. »

Il avait, en outre, à l'égard des nations étrangères, un « droit d'aïnesse » qui fut injustement méconnu. Nous rappelions dernièrement que la Belgique fut le berceau des innovations qu'adoptèrent successivement les pays voisins, où elles trouvèrent l'appui et les encouragements nécessaires à leur développement.

Avec une parfaite courtoisie, l'Allemagne, dont on cite avec raison la section d'art décoratif comme l'une des plus intéressantes de l'Exposition, vient de constater officiellement que c'est la Belgique qui fut, dans le domaine des industries artistiques, son inspiratrice et son guide.

Dans l'étude dont le Commissariat allemand fait précéder le catalogue des exposants formant le groupe

des Arts mineurs, notre rôle d'initiateurs est souligné de la façon la plus flatteuse : « Il convient, dit l'auteur de cette notice, qu'avant de parler de notre œuvre propre nous rappelions ce que les ouvriers d'art allemands doivent à leurs confrères belges. Nous ne pourrions ni ne voudrions passer sous silence que les principes de réformes qui ont été par la suite, pour notre industrie d'art, comme la parole de salut, ont pris, pour nous venir d'Angleterre, dans une proportion considérable, le chemin de la Belgique, et que, dans ce pays de réalités industrielles, ils ont été, pour notre profit, dégagés tout d'abord d'un romantisme de mauvais aloi. Il n'y a pas un ouvrier d'art allemand qui puisse visiter cette Exposition universelle sans se remémorer les noms autrefois si souvent prononcés des Lemmen, des Finch, des Serrurier-Bovy ou des Horta. Mais celui surtout à qui Bruxelles nous fait penser, nous autres Allemands, c'est ce Belge qui, depuis tantôt dix ans, a fait de l'Allemagne le théâtre de sa vie et de son activité, en qui notre industrie d'art a trouvé une direction éminente, une action encourageante autour de laquelle on a beaucoup lutté, un homme dont le travail a communiqué à l'évolution de l'art industriel allemand une énergie désormais indéniable : Henri Van de Velde.

» Un trait caractéristique de la situation, c'est que si cet artiste avait paru à son rang intellectuel parmi les exposants de Bruxelles, il se serait demandé avec embarras à quelle section il se rattacherait, de la belge ou de l'allemande. La Belgique l'a vu naître, elle l'a élevé, elle lui a donné la volonté révolutionnaire et aussi les traditions; l'Allemagne, elle, est devenue sa seconde patrie; elle lui a préparé un champ d'expérience, elle a éveillé un écho à ses idées, elle lui a assigné une place en vue parmi ses émules.

» Aussi le nom de cet artiste se dresse-t-il comme un monument de sympathie entre le genre allemand et le genre belge; l'œuvre de Van de Velde est pour nous symbolique, en ce sens que, comme toutes les manifestations les plus élevées du génie belge, elle présente à nos regards une synthèse de la manière germanique et de la romane. »

L'éloge est décisif, et nul de ceux qui furent mêlés à l'évolution de l'art contemporain n'en méconnaîtra la justesse. N'est-on pas en droit, dès lors, de s'indigner de l'ostracisme qui frappe tous les artistes à qui l'on doit la rénovation accomplie et qui, à Turin et à Milan notamment, ont valu à la Belgique ses plus glorieux trophées? Les avoir exclus de toute participation à l'Exposition, c'est à la fois une maladresse et une injustice, qu'accroissent la note du Catalogue allemand et le souci qu'ont eu les nations auxquelles ils ont ouvert les yeux de nous soumettre les résultats de cette initiation.

Ce n'est pas, en effet, l'Allemagne seule qui a installé un compartiment consacré à la renaissance du décor des habitations. La France montre, dans un harmonieux ensemble dû à l'initiative de l'Union des Arts décoratifs, quelques-unes des manifestations qui, en ces dernières années, révolutionnèrent l'ameublement, la céramique, le vitrail, la décoration murale, etc. La Hollande expose une série d'appartements composés dans le même esprit de réforme par les membres de la Société des Métiers et des Industries d'Art. De toutes parts s'affirme un effort collectif dont on ne peut nier l'intérêt et le mérite, en admettant même qu'on n'en approuve pas toutes les tendances et qu'on en conteste certaines expressions.

M. Jean d'Ardenne ne peut être suspecté de nourrir à l'égard de l'Esthétique moderne une tendresse excessive. Il a maintes fois confessé son antipathie pour les exagérations dans lesquelles, à ses débuts surtout, elle a versé en Belgique. Son intervention spontanée dans le débat n'en a que plus de poids. C'est une question de principe qu'il défend, au nom de l'équité, et l'on ne peut que se rallier à ses conclusions lorsque, déplorant l'absence de toute représentation des tendances décoratives modernes au Solbosch, il écrit : « Quelle qu'en soit la cause, le phénomène est là, — et il s'explique peu. Au milieu de l'ensemble, si justement admiré d'ailleurs, de la section belge de l'Exposition, l'art moderne n'a point trouvé sa place. Or, on avait toutes les raisons de s'attendre à l'y voir représenté brillamment, à l'heure où les autres nations offrent le spectacle d'efforts multiples et intéressants, auxquels s'associent les pouvoirs publics, vers la réalisation de formes appropriées aux mœurs et aux besoins actuels. »

OCTAVE MAUS

A propos de l'Exposition d'Art ancien.

J'ai dit trop souvent, ici même, avec une entière franchise, ce que je pense de l'organisation de nos musées, du placement qu'y reçoivent nos chefs-d'œuvre, des procédés empiriques de restauration employés en Belgique, etc. pour qu'on puisse m'accuser de courtoisie.

Cette fois il m'est agréable d'applaudir de tout cœur au succès de l'Exposition d'Art ancien qui vient de s'ouvrir à Bruxelles. L'honneur en revient surtout au ministre des Sciences et des Arts, qui a osé rompre résolument avec les anciens errements en essayant de présenter les œuvres d'une façon aussi nouvelle que pittoresque et rationnelle.

Dès l'entrée, les esprits les plus prévenus sont sous le charme. C'est bien le génie de Rubens qui règne dans le grand vestibule, entouré de colonnes et de portiques, orné de tapisseries remarquables exécutées d'après ses cartons. Son siècle, qui fut aussi celui de Jordaens, resplendit dans les autres salles du rez-de-chaussée, dans la cuisine somptueuse garnie de ses nombreux accessoires, dans la salle à manger où se célébrèrent

de joyeuses fêtes de Noël ou des Rois, dans le vaste salon, dans le boudoir musical, dans la chambre à coucher, qui, toutes, garnies de leur mobilier du temps, les murs ornés de tableaux suggestifs, évoquent le style et l'art créés par notre plus prestigieux coloriste flamand.

Les salles suivantes : celle de la Gravure et des Lettres, celle de l'Art religieux, celle des Seigneurs, celle des Paysanneries, celle du Paysage et de la marine, celle des Villes et des corporations, toutes portent également la griffe de Rubens et servent d'antichambres superbes et impressionnantes à l'exposition proprement dite des chefs-d'œuvre installés dans les galeries de l'étage.

En attendant une description de ces toiles, qu'il me soit permis de rendre hommage à tous ceux qui secondèrent cette manifestation grandiose de l'Art belge au XVII^e siècle. Au Roi et à la Reine, en premier lieu, ainsi qu'à la Comtesse de Flandre, à qui l'on doit les nombreuses démarches qui nous valurent la participation de la plupart des maisons royales étrangères. Puis à ces généraux habiles qui ne connaissent que des victoires, MM. le baron Kervyn de Lettenhove et Ch.-L. Cardon, et à la pléiade d'éléments plus jeunes : MM. Paul Lambotte, l'architecte Flaneau, Fierens-Gevaert, Jean De Mot, Emm. Descamps, etc., qui se dévouèrent avec la plus grande activité au succès de l'entreprise.

Espérons que la vue de cette belle sélection de chefs-d'œuvre de tous genres si bien présentés portera des fruits. Comme je le disais naguère, le temps n'est plus où l'on considérait les tableaux et les statues comme les seules œuvres d'art dignes de ce nom. Il est prouvé maintenant que de nombreux objets décoratifs, de simples ustensiles, lorsqu'ils ont été conçus et exécutés par de véritables artistes, — comme c'était généralement le cas pour nos maîtres artisans d'autrefois, — offrent non seulement une valeur documentaire indéniable, mais peuvent être considérés, au point de vue de l'art, comme de véritables chefs-d'œuvre.

Les plus beaux ouvrages de nos liçiers, de nos huchiers, de nos dinandiers, de nos orfèvres; ceux de nos artistes travaillant l'ivoire, l'étain et les autres métaux sont certes dignes de figurer à côté des productions de nos peintres et de nos sculpteurs les plus renommés. Et leur réunion dans nos musées dits des « Beaux-Arts » devrait constituer des ensembles émouvants, évoquant d'une façon presque complète la pensée artistique de nos pères aux principales époques de notre histoire (1).

Ajoutons, sans fausse modestie, que nous avons senti notre cœur de Belge singulièrement réjoui en constatant que cette thèse si rationnelle, que nous avons eu l'honneur de défendre pour la première fois en Belgique dans *L'Art moderne*, vient enfin de recevoir sa consécration définitive grâce à l'exemple donné par les organisateurs de l'exposition grandiose de notre art national au XVII^e siècle.

L. MAETERLINCK

QUELQUES ROMANS

Paul Margueritte. — Robert de Tréman. — Willy, etc.

Peu d'écrivains autant que M. Paul Margueritte connaissent le cœur de l'honnête homme et ses troubles profonds. Bien moins encore s'y aventurent avec une aussi simple pureté d'in-

tention. Les savants, les médecins, les confesseurs ont seuls de ces âmes ingénues et tranquilles que rien n'étonne parce qu'elles ont tout connu et que vraiment rien n'a de suprême importance. Psychologue, et excellent, M. Paul Margueritte garde quelque chose du savant, du médecin et du confesseur vis-à-vis des problèmes moraux soulevés par le jeu des événements que son ingéniosité de romancier invente.

Sa curiosité le sauve de l'indifférence comme son intelligence le préserve des faciles indignations du moraliste. Ainsi que tous ceux qui se sont passionnément occupés des combinaisons, souvent contradictoires, que forment entre eux les lois, les mœurs et les désirs de l'homme, il a dépassé la phase, égoïste, de l'indulgence, qui n'est après tout qu'une forme plus courtoise de l'indifférence. S'il ne prend point parti, c'est parce qu'il sait l'irresponsabilité foncière de la faiblesse humaine. Mais cette irresponsabilité ne lui apparaît pas comme le résultat fatal et inerte d'un automatisme compliqué. Il y découvre tout un jeu délicat de volontés relativement responsables et toutes les atténuations que comportent les vérités lorsqu'au lieu de les examiner du point de vue intellectuel on les envisage sous celui de la sensibilité.

J'ai prononcé, comme malgré moi, le mot de *faiblesse humaine*. C'est le titre même du livre récent de M. Paul Margueritte (1), un de ceux où il a fait le plus exquisement preuve de son tact, de sa mesure. Peu nous importe, dans un sens, qu'il s'y agisse d'un médecin de campagne devenu homme politique et perverti par Paris (malgré que ce sujet soit tentant et traité d'une façon parfois très pathétique); ce qui demeure avec le plus de force dans le souvenir, c'est l'art avec lequel l'auteur touche aux choses du cœur. Dans ce domaine du psychologue il apparaît comme un maître. Personne n'est plus nuancé, ni plus pénétrant. Personne n'est descendu plus avant dans ces obscures profondeurs où la loyauté concède à l'égoïsme d'indistincts territoires, où l'équivoque de l'intention trouble les actes, où le vice lui-même apparaît dépouillé de la parure que lui faisait la précision verbale, tel qu'il est : un mouvement ingénu et instinctif.

La faiblesse humaine, oui, vraiment. Et quel grand amour de la vie plane sur tout cela! Comme on le sent s'insinuer subtilement dans la trame du récit, accentuer la description des caractères, atténuer le drame des situations trop tendues, rêver avec les digressions de l'artiste ou du philosophe, enfin être partout présent dans cette œuvre humaine et tendre, si fraternelle, si touchante!

De l'amour, M. Robert de Tréman se fait une conception toute mystique, dans un ouvrage plein de beautés qui s'appelle la *Route resplendissante* (2). Peut-on même dire que ce soit seulement de l'amour? Non : plutôt de toute la vie. Et c'est fort curieux, fort étrange, surtout à notre époque où la jeunesse semble davantage incliner soit vers le réalisme, soit vers un sentimentalisme un peu naïf. M. Robert de Tréman est romantique : avec foi, avec enthousiasme, avec un beau mépris des modes littéraires. Son livre, dès les premières pages, affirme les droits du rêve à jouer dans la vie le premier rôle. Et, de ce fait, toute la suite des aventures qui en constituent la trame souple et à vrai dire un peu lâche participe de ce caractère de rêve, qui n'est pas cependant de l'irréel.

En quoi consiste cet état particulier? L'auteur s'en est expliqué

(1) PAUL MARGUERITTE : *La Faiblesse humaine*. Paris, 1 lon.

(2) R. DE TRÉMAN : *La Route resplendissante*. Paris, Gras et.

(1) Voir *L'Art moderne* du 15 mars 1908.

lui-même à plusieurs reprises, mais jamais plus heureusement que lorsqu'il a affirmé à quel point cet état est dissemblable des visions que peut enfanter le sommeil ou même l'ensommeillement. Nulle torpeur, mais au contraire une lucidité étrange, plus vive que celle qui suffit aux visions du monde ordinaire, somme toute une vie plus consciente et supérieure. Et alors, à la place de l'univers extérieur connu en plein jour, en pleines perspectives de la conscience, s'en développe un autre, brillant, rare, plein de silence et de splendeur, où se réalise tout idéal, quelque chose comme le pressentiment, musical, d'un paradis, une exaltation magnifique et souveraine.

M de Tréman décrit quelques-unes de ces visions étranges et sereines. Tout être qui a été jeune et sensible jusqu'à la souffrance les reconnaîtra. Il pourra les retrouver encore, en pleine maturité, ou au contraire les avoir perdues depuis l'enfance, mais toujours il les aura eues. On dirait que ce sont des réminiscences plutôt que des pressentiments. Et à ce point de vue la *Route resplendissante* est un livre mystique, au sens exact du mot.

L'histoire qu'elle raconte est celle d'un jeune homme dont l'adolescence fut enrichie de ces visions et qui en garde comme un éblouissement dans la vie, à laquelle d'ailleurs il s'adapte imparfaitement. Et c'est à ce point de vue-là que le livre est romantique. Le héros en est semblable à ceux de certains romans de Balzac et de Barbey d'Aurevilly, replié sur de farouches méditations, sensible terriblement, amoureux avec une religieuse ardeur, aimant l'amitié d'un culte exclusif et quasi jaloux. Aussi les aventures qui peuvent lui arriver gardent-elles quelque chose de rare, de bizarre même, d'exceptionnel, mais après tout, et justement pour cela, s'accordent avec les données de son caractère. Il ne les accepte d'ailleurs pas toutes, il les rejette même souvent. Car la hantise de ses visions premières demeure, critique impitoyable et involontaire des piètres réalisations que permet la vie courante et que lui ne se permet pas.

Et il ressort de ces visions, de ces rêves, de ces cauchemars, des aventures plus ou moins consenties de cette vie exceptionnelle une impression à la fois de sensibilité aiguë et de renoncement, de tendresse et de hautaine dignité. Livre qui se tient à l'écart, qui se refuse même parfois à l'approbation de tous, mais que d'aucuns, restés plus ingénus ou devenus plus difficiles, aimeront d'autant mieux.

Maugis en ménage (1), c'est l'histoire d'un mariage blanc. Jamais Willy n'avait trouvé un sujet plus d'accord avec son talent, qui comportait beaucoup de délicatesse. Je trouve que c'est son chef-d'œuvre, et un petit chef-d'œuvre d'ironie, de mélancolie et de grâce.

Maugis, vieilli, mais trompé par son ardeur à vivre, s'imagine pouvoir faire le bonheur d'une jeune fille, qui est amoureuse de lui. Mais il s'aperçoit qu'il a trop préjugé de lui-même. Et, pour renoncer, il ne trouve qu'une solution, une sorte de suicide qui n'en est pas un et il disparaît, avec quelques mots d'esprit navrants et délicieux.

Je ne saurais trop conseiller de lire *Maugis en ménage* à ceux qui ne connaissent pas Willy. Ils se réconcilieront avec l'esprit français, s'ils l'avaient méconnu, — cet esprit qui va du calembour métaphysique ou sentimental à la réflexion ironique d'intention imperceptible, qui a du courage, de l'impertinence et de l'atten-

(1) WILLY : *Maugis en ménage*. Paris, Méricant.

drissement, cet esprit qui est un art, — et, à ce degré-là, notre art national. Willy est une gloire française, autrement authentique et précieuse que MM. Rostand ou Prévost. Il faut aimer Willy.

Dans *les Demi-Morts* (1) M^{me} Tony d'Ulmès étudie le monde des tuberculeux qui encombre et contamine la Riviera. M^{me} Renée Lafont décrit dans *L'Appel de la Mer* (2) la psychologie d'une jeune femme que le souvenir de son amant mort empêche de goûter une seconde fois le bonheur. Et M. Marinetti raconte l'histoire, absolument hystérique et folle, d'un roi d'Afrique ivre de conquêtes et de violences et de discours enragés, *Mafurka le Futuriste* (3).

FRANCIS DE MIOMANDRE

Les Origines de la Musique de clavier.

Nous avons reçu la nomenclature, publiée par les soins de l'Université Nouvelle de Bruxelles, des œuvres musicales analysées et exécutées à titre d'exemples au cours d'histoire de la musique de clavier donné à cet établissement par notre collaborateur M. Ch. Van den Borren.

Cette liste atteste les plus consciencieuses recherches pour faire jaillir du passé un enseignement méthodique, sérieux et complet. Divisée par périodes et par pays, elle évoque successivement les origines de la musique de clavier en Allemagne (1450 à 1600 environ), en Italie (XVI^e siècle et début du XVII^e), en Espagne (XVI^e siècle) et en France (XVI^e siècle).

Pour l'Allemagne, M. Van den Borren a étudié, outre les œuvres d'un certain nombre d'auteurs anonymes, les compositions de C. Paumann, L. Kleber, Ammerbach, B. Schmidt le vieux, Jacob Paix, B. Schmidt le jeune. L'Italie lui a fourni entre autres G. Cavazzoni de Bologne, F. Bendusi, Dalza, Luiz Milan, J. Buus, A. Gabrieli, C. Monteverdi, C. Merulo, G. Gabrieli, L. Luzzaschi, G. Diruta, A. Banchieri, F. Maschera, etc. L'Espagne fut principalement évoquée par les œuvres d'A. de Cabezon et de Fuenllana, la France par celles de Pierre Attaignant, Gervaise, du Tertre et plusieurs musiciens anonymes du milieu du XVI^e siècle.

Au cours de la prochaine année universitaire, l'érudit professeur passera en revue les origines de la musique de clavier en Angleterre et dans les Pays-Bas (XVI^e siècle et début du XVII^e) et exposera la naissance de la Suite de clavier pendant la première moitié du XVII^e siècle.

O. M.

Exposition d'œuvres d'art anciennes et modernes provenant des collections liégeoises.

Il s'agit de peintures, de dessins et de gravures. L'excellente idée du Comité qui a organisé cette exposition rétrospective a obtenu une réalisation tout-à-fait heureuse; le nom d'un grand nombre d'amateurs a été révélé au monde artistique et cela n'est pas sans importance pour les professionnels; d'autre part, un courant d'enthousiasme s'est propagé dans une multiple direction grâce à l'éveil de la curiosité générale; chacun a voulu voir ce qu'il y avait chez son voisin ou en des maisons connues et peu accessibles; puis, l'attrait de plusieurs chefs-d'œuvre aidant, on est revenu examiner le détail après avoir passé l'ensemble en revue.

L'Association pour l'encouragement des beaux-arts n'a point et

(1) TONY D'ULMÈS : *Les Demi-Morts*. Paris, Lamerre.

(2) R. LAFONT : *L'Appel de la Mer*. Paris, éd. de « Vers et Prose ».

(3) F.-T. MARINETTI : *Mafurka le Futuriste*, roman africain. Paris, Sansot.

ne peut avoir la prétention de donner ici un résumé complet de nos préférences artistiques; l'espace dont elle dispose ne lui permettait pas de tout accepter et elle n'a pas eu, non plus, le temps de visiter tous les collectionneurs et toutes les maisons où sont logées des œuvres d'art; il s'en faut de beaucoup et je ne crains pas d'affirmer qu'on pourra répéter six fois encore l'épreuve avant d'épuiser les galeries et les salons particuliers de tableaux; on irait encore plus loin en dessins et en gravures. Telle galerie d'où rien n'est sorti cette fois fournirait l'équivalent en nombre de l'exposition actuelle; telle autre n'a donné que trois ou quatre pièces sur plusieurs centaines.

D'autre part, la Commission chargée de choisir entre les œuvres offertes à ses propres tendances; c'est donc une sélection à deux degrés, exécutée sur un certain nombre de collections; s'il existe des éclectiques dans la Commission directrice, il s'y trouve quelques personnalités moins disposées à des concessions en matière d'esthétique ou de technique. D'une façon générale, on peut dire que les œuvres intransigeantes, d'un modernisme illimité, n'ont guère été recherchées et sont presque introuvables au long des murailles. Il ne faudrait pas en conclure que l'esprit révolutionnaire ou évolutionniste soit antipathique à tous les Liégeois: les expositions de l'Œuvre des artistes suffiraient à prouver le contraire. Constatons donc simplement que, cette fois, il n'y a point disparité entre la partie ancienne et celle du XIX^e siècle, y compris la fraction du XX^e.

L'Art moderne n'a pas pris son titre en vain; nous commençons donc par cette seconde partie et nous chercherons dans la première ce qui peut nous instruire sur les motifs de l'évolution actuelle.

Sur les cent collectionneurs qui ont prêté leurs œuvres d'art, une soixantaine ont offert des tableaux, des aquarelles ou des dessins postérieurs au XVIII^e siècle et un petit nombre d'entre eux n'en ont pas offert de plus anciens. Or, tout d'abord on s'aperçoit que la dominante est constituée par des paysages et des marines; de plus, c'est en ce genre, sauf quelques remarquables exceptions, que se rencontrent les meilleures choses. Les noms de Diaz, Boudin, Ziem, Manthe, Rousseau, Victor Dupré, Lamorinière, H. Boulenger, Fourmois, Thaulow, Jongkind, Courtens, Van Beers, Laermans, Donnay, Binet, Philippet, Pokitonow se joignent à ceux des paysagistes-animaliers Verwée, Savry, Julien Dupré, W. Lommen pour former un ensemble riche et éminemment intéressant. Le *Grand canal de Venise* de Ziem, le *Soleil couchant par un temps de neige* de Manthe, les H. Boulenger, les *Rochers* de Fourmois, *La Zuan* de Courtens, les Philippet, les mystérieux paysages de Donnay, les poèmes lumineux de Pokitonow, le *Ruisseau* délicieusement ensoleillé de Thaulow, pur chef-d'œuvre, le Verwée et le Savry, avec leurs bœufs puissants, se disputent les regards attentifs et émerveillés des visiteurs. On retourne surtout au Thaulow et au Ziem.

Trois marinistes impressionnent par leur vision personnelle: Artan, Hagemans dont l'aquarelle (*l'Estacade*) est prodigieuse de grandeur et de chaos. Rops dont le *Port en Norvège* et la *Plage belge* inspirent plus d'émotion que bien des tableaux savamment combinés pour en exciter; la sincérité suffit ici.

Plusieurs intérieurs d'H. de Brakeleer, surtout la *Chambre de Dürer*, les Constantin Meunier, un frais salon de M^{lle} Richard sont hors pair.

Les portraitistes, relativement peu nombreux, forment un groupe important par la qualité. La *Comtesse de Mercy-Argenteau* par Cabanel n'a pas moins de charme que la *Dame Directoire* de J. Goupil; l'*Enfant* de Besnard, la *Jeune fille* de Cogniet sont exquis; on rêve devant le *Madrazzo*, net comme un Lavery et aristocratique comme un Coëlle; le *Hennequin* et le *Navez* sont de leur bonne manière; le pastel d'I. de Witte est une de ses meilleures productions. Mais qui ne s'arrêtera devant les Wiertz et surtout devant cette *Tête de vieille femme* qui réalise un Rodin en peinture? L'exposition de Dinant avait naguère révélé à la critique actuelle combien Wiertz excella dans l'étude intime de la figure humaine, combien il innova en cette étude; mais cette Tête de vieille ardennaise grandit encore le souvenir synthétique qui nous en était resté.

(A suivre).

GEORGES RITTER

Concours du Conservatoire (1)

Basson (classe de M. BOOGAERTS). — 2^e prix : M. Sauvage.

Clarinette (classe de M. BAGEARD). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M. Bertinchamps; 1^{er} prix avec grande distinction : M. Dillons; 1^{er} prix : M. Fichet; 2^e prix : MM. Lecomte, Leturcq, Votquenne et Dalmagne; accessit : MM. Masuy et Jacobs.

Hautbois (classe de M. GUIDÉ). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : MM. Debert; 1^{er} prix avec grande distinction : M. Grunderbeek; 2^e prix : MM. Isselée, Van Brussel, De Brandt.

Flûte (classe de M. DEMONT). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M. De Gernier; 2^e prix : M. Van Donck; accessit : M. Pospoel.

Contrebasse (classe de M. ECKHAUTTE). — 1^{er} prix : M. Van Deyck; 2^e prix : MM. Frechen et Fuerlings.

Alto (classe de M. VAN HOUR). — 1^{er} prix avec grande distinction : M. De Groote; 1^{er} prix : M. Van den Borgh; 2^e prix : M. Goemans; accessit : M. Luffin.

Prix Henri Van Cutsem (violoncelle). — Décerné à M. Zeelander, par 3 voix contre 2.

Violoncelle (classe de M. JACOBS). — 1^{er} prix : MM. Bauvais, Duchoud et Heinen; 2^e prix : M. Van de Kerkhove d'Hallebast et M^{lle} Krakauer.

Musique de chambre (classe de M^{me} DE ZAREMBSKA). — 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Motquin; 1^{er} prix : M^{lle} Martin; 2^e prix : M^{lle} Steens.

Harpe chromatique (classe de M. RISLER). — 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Goldschmidt; accessit : M^{lle} Miséré.

Piano (classes de MM. GURICKX et WOUFERS). — 1^{er} prix : M^{lles} Vrelust (élève de M. Gurickx) et Engberis (élève de M. Wouters).

Prix Laure Van Cutsem (piano). — A l'unanimité : M^{lle} Preumont (élève de M. Gurickx).

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Si l'on écrit un jour l'histoire des théâtres bruxellois, on signalera la saison de 1910 comme tout à fait exceptionnelle; non point peut-être pour sa qualité, mais certainement pour sa quantité et pour sa durée. Jamais il n'y eut autant de théâtres à Bruxelles, et jamais ils ne jouèrent aussi longtemps.

Alors que l'on croyait le Parc définitivement endormi, voilà qu'il se réveille... et nous exhibe la *Tortue*, le vieux vaudeville de Gandillot. On l'a revu, d'ailleurs, avec plaisir. Il ne surmène pas les méninges, et c'est ce qu'il faut par les températures anormales que nous avons subies. Puis reparait le *Député de Bombignac*, *Tête de linotte*, toutes pièces joyeuses que le succès a consacrées.

A l'Aleazar, MM. Théo Hannon et De Pussy font jouer avec succès une adaptation française des *Frères De Grave*, la célèbre pièce flamande de M. César Van Cauwenberghe. Des acrobates et des danseuses corsent l'intérêt de ce drame émouvant et vécu.

Enfin, les Variétés, l'un des théâtres les plus animés de Bruxelles en ce moment, ont monté la *Nuit joyeuse*, sorte d'opérette-revue de MM. Jibel et Libeau. Elle est effrayante, cette pièce, effrayante de sans-gêne et de bêtise. Jamais deux au eurs ne se sont donné moins de mal pour plaire au public. Et cependant le public bave de joie et applaudit à tout rompre. *O tempora, o mores!* Convenons cependant que les danses de M^{lle} Alice de Tender, aux jambes d'éphèbe, de M^{lle} Hania Rouchine, l'amie de Willy, au charme exotique et troublant, et de la Saba-Rita, nue sous une gaze pailletée d'argent, méritent d'être vues et applaudies. Et sur tout le reste, baissions vite le rideau de l'oubli.

G. R.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Lumière des Buis*, par PROSPER ROIDOT. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Printemps*, par ROBERT E. MELOT, précédé d'une lettre de VALÈRE GILLE. Bruxelles, V^e F. Larcier. — *Le Buvcur d'Azur*, par J.-J. DE LA BATUT. Bruxelles, Ed. de la Belgique artistique et littéraire. — *Cantilènes*, par GAUTHIER D'ARNOY. Mons, Imprimerie générale. — *Les Étoiles entre les feuilles*, par NOËL NOUËT. Paris, bibliothèque du Temps présent (H. Falque). — *Présence*, par DOMINIQUE COMBETTE. Paris, IDEM. — *Le Livre Lyrique et Sentimental*, par ÉMILE COTTINET. Paris, éd. de Pan, 25, rue Ducouédic. — *Les Voix contradictoires*, par STANISLAS VIGNIAL. Paris, éd. de Vers et Prose, (15, rue Racine). — *Frissons*, par ADOLPHE DEJARDIN. Verviers, A. Kaiser.

ROMAN. — *Les Petites Alliées*, par CLAUDE FARRÈRE. Paris, P. Ollendorff. — *L'Appel de la Mer*, par RENÉE LAFONT. Paris, éd. de Vers et Prose. — *Frissons de vie*, par GEORGES RENCY. Bruxelles, O. Lamberty. — *Maugis en ménage*, par WILLY. Couverture en couleurs de Rafeño. Paris, A. Méricant. — *Histoires tragiques*, par M. BASTIN et AD. DEJARDIN. Verviers, A. Kaiser.

CRITIQUE. — *Émile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, par STEFAN ZWEIG. Traduit de l'allemand, sur le manuscrit inédit, par P. MORISSE et H. CHERVET. Avec deux portraits d'Émile Verhaeren. Paris, *Mercur de France*. — *L'Évolution idéologique d'Émile Verhaeren*, par GEORGES BUISSET. Avec un portrait et un autographe. Paris, *Mercur de France*. — *Le Déterminisme esthétique de Taine*, par GEORGES BUISSET. Anvers, éd. du *Florilège artistique et littéraire*. — *Histoire de l'Art; l'Art antique*, par ÉLIE FAURE. Paris, H. Floury. — *Esthétique nouvelle fondée sur la Psychologie du Génie*, par LÉON PASCHAL. Paris, *Mercur de France*. — *Les Peintres flamands d'aujourd'hui* (première série), par ALBERT CROQUEZ, avec une préface et seize reproductions hors texte. Bruxelles, X. Haveimans, et Paris, Nouvelle librairie nationale. — *La Belgique moderne, terre d'expériences*, par HENRI CHARRIAUT. Paris, E. Flammarion. — *Les Allemands chez eux*, par GEORGES LECOMTE. Couverture en couleurs par HOCHARD. Paris, A. Michel (29, rue Huyghens). — *Les Stalles de la Cathédrale de Tolède; la Croquette de Grenade*, par L. MAETERLINCK. Paris, Extrait de la *Revue de l'Art*.

THÉÂTRE. — *La Tragédie de Macbeth*, par W. SHAKESPEARE, traduction nouvelle, avec une introduction et des notes, par MAURICE MAETERLINCK. Paris, Eugène Fasquelle.

SOCIOLOGIE. — *Les Asises sociales universelles; de la connaissance de l'Homme*, par JULES HURÉ. Paris, Société française d'imprimerie (Lecène, Oudin et C^{ie}).

BIBLIOLOGIE. — *L'Esthétique du Livre moderne*, par LOUIS TITZ; *Le Journal et la Revue*, par CHARLES DIDIER. Bruxelles, publications du « Musée du Livre ».

PETITE CHRONIQUE

Expositions artistiques ouvertes à Bruxelles :

EXPOSITION UNIVERSELLE ET INTERNATIONALE : Portraits et Souvenirs concernant l'histoire de la Littérature belge (Section de l'Enseignement supérieur).

PALAIS DU CINQUANTIÈRE : Exposition internationale d'œuvres d'art modernes (Juin-Novembre, de 9 h. à 6 h.). — L'Art Belge au XVII^e siècle. (id.).

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE : *Société Nationale des Aquarellistes et Pastellistes* (de 10 à 5 h.). Clôture demain, lundi.

CEFCLE ARTISTIQUE : Œuvres de M. Charles Doudelet.

PALAIS DES ARTS : Exposition rétrospective de la Figure et de l'Idée.

C'est aujourd'hui, dimanche, à midi et demi, que s'ouvrira, au Kuisaal de Meuse, l'exposition triennale des Beaux-Arts de Namur.

Le premier concert de musique ancienne organisé à l'Exposition d'Art belge au XVII^e siècle par la Société Internationale de Musi-

que aura lieu vendredi prochain, à 3 heures, avec le concours de M^{me} Ten Berghe, cantatrice, M^{me} Béon (clavecin et orgue), MM. Delfosse (viola de gambe), Boone (flûte), Van Bever (hautbois), et du Nouveau Quatuor Vocal Gantois.

Le deuxième grand concert symphonique de l'Exposition sera donné dans la Salle des Fêtes le samedi 9 juillet, à 2 h. 1/2, par l'Orchestre du Conservatoire de Paris sous la direction de M. André Messager. Au programme : Symphonie en ut majeur (P. Dukas), Prélude à l'Après-midi d'un faune (C. Debussy), Morceau symphonique de Rédemption (C. Franck), *Phaëton* (Saint-Saëns), *Shylock* (G. Fauré), *La Fête chez Capulet* (Berlioz).

Le concert suivant, qui comprendra deux journées, aura lieu les 16 et 17 juillet sous la direction de M. F. Steinbach, qui amènera avec lui l'Orchestre et les chœurs de Cologne.

Puis viendra, le 30 juillet, une audition organisée par les Concerts Ysaye. M. Eugène Ysaye y interprétera avec M. Jacques Thibaud le Concerto de J.-S. Bach pour deux violons. Il dirigera en outre quatre des *Béatitudes* de César Franck, dont les soli seront chantés, entre autres, par M^{me} Croiza et M. Dufranne. Les chœurs seront confiés à la Chorale de Dison.

M. Louis Piérard a fait à Mons — qui a besoin d'être éveillé à la vie artistique, l'extrait que nous avons publié du *Journal de Mons* le prouve — une conférence sur l'Impressionnisme. Il a passé en revue l'histoire des peintres qui, depuis Claude Monet, ont triomphé sous cette appellation d'abord ironique, et cet aperçu lui a fourni le thème d'intéressants développements sur le parallélisme des diverses manifestations de la pensée humaine : peinture, sculpture, poésie, musique, théâtre, etc.

La conférence de M. Piérard a obtenu un très vif succès.

Un Congrès national des Œuvres intellectuelles de langue française, organisé sous le patronage du gouvernement, se réunira à Bruxelles les 3, 4 et 5 septembre. Il comprendra les quatre sections suivantes : 1^o Art dramatique. 2^o Enseignement, 3^o Sciences et lettres, 4^o Librairie et Bibliothèques.

Ce congrès, qui est dès à présent assuré d'un grand nombre d'adhésions et paraît devoir offrir beaucoup d'intérêt, a désigné comme suit son comité provisoire d'organisation : président, M. Jules Le Jeune, ministre d'Etat; président-adjoint, M. E. Digneffe; vice-présidents, MM. A. Mabile et Émile Verhaeren; trésorier, M. G. Vaxelaire-Claes; membres, M^{me} Van de Wiele, MM. H. Bossu, Cornélis-Lehègue, G. Harry, M. Kufferath, J. Ranschaert, V. Reding, L. Rosy, E. Vandeveld; secrétaire, M. J. Fürstenhoff; secrétaire-adjoint, M. G. Chotiau.

Des soirées musicales et dramatiques seront organisées au cours du congrès, pour lequel la cotisation est de 5 francs (membres effectifs) et de 20 francs (membres protecteurs). Adresser les demandes d'affiliation à M. J. Fürstenhoff, 28 rue de Pologne, Bruxelles.

Du *Guide musical* :

Le compositeur belge Léon Delcroix vient de terminer une œuvre nouvelle intitulée *La Bacchante*, conte mimo-symphonique, dont le scénario est dû à la collaboration de MM. F. Ambrosiny et Armand Du Plessy. L'action, qui se passe au temps des Grecs d'Alexandrie sous le règne de Bérénice, sert de prétexte à une reconstitution des danses antiques.

La *Société des Amis de la musique*, de Vienne, à l'occasion de son centenaire en 1912, met au concours entre musiciens de tous les pays la composition d'une grande œuvre chorale et symphonique. Le morceau couronné sera exécuté dans un des concerts de la société au cours de la saison 1912-13. Le jury est composé de MM. Goldmark, Mahler, Hirschfeld, Kretschmar, de Lange, Löwe et Schalk.

Romé et Juliette a été représenté dernièrement sur un théâtre arabe, par des acteurs locaux, dans un des faubourgs du Caire. Le drame de Shakespeare était récité, ou plutôt chanté, un peu comme autrefois la tragédie en France.

Le texte de *Romé et Juliette* a été remanié par un traducteur-

poète désireux de le mettre au goût du public égyptien. Les acteurs sont vêtus d'une façon bizarre : les hommes ont des costumes décousus et fanés du xv^e siècle et les femmes, les costumes des Européens de nos jours. Au lever du rideau, cinq hommes et trois femmes chantent une espèce de prologue, puis disparaissent. Roméo entre alors et dit un monologue, qui dure vingt minutes, où il raconte toutes les péripéties du drame. Juliette paraît à son tour à une fenêtre, et, entre les deux amants, se déroule un dialogue interminable. Finalement Roméo escalade la fenêtre de Juliette. Au deuxième acte, il y a une scène de famille pleine de passion, puis un duo comique; et Juliette descend de sa fenêtre en se laissant glisser le long d'une corde et tombe dans les bras de son amant. Au troisième acte, même décor. On voit de nouveau la jeune fille glisser le long de la corde, mais, cette fois, la corde casse et Juliette, tombant à terre, meurt, Roméo accourt; il se désespère; il chante pendant un quart d'heure une mélodie lugubre, et il se plante un poignard dans le cœur.

Le public est enthousiasmé par ce dénouement et il crie de toutes ses forces : « Kaman!... Kaman!... Kaman!... » *Kaman* veut dire *bis*. On ne nous dit pas si les acteurs recommencent.

Savez-vous quel est, aux yeux de Zuloaga, son plus brillant titre de gloire? Ce n'est pas, dit le *Gil Blas*, sa peinture, à la fois si savante et si libre. Ce n'est pas non plus le flair sagace, la prédilection passionnée qui, depuis quinze ans, a fait de Zuloaga le révélateur parmi nous (bien avant Paul Lafond et Maurice Barrès) du maître Greco, dont il possède une dizaine de chefs-d'œuvre.

Non, ce dont Zuloaga s'enorgueillit volontiers, car il est fort modeste dès qu'il s'agit de son art, c'est d'être une « spada » de première force. On ne saurait tuer le taureau selon les règles de l'art avec plus de maîtrise que le peintre de *Mes Cousins*, du *Nain* et de *Lucienne Bréal*.

Zuloaga se trouvait récemment à Séville. Une fête tout amicale fut donnée en son honneur. Et, dans la plaza, lors d'une « corrida de novios », cinq cents personnes purent voir, vêtu du traditionnel costume, le merveilleux coloriste enfoncer son épée dans la nuque d'un jeune taureau de trois ans avec une décision qui prouve que s'il sait jouer du pinceau, il sait aussi — en tout bien tout honneur! — massacrer sans le faire souffrir cet animal terrible.

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le théâtre en Islande.

S'attendait-on à trouver un théâtre au pays du Soleil de minuit, dans cette île sombre au sol calciné, dernière étape civilisée des expéditions polaires? *Le Ménestrel* nous fournit d'assez curieux détails à ce sujet :

« L'unique théâtre de l'Islande, comme bien on pense, est situé à Reikiavik, la capitale; il n'existe d'ailleurs que depuis 1894. On y donne deux ou trois représentations par semaine et la saison théâtrale commence en octobre pour finir en avril. Le théâtre de Reikiavik reçoit de la municipalité une subvention de 500 couronnes et une subvention égale du Parlement. Il est éclairé au pétrole, le gaz n'existant pas en Islande; mais on annonce qu'il aura prochainement la lumière électrique. Le répertoire se compose des drames d'Ibsen et de Bjoernson, de divers ouvrages classiques de la littérature danoise et de quelques comédies d'auteurs islandais. Une pièce qui « fait fureur » ne saurait obtenir plus de sept représentations (on sait que la capitale de l'Islande ne compte que 3,000 habitants). Quant aux artistes, ils auraient quelque peine à atteindre la fortune, car ils sont généralement payés à raison de 10 francs par soirée. Le plus grand d'entre eux, celui qu'on considère comme « le Talma de l'Islande », s'appelle Christian Thorgrimsson. »

Sottisier.

Petite toque en tagal blanc à jour, doublée de velours et garnie d'un bandeau d'ailes vieux-rose, du Lohengrin pur.

L'Indépendance, 18 juin.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

Vient de paraître chez
MM. COSTALLAT & C^{ie}, éditeurs
60, Chaussée d'Antin, Paris.

MAURICE LE BOUCHER. — **Sonate** en si mineur pour piano et violon (1909). — Prix net : 8 fr.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT**.
Secrétaire : FRANCIS DE NIONANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Éditions, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU de COUPURES de JOURNAUX FRANÇAIS et ÉTRANGERS
FONDÉ EN 1889

21, boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

GALLOIS ET DEMOGEOT

Adresse télégr. : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 121.50

LE COURRIER DE LA PRESSE :

Reçoit, lit et découpe tous les Journaux et Revues et en
fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Service spécial d'Informations pratiques pour Industriels et
Commerçants.

TARIF : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité :

Par 100 coupures : 25 fr. Par 250 coupures : 55 fr.
" 500 " 105 fr. " 1000 " 200 fr.

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Gustave Huberti (HENRY LESBROUSSART). — Art et Folklore (L. MAETERLINCK). — Le Thibet et le Tibet (FRANCIS DE MIOMANDRE) — Publications d'art : *Antonio Moro, son œuvre et son temps*, par H. Hymans (FRANZ HELLENS). — L'Art à Paris : *Des « Impressionnistes »* (LOUIS VAUXCELLES). — Notes de musique : Audition des élèves de M. Emile Bosquet (CH. V.). — Concours du Conservatoire. — Concours de chant : *Pour le relèvement de la chanson populaire*. — Nécrologie : *F. Seymour Haden*. — Petite Chronique.

GUSTAVE HUBERTI⁽¹⁾

Un visage austère, un regard interne. Cet homme contemplant perpétuellement un idéal. Lorsque son œil s'abaissait sur la vie, il semblait étonné, les sourcils hauts. Si parfois, notamment après de belles exécutions musicales, la vie s'accordait à son idéal, une lumière d'enthousiasme éclairait son front : il avait alors un franc sourire, des gaietés d'enfant. Son culte de la musique était sans limite. Son aspect taciturne cachait une âme délicate, si passionnément attachée à l'art que toute opinion différente la froissait douloureusement. Craignant la blessure d'une contradiction, ses admirations s'exprimaient parfois sous une forme agressive. Il n'était pas, à vrai dire, intransigeant, mais trop sensible. Ce brusque était un tendre.

(1) Léon-Gustave Huberti, né à Bruxelles le 14 avril 1843, mort à Bruxelles le 28 juin 1910; compositeur de musique (prix de Rome en 1865); ancien directeur du Conservatoire de Mons; directeur de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek; professeur d'harmonie au Conservatoire de Bruxelles.

Il avait de la vie d'artiste une idée hautement morale. On lui a reproché comme de l'orgueil ce qui n'était que le respect de son art. Jamais il ne s'abaissa jusqu'à l'intrigue, jamais il ne flatta pour être flatté. Un caractère aussi net ne se heurte pas aux angles sociaux sans meurtrissure : on sentait en lui une amertume que le contact avec la pure musique pouvait seul dissiper.

Son œuvre est significative. Elle marque une évolution, un esprit curieux, inquiet même, dans ses dernières pages. Les jeunes années s'orientèrent vers un art flamand. Cette âme plutôt latine crut trouver en Peter Benoit son maître. Huberti noua des liens d'étroite amitié avec le poète Hiel, dont il a illustré diverses œuvres. Il adopta le genre préféré de Benoit : la cantate. Mais il en précisa la formule un peu extérieure, il en anoblit l'éclat; Hugo Riemann nomme ses grands morceaux des « oratorios profanes ». — Il serait trop délicat de décider si cette orientation n'a pas nui aux dons particuliers du compositeur. La douce finesse, l'expression mesurée des tableaux de son père ne révélaient-elles pas une âme plus inclinée vers le goût français, vers l'éducation latine? Gustave Huberti était-il le chantre de l'âme flamande, grasse dans son rire, lourde dans sa couleur, boursoufflée dans ses louanges? Il s'en approchait plus facilement dans les œuvres moins commandées par un texte trop flamand; sa symphonie, ses délicieux chœurs pour enfants, ses mélodies surtout dévoilent plus librement sa nature propre.

La foule simpliste aime à joindre à chaque nom de créateur un nom d'œuvre qui fixe son souvenir : Gustave Huberti restera l'auteur du *Sonnet* de Ronsard. Le

morceau est un chef-d'œuvre ; on peut si rarement employer ce mot ! Chef-d'œuvre d'inspiration, de naturel, de liberté mélodique, d'appropriation du sentiment musical au sentiment poétique. Dans la vie d'un musicien, une telle production doit être un moment d'infinie douceur.

Du *Sonnet à la Brume du Midi*, quel long chemin parcouru ! Quelle suite de réflexions, quelles surprises peut-être, quelle évolution, depuis Benoit jusqu'aux Français modernes, en suivant simplement le divin Franck ! Cette *Brume* n'est pas parfaite, mais elle est plus poignante qu'une œuvre définitive. On ne peut la lire et la relire sans être saisi par ce qu'elle révèle d'ardente inquiétude chez qui l'écrivit. Il semble que ce cri qui la termine, montant trop longtemps et trop haut dans une angoisse, est le cri conscient d'une âme dont l'aspiration dépasse la force.

L'enseignement occupa, dans la vie de Gustave Huberti, une part importante. Il se consacrait, avec un dévouement sans ostentation, à cette profession si noble lorsqu'on la comprend comme lui. Peu de conservatoires s'honorent de posséder un professeur d'harmonie ennemi de la tradition, à la fois plein de la connaissance du passé et de la plus large curiosité des tentatives modernes. Huberti était ce maître rare. — L'école de musique de Saint-Josse et Schaerbeek lui doit un éclat particulièrement vif. Comprenant que de telles institutions n'ont pas pour but de développer des talents individuels mais de faire comprendre à l'enfance et à l'adolescence la beauté musicale, il y a créé un cours permanent de chant d'ensemble qui forma bientôt un chœur mixte de grande valeur. Les efforts de Jaques-Dalcroze à Genève trouvaient en lui un auxiliaire intelligent. Il transforma résolument le répertoire de l'École et grâce à lui la *vraie* musique devint familière tant aux élèves qu'au public local qui suivait avec une attention toujours plus ravie les remarquables exécutions annuelles.

Sa fin fut mélancolique ; une maladie cruelle obscurcissait sa pensée. Cet homme, qui avait droit à de respectueuses gratitude pour le bel enseignement prodigué pendant quarante ans, pour les chants mélodieux et sincères dont il enrichit notre patrimoine, ne connut pas les récompenses officielles. Les joies de son cœur étaient dans sa famille, les joies de son esprit, dans ses maîtres aimés. Bach, Beethoven et Wagner lui ont dispensé, comme à tant d'autres, des bonheurs précieux. Il le savait bien, l'ami dévoué qui avait joint au charme de ses funérailles fleuries les nobles plaintes de l'*Héroïque* et du *Tristan* de Karéol.

HENRY LESBROUSSART.

ART ET FOLKLORE

Les études folkloriques qui ont pour but de rechercher l'origine de nos traditions populaires sont passionnantes à plus d'un titre. Comme le disait fort bien M. O. Colson, l'érudite fondateur de *Wallonia*, c'est une source inépuisable d'inspirations et de joies pour l'artiste amoureux du pittoresque, pour le poète avide de mystère et de beautés ingénues, pour le patriote au cœur de qui la tradition parle avec une éloquence indicible. Sujet fécond d'études pour l'ethnologue à la recherche des originalités raciales, le folklore est encore une discipline scientifique lorsque, considéré comme un ensemble de documents, il sert à éclairer les yeux de ceux qui savent observer à la fois dans le temps et dans l'espace la mentalité de l'homme primitif, c'est-à-dire soustrait à l'influence des autorités morales et pédagogiques.

D'après cet auteur, il faut entendre par folklore « l'ensemble des croyances et des superstitions existant à l'état libre, ou signalées dans les contes et les légendes qui les illustrent, dans les us et coutumes qui les confirment. » La distinction n'est pas inutile, puisque par une confusion et une extension singulières on ne cesse d'englober sous ce nom toutes les traditions, y compris les sujets d'ordre proprement littéraire ou artistique, comme les légendes et les chansons ; ou des éléments ethnographiques, comme les usages de fêtes et de coutumes locales ; ou encore des documents de nature purement linguistique, tels que les sobriquets collectifs (le blason populaire) et la langue du peuple tout entière. A ce compte la morale, la philosophie traditionnelle fixée par les dictons et mille autres choses encore tout à fait disparates feraient aussi partie du folklore, dont on aurait beau jeu d'agrandir encore le domaine déjà très étendu.

Peut-être M. O. Colson montre-t-il une tendance trop exclusive en voulant renfermer cette science dans le cadre qu'il s'est volontairement tracé. Car, comme le disait d'autre part M. Eugène Monseur, c'est justement l'étendue des horizons où les études folkloriques invitent les esprits à se mouvoir qui explique en grande partie la faveur grande dont elles jouissent en ce moment.

M. A. Moorgat propose, non sans raison, de diviser la matière en quatre grandes branches : les récits traditionnels ; les usages traditionnels ; les superstitions ou les croyances ; enfin le langage populaire. Les récits traditionnels se subdiviseraient à leur tour en récits populaires, en récits héroïques, en ballades ou chansons, et aussi en légendes locales. Les usages traditionnels comprendraient les usages locaux, les coutumes dans les cérémonies civiles, les coutumes lors des fêtes religieuses et les usages, ainsi que les jeux populaires. Les superstitions et les croyances embrasseraient, d'autre part, les sortilèges, l'astrologie et tous les usages superstitieux.

Reste le langage populaire. On s'y occuperait des locutions populaires, des noms ou sobriquets ; des proverbes et des dictons, ainsi que des rébus, bouts-rimés, etc.

A cet ensemble déjà respectable nous proposons toutefois d'ajouter l'étude raisonnée (au point de vue folklorique) des œuvres d'art de tous les genres et de tous les temps. Car celles-ci constituent encore une mine inépuisable, — nous avons essayé de le démontrer dernièrement(1), — pour la reconstitution réelle et

(1) Voir notre *Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne*. Paris, Jean Schemit, Librairie de l'Art français.

tangible de nos usages, de nos mœurs et de nos traditions populaires, que nous voyons ainsi reproduites d'après nature par des témoins du temps.

C'est l'histoire civile et religieuse de la Flandre et de la Cour de Bourgogne qui se déroule, si vivante et réelle, dans les chefs-d'œuvre des écoles de Van Eyck et de Van der Weyden. Déjà apparaissent, çà et là, dans leurs *Nativités*, leurs *Adorations des Bergers* ou leurs *Martyres de saints*, ces comparses bizarres : bergers déguenillés et hirsutes, bourreaux grimaçants ou tyrans grotesques, dont nos peintres ironistes tirèrent le parti qu'on sait, tandis que dans leurs *Jugements derniers* et leurs peintures de l'*Enfer* apparaît, claire, l'idée qu'on se faisait du châtimement des maudits.

C'est le cœur même de la Flandre que nous voyons vivre et palpiter dans l'œuvre réaliste et fantastique de Jérôme Bosch et de Pierre Breughel le Vieux, qui évoquent mieux encore toute la vie populaire de la Flandre à la fin du moyen âge. Ils nous font assister à nos kermesses joyeuses, à nos foires bariolées, à nos pèlerinages, rendez-vous ordinaires des bateleurs et des sorciers, des mendiants et des éclopés de toutes sortes qui se battaient entre eux et importunaient les passants par leurs clameurs intéressées. Puis nous voyons défiler les illustrations des dictons et des proverbes que nos ancêtres aimaient à rappeler dans toutes les circonstances de leur vie tandis que des scènes religieuses telles que la *Fuite en Egypte*, le *Paiement de la dîme*, le *Massacre des Innocents* ou la *Marche au Golgotha* donnaient une idée dramatique de l'état de nos malheureuses campagnes pillées et dévastées par les mercenaires étrangers.

C'est, répétons-le, dans nos peintures et sculptures primitives qu'on suit le mieux l'évolution de la pensée humaine, dont le niveau fut longtemps à peu près pareil dans toutes les classes de la société. Car tous, rois, seigneurs ou manants, poètes, artistes ou paysans, tous, à peu d'exceptions près, étaient également ignorants mais conservaient avec un soin jaloux le trésor précieux des traditions populaires, qui leur expliquaient d'une façon à la fois simple et merveilleuse la religion, la science et les phénomènes de la nature.

L. MAETERLINCK

LE THIBET ET LE TIBET

Les journaux et le monde savant avaient fait grand bruit autour du voyage du fameux docteur Sven Hedin à travers le Thibet. C'était un voyage unique, quasi merveilleux, et j'en attendais la relation avec la plus vive impatience. Pensez donc, le Thibet! Le berceau du monde. Les races qui nous ont faits ce que nous sommes sont venues de là. Retrouver ce berceau, comprendre peut-être des choses, des secrets inconnus jusqu'ici... Ah! les mirages de l'imagination! Et comme les savants et les géographes s'entendent à les dissiper!

J'ai lu le *Tibet dévoilé* (1). Quelle déception!

C'est vrai que j'aurais dû me méfier, à cause de l'orthographe. Avez-vous remarqué quel parti pris de simplification s'est introduit dans les désignations géographiques depuis quelque temps? On ne dit plus Népaül mais Népal, et il me fait l'effet que ce pau-

(1) Docteur SVEN HEDIN : *Le Tibet dévoilé*, traduit et adapté par M. CHARLES RABOT (Soixante-neuf gravures hors texte, une carte en couleurs). Paris, Hachette.

vre pays a perdu au moins une province. Certains changements de lettres équivalent à des mutilations. Pensez-vous que la Barmanie soit la même chose que la Birmanie? Non certes, et cet appauvrissement verbal de la géographie correspond à quelque chose de profondément positif et, dirai-je, irrégulier dans son esprit. Elle ne se soucie plus de pittoresque ni de poésie, mais d'exactitude. Et, chose aisée à remarquer, ce souci l'entraîne toujours à des contractions, des suppressions.

Je fais appel à tous ceux qui aiment la physionomie écrite des mots et je leur demande s'ils ne sentent pas comme moi le sacrilège qu'il y a à écrire Tibet pour Thibet. Cela ne peut avoir la même prononciation *intérieure*. Et déjà nous voilà avertis. D'ailleurs la suppression de l'*h* du *th* constitue une manière de crime linguistique et les idiomes qui le commettent couramment m'inquiètent. Ainsi les Espagnols. Chaque mot ainsi mutilé semble renier sa race latine ou grecque, lâchement.

Le *Tibet dévoilé* répond admirablement à son titre. Comme toutes les choses mystérieuses desquelles on veut trop approcher, il n'en reste rien.

Le Thibet, c'était la matrice vénérable des races du monde. Le Tibet, c'est un haut plateau glacé et désert, et que menace un sort plus désastreux encore.

On devrait réserver dans l'univers quelques points, quelques territoires. Ce seraient les Ultima Thulé de l'imagination humaine, les Eldorados. Personne ne les ayant vus, on pourrait mourir avec l'illusion qu'ils sont des Paradis perdus, où les ancêtres de l'âge d'or y ont vécu avant quelque faute immémoriale. Hélas! il est déjà trop tard. Les quelques pays absolument inconnus de l'univers : les déserts de l'Afrique, de l'Australie, du Brésil, de l'Asie centrale, les solitudes encore inexplorées des Pôles, nous savons tout au moins leur horreur par déduction. Ce n'est pas une déception au-devant de laquelle nous irions en les parcourant, c'est une certitude que nous confirmerions par l'expérience.

Pour le Thibet, on avait encore quelque espoir. Je dirai même que c'était le dernier espoir de la géographie. Un si vaste blanc sur la carte! Qui sait si, sur ce plateau immense, ne se trouverait point quelque vallée heureuse, la dernière colonie possible? Et qui sait aussi ce que pourraient révéler les lamas dans leurs sanctuaires inviolés? N'allait-on pas mettre la main sur la clef des religions japhétiques?

Vanité des vanités! Le génie humain dépend étroitement de l'eau et de la chaleur. Des catastrophes cosmiques ont bouleversé le Thibet. Ses grands lacs se dessèchent à vue d'œil. Le froid intense, atroce, continu a détruit tous les germes possibles de vie, de civilisation, de bonheur. C'est presque un désert, hanté par quelques nomades dégénérés.

Ce sera bientôt un désert absolu.

Précisément peut-être avant le grand exode, le Thibet était-il l'heureux berceau de notre race. Il n'est plus rien.

Il faut lire cette relation du docteur Sven Hedin. Elle est effroyable. Dans un style simple et pauvre de savant, uniquement préoccupé de découvertes géographiques, il raconte, jour par jour, cette étonnante promenade de vingt-huit mois : double tour — et avec quelles boucles et quels détours! — du vaste plateau, au milieu de difficultés diplomatiques de toutes sortes, franchissant sept fois le Transhimalaya, traversant des cols et des passages dont le moindre est aussi élevé que le Mont-Blanc et tout cela dans une température oscillant entre 1 et 35 degrés de froid.

Jamais un arbre, presque pas un animal, sauf les moutons des bergers nomades, les mules des caravanes et les vautours qui en attendent, si j'ose le dire, le résultat.

Au point de vue scientifique, le docteur Sven Hedin a rendu d'importants services. Grâce à lui nous savons combien il y a de lacs et de fleuves au nord-est du Thibet, et la composition chimique de leur eau, et combien il y a de montagnes et leur hauteur. Nous avons en outre l'épouvantable certitude que l'état des choses ne peut que s'aggraver, car le dessèchement, — cette origine de toute barbarie. — fait des progrès inquiétants.

Les lacs se resserrent entre leurs rives, leurs communications souterraines et à ciel ouvert s'interrompent. Peut-être que dans vingt ans un itinéraire semblable à celui que le docteur Sven Hedin a suivi serait-il absolument impraticable.

Au point de vue religieux, nous n'apprenons rien. Ces questions, visiblement, n'intéressent pas le savant occidental. Mais là aussi nous pressentons une déception. Derrière les descriptions les plus volontairement extérieures des cérémonies hindoues, par les voyageurs et les écrivains exotiques, nous devinons d'admirables symboles, des révélations esotériques profondes. Le docteur Sven Hedin a passé quarante-sept jours à Chigatsé, la cité sainte, la résidence du Tachilama, le chef religieux du Thibet. Il est devenu presque l'ami de ce mystérieux personnage. Il a assisté aux fêtes et aux rites. Ici encore, nous avons l'impression d'une déchéance. Nous ne sommes pas en présence d'un culte primitif et pur, conservé intact au milieu d'une civilisation simple et par conséquent pouvant servir plus tard de référence, de contrôle à une religion filiale et altérée. Non, mais bien plutôt d'un ensemble complexe et confus de rites dont la signification est perdue, accomplis par des êtres dont la mentalité participe de celles des Chinois, des Hindous, des Musulmans. Un bouddhisme fatigué, idolâtrique, appauvri, pratiqué par un peuple de pasteurs ignorants et exploité par une organisation quasi bureaucratique de prêtres incrédules et rusés : les lamas.

Pauvre Thibet! On sourit en songeant aux minutieuses complications diplomatiques que la Chine et le gouvernement anglo-indien s'amuse à embrouiller puis à dénouer au sujet de ce pays désert. Qu'en feraient-ils?

L'humanité et la civilisation n'ont absolument plus rien à faire sur ce plateau désolé, sinon regretter cette déchéance du lieu de leur origine. La curiosité scientifique est maintenant satisfaite, aux dépens de tout espoir.

Si l'univers doit périr un jour par le froid, le Thibet offre l'image de ce qu'il sera.

Résignons-nous. Nous avons une illusion de moins. Le Thibet est devenu le Tibet. Bientôt, ce ne sera plus rien du tout.

FRANCIS DE MIOMANDRE

PUBLICATIONS D'ART

Antonio Moro, son œuvre et son temps,
par H. HYMANS (1).

Après le grand ouvrage de M. Moes sur Franz Hals, l'un des plus considérables qu'on ait publiés sur le maître de Haarlem, voici que l'éditeur van Oest vient de combler une importante lacune en donnant ses soins à la publication d'une copieuse et

(1) Bruxelles, Van Oest et C^{ie}.

très belle monographie de l'œuvre d'un des plus grands portraitistes de la Hollande : Antonio Moro. L'auteur de cette attrayante étude historique et critique, M. H. Hymans, a su tirer le meilleur parti du petit nombre de documents qui existent au sujet de ce peintre remarquable; il nous montre un Moro très vivant, par l'étude approfondie de son œuvre et aussi par la description de la vie artistique du temps. On le voit élève de Jan van Scorel, cet homme multiple, extraordinaire, vrai disciple de la Renaissance, humaniste, poète, musicien, ingénieur, génie incontestable, cerveau robuste, dont l'influence, néanmoins, fut plutôt néfaste à l'art hollandais du xvi^e siècle. Bientôt, grâce à l'amitié de Granvelle, Moro pénétra à la cour de Charles-Quint. Il ne peignit jamais le portrait de ce prince, qui avait chargé Titien de ce soin, mais il fut le portraitiste attitré de Philippe II, et par lui il fut introduit dans la plupart des cours d'Europe. C'est ainsi que Moro fit tour à tour les portraits de Jean III et de la reine de Portugal, celui de Catherine d'Autriche, de Maximilien II de Bohême, de la reine d'Angleterre Marie Tudor, de Marie de Hongrie, de Guillaume d'Orange; il nous a laissé en plus ceux de Granvelle, d'Alexandre Farnèse, du duc d'Albe, de Marguerite de Parme. Toute une période de l'histoire de l'Europe est retracée, en raccourci, dans ces portraits où les personnages apparaissent avec une saisissante vérité. Moro fut toute sa vie attaché au service des grands. Son art est fier et hautain. On peut le comparer au Titien. Il fut le véritable introducteur du style italien dans les Pays-Bas, bien qu'il n'ait renié aucune des qualités de race dont il était abondamment doué. Scorel tenta et réussit de transporter dans le Nord les formes, la technique et les sujets de la peinture italienne; Moro, au contraire, en s'inspirant des peintres italiens, n'avait écouté que leur âme, et, en se trempant à leur école, il en avait retenu des principes de goût, de distinction, qui ne devaient atténuer en rien son originalité. « Il ne tient à aucun temps ni à aucun pays, écrit Bürger, ou plutôt il participe des qualités des meilleures écoles. »

Ce remarquable ouvrage, auquel auteur et éditeur semblent avoir consacré des soins spéciaux, est orné de cinquante-six planches hors texte reproduisant les principaux portraits du maître.

FRANZ HELLENS

L'ART A PARIS

Des « impressionnistes ».

Manet chez Bernheim; Monet, Renoir, Pissarro et Sisley chez Durand-Ruel : voilà ce qui s'appelle une belle fin de saison!

Allez voir, revoir plutôt les Manet. Tout a été dit sur ce novateur. La franchise, la noblesse de son art clair et lumineux, si traditionnel à la fois et neuf, ne cessera jamais de nous ravir. Mais ce qui est stupéfiant, c'est la colère que cette peinture déchaînait chez les sujets de Napoléon III. Et il n'y avait là ni question personnelle, ni coterie. Nos pères étaient de bonne foi : mais leurs yeux, non dessillés, avaient pris l'habitude des fadeurs rondes et molles, des allégories d'école, des paysages rousâtres et rissolés, des figures et des gestes d'atelier. Ils ne pouvaient s'en déshabituer. La sincérité de Manet leur apparaissait comme la pire démence. Quand il peignait les reflets bleus dans l'eau miroitante à Argenteuil, ces bonnes gens hurlaient comme si on les eût frappés. Ils trouvaient Manet « trivial »; or, il n'y avait pas d'homme plus raffiné, plus aristocratiquement

distant que Manet. Jamais ce grand homme ne songea à révolutionner, à tirer des feux d'artifice. Il peignait clair, comme les maîtres des musées. Ses portraits de femmes sont d'une grâce, d'une délicatesse, d'une subtilité délicieuses. Ils sont aujourd'hui paisibles et hautains : on criait en 1872 au scandale en les voyant. Décidément, il en est de la bonne peinture comme des beaux vers, de la musique, et de tout : le public et la critique vont d'instinct au médiocre et au pire. Et dès qu'un maître se dresse, on le conspu.

La navrante comédie a repris quelques années plus tard avec ceux qu'on nomme les Impressionnistes. Si M. Durand-Ruel ne s'était rencontré pour comprendre, encourager, soutenir et empêcher de mourir de faim Claude Monet et Renoir, nous ne pourrions à l'heure actuelle contempler les chefs-d'œuvre de ces grands hommes à sa galerie, à la salle Moreau-Nélaton, à la salle Caillebotte et chez les amateurs. Eux aussi, on les a persécutés, bannis des Salons, traités en parias. Grâce à Geffroy, à de Bellio, à Georges Lecomte, à Théodore Duret, ces successeurs de Corot et Daubigny ont pu triompher. Mais nous nous souvenons des invectives de Gérôme, de Jules Breton, de Meissonnier ..

Le lyrisme panthéistique de Claude Monet, le rayonnement de Renoir, l'adorable finesse de Sisley, la naïveté, la santé de Camille Pissarro sont désormais reconnus de tous. Et leur influence salutaire sur toute la peinture moderne n'est plus niée, même des pires aveugles et des plus têtus. Ils sont entrés dans l'histoire. Leurs noms traverseront les siècles.

...Et demain, cependant, l'éternelle aventure recommencera. Nous avons, parmi nos jeunes, des peintres d'un admirable avenir : on les exclut des Salons, on les tracasse, on leur refuse commandes et croix. Patience ! Dans vingt ans, ceux qui auront acheté des Bonnard, des Jean Puy, des Albert Marquet, des Flandrin seront récompensés. Ils auront été clairvoyants, auront orné leurs demeures de belles œuvres, — et fait d'excellentes affaires.

LOUIS VAUXCELLES

NOTES DE MUSIQUE

Audition des élèves de M. Émile Bosquet.

La séance de piano donnée par les élèves de M. Émile Bosquet a été pour nous une surprise des plus agréables. Généralement ces sortes d'auditions sont assez désillusionnantes et il faut user de beaucoup d'indulgence pour en découvrir les mérites. Il n'en a point été ainsi pour le récital organisé par l'excellent pianiste, car il a eu la bonne inspiration de ne présenter que des élèves dont le mécanisme était parfaitement mis au point et dont la faculté d'interprétation était arrivée à maturité.

Louons aussi M. Bosquet pour le goût parfait avec lequel il avait composé son programme : l'éclectisme relatif qui y régnait n'avait rien de choquant, car tous les morceaux choisis avaient leur valeur et leur charme propres et aucun d'entre eux ne faisait contraste avec les autres par son infériorité. Graun, Mozart, Chopin, Schumann, Liszt, d'Indy et Debussy étaient les principaux noms qu'on y rencontrait ; à noter, d'une façon toute spéciale, parmi les œuvres modernes, la *Cancion* de la *Sonate espagnole* d'Olmeda, œuvre charmante, chaude de ton et finement ciselée, qui fut délicieusement interprétée par M^{lle} Marianne Vauthier.

Les autres jeunes filles qui prirent part à cette séance, M^{lles} Van Geffen (professeur au Conservatoire d'Anvers), Bamberg et Grantham, firent preuve, de même que M^{lle} Vauthier, de qualités exquises de toucher et de sentiment. M. Bosquet arrive à inculquer à ses élèves un sens merveilleux de l'équilibre entre les

effets de force et les effets de douceur ; il leur donne en même temps le goût du phrasé élégant sans affectation et expressif sans fausse sentimentalité ; et, par-dessus tout, il évite de peser sur leur personnalité : de là ces interprétations si spontanées, si aisées, si sincères en un mot... Pour toutes ces raisons, nous nous souviendrons de cette modeste audition d'élèves comme d'une réelle fête d'art, belle tant par sa simplicité que par les multiples qualités de fond qui s'y manifestèrent.

CH. V.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Violon (classes de MM. CORNÉLIS, MARCHOT et THOMSON). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M. Costa (60 points) ; M^{lles} Moodie, Brown et Brandegee (59 points) ; 1^{er} prix avec grande distinction : MM. Voscolot et Van Leeuw ; 1^{er} prix avec distinction : MM. Wethmar et Mambour ; 1^{er} prix : MM. Dumoulin, Rauter, Danvoye, M^{lle} Rocrelle, MM. Wiets, Berger et Watrin ; 2^e prix : M. Brouns.

Chant (jeunes gens : classe de M. DEMEST). — 1^{er} prix : MM. Culot, Hotermans et Daman ; 2^e prix : MM. Anseau et Houx.

Chant (jeunes filles : classes de M^{mes} CORNÉLIS, FLAMENT et KIPS-WARNOTS). — 1^{er} prix avec grande distinction : M^{lle} Kalker ; 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Cuvelier ; 1^{er} prix : M^{lles} Jordens, Bos et Noos ; 2^e prix : M^{lles} Roskams, Viceroy et Mulders ; Accessit : M^{lles} Lhoest, Degouve et Derval.

Prix de la Reine Marie-Henriette (duos pour voix de femme). — M^{lles} Kalker et Cuvelier.

CONCOURS DE CHANT

Pour le relèvement de la chanson populaire.

Organisé par l'*Algemeen Nederlandsch Verbond* (section anversoise), un concours aura lieu les 14 et 15 août entre sociétés chorales pour l'exécution de chansons destinées au peuple. Des primes nombreuses de 200, 150, 100 et 50 francs seront décernées par les jurys. Une prime de 300 francs sera attribuée aux lauréats du concours d'honneur. S'adresser pour tous renseignements au Comité des Fêtes de Chant, 16, Marché aux Souliers, Anvers.

NÉCROLOGIE

F. Seymour Haden.

L'illustre graveur anglais Sir Francis Seymour Haden, dont le Salon d'Automne rassembla en 1907 un magistral ensemble de 150 planches, est mort le 1^{er} juin à Bramdean (Hampshire), âgé de 92 ans.

Né le 16 septembre 1818, il fit ses études de médecine et ne cessa jamais de pratiquer la chirurgie ; mais devenu en 1847 le beau-frère de Whistler, il s'adonna à l'eau-forte par délassement, après avoir longtemps étudié l'œuvre gravé de Rembrandt, auquel il a consacré un ouvrage fort estimé (Paris, 1880). On retrouve aisément les traces de cette double influence de Rembrandt et de Whistler dans les gravures de Seymour Haden (il laisse 242 pièces). Ce sont pour la plupart des aspects de la campagne anglaise, — bois, étangs, arbres, chemins, bords de rivière, — très rarement animés de personnages, et toujours d'une profonde sincérité, d'une expression simple et juste. Président de la Société royale des peintres-graveurs depuis sa fondation, en 1880, créé baronnet en 1894, membre correspondant de l'Académie des beaux-arts de France et grand prix aux Expositions universelles de 1889 et de 1900, Seymour Haden restera comme l'un des plus grands représentants de l'eau-forte originale

au XIX^e siècle et l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'admirable floraison de ce procédé.

Sir W. Drake a publié de l'œuvre de Seymour Haden un catalogue que compléta H. Nazeby Harrington (*A Supplement to Sir W. Drake's Catalogue of the etched work of Sir Francis Seymour Haden*, P. R. E. London, Mac' Millan and Co, 1903.)

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition d'Art ancien organisée par le gouvernement dans les nouveaux bâtiments du Palais du Cinquantenaire a reçu ces derniers jours de notables accroissements, parmi lesquels plusieurs Van Dyck envoyés d'Angleterre et la toile fameuse de Rubens *les Miracles de saint Benoît*, qui fait partie de la succession de Léopold II. L'installation est désormais complète et l'on a fêté jeudi dernier, en un déjeuner offert à quelques personnalités des arts et de la presse par le baron Kervyn de Lettenhove et M. Ch.-L. Cardon au restaurant de l'Exposition, sur la terrasse fleurie qui avait reçu une décoration de circonstance, l'achèvement définitif du labeur accompli.

Le ministre des Sciences et des Arts et M. Beernaert, ministre d'Etat, ont, dans des toasts unanimement applaudis, félicité vivement MM. Kervyn de Lettenhove et Cardon, à qui est due principalement la brillante réussite de l'Exposition.

De l'avis de tous les visiteurs, celle-ci est la plus importante et la plus belle de toutes les manifestations analogues réalisées en Belgique. Elle attire journellement un grand nombre de visiteurs belges et étrangers qui, tous, en louent la composition et la remarquable présentation.

Le Cercle d'Art *les Indépendants* a inauguré hier au musée de peinture moderne son septième Salon annuel. Celui-ci restera ouvert jusqu'au 25 juillet.

C'est le dimanche 17 juillet que s'ouvrira le Salon annuel de Spa.

Une intéressante séance littéraire organisée par la Section des Lettres à l'Exposition de Bruxelles aura lieu mardi prochain, à 3 heures, sous la présidence de M. Emile Verhaeren, dans la jolie salle des Conférences de l'Enseignement supérieur.

M. Edmond Picard y parlera de la littérature belge d'expression française; M. l'abbé Verriest, du mouvement littéraire flamand; M. Victor Chauvin, des lettres wallonnes.

Le Roi assistera à cette séance, qui servira d'inauguration officielle à l'exposition des Portraits et Souvenirs de littérateurs belges réunis par le département des Lettres avec le concours de M. Octave Maus.

Un de nos abonnés nous ayant signalé la disparition du tableau de Claus, *la Drève ensoleillée*, qui figurait au Musée de peinture moderne, nous avons demandé à l'artiste s'il savait où l'on avait relégué sa toile.

M. Claus nous a répondu : « Moi non plus je ne puis retrouver la *Drève ensoleillée* au Musée. J'allais de temps en temps revoir ce tableau par simple curiosité, afin de me rendre compte du travail des couleurs, et j'avais la satisfaction de constater que cette toile, quoique peinte en 1892, gardait toute sa fraîcheur. »

Souhaitons que l'absence de *la Drève ensoleillée* ne soit que momentanée.

Les concours de l'École de musique et de l'Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles auront lieu dans l'ordre ci-après : mercredi prochain, à 2 h. 1/2, Art théâtral de l'Institut; jeudi, à 2 h. 1/2, Diction et déclamation de l'École; même jour, à 5 heures, examen de Gymnastique rythmique de l'Institut; vendredi, à 2 h. 1/2, Chant (École); même jour, à 5 heures, pianos d'ensemble (Institut); mardi 12, à 2 h. 1/2, concours de piano (Institut).

Les concours et examens auront lieu au Musée communal.

Le Théâtre du Parc reprendra mardi prochain *la Passerelle*, de M^{me} de Gressac et M. Francis de Croisset.

Hélène de Sparte, le nouveau drame de M. Emile Verhaeren, encore inédit en français, sera décidément représenté pour la première fois dans sa version allemande à Berlin, en novembre prochain, au Deutsches Theater, sous la direction de M. Max Reinhardt. Le rôle principal sera, nous dit-on, créé par M^{me} Durrieu, celui d'Elektra par M^{me} Gertrude Eysolt.

De Paris :

Le peintre Marcel Lenoir a ouvert mardi dernier au Cercle International des Arts, sous la présidence de M. Dujardin-Beaumetz, une exposition qui comprend près de 300 œuvres ou projets, portraits, décorations, dessins, etc., des plus intéressants. Trente d'entre elles ont été acquises par MM. Rodin, Bourdelle, R. Poincaré, Elie Faure, Chaumié, etc.

L'Académie des Beaux-Arts a décerné à M. Albert Besnard, auteur des peintures décoratives de la coupole du Petit Palais des Champs-Élysées, le prix J.-J. Berger (15,000 fr.), destiné à récompenser « l'œuvre d'art la plus méritante relative à l'histoire ou servant à la décoration de la ville de Paris, ou intéressant sa renommée ».

Ce prix, décerné tous les cinq ans, a été attribué précédemment à M. Laloux pour la gare d'Orsay et à M. Ch. Girault pour le Petit Palais des Champs-Élysées.

On écrit d'Espagne au *Bulletin de l'Art ancien et moderne* :

« Il n'est question, dans les milieux qui s'occupent d'art et même dans le public ordinairement indifférent, que de la vente d'un important primitif flamand. Le nouveau ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Burell, a reçu ces jours derniers un télégramme du gouverneur civil de Lugo le prévenant qu'une *Adoration des mages* de Hugo van der Goes, qui se trouve dans la chapelle des Escuelas Pias de Monforte, venait d'être vendue à l'ambassadeur d'Allemagne pour le musée de Berlin.

Ce fonctionnaire ajoutait que des envoyés du représentant de la Prusse devaient incessamment se rendre à Monforte pour prendre livraison du tableau et qu'en conséquence, il sollicitait des instructions sur l'attitude qu'il devait observer, car déjà, l'année dernière, il avait été question de l'aliénation de ce tableau et l'autorisation de l'enlever avait été sollicitée. Le ministre répondit au gouverneur de Lugo d'avoir à se conformer aux ordres donnés à ses prédécesseurs et de refuser, par conséquent, que l'on touchât à la peinture.

M. Burell doit entretenir de cette affaire ses collègues du Conseil et se demande, en outre, s'il ne conviendrait pas de rechercher à qui en incombe la responsabilité. On cite des noms, parmi lesquels celui d'un ancien ministre, et l'on donne aussi des chiffres : l'acquisition de la peinture aurait été proposée au prix de un million cent quatre-vingt mille francs. »

La Commission de l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Venise (22 avril-31 octobre 1910) vient de reproduire en cartes postales la jolie affiche de M. A. Sézanne. Les collectionneurs pourront s'en procurer gratuitement cinq exemplaires en s'adressant au Secrétariat de l'Exposition.

Pour fêter le jubilé de son directeur actuel, le *World* de New-York a publié un numéro de deux cents pages. Les numéros de quatre-vingts à cent pages sont fréquents dans la presse américaine, mais le numéro de deux cents pages est un « record ». Notez que ces journaux sont imprimés en caractères très fins, et que les lignes sont très serrées. Pour lire d'un bout à l'autre le numéro de deux cents pages, qui pèse six livres et qui, déduction faite des nombreuses illustrations, contient peut-être deux cent mille lignes de texte, il faudrait — avec la journée de huit heures! — une bonne quinzaine. Et chaque matin se succèdent les numéros, de seize, vingt-quatre, trente-deux pages.

Tours de force, évidemment, qui affichent la puissance financière du journal, la perfection de son outillage, l'habileté de son administration. Mais à quoi cela sert-il? Uniquement à détruire les forêts, à déboiser la terre entière qui sera bientôt aride comme le Sahara, parce que tous les arbres auront été transformés en pâte à papier.

Le génie de l'homme arrive à produire au delà de ce que ses forces peuvent consommer. Il y a pourtant une infinité de besoins

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

dans la race humaine qui ne trouvent point de satisfaction. Nous gaspillons sans profit d'immenses ressources qui font défaut d'un autre côté.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique:

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui commander.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, Éditeurs
4, place de la Madeleine, PARIS

CLAUDE DEBUSSY. — **Iberia** (« Images » pour orchestre, N° 2). I. *Par les rues et par les chemins.* — II. *Les parfums de la nuit.* — III. *Le matin d'un jour de fête.* Transcription pour deux pianos à quatre mains par ANDRÉ CAPLET. — Prix net : 10 francs.

Le même pour piano à quatre mains. — Prix net : 6 francs.

ID. **Première rhapsodie** pour clarinette en si bémol avec accompagnement d'orchestre ou de piano. — Prix net : 3 fr. 50.

LÉON DELAFOSSE — **Arabesques**, cinq pièces pour le piano. — Prix net : 3 francs.

ID. **Prélude** en ut mineur pour le piano. — Prix net : 1 fr. 75.

ID. **Étude de concert** pour le piano. — Prix net : 2 francs.

PAUL DUKAS. — **Ariane et Barbe-Bleue**. Introduction du 3^me acte. Transcription pour 2 pianos à 4 mains par L. ROQUES. — Prix net : 3 fr.

PAUL FOURNIER. — **Toccata**, étude symphonique (op. 20). Transcription pour dix pianos à quatre mains par l'auteur. — Prix net : 7 francs.

MAURICE RAVEL. — **Maman l'Oye**, cinq pièces enfantines pour piano à quatre mains. Le recueil. — Prix net : 6 francs.

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **La Jeunesse d'Hercule**, poème symphonique (op. 59). Transcription pour piano seul par V. STAUB. — Prix net : 4 francs.

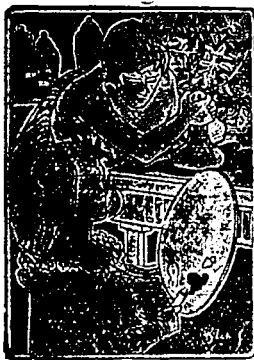
ID. **La Muse et le Poète**, duo pour violon et violoncelle avec accompagnement d'orchestre ou de piano (op. 132). — Prix net : 7 fr.

PARTITIONS D'ORCHESTRE FORMAT DE POCHE

CLAUDE DEBUSSY. — **Iberia** (« Images » pour orchestre, N° 2). — Prix net : 8 francs.

ID. **Rondes de Printemps** (id. N° 3). — Prix net : 5 francs.

PAUL DUKAS. — **Polyacte**, ouverture pour la tragédie de Corneille (1891). — Prix net : 4 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

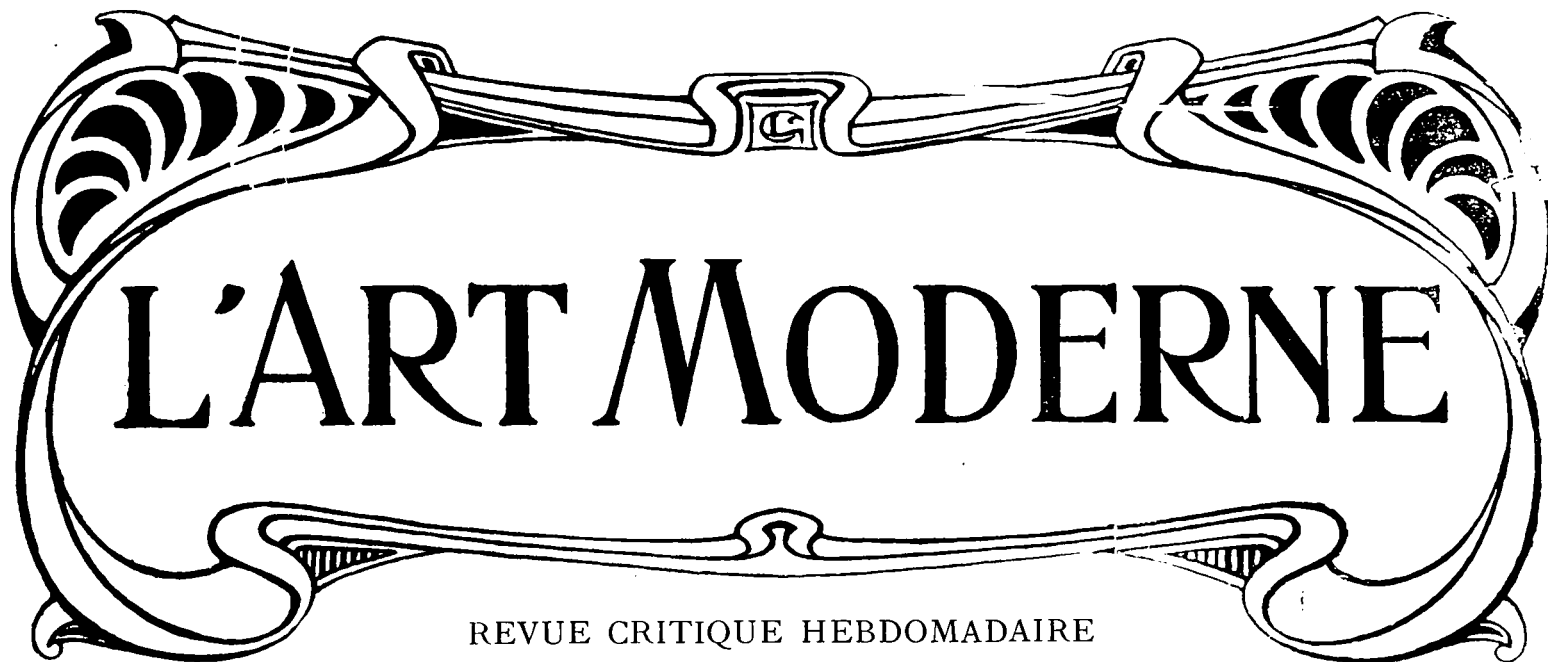
Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Art belge au XVII^e siècle (FRANZ HELLENS). — A l'Exposition des Beaux-Arts : *Deux peintres de la Figure* (FRANZ HELLENS). — Visite du Roi et de la Reine aux Écrivains belges (GEORGES RENCY). — La Chanson populaire : *Les Noëlés wallons* (CH. V.). — Académie royale de Belgique : *Classe des Beaux-Arts*. — A l'Exposition d'art belge au XVII^e siècle (CH. V.). — L'Art à Paris (LOUIS VAUXCELLES). — Nécrologie : *Bourgault-Ducoudray* (O. M.). — Petite Chronique.

L'Art belge au XVII^e Siècle.

S'il est vrai que l'Exposition d'Art Ancien installée au Palais du Cinquantaire ne nous apprend rien de neuf au sujet de Rubens ni de Van Dyck, — encore qu'on y puisse voir d'excellentes choses de ces deux maîtres, — elle nous donne d'autres enseignements qu'il ne sera pas inutile de retenir. Elle nous rappelle, notamment, que les grands projets se heurtent toujours à de grands obstacles et que, plutôt que de les réaliser à moitié, les auteurs d'entreprises aussi audacieuses devraient modifier leurs visées de telle façon que la victoire semblerait en fin de compte encore leur appartenir. Je veux dire qu'on eût peut-être bien fait de restreindre l'étendue de cette exposition par respect pour le dieu qui en est l'âme. C'est Rubens, en effet, qui, dès le seuil du Salon, montre qu'il domina son époque; son nom est inscrit au frontispice du siècle, à la place de ceux d'Albert et d'Isabelle jugés indignes de participer à sa gloire.

Cent toiles de ce maître n'en peuvent donner une idée exacte qu'à la condition d'être parmi les plus fascinantes. Rubens est un génie qu'on ne conçoit pas à

demi-mot. De même que pour s'exprimer il fallait qu'il donnât toute sa mesure et se livrât jusqu'à la témérité, de même pour le comprendre est-il nécessaire de l'apercevoir tout entier, c'est-à-dire dans les œuvres où il s'est déployé avec la totalité de son tempérament. On pense bien que pareille occasion ne se présente pas tous les jours et qu'il ne suffit pas d'en rêver la réalisation pour que tous les obstacles s'écroulent aussitôt comme les murailles de Jéricho. Telle qu'elle se présente ici, la salle réservée aux œuvres de Rubens ne répond donc peut-être pas complètement à ce qu'on était en droit d'attendre. Lorsqu'il s'agit d'un peintre de cette taille, on ne peut trop exiger de ceux qui se proposent de lui rendre hommage. Réduite à de moindres proportions, cette salle, parée des meilleurs morceaux qui s'y trouvent, eût revêtu plus d'éclat. De même, l'ensemble des Van Dyck, où se rencontrent plusieurs œuvres significatives du maître, eût gagné à être limité à ces quelques unités admirables. En y ajoutant les plus beaux Jordaeus, les Devos, les Snyders, les Jan Fyt, les Brouwer, les G Coques, on eût formé un tout très harmonieux, plus imposant par la valeur de ses éléments que par le nombre.

Quoi qu'il en soit, malgré certaines lacunes, c'est bien Rubens qui triomphe dans cette exposition. Au surplus, pour qui sait voir, l'admirable série d'esquisses et d'études qui y sont rassemblées donne en raccourci une très haute idée de l'œuvre du maître. Rubens règne en souverain absolu sur l'art de son siècle. Il n'est pas un peintre qui ne proclame hautement son influence. Où trouver l'équivalent d'un pareil rayonnement, d'une

aussi puissante sujétion? Rembrandt lui-même ne se répandit pas plus magiquement sur la peinture de son temps.

Comme Rembrandt, Rubens est un génie multiple et complet. Ceux qui restent attachés à l'esprit intime de la race, ceux qui se plaisent à ses côtés pittoresques et ceux dont les regards sont orientés vers les sphères les plus élevées de l'art sont également remués par l'œuvre de Rubens. On peut dire que Rubens est à la fois aussi proche et aussi éloigné de la Flandre que Rembrandt l'est de la Hollande. Tous deux choisissent leurs modèles dans leur pays, autour d'eux, parmi les plus nobles et parmi les plus ordinaires; le premier, pour exprimer la vigueur, la santé charnelle, la beauté des formes puissamment développées et pour orner sa pensée de toute cette magnificence; le second, pour évoquer les grandes forces mystérieuses se jouant dans le fantasme de la lumière et de l'ombre. Tous deux s'inspirent à même le sol pour s'élançer bientôt dans l'espace, entraînant après eux, et exaltant par leur vol les formes les plus terre-à-terre. Tous les peintres du grand siècle ont passé par leur école. Rembrandt et Rubens sont les deux grands pivots de l'art du XVII^e siècle. Avec Rubens, la Flandre renversa ses plus rudes barrières. L'art de Rubens a plus fait pour son expansion intellectuelle que la science des docteurs et l'érudition des humanistes. Par lui, l'art de la Renaissance se manifesta chez nous avec un éclat sans égal, et avec une telle abondance de moyens originaux, avec une puissance créatrice si profonde que l'on oublia vite que d'autres peintres du nord, au siècle précédent, les Van Schorel et les Lucas de Leyde, avaient tenté d'introduire dans les Pays-Bas les grandes conceptions de la peinture italienne, sans parvenir d'ailleurs à égaler leurs fascinants modèles.

Eu égard à la participation relativement restreinte de Rubens à l'Exposition, il convenait de n'admettre, pour représenter les autres artistes du XVII^e siècle, que des œuvres de premier ordre. Hors du rayonnement direct du maître, les non-valeurs, et même les œuvres de mérite médiocre apparaissent plus violemment, et leur présence, dans une manifestation destinée à glorifier l'art de tout un siècle, cause une impression pénible. Il semble qu'on ait voulu accumuler le plus grand nombre possible de tableaux, sans se soucier de la qualité douteuse de beaucoup d'entre eux, afin d'affirmer par cet imposant total la vitalité opulente de notre art à une époque où le pays était encore asservi à une obscure tyrannie. Ce n'était pas, semble-t-il, le programme à réaliser.

Hâtons-nous toutefois de le dire, il y a heureusement à l'Exposition assez de chefs-d'œuvre pour racheter les défaillances d'un choix parfois trop indulgent. Tel portrait de Van Dyck, celui de Frans Hals ou de Jean Wildens, telle nature-morte de Jan Fyt ou de

Snyders, telles études de paysans de Brouwer y suffiraient amplement. Avec de pareils points de repère on retrouve vite sa route, sans toutefois se dépouiller de l'impression maussade causée par la rencontre des faux trésors que les collectionneurs se hâtent toujours de mettre à la disposition des organisateurs d'expositions, comme pour faire regretter plus vivement la mauvaise grâce ou la légitime défiance des musées qui refusent de se séparer de leurs authentiques joyaux.

Si certaines renommées se trouvent renforcées par des expositions d'ensemble telles que celle-ci, il en est d'autres à qui ces expositions semblent plutôt néfastes. Sans parler de certains peintres qui ne sortiraient d'ici ni plus ni moins obscurs, il est permis de constater combien est demeurée longtemps surfaite la gloire d'un Teniers, par exemple. Plus on les revoit, plus ces peintures apparaissent avec une manifeste indigence d'imagination; le coloris est gris, monotone et fade. Teniers est l'homme d'un ou deux tableaux: le prestige de ce peintre tient à la renommée d'une kermesse. D'autre part, un nom jusqu'ici obscur attire l'attention. Je veux parler de Jean Siberechts, dont on a justement mis en relief trois toiles remarquables. Ces tableaux se recommandent par la merveilleuse sobriété de leur composition, le naturel avec lequel les figures se meuvent dans le paysage et par un coloris, un peu dur parfois, tout en oppositions vigoureuses, d'une originalité frappante. Le peintre fait preuve d'un souci de style auquel l'école ne nous avait pas habitués. On pense à certains peintres hollandais, à Ruysdael notamment. Siberechts possède la même hauteur d'inspiration, la même vision à la fois mouvementée et mesurée, mais avec plus de réalisme, et avec cette habileté à situer les figures harmonieusement dans la nature que ne possédait pas le peintre hollandais.

FRANZ HELLENS

A l'Exposition des Beaux-Arts.

Deux peintres de la Figure.

On les a placés dans la même salle, presque en regard l'un de l'autre, entourés de deux paysagistes fameux: Heymans et Claus. MM. Oleffe et Jefferys comptent parmi les mieux doués de nos peintres de la figure. Ils se sont tous deux créés une originalité du meilleur aloi, et leurs travaux dénotent une activité artistique des plus dignes d'attention.

Leurs tendances sont très différentes; elles sont même parfois contradictoires. Les deux tableaux exposés par MM. Oleffe et Jefferys me paraissent non seulement donner la mesure actuelle de leur talent mais marquer une étape nouvelle dans le jeune mouvement de peinture belge. Les deux œuvres sont excellentes.

Le tableau de M. Oleffe, *Août*, est l'une des toiles les plus remarquables du Salon. Je ne pense pas que le peintre ait réalisé jusqu'ici une œuvre plus solide, d'un équilibre plus parfait, où tout concourt mieux à l'harmonie de l'ensemble. M. Oleffe n'est pas

un symphoniste porté aux subtilités. Il ne cherche pas, comme un Lemmen, à traduire les jeux de l'atmosphère autour des figures et des objets, ni à susciter par de chatoyantes alliances de tons des effets inattendus, de troublantes impressions, d'exquises harmonies. Sa gamme est sobre, ses moyens sont restreints à quelques notes choisies auxquelles le peintre sait donner une valeur toute personnelle et extrêmement expressive. De même qu'il n'est pas nécessaire de posséder un vocabulaire très étendu pour former de belles phrases et exprimer de solides idées, ainsi le peintre de l'*Août* parvient à extérioriser, avec quelques couleurs, et beaucoup de talent, le charme intime d'une saison. Les tons qu'il emploie sont francs et bien marqués ; il les oppose, les entrecroise et leur fait chanter une mélodie claire, au sens précis, et cependant pleine d'évocations. L'impression première qu'on ressent devant cette toile savoureuse est d'un peintre très habile ; on dirait d'une étude sur les touches noires, et l'on se demande comment l'auteur peut, avec ces données réduites, exprimer une idée large et éviter la monotonie. Car le sens de ce tableau n'est nullement limité aux quatre figures qui en forment le noyau. On sent, tout autour, la fluidité d'une atmosphère heureuse. La joie de vivre se devine dans le décor, dans l'humble maison du fond et son cadre de verdure, aussi bien que dans le regard, dans l'attitude des jeunes femmes et des fillettes assises autour de la table.

Ce qui relève ce tableau en regard de la riche production de notre jeune génération de peintres, c'est le souci de style qu'il manifeste. Il y a là un grand pas d'accompli, et de quoi faire réfléchir ceux qui, doués d'une luxuriante sensibilité, perdent l'habitude de la réflexion et du travail pour se laisser guider uniquement par l'impression du moment, sans se contrôler jamais soi-même.

Cette tendance heureuse que proclame la peinture de M. Oleffe, on l'observe aussi chez M. Jefferys, mais d'une manière tout de même moins nette et moins décisive. M. Jefferys est un peintre attentif et réfléchi qui affectionne les grands mouvements de foule, un peintre calme qui recherche le bruit, un solitaire qui réclame la multitude. On le voit partout où se manifestent avec véhémence les instincts agités des foules. Ses esquisses brossées dans les théâtres populaires, dans les promenades, les foires, les ports, sur les chantiers, parmi les stridences de la joie et du labeur, à la lumière criarde des lampes et des torches, forment la plus grande partie de son travail, et comptent parmi les meilleures œuvres du genre.

Lorsque l'on aperçoit ce même peintre aborder l'étude de la figure, on est d'abord déconcerté. C'est que M. Jefferys apporte là, comme ailleurs, ce même besoin de mouvement ; le peintre calme qu'il est ne peut cependant s'en tenir à l'expression d'une physionomie unique. Sa vision la dépasse ; à travers un visage, il aperçoit une foule. De là un dessin agité, un coloris spontané, une observation rapide qui a vite fait de grouper, de ramasser les notes importantes du tableau ; de là aussi une sorte de relâchement dans le métier, au sujet duquel il ne faut pas se méprendre. Car si M. Jefferys n'est pas un analyste — tant s'en faut — il montre, sous une apparence de négligé, un souci de composition manifeste, comme en témoigne sa grande toile au Salon des Beaux-Arts, *les Rhododendrons*, et cette autre toile qu'il expose en ce moment aux *Indépendants*, *les Préparatifs de la Fête*. Très belles pages, d'une inspiration large et heureuse. La figure y est, il est vrai, moins étudiée que située. Mais si elle

n'apparaît point avec ses traits individuels, l'atmosphère et l'ambiance du tableau lui prêtent une physionomie bien d'accord avec les choses qui l'entourent, et lui composent en quelque sorte un visage...

FRANZ HELLENS

Visite du Roi et de la Reine aux Écrivains belges.

Ce fut une fête émouvante et mémorable pour notre littérature nationale tout entière, française, flamande et wallonne, que cette séance solennelle de la classe des lettres de l'Exposition, tenue le mardi 5 juillet 1910, au cours de laquelle les nouveaux souverains de Belgique sont venus aimablement se mêler au groupe nombreux de nos écrivains. Ils y étaient tous, ou presque tous, les français, les flamands et les wallons. Et l'on vit Camille Lemonnier, le monarque de nos lettres, assis à la droite de la Reine. On vit le Roi causer longuement avec lui, puis avec Edmond Picard, Georges Eekhoud, une foule d'autres, à qui il sut montrer qu'il est au courant du développement de nos lettres et qu'il connaît les livres de nos écrivains aussi bien que nos écrivains eux-mêmes. La Reine, de son côté, se faisait présenter la plupart des littérateurs présents et, pour chacun, avait un mot personnel d'admiration ou de sympathie.

Les souverains, reçus à l'entrée de la salle des lettres par le Ministre des Sciences et des Arts et le sénateur Braun, président du groupe, avaient été salués par Emile Verhaeren en un discours d'une tenue superbe. Verhaeren a dit exactement ce qu'il fallait dire : il a exalté le rôle social et patriotique de la littérature et remercié le Roi et la Reine de l'intérêt sincère qu'ils prennent à l'accroissement et à la diffusion de la nôtre. Il a dit aussi en termes émouvants, d'une simplicité cordiale qui excluait toute courtoisie, combien nos jeunes souverains, si aimables, si pleins de bonne volonté, si attentifs aux progrès de nos arts et de nos lettres, nous plaisent et déjà nous sont chers. Le Roi a répondu en affirmant à son tour l'importance de la littérature dans la vie d'une nation.

« De même que les peintres fixent sur des toiles immortelles les images de la vie, de même l'écrivain traduisant en des œuvres saines et fortes les sentiments du peuple, synthétise la nation dans ce qu'elle pense, ce qu'elle espère, ce qu'elle souffre, ce qu'elle crée par un incessant labeur.

« Dans notre passé, le souvenir des plus grandes époques est resté vivant grâce à l'universelle renommée de nos écoles de peinture et de nos incomparables architectes. Une pléiade d'artistes honore encore le nom belge, mais jamais nous n'avons eu une efflorescence littéraire égale à celle d'aujourd'hui... Comme on l'a dit, il y a des œuvres de la pensée belge qui resteront des monuments durables de notre génie national, de même que les cathédrales, les beffrois et les hôtels de ville de nos vieilles cités... Le brillant renouveau de nos lettres, Messieurs, vient à son heure ; n'est-il pas le couronnement de l'extraordinaire développement de nos industries et de notre commerce ?

« Ce qui me réjouit particulièrement et ce qui doit nous reconforter, c'est de voir unis par une franche cordialité les représentants de nos langues nationales. Ils affirment ainsi que, tout en s'exprimant différemment, ils n'en sont pas moins Belges de cœur et d'âme, exaltant avec une égale ardeur le génie de nos deux races.

« Le pays tout entier est avec vous, Messieurs, il vous comprend, il suit vos efforts et partage votre idéal, il rend hommage à votre labeur immense et fécond ; j'en suis heureux, car, grâce à vous, la Belgique donne fièrement l'exemple d'un peuple prenant sa large place dans les plus nobles domaines du génie humain. »

Ce discours, dans lequel le Roi avait parlé également de la « parfaite indépendance » de talent dont doivent jouir nos écrivains, — réponse indirecte, sans doute, à ceux qui craignent que la protection royale nuise à la libre allure de nos lettres, — fut salué de longues acclamations. Puis l'on entendit Edmond Picard, l'abbé Hugo Verriest et Victor Chauvin esquisser rapidement le tableau de nos trois littératures. Edmond Picard insista surtout sur la nécessité de protéger le théâtre national en créant une société de capitalistes, amis des lettres, comme cela s'est fait pour le théâtre de la Monnaie. Aidée et subsidiée par les pouvoirs publics, cette société se choisirait un directeur qui, affranchi de la préoccupation d'une affaire financière à conduire, jouerait dans son théâtre d'application, non pas les pièces qui rapportent le plus d'argent, mais celles qui ont le plus de valeur d'art. Rétif peut-être aux débuts de l'entreprise, le public finirait par venir si l'on persévérait. M. Picard a appelé sur cette idée la bienveillante attention des souverains.

L'abbé Verriest a parlé en flamand. C'est un vieux prêtre, maigre et nerveux, mais haut en couleur, qui allie, dans sa physiologie extraordinairement expressive, la finesse à la force. Son éloquence est de toute première qualité : aimable, insinuant, doucement et paternellement ému quand il évoque les premiers efforts de la littérature flamande renaissante, il devient pressant et lyrique lorsqu'il célèbre la situation brillante d'aujourd'hui. Et sa mimique abondante, ses gestes qui modèlent chaque parole, permettent à ceux mêmes qui ignorent la langue flamande de saisir le sens général de son discours.

Après lui, M. Chauvin, un petit vieillard complètement rasé, à la chevelure d'un blanc de neige, monte à la tribune où il ne cessera pas de se rouler, pivotant sur une main, puis sur l'autre, tout le temps que durera sa causerie. M. Chauvin n'est pas un orateur ; mais il aime le wallon, qui, depuis le XVII^e siècle, est vraiment une langue, et, tout en reconnaissant qu'un jour le wallon disparaîtra de la surface du monde, il réclame pour lui, en attendant, le droit à la vie littéraire. Et comme c'est bien wallon, ou pour mieux dire : latin, cette mesure dans le chauvinisme ! Jamais un Flamand, un Germain n'admettra que sa langue, un jour, puisse mourir. Le Latin est trop intelligent, trop critique ; et cet excès de qualité nuit à la sûreté et à la vigueur de son action. M. Chauvin a parlé aussi de Nicolas Defrêcheux, le vrai poète de *Léiyx m'plorér*, dont il a récité une adorable berceuse. Et l'on a applaudi l'orateur wallon avec autant de chaleur que les orateurs français et flamands.

Après la séance, le Roi et la Reine se sont familièrement entretenus avec les littérateurs qui les entouraient, puis se sont retirés au milieu des bravos et des acclamations. GEORGES RENCY

LA CHANSON POPULAIRE

Les Noëls wallons, par AUG. DOUTREPONT, avec une étude musicale par ERNEST CLOSSON et six dessins originaux d'AUG. DONNAY. Liège, Société liégeoise de littérature wallonne.

L'ouvrage de M. Doutrepoint est une monographie détaillée qui épuise véritablement la matière qu'elle traite ; c'est un modèle

d'étude analytique approfondie, qui ne laisse rien dans l'ombre et dans laquelle l'auteur examine les moindres facettes de son sujet avec une minutie de miniaturiste.

L'étude des sources auxquelles il a puisé pour arriver à présenter les Noëls de Wallonie sous leur jour le plus authentique forme l'objet du premier chapitre de l'ouvrage. Dans les trois chapitres suivants, M. Doutrepoint cherche à établir la physiologie générale des Noëls en montrant leurs attaches avec les usages et les croyances populaires, en décrivant les diverses manières dont l'histoire de la Nativité y est racontée, en dépeignant enfin les personnages qui prennent part aux événements relatés.

Ces trois chapitres sont de beaucoup les plus intéressants pour les profanes. On y voit clairement comment l'imagination populaire transfigure la légende et l'accommode aux détails les plus familiers de la vie paysanne. La plupart des Noëls wallons sont, à cet égard, des exemples frappants d'art primitif, où règne en maître le plus vivant anachronisme.

Les personnages sont typés d'une manière singulièrement savoureuse, et la tendresse ou l'humour populaires trouvent pour les qualifier de délicieuses épithètes : Jésus, c'est *nosse binamé*, c'est le *dous éfant*, le *pauve pitit cwêr* (cœur) ; la Vierge, *binamêye pucèle, rilât come on solo* ; quant à *maïsse Djôsef*, c'est *on p'tit vi bounôme*, auquel Jésus ne ressemble pas du tout s'il faut en croire l'irrévérence étourdie des pasteurs qui viennent adorer l'enfant : *I a tot l'visédje di s'mère* ; *i n'tire gote après s'père*, dit le berger Djihan après avoir contemplé la Sainte-Famille.

Dans le chapitre V, M. Doutrepoint analyse en détail la métrique des Noëls wallons. Le chapitre suivant est écrit par M. Closson et a trait aux « airs » sur lesquels les textes ont été adaptés. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces mélodies ne sont nullement de provenance wallonne : « Sauf exception, elles se rattachent au répertoire du vaudeville français des XVII^e et XVIII^e siècles, peu à peu popularisé dans les campagnes ». M. Closson examine les « airs » des Noëls wallons des divers points de vue auxquels on peut les considérer (rythme, modes, modulations, prosodie musicale, etc.) et émaille sa substantielle étude d'aperçus généraux fort intéressants sur les « mélodies itinérantes » et sur les formules mélodiques et rythmiques courantes qui forment le fond de la Chanson populaire.

M. Doutrepoint consacre enfin deux derniers chapitres aux auteurs des Noëls, à leurs dates et lieux de provenance, à la grammaire et au vocabulaire dont il y est fait usage.

Le restant du volume est occupé par les textes et la musique des trente Noëls et fragments de Noëls que l'auteur a pu recueillir. Les variantes sont indiquées en note au bas de la page. Un glossaire wallon-français facilite la compréhension des textes.

CH. V.

Académie royale de Belgique.

Classe des Beaux-Arts.

PROGRAMME DES CONCOURS DE 1912

HISTOIRE ET CRITIQUE.

I. Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art dans nos provinces depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin du XVII^e.

II. Écrire l'histoire des édifices élevés Grand-Place de Bruxelles après le bombardement de 1695. Exposer les faits, donner une appréciation esthétique de ces constructions et faire connaître

leur importance au point de vue de l'histoire de leur style architectonique.

III. Faire l'histoire de la création et du développement du drame musical, particulièrement en Italie, depuis l'*Euridice* de Peri jusqu'à l'*Orfeo* de Gluck.

IV. Écrire l'histoire de la peinture, de la sculpture et de l'architecture au XVIII^e siècle, dans les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Liège.

La valeur des médailles d'or offertes comme prix est de huit cents francs pour chacune de ces questions.

Les mémoires doivent être lisiblement écrits ; ils peuvent être rédigés en français ou en flamand. Ils devront être adressés francs de port, avant le 1^{er} juin 1912, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

ART PRATIQUE.

(Ces concours sont réservés aux Belges de naissance ou naturalisés.)

Musique.

On demande la composition d'une sonate en quatre parties pour piano seul. Prix : 800 francs.

Architecture.

On demande le projet d'un monument décoratif glorifiant le règne du roi Léopold II. Prix : 4,000 francs.

Le monument s'élèvera au centre d'un square situé au carrefour formé par le croisement de larges avenues. Les concurrents auront à produire : 1^o Un plan général d'ensemble du monument et de ses abords à l'échelle de 0 m. 005 par mètre ; 2^o Un dessin d'ensemble, élévation, à l'échelle de 0 m. 005 par mètre ; 3^o Des dessins du monument proprement dit — plan, élévation et coupe — à l'échelle de 0 m. 02 par mètre.

Tous ces dessins devront être bien achevés à l'encre et fixés sur châssis ; ceux-ci ne peuvent dépasser cinq mètres carrés. Tout concurrent qui ne fournirait pas, au *minimum*, le nombre de dessins indiqués ci-dessus à l'échelle et selon les conditions précitées, sera écarté du concours.

Les envois devront être faits francs de port à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, à Bruxelles, avant le 1^{er} octobre 1912.

L'Académie n'accepte que des travaux complètement terminés : les sonates devront être lisiblement écrites.

Le manuscrit de la sonate couronnée restera la propriété de l'Académie. L'auteur pourra en faire prendre copie à ses frais.

L'auteur du plan couronné pour le sujet d'architecture sera tenu de donner une reproduction photographique de son œuvre, pour être conservée dans les archives de l'Académie.

Les auteurs des sonates et des projets d'architecture qui n'ont pas été couronnés pourront réclamer leur œuvre pendant un délai de trois mois à partir du jugement du concours. Le renvoi sera fait à leurs frais. Passé ce délai, leurs travaux resteront acquis à l'Académie.

A l'Exposition d'Art belge au XVII^e siècle

La première séance de musique ancienne organisée par la Section belge de la Société internationale de musique.

Grâce aux soins des organisateurs, M. Lambotte pour la partie « administrative » (mais ce vilain mot convient-il à une chose aussi charmante qu'un concert?) et MM. Béon et Closson pour la partie musicale, cette première séance a admirablement réussi.

Elle a eu lieu devant un grand concours de monde et a obtenu le succès le plus vif.

Le programme était d'ailleurs fort joliment composé et les interprètes excellemment choisis. La Sonate à trois de J.-B. Lœillet pour flûte, hautbois et clavecin, par laquelle débutait le concert, est une délicieuse composition où règne une suave atmosphère de campagne. MM. Boone et Van Bever en exécutèrent avec beaucoup de charme les parties de flûte et de hautbois, et M^{me} Tiny Béon, claveciniste, rendit avec un art impeccable le *continuo* si délicieusement réalisé par M. Béon.

Dans l'ordre d'idées de la musique de chambre, nous entendîmes encore une exquise *Suite* pour viole de gambe de de Caix d'Hervelois, que M. Van Hout cisela sur la viole d'amour (une octave plus haut), avec la sûreté et le goût qu'il met dans tout ce qu'il exécute.

M^{me} Tiny Béon joua fort gracieusement sur un agréable mustel trois Noël anciens harmonisés pour orgue ; à mettre hors pair le Noël français conçu en style de variations et plein de détails charmants.

La partie vocale du concert était assumée par le Nouveau Quatuor vocal gantois (M^{mes} Ten Berge, Perin, MM. Haesaert et Proot) et par M^{me} Ten Berge, — le soprano du Quatuor, — qui chanta avec charme et intelligence des chansons populaires flamandes et françaises harmonisées par Van Duyse et par M. Tiersot, et une ravissante cantate d'Ahle, *Gehe auf die Landstrassen*, avec flûte et hautbois concertants et *continuo* réalisé à la perfection par M. E. Closson.

Le Quatuor gantois fit preuve de jolies qualités de nuance et d'interprétation dans des chansons françaises anciennes harmonisées avec goût par M. Béon et dans des chansons flamandes anciennes traitées en style de madrigal par Fl. Van Duyse.

Ch. V.

L'ART A PARIS

Exposition Henri Martin.

Il y a dans l'affectueuse préface que M. Léonce Bénédite a écrite pour M. Henri Martin (dont l'exposition plénière est actuellement ouverte chez Georges Petit) un mot des plus justes : « Ce n'est pas, dit-il en substance, sur cette exposition qu'on peut juger Henri Martin... »

Rien de plus exact. Henri Martin est surtout un décorateur ; il lui faut, pour donner sa mesure, pour exprimer sa pensée, de vastes pans de murs. Or, les murs qu'il a couverts (au Capitole de Toulouse, à la Caisse d'épargne de Marseille, à la Sorbonne, à l'Hôtel de Ville) n'ont pas été transportés chez Georges Petit. Et ce que nous voyons justement à la galerie Petit, ce sont des études, des toiles de chevalet, des morceaux, des portraits, toutes choses auxquelles le talent d'Henri Martin ne s'adapte guère et ne se rapetisse, dirions-nous, qu'à regret.

Certes, il y a bien là la grande décoration acquise par l'État et qui suffit à donner une idée de la manière large et verveuse du peintre des *Faucheurs*. Mais trop de croquetons, trop de tableautins, trop de petits paysages agréables, et deux ou trois portraits qui n'ajouteront rien à la gloire de leur auteur.

Telle quelle, et sous ces réserves, l'exposition Henri Martin est bien le résumé de sa féconde carrière. On y retrouve les influences nombreuses par lesquelles ce brillant esprit d'assimilation a passé. Chavannes, Gauguin, Seurat, Laurent, pour ne citer que les principales, sans remonter jusqu'aux giottesques que M. Martin a étudiés avec amour et dont il a fait son profit. On retrouve aussi l'influence de M. Jean-Paul Laurens, et même assez vivace et tenace.

De Chavannes, M. Martin a pris le goût, le besoin de style, d'ordonnance, de rythme, d'harmonie. Mais Chavannes avait reçu ces dons des Dieux, et non de ses professeurs. Chez Seurat, M. Martin, qui, à ses débuts, peignait comme un docile élève de l'École, a appris cette technique pointilliste dont il a tiré de si heureux effets. En regardant les délicieux Gauguin de Bretagne, M. Martin ne s'est pas moins instruit et enrichi.

Aussi bien toutes ces acquisitions sont-elles normales ; c'est en

butinant que l'abeille prépare le miel le plus succulent et parfumé. Le talent de M. Martin n'est, d'ailleurs, pas une résultante; il est devenu personnel; M. Martin a sa sensibilité à lui, son sens de la vie; il a évolué avec une courageuse logique des puérités mystiques de la Rose-Croix à la représentation émue de la vie rustique et saine: le dessin de M. Martin, ce dessin aux longs filaments, est bien sa chose également.

On goûtera nombre de ces paysages méridionaux, parfois un peu secs et durs (peut-être est-ce le caractère de la région?), mais où la lumière volatilise parfois et dévore les contours des objets, des demeures et des créatures; on aimera les peupliers sveltes, les ruisselets bleus, les collines légèrement vallonnées, les terrains d'ocre, les ciels d'indigo intense. C'est le terroir languedocien célébré par un de ses meilleurs fils.

On aimera moins la Venise de M. Martin, souvent criarde et creuse. Songez à la Venise de Morrice, de Sickert, de Dufrenoy — songez à la Venise de Whistler!...

Quant aux portraits, je persiste à croire que M. Martin y fait fausse route. Il a beau, pour tempérer sa rudesse de délicatesses et de nuances, se souvenir d'Ernest Laurent et d'Aman-Jean en copiant son modèle, il ne parvient jamais, lui qui donne si bien l'impression du plein air et de l'espace, à situer une jeune femme dans l'atmosphère quiète et mystérieusement douce d'un salon.

Mais assez de mérites recommandant d'autre part son nom. Décorateur, fresquiste, successeur de Puvis de Chavannes, émule de Besnard, telle est sa vraie gloire. Et ce ne sont pas là de minces titres pour obtenir l'admiration actuelle et celle de la postérité.

LOUIS VAUXCELLES

NÉCROLOGIE

Bourgault-Ducoudray.

Né à Nantes en 1840, Bourgault-Ducoudray fit d'abord des études de Droit qu'il poursuivit jusqu'à l'obtention, en 1860, de son diplôme d'avocat. Mais la passion de la musique devait l'éloigner promptement des salles d'audience et des couloirs du Palais. L'année même de son admission au serment, il entra au Conservatoire dans la classe d'Ambroise Thomas, remportait bientôt après le prix de Fugue, et, en 1862, le Grand Prix de Rome. Revenu d'Italie, il fonda en 1869 à Paris une société chorale pour l'exécution des œuvres anciennes, dans lesquelles il se spécialisa quelque temps. On lui doit nombre de reconstitutions, de trouvailles heureuses dans le répertoire inépuisable du passé. Puis, ce fut la musique populaire qui le sollicita et qu'il étudia avec passion. D'un voyage en Grèce où il était allé se reposer après la guerre (il fut blessé à Versailles dans un combat contre les insurgés) il rapporta un grand nombre de documents qui lui valurent, en 1875, une mission spéciale du gouvernement pour compléter ses recherches. Les mélodies grecques qu'il recueillit, harmonisa et publia à son retour, constituent peut-être le meilleur de son apport au patrimoine musical. Car cet excellent musicien, cet érudit et ce professeur distingué ne fut jamais un grand compositeur. Il signa plusieurs œuvres chorales ou symphoniques: *la Conjuración des fleurs*, *l'Enterrement d'Ophélie*, *la Rhapsodie cambodgienne*; un drame lyrique, *Thamara*, représenté à l'Opéra; des pièces pour piano, des mélodies, etc. Mais rien, dans ces écrits, ne s'élève au-dessus d'une honorable moyenne d'inspiration et de talent.

Bourgault-Ducoudray fut, durant trente ans, professeur d'histoire de la musique au Conservatoire, où son enseignement était hautement apprécié. « Être de flamme et d'esprit et de cœur, dit M. Gabriel Fauré, qui consacre au défunt un éloquent article dans le *Figaro*, Bourgault-Ducoudray se dépensait tout entier dans ses leçons, et par là même, mieux que n'eût pu faire le plus profond savoir, il réalisait des miracles de pénétration et d'initiation. Ceux qui l'ont suivi en peuvent témoigner. »

Rappelons que Bourgault-Ducoudray vint plusieurs fois à Bruxelles, où on l'applaudit comme conférencier au Cercle artistique et à la Salle Gaveau. Récemment encore, il dirigea deux exécutions de sa *Conjuración des fleurs* au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le comte de San Martino, président du Comité exécutif des fêtes commémoratives de Rome en 1914, a eu avec le ministre des Sciences et des Arts une conférence au cours de laquelle ont été définitivement résolues les difficultés qui avaient retardé jusqu'ici la participation du Gouvernement belge à l'Exposition de Rome. Le baron Descamps s'est engagé à faire ériger immédiatement le Pavillon belge qui, d'après ce que nous croyons savoir, sera la reproduction de la maison de Rubens.

L'ère des pastiches n'est malheureusement pas close.

Notre collaborateur M. Franz Hellens fait remarquer avec raison qu'il ne suffit pas de vouloir réaliser une exposition d'Art ancien pour qu'aussitôt s'écroulent tous les obstacles « comme les murs de Jéricho ». Dans la *Chronique*, Jean d'Ardenne cite un exemple — entre mille — des difficultés que rencontrèrent les patients et tenaces organisateurs de l'*Art belge au XVII^e siècle* qui fixe en ce moment l'attention des artistes et des amateurs. « On a pu remarquer, écrit-il, qu'au milieu du concours prêté par tous les grands musées d'Allemagne, — Berlin, Dresde, Vienne, Cassel, — Munich seul n'a pas marché. Cette salle centrale de l'étage de la Pinacothèque, avec le cabinet contigu, où Rubens est représenté de la façon la plus magnifique — et aussi la plus variée — par une centaine d'œuvres dont un grand nombre de tout premier ordre, n'a rien lâché de toutes ces richesses en faveur de notre exposition bruxelloise. Tout, bien entendu, a été fait pour obtenir quelque chose. L'affaire était même conclue, les conditions arrêtées verbalement (M. Kervyn était allé à Munich pour régler l'affaire) et les tableaux désignés allaient partir, du moins on les attendait. Ce fut une lettre qui arriva; elle rappelait les conditions stipulées et — en queue — y ajoutait celle-ci, négligemment: Faculté, pour l'Etat bavarois, de choisir dans les collections de l'Etat belge un tableau à sa convenance.

A cette joyeuse prétention, il fut répondu aussitôt: Mais il faut une loi et le Parlement est en vacances. En admettant que la condition soit acceptée, la question ne peut donc être résolue qu'en novembre, à la rentrée. Riposte: En ce cas, bien fâché, rien de fait.

L'archiduc Albrecht fut averti sans retard de l'escobarderie ministérielle. Le procédé du personnage qui dirige en ce moment la politique et les beaux-arts bavarois fut apprécié par le prince comme il méritait de l'être. L'archiduc ajouta dans sa réponse: « Cela ne m'étonne pas de sa part », — ce qui donnait la mesure de la haute estime que le futur souverain de la Bavière professe à l'égard de... l'ingénieur diplomate actuellement préposé aux intérêts du pays. Mais nous n'avons pas les tableaux. »

M. J. Delsaux a ouvert mardi dernier à la Galerie Royale une exposition de ses portraits récents, au nombre desquels celui de M^{me} D. de F., femme du Gouverneur de la province de Liège, qui fut refusé au Salon des Beaux-Arts.

Le deuxième Congrès international de la Presse périodique organisé sous le Haut Patronage du Roi par l'*Union de la Presse périodique belge* et par l'*Association des Journalistes périodiques belges et étrangers* se réunira à l'Exposition universelle de Bruxelles les dimanche 24, lundi 25 et mardi 26 juillet. Plus de vingt rapports sur l'utilité et le but des Périodiques, leur diffusion, leur rôle au point de vue scientifique, éducatif, technique, social, leur régime juridique international, les œuvres permanentes d'utilité commune qu'une entente internationale entre eux pourra créer, etc., seront lus et discutés au cours de ces trois journées, qui grouperont un grand nombre de personnalités belges et étrangères.

S'adresser pour tous renseignements au Secrétariat général, 3bis rue de la Régence, Bruxelles.

Les 16 et 17 juillet, sera donné dans la Salle des fêtes de l'Exposition, un grand festival allemand en deux journées sous la direction de M. Fritz Steinbach, l'éminent capellmeister et directeur du Conservatoire de Cologne, avec le concours de l'or-

chestre de la ville de Cologne (100 exécutants) et des célèbres chœurs mixtes des Concerts du Gurzenich (300 exécutants).

Le 17 juillet, à 8 heures du soir, grand concert artistique donné par la Société royale *la Légia* de Liège avec le concours de M^{lle} Housman, cantatrice, professeur à l'École de musique de Verviers; de M. Fernand Mavet, organiste, médaille d'or du Conservatoire de Liège; de M. Maurice Dambois, violoncelliste, médaille d'or du Conservatoire de Liège, et de M. Eugène Dejaradin, baryton solo de la Royale *Légia*.

Du *Guide musical* :

L'art des carillonneurs, qui fut jusqu'au déclin du xviii^e siècle une particularité des Pays-Bas néerlandais et belges, serait-il à la veille de refléurir? Toujours est-il qu'il y a quelques années déjà on organisa des concours dans le but de stimuler le zèle des quelques virtuoses qui, dans les Flandres, ont continué de pratiquer le jeu du carillon.

Signalons dans le même ordre d'idées un « concert de carillon » qui a été donné lundi dernier à Malines par le carillonneur bien connu de la ville, M. Denyn.

Le programme, composé par M. Denyn, comportait des airs flamands connus et de vieux airs français des xv^e et xvii^e siècles. Il y avait aussi un prélude de la composition du distingué carillonneur.

Une foule considérable s'était massée dans les rues voisines de la cathédrale pour assister à cette audition. Et quand les huit coups de l'heure eurent sonné à Saint-Rombaut, un silence religieux s'étendit sur cette multitude.

L'exécution de chaque morceau fut parfaite en tous points et le public fit une chaleureuse ovation à M. Denyn, qui fut, après le concert, complimenté par le président du Nederlandsch Verbond, ainsi que par les étrangers.

Un concours de carillonneurs aura lieu au mois d'août prochain. Il y aura douze concurrents, dont trois des Pays-Bas. Les autres sont des Belges. Ce concours ne peut manquer d'attirer beaucoup de monde à Malines.

De Paris :

MM. Durand et fils, dont les concerts symphoniques ont obtenu l'hiver dernier à la salle Gaveau un si retentissant succès, ont pris date, dès à présent, pour une série de cinq séances de musique de chambre fixées aux mercredis 1^{er}, 8, 15, 22 et 29 mars 1911, à 9 heures du soir. Ces auditions, consacrées aux œuvres de Saint-Saëns, Ed. Lalo, Ch. Widor, Vincent d'Indy, C. Chevillard, A. Magnard, C. Debussy, P. Dukas, J. Guy-Ropartz, G.-M. Wit-

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

kowski, M. Ravel, G. Samazeuilh et Roger-Ducasse, auront lieu à la salle Erard avec le concours de M^{lles} Blanche Selva et Marthe Dron, de MM. Debussy, Chevillard, A. Cortot, Ed. Risler, R. Vines, J. Thibaud, A. Parent, Lortat-Jacob, F. Pollain et du Quatuor Hayot.

Pour paraître prochainement : *E. Frémiel*, par J. DE BIEZ, avec une préface de F. Masson. 33 planches hors texte, 2 portraits, 2 autographes et dessins inédits. Paris, H. Jouve, 15 rue Racine. Prix : 20 francs.

On nous écrit de Flensburg :

Le peintre Jacob Alberts vient d'ouvrir au Musée de cette ville une exposition de tableaux et de dessins qui permet d'embrasser l'ensemble d'une carrière brillante et féconde. Elève de Dietz et de Seitz à Munich, de Jules Lefèvre et de Dagnan-Bouveret à Paris, l'artiste s'est distingué à la fois comme portraitiste, comme paysagiste et comme peintre d'intérieurs.

Un fort beau catalogue illustré de nombreuses planches en noir et en couleurs perpétuera le souvenir de cette exposition, qui restera ouverte jusqu'au 4 septembre.

LE GUIDE ROSE INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GOUTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

Vient de paraître chez MM. COSTALLAT & C^{ie}, éditeurs,
60, Chaussée d'Antin, Paris.

MAURICE LE BOUCHER — **Quatre mélodies** (poésies d'ALBERT SAMAIN)

I. *Larmes*. Prix net : 2 francs. — II. *Silence*. Prix net : 2 francs.

III. *Chanson d'été*. Prix net : 2 francs. — IV. *Tourment*. Prix net : 1 fr. 50.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France, 20 francs; Étranger, 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — Du Grotesque et du Tragique à notre époque (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — Les Poètes simples (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — De la Tradition et de l'Indépendance (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — Le Frisson des Iles (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — De l'Influence en littérature (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — L'Art, l'Amour, la Mystique (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — Claudel et Suarès (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — Le Classique de demain (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — Le Christ de Carrière (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — L'Artiste et la Société (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS — Le Jardin, le Faune et le Poète (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — L'Image et l'Imagination.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Composition et le Génie : *A propos du paradoxe d'Edgar Poe* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Sir Francis Seymour Haden (O. M.). — Le VII^e Salon des Indépendants (F. H.). — Musique russe : *l'Oiseau de feu* (M.-D. CALVOCORESSI). — Le Prix Jean Moréas (O. M.). — Publications Artistiques. — Concours du Conservatoire. — Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles. — École de musique et de déclamation d'Ixelles. — École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek. — Petite Chronique.

La Composition et le Génie.

A propos du paradoxe d'Edgar Poe.

Dans la belle et complète traduction des poèmes de Poë que M. Gabriel Mourey vient de rééditer (1) et qu'il faut lire (car le poète américain est peut-être le seul de langue anglaise qui résiste à cette épreuve d'une transposition en français), j'ai retrouvé cette étrange page appelée *la Philosophie de la Composition*, et dont le sens est si subtil.

Vous la connaissez, n'est-ce pas? Edgar Poe s'amuse à démontrer le mécanisme de l'inspiration (et cela visiblement en haine de la fausse et molle inspiration échelée du romantisme). Et pour mieux prouver sa thèse, il prend en exemple un des plus lyriques de ses chefs-d'œuvre : *le Corbeau*. Il le prend pour ainsi dire à l'envers, expliquant minutieusement chaque trouvaille par

(1) EDGAR POE : *Poésies complètes*, traduites par GABRIEL MOUREY. Paris. *Mercur de France*.

une volonté éliminatrice, et goûtant, semble-t-il, une espèce de joie bizarre à dépouiller les vers et les images les plus suggestifs de tout ce qui nous paraissait leur mystère, pour en mieux accuser le caractère essentiellement déductif et mécanique.

A mon sens, cette page est une merveille d'ironie. Jamais ces pauvres bêtes traquées que sont les poètes lyriques n'ont mieux embrouillé les foulées qui mènent à leur gîte. Le raisonnement est d'une rigueur logique absolue et le ton d'une candeur persuasive. On s'y tromperait. Et après tout, beaucoup de gens s'y sont trompés, et ont cru qu'Edgar Poe avait composé ses poèmes et ses contes de cette manière-là, du dehors au dedans, froidement, impassiblement.

Or, c'est faux, mais d'une fausseté mitigée, et il faut beaucoup de perspicacité pour dissocier les deux éléments d'exactitude et de fantaisie qui sont fondus ensemble dans ce chapitre surprenant.

Il est constant qu'Edgar Poe fut un écrivain remarquable, en possession de tous les secrets de son métier, et cela d'une façon complète : je veux dire qu'il était aussi bien capable de les employer tous ensemble, avec cette prodigieuse rapidité d'intuition au sujet de leur choix et de leurs dosages, au moment de la création que de les expliquer ensuite au profane *comme si sa conscience avait minutieusement contrôlé chacun des milliers d'actes impliqués dans ce travail*.

Et c'est ici, je crois, que nous touchons au point essentiel où le raisonnement de Poe, juste en tant que raisonnement, s'altère en vue de nous faire prendre le change.

Quant à moi, dit-il, je n'ai jamais eu la moindre difficulté à me rappeler les pas successifs de n'importe laquelle de mes compositions; et puisque l'intérêt d'une analyse ou d'une reconstitution est un *desideratum* tout à fait indépendant de tout intérêt réel ou imaginaire présenté par l'œuvre analysée, on ne considérera pas comme un manque de décorum de ma part de montrer le *modus operandi* que j'ai employé pour la construction d'une de mes œuvres.

Il y a là une erreur de mots, une toute petite erreur de mots, volontaire. Il faudrait une autre expression que *rappeler*. Il est absolument impossible que Poe se soit *rappelé* les pas qu'il avait faits dans une composition, parce qu'il ne les savait pas en les faisant. Mais il est tout naturel et conforme à son tempérament qu'ils les ait, après, *reconstitués*. Ainsi un chef d'armée, dans une bataille de quelques heures, prend des décisions et envisage des mouvements des raisons desquels il ne peut se rendre compte que plus tard. Ses études préliminaires et ses méditations de tacticien lui permettent cette rapidité d'action, de même que les études et les méditations de l'écrivain lui permettent d'écrire en quelques minutes un poème qu'il faudrait un mois pour avoir composé par les moyens de la patience.

Dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, Napoléon explique ainsi souvent ses batailles. C'est la même illusion, inconsciente chez lui, alors que chez Poe elle est voulue.

Le poète américain sait parfaitement qu'il ne savait pas, dans le feu du travail, les moyens qu'il employait. Mais il veut nous le faire croire, et comme il n'ignore aucune des ressources de la dialectique ni des recettes de l'homme de lettres, ni des trucs de l'artiste, il refait un tableau de l'élaboration consciente de son poème à *s'y méprendre*. Et il est bon, en effet, que s'y méprennent tous ceux pour qui inspiration est synonyme de folie. Il est bon qu'on leur montre la part de travail, de volonté, de patience, de logique qu'il y a dans l'œuvre lyrique. Qu'importe qu'ils la croient concomitante au travail lui-même, alors qu'elle lui préexiste, le suppose mais s'efface devant lui!

Par une suprême pudeur, Edgar Poe a tu le fait essentiel : l'inspiration. Et pour mieux le taire, il l'a dissimulé, truqué, rendu méconnaissable. Ainsi confondu avec l'artifice, la logique, la volonté, les ficelles littéraires, personne que les initiés ne peuvent plus le retrouver. Je discerne en ce paradoxe d'Edgar Poe quelque chose d'admirable. Il ne peut y avoir que deux sortes de lecteurs : ceux qui en croiront la lettre, soit qu'ils s'évertuent à composer des poèmes avec cette méthode, soit qu'ils se contentent simplement de continuer à méconnaître la poésie où qu'elle brille, et ceux qui en comprendront l'esprit et qui devineront la subtile et délicate *intention* du grand conteur américain.

Il s'agissait, avant tout, de sauvegarder le génie de

toute attaque, de toute niaise explication plus offensante qu'une attaque. Dire la vérité, — c'est-à-dire que le génie demeure (par la prodigieuse rapidité avec laquelle il met en œuvre les éléments de l'imagination, et par la déconcertante sûreté de ses résultats) en dehors de toute comparaison avec les démarches du talent et les méthodes du travail, — voilà quelle était la tentation à éviter. La majorité des hommes ne peut supporter qu'on lui parle de l'existence du génie, cela l'offense.

Mais comme il était adroit de sembler entrer dans ses vues et, pour sauver le saint des saints, d'en livrer la figuration ironique, ici le mannequin du *Corbeau*, en se déclarant soi-même un *histrion littéraire!*

Mais nous, ses amis, ne soyons pas dupes. Et, au contraire, gardons de la reconnaissance à Edgar Poe pour la façon nouvelle dont il a déplacé le malentendu.

Certes *le Corbeau*, comme ses beaux poèmes, comme ses meilleurs contes, est d'une construction parfaite. Mais cette rigueur, cette science, ces gradations subtiles, cet art, en un mot, cet art raffiné et impeccable, vous les retrouvez dans ses productions les moins intenses, les moins émouvantes. L'écrivain veillait toujours quand le poète n'était pas visité par l'au delà. Et l'écrivain fut un des plus conscients et des plus habiles de la littérature.

Que resterait-il cependant de lui s'il n'avait été que cela? Son ardeur triste, ses suggestions infinies, sa ferveur mystique pour les idées, le magnétisme de pureté qui imprègne ses plus angoissantes imaginations, voilà qui échappera éternellement aux explications des commentateurs de textes.

FRANCIS DE MIOMANDRE

SIR FRANCIS SEYMOUR HADEN

Nous avons annoncé dernièrement la mort de Seymour Haden, le doyen des aquafortistes britanniques, et signalé la grande part que prit l'artiste à la renaissance de la gravure en Angleterre. Par ses travaux et par son influence il mérite d'être mis en parallèle avec l'illustre graveur Bracquemond, et c'est avec raison qu'on voulut, en février 1909, à Paris, par une exposition qui réunit fraternellement l'œuvre intégral des deux maîtres, leur rendre à tous deux un hommage égal.

De même que Bracquemond, qui résuma dans un livre excellent, *Du Dessin et de la Couleur*, édité en 1885, les principes directeurs de son art, Seymour Haden laisse dans ses écrits le précieux enseignement de son expérience et de ses recherches. Une lettre publiée en 1864 par Philippe Burty contient d'admirables préceptes. C'est le bréviaire d'une vie de labeur, d'intellectualité et de noblesse.

« Selon moi, dit-il entre autres, les facultés artistiques sont innées et ne s'acquièrent point. L'art est une émanation morale et intellectuelle que l'étude peut développer mais ne saurait faire naître.

« Ce qui prouve que l'art est inné, c'est que l'œuvre de chaque

maître a son caractère tout spécial et qu'il ne ressemble en rien à l'œuvre de tel autre maître de force égale. Voyez Velasquez, le Titien, Raphaël, Rembrandt, Dürer. Que peut-il y avoir de plus divers que la manière dont chacun de ces maîtres aurait interprété la même chose? N'est-il pas évident que cette conception individuelle était innée et qu'aucun précepte, aucun exemple, n'auraient pu la produire? L'enseignement académique peut fournir les disciples d'une école établie, école basée sur les données d'un goût éphémère, mais il ne saurait produire un artiste original. Au contraire, il entraverait son développement. Je suis donc ennemi déclaré des académies comme écoles d'art. Je m'oppose « aux préceptes et à la pratique de l'art » tels qu'elles les enseignent. Je crois que toute originalité doit succomber sous le poids de leur influence; qu'elle doit nécessairement assimiler un artiste à l'autre, et que, avec les éléments ainsi réunis, elles ne forment que ce détestable ensemble qu'on appelle vulgairement « école ». C'est l'artiste, au contraire, qui doit se créer son école. Celui qui possède la faculté artistique, qui aime la nature telle que lui, et lui seul, la sent et la voit, celui-là est artiste; il ne lui reste plus qu'à chercher lui-même les moyens d'interpréter ses impressions, et il les trouvera dans les champs, dans les rues, partout.

« Je crois aussi que le véritable sentiment artistique n'est donné qu'aux natures élevées; que l'esprit vulgaire ne saurait produire le beau, comme l'esprit déloyal ne saurait trouver le vrai. Les productions artistiques reflètent l'âme de l'artiste; vous y voyez tour à tour toutes les passions humaines. Ce sont des hommes qui défilent devant vous dans leurs œuvres.

« Quant à la pratique de l'art, je n'accorde qu'une place secondaire à la supériorité technique, et à toutes ces qualités qui se communiquent par l'enseignement et qui sont, par conséquent, à la portée de tout le monde. L'artiste doit se rendre maître du procédé au point de donner une forme à sa pensée. Qu'il aille trop loin, et les moyens deviendront le but; les sentiments et la pensée, au lieu de dominer, seront emportés par la facilité. Je ne fais aucun cas non plus d'un travail minutieux. L'élaboration d'un détail absorbe du temps. Dépenser beaucoup de temps sur un tableau, c'est affaiblir sa conception, enterrer son inspiration. Le premier jet émane de l'artiste, l'élaboration est la part de l'ouvrier. C'est ainsi que les grands maîtres travaillaient rapidement, sentant que le feu sacré se consume vite. Ils n'attendaient pas que le flambeau divin s'éteignît, une nouvelle torche les éclairait déjà. »

Seymour Haden, à la même époque, écrit spécialement à propos de l'eau-forte :

« Donc, l'art étant une puissance intellectuelle et non pas seulement une faculté imitative, il importe fort peu de quel procédé nous nous servons. Je crois que la pointe vaut le crayon, comme la brosse vaut le ciseau; mais il faut nous en servir en peintre, non en graveur, en poète, non en artisan. Il faut être poète et peintre, l'un et l'autre, maniant la pointe parce que c'est celle-là qui par hasard se trouve sous nos mains. Ainsi maniée, la pointe devient un interprète vivant et le simple trait une expression intelligente. Les eaux-fortes des maîtres sont empreintes d'une individualité aussi forte que leurs tableaux. Ceci prouve, selon moi, que l'eau-forte, comme la peinture, est un art véritable. Il faut être d'une académie pour nier le fait et pour déclarer, comme je l'ai entendu un jour : « Au diable l'eau-forte ! Cela n'est qu'un enfant bâtarde de la peinture et de la gravure. »

M. Gustave Geffroy, en reproduisant ces pages dans la préface du Catalogue de l'exposition à laquelle nous avons fait allusion, analyse avec sa subtilité et sa précision habituelles l'œuvre du maître. Celle-ci est essentiellement et « délicieusement » anglaise. Elle embrasse tout ce qui, en Angleterre — jardins de Kensington, manoirs féodaux, églises revêtues de lierre, petites villes à la silhouette réfléchie par la Tamise, parcs, rivières, ponts, cottages, moulins, sentiers, prairies, ports, quais, bateaux — charme l'œil et fixe la physionomie pittoresque du pays. L'artiste n'est sorti de chez lui que pour graver exceptionnellement une vue d'Amalfi, quelques aspects de Mont-Saint-Michel, de la jetée de Calais, des rives de l'Amstel, de vieilles murailles espagnoles et des jardins de Cintra. « Il a, écrit-il, longuement contemplé les choses, il les a vues et il les a revues, il les a étudiées aussi par de nombreux dessins, attentifs, jolis et un peu timides, et voici que sur son cuivre sa pointe de graveur devient hardie et expressive, indique finement et légèrement les lointains, formule vigoureusement les formes essentielles, enveloppe d'une clarté blonde les masses noires et veloutées qui sont sa marque d'artiste et de graveur. Personne n'a davantage et mieux pratiqué que lui ce que l'on nomme l'art des sacrifices. Il sait ce qu'il veut montrer, et il le montre. Le reste, il le montre aussi, en le suggérant par la finesse incisive, par la sûreté de quelques linéaments entre lesquels le blanc du papier crée de l'espace et de la lumière. Son œuvre est un choix perpétuel, il révèle, il cache, il réunit sur la petite surface de son cuivre tous les traits, tous les modelés qui doivent donner l'essentiel et l'illusion des spectacles délicieux devant lesquels son esprit d'artiste a été spectateur enthousiaste avant de devenir un metteur en scène inspiré. »

L'Angleterre est le paradis des arbres. Qui n'a été frappé de leur beauté, de leur port majestueux, du développement qu'ils acquièrent dans un pays où on les laisse croître librement sans les dépouiller de leurs basses branches? Sensible à tous les détails du paysage, Seymour Haden a, mieux que personne, exprimé leur caractère.

« Il connaît admirablement la structure de l'arbre, son squelette et sa musculature, sa parure de branches et de feuilles, fait observer M. Geffroy. Il a pour l'arbre une dévotion particulière, il adore sa puissance ou sa grâce, sa jeunesse ou sa vieillesse, son espoir de printemps ou sa résignation d'hiver. Que ce soit le chêne, le peuplier, le sapin ou le saule, il lui restitue, par ses traits acérés et ses modelés souples, sa physionomie véridique. »

On jugera, à ces quelques remarques, de tout ce que l'art du maître défunt contient d'amour pour la nature et de volonté dans l'expression. M. Geffroy le résume en deux mots : « Il est coloré et atmosphérique. » Quel plus bel éloge pour un artiste dont l'idéal fut de traduire par les simples moyens du noir et du blanc les émotions que lui faisait ressentir la beauté des sites ?

O. M.

Le VII^e Salon des Indépendants.

Le Salon des *Indépendants* justifie pleinement les sympathies que ce groupement de jeunes a su mériter par ses précédentes expositions. Il faut admirer son allure crâne et généreuse, et le travail plein de bonne humeur, l'effort intrépide qu'on y sent. Certes, voilà de quoi nous dédommager de tant de Salons, je ne dis pas insignifiants, mais gris, poncifs, guindés, moroses, trop sages qui se sont succédé cette année au Musée moderne. Voici

de vrais jeunes, dont quelques-uns ne le sont plus tout à fait d'âge, mais qui déploient tous une verve entraînant, se frayent des voies diverses, avancent avec audace et composent des œuvres où la sève et le sang semblent couler en se mêlant. Ce n'est pas à dire que ce Salon soit cousu de chefs-d'œuvre. Je pense même qu'on aurait peine à trouver, dans le grand nombre de toiles dont il s'orne, une œuvre qui méritât d'être appelée par faite. Et, à côté de tant de qualités que j'énumerais tout à l'heure, voilà justement le défaut capital de la plupart des peintres de ce Salon : aucun ne paraît tendre à la perfection, presque tous semblent ignorer que la perfection en art est le but suprême vers lequel chacun doit orienter ses efforts, et que la véritable grandeur de l'artiste se reconnaît à la portée hautaine de ses aspirations.

A vrai dire, s'il y a au Salon des *Indépendants* beaucoup de promesses, s'il offre les plus heureux présages, il faut cependant regretter qu'il n'y ait là, sauf de rares exceptions, que des promesses. On croit se trouver devant une série d'ébauches, de projets et d'esquisses; presque rien n'est poussé, mûri, mûri. On ne sait si l'artiste s'est arrêté, après les premiers coups de pinceau, de peur de gâter son œuvre par des soins trop insistants, ou s'il ne nous montre des projets bien ébauchés qu'afin de nous donner un avant-goût de l'excellence de l'œuvre future. On sera tenté de se rallier à la première idée, si de temps à autre quelques-uns d'entre ces peintres ne venaient nous prouver qu'ils sont de taille à tenir leurs promesses. C'est le cas pour M. Jefferys, dont j'ai eu l'occasion de signaler la belle toile : *les Préparatifs de fête*; pour M. Edmond van Oifel, encore, notamment, qui expose une bien curieuse toile, *la Chasse*, où le peintre s'est dépouillé d'une certaine lourdeur qui déparaît jusqu'ici sa peinture. Dans ces deux tableaux, on sent une volonté qui se manifeste; ce ne sont pas seulement des sensations plus ou moins exprimées. C'est pensé autant que senti, c'est médité et voulu, et c'est aussi d'un travail plein de verve et d'imprévu. Il y aurait maintes réserves à faire au sujet de ces deux œuvres; entre autres, dans la première, on souffre difficilement une négligence d'exécution, que le peintre a soin de ne pas dissimuler, le coloris est assez crayeux, assez blafard par endroits; dans la deuxième on aimerait, à côté de la belle décision qui s'y manifeste, plus de piquant, une allure plus mouvementée. Mais sommes-nous jamais sûrs que ce qui nous paraît manquer dans une œuvre n'y est pas en réalité contenu, exprimé autrement, peut-être mieux que nous ne pouvons le concevoir?...

A côté de ces tableaux qui me paraissent dominer, d'autres encore se recommandent par le caractère de volonté qu'ils révèlent, notamment le *Nu* très original de M. Frison, traité avec style dans une tonalité un peu sourde; le tableau de M. Paerels, *Au Balcon*, malgré son coloris lâché, est une œuvre bien construite qui fait présumer chez son auteur une préoccupation de mise en page à laquelle ce peintre ne nous avait pas accoutumés jusqu'ici. Il y a encore M. Thévenet, avec un *Intérieur* et un *Coin de jardin* d'une jolie poésie, quelques Patterson, qui ne sont pas des meilleurs, cependant, que cet artiste ait produits. Enfin, parmi les bons paysages de ce Salon, il faut citer les fugitives et fines impressions de M. Van Coppenolle, et quelques suggestives pages de MM. Lanthoine, Bastien, Coppieters, De Man, Martinez, Parent, Jelley.

F. H.

MUSIQUE RUSSE

L'Oiseau de feu, conte dansé,
par M. IGOR STRAVINSKY.

L'an dernier, ayant à parler, dans le *Mercure de France*, de l'avenir de la musique russe, j'avais été conduit à aboutir à des conclusions, sinon pessimistes, du moins assez dubitatives quant à l'orientation future de l'école à laquelle nous devons, après les œuvres de Glinka, celles de Balakirew, Rimsky-Korsakow, Moussorgsky et Borodine. Et, en effet, exception faite de quelques représentants de la génération moyenne, comme par exemple M. Serge Liapounow, M. Liadow et M. Glazounow — avant que celui-ci n'ait cédé à l'influence allemande — il était difficile de découvrir, parmi les musiciens russes contemporains, de véritables disciples, des continuateurs de la grande pléiade qui fit la gloire nationale. Certes, des tentatives souvent estimables, parfois véritablement intéressantes, sont à signaler; mais elles laissent plutôt l'impression de quelque inquiétude, d'une recherche sans but précis; l'école russe paraissait comme désorientée et prête, faute de mieux, à se mettre à la remorque des écoles étrangères : situation à coup sûr déplorable et que devaient particulièrement regretter tous ceux d'entre nous qui surent priser à sa juste valeur la musique russe proprement nationale. Elle semblait d'autant plus anormale que les ressources nouvelles dues à l'adoption du style des airs populaires slaves ou orientaux, avec leurs gammes, leurs rythmes, leurs accents multiples et mobiles, s'avèrent fécondes, et, malgré la richesse d'idées et de métier des artistes de la grande génération, aucun d'eux n'en a épuisé les possibilités. Certes, une transformation quelconque, une assimilation, une stylisation plus grandes étaient à prévoir; mais, tout en la prévoyant, on ne la voyait point prochaine et l'on se disposait à attendre, patiemment, que les faits montrasent si les maîtres russes avaient, oui ou non, fermé la route à tous ceux qui viendraient après.

Or, voici que s'est manifesté un nouveau musicien, un jeune homme de vingt-huit ans, qui, tout en étudiant le droit, s'était mis à travailler la musique avec Rimsky-Korsakow, dont il est le plus jeune élève. Il se nomme Igor Stravinsky, et sa première œuvre, une symphonie, a été jouée en 1907 à Saint-Petersbourg. Depuis, il a produit diverses compositions, parmi lesquelles un tableau symphonique, *Feu d'artifice*, plein de verve et d'éclat, mérite une mention particulière. Aujourd'hui il a présenté au public parisien sa partition de *L'Oiseau de feu*, un ballet fantastique dont le sujet est dû à Michel Fokine.

Voici enfin une œuvre dont la descendance est manifeste : une œuvre franchement nationale tant par l'esprit que par la qualité de la musique et qui, néanmoins, reste assez indépendante, assez libre de style pour qu'il soit impossible d'alléguer, même après le plus superficiel des examens, qu'on se trouve en présence d'un de ces imitateurs dont les erreurs avaient provoqué, à n'en pas douter, la réaction antinationale parmi les musiciens russes. Voici un compositeur qui ne subit ni l'influence de Brahms, ni celle de Strauss, ni celle de Tchaïkowsky, ni celle de Max Reger; qui s'est nourri de la substantifique moelle russe, n'est pas sans avoir profité des dernières conquêtes de l'école française moderne et nous apparaît doué d'une claire et forte personnalité. Il connaît à merveille son métier, et l'invention aussi bien que le style instrumental de *L'Oiseau de feu* sont de premier ordre. Le même éclat, le même pittoresque profondément musical, le même goût des

sons qui chatoient et touchent par leur beauté intrinsèque et leur sens vrai plutôt que par leurs prétentions à la rhétorique, le même sentiment de l'atmosphère — en un mot les qualités mêmes qui nous rendent chers les grands musiciens russes — je les retrouve dans l'*Oiseau de feu*, et je ne doute pas que M. Stravinsky ne se montre un jour capable d'arriver aussi à l'émotion profonde de *Thamar*, d'*Antar* ou des symphonies de Borodine. Il compose en ce moment un opéra dont le texte est tiré de ce conte d'Andersen, si touchant, qui a nom *le Rossignol*, et par là nous aurons l'occasion de le juger sous un nouvel aspect. Mais ce que, pour l'instant, on peut dire sans excès d'enthousiasme, c'est que, parmi tout ce qui a paru de musique en Russie ces dernières années, il n'est rien de plus significatif, de mieux orienté et de plus intéressant que l'apport de ce jeune musicien. Puisse-t-il, comme je l'espère, être et un grand artiste et l'annonciateur de toute une nouvelle pleiade qui, ayant compris la leçon que donnent les œuvres des maîtres russes, prêchera d'exemple à son tour et sera, elle aussi, l'honneur de l'art russe.

M.-D. CALVOCORESSI

LE PRIX JEAN MORÉAS

La mémoire de Jean Moréas survivra non seulement en des poèmes aux rythmes harmonieux mais aussi dans une institution littéraire qui témoigne du constant intérêt que portait le poète aux efforts des jeunes littérateurs. Dans son testament, qui fut ouvert ces jours-ci, Jean Moréas, après diverses libéralités, a inscrit cette clause :

« Ce qui restera de la fortune de mon père et de mes droits d'auteur pour mes livres, comme pour les représentations d'*Iphigénie* et d'autres ouvrages, doit servir, chaque fois qu'il y en aura, à donner une somme de 2,000 francs comme prix, tantôt à un recueil, tantôt à une pièce en vers.

Je prie MM Barrès et Henri Régner de vouloir bien accepter l'organisation de ce concours. »

Cette fondation, dont les clauses seront arrêtées prochainement, est digne du grand cœur de l'écrivain. Elle a inspiré à M. Georges Le Cardonnell un joli article publié par *Paris-Journal* et dont nous détachons ce fragment :

« Pour Jean Moréas, la vie fut comme un long banquet platonicien où il ne cessa de parler, d'un ton familier, de littérature. Trois jours avant sa mort, c'est encore de littérature qu'il parla à Maurice Barrès. Quand il prononça alors : « Il n'y a pas de classiques et de romantiques, c'est des bêtises », il semble bien, comme Maurice Barrès l'a dit dans son discours au Père-Lachaise, que Jean Moréas donna à ce moment son testament littéraire.

Il ajouta : « Je regrette de n'être pas mieux portant pour l'expliquer. »

Cette explication, il l'avait déjà fournie dans *Esquisses et Souvenirs*. Jean Moréas citait alors ce cri de Maurice Barrès dans *le Voyage de Sparte* :

« Je reconnais les Grecs pour nos maîtres. Cependant il faut qu'ils m'accordent l'usage du trésor de mes sentiments. Avec tous mes pères romantiques, je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques à qui nous faisons soumission nous accordent les honneurs de la guerre, et qu'en nous enrôlant sous leur discipline

parfaite, ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses. »

Et Jean Moréas ajoutait :

« Nous sommes tous plus ou moins romantiques. Et quant à ces bannières, gardons-les ! Mais que le souffle d'Athènes dispose leurs plis selon le *seul rythme* qui pourrait néanmoins avoir des nuances et des modalités ! »

Jean Moréas apparaît là comme le conciliateur du classicisme et du romantisme. Il avait déjà réalisé au plus haut point cette conciliation dans *les Stances*. Ce ne fut d'ailleurs jamais l'esprit des romantiques qui lui fit horreur, mais le désordre de leur langue. Jean Moréas pensait, comme tous les vrais écrivains, qu'une œuvre ne triomphe du temps que par le style. Il y a les œuvres qui ont du style et celles qui n'en ont pas : les premières seules comptent. Il a écrit : « J'appelle *style*, une façon haute de concevoir et d'exprimer simultanément et avec force — non quelque tour de main capable d'éblouir les demi-connaisseurs. »

Il a dit aussi que dans la prose, plus que dans la poésie peut-être, la convenance entre le style et les matières traitées est indispensable.

Tels furent les principes littéraires, en somme très simples, de Jean Moréas. Ce sont ceux qui se dégagent de la lecture des pures œuvres françaises.

Si l'on y regarde bien, ils ne ferment aucune voie, mais à leur lumière on peut distinguer les œuvres qui appartiennent vraiment à la littérature de celles qui n'ont que l'ambition de l'approcher ; celles qui triompheront du temps de celles qui ne survivront pas à leur auteur. »

On ne pourrait caractériser avec plus de précision et de clarté l'art de Moréas.

O. M.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

L'*Illustrirte Zeitung* de Leipzig, l'un des périodiques les plus élégants et les plus répandus de l'Allemagne, consacre à l'Exposition universelle de Bruxelles, et spécialement à la participation allemande, un numéro luxueusement édité qui contient une foule de documents graphiques et littéraires intéressants. Signalons parmi les premiers la reproduction en couleurs du portrait du Roi spécialement exécuté pour la revue par W. Julius Kraut, celle du tableau mural de M. Hugo Vogel *Prométhée offrant le feu à l'humanité* qui décore le hall de l'Industrie germanique, les portraits des personnalités directrices, de nombreuses vues de l'Exposition et de divers sites de la Belgique ; parmi les seconds, un conte de M. Camille Lemonnier, *Mietje Holzbein, des Promenades à travers la Belgique* de M. Carl Lahm, *l'Allemagne à l'Exposition de Bruxelles* par M. A. Drossong, *l'Expansion belge* par M. P. Mussche, etc.

Le fascicule et ses nombreuses illustrations font honneur à l'industrie typographique allemande et spécialement à l'éditeur, M. J.-J. Weber.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Déclamation (jeunes gens : classe de M. CHOMÉ). — 1^{er} prix avec distinction : M. Heynsbergen ; 1^{er} prix : M. Dewolf ; 2^e prix : M. Maury ; accessit : MM. Lamarche, Linet et Roger.

Déclamation (jeunes filles : classe de M^{me} NEURY-MAHIEU). — 1^{er} prix avec distinction : M^{lles} Cajot et Latour ; 1^{er} prix : M^{lle} Vanderstraeten ; 2^e prix : M^{lles} Vissoul et De Pau ; accessit : M^{lle} Pérignon.

Déclamation (diplôme de virtuosité). — Le diplôme a été accordé à l'unanimité aux deux concurrentes, M^{me} Boine et M^{lle} Leroy.

Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles.

RÉSULTATS DES CONCOURS DANS LES BRANCHES LITTÉRAIRES, ORATOIRES ET DRAMATIQUES

Diplôme d'études littéraires et oratoires (degré moyen) avec grande distinction : M^{lles} B. Patigny, P. Lamy et M. Flameng (professeurs : M^{lle} BIERMÉ, MM. P. CORNEZ, D^r G. DANIEL, H. LIEBRECHT).

RÉSULTATS DU CONCOURS D'ART THÉÂTRAL

2^e prix avec distinction à l'unanimité : M^{lle} Marguerite Flameng (classe de M^{lle} GUILLEAUME); 1^{er} accessit à l'unanimité : M^{lle} Berthe Patigny; 1^{er} accessit : M^{lles} Elisa Wallet et Paul Lamy.

École de Musique et de Déclamation d'Ixelles.

RÉSULTATS DES CONCOURS DE DICTION ET DE DÉCLAMATION

Classes de M^{lles} MOHR et DU TILLY (cours préparatoires 1^{re} et 2^e années). (Sections A, B, C) : 1^{re} distinction avec mention spéciale : M^{lles} Renson, Ledruk, Flick et Carpentier; 1^{re} distinction : M^{lles} Onclinx, Demeuse et Pérès.

CONCOURS PUBLICS

1^{re} distinction avec mention spéciale : M^{lle} Régina Verbist (classe de M^{lle} GUILLEAUME).

École de Musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek.

RÉSULTATS DES CONCOURS DE 1910

Chant individuel (hommes : professeur, M. DEMEST). — Médaille avec félicitations du jury : M. Ernest Servais; médaille : M. Maurice Lits; 1^{er} prix : MM. Jean Schols, Edouard Steels, Arthur Cheyng; 2^e prix avec distinction : M. Léon Ghiot; 1^{er} accessit : M. Georges Vandenberghe.

Chant individuel (demoiselles, cours supérieur. Professeur : M^{me} CORNÉLIS-SERVAIS). — 1^{re} Division. — 1^{er} prix avec grande distinction *ex æquo* : M^{lles} Marguerite De Bruycker, Eugénie Vanganswinkel; 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Gabrielle Piette; 1^{er} prix : M^{lles} Emma Carreau, Emilie Requilé, Madeleine Dumontier; 2^e prix : M^{lles} Germaine Beutier, Martha Jongen; 1^{er} accessit : M^{lles} Lina Pollard.

Duos. — Prix offert par M^{me} Huart : M^{lles} Emma Carreau et Marguerite De Bruycker.

Chant individuel (demoiselles, cours inférieur).

1^{re} Division : Professeur : M^{lle} LATINIS. — 1^{er} prix : M^{lles} Rachel Vander Bruggen, Lucienne Tordoir; 2^e prix : M^{lle} Alice Dumonceau; 1^{er} accessit : M^{lle} Germaine De Beukelaer.

Professeur-adjoint : M^{lle} POIRIER. — 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Françoise Naeyaert; 2^e prix : M^{lle} Johanna Nyssens; accessit : M^{lle} Eveline Brulé-Pérès.

PETITE CHRONIQUE

Une erreur s'est glissée dans notre article de dimanche dernier, intitulé : « L'Art belge au XVII^e siècle. » Page 218, ligne 82, au lieu de « Lucas de Leyde » il faut lire « Heemskerck ».

La musique à l'Exposition :

Aujourd'hui, dimanche, à 2 1/2 heures, deuxième journée du grand festival de musique allemande sous la direction de M. Fritz Steinbach, directeur du Conservatoire de Cologne, avec le concours

de l'orchestre de la ville de Cologne et des chœurs mixtes du Gürzenich (400 exécutants).

A 8 heures du soir, concert de la Société royale la *Légia*, avec le concours de M^{lle} Housman, cantatrice, de MM. E. Dejardin, baryton, M. Dambois, violoncelliste, et F. Mawet, organiste.

CONCERTS POPULAIRES. — M. Sylvain Dupuis a fixé dès à présent les dates de ses concerts de la saison prochaine, qui auront lieu respectivement les 19-20 novembre 1910, 21-22 janvier, 18-19 février et 25-26 mars 1911.

L'*Œuvre des artistes* de Liège organisera au Palais des Beaux-Arts, du 4 septembre au 15 octobre prochain, une importante exposition rétrospective de l'affiche illustrée, exposition où apparaîtront les meilleures et les plus typiques œuvres du genre.

Des représentations du *Clôître*, le beau drame de M. Émile Verhaeren, seront données prochainement dans les ruines de l'Abbaye de Villers. *Paris-Journal* dit à ce propos :

« Ce sera, sans doute, un élément d'émotion d'entendre les vers sonores du grand poète parmi ces pierres que le mauvais goût des abbés qui se sont succédé n'a pas réussi à dépouiller du clair symbole de l'architecture romane, que les premiers disciples de saint Bernard et l'apôtre de Clairvaux lui-même imposèrent à leurs monastères. Les Gueux et les paysans de 1794, à l'appel de la *Marseillaise*, qui frissonnait dans les plis du drapeau tricolore, se levèrent en masse, chassèrent les moines et mirent l'Abbaye au pillage. Il est remarquable que c'est l'armée républicaine qui défendit l'Abbaye contre ses envahisseurs. D'ailleurs, un décret promulgué par le Directoire (15 fructidor an IV) fit dresser l'inventaire des richesses artistiques de l'Abbaye et octroya une pension aux moines. Depuis, après des avatars divers, l'Abbaye de Villers est devenue propriété nationale, et il faut dire que les restaurations qu'on y a faites n'ont pas peu contribué, tout en ruines qu'elle soit, à lui restituer ce caractère de puissance et ce cachet de mysticisme et d'élégance qui caractérisent les anciens monastères.

Selon le rite inauguré à Saint-Wandrille, pour le *Macbeth* de Maurice Maeterlinck, la pièce sera « itinérante », c'est-à-dire que chacun des actes sera joué dans la partie de l'Abbaye appropriée.

Ajoutons enfin qu'un certain nombre des représentations seront publiques, et que l'on compte sur la présence du roi Albert et de la reine Elisabeth. »

Sous le titre *le Temple profané*, M. R. Feibelmann, rédacteur à l'*Indépendance belge*, vient d'écrire une pièce en un acte où la chorégraphie joue le principal rôle et qui fournira au metteur en scène le prétexte à d'intéressantes reconstitutions de danses antiques. C'est M. Jean du Chastain qui compose la musique du *Temple profané*. L'artiste ne s'est manifesté jusqu'ici que comme pianiste de valeur et comme chef d'orchestre habile. Mais nous ne serions pas surpris que la partition à laquelle il travaille révélât en lui un compositeur excellemment doué : quelques œuvres vocales et un poème symphonique inédit que nous entendîmes récemment nous en donnent l'espoir.

De Paris :

M. Jacques Rouché, directeur de la *Grande Revue*, dirigera l'hiver prochain le Théâtre des Arts, ce qui nous promet une saison exceptionnellement intéressante. Car M. Rouché fera, — faut-il le dire? — de l'art, et non du commerce. Pour réagir contre les principes des décorateurs actuels, il commandera ses décors à des artistes tels qu'Albert Besnard, Maurice Denis, Georges Desvallières, Georges d'Espagnat, etc., qui tous s'ingénieront à modifier et à améliorer l'esthétique de la décoration théâtrale. M. Durec, artiste de talent et d'expérience, sera le metteur en scène de ces spectacles d'art, où l'on jouera des œuvres de poètes et d'écrivains de premier ordre. Il est question, pour l'inauguration, d'une œuvre inédite due à un auteur universellement célèbre... Mais ne soyons pas indiscret.

C'est l'œuvre d'un de nos compatriotes, la *Conquête d'Athènes*, par le comte Albert du Bois, qu'inaugurera la saison d'hiver au théâtre Sarah-Bernhardt.

Le *Gil Blas*, qui poursuit auprès des hommes de lettres, et spécialement des auteurs dramatiques, son enquête sur leurs travaux en cours et sur celles de leurs œuvres destinées à voir prochainement le jour, annonce qu'une comédie de M. Paul Hervieu, *le Masculin*, sera représenté l'hiver prochain ou le suivant au Théâtre-Français, dont l'administration a accepté également une pièce de M. Henry Bernstein intitulée *Après moi*; que l'Odéon représentera dès le mois d'octobre *le Bonheur* de M. Albert Guinon; que le Gymnase jouera *l'Irrégulière* de M. Edmond Sée, auteur des *Miettes* et de *l'Indiscret*; que M. Alfred Capus achève pour la Porte-Saint-Martin une pièce en quatre actes, *l'Aventurier*; que M. André Rivoire destine à la Comédie-Française un acte en vers, *l'Oiselet*.

Il y a, on le voit, du pain sur les planches !

Parmi les livres annoncés, citons une étude sur *Dostojewski* de M. André Gide, *Greco ou le Secret de Tolède*, par M. Maurice Barrès, *Un monde qui finit* et *l'Archiprêtre de Hita*, deux essais critiques et historiques de M. Laurent Tailhade.

Pour remplacer Jules Renard à l'Académie Goncourt on parle de MM. Jean Ajalbert, Paul Adam et Léon Frapié, entre lesquels paraît se circonscrire la lutte. On assure que M. Paul Marguerite a l'intention de présenter une candidature féminine, mais celle-ci n'aurait, semble-t-il, guère de chance d'être accueillie, le legs Goncourt n'ayant pas prévu le cas.

Le Commissaire Général des Beaux-Arts à l'Exposition du Centenaire de la République Argentine, Dr R. Ligonto, nous prie de faire savoir aux intéressés que seule l'Exposition internationale organisée sous les auspices du Gouvernement, et que nous avons annoncée, a un caractère officiel. Les adhésions sont reçues exclusivement au Commissariat général, rue Cangallo, 827, à Buenos-Ayres, et dans les Légations argentines à l'étranger, ainsi qu'auprès des commissions nommées par le gouvernement des Etats adhérents ou par celui de la République Argentine. On peut, enfin, s'adresser à Paris à M. Ernest de la Carcova, avenue de l'Opéra, 32.

Statuomanie. Du *Matin* :

Victorien Sardou répétait volontiers : « Quelle idée d'avoir élevé la statue de Jules Simon place de la Madeleine!... C'est enlaidir un des plus jolis endroits de Paris ! » Et tout le monde était de son avis. C'est pourquoi sur cette même place de la Madeleine, vis-à-vis de la statue de Jules Simon, s'élèvera un de ces quatre matins celle de Victorien Sardou.

On nous promet pour bientôt : Puvic de Chavannes, au jardin de l'Alma; Beethoven, au Ranelagh; le docteur Péan, au boulevard de Port-Royal; Emile Zola, place Dauphine; Stendhal, square Louvois; M^{me} de Staël, boulevard Malherbes; Cabanel, au parc Monceau; Arthur Ranc, place des Martyrs; Clovis Hugues, aux Buttes-Chaumont, et Louise Michel, place des Abbesses — parfaitement ! Il est même question d'une statue de notre regretté confrère Homère, pour le boulevard Saint-Germain.

Evidemment, c'est une façon de repeupler comme une autre, d'autant plus que ces hommes et ces femmes de bronze font des

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

petits; c'est ainsi qu'un rejeton du Victor Hugo de la place du même nom verra prochainement le jour au Palais-Royal. Ceci nous fera deux Victor Hugo à Paris... Maintenant, vous me direz qu'il serait beaucoup moins extraordinaire de voir des Hugo de pied sur toutes les places que le plus caché et le moindre des bustes de Tartempion qui poussent partout comme des champignons.

M^{me} Henri de Régner (Gérard d'Houville) a égrené dans *le Gaulois* un joli chapelet de souvenirs à propos du *Trust* de M. Paul Adam. Nous en détachons le morceau suivant :

« Le livre débute à Los Dados, dans l'île de Cuba... Je ne suis jamais allée dans cette île, où mes parents sont nés et que je vois dessiner, sur les cartes et le bleu peint des mers, sa forme paresseusement incurvée de hamac. C'est ainsi que, dans mes rêves, l'île natale se balance, mollement suspendue sur un vague azur et berçant les souvenirs qui m'ont été transmis, et aussi mes rêves.

Sur cette île, j'ai lu de vieux livres, des lettres de M^{me} Merlin ou des Mémoires de Moreau de Jonnés, et ces livres presque dix-huitième, très proches de Paul et Virginie, s'accordent avec les belles choses qui m'ont été contées, car, si loin, on changeait peu. Avec M. Paul Adam, j'arrive dans l'île moderne, dans un coin des Antilles telles qu'elles sont à présent, *américanisées*; on y travaille, on y creuse les monts, on y fouille le sol et, parmi tous les fruits de l'île succulente, je vois les inventeurs, les ingénieurs, les héros du *Trust* y faire mûrir les fruits éblouissants et lumineux de l'électricité, éteignant les feux naturels de ces *cocuyos* ou vers-luisants ailés, que les jeunes créoles posent quelquefois, terrestres étoiles, dans la nuit de leurs cheveux.

Je vois, avec Paul Adam, la Cuba du *Trust* et des travaux de Los Dados et je ne la reconnais plus; et je songe aux plantations de jadis, sucreries ou caféières, où vivaient mes aïeules d'une façon presque patriarcale et où, parmi leurs nègres heureux et encore soumis, elles cultivaient, au milieu de la flore exotique, surabondante, embaumée et merveilleuse, de petites fleurs chères à leur cœur... des fleurs de France. »

Sottisier :

Tous deux furent arrêtés. Leur culpabilité n'ayant pu être établie, ils furent néanmoins relaxés. *La Liberté*, 8 juillet.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique: **HOUFFALIZE**, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France, 20 francs; Étranger, 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ PONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Irre et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes.
Éditeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Manet (THÉODORE DURET). — Romanciers et Conteurs belges (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A l'Exposition de l'Art belge au XVII^e siècle (CH. V.). — Au Cercle Artistique : *Exposition de la gravure originale en noir* (F. H.). — L'Art à Paris (LOUIS VAUXCELLES). — Les Maîtres de l'Art : *Benozzo Gozzoli*. — Concours international. — École de musique et de déclamation d'Ixelles. — Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles. — Bibliographie : *Le Guide Rose* (O. M.). — Chronique judiciaire des Arts : *Refus de rôle*. — Petite Chronique.

MANET

Les hommes qui ont une grandeur propre, qui sont doués de la puissance créatrice et possèdent une originalité qui les singularise, sont indépendants de leur temps et de leur milieu. Ils existent par eux-mêmes, pour toujours. Ils peuvent être d'abord dénigrés, soumis aux jugements les plus défavorables, longtemps prônés ou attaqués de parti pris, ils subsistent, les yeux continuent à se tenir sur eux, et, à la fin, une sorte de consentement a fixé la nature de leur supériorité et le genre de leur mérite. Leur grandeur n'est plus en question. Cependant, même alors, leur renommée pourra subir des fluctuations, l'attention sur eux pourra grandir ou diminuer, selon que leur caractère viendra répondre ou non aux états de l'opinion ou aux changements de goût qui pourront se produire dans l'avenir. Car c'est là le privilège des œuvres vraiment neuves et originales, ayant leur racine dans la vie, que, multiples comme la vie, elles peuvent correspondre à des manières

de voir et de sentir appelées à survenir dans les lieux les plus divers, longtemps même après qu'elles ont été produites.

Ces réflexions ne sont pas absolument neuves. Un érudit pourrait même prétendre que je les ai empruntées à Schopenhauer. Mais, sans être neuves, elles s'appliquent si bien au cas de Manet que je n'ai pu m'abstenir de les introduire ici.

Manet a été attaqué et conspué à son apparition comme aucun peintre ne l'avait encore été. Au Salon des refusés, en 1863, le *Déjeuner sur l'herbe*, au Salon de 1865 l'*Olympia* lui ont valu la réputation d'un révolutionnaire venant rompre avec toutes les règles observées en peinture. Ce que l'on appelait alors « le grand art », la forme qui seule passait pour élevée, avait pris un caractère conventionnel. Une tradition née d'emprunts faits à la renaissance italienne et à l'antique tel qu'on se l'imaginait régnait dominatrice. Les œuvres de l'art ainsi comprises offraient un côté artificiel, mais ayant si bien pris les yeux qu'on le tenait comme s'imposant à toutes les manifestations plastiques pour qu'elles fussent réellement artistiques. L'art était ainsi considéré comme devant se placer au-dessus de la vie et en dehors de la réalité, jugée vulgaire.

Manet, rebelle à la tradition, venait se plonger dans la vie et mettre sous les yeux des formes prises à l'observation du monde réel. L'hostilité, l'animadversion qu'il souleva dans le public, chez les artistes, les hommes de lettres, les hommes réputés connaisseurs, fut d'abord générale, absolue. Mais, comme tout art sincère, ayant ses racines dans la vie, est destiné à

s'ouvrir sa voie, Manet trouva, après un certain temps, de l'appui. Il recruta un défenseur qui à lui seul valait une armée, Zola; il vit venir vers lui de jeunes peintres, ceux qu'on a appelés les impressionnistes. Et sa manière, qui n'était d'abord apparue que comme excentrique, par les conquêtes qu'elle a faites et l'extension qu'elle a prise est devenue le fondement même d'une école qui a influencé l'art français en entier. De son apparition en 1861 au moment où nous sommes parvenus, 1910, la force qui s'était manifestée en Manet, restant immuable sous les regards changeants, a donc fini par être pleinement reconnue et par exercer son action en France, le pays d'origine.

Mais Manet et son art ont dépassé les limites de la France. Ils y ont fait des conquêtes au dehors. En y devenant, comme en France, occasion de bataille, ils y ont été jugés d'une manière propre et y ont été vus sous un jour qu'on ne soupçonnait pas au pays d'origine. Et ainsi se vérifie à propos de Manet notre remarque du début : que les œuvres neuves et originales sont appelées à captiver l'attention dans les lieux les plus divers lorsqu'elles viendront à correspondre à des modes de sentir ou à des formes de pensée qui, au cours du temps, pourront s'y produire.

Manet occupe aujourd'hui en Allemagne une plus haute place dans l'opinion générale que celle qu'il a pu conquérir en France. Il a exercé en Allemagne sur l'art de la peinture une action puissante. Toute une école s'est mise après lui à peindre en tons clairs, directement devant la nature. Toute une école s'est formée en Allemagne comme en France qui, ayant rompu avec les formules d'une tradition surannée, s'est rapprochée de la nature pour en rendre les aspects d'une manière neuve. Mais c'est comme éminemment françaises, comme se reliant aux formes de l'art qui dans le passé peuvent être considérées comme essentiellement françaises, que les œuvres de Manet ont été surtout appréciées en Allemagne. C'est par ces côtés de caractère que, sortant du cercle spécial des artistes qui y trouvaient un exemple et un point de départ, elles ont fait ou sont en voie de faire la conquête du grand public.

A son début, Manet avait été considéré, en France, comme une sorte de barbare venant renier les traditions du grand art français, orgueil de la nation. Il était ainsi apparu comme un mauvais patriote, contempteur de la gloire commune. Et voilà que les Allemands, au contraire, l'ont exalté comme reproduisant les particularités qui constituent l'excellence de l'art français. On imaginerait difficilement qu'un artiste ait pu suggérer des jugements aussi opposés.

Ce sont les Allemands qui les premiers ont vu juste et qui, en voyant juste, ont les premiers mis à sa place réelle l'art de Manet. Ce n'est pas la première fois du reste qu'ils voyaient juste dans l'art français. Ils

l'avaient déjà fait au XVIII^e siècle avec Watteau. Ils avaient su reconnaître en lui l'artiste, essentiellement français, qui exprimait le mieux l'esprit et le goût français. Ils s'étaient alors rendus possesseurs de ses œuvres, comme ils font maintenant de celles de Manet.

M. Meier-Graefe a écrit un article, dans la *Gazette de Francfort*, sur l'*Exécution de l'Empereur Maximilien* de Manet, maintenant au Musée de Mannheim. Il dit des figures mises dans le tableau comme représentant des soldats mexicains : « On voit tout de suite que ce sont des Français. » La critique allemande, parlant des œuvres de Manet, revient toujours à ce jugement que leur trait caractéristique est d'être essentiellement françaises. En effet, pour l'*Exécution de l'Empereur Maximilien* en particulier, Manet, peignant à Paris, privé de réels Mexicains, a dû faire l'emprunt à un régiment français d'une escouade de soldats. Et avec sa manière de serrer la vie d'aussi près que possible, il n'a pu s'empêcher de laisser à ceux qu'il peignait, quoiqu'il voulût représenter des Mexicains, leur réelle tournure de Français.

On peut dire la même chose devant chacune de ses œuvres, car, peignant des types français, avec son système de se tenir à la nature, il ne pouvait manquer de les rendre avec vérité. Il fallait que le jugement eût été perverti par les formes conventionnelles d'une longue tradition, pour que la physionomie si française de l'œuvre de Manet pût être méconnue comme elle l'a été au pays d'origine, tellement que la juste appréciation s'en est d'abord formée dans un pays étranger.

Il est vrai que, dans un cas comme celui qui nous occupe, le milieu joue un grand rôle, par le contraste qu'il établit entre les œuvres et les entours. Une réunion de peintures françaises voit son caractère national s'accroître en Allemagne. Ce qui pouvait en France n'apparaître que vaguement, y devient l'évidence, si on visite à Potsdam les salles du château où se trouvent les œuvres de Watteau et des autres maîtres du XVIII^e siècle, leur caractère essentiellement français éclate à première vue. On arrive devant elles les yeux pleins des formes du milieu allemand, on s'est accoutumé, sans s'en rendre compte, à l'allure et à la musculature particulière des gens qui se meuvent autour de soi et, en se tenant devant des œuvres qui représentent les formes d'un autre peuple, on est saisi par le contraste qu'elles présentent et éclairé au premier coup d'œil sur leur exacte nature.

Cette expérience qu'on peut faire à Potsdam avec les tableaux de Watteau, on va pouvoir la faire dans tous les musées d'Allemagne avec ceux de Manet et des impressionnistes. On peut dire littéralement que les musées et les collections particulières s'en remplissent. La Galerie nationale de Berlin a commencé et maintenant son exemple est suivi partout ailleurs. Les œuvres

de la dernière grande manifestation de l'art français sont en voie de passer aux États-Unis et en Allemagne. Il se trouve encore heureusement parmi nous quelques collectionneurs émérites qui ont su en retenir un ensemble. Sans eux nous eussions été contraints, dans quelques années, de voyager au loin pour connaître à fond notre école moderne de peinture.

THÉODORE DURET

Romanciers et conteurs belges.

J'ai quelquefois reçu des lettres où l'on me faisait le reproche de ne pas assez m'occuper de la littérature belge et de réserver toute ma préférence aux ouvrages venant de Paris. Je tiens à me justifier en une fois. C'est d'ailleurs un malentendu.

A vrai dire, je ne pense pas qu'il y ait une littérature belge et une française. Mais il y a une littérature d'expression française dont deux provinces fort importantes sont la Suisse et la Belgique. Ils se trouvent que ces deux provinces-là constituent des États autonomes. Question de politique, et qui ne me regarde pas. Littérairement, tout écrit d'expression française relève de la critique française.

Notez que l'on brouille tout si l'on se met à introduire dans ces questions la moindre parcelle d'amour-propre patriotique. Pour moi, je persiste à considérer du même regard les œuvres belges que les œuvres normandes ou provençales. C'est toujours de la littérature française.

Le malentendu est venu de ceci : qu'il se publie beaucoup plus de livres en France qu'en Belgique. Affaire de population. Il y a à peu près sept fois plus d'habitants en France qu'en Belgique, donc sept fois plus d'écrivains, donc en moyenne sept fois plus de livres. Sur huit livres qui me parviennent, il y en a donc sept de français. Je ne puis pourtant pas changer cela, ni, par flagornerie, trouver l'unique livre belge supérieur aux sept français. Non. Ils se valent.

D'ailleurs (et ici je rentre dans la critique littéraire générale), je trouve que, sauf des nuances d'observation régionale précieuses par leur pittoresque mais d'une importance assez faible au demeurant, les mêmes tendances philosophiques, les mêmes manières de voir et de sentir, le même ton, les mêmes procédés caractérisent les deux littératures et, en définitive, n'ont fait qu'une. L'échange est continu, l'équilibre absolu.

Des deux côtés de la frontière, on trouve des gens de grand talent et d'esprit supérieur, des poètes d'images vives et de rythmes neufs, des hommes de second plan et une multitude amorphe de suiveurs et de reflets. C'est la loi, et l'on aurait tort de s'en étonner.

On ne saurait nier qu'il y a eu, ces dernières années, un magnifique réveil de la littérature belge, mais je constate une résurrection pareille à peu près dans toute l'Europe, et notamment en France, en Italie, en Espagne, dans les pays slaves, et, remarquons-le, avec des caractères très semblables, absolument comme si l'Europe allait devenir bientôt une sorte de pays unique, possédant la même métaphysique, les mêmes arts, les mêmes réactions devant la vie.

Nous allons, c'est certain, vers cette fusion internationale au point de vue esthétique. On conviendra aisément que, en face de

considérations de cet ordre, il est bien peu intéressant de savoir si le dernier 3.50 de M. Lacomblez est plus curieux que le dernier de M. Fasquelle. Pour moi, je ne m'aperçois de la nationalité d'un livre qu'en regardant le nom de l'éditeur, mais après l'avoir lu.

Ainsi le recueil de contes de M. Georges Rency : *Frissons de vie* (1). Ce sont des pages excellentes, de la meilleure tradition française : ordre, méthode, clarté, gradation dans l'émotion, observation fine et juste; un peu d'esprit et surtout beaucoup de mesure.

Certaines de ces petites nouvelles, comme le *Coq de l'Août*, faisant allusion à une coutume locale, portent certes la marque d'une province. Mais les autres sont purement des études d'âme, et on les imagine très bien se développant au milieu de décors tout autres. *Le Héros* pourrait aussi bien revenir en France du Soudan, en Allemagne du Cameroun, en Italie de l'Erythrée. Il se heurterait, dans sa petite ville, à la même provinciale incompréhension. *Le Clerc et le Curé*, n'est-ce pas l'éternel petit drame, atroce et ridicule, des passions religieuses dans les villages? Et *Premier Amour* : quelle délicieuse et lamentable idylle! Ce conte-là, du reste, est de premier ordre. M. Georges Rency y a réalisé une chose parfaite, de proportions absolument justes, d'une noble et fine émotion humaine.

Même réflexion à propos de M. Max Deauville. J'ai dit ici même, il y a quelques mois, le plaisir que m'avait procuré la lecture de son roman *Le Fils de ma femme. L'Amour dans les ruines* (2) est également un livre d'une délicatesse psychologique très raffinée. C'est un roman par lettres, racontant la petite aventure sentimentale d'une femme qui, occupée d'un autre amour, ne se donne pas, et d'un homme qui, n'osant la prendre ni même la poursuivre, se contente d'être son ami, s'y résigne... L'amoureux n'apprend que vers la fin que la dame a un autre amour. Ce n'est rien, et c'est très touchant. Et puis c'est dit avec infiniment de légèreté, de mélancolie, de grâce, de féminité.

Je cite ce joli passage entre cent :

« Voyez-vous, on ne devrait jamais passer la barrière. Tant qu'on reste les uns pour les autres les figurants d'une grande féerie, tout est charmant et joyeux. On fait partie d'un ensemble, on se sourit, on se complimente, on se rend la vie agréable et facile par mille attentions. C'est une pièce que l'on joue. La scène est illuminée, pimpante, faite de feuillages factices et de décors truqués. On ne devrait jamais entrer dans les coulisses.

Ah! les Japonais avaient raison, du moins les vieux samourais non encore abâtardis par notre civilisation démoralisatrice. Rien n'est beau comme le silence. Il faut, avec d'adorables agonies intimes, supporter ses misères en souriant pour ne pas importuner les autres. Il faut n'envisager la vie qu'en mignardes politesses, en prévenances, en attentions, et, dès qu'une de ces laideurs essaie de nous atteindre, se retirer vers le nuage silencieux des ancêtres, reprendre une existence plus tranquille parmi la verdure délicieuse des collines sombres et les pruniers couverts de rose. Cela, c'est ce qu'il y a d'un côté de la barrière, c'est le vieux Japon, c'est l'ancienne cour des rois de France; de l'autre côté se trouve la tristesse laide, matérielle, qui se mêle trop à nos corps, que rien ne poétise, qui a ses envolées tragiques, ses joies cruelles et violentes, ses ressauts d'agonie et surtout ses désespoirs sans fin. »

(1) GEORGES RENCY : *Frissons de vie*. Bruxelles, Oscar Lamberty.

(2) MAX DEAUVILLE : *L'Amour dans les ruines*, roman. Bruxelles, Oscar Lamberty.

Même réflexion enfin pour *Un Jacobin de l'an CVIII* (1), par M. Prosper-Henri Devos. C'est une étude tout à fait générale, et très poussée, d'un caractère d'homme : du Jacobin. Quelques propriétés d'expression, quelques maladroites de style ne suffisent pas à arrêter le large mouvement qui mène ce livre ardent et intense à sa conclusion. Le conflit de l'amour et de l'austérité dans l'âme de ce jeune homme sectaire est admirablement décrit et suivi dans tous ses sursauts. Mais, je le répète, le décor seul est bruxellois. Cela se passerait aussi bien à Lyon, à Paris.

Si donc j'ai pris aujourd'hui trois livres belges de tendances et d'esprit aussi divers, et que j'y ai trouvé des qualités qui passent pour essentiellement françaises, je puis continuer à apprécier ensemble, et sans plus m'occuper de leur estampille, les livres qui viennent de Bruxelles ou de Paris, de Bruges ou de Marseille, de Gand ou de Lyon. Je n'y ai jamais vu jusqu'ici de grandes différences.

FRANCIS DE MIOMANDRE

A l'Exposition de l'Art belge au XVII^e siècle.

Deuxième séance de musique ancienne organisée par la Section belge (groupe de Bruxelles) de la Société Internationale de musique.

Le deuxième concert organisé par MM. Béon et Closson a été plus intéressant encore que le premier. On y a exécuté, en fait de musique instrumentale, des sonates d'Attilio Ariosti et de J.-B. Lœillet, une suite de Marais et des pièces d'orgue de Byrd, Daquin et J.-S. Bach. Ces derniers furent joués à ravir par M^{me} Tiny Béon, qui, d'autre part, tenait la partie de clavecin dans les œuvres de musique de chambre citées plus haut. Prenaient également part à l'exécution de celles-ci : MM. Van Hout (viole d'amour) et Gaillard (violoncelle remplaçant la viole de gambe). Interprétations pleines d'ampleur, de charme et de style ; belles réalisations de basses chiffrées par M. Béon, dans la sonate à trois de Lœillet et dans la *Suite* de Marais. Le public a particulièrement goûté le sentiment sévère et profond de cette admirable composition, digne à tous égards du grand Couperin.

Un groupe de chanteurs de l'*Union artistique de Bruxelles* prenait part à la séance, sous la direction compétente et autorisée de M. Henri Carpay : il chanta d'une manière tout à fait digne d'éloges quelques œuvres polyphoniques *a capella* fort bien choisies du XVII^e siècle et de la seconde moitié du XVI^e : les délicieuses *Vendanges* de Roland de Lassus ; des pièces ravissantes de Waelrant ; d'admirables hymnes de Philippus de Monte, et le prodigieux chœur final de la *Passion selon saint Mathieu* de Schütz.

CH. V.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition de la gravure originale en noir.

Par cette exposition très variée, où les planches intéressantes ne manquent pas, on peut se rendre compte des ressources infinies que présente l'eau-forte, art propice à l'inspiration, en ce sens qu'elle peut s'y déployer librement, avec toute la fantaisie qu'elle

(1) PROSPER-HENRI DEVOS : *Un Jacobin de l'an CVIII*. Bruxelles, Association des Écrivains belges (Dechenne et C^{ie}).

comporte ; la part d'imprévu y est déconcertante, et les plus habiles manieurs de burin y découvrent sans cesse des effets qu'ils n'avaient pu prévoir, et qu'ils doivent au hasard de reconnaître. Certains artistes ne se sont nulle part révélés meilleurs peintres que dans les eaux-fortes qu'ils ont gravées. C'est par l'eau-forte surtout que se trahit le don du peintre. Aussi tous les efforts des graveurs de nos jours sont dirigés vers cet objectif : faire tableau, donner en raccourci, concentrée, suggérée, l'impression de la couleur, de la lumière, de toutes les chatoyances de l'atmosphère. Quelques peintres, comme Albert Baertsoen, ont fourni des preuves frappantes de cette aptitude de l'eau-forte à faire deviner le coloris, à le pousser même, si l'on peut dire, si loin que la superposition de teintes y serait inutile, et même nuisible.

Parmi cet ensemble très curieux, il est intéressant de suivre les efforts les plus opposés ; les chemins s'écartent en tous sens, en méandres pleins de surprises. C'est par une extrême légèreté de touche, à peine quelques fines et glissantes notations, que M. T.-François Simon arrive à donner des pages où la lumière abonde, où tous les rapports s'harmonisent parfaitement, des pages, en deux mots, à la fois solides et très ondoyantes de couleur. M. Baertsoen, au contraire, est véhément et parfois tourmenté ; ses eaux-fortes n'en sont pas moins lumineuses, baignées de chaude atmosphère.

L'un procède par contrastes violents, tel M. G.-L. Bruyer dans ses aquatines romantiques ; l'autre, comme M. J.-J. Gabriel, effleure à peine la plaque de cuivre, semble la griffer avec des pointes d'aiguilles, pour donner à ses remarquables vues de Venise quelque chose de vapoureux et d'irréel. Plusieurs, avec les moyens les plus opposés, aboutissent à des résultats presque identiques, tant est souple le procédé.

Dans la note fantastique, les imaginations folles de M. Gayac sont fort curieuses ; après Goya et Rops, elles expriment encore quelque chose d'inédit. La figure prend peu de place dans cette exposition. Il y a cependant là quelques études d'un grand intérêt. Je ne citerai que le portrait d'Antonin Proust par Rodin, — qui expose encore trois autres pointes sèches, connues et maintes fois vantées, — les vigoureuses lithographies de M. Hochard, les portraits très étudiés de M. Dehérain et le portrait de M. H. de Groux par M. Toupey.

Dans le paysage, on remarque les pages largement inspirées de M. M.-H. Meunier, la *Bruges mystique* de M. Lequeux. Les *Portails* de M. Jouvet-Magron, d'une opulente matière, semblent burinés dans l'or et le vieil argent. Enfin, dans des genres divers, il faut citer encore la belle et nerveuse *Centauresse* de M^{me} L. Danse, de très lumineux Hallo, une *Notre-Dame de Paris* d'effet intime de M. Pinet, et quelques narquois croquis de M. Renfer.

F. H.

L'ART A PARIS

Les artistes russes.

Les artistes russes triomphent à Paris. En même temps que nous applaudissons les talents de Nijinsky et des sveltes ballerines du divertissement polovtsien, nous retrouvons dans les galeries parisiennes les maquettes des décors et des costumes du ballet de *Cléopâtre* et de l'extraordinaire *Shéhérazade*. Et après avoir apprécié Rimsky-Korsakow, Borodine et même M. de Diaghileff, nous n'avons pas moins de plaisir à goûter MM. Bakst, Benois, Colovine et Stelletski.

Ces danseuses et danseurs russes ont une originalité si savoureuse que leurs portraits nous captivent autant que leurs ébats chorégraphiques. Nous avons déjà vu avec un vif plaisir les figurines ravissamment nerveuses de M. Frodman-Clusel à la galerie A.-A. Hébrard. C'est aujourd'hui à la maison Bernheim que nous sommes conviés.

M. Bakst est un dessinateur et un coloriste d'une invention charmante. Ses projets de costumes pour les ballets — prince hindou, esclave égyptienne, danseuse juive, négrillons et eunuques, etc. — sont d'une liberté, d'une variété et d'une audace inédites. On songe à Manzano-Pissarro, aux miniatures persanes, à Guys, à Beardsley, et on se plaît à reconnaître cependant à M. Bakst une indéniable personnalité.

Le mérite de M. Benois est également fort distingué. Son projet de décor pour le *Pavillon d'Armide* est d'une délicieuse fantaisie.

M. Dobouginski, plus assimilateur peut-être, est divertissant. Il a un sens du comique singulier et hardi. M. Røerich, très connu chez nous, compose largement ses nocturnes bleutés et violets. On aimera ses décors du *Prince Igor* et de *Snégourotchka*. L'art de M. Soudéïkine est sommaire et ses effets de clair-obscur manquent un peu de mystère et d'enveloppe.

M. Stelletski s'apparente aux imagiers byzantins, mais il a modernisé curieusement l'icône. M. Bilibine songe plutôt à l'imagerie d'Épinal, un Épinal très oriental; M. Koustodiew excelle dans le rendu du grouillement populaire; on le comparerait volontiers à Ramon Pichot, l'évocauteur des fêtes madrilènes et sévillanes.

Quelques autres exposants de chez Bernheim sont plutôt des illustrateurs que des décorateurs. Et nous trouvons enfin plusieurs peintres, M. Golovine, honorable portraitiste; M. Petrof-Vodkine, au dessin serré; M. Hansch, un Van Gogh bien édulcoré; enfin Nicolas Tarkhoff, bel artiste admiré de longue date à Paris, et de qui les *Printemps de Paris* et surtout la *Maternité* sont des œuvres fortes, lumineuses et, à mon avis, bien au-dessus des aimables fantaisies ambiantes.

LOUIS VAUXCELLES

LES MAÎTRES DE L'ART

Benozzo Gozzoli, par URBAIN MENGIN.

Benozzo Gozzoli, dont la monographie détaillée et parlante vient d'être publiée dans la collection, aujourd'hui classique, des *Maîtres de l'Art*, est très superficiellement représenté dans les musées. Il serait injuste de le juger par le morceau fragmentaire qui est au Louvre, le *Saint Thomas*. C'est en Italie qu'il faut aller chercher la démonstration de son clair génie, vivante malgré les injures du temps et les maladroites des restaurateurs à Montefalco, à Florence, à San Gimignano, au Campo Santo de Pise surtout. La sobre étude de M. Urbain Mengin fait revivre à nos yeux la genèse, les intentions éducatrices, le sens historique, l'énergie débordante de cette œuvre gigantesque jetée sur tant de murailles d'un geste si large et si sûr. Benozzo, à la lumière des faits et des commentaires précis de l'auteur, apparaît en bon rang parmi les maîtres florentins comme un « peintre d'histoire » dont la belle humeur est la note dominante, un professeur, non d'énergie, mais de courage et de bonté « à qui revient la palme pour la vigueur de l'intelligence et pour le charme de l'imagination ».

CONCOURS INTERNATIONAL

Sur l'initiative de l'empereur Nicolas II, un concours international est ouvert en vue de l'érection d'un monument au tsar Alexandre II sur le square de la place Michel, en face du Musée Alexandre III. Le monument consistera en une statue de bronze, équestre ou en pied, sur piédestal de pierre; les dépenses ne devront pas excéder un million. Les modèles devront être adressés au Palais de marbre, à Saint-Petersbourg, avant le 1^{er} novembre 1911. Pour tous renseignements, s'adresser au Comité du monument (ministère de l'Intérieur, Saint-Petersbourg).

École de Musique et de Déclamation d'Ixelles.

RÉSULTATS DES CONCOURS DE CHANT (JEUNES FILLES).

(Classe de M^{me} DE MAZIERE.)

Division supérieure. — 1^{er} prix avec distinction à l'unanimité : M^{lle} J. Laurent. — 1^{re} division. — 1^{re} distinction avec mention toute spéciale : M^{lle} Idalie Hannaert.

Division inférieure. — 1^{re} distinction avec mention spéciale : M^{lle} Cremmens; 2^e distinction : M^{me} Verbruggen et M^{lle} Deridder.

Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles.

RÉSULTATS DES CONCOURS

Piano. — Citons parmi les élèves qui se sont particulièrement distinguées : M^{lle} M. De Cort, 2^{me} prix avec distinction à l'unanimité; M^{lle} P. Descamps, 1^{er} accessit avec distinction à l'unanimité (élèves de M^{me} Cousin). Le Jury, présidé par M. Thiébaud, décerne encore les diplômes suivants : 1^{er} accessit à l'unanimité : M^{lle} M. De Zangré (élève de M^{me} Cousin); 1^{er} accessit : M^{lle} Duval, 2^{me} accessit : M^{me} B. Fontaine (élèves de M^{lle} Derscheid).

Pianos d'ensemble (professeur M^{me} Cousin). — 1^{er} accessit avec distinction à l'unanimité : M^{lle} Paul Descamps; 1^{er} accessit à l'unanimité : M^{lle} De Zangré; 2^e accessit à l'unanimité : M^{lle} De Cort; 2^{me} accessit : M^{lle} Moeller. En audition : M^{lles} Weber et Van Varenberg.

BIBLIOGRAPHIE

Le Guide rose, indicateur illustré du visiteur à Bruxelles, à son Exposition universelle, et du touriste en Belgique. 300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans dont plusieurs en couleurs, etc. Prix : 40 centimes. — Bruxelles, Goets, éditeur.

Les visiteurs de l'Exposition universelle et les touristes qu'attire en Belgique cette exceptionnelle attraction trouveront dans l'excellent petit *Guide rose* de M. Godts toutes les indications qui leur sont nécessaires pour voir promptement, et sans rien omettre, les principales curiosités du pays. Dans un volume de format restreint dont le prix modique est déconcertant, l'éditeur a fort habilement réuni une foule de renseignements pratiques qui font de ce Baedeker illustré le plus complet et le plus utile de tous les bréviaires du voyageur! Plans de l'Exposition, de la capitale et de toutes les villes de quelque importance, renseignements précis sur les hôtels, les musées, les édifices, les sites pittoresques à visiter, itinéraires à suivre, calendrier des congrès, des fêtes, des épreuves sportives de l'année, illustrations propres à évoquer les aspects les plus intéressants du royaume, tout concourt à faciliter les excursions en Belgique et à les rendre agréables.

Signalons particulièrement, parmi les gravures, une série de vues de l'Exposition prises en ballon : ce genre d'illustrations est assez nouveau pour avoir droit à une mention spéciale.

O. M.

Chronique judiciaire des Arts.

Refus de rôle.

M^{me} Lantelme, l'une des plus charmantes artistes dramatiques de Paris, fut engagée par le directeur du théâtre de l'Athénée, M. Deval, pour jouer, au cours de la saison dernière, le rôle principal d'une comédie de M. Henry Bataille intitulée *Manon, fille galante*. Mais dès l'ouverture de la saison, l'artiste refusa catégoriquement de répéter et de jouer une pièce qu'elle affirmait être licencieuse. D'où, procès; et procès « bien parisien ».

M. Deval assigna M^{me} Lantelme en dommages-intérêts. Il esti-

maît à 125,000 francs le préjudice que lui avait fait subir le refus de l'artiste, alléguant qu'il avait fait des frais en pure perte et engagé spécialement des artistes tels que M^{me} Duluc et M. Krauss pour la pièce que la pudeur de M^{me} Lantelme l'avait empêché de présenter au public.

L'artiste riposta qu'elle n'admettait pas qu'on la fît paraître, au troisième acte de *Manon, fille galante*, couchée sur un lit de dentelles, ni qu'on l'obligeât à manger un brugnois dans la bouche de M. André Brûlé, chargé du rôle de des Grieux...

Le tribunal de la Seine n'en décida pas moins qu'elle avait, en refusant le rôle, contrevenu à ses obligations. Il résilia à ses torts et griefs le contrat, fixant à dix mille francs le montant des dommages-intérêts dû à M. Deval. Et son jugement s'appuie sur ce que M^{me} Lantelme parut précédemment en scène dans une situation tout aussi risquée que celle où voulut la placer son directeur, sur ce qu'elle ne fit d'ailleurs aucune démarche pour obtenir dans son rôle des modifications qu'on lui eût volontiers accordées... Il ajoute que M^{me} Lantelme n'a pu croire, ainsi qu'elle le soutient, que *Manon, fille galante* fût une simple adaptation scénique du roman célèbre de l'abbé Prévost, « qui n'eût pu, déclare-t-il, fournir à un théâtre de genre le thème d'une pièce à succès ». Dans un procès où il fut tant question de galanterie, n'est-ce pas en manquer quelque peu à l'égard du spirituel écrivain ?

Mais la décision reconnaît à l'artiste le droit de refuser un rôle « dans lequel, soit en gestes, soit en paroles, il croit sentir qu'il va violer les règles de l'honnêteté ou de la morale publique ». Les circonstances de fait ont seules empêché le tribunal d'en faire bénéficier M^{me} Lantelme dans son différend avec le directeur de l'Athénée.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, dimanche, que s'ouvrira, à 10 h. 1/2, dans la Salle des Congrès de l'Exposition universelle, le deuxième Congrès international de la Presse périodique. Ce Congrès, qui réunira un grand nombre d'adhérents belges et étrangers, est, comme nous l'avons dit, organisé sous le patronage du Roi et du Gouvernement par l'*Union de la Presse périodique belge* et l'*Association des Journalistes belges et étrangers*. MM. Jules Le Jeune et Edmond Picard ont accepté le titre de présidents d'honneur; les fonctions de présidents effectifs seront remplies par MM. Paul Otlet et Léon Théodor. Parmi les objets à l'ordre du jour figure une démonstration espérantiste dramatique et lyrique qui aura lieu demain, lundi, à 4 heures, sur l'initiative de l'Office Central espérantiste de Paris.

En raison du grand succès qu'ils obtiennent, les concerts de musique ancienne donnés à l'Exposition de l'*Art belge au XVII^e siècle* (Palais du Cinquantenaire) auront lieu dorénavant tous les vendredis à 3 heures.

Ajoutons que cette magnifique exposition a reçu de nouveaux accroissements, parmi lesquels une toile capitale de Rubens, *les amours de Junon et d'Ixion*, et un portrait d'homme par Van Dyck.

Le Théâtre de la Monnaie donnera, au cours de la prochaine saison, la première exécution en langue française de *Feuersnot*, comédie lyrique de Richard Strauss, éditée en 1902, composée sur un livret de Ernst von Wolzogen. C'est M. J. Marnold qui a traduit ce texte en français; son titre est : *Le feu de la Saint-Jean*. — On nous laisse espérer également une reprise de Weber, *Obéron* ou *Freischütz*; réjouissons-nous.

Le concours de littérature dramatique ouvert par la Fédération nationale des Cercles dramatiques de langue française à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles a donné les résultats suivants :

Pièces en vers. *L'Indifférent*, un acte de M. Henri Liebrecht, obtient le prix.

Pièces en deux ou trois actes (vers ou prose). Le prix est

décerné en partage à *Bouillot*, un acte de M. Morisseaux, et à *Poulliche*, un acte de M. Henri Liebrecht.

Pièces en trois actes. C'est M. Morisseaux, avec une comédie intitulée *Flupets*, qui l'emporte.

Le jury, présidé par M. Jacquain, échevin de l'instruction publique, se composait de MM. Daxhelet, Dumont-Wilden, George Garnir, Valère Gille, Jahan, Mabelle, Victor Reding, Lucien Solvay et les présidents des cercles dramatiques.

La commune de Saint-Gilles a décidé de faire exécuter le portrait de feu le bourgmestre Van Meenen, pour le placer dans une des salles de l'hôtel de ville. L'exécution de ce portrait est confiée au peintre S. Detilleux.

On annonce pour le 14 septembre, à l'occasion de la Grande Semaine d'Automne organisée par le Comité du Commerce bruxellois, une représentation de *la Bohème* au Théâtre de la Monnaie avec le concours de Caruso, du célèbre baryton Amato, de M^{mes} Alda et Alten. D'autres programmes de spectacles sont à l'étude et fourniront, dit-on, un ensemble d'attractions remarquables.

Une exposition de Beaux-Arts organisée par le *Sonderbund Westdeutscher Kunstfreunde und Künstler*, qui réunit les meilleurs artistes de l'Allemagne, vient de s'ouvrir à Dusseldorf, au Palais municipal des Beaux-Arts.

La ville de Zurich (Suisse), qui s'est signalée depuis quelques années par d'intéressantes initiatives artistiques dont notre compatriote Jules de Praetere, directeur de l'École des arts décoratifs et du Musée d'art industriel, fut l'actif promoteur, organise pour 1912 (mai-octobre) une importante exposition d'art appliqué à l'industrie.

Cette exposition, dont le plan vient d'être arrêté, embrassera l'architecture, l'ameublement et les arts du foyer, les applications du métal (orfèvrerie, bijouterie etc.), les tissus, tapis et broderies, la céramique et la verrerie, les arts graphiques (typographie, lithographie, photographie, reliure, gravure sur bois et sur cuivre, etc.), ainsi que l'esthétique des jardins et des constructions champêtres.

Les halles auront une superficie de 5,000 mètres carrés, et en y comprenant les bâtiments destinés aux ateliers de typographie, d'ébénisterie, de ferronnerie, de tissage, etc., ainsi que la galerie des sports, les constructions couvriront 8,000 mètres carrés.

Avis à ceux de nos lecteurs que les vacances attirent vers la Suisse et les lacs italiens : M. Louis Lombard, qui dirige tous les dimanches, à 4 heures très précises, de juillet à octobre, un concert symphonique au château de Trévano, près Lugano, nous prie de leur faire savoir que des billets d'invitation leur seront adressés dans la mesure où les demandes n'excéderont pas les places disponibles. Il leur suffira d'écrire à l'Intendant du château, en indiquant leurs noms, leur adresse, et la date du concert auquel ils désirent assister.

M. Lombard inaugurera aujourd'hui, dimanche, la dixième année de ses auditions, que le choix des œuvres exécutées et leur interprétation, confiée principalement à un groupe de professeurs des Conservatoires royaux d'Italie, ont rendues célèbres. Au programme de ce concert jubilaire, 700^e de la série, figurent la Symphonie en ut mineur de Beethoven, une *Sonata* de J.-S. Bach, la *Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns, une *Serenatella* d'Enrico Bossi, l'entracte d'*Errisniola* de L. Lombard et l'aventure des *Maîtres-Chanteurs* de Wagner.

Les concerts de Trévano sont exclusivement réservés aux personnes invitées personnellement et à titre gracieux. C'est là un joli exemple de désintéressement et de diffusion artistique.

Quel joli « geste » que celui de l'illustre pianiste Paderewski offrant à Cracovie, sa ville natale, la statue du roi Jagellon, le vainqueur de Grunwald, pour faire revivre dans le cœur des Polonais le souvenir des temps héroïques !

De grandes fêtes, au cours desquelles le monument fut inauguré au son des cloches et au bruit des canons, viennent d'être

célébrées à Cracovie. Le directeur du *Gil Blas*, qui y assista, décrit en ces termes l'émouvante cérémonie :

« La statue se dresse en face du vieux château de Cracovie, merveilleux édifice du treizième siècle, tout en briques, et coiffé de hautes tourelles pointues. Ce monument, qui a coûté trois cent mille francs, a vingt mètres de hauteur. Sur un socle de granit, le roi Jagellon se dresse en une attitude héroïque, sur son cheval de bronze. Au-dessous, un symbolique chevalier polonais domine un chevalier teuton vaincu. A droite et à gauche, en soubassement, des scènes militaires du quinzième siècle.

» Après un discours du délégué de la Diète de Galicie, le voile tombe, parmi les ovations et la formidable clameur de tout un peuple assemblé.

» Et puis, tout à coup, un grand silence. C'est Paderewski qui se lève et qui parle :

» — Je donne, dit-il avec une simple et presque tragique éloquence, ce monument à ma patrie polonaise; je l'ai payé avec l'argent gagné par mes concerts chez les Allemands... Qu'il nous rappelle le passé, qu'il nous promette l'avenir!

» L'enthousiasme, en cet instant, est frénétique. C'est l'âme de toute la vieille Pologne qui vibre. Le maire de Cracovie donne l'accolade à l'illustre musicien, qui est surtout un grand patriote. Il dit la reconnaissance des Polonais à Paderewski. Il n'oublie point dans son hommage et dans ses remerciements l'auteur du monument, M. Wiwulski, un jeune sculpteur de vingt-huit ans, d'un admirable talent, et le fondeur français, notre compatriote M. Malessot. »

A l'exemple de l'Institut international de bibliographie créé à Bruxelles par MM. Paul Oulet et Henri La Fontaine, un décret présidentiel vient d'instituer à Buenos-Ayres un office corporatif destiné à rendre de sérieux services aux hommes d'étude de la République Argentine.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le nouvel office est chargé : 1° de dresser l'inventaire de toutes les œuvres intellectuelles produites en Argentine; 2° un catalogue collectif de tous les ouvrages possédés par les bibliothèques du pays; 3° d'aider celles-ci à se transformer de simples conservatoires de livres en organismes pour l'information; 4° d'établir et de mettre à la disposition du public un double du répertoire bibliographique universel élaboré par l'Institut international de Bruxelles.

Sottisier :

« En introduisant le lait dans le régime quotidien, plutôt sous la forme de purées de légumes, d'herbes cuites, que sous la forme liquide et en nature... »

Le Soir, 19 juin 1910.

« A droite de M. Fallières se trouvait la Reine qui avait à sa gauche M. Antonin Dubost.

L'Etoile Belge, 16 juillet 1910.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisines des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

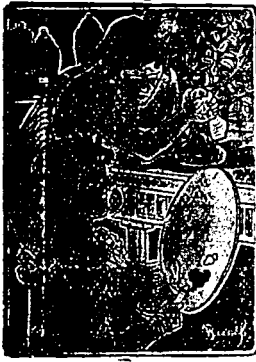
A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Vient de paraître chez **ROUART, LEROLLE & C^{ie}**, éditeurs,
18, boulevard de Strasbourg, PARIS

- I. ALBENIZ. — **Quatre Mélodies** (texte anglais de FRANCIS COUTTS, traduction française de M.-D. CALVOCORESSI). — *Prix net* (le recueil) : 5 francs.
- CHARLES BORDES — **Dix Danses, Marches et Cortèges populaires** du Pays basque espagnol. (Archives de la Tradition basque). — *Prix net* (le recueil) : 5 francs.
- CHARLES HENRY. — **L'Archet** (CH. CROS), réduction pour piano, violon et chant (op. 94). *Prix net* : 3 francs.
- ALBERT ROUSSEL. — **Le Poème de la Forêt**, symphonie (op. 7). — *Forêt d'hiver*. — *Renouveau*. — *Soir d'été*. — *Faunes et Dryades*. Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net* : 10 francs.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BRAUBOURG. — Du Grotesque et du Tragique à notre époque (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — Les Poètes simples (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — De la Tradition et de l'Indépendance (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — Le Frisson des Iles (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — De l'Influence en littérature (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — L'Art, l'Amour, la Mystique (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — Claudel et Suarès (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — Le Classique de demain (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — Le Christ de Carrière (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — L'Artiste et la Société (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — Le Jardin, le Faune et le Poète (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — L'Image et l'Imagination.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes.
Éditeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le poète Suarès (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art franco-flamand (L. MAETERLINCK). — Bibliographie musicale : *Liszt* (CHARLES VAN DEN BORREN). — L'Art à Paris : *Henry Ottmann* (LOUIS VAUXCELLES). — Le Musée Segantini (B. F.). — Par les routes : *Chez les Jaunes : Japon, Chine, Mandchourie* (FRANZ HELLENS). — L'Enseignement du Dessin. — Chronique judiciaire des Arts : *Le droit d'auteur des Architectes*. — Petite Chronique.

LE POÈTE SUARÈS

Dieu merci, malgré le bruit des magazines et des journaux, les faux succès de théâtre, d'édition ou de salon, malgré l'affolement de la critique et du public en face de la surproduction artistique, quelques personnes savent encore quels sont ceux qui honorent vraiment notre pays.

Un des plus grands poètes français, le plus grand peut-être avec Claudel, vient de publier, il y a un ou deux ans, un livre admirable : *Bouclier du zodiaque* (1).

L'accueil qu'on lui a réservé juge une époque. Si la Critique se rendait compte du très haut devoir qui lui incombe, elle avouerait qu'elle a commis, en gardant le silence, une espèce de crime. Il est vrai qu'après tout son silence est plus respectueux que les sottises qu'elle eût peut-être dites. Il ne faut toucher à certaines choses

(1) SUARÈS : *Bouclier du zodiaque*. Paris, Bibliothèque de l'Occident.

qu'avec le respect profond qui vient de la compréhension. Et *Bouclier du zodiaque* n'est pas un objet saisissable à ceux qui vivent quotidiennement sous l'influence de ce que l'Écriture appelait si justement *la fascination de la bagatelle*. Hélas ! l'époque tout entière y vit et cela ne fait pas même honneur à sa légèreté d'esprit, car elle est lourde et pédante. On peut être à la fois puéril et ennuyeux.

S'il me fallait résumer en quelques mots *Bouclier du zodiaque*, je dirais que c'est un poème en plusieurs chants à la gloire de l'année. Pensive et orgueilleuse victime des saisons, de la vie, le poète célèbre ce déroulement terrible, cet éternel retour. Et vous entendez bien qu'il ne s'agit pas seulement des saisons matérielles, quoique les images qu'il leur emprunte aient assez de beauté pour que ce premier sens, physique, nous émeuve. Mais il en fait pressentir un autre, amoureux. Une nouvelle série d'images, que les précédentes démasquent, apparaît, étroitement unie à celle des saisons par une analogie qui quelquefois confine à l'identité. Il s'agit cette fois de la femme, de la femme considérée sous un angle d'éternité, et pareille vraiment pour le cœur de l'amant au déroulement des saisons pour la considération du savant.

Puis, au-dessous encore, et toujours analogique aux précédentes, se découvre une troisième série d'images, la plus profonde, la plus secrète, philosophique. L'homme s'y trouve face à face avec ses raisons d'être et ses fins dernières. Il interroge la métaphysique comme il a interrogé, amant, la femme, et homme, la nature, passionnément. Et comme toujours le désespoir

est l'unique réponse. Le désespoir dans l'exaltation de la lumière.

A vrai dire, il faut examiner de très près ces poèmes pour y découvrir ces strates de symboles et même souvent les dissocier par un artifice de logique; car, comme nous avons affaire à un vrai poète, les images des trois ordres sont indissolubles, nées ensemble au creuset d'une même émotion.

Tout est identique, selon la parole du philosophe. Et Suarès ne distingue pas. Il vit dans une sorte d'état religieux, qui ne se différencie pas dans son essence de celui où vécurent les sages qui composèrent les hymnes védiques. Pour lui comme pour eux, et parce qu'il vit très seul et très près de la nature, les sensations qui lui viennent du soleil et de la nuit, de la couleur de l'air et de la terre dans les saisons, de la chaleur et du froid, se confondent avec les émotions mêmes de l'amour, avec les effusions du mystique.

Au lieu de chercher à les distinguer en catégories, à les séparer arbitrairement au risque de les tuer, il les énonce, il les chante en même temps. Sa parole nous fait entrevoir quelque chose du mystère intérieur où s'élabore le plus pur, le plus ardent, le plus humain de nous-mêmes, soit qu'il admire le monde, soit qu'il aime, soit qu'il essaie de concevoir Dieu.

En exemple, je citerai le poème appelé *Descente de Croix*.

D'un ordre de symboles à un autre puis au troisième, l'allusion court, subtile, vivante. Est-ce de l'amour qu'il s'agit, d'un désespoir d'amant exprimé par cette image de la descente de croix? Est-ce de la saison, que l'homme regrette et voit s'abîmer comme un amoureux sa maîtresse? Est-ce la vie même que le poète interroge sous les espèces de la saison, de la femme? Tout ensemble. La femme symbolise l'hiver, qui la signifie à son tour, et la vie les habite toutes deux, et le poète est à la fois le crucifié qui tombe et le fidèle qui le reçoit, l'année qui meurt et l'homme qui la regrette. C'est étonnant et vraiment unique. Et d'ailleurs toutes ces choses ne sont pas exprimées, mais suggérées. On ne les trouvera pas directement, si l'on aborde le poème comme un morceau de littérature qui a un sens et doit le livrer. Il faut laisser agir sur soi l'atmosphère de pensée et de rêves qui baigne les images et les fait vivre. Alors, mais alors seulement, on s'aperçoit de leurs rapports, enfin de leur signification. L'art de Suarès est très secret.

Et cependant aussi très simple.

Il ne faut pas faire d'effort pour le comprendre. Mais se laisser aller, en toute ingénuité.

Le désir de comprendre injurie la poésie. On doit l'éprouver, d'abord. Et si l'on ne peut pas aller plus loin, cela suffit. Les grands initiés ont toujours préféré aux gloses des commentateurs l'assentiment ému et

ingénu des simples et des purs, lorsqu'ils allaient, prêchant le monde. Les poètes, en ceci, s'apparentent aux initiés. Ne sont-ils pas les initiés de la religion de l'Analogie, la plus douloureuse, la plus idéale, la plus profonde des religions?

Non, vraiment, il vaut mieux aimer que comprendre.

Il faut lire *Bouclier du zodiaque*, et d'un bout à l'autre. C'est un ruissellement prodigieux d'images, abondant, riche, splendide comme un écroulement de roses sur un mur, en été. Les unes sont ouvertes et vont tomber. On les voit tout entières, jusqu'au cœur. Elles n'ont pas de secrets. Un enfant les saisirait avec joie. Les autres sont mi-closes, on les devine qui vont se développer, on pressent leur odeur nouvelle. Des parfums vont de l'une à l'autre, et tout l'arbuste se consume avec ferveur sous la divinité du soleil.

Le poème, ivre d'amour et de vie, s'achève par un hymne de solitaire à la gloire de l'Idéalisme absolu. Accord final du moi résolvant en une note unique les prestiges d'une symphonie immense.

« Et moi, qui suis aussi terriblement seul que l'œil de l'univers en sa courbe fermée, qui comble absolument l'orbite, c'est ma douleur qui m'a peuplé! C'est elle qui me déversifie, c'est elle qui fait croire! Je me dépossède et j'hérite. J'ai arraché ma rançon à l'abîme. Je conquiers à mesure que j'abdique.

Ce que la fantaisie n'eût pas osé rêver, l'ordre de mon âme le crée, l'ordre de la nature le recèle, et le sentiment est satisfait par la raison, dans la plus haute connaissance.

O seul en tous! Et tous en celui qui est seul! La paix du feu m'a saisi. Je ne navigue plus sur les mers du temps. Je mouille dans la durée pure, qui est l'ardeur créatrice et l'espace du cœur.

Qu'est-ce que le monde, sinon moi et moi seul?

Tel est l'abîme clair; et même le rêve de mon rêve connaît son illusion dans les sommeils de ma solitude.

Ineffablement seul, ô moi! Ma compassion a suscité la vie, et sans cesse la ressuscite: elle rassemble tous les êtres, pour les conduire au salut, au terme où ma toute souffrance les convoque, là où la rédemption réside.

Et c'est là, ô Soleil victorieux de ce qui passe et de toute douleur, qu'en les rachetant tous, moi-même enfin je me rachète et me délivre. »

Certes, tous les livres de Suarès sont beaux, mais je crois bien que voilà son chef-d'œuvre, celui où sa pensée, sa tristesse, son exaltation lyrique ont atteint leur plus haute intensité, se sont conciliées dans la plénitude des plus beaux rythmes, celui où son douloureux et grave génie demeure avec le plus de prédilection, celui où il s'est donné tout entier.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ART FRANCO-FLAMAND

On est généralement d'accord avec notre grand historien M. H. Pirenne pour admettre qu'il faut chercher le secret de notre histoire en dehors d'elle. Divisée ethnographiquement entre la race romane et la race germanique, de même qu'elle l'est politi-

quement entre la France et l'Allemagne, la Belgique doit être envisagée comme un microcosme de l'Europe occidentale.

Ce qui est vrai au point de vue de son histoire l'est aussi au point de vue de son art. Aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles, nos artistes se contentaient d'imiter — péniblement d'abord, d'une façon plus heureuse par la suite — l'art qui florissait déjà chez nos grands voisins et créait des chefs-d'œuvre en France et sur les bords du Rhin. Ce n'est que vers l'époque des van Eyck et de van der Weyden que le réalisme flamand entraîna tout l'art européen dans une réaction générale contre les formules idéalistes, que nous devons surtout aux statuaires français du XIII^e siècle.

Ajoutons que cette influence nettement française s'étendit non seulement sur le Tournaisis, l'Artois et la Flandre, qui dépendaient à l'un ou l'autre titre de la France, mais aussi sur l'Évêché de Liège, étroitement uni aux pays germaniques qui subissaient à certains moments et en certains endroits la même pénétration artistique.

C'est pour cette raison que nous désirerions voir paraître une nouvelle histoire générale de l'art belge. On y suivrait non seulement — comme nous avons essayé de le faire dans notre modeste domaine (1). — l'évolution de notre esthétique propre, mais aussi celle de nos mœurs, en utilisant les nombreux documents autochtones négligés jusqu'ici et en éclairant le tout « à la lumière des grands États qui nous entourent ».

N'oublions pas que ce qu'on demande aujourd'hui, ce n'est plus une nomenclature chronologique et monotone de noms de princes, de batailles perdues ou gagnées, mais une reconstitution, artistique et folklorique, aussi vivante que possible, de nos civilisations abolies. Comment nos ancêtres vivaient-ils? Comment étaient-ils gouvernés? Quelles étaient leurs croyances religieuses, leurs préjugés et leurs superstitions? Comment se comportaient-ils dans leurs fêtes et leurs banquets? Comment aimaient-ils? Quelles étaient leurs idées au sujet du démon, des sorciers et de leurs malélices? Quelles étaient leurs vertus, leurs passions et leurs vices? Voilà certes des questions qu'il serait intéressant de voir résoudre, surtout si l'on pouvait en illustrer les solutions de compositions exécutées par les artistes qui en ont été les témoins oculaires.

Gérard de Nerval, un des plus purs écrivains français du XIX^e siècle, préconisait déjà l'étude, à des points de vue nouveaux, de l'histoire de la littérature de son pays. Il semble même avoir prévu le grand mouvement folklorique qui caractérise l'époque actuelle lorsqu'il écrivait ces lignes :

« Tous les chefs-d'œuvre, les uns, produits spontanés de leur époque ou de leur sol; les autres, nouveaux et forts rejetons de la souche antique, tous se sont abreuvés à la source des traditions, des inspirations primitives de leur patrie.

Ainsi, que personne ne dise à l'Art : Tu n'iras pas plus loin! Au siècle : Tu ne peux dépasser les siècles qui t'ont précédé!... C'est là ce que prétendait l'antiquité en posant les bornes d'Hercule; le moyen âge les a méprisées et il a découvert un monde.

Peut-être ne reste-t-il plus de mondes à découvrir, peut-être le domaine de l'intelligence est-il au complet aujourd'hui, et peut-on en faire le tour comme du globe; mais il ne suffit pas que tout soit découvert; dans ce cas même, il faut cultiver, il faut

(1) *Le Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne*. Paris, Jehan Schemit, Librairie d'art français.

perfectionner ce qui est resté inculte ou imparfait. Que de plaines existent que la culture aurait rendues fécondes! Que de matériaux auxquels il n'a manqué que d'être mis en œuvre par des mains habiles! Que de ruines, que de monuments inachevés!... Voilà ce qui s'offre à nous et dans notre patrie même, à nous qui nous étions bornés à les encombrer de plantes et d'arbres étrangers, conservés à grands frais, à les surcharger de dieux de pierre, à les décorer de jets d'eau et d'arbres taillés en portiques... »

Tout cela, ne peut-on l'appliquer aux études artistiques et historiques, que nous voudrions voir éclairées par l'esthétique et les traditions populaires franco-flamandes?

L. MAETERLINCK

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Liszt. par JEAN CHANTAVOINE (1)

M. Calvocoressi a publié en 1906, dans la collection des *Musiciens célèbres* (H. Laurens), la première monographie française relative à Liszt : nous eûmes le plaisir d'en rendre compte et d'en dire les mérites ici même, à l'époque où elle parut (2).

Disposant de plus de place dans la collection des *Maîtres de la musique*, M. Jean Chantavoine a pu donner à son sujet un développement plus considérable et aborder l'examen de certains points que M. Calvocoressi avait dû passer sous silence, faute de pouvoir s'étendre.

Ce qui distingue avant tout l'ouvrage de M. Chantavoine. — et ce que nous allons dire pouvait déjà s'appliquer à son beau livre sur *Beethoven* paru il y a quelques années, — c'est l'objectivité et l'esprit de synthèse. Ces qualités sont d'autant plus appréciables que, lorsqu'il s'agit de Liszt, il est difficile de se départir soit d'une trop grande ferveur, soit d'une trop grande hostilité à son égard et de ne pas voir en lui un être d'exception, un musicien individualiste à outrance, qui échappe à toute classification et dont le génie unilatéral semble, à première vue, avoir voulu violenter toute tradition.

Bien que son goût personnel le porte instinctivement à aimer Liszt, M. Chantavoine a su s'abstraire de toute attitude par trop subjective à son propos : en chercheur impartial, et sans jamais prendre le ton du plaidoyer, il a mis les choses au point, et son livre nous offre ainsi l'image d'un travail de critique conçu selon les méthodes modernes les plus rigoureuses.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la description de l'existence mouvementée du maître. Nous y apprenons à connaître les étapes essentielles de sa vie, non pas dans leur simple matérialité, mais entourées de toutes les circonstances tant intimes qu'extérieures qui ont contribué à créer une atmosphère autour de lui et à influencer sur la formation de sa mentalité d'homme et d'artiste. Rien n'est plus intéressant, dans cet ordre d'idées, que les « amours » de Liszt, principalement celles qu'il eut avec Mme d'Agoult et avec la princesse de Sayn-Wittgenstein. L'histoire de ses relations avec Wagner est aussi d'un intérêt très captivant, au même titre que celle de sa vocation religieuse.

Liszt sort merveilleusement « typé » de cette description qui n'a rien de tendancieux et qui dénote de la part de M. Chantavoine

(1) Paris, Alcan (*Collection des Maîtres de la musique*).

(2) Voir *l'Art moderne* du 24 février 1907.

un sens rare de la divination psychologique. On sait aussi gré à l'auteur de sa réserve extrême chaque fois qu'il s'agit d'apprécier des événements de la vie du maître dont les raisons intimes nous échappent, faute de documents précis.

Objective et synthétique est surtout la partie du livre consacrée à l'œuvre de Liszt : *objective*, en ce qu'elle examine sans passion les bons et les mauvais côtés de cette œuvre, pour conclure, très justement d'ailleurs, que les premiers ont largement le pas sur les seconds; *synthétique*, en ce qu'elle établit, avec force arguments, que l'auteur des *Poèmes symphoniques* a été le *musicien du romantisme*, sans qu'on doive le considérer pour cela comme une apparition exceptionnelle dans l'histoire de la musique : au contraire, il ne « rompt pas la tradition classique, il la poursuit en l'interprétant »... Et M. Chantavoine montre, au moyen d'une suite de raisonnements qui n'ont rien de spécieux, que Liszt procède directement de Beethoven. C'est tout spécialement en parlant de la « Musique à programme » du maître qu'il développe ce point de vue qui, pour ingénieux qu'il soit, n'est rien moins que paradoxal. La partie du travail de M. Chantavoine relative à ce genre si discuté et parfois si discutable est la plus intéressante et la mieux faite : il s'y trouve des analyses d'une rare subtilité, telle, par exemple, celle de la *Faust-Symphonie*.

Les passages du livre où l'auteur examine l'œuvre de piano de Liszt sont remplis de remarques très justes : utile contrepois à l'idée défavorable que certains aspects de cette œuvre peut avoir fait naître en maints esprits. Enfin, la musique religieuse de l'auteur de *Sainte Elisabeth de Hongrie* fait l'objet d'une étude attentive et pénétrante dont le point culminant se trouve dans la magistrale analyse de l'oratorio *Christus*.

Après quelques pages consacrées à l'examen de l'œuvre littéraire de Liszt, M. Chantavoine conclut par un chapitre intitulé *Influences et Influences*, dans lequel il concentre pour une dernière fois ce qu'il y a d'essentiel dans la matière traitée : il énumère les « composantes » du génie du maître, il les explique et les commente, et termine son ouvrage en insistant sur les services nombreux et considérables qu'il a rendus à l'art et aux artistes et sur l'importance — qui ne peut plus être niée — de son rôle historique (1).

CHARLES VAN DEN BORREN.

L'ART A PARIS

Henry Ottmann.

L'exposition d'Henry Ottmann augmentera, auprès des amateurs de saine et fine peinture, le renom de bon aloi que cet harmoniste nuancé a déjà acquis. Ottmann exècre les brutalités inutiles, les gros effets faciles dont on a peut-être trop abusé dans la jeune école depuis quelques années. Son art est d'une honnêteté entière. Certes, il tend plutôt à exprimer les délicatesses et les subtilités, et la virulence n'est pas son fait. Mais il ne faudrait pas croire que sa sensibilité fût incapable de s'exprimer avec force, et même, parfois, avec une réelle puissance.

Ottmann a le double mérite de ne s'être inféodé à aucune école et de ne s'être enfermé en aucune formule. Qu'il ait aimé Cézanne et l'impressionnisme, cela ne fait point question; mais il

(1) La belle collection des *Maîtres de la musique* vient de s'enrichir, ces jours derniers, d'un *Händel* en tous points digne de la compétence et de la hauteur de vues de son auteur, M. Romain Rolland.

ne les a pas aimés ou point d'aliéner ou d'abdiquer sa personnalité : il a su demeurer lui-même. Et ce mérite, chez un peintre d'aujourd'hui, est en vérité peu fréquent. Trop de soi-disant révolutionnaires ne sont que de dociles démarqueurs, et trop de fauves déchaînés et hurlants que des toutous en laisse. Ottmann est personnel. Il a sa vision douce, chantante et fleurie des choses, son concept de la vie; en un mot, c'est une émotion ressentie qu'il nous transmet et non le reflet des impressions d'autrui. Son intimisme n'a rien à voir avec les tableaux de commerce que les adeptes et émules de M. Walter Gay multiplient commercialement au Salon. Ottmann affectionne l'intimisme, c'est à-dire qu'il se plaît à analyser les caresses de la lumière sur les objets familiers du home, fleurs, fruits, étoffes anciennes; cet art est quiet, ouaté, accueillant.

Je disais plus haut qu'il ne s'est pas spécialisé dans une formule à succès. J'entends par là que vous ne verrez pas à l'exposition de la Galerie Blot que des géraniums ou des desserts, mais aussi des paysages d'une gracieuse harmonie, de vivaces études de figures en plein air, des coins de parcs, des aspects de villes ou de campagne. Je note avec grand plaisir que la vision chez Ottmann s'élargit, que la technique, si souple déjà, se libère de toutes les minuties et gagne en éloquence parce qu'elle va en se simplifiant. Je ne saurais trop conseiller à l'excellent artiste de persévérer dans cette voie de synthèse, car la vérité décorative est là.

Ajoutons qu'une charmante préface d'Edmond Epardaud accompagne la charmante exposition d'Henry Ottmann.

LOUIS VAUXCELLES

LE MUSÉE SEGANTINI

D'un correspondant qui voyage actuellement en Suisse, ce fragment de lettre qui intéressera nos lecteurs :

Si l'oubli est navrant pour les artistes, la consécration prend parfois des formes bien désobligeantes. Témoin ce musée Segantini que je viens de visiter à Saint-Moritz : une sorte de tour ronde et trapue, quelque chose comme pourrait être un petit tombeau de Cœcilius Metella accolé à la montagne. Un tombeau pour glorifier le peintre qui mourut brusquement en pleine nature, sur les sommets, par une nuit étoilée !... A l'entrée on a érigé un monument funéraire d'autant moins justifié que Segantini repose dans le petit cimetière de la Maloja.

Au premier étage, où l'on accède par un escalier de donjon, des fenêtres étroites comme des meurtrières éclairent d'une vague lueur des salles exigües dans lesquelles cinq tableaux ou esquisses à peine appréciables en raison du manque de jour et de recul sont exposés parmi des photographies tristement encadrées, placées sans goût ni discernement, quelques eaux-fortes et même d'abominables photogravures en couleurs, attentat qui crie vengeance.

Il faut louer, toutefois, l'idée, utile et respectueuse, qui a dicté aux fondateurs du musée l'installation d'une petite salle de lecture où sont réunis les ouvrages consacrés au peintre. J'en ai parcouru un, édité en français par la Société Dante, dans lequel, en admirateur presque sentimental, M. Achille Locatelli évoque avec bonheur l'artiste disparu. L'auteur fait aimer celui dont il parle. Il voit — on imagine — en Segantini un peintre à vue profonde qui a dégagé la psychologie des gens et de la nature du

pays où il vécut, qui en pénétra les sentiments et le caractère.

En haut, sous la coupole éclairée obliquement, faussement, par de grands œils-de-bœuf, sont installés les trois panneaux, interrompus par la mort de l'artiste, du beau triptyque *La Nature, la Vie, la Mort*. Ce dernier est sobrement tragique et d'une émouvante expression. Il y a dans *la Vie* une mère et un enfant d'une douceur exquise de madone italienne. Et l'interprétation que donne Segantini de l'âpre région décrite est mieux celle d'une contemplation intérieure, ainsi que l'a fait remarquer le panégyriste du peintre, que sa vision directe.

Le tableau des *Deux mères*, popularisé par des reproductions nombreuses, me plaît moins. Un beau dessin représentant un homme et une femme appuyés l'un sur l'autre et dont la nudité chaste n'a rien des conventions académiques montre avec quelle conscience et quel scrupule Segantini étudiait ses modèles pour y surprendre les secrets de la vie

B. F.

PAR LES ROUTES

Chez les Jaunes : Japon, Chine, Mandchourie,
par JULES LECLERCQ (1).

Le tour du monde qu'a accompli M. Jules Leclercq ne demande que six semaines. L'éminent globe-trotter a mis, à boucler son périple, autant de temps que le Philéas Fog de Jules Verne. C'est qu'il tenait à donner une suite pittoresque, actuelle, aux intéressantes relations qu'il avait naguère rapportées d'Islande, des Iles Fortunées, de l'Afrique australe, de Java, de Ceylan, du Spitzberg. Il est résulté, en effet, de son voyage récent comme de ses précédentes explorations, un livre très vivant, coloré à souhait, où l'Asie, abordée par le transcanadien, Tokio, Pékin, se révèle à nous tout autre que l'ont vue les Huc, les Loti, les Beauvoir, les Hübner, etc..., ayant pris placidement son parti des innovations d'origine occidentale, mystérieuse au fond et impénétrable, acheminée vers un rejuvenissement inquiétant de sa civilisation millénaire. Partout l'auteur s'est mêlé au peuple, s'est arrêté aux stations célèbres, devant les sites consacrés et les monuments légendaires. Aussi son livre est-il un guide sûr et informé pour ceux qui ont la prétention de visiter le pays jaune et de connaître avec le moindre effort cet Extrême-Orient, théâtre toujours possible de redoutables conflits.

A la découverte de Londres, journal d'un explorateur
au XX^e siècle, par LÉON SOUGUENET (2).

Le dernier livre de M. Léon Souguenet : *A la découverte de Londres, journal d'un explorateur au XX^e siècle*, justifie abondamment son titre. C'est un livre bien écrit, et qui ne ressemble aucunement à ces récits de voyage fastidieux qui se publient journellement. M. Souguenet est un esprit curieux, une sorte d'Argus qui ne laisse rien passer, à qui rien n'échappe et qui tire des faits les plus simples des conclusions inattendues et piquantes. Pour emprunter une de ses phrases, il est ce « voyageur qui prend de tous ses yeux le plus qu'il peut ». Comme

(1) Paris, Plon-Nourit et Cie.

(2) Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

Dieu, il voit tout, il est partout... Son ouvrage est une suite d'instantanés très spirituels, qui sont de vrais petits tableaux d'une vie intense, colorée. Par la précision des notes qu'il contient, *A la découverte de Londres* ne peut que rendre de précieux services à ceux qu'attire la fourmilière londonienne. Sous la conduite d'un pareil guide on peut se vanter d'avoir vu Londres autrement et mieux.

FRANZ HELLENS

L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN

M. Quénioux vient d'être nommé inspecteur général de l'enseignement du dessin dans les écoles primaires de France. M. Quénioux ? C'est l'inventeur d'une méthode nouvelle qui substitue à des modes pédagogiques surannés une éducation rationnelle, intuitive, fondée sur l'observation directe de la nature. Déjà l'on a pu apprécier, au dernier Salon d'Automne, dans une salle réservée aux dessins d'écoliers et qui fut l'un des succès de l'exposition, les résultats obtenus par cette importante réforme. La nomination de son promoteur au poste d'inspecteur général, qui paraît avoir été la conséquence d'un concert d'éloges unanime, aura sans doute une salutaire influence.

Dans une de ses chroniques du *Gil Blas*, M. Louis Vauxcelles a signalé la supériorité de la méthode nouvelle, et nous croyons utile de reproduire les observations qu'elle lui suggère. « Désormais, dit-il, les enfants des écoles primaires vont peut-être dessiner en s'amusant, au lieu de succomber d'ennui, et de bâiller, et de tricher, et de dormir, et d'être consignés pendant la mortelle classe de dessin, telle qu'elle fut trente années durant pratiquée.

Vous ne pouvez pas vous imaginer le mal que la fameuse méthode dite géométrique a fait à l'enfance. Ses inventeurs furent un statuaire éminent aux yeux de certains, et un savant, MM. Guillaume et Pillet. Paix à leur âme ! Mais quels malfaiteurs !

Ces deux théoriciens avaient donné comme base à la pédagogie artistique une méthode rigoureuse fondée sur le calcul strict des proportions. Sous les yeux de l'écolier on posait un modèle abstrait, des lignes droites, des figures géométriques, des ornements stylisés, des plâtres incolores, — parfois de décadence — et qui ne parlaient ni à sa sensibilité, ni à sa petite âme frémissante. Que de Brutus au regard mort, que de Vitellius bouffis, que de vases Borghèse n'avons-nous pas copiés au lycée, servilement, mécaniquement ! Or, que vaut le travail fait sans cœur ?

Un hardi et généreux esprit, M. Quénioux, professeur à l'École des Arts décoratifs, a changé tout cela, culbuté l'assoupissante méthode de l'austère Guillaume et du docte Pillet, et, depuis cinq ans, souffle dans les écoles primaires une brise novatrice qui emportera les plus enragées résistances et grâce à laquelle le bon grain est semé et germera.

La chose ne s'est pas faite toute seule. Ah ! non. Il a fallu lutter ; le scepticisme d'André Michel, l'hostilité du commandant Lalance, pour ne citer que ces deux opposants, s'étaient mis en travers. Mais l'ami Quénioux sait que pour enfoncer un clou il faut taper longtemps et au bon endroit.

Qu'est-ce, en somme, que la méthode nouvelle ? Au lieu de condamner l'enfant à diviser des lignes en parties égales, à tracer des angles, à peiner sur des dallages et à combiner des rosaces, il suffit d'utiliser l'instinct qui pousse le petit bonhomme (et la petite bonne femme donc !) à observer, à regarder la réalité, la vie extérieure.

L'enfant adore dessiner des bonshommes, des toutous, des dadas, des maisons, des fleurs, des poules, des casseroles, des arrosoirs. Les animaux surtout, ses amis, ses souffre-douleurs — Médor et Minet — il les portraiture sans répit, les saisit en plein mouvement, et ses dessins, même balbutiés, sont souvent plus expressifs que les dessins des membres de l'Institut. M^{me} Charlotte Besnard nous disait un jour : « Il est touchant de retrouver la trace de cet amour (des enfants pour les bêtes) sur les dalles du Forum, où quelques chevaux gravés avec un clou par les petits Romains s'ébrouent depuis des siècles. »

Ceci étant établi (parents, ne punissez pas vos petits quand ils

barbouillent des bonshommes!), MM. Quénioux et Guébin veulent que les enfants s'intéressent à la nature vivante, agissante, capricieuse, colorée. Évitions d'enserrer leur imagination dans les formules mathématiques. Le calcul interviendra bien assez tôt comme moyen de contrôle, plus tard. L'essentiel est, au début, de ne pas dessécher la fleur de la naïveté enfantine.

A l'observation spontanée de l'objet se joindra utilement la méthode « de l'éducation de la mémoire pittoresque » que pratiqua il y a un tiers de siècle l'admirable Lecoq de Boisbaudran avec des élèves qui se nommaient Fantin, Legros, Besnard. On montre un modèle à l'enfant : il examine quelques minutes, puis, de *souvenir*, le reproduit.

Ce n'est pas ici le lieu de développer les diverses exercices mis en usage par les maîtres de l'enseignement nouveau. Bornons-nous à dire qu'ils ont voulu « substituer (ce sont les paroles mêmes de Quénioux) à la théorie d'un enseignement abstrait uniforme et impersonnel un enseignement attrayant, vivant et concret favorisant la culture de la personnalité ».

PETITE CHRONIQUE

Quelques acquisitions nouvelles de l'État sont, depuis la semaine dernière, exposées sur chevalet dans une des salles du Musée moderne : une jolie *Allégorie* de P. Moreelse (1571-1638), des *Poissons* (Ecole flamande du XVII^e siècle) et une nature morte de l'Ecole hollandaise. Ces trois tableaux ont été achetés à Amsterdam, au nom de la commission directrice des Musées de Bruxelles, par M. A.-J. Wauters.

On a également installé au Musée les *Jardins sous la neige* de M. G.-M. Stevens, récemment acquis par le gouvernement, et un *Portrait de femme* de feu Camille Van Camp, don de M. Ghislain de Vertron.

Le Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles a décidé de créer, à l'occasion des vacances, un abonnement spécial au prix de 5 francs pour les élèves des établissements d'instruction de toute catégorie, y compris les étudiants d'Universités.

Le Comité exécutif a décidé également de réduire à 5 francs les abonnements qui seront délivrés aux enfants âgés de moins de 15 ans. Ces deux séries d'abonnements ne seront délivrés que du 1^{er} au 31 août et seront valables jusqu'à la clôture de l'Exposition.

Les jeunes gens désireux de profiter des dispositions qui viennent d'être prises devront se présenter au Bureau des Abonnements, rue des Colonies, 14, à Bruxelles, munis d'un certificat constatant qu'ils suivent les cours d'un établissement d'instruction et porteurs d'une photographie collée sur carton fort ayant 10 1/2 cent. en hauteur et 6 cent. de largeur. La photographie devra recouvrir toute la carte et la tête du portrait mesurer au moins 2 cent. Le demandeur aura soin également d'écrire ses nom, prénom, adresse et qualité au verso de sa photographie.

La musique à l'Exposition :

Aujourd'hui, à 3 heures, dans la Salle des Fêtes, grand concert organisé par la Société des Concerts Ysaye. Au programme : *les Béatitudes* de César Franck pour soli, chœurs et orchestre, avec le concours de M^{me} Croiza, MM. D. Demest, D. Callemien, H. Dufranne, J. Massart, M. Malherbe et des chœurs de la *Royale musicale* de Dison sous la direction de M.-A. Voncken; Concerto de J.-S. Bach pour deux violons, interprété par MM. Eugène Ysaye et Jacques Thibaud; Concerto de P. Benoît pour piano et orchestre (soliste : M. Raoul Pugno); *Fantaisie pour orchestre sur un thème populaire wallon*, par Théo Ysaye.

Jamais il n'aura été donné au public, qui ne peut manquer de se rendre en foule à cette fête, l'occasion de voir réunis, en un seul programme, autant de noms d'artistes choisis parmi les plus célèbres de notre époque.

Samedi 17 septembre s'ouvrira le Théâtre du Prince Régent par une représentation de *Béatrice et Bénédict* de Berlioz. Le lend-

main, M. G. Bret dirigera *les Béatitudes* de César Franck; le lundi matin, concert de musique de chambre (œuvres de Couperin, Rameau, Chaussou, Duparc et Saint-Saëns, avec le concours de M^{mes} Rose Féart, de l'Opéra, et Wanda Landowska); le soir, concert d'orchestre : symphonies de César Franck, Saint-Saëns, Vincent d'Indy, sous la direction de MM. Saint-Saëns et Rhené-Baton; à l'orgue, M. Widor.

Un second concert de musique de chambre, consacré à M. Gabriel Fauré, aura lieu le mardi 20, en matinée; le soir, concert d'orchestre : œuvres de Lalo, Widor, G. Fauré, Debussy et Dukas. Enfin, le 21, sera représenté le *Benvenuto Cellini* de Berlioz, qui n'a pas été repris en France depuis 1839. Les deux représentations des opéras de Berlioz seront dirigées par M. Félix Mottl, qui s'est dévoué, depuis de longues années, à la gloire du maître français.

Une audition de deux cantates de Peter Benoît, *De Wereld in!* et la *Van Ryswyck-Cantate* (poèmes de J. de Geyter), aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 5 heures, sous la direction de L. Walpot, chef de musique au 1^{er} régiment de guides. Cette audition, qui sera donnée à la Grand-Place de Bruxelles au profit du monument Benoît, réunira un ensemble de 4,000 choristes et instrumentistes.

Le soir aura lieu, également à la Grand-Place, une exécution par les chanteurs des *Liederavonden voor het Volk* (l'Œuvre des Chansons pour le peuple) de Malines, Anvers, Louvain, Bruxelles, etc., des meilleures chansons du maître flamand.

Les billets sont en vente au *Vlaamsch Huis*, Grand-Place, 16, et chez les éditeurs Katto, Schott frères, Breitkopf et Härtel et Ferdinand Lauweryns.

Les cartes de 5 et de 3 francs sont numérotées et permettent d'assister aux deux exécutions. En cas de mauvais temps, les fêtes musicales auront lieu au Cirque Royal (rue de l'enseignement).

La Chronique nous apporte en ces termes une très heureuse nouvelle :

« Le peintre Laermans a recouvré la vue. L'opération que lui a fait subir le docteur Gallemaerts a parfaitement réussi. Nous avons dit que la Reine avait rendu visite à l'éminent artiste et lui avait prodigué des encouragements. Depuis qu'elle savait que Laermans conservait la joie suprême de voir tout ce qui l'entoure, la nature qu'il a interprétée avec un talent si puissant, si personnel, et les visages des êtres qui lui sont chers, la Reine avait manifesté l'intention de retourner chez le peintre de l'humanité douloureuse. Elle s'est rendue vendredi après-midi à l'atelier de la chaussée de Gand, où sa visite a laissé à Laermans et à sa mère un précieux réconfort. »

Un Congrès d'Art et d'Histoire organisé sous le patronage du Gouvernement belge à l'occasion de l'Exposition d'Art ancien et de l'Exposition universelle et internationale se réunira à Bruxelles les 24, 25, 26 et 27 août. Ce Congrès, qui intéresse tout spécialement les collectionneurs et amateurs d'œuvres d'art, les conservateurs de musée, les érudits, les historiens, les archéologues, etc. tiendra ses séances au Palais du Cinquantenaire (salle des conférences et annexes). Les congressistes visiteront les Musées et les principales églises d'Anvers et de Bruges. S'adresser pour tous renseignements au baron Kervyn de Lettenhove, président, ou à MM. P. Lambotte et Emm. Descamps, secrétaires du Comité d'organisation.

Le 1^{er} Salon de peinture et de sculpture organisé par le cercle « Doe Stil Voort » s'est ouvert hier, samedi, à 2 heures au Musée moderne.

Parmi les exposants : Cailleau, Coekx, De Mets, Gysen, Eugène Laermans, Marten Helsen, Jakob Smits, Spanoghe, Spilliaert, Pol Stoffyn, Pol Vandebroek, Vermeersch, Ferd. Willaert, Witwulghé.

C'est M. François Rasse qui succède au regretté Gustave Huherthi comme directeur de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode. On ne pouvait faire un meilleur choix : Prix de Rome,

compositeur de talent, chef-d'orchestre qui a fait ses preuves au Grand-Théâtre de Toulouse, à la Monnaie et aux Concerts Ysaye, M. Rasse était tout indiqué pour continuer l'œuvre à laquelle Huberti s'était consacré avec un dévouement inlassable et qui, sous sa direction, rendit de précieux services à l'art musical.

De Paris :

Le Théâtre de l'Œuvre ouvrira sa prochaine saison par une pièce tirée par M. Robert d'Humières d'une légende japonaise et intitulée *Késa*. M. Léon Moreau a écrit une partition pour cet ouvrage, dont les principaux rôles seront interprétés par M^{me} Suzanne Després, MM. de Max et Lugné-Poe.

Le théâtre de l'Opéra-Comique représentera en octobre une *Macbeth* lyrique dont le texte est de M. Fleg et la musique de M. Bloch. Les principaux rôles seront interprétés par M^{me} Lucienne Bréval et M. Féodorow.

On sait que la tragédie de Shakespeare tenta plus d'un compositeur. La première partition de *Macbeth* fut écrite par Lock et créée en Angleterre en 1672; la dernière est celle de Verdi, jouée en 1847 à Florence et à Paris, au Théâtre-Lyrique, en 1865.

Un comité vient de se constituer pour élever un monument à José-Maria de Hérédia. Parmi ses membres, citons MM. Paul Adam, Jean Aicard, Maurice Barrès, Jean Bourgeois, Léon Dierx, Gabriel Hanotaux, Paul Hervieu, Henri Houssaye, S.-Ch. Lecomte, Jules Lemaitre, F. Mistral, G. de Porto-Riche, Dr Pozzi, Alfred Vallette, Emile Verhaeren, etc.

La *Société des Dilettantes* prépare la publication, en une édition de luxe limitée à 225 exemplaires et illustrée par W. Armand Rassenfosse, d'un des premiers ouvrages de M. René Boylesve, les *Bains de Bade*, qui ne fut tiré qu'à cinq cents exemplaires, totalement épuisés aujourd'hui en librairie.

M. Rassenfosse a composé pour l'édition nouvelle six vernis-mous hors texte, des têtes de chapitre et culs-de-lampe. Deux cents exemplaires seront imprimés sur Hollande, vingt-cinq sur Japon Impérial, ces derniers avec une double suite des hors-texte, dont l'une rehaussée à la main.

La *Société des Dilettantes* met en souscription cette édition des *Bains de Bade* aux prix de 60 francs l'exemplaire sur Hollande et 100 francs sur Japon. Les souscriptions doivent être adressées avant le 1^{er} octobre prochain à M. Louis Thomas, président de la Société, 5 avenue de Messine, Paris.

Sous le titre *la Vagabonde*, M^{me} Colette Willy fera paraître prochainement un volume de souvenirs personnels sur la vie des music-halls : observations aiguës, d'un sentiment poignant et douloureux, qui révélera sous une face nouvelle le talent si personnel de l'auteur des *Vrilles de la Vigne*, des *Dialogues de bêtes* et de la *Retraite sentimentale*.

De son côté, M. Willy prépare un roman de mœurs parisiennes, *Sidonie ou la Paysanne pervertie*, qui se passe en partie dans le monde des lettres, ainsi que la traduction d'un roman anglais, les *Imprudences de Peggy*, écrit par Miss Meg Villars.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2
 ◆ **BRUXELLES** ◆

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
 ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Paris-Journal annonce que le Dr Mardrus a tiré, en collaboration avec M. Népo y, un livret d'opéra d'un conte des *Mille et Une nuits*. La partition en sera écrite par M. Henri Rabaud, chef d'orchestre de l'Opéra, auteur de *la Fille de Roland*.

Du même journal : M. Paul Adam travaille actuellement à un drame intitulé *Jupiter*. Cette œuvre sera, dit-on, la plus considérable et la plus puissante que l'écrivain ait signée jusqu'ici.

Saint-Saëns sera particulièrement fêté l'hiver prochain à Alger, où le directeur du Grand-Théâtre fera représenter un cycle d'ouvrages du maître : *Samson et Dalila*, *Henry VIII*, *l'Ancêtre*, *Phryné* et *Javotte*. L'auteur a promis d'assister à cette solennelle manifestation lyrique.

Un grand festival symphonique en douze journées, et dont les concerts alterneront avec les représentations du Théâtre du Prince-Régent, aura lieu à Munich, dans la Salle des fêtes musicales de l'Exposition, du 3 août au 4 septembre inclus, sous la direction de M. Ferdinand Löwe, de Vienne, et avec le concours de l'orchestre du *Concertverein* de Munich.

Le programme comprend les neuf symphonies de Beethoven, la Symphonie en ut de Schubert, la *Symphonie écossaise* de Mendelssohn, la Symphonie, n° 2 (ut maj.) de Schumann, la *Faust-Symphonie* de Liszt pour orchestre et chœurs d'hommes, la *Symphonie fantastique* de Berlioz, les symphonies n°s 2, 3 et 4 de Brahms et les symphonies n°s 3, 4, 7 et 9 de Bruckner. Les concerts sont fixés aux 5, 8, 10, 13, 17, 19, 22, 24, 27 et 31 août, 2 et 4 septembre.

En outre, les 12 et 13 septembre seront données, dans la même salle, sous la direction de l'auteur, les deux premières auditions d'une nouvelle symphonie de W. Gustave Mahler pour soli, chœurs, grand orchestre et orgue. Cette symphonie, qui porte le numéro VIII, est divisée en deux parties inspirées respectivement par le texte du *Veni Creator* et celui de la scène finale du second *Faust*. L'interprétation réunira les premiers chanteurs de Vienne, de Berlin et de Munich, un orchestre de 140 musiciens, 500 choristes de Vienne et de Leipzig, 350 voix d'enfants, etc. L'orgue sera tenu par M. Adolphe Hempel.

Signalons enfin à ceux de nos lecteurs qu'attireraient à Munich ces fêtes musicales une exécution, le 9 septembre, de la *Missa Solemnis* de Beethoven sous la direction de M. Franz Schalk avec le concours de M^{mes} Noordewer-Reddingius et de Haan-Manifarges, de MM. Georges A. Walter et Richard Mayr, et, le 14 septembre, l'audition, sous la direction de M. Göhler, de *Deborah*, oratorio de Händel, dont les soli seront chantés par M^{mes} Hensel-Schweitzer et Ilona Durigo, MM. F. Senius et Carl Leydström.

Pour tous ces concerts, la location est ouverte chez M. Schenker et C^{ie}, Bureau de voyages, 16 Promenadeplatz, Munich.

Sottisier.

Soudain l'oiseau, ennuyé de cette musique, décocha son bec comme une flèche dans le dos du chien, qui s'enfuit en criant : A l'aide !

Ch. DE COSTER, *Uylenspiegel*, Chap. LXVIII.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique: **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme ces mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture. Philosophie. Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudet et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALIARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

— Salle d'Exposition —

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Génie de Chopin (CAMILLE MAUCLAIR). — « Pelléas et Melisande » à Saint-Wandrille (O. M.). — « Lucien » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art à Paris : *Exposition de femmes peintres* (LOUIS VAUXCELLES). — Les Maîtres de l'Art : *Peter Vischer et la Sculpture franconienne du XIV^e au XVI^e siècle*. — Bibliographie (F. M.) — Erratum. — Petite Chronique

Le Génie de Chopin

Un des traits les plus frappants de son art, c'est qu'il a énormément emprunté au peuple. Avec des mazurkas, des valse et des ballades, issues du génie plébéen d'une race persécutée et misérable, Chopin a immédiatement acquis en France le renom d'un aristocrate raffiné et suprême.

Certes il a fallu pour cela la haute distinction de l'homme, la magie de son jeu, le charme des rythmes slaves apportant dans le romantisme une note insolite et captivante. Mais il a fallu surtout la piété passionnée du musicien à l'égard de sa patrie. Il y a en Chopin le maladif et mélancolique amoureux, et le patriote déterminé à élever le folklore polonais au rang des grands chefs-d'œuvre. Pendant de longues années on n'a voulu songer qu'au Chopin du cénacle Sand, au dandy douloureux. C'est maintenant qu'on aperçoit pleinement l'importance de l'autre Chopin, du Slave exilé. On peut dire que plus on étudiera non seulement Borodine et Mous-

sorgsky, mais encore Smetana, Dvorak, Liszt, l'art hongrois et l'art tchèque, plus on modifiera la physiologie primitive qu'une fascination exquise nous a fait prêter à Chopin; et sa gloire n'en sortira que plus authentique et plus grande.

Chopin, dans sa personnalité comme dans son art, a été considéré jusqu'ici comme un phénomène isolé. C'était une figure représentative pour les poètes autant que pour les musiciens : et cette figure était celle d'un souverain, d'un jeune Hamlet traversant le romantisme. Elle réunissait tous les dons qui méritent un culte dans une chapelle spéciale : le prestige d'un charme personnel qui a enthousiasmé les contemporains, l'attrait d'un jeu qui semble bien avoir été inimitable, l'aurole de la plus intellectuelle des maladies et d'une mort prématurée, la révélation d'une musique exceptionnelle qui portait d'un seul coup à son plus haut degré l'art intimiste, l'art du subjectivisme le plus intense, et enfin la concentration de cet art sur un instrument auquel rien de semblable n'avait jamais été demandé. La figure ainsi constituée se présentait avec une originalité tellement insolite et apparaissait si parfaitement cohérente qu'elle dépassait la réalité et se classait d'emblée parmi les plus attirantes figures du roman. Elle en avait le style, le mystère et la séduction. En elle plus peut-être qu'en tout autre l'homme et le musicien s'identifiaient indissolublement et le tout formait un rêve vivant, une entité, à tel point qu'on ne rechercha pas sérieusement les rapports de Chopin avec l'évolution musicale de son siècle. Il semblait logique et il était plus agréable de l'envisager comme un être

inclassable. Et c'est de cette idée que devaient naître à la fois l'adoration fidèle et l'admiration maladroite dont sa mémoire et son œuvre ont été et sont encore l'objet.

Cet art divin et fragile peut nous provoquer à d'utiles comparaisons. Nous savons aujourd'hui qu'il y a plusieurs Chopin, non seulement certes au point de vue des divers genres qui ont sollicité son attention de musicien, mais encore et surtout au point de vue de ses divers états psychologiques. Assurément le déraciné, le phtisique, l'amant malheureux, le raffiné au grand cœur qui a écrit les *Nocturnes* est le plus connu, parce qu'il se reliait à l'idéal romantique, et que son sentimentalisme élégant, élégiaque, subtil et morbide répondait pleinement aux désirs d'une société restreinte. Mais le musicien préoccupé de donner une solide base classique à ses compositions les plus troublées, le professeur qui recommandait, comme Schumann, l'étude de Bach encore et toujours, le compositeur ferme, puissant, en pleine maîtrise technique, des *Études* et des *Préludes*, est beaucoup plus éloigné des aspirations et de l'attention de cette société qui chérissait déjà en lui un prototype des plus prenants « décadents ». Le grand écrivain hautain et tragique de la *Sonate en si bémol mineur* est encore plus loin d'elle ; et on peut enfin dire que cette société, abusée par quelques concessions pianistiques que la mode arrachait à Chopin, n'a rien compris au vrai sens de son œuvre slave, c'est-à-dire des *Ballades*, des *Mazurkas*, des *Scherzos* et des *Polonaises*. C'étaient pour elles les marques superficielles d'un artiste étranger apportant à son exhibition un peu de couleur locale pour se faire bien venir, et gardant pour ainsi dire la joliesse amusante et voyante du costume national.

Une tout autre pensée hantait Frédéric Chopin : et Schumann a été le seul à le deviner et à l'exprimer avec force lorsqu'il a écrit que « ces œuvres étaient des canons cachés sous des fleurs » et que leur divulgation devrait inquiéter les souverains oppresseurs de la Pologne. Chopin a été un dandy et un sentimental, un élégant et un souffrant ; mais rien, ni son art, ni ses succès, ni ses amours, ni sa maladie, ni son adoption par la France, n'a pu faire passer au second plan sa préoccupation obsédante, essentielle : le patriotisme. Son idée fixe a été de servir sa patrie selon ses forces et ses aptitudes en faisant accorder droit de cité dans l'Europe occidentale au génie slave que la coalition germanique semblait décidée à étouffer. C'est pourquoi il est allé droit au peuple, et a fait du folklore polonais le motif constant de ses inspirations. Il ne s'agit pas du caprice d'un artiste utilisant parfois des thèmes de savoureuse naïveté : l'examen de l'œuvre montre qu'il y a là une volonté préméditée et soutenue.

Comment donc une telle œuvre plébéienne eût-elle pu

apparaître dans son vrai sens à un public qui restait fasciné par l'aristocratie de son auteur ? On peut dire que sur ce point-là Chopin, si fêté, est resté incompris, tandis que Liszt obtenait avec ses *Rhapsodies* un succès facile pour une intention analogue aux siennes, mais réalisée plus bruyamment et plus superficiellement. Les *Nocturnes*, qui sont la part subjective et, si je puis dire, « déracinée », de l'œuvre de Chopin, ont donné le change sur le reste de ses créations. Tout l'effort de l'artiste a été de transposer l'art populaire slave, de lui donner une forme châtiée et universellement compréhensible, de tenter en un mot ce que Rimsky-Korsakow songea bien plus tard à faire pour les thèmes russes, mais avec une malencontreuse intention professorale que Chopin n'eut jamais.

Si l'on recherche, dans son œuvre, les caractéristiques du slavisme, on l'apercevra comme une vaste série de lieder sans paroles : si l'on étudie un folklore entre tous inconnu et pourtant non des moins beaux, celui de la Slovaquie, on sera très frappé d'y trouver des thèmes dont l'inspiration est toute proche de celle des *Études* et des *Mazurkas* : si l'on songe alors à Smetana, à Dvorak, à Moussogorsky, à Borodine, aux lieder petits-russiens, on sera amené à considérer Chopin comme le premier importateur de la sensibilité slave dans l'art occidental, et à le voir surtout à ce point de vue : Ce slavisme explique toute sa musique : il explique également, au moins autant que la phtisie et la neurasthénie, toute la psychologie de l'homme privé, son charme inquiétant et mystérieux. La vie française n'a rien pu faire pour son assimilation, elle n'a pu le naturaliser, il est resté ici l'Orphée d'une race écrasée et infiniment douloureuse, inconsolable de son Euridice perdue.

C'est là la substruction de son génie. Le miracle de son art, c'est d'avoir prouvé, avant Schumann, avant Heine, que l'inspiration la plus nettement populaire peut donner la sensation du raffinement suprême, et que l'état d'âme de malheureux paysans peut contenir en puissance les émotions intellectuelles les plus complexes et les plus rares, et devenir la nourriture de l'élite. Cette inspiration fait que la musique de Chopin ne contient aucun élément de dégénérescence et garde sous ses arabesques pianistiques une ligne souple et solide, une « santé harmonique » et une extrême vitalité mélodique, toutes les qualités d'un merveilleux langage émotionnel.

Cette musique n'est pas plus celle d'un phtisique que celle de Schumann n'est d'un dément ou, si l'on veut, que la psychologie de Dostoïevsky n'est purement celle d'un analyste des anomalies de conscience. C'est la musique d'une race dont la sensibilité déconcerte la nôtre, et qui vit à l'aise dans cette atmosphère que nous jugeons étouffante et terrible. Assurément Chopin a tra-

duit ses douleurs : mais nous ne saurons jamais distinguer entre celles qu'il a éprouvées et celles qu'il a imaginées, celles qui forment le fond du slavisme et qui ont quelque chose de purement métaphysique. Cette race est si étrange ! Elle met de la désespérance et de la fureur dans une mazurka, et du caprice ironique dans un nocturne, sa grâce est farouche et sa révolte psalmodie des hymnes. Combien cet homme fut un grand peintre, et avec quelle force il nous restitue son modèle ! De tous ceux qui, Russes, Polonais ou Hongrois, Moraves ou Tchèques, nous ont parlé de l'âme slave par la sonorité, il reste jusqu'ici le plus éloquent, et en tous cas celui qui nous en a donné l'idée la plus frappante, et nous en a le mieux éclairé la complexité, tant il a su en rassembler les caractéristiques dans son cas individuel, et faire de sa race, de sa musique et de son mal un faisceau vigoureusement lié.

Et puis qu'importe ? Et tout cela est littérature. Par l'alchimie de la douleur, le patriotisme de cet être extraordinaire est devenue l'expression d'une nostalgie universelle : et ce malade qui pleurait son pays nous a parlé, par l'allusion de ses musiques désespérées, de toutes les patries idéales que chacun de nous regrette en lui-même, de ces prairies célestes où se promènent nos rêves, et dont la hantise constitue ce que nous appelons le désir de l'infini. C'était le moins décadent des hommes. Tout en lui était clair et pur, et en lui la souffrance créait de la lumière. Son art était simple et fort, sa discipline sincère, sa création toute de cœur. Il est un des plus poignants élégiaques qui aient jamais confié à la pitié humaine quelques-unes de ces émotions essentielles où elle se mire et s'alimente — et voilà sa récompense posthume : nous sommes tous de son pays lorsqu'il nous en parle. Sa puissance de suggestion est instantanément merveilleuse : il nous conduit où il lui plaît, d'un geste il nous fait passer du réel dans l'imaginaire. Aucun slave n'a exercé sur nous à un si étrange degré ce doux et invincible pouvoir. On ne le comprend, on ne le joue bien que par l'amour : il faut l'aimer, même au-dessus d'admiration plus grandes et de réserves techniques légitimes. Il faut l'aimer parce qu'en sa voix sanglotante on entendra jusqu'à la fin des siècles et tant qu'il existera une musique le timbre de l'amour lui-même...

CAMILLE MAUCLAIR

« Pelléas et Mélisande » à Saint-Wandrille.

On se souvient du retentissement qu'eut, l'été dernier, la représentation de *Macbeth* donnée au profit d'œuvres de bienfaisance par M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck dans l'admirable décor de l'Abbaye de Saint-Wandrille. Inspirée par les motifs artistiques et charitables qui lui avaient dicté cette première initiative, la créatrice de *Monna Vanna*, d'*Ariane* et de tant d'autres héroïnes du

théâtre contemporain vient de se décider à faire revivre une fois encore, pour quelques privilégiés, les cloîtres, les jardins, les terrasses, les vastes salles voûtées et les souterrains de l'Abbaye en les animant d'une action dramatique dont les péripéties trouveront dans cet exceptionnel décor de pierres et de verdure leur cadre naturel.

M^{me} Leblanc-Maeterlinck a fait choix à cet effet de *Pelléas et Mélisande*, et aucune œuvre ne pouvait mieux que celle-là s'accorder aux ressources qu'offre Saint-Wandrille pour en suggérer aux spectateurs l'atmosphère réelle et en assurer la plus émouvante réalisation.

Bien que la date de cette fête unique ne soit pas encore définitivement arrêtée et que le projet en ait été gardé secret jusqu'ici, nous sommes autorisés à l'annoncer à nos lecteurs. La représentation — qui ne sera donnée qu'une seule fois — de *Pelléas et Mélisande* à l'Abbaye de Saint-Wandrille aura lieu entre le 26 et le 30 août, au crépuscule. L'heure a été choisie pour que la nuit descende peu à peu sur le drame et qu'ainsi l'ombre et la lumière naturelles concourent à l'illusion.

On sait que M. Gabriel Fauré a composé pour le chef-d'œuvre de Maeterlinck une partition symphonique, — prélude, entr'actes, musique de scène. Des fragments de cette partition, interprétés par un orchestre invisible, accompagneront le développement du drame.

L'intimité des scènes dont se compose celui-ci exigeant une succession de cadres plus restreints que ceux qui furent choisis pour la tragédie de Shakespeare, le nombre des assistants sera strictement limité à vingt-cinq. Le prix des places est, comme l'an dernier, uniformément fixé à deux cents francs l'une. Le produit en sera distribué aux œuvres qui bénéficièrent de la représentation de *Macbeth*, ainsi qu'aux pauvres de la commune.

Tel est, dans ses grandes lignes, le plan conçu par une artiste qui ne recule devant aucunes difficultés, — fussent-elles en apparence insurmontables, — pour réaliser les rêves que lui suggère sa fertile imagination éprise d'art et de beauté. O. M.

« LUCIEN »

On ne saura jamais assez de gré à M. Binet-Valmer du tact avec lequel il a abordé le problème délicat et troublant de l'inversion sexuelle dans son livre *Lucien* (1). Seuls les savants ou les grands romanciers possèdent ce secret magnifique de toucher à toutes choses avec des mains pures. C'est qu'ils les envisagent du point de vue de la connaissance ou avec une grande tendresse humaine.

M. Binet-Valmer n'a point pris parti, il ne s'est pas indigné, il s'est contenté de retracer un caractère, de disséquer un cadavre moral. Et c'est opéré avec une telle mesure et une telle délicatesse que pas un instant rien d'équivoque n'altère notre émotion, notre pitié. L'auteur atteint ce résultat, admirable, que nous n'éprouvons aucune antipathie pour qui que ce soit. L'irresponsabilité épouvantable de la physiologie, aussi absolue que celle du *Fatum* antique, pèse sur ce drame contemporain et nous n'avons vraiment pas le droit de juger ceux qu'elle entraîne.

(1) BINET-VALMER : *Lucien*, roman. Paris, Société d'Éditions littéraires et artistiques (P. Ollendorff).

Cruel, M. Binet-Valmer l'est cependant, mais dans le sens qu'on attache parfois à ce mot lorsqu'on veut dire que quelqu'un ne vous fera grâce de rien. Implacable serait plus juste. Il est implacable à l'égard de nos sensibilités et, si vous voulez, de nos hypocrisies. Il nous dit tout.

Il est entendu aujourd'hui que les maladies comme celles dont souffre Lucien ne sont pas un sujet de conversation calme. Ou bien l'on s'indigne (et ces indignations sont bien souvent le fait de consciences que d'autres vices, chaque jour satisfaits, n'inquiètent pas) ou bien l'on rit (et il faut retrouver dans ce rire quelque chose de ce bas et sale plaisir que les âmes froides ou vulgaires éprouvent à bafouer les choses de l'amour et celles de la sexualité). Mais alors que tant de choses ont gagné auprès de nous le droit à l'examen impartial, il paraît que celle-là demeure à part. Pourquoi? Personne ne saurait répondre.

M. Binet-Valmer, lui, s'est senti la force d'aborder cette question brûlante, et la sérénité de ne rien omettre. Et c'en est effrayant.

Vous entendez bien qu'on ne trouve pas dans *Lucien* un seul passage équivoque ou grivois, une seule de ces observations purement extérieures qui font par exemple du Marcel des *Claudine* un petit personnage inquiétant, pittoresque mais léger, sans profondeur, ni remords, ni même grandeur dans l'aberration. M. Binet-Valmer a construit son héros du dedans au dehors, avec une rigueur de savant. Ce sont des dispositions physiologiques particulières qui, chez lui, produisent un certain état d'âme puéril, calin, faux et vague, qui le prédispose à certains actes devant lesquels une autre partie de lui-même, généreuse, poétique, éprise de grandeur, éprouve une sorte de terreur et de dénéga-tion découragée.

Remarquez que le cas se précise, qu'il ne s'agit plus ici ni des grands pervers pour qui la morale ni rien n'existe et qui acceptent avec calme toutes les attitudes humaines, vices ou vertus n'étant que des actions; ni de ces petits êtres incertains et vulgaires dont l'inconsistance échappe à toute attention, à toute conclusion d'ordre général. Lucien est le cas le plus commun, en même temps le plus humain, puisqu'une douloureuse dualité l'habite. Il éprouve des regrets d'autant plus gênants qu'il les sait d'avance inutiles, qu'il connaît l'irrésistible force de ses mauvais instincts.

Dans l'étude minutieuse qu'il en a faite, M. Binet-Valmer ne nous a rien épargné: il est descendu, avec la clairvoyance tranquille et apitoyée du médecin, jusque dans les abîmes les plus obscurs de cette conscience pleine de surprises. Il a noté les plus troubles mouvements d'une luxure devenant équivoque à l'instant même où elle s'éveille, ingénue.

Il a noté les subtils mélanges que font dans cette âme tourmentée, puérile, irresponsable, les désirs les plus bas et les aspirations les plus lyriques. Et tout cela avec une dignité, une justesse de ton dont je demeure étonné. Vraiment, je ne croyais pas qu'il fût possible d'aller si loin dans l'audace, de saisir par l'expression verbale (et dans un style aussi dépouillé) des velvétés aussi fugitives. Des profondeurs tout à coup se démasquent, effrayantes, à la lueur d'un éclair aussitôt éteint.

Certes je pense bien que ce livre a été écrit patiemment, que de nombreuses observations cliniques lui ont servi de matériaux. Mais ces matériaux ont été choisis par une calme volonté et tous ceux qui ne s'accordaient pas avec la conception primitive du caractère de Lucien ont été éliminés. Toutes les traces du travail

sont effacées et le roman se déroule net, logique, émouvant et simple.

M. Binet-Valmer est, en effet, un beau romancier. Il possède le sens du pathétique, mais il ne veut en obtenir l'impression que par les moyens de la plus rigoureuse composition. Il s'entend comme personne à ordonner un récit, à le dépouiller de toute digression, de toute trace d'intervention personnelle d'artiste, ou de moraliste, ou de philosophe. Il établit des caractères et les oppose ensuite dans une intrigue qui, une fois par lui supposée, leur appartient désormais et devient ce que la font leurs réactions réciproques. En tant que roman, *Lucien* est une œuvre de la plus haute tenue, aussi parfaite que *les Météques*, avec quelque chose de plus ramassé, de plus contracté. L'attention se disperse sur moins de personnages, tout entière reportée sur un conflit d'âme épié par quelques autres âmes.

Du reste, *Lucien* résiste à une épreuve, que je conseille. On est obligé de le lire d'une seule traite. On veut savoir. On veut savoir ce qu'il adviendra de ce pauvre être ballotté entre tant de contradictions, repris par tant de faiblesses. Se sauvera-t-il? Quel espoir lorsqu'il aime Marie! Mais cet espoir, à peine né, se corrompt de doute. Mille détails, d'une observation aiguë, détruisent, un à un, l'illusion qu'on a conçue. Lucien se cabre à l'idée de l'amour féminin, il n'aime pas. Il en souffre parce qu'il est le fils d'un grand homme, droit et austère, mais il est Lucien aussi. Et il retombe. Une complaisance souriante et épouvantée le ramène à ses habitudes. Il ne s'en évadera jamais.

Beau livre triste et calme, troublant et très pur. Surtout très pur. C'est de là que vient son attrait, son intensité, sa valeur.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ART A PARIS

Exposition de femmes peintres.

On s'est étonné qu'après tant d'expositions féminines, les unes agréables, les autres parfaitement inopportunes, un groupe féminin vint encore s'ajouter à la série déjà nombreuse des expositions féminines. Mais si j'en crois les intentions des organisateurs qui ont réuni les trente exposantes de la galerie Devambez, c'est justement pour réagir contre la virtuosité, le superficiel agrément de tant de petits ouvrages de dames: gaufrages, pyrogravures, figurines ou aquarelles, que ces trente artistes, au talent consacré, ont été convoquées.

Certes ces trente artistes-là ne représentent pas à elles seules tout l'art féminin d'aujourd'hui. Il est bien évident (et M^{me} Besnard, qui a patronné la présente exposition et qui est elle-même statuaire du plus haut mérite, partage en ceci, je le sais, mon sentiment), il est bien évident que l'un des plus grands noms de la sculpture contemporaine est M^{me} Camille Claudel. Et elle ne figure point ici. Mais Camille Claudel qui a signé plusieurs authentiques chefs-d'œuvre, telle la *Valse* ou le *Persée*, ne produit plus guère depuis plusieurs années. Impossible donc de compter Camille Claudel parmi les exposantes. D'autres, telle Yvonne Serruys (qui a, elle aussi, le plus nerveux talent et s'évade résolument des minuties analytiques pour s'engager dans une voie de simplicité large, celle de la vraie sculpture par plans et volumes) n'est pas présente chez Devambez, n'ayant rien de prêt au moment où l'exposition s'organisait.

En outre, s'il y a des « manques », il y a aussi — pas trop —

des superfluités. On est parfois obligé, en constituant un groupe-ment, de céder à des considérations de... courtoisie, — surtout quand il s'agit d'un groupe féminin. Comment refuser les œuvres d'une charmante personne, qui est douée, — et qui insiste? On a tort, je le sais, de céder. Il faudrait se montrer intransigeant, n'accepter que l'exquis. C'est bien malaisé.

Quoi qu'il en soit, l'exposition ouverte chez Devambez est un effort heureux. Elle démontre qu'il existe d'autres exposantes à Paris que celles des « Femmes peintres et sculpteurs », chères au cœur innombrable de M. Beaumetz.

Le dessin pur et sévère, le beau sentiment grave et noble et classique chez M^{lle} d'Anethan voisinent et fraternisent avec les hardiesses néo-impressionnistes, les recherches et les trouvailles de lumière de M^{mes} Lucie Cousturier et Chauchet-Guilléré. M^{me} Besnard atteste, par son bel exemple, qu'on peut être un modeleur expressif de formes inédites et vraies et une aqua-relliste de délicate limpidité. M^{mes} Hassenberg et Roboa-Manzana se montrent dignes de leur jeune et déjà belle notoriété; les paysages décoratifs de la première, les somptueuses corbeilles de fleurs et fruits chez la seconde sont de la plus distinguée qualité. M^{me} Marval est déjà très appréciée pour l'ingénuité adorable de ses sensations, la vérité essentielle et profonde des êtres qu'elle exprime passionnément, et l'éblouissante fraîcheur de son coloris.

M^{mes} Georgette Agutte, Blum-Lazarus, Galtier-Boissière, Marie Duhem, Mela Mutermilch, Sophie Wolf, Séailles, Jenny Wolff, Andrée Karpelès, Anne de Lens, Florence Esté, Béatrice How, Marthe Stettler, Constance Schwedeler, si sensible et émouvante, nous montrent que l'art pictural féminin peut être autre chose que reflets, influences, assimilation et imitation.

A la sculpture, auprès de M^{me} Besnard et de M^{lle} Diéterle, rayonne l'art paisible, gracieux et fort de M^{lle} Jane Poupelet.

Si je vous dis enfin que vous trouverez sous vitrines des reliures de M^{lle} Germain, dont l'art est tout de tact, de finesse, de goût et d'harmonie, des émaux champlévés de cette étrange et grande artiste qu'est la princesse Marie Ténicheff, des broderies délicieuses de M^{lle} Sabine Desvallières et de M^{lle} Cros (déjà admises récemment à la galerie A.-A. Hébrard), des objets de corne ouvragée par M^{lle} O'Kin, vous concéderez volontiers, j'en suis certain, que l'exposition féminine organisée chez Devambez aura eu son efficacité et sa signification.

LOUIS VAUXCELLES

LES MAÎTRES DE L'ART

Peter Vischer et la Sculpture franconienne
du XIV^e au XVI^e siècle, par LOUIS RÉAU (1).

Un bon précis de l'évolution de la sculpture allemande manquait à l'histoire de l'Art : nous ne possédions notamment aucun ouvrage en langue française sur un des moments les plus intéressants de cette évolution, le conflit entre l'art du Moyen Âge et la Renaissance. Le livre qui vient prendre place dans la collection des « Maîtres de l'Art » a pour objet de combler cette lacune.

Parmi les innombrables écoles provinciales du xv^e siècle, M. Louis Réau a fait choix de l'École franconienne qu'il a

(1) Un volume in-8° avec 24 gravures hors texte. Paris. Plon-Nourrit et C^{ie}.

étudiée dans ses deux centres principaux : Nuremberg, la Florence allemande, et Würzburg-sur-le-Mein, qui hérite, à la fin du moyen âge, de la suprématie artistique de Bamberg. C'est de beaucoup la plus importante, et par le nombre de ses chefs-d'œuvre, et par la continuité de son évolution, et par l'étendue de son rayonnement. L'influence de l'École de Nuremberg s'est exercée, en effet, non seulement en Saxe et en Thuringe, mais jusqu'en pays magyar et slave, surtout en Pologne dont la capitale, Cracovie, devient sa principale colonie artistique.

Dans son étude, très documentée, M. Louis Réau s'est attaché à définir avec précision les caractères généraux de la sculpture franconienne du xv^e siècle, à débrouiller avec méthode les origines de l'École de Nuremberg et à mettre en lumière l'originalité propre de chacun des grands artistes de cette École : Veit Stoss, Adam Krafft, Titmann Riemenschneider, Peter Vischer. Le conflit entre l'art gothique traditionnel et la Renaissance italienne présente un intérêt aussi dramatique à Nuremberg que dans l'art français du xv^e siècle. Ce livre fera saisir comment à partir du célèbre tombeau de Saint-Sebald, qui marque la transition de l'art du Moyen Âge à la Renaissance, les progrès de l'italianisme, favorisés par les « petits maîtres », compromettent l'originalité de l'École franconienne qui finit par disparaître au milieu du xv^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

La place nous manque pour parler comme il conviendrait des livres suivants. Que les auteurs excusent notre brièveté :

Comme tout le monde (1). — Roman étonnamment réel, intense, vivant, douloureux, surtout rempli d'une haute tendresse humaine. C'est la plus plate des vies, exprès, et cependant c'est toute la vie.

Le Commandant et les Foulbé (2). — Le meilleur roman jusqu'ici de M. Randau, bien supérieur aux *Colons* et aux *Explorateurs*. Contient des passages de premier ordre, d'un pittoresque admirable.

Les Marchands (3). — Livre bien marseillais, contenant des pages de belle venue, surtout dans le détail d'observation de mœurs, mais j'aurais préféré une action plus fourmillante et non pas qui pèse sur les épaules seules de quelques héros.

Regarde de tous tes yeux (4). — Contes d'érudit, avec des symboles, du scepticisme, de la philosophie. Les yeux de M. Schwab sont un peu ceux d'Anatole France.

Acceptation et Les Vignes mortes (5). — Recueil de poèmes sensibles, tendres, purs, d'une mélancolie touchante.

L'Amour moderne (6). — Décidément, Meredith poète, comme

(1) LUCIE DELARUE-MARDRUS : *Comme tout le monde*, roman. Paris, Librairie J. Tallandier.

(2) ROBERT RANDAU : *Le Commandant et les Foulbé*, roman de la grande Brousse. Paris, Sansot.

(3) ÉMILE SICARD : *Les Marchands*, roman. Paris, *Mercure de France*.

(4) RAYMOND SCHWAB : *Regarde de tous tes yeux*. Paris, Bernard Grasset.

(5) HENRY MARTINEAU : *Acceptation*, poésies (1907) et *Les Vignes mortes* (1905). Niort, L. Clouzot.

(6) GEORGE MEREDITH : *L'Amour moderne*, poème traduit par ANDRÉ FONTAINAS. Paris, éditions de la *Phalange*.

tous les lyriques anglais, serait-il intraduisible? Car enfin, si M. Fontainas, érudit, sensible, familier de toutes les nuances de la pensée du maître ne me satisfait pas, qui le fera?

La Lumière des buis (1). — Poésie raffinée, surveillée, d'un accent mystérieux, d'un lyrisme très littéraire, très écrit.

Poèmes décadents (2). — Jeux d'autrefois, mélange de Mallarmé et de Vicaire, le Vicaire d'*Adoré Floupette*, avec quelque chose des *Amours jeunes* de Corbière. Oui, c'est cela. Un frère de Corbière.

Dans l'Espace (3). — Poème en plusieurs chants, assez pareil comme conception au *Bonheur* de Sully-Prudhomme, mais avec tout ce que l'élargissement des notions scientifiques peut donner d'envergure à l'expression lyrique. Chant célébrant la genèse des mondes, puis de l'homme.

Les Branches lourdes (4). — Un homme vit en province entre sa femme et son enfant. Il dit les émotions, souvent complexes, de cette existence si simple. Ce n'est que cela et c'est d'une profonde humanité, cela touche le cœur.

Une critique de « Chantecler » (5). — Tentative d'explication de ce drame naïf et gonflé. Cela se termine en réquisitoire, malgré le désir d'indulgence et de compréhension.

(F. M.)

ERRATUM

Une fantaisie typographique a rendu inintelligible l'information que nous avons donnée dans notre dernier numéro sur le Festival français qui aura lieu à Munich le mois prochain. Il faut lire :

« Dans la seconde quinzaine de septembre aura lieu à Munich une Semaine de musique française organisée par la *Société des Amis de la Musique*, de Paris, à l'occasion de l'Exposition actuellement ouverte dans la capitale bavaroise. Elle sera inaugurée le samedi 17 septembre par une représentation au Théâtre du Prince-Régent de *Béatrice et Bénédict*, de Berlioz. Le lendemain, etc. »

PETITE CHRONIQUE

Les membres des Universités populaires de l'agglomération bruxelloise ont été autorisés par le ministre des Sciences et des Arts à visiter dimanche dernier l'exposition d'Art ancien.

Notre collaborateur M. Jules Destrée avait bien voulu se charger de préparer les visiteurs en leur donnant, avec le talent qu'on lui connaît, une conférence préliminaire sur les maîtres du XVII^e siècle.

Cette conférence terminée, M. Destrée guida le groupe à travers les salles, l'arrêtant devant les toiles les plus importantes, qu'il commentait et expliquait avec le souci constant de se mettre à la portée du moins initié.

Cette initiative intéressante mérite d'être signalée et suivie d'autres visites similaires.

(1) PROSPER ROIDOT : *La Lumière des buis*, poèmes. Bruxelles, Lacomblez.

(2) PATERNE BERRICHON : *Poèmes décadents* (1883-1895). Paris, Messein.

(3) JEAN-MARIE MESTRALLET : *Dans l'Espace*, poème. Paris, Sansot.

(4) LÉON BOCQUET : *Les Branches lourdes*. Paris, éditions du *Beffroi*.

(5) JEAN HÉRITIER : *Une critique de « Chantecler »*. Paris, Sansot.

Depuis quelques semaines, le Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles a été informé de la décision prise par le gouvernement d'autoriser, à titre exceptionnel, les musiques militaires étrangères à se faire entendre dans l'enceinte de l'Exposition.

Plusieurs commissaires généraux ont, paraît-il, l'intention de demander à leur gouvernement l'envoi d'une musique militaire.

Il est certain que cette nouvelle sera favorablement accueillie par le public et que ces concerts seront une attraction de plus pour les visiteurs de l'Exposition.

Le crédit de trois mille francs inscrit au budget de la province de Brabant pour encouragement à la littérature a été divisé en six prix de 500 francs attribués par la commission provinciale à MM. Hubert Krains, Victor Kinon, Ch. Bernard, Fr. Verschoren, M^{lle} Ingenhoves et Oscar Gezelle.

Cette année, dit la *Chronique*, M. Maubel fera partie de la commission en remplacement d'un écrivain sortant. Le crédit à répartir sera de cinq mille francs et les revues littéraires ne seront plus oubliées. Enfin, nous croyons savoir que l'on insistera pour que les primes ne soient plus accordées à des écrivains en vue et occupant une situation indépendante. Les primes provinciales doivent être des « encouragements » aux jeunes.

Le Musée du Livre organise, à l'occasion du Congrès pan-celtique international, une Exposition publique de livres et de périodiques en langue celtique et d'intérêt celtique.

Elle aura lieu à la Maison du Livre, 3, rue Villa-Hermosa et sera inaugurée, le jeudi 25 août, par S. Exc. le baron de Borchgrave, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi des Belges, président de l'Académie royale de Belgique, président d'honneur du Congrès pan-celtique.

L'Exposition restera ouverte jusque fin septembre.

Le Cercle artistique de Bruxelles vient de constituer parmi ses membres une section chorale mixte dont la direction a été confiée à M. Demest, professeur de chant au Conservatoire de Bruxelles. Les adhérents seront convoqués au début d'octobre pour fixer de commun accord la date de la première répétition et pour arrêter le choix de l'œuvre à mettre à l'étude.

Le samedi 20 août prochain, au Palais des Arts (ancien hôtel de Somzée, rue des Palais 22), à 14 heures, inauguration de l'Exposition de tableaux de Rubens, de Van Dyck, de Jordaens et d'autres maîtres anciens, organisée par le comte Cavens sous les auspices de l'Administration communale de Schaerbeek.

Pour commémorer l'Exposition de Bruxelles, les éditeurs Fonson et C^{ie} ont frappé une série de médailles à l'effigie de ses principaux organisateurs : MM. Beernaert, le duc d'Ursel, J. Gody, le baron Janssen, le comte A. van der Burch et Eugène Keym. Ces œuvres, dues à MM. Ch. Samuel, G. Devreese et P. Du Bois, sont mises en souscription à 25 francs l'exemplaire en argent, à 5 francs en bronze. Les portraits des deux directeurs généraux sont réunis sur la même plaquette. On peut voir la série complète à l'Exposition, dans le compartiment de l'Administration des Monnaies (Galerie belge).

A l'occasion de la visite de nos souverains à Paris, la *Patrie* consacre à la Belgique artistique un écho des plus sympathiques. Mais la liste qu'elle publie de nos musiciens, de nos peintres, etc. montre que ses connaissances, plutôt superficielles, sur l'art belge ont trahi sa bonne volonté... Q'on en juge :

« La petite Belgique, qui nous envoie ses souverains, est mieux douée qu'il ne semble, au premier abord, sous le rapport artistique.

Faut-il citer parmi les glorieux successeurs de l'art illustré par Grétry, les compositeurs Jean Block et César Franck (né à Liège), les virtuoses Vieuxtemps, Servais, Hasselmans, M^{me} Pleyel, Ysaye, Léon Jehin, M^{me} C. Kleeberg, les chanteurs Van Dyck, Noté, Massart, Albers, la cantatrice Claire Friche, les musicographes Fétis, Gevaert, Van der Straeten, Naubel, G. Eekhoud, M. Kufferauth?

Dans le clan dramatique, nous relevons les noms de MM. F. de

Croisset et de son collaborateur Maurice de Waleffe, de Maertelincx, de C. Lemonnier, d'Eugène Demolder, d'Emile Verhaeren.

Nommons, enfin, parmi les peintres et les sculpteurs, Constantin Neunier, Léon Frédéric, Evenepoel, Van der Meulen, Jef Lambeaux, Octave Maus.

Toute une pléiade d'artistes d'élite, et qui honore grandement le pays qui fut le berceau de leur naissance. »

Parmi les décorations accordées aux artistes et hommes de lettres à l'occasion du 14 juillet, notons celles de MM. Pierre Loti et du peintre Dawant, qui sont nommés commandeurs de la Légion d'honneur, et celles de MM. Marcel Boulenger, Henry Bordeaux, Arthur Bernède et Henry Février, qui reçoivent la croix de chevalier.

Une très curieuse expérience de comparaison entre la sonorité des violoncelles anciens et des violoncelles modernes vient, dit le *Gil Blas*, d'avoir lieu à Paris. Devant un auditoire de juges composé des plus notables virtuoses et professeurs de violoncelle, M. Pablo Casals joua, dans l'obscurité, le même morceau sur douze instruments, dont six anciens et six modernes.

Les six anciens étaient un des plus beaux spécimens connus de Stradivarius, un Gagliano, un Theckler, un Cappa, un Pressenda et une basse ancienne attribuée à Guarnerius. Les six modernes provenaient des meilleurs luthiers français, leur âge variant entre un an et vingt-cinq ans.

Les instruments étaient désignés aux jurés à l'aide d'un numéro d'ordre annoncé à haute voix avant chaque audition. Après M. Casals, M. Marix Loevensohn donna, également dans l'obscurité, une seconde audition des douze instruments. Puis les juges notèrent sur un bulletin de vote les numéros des violoncelles leur ayant paru avoir le plus beau son.

Le dépouillement du scrutin donna le résultat suivant : 1. Moderne : 465 points; 2. Stradivarius : 288 points; 3. moderne : 270 points; 4. moderne : 231 points; 5. moderne : 227 points; 6. basse ancienne de Cappa : 191 points.

Au total, l'équipe française moderne a remporté la victoire par 1,484 points, contre 883 points à l'équipe italienne ancienne. Au point de vue de leur valeur marchande, les six anciens représentaient une valeur de 150,000 francs et les six modernes une valeur de 4.000 francs. Stradivarius battu par un luthier contemporain ! Tout s'en va...

Une intéressante tentative de décentralisation artistique :

Sous l'experte direction de M. Gandrey, le théâtre du Grand-Cercle d'Aix-les-Bains vient de monter (excusez du peu !) les *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*. La distribution comprend des artistes de choix, parmi lesquels M. Laffitte, du théâtre de la Monnaie, Mme Magne, qui y chanta il y a quelques années, MM. Boulogne, Riddez, Marvini, de l'Opéra, Ovido, de la Gaîté-Lyrique, etc. La première représentation, donnée la semaine dernière au profit de l'Œuvre des Hôpitaux d'Aix-les-Bains sous le patronage des dames de la ville, valut aux artistes et à M. Léon Jehin, qui conduisit l'orchestre avec sa maîtrise accoutumée, un chaleureux succès.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Le temps est loin où mettre en scène un ouvrage de Wagner semblait aux directeurs de théâtre une entreprise aux difficultés insurmontables. M. Gandrey, qui fit repré-nter l'an dernier la *Valkyrie* avec le concours de M^{lle} Bréval et de M. Ernest Van Dyck, n'a pas craint d'aborder cette année l'une des partitions les plus difficiles à réaliser : les musiciens lui en sauront gré.

Les fêtes théâtrales annuelles de Béziers, qui rivalisent avec celles d'Orange, seront inaugurées le 21 août. Au programme : première représentation d'*Héliogabale*, tragédie lyrique inédite en 3 actes de M. Emile Sicard, musique de M. Déodat de Séverac, précédée d'un prologue, *les Deux Triomphes*, de M. Charles Guéret, et accompagnée d'un mimodrame-ballet de M. Gabriel Boissy, *la Résurrection d'Adonis*. Parmi les interprètes, MM. de Max, Alexandre, Franz, M^{mes} Madeleine Roch, Le Senne et Napierkowska.

Le 23, représentation de gala au théâtre municipal : *la Belle au bois s'est rendormie*, féerie de MM. E. Arnould et P. Jalabert.

Le 23, deuxième représentation d'*Héliogabale*.

Le 24, grand festival félibréen, Cour d'amour et Jeux floraux.

Le 25, fêtes populaires sur la citadelle de Béziers.

Le 28, représentation populaire de *Carmen*, au Théâtre des Arènes.

Le répertoire français moderne aux États-Unis.

Voici les œuvres principales qui seront représentées au cours de la saison prochaine à New-York, Chicago, Philadelphie, Boston, Washington, la Nouvelle Orléans : *Samson et Dalila* et *Henri VIII* de Saint-Saëns, *Pelléas et Mélisande* et *l'Enfant prodige* de Claude Debussy, *Ariane et Barbe-Bleue* de Paul Dukas, *l'Heure espagnole* de Maurice Ravel.

Sottisier :

Scarlati s'est spécialisé dans l'art du croisement des mains, surtout dans les passages rapides. *Le Guide du Concert*.

Écrite par Schubert en *ré majeur* pour quatre mains, cette œuvre (*Marche militaire*) fut transcrite en *ré mineur* par Tausig.

Id.

Au programme de ce concert jubilaire, l'aventure des *Maîtres-Chanteurs* de Wagner... *L'Art moderne*, 24 juillet.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles
et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition
de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes.
Editeur : GOBTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1904).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudet et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

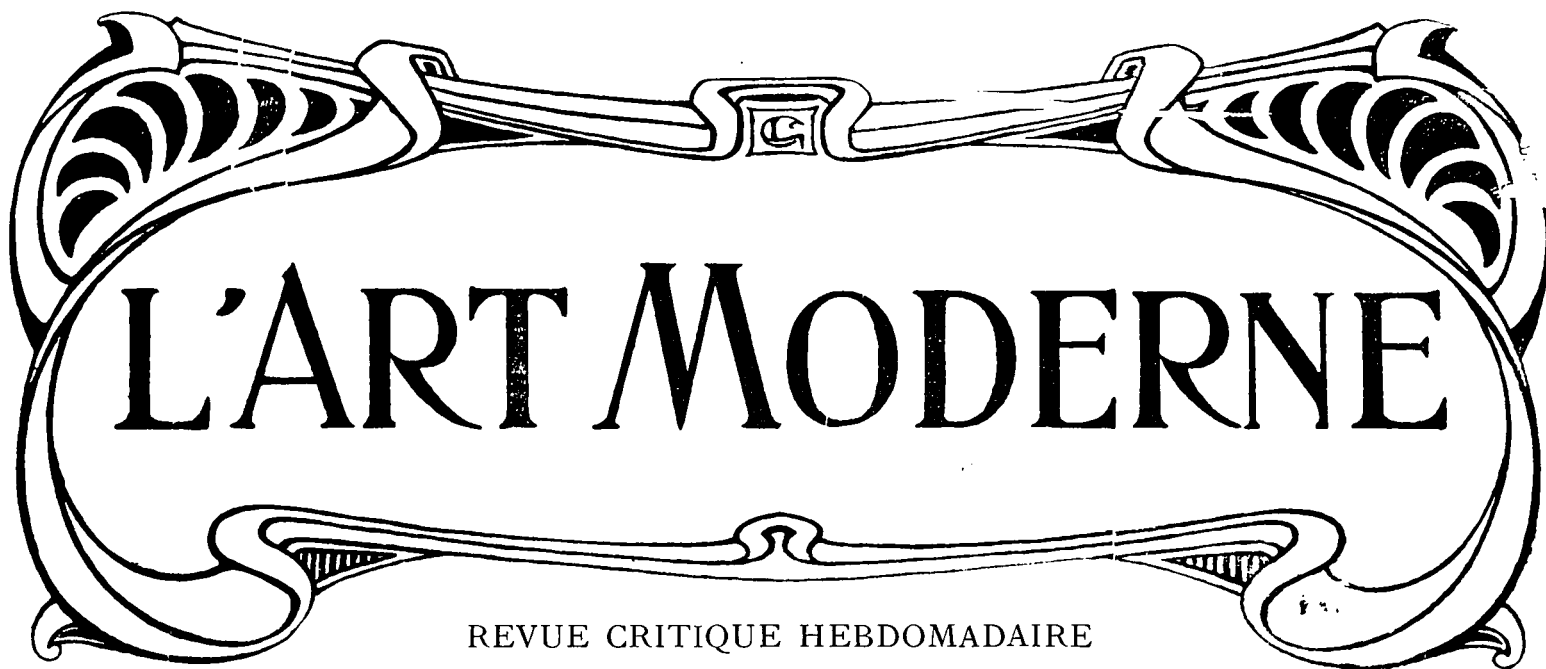
Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Paysage monastique (OCTAVE MAUS). — « Derniers refuges » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Amis de Bruges. — Henry Van de Velde (O. M.). — Le VI^e Salon du Cercle « Doe Stil Voort » (F. H.). — L'Art à Paris : *Les Décorateurs munichois au prochain Salon d'Automne* (LOUIS VAUXCELLES). — Les Maîtres de l'Art : *Philibert de l'Orme*. — Chronique judiciaire des Arts : *Le « Faust » d'Henry Bataille*. — Petite Chronique.

PAYSAGE MONASTIQUE

A Vincent d'Indy.

Parmi les sapins et les hêtres, dans une étroite clairière qu'encercle la margelle effritée des cimes rocheuses, s'érige, coiffé d'ardoises, protégé par d'épaisses murailles flanquées de tours en poivrière aux tuiles de bois, le monastère de la Grande-Chartreuse. Avec ses toitures altières, ses fenêtres à meneaux, ses pignons symétriquement rangés dans une ceinture de pierres, l'asile évoque quelque place forte. Mais une place abandonnée que les canons dédaignent. Remparts mélancoliques d'Avallon, inutiles casemates et parapets de Luxembourg qui perpétuez la mémoire de Vauban, vous vous associez dans mes souvenirs à ces alvéoles désertées. Les ruines ont leur beauté : les murs intacts d'où la vie a fui ne respirent que la tristesse.

Le porche franchi, voici, dans la cour gazonnée, les deux vasques circulaires au centre desquelles un filet d'eau — ah ! la fraîcheur de cette eau, quand on y enfonce ses bras nus ! — s'égoutte discrètement. Clefs cli-

quetantes, un concierge au képi galonné ouvre la porte et s'efface. Vide, le parloir où l'on accueillait autrefois les touristes. Vides, les longs corridors dallés où, derrière le grillage qui séparait l'hôtellerie des régions monacales, apparaissait, silencieux et furtif, quelque froc blanc. Vides, les cloîtres ouverts sur la solitude du cimetière hérissé de croix de pierre et de bois, — ici les prieurs-généraux, là les moines, selon une hiérarchie ecclésiastique dont la mort même ne pouvait abolir l'ironie. Vides, le réfectoire et la chaire du lecteur, la salle capitulaire, l'église où j'assistai jadis à l'office de Ténèbres suivi chaque nuit par tous les membres de la communauté. Les stalles sculptées, polies par les siècles, demeurent sans emploi et nul frère n'occupe les sièges plus modestes où les reléguait, hors de l'abside, la dédaigneuse aristocratie de l'ordre.

En partant pour Tarragone, les religieux ont emporté, avec l'existence spirituelle du couvent, les antiphonaires et les livres — les beaux livres — de la bibliothèque, les cent portraits d'abbés qui décoraient la salle du Chapitre (que n'ont-ils emporté la mauvaise statue de saint Bruno qui présidait à leurs assemblées !), le trésor de l'église et celui de la chapelle Saint-Louis aux mosaïques précieuses. A l'entrée de la chapelle des morts, le squelette de marbre, rivé avec sa faux et son sablier au-dessus du portail, accentue son geste de menace.

Les cellules ont l'aspect d'un logis qu'on vient de quitter en hâte. Le bois fendu dans le bûcher n'a pas été rangé et des copeaux traînent sur l'établi de l'atelier. Dans un angle, à côté de quelque ustensile oublié,

la grande croix, faite de planches assemblées, que doit façonner chaque Chartreux pour sa sépulture, allonge dans l'ombre ses bras noirs agrandis par la solitude. Mais les herbes folles, les orties et mille plantes sauvages ont envahi le jardinet, exubérante végétation qui proclame le perpétuel triomphe de la vie.

Lorsqu'il était peuplé et que la voix claire d'une cloche, rythmant l'emploi des heures du travail et de la prière, trahissait aux alentours les pulsations de son cœur collectif, le monastère participait à l'harmonie du décor admirable qui l'environne. Il exaltait ce paysage de forêts, d'eaux vives et de rochers, l'un des plus beaux qui soient. Il en intensifiait le pathétisme, il en précisa, par l'accord du site avec le sentiment mystique qui l'avait fait choisir, le caractère expressif et en quelque sorte psychologique. Car la nature émeut surtout par les idées qu'elle suggère, par les souvenirs qu'elle éveille, et la Forêt de Fontainebleau ne serait pour nous qu'une forêt parmi d'autres si Rousseau, Diaz, Millet ne l'avaient à jamais ennoblée.

Mon premier pèlerinage à la Grande-Chartreuse, je l'accomplis avec Vincent d'Indy voici vingt ans, à l'aurore d'un dimanche d'été bruissant d'ailes et fleuri de campanules. Nous gravissions d'un pas volontairement ralenti le chemin qui mène de Saint-Pierre-de-Chartreuse au couvent. La forêt était sonore. Des arbres au tronc blanc, d'énormes sapins empêtrés de lichens et de lianes, des quartiers de roc, des frênes déracinés, penchés sur l'abîme, défilaient sous nos yeux, réalisation tangible et magnifique du décor mouvant qui conduit Parsifal au sanctuaire du Graal.

Une longue marche avait aiguisé notre impatience d'arriver au but de l'ascension, dont nous retardions instinctivement le terme afin d'en pouvoir jouir davantage. Nous venions d'au-delà des monts. La veille, pour franchir le massif granitique qui enferme l'abbaye, nous nous étions hissés à travers un passage que seuls connaissent les bergers et que sa périlleuse escalade a fait nommer le Pas-de-la-Mort. Cette Porte Étroite nous avait seule paru digne de notre juvénile ardeur.

Grisés de lumière et de verdure, le cœur empli de victoire, nous poursuivions, silencieux, la montée, lorsque soudain, parmi les branches, tintèrent dans l'air matinal, balancées au faite d'un clocher encore invisible, les cloches que depuis longtemps nous écoutions en nous-mêmes, et dont le martèlement cadencé scandait nos pas simultanés. Instant rare (t'en souviens-tu comme moi ?), inexprimable impression d'art suggérée par la nature accordée au diapason de nos pensées.

Aujourd'hui l'harmonie est rompue et le même chemin, maintes fois suivi, ne m'inspire que les regrets d'un passé auquel survivent mes souvenirs. De puantes automobiles sillonnent sans trêve la route du couvent et déshonorent le ravin creusé par le torrent dans l'an-

tique forêt. Elles déversent à toute heure devant le monastère abandonné une foule bruyante de touristes pressés et bavards. Comment soupçonneraient-ils le mystère dont fut paré ce site unique, ceux pour qui la visite du monastère est un numéro du programme à remplir en hâte? Nul d'entre eux ne songe, comme les pèlerins de jadis, à s'attarder à la Chartreuse pour gravir le Grand Som ou pour méditer sous ses futaies. Qui comprend encore l'austère éloquence de la montagne et les hautes leçons qu'elle dispense?

L'expulsion des Chartreux survint au moment précis où l'envahissement de leur solitude allait substituer au rêve la poussée des réalités. Le Désert profané, le couvent investi, le silence de la forêt souillé par le charivari des trompes et le ronflement des moteurs, que restait-il du décor dont la présence des moines entretenait, même à nos yeux d'incroyants, la pittoresque illusion? Plus encore que les décrets du gouvernement, la civilisation moderne effaça la naïve image dont se parait le Dauphiné. Les temps étaient révolus, l'anachronisme ne pouvait se perpétuer. Et peut-être vaut-il mieux pour les artistes que la Grande-Chartreuse n'ait pas connu d'agonie. Ceux qui l'ont visitée dans son atmosphère de recueillement et de piété en gardent l'impression intégrale. Souhaitons qu'en émigrant vers un pays où persiste la couleur locale les disciples de saint Bruno aient réussi à faire reflourir sur un sol vierge la poésie qu'enferma durant neuf siècles le cirque mystique dont la locomotion mécanique a violé la paix.

OCTAVE MAUS

« DERNIERS REFUGES »

Il y a tant de femmes de lettres aujourd'hui, et qui font tellement de bruit, et qui ont tant de prétention et un talent si extraordinairement nul, que la découverte d'une vraie femme, qui a de l'âme, qui a quelque chose à dire, fait l'effet de la plus suave surprise. J'ai fait cette découverte il y a quelques semaines et j'en suis encore tout heureux. Il s'agit d'une jeune fille de vingt et un ans qui publie son premier volume de vers.

Vous savez ce que c'est, d'habitude, le premier volume de vers d'une jeune fille. Ici c'est un poète, un authentique poète qui parle. Dès le premier vers cela se sent à on ne sait quoi dans le timbre de la voix, dans la personnalité des mots, dans l'intensité des images. Puis, peu à peu, le sentiment unique se découvre qui anime tout le livre, et si je pouvais arriver à expliquer la nature de ce sentiment j'aurais donné du livre de M^{lle} Jeanne Termier (1) l'impression la plus juste. Seulement, c'est très difficile.

Le livre est écrit pour ceux qui éprouvent la douleur de leur âme. « Cette douleur-là n'a pas de signes, dit l'auteur dans une courte et fiévreuse dédicace. Cette douleur-là ne vient jamais à la surface. Aucun mot ne pourrait la dire, aucun geste des mains

(1) JEANNE TERMIER : *Derniers refuges*, poèmes. Préface de LÉON BLOY. Paris, Bernard Grasset.

croisées. Tous les mots et toutes les attitudes feraient croire à d'autres douleurs. »

Vous devinez qu'il s'agit de cette région mystérieuse de nous-mêmes qui est plus profonde que l'intelligence et la sensibilité, qui est notre plus intime secret et que nous nommons notre âme, parce qu'il n'y a pas d'autre mot pour la désigner. C'est d'elle que s'occupent les mystiques, d'Emerson à Whitman et de Novalis aux ésotériques modernes. Seulement eux, ils la considèrent comme une région introublée et introublable, qui, n'ayant presque pas de rapports avec notre moi apparent, ne saurait être affectée de ses mouvements et de ses émotions. Ils la supposent, par définition, d'accord avec le Divin, quoi qu'elle fasse, et d'ailleurs elle ne fait rien qu'exister.

Pour M^{lle} Jeanne Termier, cette âme-là est, en naissant, séparée du divin, et son unique manière d'être heureuse est de le retrouver. Elle a le même idéal que les mystiques dont je viens de parler, mais elle le considère comme non encore atteint; d'où une souffrance terrible, mystérieuse et inexprimable par les paroles dont se servent l'intelligence et la sensibilité.

Si c'est inexprimable, direz-vous, comment M^{lle} Jeanne Termier peut-elle en faire des poèmes? Elle ne le fait que par allusions, par images. Seulement ces images ont tellement de force et de nouveauté, elles se dessinent dans une atmosphère si vivante, que sans exprimer directement un ordre d'émotions essentiellement indicible, elles le suggèrent avec certitude.

C'est en cela que M^{lle} Jeanne Termier se montre un véritable poète. Rien chez elle d'abstrait et de philosophique. Le jargon que je suis obligé d'employer est purement explicatif - langage de commentateur. Elle, poète, ne voit que par images. Elle a senti personnellement, profondément, directement cette douleur de l'âme solitaire et sans Dieu dans des décors de ville ou de campagne plus ou moins mélancoliques (*Soir lyonnais, Vers Londres, les Trains du soir*), dans des circonstances plus ou moins significatives de l'existence quotidienne (*la Musique et la Mort, etc.*). Il lui suffit de décrire ces paysages, de raconter ces circonstances, avec les rappels révélateurs des détails qui l'ont le plus bouleversée, pour qu'aussitôt nous éprouvions une angoisse semblable, qui n'est plus du tout celle du paysage ou de la circonstance.

Ce n'est pas un procédé, c'est une effusion, une confidence lyrique, sincère, hautaine, douloureuse. C'est le cri d'une âme qui n'en peut plus. Elle se plaint, elle dit la tristesse d'une vie plongée dans un monde sans soleil, des villes industrielles, des enfances malheureuses, des soirs d'hiver, de la musique qui brise le cœur, des auberges où se reposent les pauvres. Et au-dessous de cette tristesse, toujours on en sent une autre, inconsolable, qui se traîne ici ou là, mais que la joie coutumière des hommes ne saurait apaiser.

Il leur restera de s'en aller dans les soirs,
Silencieux comme les fleuves pris de glace,
Parmi la foule sans figure, ardente ou lasse,
Qui traîne vers la mort ses renaissants espoirs;
De s'en aller, déserts de joie et d'amertume,
En ces villes où rien de leur passé ne fut,
Pareils à des troupeaux insoucians du but,
Perdre leur rêve en des cathédrales de brume;
De cheminer près des eaux mortes où les feux
Prolongent, par endroits, les rives devinées,
Quand les meutes des sirènes sont déchainées
Sur la nuit des faubourgs bruyants et douloureux.

Il leur restera les dolents et longs villages,
Au bord des canaux ou près des fleuves dormants,
Et, calmes, avec leurs murs humides et blancs,
Les auberges où l'on ne voit plus les visages;

Peut-être aussi dans les maisons d'enfance — au long
Des lourds après-midis, où l'âme semble se détruire
Comme une barque au bois pourri, — la main de cire
D'une très ancienne vivante sur leur front.

Il leur restera, dans des trains noirs de misères,
De fredonner à la manière des enfants,
De se bercer avec des airs confus et lents
Où flotte la douceur des pitiés populaires.

Il leur restera la Musique où les rêves las
Se traînent, oublieux des étapes malsaines,
Comme des blessés hallucinés sur des plaines
Par la rouge splendeur d'un soleil large et bas.

Mais, ni les rythmes, ni la grande Nuit pensive,
Ni les refuges clairs où d'autres vont s'asseoir,
Ni la Mort, qu'autrefois ils s'effrayaient de voir
Cheminer à côté de l'Amour, attentive,

Et qui devait, plus tard, être pour ces errants,
Entre les arbres noirs de l'incertaine voie.
La figure altérée et pâle de la joie,
Ni la Mort, ne pourront les retenir longtemps.

Il leur faut la Lueur inconnue et vivante
Qui vient, parfois, des frontières de l'Âme sur
La Vie... Il leur faut Dieu, pour tout l'abîme obscur
Qu'agrandissent en eux la terreur et l'attente.

Je cite cette pièce tout à fait au hasard et non point parce qu'elle est la première et qu'elle pourrait à la rigueur passer pour plus complète que les autres. Chacune de celles de *Derniers refuges* est, à mon avis, également caractéristique, en ce sens qu'une même émotion, une même pensée, une même obsession si vous voulez les anime toutes ensemble et toutes également. Aussi vous ne trouverez pas dans ce livre un passage saillant, ni une trouvaille d'expression, ni aucun de ces petits-bonheurs que donne le travail littéraire et qui apparaissent si misérables en face de la vraie sincérité poétique. Les vers de M^{lle} Jeanne Termier doivent être lus d'un bout à l'autre; ils font, en réalité, partie d'un unique poème dédié à *quelques-uns, les plus tristes qui soient*, par une sœur tendre de leur tristesse. Il ne faut pas le juger comme une œuvre de littérature, mais l'accueillir, et y répondre comme on répond à une interrogation passionnée et sincère. Et il vaudrait mieux le rejeter, tout simplement, que de le discuter avec un esprit de gram-mairien ou de lettré. La poésie digne de ce nom ignore tellement les lettrés!...

Pas une seule des images que trouve M^{lle} Jeanne Termier n'est obtenue ou amenée. Toutes sortent directement de sa sensibilité et, chose bien significative, leur mélancolie n'a rien de maladif. Elle est saine et pure, étonnamment pure, pleine d'une haute et belle charité, d'un large sentiment religieux. Je ne serais pas loin de partager sans restrictions l'opinion de M. Léon Bloy, dans la préface qu'il a faite à *Derniers refuges* :

« Depuis Verlaine je n'avais rien lu de pareil, et je ne croyais pas que cela fût possible ».

FRANCIS DE MIOMANDRE.

LES AMIS DE BRUGES

Pour protéger contre l'utilitarisme qui en détruit le caractère l'esthétique brugeoise, pour veiller à la conservation des monuments offrant un intérêt artistique ou archéologique, pour se substituer éventuellement aux pouvoirs publics lorsque ceux-ci négligent leurs devoirs envers les vestiges du passé qui donnent à Bruges sa physionomie et son charme, une société vient de se constituer : et l'on ne peut que féliciter de leur heureuse idée ceux qui en ont pris l'initiative, en s'étonnant qu'on eût tardé jusqu'ici à en reconnaître la nécessité.

M. Jean d'Ardenne en signale la création dans sa chronique hebdomadaire. Nous lui laissons la parole :

« La société nouvelle s'intitule *Les Amis de Bruges*.

Elle a adopté la forme coopérative. Afin de permettre à tout le monde d'en faire partie, on a créé des actions à revenu variable et émis des coupures de 25 francs. Sa création a rencontré d'ardentes sympathies dans toutes les classes de la population — et, bien entendu, sans distinction d'opinion. Et les personnalités officielles ont été des premiers adhérents : le conseil d'administration comprend trois échevins de la ville : MM. Van Caloen, échevin des travaux publics ; Schramme, échevin des beaux-arts, Ryelandt, échevin de l'état civil. Les autres administrateurs sont MM. C. Tulpinck, président ; V. De Meulemeesters, L. Frayes et le peintre Reckelbus, dont on connaît la façon d'interpréter le pittoresque local.

Le premier acte accompli par la société a été l'achat de la maison de bois de la rue Cour de Gand. Voilà donc un des plus vieux souvenirs du passé brugeois définitivement préservé.

Les nouveaux « amis de Bruges » sont décidés à rechercher et à saisir toutes les occasions d'exercer, par tous les moyens possibles, l'action bienfaisante qu'ils ont entreprise. C'est ainsi que, dans le voisinage immédiat de l'immeuble préservé, son initiative vient d'obtenir — non pas le sauvetage, cette fois, mais tout le contraire — la disparition d'une façade moderne qui est vraiment la honte du quartier : je parle de l'effroyable devanture en briques émaillées, qu'on vit un jour, avec stupéfaction, s'ériger sur la place Van Eyck, comme un défi à la beauté brugeoise que l'on essayait de ressusciter partout.

La place Van Eyck et ses abords notamment avaient réalisé un effort dans ce sens par la restauration de quelques modestes façades, suivie de celle du « Tonlieu », où est logée la bibliothèque communale.

On m'assure que le propriétaire actuel de la maison aux briques émaillées, cédant aux sollicitations des « amis de Bruges », se dispose à restituer à son immeuble l'ancien pignon qui le décorait. Les approbations et les louanges ne lui manqueront point. »

Et notre excellent confrère, qui fut toujours au premier rang pour défendre les beautés pittoresques de la Belgique et encourager ceux qui s'efforcent de les faire respecter, ajoute :

« C'est avec une certaine joie que je constate l'effort accompli par des Brugeois intelligents et artistes pour conserver à leur ville le charme qui lui sied et le cachet que tout le monde désire lui voir.

Cet effort est assurément moins grandiose que celui qui enfanta Bruges-port-de-mer et auquel nous applaudîmes avec une modération que les événements se sont chargés de justifier. Mais aujourd'hui nous applaudissons de toutes nos forces, et nous avons la certitude que les résultats obtenus ne pourront être qu'excel-

lents. Même au simple point de vue économique, l'entreprise en peut jamais être onéreuse, puisque les capitaux engagés sont destinés à l'achat d'immeubles dont l'exploitation constituera toujours une garantie suffisante.

Bruges se trouve un peu dans les mêmes conditions que Venise.

Ces deux cités, autrefois illustres, et qui gardent maintenant les prestigieux témoins et l'émouvant souvenir de leur illustration, intéressent le monde entier, dont elles sont, pour ainsi dire, un patrimoine. L'universelle clameur qui accueillit la chute du campanile de Saint-Marc accueillerait aussi l'effondrement de la tour des Halles. La nouvelle société des « Amis de Bruges » doit avoir la légitime ambition de recruter des adhérents dans tous les pays... »

HENRY VAN DE VELDE

M. Henry Van de Velde, directeur de l'Académie grand-ducale des Arts décoratifs de Weimar, vient d'être nommé chevalier de l'Ordre de Léopold. Cette nouvelle sera accueillie avec plaisir par ceux qui ont suivi la carrière féconde de l'artiste, l'un de ceux qui ont le plus contribué à assurer à l'étranger la renommée de l'école belge.

M. Van de Velde, on le sait, est l'un des principaux artisans de la renaissance des arts décoratifs. Après de brillants débuts aux Salons des XX et de la *Libre Esthétique*, où il exposa, concurremment avec des paysages et des portraits, d'intéressantes créations dans le domaine des applications de l'art aux objets usuels — broderie, orfèvrerie, parure, ameublement, reliure, etc. — il se fixa en Allemagne où son influence s'étendit sur toutes les branches de l'industrie artistique. Par ses travaux, ses écrits, par son enseignement et son exemple, il transforma le goût public, rallié peu à peu à une esthétique que les Allemands ont nommée la *Veld'sche styl* pour en préciser le caractère.

Architecte et décorateur, M. Van de Velde a construit de nombreux édifices publics et privés qui lui fournirent l'occasion d'appliquer, par l'harmonieux accord du bâtiment avec tous les détails de l'ornementation et de l'ameublement, les théories dont il se fit, par la plume et par la parole, l'ardent apôtre. Après avoir passé quelques années à Berlin où il collabora aux entreprises de la maison Hirschwald, il fut appelé il y a dix ans à Weimar par le Grand-Duc, qui le chargea de réorganiser et de diriger l'Académie des Arts décoratifs. Sous sa direction, l'établissement prit un rapide essor et les ateliers d'ébénisterie, de ferronnerie, de ciselure et autres que créa l'initiative de l'artiste sont remplis d'une incessante activité.

On lui rend, au surplus, pleine justice en Allemagne, où son action morale est aussi appréciée que les travaux qu'il exécuta dans diverses villes de l'Empire, et notamment à Hagen, en Westphalie, qui doit à M. Van de Velde la construction et l'installation de son musée des Beaux-Arts.

Nous avons cité dernièrement la mention élogieuse que lui consacra, de même qu'aux artistes belges qui furent les compagnons d'armes de M. Van de Velde, le commissaire général de la Section allemande à l'Exposition de Bruxelles dans la préface de son catalogue. M. Albert n'hésite pas à voir en lui l'initiateur de l'évolution, si considérable, de l'art germanique dans ses applications à l'industrie et au décor des habitations. C'est à lui qu'on doit la

rénovation qui a orienté vers l'appropriation rationnelle de celles-ci aux nécessités de la vie moderne la plupart des artistes et des artisans allemands. Si ces derniers franchissent parfois les limites du goût en exagérant dans leur application les principes instaurés par le promoteur de ce mouvement de libération, on n'en peut rendre responsable M. Van de Velde, qui, dans ses travaux, allie à un style pur la logique de ses conceptions architecturales et décoratives.

On en pourra juger l'an prochain à Paris, où M. Van de Velde se propose de réunir, dans une exposition d'ensemble, un grand nombre de ses œuvres. Souhaitons-lui d'être accueilli en France par le succès qui couronna en Allemagne ses efforts persévérants.

O. M.

Le VI^e Salon du Cercle « Doe Stil Voort ».

N'étaient l'admirable *Ivrogne* de Laermans, qu'on ne pourra jamais trop souvent rencontrer ni louer avec trop d'enthousiasme, et une belle étude de Jacob Smits, cette exposition ne présenterait pas l'intérêt qu'on pouvait espérer y trouver. Il y a là un groupe de jeunes et d'ardents; mais aucune audace, aucune recherche vraiment remarquables ne les recommandent. J'aperçois bien parmi eux quelques peintres de talent, truculents, savoureux, sachant manier la pâte, des peintres flamands, dans un sens un peu grossier et lourd. Ils restent attachés à la manière déjà désuète qui n'a en vue que la peinture de la matière, l'atmosphère les occupe peu et ils ne font preuve d'aucun effort d'interprétation personnelle. Même M. Martin Melsen, le mieux doué d'entre eux, qui possède un sens éveillé du pittoresque, n'échappe pas à cette lourdeur de touche qui mêle les bruns bitumeux aux noirs opaques. C'est un artiste plébéen, soit, mais il l'est, il faut bien l'avouer, avec un esprit un peu trop adéquat; en tous cas, ses débuts faisaient présager mieux que ce qu'il donne ici. En réformant son métier, il pourrait sans doute produire dans l'avenir une œuvre très remarquable.

Quant aux peintres hollandais, assez nombreux dans cette exposition, on ne pourrait leur reprocher de montrer trop peu d'audace. Ils sont tous hantés par le mouvement néo-impressionniste, et c'est fort bien. Mais il ne suffit pas d'oser. Vouloir à tout prix paraître original n'est pas une preuve de génie, et leurs bizarreries masquent mal une assez grande pauvreté d'imagination et un métier insuffisant. Notons cependant une *Nature morte* de M. Jan Sluyters, aux tons fins et chatoyants, et d'une forte qualité d'interprétation, et *Intérieur* du même peintre qui se montre ici très influencé par l'art de Van Gogh.

M. H. Broeckaert, qui est un des nôtres, mérite qu'on signale ses paysages où s'avère une sensibilité délicate et une très fine observation de la nature.

F. H.

L'ART A PARIS

Les Décorateurs munichois au prochain Salon d'Automne.

On en parle dans tous les ateliers et dans tous les cénacles artistiques, de cette venue — espérée à la fois et redoutée — des décorateurs munichois à Paris. Ce sera l'attraction sensationnelle

du prochain « Salon d'Automne ». Vous savez, en effet, que le comité directeur de ce Salon a invité les principaux exposants de la fameuse exposition d'art appliqué de Munich, en 1908, à réunir au Grand Palais, en octobre 1910, leurs ensembles décoratifs. Le comité d'honneur réunit, outre nos ministres et sous-secrétaire d'État, MM. Pichon, Doumergue, Dujardin-Beaumetz, quelques hautes personnalités allemandes, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, le ministre de Bavière à Paris, le préfet de Munich; enfin, deux admirables artistes, le sculpteur Adolf von Hildebrand et M. Gabriel von Seidl, cet architecte de génie qui a édifié l'église Sainte-Anne et le « Musée national » de Munich. Le commissaire général est notre distingué confrère Otto Grautoff, un des écrivains d'art les plus justement réputés de la jeune Allemagne, qui a signé une étude définitive sur les chefs-d'œuvre de la Pinacothèque et a écrit sur Rodin des pages de premier ordre.

Les exposants invités sont : MM. Niemeyer, Berndl, Bertsch, Riemerschmid, Veil, von Senz, Jæger et E. von Seidl, c'est-à-dire la fleur des décorateurs munichois, les représentants autorisés de la renaissance bavaroise.

Ceux de nos artistes et de nos écrivains qui sont allés à Munich en 1908 (et j'ai eu maintes fois l'occasion d'ouïr mes amis Frantz Jourdain, Charles Rivaud, Mathieu Galleray, exprimer leur admiration pour les résultats prodigieux produits dans la capitale de la Bavière par ces techniciens du fer et du bois) savent que l'on va nous montrer des ensembles étonnants. Le principe qui guide, en effet, les ornemanistes, meubliers et ferronniers d'outre-Rhin est la subordination de tous les détails à des plans d'une discipline absolue. Le « maître de l'œuvre » est là-bas souverain maître. Les fantaisies individuelles ne sont pas étouffées, mais doivent se soumettre à la logique nécessaire et supérieure du directeur artistique de l'entreprise. Quelle différence entre cette méthode et l'anarchie charmante, mais périlleuse, de nos ornemanistes français ! Puisse la leçon donnée par nos voisins profiter à nos créateurs de modèles ! Puisse-t-ils s'inspirer désormais de ces principes d'ordre, nécessaires à toute ordonnance architecturale, à toute construction, et qu'on pratique à Munich avec autant d'obéissance que s'il s'agissait d'une manœuvre militaire.

D'autre part, il est vraisemblable que nos invités auront à bénéficier de l'enseignement exquis de goût affiné, de culture traditionnelle que leur offriront nos artisans français. Les Eugène Gallard, les Follot, les Jallot, et nos meubliers nancéens, les Prouvé, les Majorelle, prouveront à leurs confrères munichois que la délicatesse artistique des petits-fils de Crescent et de Riesener n'a point dégénéré.

De cet échange fécond naîtra, sans doute, le « style moderne » si laborieusement cherché depuis vingt ans par tous ceux qui ont le souci de doter notre temps d'un style et d'un décor appropriés aux besoins de la civilisation et de la vie contemporaines. Ce style — n'en déplaise à ses détracteurs qui lui reprochent les outrances risibles de certains adeptes de MM. Van de Velde et Horta — l'orientation s'en dessine nettement de jour en jour, depuis que William Morris en a indiqué les préceptes et tracé les voies. Il est à souhaiter qu'aucun malentendu politique ne puisse dénaturer le sens de ce magnifique conflit économique et esthétique auquel nous allons assister au Salon d'Automne prochain.

LOUIS VAUXCELLES

LES MAITRES DE L'ART

Philibert de l'Orme, par HENRI CLOUZOT

La personnalité du plus illustre architecte de la Renaissance se détache avec vigueur et netteté de la remarquable étude que vient de lui consacrer M. Henri Clouzot, conservateur de la Bibliothèque Forney (1). Après avoir analysé dans un substantiel avant-propos l'époque de tâtonnements et d'imitations plus ou moins adroites des thèmes antiques qui précéda la Renaissance, l'auteur a suivi pas à pas la carrière de Philibert de l'Orme en s'aidant de nombreux documents inédits et des propres aveux du favori de Henri II dans ses traités d'architecture. Il a replacé dans son véritable cadre cette grande figure du XVI^e siècle, écrivain, homme de guerre, courtisan, artiste original et convaincu, en l'éclairant à l'aide de dates précises et de comparaisons avec les événements généraux de quatre règnes.

Grâce à cette consciencieuse et claire restitution, on surprend le secret de la réputation persistante du maître, l'influence de ses théories, la force de son exemple. Par lui se découvre entièrement « l'âme de cette architecture étonnante de la Renaissance, née à l'ombre de l'antiquité romaine, mais restée si française de goût et d'inspiration ».

Chronique judiciaire des Arts.

Le « Faust » d'Henry Bataille.

M. Henry Bataille est l'auteur d'un *Faust* qui, présenté à M^{me} Sarah Bernhardt, fut accepté avec empressement et mis aussitôt en répétitions. Mais au cours de celles-ci, des difficultés surgirent entre l'écrivain et la directrice. M^{me} Sarah Bernhardt exigeait des coupures, des changements, des remaniements, et jusqu'à une refonte complète de l'œuvre, qu'elle jugeait longue et ennuyeuse.

M. Bataille, fort de son traité, répondait naturellement que son adaptation ayant été acceptée, elle devait être jouée telle qu'il l'avait écrite, sous peine du dédit stipulé : or celui-ci avait été fixé à 20,000 francs.

Le tribunal de la Seine prononça la résiliation pure et simple du contrat, estimant que chacune des parties avait manqué à ses engagements et perdu, par suite, tout droit à une indemnité.

La Cour d'appel de Paris, en donnant gain de cause à M. Henry Bataille, a fait à ce différend une plus juste application des principes juridiques qui régissent les contrats. Le point de droit à résoudre peut se résumer en ces termes : Un directeur de théâtre qui a accepté et mis en répétitions une œuvre dramatique peut-il, sans encourir le dédit prévu, se dérober à l'obligation de la jouer ? La Cour a nettement répondu non et alloué à M. Henry Bataille les 20,000 francs formant le montant du dédit convenu.

L'arrêt s'appuie, entre autres, sur les motifs suivants :

« Considérant que les répétitions ont commencé et qu'elles se poursuivaient lorsque, le 13 février 1908, Sarah Bernhardt adressa à Henry Bataille la lettre suivante : « J'ai déjà dépensé plus de 50,000 francs ; j'ai engagé des artistes, des clowns, acheté un chien. J'ai perdu un mois et je me trouve aussi malheureuse qu'à la première répétition. J'ai quand même lutté, espéré. La pièce ne vient pas. Elle est assommante, elle est mortelle et je me prépare le plus joli four qui soit. Dans ces conditions, je vous prie de reprendre votre adaptation-traduction et d'en refaire une autre. Les décors sont faits, prêts, les costumes commencés. Tout cela attendra l'œuvre jouable. J'affirme que, pour le moment, c'est impossible. J'y renonce pour le moment, ou, pour mieux dire, je renonce à jouer l'œuvre telle qu'elle est. Mille regrets d'avoir à vous écrire ces choses. Je vous attendrai », et qu'il est à remarquer que ces derniers mots sont immédiatement et uniquement suivis de la signature « Sarah Bernhardt » ;

Qu'il y a là évidemment une rupture voulue et consciente des

conventions : qu'aussi bien Sarah Bernhardt a laissé s'écouler les délais fixés sans jamais reprendre les répétitions, ni rien faire en vue de la représentation du *Faust* d'Henry Bataille ; qu'à ce point de vue, sans doute, il n'est pas exact qu'une pièce, une fois reçue, demeure intangible ; qu'en effet, les circonstances peuvent rendre certains passages de nature à blesser le public et à soulever des incidents ; que, d'ailleurs, les répétitions, l'étude et la réflexion peuvent faire apparaître la nécessité de certains retranchements ou modifications ; que si, dans l'entreprise commune, il n'appartient qu'à l'auteur de les effectuer, il doit se soumettre à ceux qui lui sont justement réclamés, comme il a, dans ces termes, le droit de les imposer sans, bien entendu, que les tendances et le caractère de l'œuvre puissent être altérés ;

Qu'à cet égard Bataille n'a point fait de difficultés et qu'il résulte des exemplaires représentés par Sarah Bernhardt que les coupures pratiquées dans la pièce, depuis sa réception, atteignent, dans leur ensemble, le sixième du manuscrit primitif ; que Sarah Bernhardt a invité Bataille non à retoucher sa pièce, mais à « en refaire une autre » ; que pour plus de clarté elle ajoute : « Vous n'aurez qu'à reprendre un travail relativement facile, puisque Goethe vous ouvre ses pages » et le renvoie ainsi nettement à son point de départ ;

Qu'au fond les divers griefs, formulés après coup, ne sont que des prétextes ; qu'en réalité, selon sa propre lettre du 13 février 1908, elle redoute un échec comme directrice et comme actrice et que l'ouvrage et son rôle ont fini par lui déplaire ;

Que le chiffre du dédit a été formellement fixé à 20,000 francs et qu'il ne peut être question du dédit ordinaire arrêté par la Société des Auteurs à défaut de stipulation.... »

On sait qu'à la suite de cette décision divers incidents ont surgi au sujet de l'exécution de l'arrêt. Nous n'avons pas à les examiner ici, nous bornant à relater le procès au point de vue exclusivement juridique.

PETITE CHRONIQUE

La République brésilienne, dont l'élégant pavillon attire la foule à l'Exposition de Bruxelles, a tenu à faire connaître en Belgique ses compositeurs et ses virtuoses. Un premier concert symphonique, donné la semaine dernière dans la salle des fêtes par un orchestre de quatre-vingts musiciens, fut pour M. A. Nepomuceno, directeur du Conservatoire de Rio-de-Janeiro et compositeur de talent, qui dirigea l'orchestre, l'occasion d'un succès flatteur que partagea le violoniste Chiaffitelli.

D'autres concerts auront lieu jeudi et samedi prochains, ainsi que le samedi 27 août, à 2 h. 1/2, dans la même salle.

La réouverture du Théâtre de la Monnaie aura lieu le jeudi 1^{er} septembre. M. Sylvain Dupuis, rentré à Bruxelles depuis quelques jours, reprendra dès mardi prochain le travail des répétitions. Les vacances furent courtes cette année pour les artistes et pour les directeurs...

Les nouveautés annoncées pour la saison prochaine sont *Feuersnot* (le Feu de la Saint-Jean) de M. Richard Strauss, *Quo Vadis?* de M. Nougès, *la Glu* de M. Gabriel Dupont, *Oudelette* de M. Ch. Radoux. Souhaitons que la reprise de *Fervaal*, inscrite au programme de l'hiver dernier, ne soit pas ajournée davantage, et que la délicieuse partition d'*Eros vainqueur*, dont la fin de la saison interrompit trop brusquement la carrière, reprenne sa place au répertoire artistique du théâtre.

La ville de Charleroi va, dit la *Chronique*, posséder l'une des plus belles œuvres de Constantin Meunier, le *Marteleur*. Cette œuvre sera placée dans le hall d'entrée de l'université du travail, que l'on inaugurerait l'an prochain. L'Etat, la province, la ville et de nombreuses personnalités interviendront dans l'acquisition de cette œuvre remarquable.

Un groupe monumental du comte de Lalaing, *Combat de tigres et de serpents*, sera érigé prochainement à Louvain sur la place du Peuple. Ce groupe, exécuté en bronze aux frais de la Ville et de l'Etat, servira de motif décoratif à un phare électrique.

(1) Paris, Plon-Nourrit et Cie.

On a inauguré dimanche dernier à Dieppe, au foyer du théâtre, un buste en marbre de Coquelin aîné, œuvre du statuaire Mailard. Des discours du maire de Dieppe, de MM. Bloch et G. Coquelin, la lecture par M^{me} R. Sisos du sonnet de Rostand *A Coquelin* et d'un poème de Georges Lebas formèrent le programme de la cérémonie, que termina le banquet de rigueur.

La Ville de Genève se propose d'élever à la mémoire de Calvin un monument dont le coût atteindra 600,000 francs. Le sculpteur chargé de l'exécution n'est pas encore choisi.

Vacances de musiciens :

M. Vincent d'Indy, qui vient de terminer le premier acte d'une œuvre lyrique nouvelle, *la Légende de Saint Christophe*, se repose des examens qu'il a fait passer dernièrement aux quatre cents élèves de la *Schola Cantorum* en dirigeant en Suisse, à Aarau, Olten, Zurich, Genève, etc., une série de concerts symphoniques organisés par M. Barrau.

Aux environs de Douarnenez où il passe l'été, M. Albert Roussel travaille à une symphonie dont les thèmes lui ont été inspirés par un voyage aux Indes qu'il a accompli l'hiver dernier.

Sur les rives de l'Ourthe, M. Joseph Jongen, dont la deuxième Sonate pour piano et violon vient de paraître, a entrepris la composition d'un ballet « qui ne sera pas uniquement, nous écrit-il, un prétexte à danses, mais qui aura une portée littéraire plus élevée. »

Au fond de la Corrèze, dans sa solitude de Vielmur où le Pleyel ne chôme guère, M^{lle} Blanche Selva met la dernière main à une transcription pour piano des trois admirables Chorals pour orgue de César Franck, le testament spirituel du maître, que publiera prochainement l'éditeur Durand.

A Paris, M. Pierre de Bréville réunit les éléments d'un drame lyrique dont le sujet le hante depuis longtemps et que plusieurs voyages en Italie l'ont déterminé à mettre en œuvre. Le compositeur aura pour collaborateur un écrivain de valeur, épris comme lui de la mystique beauté qu'évoquera l'œuvre nouvelle.

M. Marcel Labey, dont la seconde symphonie rencontra l'hiver dernier un si sympathique accueil, achève la composition d'un quatuor à cordes qui s'annonce comme une œuvre réfléchie, bien sentie et expressive.

De Paris :

Nous avons annoncé que le Théâtre de l'Œuvre inaugurerait sa saison prochaine par une pièce inspirée à M. Robert d'Humières, au cours d'un voyage en Extrême-Orient, par une légende japonaise. Cette pièce intitulée *l'Amour de Késa*, et pour laquelle le compositeur Léon Moreau a écrit une partition de musique de scène, sera représentée le 18 octobre. Elle sera accompagnée du *Philanthrope*, œuvre inédite de MM. Jehan et Henry Bouvelet.

Des représentations du Deutsches Theater de Berlin et de la Compagnie Sicilienne de Giovanni Grasso seront données au cours de l'hiver sous les auspices de l'Œuvre, qui fera monter au Theatre Femina *la Vie de l'Homme* de Léon Andrejew traduite par Halpériné Kamensky et adaptée par Serge Basset.

De Londres :

Le répertoire français moderne sera représenté au nouvel Opera

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Beecham pendant la saison prochaine par *Henry VIII* de Saint-Saëns et *Ariane et Barbe-Bleue* de Paul Dukas.

Le quatrième Congrès de la Société internationale de Musique se tiendra à Londres fin mai 1911, ainsi qu'il avait été décidé au Congrès de 1909. Les musicologues anglais ont l'intention de donner à ce Congrès un éclat tout particulier, et de grandes fêtes musicales seront organisées à cette occasion.

La collection d'estampes anciennes H.-S. Theobald, dispersée à Londres au mois de mai, renfermait, parmi d'autres pièces rares, de précieuses eaux-fortes de Rembrandt et des gravures sur bois et sur cuivre de Dürer. Celles du premier ont atteint des prix particulièrement élevés. Qu'on en juge : *Le Vieux Haaring*, 55,000 francs; *la Grande Fiancée juive*, 43,750; *Rembrandt dessinant*, épreuve d'essai, 41,250; *la Pièce aux cent florins*, 40,000; *Saint Jérôme dans la manière de Dürer*, 27,500.

Les gravures de Dürer sont cotées mains haut. Elles n'en ont pas moins réalisé de belles enchères : *la Vierge au singe*, 16,800 francs; *la Naissance du Christ*, 14,200; *Saint Jérôme dans sa cellule*, 5,800; *le Chevalier, la Mort et le Diable*, 5,800; *les Armoiries à la tête de mort*, 3,600; *la Méchanceté*, 3,500; *la Vierge avec l'Enfant sur un banc de gazon*, 3,100; *la Promenade*, 3,000; *Adam et Eve*, premier état, 2,950; *la Vierge à la longue chevelure*, 2,810; *Saint-Georges à cheval*, 2,050; *la Dame à cheval et le lansquenet*, 2,010, etc.

Parmi les gravures sur bois, *la Vie de la Vierge*, suite de vingt planches en épreuve d'essai avant la lettre, a été adjudgée 6,600 francs.

Une exposition composée en majeure partie d'œuvres d'Henri Matisse, Picasso et Van Dongen aura lieu à New-York au début de la saison prochaine. On y verra également des toiles d'artistes américains dont les tendances se rapprochent des peintres que nous venons de citer : MM. Max Weber, Brinly, Giws, etc.

Sottisier :

Dans un article dithyrambique sur Richard Strauss nous décopions cette phrase, qui paraît avoir trahi l'intention de son panegyriste : « Richard Strauss est un des rares musiciens qui parlent pour ne rien dire. »

Alors, toutes les louanges qui précèdent?...

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui commander.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

St-Anna-ter-Muiden (près de Sluis, Hollande). — Mais. camp., compren. rez-ch. gr. salle mang., terr., 1 ch. couch., cuis., w.-c., hall, escal., terr pour laver et w.-c. pour sujets, 1^{er} ét. 3 ch. gren., 2 pet. refuges, à 3 h. de Brux. et vicin. jusqu'à St-Anna, à 25 min. de Knocke-s/mer, eau, jard. entouré de verger et 2 sup. fermes, conten. total 5 ares. A vendre toute meublée 12,000 fr. à louer 700 fr. S'adr. 11, rue de Namur, Brux.

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grottesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudiel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

RUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

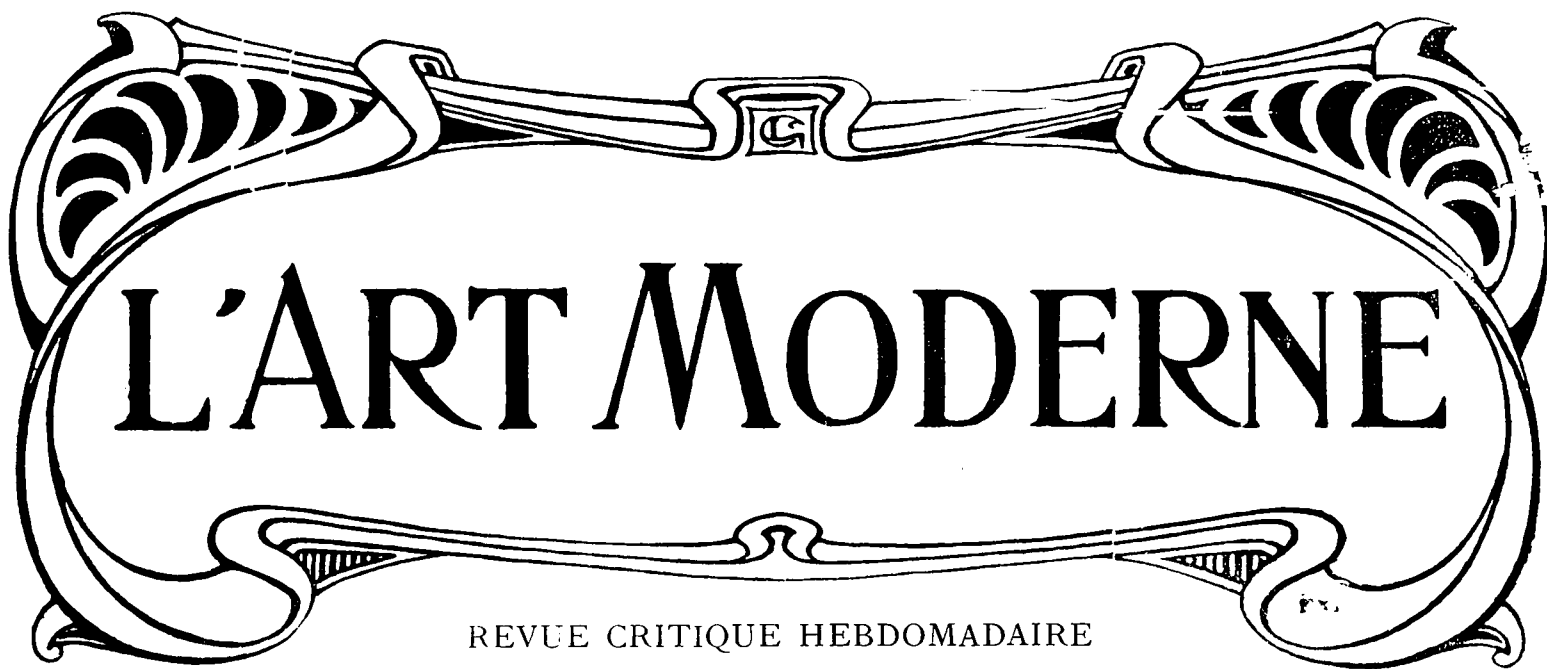
Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Doctrine esthétique du « Flâneur » (FIERENS-GEVAERT). — Propos politiques (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Cathédrales (AUGUSTE RODIN). — Chronique judiciaire des Arts : *Le droit d'auteur des architectes*. — Nécrologie : *Charles Lenepveu*. — Petite Chronique.

La Doctrine esthétique du « Flâneur ».

Les premières chroniques hebdomadaires d'André Hallays aux *Débats* furent une surprise en même temps qu'une joie. Il y a bien dix ou douze ans. On n'ignorait point que le « Flâneur » aujourd'hui célèbre était l'un des meilleurs lettrés de France. Mais comment et où ce journaliste dilettante, cet ironiste souple et redoutable allait-il trouver toutes les connaissances de l'historien, de l'artiste, de l'archéologue nécessaires à son nouvel emploi? L'entreprise parut périlleuse. Elle l'était. Il ne suffisait même point, pour en triompher, de conquérir quelques grades de spécialistes. Il a fallu qu'une foi active soutint André Hallays dans ses innombrables campagnes artistiques. Cette foi, il l'a trouvée dans son amour pour la France.

Je viens de lire son dernier volume. Il contient une vingtaine de « Flâneries » aux alentours de Paris, dans un rayon d'une vingtaine de lieues. (*En Flânant*.

— *Autour de Paris*. — Librairie académique Perrin et C^{ie}.) On y trouvera, dit l'auteur, « les impressions d'un touriste qui chérit la lumière, les paysages, les monuments et les reliques de la France ». Ces impressions sont dictées par la plus clairvoyante des tendresses. Ce qu'André Hallays recherche dans les vieux décors, ce qu'il découvre dans les paysages, c'est la perpétuelle leçon du génie français, génie d'ordre, de mesure, de clarté. Ses « Flâneries » rassemblées en volume doivent leur parfaite unité à cette poursuite instinctive. « Nous sommes habitués, dit-il, à nous promener dans l'histoire et dans la littérature comme dans un grand bric-à-brac, nous arrêtant à tous les bibelots qui amusent notre goût éclectique. » Mais son éclectisme est limité et même il n'est qu'apparent. Une mystérieuse harmonie le commande. Avec quelle joie André Hallays reconnaît, en flânant à la Ferté-Milon, que le sculpteur gothique du *Couronnement de la Vierge* et le poète de *Bérénice* sont « les fils d'une même race et les servants d'un même idéal »! Avec quelle tendresse il décrit les paysages mesurés qui lui rappellent Jehan Fouquet ou Jean-Baptiste Corot, et comme il se plaît à retrouver le charme de la nature française dans l'œuvre ou dans l'âme des écrivains et des héroïnes qu'il évoque! (On est frappé de l'extrême finesse avec laquelle il parle de la Française d'autrefois : M^{me} de Maintenon, la princesse de Monaco, M^{lle} de Clermont, M^{me} de Sévigné. Cent traits sont dessinés avec amour.) Avec quelle sûreté enfin son ironie s'exerce aux dépens des « mauvais auteurs », à quelque époque qu'ils appartiennent, n'épargnant pas plus le romantisme précurseur de

Théophile de Viau que la rhétorique pomponnée du pauvre piémontais Cérutti! Mais surtout où le « Flâneur » renonce entièrement aux douceurs du dilettantisme et aux complaisances de l'amateur éclectique. C'est quand il est en présence de l'un de ces malfaiteurs « qui s'acharnent à effacer de précieux vestiges ou à détruire de nobles débris », quand il a l'occasion d'étaler sur le gril « les nigauds du progrès, les ingénieurs sauvages, les brocanteurs rapaces et les pires de tous les barbares : les architectes restaurateurs ».

* * *

Il y a deux articles pour le moins à écrire sur les *Flâneries* d'André Hallays : l'un dirait l'élégance et l'érudition littéraires de l'auteur, l'autre résumerait les trouvailles de son tourisme. Mais au critique d'art incombe un troisième devoir : c'est d'extraire des feuillets de notre grand confrère parisien la doctrine esthétique très nette et très énergique qui les inspire. André Hallays, Dieu merci, n'a rien d'un doctrinaire. Sa foi est spontanée. Elle a tout de même des « articles » qui constituent une sorte de catéchisme esthétique auquel, pour ma part, je suis converti depuis longtemps. Au temps de mes débuts, — il y a vingt ans déjà! — les études archéologiques de Prosper Mérimée et de Vitet (en se promenant dans la cathédrale de Noyon, Hallays rappelle la lucide et ardente étude que Vitet consacra à l'admirable église) me procuraient l'intime joie que me donnent aujourd'hui certaines pages d'Hallays. C'est dire mon enthousiaste adhésion aux idées du « Flâneur ». Hélas! que ne sont-elles plus répandues en Belgique!

Il y a quelque dix ans, après une longue flânerie dans les monuments et les ruines de la Flandre et de Wallonie, j'ai osé présenter des critiques sur nos restaurations et nos restaurateurs. Quel concert d'imprécations je dus entendre! On me reprocha de dénigrer systématiquement mes compatriotes, de ne pas avoir vu ce dont je parlais, d'ambitionner les lauriers des plus vulgaires polémistes! Nos archéologues, — presque tous partisans des restaurations à outrance — me vouèrent à tous les mépris et je crois bien que je ne me suis jamais réhabilité à leurs yeux. Je le déplore. Que n'ai-je eu l'art de les gagner à mes idées! J'eusse été heureux de vivre en bonne intelligence avec eux. Ils aiment sans doute la passé autant que moi. Mais voilà! Ils tiennent à leur manière, et je tiens à la mienne, — qui est à peu de chose près celle d'André Hallays.

Voici donc ce qu'enseigne le « Flâneur ». Je m'en tiendrai aux idées que le dernier volume met en relief et, à l'occasion, je rapprocherai quelques exemples belges des exemples français.

* * *

1° En parcourant la cathédrale de Noyon, André Hallays dénonce à nouveau l'absurde prétention des restaurateurs modernes de rétablir, dans les édifices décorés par les siècles successifs, une « unité de style » qui n'a jamais existé. Le croisillon Nord de la dite cathédrale a été agrémenté de niches et de statues par des décorateurs du XVIII^e siècle; ceux-ci ont altéré le caractère de l'édifice ancien, mais ils lui ont laissé de l'accent et de la vie. Le croisillon opposé a été rétabli dans son état primitif « avec la science la plus sûre. C'est clair, c'est propre, c'est achevé. Mais où est l'accent? Où est la vie? Les vandales les plus vandales ne sont pas toujours ceux que l'on pense. » — Les partisans de l'*unité idéale* deviennent moins nombreux chez nous. Mais qui oserait prétendre que leur race a disparu? Souhaitons, sans trop l'espérer, que les statues, chaires, grilles, boiseries, etc. du XVII^e et du XVIII^e siècles conservées dans nos églises gothiques soient désormais à l'abri de toute tentative d'unification.

2° On sait la maladresse avec laquelle la plupart des édifices gothiques ont été dégagés. Ne nous hâtons pas d'abattre les petites constructions qui s'abritent aux flancs des grandes églises. En parlant de la cathédrale de Senlis, André Hallays montre que les monuments gothiques « s'accommodent toujours à merveille de l'intimité de la nature comme de la familiarité de la vie ». Vérité éclatante qui attend encore de faire son chemin. Il semble qu'elle n'a guère pénétré l'esprit des Louvanistes. On sait que l'église Saint-Pierre de Louvain était agrémentée, du côté de l'Hôtel de Ville, de maisons diverses. A droite du porche s'élevaient de charmants logis du XVIII^e siècle qui faisaient valoir l'élancement de l'église; à gauche se tassaient de banales constructions modernes. Dans sa récente conférence du Solbosch sur *l'Esthétique des villes*, M. Stubbe, aux applaudissements de toute l'assistance, a conseillé le maintien des petits logis; or, à l'issue de la séance, on nous apprenait que les petites maisons venaient d'être abattues et que les autres étaient épargnées.

3° Débarrassons nos églises des ornements et oripeaux « bons pour des Canaques ». André Hallays nous y invite à nouveau à propos d'un certain calvaire panoramique installé par les gens de Nogent-les-Vierges dans leur belle église. Il est inutile que j'insiste sur ce point. Personne n'a oublié le discours où le cardinal Mercier dénonçait l'abominable et souvent très coûteuse pacotille qui déshonore nos plus vénérables monuments religieux.

4° L'art religieux — architecture, sculpture, décoration — se meurt du pastiche. Dans le déambulatoire de l'église de Morienvall (vallée de l'Oise) on resculpte complètement certains chapiteaux. « C'est vraiment un spectacle singulier de voir au XX^e siècle tant de statues occupées, les uns à faire du roman, les autres du

gothique, et d'autres encore du classique. C'est aussi une divertissante pensée que celle des méprises où tomberont les archéologues de l'avenir, égarés au milieu de tous ces pastiches ». — Qu'on aille voir dans le « cloître » des nouveaux locaux du Musée du Cinquante-naire les petits bas-reliefs moyenâgeux tout à fait ridicules qu'on y a sculptés ! Et que sera le nouvel autel pseudo-gothique qui va remplacer à Notre-Dame-de-Hal l'œuvre merveilleuse de Jan Mone, joyau de notre première renaissance ? Je ne le devine que trop. Dans l'église de Noyon existe un autel « à la romaine » du milieu du XVIII^e siècle, pure merveille d'élégance. A propos de ce chef-d'œuvre de l'architecte Godot, Hallays écrit ces mots auxquels la déchéance du chef-d'œuvre de Mone confère une cruelle actualité : « Si quelqu'un s'avisait de vouloir enlever l'autel « à la romaine » de la cathédrale de Noyon, ce serait pour lui substituer un autel néo-gothique, lequel serait abominable, encombrant et déplacé : là-dessus, point d'incertitude. »

5° Ne restaurons pas les sculptures mutilées par les iconoclastes. Des sauvages ont jadis brisé les têtes des statues qui ornent le portail de Senlis. Au XIX^e siècle d'autres sauvages ont remplacé ces têtes par des chefs-d'œuvre de mauvais goût et de niaiserie. N'a-t-on pas fait quelque chose de semblable à la charmante statue du XIV^e siècle que possède l'église d'Anderlecht ? (A la rigueur j'admettrais certaines restaurations si elles étaient confiées à nos premiers statuaires : Rousseau, G. Minne, Lagaë, Vinçotte. J'ai souvent dit que les restaurations indispensables doivent se faire par les maîtres de l'art et non par de misérables pasticheurs.)

6° Nous sommes trop indifférents au sort de nos monuments et des trésors qu'ils renferment. Qui s'indigne des restaurations glaciales d'églises (citons parmi les plus récentes Sainte-Walburge de Furnes, en Belgique), de la froide banalité des monuments néo-romans et néo-gothiques (on ne les compte plus dans notre pays), de la dispersion dans les musées ou ailleurs des tableaux et des objets qui animaient nos édifices historiques ? Des amateurs « dépensent des fortunes pour acheter des bibelots puérils, des tableaux restaurés et des tapisseries en loques », — « les conservateurs de nos musées trouvent l'argent nécessaire pour acheter des curiosités archéologiques et des bibelots exotiques », on dépensera cent mille francs pour acheter quelque *primitif* d'une authenticité plus ou moins certaine. — mais qui s'intéresse à la conservation, à la vie artistique d'un monument, d'une ville ? En France on rase des églises ; il se trouve du moins des Hallays et des Barrès pour protester. Qui chez nous parlera du nettoyage barbare des Halles d'Ypres, de la restauration mécanique et sans âme de l'Hôtel de Ville de Louvain et de ces mille pas-

tiches qui couvrent les beautés de nos édifices d'un masque morne et arrêtent, lentement mais sûrement, l'essor de l'art créateur ? Comment cette indifférence, cette esthétique à rebours, ces vandalismes sont-ils possibles « dans une époque où tout le monde, jusqu'au dernier des politiciens, parle d'art et de beauté ? »

7° Quand par hasard on consent à placer une œuvre moderne dans un édifice ancien, on la choisit très mal et on la case en dépit du bon sens — tel le monument commémoratif de la cathédrale de Meaux, formidable amas de sculpture, conçu et exécuté pour un emplacement indéterminé. Mais en Belgique, je ne crois pas que nous puissions citer le moindre exemple d'une œuvre moderne placée ces temps derniers dans un édifice ancien. Le pastiche règne sans rivalité possible.

Dans un pays qui a donné le signal d'une rénovation architecturale et décorative, l'art créateur est frappé d'indignité. Il faut avoir une rude foi dans l'avenir pour se consoler d'une telle déchéance et vivre beaucoup avec les maîtres de notre art pour garder cette conviction que la beauté ne se crée qu'avec de la vie.

*
* *

Je dédie à André Hallays ces « Dix commandements du critique d'art ». Ils me serviront de conclusion à la lecture de son livre. Peut-être ne les trouvera-t-on pas inopportuns en ces temps de Salons d'Art ancien et moderne :

L'art du passé honoreras
Pour mieux comprendre le présent,

Tous les musées visiteras
En t'exaltant pieusement.

L'histoire de l'art connaîtras
Mais citeras discrètement.

Les faux-maîtres pourfendras
Sans cesse et volontairement.

Bons débutants tu louerás
Mais non hyperboliquement.

Sites, arbres, protégeras
Autant que les vieux monuments.

Les restaurateurs maudiras
Et brocanteurs pareillement.

Le faux-gothique combattras
Et tout pastiche mêmement.

De l'architecte exigeras
Œuvre moderne carrément.

Et Fromentin tu reliras
A tout le moins une fois l'an.

FIERENS-GEVAERT

PROPOS POLITIQUES

Avec une préface de M. Boissy d'Anglas, qui l'approuve, M. Robinet de Cléry publie une brochure intitulée : *Les Prétentions dynastiques de la branche d'Orléans* (1) où il s'efforce de démontrer que cette branche est indigne de régner sur la France, au cas d'une restauration monarchique.

Il s'appuie sur les arguments suivants : l'indignité de Philippe-Égalité, le passé douteux de Louis-Philippe, les exactions de son règne, et il répond à chaque attaque des journaux orléanistes sur quelque crime actuel du régime républicain par le rappel d'un crime semblable commis par le gouvernement de Louis-Philippe, et il conclut qu'une restauration monarchique orléaniste ne saurait ramener un état de choses différent de celui d'aujourd'hui.

Ce qui est absolument évident. Mais pour des raisons plus profondes malheureusement que celles que l'auteur suppose, donc plus irrémédiables.

En effet, on ne saurait inférer d'une façon absolue que le représentant actuel des d'Orléans serait un mauvais roi, s'il régnait, du fait que ses ancêtres ont été de mauvais princes. Renan, dans un admirable drame philosophique, nous a montré avec quelle rapidité Caliban sait s'accommoder du pouvoir, sait même y acquérir quelque distinction. Il est très probable que Philippe VII (c'est bien ainsi, je crois, qu'il s'appellerait?) serait un roi très présentable, beaucoup plus présentable que Louis-Philippe et décidé, — surtout dans les commencements de son règne, — à réparer le plus possible des erreurs du dernier régime. C'est toujours ainsi que cela se passe lorsqu'une dynastie en remplace une autre. Et les fidèles de la déchu accusent invariablement la nouvelle d'inadaptation.

Mettons que Philippe VII règne et qu'il soit un excellent roi. Il ne sera jamais autre chose qu'un excellent roi républicain, un président de république héréditaire, avec une liste civile moins dérisoire et quelque peu plus de prestige à l'étranger, à cause des alliances diplomatiques. Mais le fond ne changera pas. Déjà Louis-Philippe s'était laissé dire par Victor Hugo qu'un roi comme lui c'était « la meilleure des républiques ». L'idée républicaine a fait beaucoup de progrès depuis 1830. Les mœurs parlementaires surtout se sont acclimatées chez nous aussi profondément qu'en Angleterre. Plus que jamais un roi serait le chef, le consécuteur officiel de cet état de choses, à base démocratique et socialiste. Plus que jamais son règne serait en contradiction avec les désirs et les rêves des royalistes dignes de ce nom, et qui se font d'un roi une idée vraiment royale.

Si quelqu'un croit qu'il y aurait en France quelque chose de changé le jour où la République serait par terre, qu'il se rassure et qu'il aille aussitôt chercher Philippe VII. Le lendemain du coup d'État, le Parlementarisme fonctionnera aussi paisiblement, avec ses tares monstrueuses et son extraordinaire imbécillité, et les rouages politiques et administratifs seront les mêmes. Le personnel seul sera modifié.

Du reste, les orléanistes n'essaient même pas de nous tromper sur la qualité de leurs prétentions. Ils s'adressent à un peuple de mentalité républicaine et lui proposent une autre république que celle qu'il possède déjà, tout simplement. Et il y a, dans l'indif-

férence avec laquelle l'opinion accueille ces démarches, quelque chose comme l'embryon de ce raisonnement : Puisque ce sera la même chose, pourquoi changer ? Ça ne servirait à rien.

Il faut avoir le courage de penser jusqu'au bout de sa pensée. Il y a, en France, quelque chose de plus profond que tout cela et qui empêche, radicalement, une restauration monarchique véritable. C'est la disparition de ce sentiment délicat, raffiné, bizarre, que l'on appelait l'honneur. La monarchie française a toujours été — de par la constitution même de la politique, par une sorte de nécessité vitale pour tout gouvernement — violente ou corrompue. Mais ses membres et ses serviteurs, et même ses peuples, se faisaient de l'honneur une idée malgré tout très haute, et cela sauvait tout, et cela paraît la France d'un prestige incomparable, qui persiste encore.

Avec la personne de Louis XVI a aussi été décapité le sentiment de l'honneur. Nous en gardons le souvenir, nous le regrettons, mais il n'est plus là. La question d'argent, les luttes d'argent ont aussitôt pris la place prépondérante dans les préoccupations publiques. Et la France a eu, depuis, les gouvernements qu'elle méritait : la Révolution pour répondre à ses désirs de destruction et d'exaltation, l'Empire pour satisfaire ses besoins de conquête, la Restauration pour essayer de se reposer des épuisants régimes précédents, la monarchie de juillet pour donner une consécration officielle au désir de lucre qui s'était emparé de la foule. Et depuis, ce désir n'a fait qu'augmenter. Un bref répit à la seconde République, une poussée d'utopie et de fraternité, puis aussitôt, avec le second Empire, une recrudescence de la fièvre de jouissance et d'argent, que seuls quelques illusionnés ont crue finie au commencement du régime actuel mais qui est arrivée aujourd'hui à son paroxysme.

En comparaison d'un mouvement si profond, qu'est-ce qu'un changement de gouvernement ? Avec la monarchie des lys a disparu le sentiment de l'honneur. Ce sentiment faisait pour ainsi dire corps avec elle, et un sujet fidèle confondait dans son cœur son loyalisme et cet honneur. On ne peut guère savoir ce qu'il résultera de la fermentation actuelle des pensées et des appétits, quel idéal nouveau orientera la force des peuples.

A coup sûr et quel que soit l'avenir, il sera bien indifférent que les démocraties de demain aient ou non à leur tête un prince ou un bourgeois, ou un homme du peuple, puisque ce chef n'existera qu'à condition de rester leur émanation, de servir leurs intérêts, de prévoir leur évolution. Ce sera peut-être un penseur, peut-être un philosophe. On ne sait pas. Et, de ce point de vue, les prétentions dynastiques de la branche d'Orléans sont bien inconsistantes.

Si l'on se place résolument au point de vue opposé : celui du passé, les perspectives sont tout autres. Il apparaît alors qu'en face de l'œuvre patiente et énorme de la monarchie de 1889, l'œuvre particulière de la monarchie de juillet non seulement est minuscule (ce qui ne prouverait rien puisque le temps lui a manqué), mais encore qu'elle est nettement en contradiction avec la tradition légitimiste. Elle est opportuniste et républicaine. Elle est révolutionnaire. Et elle le serait encore si les successeurs de Louis-Philippe revenaient au pouvoir. Et si la question Louis XVII était résolue et que le descendant légitime des Bourbons de France revint sur le trône, s'il acceptait les conditions actuelles dont s'accommodent les d'Orléans, son œuvre à lui serait également révolutionnaire et abandonnerait la tradition de la monarchie française.

(1) ROBINET DE CLÉRY : *Les Prétentions dynastiques de la branche d'Orléans*, préface de M. BOISSY D'ANGLAS, sénateur. Paris, l'Édition.

Voilà ce qu'il faut bien s'avouer lorsqu'on rêve d'une reconstitution monarchique. Elle ne serait que nominale, quel que soit l'homme choisi. Il faudrait remonter cent ans de mœurs et d'habitudes d'esprit et recréer à la France son âme d'autrefois. Certains légitimistes ont gardé cette âme et cela les honore, car c'était une âme bien noble et bien belle. Mais le courant des idées et du temps ne se remonte pas.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES CATHÉDRALES (1)

Elles imposent la paix par l'harmonie.

L'harmonie, dans les corps vivants, résulte du contre-balance-ment des masses qui se déplacent. Il en est presque exactement de même dans les cathédrales. Leurs concordances et leurs équilibres sont absolument soumis aux lois de la nature, procèdent de l'ordre général.

Tout le monde sait que le corps humain, dans le mouvement, porte à faux. L'équilibre se rétablit par des compensations. La jambe qui porte, rentrant sous le corps, sert de pivot au poids entier et fait seule, en cet instant, l'unique et total effort. La jambe qui ne porte pas sert seulement à modeler, à moduler les degrés de la station et la modifie, soit insensiblement, soit rapidement, jusqu'à se substituer à la jambe qui porte et à la libérer. C'est ce que le peuple appelle « se défatiguer » en portant d'une jambe sur l'autre le poids du corps : ainsi une cariatide qui changerait d'épaule son fardeau.

Ces indications un peu spéciales ne sont pas sans intérêt à propos des cathédrales, car ce sont ces porte-à-faux compensés, instinctivement employés par la vie, qui ont inspiré les oppositions et les équilibres gothiques.

Les plans obtenus par ces grandes oppositions n'ont pas seulement un intérêt d'équilibre et de solidité. Ils déterminent aussi ces ombres profondes et ces belles lumières qui font à la cathédrale un si magnifique vêtement. Car tout se tient, le moindre élément de vérité appelle la vérité tout entière, et le beau n'est pas distinct de l'utile, quoi qu'en pensent les ignorants.

Ces grandes ombres et ces grandes lumières sont portées par les seules lignes essentielles, les seules qui comptent de très loin, les seules qui soient toujours sans maigreur et sans pauvreté, parce que la demi-teinte y domine. Et malgré leur puissance, ou, pour mieux dire, à cause d'elle, ces lignes, ces plans sont souples et légers ; car c'est la force qui produit la grâce, et il y a perversion du goût ou perversité de l'esprit à chercher la grâce dans la débilité.

Or, ce jeu du jour et de la nuit, cet emploi harmonieux de la lumière et de l'ombre, c'est le but et le moyen, c'est proprement la raison d'être de l'architecture. Et n'est-ce pas la fin suprême de la sculpture aussi ? Elle peut trouver un motif plus immédiat et plus circonstancié dans les végétations, dans les animaux, dans la figure humaine ; mais en dernière analyse c'est bien toujours de la lumière et de l'ombre que le sculpteur pétrit et modèle, comme l'architecte : dans l'acception du grand art, on ne devrait parler de la statuaire que sous le nom d'architecture.

(1) On lira, pensons-nous, avec grand intérêt en Belgique, où nous possédons d'admirables cathédrales gothiques, cette belle page que publia dernièrement un journal parisien.

C'est en se réduisant à l'indispensable, dans l'expression de ses pensées et de ses sentiments, que l'homme s'élève. Un chef-d'œuvre est nécessairement une chose très simple, car elle ne comporte que l'essentiel. C'est pourquoi tous les chefs-d'œuvre seraient tout naturellement accessibles à la foule si elle n'était pas pervertie. Mais même à l'heure où les foules sont devenues incapables de comprendre, c'est pourtant avec le sentiment populaire, avec une « âme de foule » que l'artiste a conçu et créé le chef-d'œuvre. Il a senti avec la foule, ne fût-elle qu'idéalement présente, ce qu'il a compris avec les maîtres ; il redevient foule aussi pour reprendre par le cœur, par l'amour, ce qu'il avait saisi et pénétré par l'esprit.

Eh bien, cette architecture gothique qui suppose la foule, qui est destinée à la foule, offre à l'ombre et à la lumière, à leurs infinies variations logiques, les plus riches éléments d'équilibre et de combinaison.

Lorsque l'un des deux plans opposés est dans la lumière, l'autre est dans l'ombre. Les deux plans, vastes par eux-mêmes, s'agrandissent par leur opposition. L'antique s'exprime par des plans plus courts que les plans gothiques. Ceux-ci équivalent à d'épaisseurs profondes.

Comme tout cela est simple ! L'essentiel seulement. La nature accepte avec joie cette occasion modeste et grande de déployer ses féeries : ombres douces, profondes demi-teintes, doux glissements, amoureuses caresses de la lumière.

Et jamais de noir. Les œuvres destinées au plein air doivent éviter le noir : il produit inévitablement la sécheresse. Le beau gothique a toujours bien soin de refuser au noir le moindre prétexte d'intrusion : de là le biais des voussures, l'évasement des porches, la saillie des contreforts sur la face, et en général tous ces plans obliques, par lesquels l'artiste provoque la demi-teinte. On retrouve ces biais dans les bas-reliefs et jusque dans les figures sculptées aux voussures des portes. C'est partout la même douceur intelligente et sensible, accompagnée de la même énergie...

Je voudrais faire aimer cet art merveilleux, concourir à préserver ce qu'il en reste encore d'intact, réserver pour nos enfants la grande leçon de ce passé que le temps présent méconnaît. Et dans ce désir j'essaie d'éveiller les esprits et les cœurs à la compréhension et à l'amour.

Mais je ne puis tout dire. Allez voir. Et surtout regardez avec simplicité.

AUGUSTE RODIN

Chronique judiciaire des Arts.

Le droit d'auteur des architectes.

Les architectes ont-ils comme les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les hommes de lettres, le droit de s'opposer à ce que leurs créations soient reproduites sans leur consentement ? La loi du 22 mars 1886 leur assure-t-elle les mêmes garanties qu'à ces derniers ?

La question ne paraît pas douteuse, et pourtant elle a été discutée. Nous avons fait connaître, au cours de l'année dernière, l'opinion de M. Maukels, qui a très clairement résumé les divers aspects de ce problème juridique (1). Un jugement du tribunal

(1) Voir l'Art moderne, 1909, p. 244.

ville de Bruxelles en date du 3 novembre dernier a consacré la thèse défendue par M. Maukels, en admettant les architectes parmi les artistes auxquels s'appliquent les droits prohibitifs établis par la loi de 1886.

M. Acker, l'auteur des palais de l'Exposition qui viennent d'être si tragiquement détruits, ayant constaté qu'un de ses concurrents avait édifié avenue Albert deux maisons dont les façades n'étaient que la reproduction d'une façade qu'il avait composée pour une construction érigée par lui avenue Louise 381, assigna ce concurrent en dommages-intérêts, demandant en outre au tribunal que l'auteur de cette reproduction illicite fût condamné à faire disparaître de la façade la signature qu'il y avait fait inscrire.

Le tribunal donna raison à M. Acker en décidant que la loi de 1886 s'applique aux architectes, dont elle protège les œuvres « lorsque celles-ci, bien que constituées d'éléments connus et dans le domaine public, présentent un caractère individuel dénotant les études et les connaissances spéciales et personnelles de l'auteur, révélant l'originalité de sa pensée, de sa volonté créatrice et donnant une impression spéciale dont la banalité est exclue. » (La phrase est longue, mais la magistrature ignore, en général, l'art synthétique de la « nouvelle en trois lignes ».....)

Ceci étant réglé en droit, le fait est apparu aux juges carrément illicite. Sans même recourir à l'avis d'un expert, ils décidèrent que la façade dessinée par le défendeur est, depuis le niveau du trottoir jusqu'au second étage, la copie servile de celle dont M. Acker est l'auteur ; que les légères différences qu'on peut y remarquer dans les détails décèlent dans le chef du défendeur l'intention de déguiser sa contrefaçon...

En conséquence, ce dernier est condamné à payer à M. Acker, pour réparer le préjudice qu'il lui a occasionné, la somme de 2,000 francs, avec les intérêts judiciaires. M. Acker est autorisé à publier le jugement dans trois journaux à son choix, aux frais du défendeur. Quant à l'inscription du nom du défendeur sur la façade contrefaite, tous droits sont réservés, le propriétaire de la maison n'étant pas au procès et toute injonction faite à l'architecte à ce sujet ne pouvant être efficacement sanctionnée.

Faut-il ajouter que cette jurisprudence, qui offre un sérieux intérêt juridique, sera approuvée par tous les artistes?

NÉCROLOGIE

Charles Lenepveu.

Charles Lenepveu, professeur de composition au Conservatoire de Paris, membre de l'Institut, est mort mardi dernier, dans sa soixante-dixième année.

Né à Rouen en 1840, il se destinait au Barreau et poursuivait ses études de droit lorsque la musique l'attira irrésistiblement. Un prix que lui décerna sa ville natale dans un concours de cantates décida de sa vocation musicale : il entra au Conservatoire de Paris dans la classe d'Ambroise Thomas, — sans se douter qu'il remplacerait un jour celui-ci à l'Institut.

Grand Prix de Rome en 1865 (sa cantate était *Renaud et Armide*), Lenepveu fit représenter en 1874 à l'Opéra-Comique *le Florentin* (trois actes), en 1882 à Covent-Garden *Velléda* (quatre actes), mais ces œuvres ne remportèrent qu'un succès modéré, la musique de Lenepveu manquant de personnalité et d'accent. Dans le bagage qu'il laisse figure encore une *Jeanne d'Arc*, des com-

positions religieuses (*Vision, Idylle, la Jeune Captive*, etc.), des scènes lyriques, de nombreuses mélodies, des pièces pour piano, etc.

Le professeur finit par absorber le compositeur, et c'est dans l'enseignement que se distingua surtout le musicien. Aux concours de Rome, ses élèves obtenaient presque toujours les plus hautes distinctions.

Lenepveu était officier de la Légion d'honneur.

PETITE CHRONIQUE

Comment n'être pas atterré devant la foudroyante catastrophe qui anéantit en grande partie l'Exposition de Bruxelles arrivée à l'apogée de sa gloire? La destruction d'une œuvre à laquelle collaborèrent tant d'artistes, qui concentra pendant trois ans tant d'activités, d'initiatives et de dévouements, qui accrut dans une large mesure la renommée de notre pays à l'étranger, ne saurait laisser indifférent un seul cœur belge.

L'Art moderne s'associe à l'affliction générale et croit pouvoir exprimer au nom de tous les artistes à M. Acker les profonds regrets qu'ils éprouvent de la disparition des édifices qu'il avait illustrés de son talent.

Félicitons-nous de ce que le Salon des Beaux-Arts, et surtout l'admirable galerie de l'Art belge au XVII^e siècle aient été distraits de l'Exposition universelle pour occuper le Palais du Cinquantenaire. La terrible leçon qui nous est infligée nous éclaire sur la nécessité de cette division, que nous combattîmes au début pour des motifs que la catastrophe rend tous illusoire.

La musique à l'Exposition :

Dimanche prochain, à 2 h. 1/2, dans la Salle des Fêtes, festival Peter Benoit donné par les chœurs et l'orchestre du *Benoits-Fonds* d'Anvers (1050 exécutants), sous la direction de M. Ed. Keurvels. Au programme : *Lauda Sion*, choral pour chœur mixte, voix d'enfants, orgue et orchestre; *la Pacification de Gand* (Ouverture et fête populaire); *Rubens-Cantate*, cantate en trois parties pour grand chœur mixte, voix d'enfants et orchestre.

La Commission directrice des Musées a admis dans la section de sculpture du Musée de Bruxelles le délicieux *Portrait de femme* en marbre de M. Paul Du Bois, acquis par l'Etat au dernier Salon de la *Libre Esthétique* et qui figure actuellement, avec un autre marbre du même artiste, dans la section belge de l'Exposition internationale des Beaux-Arts. Ce n'était, au surplus, qu'une formalité à remplir car l'acceptation ne pouvait faire un doute pour une œuvre dont tous les visiteurs admirent l'élégance et la grâce expressive.

L'Exposition d'affiches en couleurs qui sera ouverte à Liège, au Palais des Beaux-Arts, du 4 septembre au 9 octobre, groupera près de six cents pièces de choix, signées par tous les maîtres du genre, belges, français, allemands, anglais, italiens, voire japonais, et qui seront prêtées par de nombreux collectionneurs. En outre, un grand nombre d'œuvres originales ayant servi ou destinées à la reproduction. S'adresser pour tous renseignements au secrétariat, Palais des Beaux-Arts, Liège.

A Luxembourg s'est ouverte, dimanche dernier, dans la Salle des fêtes du *Volkshaus*, boulevard royal, le Salon annuel du Cercle artistique de Luxembourg sous le haut patronage de S. A. R. la Grande-Duchesse mère.

Rivoli, la charmante petite ville italienne, voisine de Turin, fera l'année prochaine une exposition humoristique internationale. Tous les caricaturistes y recevront un accueil particulièrement sympathique.

Cette exhibition originale, à laquelle ses organisateurs ont donné le titre de *Frigidarium*, sera installée dans le château édifié par le roi Victor-Amédée II sur une colline qui domine les Alpes

et la plaine radieuse du Pô, en face de l'ancienne capitale de l'Italie; elle formera un piquant contraste avec la grandiose exposition industrielle que Turin prépare pour célébrer en 1911 le cinquantième de la proclamation du royaume.

C'est décidément le lundi 29 août, vers la fin de la journée, qu'aura lieu à l'Abbaye de Saint-Wandrille la représentation — unique — de *Pelléas et Mélisande* organisée par M^{me} Georgette Leblanc et que nous avons annoncée. On répète avec une fiévreuse activité l'œuvre de Maeterlinck, qui recevra dans le décor de pierres et de feuillages de l'antique monastère une réalisation intensément évocative. « Ce drame intime donnera tout autre chose que *Macbeth*, nous écrit M^{me} Leblanc-Maeterlinck, mais ne donnera pas moins. »

M^{me} Sarah Bernhardt se propose d'assister au spectacle et peut-être de s'entendre avec l'auteur de *Pelléas et Mélisande* au sujet d'un cycle dramatique qui embrasserait, au cours de l'hiver prochain, les principales œuvres de Maeterlinck.

La Commission royale des Monuments se réunira le 17 octobre prochain en assemblée générale au Palais des Académies sous la présidence de M. Ch. Lagasse-de Loch, son président. Outre les rapports du secrétariat, des Comités provinciaux, etc., l'ordre du jour porte l'examen de quelques questions intéressantes : rechercher les moyens de donner toujours un caractère artistique à n'importe quel objet du mobilier ecclésiastique, reprendre et généraliser dans la construction des édifices l'emploi du grès lédien (pierre de Baelegem).

La Commission se proposait de célébrer cette année son 75^e anniversaire. Elle fut fondée, en effet, par Léopold I^{er} le 7 janvier 1835. En raison de la maladie du secrétaire, M. Massaux, cette cérémonie est ajournée à l'assemblée générale de 1911.

Le monument Verlaine dû au ciseau de Niderhäuser Rodo sera inauguré en janvier prochain. Quoique le sculpteur ait renoncé à toute rémunération, le comité ne dispose que de 4,000 francs. Le complément sera fourni par une subvention du Conseil municipal, que M. Adrien Nithouard s'est chargé de demander, par l'édition d'un album de luxe et enfin par une souscription à laquelle sont attribuées des primes consistant en œuvres originales d'artistes tels que Charpentier, Chéret, Dethomas, Girieud, Lepère, Paillard, Rafaelli, Rodin, Rouveyre, etc.

Les souscriptions sont reçues à Paris au *Mercur de France*, 26 rue de Condé, et à *Vers et Prose*, 15 rue Racine.

Un buste de Charles-Louis-Philippe, œuvre du statuaire Bourdelle, sera inauguré l'an prochain au cimetière de Cérilly. Les listes de souscription seront mises en circulation au mois d'octobre.

A VENDRE

St-ANNA, près SLUIS (HOLLANDE).

Maison d'artiste avec atelier, jardin, etc. Renseignements : M. DREYDORFF, Knocke-sur-Mer, à qui l'on peut s'adresser pour visiter la maison jusqu'à fin septembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
 ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La Bibliothèque de l'*Occident* annonce la publication prochaine, en un volume grand in-4^o raisin tiré à 200 exemplaires sur papier vergé d'Arches, caractères de Grasset, titre en or sur papier feutre de Corée fabriqué avec des fibres du brousetia, tel qu'il servait autrefois aux suppliques adressées à l'Empereur, des Cinq Grandes Odes suivies d'un Processionnal pour saluer le Siècle nouveau, par PAUL CLAUDEL. Prix de souscription : 40 francs. S'adresser à M. A. Chapon, administrateur de l'*Occident*, 17 rue Eblé, Paris.

Du Figaro :

En dehors des 1,200 francs de rente qu'elle a mis par testament à la disposition de l'Académie des beaux-arts pour doter les logistes de composition musicale, M^{me} Ambroise Thomas lègue une autre rente de 1,200 francs au Conservatoire pour les fondations suivantes :

Un prix annuel de 300 francs à l'élève ayant remporté le premier prix de fugue; deux prix annuels de 300 francs chacun, l'un à l'élève homme, l'autre à l'élève femme ayant remporté les premiers prix d'opéra-comique; deux prix de 150 francs chacun à l'élève chanteur et à l'élève chanteuse qui auront obtenu les premières médailles pour le solfège.

M^{me} Ambroise Thomas lègue, d'autre part, 600 francs de rente à l'Association Taylor des artistes musiciens pour la création de deux pensions de retraite ou de secours de 300 francs chacune par an.

Elle laisse au Musée du Louvre le beau portrait d'Ambroise Thomas peint à Rome par Hippolyte Flandrin, qui entra comme pensionnaire à la Villa Médicis en 1832, la même année que le futur auteur de *Mignon* et d'*Hamlet*, ainsi que le portrait au crayon du même artiste et ceux des frères Flandrin, formant médaillon.

Sottisier.

Je ne vois que visages contusionnés, affreusement bouillis; les uns boî ent, d'autres portent le bras en écharpe.

La Chronique, 27 mai 1910.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRE

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

St-Anna-ter-Muiden (près de Sluis, Hollande). — **Mais. camp.**, compren. rez-ch. gr. salle mang., terr., 1 ch. couch., cuis., w.-c., hall, escal., terr. pour laver et w.-c. pour sujets, 1^{er} ét. 3 ch. gren., 2 pet. refuges, à 3 h. de Brux. et vicin. jusqu'à St-Anna, à 25 min. de Knocke-s/mer, eau, jard. entouré de verger et 2 sup. fermes, conten. total 5 ares. A vendre toute meubliée 12,000 fr. à louer 700 fr. S'adr. 11, rue de Namur, Brux.

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudél et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)


Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Paysages et l'Art (ANDRÉ FONTAINAS). — Le Ministère des Sciences et des Arts (OCTAVE MAUS). — Les deux solutions du problème social (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Publications d'art : *L'Ornement des mois* (F. HELLENS). — Théâtre de la Monnaie : *Tableau de la troupe pour 1910-1911*. — Chronique théâtrale : *Afgar ou les Loisirs andalous* (G. R.). — Chronique judiciaire des Arts : *Le Procès de M^{lle} Sandrini*. — Nécrologie : *Pierre Granet*; *Arthur Coquard*. — Accusés de réception. — Petite chronique.

Les Paysages et l'Art.

... la Forêt de Fontainebleau ne serait pour nous qu'une forêt parmi d'autres si Rousseau, Diaz, Millet ne l'avaient à jamais ennoblie.

OCTAVE MAUS
(*L'Art moderne*, 14 août 1910.)

L'âme lasse devant la venue annuelle du chaud et vibrant été, chacun s'en va, à sa guise, en quête de repos et de réconfort, par les paysages de l'Europe. Celui-ci cherche l'ivresse et le vertige en dévorant les espaces de toute la vitesse de son auto; c'est le plus sage peut-être; tel autre se tapit en un coin de verdure et d'eaux vives; en voici au pied des glaciers alpestres qui tentent la périlleuse et fatigante ascension ou qui se vautrent au fond de rocking-chairs confortables, en savourant, l'œil vacant de toute idée, les profondes boissons rafraîchies d'après de doctes préceptes. Ils s'en vont aussi par-devant eux et s'égarent

à l'ombre des grands bois; ils gagnent un belvédère que signalent les guides et s'extasient selon les rites. Ce sont des penseurs et des poètes qui donnent aux choses extérieures l'importance qu'elles méritent; ils rentrent bientôt à petits pas satisfaits, se distraient sans autre souci par l'agrément de causeries familières, jouent au noble jeu de bouchon sur quelque terrasse ombragée, ou, s'il pleut, au fond des chambres mesurent leur ingéniosité plus ou moins intrépide en une partie de bridge interminable. Nul, en réalité, n'aime pour elle-même la campagne. Quelques-uns sentent obscurément qu'ils la haïssent; certains, dans le silence, acceptent de s'y retremper pour les luttes d'une saison nouvelle; j'en connais qui s'efforcent d'oublier qu'ils en subissent l'ennuyeux séjour par un travail plus austère qu'à la ville, ou en soulevant, à chaque détour, le souvenir béni des choses de la ville éloignée, de l'Art et des musées.

Si rares sont les sites dont l'enchantement puisse captiver jusqu'à ne laisser pas fuir qui les hante! L'obscur paysan courbé sur sa tâche ignore le resplendissement qu'on leur suppose; ceux qui passent sont surpris et enthousiasmés une heure; ceux qui s'y établissent recherchent bientôt la fin de leur solitude et le soulas des distractions les plus futiles.

Après les minutes premières d'ébahissement, l'exercice rythmé des paupières qui boivent une lumière nouvelle, et des poumons qui boivent l'air, l'extase se résoud bientôt en l'expression d'analogies qui marquent le regret et une impatience qu'à soi-même on dissimule jalousement.

Il manque tant de choses aux paysages rustiques qui le plus nous ont frappés, pour qu'ils tiennent à nos yeux et dans notre cœur la place des splendeurs plus chères que leur apparition, un moment, durant l'absence, avait suffi pour évoquer! Ce caractère est frappant peut-être surtout parmi la montagne. Qu'est-ce que la beauté du glacier supérieur de Grindelwald, par exemple, au pied du Wetterhorn, si elle ne nous a rappelé, aperçue d'un certain point du petit chemin qui vient de l'hôtel Victoria, le mouvement de la résurrection des corps dans la grande fresque de Michel-Ange?

Contemplé dans sa blancheur éclatante sous l'azur déjà italien de son ciel si net, dans ses plus beaux aspects le Mont-Blanc, si puissamment, si largement taillé dans ses masses de neige, nous évoque une œuvre sublime de sculpture, et aussitôt nous songeons combien fut injustement attaquée, avilie et calomniée la figure gigantesque de Balzac que Rodin avait dressée.

La mer même, la mer enivrante qui absorbe et exalte les plus fiers esprits, ranime en nous le songe épars aux élans sonores de la symphonie beethovenienne; l'art est présent partout, et si nous revenons aux plus calmes, aux plus pures, aux plus intimes des contrées heureuses, spirituelles, tendres et souvent graves ou souriantes avec une infinie douceur, que nous seraient la Toscane et l'Ombrie si François d'Assise, l'ineffable, n'y avait prêché les oiseaux, si Giotto, l'Angelico, Ghirlandajo ne les avaient à jamais enchantées du rêve de leur sagesse suave, si Boccace n'y avait délicieusement conté, si Dante n'y eût frémé?

Qu'important, durant des années, les arbres et les fleurs qui ne rappellent rien? Nulle émotion ne nous fond jusqu'à exister d'eux, par eux et pour eux. Pour voluptueusement chaste et caressant que s'en révèle au voyageur le charme ingénu et familier, le Valois nous est surtout le pays rêvé qu'a animé et magnifié Gérard de Nerval; et la plus authentique et pure merveille d'entre les merveilles terrestres, « la Forêt de Fontainebleau ne serait pour nous qu'une forêt parmi d'autres si Rousseau. Diaz. Millet ne l'avaient à jamais ennoblée. »

L'Art seul existe.

ANDRÉ FONTAINAS

Le Ministère des Sciences et des Arts.

Avec le baron Descamps disparaît une des cibles favorites des journaux quotidiens, qui devront choisir un autre but à leurs traits. Sera-ce M. Schollaert? Il paraît prêter moins à la plaisanterie et appeler davantage l'attaque directe. Celle-ci, d'ailleurs, est moins dangereuse que celle-là. Le ministre démissionnaire n'en a-t-il pas fait la fâcheuse expérience?

Lorsque fut créé à son intention, il y a quelques années, le ministère des Sciences et des Arts, l'espoir naquit pour les artistes,

pour les hommes de lettres, d'une ère nouvelle succédant à la période d'indifférence et de mépris dont ils avaient souffert jusque là. Le réveil littéraire, la renaissance artistique du pays avaient forcé l'État à accorder aux Lettres, aux Arts, une place spéciale parmi les activités sociales qu'il seconde, et la joie fut si vive qu'on en écarta, pour ne pas l'amoindrir, jusqu'à l'ombre d'un dissentiment politique. A quelque parti qu'il appartint, chacun agita des palmes devant le nouveau ministre, en qui l'on ne voulait voir que le représentant de l'Intellectualité, le surintendant des Arts, qui saurait maintenir intactes dans sa petite royauté l'impartialité et la neutralité sans lesquelles ses fonctions devenaient illusoire. Il y avait pour lui un beau rôle à remplir, singulièrement facilité par les sympathies qu'avait fait naître la création du département et dont bénéficiait son chef. On peut dire que le ministre débuta sans rencontrer d'adversaires, et le fait est peut être unique dans l'histoire parlementaire.

Le baron Descamps ne sut pas profiter de la fortune exceptionnelle que lui offraient les circonstances. L'homme politique dont il ne put se dépouiller lui dicta des résolutions dont souffrit son mécénat. Autoritaire et tâillon, il repoussa les conseils désintéressés, mécontenta ses bureaux, indisposa les artistes qui n'eussent demandé qu'à lui conserver leur confiance. Loin d'affermir sa popularité, il affaiblit rapidement celle-ci par des promesses qu'il négligeait de remplir, par d'in vraisemblables lenteurs dans l'expédition des affaires, par une tendance à n'agir que sous la pression des événements et des influences. Ses dissentiments avec tel ou tel de ses fonctionnaires étaient légendaires et peu faits pour faciliter l'administration du département.

On lui doit, soyons équitables, quelques bonnes nominations et plusieurs initiatives heureuses : celle de l'Exposition d'Art ancien demeure la plus intéressante de celles-ci. Rien ne dut lui être plus cruel que d'abandonner à d'autres, en quittant le ministère, la glorieuse mission de promener dans les galeries où triomphent Rubens, Van Dyck et Jordaens, les cortèges attendus de l'Empereur d'Allemagne et du Président de la République française. L'apothéose a fait long feu. Et des souvenirs classiques s'évoquent sur la proximité de la Roche tarpéienne et du Capitole.....

Que sera le nouveau ministère? Il semble, par la hâte apportée à la nomination de M. Schollaert, qu'on ait voulu écraser dans l'œuf les candidatures prêtes à éclore, et parmi lesquelles celle de M. Henry Carton de Wiart souriait particulièrement aux artistes. La politique paraît, cette fois encore, avoir primé toute autre considération. Le ministre a-t-il en matière d'art ou de littérature une compétence, une autorité quelconque? Il est permis d'en douter. Tout au moins ne s'est-il manifesté jusqu'ici que dans des sphères fort éloignées des Lettres et des Arts dont on vient de lui confier le sceptre. L'inconvénient peut n'être pas grave s'il a, au rebours de son prédécesseur, l'esprit de se laisser guider par ceux qui, mieux au courant de la vie artistique, de ses aspirations, de ses besoins, lui apporteront des conseils inspirés par l'expérience. Le baron Van der Bruggen et même le falot chevalier de Moreau tinrent figure comme ministres des Beaux-Arts (et de l'Agriculture), parce qu'au lieu de régenter une administration à laquelle ils n'entendaient goutte ils suivirent docilement l'avis de leurs fonctionnaires. Et l'on peut évidemment attendre de M. Verlant pour les Beaux-Arts, de M. Van Overbergh pour les Lettres des décisions logiques et judicieuses. Ils demeurent l'un et l'autre en contact avec les artistes et les écrivains. Ils

les reçoivent, entendent leurs réclamations, causent familièrement avec eux. C'est là l'essentiel. Et je pourrais citer, dans les deux sections du département, d'autres fonctionnaires que leur parfaite courtoisie, la facilité de leur accueil, l'éclatisme de leurs opinions et la sûreté de leurs relations a rendus sympathiques à tous. C'est en eux que réside la force du ministère. C'est à eux que va la confiance des artistes et des hommes de lettres. C'est sur eux que doit s'appuyer le ministre s'il entend accomplir utilement sa mission.

« Messieurs, on ne dirige pas les Beaux-Arts », disait Henry Roujon aux fonctionnaires de son département en prenant possession de son cabinet de directeur-général des Beaux-Arts. Il serait puéril de croire, en effet, qu'une administration publique peut avoir sur l'Art quelque influence et en modifier les directions. Celui-ci se dérobe à toute tutelle. Sa raison d'être est la liberté. Qu'on lui laisse donc son indépendance absolue, intégrale. Qu'il franchisse éventuellement les limites des lois et de la morale, qu'importe ? Mais notre organisation sociale ne va pas sans certaines exigences sur les rapports de l'Art avec les hommes. De là une sorte de réglementation administrative inévitable. Musées, conservatoires, théâtres, expositions, académies et autres institutions dont l'utilité n'est pas clairement démontrée mais qui, tant qu'ils existent, ne peuvent être abandonnés au hasard ou au caprice, doivent être organisés et surveillés. Il faut répartir le mieux possible les subsides dont dispose le département, encourager les travaux qui révèlent d'heureuses promesses, distribuer avec intelligence les commandes officielles. Comment, si les purs d'entre les purs obtenaient la séparation radicale de l'Art et de l'État, ces mille questions seraient-elles tranchées ? Et qui, si ce n'est le directeur-général des Beaux-Arts, aurait qualité pour proposer leur solution ?

Si l'« on ne dirige pas les Beaux-Arts », on peut les administrer, et par d'intelligentes initiatives en faciliter l'expansion. C'est là la mission du ministre secondé par ses bureaux. Jamais un gouvernement n'a créé un artiste, et les œuvres dont il a provoqué l'écllosion (défilé, cortège, souvenir d'une fête historique ou autre) sont généralement abominables. Mais son action peut être salutaire ou néfaste suivant l'impulsion qu'il donne à l'enseignement artistique (indispensable au point de vue du métier), aux publications, aux exécutions musicales, etc., etc. Son intervention est utile pour suppléer à l'initiative privée et, dans certains cas, d'une impérieuse nécessité. Souhaitons que le nouveau ministre des Sciences et des Arts profite des écoles de son prédécesseur et qu'il accomplisse sa tâche avec le tact, la fermeté, l'impartialité et le discernement voulus. C'est peut être exiger beaucoup d'un politicien. Mais les Lettres et les Arts possèdent heureusement en Belgique un Protecteur à qui rien n'échappe et qui saura ramener M. Schollaert, s'il s'en écarte, à la ligne droite de ses devoirs.

OCTAVE MAUS

Les deux solutions du problème social.

Il est assez curieux de lire, sitôt après *Au temps de la comète* dont je parlais l'autre jour, le dernier livre de Tolstoï : *La loi de l'amour et la loi de la violence* (1). La même idée, presque exacte-

(1) LÉON TOLSTOÏ : *La loi de l'amour et la loi de la violence*, traduit d'après le manuscrit et publié en français avant l'original russe par E. Halpérine Kaminsky. Paris, Dorbon aîné.

ment la même, anime ces deux ouvrages, de présentation, de ton, d'origine mental· si différents.

On ne peut guère imaginer, en effet, de personnages plus dissemblables que M. Wells et Tolstoï, — ce fils du peuple anglais, devenu ingénieur, puis penseur à force d'étude et de réflexion, et cet aristocrate russe, d'observation réaliste et d'âme mystique, devenu sociologue et apôtre.

Les différences ne sont qu'apparentes, cependant, ou du moins elles sont passées.

Les luttes sociales en sont arrivées à un point où il est presque impossible à un homme sensé et sensible de se désintéresser de la solution qu'elles appellent. Tout le monde a dit son mot. Et chacun a parlé selon son caractère et sa logique. Écartons tout ce qui n'est pas sincère, tout ce qui dépend du journalisme et de la politique, les idées ou les semblants d'idées, les théories, les professions de foi, les utopies, les rêves des chefs de parti, des meneurs, en un mot de tous ceux qui ont trouvé là comme un domaine à exploiter, et nous restons en présence de deux solutions contradictoires : la répression ou l'amour.

Du côté de la répression se trouvent tous ceux qui, même lorsqu'ils imaginent de nouvelles constructions sociales, restent conservateurs. Une même pensée explique, malgré les contradictions de leurs conclusions, les attitudes d'un Paul Bourget, d'un Sorel, de tel révolutionnaire russe qu'il vous plaira. Tous croient à la force, tous s'imaginent qu'en dernier lieu le droit revient à la force. Ils diffèrent seulement sur le fait de savoir à qui reviendra la force. Pas un ne met en doute (et c'est ce qu'a très bien observé Tolstoï) la nécessité pour une société d'employer une hiérarchie et la violence pour la faire respecter.

Les uns, que j'appellerai conservateurs légitimistes, désirent que les anciennes formes du gouvernement et de la société, et de préférence les plus anciennes, soient maintenues, et que les castes qui possédaient la puissance la gardent encore. Le plus souvent chrétiens, donc malgré tout animés de bonnes intentions et presque toujours assurés d'une relative douceur dans l'exercice de cette domination, ils espèrent, par l'esprit de sagesse et de charité, atténuer l'automatisme et la férocité essentielle de ce fonctionnement. En outre un raisonnement, assez spécieux, les assure que l'usage et l'expérience auront rendu plus supportable un état de choses que sa nouveauté ferait peut-être paraître odieux.

Notez que je ne parle ici que pour des gens de la dignité morale et de la sincérité intellectuelle d'un Paul Bourget. Il croit que l'on ne pourra supprimer le relatif esclavage des hommes qui travaillent de leurs bras et il cherche à s'accommoder le plus honnêtement et le plus chrétiennement possible de cette fatalité. Mais à côté de lui et se servant subtilement de ses arguments (empruntés à la sereine philosophie du déterminisme), il existe toute une majorité de conservateurs légitimistes pour qui cette fatalité-là représente un avantage réel, tangible, et directement personnel, et qui entendent bien la faire flurer le plus longtemps possible. Irréligieux foncièrement, à l'égal de leurs adversaires socialistes, ils ont la vilaine hypocrisie de se servir en même temps et de la philosophie déterministe et de la religion.

C'est pourquoi les autres, que j'appellerai les conservateurs révolutionnaires, n'ont pas d'autre rêve que de changer les pouvoirs de place. Ils démasquent l'hypocrisie des conservateurs légitimistes, mais pour, naïvement, revendiquer des avantages qu'ils n'ont pas encore. Leur conception de la vie ne va jusqu'à supprimer ni l'État, ni la violence, ni la hiérarchie, ni même bien

souvent la guerre. On peut donc dire que leur succès ou leur échec ne nous importe pas, car il ne changera rien à l'organisation essentielle du monde.

Tant que les conservateurs, légitimistes ou révolutionnaires, croiront à l'inéluctabilité des lois de la force et de la hiérarchie, leur antagonisme ne sera que de surface, et leurs plus pures intentions, leur sagesse pratique, leur sens de la vie gâtés par une erreur de principe, par une contradiction logique.

Or, s'il est des contradictions qui demeurent négligeables parce qu'elles n'engagent que quelques événements dans la vie ou quelques pensées dans le cœur d'un homme, une contradiction qui commande à l'existence de plusieurs millions d'hommes ne peut pas se résoudre sans conflit.

En général, la pensée française d'aujourd'hui est tout inféodée à cette certitude qu'on ne peut rien changer à la cruauté foncière de l'organisation sociale. Cette certitude a pour elle la rigueur d'une loi physique. De Taine et de Bourget au plus bas journaliste politique, ces idées ont cours. Sereines et nettes en haut, altérées en bas par une arrière-pensée d'égoïsme immédiat, elles inspirent nos actes, nos réformes, nos désirs, enfin toutes les manifestations, même les plus nobles, de notre vie sociale.

Mais c'est en face des acceptations souvent bien étranges qu'elle consent sous l'influence de cette théorie, qu'il est permis de nous demander si la pensée française, elle-même, a raison.

Des penseurs comme Wells, comme Tolstoï, nettement disent : Non. Et ils entreprennent de le prouver. Et ce qu'ils disent est tellement plus haut, plus noble, plus clair, plus simple, qu'il est presque impossible de ne pas pressentir dans leurs paroles la vérité de demain.

Ah ! ils ne sont pas longs à faire justice des pauvres petits arguments dont nous tâchions de justifier nos armements, nos propriétés, nos prisons, nos iniquités de tous les jours. Que leur reste-t-il à ces institutions féroces si elles ne sont plus nécessaires ? Leur absurdité éclate, monstrueuse, insoutenable. Et l'anarchie (dans le sens de suppression de tout mode de gouvernement) apparaît comme l'état idéal et simple de toute civilisation.

Or Wells à l'aide d'une ingénieuse fiction et Tolstoï directement démontrent que la violence engendre la violence et cela à l'infini, que la suppression de la violence initiale entraînerait la disparition de toutes les autres et qu'il suffirait donc d'un acte de foi et d'amour, purement mental, niant la nécessité de la violence à la société, pour abolir l'immense injustice universelle qui en est la conséquence.

Wells, pour cela, fait appel à la seule sagesse humaine, à son instinct du bonheur. Dans sa fiction, les hommes réveillés après le passage de la comète se sentent soudain éclairés sur la simplicité de leurs rapports entre eux et, ne voulant plus qu'être heureux, le deviennent aussitôt.

Tolstoï fait appel à la bonté évangélique, peut-être parce qu'il se méfie un peu de l'instinct.

Pourtant je préfère les idées de Wells. Elles me paraissent mieux élaborées, ayant mieux résisté aux expériences, aux objections pratiques que, savant réaliste et sceptique, il leur a faites dans la solitude de sa conscience.

Mais quoi qu'on pense de la difficulté extrême à appliquer avant fort longtemps ces méthodes de bonheur et de paix, il est absolument indéniable qu'elles vont de pair avec les admirables progrès matériels réalisés depuis un siècle et qu'elles n'ont rien d'incompatible avec ces progrès ; qu'elles sont étudiées passion-

nément et préconisées par des hommes de la plus haute moralité et de la plus grande valeur intellectuelle en Europe ; enfin que les systèmes basés sur la violence, actuellement en usage dans les gouvernements et les sociétés (comme s'ils voulaient prouver l'excellence des innovations futures), accumulent les désastres et ne fonctionnent que parmi le plus insoutenable malaise.

« Ces armements de tous les peuples, ces menaces que leurs représentants s'adressent, ces reprises de persécutions de races, ces inimitiés entre compatriotes et jusqu'à ces gamineries de la Sorbonne sont des exemples de mauvais aspect, mais non de mauvais augure. Ce sont les dernières convulsions de ce qui va disparaître. Le corps social procède comme le corps humain. La maladie n'y est que l'effort violent de l'organisme pour se débarrasser d'un élément morbide et nuisible.

Ceux qui ont profité et qui comptaient profiter longtemps encore, toujours, des errements du passé, s'unissent donc pour qu'il n'y soit rien modifié. De là ces armements, ces menaces, ces persécutions, mais si vous regardez attentivement vous verrez que tout cela est purement extérieur. C'est colossal et vide. L'âme n'y est plus ; elle a passé autre part ; ces millions d'hommes armés, qui font l'exercice tous les jours en vue d'une guerre d'extermination générale, ne haïssent pas ceux qu'ils doivent combattre, et aucun de leurs chefs n'ose déclarer cette guerre. Quant aux revendications, même comminatoires, de ceux qui souffrent en bas, une grande et sincère pitié, qui les reconnaît enfin légitimes, commence à répondre d'en haut.

L'entente est inévitable, dans un temps donné, plus proche qu'on ne le suppose. Je ne sais pas si c'est parce que je vais bientôt quitter la terre, et si les lueurs d'au-dessous de l'horizon qui m'éclairaient déjà me troublent la vue, mais je crois que notre monde va entrer dans la réalisation des paroles : « Aimez-vous les uns les autres », sans se préoccuper d'ailleurs si c'est un homme ou un Dieu qui les a dites ».

Dire que ce passage est extrait d'une lettre de Dumas fils (que cite Tolstoï) permet de s'abstenir de tout commentaire.

Quelle unanimité dans cette inquiétude !

FRANCIS DE MIOMANDRE

PUBLICATIONS D'ART

L'Ornement des Mois (1), par MAURICE DES OMBIAUX

Voici un livre vraiment exquis, et d'une réalisation originale, que l'auteur de *Mihien d'Avènes* vient d'ajouter à son œuvre pittoresque, où les *délices* du terroir sont si alertement décrits et chantés avec une âme tout imprégnée des beautés de la terre et des hommes. *L'Ornement des Mois*, qui s'agrémentent de douze reproductions d'estampes anciennes, s'apparente à ces écrits naïfs d'un autre âge, où les charmes du pays étaient vantés avec une fervente simplicité. Que nous sommes loin des sèches nomenclatures d'un Reinsberg ! Maurice des Ombiaux a réalisé dans son livre une série de douze tableaux à la manière de Pierre Breughel, offrant simultanément une multitude de scènes, un grouillement d'êtres au travail, en prière, en liesse, avec leurs joies, leurs peines, leurs inquiétudes et leurs croyances. Tout cela vit et se meut harmonieusement dans un cadre dessiné à la fois avec une attentive précision et un charme qui trahit à chaque pas le souci poétique de l'écrivain.

Sous ses airs d'almanach, de calendrier, ce livre cache une pensée d'écrivain très haute, et une sorte de philosophie d'un

(1) Un vol. in-8°. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. *Librairie nationale d'art et d'histoire*.

optimisme savoureux. On y retrouve aussi la verve pittoresque, l'entrain primesautier que l'auteur a si largement dépensés dans ses œuvres, et ce don de l'image inattendue qu'il possède à un si haut degré. Telles de ses descriptions sont de vrais bijoux ; il faut lire, par exemple, les pages où Maurice des Ombiaux décrit la célèbre procession de Sainte-Rolande, à Gerpinnes. pages exquises dans leur simplicité. A vrai dire, il faut lire tout le livre car il est une de ces œuvres qui révèlent un sentiment unique dont l'impression ne fait que s'accroître à mesure qu'on y avance.

F. HELLENS

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Tableau de la troupe pour 1910-1911.

Chefs de service : MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre ; Fr. Rasse, premier chef d'orchestre en second ; Léon Van Hout, chef d'orchestre ; Georges Lauweryns, chef d'orchestre ; Guillaume Steveniers, chef des chœurs ; E. Merle-Forest, régisseur général ; G. Delières, régisseur inspecteur ; F. Ambrosiny, maître de ballet ; Nicolay, chef du chant ; G. Mertens et Ch. Strony, pianistes-accompagnateurs ; M. Goffin, régisseur de l'orchestre ; J. Duchamps, régisseur de ballet ; M. Tytgat, dessinateur ; M^{me} Victor La Gye, costumière ; M^{me} Maury, costumière ; M^{me} De-raemaker, costumière ; MM. Bardin, coiffeur ; Stein, armurier ; Van Glabbeke, chef de comptabilité ; Jean Cloetens, contrôleur en chef ; Bouault, percepteur de l'abonnement ; H. Delebaye, chef-machiniste, constructeur ; A. Supli, constructeur électricien ; J. Delescluze, peintre décorateur.

Artistes du chant. — *Chanteuses* : M^{mes} Claire Friché, Mary Béral, Lilly Dupré, Zorah Dorly, Hélène Demellier, Rose Degeorgis, Cécile Eyrems, Marthe Symiane, Alice Bérély, Jane Paulin, Jeanne Montfort, Anna Sonia, Denise Callemien, Mécette Gianini, Juliette Willame, Léa Zévane.

En représentations : M^{me} Berthe Lamare et Angèle Pornot.

Ténors : MM. Paul Zocchi, Paul Saldou, Louis Girod, Octave Dua, Arthur Lheureux, Victor Caisso.

Barytons : MM. Maurice de Cléry, Louis Lestelly, Raoul Delaye, Léon Ponzio, Auguste Bouilliez, Louis Colin, Georges Villier.

Basses : MM. Henry Weldon, Henri Artus, Étienne Billot, Gaston La Taste, Charles Danlée.

Coryphées : M^{mes} E. Wothier, Patrice, T. Kohl, Hègle, Piton, J. Kohl ; MM. Deshayes, Delceck, Debbaut, Deville Van Acker, Vanden Eynde.

Artistes de la danse. — *Danseurs* : MM. F. Ambrosiny, J. Duchamps. *Danseuses* : M^{mes} J. Cerny, Olga Ghione, Irma Legrand, Paulente Verdoot, Dorat Jamet, E. Beruccini.

Huit coryphées, 32 danseuses, 10 danseurs.

Orchestre : 12 premiers violons, 10 deuxièmes violons, 8 altos, 8 violoncelles, 8 contrebasses, 4 harpes, 4 flûtes, 4 hautbois, 4 clarinettes, 3 bassons, 6 cors, 1 saxophone, 5 trompettes, 4 trombones, 2 tubas, 4 tuben, 6 timbales, 1 grosse caisse, 1 triangle-tambour, 2 cimbales.

Musique de scène : 1 chef, 20 musiciens.

Chœurs : 23 premiers dessus, 17 deuxièmes dessus, 22 ténors, 18 basses, 8 enfants de chœur.

La saison s'ouvrira jeudi prochain, 1^{er} septembre, pour finir le 30 avril 1911. Les premiers spectacles annoncés sont *l'Africaine*, *Madame Butterfly* et *Mignon*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Afgar ou les Loisirs andalous.

Un grand pays se dépeuple... La France? Non pas : l'Espagne, au temps des Maures. Les Maures sont en décadence : ils ont des femmes en quantité, mais ils ne savent plus, ou ne veulent plus leur faire d'enfants. Afgar, riche musulman, à la tête d'un harem de vingt-cinq femmes, est navré de la situation déplorable où se trouve la race du Prophète. en face de l'Espagnol menaçant qui, peu à peu, chasse les Maures de l'Espagne. Il voudrait bien, lui, donner de nouveaux défenseurs à l'Islam. Malheureusement, pour lui comme pour Tircis, l'heure de la retraite a sonné : il n'est même plus bon à servir dans la réserve de l'armée de Vénus. Alors il a une idée géniale : ces enfants qu'il n'est plus capable de procréer lui-même, il les fera faire au rabais, dans les prisons ! Je veux dire qu'il installera chez lui, au milieu de ses vingt-cinq épouses, un brillant et bouillant prisonnier de guerre espagnol, et qu'il laissera la nature maîtresse d'agir comme elle l'entendra. Il ne doute pas du succès, et que bientôt Grenade étonnée le voie père — par procuration — d'un bataillon de futurs soldats du Coran. Hélas ! Les épouses d'Afgar n'aiment plus les hommes. Elles ont quitté Cythère pour Lesbos. Si vous voulez, elles sont devenues mutualistes. Le prisonnier espagnol, l'intrépide seigneur Oporto, n'obtient rien d'elles que leur souriant mépris. Toutefois, pour qu'Afgar les laisse tranquilles, ses épouses consentent à feindre et lui permettent, les unes après les autres, de concevoir les plus flatteuses espérances. Une seule, la favorite Zaydée, se laisse gagner à l'idée de tenter avec Oporto une expérience, quand survient Isilda, la maîtresse du prisonnier. Se croyant trahie, celle-ci simule par dépit et par vengeance un amour subit pour le vieil Afgar. De là conflit, quiproquos, nuit d'amour en partie triple, et finalement, comme il convient dans tout vaudeville qui se respecte, réconciliation générale au dénouement.

Cette opérette de MM. Michel Carré et André Barde n'a pas l'esprit de *Son petit Frère*, des mêmes auteurs, qui eut tant de succès l'an dernier. La bouffonnerie, ici, est un peu laborieuse et frise parfois de trop près l'obscénité. Mais la musique de M. Ch. Cuvillier a de la gaieté et de la grâce, à de certains moments même de la poésie. Et puis, la pièce est jouée à l'Olympia par une troupe si excellente qu'on n'a plus le courage de bouder à son plaisir en insistant sur ses défauts ou ses outrances. M^{lle} Marguerite Deval, sa spirituelle frimousse, sa verve étincelante ; M. Capoul, comédien et chanteur également délicieux ; M. Gabin, un Afgar d'un naturel parfait ; M^{lle} Marise Fairy dans le joli rôle d'Isilda, toute cette interprétation est d'une perfection telle qu'elle assurera le succès de la pièce malgré l'excessive licence que les gens de goût lui reprocheront. G. R.

Chronique judiciaire des Arts.

Le procès de M^{lle} Sandrini.

Réengagée à plusieurs reprises à l'Opéra depuis ses débuts, qui datent de 1883, M^{lle} Sandrini, danseuse-étoile, voyait son dernier contrat prendre fin le 31 décembre 1907, en même temps qu'expirait la direction de M. Gailhard.

MM. Messager et Broussan continuèrent néanmoins à verser à

M^{lle} Sandrini en janvier, février et mars 1908 le montant de ses appointements, fixés à 2,500 francs par mois. L'artiste considéra ces versements comme impliquant un réengagement tacite, d'autant plus qu'à l'Opéra, théâtre subventionné, le renvoi des pensionnaires de la maison doit être approuvé par une décision ministérielle. Elle exigea donc son maintien dans la troupe, sous peine de dommages-intérêts dont elle évaluait le montant à 70,000 francs.

Le tribunal civil de la Seine, devant qui l'action fut plaidée, a débouté M^{lle} Sandrini et l'a condamnée aux dépens de l'instance. En continuant à payer à la demanderesse des appointements sans même utiliser ses services, les directeurs de l'Opéra n'ont eu d'autre but que de permettre à l'artiste de terminer les vingt années d'engagement nécessaires pour qu'elle ait droit à la retraite. Jamais ils ne songèrent à renouveler son engagement : la correspondance échangée entre parties en témoigne.

NÉCROLOGIE

Pierre Granet.

On annonce de Paris la mort du statuaire Granet, auteur de la figure de *Figaro* qui orne la façade de l'hôtel de notre confrère, rue Drouot, et du monument érigé au rond-point de la Porte-Maillot à la mémoire d'Alfred de Musset.

Membre de la *Société des Artistes français*, Granet exposait régulièrement aux Salons de Paris et obtint la médaille d'or aux Expositions universelles de 1889 et de 1900.

Arthur Coquard.

Ancien élève de César Franck, Arthur Coquard, qui vient de succomber à Noirmoutiers aux suites d'une fièvre typhoïde, s'était, dans ces dernières années, principalement consacré à la critique. On lui doit une *Histoire de la musique française depuis Rameau*. Ses chroniques musicales de l'*Écho de Paris* étaient appréciées pour leur bienveillance et leur impartialité.

Comme musicien, Arthur Coquard ne réalisa pas l'espoir qu'avaient fait naître ses débuts. *Le Mari d'un jour*, *l'Épée du roi*, la *Tournée Jolicœur* ne s'élèvent guère au-dessus de la banalité des opéras-comiques d'autrefois. Une partition inédite, *Isdroming*, fut inscrite par M. Albert Carré au programme de sa prochaine saison. Sera-t-elle jouée, maintenant que l'auteur a disparu ?

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Les Trois grâces*, roman social, par JEAN LAENEN. Liège, Société belge d'éditions. — *Parmi les hommes* (Nouvelles, Petits caractères, Petites gens de la cité, Notes, etc.), par LUCIEN JEAN. Notice de GEORGES VALOIS. Paris, *Mercur de France*.

CRITIQUE. — *Manuel à l'usage des gens de lettres*, par H. MAASSEN, avec une préface d'H. FLEISCHMANN. Liège, Société belge d'éditions. — *La Musique actuelle dans les États scandinaves*. (Conservatoires, Concerts, Théâtres), par EUGÈNE D'HARCOURT, avec 25 portraits, vues, plans hors texte et deux médaillons. Paris, F. Durdilly et Fischbacher.

DIVERS. — *L'Ornement des mois*, par MAURICE DES OMBIAUX. Illustré de 12 reproductions de gravures anciennes. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

PETITE CHRONIQUE

Il y a huit jours nous déplorions la catastrophe qui, à l'Exposition de Bruxelles, a détruit en partie le fruit de trois ans d'efforts. La Belgique offre aujourd'hui un bel exemple d'énergie et de puissance en réparant avec une prodigieuse activité le désastre. Sans doute ne peut-il être question de réédifier dans le court délai qui nous sépare de la clôture les galeries incendiées. Mais les ruines seront promptement dissimulées par un dispositif ornemental dont M. Acker a conçu le plan au lendemain du sinistre et qui, approuvé par le Roi, a été immédiatement mis en œuvre. Les exposants belges, français et anglais atteints par l'incendie ont trouvé ci et là des emplacements généreusement mis à leur disposition où, dans quelques jours, seront dressées et emplies leurs vitrines. La Salle des fêtes, notamment, sera transformée en galerie d'exposition, et c'est le Palais du Cinquantenaire qui abritera désormais les grandes assemblées pour lesquelles elle avait été construite.

Bruxelles-Kermesse renaîtra de ses cendres. Des centaines de charpentiers, de staffeurs, de peintres, sont à l'ouvrage, et l'on prévoit la résurrection définitive du quartier pour le 1^{er} septembre...

Il faut applaudir à cette virile ardeur, dont le spectacle accroît la sympathie et l'admiration qu'ont vouées les nations à notre industrieux pays.

Le stand des médailles d'art exposées par M. Fonson et C^{ie} à l'Exposition de Bruxelles a été complètement détruit par l'incendie. Outre le médaillier, qui constituait un lot de 25.000 francs pour la tombola et qui réunissait les œuvres principales des meilleurs graveurs belges les grands panneaux de bronze modelés par MM. G. Devreese, Ch. Samuel et P. Du Bois à l'effigie des organisateurs de l'Exposition ont été anéantis, de même que la machine à réduire et les Livres d'or sur lesquels s'étaient inscrites de nombreuses personnalités désireuses de témoigner leur sympathie au Comité.

MM. Fonson et C^{ie} nous prient d'informer les intéressés de ce que de nouveaux Livres d'or sont ouverts dans leurs magasins, 51 rue des Fabriques, où ceux qui ont signé les registres incendiés sont priés de bien vouloir envoyer un duplicata de leur signature.

La ville de Liège vient de recevoir en don de M^{lle} Sophie Maxhon l'ensemble de ses collections comprenant des porcelaines, des majoliques, des médaillons, des miniatures, des montres, des bijoux, des éventails, des bois, des ivoires, des vitraux anciens, des cuivres et des bronzes, des soies, des étoffes, des broderies, des tableaux de diverses écoles, des dessins signés Madou, Gavarni, Devéria, Paul Delaroche, Gustave Doré. Ces collections seront installées au musée Curtius.

Le Congrès national des Œuvres intellectuelles de langue française dont nous avons annoncé la constitution se réunira du samedi 3 au mercredi 7 septembre inclus sous la présidence de M. Jules Lejeune, ministre d'Etat. Le programme comprend quatre sections : *Art dramatique*, *Enseignement*, *Sciences et Lettres*, *Librairie et Bibliothèque*. De nombreuses personnalités se sont fait inscrire, et parmi elles M. Jean Richepin, de l'Académie française, qui prendra la parole à la soirée d'inauguration. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Fürstenhoff, secrétaire, 28 rue de Pologne, Bruxelles.

Concerts populaires. — Pour son premier concert (19-20 novembre), M. Sylvain Dupuis a engagé comme soliste le célèbre violoniste M. Mischa Elman.

Le Cercle Artistique de Tournai ouvrira du 11 septembre au 3 octobre son exposition annuelle des Beaux-Arts et des Arts appliqués. S'adresser pour renseignements au secrétariat, 10 rue des Carliers, Tournai.

L'Exposition annuelle des Beaux-Arts de Roubaix-Tourcoing s'ouvrira le 15 septembre. S'adresser pour renseignements à M. Robinot, 50 rue Vaneau, Paris. — L'Exposition de Saint-

Quentin sera inauguré le 24 septembre. Dépôt des œuvres du 1^{er} au 6 chez M. Pottier, 14 rue Gaillon, Paris.

A Amphion, sur les rives du Léman aux eaux de turquoise, d'opale et d'émeraude, M. Théo Ysaye a terminé l'esquisse et commencé l'orchestration d'un poème symphonique intitulé *la Forêt et l'Oiseau*, qui fera suite aux deux compositions descriptives du même auteur *le Cygne et les Abeilles*. Ce nouveau poème sera exécuté l'hiver prochain soit isolément, soit avec les deux autres, auxquels il peut s'enchaîner.

La préparation des Concerts Ysaye occupe le restant des loisirs du compositeur. Les concerts auront lieu, comme jadis, au théâtre de l'Alhambra. Déjà M. A. Nikisch a été engagé pour diriger l'un d'eux. Parmi les solistes, nous applaudirons le violoniste Kreisler, le pianiste Gabrilowitch, le violoncelliste Jean Gérardy, etc. « Comme œuvres, nous écrit M. Ysaye, celles que mon frère et moi cherchons, lisons, entendons, choisissons parmi les meilleures, sans parti-pris de tendances ni d'écoles, si ce n'est le faible que nous avons l'un et l'autre pour les musiciens belges... »

Un festival J.-S. Bach, organisé par la Société Bach à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire, aura lieu à Heidelberg à la fin d'octobre sous la direction de MM. F. Mottl et Ph. Wolfram. Les auditions auront lieu à l'Université, à l'église Saint-Pierre et dans la Salle des Concerts de la Ville. On cite parmi les solistes M^{mes} Noordewier Reddingius, Philippi, Lobstein-Wirz, M. R. Fischer, F. von Kraus, J. Kromer, etc.

Un professeur de musique, M^{lle} Schutler, morte récemment, a, dit le *Guide musical*, légué à la ville de Nuremberg la somme de cent vingt-cinq mille francs pour élever un monument à la gloire de Beethoven. La ville a accepté le legs, et elle a immédiatement mis au concours, entre artistes bavarois, le projet du monument.

Il est question de construire à Munich un monument à Richard Wagner. Il s'agirait d'ériger, par souscription, une statue de marbre qui serait placée devant le théâtre du Prince-Régent. Un comité s'est constitué dans ce but. Il a demandé un projet à M. Henri Waderé, professeur à l'École des Arts industriels de Munich.

La ville de Mantoue inaugurera prochainement le monument qu'elle a fait ériger à Virgile.

Le poète des *Bucoliques* n'avait pas encore de statue. Sa ville natale a songé, dix-neuf siècles après sa mort, qu'il serait temps de lui en élever une. Cette reconnaissance, pour tardive qu'elle soit, mérite hautement d'être louée. Tant de fausses gloires se

dressent aujourd'hui en effigie qu'il était équitable d'en faire revivre une vraie, une pure, dans le marbre et le bronze.

Le monument de Virgile se compose d'un temple en marbre revêtu de mosaïques qui reproduisent des scènes pastorales empruntées aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques*, ainsi que divers épisodes de l'*Enéide*. Une statue en bronze du poète s'élève à l'intérieur du temple. Il avait été question de transporter dans ce temple les cendres de Virgile qui se trouvent, croit-on, à Pausilippe, aux portes de Naples. Mais rien n'est moins établi que le tombeau que l'on voit à Pausilippe soit véritablement celui du « Cygne de Mantoue ». Pétrarque, il est vrai, y planta un laurier, lequel fut remplacé par un autre laurier planté par Casimir Delavigne. Néanmoins cette croyance ne repose que sur la légende, et il est plus que probable que le mausolée de Naples ne renferme pas une poussière au-si glorieuse.

Dans la plaine de Kennemerland, près de Harlem, célèbre par la richesse de sa flore, on commencera prochainement la construction d'une salle de concerts qui sera exclusivement consacrée à la musique de Beethoven et qui sera pour Louis Van Beethoven, issu d'une famille flamande, ce que Bayreuth est pour Wagner.

Tout le monde sait que Beethoven adorait la solitude de la campagne et que c'est dans les environs de Vienne, si riches en sites pittoresques, qu'il a puisé ses meilleures inspirations. Aussi sa « Maison » sera-t-elle érigée en pleine campagne, dans un coin paisible et solitaire. Elle comprendra plusieurs salles dont une, en forme de chapelle et éclairée par de grandes fenêtres cintrées, sera consacrée à l'exécution des symphonies du maître et les autres aux séances de musique de chambre, de piano et de violon. Le chef d'orchestre et l'orchestre lui-même seront complètement invisibles.

La réalisation du projet n'est plus qu'une question de temps. La municipalité de Harlem s'est engagée à fournir une subvention considérable et le surplus des capitaux nécessaires sera réuni par des concerts et des représentations d'œuvres de Beethoven qui auront lieu dans tous les pays.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

A VENDRE

St-ANNA, près SLUIS (HOLLANDE).

Maison d'artiste avec atelier, jardin, etc. Renseignements : M. DREYDORFF, Knoeke-sur-Mer, à qui l'on peut s'adresser pour visiter la maison jusqu'à fin septembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANÉ POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

St-Anna-ter-Muiden (près de Sluis, Hollande). — **Mais. camp.**, compren. rez-ch. gr. salle mang., terr., 1 ch. couch., cuis., w.-c., hall, escal., terr. pour laver et w.-c. pour sujets, 1^{er} ét. 3 ch. gren., 2 pet. refuges, à 3 h. de Brux. et vicin. jusqu'à St-Anna, à 25 min. de Knoeke-s/mer, eau, jard. entouré de verger et 2 sup. fermes, conten. total 5 ares. A vendre toute meublée 12,000 fr. à louer 700 fr. S'adr. 11, rue de Namur, Brux.

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.
JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudel et Suardès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPÉTIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Claude Debussy (LOUIS THOMAS). — La Statue de Joseph Kaeckebroeck (OCTAVE MAUS). — « Je me souviens » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A Saint-Wandrille (GEORGES BOURDON). — Individualisme. — Bibliographie : *La Musique actuelle dans les États scandinaves* (O. M.). — Chronique judiciaire des Arts : *Interruption de service au théâtre*. — Petite chronique.

CLAUDE DEBUSSY

Un jour, un étudiant russe qui suivait les cours que je donnais à l'Université Nouvelle de Bruxelles vint me demander un article sur une « question de doctrine ». Je lui répondis : « Mon cher ami, en fait de doctrine, il n'en est qu'une qui me satisfasse complètement, et c'est, à proprement parler, *l'Isme*. »

Il me regarda avec stupeur.

« Cette doctrine, ajoutai-je aussitôt, consiste dans une affirmation constante, absolue et absolument irréfutable de tout ce qui me passe par la tête à l'instant que je parle ou j'écris. C'est une doctrine tout à fait admirable d'ailleurs, car elle ressemble à toutes les autres doctrines, et elle est moins étroite que chacune d'elles. » Mon étudiant russe, qui était un peu nigaud, me demanda cependant d'entretenir ses lecteurs de *l'Isme* et de ses beautés.

Je dois avouer que je n'ai encore rien écrit sur *l'Isme* ; mais mon aventure avec l'étudiant russe montre bien, dès le début d'un article sur M. Debussy,

que je ne suis pas debussyste. Je ne le suis pas, et je ne saurais l'être, puisque je suis sceptique, et que rien en moi ne pourrait arriver à me faire adorer un seul dieu entre tous les dieux de l'Olympe musical. Mais par cela même aussi que je suis sceptique et polythéiste, il n'est aucun principe, aucune règle, aucune tradition qui pourraient m'empêcher de prendre mon plaisir là où je le trouve ; et comme je prends assez de plaisir à entendre la musique de M. Debussy, il se trouve au fond que je suis debussyste sans l'être — un debussyste sans phrases, si l'on veut, ou plutôt un debussyste qui ne renierait ni Wagner ni Beethoven pour apporter son tribut d'hommages au faune le plus charmant de nos sous-bois français.

« Que de préliminaires ! » diront quelques grincheux. Il est vrai qu'aujourd'hui l'on ne peut guère parler d'un homme comme celui-là qu'avec beaucoup de précautions. On le discute beaucoup. On l'admire avec rage. Certains se font une joie de déclarer qu'ils ne comprennent rien à ses procédés. Et tout le monde est d'accord pour ne pas rester tranquille lorsque l'on prononce le nom de cet anarchiste. Alors le critique, né malin, pour dire ce qu'il veut, commence par distribuer des saluts à la ronde. Tant pis, ensuite, si tous les spectateurs ne sont pas également satisfaits !

Il vient de paraître deux livres sur M. Claude Debussy : l'un, en anglais, par M. Franz Liebich (1), est un petit volume honorable et commode, qui rendra des services aux personnes qui ne peuvent pas lire l'admi-

(1) Londres, John Lane.

rable volume français de M. Louis Laloy (1), à propos duquel j'ai cru devoir écrire cet article.

L'ouvrage de M. Laloy est excellent, d'abord parce qu'il n'est jamais ennuyeux (ceci a l'air d'une lapalissade, mais n'oublions pas que certains critiques musicaux abusent de l'ennui), ensuite parce qu'il est clair, facile à lire même pour les personnes qui n'ont pas fait d'études musicales, qu'il explique bien son sujet, qu'il n'en laisse rien perdre, et que souvent il le dépasse, l'auteur étant capable de généraliser et d'expliquer un fait, un goût particulier, par le mouvement intellectuel, la tendance obscure et commune qui le conditionne et qui l'a fait naître.

Devant une réussite aussi entière, on est bien obligé de mettre de côté ses besoins, ses goûts de méchanceté; et, en fin de compte, je ne puis que recommander à mes lecteurs un volume qui ne pourra jamais les laisser indifférents.

Tout au plus reprocherai-je peut-être à M. Laloy d'être un peu exclusif dans ses admirations. M. Laloy a une tendance — louable — à l'épigramme; il égratigne tous les tenants d'un art opposé à celui de M. Debussy; et cela est assez amusant, en somme, pour nous qui ne sommes pas compositeurs. Mais, en admettant même qu'il y ait une part de vérité dans toutes les roseries que M. Laloy distribue avec une si verte largesse, ces boutades ne suffisent pas à juger un homme, ni à l'expliquer, ni même à le résumer. Je préfère une critique moins cinglante, qui consent à rechercher dans chaque individu le coin de bonté, de grandeur ou de grâce, dans chaque œuvre le passage heureux, et qui sait? parfois même la simple intention (ceci dit, d'ailleurs, tout simplement pour n'attrister personne).

Et ce que j'avance là est d'autant plus juste que le meilleur, dans le livre de M. Laloy, n'est pas la partie critique, la partie destructive, la partie vengeresse, où il dit leur fait à certaines gens qui n'en peuvent mais, mais bien la partie explicative, où il nous montre ce qu'est l'art de M. Debussy, son charme, ce qu'il a de particulièrement gracieux, les rapports qu'il soutient avec les autres arts de son temps, peinture, littérature ou poésie, et son fond même, la sagesse joyeuse et raffinée qu'il exprime, et les conseils de bonheur qu'il nous donne avec un air de ne pas vouloir y toucher.

C'est justement là que je voudrais suivre M. Laloy, pour dégager après lui les caractères principaux d'un art qui dérouté si bellement la plupart de nos contemporains.

La meilleure façon de comprendre la musique de M. Debussy serait encore de fréquenter l'homme charmant, silencieux et doux qui s'est plu à nous la donner. Il a quarante-sept ans, il ne les paraît pas; le regard limpide, parfois rieur, se pose franchement sur les gens

(1) Paris. Dorbon aîné.

ou sûr les choses; un vaste front à la Verlaine rappelle le poète qui nous enchantait naguère; et cet homme que les Américains adorent est tout le contraire d'un poseur. Il parle lorsqu'il a quelque chose à dire, et c'est une qualité qu'on apprécie lorsqu'on fréquente un demi-quarteron de gens du monde. Il ne prétend pas imposer ses vues; il préférerait plutôt esquisser un sourire, puisqu'il est sûr de ne pas se tromper. Et il a bien raison, en somme, d'être maître de lui, de ne pas trembler, de ne pas avoir peur, et de ne pas être triste, puisqu'une réserve intérieure, une sensibilité exquise, en accord avec les harmonies les plus diverses de la nature, des champs en fleurs et de la mer, lui donne cette couleur de poésie dont il revêt les moindres de ses productions, toutes ses œuvres. Ce n'est pas un surhomme, comme Michel-Ange; ce n'est pas un demi-dieu, comme Shelley ou Keats; ce n'est pas un esprit ravagé, comme Berlioz, ni un romantique boursoufflé ou démoniaque; ce n'est pas non plus un ambitieux à la Wagner; non, c'est tout uniment, tout bonnement un artiste, un artiste à la française, qui fait de la musique comme Mozart en faisait et comme Racine faisait des tragédies et La Fontaine des fables, parce que c'est son métier et qu'il le connaît bien, ce métier, et qu'il a cette chance d'avoir quelque chose à mettre sous son outil, et qu'il ne demande rien que le plaisir toujours nouveau de produire de beaux objets, de belles œuvres qui le satisfassent et qui l'égaient.

J'aime beaucoup cette manière d'être, si naturelle.

Ce n'est pas un musicien de théâtre, comme Meyerbeer, comme M. Massenet, comme tant d'autres... et il ne s'est jamais figuré que l'unique but de sa vie était de remplir avec son nom les affiches de spectacles. Il écrit ce qui lui plaît, mélodies, pièces pour piano, musique d'orchestre, comme ont toujours fait les véritables grands musiciens — les musiciens de l'histoire de la musique, dirais-je, en les opposant aux musiciens de l'histoire du théâtre.

Ce n'est pas un compositeur à principes, comme Wagner, comme M. d'Indy. Du moins, ses principes à lui sont moins apparents; ils sont dans un désordre, dans une liberté qui ne nous les laisse voir que par le contraste avec les principes d'ordre des musiciens venus avant lui. Et cela est charmant.

Et pourtant M. Debussy (il faut bien que je le dise, quoique j'aie peu de mérite de l'affirmer), M. Debussy est un créateur; il apporte avec lui une *manière* nouvelle, un *style* que nous ne connaissions pas, une façon inconnue de traiter la matière musicale, d'agencer les sons par rapport les uns aux autres, et de les distribuer pour notre plaisir dans le milieu aérien qui les reçoit et qu'ils caressent.

Remarquons que si M. Debussy se conformait à l'usage de tous les créateurs, ou plutôt de tous les

grands musiciens romantiques, il devrait multiplier les extravagances et faire retentir la chronique de ses folies. Mais non, M. Debussy vit paisible, et nous n'avons à parler que de ce *style* qu'il a créé.

(*La fin prochainement.*)

LOUIS THOMAS.

La Statue de Joseph Kaeckbroeck.

Parmi les projets de fêtes populaires imaginés par le conseil d'administration de *Bruzelles-Kermesse* et que l'incendie du quartier a fait ajourner, il en est un qui allie à la fantaisie requise dans ce cadre de bombances et de liesse une évocation littéraire intéressante. On se proposait d'inaugurer en grande pompe, dimanche dernier — mais la cérémonie fut reculée à une date qui sera fixée prochainement — une statue à la mémoire de Joseph Kaeckbroeck ! Discours, fanfares, cantate, remise du monument à la cité en fête en présence des Van Poppel, des Mosselman, des Platbrood et autres héros populaires créés par la verve féconde de M. Léopold Courouble, — on voit tout ce que l'idée (émise, croyons-nous, par M. Georges Garnir) offre de développements pittoresques et divertissants.

Mais elle constitue un hommage à la littérature belge, elle affirme le succès des romans de M. Courouble, qui ont depuis longtemps franchi le cercle restreint des lettrés pour pénétrer dans le grand public, et c'est là ce dont il faut se réjouir.

Échappée d'entre les feuillets des volumes édités par Paul Lacomblez, la dynastie des Kaeckbroeck va s'élaner dans la vie sous une personnification tangible, accessible à tous. Elle se mêlera à la foule. On verra ses membres, ou pourra « leur causer ». Et l'aspect sous lequel ils rempliront à *Bruzelles-Kermesse* les rôles qui leur auront été assignés fixera pour la postérité leurs traits, leur silhouette, leurs costumes, leurs gestes définitifs. Quand ils monteront sur les planches, ce qui ne peut tarder, on les suivra dans un sillage de sympathie et de popularité.

Au fait, pourquoi ces Kaeckbroeck, qui reflètent si spirituellement la petite bourgeoisie bruxelloise, n'ont-ils pas encore fait leur entrée au théâtre ? Ils auraient dû logiquement y précéder, en qualité d'ainés, les Beulemans et les Meulemeester dont la jovialité a conquis, après Bruxelles, Paris. Les types créés, il semblait que rien ne fût plus aisé que d'en faire les protagonistes d'une action dramatique dont la demi-douzaine de romans à travers lesquels ils évoluent eussent fourni les éléments. Tableaux de mœurs, dialogues pittoresques, affabulation mi-narquoise, mi-sentimentale, épisodes caractéristiques de la vie bruxelloise, tout concourt à faciliter la tâche de l'écrivain qui tenterait de tirer de l'œuvre de M. Courouble le sujet d'une comédie de mœurs. Il y a d'autres héros que les héros lyriques, et par l'invention et l'observation Poil-de-Carotte vaut Werther ou Roméo.

La glorification de Joseph Kaeckbroeck, même dans le milieu burlesque où elle va se produire, paraîtra excessive à certains. Tout succès crée des envieux. C'est l'inévitable rançon de la renommée. Elle n'en révèle pas moins le rapprochement qui s'est fait entre les écrivains belges, naguère totalement isolés, et la foule. Celle-ci acclame les figures dans lesquelles elles se reconnaît, parmi lesquelles elle retrouve les images qui lui sont familières. C'est la raison de la popularité de Dickens en Angleterre,

de Goldoni en Italie, de Cervantès en Espagne. La création de Joseph Prudhomme a rendu Henry Monnier célèbre. Pour n'être qu'en staff, la statue de Joseph Kaeckbroeck pourrait bien, du haut de son piédestal, fraterniser avec Monsieur Pickwick et Don Quichotte. Et certes paraîtra-t-elle aux passants, qui lui adresseront un amical sourire, aussi justifiée que l'Ompdrailles de M. Van der Stappen et le Tyl Eulenspiegel de M. Samuel, l'un et l'autre coulés en bronze.

OCTAVE MAUS

« JE ME SOUVIENS »

Il est paru récemment sans nom d'auteur un petit livre tout à fait émouvant et tendre et que j'ai beaucoup aimé. Cela s'appelle *Je me souviens*, simplement (1). C'est une suite de petits poèmes d'amour d'une sensibilité aigüe et parfois déchirante, et je me demande comment je ferai pour vous en parler. Ces effusions devraient rester sacrées aux gens de la critique. On devrait se contenter de prononcer : « Voilà où elles se trouvent. Cherchez-les. » Mais quelle prétention que l'analyse !

Une femme en aime une autre, se laisse aller au délice de l'amour, puis, par d'insensibles gradations, au supplice de trop aimer. Une séparation, sans cause connue, intervient. Séparation douloureuse, hantée de songes d'une cruelle fièvre. Puis c'est le retour, la déception, le regret atroce de l'amour perdu, une longue, minutieuse agonie où le sens lui-même de la vie s'efface, et la grise, la morne résignation qui ne consent pas à l'oubli.

Quand je vous aurai dit cela, et que ces courts poèmes en prose ont un accent insistant et suggestif très pareil à ces timbres mystérieux que possédait le style magique de Marcel Schwob dans le *Livre de Monelle*, il me restera tout à dire. Mais il vaudrait mieux citer.

Voici le premier poème, *la Rencontre* :

Elle vint vers moi, et en voyant son sourire, j'éprouvai le matin, j'éprouvai la saveur du soleil, et la saveur des fruits à l'ombre du soleil.

Elle vint à moi, et en voyant ses yeux, je subis la nuit, et le mystère des ombres de la nuit.

Elle vint près de moi, et en entendant sa voix, je l'ai suivie.

Quelle simplicité définitive, quel raffinement à la fois ! Quelle valeur dans ces mots : *Je subis la nuit, j'éprouvai le matin !* Quelle force mystérieuse d'évocation dans une telle brièveté ! Tout le recueil est ainsi, confidentiel et intense, et ne livre qu'à la lecture attentive ses secrets profonds, son observation terriblement juste, l'extraordinaire douleur de sa lucidité. Sur cinquante poèmes, seuls les sept premiers sont doux, émerveillés, et reflètent la surprise heureuse des premiers moments de la tendresse. Puis, aussitôt, c'est cette remarque insidieuse, ce petit avertissement de la fatalité :

C'est elle (Aphrodite) qui, craintive que mon amour pour l'amante ne dépassât mon amour pour l'amour, loua l'inconstance, et remplit mes oreilles du bruit des voix fallacieuses, et obscurcit mes yeux de visions passagères.

Un pressentiment de glace tombe avec ces mots. Ils n'ont l'air de rien à qui les lit rapidement. Ils sont simplement terribles. Ils marquent comme d'un signe indélébile toute une classe d'êtres,

(1) *Je me souviens*, roman. Paris, Sansot.

ceux qui, inquiets d'amour, ne peuvent pas se reposer dans la quiétude d'un amour. Il leur faut l'inconstance, — l'inconstance dont ils souffrent puisqu'elle paraît une trahison envers l'idée sacrée que l'on se fait de l'amour, et qui cependant, sous son masque frivole, est le symbole même de la mysticité de l'amour, qu'aucune créature ne satisfait, et la parodie de la recherche éternelle.

Et il arriva, comme il devait arriver, que nous ne nous voyions plus à force d'être proches; et lasses de nous attirer sans nous comprendre, nous nous révoltions parfois contre cette attirance.

Et l'amoureuse s'en va :

Un jour il advint que je dus partir, et nous nous fîmes des adieux distraits, comme celles qui ne savent pas encore ce qu'elles perdent en se quittant...

Et tout ceci semble se passer en très peu de temps, — comme la jeunesse!

Mais à peine partie, le regret la harcèle et elle comprend :

J'ai vécu près du bonheur sans voir.

J'ai vécu près du bonheur comme ceux qui vivent aux pays du soleil :

Aveugle, à force de clarté, j'ai vécu près du bonheur.

Et maintenant je sais plus désirable que les terres des étrangers ce pays d'où je viens. Mais quel exilé retrouve deux fois le même son pays, et quel aveugle retrouve deux fois le même le bonheur?

Et, en effet, c'est fini. Tout le reste du livre n'est qu'une longue lamentation, discrète et pure, ardente, infiniment douce, farouche et monotone sur cela, sur cette impuissance à retrouver le bonheur.

C'est l'attente perpétuelle de celle qui ne revient pas, de celle qui ne serait plus la même si elle revenait. Aucune diversion n'est possible, toutes laissent le goût amer de la déception. Que faire? Chercher d'autres illusions? Inutile, on ne les trouverait pas. Espérer? Mais on sait qu'on ne boit jamais deux fois à la même fontaine, jamais.

Alors? Souffrir. C'est la seule chose qui reste possible. On souffre. On surmène le souvenir pour retrouver des visions du bonheur passé, des éclairs d'extase ancienne. On passe des nuits d'insomnie et des jours fiévreux comme des nuits à imaginer ce qui fut, et qui n'est plus, ne sera plus jamais. On recrée un fantôme à qui l'on adresse des vœux, des prières, de déliantes et délicieuses promesses. Du fond du plus morne enfer on évoque des mirages de ciel. On va jusqu'au bout de la douleur. Et on recommence...

Et toutes ces pensées de désespérance et de folie tournent dans un cercle de plus en plus restreint, sous un ciel de plus en plus terne, sans cesse attirées vers le centre immobile, le néant de l'apathie.

C'est cela l'amour. Et tous les amours sont pareils, ceux que l'on appelle défendus comme les autres. Aucun ne réserve autre chose, après de brèves joies d'ailleurs inouïes, qu'une longue agonie dont la pire horreur est encore de prévoir la fin... et ainsi, ils sont tous sacrés par la douleur.

Mais à un cœur sincère et tendre, à un esprit fier, cette constatation ne donne point de rancune contre la vie. C'est la fatalité qui passe, on s'incline, stoïque :

Pauvre petit amour, tu aimes et tu n'oses pas aimer... tu souffres et tu ne crains pas de faire souffrir... Mais comment pourrais-je t'en vouloir, puisque par toi j'ai connu les seules beautés de la vie?

Que m'importe que tu sois faux et lâche. esclave des circonstances qui amoindrissent et changent toute chose?

Que m'importent la brièveté de tes serments éternels, et tes torts et tes trahisons et tes mensonges? Je trouve en moi la force et la douceur que je te prêtai et, grâce aux vertus qui te manquent, je suis devenue meilleure! Je t'ai porté en moi, péniblement, comme une mère son enfant. Je t'ai conçu dans la joie et tu m'as déchiré de douleur.

Mais parce que je t'aimais avec mes larmes, je ne puis ni t'oublier, ni te haïr. Et si jamais tu reviens, je te prendrai encore entre mes bras, sur mon cœur, — le cœur à qui tu as fait tant de mal!

Mais dors, dors, car je n'ai pour tout espoir que cette croyance dans tes paroles, que je sais mensongères!

Dors, et comme un pauvre petit enfant je te bercerais, je te bercerais sur mon cœur, — le cœur à qui tu as fait tant de mal!

Je me souviens n'est pas le livre de tout le monde. Il faut le lire tout bas, sans en parler aux autres, sans céder à la tentation de le faire aimer, tout bas, et absolument seul avec soi-même.

FRANCIS DE MIOMANDRE

A SAINT-WANDRILLE

La réalisation dramatique de *Pelléas et Mélisande* par M^{me} Georgette Leblanc dans l'imposant décor naturel du parc et de l'abbaye de St-Wandrille a dépassé, au dire des spectateurs de cette fête d'art unique, l'espoir que faisait concevoir cette audacieuse initiative artistique.

Nous détachons du très élogieux article publié en tête du *Figaro* par M. Georges Bourdon un fragment qui résume avec exactitude l'impression de la soirée :

L'honneur, ou, si vous voulez, la gloire — car le mot n'est pas excessif — la gloire de M^{me} Georgette Leblanc sera moins encore d'avoir été une Mélisande si touchante, si puérile, si virginale, que d'avoir composé, pour l'émerveillement de quelques privilégiés, une suite de tableaux de vitrail à la fois si nuancés et si simples, si délicats et si forts, si poétiques et si vivants, d'avoir avec tant de tact et de sûreté extrait d'une œuvre entre toutes noble ce qu'elle recèle en même temps de rêve et de lyrisme, de mystère et de vérité. Sans doute M. Albert Carré, dont l'art est si compréhensif, a dessiné, à l'Opéra-Comique, un *Pelléas et Mélisande* d'une grâce infinie; tout ce qu'il est possible de réaliser sur un théâtre, avec du goût, de la recherche, de l'invention et des décors, il l'a fait, et nul autre que lui n'aurait mieux fait. Mais quoi, il travaillait sur un théâtre, et tous ses instruments d'illusion, c'étaient des châssis de bois et des toiles peintes.

Mais ici !... Ici, c'est, vous dis-je, la forêt même d'Allemonde et le château d'Arkel! M^{me} Georgette Leblanc disposait de cette antique demeure, si vaste, si variée, où des parties restaurées s'appuient aux piliers pathétiques de la cathédrale ruinée, où l'herbe et les fleurs croissent au milieu d'un cloître presque intact et dont le temps a seulement vêtu les pierres de croûtes vénérables. Mais ce n'est rien d'avoir à soi l'abbaye de Saint-Wandrille, glorieuse déjà au huitième siècle, et vingt hectares de forêt. Il faut y transporter l'âme de l'œuvre, choisir les lieux où elle s'exprimera, aménager les salles, déterminer les perspectives, les disposer à recevoir les êtres qui vont y vivre. Il faut

embrasser le poème de Maeterlinck, incliner l'oreille sur son cœur, écouter ses palpitations, en décupler le retentissement, en quelque sorte le recréer. Ces êtres qui, silencieusement, entre les pages du livre, s'entre-choquent, il faut les mettre debout, faire entendre le bruit qu'ils font. Leurs amours, leurs douleurs, leurs colères, leurs résignations, leur vie enfin, où va-t-elle s'exprimer? Les seize scènes qui contiennent tout le drame ardent et profond de la princesse blonde et du prince brun, de l'aïeul indulgent et de l'implacable mari, en quels lieux si bien choisis vont-elles vivre, pour que la beauté du poème, loin d'en être atteinte, en soit, s'il est possible, accrue?

Voilà la merveille qu'a réalisée M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck.

L'an passé, par un soir du même mois, *Macbeth*, le vieux drame barbare, avait revécu entre les murs de Saint-Wandrille. Aujourd'hui, c'est *Pelléas et Mélisande*, le mystère ardent et pathétique d'un poète passionné, qui vient d'y choisir sa demeure. Ces deux soirées, que la décision commune de M^{me} Georgette Leblanc et de M. Maurice Maeterlinck a voulues uniques et qui ne se renouvelleront pas, resteront l'orgueil de Saint-Wandrille. Par la différence des œuvres, la volonté qui les réalisa a fait, en dépit de l'identité des moyens, deux manifestations que l'on ne saurait comparer.

L'une et l'autre furent belles incomparablement. Mais l'éblouissement de *Pelléas et Mélisande* est sans pareil. Jamais ne fut à ce point restituée, avec son âme propre dans son rythme intime, avec ce qu'on appelle son atmosphère, une œuvre littéraire. Jamais le génie d'un créateur n'eut à son service, au même degré, le génie d'une interprète. Jamais l'expression théâtrale ne s'identifia davantage à la beauté verbale. Jamais la vie réalisée ne se modela à ce point au poème de la vie. Et j'ai conscience, en achevant ces notes improvisées, d'avoir bien sommairement, bien imparfaitement, exprimé l'émotion intense qui, trois heures durant, tint un auditoire de choix.

A la vérité, l'interprétation fut parfaite. J'ai déjà indiqué tout ce que M^{me} Georgette Leblanc mit de jeunesse, de beauté, d'ingénuité, de puérile agilité, au service de l'héroïne impérissable conçue par un grand écrivain, et comme elle sut modifier sa voix, ses gestes, sa démarche, ses sourires, au point d'être à merveille la gentille petite princesse blonde qu'a voulue Maeterlinck. Mieux que tout cela encore, elle nous a montré l'âme de Mélisande, elle l'a répandue autour d'elle, et voilà le chef-d'œuvre de cette grande, de cette vivante et magnifique artiste.

En disant qu'elle a répandu autour d'elle l'âme même de l'œuvre, j'ai dit tout le bien qu'il faut de l'interprétation, où nous avons eu cette surprise de distinguer le battement d'un rythme unique. Quelle jeunesse, quelle flamme, quelle simplicité chez M. Maupré, Pelléas souhaité d'une Mélisande accomplie! M. Durozat a donné à Golaud toute la force, toute la brutalité, toute l'épaisseur qui convenaient, et sa composition fut parfaite. La résignation et l'effacement de Geneviève ont été excellemment exprimés par Mlle Jeanne Even, et M. Séverin-Mars a communiqué au vieux Arkel toute la dignité mélancolique qu'il fallait. J'ai réservé pour la fin un compliment particulier au petit Yniold, la jeune Gilberte Livettini, qui a été délicieuse de naturel et de grâce enfantine. Et si j'ajoute que la belle et mélancolique musique de Gabriel Fauré, accompagnant les scènes les plus pathétiques, fut exécutée avec la plus grande sensibilité d'expression, sous la

direction du jeune compositeur Albert Wolff, je crois que j'aurai fait à chacun sa part.

La pluie, qu'on n'avait pas conviée, fut de la fête. Qu'importe! Le public n'en souffrit que peu, car des tentes avaient été disposées à son intention en les divers endroits du parc où se déroulait l'action; mais la vaillance des artistes, stoïques sous les averses, fut admirable. Bien loin de compromettre ou de gêner l'effet dernier, certaines scènes, au contraire, par un surcroît de réalisme que l'on n'avait point prévu, ont ainsi gagné en intensité. Et ce fut une belle chose. Ce fut une belle chose, qui nous remua au meilleur de ce que chacun porte en soi. Ce fut une belle et incomparable chose. Elle n'a point de passé, puisque avec *Macbeth* elle fut pour la première fois tentée. Pourquoi les avarés et merveilleux artisans de si pures beautés ne veulent-ils point qu'elle ait de lendemain? GEORGES BOURDON

INDIVIDUALISME

Très justes ces réflexions que suggéra à M. LOUIS VAUXCELLES le dernier Salon du Champ-de-Mars :

« Bannissons l'esprit de coterie et stigmatisons l'étroitesse des écoles. Maurice Barrès, dans la harangue si pleine et si noble et si nuancée qu'il prononça devant la tombe de Jean Moréas, s'exprima à peu près ainsi : « J'ai recueilli le testament littéraire du poète que nous pleurons... Moréas m'a dit : « Il n'y a guère de « différences sérieuses entre romantiques et classiques... *Tout ça, ce sont des bêtises...* » Cette parole familière, si savoureuse dans la bouche d'un homme qui s'amusa à créer des écoles successives et éphémères, est vraie.

Qu'il s'agisse d'art plastique ou de musique ou de lettres, les titres des écoles — et les écoles — importent bien peu.

Ingres et Delacroix ne se sont guère compris de leur vivant; on les opposait sottement l'un à l'autre, au lieu de les aimer l'un et l'autre. Il en fut toujours ainsi, parce que les artistes sont des hommes. Ne pouvons-nous donc goûter à la fois la tendre psychologie de Racine et le lyrisme de Hugo, Wagner et Dukas, Carpeaux et Rodin, Cézanne et Chavannes, Carrière et Renoir?

Que demeure-t-il de toutes ces étiquettes que les grammairiens s'ingénient à coller doctement dans le dos des grands hommes? Que signifient ces vocables : impressionnisme, réalisme, symbolisme, classicisme? Bien peu de choses, convenons-en.

Nous nous plaisons — et ce sont, d'ailleurs, des polémiques efficaces — à brandir un nom, un talent, une œuvre, pour démolir un autre nom, une autre œuvre. On devient véhément, exclusif, sectaire. A force d'aimer tel peintre, on finit par ne plus voir que par ses yeux; on se bride d'œilères, et l'on n'admet plus d'autres modes de sentir et de penser que ceux qui vous ont un instant sollicités.

Il faut à tout prix se libérer de ces formules, de ces habitudes restrictives. Tâchons de comprendre toutes les expressions, même les plus divergentes, les plus antithétiques. On peut être « sage » en art, et être grand; on peut être « fou » en art, et n'être pas moins grand. Le recueillement cadencé de Puvis de Chavannes nous repose de l'exaltation de Vincent Van Gogh. La mort ne confère-t-elle pas à l'un et à l'autre, au sage et au fou, une égale sérénité? Aimons, quel que soit leur langage, tous ceux qui s'adressèrent à nous en artistes émus, sincères, et n'empruntèrent jamais le parler d'autrui. »

BIBLIOGRAPHIE

La Musique actuelle dans les États scandinaves (Conservatoires, Concerts, Théâtres), avec 25 portraits, vues et plans hors texte, et deux médaillons, par EUGÈNE D'HARCOURT. Paris, F. Durdilly et librairie Fischbacher

Chargé d'une mission par le gouvernement français, M. Eugène d'Harcourt a étudié successivement la situation de l'art musical en Italie, en Allemagne et en Autriche-Hongrie, enfin dans les États scandinaves. Le petit volume qu'il vient de faire paraître résume les impressions qu'il recueillit en Danemark et en Suède, — la Norvège n'offrant, paraît-il, point d'intérêt au musicographe. Ce rapport, qui contient beaucoup de renseignements et d'observations utiles, complète le travail d'ensemble entrepris par M. d'Harcourt. On y trouvera sur les Conservatoires, sur les Concerts et sur les Théâtres lyriques de Copenhague et de Stockholm des détails précis. Dans une annexe, l'auteur, que le souci de voir ériger à Paris une salle de concerts préoccupe depuis longtemps, préconise l'affectation aux exécutions musicales des salles du Jeu de Paume, qui ne servent actuellement qu'à de rares expositions et au concours Lépine. D'après les études auxquelles il s'est livré, M. d'Harcourt estime que les locaux en question conviendraient parfaitement, au point de vue de l'acoustique, à de grandes auditions symphoniques. On y pourrait loger trois mille auditeurs, ce qui permettrait de donner des concerts dominicaux à des prix populaires, et les travaux de transformation, que supporterait une société civile constituée pour un terme de cinquante ans, ne dépasseraient pas 250,000 francs. « Il faut espérer, conclut l'auteur, qu'un jour viendra où le fait d'avoir doté gratuitement Paris d'une salle populaire de concerts, universellement réclamée, sans surélever ni défigurer des bâtiments qui n'ont d'ailleurs plus d'affectation spéciale, et en restituant, sous forme d'abri pour les promeneurs des Tuileries, les quelques mètres de bordure demandée, ne menacera pas dans sa situation M. Dujardin-Beaumetz ou son successeur. »

O. M.

Chronique judiciaire des Arts.

La correspondance de Mérimée.

La question si fréquemment controversée de la propriété des lettres missives vient de donner lieu à un nouveau débat. Faut-il considérer celles-ci comme appartenant à leur destinataire et lui reconnaître le droit de les publier à son gré? Ou celui qui les a écrites en conserve-t-il la propriété, même quand, n'ayant pas gardé de brouillon de ses lettres, il s'est mis hors d'état de les utiliser sans le concours du destinataire?

Il s'agissait, dans le différend qu'a tranché la Cour d'appel de Paris, d'une centaine de lettres de Prosper Mérimée publiées par un archiviste qui avait omis de s'assurer de l'assentiment des héritiers de l'écrivain et que ces derniers assignèrent pour violation de droit d'auteur.

Le tribunal de la Seine débouta les demandeurs de leur action. Réformant ce jugement, la Cour a décidé que seuls les héritiers de Mérimée avaient qualité pour juger de l'opportunité de la publication, la propriété des lettres étant restée à l'écrivain.

PETITE CHRONIQUE

A partir du 1^{er} septembre, le prix des abonnements à l'Exposition de Bruxelles est réduit à dix francs. Les intéressés sont priés de se présenter au bureau des abonnements, rue des Colonies, munis d'un portrait (10 × 6 1/2) collé sur carton fort.

Aujourd'hui dimanche, 4 septembre, à 2 h. 1/2 de relevée, au Jardin Français de l'Exposition de Bruxelles, grande fête artistique sous le patronage de M. Warocqué, avec le gracieux concours de quatre célèbres sociétés belges : la Société Royale *les Artisans Réunis* de Bruxelles, la Société Royale *l'Orphéon de Bruxelles*, l'Harmonie Royale de Wasmes, l'Harmonie des Charbonnages de Mariemont et Bascoup. Pendant la fête, les quatre sociétés réunies interpréteront « Honneur au Roi », hymne congolais sous la direction de l'auteur, M. Théo Charlier. Le programme détaillé sera distribué dans le jardin. Pendant le concert une collecte sera faite au profit des sinistrés de l'Exposition.

C'est ce dimanche, 4 septembre, que s'ouvre à 10 heures, au Palais des Beaux-Arts, parc de la Boverie à Liège, l'Exposition Internationale d'affiches, organisée par l'OEuvre des Artistes avec le concours de nombreux artistes et collectionneurs et de maisons d'édition belges et étrangères. Cette exposition réunit un million d'affiches et de dessins originaux pour affiches signés par tous les maîtres du genre. Le prix de l'entrée est de 25 centimes. Elle est gratuite pour les membres de l'OEuvre des Artistes qui sont priés de bien vouloir se munir de leur carte.

M. Auguste Beernaert, ministre d'Etat, a fait don à l'Académie royale de Belgique d'un capital de dix-sept mille francs en vue de fonder, au moyen des intérêts accumulés, un prix de mille francs qui sera décerné tous les deux ans à un ouvrage de littérature écrit en langue française par un auteur belge, sans distinction de genre ou de sujet.

Un arrêté royal vient d'autoriser le gouvernement à accepter cette libéralité, dont il convient de féliciter M. Beernaert.

L'art des carillonneurs, récemment ressuscité, a donné lieu, à Malines, à un concours international chaudement disputé et qui rassembla une foule considérable d'auditeurs. Les vainqueurs du concours général furent, dans l'ordre de classement fixé par le jury, MM. Van den Plas (Diest), Rolliers (Saint-Nicolas), Redouté (Mons), De Mette (Alost), Shynheel (Audenarde) et Verrees (Turnhout).

Le concours d'honneur donna les résultats suivants : premier M. Rolliers, qui gagne le prix du Roi ; deuxième, M. Redouté ; troisième, M. Van den Plas.

La Société *les Amis de Bruges*, dont nous avons annoncé la création, est déjà parvenue à sauver, en l'acquérant de ses propres deniers, la curieuse maison qui se trouve dans le prolongement de la place Van Eyck, à Bruges, et qui peut être considérée comme un des derniers spécimens de l'architecture en bois du xv^e siècle. Une plaque commémorative a été apposée sur la façade pour consacrer cette victoire du bon goût public.

Vacances de musiciens (suite) :

Sous les ombrages de Boitsfort contigus aux futaies magnifiques de la forêt de Soignes — retraite estivale digne de celui qui orna d'une partition expressive *le Mort* de Camille Lemonnier —, M. Léon Du Bois retouche, cisèle, burine, polit son drame lyrique *l'Ile Viège*, qui sera entièrement achevé à la fin des vacances et que nous espérons voir représenter l'hiver prochain.

Quant à ses projets, M. Du Bois nous écrit : « L'an dernier a eu lieu à Louvain, sous ma direction, une fort belle exécution de la *Katharina* d'Edgard Tincl avec le concours des principaux créateurs de l'œuvre, d'artistes du Théâtre lyrique flamand d'Anvers et de l'orchestre du Théâtre de la Monnaie. Les chœurs furent chantés par les élèves des cours d'ensemble de mon École, auxquels s'associèrent, en très grand nombre, des dames et des jeunes filles du « monde ». Celles-ci ont trouvé cet exercice musical si intéressant qu'elles ont manifesté le désir de le renou-

veler. On a donc constitué une vaste phalange chorale mixte destinée à faire entendre chaque année une grande et belle œuvre. Grâce à l'imposante masse chorale que j'aurai à ma disposition, il me sera facile — et agréable — de faire connaître au public des compositions de « jeunes », qui éprouvent toujours des difficultés à faire exécuter leurs œuvres. Nous comptons donner notre première audition vers la fin de l'hiver. Avec les deux concerts et les séances musicales de l'Ecole de musique, avec les concerts de la « Table-Ronde », il y aura à Louvain un mouvement musical intéressant. »

L'auteur du *Chevalier Moine* exécuté l'hiver dernier aux Concerts Colonne, M. Pierre Coindreau, passe ses vacances à Saint-Quentin, sa ville natale, où, tout en décochant à ses amis sur de nombreuses cartes postales illustrées d'ahurissants calembours, il a écrit une mélodie sur une poésie de Remy de Gourmont, retouché et mis au point l'orchestration de sa *Revue nocturne* et commencé la composition d'une symphonie.

Il n'y a pas que le pastel dont s'honore Saint-Quentin...

C'est, de même, au foyer de son enfance que M. Victor Vreuls est allé demander le repos. Un travail régulier et les joies paisibles de la vie de famille lui font oublier à Verviers les mille tracasseries de ses fonctions directoriales, et là, du moins, rien n'interrompt inopinément la page commencée... Aussi M. Vreuls, qui vient de mettre en musique un poème de M. René Lyr, compte-t-il bien, avant de retourner à Luxembourg, avoir complètement achevé un acte d'*Olivier le Simple*, le drame lyrique qu'écrivit pour lui M. Justin Delacre.

M. Jean du Chastrain passe ses vacances beaucoup plus loin : le concours Rubinstein, qui a lieu tous les cinq ans, étant ouvert cette année, M. du Chastrain est parti pour Saint-Petersbourg afin de disputer le prix aux trente-cinq pianistes qui se sont fait inscrire avec lui. Souhaitons-lui de sortir vainqueur de l'épreuve.

Dès que la décision du jury sera proclamée, il ira s'installer à Riga où il vient d'être nommé chef d'orchestre au théâtre où jadis Richard Wagner occupa le même poste.

Indépendamment de l'exposition collective des peintres-décorateurs bavares que nous avons annoncée, le Salon d'Automne abritera cette année un ensemble rétrospectif des œuvres de Bazille, l'ami de Manet et de Claude Monet, qui fut tué à l'âge de 28 ans pendant la guerre de 1870.

Le Salon sera ouvert du 1^{er} octobre au 8 novembre au Grand Palais des Champs-Élysées.

A VENDRE

St-ANNA, près SLUIS (HOLLANDE).

Maison d'artiste avec atelier, jardin, etc. Renseignements : **M. DREYDORFF**, Knoeke-sur-Mer, à qui l'on peut s'adresser pour visiter la maison jusqu'à fin septembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES **TAPIS D'ORIENT** IMPORTÉS **directement** DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS **authentiques** FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Expansion artistique :

Une exposition dont l'intérêt artistique dépasse de beaucoup celui des Salons qu'organisent habituellement en province les *Sociétés des Amis des Arts* rassemble en ce moment à Maubeuge, parmi d'honnêtes tableaux signés par les professionnels et amateurs de la région, de lumineuses toiles de Cross, Signac, Luce, Maurice Denis, Vallotton, K. X. Roussel, Vuillard, Bonnard, Guérin, Manguin, Laprade, Jean Puy, Marquet, Dufrenoy, Francis Jourdain, Flandrin, Deltombe, Lacoste, J. Blot, etc.

M. Louis Vauxcelles a, dans une conférence très applaudie, présenté au public (qui avait besoin d'une initiation !) ce groupe d'artistes indépendants dont l'exposition excite à Maubeuge autant d'intérêt que de curiosité.

Trois monuments érigés à la mémoire d'écrivains ont été inaugurés dimanche dernier, l'un en Bretagne, un autre au pays basque, le troisième en Provence.

A Perros-Guirec, le sculpteur Pierre Lenoir a fixé dans le rocher du Dante, qui se dresse à l'intersection des routes de Ploumanach et de Mouléris à Istier, le médaillon de Gabriel Vicaire, le poète du *Pays des ajoncs* dont Armor garde le souvenir reconnaissant. MM. Anatole Lebraz et Le Goffic évoquèrent l'art et la vie de l'écrivain, dont M^{lle} G. Reuver lut des strophes harmonieuses.

A Bagnères-de-Bigorre, on célébra la mémoire de M^{me} Cottin, la romancière qui bénéficia sous le premier Empire d'une grande notoriété. Ce furent MM. Laurent Tailhade et J. Larribau qui, dans des discours très applaudis, retracèrent la carrière littéraire de M^{me} Cottin et rappelèrent la générosité de son cœur.

Enfin, au son des tambourins et des galoubets, sous les oliviers et les acacias du bourg de Menerbe en Vaucluse, on inaugura le buste de Clovis Hugues. Œuvre de M^{me} Clovis Hugues, ce buste est supporté par un piédestal de M. Félix Devaux où, parmi divers motifs décoratifs, les figures allégoriques de la République et de la Poésie rappellent les deux orientations principales de la vie de Clovis Hugues, député et homme de lettres.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

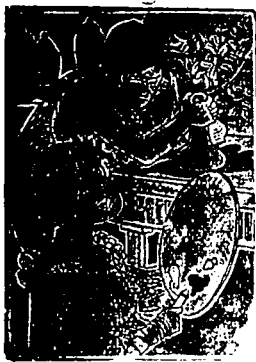
Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*
Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEFEN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Claude Debussy (suite et fin) (LOUIS THOMAS). — En Savoie (OCTAVE MAUS) — La Déchéance d'Abélard (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Impartialité (O. M.). — Théâtre de la Monnaie : *Réouverture; Premières reprises* (CH. V.). — Chronique judiciaire des Arts : *Publication tronquée*. — Nécrologie : *Pierre Aubry* (O.M.); *Le douanier Rousseau* (LOUIS VAUXCELLES). — Erratum. — Petite chronique.

CLAUDE DEBUSSY ⁽¹⁾

Qu'est-ce donc que l'ordre nouveau introduit dans la musique par M. Claude Debussy ?

Selon moi, on peut le définir assez aisément par l'analyse de ses trois principaux caractères, qui sont : le dédain pour toute forme carrée, — le goût de la couleur pour elle-même, — et un sentiment profond du plaisir que les hommes prennent à vivre sur cette terre ensoleillée, parmi la nature changeante.

Le mépris de la forme carrée. — Vous rappelez-vous, en province, par ces beaux soirs où l'Opéra nous donne *Faust, le Trouvère* ou *les Huguenots*, vous rappelez-vous, dis-je, l'immense satisfaction qui vous remplit l'âme lorsque vous pensez que, vraiment, ça n'est pas plus difficile que ça, et que si vous aviez de la voix, vous n'auriez pas besoin de connaître la musique pour terminer la phrase commencée par le ténor ou l'exquise mais éléphantiasique *prima-donna*? Ah!

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

ces délicieuses chutes de phrase! Ah! les points d'orgue, le ron-ron et les accompagnements qui ressemblent tous à de la musique militaire dans un square de province ou à des chansons napolitaines pour touristes pressés. On ne cesse de croire que cela a été écrit pour le théâtre du Capitole, à Toulouse, ou pour la Scala de Milan... Musique pour concours agricole, musique pour sapeurs-pompiers, comme vous conveniez bien aux aspirations sentimentales et bourgeoises de nos honorables grand'mères!

Et vous, alexandrin de tragédie, noble forme verbale à l'usage des faiseurs d'à-propos verbeux, vous qu'un fantaisiste symbolisait ainsi :

Un, deux, trois, quat', cinq, Tue!
 Un, deux, trois, quat', cinq, Pan!
 Un, deux, trois, quat', cinq, Mort!
 Un, deux, trois, quat', cinq, Pan!
 Tue, tue, tue et retue! Pan, pan, pan et repan!
 Mort, Mort, Mort et Remords! Tutu, Zizi, Pan! Pan!

Alexandrin, sublime alexandrin, vous étiez le roi de la scène et le maître des cœurs, de même que la phrase carrée subjuguait tous nos amateurs de musique. Et voilà que Verlaine, et voici que Debussy nous ont montré votre ridicule primordial, essentiel, et qu'ils nous ont invités à goûter autre chose que votre éternelle, paisible et paresseuse mélodie. C'étaient deux faunes, deux faunes qui soufflaient pour leur plaisir, et tant que ça leur allait, et jamais quand ça ne leur allait pas, dans une flûte faite d'écorce, et pourtant fichtrement bien taillée.

Alors, il n'y a plus eu de mélodie, plus de ron-ron,

plus de chutes de phrases imperturbablement prévues, plus d'académisme, plus de casques de pompiers; mais de l'inattendu, des prolongements qui nous faisaient monter aux yeux des larmes, des silences railleurs, et des demi-silences, comme cette demi-lumière de la lune à son lever, au milieu de la nuit, et puis des nuances, de l'imprécis, l'imprécis de l'aube, celui du crépuscule : une lumière argentine, une lumière tremblée, comme celle du brouillard à midi, dans les vallées; et puis des flaques d'ombre, et encore de la lumière, une lumière légère, liquide, vaporeuse; et toujours la flûte continuait son chant sans jamais se redire. Nous nous amusions bien.

Je sais aussi que, là-dessus, on est venu nous raconter toutes sortes de choses, des choses admirables, ma foi! des choses particulièrement sérieuses. Il y avait l'ordre, l'ordre immuable, nécessaire, l'ordre traditionnel, et tous les grands principes d'ordre, stabilité, cohérence, perfection, développement logique... Ma foi! je dois avouer que si j'avais ici à parler de M. d'Indy, je m'arrangerais pour vous montrer que tous ces principes sont nécessaires, et, bien plus, qu'ils sont indispensables. Ils sont indispensables, en effet, à une musique bâtie, construite, si j'ose dire, entièrement sur eux. Mais ils nous gênaient beaucoup pour expliquer la musique de M. Debussy, qui s'en passe avec joie. Donc, ne parlons pas de principes lorsqu'il s'agit d'une œuvre qui n'en a cure, et continuons à nous occuper d'elle, sans aller chercher les arguments de la quatorzième heure pour expliquer le soleil de midi.

La couleur. — Je sais que chacun de nous, en écoutant de la musique, imagine ce qui lui plaît et ressent ce qu'il peut. Je le sais. Cependant, tout sceptique et relativiste que je suis, je tiendrais pour fou celui qui songerait aux personnages dansants de Mozart en entendant le beau mouvement indéfini et triste de la *Sonate en la majeur* (pour violoncelle) de Beethoven ou la Marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*. C'est donc que, dans son imprécision forcée, dans son jeu pour elle-même, la musique demeure un système de transcriptions assez sûr, explicable au vulgaire, et aussi raisonnable, en somme, que notre langage, si abstrait, si pauvre, si desséché, ou que la peinture, si ridicule dans sa prétention de représenter le monde entier sur des surfaces planes.

Mais ce qu'il y a de terrible, avec la musique, c'est que l'on ne sait pas toujours à l'avance ce que le musicien va vouloir nous dire. Celui-ci ne s'occupe que des sons pour eux-mêmes et pour les plaisirs qu'ils nous donnent; cet autre ne cherche qu'à provoquer chez le spectateur un effet brutal, une émotion grossière; certains, au contraire, veulent exprimer des sentiments supérieurs ou profondément humains; tandis que l'on en voit qui ne songent qu'à une transposition sonore du

monde magnifique, vivant et coloré, au milieu duquel nous vivons. Et c'est le diable, pour le critique, comme pour le musicien lui-même, d'arriver à faire entendre au public ce qui est véritablement contenu dans une musique et exprimé par elle.

Pour ce qui regarde M. Debussy en particulier, sans vouloir dire qu'il se borne à des recherches de couleurs, il est absolument certain qu'il y a, dans *Pelléas* aussi bien que dans la plupart de ses morceaux de piano ou d'orchestre, des jeux charmants qui ne sont que des transpositions sonores de la manière palpitante et colorée que les faunes avaient chaque jour sous les yeux, les faunes, habitants libres de la campagne et des sous-bois.

Ces sonorités claires, liquides, à la fois fondues et perlées, ces gouttelettes retombant en cascades vari-coulores, et ces jeux de harpes, et ces souvenirs d'une nature où tout est couleur, lumière et songe, c'est là ce que nous apporte ce compositeur que l'on dit si raffiné, si baudelairien, si troublant, si artiste. Tant il est vrai que les plus simples choses de ce monde ne peuvent être embrassées et saisies que par les mains tremblantes des enfants, des vieillards et des femmes, ou bien par celles des curieux, des délicats qui se sont fait une âme simple pour jouir de la vie en son entière fraîcheur. (Mais allez donc dire ça aux admiratrices de Miss Mary Garden!!! « Aoh! vous diront-elles, c'était une daillicious peuttit pévérs, ceuh Deubioussy! »)

Le plaisir de vivre. — Vous savez qu'autrefois, au temps des marquises, des abbés de ruelle et des poètes qui faisaient rimer Arcis et Tircis, on savait vivre. La musique, celle de Mozart aussi bien que celle de Lulli, était un plaisir; l'amour n'était point une passion folle; les dames eussent rougi de jouer, comme aujourd'hui, les poétastres; et personne ne se souciait de régénérer le peuple.

Autres temps, autres mœurs. Et voici que nous connaissons une musique furieuse, des passions mortelles, toutes sortes de doctrines dont le nom finit en *isme*; et surtout, ah! mais oui! surtout, un très grand nombre de sots.

Ne parlons que de la musique: après Gluck, après Beethoven et tous les musiciens romantiques qui n'ont fait que dire leurs passions, nous avons eu Meyerbeer et Verdi, dont les airs facilement furieux éveillent irrésistiblement en une âme bien née les images caporalistiques et militaires du chapeau chinois, du trombone à coulisse, de la grosse caisse et du contrebasson; après Wagner, qui emmenait ses dieux insensés à travers des abîmes, nous avons M. Richard Strauss dont le gueulement sérieux porte au délire l'âme du snob et celle de l'Allemand, M. Richard Strauss, celui enfin que l'on a le droit d'admirer, même lorsqu'on ne le comprend pas, M. Richard Strauss, empereur des

braillards et des poires... Ah ! que la vie est donc gaie lorsque M. Richard Strauss lamente en nous donnant le mal aux dents !

Et voici qu'arrive, dans ce tohu-bohu de chahuteurs inconsistants, loin, bien loin du terrible Wagner et des romantiques allemands, la bande sans façon de nos musiciens français. Je ne veux pas les nommer tous, mais ils sont tous charmants (je parle de ceux qui ont quelque chose à dire), et ils ne veulent pas nous étonner : ils ne veulent que raconter ce qu'ils voient, ce qu'ils savent, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont ressenti, au milieu des paysages variés et charmants de leur pays, le plus riche et le plus simple du monde...

L'un d'eux est Claude Debussy. Entre tous ses amis, fils de la terre française, il se distingue par son émerveillement, sa joie, son abandon aux êtres et aux choses. « C'est pourquoi, comme le dit très bien M. Laloy, tous ses poèmes de musique, même les inquiets, les déçus, les douloureux, laissent un parfum de douceur et de paix.

« Obéissant aux seules volontés de la vie, cette musique est toujours belle. Telle est sa leçon ; ceux qui l'ont entendue sont devenus pareils à des initiés que le mystère n'effraie plus. Ils n'ont plus été sur la défensive devant la nature, parce qu'ils en comprenaient la raison, impénétrable à la raison humaine. Ils ont rendu grâce à ce qui existe, pardonné à la vie ainsi qu'à la mort. L'océan des apparences leur est devenu transparent, et ils ont osé s'y livrer. Ils n'ont plus eu peur d'eux-mêmes et de leur ombre ; ils ne se sont plus méfiés de ce qu'ils sentaient ou de ce qu'ils désiraient. Ils ont erré dans les jardins du monde, où toutes les fleurs leur ont souri. Et la musique dont ils étaient ravis était pareille à une fleur aussi par sa grâce ingénue ; elle était fille du ciel, de la terre et des eaux, parce qu'elle était toute faite de génie. »

Faite de génie, je n'aurais peut-être dû dire que cela. Mais je suis si bavard !

LOUIS THOMAS

EN SAVOIE

Ce qu'il faut retenir des fêtes par lesquelles la Savoie vient de célébrer, avec beaucoup d'entrain, le cinquantième anniversaire de son annexion volontaire à la France, c'est que pour commémorer dignement l'événement elle a voulu rendre à Jean-Jacques Rousseau, en dressant sa statue sur les coteaux de Lémenc qui dominant Chambéry, un solennel hommage.

Pour avoir été longtemps différée, car nul ne fut plus contesté, attaqué, calomnié que l'auteur des *Confessions*, cette glorification n'en réjouit pas moins ceux qui gardent le culte de l'émancipateur de la pensée moderne. Tardive, la réparation en est d'autant plus éclatante. Et l'allégresse avec laquelle les Chambériens l'ont accomplie, au son des fanfares, dans le joyeux décor de la cité pavoisée et fleurie, en présence du président de la République et

d'une foule innombrable, a fait justice des légendes qui projetaient une ombre sur la mémoire du philosophe.

A la confiance de Jean-Jacques qui déclara : « S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry », la Savoie a répondu avec élan. Le monument Rousseau fixe désormais, symbole de reconnaissance et d'admiration, les souvenirs dont le séjour du penseur illustra sa patrie d'élection. Sa signification est d'autant plus éloquente qu'au lieu de rappeler le hasard d'une naissance il scelle des rapports de tendresse nés d'un libre choix.

Et c'est bien l'amour de Rousseau pour la nature savoisiennne qu'il consacre. Le sculpteur, M. Mars-Vallet, a représenté Jean-Jacques descendant, appuyé sur sa canne, une cime rocheuse dont les blocs forment le piédestal de la statue. La silhouette est gracieuse, de proportions harmonieuses, exempte de banalité, et si les traits du visage ne rappellent guère ceux qu'a popularisés l'iconographie de Rousseau, le monument, aperçu à quelque distance, plaît par la fantaisie, l'imprévu, l'originalité de son ordonnance. C'est l'effigie du Promeneur solitaire ; et comme ce promeneur porte l'élégant costume du XVIII^e siècle et que les Charmettes sont proches, un faible effort d'imagination suffit pour y faire reconnaître celui qui écrivit : « Je me promenais et j'étais heureux ».

Vu de près, le monument trahit malheureusement un défaut de composition assez grave pour détruire l'impression favorable qu'il produit au premier abord. Sur le socle, le sculpteur a modelé en bas-relief le site pittoresque des Charmettes, qu'ombragent des châtaigniers. En s'approchant, on constate avec stupeur qu'au lieu de fouler une roche, Rousseau marche sur la cime d'un arbre ! En isolant les deux parties de l'œuvre, établies à des échelles différentes, l'artiste eût évité cet effet désastreux et d'une licence excessive. Il est permis d'espérer que la marmaille chambérienne, qui déjà exerce sur le piédestal sa juvénile ardeur d'alpiniste, rétablira peu à peu la vraisemblance en effaçant de la pierre l'image des frondaisons inopportunes. L'inscription gravée sur les assises du monument suffira à éclairer les passants : « Ici commence le court bonheur de ma vie. Ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. » En précisant de la sorte le sens de l'hommage rendu, la Savoie a eu une pensée touchante. Et comme l'a justement constaté dans son discours d'inauguration le ministre de l'Instruction publique, le monument Rousseau de Chambéry revêt, grâce à cette émouvante affirmation, un caractère qu'on ne saurait trouver dans aucun de ceux qui lui furent dédiés ailleurs.

Ce qui achève de lui donner sur tous les autres une supériorité, c'est le site admirable dans lequel il est érigé. Environné de montagnes au profil pur sur lesquelles, le jour de l'inauguration, les nuées tissaient des écharpes irisées, il se découpe, au sommet d'une colline d'où la vue embrasse un horizon circulaire d'une infinie douceur, sur le ciel presque italien de la Savoie, d'un azur limpide et soyeux. Malgré ce cadre grandiose, ses dimensions ne paraissent nullement étriquées car, proches, s'élèvent les couvents de la Visitation, des Carmélites et des Ursulines dont les toitures d'ardoises et les murs de pierre équilibrent les plans du paysage et assignent au décor d'exacts rapports proportionnels. Il faut louer M. Mars-Vallet d'avoir su accorder son œuvre à l'emplacement qui lui a été donné car c'est là, peut-être, la plus grande difficulté qu'il eut à surmonter.

OCTAVE MAUS

LA DÉCHÉANCE D'ABELARD

Abélard, que personne n'a lu, fort heureusement, avait gardé à travers les siècles et malgré une mésaventure qu'on est convenu de trouver ridicule, deux gloires : celle d'avoir été un grand amoureux et celle de passer pour le maître, le précurseur de la pensée moderne.

Depuis longtemps, d'ailleurs, on ne vérifiait plus. Les générations se transmettaient une légende. Il était entendu une fois pour toutes qu'Abélard avait eu l'honneur d'introduire dans la Scolastique le levier du doute scientifique et la gloire douloureuse et sacrée d'un grand amour malheureux. Et peu à peu son nom ne devenait plus qu'un nom, en effet, vide de toute notion, de tout souvenir réel, une espèce d'illusion.

M. Maurice de Waleffe a voulu dissiper cette illusion (1). Je ne lui reproche qu'une chose : sa férocité. Dans l'indignation que lui cause la découverte de l'ignominie d'Abélard, si longtemps cachée, il éclate, il s'emporte, il emploie les termes les plus cruels et les plus dégoutés. Absolument rien dans la conduite du rival de saint Bernard ne lui semble autre chose qu'odieuse. Et même son infortune célèbre ne le touche pas ; il la déclare d'abord sans importance, puis il la tourne en dérision.

Et, je le dis tout net, ce ton, presque de polémique, cette partialité m'ont d'abord beaucoup choqué.

Puis je me suis dit que pour qu'un homme aussi paisible que M. Maurice de Waleffe ait à ce point semblé perdre la sérénité particulière aux gens habitués comme lui aux recherches historiques, il fallait que sa sensibilité eût souffert une rude épreuve. Et je me suis mis à la place de M. de Waleffe, et j'ai compris.

M. de Waleffe n'envisage pas l'époque qu'il étudie comme un ensemble de faits et de dates n'ayant entre eux que des rapports mathématiques, mais comme un moment de la vie universelle pareil au nôtre, sauf les manières d'habiller, de déguiser l'instinct humain. Il étudie ces manières à part et cela peut l'intéresser plus ou moins, cela l'intéresse même parfois beaucoup. L'ingéniosité supplée au document absent, vivifie celui qui reste. On recrée un décor, décor matériel, décor intellectuel (car la métaphysique est une mode). Mais ce qui le passionne profondément, c'est la vérité humaine, celle du cœur.

Il retrouve donc très vite, sous l'appareil plus ou moins complexe des civilisations, l'homme et la femme tels qu'ils sont, avec leurs générosités et leurs vices, leurs grandeurs et leurs tares, étrangement pareils à nous, gens d'aujourd'hui.

En étudiant le onzième et le douzième siècles, M. de Waleffe n'a pu éviter Héloïse et Abélard. En les examinant d'un peu près il a été frappé du caractère de sécheresse et de cruauté que présentait la figure de maître Pierre. Intéressé, il a précisé son étude, et plus il la poussait, plus il s'apercevait que dans cette aventure fameuse Abélard n'avait été que lâcheté, ambition, adresse et indifférence, et Héloïse amour, illusion, sacrifice complet et admirable. C'est alors qu'il s'est indigné.

Et en effet il y a de quoi, si l'on est sensible.

Jusqu'au moment où il l'envoie accoucher en Bretagne, on peut, à la rigueur, croire à l'amour d'Abélard pour sa maîtresse. Il y a des probabilités pour que ce ne fût pas un amour bien désinté-

(1) MAURICE DE WALEFFE : *Les Femmes illustres ; Héloïse, amante et dupe d'Abélard*. La Fin d'une légende. Paris, Éditions d'art et de littérature.

resse et bien noble, et M. de Waleffe insiste implacablement là-dessus, mais enfin nous avons le droit de croire que peut-être un peu de vraie tendresse, malgré le fatras de son esprit scholastique et la froideur rassise de son cœur de quadragénaire, ait animé la passion d'Abélard.

Tandis qu'à partir du voyage en Bretagne il n'y a plus moyen de douter. Tout le reste de son existence Abélard se conduit comme un homme qui veut lâcher sa maîtresse, mais tout en mettant l'opinion de son côté et tout en gardant le beau rôle vis-à-vis de sa victime. Et celle-ci, au contraire, entièrement baignée dans l'illumination de sa tendresse, ne voit rien, ne veut pas voir, obéit aux ordres de l'homme qu'elle adore, lui reste fidèle en pensée jusqu'à la dernière heure.

Alors, en effet, vouloir faire de ces deux personnages si différents de morale et de pensée, si profondément séparés de leur vivant et tellement inégaux en noblesse un couple héroïque, digne du souvenir des amants, comme Tristan et Yseult, comme Paolo et Francesca, c'est tout de même un peu raide ! Il y avait là une monstrueuse duperie, d'autant moins vénérable qu'elle était vieille de sept cent soixante ans.

On ne saurait donc en vouloir à M. de Waleffe de sa mauvaise humeur. Quand on arrive le premier pour rectifier une légende, il est difficile de garder le ton froid et calme de celui qui vient le douzième et n'a plus personne à convaincre.

Si peu que lui permettent le but et les grandes lignes de son étude, plutôt consacrée à la glorification d'Héloïse, l'auteur parle de la pensée d'Abélard et il fait justice de cette autre légende qui a voulu faire de lui une espèce de héros, de prophète des idées modernes.

On se doutait bien un peu que c'était une plaisanterie.

Qu'il ait été vaincu par saint Bernard, et humilié à la façon d'un hérétique, cela n'implique pas le moins du monde qu'il ait eu l'esprit scientifique, ni même qu'il ait eu une seule idée *réellement* différente de celles de saint Bernard ou des autres contemporains.

Nous vivons à une époque singulière, où le moindre hérétique condamné par l'Église paraît avoir été tout de suite une espèce de Bayle ou de Renan. La vérité, c'est que les hérétiques, même les plus fameux, n'avaient pas un instant l'idée de douter des dogmes sacro-saints de la théologie et de la métaphysique courantes, et qu'ils n'étaient condamnés le plus souvent que pour des différences d'interprétations, des nuances de verbalisme, — tranchons le mot : des lapsus. Lorsqu'on examine d'un peu près les détails de la fameuse querelle d'Abélard et de l'abbé de Clairvaux, comme aussi l'ensemble de leurs doctrines, on demeure stupéfait. Comment, c'est pour cela que des hommes vivaient, luttèrent, se disputaient le pouvoir et les honneurs, c'est cela qu'ils mettaient entre eux et le mystère des choses ! Des mots ! Des mots !... Jamais la Métaphysique, cet art de néant, ne fut à ce point ridicule et pleine de néant !

Abélard n'a qu'une excuse à l'étrangeté cruelle de sa conduite : l'endurcissement de son cœur par une longue suite d'exercices abstraits, par une si longue ivresse de paroles.

Quoi qu'il en soit, il n'a rien innové. Sa pensée est pareille à celle des gens de son temps, c'est-à-dire nulle, radicalement étrangère à toute sensibilité, à toute émotion, à toute curiosité scientifique, et uniquement, farouchement, inexprimablement verbale.

Quand on dit de Vinci, qu'il fut un précurseur de la pensée

moderne, on ne se trompe qu'à moitié. Vinci, scholastique, a été touché par la curiosité, par le doute, par l'amour des belles formes. Ce fut un savant et un artiste. Mais Abélard fut un professeur, un orateur. Il apprit à ses disciples ce qu'on lui avait appris, sans y rien ajouter de personnel que peut-être certaines grâces de style.

Ce fut un pédant illustre, aimé par une noble et courageuse fille qui ne voulut jamais, par délicatesse amoureuse, examiner sa conduite. Elle l'a tellement aimé qu'elle a pour ainsi dire exigé que la postérité partageât sa généreuse — et peut-être volontaire — illusion. Et peut-être en voudrait-elle à M. de Walleffe de ne pas avoir continué le pieux mensonge dont le succès avait jusqu'alors été si grand à travers les âges. Mais à Héloïse, M. de Walleffe a préféré la vérité.

FRANCIS DE MIOMANDRE

IMPARTIALITÉ

« Ce n'est pas, disais-je en un récent déjeuner d'amis, parce que je trouve personnellement du génie à Bonnard et ne reconnais à l'illustre Bonnat qu'une bitumeuse médiocrité que je me refuse à respecter l'opinion opposée : après tout, pourquoi les admirateurs de Bonnat ne seraient-ils pas, aussi bien que moi, dans le vrai ? » Mon éclectisme (ou plutôt ma tentative d'*attitude éclectique* au mépris de ma propre conviction) fut aussitôt conspué.

Cette discussion, comme toutes les discussions, étant restée sans conclusion, le plus spirituel de mes convives voulut bien y réfléchir encore, après qu'il nous eut quittés. Et je reçois de lui ce billet irréfutable, dont la lecture intéressera peut-être ceux que tourmente le problème de l'impartialité :

« Pour faire suite aux propos de table du ..., à Servolex, et rassurer Octave Maus :

Octave Maus préfère Bonnard à Bonnat. Mais, scrupuleux, cette opinion ne lui paraît ni plus ni moins légitime que l'opinion adverse.

Elle l'est plus.

Nous appellerons V... l'admirateur de Bonnat (ou le détracteur de Bonnard).

Non moins que V..., Octave Maus comprend Bonnat. Aucune des intentions de son dessin et de sa couleur ne lui est mystérieuse ; il reconnaît sa personnalité, son originalité. Avec l'œuvre d'aucun autre peintre il ne confondrait une œuvre de ce peintre-là : il expertiserait même sur fragment.

Mais V..., qui comprend, lui aussi, Bonnat, ne comprend pas Bonnard. Celui-ci ne lui présente — dessin, couleur, entente du sujet — aucun caractère défini. Ce qu'exprime V... en disant : « J'en ferais autant », ou : « J'ai un petit garçon qui..., etc. » Un Bonnard lui semble donc le résultat du hasard : n'importe qui ferait ça ; c'est anonyme.

Octave Maus, lui, n'a jamais dit devant un Bonnat : « J'en ferais autant ». Il sait bien que non, car il comprend Bonnat.

Il est donc qualifié pour les hiérarchiser, s'il lui plaît : il choisit entre deux objets qui lui sont connus.

Mais c'est absurde à V... d'avoir une opinion sur un objet (Bonnard) qu'il ne connaît pas et qu'il avoue ne pas connaître, et par conséquent de dire que l'objet qu'il connaît (Bonnat) vaut mieux. »

O. M.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Réouverture. — Premières reprises.

La Monnaie a fait sa réouverture avec l'*Africaine*. Le grand mélodrame géographique de Meyerbeer a permis à la troupe de « grand opéra » de faire ses débuts dans des conditions assez inégales pour ses divers interprètes. Ainsi M. Zocchi, le nouveau « fort ténor », qui remplissait le rôle désavantageux de Vasco de Gama, avait à lutter contre cette cause d'infériorité. Il s'est adroitement tiré d'affaire, car il a ce que l'on appelle « des planches », une voix généreuse et une bonne diction. Mais pour pouvoir apprécier entièrement son talent, il faudra l'entendre dans d'autres rôles. Nélusko, c'était M. Dangès que nous avons déjà entendu à la Monnaie, il y a quelques années. Il a été excellent à bien des points de vue et a rendu avec relief le caractère nettement tranché du personnage. M^{me} Friché est une Séliska originale, mais trop influencée par le théâtre lyrique moderne pour pouvoir rendre selon certaines traditions sacro-saintes et peut-être indispensables le « vocalisme » spécial du rôle. M. Bouilliez — le grand Brahmine — a une bien belle voix et une diction sympathique. Les autres interprètes complètent l'ensemble d'heureuse manière : signalons tout particulièrement M^{lle} Bérelly, Inès parfaite en tous points. Orchestre vivant et coloré sous le bâton de M. Sylvain Dupuis.

Reprise très remarquable de *Mignon* l'Éternelle. M^{lle} De Mellier se montre actrice émouvante par sa simplicité et ses belles qualités d'expressivité dans le rôle de Mignon : la voix possède un beau timbre dramatique ; M^{lle} Pornot n'est pas moins bonne en Philine, qu'elle incarne avec élégance et enjouement et dont elle égrène spirituellement les agaçantes vocalises ; M. Girod—Wilhelm Meister — chante délicieusement et joue avec aisance. M^{lle} Callemien fait un charmant début dans le rôle de Frédéric. M. Rasse dirige fort joliment l'orchestre.

La reprise de *Madame Butterfly* ne nous apprend rien de neuf sinon qu'il y a moyen de jouer le « Titelrolle » autrement que ne le faisait M^{me} Dorly l'an passé, et tout aussi bien : M^{me} Lamarre y déploie, en effet, les plus exquises qualités de voix, de plastique et d'émotion. Pour les autres personnages, la distribution des rôles de la saison dernière n'avait pas été modifiée.

En somme, ces trois premières représentations ont été excellentes et ont permis de conclure, tout au moins provisoirement, que MM. Kufferath et Guidé ont eu la main heureuse dans le choix de leurs interprètes, plus particulièrement du côté des artistes-femmes.

Ch. V.

Chronique judiciaire des Arts.

Publication tronquée.

Une revue littéraire qui a accepté un manuscrit, l'a fait composer et en a fait corriger les épreuves par l'auteur, a-t-elle le droit, ensuite, de ne pas le publier intégralement ? Telle est la question sur laquelle a été appelé à se prononcer le juge de paix du sixième arrondissement de Paris.

Le procès est intenté par notre confrère M. Ad. Van Bever à la *Revue hebdomadaire* au sujet de la publication de fragments du *Journal historique inédit de Collé pour les années 1761 et 1762*.

Un expert a été nommé par le juge, qui prononcera dans un mois.

NÉCROLOGIE

Pierre Aubry.

L'un des musicologues français les plus érudits et les plus distingués de la génération nouvelle, Pierre Aubry, vient de trouver la mort, à trente-six ans, dans un tragique accident : au cours d'un assaut d'épée, à Dieppe, l'arme de son adversaire, subitement démouchetée, lui perfora le poumon. Notre infortuné confrère ne survécut que quelques instants à sa blessure.

C'est avec un profond chagrin que nous avons reçu cette affreuse nouvelle, dont la brutalité double l'horreur. Esprit fin, passionnément épris d'art et de littérature, armé par de solides études accomplies à l'École des Chartes et à l'École des Langues orientales où il avait conquis ses diplômes, licencié ès-lettres et licencié en droit, Pierre Aubry, dont la modestie et la simplicité égalaient le savoir, était le meilleur des hommes et le plus obligeant des camarades.

On lui doit, entre autres, la publication de *Cent motets du XIII^e siècle* tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque de Bamberg (trois volumes), le *Chunsonnier français de l'Arsenal*, maintes études parues dans la revue mensuelle de la S. I. M., dans la *Tribune de Saint-Gervais* et les *Tablettes de la Schola Cantorum*. Presque tous ses travaux avaient trait à la musique du Moyen-âge, dans laquelle il s'était spécialisé. Les chants des trouvères et des troubadours lui fournirent, il y a deux ans, le thème d'une intéressante causerie à l'Université Nouvelle de Bruxelles, où son éloquence sobre, son érudition dépouillée de pédantisme et la bonhomie de son accueil furent également appréciées.

Pierre Aubry est l'auteur anonyme d'un charmant « mystère » qui met en scène la légende médiévale d'*Aucassin et Nicolette* et pour lequel M. Paul Le Flem écrivit une partition délicieuse. L'œuvre fut exécutée dans une réunion d'amis chez M. Aubry, dont la modestie se refusa à laisser imprimer son nom sur les programmes et sur la partition.

La brusque fin du musicographe, qui bouleverse tous ceux qui ont goûté le charme de son intelligence et de son cœur, sera douloureusement ressentie à la *Schola Cantorum*, où Pierre Aubry, qui y remplissait les fonctions d'inspecteur, comptait de nombreuses et fidèles amitiés, ainsi qu'à la *Société Internationale de Musique*, qu'il contribua à fonder et dont il s'occupait avec assiduité.

O. M.

Le douanier Rousseau.

On l'appelait le douanier Rousseau. On eût pu l'appeler le peintre Rousseau, car il avait de réelles et touchantes qualités. Certes sa naïveté, sa fraîcheur d'inspiration, sa gaucherie puérile eussent fait rire aux larmes les malins de la troisième médaille, les forts en thème du cercle Volney et les virtuoses des *Artistes Français*. On prétendait qu'il ne savait pas dessiner parce qu'il ignorait le canon de l'École des Beaux-Arts, mais il avait son dessin à lui, d'une expression assez forte. Comme coloriste, il ne possédait assurément guère le sens des valeurs mais sa composition était souvent intéressante. Rousseau avait le sens inné de la décoration. Je me souviens de certaine *Forêt tropicale* où parmi les aloès, les cactus et les palmiers pointaient des museaux de fauves et luisaient des regards d'oiseaux nocturnes. On eût dit une tapisserie persane. Nombre de profiteurs et d'habiles salonniers eussent été incapables de traiter un sujet avec une telle lar-

geur, mais encore n'en sentaient pas le réel caractère. Par contre, il avait des défauts énormes, fautes de goût provenant de la vie fruste qu'il menait et de son manque de culture. Et puis une sorte d'auréole singulière que ses admirateurs ironiques ou ses railleurs impitoyables lui avaient donnée troubla son cerveau ingénu. Il conçut des prétentions et cessa d'être un humble et un instinctif. Sa célébrité aux *Indépendants* le grisa.

Après avoir été gabelou, il vivota en exploitant une petite papeterie à Montrouge. Mais dans l'âme de ce falot personnage de Coppée a brûlé une flamme d'art sincère et pur.

LOUIS VAUXELLES

ERRATUM. — Deux « coquilles » à rectifier dans la « Petite Chronique » de notre dernier numéro :

Au lieu de *Justin* Delacre, lire Jules Delacre ; au lieu de Jean du *Chastrain*, Jean du Chastain.

PETITE CHRONIQUE

Le Comité du commerce vient d'arrêter comme suit le programme des fêtes de la Grande Semaine d'automne :

Samedi 24 septembre, grande représentation de gala au théâtre royal de la Monnaie : la *Bohème*, avec le concours de Caruso et Amato et de M^{mes} Alda et Alten ; dimanche 25, à 3 heures, au Parc, festival Peter Benoit par les chœurs et l'orchestre du Benoits-Fonds (1,050 exécutants), audition de la *Rubens-Cantate* et de fragments symphoniques ; lundi 26 et jeudi 29, à 8 h. du soir, place Rogier et place de Brouckère, grands concerts par la *Phalange Artistique* et le *Cercle Instrumental* ; vendredi 30, seconde représentation de gala à la Monnaie : la *Tosca*, avec M^{me} Edith de Lys et MM. Bassi et Amato ; dimanche 2 octobre, à l'hippodrome du bois de la Cambre, grand prix du Commerce et Military international d'automne.

La renaissance de l'art des carillonneurs a été saluée par la presse ainsi qu'il sied. Malines, qui possède en M. J. Denyn un exceptionnel virtuose, fut bien inspirée en organisant le concours dont nous avons publié la semaine dernière les résultats : désormais l'attention est fixée sur les musiciens qui égrènent du haut des tours des colliers de cristal.

Est-il permis, aujourd'hui qu'ils sont solidement assis dans leurs cages de pierre, de leur demander d'épurer leur répertoire et de ramener leurs programmes à un choix d'œuvres *musicales* ? Au concours du 22 août, le jury et le public durent subir, parmi d'autres rengaines, *Quand l'oiseau chante*, de Tagliafico, les *Rameaux* de Faure. L'intermède de *Cavalleria rusticana*, etc. La voix des carillons n'est pas faite pour ces romances.

Vacances de musiciens (suite) :

M. Léon-C. Delcroix, que plusieurs œuvres de musique de chambre et une symphonie exécutée en avril dernier au Conservatoire de Liège ont fait connaître avantageusement, partage ses vacances entre la Petite-Espinette et Blankenberghe. Mais qu'il séjourne à l'orée de la forêt de Soignes ou au bord de la mer, M. Delcroix travaille avec une fiévreuse activité. C'est à se demander si les musiciens ne prennent pas leurs vacances l'hiver, dans les villes, tant ils piochent l'été !

La composition d'un ballet, ou plutôt d'un conte mimo-symphonique, la *Bacchante* (scénario de MM. Duplessy et Ambrosiny), absorbe principalement l'activité de M. Delcroix. L'œuvre, qu'il espère voir représenter l'hiver prochain à la Monnaie, servira de prétexte à la reconstitution de danses grecques au temps de Bérénice (225 av. J.-C.).

Mais ce ne sera pas là l'unique moisson de l'année. Après avoir achevé un poème symphonique, le *Roi Harald*, M. Delcroix a entrepris la composition d'une sonate pour violon et piano qu'il destine à M. Émile Chaumont et de *Variations symphoniques* pour orchestre sur un thème breton.

Ces deux œuvres ne sont encore qu'esquissées. L'ourront être soumises au public bruxellois dans le courant de l'hiver prochain, outre *la Bacchante* : la symphonie, que l'auteur compte présenter à M. Eugène Ysaye, et un quintette inédit pour piano et cordes qu'il souhaite voir figurer au programme des concerts de la *Libre Esthétique*.

C'est à une sonate pour piano et violon que travaille, au retour d'un long voyage en Hollande, M. Léon Jongen, — dont la jolie partition inédite *l'Ardennaise* mériterait, soit dit en passant, de ne pas moisir dans ses cartons. « Je l'écris lentement, avec ferveur, nous dit M. Jongen, car je la veux belle et digne de celles de mon grand aîné. Je songe, ajoute-t-il, à organiser à Paris quelques séances de musique de chambre moderne pour piano et archets ; et peut-être, si Apollon et les Muses me sont propices, ferai-je une petite tournée en Hollande, pays d'artistes, quoi qu'on en dise, mais où l'on ignore la musique de chambre contemporaine. »

C'est M. Frey, un jeune pianiste de nationalité suisse, élève du Conservatoire de Paris, qui a remporté le prix Rubinstein à Saint-Petersbourg (5,000 fr.).

L'Union internationale des Beaux-Arts ouvrira à Paris, du 1^{er} octobre au 3 novembre, dans la salle de l'Alcazar d'été (Champs-Élysées) un Salon par invitations qui ne constituera pas une simple exposition collective mais offrira au public de nombreux ensembles individuels présentés suivant la volonté des auteurs, d'après leurs plans, et aux places qu'ils auront désignées. L'administration est installée rue Saint-Germain 26, à Courbevoie (Paris).

M. Camille Saint-Saëns sera particulièrement fêté pendant la saison prochaine. Outre le cycle de représentations que prépare le

A VENDRE

St-ANNA, près SLUIS (HOLLANDE).

Maison d'artiste avec atelier, jardin, etc. Renseignements : M. DREYDORFF, Knocke-sur-Mer, à qui l'on peut s'adresser pour visiter la maison jusqu'à fin septembre.

TAPIS D'ORIENT

◆ **DALSÈME** 2, RUE LÉOPOLD, 2
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

théâtre d'Alger, Cannes organise une « semaine Saint-Saëns ». Bordeaux représentera *Ascanio*. Nantes a fait choix de trois ouvrages du maître : *Samson et Dalila*, *Henry VIII* et *l'Ancêtre*.

Il est décidé, dit le *Guide musical*, que l'année prochaine le théâtre de Bayreuth représentera *Parsifal*, *Les Maîtres Chanteurs* et la *Tétralogie*.

Du même journal :

Il y aura l'an prochain de grandes fêtes musicales à Rome pour célébrer le cinquantième anniversaire de la fondation italienne. Du mois de mars au mois de novembre, sauf une interruption de quelques semaines, le théâtre Costanzi donnera une série de représentations de gala sous la direction successive des maëstri Mancinelli, Toscanini et Mugnone. On représentera, entre autres œuvres nouvelles, *La Francesca* de Mancinelli, *La Falce* de Catalani et *La Figlia del West* de Puccini. Parmi les artistes engagés on cite les ténors Caruso, Bonci et Maonez ; les barytons Battistini, Amato, Stracciari et Titto Buffo ; les basses de Angelis et Arimondi ; M^{mes} Cruszeniska, le ténor russe Smirnof et le baryton Sammarco.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

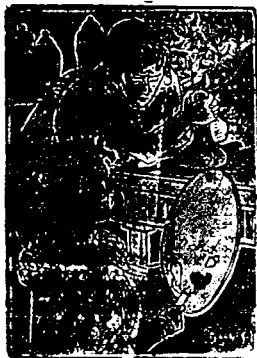
une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

En vente chez MM. A. DURAND & FILS, Editeurs

4, place de la Madeleine, PARIS

MUSIQUE DE CHAMBRE NOUVELLE

- JOSEPH JONGEN. — **Trio** pour violon, alto et piano. — *Prix net* : 10 francs.
ID. **Quatuor** pour violon, alto, violoncelle et piano. — *Prix net* : 12 francs.
ID. **Deuxième Sonate** (op. 34) pour violon et piano. — *Prix net* : 10 francs.
ROGER-DUCASSE. — **Quatuor à cordes**. — *Prix net* : partition in-16, 3 francs ; parties séparées, 10 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles
et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition
de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes.
Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

— TÉLÉPHONE 9782 —

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à
très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront
envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la
Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant
en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges
d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grottesque et du Tragique
à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance*
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANÇOIS DE MIOMANDRE. — *Claudel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec
une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète*
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Propos sur l'Art décoratif moderne (OCTAVE MAUS). — Réflexions sur Pierre Loti (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Un Peintre religieux : *W. Holman Hunt* (LOUIS VAUXCELLES). — Les nouvelles Salles Turner à la Tate Gallery. — Théâtre de la Monnaie : *Reprise de « Manon »* et *« d'Aïda »* (CH. V.). — Nécrologie : *Emmanuel Fremiet* (O. M.). — Accusés de réception. — Petite chronique.

Propos sur l'Art décoratif moderne.

Le Salon d'Automne, qui aime la discussion et ne redoute point la bataille, a invité, on le sait, l'élite des décorateurs et des artisans d'art bavarois à se mesurer dans la lice du Grand Palais avec leurs confrères parisiens. Le tournoi s'ouvrira le 1^{er} octobre, et déjà les promeneurs de l'Avenue d'Antin sont assourdis par le bruit des marteaux et des scies. Des équipes de charpentiers, de tapissiers et de peintres édifient les simulacres d'appartements, les salles à manger illusoires, les éphémères cabinets de travail dont le style et la décoration vont mettre aux prises, durant quelques semaines, les fervents de la tradition et les novateurs, ceux qu'exaspèrent les tentatives de libération et les partisans résolus d'une renaissance émancipatrice. Mesurons les camps et jugeons les armes qui vont entrer en conflit.

D'abord, pourquoi Munich fut-elle choisie de préf-

rence à Berlin, à Vienne ou à tout autre centre germanique? C'est qu'à l'ombre de la Bavaria naquit et prospéra le mouvement d'art qui lança l'Allemagne dans les réformes les plus hardies et, en transformant ses édifices publics et ses habitations particulières, modifia profondément l'aspect de ses villes. Il y a vingt ans que les *Vereinigte Werkstätte* (Ateliers réunis) groupèrent, à une époque où ne se manifestaient ailleurs que des efforts individuels isolés, des associations d'artisans animées d'un esprit collectif et concentrant les multiples ressources qu'offrent aux créateurs le métal, le bois, le verre, la céramique, les tissus, etc. Sur l'initiative d'un Bruno Paul, d'un Peter Behrens, d'un Riemerschmid, on vit se transformer peu à peu la décoration intérieure des demeures germaniques. Aux contrefaçons des styles français, aux assemblages disparates succédèrent des ensembles dans lesquels le maître d'œuvre cherchait à concilier l'utilité avec la beauté. Les besoins nouveaux créèrent des dispositifs inédits, des formes neuves jointes aux modifications dictées par le progrès incessant des idées démocratiques, les nécessités pratiques de la vie moderne entraînèrent une refonte totale du cadre dans lequel celle-ci est appelée à se dérouler. Ses conditions hygiéniques même, sur lesquelles s'éveilla depuis peu l'attention, influencèrent profondément cette évolution, dont l'un des résultats bienfaisants fut d'introduire dans les logis plus de lumière, d'air et de clarté.

La rénovation intérieure amena rapidement une transformation de l'habitable. L'architecture dut se plier aux exigences nouvelles. Commandées par le plan

des appartements, les façades se modifièrent. Elles devinrent ce que logiquement elles doivent être : l'enveloppe du foyer et non le masque de l'existence sociale qu'elles abritent. Presque toutes les maisons construites à Munich depuis une dizaine d'années — je me borne à citer Munich puisque seule elle sera en cause au Salon d'Automne — ont subi cette orientation rationnelle. Les Grands Magasins (*Warenhäuser*) récemment édifiés, l'établissement des Bains populaires, le nouveau Palais des Expositions temporaires, le Théâtre des Artistes et le Théâtre du Prince Régent (dont la conception fut devancée il y a quarante ans par celle du Théâtre de Bayreuth) procèdent de la même esthétique. Et l'évolution est d'autant plus significative que Munich, enlisée jusqu'ici dans la fâcheuse tradition d'un style néo-grec, perpétuait, avec la complicité des rois de Bavière qui aimaient le faste en toc, un classicisme artificiel de l'effet le plus rococo.

Pareil bouleversement ne va pas sans quelque exagération. Si les principes sur lesquels s'appuie la révolution accomplie sont d'une vérité et d'une logique indiscutables, leur application donne lieu parfois à de singulières aberrations. On peut le constater à l'Exposition de Bruxelles, où les exemples d'art décoratif proposés par la Section allemande allient d'heureuses trouvailles, d'ingénieuses inventions, de parfaites réalisations techniques à d'évidentes fautes de goût. Notre œil est fréquemment choqué par la lourdeur des formes, par le désaccord des tons. Erreurs, peut-être, d'un art encore mal assis, né d'une réaction trop violente pour trouver d'emblée son équilibre. Ou notre vision s'éloigne-t-elle de celle de nos voisins jusqu'à nous faire détester ce qui satisfait leur idéal de beauté ?

C'est ici le point délicat. Il est possible que le goût allemand diffère radicalement du nôtre, et plus particulièrement du goût français. L'expérience qui va être tentée à Paris tranchera-t-elle la question ?

Remarquez que la renaissance architecturale qui a conquis tous les pays de langue germanique (Vienne s'y est ralliée avec enthousiasme) n'a eu qu'un faible écho en Belgique, qui fut son berceau. L'un de ses premiers artisans, M. Henry Van de Velde, dut, pour trouver un champ d'action proportionné à son activité, passer la frontière : accueillies chez nous avec hésitation, ses initiatives le menèrent en Allemagne à la célébrité.

La France est plus revêche encore. Parce qu'elle possède les plus belles traditions du monde, elle répugne à rompre avec un passé qui fit sa gloire. Mais ce n'est pas tout : l'art décoratif est l'émanation du sentiment collectif de la race, la fleur de son intelligence et de sa sensibilité. De même que les bâtisseurs anonymes de cathédrales au Moyen-Age, les ébénistes, les orfèvres, les ferronniers qui créèrent sous Louis XV et sous Louis XVI des modèles dont l'élégance n'a pas été sur-

passée n'ont fait que concrétiser l'esthétisme de la France. Le goût public guida leur imagination, qu'ils assouplirent aux applications dont la commande leur était faite. Car les artisans d'art ne jouissent pas de la liberté illimitée accordée aux peintres, aux statuaires ; et parce que leur œuvre subit l'empreinte de la société à laquelle elle est destinée, ils reflètent plus fidèlement que ces derniers l'âme de la nation dont ils sont issus.

En raison probablement d'un atavisme persistant, les décorateurs français qui furent touchés du vent de fronde soufflant sur les ateliers d'Allemagne ne purent se défendre de tempérer la rigueur de l'esthétique nouvelle en y mêlant des réminiscences de style et des traditions d'école. De là ce modernisme hybride, d'une fausse élégance, d'un goût déplorable, qui attriste nos yeux depuis quelques années, et qui ne repose que sur une interprétation erronée des théories récemment instaurées. A cet art composite, sans nerfs, sans sève, égaré dans des volutes vermicellées et des rinceaux tourbillonnants par lesquels on tente vainement d'en dissimuler l'indigence, il faut préférer, malgré sa raideur, la conception germanique, dont la logique et la sobriété (oublions pour l'instant les excès auxquels elle donna lieu) justifient la faveur dont elle est l'objet. Est-ce à dire qu'on pourrait s'en accommoder en France ou en Belgique ? Pas plus qu'on ne s'accommoderait, en l'adoptant intégralement, de l'esthétique anglaise, malgré l'agrément qu'elle présente et la sympathie qu'elle inspire. Expression technique, l'art décoratif (je prends ce terme dans son sens le plus étendu) est aussi le résultat d'une civilisation ; les habitudes, les mœurs, les idées du peuple au contact duquel il se développe façonnent ses manifestations et en fixent les caractères distinctifs.

C'est pour ces diverses causes que l'Art nouveau — servons-nous de l'expression usitée — ne paraît pas tel qu'il s'est cristallisé à Munich, appelé à généraliser ses conquêtes. Il a trouvé en Allemagne, en Autriche et dans les hôtels suisses une exacte corrélation entre ses formules et les aspirations auxquelles il répond. L'esprit latin lui demeure hostile, et il est probable que les artistes bavarois groupés par le Salon d'Automne, pour être accueillis à Paris avec une sympathique curiosité, n'en demeureront pas moins distants des préférences du public.

Ce qu'il faut louer et encourager, c'est l'effort tenté pour créer un style neuf, c'est l'esprit d'indépendance qui, de toutes parts, anime et vivifie les ateliers. En Belgique, l'initiative des Horta, des Hankar, des Van de Velde, des Serrurier a ouvert la brèche. D'autres sont venus, les Hobé, les Sneyers, les Bochoms, dont la persévérance a été récompensée. Combien il faut préférer leur programme, même s'il ne satisfait pas pleinement, aux contrefaçons, aux pastiches, aux retapages, au vieux-neuf dont les architectes et décorateurs officiels

déshonorent notre époque! L'Exposition de Bruxelles — nous l'avons fait remarquer déjà — au lieu de singer dans de stériles reconstitutions les modes de bâtir usités aux XVII^e et XVIII^e siècles, eût pu offrir aux artistes une admirable occasion d'attester leur génie inventif. On leur a fermé soigneusement toutes les issues. Seul d'entre les novateurs, M. Léon Sneyers fut chargé d'un travail décoratif : et l'installation qu'il fit, pour le compte du gouvernement, de la Section d'Enseignement supérieur et moyen témoigne de l'intérêt qu'eût présenté, généralisée, l'introduction dans les palais de l'Exposition des tendances architecturales d'aujourd'hui.

Déjà se fixent peu à peu les formules. Assagies, elles tendent en Belgique à la simplification, à l'harmonie, à l'équilibre des proportions. Nos architectes, nos décorateurs « nouveau régime » se séparent de plus en plus de leurs confrères étrangers. Un œil averti ne pourrait désormais plus les confondre avec les artisans allemands, dont ils furent les initiateurs, ni avec les français, qui emboîtèrent ensuite le pas. Serait-ce un achèvement vers la création d'un style national accordé au goût et à la vie du XX^e siècle? Il est permis d'en concevoir l'espérance.

Les échanges internationaux tels que celui dont le Salon d'Automne s'est fait le promoteur ont leur utilité en ce qu'ils élargissent le champ des idées et des tentatives : mais pour croître et mûrir les arts du foyer doivent puiser dans le sol même où ils ont germé les sucres de leur subsistance.

OCTAVE MAUS

RÉFLEXIONS SUR PIERRE LOTI

Il est très difficile de parler de Pierre Loti. Et cela, pour une raison bien simple. « Comprendre, c'est égaler », a dit Raphaël, et le mot est si profondément vrai, de quelque façon qu'on l'envisage et à quelque moment qu'on le soumette à l'épreuve d'une expérience, qu'il semble anonyme, une sorte de proverbe dont l'évidence brille au-dessus de toute discussion.

Comprendre, c'est égaler. Personne ne peut parler de Loti parce que personne ne l'égale. Il reste vraiment très haut, très loin de nos préoccupations (si momentanées!) de littérature et d'art.

Il a quelque chose d'éternel. J'ai quelquefois vu des gens — intelligents — s'arracher les cheveux (il en reste quelquefois sur leur tête) en se demandant comment était faite une phrase de Loti. Je n'ai jamais compris comme devant eux la vanité des questions d'écriture et de technique. Le mot même de littérature a quelque chose de ridicule si vous parlez de lui. Il faut tout de suite employer des vocables plus profonds. Parlez du sentiment, de l'âme, de la poésie. Un accord aussitôt se fait dans votre esprit entre ces termes et la notion que vous avez de Loti.

Il faut donc lire Loti, et se taire avec recueillement. Il ne devrait pas être permis de commenter avec des phrases de littérateur ce qui a été fait avec la plus pure substance d'une âme d'homme.

Et de fait, les plus beaux articles qu'on ait écrits sur Loti sont des aveux de reconnaissance.

M. Edmond Jaloux vient d'en publier un dans *le Feu* (1) qui m'a beaucoup ému. Il m'a paru beaucoup plus intéressant à signaler qu'une bonne douzaine de livres aussi bien faits qu'inutiles qui attendent sur ma table les tristes honneurs du compte rendu. M. Edmond Jaloux, qui est un fervent de Loti depuis de longues années, a condensé dans cette courte et substantielle étude d'âme le résultat de toutes ses méditations, mais surtout de toutes ses émotions, et c'est pourquoi elle est parfaite.

Dès la première ligne il caractérise d'un mot la figure de Loti. Il l'appelle : *le plus grand poète de ce temps*. C'est tellement vrai.... A côté de la poésie de Loti, toutes les autres paraissent littéraires, plus ou moins artificielles, entachées, — terrible chose! — de *volonté*. Chez Loti, il n'y a point de volonté, il y a l'abandon le plus parfait, le plus total qu'un homme ait jamais fait à sa sensibilité, à son âme. Cette longue confession n'a jamais ennuyé personne (sinon justement les intellectuels, les tendus, les artificiels, les volontaires, les froids). Elle pourrait se dérouler encore de longues années sans que nous éprouvions aucune fatigue. Et le jour où Loti ne sera plus des nôtres, quelle terrible mélancolie alors de penser qu'il ne coulera plus rien, jamais, de cette source prodigieuse, que nous en serons réduits à nous souvenir! On découvrira alors, peut-être, un peu plus qu'aujourd'hui, quel homme prodigieux c'était.

M. Jaloux ajoute : *Un des plus grands écrivains qui aient usé du vieux langage « français »*.

Vraiment, il est des jours où j'aurais envie de changer encore cette expression, de dire : le plus grand et sinon, (car *grand* ne présente qu'une signification assez peu sensible, trop cérébrale), le plus pur.

J'ai lu, ces vacances, un livre de lui, appelé : *Reflets sur la sombre route* (2), et dans ce livre particulièrement une page extraordinaire : *L'Ile de Pâques*; et, je dois l'ajouter, assez distraitemment parce que j'étais très fatigué, mais tout de même, assez bien pour en avoir remarqué l'étrange beauté. De retour à Paris, je conseillai à mon ami Pierre Hepp, qui est un des plus délicats et des plus sensibles lettrés que je connaisse, la lecture de cette page. Quelques jours après, Pierre Hepp revenait me voir avec une brochure sous le bras. Il avait trouvé sur les quais un exemplaire d'un vieux numéro de la *Revue de Paris* qui contenait *L'Ile de Pâques*. Nous nous extasiâmes d'abord sur la modicité de prix des plaisirs les plus vifs que l'on puisse éprouver. Il faut cinq louis au moins pour la plus piètre des nuits de fête dans un grand cabaret. Pour quatre sous, on peut avoir *L'Ile de Pâques*...

Nous la lûmes à haute voix. Eh bien! Jamais de notre vie, ni l'un ni l'autre, qui avons pourtant beaucoup roulé dans les bibliothèques, n'avions lu quelque chose de plus absolument beau. Tout ce que nous connaissions, dans toutes les littératures, s'évanouissait, semblait une création de l'intelligence ou de la volonté. D'un bout à l'autre de ce récit prodigieux, dans lequel toute la sensibilité de Loti se trouve condensée à un degré d'intensité indépassable, nous allions d'émerveillement en émerveillement.

(1) *Le Feu*, livraison du 1^{er} septembre 1910, p. 200. Marseille, 10 Montée de Lodi; Paris, 67 rue Caulaincourt.

(2) PIERRE LOTI: *Reflets sur la sombre route*. Paris, Calmann-Lévy.

Je ne veux pas raconter *L'Île de Pâques*, il faut la lire, il faut absolument la lire. Après, on a envie de vendre tout le reste de sa bibliothèque, mais tant pis. Au moins, on aura lu cela.

Cela débute en pleine étrangeté, dans une atmosphère de mystère réel, et cela continue sans faiblir. A chaque page, à chaque nouvelle découverte dans l'île étonnante, le mystère s'élargit, s'approfondit, devient illimité. On finit par ne plus savoir où l'on est. Loti nous a ravis hors du temps, nous a affranchis des lois de l'espace. Et la nostalgie de l'infini nous enveloppe littéralement — il faut répéter le mot — comme une *atmosphère*. On la respire à même, follement, loin de toutes pensées de littérature, en souriant même à l'idée qu'elles pourraient nous venir. L'admiration éprouvée devant la parfaite beauté des phrases s'offenserait d'une arrière-pensée d'écriture ou de style. Si l'on se laisse aller à la manie de comparer, il faut tout de suite penser à Chateaubriand, au Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et encore la comparaison est-elle défavorable au grand Egoïste du romantisme, dont on sent toujours, hélas ! l'apprêt, la conscience que c'est bien écrit.

Loti n'a même pas l'air de le savoir. Et, après tout, ne le sait-il peut-être pas. Il semble tellement indifférent à ces questions, après tout secondaires ! Et ses livres, qu'on a dits énervants ou trop féminins, possèdent au contraire une santé magnifique, la santé de la sincérité totale, de l'ingénuité absolue.

Loti a beaucoup écrit. Et pas un de ses livres n'est négligeable parce que, n'ayant jamais écrit que pour son plaisir, il a toujours mis, dans la moindre de ses pages, quelque chose de son infinie, de sa multiple sensibilité. Mais *L'Île de Pâques* semble le plus prodigieux résumé de cette œuvre énorme. On y retrouve tous les Loti, le Loti tendre et puéril du *Mariage de Loti*, le Loti douloureux du *Livre de la Pitié et de la Mort*, le mystique et le sensuel, le rêveur et le réaliste, et surtout le plus profond de tous, le plus réel, le hanté par l'idée de la mort, du mystère éternel, du perpétuel retour. Plus que dans tous ses autres livres s'y vérifie cette parole, si juste, de M. Edmond Jaloux : « On se demande souvent ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'arrangement banal de trois phrases de Loti pour vous troubler à ce point ; dans les phrases mêmes, rien, en effet, mais dans l'intensité, dans l'effusion, dans le déchirement des sentiments de Loti, un perpétuel miracle, une telle ivresse de désir, de nostalgie et de douleur que, sitôt un de ses livres ouverts, nous en sommes éperdus et grisés. »

Et cette autre, non moins pénétrante : « En nous disant ses secrets, Loti nous a montré les nôtres. Qui ne s'est senti près de lui dans les heures les plus tendres de sa destinée ? Mais lui a été toute sa vie le plus haut, le plus douloureux et le plus frémissant de nos frères ! Nous nous approchons presque avec crainte de cette âme confidentielle, elle en sait autant sur la nôtre que Pascal ou Chateaubriand, et, comme ces deux âmes, elle s'est penchée avidement sur l'effroyable abîme ouvert à nos pieds. Dans les jardins les plus mols d'Ispahan comme dans le désert, elle a respiré l'âcre senteur qui sort des sépulcres béants. Si elle s'est laissé étourdir, c'est pour échapper à cette vision, c'est pour mieux se griser de cet étourdissement. Quelque chose l'enveloppe, à Hendaye comme sur les rives du Gange, une atmosphère de rêve, de tristesse, de mystère, de tendresse, de pitié, de désespoir et de sérénité. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

UN PEINTRE RELIGIEUX

W. Holman Hunt (1).

Holman Hunt, qui vient de s'éteindre à Londres chargé d'ans et de gloire, est un des maîtres anglais de la peinture religieuse du dix-neuvième siècle. Le préraphaélisme, légendaire avec Burne-Jones, philosophique et mythique avec Watts, fut avec Hunt exclusivement chrétien. Hunt croyait aux madones qu'il peignait, tout comme l'Angelico en sa cellule de Fiesole.

Lorsqu'il partit pour la Terre-Sainte, quelque temps après sa fameuse *Lumière du monde*, de 1854, c'était non en orientaliste, mais en chrétien, en pèlerin, en croisé qu'il s'embarquait. Il voulait, trente ans avant James Tissot, reconstituer le décor réel de la Passion, peindre la vie humaine et divine, humble et merveilleuse, du Christ, et débarrasser la peinture religieuse de toute l'ordonnance fastueuse et brillamment mensongère dont les maîtres italiens l'avaient surchargée et enrichie. « Vous savez, écrivait-il de Jérusalem à un ami, combien au-dessus de mes affections humaines est mon amour pour le Christ. »

Il scandalisa, cela va sans dire, les clients de l'imagerie pieuse qui, selon une parole connue, « exprime bien mieux l'agonie de l'art que celle du Sauveur ». La rue Saint-Sulpice... de Londres se fâcha. Il n'y prit point garde. Il représenta dans *L'Ombre de la mort* Jésus chez son père le charpentier, maniant la scie et la tarière dans la poussière et la chaleur étouffantes de l'échoppe. Ni fil d'or, ni nuée, ni nimbe. Des collines de Nazareth et la plaine de Jezréel. Toile réaliste.

Par contre, sa *Fuite en Égypte* est nettement mystique.

Hunt fut un artiste d'une probité technique aussi approfondie que sa foi était vive. Chassé de Jérusalem par le... pharisaïsme, il vécut de longs mois sur les bords de la mer Morte, dessinant, peignant et priant. Il subit mille tribulations qui ne le rebutèrent jamais.

En vrai préraphaélite, Holman Hunt retraça aussi des scènes légendaires, la *Dame de Shalott*, illustration charmante et précise d'un des plus beaux poèmes de Tennyson.

Sa vie fut d'une pureté, d'une unité admirables. Il ne se soucia jamais de la vogue, de l'argent, du « baronetage » de la Royal Academy. C'est un très haut et très noble artiste qui s'en va.

On peut aimer un art plus libre, plus large, moins assujéti aux formules d'école. Mais si le technicien est discutable, l'artiste est grand. Songez à tous les Bida, à tous les Munkaczy, Verestchaguine et Dubufe du tableau de sainteté. Songez même à feu Hébert, si cher au cœur de M. Peladan. Je ne vois guère, de nos jours, d'artiste chrétien, au sens profond de ce mot, qui lui soit comparable. Georges Desvallières, peut-être.

LOUIS VAUXCELLES

Les nouvelles Salles Turner à la Tate Gallery.

Grâce à la générosité de Sir J. Duveen, le Musée d'art moderne de Londres (Tate Gallery) s'est accru de deux salles nouvelles qui renferment, méthodiquement rangée et installée en bonne lumière, une admirable collection de tableaux, d'aquarelles, d'esquisses et

(1) Né en 1827.

de cartons de J.-M. Turner. On peut dire qu'à peu d'exceptions près tout ce qu'exposa l'artiste de 1802 à 1834, sauf les peintures conservées à la National Gallery, se trouve réuni. Et l'on peut, dans l'infinie variété des paysages, des marines, des compositions mythologiques, historiques, bibliques qui constitue l'œuvre du maître, étudier d'une manière complète ce génie fécond et novateur.

Les toiles de la première manière sont groupées dans la première salle. On y remarque surtout la *Jetée de Calais*, frémissante sous la tempête, le *Naufrage*, *Hannibal traversant les Alpes*, et aussi ces pages limpides et harmonieuses qui rappellent l'art classique de Claude Lorrain : la *Baie de Baïce*, *Didon et Énée*, la *Discorde au jardin des Hespérides*, etc., dont plusieurs égalent par la pureté du style et la beauté du coloris l'*Embarquement de la reine de Saba* ou le *Débarquement de Cléopâtre à Tarsis*, deux des perles de la Galerie nationale.

L'autre salle est réservée aux œuvres qu'exécuta Turner dans la seconde partie de sa vie, celles qui furent les plus discutées et, pour nous, sont les plus glorieuses. C'est là qu'on peut admirer, entre autres, les deux toiles fameuses : l'*Étoile du soir* et *The Fighting « Temeraire »*.

« Il n'y a pas de doute, écrit un de nos confrères, ce sont bien là les chefs-d'œuvre du maître ; il les a peints en pleine maturité : ils sont épurés, limpides, nets de tout ce qui peut être touffu ou discordant.

L'*Étoile du Soir* : la mer au couchant, calme, bleu sombre ; un pêcheur, son filet sur le dos, jambes nues, s'achemine vers la grève. Son chien, en gambadant, salue son retour. Vénus scintille aux cieux, seule, en reine, et, dans l'eau qui monte, couvrant peu à peu le sable de minces nappes, son image, comme en un mouvant miroir, est réfléchi. La poésie, le mystère, le charme crépusculaire de cette simple composition ne sauraient s'exprimer par signes blancs et noirs. Il faudrait de la musique, des harpes ou des lyres...

Voici *The Fighting « Temeraire »* remorqué jusqu'à son dernier bassin pour y être détruit. Turner était un romantique... Son chef-d'œuvre le prouve. Le soleil descend, à l'horizon, dans un lumineux embrasement qu'une bouée noire, au premier plan, met en relief, et le vieux navire, lentement traîné par une « abeille » ou une « guêpe » de port, va vers sa fin dans la gloire du couchant. Rien de plus beau.

Dans ces deux salles nous pouvons suivre pas à pas l'évolution de Turner après son premier voyage en Italie (1819). Il semble que l'atmosphère lumineuse de Florence, de Pise et de Rome ait à jamais impressionné sa rétine : aux orages, aux noirceurs, aux tons vert sombre qu'il semblait primitivement affectionner succèdent les ciels radieux, les orgies de couleurs, les compositions éblouissantes d'un pinceau qui a trempé dans l'or et dans l'azur. La seconde manière apparaît nettement dans *Apollon et la Sybille*, dans *Ulysse raillant Polyphème*, où les recoins les plus obscurs sont comme baignés d'une lumière diffuse qui illumine les moindres saillies ; dans *Médée*, dans le *Palais de Caligula*, pour atteindre enfin son épanouissement le plus complet, sa plus éblouissante richesse dans *the Fighting « Temeraire »*.

Cette exposition est véritablement une synthèse. On y peut, en deux heures, revivre la vie artistique de Turner et l'analyser avec une inconcevable jouissance. On y voit le maître s'amouracher de la lumière, épier ses jeux et s'exercer à fixer sur la toile des apparences qu'aucun peintre n'avait encore osé pénétrer. Déjà les

critiques, à Rome, avaient déclaré en 1829 qu'ils ne comprenaient pas *Médée*... Or, regardez cet *Intérieur à Petworth*. C'est de l'impressionnisme tout pur, comme ce *Light and Colour*, brouillard tourbillonnant où se dresse le serpent de la Genèse sur des corps noircis, comme *Sunrise and monster*, comme tous ces autres tableaux où l'auteur s'aventure si loin que personne ne sait ou ne peut plus le suivre... Il est curieux de constater la métamorphose du plus grand, peut-être, des peintres anglais, au moment même où une révolution secouait notre vieille peinture et où une nouvelle école transformait l'art français. »

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de « Manon » et d'« Aïda ».

La reprise de *Manon* nous a permis d'apprécier l'effort intéressant fait par M^{lle} Pornot pour donner une physionomie originale à l'héroïne du drame. Mais le résultat n'est peut-être pas en raison directe du talent dépensé, car le rôle dramatique de Manon ne cadre pas assez avec l'aimable tempérament et la voix légère de la jolie artiste. Un nouveau venu, M. Ponzio, dessine avec justesse le personnage de Brétigny.

Dans *Aïda*, M^{lle} Béral trouve un rôle très adéquat à sa nature et à ses moyens et réalise une Aïda émouvante par l'accent pathétique de sa voix et le caractère mouvementé de son jeu. M^{me} Degeorgis, Amnérís admirable à voir, ne surprend pas moins par l'ampleur magnifique de son contralto que par l'originalité de son interprétation et la vivante expressivité de son jeu. Si ces dernières qualités font défaut dans une certaine mesure à M. Zocchi (Radamès), cet artiste montre néanmoins des qualités infiniment appréciables de beau chanteur. M. Bouilliez — Amosnasro — est aussi un chanteur excellent, dont la mimique ne manque ni de spontanéité ni d'art.

CH. V.

NÉCROLOGIE

Emmanuel Fremiet (1).

Quelques jours après le doyen des peintres de la Grande-Bretagne la mort frappait le doyen des statuaires français, Emmanuel Fremiet, qui, lui aussi, remplit une noble et féconde carrière, entièrement consacrée à l'expression de la vérité et de la beauté.

Fremiet succombe dans sa quatre-vingt-sixième année, parvenu au faite des honneurs. Neveu de Rude, dont il suivit les leçons, il garda du maître de la *Marseillaise* une forte empreinte. Mais c'est de Barye surtout qu'il subit l'influence, — de Barye auquel il succéda en 1875 comme professeur de dessin d'animaux au Museum d'histoire naturelle et dont il fut le glorieux continuateur.

C'est, en effet, comme animalier que Fremiet remporta ses plus éclatants succès. A dix-neuf ans, il s'était fait remarquer au Salon de Paris par une *Gazelle* à l'exécution de laquelle l'avaient préparé des études zoologiques et myologiques laborieusement poursuivies au Jardin des Plantes. Puis, ce furent successivement un *Dromadaire*, un *Chien courant blessé*, un *Chameau tartare*, le

(1) Né en 1824.

Cheval de Montfaucon, le *Chat de deux mois*, l'*Éléphant* qui classèrent l'artiste parmi les meilleurs spécialistes de l'École française. Il devait s'élever plus haut encore avec le groupe pittoresque, expressif, plein de mouvement et de vie, qu'il exposa en 1885 sous le titre : *La lutte d'un ours avec un homme de l'âge de la pierre qui veut lui ravir ses petits*. En 1888, son *Gorille* lui valut le prix du Salon.

Mais Fremiet ne se limita pas à la composition d'œuvres que lui inspiraient ses préférences pour la zoologie. Les deux *Jeanne d'Arc* qui décorent, à Paris, le terre-plein de l'église Saint-Augustin et la place des Pyramides attestent, entre autres, qu'il fut sensible à l'expression de la figure humaine et témoignent d'un intéressant effort pour concilier le style et la réalité.

A la demande de Napoléon III, dont il exécuta une statue équestre, il avait modelé dans sa jeunesse une série de statuettes dont les uniformes de l'armée française lui fournirent le thème : *Artilleur*, *Carabinier*, *Voligeur*, *Gendarme à cheval*, *Brigadier des Guides*, *Cent-Garde*, *Zouave*, etc. Plus tard, son souple talent s'appliqua à des œuvres de plus large envergure. Le château de Pierrefonds possède de lui une statue équestre de Louis d'Orléans. On lui doit encore un *Velasquez à cheval*, érigé dans les jardins du Louvre, le *Porte-falot à cheval du XV^e siècle* qui orne l'Hôtel-de-Ville de Paris, un *Saint-Grégoire de Tours*, un *Cavalier gaulois*, un *Centaure emportant un ours*, un *Buste de Charles V*, etc.

Ce fut un maître. Bien qu'il eût connu jeune le succès et que la protection de l'empereur eût singulièrement facilité ses débuts, Fremiet ne se laissa point griser par les honneurs officiels. Il garda toute sa vie l'inquiétude qui empêche un artiste de déchoir et la discipline morale qui le fait progresser. Dans la courbe harmonieuse de sa vie, son art s'élève sans cesse. Loin d'altérer ses facultés, les années semblaient aviver celles-ci et les régénérer. Il faut s'incliner avec respect devant la tombe de ce vieillard, qui, parvenu au terme de sa carrière, avait conservé la sensibilité, l'activité et la ferveur artistique de son adolescence.

O. M.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Mon village*, par L.-M. THYLIENNE. Liège, Société belge d'éditions. — *L'Ame des Flûtes*, par EMILE DESPRECHINS. Préface de René DETHIER. Liège, éd. de la *Jeune Wallonie*. — *Les Marches arides*, par HENRY MAASSEN. Préface de M. L.-M. THYLIENNE. Liège, Société belge d'éditions.

ROMAN. — *Ma fille Bernadette*, par FRANCIS JAMMES. Paris, *Mercur de France*.

CRITIQUE. — *Les Miséricordes satiriques belges*, par L. MAETERLINCK. Dix illustrations. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*. Paris, H. Champion. — *La Décoration intérieure allemande et les métiers d'art à l'Exposition de Bruxelles 1910*. Stuttgart, J. Hoffmann. — *Le Théâtre contemporain*, par HENRY MAASSEN. Liège, Société belge d'éditions. — *Das Künstlerische Klavierspiel*, von ELISABETH CALAND. Mit 30 Abbildungen. Stuttgart, Ebner'schen Musikalienhandlung (Otto Richard Hirsch).

ÉCONOMIE SOCIALE. — *La Science économique au XX^e siècle*, par J. JOBÉ. Bruxelles, Ed. de la *Belgique artistique et littéraire*.

PETITE CHRONIQUE

La convention internationale pour la protection des œuvres littéraires et artistiques signée à Berlin en 1908 et à laquelle ont adhéré, entre autres, l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, l'Espagne, la France, l'Italie, la Suède, vient d'entrer en vigueur.

Sont désormais protégées au même titre que les œuvres originales les traductions, adaptations, transcriptions musicales, en un mot toutes les reproductions transformées d'une œuvre littéraire ou artistique, ainsi que les publications en recueil de plusieurs œuvres. La convention s'applique aux reproductions photographiques et cinématographiques, aux adaptations phonographiques, etc. La durée de la protection est fixée à cinquante ans à dater de la mort de l'auteur.

Le Roi et la Reine assisteront à la grande soirée de gala qui sera donnée samedi prochain au théâtre de la Monnaie avec le concours de MM. Caruso et Amato, de M^{mes} Alda et Alten.

D'autre part, l'administration communale a invité à cette soirée les membres du Conseil municipal de Paris, qui seront en ce moment à Bruxelles. Les huit premières loges de face seront transformées en une seule grande loge, où prendront place les délégués de la ville de Paris.

Aujourd'hui dimanche, les derniers vestiges de la nuit tragique du 14 août auront disparu à l'Exposition et celle-ci tout entière reprendra son aspect normal.

La façade principale sera complètement terminée, la nouvelle section belge et les différentes collectivités qui se sont installées dans les pavillons seront aménagées et tous les pavillons seront accessibles au public. La nouvelle section anglaise sera inaugurée lundi en grande solennité. Ce sera en quelque sorte une seconde inauguration générale de la nouvelle exposition qui, comme précédemment, continue à attirer la grande foule.

Le VI^e Salon annuel du cercle d'art « Vie et Lumière » s'ouvrira samedi, 24 septembre, à 2 heures, dans les salles du Musée moderne de Bruxelles.

Cette exposition réunira un ensemble important d'œuvres de MM. Georges Buysse, Anna Boch, Oscar Coddron, Paule Deman, Léon De Smet, José De Ven, Anna De Weert, Alfred Hazledine, Modeste Huys, Raymond de la Haie, Albert Lefebvre, Georges Lemmen, R.-H. Monks, Jenny Montigny, Willem Paerels, Constant Permeke, Henri Roidot, Willy Schlobach, Edmond Verstracten et A. Wallaert.

Le Salon de « Vie et Lumière » restera ouvert jusqu'au lundi 17 octobre.

A l'instar de St-Wandrille :

C'est aujourd'hui, dimanche, qu'aura lieu à Gand, dans les ruines de l'abbaye de St-Bavon, la représentation du *Cloître*, de M. Emile Verhaeren organisée par le Touring-Club de Belgique et qui rééditera celle qui fut donnée récemment, sous les mêmes auspices, dans les ruines de l'abbaye de Villers. Le cloître, le préau et le réfectoire serviront successivement de cadre aux péripéties de l'action.

La Société des Amis des musées de Gand vient d'acquérir, pour l'offrir au Musée, un paysage de Gustave Courbet.

Le peintre Charles Mertens a peint pour l'Opéra flamand d'Anvers un plafond qui sera inauguré le 28 septembre.

A la suite de sa participation aux Salons de la Société nationale des Beaux-Arts, le peintre Leempoels a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

La même distinction vient d'être décernée à l'éminent pianiste Busoni.

L'excellent professeur de chant Henri Heuschling nous prie d'annoncer qu'il a repris ses leçons et la direction de ses cours à son domicile, 22, place du Châtelain, à Ixelles-Bruxelles.

Vacances de musiciens (*suite*) :

Après un séjour dans les bruyères et parmi les dunes de Genck, M. Jan Blockx achève ses vacances à Cappellenbosch. Vacances laborieuses et fécondes, car l'auteur de *Princesse d'au-berge* et de la *Fiancée de la mer* est possédé par une fièvre de travail que rien ne peut calmer. « Je ne puis m'empêcher de noircir du papier de musique, c'est une maladie ! » nous écrivait-il récemment.

Le bagage inédit que le compositeur tient prêt à être embarqué pour la scène ou l'estrade est considérable. Il se compose d'un drame lyrique en trois actes et un prologue, *Chanson d'amour*; d'une transcription symphonique du même ouvrage destinée au concert; d'un Concerto pour violon et de deux Romances pour le même instrument; enfin, d'une Ballade pour orchestre et de plusieurs Chœurs pour voix mixtes.

Le directeur du Conservatoire d'Anvers a, on le voit, une façon toute personnelle de se reposer des fatigues que lui imposent ses fonctions. Souhaitons que la saison prochaine nous offre l'occasion d'applaudir les œuvres que nous venons d'énumérer.

Retiré dans sa villa de Garmisch (Bavière), M. Richard Strauss a employé ses vacances à corriger les épreuves de l'œuvre lyrique qu'il compte faire représenter l'hiver prochain. Ecrite de même qu'*Elektra*, sur un poème de M. von Hoffmannsthal, le *Rosenkavalier* (*Chevalier aux roses*) — c'est le titre définitivement adopté — diffère radicalement du sombre drame que représenta au printemps dernier le théâtre de la Monnaie. La partition est, dit-on, pleine de lumière et de sourires, et l'auteur n'a pas craint de s'y montrer spirituellement léger, aimable et mélodique.

Le Salon d'Automne, qui sera officiellement inauguré le 29 septembre et dont le vernissage aura lieu le lendemain, de 10 à 5 heures, s'ouvrira au public le 1^{er} octobre.

De l'*Intransigeant* :

Il y a trois jours, M^{me} Sarah Bernhardt, qui venait de donner une représentation à Rouen, faisait annoncer sa visite à l'abbaye de Saint-Wandrille.

Ce que fut cette visite, et la surprise, l'éblouissement de la grande tragédienne devant les admirables décors que présente la vieille abbaye, ni Maurice Maeterlinck, ni M^{me} Georgette Leblanc n'en diront rien.

Mais Sarah Bernhardt a dit en termes enthousiastes à son entourage son ravissement au retour du pèlerinage qu'elle venait de faire. Elle a réclamé des détails sur la représentation de *Pelléas* telle que l'avait organisée l'autre semaine M^{me} Georgette Leblanc, Mélisande inoubliable.

Et il se pourrait fort bien qu'à la suite de sa visite, M^{me} Sarah Bernhardt nous rendit, ce printemps, sur son propre théâtre, une série de représentations du chef-d'œuvre de Maeterlinck, avec M^{me} Georgette Leblanc, naturellement, sous le bonnet doré de Mélisande, cependant que Pelléas serait incarné par Sarah elle-même.

C'est à Bussang (Vosges) que fut inauguré, on le sait, sur l'initiative de M. Maurice Pottecher, le premier théâtre en plein air. L'entreprise, qui paraissait presque téméraire il y a une vingtaine d'années, a été renouvelée avec succès de tous côtés, et aujourd'hui les « scènes de verdure » ouvertes à la curiosité des tou-

A VENDRE

St-ANNA, près SLUIS (HOLLANDE).

Maison d'artiste avec atelier, jardin, etc. Renseignements : M. DREYDORFF, Knoeke-sur-Mer, à qui l'on peut s'adresser pour visiter la maison jusqu'à fin septembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

ristes, des citadins en villégiature, des régionaux en quête de distractions, ne se comptent plus. Chaque saison en voit naître de nouvelles.

Le Théâtre du Peuple de Bussang garde néanmoins le prestige de l'antériorité et la réputation d'offrir des spectacles d'un réel intérêt, à la fois rustiques et raffinés. On y a représenté cette année la *Clairière aux Abeilles*, pièce nouvelle de M. Maurice Pottecher, qui a obtenu un succès complet. Cette comédie, dont l'action se déroule dans le duché de Lorraine il y a deux siècles, met en scène quelques-uns de ces types campagnards en qui l'auteur se plaît à exprimer sa conception de la vie et son amour de la nature. Le premier et le troisième actes sont très animés; le deuxième est plus poétique, avec une pointe de philosophie et d'émotion, dans un cadre d'idylle. Il est juste d'ajouter que l'agrément de la mise en scène et le jeu excellent de cette troupe populaire ont été pour beaucoup dans ce nouveau succès.

On nous écrit d'Aix-les-Bains :

La saison théâtrale est particulièrement brillante cette année. Les représentations des *Maîtres-Chanteurs*, dont nous avons relaté le succès, continuent à attirer la foule; l'une d'elles fut donnée avec le concours de M. Delmas, de l'Opéra, qui fut acclamé. La semaine dernière, *Proserpine*, montée avec beaucoup de soins sur la scène du Grand Cercle, valut à M. Saint-Saëns et à ses interprètes, ainsi qu'à M. Léon Jehin, d'enthousiastes ovations.

De Barcelone :

L'Enfant Prodigue, l'œuvre délicieuse de Claude Debussy, sera représentée la saison prochaine au théâtre du Liceo. C'est le célèbre maestro Mancinelli qui dirigera l'ouvrage.

Sous le titre *The musical Antiquary* paraît à Londres (Oxford University Press, Amen Corner, E. C.) un nouveau périodique trimestriel exclusivement consacré à la musicologie ancienne. Indépendamment d'études signées par MM. R. Bridges, E. J. Dent, Dr E. W. Naylor, Dr Ernest Walker, Kennedy Scott, R. A. Steatfeld, Miss Janet Dodge, etc., chaque livraison contient des documents inédits propres à éclairer l'histoire des musiciens d'autrefois, des descriptions de livres rares et de manuscrits, des spécimens de musique ancienne, etc., etc.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grottesque et du Tragique à notre époque* (1904). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1904).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudiel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIE ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Poète des Insectes et la Gloire (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Suzanne Desprès (MAURICE DE FARAMOND). — Les Artistes Savoyards (OCTAVE MAUS). — A propos du « Mariage de Mademoiselle Beulemans » (COMTE MAXIME DE BOUSIES). — Les Artistes munichoïses au Salon d'Automne. — Le Prix de la Peinture (CLAUDE ANET). — Petite Chronique.

Le Poète des Insectes et la Gloire.

Il y a des gens qui, à vingt ans, veulent la gloire. Il la leur faut tout de suite. Au lieu de songer à développer et à mûrir le talent qui la leur donnerait, ils prennent les moyens que l'arrivisme et la mondanité offrent pour en conférer le semblant. Ils fréquentent chez des dames et des messieurs influents, se mettent en habit tous les soirs, se couchent tard, et au bout de quelques années de cette existence ils acquièrent une notoriété fragile qui, à leurs yeux, remplace la gloire qu'ils rêvaient.

Malheur à eux s'ils se retirent deux ans à la campagne, s'ils tombent malades, si leur vie sociale s'effondre. On les oublie bien plus vite qu'on ne les a appris. Et tout est à recommencer.

Il y a ces gens-là, du nom desquels les journaux nous rabattent les oreilles, que personne n'a lus, dont per-

sonne ne sait rien de profond; et puis il y a les autres, ceux qui ont travaillé pour la seule joie du travail, par suite d'une nécessité intérieure qui extrayait d'eux une œuvre, comme la sève pousse le fruit au bout de la branche. Ceux-là n'attendent rien, ne pensent pas au succès, dont ils ont même une espèce de crainte pudique. La gloire vraie leur est acquise. Ils l'obtiennent quelquefois après leur mort (La gloire est le soleil des morts, a dit Balzac), quelquefois de leur vivant, mais très tard.

Cette constatation est si fréquemment vérifiée qu'on en peut tirer une sorte de loi et que la gloire précoce est le signe à quoi l'on reconnaît qu'un homme cru de génie est sans génie.

Je ne veux pas faire de personnalités, mais c'est cruellement vrai.

L'histoire présente des cas où cette théorie semble infirmée. Certains grands hommes ont connu très jeunes la consécration du succès.

Si vous examinez d'un peu plus près et à part chacun de ces cas, vous vous apercevrez qu'il y a toujours eu, après cette période brillante, un moment d'arrêt parfois très long, parfois de dix ou vingt ans, une sorte de recueillement dans l'obscurité de la méditation et des épreuves morales, après quoi, mûre, purifiée, quadragénaire si j'ose dire, la réputation du grand homme reparait moins brillante mais plus durable. Et c'est celle-là seule dont la postérité retient le souvenir.

Ainsi, entre autres, Victor Hugo, à qui ses premières œuvres firent décerner le nom d'« enfant sublime ». Or, il n'était pas sublime du tout, et ces œuvres-là sont fort

médiocres. Mais cinquante ans plus tard *les Travaillieurs de la Mer et l'Homme qui rit* valent à Victor Hugo une gloire cette fois indiscutable. L'écrivain avait duré. Il avait su ne pas se laisser écraser par un trop magnifique surnom.

La gloire vient tard.

Et comme l'on comprend que ceux à qui elle vient dans ces conditions n'y fassent guère attention ! Qu'a-t-elle apporté par exemple à Jean-Henri Fabre, le grand entomologiste de Sérignan ? Il a quatre-vingt-six ans. Il y a près de soixante-six ans qu'il travaille. Quelques articles dans les journaux, un peu plus de ruban rouge, qu'est-ce que cela peut bien lui faire ? Il est sceptique.

L'estime, d'ailleurs assez platonique, où le tient le monde savant, l'admiration de quelques hauts esprits en Europe, le culte que lui rendent ses amis inconnus, ces satisfactions l'ont jusqu'ici amplement dédommagé des déceptions que, jeune homme encore ardent et naïf, il a pu éprouver du manque de célébrité. S'il connaît aujourd'hui des honneurs plus étincelants et plus publics, il est trop sage pour les préférer à ces plaisirs élevés de l'esprit, suprême joie du philosophe.

Ce court article n'a pas la prétention de donner une idée, même très lointaine, de l'œuvre énorme et passionnante de Jean-Henri Fabre. *Les Souvenirs entomologiques* comprennent dix volumes compacts, soit deux cent vingt chapitres dont le moindre contient une somme extraordinaire d'observations directes et minutieusement contrôlées, d'intuitions, de pittoresque, de bonne humeur, de philosophie et de charme, et pour tout dire, une véritable poésie. Ces dix volumes concentrent une vie d'homme, une longue et belle vie, courageuse, pleine de sacrifices supportés en souriant, de pauvreté, de souffrances modestes de sédentaire et entièrement, exclusivement consacrée à la science. Pas une page de littérature, pas un remplissage. C'est rare, c'est très beau.

Il faut les lire, ces dix volumes, les lire à petites journées, comme ils ont été écrits, les aimer comme ils ont été aimés pendant que leur auteur les composait. C'est la meilleure récompense à offrir au labeur du grand naturaliste, récompense tout idéale, mais la seule qu'il ait vraiment rêvée. Au delà de la leçon, prodigieusement fournie, qu'ils donnent sur le monde mystérieux des insectes, ils en réservent une autre, assez inattendue. Fabre est possédé d'un tel amour de la nature, d'un tel respect de ses fins inconnues, qu'en étudiant cet univers, où, de notre point de vue sentimental, règne la plus épouvantable atrocité dans la lutte pour la vie, il a su n'y voir que l'ingéniosité des démarches de l'instinct, l'extraordinaire ressource de la pensée animale pour maintenir l'existence de l'espèce dans le tourbillon des forces dont l'indifférence foncière équivaut à l'hostilité pratique. De cet attendrissement émerveillé il est

resté sur son style je ne sais quelle fleur délicate et ingénue de poésie éternelle, et à sa pensée le courage de surmonter la première horreur de l'observateur devant les apparentes cruautés de la nature. Son œuvre est une leçon de sérénité philosophique.

Ceux à qui le temps manquerait pour une aussi longue lecture pourraient s'en faire une idée, sans doute réduite mais à tout prendre suffisante, en lisant le recueil que l'éditeur de Jean-Henri Fabre a publié de quelques-uns de ses meilleurs morceaux sous ce titre : *La Vie des Insectes* (1).

Une compensation envers Fabre cependant serait juste, et j'espère qu'on la lui offrira : le prix Nobel. Je ne vois personne en Europe qui la mérite autant que lui. Et sur sa candidature, d'ailleurs, se sont portées les sympathies les plus désintéressées.

Lorsque Pasteur vint le voir pour obtenir des renseignements sur les vers à soie, à propos d'une enquête qu'il faisait sur une épidémie qui ravageait les magnaneries — et cela sans avoir jamais vu un cocon (le détail est délicieusement noté par Fabre), il lui demande à voir sa cave (il s'occupait aussi de la question de l'amélioration des vins par le chauffage).

« Lui montrer ma cave, dit Fabre rapportant ce souvenir, ma cave à moi, chétif, qui, naguère, avec mon dérisoire traitement de professeur, ne pouvais me permettre la dépense d'un peu de vin et me fabriquais une sorte de piquette en mettant fermenter dans une jarre une poignée de cassonade et des pommes rapées ! Ma cave ! Montrer ma cave ! Pourquoi pas mes tonneaux, mes bouteilles poudreuses, étiquetées suivant l'âge et le cru ! Ma cave !

Tout confus, j'esquivais la demande, je cherchais à détourner la conversation. Mais lui, tenace : « Montrez-moi votre cave, je vous prie » A telle insistance, nul moyen de résister. Du doigt, je désigne dans un coin de la cuisine une chaise sans paille, et sur cette chaise une dame-jeanne d'une douzaine de litres.

« — Ma cave, la voilà, monsieur.

— Votre cave, cela ?

— Je n'en ai pas d'autre.

— C'est tout ?

— Hélas ! oui, c'est tout.

— Ah ! »

Pas un mot de plus ; rien autre de la part du savant. Pasteur, cela se voyait, ne connaissait pas ce mets aux fortes épices que le populaire nomme *la vache enragée*. Si ma cave, la vieille chaise et la dame-jeanne sonnante creux, se taisait sur les ferments à combattre par le chauffage, elle parlait éloquentement d'une autre chose que mon illustre visiteur parut ne pas com-

(1) JEAN-HENRI FABRE : *La Vie des Insectes*. Morceaux choisis, extraits des *Souvenirs entomologiques*. Paris, Charles Delagrave.

prendre. Un microbe lui échappait : celui de la mauvaise fortune étrange le bon vouloir. »

L'argent du prix Nobel étoufferait à son tour et pour toujours ce microbe.

FRANCIS DE MIOMANDRE

SUZANNE DESPRÈS

Nous devons aimer Suzanne Desprès, nous, les poètes du théâtre, qui cherchons à surprendre la vie dans ses rythmes essentiels, non pas seulement parce qu'elle est pour le public, et pour tous les publics, une très grande artiste, parce qu'elle émeut, bouleverse, exalte ceux qui la voient ; mais encore *particulièrement*, parce que dans ses expressions scéniques elle a souvent traduit le mystère qui enveloppe tout acte humain, parce qu'elle est poète aussi, et qu'il lui arrive, après avoir tout exprimé, d'exprimer en outre l'inexprimable.

Je voudrais pouvoir me représenter de quelle manière Suzanne Desprès prend possession de ses rôles. Je m'imagine qu'elle doit en avoir d'abord terreur autant qu'amour. Telles autrefois les prêtresses, lorsqu'elles se disposaient à entrer dans l'horreur sacrée du Dieu. Elle ne songe pas avec légèreté à ce qui va s'accomplir ; elle sent profondément que c'est une chose grave, et qu'il ne peut s'agir pour elle d'un semblant illusoire, mais bien réellement de se donner. Héroïne et victime à la fois, elle se prépare à la haute cérémonie dans une inlassable ferveur, dans un transport qui la possède et qui la grise, mais tout de même lentement et longuement, selon des rites minutieux, qu'elle étudie un à un, afin que tout se passe, du commencement à la fin, selon une inspiration fixée à l'avance, un art parfait pour tout dire, et que son dernier geste enfin donne l'envol à ce que nous voulons maintenant, et qu'on a toujours avec elle : un admirable symbole humain.

Il n'est pas de visage plus expressif que celui de Suzanne Desprès, et elle pourrait, semble-t-il, jouer des scènes entières avec lui seul. La joie l'illumine, ce visage, d'une manière adorable. La malice en aiguise au plus haut point les traits. Mais la douleur, le souci, les lourdes pensées en font comme une apparition auguste. Et les gestes qui s'y ajoutent alors, d'une simplicité absolue, sont les seuls nécessaires. Ils s'apparentent à ce qu'on peut concevoir, comme ensemble, de plus harmonieux et de quasi-éternel.

Telle je vois encore Suzanne Desprès dans la *Noblesse de la Terre* (et il y a cependant dix ans de cela !) lorsque Fille de Hobeaux, attentive aux cultures, elle allait annoncer à des paysans la mort de leur fils bien-aimé, qu'elle chérissait aussi. Elle avait l'air, allant à eux, de porter l'hostie. Et tandis qu'ils fuyaient devant elle, épouvantés, craignant d'entendre l'horrible nouvelle, son pas presque muet entraînait tout, d'une allure souveraine : pitié, douleur, destin, et en gonflait le drame.

Encore je la vois (à la même époque) dans la première partie d'*Au-dessus des forces humaines*, au moment où les gens du village viennent contempler dans son lit la femme du pasteur, la malade, en qui s'opèrent des miracles. La dernière qui entre, c'est Suzanne Desprès, sous la forme d'une vieille femme, courbée, toute tremblante. Et aussitôt c'est un enchantement. Il lui a suffi de prononcer quelques mots. Sa voix a un son si pur, si

juste, si humain, que le public tout de suite est pris aux entrailles.

Mais la voici dans *Elektra*, d'Hugo de Hofmannsthal (Romantique allemand). Elle eût pu, fidèle aux traditions, arborer à ce propos quelque loque impressionnante. Non, elle n'a jeté, Fille du Roi des Hommes, qu'un haillon fauve, à peine visible, sur sa peau nue. Et elle n'a pas craint même l'ordure. Elle s'en est couverte. A plat ventre, à la porte du palais de son père, grattant la terre de ses ongles, elle hurle sa haine et la vengeance proche. On n'avait pas encore osé cela.

Qu'ils se ressemblent peu les types successivement incarnés par Suzanne Desprès ! Suivons-la encore des hauteurs de « l'OEuvre » au boulevard, à la Comédie Française, partout. Là-haut, c'est *Nora*, dont la petite poitrine bat si fort, quand elle danse, vêtue en Napolitaine ; c'est la farouche *Hilde*, ce sont presque toutes les héroïnes d'Ibsen seigneurialement revêtues de leurs âmes angoissées. Et puis tout à coup c'est *Poël de Carotte*, un pauvre gosse. Rue de Richelieu, à notre théâtre national, c'est *Phèdre* ensuite, et sa luxure. L'on se souvient encore du violent débat dont la conception du rôle fut l'objet, et du rude coup porté à la Tradition. Puis c'est la *Fille Sauvage*, la *Robe Rouge*, l'*Assommoir* ! Et dernièrement encore, qui fut jamais plus vieille fille que Suzanne Desprès dans le *Lys*, où elle fascinait le public et en tirait des sanglots par la fixité de son visage, où semblaient empreints, comme dans un affreux rêve, tous les désespoirs d'amour dont son cœur de trente-cinq ans s'était assouvi ? Partout elle a laissé des types originaux, intéressants, nouveaux... définitifs ! Partout où l'occasion lui en a été offerte, elle a mis à la place du clinquant, du superficiel, *ce qui est plus vrai, ce qui est fort*.

Mérite rare, elle a toujours travaillé en profondeur.

Et pour tout dire en un mot, et en un mot si grand par lui seul qu'on n'y peut ajouter aucune épithète : c'est une CRÉATRICE.

MAURICE DE FARAMOND

LES ARTISTES SAVOYARDS

A l'occasion des fêtes par lesquelles la Savoie célébra, au début de ce mois, son annexion volontaire à la France, les artistes savoyards organisèrent à Aix-les-Bains une exposition qui les groupa pour la première fois et offrit au public l'occasion de mesurer leurs efforts.

Ce que sont d'habitude ces manifestations régionales, que débordent « l'amateurisme », on le sait, et la critique s'en détourne. Cette fois, grâce à un triage sévère, grâce surtout à la participation de plusieurs artistes de talent dont la renommée n'a pas éteint la fidélité à leur province natale, la réunion présenta un réel intérêt. Vingt et un peintres et graveurs, deux statuaires, tous nés en Savoie, soumièrent au public un ensemble agréable de peintures, d'aquarelles, de lithographies, de gravures en noir et en couleurs, de bronzes et de marbres qui, pour n'avoir pas tous un mérite transcendant, n'en composèrent pas moins un salonnet attrayant et de bonne tenue, en majeure partie consacré — et c'est ce qui détermina son caractère spécial — à célébrer les sites, les types, les coutumes et les pittoresques costumes du pays.

Au premier rang de ces artistes, M. Charles Cottet se montra

le figuriste expressif et le paysagiste de style dont il serait superflu de rappeler ici la notoriété. M. Coppier, l'un des meilleurs techniciens de la gravure au burin, a, de même, acquis dans les Salons de Paris, par son interprétation de Rembrandt, de Durer, de Holbein, de Clouet, etc., une réputation bien assise. Les impressions nocturnes de M. Cachoud, que je ne prise guère, ont leurs admirateurs. Et certes y a-t-il de sérieuses qualités dans les types de Saint-Jean-d'Arves et de St-Albannes-Villardis étudiés par M. Mestrallet, dans les paysages de Savoie exécutés par M. Grange, dont la vision rappelle celle de M. Flan-drin, dans les pastels par lesquels M. Communal évoque les sites émouvants des Charmettes, du Granier et des monts de l'Épine.

L'envoi le plus intéressant — en ce qu'il révèle un artiste du goût le plus raffiné et le plus délicat — est celui de M. Louis Moret, un maître de la gravure sur bois. Sous le pseudonyme de Lucien Mélian, qu'il paraît avoir abandonné, M. Moret exposa à diverses reprises au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts des interprétations d'œuvres de Maurice Denis, dans lesquelles revivaient, transposées pour les accorder avec les exigences et les moyens de la xylographie en couleurs, les harmonieuses conceptions du peintre de *la Légende de Psyché* et de *l'Éternel printemps*.

Les discrets travaux des graveurs sur bois ne sont pas de ceux qui passionnent la foule; et si *l'Orgue*, *le Quatuor*, *la Vierge au Baiser* peuvent échapper, dans une exposition, aux visiteurs superficiels, ils n'en retiennent pas moins l'attention des artistes et des connaisseurs.

Ce sont ces estampes, auxquelles il ajouta toute une série de gravures originales exécutées par les mêmes procédés, que réunit M. Louis Moret au Salon des Artistes savoyards. Parmi ces dernières, il faut louer surtout d'expressifs portraits de Jean-Jacques Rousseau, de Joseph de Maistre, de Xavier de Maistre, aussi intéressants par le caractère des physionomies que par la souplesse et la sûreté du métier. Et ce qui achève de donner aux planches de M. Moret une séduction spéciale, c'est le sentiment des colorations, qu'il traduit en elles par des nuances assourdies d'une finesse et d'une délicatesse exceptionnelles.

Il semble que nulle sensibilité d'illustrateur ne se marierait plus heureusement que la sienne avec le génie de Verlaine.

Rencontrera-t-il un éditeur ou quelque société de bibliophiles et d'iconophiles assez artiste pour réaliser cette alliance?

OCTAVE MAUS

A propos du « Mariage de Mademoiselle Beulemans » (1).

Parlerai-je de l'« âme belge » à propos du *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, célébré, chaque soir, avec éclat, au théâtre de la Renaissance, au milieu de l'émotion joyeuse du public? Et comment n'en parlerais-je pas, encore que certains prétendent que l'âme belge n'existe point?

(1) *Les Annales politiques et littéraires* ont publié dans leur livraison du 28 août dernier cet article, qui intéressera certainement nos lecteurs par la finesse de l'observation et la sûreté du trait. Il confirme, au surplus, quant au succès remporté par la spirituelle comédie de MM. Fonson et Wicheler, les observations que nous avons consignées au lendemain de la première représentation du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* à Paris.

Il me suffirait, pour croire à l'âme belge, que son existence fût prouvée par le savant auteur de *l'Histoire de Belgique*, par M. Henri Pirenne, cet homme d'érudition et de cœur qui, en des tableaux minutieusement reconstitués, l'a évoquée, patiente et ardente, telle, en des décors surannés, qu'elle est encore au vingtième siècle. La parole de M. Henri Pirenne suffirait à créer ma foi; mais je n'ai pas besoin de la foi, croyance à une parole autorisée, j'ai mieux que la foi, j'ai la connaissance, et presque l'évidence.

Cette âme belge, je la connais, je l'ai vue, si je puis dire; tout au moins, l'ai-je vue dans ses manifestations. Je la vois tous les jours s'affirmer par des caractères que je jugerais irrévérencieux de ne point déterminer dans les termes mêmes dont M. Edmond Picard s'est servi. M. Edmond Picard a constaté — nous l'avons constaté tous — la forte originalité de la nation belge. En psychologue pénétrant, il a recherché par quoi le Belge se caractérise: « Le Belge, a-t-il dit, est mesuré, individualiste, travailleur, associationniste; de plus, il possède une tendance à bien vivre dans le sens matériel et confortable. »

Voilà bien les qualités nationales du Belge, énoncées en termes précis. Sans doute, il n'y a rien de particulièrement original à se montrer mesuré; mais le Belge est mesuré, — pondéré, dit, avec clairvoyance, M. Paul Adam, — d'une manière à peu près constante, sur le terrain pratique, dans ses actions, car, pour ses paroles, elles sont volontiers acerbes et véhémentes dans la critique ou dans cette moquerie égalitaire, à base de bon sens, que l'argot bruxellois a dénommé la « zwanze ».

Et, de même, le Belge ne possède pas le monopole de l'individualisme. J'ai entendu, plusieurs fois, le puissant philosophe qu'était M. Brunetière dénoncer les progrès de l'individualisme parmi ses contemporains, notamment dans les races latines. Il y reconnaissait une tendance périlleuse, nuisible au développement des peuples, une cause d'affaiblissement pour la société de demain; mais l'individualisme où M. Brunetière remorquait, avec tant de justesse, la poussée de l'égoïsme, de l'amour de soi dans le pire sens, — car il est un amour de soi légitime, — revêtait, à ses yeux, des caractères fâcheux que nous ne retrouvons pas chez le Belge. Comme le Belge est mesuré, il est individualiste avec mesure.

D'ailleurs, chez lui, l'individualisme n'est point une acquisition récente; il l'a hérité, il n'est pas devenu individualiste par réaction ou par évolution; il l'est par tradition. Il était bien avant 1830, bien avant Joseph II, bien avant les luttes de la période communale. Être indépendant, plus encore dans la vie privée que dans la vie politique, et, par conséquent, se suffire à soi-même, donc, n'être pas troublé dans ses affaires, inutilement vexé, voilà ce qu'il veut.

Mais, pour n'être point vexé, il faut pouvoir résister, il faut être fort, et l'on n'est fort que par l'union. Le Belge a séculairement pratiqué l'union; non pas l'union continue et toujours plus étendue, qui, enfin, aboutit à la centralisation, mais l'union imposée par la nécessité d'échapper à l'oppression. Aussi le but atteint, l'union était-elle vite dissoute pour se réformer devant le péril renaissant. Forcé de s'associer pour se défendre, pour conquérir une à une les franchises des communes, encouragé par des succès éclatants, le Belge a acquis le goût de l'association, qui est resté en lui comme une seconde nature. Il est, aujourd'hui, « associationniste ». Il s'associe pour tout, pour son intérêt et pour son plaisir, pour des revendications économiques et pour le

tir à l'arc ou le jeu de crosse. La Belgique est, par excellence, le pays des « Sociétés ». Quant à la politique des partis, elle n'a jamais tenté de combattre l'esprit d'association, ni la passion de la liberté. On peut dire qu'au contraire elle a développé la liberté.

Le Belge use de la liberté, principalement pour gagner sa vie en paix et pour jouir de la vie.

Le Belge est travailleur. Une nation de sept millions d'âmes, qui s'accroît d'environ soixante-dix mille âmes chaque année, resserrée dans un territoire de trente mille kilomètres carrés, doit travailler pour durer. En Belgique tout le monde travaille, depuis le roi — le roi Albert est un travailleur acharné — jusqu'au moindre ouvrier. Je me souviens des paroles enflammées par quoi le maître des forges de Mariemont, M. Valère Mabille, — un grand Français, mort l'an dernier, — célébrait l'admirable ouvrier belge, devant le ministre de l'industrie et du travail. Ce n'était pas un éloge obligé de harangue officielle, c'était un témoignage grave et profondément sincère, si juste, si émouvant, pour ceux qui ont sous les yeux cet ouvrier et ses œuvres. Parmi les riches, les oisifs sont rares; presque tous s'occupent. Nombreuses sont les carrières qui les sollicitent et les retiennent: armée, diplomatie, administration, art, histoire, littérature, économie sociale, fondation et surveillance de sociétés coopératives, de syndicats industriels, agricoles. Chacun apporte sa pierre à l'édifice national.

Si, après avoir gagné de l'argent, le Belge aime à en dépenser pour satisfaire son désir de vie bonne, large, hospitalière, seul un censeur renfrogné pourrait l'en blâmer. Les plus moroses se dérideraient aux repas succulents et copieux, au milieu de convives nombreux, réunis et comme associés, — dans quelle gaieté, dans quelle cordialité! Vous le savez, bières réjouissantes de la Flandre, et vous, crus incomparables de la Bourgogne, pieusement dégustés aux tables wallonnes.

Toutefois, ces qualités ne serviraient guère sans une autre qualité presque instinctive, solidement ancrée dans les profondeurs du tempérament belge: la résistance. Je cherche un autre mot. Ni la ténacité, ni moins encore l'opiniâtreté, ni même la patience, ne me satisfont. Je dirai donc: la résistance.

Le Belge est résistant. S'il est indocile à la contrainte, il sait accepter l'inévitable, mais il ne se laisse pas entamer par l'adversité. Voyez comme l'ouvrier belge résiste avec un courage simple; voyez l'ouvrier agricole flamand ou l'ouvrier charbonnier wallon. Comme il reçoit les calamités, les maladies, les accidents, le chômage, avec un fatalisme de surface, car, au fond, il ne pense qu'à chasser le malheur, cet incommode porteur de billet de logement! Comme il sait se restreindre, pàtir, attendre! Comme, la crise passée, il reprend sa vie laborieuse, naturellement, de même que, la vanne levée, le ruisseau reprend son cours!

Pourquoi ai-je rappelé ces traits du caractère belge? Est-ce parce que nous les retrouvons dans la pièce triomphante de la Renaissance? Peut-être. Quoi! Dans ce cercle étroit où s'agitent des ambitions minuscules, où tout idéal est étouffé? Mais, oui. Ah! les Beulemans ne se présentent pas sous un jour héroïque. Par bonheur, ils n'ont que faire d'être héroïques — pour le moment. S'il était nécessaire, ils se révéleraient fort capables de construire des barricades. Ils ont construit des barricades, ils y sont montés, en 1830, dans les journées de septembre, aussi sanglantes, — plus sanglantes, disait M. Edmond Picard dans une conférence récente, — que les journées de juillet, à Paris. Ceux qui s'acharnaient contre les troupes massées dans le parc

de Bruxelles, c'étaient Beulemans, Meulemeester et leurs robustes ouvriers, délaissant leurs calmes associations professionnelles; c'était, avec eux, tout un peuple exaspéré envers qui on avait dépassé la mesure.

Aujourd'hui, une paix profonde les environne. Chacun a sa tâche à remplir. Qu'a donc à faire, présentement, M. Beulemans, pour ne parler que de lui, sinon de veiller à ses affaires, de doter sa fille, de lui choisir un fiancé et de la laisser libre d'en changer si elle en préfère un autre? Eh bien! Il le fait, et fort à propos, soyons-en certains. Si nous cherchons des qualités ataviques du Belge dans le Comité et les membres de la Société mutuelle des employés et ouvriers de brasserie, atablés dans une des délicieuses maisons à pignon de la Grand'Place, nous les trouverons; elles y sont, plus en puissance, comme disent les mathématiciens, qu'en exercice, mais elles y sont.

Que de fois n'ai-je pas entendu dire, lorsque les auteurs du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* annoncèrent l'intention de faire jouer leur pièce à Paris: « Les Parisiens ne vont-ils pas se moquer beaucoup des Belges? » C'était se tromper à la fois sur les Parisiens et sur la pièce. Le langage « Beulemans » est bien connu à Paris. On dit aussi le langage « Kaekebroeck », depuis les romans où M. Léopold Courouble a analysé finement la psychologie d'une famille « du bas de la ville », la famille Kaekebroeck. Coquelin aîné ne parlait-il pas le « marollien » avec le plus pur accent de la rue Haute? Ce langage est semé, non pas précisément de « belgicisms », mais de « flandricisms ». Les Wallons se complaisent dans des expressions pittoresques qui n'appartiennent qu'à eux. Le langage « Beulemans », c'est, sauf exception, du flamand traduit littéralement. Il n'est, dans la bouche du grand comédien Jacque et des excellents artistes qui l'entourent, que le vêtement baroque de sentiments simples, francs, souvent exquis, au travers desquels on voit à plein l'âme, une âme honnête, énergique, tendre, et un peu puérile.

L'amour-propre des patriotes belges les plus timorés eût été rassuré, dès les premières scènes, le jour de la répétition générale à la Renaissance. Il y eut d'abord quelque surprise, puis les rires fusèrent aux mots de terroir, acclamés, concentrés, en un liebig savoureux. Lorsque vint la scène où Suzanne et le chevaleresque Albert, attendrissants de maladresse amoureuse, pressentent tout à coup leur amour, un souffle de sympathie passa soudainement dans la salle: l'âme collective de la foule venait de naître. MM. Fonson et Wicheler avaient fait ce miracle. Auteurs dramatiques, critiques, romanciers, comédiens illustres, et tout le public qui emplissait la salle jusqu'aux cintres, nous n'avions plus qu'un cœur que parfumait la petite fleur bleue.

Et le succès alla grandissant. On applaudissait jusqu'à des sourires, des intentions, des silences. Ah! le merveilleux public! On riait du langage « Beulemans »; je vous assure qu'on ne se moquait pas des Belges. Ce n'était plus du théâtre, c'était, semblait-il, la réalité même, pour ceux qui connaissaient certains milieux bruxellois.

COMTE MAXIME DE BOUSIES

Les Artistes munichoïses au Salon d'Automne.

L'exposition des Arts décoratifs munichoïses au Salon d'Automne, dont le vernissage aura lieu vendredi prochain, comprendra dix-huit salles. En voici le dénombrement:

A l'entrée, un vestibule dû à M. Karl Jäger, orné de mosaïques composées par M. Julius Diez et de sculptures de MM. Fritz Behn et George Roemer. Ce vestibule donne accès à un grand salon créé par M. Th. Veil et décoré de dessus de porte exécutés par M. L. Putz, de tableaux peints par MM. R.-M. Eichler, W. Georgii, E. Kropp et Adolf Munzer.

La Bibliothèque, qui fait suite, est l'œuvre de M. L.-P. Troost. Cette salle, ornée de peintures décoratives par M. Fritz Erler et de sculptures de MM. Th. Georgii et U. Jansen, servira de cadre à une exposition d'arts graphiques et à celle des publications illustrées exposées par les maisons d'auditions.

Vient ensuite une salle à manger dont la décoration, les objets en porcelaine et la verrerie ont été exécutés d'après les dessins de M. Adelbert Niemeyer, auquel on doit aussi l'exposition des produits de l'industrie textile, de la céramique, des ouvrages de couture, des broderies et des meubles en osier.

Par un petit vestibule orné d'une fontaine, on entre ensuite dans un boudoir exécuté d'après les dessins de M. Otto Baur; cette salle contient des travaux plastiques de MM. Daumiller, Flossmann et Roemer, et des tableaux de M. Julius Diez; un dessin original de M. Th. Heine et des gravures sur bois colorées de M. Hermann Haas.

La salle suivante figure une chambre à coucher d'après les dessins de M. Karl von Bertsch, suivie d'une salle de bain par M. Adelbert Niemeyer et d'une seconde chambre à coucher par M. Richard Riemerschmid, avec un tableau de M. Adolf Munzer.

De la salle d'exposition d'objets d'art en métal, bois, cuir, cire et de jouets, on entre dans l'exposition scolaire, installée par M. Richard Ber. Celle-ci groupe des travaux de l'École royale bavaroise des Arts décoratifs et de l'École professionnelle de la Ville de Munich.

Dans une salle spéciale, le comité s'efforcera de donner des représentations qui ont pour but une réforme du décor de la scène et de l'art dramatique; dans cette salle figureront des esquisses de décors, des figurines et des costumes du théâtre artistique munichois, ainsi que des figures du théâtre de marionnettes des artistes de Munich.

La salle suivante est décorée de trois verrières composées par M. Robert Engels; un salon d'après les dessins de M. Richard Berndl y est joint; celui-ci contient de l'orfèvrerie d'art et des tableaux de MM. Adolf Hengeler, Richard Pietzsch et Leo Samberger.

On pénètre ensuite dans une pièce dont l'ornementation est due à M. Paul Wenz et dans laquelle seront installés des tableaux de MM. H. von Habermann, W. Geffken, L. Herterich et T. Stadler, ainsi que divers spécimens de l'art des Médailleurs munichois.

Pour clore cet ensemble, une salle de musique exécutée d'après les dessins de M. Emmanuel von Seidl et décorée d'œuvres de MM. F.-A. von Kaulbach, A. von Keller, F. von Stuck, F. von Uhde et H. von Habermann.

Outre les artistes cités, prendront part à l'exposition par l'envoi de diverses œuvres, les peintres Max Kuschel et Ch. Toby, les sculpteurs C.-A. Bermann, B. Bleecker, Dull, Petzold, M^{me} Irène Georgii, B. Halbreiter et A. von Hildebrand.

LE PRIX DE LA PEINTURE

Il y a quelques années, on avait réuni dans une boutique de tableaux de la rue Laffitte un certain nombre de toiles d'un peintre mort peu auparavant. L'homme avait vécu ignoré, soutenu par quelques amitiés fidèles. On ne le connaissait guère à Paris; il ne fréquentait aucun salon; il n'exposait nulle part; il était à l'ordinaire vêtu comme un ouvrier plombier. Il avait habité le Midi et aussi les bords de l'Oise; il avait été enfermé comme fou dans un asile pendant quelque temps. Il mourut. Quelques amateurs seulement aimaient ses toiles. Il vint fort peu de monde les regarder rue Laffitte. La plupart des gens qui entrèrent par hasard dans la boutique reculèrent épouvantés. Cette peinture avait, en effet, un accent inconnu: elle était âpre, vigoureuse, bizarre. Les figures étaient violemment traitées; les paysages semblaient secoués par un grand vent. Je pense que l'on vendit fort peu de tableaux à cette exposition. Le marchand m'a dit depuis qu'il aurait pu acquérir pour dix mille francs les cinquante toiles qui étaient réunies là. Cela mettait le tableau à deux cents francs pièce.

Dix ans ont passé, dix ans seulement. Les cinquante mêmes toiles furent de nouveau réunies dans une exposition, rue Royale, cette fois-ci. Elles eurent un succès immense; tous les amateurs de Paris emplirent la salle claire; ils y vinrent et ils y revinrent; dans tous les milieux d'art on ne parla que de ces tableaux. Chacun eût voulu en posséder un.

Mais aujourd'hui les prix ont varié. Dix mille francs auraient suffi il y a peu d'années pour acheter tous ces tableaux; il n'est pas probable qu'on puisse en acquérir un seul aujourd'hui pour cette somme.

Ce sont pourtant les mêmes tableaux; ils n'ont pas changé. Hier on ne les comprenait pas, ils ne valaient rien. Aujourd'hui on les aime, ils représentent une fortune.

Telle est l'histoire des tableaux qu'a peints Vincent Van Gogh. La gloire, plus que la justice, a le pied boiteux. C'est bien à tort que dans les tableaux des académiciens on la représente avec des ailes.

CLAUDE ANET

PETITE CHRONIQUE

M. Giovanni Dattari, numismate au Caire, vient d'offrir au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale de Belgique toutes les pièces de monnaies anciennes dont il s'était servi pour faire une démonstration au Congrès international de numismatique réuni récemment à Bruxelles. Ces pièces proviennent en grande partie des trésors exhumés dans la vallée du Nil.

Le don de M. Dattari comprend 5,200 moyens et petits bronzes, allant de Dioclétien à Constantin le Grand et ses successeurs, pour la plupart saucés d'argent et en parfait état de conservation.

Parmi ces monnaies on trouve de très nombreuses variétés de spécimens que ne possédait pas encore la collection numismatique de l'Etat et qui rehausseront singulièrement l'éclat de sa série monétaire romaine du IV^e siècle.

Le ministre des sciences et des arts a adressé, au nom du gouvernement, des remerciements à l'auteur de cet acte de générosité.

Nominations au Conservatoire de Bruxelles:

C'est M. Martin Lunssens qui succède, comme professeur d'harmonie écrite, au regretté Gustave Huberti. La classe de lecture musicale que dirigeait M. Lunssens est confiée à M. François Rasse, chef d'orchestre au théâtre de la Monnaie.

Au Conservatoire de Gand, les fonctions de professeur de violoncelle, vacantes par suite de la mort de Joseph Jacob, ont été attribuées à M. Henri Ceulemans à la suite d'un concours dont le jeune artiste anversois sortit vainqueur.

C'est dans la salle d'accord du Cercle artistique que sera placé le monument érigé à la mémoire de Clotilde Kleeberg-Samuel par quelques-uns de ceux qu'émut le talent délicat et expressif de l'artiste. Il se composera d'une stèle surmontée du buste de Clotilde Kleeberg et sera inauguré dans le courant d'octobre.

Le cercle d'art *l'Essaim* ouvrira vendredi prochain à l'Hôtel-de-Ville de Mons son exposition annuelle. Y prendront part, outre les membres de l'association, MM. J. Gouweloos, L. Franck et P. Mathieu, peintres, et M. P. Braecke, sculpteur.

L'affluence des demandes de places pour la représentation de *la Bohème* donnée hier avec le concours de MM. Caruso et Amato, de M^{mes} Alda et Alten a été telle qu'il a été impossible d'y satisfaire. Aussi la direction du théâtre de la Monnaie a-t-elle engagé les quatre artistes pour une seconde représentation du même spectacle. Cette représentation aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 8 h. 1/2.

Une autre soirée de gala sera donnée, sous les auspices du Comité du Commerce, vendredi prochain, avec le concours de M^{me} Edith Delys, dont la voix et le talent tragique firent une si vive impression dans *Mefistofele*, du ténor Bassi et du baryton Amato. Le programme se composera de *la Tosca*.

Enfin, le 3 octobre aura lieu la première des représentations de *Guillaume Tell* pour lesquelles MM. Kufferath et Guidé ont obtenu le concours du ténor Jaume et du baryton Noté.

Soirées de grande attraction, à peine est-il nécessaire de le dire : le galoubet l'emporte décidément sur le mérite des œuvres dans les préférences du public.

Vacances de musiciens (suite) :

Installé dans une station thermale des Vosges, à Bains-les-Bains, M. J.-Guy Ropartz corrige les épreuves de son drame lyrique *le Pays*, dont la partition paraîtra incessamment chez l'éditeur nancéen A. Dupont-Metzner. Applaudirons-nous bientôt cet ouvrage à l'Opéra-Comique ? M. Albert Carré l'a reçu. Souhaitons qu'il le mette sans retard à l'étude.

En attendant, M. Ropartz, qui pourrait reprendre pour son compte la devise expressive de Marnix : *Repos ailleurs*, travaille à une quatrième symphonie et prépare les programmes des concerts qu'il dirigera l'hiver prochain au Conservatoire de Nancy. Ceux-ci comprendront, à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort du maître, l'exécution intégrale de l'œuvre de concerts de César Franck.

Après un séjour dans l'Île-de-France, aux environs de Senlis où il a coutume de fixer sa résidence chaque été, M. Gabriel Grovlez termine à Londres ses vacances. Il en rapportera un poème symphonique, *la Vengeance des Fleurs*, composé d'après une ballade de Freiligrath, une mélodie pour chant et orchestre sur le *Madrigal lyrique* d'Henri de Régnier et des pièces pour

piano qui refléteront les impressions très vives qu'ont suscitées en lui les aspects de la métropole.

A son retour à Paris, M. Grovlez, qui s'affirma l'an dernier excellent chef d'orchestre à l'Opéra de Lisbonne, prendra la direction de l'orchestre du Théâtre des Arts, où M. Jacques Rouché, directeur de la *Grande Revue*, prépare, nous l'avons dit, une saison d'un exceptionnel intérêt.

M. Albert Dupuis n'a pas quitté Verviers, et la péri de des vacances, loin d'affaiblir son ardeur au travail, a redoublé celle-ci en lui donnant le loisir de s'exercer plus librement. « Je ne puis passer une heure sans me laisser aller à la rage d'écrire, nous dit-il. Il me semble lorsque j'ai terminé une chose que rien n'est encore commencé. »

Le compositeur de *Jean Michel* et de *Martille* met la dernière main à un conte lyrique en trois actes et quatre tableaux, la *Chanson d'Halewyn*, dont le poème est de M. Lucien Solvay, et qu'il espère voir accueillir l'hiver prochain au théâtre de la Monnaie, où furent représentés d'une façon si parfaite ses deux premiers ouvrages. Une autre partition est ébauchée : *Mihien d'Avène*, texte de M. Gabriel Nigond d'après le roman de M. Maurice des Ombiaux.

Et ce n'est pas tout, M. Albert Dupuis vient de terminer une *Suite burlesque* pour orchestre que M. Eugène Ysaye « toujours charitable quand il s'agit d'une œuvre d'auteur belge, ajoute modestement le compositeur, a bien voulu inscrire il y a quelques jours au programme de ses prochains concerts. »

Le Théâtre royal de Liège reprendra au cours de l'hiver *Fidelaine*, le conte lyrique de M. Dupuis qu'il monta avec succès l'an dernier, et auquel l'auteur se propose d'apporter quelques modifications.

De Paris :

Une importante exposition de dessins de Rodin s'ouvrira le 17 octobre dans l'hôtel du *Gil Blas*, 30 rue Louis-le-Grand.

Un festival Beethoven-Saint-Saëns aura lieu le 20 octobre, en matinée, au théâtre Sarah Bernhardt, sous la direction de M. F. Le Borne et avec le concours de MM. Camille Saint-Saëns, Eugène Ysaye et Joseph Holmann.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles
et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition
de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes.
Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

Fernand Lauweryns

ÉDITEUR DE MUSIQUE

38, rue du Treurenberg, Bruxelles.

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS — HARMONIUMS — LUTHERIE D'ART
MÉTRONOMES — CORDES JUSTES

Éditions de **LA LIBRE ESTHÉTIQUE**

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à
très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront
envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la
Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant
en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges
d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique
à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'Influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudet et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec
une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE QUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — **Le Jardin, le Faune et le Poète**
(1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de **L'ART MODERNE**

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination.**

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

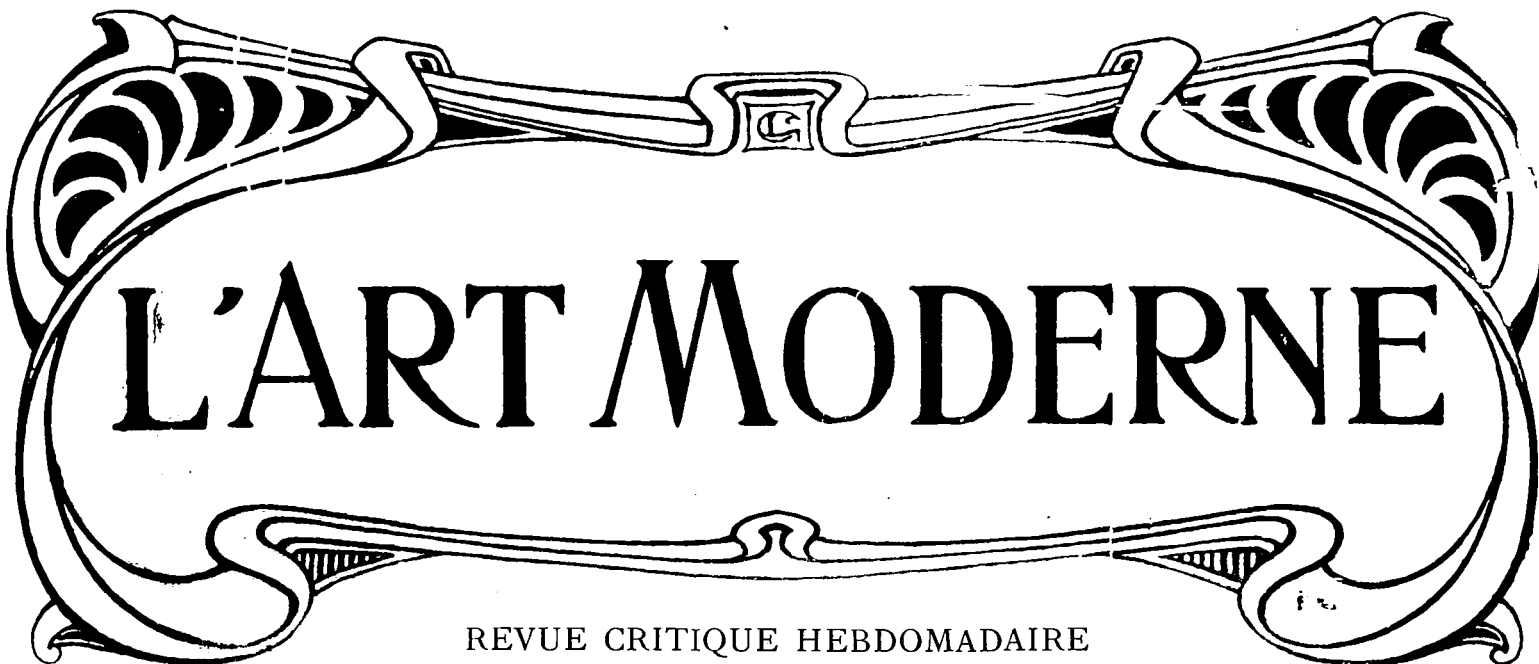
Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Vers libre (GUSTAVE KAHN). — Dandysme (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Opinions d'artistes sur la musique italienne moderne (GABRIEL FAURÉ, VINCENT D'INDY, ALFRED BRUNEAU, CLAUDE DEBUSSY, PAUL DUKAS). — Sur l'art décoratif. — Nécrologie : *Marcel Chabrier*. — Petite Chronique.

LE VERS LIBRE ⁽¹⁾

Si une enquête sur le vers libre ne m'intéressait d'une façon aussi personnelle et particulière, je n'hésiterais pas à constater qu'en dehors de la question de beauté des œuvres produites, l'instauration du vers libre dans la poésie française fut de première importance.

A première vue, certes, il semble que ce qui dans la question du vers libre doit le plus compter, c'est la beauté des poésies en vers libres. En y réfléchissant mieux, c'est non point un détail, mais un fait corollaire et de seconde valeur. Le principal fut que le vers libre rompit une routine quasi-séculaire.

Il est exact, quoique cela puisse paraître invraisemblable encore à certaines personnes et non d'intelligence médiocre ni de talent restreint, qu'en un pays

(1) Réponse de M. Gustave Kahn, qui fut l'initiateur du vers libre, à l'enquête ouverte par le poète F.-T. Marinetti, directeur de *Poesia*, la plus littéraire des revues italiennes.

de criticisme comme la France, il fallait que l'instrument de la poésie fût modifié. Songez que chez ce peuple qui a aboli la royauté, l'oligarchie, qui a touché à la propriété, à la liturgie, aux lois anciennes de la famille, où tant de bons esprits se sont émancipés des lois religieuses, où l'audace philosophique est grandie, où la franchise morale met en question toute la vieille éthique, où de nouveaux rapports sociaux sont étudiés avec netteté, il n'y avait qu'une idole fixe, absolue, universellement vénérée : l'alexandrin.

Pourquoi?

Parce que l'alexandrin était une tranquille moyenne tirée parmi tant d'autres modèles de rythmes de la tradition médiévale.

Une des raisons de son succès fut de plaire à certains des poètes de la Pléiade pour sa ressemblance scripturaire et typographique avec l'hexamètre latin. Puis vint Boileau et alors, comme le dit Banville à propos de Malherbe, « la poésie s'en alla ».

Évidemment le rythme alexandrin, pour arbitrairement qu'il fût choisi, n'en fut pas moins l'instrument excellent des poètes classiques. Sa monotonie naturelle s'accroît lorsqu'il touche aux mains des moindres poètes et c'était bien la prose la plus ordinaire, mal accentuée de sonorités insignifiantes, lorsque le romantisme vint lui reconstituer une riche et noble harmonie à laquelle les génies divers de Hugo, de Lamartine, de Vigny, de Gautier et de Leconte de Lisle donnèrent de la variété.

Mais déjà Banville s'en fatigue. Banville s'évade sans cesse dans les petits rythmes. Les poètes parnassiens

qui jouent de la gloire de Banville et de ses arguments (ne les écoutons pas, ils sont dans la question plus orfèvres que M. Josse, mais en un métal qui n'est pas toujours sans alliage) affectent tout à fait d'oublier que Banville, dans son traité de poésie française, regrette que Victor Hugo pendant qu'il était en train de renouveler le vocabulaire surtout et le rythme, moins vigoureusement, n'ait pas cru devoir pousser plus loin ses conquêtes.

Banville en demeure à souhaiter et à regretter; peut-être d'ailleurs l'admirable poète, lorsqu'il perçut la lassitude de son instrument et qu'il laissa un instant entrevoir qu'il ne le jugeait plus assez souple, était-il déjà trop absorbé dans son magnifique labeur de conteur et de poète dramatique?... Puis le bonheur littéraire, le succès ne lui souriait peut-être point assez pour qu'il tentât une aussi grosse partie. Mais déjà Baudelaire hésite devant l'alexandrin. Il s'en sert magnifiquement, mais comme quelqu'un qui en doute, le trouve instable et peu sûr. Dans ses *Fleurs du Mal* il lui donne (devenu très difficile en matière d'harmonie) une solidité, un entraînement, une couleur jusqu'à lui inconnue; mais il chante autre chose. Qu'on se souvienne de la préface des *Poèmes en prose*. Il y note sa recherche d'une forme plus fluide et plus musicale que le vers.

A noter aussi au cours du XIX^e siècle français l'éloignement qu'expriment pour la forme poétique quelques-uns des plus grands découvreurs d'images, des plus grands poètes de la France : Chateaubriand, Flaubert, Gérard de Nerval qui s'en servit si peu. Le plus beau poème français, une fois ceux d'Hugo comptés, de la fin du XIX^e siècle français, est en prose : c'est *la Tentation de saint Antoine*.

Le Parnasse n'avait suivi ni avec fréquence ni avec bonheur l'enseignement de Banville sur les petits rythmes; d'un autre côté, s'il a souvent négligé la plus heureuse et la plus saine des lois de Banville, la prohibition de l'inversion, il avait compliqué les puérilités des exigences prosodiques.

Peut-être (mais ceci est une autre question) faut-il admettre qu'aucun des poètes parnassiens n'apporta ni à l'élite ni à la foule une satisfaction idéologique complète qui eût protégé la rythmique? Le fait est que les premiers vers-libristes trouvèrent, parmi les jeunes gens qui faisaient des vers, plus qu'un chaleureux accueil, une adhésion, et ce fait seul suffirait à indiquer qu'une fois la révolution rythmique esquissée, son utilité paraît évidente.

On dépasse donc les limites de l'alexandrin.

Pourquoi donc pas?

Les traditionnistes déclaraient que l'alexandrin posait les bornes de la respiration française, mais l'on trouva justement qu'il est possible de prononcer très bien des vers de quinze pieds, coupés en ternaire. Les strophes

avaient toujours l'aspect régulier de quatre ou huit versiculets qui se suivent; parfois on intercalait de petits versiculets et des grands, en alternant des vers de douze pieds et de six.

On fit des strophes plus libres, plus musicales, où l'arabesque de la pensée se suivit mieux. Le Parnasse ne fut point sans faire quelques concessions; il déclara que la césure n'était pas une césure mais un temps fort qui pouvait se marquer à n'importe quel point du vers.

Les jeunes gens qui hésitaient à se fier au vers libre trouvèrent mieux (sans satisfaire absolument le Parnasse ni les vers-libristes) et s'arrêtèrent à un vers libéré qui est le vers romantique (celui de Musset ou de Lamartine) avec de la fantaisie dans le jeu des rimes. Mais cela ce n'était que faire tomber l'apport rythmique du Parnasse et un indice de réaction néo-classique.

Le vers libre est autre chose, car il modifie l'unité du vers.

A la cadence il substitue le chant. (Quand un vers libre ne chante pas, il a tort).

Le plus clairvoyant ennemi du vers libre, Sully-Prudhomme, a trouvé une objection juste. Il nous dit que c'est depuis un siècle à peine que la poésie lyrique est devenue personnelle et passionnelle (à son gré elle l'est trop). Et il se demande si les formules nouvelles (même la romantique) pourraient convenir à la poésie didactique, qui, à son gré, est de la poésie.

Mais cette objection nous devient un argument si l'on songe que toute l'évolution poétique a consisté, avec raison, depuis le romantisme et surtout depuis Edgard Poe, à réduire l'emploi de la poésie à la transcription de ce qui est susceptible de poésie.

Évidemment Sully-Prudhomme a cent fois raison de demander pour la poésie didactique une forme aussi régulière que possible, qu'à force d'être d'une cadence simple elle en devienne mnémotechnique. Mais nous ne voulons pas faire de poésie mnémotechnique.

Sully-Prudhomme a raison autant que les auteurs du célèbre *Jardin des Racines grecques*; mais il prouve que nous avons raison aussi en déclarant que la cadence uniforme a une utilité mnémotechnique qu'on a tort de vouloir étendre à des poèmes dramatiques, lyriques ou élégiaques.

Parallèlement à la question rythmique, le symbolisme eut des ambitions idéologiques élevées, qui pourraient être englobées en cette phrase brève : « Donner avec plus d'intimité qu'auparavant toute la vie physique, intellectuelle de l'homme et y ajouter une étude de l'inconscient qui se passe en lui — certains ajouteraient : et du mystère qui le baigne ».

Mais le symbolisme et le vers libre, pour être connexes, ne sont point inséparables.

Ils sont connexes parce que contemporains et même coexistants chez certains écrivains.

Le vers libre est d'une portée plus générale, car un réaliste peut fort bien (ainsi Jammes) se servir du vers libre pour transcrire des sensations ou idées.

D'un autre côté, un symboliste peut être surtout un prosateur, ainsi un des promoteurs du mouvement, Paul Adam.

(*La fin prochainement.*)

GUSTAVE KAHN

DANDYSME

La question du dandysme est toujours d'actualité. Dans son livre : *De l'Art, de l'Élégance, de la Charité* (1), M. André de Fouquières à son tour aborde ce sujet sur lequel on s'est tant disputé et, ma foi, il a beau en parler très simplement, sans essayer de phrases pompeuses ou de paradoxes impertinents, il en dit des choses fort justes (peut-être même à cause de cela).

Le dandysme, pour ceux qui en soutiennent la théorie, est un dogme inattaquable, indiscutable même. On le proclame, et c'est tout. Comme il est indéfinissable, on a beau jeu pour ne pas l'expliquer, pour mépriser ceux qui voudraient le comprendre.

Pourtant, lorsqu'on l'étudie, comme un simple phénomène historique, il ne reste plus grand'chose à admirer.

Qu'est-ce donc que le dandysme? M. de Fouquières remarque qu'il y en eut deux : le dandysme pratique ou vestimentaire et le dandysme théorique ou littéraire. Mais tout de même, pour qu'il y eût un dandysme littéraire ou, si vous voulez, une littérature du dandysme, il fallait d'abord un vrai dandysme, un dandysme pratiqué par quelqu'un, ce quelqu'un fût-il seul. Or, il fut seul, en effet. Car si des milliers d'hommes, dont quelques-uns célèbres, ont essayé de devenir dandies, ils savaient d'avance qu'ils n'y parviendraient point et que Buck Brummell était à tout jamais l'unique vrai dandy du monde.

Le dandysme est tout entier où est Brummell, comme Rome se trouve où l'Empereur se trouve. Il le crée, le transforme, le transporte avec lui. Connaître Brummell, c'est connaître le Dandysme.

Or Brummell était un homme qui savait admirablement s'habiller, et qui savait surtout s'habiller simplement. Mais il ne fut pas le seul; et son prestige, n'en déplaise à ses panégyristes, n'est pas venu du tout de son art, mais de la façon dont il le fit valoir.

De même qu'en France, où tout le monde est spirituel, on admire surtout l'homme d'esprit, — c'est-à-dire celui qui a plus d'esprit encore que tous les autres, — en Angleterre, où tout le monde a plus ou moins le tour d'esprit humoristique, ce qu'on prise surtout c'est l'homme dont l'humour est plus violent que celui des autres. Or, si la finesse chez nous est le levain de l'esprit, chez les Anglais le sel de l'humour, c'est l'insolence. Et non pas l'impertinence. Mais l'insolence, la grossièreté la plus forte. Et plus elle sera forte, plus elle aura d'autorité.

Brummell, qui fut insolent jusqu'à la grossièreté, jusqu'à la muflerie, qui n'eut jamais, de toute sa vie, un seul mouvement

(1) ANDRÉ DE FOUQUIÈRES : *De l'Art, de l'Élégance, de la Charité*. Paris, chez Fontemoine.

du cœur, qui fut ingrat, sec, égoïste, féroce, devait étonner ce peuple que rien n'étonne. Les premiers temps, il lui fallut une certaine audace, car si le bluff ne prenait pas, quelle déconfiture pour ce roturier sans ressources réelles ! Mais il avait une si foncière insensibilité qu'il ne pouvait commettre une seule faiblesse, une seule erreur. Le rôle était tenu avec d'autant plus de perfection que l'acteur n'avait qu'à se laisser aller à ses mouvements naturels. Après, le premier noyau d'admirateurs formé, il n'y a plus qu'à regarder rouler, chaque jour plus énorme, la boule de neige du succès.

Le dandysme n'aurait donc été qu'une façon nouvelle d'ap-peler l'art de s'habiller avec goût si Brummell n'y avait ajouté cet humour à la fois flegmatique et agressif qui le caractérise si nettement.

On demeure stupéfait devant les *mots* de Brummell. Non seulement ils n'ont rien de gentilhomme, ni même de *gentleman*, mais ils n'ont rien non plus de naturel. Ce sont des boutades de palefrenier arrivé qui a peur d'être remis à sa place s'il ne force pas la note, et qui singe grossièrement l'impertinence du grand seigneur. Un voyou de Paris qui insulte un cocher de fiacre a mille fois de plus de légèreté et de grâce.

Comment un homme comme Byron, qui eut toutes les séductions physiques et morales, qui fut un don Juan, un grand poète, un cœur merveilleux et un héros, put-il être ébloui par ce fantôme prétentieux ? Je ne me l'explique que par une de ces mystérieuses erreurs, d'origine magnétique, que Shakespeare a transposées de si radieuse manière dans *le Songe d'une nuit d'été* dans l'épisode de Titania et Bottom.

Les contemporains, et même leurs successeurs, furent très excusables de partager l'erreur d'un grand homme, mais comment des Français du *xx^{me}* siècle seraient ils encore les dupes de Brummell ? Il vaut tout de même mieux être les dupes de d'Orsay.

Seulement, je l'avoue, pour un arriviste vulgaire, il est bien séduisant d'être dandy, parce que c'est très facile, très à sa portée. Les attitudes sont les mêmes. Tandis que pour être, mettons un « lion », il faut autrement de souplesse, il faut ne craindre aucune attitude ni aucune situation, parce qu'on sait qu'on sera toujours *de plain-pied*, il faut de la grâce, du charme, il faut (et je crois bien que voilà le nœud de la question) du désintéressement.

Le lion songe à plaire. Le dandy songe à étonner. Ma foi, vivent les lions !

FRANCIS DE MIOMANDRE

Opinions d'artistes sur la musique italienne moderne

Au moment où les médiocres produits de l'École italienne d'aujourd'hui détournent, à Bruxelles comme à Paris, le goût public des œuvres musicales sérieuses, il n'est pas inutile de faire connaître l'opinion de quelques artistes qui, tout récemment, furent interrogés par les compositeurs « véristes ». Parmi eux, nous nous bornons à citer cinq musiciens, de tendances différentes, mais tous de premier plan.

M. Gabriel FAURÉ

Directeur du Conservatoire de Paris

« Vous voulez que je vous dise mon horreur pour cette musique ? Ma situation devrait m'en empêcher, je ne puis me contenir.

Les véristes italiens recherchent l'effet brutal. Ils font passer des choses effroyables dans un espace de temps aussi court que possible. Ils tiennent le public haletant en lui montrant un sombre fait-divers qui le captive, croyez-le bien, beaucoup plus que la musique, et qui serait plus à sa place à l'Ambigu qu'à l'Opéra ou l'Opéra-Comique. Et puis, quelle influence néfaste pour nos compositeurs ! Quelle école déplorable pour nos chanteurs ! Quelle désorganisation pour nos orchestres ! Ces brutalités, ces élans de mauvais aloi, ces heurts antimusicaux déroutent les exécutants, leur enlèvent le goût de la belle exécution large, posée, soignée, et après, quand il faut jouer du Mozart... on ne peut plus.

Le public aime cela ? Eh bien, il faut déplorer qu'un directeur soit obligé de jouer des œuvres de ce genre pour faire des recettes. Et puis enfin, malgré tout, on leur fait vraiment la part trop belle ! Pendant qu'elles accaparent nos théâtres, on ne joue pas de vrais musiciens comme Magnard, de Bréville et beaucoup d'autres pleins de talent.

Si on veut satisfaire le public, j'aimerais cent fois mieux qu'on joue du Auber ou du Hérold. Leurs œuvres représentent une époque où l'on visait à l'effet, mais on y trouve un joli sentiment et elles sont toujours musicales. Ah ! comme les véristes sont loin de Verdi ! Il a traduit son âme d'Italien en véritable musicien, et des œuvres comme *Aïda* et *Falstaff* sont dignes de la plus grande admiration, tandis que la médiocre *Vie de Bohème*, *Cavalleria Rusticana* et, enfin, ce qu'il y a de pire. *Zaza* et surtout *Paillasse* provoquent l'indignation de tous ceux qui de près ou de loin touchent à la musique. »

M. Vincent D'INDY

Directeur de la « Schola Cantorum »

« Les véristes ignorent tout de la musique, ils ne savent pas ce que c'est que la composition, et, y compris Mascagni qui a évidemment une nature et un certain sens du drame, ce sont de mauvais amateurs dont les productions sont de pures ignominies.

Les deux coupables en l'espèce sont les éditeurs Ricordi et Sonzogno qui font la loi en Italie. Comme ils détiennent ce que l'on pourrait appeler le *marché musical*, ils façonnent les compositeurs à leurs idées et imposent leur genre, qui part d'un point de vue uniquement commercial. Ne croyez pas que l'École vériste soit l'expression de toute la musique moderne en Italie. Il y a de vrais artistes, de vrais musiciens, seulement il leur est impossible de se faire connaître. Il faut faire du vériste pour être joué, et un éditeur qui essaierait de lutter serait étouffé immédiatement par les deux toutes-puissances de Milan.

Verdi, avec une énergie et une force incomparables, avait merveilleusement évolué vers le grand drame, la déclamation et l'orchestration, il a abouti à *Othello* et à *Falstaff*, qui est une merveille. Le vériste a eu peut-être son point de départ dans cette même recherche, mais il eût fallu que, ainsi que leur grand ancêtre, les Puccini, Giordano et autres soient d'abord des musiciens, et comme il n'en est rien, ils sont arrivés à tout ce qu'il y a de trivial et de vulgaire. S'ils ambitionnent une gloire, on peut leur accorder celle de gagner de l'argent, c'est la seule qu'ils méritent. »

M. Alfred BRUNEAU

« Non, je n'aime pas la musique italienne moderne : elle est vulgaire, grossière et ne vise uniquement qu'à l'effet facile. Les sujets sur lesquels elle est écrite sont de peu intéressants faits-

divers. Son succès auprès du public n'a rien d'alarmant, ni rien qui puisse surprendre. Je suis convaincu qu'une œuvre véritablement nouvelle et originale aura rarement du succès dès son apparition, et je suis convaincu aussi qu'une œuvre banale, commune, aux effets faciles, et qui ne sort pas de ce que le public a l'habitude d'entendre, aura beaucoup de succès.

Le temps est là qui remet les choses en place. Regardez ce qui s'est passé depuis cinquante ans. Où sont-elles les œuvres qui provoquèrent l'engouement du public, et regardez quelle place occupent celles qui furent honnies et conspuées. C'est pour cela que le succès de la musique vériste n'a rien qui puisse m'effrayer. Est-ce que Wagner, Franck et Berlioz n'ont pas leur place aujourd'hui ? Oui, eh bien ! voyez ce qui reste de ceux qui, de leur vivant, étaient les triomphateurs. »

M. Claude DEBUSSY

« La musique italienne moderne ? Pourquoi en parler ? C'est lui donner de l'importance. Or, elle n'en a aucune au point de vue artistique. Le gros public se complait dans les œuvres de mauvais goût. Il y en a eu de tout temps, elles répondent à un besoin et, on aura beau faire, rien ne l'empêchera. S'il en est arraché parfois, le public y retournera vite.

Les Italiens connaissent admirablement ce besoin, et ils en profitent... Je ne crois pas à leur mauvaise influence ! Chaque artiste fait ce qu'il peut, il fait l'œuvre pour laquelle il était destiné ; ceux qui la subissent en auraient subi une autre de la même valeur à une autre époque. Du moment qu'ils sont attirés par le médiocre, c'est qu'ils sont médiocres eux-mêmes. Quant aux belles œuvres, elles s'imposeront par leurs propres moyens, et ce n'est pas le gros public qui compte en cette matière, car il n'y connaît rien. »

M. Paul DUKAS

« La musique vériste tire ses origines de la *Favorite*, la *Juive* et *Mignon*. Elle est accommodée à une autre sauce, mais, au fond, c'est la même chose. Donizetti et Leoncavallo sont des amants de cœur. C'est de la musique de café adaptée à des pièces qui ont déjà du succès et qui portent sur la foule par leur fausse sentimentalité et leurs effets violents. N'importe qui aurait pu faire de la musique sur la *Tosca* avec tout autant de bonheur.

Le public aime du reste énormément le théâtre de faits-divers. Prenez un sujet répondant à ce goût, mettez-y quelques trémolos, du bruit, deux ou trois airs faciles à retenir et qu'on chantonne à la sortie, et vous êtes sûr du triomphe. Le succès de l'école vériste a la même valeur que celui des chromos bariolés que l'on vend dans les bazars. Il y a certainement en Italie un véritable mouvement musical qui est tout autre, seulement il est étouffé et noyé par les horreurs qui ont nom *Paillasse*, *Zaza*, *Cavalleria Rusticana* et la *Vie de Bohème*. Comme tout cela est loin de *Falstaff* et d'*Aïda* ! Si Verdi revenait, il ne serait pas fier de ses descendants. »

VIE ET LUMIÈRE

Arborant avec une crâne et belle jeunesse son optimiste devise, le cercle *Vie et Lumière* inaugure son deuxième lustre. A la veille de l'hiver, cette exposition ruisselante de clarté nous console un peu des jours ténébreux d'où nous sortons à peine ;

venue quelques mois plus tôt, elle eût à coup sûr été l'une des rares et réconfortantes surprises de l'été bruxellois...

Digne en tous points des précédents, le VI^e Salon de *Vie et Lumière* groupe, cette fois encore, des talents hardis, inlassablement sollicités par toutes les conceptions nouvelles qui se font jour, et s'efforçant d'apporter une note personnelle et sonore dans l'évolution d'art qui se poursuit avec une si lumineuse activité. Ah ! certes, tous ces travailleurs ne sont pas des pionniers ; leurs efforts, tout modestes qu'ils soient, sont cependant faits pour nous plaire, ils nous dédommagent de cette routinière paresse où croupissent encore tant de peintres prétendument jeunes, qui, sous prétexte de demeurer fidèles aux voix de l'atavisme, négligent de contrôler leur propre sensibilité, ne se soucient guère de l'évolution, et encomrent chaque année le marché artistique de leurs obscures élucubrations. Et que d'heureuses surprises parmi tant de tâtonnements suggestifs !

Ce qui frappe avant tout, lorsqu'on considère cette exposition, c'est le progrès qui s'accuse chez la plupart des peintres dont les noms s'inscrivent au bas des nombreuses œuvres exposées. Comme, chaque année, le Cercle nous convie à visiter le travail des mêmes peintres, on ne peut s'empêcher d'admirer leur infatigable activité, leur gaillarde belle humeur et franchise d'allure d'hommes qui voient clairement le but et n'épargnent aucune hardiesse pour y atteindre.

On pourrait peut-être s'étonner de voir la plupart de ces peintres négliger l'étude de la figure humaine pour se consacrer exclusivement au paysage. La lumière éveille dans les traits du visage, dans l'attitude du corps, des notes variées à l'infini. Mais, sans vouloir prendre parti pour l'un ou l'autre sujet d'inspiration, et si l'on ne considère que l'art du peintre qui peut se manifester avec une égale profondeur dans la figure ou dans le paysage, on trouve ici large matière à se réjouir. Voici l'un des plus prestigieux symphonistes de la couleur que possède la jeune école, Georges Lemmen. J'ai dit souvent ici l'admiration que je professe pour cet artiste subtil. Pas une nouvelle exposition qui ne le révèle sous un jour plus séducteur. L'évolution de son talent se poursuit avec une puissance prodigieuse. A une plus chaude et sans cesse plus vibrante harmonie des tons, il joint cette fois une concision dans la forme qui indique chez lui de nouvelles et hautes préoccupations d'art. Le *Nu à la colombe*, qu'il expose ici, est l'une des plus superbes choses que l'on ait vues depuis Renoir. Tout naturellement on se trouve conduit, après cela, devant des paysages divinement troublants de Willy Schlobach. Le peintre des *Génévriers*, lui aussi, dépasse les réalités, se crée une atmosphère et hausse le paysage, comme Lemmen la figure ou les objets dont elle s'entoure, au niveau de sa vision émerveillée de dominer. Rien de plus irréel que ces pages où mille chatoyances s'allient en sourdine ; les arbres ont des frondaisons merveilleuses dans la lumière bleue dont ils s'entourent. Et cependant c'est émouvant et éternellement vrai, comme un poème de Charles Van Lerberghe. On se plaît à situer dans ce décor édénique telle lumineuse figure de la *Chanson d'Ève*.

Puis, soudain, l'attention est requise par une vision toute proche du sol. Edmond Verstraeten, non moins préoccupé de poétiser, mais plus viril, plus vigoureux sans ignorer aucune des nuances dont l'atmosphère fait chatoyer le paysage, manifeste une sensibilité de panthéiste, épris à la fois des aspects les plus radieux et les plus mélancoliques de la nature. Nul, parmi les

peintres de la nouvelle génération, ne sait comme lui mêler aux purs rayonnements de la lumière certaines notes d'une gravité atténuée, mais assez sensibles cependant pour provoquer une émotion qui nous saisit et nous remue délicieusement. Dans ses plus clairs paysages, et notamment dans son triptyque remarquable : *Heures lumineuses*, on sent toujours quelque chose qui fait déjà pressentir la mélancolie des crépuscules.

L'étude d'autres œuvres, de sérieux mérite, aiderait sans doute à entretenir la pure et totale impression d'art que procurent les œuvres de Lemmen, de Schlobach et de Verstraeten. Mais il m'a semblé qu'en m'arrêtant cette fois à ces trois noms, je résumais les tendances de toute une génération avide de travail et pénétrée d'idées claires et élevées.

FRANZ HELLENS

SUR L'ART DÉCORATIF

Parmi les communications qui nous ont été adressées à la suite de la publication des *Propos sur l'art décoratif moderne* de M. Octave Maus (1), ce fragment d'une lettre de M. E. Pottier mérite d'être cité pour la clarté avec laquelle il résume l'opinion qui fut exprimée dans cet article :

« Trop de gens, en comparant l'art décoratif des étrangers au leur, veulent y retrouver les choses qui satisfont leur propre goût. La vérité est, au contraire, dans la pluralité des arts décoratifs, chacun s'appropriant aux mœurs et au tempérament de chaque nation. La vraie plaie de l'art, c'est l'imitation, le pastiche, qui tue toute initiative. Même dans un seul pays il y a place pour plusieurs arts, et celui de Marseille ne devrait pas ressembler à celui de Lille. Je me moque des Français qui, en voyant les meubles allemands de l'Exposition de Bruxelles, critiquent leur aspect un peu lourd et massif. Et je me moquerais autant d'un Allemand qui, à l'aspect d'un joli éventail du XVIII^e siècle, réprouverait la frivolité française. Ces idées, que le simple bon sens devrait généraliser, sont encore absolument méconnues. »

NÉCROLOGIE

Marcel Chabrier.

Les lettrés ont appris avec un profond regret la mort d'un jeune écrivain français que ses dons d'observation et d'humour avaient signalé à l'attention et qui paraissait appelé à un avenir brillant. Avec la collaboration d'un de ses amis, M. Eugène Legrand, Marcel Chabrier (neveu, croyons-nous, du compositeur de *Gwendoline*) avait publié des romans, des nouvelles, dont plusieurs — nous citerons particulièrement *Mangua*, *l'Amoureuse imprévue*, *la Journée d'Arles*, — avaient fait élogieusement apprécier leur signature collective : Legrand-Chabrier.

Nombreuses sont les pages de critique et les contes, signés des mêmes auteurs, que publièrent *Antée*, *l'Ermitage*, *la Phalange*, *le Mercure de France*, etc.

Marcel Chabrier a succombé à Ypres, où il terminait avec son collaborateur un recueil de nouvelles.

ERRATUM

Notre article nécrologique sur Emmanuel Frémiet (2) a erronément attribué au maître défunt la *Jeanne d'Arc* qui décore, à Paris, le terre-plein de l'église Saint-Augustin. Cette statue est de Paul Dubois. Frémiet exécuta celle de la place des Pyramides, dont il fit deux répliques qui diffèrent sensiblement l'une de l'autre.

(1) Voir *l'Art moderne* du 18 septembre dernier.

(2) Voir *l'Art moderne* de la même date.

PETITE CHRONIQUE

La Société royale des Aquarellistes vient d'offrir à la princesse Clémentine, à l'occasion de son prochain mariage, un album contenant une aquarelle de chacun des membres de la société. La couverture de cet album est l'œuvre de M^{lle} Magdeleine Cassiers, fille du président des Aquarellistes.

Le grand prix de Rome pour la peinture a été décerné à M. Jean Colin, de Bruxelles, qui concourait pour la première fois. Des mentions honorables ont été attribuées à MM. Emile Vermeersch, de Bruges, élèves de l'Académie royale de Bruxelles, et Louis Buisseret, élève des académies de Mons et de Bruxelles.

Les 8, 9, 10, 11 et 12 octobre, l'Institut international d'art public se réunira au Palais du Cinquantenaire.

Ce quatrième congrès fera suite aux congrès internationaux de Bruxelles (1898), Paris (1900), Liège (1905).

Les résolutions votées par le troisième congrès constituent le programme de l'Institut international d'art public. Le quatrième congrès, qui a essentiellement pour but la mise en vigueur de ce programme, est accompagné d'une exposition documentaire internationale groupant des exemples relatifs aux conditions et aux moyens d'exécution.

Le questionnaire du quatrième congrès, comme l'exposition documentaire, est basé sur le principe des traditions nationales, dans l'ordre adopté pour la propagande de l'art public, en trois groupements de sujets : sauvegarde des sites et des patrimoines d'art, évolution artistique, culture esthétique.

Le *Soir* organise un concours de contes, nouvelles, poésies, doté de mille francs de prix. Le numéro de Noël du *Soir* publiera les œuvres primées. Le jury se compose de MM. Dumont-Wilden, Paul André, Georges Rency, A. Fouvez et A. de Rudder. Pour avoir le programme du concours, il suffit d'écrire à M. A. de Rudder, critique dramatique du *Soir*, 23, place de Louvain, à Bruxelles.

Le théâtre de la Monnaie est tout aux répétitions d'*Ivan-le-Terrible*, le drame lyrique de M. R. Gunsbourg, qui passera dans le courant d'octobre. On a distribué aux artistes les rôles de *la Glu*, de MM. H. Cain et Gabriel Dupont, d'après Jean Richepin.

Ivan-le-Terrible sera interprété par MM. Bourbon, Girod, de Cléry, Billot, Dua, Lheureux, M^{mes} B. Lamarre et Beaumont; *la Glu*, par MM. Saldon, de Cléry, La Taste, Caisso, Dognies; M^{mes} Béral, Claire, Friché, Callemien, Montfort et Gianini.

EXPOSITION DE BRUXELLES. — Ce sera assurément une solennité inusitée que le concert qui sera donné aujourd'hui dimanche, sur la grande terrasse de l'exposition, par les musiques de la garnison réunies, sous la direction de M. Lecail, l'artiste très distingué qui dirige la musique des grenadiers.

Reprenant depuis 1282 les thèmes les plus caractéristiques des fanfares, des marches de tambours, de fifres et de timbales, les morceaux célèbres pour orchestre qui forment une suite du plus haut intérêt de la musique militaire en Allemagne et dans les pays du Nord, en Angleterre et en France, c'était réaliser un ensemble qui présentait de grandes difficultés de mise au point, mais dont le goût et l'habileté de M. Lecail ont eu raison.

Nos excellentes musiques militaires, dont chacune a une réputation établie, constituent un ensemble de premier ordre et le public éprouvera un plaisir extrême à entendre ces thèmes reflétant si bien l'esprit et le caractère de leur époque et de leur peuple, rudes et sauvages, épiques et enthousiastes, étranges ou charmants, dont les compositeurs portent souvent des noms illustres comme Lulli, Beethoven, Gluck, Cherubini, Weber, Meyerbeer, sans compter l'empereur Guillaume II, dont on exécutera l'*Hymne à Aegir*.

INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES MUSICALES ET DRAMATIQUES D'IXELLES. — La réouverture des cours a eu lieu hier. Le programme d'études comprend l'enseignement général, la théorie et

la technique, la musique vocale et instrumentale, l'art oratoire et dramatique, la littérature et l'esthétique, la plastique rythmique d'après la méthode Dalcroze.

La première section n'est accessible qu'aux petites filles et aux jeunes filles; les autres comportent des cours pour les deux sexes.

S'adresser au Secrétariat, rue Souveraine 35.

Vendredi dernier a eu lieu la réouverture de la Scola Musicæ, institut musical de 1^{er} ordre, 90 rue Gallait. Chant, déclamation, instruments, harmonie, esthétique musicale, littérature française. Etudes complètes.

La Société J.-S. Bach a fixé comme suit les dates et programmes de ses concerts :

Dimanche 4 décembre, cantates : *Ich bin ein guter Hirt*; *Ein feste Burg ist unser Gott*; *Phœbus et Pan*.

Dimanche 26 février : *Mein Gott, wie lang*; *Jesu der du meine Seele*; *Schleicht spielende Wellen*.

Samedi 27 et dimanche 28 mai : Festival en deux journées où l'on entendra la *Passion selon saint Jean* et la messe en si mineur.

Parmi les artistes engagés jusqu'à présent figurent : Mmes Noordewier-Reddingius, Tillia Hill, E. Ohlohof, soprani; de Haan-Manifarges, E. Schüneman, M. Stapelfeldt, alti; MM. George Walter, G. Baldszun, ténors; MM. Alfred Stefani, G. Zalsman, Jean Reder, basses.

Ces concerts seront dirigés par M. Alb. Zimmer.

La réouverture de l'école de chant de M^{me} Beuck, avenue des Fleurs 84, à Uccle, aura lieu demain.

Les dimanches 23 et 30 octobre auront lieu au Château des Comtes, à Gand, sous les auspices du *Turing Club de Belgique*, deux représentations organisées par M. Carlo Liten, qui dirigea dernièrement la représentation du *Cloître* d'Émile Verhaeren dans le pittoresque décor des ruines de l'abbaye de Saint-Bavon.

Au programme : *Britannicus* et *Andromaque*.

Vacances de musiciens (suite) :

M. Joseph Ryelandt, qui passe ses vacances à Orchimont, site exquis des Ardennes belges, se consacre pour l'instant à la musique de piano. Il achève un *Prélude et Fugue* et travaille à une sonate. Durant les trois années qui s'écoulèrent depuis la composition de son grand oratorio *l'Avènement du Seigneur* (exécuté à Rotterdam l'hiver dernier), l'artiste brugeois a terminé deux œuvres importantes : une symphonie en si mineur et un oratorio, *Maria*, en quatre parties précédées d'un prologue.

Entendrons-nous prochainement ces œuvres à Bruxelles? On sait que le drame lyrique *Sainte-Cécile*, du même compositeur, fut très favorablement accueilli en 1907 à l'Opéra flamand d'Anvers. Et certes M. Ryelandt mérite-t-il d'être mieux connu du public bruxellois, qui, jusqu'ici, n'eut, croyons-nous, l'occasion d'applaudir de lui qu'une pièce lyrique pour chant et orchestre exécutée aux Concerts populaires.

M. René de Castéra passe ses vacances en famille dans les Landes, d'où, à deux reprises, en août et en septembre, il s'est rendu en pays basque pour diriger des concerts organisés à Saint-Jean-de-Luz par la Société Charles Bordes et auxquels prirent part, entre autres, M^{me} Jumel, soprano, professeur de chant grégorien à la *Schola Cantorum* de Paris, M^{lle} Blanche Selva, M^{lle} Cousin, violoniste, et le ténor Boulo, de l'Opéra-Comique. On y fit d'excellente musique : le 2^o acte d'*Orphée* dans sa version primitive — le rôle d'Orphée chanté par une voix de ténor, — le concerto en ré majeur de Bach, la messe *Quarti Toni* à 4 voix de Vittoria, des œuvres chorales de R. de Lassus, Nanini, Schutz, G. Fauré, Ch. Bordes, la *Suite basque* de ce dernier, la Sonate de Franck, etc., dont l'interprétation prouva que les artistes de Saint-Jean-de-Luz et leurs collaborateurs tiennent à honneur de perpétuer les traditions musicales généreusement créées par Charles Bordes dans la région qu'il anima chaque été de sa féconde activité artistique.

Si l'ami fut fidèle à une mémoire chère, le compositeur ne demeura pas inactif : nous entendrons, à son retour, une sonate

pour piano et violon à laquelle M. de Castéra met la dernière main et que nous souhaitons aussi heureusement inspirée que son Trio, ses mélodies, ses pièces pour piano et son *Jour de fête au pays basque*.

La vie musicale reprend à Bruxelles : déjà l'on annonce les premiers concerts de la saison d'hiver. Le jeudi 20 octobre, à la Grande Harmonie, sera donnée une audition à orchestre des œuvres du compositeur russe Alexandre Scriabine. Au programme : première symphonie (en *mi* majeur); concerto pour piano et orchestre (en *fa* dièse mineur); *Réverie*; douze études pour piano.

M^{me} Wera Scriabina, pianiste, professeur au Conservatoire de Moscou, qui organise le concert, exécutera la partie pianistique et M. W. Safonoff dirigera l'orchestre.

Le 22 octobre, M^{me} Wera Scriabina donnera à la salle Érard un récital de piano composé exclusivement des œuvres d'Alexandre Scriabine.

Le 16 novembre, M. Sidney Vantyn, pianiste, professeur au Conservatoire royal de Liège et de l'Institut des Hautes Études musicales d'Ixelles, donnera un récital Schumann-Chopin à la Grande Harmonie.

L'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode Schaerbeek, sous la direction de M. F. Rasse, rouvrira ses cours demain, 3 octobre (solfège élémentaire et approfondi, chant individuel, lieder et duos, diction).

De Paris :

Dans une pieuse pensée, le Comité littéraire du Salon d'Automne a pris la résolution d'illustrer pour ainsi dire les conférences et les récitations qui seront faites, au cours du Salon, sur la vie et sur l'œuvre de Jules Renard et de Charles-Louis Philippe, morts l'un et l'autre récemment. Il a, dans ce but, réuni leurs portraits et les originaux des principales illustrations de leurs livres.

Cette manière d'iconographie fera connaître d'une manière plus intime, avec des détails plus directs, les deux artistes qui sont encore trop inconnus du grand public. L'exposition, installée dans la salle des séances musicales et des conférences du Salon d'automne, durera autant que le Salon.

Les auditions musicales du Salon d'Automne seront inaugurées vendredi prochain, à 3 heures, et seront poursuivies les vendredis suivants jusqu'à la clôture du Salon. Parmi les œuvres qui y seront interprétées figurent la Sonate pour piano et violon de Vincent d'Indy, le Trio de V. Vreuls, un quatuor à cordes inédit de J. Turina, un quintette inédit et la première partie d'*Lucassin et Nicolette* de P. Le Flem, le Quatuor à cordes de J. Cras, le Quatuor à cordes de P. Dupin, un concerto pour piano de C. Geloso, des mélodies d'A. Roussel, M. de Falla, B. d'Harcourt, L. Vuillemin, M^{me} Robert-Thieffry, etc.

Une exposition d'ensemble des œuvres de feu H.-E. Cross s'ouvrira le 10 octobre à la Galerie Bernheim. Elle sera clôturée le 22.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

M. L. Hasselmans compte faire entendre l'hiver prochain aux auditeurs de ses concerts la partition d'*Héliogabale*, de M. Déodat de Séverac, qui fut chaleureusement accueillie dernièrement aux Arènes de Béziers bien que les études bâtives de cet ouvrage n'aient permis d'en donner qu'une idée insuffisante. Par son style ample, par la tenue sévère de ses lignes architecturales et la simplicité des moyens employés, l'œuvre s'écarte, nous dit-on, de l'impressionnisme musical du *Cœur du moulin* représenté à l'Opéra-Comique. Le compositeur a traduit avec éloquence le contraste de la décadence de l'Orient avec le mysticisme chrétien occidental.

La partie religieuse, concentrée principalement dans le 2^{me} acte, traité en contrepoints serrés et néanmoins avec beaucoup de liberté, a une réelle grandeur. Le 3^{me} acte, pour lequel l'auteur a utilisé dans l'orchestre des instruments du pays dont la sonorité stridente de hautbois champêtres se prêtait de la façon la plus heureuse à une exécution en plein air, contient des rythmes de danses d'une originalité et d'une diversité charmantes.

C'est vers le milieu d'octobre que sera définitivement installée au Louvre la collection Chauchard. Les œuvres qui la composent occuperont la galerie du Pavillon de Flore qui fait suite à la galerie Rubens.

L'ouverture du Congrès musical organisé en 1911 à Londres par la Société Internationale de Musique est fixée au lundi 29 mai. Le congrès durera jusqu'au samedi 3 juin. Il comprendra six sections : *Histoire; Ethnographie; Théorie, Acoustique et Esthétique; Musique d'église; Instruments de musique; Bibliographie, Organisation, Questions contemporaines, etc.*

Les communications, accompagnées d'un sommaire écrit à la machine à écrire, doivent être adressées avant le 1^{er} février 1911 aux *Secretaries London Congress, 160 Wardour Street, London W.* Elles ne pourront être soumises au Congrès qu'avec l'approbation du Comité exécutif.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudet et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.
Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Paroles pour Émile Zola à l'occasion du huitième anniversaire de sa mort (CAMILLE LEMONNIER). — Maeterlinck académicien (O. M.). — L'Art à Liège : *Exposition d'affiches à l' « Œuvre des Artistes »* (GEORGES RITTER). — Le Barrage de l'Ourthe (O. M.). — Les Dessins de Rodin. — Chronique théâtrale : *Le Danseur inconnu*; *Xantho* (G. R.). — Nécrologie : *Jules Barbier* (O. M.). — Petite Chronique.

Paroles pour Émile Zola à l'occasion du huitième anniversaire de sa mort.

Hormis au cœur ulcéré de la veuve, toute image funèbre a disparu. Où s'élevaient des sanglots, ne s'entend plus maintenant que cette rumeur d'éternité qui semble faite par avance de l'acclamation des siècles. Émile Zola désormais appartient aux races futures, lui qui si profondément appartient à l'humanité de son temps. Il y aura désormais de l'apothéose dans tous les retours d'anniversaires qui réuniront les fidèles de son culte. L'art et la patrie, au surplus, sont désormais si intimement confondus dans sa gloire qu'il est permis de conjecturer l'avènement d'une tradition qui après nous continuera à exalter le grand citoyen et le grand écrivain, comme il conviendrait qu'à travers les âges fussent partout magnifiés les grands confesseurs et les apôtres de l'humanité, voués à l'admiration et à la renaissance du monde.

Aujourd'hui qu'il y a une église laïque des consciences, ancrée et bâtie sur le principe d'une foi, d'une morale et d'une patrie universelles, Zola en apparaît une des pierres vivantes. Il doit être tenu pour un des saints que notre époque léguera aux autels de demain. Aux altitudes idéales il prend place dans la lumière splendide où les Diderot, les Voltaire, les Rousseau, les Hugo, les Balzac, les Walt Whitman, les Dostoïewsky, les Ibsen, attestent la toute-puissance immuable des seules forces qui aient raison de la mort : le génie, la création, l'apostolat et le grand amour fraternel.

Zola est une des dates de la conscience humaine. Il n'était encore que l'écrivain immense d'une littérature quand un jour, par un cri qui retentira jusqu'aux confins des âges, il se révéla l'homme de l'humanité entière. Un destin prodigieux le voua à devenir le héros et le soldat de la justice. Sa plume, il en fit le tourbillon flamboyant de l'épée qui enferme en ses cercles la vérité délivrée. Ce simple homme de lettres, rivé au devoir de l'écriture et qui portait sa force physique entre ses tempes, eut l'âme altissime du chevalier Saint-Georges transperçant à la pointe du glaive le dragon aux cent gueules. Ce fut la flamberge sacrée, forgée du métal immortel.

Je ne suis ici qu'une voix littéraire, mais aussi une parcelle tressillante de cette patrie sans frontières que mit debout la clameur révoltée de l'honnête homme et qui, une fois encore, pour nous autres des pays d'au delà, nous propose l'âme même, l'âme visible et invincible d'une France que nous vénérons, aimons et glorifions comme l'expression la plus haute de la conscience des

peuples. Nous pouvons donc penser et dire ici les mêmes choses à propos de l'homme isolé qui se manifesta tout à coup un citoyen du monde en croyant peut-être n'accomplir que son devoir de citoyen dans son pays. D'un mot il fit se lever une si lumineuse image de la justice qu'on peut dire que l'ombre soudain recula et que les ciels les plus lointains en demeurèrent éclairés. L'âme des peuples en fut rebaptisée : il fut possible d'espérer que nulle puissance humaine ne viendrait plus à bout de cette fraternité universelle qui conquerrait le monde et rendait les peuples, hier encore ennemis, solidaires dans leur lutte contre les coalitions des autocraties. L'humanité meurt en chaque violation du droit impérissable de la conscience. Périssent le monde plutôt que soit immolé un innocent !

Eh bien, si admirable qu'apparaîtra à travers l'histoire la leçon humaine et civique donnée par Émile Zola, je ne la vois pas sortir de telle cause circonscrite à l'agitation d'une époque, mais de son œuvre même où elle trouva ses racines et dont elle fut l'aboutissement et la preuve. Elle était en lui déjà quand il écrivait l'incomparable suite de ses romans. Le *J'accuse*, qui allait bientôt secouer dans ses strates profondes l'impur agrégat social, par avance y stigmatisa la lâcheté des mœurs, le matérialisme croupissant et la vénalité des âmes. Un Juvénal, de trempe moderne, se ravive ici, et, dans le flot accumulé des turpitudes, des palinodies et des déchéances où se mesure la pourriture des Bas-Empires, dépasse le cynisme austère et vitupératoire de l'ancêtre latin.

Il semble qu'en étudiant l'œuvre et la vie de ce grand logicien on n'ait pas suffisamment observé l'égalité du plan où ensemble elles se situent, s'harmonisent et se complètent. L'âme rigide d'un juge est si bien en principe déjà dans sa vaste éthopée que celle-ci, considérée dans ses saillies, évoque une sorte de réquisitoire démesuré. Un cerveau absolu y envisage toute chose dans ses aspects péjoratifs et bruts, avec l'outrance des grands satiriques. Simpliste avec grandeur, il exprime la vie en ses formes simples, excessives et redoutables. Toute une partie de son œuvre est basée sur le péché des races, les maléfices de la femme, le déchainement des bas instincts, l'espèce de folie furieuse d'une ménagerie aux ruts convulsés et elle s'en suscite terrible comme dans la Bible et le Drame antique. C'est la dualité de la bête et de l'ange aux prises, c'est aussi l'aveugle main-mise des destinées par-dessus l'inutile effort à la délivrance. Nous sommes là dans la permanence des forces, dans le conflit humain et divin qui font le fond des épopées barbares. Une horreur sauvage relance et entrechoque les combattants d'une lutte éternelle. Qui donc a parlé d'érotisme à propos d'un tel esprit, penché, d'une si anxieuse curiosité, sur le problème de l'homme ? La vie chez Zola se couronne

des fleurs rouges de la mort. Elle est la lutte et la douleur : la meule sociale y broie des cœurs et des cerveaux. C'est la fatalité homicide des grands fauves, organisée pour le combat, le meurtre et la proie.

Ainsi, avec des retours périodiques de marées, ses grands livres nous apportaient l'histoire des vicissitudes d'une famille qui était comme la poignée d'humanité lancée aux chemins de la vie par la main d'un Dieu, et d'un Dieu irrité. Balzac seul dans le roman avait pétri une aussi colossale matière de vie, mais Balzac, lui, regardait le déferlement des tempêtes humaines d'une autre cime, apaisée, tandis que, chez Zola, la colère pour un monde mal venu, à la dynamique désordonnée, semble tout envelopper.

Il faut en revenir, pour le définir, à cette idée d'une conscience insurgée que j'évoquais tout à l'heure et qui, dans sa vie d'écrivain aussi bien que sa vie d'homme, demeure son signe lumineux et, on oserait dire, permanent s'il n'était aussi le poète de ces livres délicieux, *la Faute de l'abbé Mouret*, *Une page d'amour* et *le Rêve*.

Si longtemps qu'il n'a bâti sa cité idéale, il s'égalise à une force élémentaire et, comme toutes les forces, la sienne est emportée et dévastatrice. Il subit la prédestination de déblayer le temple de ses idoles au front de taureau avant d'y faire entrer les douces vérités éternelles. Jusque là il paraît n'avoir eu pour son temps que la partialité farouche d'un inhumain au seuil d'un rêve d'humanité infiniment perfectible. Il parcourt tous les stades de la décomposition pour aboutir ensuite au mystère sacré des renaissances. Par une fortune sans exemple, il lui fut donné d'ouvrir et de fermer sur soi-même le cycle entier des palingénésies sociales. Après avoir reflété les suprêmes lueurs sanglantes d'une période à son déclin, le voici qui s'éclaire aux feux de l'Orient du côté de ces vérités en marche, car toutes se tiennent, dont il fut à la fois l'annonciateur, le héros et le martyr. Après vingt romans, ce cœur noir et tragique éclate en un cantique aux dieux nouveaux. On allait vivre enfin le rêve d'une vie innocente et héroïque quand un peu d'air qui ne passa plus arrêta ce merveilleux cerveau dans son flux jaillissant. Il est frappé au moment où son livre *Vérité* commence à paraître, où il allait se mettre au dernier de ses *Quatre Évangiles*. Justice ! Vérité ! N'est-ce pas là comme la pierre angulaire de sa lumineuse conscience, de son indéfectible labeur et de sa vie totale ? Quelle ordonnance admirable dans cette babylonienne cité aux hypogées et aux pourrissoirs sans nombre et qui finit par l'élançement des tours d'où s'essore le vol délivré des âmes !

Ah ! je sais, nous autres artistes un peu vétillieux, nous étions parfois déconcertés par l'écriture rapide de ses derniers livres bâtis d'une hâte de maçon qui ne veut pas être surpris par le temps ! Jusqu'à ses person-

nages d'un si étonnant relief dans l'infini détail matériel qui leur donnait la précision d'un Van Eyck, d'un Holbein et d'un Cranach, nous semblaient comme taillés à la serpe, trop uniformes et extériorisés en façades de sentiments et d'idées. Peut-être il y a des pressentiments mystérieux : le vivant innombrable à mesure parut éprouver le besoin de prodiguer plus activement la vie, les réalités et les fictions. Il connut le tourment de conclure : il voulut écrire aussi vite que sa vie allait à la mort et à l'immortalité. Du moins, son rêve solitaire de grand humain, d'une force ondoyée de tendresse, de grâce et de candeur vit s'entr'ouvrir les seuils d'un paradis social.

Ce que ni Voltaire, ni Rousseau, ni Balzac n'avaient entendu peut-être qu'aux lointains de la pensée, il vécut assez, si brève qu'eût été sa vie, pour lui donner ce commencement d'élucidation qui n'est pas tout à fait encore la plénitude des évidentes réalités mais qui déjà n'est plus la seule conjecture.

Vérité dont il emporta l'intégral secret avec lui, *Vérité* qui eût été la fête émerveillée de la vie enfin rachetée, *Vérité* qui pour lui ne cessa d'être la vision d'un prodigieux voyant aux yeux hallucinés et lucides, *Vérité!* Ce fut la marche d'or et de basalte par laquelle on le descendit à son glorieux sépulcre. Que si jamais le tombeau devait être pour lui, comme il le fut pour tant d'autres, un passage aux ombres spirituelles, d'elle-même et comme d'une poussée magnétique elle se leverait au jour inévitable de sa résurrection éternelle!

CAMILLE LEMONNIER

MAETERLINCK ACADÉMICIEN

A la suite d'une indication du *Matin*, il est beaucoup question depuis quelques jours, dans la presse française et belge, de l'entrée de M. Maurice Maeterlinck à l'Académie française. Pressenti par quelques membres de la Compagnie sur les intentions de notre illustre compatriote au sujet de sa candidature éventuelle, celui-ci aurait répondu que si sa nationalité était un obstacle à son admission, il hésitait entre ces deux alternatives : pour mieux honorer la Belgique, la renier en sollicitant la naturalisation française, ou, pour ne pas la renier, refuser de l'honorer. Le dilemme est curieux, et l'on conçoit qu'il trouble la conscience d'un écrivain demeuré, malgré sa célébrité universelle, profondément attaché à son pays, sinon aux directions qu'il subit actuellement.

Nous connaissons depuis longtemps — mais nos relations d'amitié personnelle avec le poète nous imposaient une réserve particulière — les propositions qui avaient été faites à M. Maeterlinck. Parmi les plus influents, certains membres de l'Académie insistèrent avec un affectueux empressement auprès de lui pour qu'il acceptât de siéger à leurs côtés, l'assurant que les formalités à accomplir seraient réduites au minimum indispensable et que son élection était, d'avance, assurée. Plusieurs démarches furent

faites pour obtenir son acquiescement. Pourtant le poète tarde à le donner, le règlement de l'Académie l'obligeant à se faire naturaliser français s'il consent à y occuper un fauteuil.

Trouvera-t-on un terrain d'entente? L'Académie imaginera-t-elle une solution qui concilie le désir d'un grand nombre de ses membres avec les scrupules de l'écrivain? Quoi qu'il arrive, l'honneur qui échoit aux Lettres belges en la personne d'un de ses représentants est flatteur. Et que M. Maeterlinck soit académicien ou ne le soit pas (ce qui importe vraiment peu à sa gloire), l'hommage rendu à notre littérature, naguère si ignorée et méconnue, n'en demeure pas moins significatif.

O. M.

L'ART A LIÈGE

Exposition d'affiches à l'« Œuvre des artistes. »

Quoiqu'il y ait journallement des expositions d'affiches sur la plupart de nos monuments et sur tous les pignons sans fenêtres, c'est cependant une fête des yeux et un spectacle intellectuellement neuf qu'une grande exhibition de ces vastes papiers multicolores. Nous voici à la deuxième en une décade : mais celle-ci a des proportions doubles. Et l'on rêve en songeant que l'organisateur de la première, M. Neujean, en ferait trois ou quatre pareilles à lui seul; il ne manque qu'un local. Le Palais des Beaux-Arts a ouvert tout ce qu'il pouvait ouvrir, et, faute de greniers ou de caves, on doit s'en contenter. Donc, il n'y a qu'un millier d'affiches.

Je me suis promené dans ces galeries enluminées en cherchant des émotions, des motifs de gaieté, des suggestions réellement prenantes. N'est-ce point là ce que veulent provoquer les auteurs et les bénéficiaires de l'annonce à outrance?

On ne m'aura pas surpris en larmes, quoi qu'aient essayé plusieurs artistes à la solde d'œuvres charitables; une affiche de G. Rasse pour un concert de bienfaisance est cependant impressionnante. Quant à mon zèle pour la protection de l'enfance et le soulagement des misères obstinées, il n'a pas trouvé l'occasion de se galvaniser à chaud ou à froid. Sous ce rapport, l'effet a été raté. Croirait-on qu'il est si difficile de faire couler un pleur devant une peinture, alors que la musique réussit à faire sangloter les animaux?

J'ai, en revanche, éclaté de rire plusieurs fois et de bon cœur; on a pu me voir sourire à la dérobée, car il y a des gens très spirituels parmi les affichistes; mais je suis resté aussi très perplexe devant des machines fort bien intentionnées, mais radicalement impuissantes à me dérider; j'aurais pu certaines fois pouffer, mais non éclater de rire, ce qui est bien différent quant à l'œuvre et aux auteurs, tandis que, physiologiquement, il m'en advenait un même bien-être. Oh! De l'esprit, il y en a le long de ces murs: Rabier, Sem, Choubrac, Job, Ochs, Grün, G. Meunier et plusieurs autres en ont à revendre; un anonyme, A. D., à propos de la *Dernière Heure* (sujet qui pourrait être lamentable), s'est montré leur digne rival. Je prise moins les grotesques; il y faut tant de naïveté que notre siècle n'y réussira pas. La forme comique d'ailleurs n'est pas suffisante; avant tout, c'est le fond de l'idée qui nous déclanche.

Toute une salle est tapissée de ces réclames pour villes d'eaux, bords de mer, séjours de plaisance, régions pittoresques, dont nos gares sont endimanchées depuis une vingtaine d'années, à la

grande satisfaction des gens qui arrivent une demi-heure trop tôt. Y a-t-il là de véritables moyens à recettes? Combien de paresseux ont-ils pris leur malle pour voir, dans la réalité, ce que l'affiche leur révélait? Je me le demande. Et si vous me le demandez, je vous répondrai que je n'en connais pas un. Peut-être un apprenti tuberculeux se sentira-t-il pris du désir d'aller se réchauffer à *Hyères* ou à *Menton* où l'invite Hugo d'Alesi; mais la bise et la pluie de son pays seront plus éloquentes encore. Les chromos agrandis de M. Tanconville me font moins rêver que les petits albums-réclames de fabrication allemande ou suisse. Je ne vois que les vivantes et caractéristiques scènes de Cassiers, aux vibrantes couleurs, au soleil attrayant, pour solliciter le voyageur indécis et lui faire boucler sa valise. Il ne faut pas tout montrer, tout révéler; Cassiers s'en garde bien; il faut séduire. Quand une peinture m'a dispensé de faire un voyage, j'ai toutes raisons de me diriger ailleurs, vers l'inconnu.

Et c'est bien l'art des Chéret, des Toulouse-Lautrec, des Willette, des Donnay, des Rassenfosse, des Privat-Livemont et des Anglais: ces maîtres incomparables sous le rapport de la technique, de la simplification et de la luminosité fascinatrice triomphent par le charme de la discrétion, de la finesse; ils laissent soupçonner ce qu'ils ne dévoilent pas, sachant la puissance du mystère sur l'imagination humaine. Et voilà ce que beaucoup de Tanconville ne comprennent pas.

GEORGES RITTER

Le Barrage de l'Ourthe.

Tandis que de toutes parts on tente de défendre contre le vandalisme industriel les sites pittoresques menacés, qu'en tous pays des ligues se forment pour la protection des Paysages, qu'en France une loi vient de consacrer officiellement les initiatives destinées à sauvegarder la Beauté du pays, voici qu'un attentat projeté contre la plus émouvante région de la Belgique jette l'inquiétude parmi les artistes.

Il s'agit, par un barrage destiné à quelque fin utilitaire — usine d'électricité, réservoir d'eau potable, que suis-je? — de détruire, en l'immergeant sous une nappe d'eau de cinq cents hectares, l'adorable et sauvage vallée dans laquelle l'Ourthe bouillonne parmi les rochers et les forêts, dans des gorges profondes qui recèlent toute l'agreste poésie des Ardennes.

Laissera-t-on s'accomplir ce sacrilège?

Dans le *Bulletin du Touring Club de Belgique*, M. H. de Potter combat le projet avec vivacité et précise ses conséquences malfaisantes:

« L'exécution du barrage projeté comporte, écrit-il, la transformation radicale ou, plus exactement, l'anéantissement de toute une région réputée par beaucoup comme étant *la plus jolie* de nos Ardennes. Si le projet vient à être exécuté, toutes les beautés de la vallée de l'Ourthe, entre Laroche et Houffalize, doivent y passer: elles seront ensevelies sous les eaux, noyées.

Tous ceux qui connaissent ce pays admirable éprouveront, devant cette éventualité, un véritable serrement de cœur. Il est impossible, en effet, d'avoir visité ou seulement traversé cette vallée de l'Ourthe supérieure sans en garder un souvenir impérissable, reconnaissant et presque nostalgique. Et je serais fort étonné si parmi ses nombreux admirateurs, aucun d'eux n'avait déjà élevé sa voix pour faire entendre, dans ce même organe,

une protestation indignée contre le sacrilège qui se prépare.

Pour ceux qui l'ignorent, disons qu'il s'agit d'une vallée étroite, sinueuse, encaissée, où la rivière capricieuse se fraie un passage tortueux entre des pentes abruptes, couvertes de forêts et de taillis inextricables, mirant tour à tour les vertes frondaisons et les parois fantastiques de rochers déchiquetés. Tout y est mystère, solitude, enchantement. C'est de cette région sauvage que Jean d'Ardenne, qui en a le mieux compris l'intense poésie, disait: « Les fonds de l'Ourthe, qui exercent une attraction mystérieuse, inspirent le sentiment de l'indépendance entière, farouche, indomptable. Il faut s'égarer dans ces gorges profondes, escalader et dégringoler ces sentiers aux flancs des montagnes, suivre ces lisières d'émeraude qui ourlent les rivages solitaires, s'abandonner au hasard, au caprice, à la fantaisie. » (Tome II, p. 309.)

Voilà ce qu'on projette de détruire!

Ces fonds de l'Ourthe n'exerceront donc plus leur attraction mystérieuse: ils seront noyés.

Noyé aussi le fameux confluent des deux Ourthe.

Noyé encore le célèbre rocher du Hérou, phénomène unique, avec son panorama déconcertant, pèlerinage d'excursion de tous les visiteurs de Laroche.

Noyées toutes les autres merveilles de ce pays incomparable.

Tel est le résultat le plus clair du projet.

Pour tous ceux qui sont demeurés accessibles aux beautés de la nature, pour les artistes, pour les rêveurs, pour ceux qui ont fait de ce pays leur coin de prédilection, pour tous ceux-là la création du barrage apparaîtra comme un véritable désastre.

Après avoir discuté de près tous les arguments que font valoir les auteurs du projet, M. de Potter conclut en ces termes:

« Un grand danger menace donc non pas un site, non pas un paysage, mais toute une partie de nos Ardennes et la plus jolie. Ceux qui ont goûté le charme profond et particulier de la vallée de l'Ourthe, et plus généralement tous ceux qui ont le souci de garder intact le patrimoine national des beautés naturelles se rendront compte de l'urgence qu'il peut y avoir à prendre attitude vis-à-vis du projet annoncé. Dès maintenant il faut mesurer le péril, et, s'il est nécessaire, mettre en œuvre sans tarder toutes les influences et tous les moyens pour faire échouer l'acte de vandalisme qui se prépare. »

Tous les artistes se rallieront à cette conclusion. L'intervention d'une très haute personnalité qui aime et comprend la nature l'imposera au besoin, — qui pourrait en douter? O. M.

LES DESSINS DE RODIN

Un collaborateur du *Gil Blas* a interviewé Rodin et publie ces propos du maître qui intéresseront nos lecteurs:

« Mes dessins sont la clef de mon œuvre; ma sculpture n'est que du dessin sous toutes les dimensions. J'ai dessiné toute ma vie; j'ai commencé ma vie en dessinant. Quand j'étais tout jeune et que j'allais, album et crayon en main, copier les antiques du Louvre, je me préparais à être sculpteur. Mais je ne l'étais pas encore car je ne comprenais que la moitié du dessin. Je disais, par exemple, qu'Ingres dessinait bien. Et, certes, Ingres eut un dessin géométral; seulement, il ne mettait « rien dans le milieu ». Il n'avait, pas plus que nos artistes modernes, le sens de la profondeur, de l'épaisseur. C'était un maître imparfait. Mais quand j'eus compris un Holbein, je commençai à être sculpteur... »

Depuis, jamais je n'ai cessé de dessiner, et rien ne me touche

comme une exposition de mes dessins, car je sens que ceux qui m'aiment trouvent là l'expression de mon effort dans sa sincérité.

Tenez, continua-t-il en se levant, voici des croquis pour fresques. La fresque! Cette œuvre d'art si intéressante! Intermédiaire entre le bas-relief et la peinture, la fresque doit être un dessin de sculpteur, comme le comprenaient les antiques, que leur génie inclinait à sculpter bien plus qu'à peindre.

Et c'est ainsi que M. Dujardin-Beaumetz, qui est un merveilleux amateur d'art, m'a commandé, en principe, à moi Rodin, statuaire, des fresques, oui, des fresques, pour le nouveau musée du Luxembourg. En voici quelques esquisses... Le dessin qui suit est plutôt XVIII^e siècle : ne vous fait-il pas songer à un Fragonard? — Enfin j'exposerai quelques gravures d'après mes dessins, des gravures de Perrichon, qui me plaisent beaucoup... et il n'y aura plus qu'à attendre l'avis du public.

Jusqu'ici il a été assez rebelle, le public, surtout en France, où l'art officiel sévit, et où on ne nous offre dans les Salons qu'une simili-sculpture. Mais ce que j'en dis n'est point pour qu'on annonce mes dessins au son de la trompette. Au contraire. Il faut les protéger doucement afin que le public ne se révolte pas ; il faut surtout les laisser se défendre d'eux-mêmes... »

Ainsi que nous l'avons annoncé, un ensemble de dessins de Rodin sera exposé à partir du 17 octobre à l'hôtel du *Gil Blas*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Danseur Inconnu. — Xantho.

Un grand, un très grand et très légitime succès. De la finesse, de la grâce, de l'esprit, de l'humour, de la drôlerie : il y a de tout cela dans la jolie pièce de M. Tristan Bernard que le théâtre des Galeries joue en ce moment. On connaît l'argument du *Danseur Inconnu* : Henri Calvel, bohème insouciant, presque honnête d'ailleurs, s'invite à un bal que donnent des inconnus et y rencontre une charmante jeune fille qui lui plaît et à qui il plaît de même. Leur double incognito leur permet de se dire mille folies et aussi quelques vérités. La nouveauté de l'aventure lui donne un tel piquant que les deux jeunes gens conçoivent l'un pour l'autre un amour soudain et irrésistible. Mais quelle apparence que le purain Henri Calvel épouse jamais la riche héritière Berthe Gonthier? C'est ce qui arrivera pourtant, grâce à l'intervention pas du tout désintéressée d'un ami de Calvel, le machiavélique Barthazard. Celui-ci persuadera au père Gonthier que Calvel est le représentant fortement appointé d'une grosse maison industrielle allemande. Et les fiançailles sont proclamées, et tout va le mieux du monde, et les fiancés sont de plus en plus épris, et le futur beau-père de plus en plus content de son futur gendre, quand Henri, bourelé de remords, dévoile la supercherie et s'accuse lui-même d'être un imposteur. Naturellement, il ne peut plus être question de mariage. Le jeune homme accepte une petite place de commis dans un magasin de meubles où, du reste, il s'occupe plus de rêver au bonheur perdu que de vendre des meubles aux clients. C'est là, dans ce magasin, que tout le monde se retrouve au dernier acte, et que la situation se dénoue à la satisfaction de tous, sauf du nouveau fiancé de Berthe, un personnage ridicule qu'elle n'avait accepté que par dépit. Berthe confesse Henri et lui fait avouer que ses mensonges n'ont été que les moyens dont il s'est servi pour s'assurer de sa possession ; que, pour le surplus, il l'aimait véritablement, sans égard à sa fortune : dès lors l'amour excuse tout et elle se jette dans ses bras. Le père Gonthier survient et sanctionne cet heureux dénouement.

Mais que vaut ce pâle et morne résumé, au prix de la vie intense, de la franche gaieté, de l'observation si fine, des cent trouvailles ingénieuses et amusantes qui animent la pièce? M. Tristan Bernard est certes un homme de théâtre comme il y en a peu, mais, en outre, c'est un artiste qui a le respect de l'art, de la langue et du public. Dans la production courante de la littérature dramatique contemporaine, le *Danseur Inconnu* apparaît comme une heureuse et trop rare exception. Elle a eu à Paris un long succès. Je crois bien que Bruxelles ne se montrera pas moins empressé à aller l'applaudir.

Est-il besoin de le dire? L'interprétation de la pièce, aux Galeries, est extrêmement remarquable. M. Frémont est un père Gonthier d'une vérité parfaite. M. Juvenet silhouette d'une façon très drôle le type falot du fiancé éconduit. M. Cueille fait un Barthazard élégamment canaille à souhait. M^{lle} Jane Delmar joue avec une délicieuse mutinerie le rôle de Berthe. Quant à M. Brulé, un peu mal à l'aise peut-être dans certaines parties du rôle d'Henri, — rôle trop simple pour les moyens romantiques de cet excellent artiste, — il a été en d'autres la perfection même. Et en voilà pour de longs soirs, si le public bruxellois est capable de comprendre et d'apprécier les beautés très distinguées du *Danseur Inconnu*.

* * *

Évidemment, *Xantho chez les Courtisanes*, de M. Jacques Richepin, que la troupe de l'Alcazar interprète avec beaucoup de talent, a des attraits plus immédiatement accessibles à la foule. Un libertinage aussi osé que possible nous y montre que les Grecs, comme les Latins, dans les mots bravaient l'honnêteté. Xantho a un époux volage. Inquiète et jalouse, elle va demander aux courtisanes de lui apprendre comment une femme doit garder son mari. C'est la leçon d'amour... à Corinthe, sinon dans un parc. Xantho retrouvera et reconquerra son mari, et rien n'est plus moral que le dénouement de cette ouvrette libertine. Une délicieuse pièce de M. Tristan Bernard, *le Fardeau de la liberté*, l'accompagne sur l'affiche et partage à bon droit son vif succès.

G. R.

NÉCROLOGIE

Jules Barbier.

Un architecte bruxellois dont le talent et l'érudition étaient appréciés à l'égal de son caractère modeste et droit, Jules Barbier, a succombé la semaine dernière à une douloureuse maladie supportée pendant de longs mois avec une inaltérable résignation. Il n'était âgé que de quarante-cinq ans. Tous ceux qui furent en contact avec cette discrète et probe nature d'artiste s'associeront aux regrets que suscite sa disparition.

Timide, d'allures réservées, d'extérieur gauche, dissimulant sous la brusquerie de l'accueil et l'ironie des propos la sensibilité de son cœur, Jules Barbier ne se livrait qu'à de rares amis : et ceux-là seuls savent la fierté de son esprit et la dignité de sa vie.

Celle-ci fut principalement consacrée à de patients travaux de restauration et de réédification, auxquels l'appelèrent sa connaissance des styles d'autrefois et la forte éducation technique qu'il avait reçue. Jules Barbier fut chargé, entre autres, de restaurer l'hôtel-de-ville de Léau, travail de longue haleine qui exigeait une compétence toute spéciale, l'église de Meysse et d'autres édifices religieux ou civils.

Mais il créa aussi nombre d'œuvres originales : habitations particulières, monuments commémoratifs (Van Humbeeck, Alfred Verwée, Joseph Dupont, etc.), exécutés avec la collaboration de divers statuaires. Van Ysendyck, qui professait pour Jules Barbier, son ancien élève, une grande estime, l'associa à la construction de l'hôtel-de-ville de Schaerbeek. C'est à lui aussi qu'on dut, en 1897, l'édification du Vieux-Bruxelles, où Jules Barbier dépensa beaucoup de verve et d'ingéniosité.

Le succès de cette évocation archaïque lui valut naturellement la commande du *Bruxelles-Kermesse* de 1910. Il en dressa les plans, surveilla les premiers travaux d'exécution, lorsque la maladie l'obligea à confier à d'autres mains le soin d'achever son œuvre. Il dut abandonner dès novembre les chantiers de l'Exposition et n'eut point la joie de voir, réalisée, la pittoresque reconstitution à laquelle il avait voué ses dernières études et le dernier effort de sa vie.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

C'est le mardi 18 octobre qu'aura lieu à l'Exposition la Fête des récompenses. A cette occasion, un « Cortège du Travail » dû à l'initiative de M. Alfred Mabilly, directeur des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles, parcourra les sections et défilera devant le Roi et la Reine.

« Ce cortège, dit la *Chronique*, comprendra huit cents personnes, dont soixante cavaliers portant des cartels, indépendamment de la musique des guides à cheval, qui ouvrira le cortège.

Celle-ci débutera par cent soldats portant des drapeaux internationaux, puis viendront des groupes symbolisant la mécanique, l'agriculture, l'horticulture, les forêts, la chasse, la pêche, l'alimentation (meunerie, boulangerie, brasserie), les mines et la métallurgie (groupe de forgerons de Cockerill et mineurs du Hainaut), la tapisserie et l'ameublement, la céramique et la verrerie, la dentelle, les cuirs, les peaux et le tabac, la joaillerie, les bronzes et la ferronnerie d'art, l'économie sociale, le Congo, les sports (cartels et drapeaux de toutes les sociétés sportives), les beaux-arts, précédés des hallebardiers de l'art ancien, un groupe militaire et un groupe de porteurs de drapeaux internationaux.

Le cortège défilera d'abord devant la tribune royale et fera un second tour de la piste pour aller se masser face à l'estrade royale.

A la fin de la cérémonie, tous les porteurs de drapeaux, auxquels se seront joints les drapeaux des divers commissariats, les porteurs de cartels et de bannières s'avanceront vers la tribune royale et salueront les souverains, tandis que les musiques entonneront la *Brabançonne*.

Ce cortège allégorique sera précédé du défilé des commissaires généraux et des membres des commissariats qui, par ordre alphabétique de nation, passeront devant l'estrade. Le commissaire général de chaque pays ira recevoir des mains du Roi la liste des grands prix de ses nationaux et prendra place au bord de l'estrade.

Celle-ci sera installée comme elle l'est au concours hippique; d'un côté seront placés les dignitaires de la Cour, les représentants des grands corps d'Etat et le Sénat; de l'autre côté les membres du corps diplomatique et les députés.

La cérémonie commencera à 2 heures; elle durera au maximum une heure et demie.

Le Roi et la Reine s'y rendront en équipages de grand gala.

Les plans dressés par M. A. Rosenberg, architecte-ingénieur à Cologne, pour la transformation de la scène au théâtre de la Monnaie sont exposés jusqu'au 20 octobre au Cercle artistique.

Deux représentations extraordinaires auront lieu ce soir et demain au théâtre du Parc : M. Le Bargy interprétera *l'Ami des Femmes* d'Alexandre Dumas fils. Le rôle du marquis de Ryons est l'un de ceux qui ont valu à l'artiste ses plus éclatants succès.

CONCERTS POPULAIRES. — Les quatre concerts d'abonnement auront lieu aux dates ci-après : 19-20 novembre 1910, premier concert avec le concours de M. Misha Elmann, violoniste; 21-22 janvier 1911, deuxième concert avec le concours de M^{lle} Clara Sansoni, pianiste; 18-19 février, troisième concert avec le concours de M^{me} Leffler-Burckard, cantatrice de l'Opéra royal de Berlin; 25-26 mars, quatrième concert consacré à l'exécution de *la Création*, oratorio de Haydn, soli, chœurs et orchestre.

Vacances de musiciens (suite) :

M. Gustave Samazeuilh a partagé ses vacances entre Hendaye, aux frontières de l'Espagne, et la campagne béarnaise. Il n'y est pas demeuré oisif : outre diverses réductions d'œuvres de Vincent d'Indy et Paul Dukas qui lui ont été demandées (le compositeur excelle dans ces travaux), il a écrit plusieurs pièces pour piano et commencé un trio instrumental. M. Samazeuilh compte faire entendre l'hiver prochain, à Paris et ailleurs, quelques-unes de ses compositions récentes ou anciennes et contribuer, par l'élaboration d'un programme d'ensemble, à renouveler utilement l'intérêt des concerts de la Société nationale.

M. Victor Buffin, qui concilie avec sa ferveur musicale les obligations de sa charge — le compositeur est, on le sait, commandant au 1^{er} régiment de guides et officier d'ordonnance du Roi — a écrit pendant son séjour annuel au château familial du Bois-d'Arlon deux mélodies sur des poésies de Jean Dominique : *Au long des sables clairs* et *L'Amour que j'ai pour toi*. Il a, en outre, travaillé à la composition d'un poème symphonique.

Des séjours alternés en Suisse et dans le Beaujolais, les soucis d'une construction qu'il fait élever, pour s'y abriter l'été, sur les pentes du Mont Pélerin ne laissèrent que peu de loisirs à M. Albert Groz. Son travail fut limité à la mise en train d'une pièce orchestrale dont le musicien achèvera la composition à Paris, tout en corrigeant les épreuves d'un cycle de mélodies qui paraîtront prochainement.

Un Congrès artistique international se réunira à Rome en avril 1911 au cours de l'Exposition des Beaux Arts organisée à l'occasion des fêtes commémoratives. Il comprendra cinq sections : I. *Problèmes de culture et d'enseignement* II. *Enseignement artistique*. III. *Art et esthétique dans la vie civile*. IV. *Expositions, concours et législation artistique*. V. *Etudes, expériences relatives aux procédés techniques*.

S'adresser pour toutes communications à M. Pietro d'Achiardi, secrétaire général, Via Margutta 54, Rome.

De Paris :

Outre les matinées du jeudi, par lesquelles M. Albert Carré passera en revue les opéras comiques les plus marquants du répertoire, en remontant jusqu'à l'origine du genre et en suivant chronologiquement les transformations de celui-ci jusqu'à ses plus récents succès, des concerts historiques seront donnés au théâtre de l'Opéra-Comique le samedi à cinq heures. Ils se composeront de seize programmes qui auront pour objet *l'Histoire de la mélodie* et seront ainsi divisés : 1^{er} concert, Chants français du Moyen-Age et de la Renaissance; 2^e concert, les Primitifs de la mélodie moderne (italien et français); 3^e concert, Chants français de Lulli à Rameau; 4^e et 5^e concerts, les maîtres du *Bel-Canto*; 6^e concerts, Sébastien Bach (1685-1750), Hændel (1685-1759), Rameau (1682-1764); 7^e concert, l'Epoque de Gluck; 8^e concert, les Pères de l'opéra-comique français; 9^e concert, Fin des classiques français et italiens; 10^e concert, les Grands classiques allemands : Haydn, Mozart, Beethoven, 11^e concert, le Chant allemand après Beethoven : 1^o les Romantiques, 2^o de Wagner à Richard Strauss; 13^e et 14^e concerts, Chants français du quatorzième siècle; 15^e concert, les Mélodies italiennes du quatorzième siècle; 16^e concert, Chants slaves.

Tous les artistes de l'Opéra-Comique prendront part à ces concerts. M. Carré se réserve de leur adjoindre, le moment venu, quelques artistes italiens, allemands ou slaves pour les concerts qui comporteront l'audition de la musique étrangère.

Le premier concert sera donné le 22 octobre et se répétera le 29 octobre. Les concerts se poursuivront ainsi jusqu'à la fin du mois de mai, en variant leur programme de quinzaine en quinzaine. Chacun d'eux sera précédé d'une courte conférence de M. Henry Expert.

De Londres :

Un monument à la mémoire de l'illustre tragédien Irving sera prochainement inauguré à Trafalgar square. L'œuvre du sculpteur Brock, ce monument est dû à une souscription à laquelle n'ont été admis à prendre part que les directeurs de théâtres, les acteurs, les actrices et les auteurs dramatiques de l'Angleterre et des Etats-Unis.

De Berne :

Le concours pour l'érection d'un monument commémoratif de *l'Union internationale des télégraphes* vient d'aboutir à un singulier résultat : le jury, composé de notabilités artistiques des principaux Etats d'Europe, a estimé que, parmi les 91 projets présentés, il n'y en avait pas un seul qu'on pût choisir et recommander pour l'exécution; il n'a donc pas cru devoir décerner de récompense. C'est à l'unanimité qu'il a pris cette décision et décidé d'ouvrir un nouveau concours qui prendra fin le 15 juin 1911.

De Lugano :

Les concerts dominicaux qui, durant tout l'été, assemblèrent dans l'élégant théâtre du château de Trévano une élite d'auditeurs, ont été clôturés dimanche dernier par une audition d'œuvres symphoniques de Beethoven, Glinka, Wagner et Saint-Saëns. M^{me} Delly-Friedland fut très applaudie pour son interprétation de quelques pages choisies de Gluck, Schubert et Louis Lombard.

L'année dernière, dit le *Gil Blas*, un grand financier de New-York, M. Ryan, vint demander à Auguste Rodin de faire son buste. M. Ryan posa dans l'atelier que le statuaire s'est aménagé rue de Varenne, au rez-de-chaussée du merveilleux hôtel de Biron. Il posa sans parler, car il ne sait point le français, et Rodin ignore l'anglais. Il posa sans bouger, car il est Américain, c'est-à-dire impassible comme un rocher. Ainsi tout fut à merveille, et l'accord des deux personnages fut parfait.

Or, M. Ryan se prit pour son sculpteur d'une admiration farouche, et lorsqu'il repartit pour l'Amérique son idée était mûre. Il voulait faire de Rodin l'éducateur de la jeunesse améri-

caine et son inspirateur à distance. Les administrateurs du Musée Métropolitain de New-York accueillirent son projet avec empressement et il fut décidé que plusieurs salles spéciales, sous le nom de *Galerie Rodin*, seraient consacrées dans le grand musée national des Etats-Unis aux œuvres du maître français.

Le Musée Métropolitain de New-York est un très beau musée. Le goût n'est point irréprochable, qui présida à son aménagement, mais enfin, tel qu'il est, il renferme des œuvres excellentes à côté d'œuvres détestables. Les milliardaires de la cinquième avenue rivalisent de générosité pour en augmenter les trésors. C'est leur orgueil d'enlever à l'Europe les plus rares objets d'art et les toiles, authentiques ou non, qui coûtent très cher.

M. Ryan a donc, pour le Musée Métropolitain, acheté chez Rodin pour environ 150,000 francs. Les marbres et les bronzes que la commission du Musée de New-York est déjà venue choisir dans les ateliers du maître partiront bientôt. Et les autres millionnaires protecteurs des arts en Amérique ne voudront pas rester en retard et feront à Rodin de multiples commandes. Et, cette fois du moins, ils ne seront pas volés.

En vente chez MM. A. DURAND & FILS, Éditeurs

4, place de la Madeleine, PARIS

- LOUIS AUBERT. — **La Forêt Bleue**, conte lyrique en trois actes (d'après les contes de Perrault), poème de J. CHENEVIÈRE. Partition piano et chant réduite par l'auteur. — *Prix net : 20 francs.*
- ID. — **Roses du soir**, mélodie pour chant et piano, poème de RENÉE VIVIEN. — *Prix net : 1 fr. 75.*
- AUGUSTE CHAPUIS. — **La Rivière de chez nous**, chœur pour deux voix d'enfants, (avec orchestre ou piano), poème de J. CHARLOT. — *Prix net : partition, 3 francs.*
- CLAUDE DEBUSSY. — **Trois Ballades de François Villon**, chant et piano. Textes français et anglais — *Prix net : en recueil, 5 francs.*
- ID. — **Le Promenoir des deux amants** (poème de TRISTAN LHERMITE), chant et piano. Textes français et anglais — *Prix net : en recueil, 3 francs.*
- ID. — **La plus que lente**, valse pour piano. — *Prix net : 2 francs.*
- ID. — **Rondes de Printemps** (« Images » pour orchestre n° 3). Transcription pour deux pianos à quatre mains par ANDRÉ CAPLET. — *Prix net : 7 francs.*
- ID. — **Masques et Bergamasques**, ballet en un acte (scénario). — *Prix net : 1 franc.*
- CÉSAR FRANCK. — **Première Fantaisie** pour orgue (*ut* majeur), transcription pour piano à deux mains par JACQUES DURAND. — *Prix net : 2 fr. 50.*
- ID. — **Pièce héroïque** pour orgue, transcription pour piano à deux mains par JACQUES DURAND. — *Prix net : 2 fr. 50.*
- ID. — **Prélude, Fugue et Variation** (orgue et piano), transcription pour piano à deux mains par HAROLD BAUER. — *Prix net : 3 francs.*
- ID. — **Pastorale** pour orgue, transcription pour piano à deux mains par HAROLD BAUER. — *Prix net : 3 francs.*
- JOSEPH JONGEN — **Deuxième Sonate** pour violon et piano (op. 34). — *Prix net : 10 francs.*
- ROGER-DUCASSE. — **Bourrée** (« Suite Française »), transcription pour piano par l'auteur. — *Prix net : 2 francs.*
- ID. — **Variations plaisantes sur un thème grave** (harpe et orchestre), transcription pour deux pianos à quatre mains par l'auteur. — *Prix net : 8 francs.*
- Partition d'orchestre (format de poche)**
- CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Trois tableaux symphoniques** d'après *La Foi*, drame de BRIEUX. — *Prix net : 6 francs.*
- GUSTAVE SAMAZEUILH. — **Une Etude Symphonique** d'après *La Nef* d'ELÉMIR BOURGES. — *Prix net : 6 francs.*
- FLORENT SCHMITT. — **Etude** pour *Le Palais hanté* d'Edgar POE. — *Prix net : 6 francs.*



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, -BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg. Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

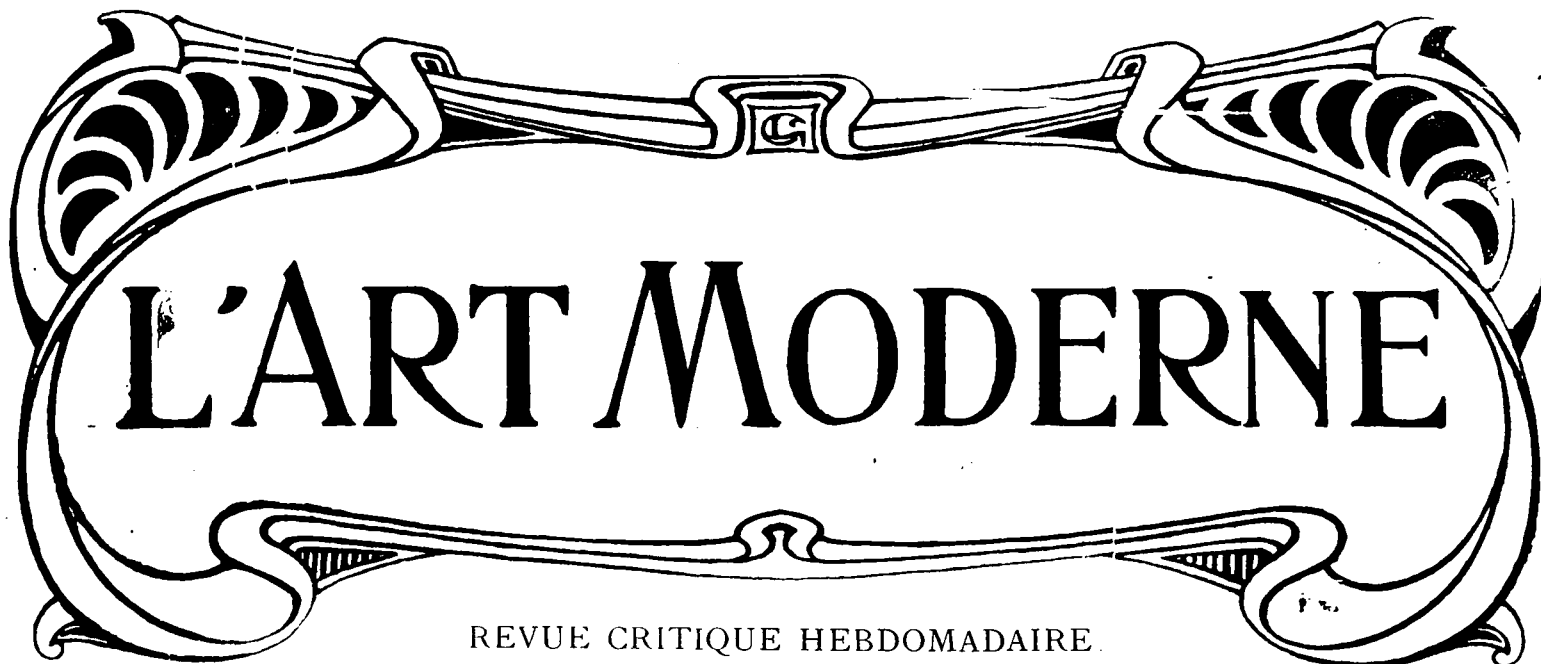
Éditions d'Art. - Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE.

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon d'Automne (ANDRÉ FONTAINAS). — Maurice Barrès : *l'Angoisse de Pascal* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Une classe de chefs d'orchestre (O. M.). — La Protection des droits d'auteur dans la République Argentine. — L'Art décoratif moderne et l'Exposition universelle de Bruxelles (O. M.). — Notes de musique : *Un ballet de M. Jos. Jongen; un Concert C. Franck* (H. L. B.). — Chronique théâtrale : *Mariage d'Étoile* (G. R.). — Petite Chronique.

LE SALON D'AUTOMNE

Plus nombreuses d'année en année, et cette fois fort légitimes, s'élèvent de toutes parts des plaintes. Le Salon d'Automne était regardé comme un lieu d'exposition à peu près libre, à l'imitation du Salon des Indépendants. A côté de béléments traditionnels, mondains, imprécis et douteux, n'y entendait-on pas rugir à leur convenance les fauves? A qui donc l'accès du Salon aurait-il pu être interdit? Cependant un jury d'admission y fonctionne. Il semble bien que, cette année, il ait compris à quelle importance il peut atteindre; il a refusé, systématiquement, tout—ou à peu près tout—ce qu'il pouvait ne pas accepter. Ainsi se trouve définie une tâche malaisée; il est hors de doute qu'elle ne soit portée à la perfection, en septembre prochain, et bientôt la comprendront de même le jury de la Société Nationale, qui y montre quelque inclination, et le jury de la Société des Artistes. Et tous les peintres, et tous les sculpteurs exposeront alors aux Indépendants. Devant

leur nombre considérable, les pouvoirs publics seront contraints de capituler; il faudra qu'ils leur livrent enfin, à la grande satisfaction de tout le monde, non pas même une partie du Grand Palais, mais le Grand Palais tout entier, avec de nombreuses annexes. La vogue viendra aux Indépendants comme elle venait naguère à l'Automobile et à l'Aéroplane.

« Diex nous doint » de vivre assez longtemps pour voir le beau rêve passer à l'état de réalité accomplie ! — Amen.

* * *

— Où est-il? — tout de suite murmure-t-on, dès qu'on entre; on cherche, on scrute, et l'on devine. Qui donc? Lui, celui dont tous s'occupent et s'inquiètent: assurément Matisse, le plus illustre des *fauves*, Henri Matisse. « C'est de lui, cela? — C'est de lui. » Et l'on voit apparaître sur fonds verts unis et monotones une guirlande de silhouettes tout juste humaines, dont la forme et l'attitude, indiquées d'ailleurs par une arabesque prompte, juste et savante, ne se précisent d'aucun détail, ne sont relevées d'aucun modelé. Le schéma d'une intention. Des qualités qui ont fait le charme du peintre aucune ne semble subsister. On se souvient de paysages mystérieux d'ombres douces et bougeantes, de natures-mortes et de fleurs dont l'éclat séduisait. A présent, à force de vouloir simplifier les accidents, on les annule au point que toute détermination est impossible: Où sommes-nous? Qui est-ce? Point d'expression, point de regard, point de vie! Une image de papier peint, imprécise, flottante, en dépit de tant de science,

ou plutôt volontairement établie à l'aide de tant de science, — mais nul charme, et pas de grandeur : c'est bien la plus terrible des tares. Retrouverons-nous un jour, aussi hardi sans doute et non plus, comme nous pensons, fourvoyé par l'abus des théories, qui décidément en art ne compte jamais, le beau peintre délicat que nous aimâmes ?

L'apport des autres fauves, cette année, ne nous arrête guère ; ni M. Manguin, avec des redites, ni M. Camoin, ni M. Marinot n'évoluent ; M. Girieud a tenté dans un grand effort décoratif d'éveiller un peu d'expression dans ses figures savamment et sagement groupées ; M. van Dongen se calme, se modère ; il va, s'il continue, sombrer parmi la mare académique.

D'autres peintres, de groupes différents, manifestent leurs rares et hautes qualités. On ne peut s'empêcher de saluer la persévérance valeureuse de M. Sert dont la décoration « du péristyle de la salle de bal du marquis de Alella, à Barcelone » produit assurément un effet de grande et chaude harmonie ; on y retrouve la profonde maîtrise de dessin habituelle à l'artiste, sa conscience et l'étude éclairée des grands maîtres.

Les huit panneaux, *Soir Florentin*, de M. Maurice Denis sans doute ne nous apprennent rien sur ce maître. Ils sont ingénieux et savants, très doux, emplis d'un sentiment de rêve, et se développent harmonieusement dans leur évocation décorative, un peu froide peut-être, du pays où, selon les beaux vers de Gabriel Mourey, l'air est tout

... chargé de l'odeur langoureuse
Des roses
Qui ont fleuri dans l'ombre des cyprès.

M. Lebasque expose deux tableaux de douceur familiale ; M. Alcide Le Beau, M. Le Bail, M^{lle} Gobillard, M. Le Meilleur, M. Madeline valent par leurs mérites habituels ; M. Vallontton, avec les contractions outrées de ses monstres, — Persée et Andromède sont des monstres aussi monstrueux que le monstre lui-même ! — occupe son art prodigieux à produire des œuvres lourdes, opaques, tristes et sans cesse plus décevantes.

M. Peské célèbre avec éclat la gloire du travail ; sa couleur triomphe et son dessin précise. M. Valtat est plus que jamais charmant ; que de vie riche, mouvementée, chatoyante et harmonieuse dans ses deux tableaux ! M. Guérin est de plus en plus sûr de lui-même ; il s'est donné tout entier, et se contrôle avec exactitude. M. Lacoste, dans son faire minutieux et avec son coloris sensible parfois jusqu'à un peu d'aigreur, évoque à merveille les paysages pluvieux et gris de Paris ; M. Renaudot oscille de Ch. Guérin à Suë, M^{me} Mutermilch est grave, consciencieuse et appliquée ; M. Diriks, hasardeux à son ordinaire, n'a pas été aussi heureux qu'en certaines autres occasions, et M. Ber-

nard Naudin, enfin et entre tous, M. Bernard Naudin a exposé quatre incomparables eaux-fortes, quatre épreuves de rêve, d'angoisse, d'intimité et d'un charme captivant.

* * *

Ce qui forme la raison d'être supérieure de ce Salon, c'est d'avoir réuni de si admirables rétrospectives. Le peintre Lempereur, le peintre Trigoulet, morts tous deux récemment, furent de probes artistes dont on a bien fait de nous montrer d'ensemble l'œuvre entière. Mais l'exposition presque complète des œuvres de Frédéric Bazille évoque, entre toutes, une époque glorieuse. Cet ami, ce disciple de Manet, tué en 1870, à l'âge de vingt-neuf ans à peine, au combat de Beaune-la-Rolande, faisait montre de solides mérites et se fût, s'il avait vécu, tracé un chemin personnel aux côtés de ses amis Monet, Renoir et Pissarro. La *Vue du village* (Musée de Montpellier), les *Portraits de famille*, la *Petite Italienne*, *Chanteuses des rues*, la *Jeune fille assise dans un parc*, *Aigues-mortes*, les deux portraits de Renoir, révèlent mieux qu'une originalité de hasard : une possession pleine de ses moyens, une vision neuve et ample. Sans doute il s'en perd un peu où le peintre, comme dans ses paysages, subit la hantise de Rousseau, ailleurs de Courbet, ou lorsqu'il se laisse envahir par le dilettantisme oriental d'Henri Regnault. Mais que de souples études valent mieux ! Et, entre toutes, cette nature morte où sont représentés si bien dans leur masse, dans leur chair et leur couleur, de savoureux poissons jetés sur une table. — Et la salle de cette exposition s'honore d'un chef-d'œuvre de mesure, de tact, de délicatesse, dans le charme du dessin, les gris de la coloration, la précision fine de l'expression : le portrait de Bazille par Renoir !

* * *

Après ce Renoir, et ces Bazille et ces Naudin, une œuvre encore, de plain-pied, considérable et surprenante : les quatre *Panneaux décoratifs formant un ensemble* de Pierre Bonnard ! Sans rien abdiquer de sa fraîche sensibilité en éveil, de son primesaut narquois, de son ingénuité particulière, si fine et si neuve, Bonnard est parvenu à composer quatre merveilleux tableaux, ordonnés dans un équilibre parfait, qui se balancent, se répondent et se complètent. On y surprend autour d'une fontaine courir et jouer des enfants et des jeunes filles ; ou bien aux jardins de volupté où vivent en paix à l'ombre des bois des familles patriarcales, errer le rêve des hommes et des tranquilles animaux ; ou bien, dans la plaine, des nymphes et des satyres s'éloigner doucement, le char trainé par des licornes ; ou bien, enfin, la nef aventureuse s'éloigner du port et, tra-

versant la mer où s'ébattaient les sirènes auprès des dauphins qu'elles captivent, gagner les rivages lointains où songe le Chinois grave, assis sous l'arbre des merveilles. Tout ce décor imaginaire, irréel et tendrement évocateur de mystère lointain et fortuné berce, enchante, grise et fleurit l'esprit de qui sait regarder et se laisse envahir. C'est un ensemble calme, tendre et embaumé. C'est une œuvre d'un maître parvenu à maturité et qui n'a renoncé à nul de ses désirs premiers, aussi ardent, aussi hardi, aussi fier qu'aux premiers jours. C'est une grande et c'est une belle œuvre, qui marque chez M. Bonnard le plein épanouissement.

* * *

Avec raison les organisateurs du Salon d'Automne sont préoccupés des progrès et de la transformation des Arts décoratifs. Ils ont convié les artistes à combiner, à exposer des ensembles dont chacun forme, séparément, une pièce qu'ils ont disposée à leur gré. Des tapissiers quelconques, épris du poncif surgi si tôt de l'art prétendument nouveau, ont réussi les salles à manger, les chambres à coucher modern-style dont la seule pensée horripile l'imagination. MM. Sert, Denis, Bonnard diversement s'en sont tenus à l'ornement pictural; M. Baignères, MM. Suë et Huillard; MM. Hesse et Jaulmes, M. André Groult principalement ont imaginé des ameublements de boudoirs, de salons, de salles à manger exquis, originaux, spirituels, où l'on voit naître le visage des raffinés auxquels ils pourront plaire assez complètement pour qu'ils y mènent leur existence.

Elle est la caractéristique, en effet, des chercheurs artistes en France si on les compare, même, à d'élégants et ingénieux manufacturiers comme M. Majorelle et les autres du groupe si intéressant de Nancy, et surtout à ces habiles, précis, admirables ouvriers de Munich dont une exposition importante nous montre les travaux. Les bois sont beaux, les tissus, toutes les matières, et le travail en est d'une impeccable perfection. Mais quelle lourdeur, quels singuliers égarements dans l'harmonie! Point de discrétion, de finesse, de mesure. Ici vivra le parvenu cossu, maussade peut-être ou si renfermé dans ses joies intimes qu'il se passe de la fraîche joie de renouveler par les yeux son bonheur, ou le financier indifférent et hautain, le général, le hobereau, l'orgueilleux collectionneur, — on ne sait quel riche hostile, outrageux et commun. Dans le détail maint objet arrête, étonne, plaît presque, mais s'avère d'une correction si hautaine, si froide qu'on s'en détourne, et puis comme dans l'ensemble tout est funèbre et pesant!

Le vrai art décoratif pourra-t-il surgir de tous ces efforts tentés? Non, sans doute; il sera populaire et spontané. Quand les souffrants, les déshérités s'apercevront enfin que c'est monter à la vie que de s'en-

tourer de choses familières qui accueillent la lumière et éclairent le cerveau, quand ils auront exigé le droit de se créer un intérieur agréable tout au moins dans sa simplicité, du goût populaire l'art spontanément naîtra, et il se haussera, se développera, se transformera. Chacun en jouira selon ses principes et ses aspirations; il sourira à tous.

ANDRÉ FONTAINAS

MAURICE BARRÈS

L'Angoisse de Pascal (1)

Je n'aime pas M. Maurice Barrès lorsqu'il fait du nationalisme. Cette attitude est tout à fait indigne de lui, et j'aime mieux croire qu'il y consent avec la dénégation intime d'un sourire inaperçu que d'admettre qu'il est de bonne foi. La bonne foi n'est pas une vertu pour des hommes de sa qualité intellectuelle. Sceptiques ils sont, sceptiques ils doivent rester (ce qui n'exclut pas la passion, au contraire) : leur noblesse réside dans leur scepticisme.

L'admiration que quelques hommes de ma génération et moi-même gardent à M. Maurice Barrès pour ses beaux manuels d'égoïsme pathétique ne saurait être altérée par la déception que nous causent ses idées d'aujourd'hui. C'est un homme à qui tout est permis, et de qui nous pouvons tout attendre encore. Et même si nous n'en attendions plus rien, une certaine partie de son œuvre, la plus fervente et la plus universelle, resterait intacte, qui suffirait à préciser la figure qu'il fait dans la littérature actuelle.

Il fut un maître, un directeur d'âmes. Aujourd'hui, il n'aspire même pas à occuper la première place dans un mouvement politique dont les vues sont étroites et dont l'avenir est condamné par cela même.

Cette modestie (car c'est de la modestie) est surprenante sans doute, mais elle s'explique assez bien si l'on reconstitue la psychologie de M. Maurice Barrès. Il a dû goûter, à l'époque du grand succès du culte du moi, les plus hautes joies de la domination idéologique, qui sont sans doute autrement savoureuses, autrement pures que celles de la domination matérielle. Il commandait aux éléments les plus précieux que Dieu pouvait lui confier : les intelligences de la jeunesse. C'est merveilleux quand on y pense, un tel rôle, cela confond l'imagination. On comprend que l'homme à qui un tel pouvoir a été donné ait éprouvé — oh! sous des formes modestes, modernes, et qui ont pu lui faire illusion — le vertige mystique d'un Charles-Quint, le besoin du renoncement total, de l'abdication définitive. C'est alors que l'empereur des intellectuels est devenu (après quelques transitions et sans l'éclat d'un scandale) une sorte de frère mineur dans le couvent nationaliste, feignant de croire aux plus pauvres dogmes de cette foi mesquine et ne dédaignant pas, à l'occasion, de faire servir son talent à la défense de ces idées touchantes et arriérées.

Or, si le rôle des hommes d'action est très négligeable dans l'évolution morale de l'humanité, si par exemple la retraite d'un Charles-Quint n'altère en rien la marche des événements de son temps, il n'en va pas de même du rôle des hommes de pensée.

(1) MAURICE BARRÈS : *L'Angoisse de Pascal*. Paris, chez Dorbon aîné. Collection des *Bibliophiles fantaisistes*.

La comparaison dont je viens de me servir doit même être prise dès lors à rebours. Charles-Quint, homme d'action, se surpasse en devenant contemplateur, même infime. Mais M. Maurice Barrès, homme de pensée, se diminue en devenant homme d'action, même si, dans ce nouvel avatar, il avait obtenu la plus haute place. Admettez l'hypothèse d'un état de choses où M. Maurice Barrès serait par exemple dictateur, en France, je maintiens qu'il y exercerait moins de pouvoir *réel* que lorsqu'il nous aidait simplement à penser, à prendre conscience des ressources et des limites de notre intelligence. Son pouvoir serait plus apparent, plus physique, plus étendu; il connaîtrait la grosse célébrité démagogique. Mais il n'exercerait aucune action profonde sur les âmes et l'avenir, au lieu d'obéir à ses prévisions et à ses conseils, resterait le jouet des forces obscures et anonymes de la méditation des peuples et du rêve des penseurs.

Il est bien entendu que je ne parle pas de maintenir M. Maurice Barrès dans l'attitude intellectuelle qu'il s'était choisie en écrivant *Un homme libre*. Mais son évolution aurait pu être différente. Elle aurait pu (pourquoi pas?) ne pas s'égarer dans le domaine de l'action pratique, de l'action politique.

J'imagine volontiers la pensée de M. Maurice Barrès se faisant chaque jour moins personnelle et plus générale, plus humaine. Mais s'il est une démarche qu'elle devait à tout jamais s'interdire, c'est bien celle qu'elle a malheureusement consentie : cette notion d'un patriotisme restrictif et défensif est bien la chose la plus radicalement anti-française, anti-traditionnelle qui soit.

La gloire de la France est de rester la médiatrice de la pensée européenne, l'arbitre des nations. Toujours les penseurs français se sont montrés supérieurs à l'hostilité des races, toujours ils ont, malgré les guerres et les désastres, prêché cet évangile de paix, et c'est en quoi consiste le patriotisme le plus élevé. Le salut pour la France, c'est d'être la maîtresse à penser, la dominatrice cérébrale du reste du monde. Pour elle, admettre un instant un chauvinisme défensif à la manière allemande, c'est rétrograder aussitôt jusqu'au niveau précisément où se trouve ce peuple naïvement orgueilleux de sa force militaire, brutal et ennemi de la culture supérieure. On demeure navré qu'un esprit de la valeur de M. Maurice Barrès, au lieu de réagir contre ce sentiment (dont le succès chez nous constitue la vraie invasion allemande), ait cru bon de lui donner des raisons philosophiques. Il s'est radicalement trompé sur son rôle en n'affirmant pas la valeur et les droits de ce cosmopolitisme idéal et supérieur qui est le plus indestructible et le plus noble élément du patriotisme français.

C'est pourquoi l'apparition d'un livre comme *l'Angoisse de Pascal* rassure. Pour plusieurs raisons. D'abord le choix du héros : il est peu d'esprits aussi profondément français et en même temps aussi généreusement humains que ce grand homme. Ensuite la hauteur du débat : on y voit que M. Maurice Barrès sait parfaitement que le culte de nos héros de pensée — qui furent tous de grands cosmopolites intellectuels — est la forme la plus haute du patriotisme. Enfin le style : jamais la ferveur intense et retenue qui est l'essentiel de l'imagination de M. Barrès ne fut à ce point pure de tout développement littéraire.

Je ne pense pas que cet écrivain ait jamais réussi quelque chose comme ces pages. C'est dépouillé, sobre, vigoureux et d'une sincérité, d'un pathétique admirables. Je ne dirai donc pas que j'ai retrouvé M. Barrès, mais que j'en ai trouvé un autre, sans littérature, tout âme.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Une classe de chefs d'orchestre.

M. Gabriel Grovlez, compositeur de talent et musicien accompli, vient de lancer dans *Comœdia* une idée appelée, si elle est adoptée, à produire les meilleurs résultats. Frappé de la pénurie de chefs d'orchestre de valeur et des difficultés que rencontrent les jeunes compositeurs pour s'initier à l'art de conduire, M. Grovlez propose de créer au Conservatoire une classe de chefs d'orchestre où chacun pourrait apprendre sous la direction d'un maître autorisé ce que lui enseigne mal l'empirisme des exécutions de fortune qu'il est appelé à diriger. Mais laissons-lui la parole, car M. Grovlez s'exprime fort bien et défend avec autorité la thèse qu'il présente :

« Existe-t-il à l'heure actuelle, dit-il, un pays possédant une pléiade de compositeurs comme les nôtres? Que l'on nous montre à l'étranger des musiciens pouvant rivaliser avec nos Fauré, nos d'Indy, nos Debussy, nos Dukas, pour ne citer que ceux-là! Nos instrumentistes à cordes sont la gloire de notre Conservatoire et font l'admiration de tous; nos « vents » et en particulier nos « bois » sont absolument uniques! C'est certainement chez nous que l'on trouve le plus d'artistes capables de désintéressement, de générosité, d'enthousiasme pour les choses de l'esprit. Mais, il faut bien l'avouer, il n'est point de nation civilisée où la masse possède une ignorance plus navrante des choses de la musique.

Si nous regardons l'Allemagne (que l'on nous cite toujours lorsqu'il s'agit de musique), il est certain que la supériorité de l'éducation musicale de la foule y est indéniable. Cette éducation doit être certainement attribuée en grande partie au nombre considérable de sociétés de concerts symphoniques qu'elle possède.

En France, si nous exceptons quelques villes où l'initiative de quelques-uns est arrivée à créer des groupements intéressants, il n'y a point de sociétés de concerts. L'admirable musicien qu'est M. Guy Ropartz a cependant démontré à Nancy ce que pouvait faire un artiste qui possède ces trois conditions : la parfaite connaissance de son art, la foi et la volonté. En revanche, il est vrai que nous avons de nombreuses sociétés orphéoniques, de nombreuses « harmonies » plus ou moins grassement subventionnées suivant leurs opinions politiques et dont la direction est confiée en général à d'anciens tambours-majors ou à d'anciens solistes de régiment. Il faut avoir assisté à un concours musical de province, il faut avoir entendu le répertoire de ces « harmonies » et de ces « orphéons » pour se douter de ce que cela peut représenter de mauvais goût et de laideur!

Mais si nous examinons maintenant la situation musicale du théâtre en province, nous serons effrayés de la gravité du mal! Nous sommes là dans le domaine de l'incohérence absolue. Oh! ce n'est point que nous manquions de chefs d'orchestre de théâtre; mais leur recrutement s'opère de la façon la plus fantaisiste! Lorsqu'un musicien d'orchestre joue trop mal de son instrument pour espérer qu'il arrivera à se créer une situation, et s'il possède alors du savoir-faire accompagné d'un brin d'arrivisme, il cherchera à obtenir une place de sous-chef. Une fois en possession de cette place, son avenir est assuré; car il est bien rare qu'il n'obtienne pas, au bout de quelques années, une place de premier chef, surtout s'il est en bons termes avec les agences théâtrales. En effet, lorsqu'un directeur de province a besoin d'un chef d'orchestre, il s'adresse généralement à une

« Agence » qui lui recommande un homme du « métier ». Les qualités musicales, la valeur personnelle, de tout cela il n'est point question ! On vous demande seulement ce fameux « métier » qui consiste à avoir une ignorance parfaite de la musique et une connaissance non moins parfaite de toutes les mauvaises traditions accumulées par l'incompétence de plusieurs générations de chanteurs. C'est à tort que l'on considère le chanteur comme l'interprète le plus dangereux, — il ne gêne que son rôle, tandis que le chef incapable détruit tout. Ce dernier n'est qu'un intermédiaire, intelligent ou stupide, il peut contribuer au triomphe de l'œuvre ou la ruiner complètement. Je mets au défi les auditeurs (même professionnels) de reconnaître à une première audition d'une œuvre complètement inconnue d'eux les trahisons et les meurtres qu'il accomplit.

Lorsqu'un malheureux chanteur est victime d'un accident vocal, il n'y a pas assez de sifflets et de pommes cuites pour lui. Magnifiquement inconscient, le chef trône avec calme dans sa médiocrité et son ineptie. N'étant soumis à aucun contrôle après l'égoïsme d'un chef-d'œuvre, il se dit : « Après moi le déluge ! »

Le chef d'orchestre devrait tout entendre, tout voir, connaître admirablement la technique de tous les instruments, il devrait avoir fait des études musicales complètes et être lui-même compositeur ; puis, savoir lire la partition d'orchestre, alors que certains savent tout juste lire le « piano conducteur ». Sans ces connaissances, il n'est qu'un simple batteur de mesure (à condition qu'il sache la battre !). Il faudrait aussi qu'il sente, qu'il comprenne, qu'il soit ému, qu'il possède la flamme intérieure qui électrise les masses qu'il dirige, et enthousiasme les auditeurs. L'action du chef d'orchestre doit aller sur la scène, mener l'action, s'emparer de chacun, depuis l'étoile jusqu'au dernier figurant et donner à tout cela la vie musicale. M. Arturo Toscanini est le plus bel exemple de ce que doit être un chef d'orchestre de théâtre.

Sans la réunion de toutes ces conditions, il est impossible d'obtenir une exécution convenable. Quand il s'agit par exemple d'œuvres anciennes, comment voulez-vous que ces « savetiers » musicaux en sortent ? Nous nous trouvons là en présence d'éditions multiples, de vingt traditions ; nous n'avons pas d'indications métronomiques, les indications de mouvement sont toujours assez vagues, et il y a une difficulté à découvrir un sens précis à ces indications ; tout dépendra donc de l'intelligence artistique et de la musicalité du chef.

Le seul moyen de mettre fin à ce funeste état de choses, la seule façon d'arriver à avoir enfin les artistes nécessaires à la direction des œuvres musicales dépend donc entièrement de la création d'une classe de chefs d'orchestre. Nous avons à Paris des chefs d'orchestre égaux sinon supérieurs aux plus grands : MM. Messager, Gabriel Pierné, Chevillard. Qu'on les charge de cet enseignement, et nous aurons bientôt une éclosion merveilleuse de jeunes talents. Il appartient à l'admirable musicien, au compositeur de génie qu'est le directeur de notre Conservatoire d'obtenir du ministre les fonds nécessaires à la création de cette classe (qui deviendrait obligatoire pour tous les élèves de composition). Ce jour-là, M. Gabriel Fauré aura contribué à rehausser complètement l'enseignement du Conservatoire national de musique de Paris et il aura droit à la reconnaissance de tous les artistes. »

La plupart des observations de M. Grovlez s'appliquent à la

Belgique comme à la France : elles méritent d'être lues attentivement, et c'est pourquoi nous avons cru utile de les reproduire intégralement, avec l'espoir que les conclusions en seront adoptées à Bruxelles comme à Paris.

O. M.

La Protection des droits d'auteur dans la République Argentine.

Grâce à l'intervention de M. Clémenceau, qui a fait tout exprès le voyage de Buenos-Ayres, le gouvernement de la République Argentine a enfin promulgué une loi qui assure aux artistes et aux écrivains une protection légale.

Voici les dispositions essentielles de la loi votée par les Chambres argentines sous le nom — l'attention est courtoise — de *Loi Clémenceau* :

« ART. 8. — La publication illicite dans le texte original ou une traduction d'une œuvre littéraire, la représentation d'une œuvre dramatique ou lyrique, l'exécution publique d'une composition musicale, ainsi que la reproduction de toute œuvre artistique sans le consentement de ses auteurs donnera lieu à une action civile en dommages-intérêts que la personne frustrée pourra intenter devant la justice ordinaire.

En outre, à la demande de l'auteur ou de l'ayant-droit et sous sa responsabilité, le juge pourra ordonner le sequestre de l'édition ou des éléments de reproduction frauduleuse, et, s'il s'agit d'une œuvre théâtrale, la suspension de sa représentation illicite.

ART. 9. — Toutes les dispositions de cette loi sont également applicables aux œuvres littéraires et artistiques éditées dans la République et à celles provenant de pays étrangers, quelle que soit la nationalité de leurs auteurs, à condition qu'ils appartiennent à des nations ayant adhéré aux conventions internationales sur la matière ou ayant passé des conventions spéciales avec la République Argentine.

ART. 11. — Pour bénéficier de la loi argentine, l'auteur d'une œuvre étrangère devra simplement justifier de l'accomplissement des formalités établies pour sa protection dans le pays où s'est faite la publication.

ART. 12. — La protection de la loi argentine ne s'étendra pas à une période plus étendue que celle que déterminent les lois du pays de la publication de l'œuvre. »

L'Art décoratif moderne et l'Exposition universelle de Bruxelles.

Notre collaborateur M. Fierens-Gevaert proteste avec raison, dans son feuilleton du *Journal de Bruxelles*, contre l'exclusion dont les décorateurs qui s'efforcent de créer un style inspiré par les besoins de notre époque ont été victimes de la part des organisateurs de l'Exposition de Bruxelles :

« Le problème de l'art décoratif, qui domine pour nous la question de l'art moderne, dit-il, s'est posé à l'occasion de l'Exposition universelle. Ceux qui pouvaient le résoudre n'ont pu collaborer au succès de notre World's fair. Les meilleurs d'entre nos critiques l'ont constaté et ont protesté avec force.

M. Raymond Kœchlin, dans le *Journal des Débats*, s'étonne à son tour de ces exclusions et lui qui, il y a quelques années, ne manifestait qu'une sympathie assez tiède pour les formes nouvelles de la décoration, reconnaît que l'avenir est là.

On peut être certain que, l'exemple de l'Allemagne aidant, dans très peu d'années les pavillons et les arrangements intérieurs des expositions seront confiés aux artistes qui entendent créer en s'inspirant du goût et des besoins de leur temps. Déjà la France annonce son intention de marcher résolument dans cette voie, l'année prochaine, à l'exposition de Turin.

Et nous Belges, qui avons donné le signal du mouvement il y

a vingt ans, qui avons ensuite organisé des expositions nettement modernes à Turin et à Milan, allons-nous continuer de marcher à reculons et de provoquer l'étonnement et une sorte de pitié en nous obstinant à détruire l'effet de nos efforts passés ? La situation est inquiétante et paradoxale. »

Ces réflexions confirment celles qu'à plusieurs reprises, et notamment dans nos *Propos sur l'art décoratif moderne* (1), nous avons exprimées. O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Un ballet de M. Jos. Jongen.

L'Art moderne signalait dans un numéro récent l'activité déployée cet été par plusieurs compositeurs belges. Il faut joindre à l'énumération déjà fournie un charmant ballet composé par M. Jongen, dans le calme souriant des collines de l'Amblève, sur un scénario de M. F. Thys. L'œuvre, intitulée *Sarka*, s'inspire d'une légende hongroise; elle chante la douce révélation de l'amour, qu'apporte un homme ingénu dans une tribu de femmes ignorant les hommes et, partant, l'amour. S'inspirant de la compréhension moderne de la danse, ce charmant symbole s'épanouit en pantomime expressive. Ce n'est pas un ballet classique, occasions plus ou moins logiques d'acrobaties en maillot, contemplées par de tremblantes lorgnettes. Cette *Sarka* pleine de vie, d'une inspiration sûre et allègre, est une œuvre d'art, et non un « baisser de rideau ». Pour autant qu'une lecture au piano permette un jugement, M. Jongen a écrit là une page délicieuse, pleine de gaieté, de rythme, de lumière, d'émotion, de sensualité tendre. L'œuvre, mouvementée, est alerte : cinquante minutes à peine. Peut-on espérer que nos théâtres ne se la laisseront pas enlever ?

H. L. B.

Un Concert C. Franck.

Nous attirons particulièrement l'attention sur le concert organisé par M. V. Durant, à la demande du Comité de l'Exposition de Bruxelles, et qui aura lieu dimanche 16 octobre, — aujourd'hui — à 2 heures 1/2, dans la salle de la Madeleine, rue Duquesnoy. Le programme est composé d'œuvres de César Franck : *Psyché*, la *Symphonie*, des airs de ballet de *Hulda*, *Les Djinnis* et les *Variations Symphoniques*, ces deux derniers morceaux exécutés par M. A. De Greef. Ce concert ayant été annoncé tardivement et avec peu d'éclat, nous nous faisons un devoir d'avertir tout spécialement ceux qui aiment Franck et la musique.

La prochaine saison musicale au Cercle artistique. — Le Cercle organise pour le mois de mars un festival Rameau, sous la direction de M. V. d'Indy, avec le concours de l'orchestre de la *Scola*; pour le mois de février trois séances de sonates exécutées par MM. Ysaye et Pugno; en novembre, un récital Kreisler. Des auditions spécialement destinées aux fils et filles des membres auront lieu l'après-midi, comme les années précédentes.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Mariage d'Étoile.

Cette charmante comédie, que le théâtre de l'Olympia joue en ce moment avec un grand succès, emprunte un intérêt particulier à ce fait que l'un de ses auteurs, M. Thurner, — l'autre est M. A. Bisson, — est mort récemment, en pleine jeunesse, en plein épanouissement de talent. La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles. L'autre soir, à l'Olympia, je ne pouvais, pour ma part, me défendre d'un sentiment d'amertume mélancolique en songeant que celui dont l'esprit ingénieux nous faisait rire de son bon cœur avait déjà disparu de la terre des vivants. Il y avait, dans cette pensée, un effet de contraste fort dramatique, et que les auteurs de la pièce n'avaient certes pas prévu.....

(1) Voir l'Art moderne du 18 septembre dernier.

Mariage d'Étoile, c'est l'histoire d'une belle actrice à l'existence agitée, au caractère tumultueux, — mauvaise tête et bon cœur, — qui, par affection pour sa fille, renonce à l'amour et entre dans le mariage, comme jadis on entraît au couvent. D'une liaison de jeunesse elle a gardé un enfant, une fille, que l'amant, le père, élève auprès de lui, en province. D'ordinaire, en pareil cas, c'est l'amant qui abandonne mère et enfant. Ici, c'est le contraire : le monde renversé, quoi ! Devenue grande, la jeune fille est fiancée à un aimable garçon, fils de non moins aimables bourgeois. Ceux-ci acceptent assez volontiers l'idée que leur future bru soit la fille d'une actrice illustre, mais ils exigent que celle-ci régularise sa situation en épousant son amant d'autrefois. Voilà bien un problème aussi difficile à résoudre que la quadrature du cercle ! Le pauvre Ildefonse, l'amant, le père, ridicule archiviste départemental, s'arrache ses derniers cheveux. Comment décider la brillante Florence Bell à l'épouser, lui, vieux rat de bibliothèque, sans grâce, sans charme, lui qui ne comprend même plus comment elle a pu l'aimer un instant, autrefois ? Cependant, tout ira mieux qu'il ne pense, car Florence, incorrigible coquette, a involontairement grisé de sa beauté, de son diable-au-corps, le fiancé de sa fille. Affolé, le gars l'a étreinte, enveloppée du souffle ardent de son désir. Cet incident grotesque, presque odieux, a ouvert les yeux à la belle actrice qui, consciente enfin de son âge et de ses devoirs de mère, se résigne gaiement à épouser Ildefonse ravi.

Le caractère de Florence Bell est intéressant. M^{me} Jeanne Cheirel, brusque, nerveuse, colérique et subitement attendrie, a fait de ce rôle une création vraiment remarquable. M. Gildès est excellent dans le rôle d'Ildefonse à qui il prête sa bonhomie spirituelle. M. Puylagarde est un jeune premier qui n'a à mes yeux qu'un tort, celui de ressembler fâcheusement à M. Sylvain Bonmariage. M. Bonmariage nous a quittés pour aller s'installer à Paris. Va-t-il maintenant nous envoyer ses sosies ?..... Tous les autres rôles de la pièce sont tenus par des acteurs et des actrices de talent, et le public n'a ménagé ses applaudissements ni à la pièce, ni à ses interprètes. G. R.

PETITE CHRONIQUE

Les organisateurs de l'Exposition d'art ancien ont décidé d'en prolonger la durée jusqu'au 1^{er} novembre inclusivement.

L'affluence du public se maintient considérable dans les galeries; il ne se passe pas de jour sans que des conservateurs de musée, des historiens d'art, des collectionneurs, des personnalités de marque, venus tout exprès de l'étranger, visitent longuement l'Exposition.

L'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts à Liège se propose d'ouvrir au Palais du Parc de la Boverie en mai et juin 1911, de concert avec l'Association des architectes, une exposition qui comprendra l'architecture, la sculpture et la peinture décoratives, l'orfèvrerie d'art, la tapisserie, la céramique, le vitrail, les émaux, le mobilier, les tentures et tissus, ainsi que l'imprimerie et la librairie d'art.

Une section serait consacrée à un genre spécial, — art japonais, aspects pittoresques du pays de Liège, ou à une exposition rétrospective, — vieux verres et meubles anciens, etc.

À l'occasion de l'exposition, un concours serait ouvert pour la décoration des huit panneaux de la scène du Conservatoire.

Des démarches sont faites auprès du gouvernement, de la province et de la Ville de Liège en vue d'obtenir les concours financiers nécessaires.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Albert de Neuville, secrétaire-général, 93 rue Louvrex, Liège.

Le théâtre du Parc inaugurera le jeudi 3 novembre la douzième série de ses matinées littéraires. Au programme : *la Nouvelle Idole*. M. Guyot, directeur de l'École française, fera une conférence sur le théâtre de M. François de Curel.

Dans le courant du même mois, M^{me} Agnès Sorma donnera au Parc, avec la troupe du Neues Schauspielhaus de Berlin, une série de représentations.

Les six concerts Ysaye viennent d'être fixés aux dates suivantes : 29-30 octobre, 3-4 décembre, 14-15 janvier, 11-12 février, 11-12 et mars 1^{er}-2 avril. En outre, deux concerts extraordinaires auront lieu les 22-23 avril et 6-7 mai.

Ils seront donnés au théâtre de l'Alhambra sous la direction de MM. Eugène et Théo Ysaye, Otto Lohse et Edward Elgar. Le *Tonkünstler Orchestre* de Munich, sous la direction de M. Joseph Lassalle, participera à l'un d'eux. Parmi les solistes engagés, citons pour le chant M^{me} H. Bosetti (Munich), MM. H. Dufranne (Paris) et H. Hensel (Wiesbaden); pour le piano, MM. Mark Hambourg et Ossip Gabrilowitsch; pour le violon, MM. Eugène Ysaye et Jacques Thibaud; pour le violoncelle, M. Jean Gérardy.

Les programmes seront composés d'œuvres classiques et modernes de Bach, Mozart, Beethoven, Schumann, Brahms, Wagner, Strauss, Svendsen, etc. Y figureront, de plus, en première audition, une *Suite burlesque* de M. A. Dupuis, des symphonies de MM. L. Delcroix, J. Ryelandt, Edw. Elgar, S. Lazzari, des ouvertures de MM. J. Trémisot et Th. Dubois, un *Poème symphonique* de M. V. Buffin, la *Forêt* et l'*Oiseau* de M. Th. Ysaye.

La location est ouverte chez MM. Breitkopf et Härtel, 68 rue Coudenberg.

Le concert d'orchestre qui se donnera jeudi à la Grande Harmonie par M^{lle} Wera Scriabina, pianiste, sous la direction de M. Safonoff, promet d'offrir, par la composition du programme et l'interprétation des œuvres, un exceptionnel intérêt.

Demain lundi à 5 heures, dans la salle de l'Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles, rue Souveraine 35, le Dr Dwelshauvers, professeur à l'Institut et à l'Ecole libre de musique de Liège, fera une conférence sur la Technique pianistique moderne (avec exemples musicaux).

S'adresser pour les invitations au secrétariat de l'Institut.

L'ouverture du troisième Salon de l'Association d'Art Union aura lieu au Musée moderne, le samedi 22 octobre prochain, à 2 heures.

Fondée par M. Théo Ysaye, une Académie de Musique vient de s'ouvrir rue Mercelis 15, à Bruxelles. Des cours de musique instrumentale, chant, déclamation, sont donnés par un groupe de professeurs parmi lesquels nous relevons les noms de MM. Théo Ysaye, Emile Chaumont, Emile Doehaerd, Joseph Jongen, de Cléry, Jahan, Léon Delcroix, M^{lles} Germaine Cornélis, E. Huberti et N. Nadier.

Pour les cours supérieurs, les élèves recevront en outre les conseils de professeurs honoraires qui, à des époques à déterminer, y donneront quelques leçons et surveilleront la direction des études. MM. Vincent d'Indy, Raoul Pugno, Eugène Ysaye et Jean Gérardy ont bien voulu accepter respectivement ces fonctions pour les cours de composition, de piano, de violon et de violoncelle.

S'adresser pour tous renseignements au Secrétariat de l'Académie de Musique, 15 rue Mercelis.

Vacances de musiciens (suite) :

C'est aux environs de Bourg-de-Bigorre, dans les Hautes-Pyrénées, « où, nous dit-il, on est totalement à l'abri des pianos mécaniques et autres », que M. Florent Schmitt fixa sa résidence d'été, et la quiétude de cette retraite est telle que le compositeur se propose d'y prolonger jusqu'en janvier son séjour. Il y travaille assidument à la partition d'une féerie dont le poème, tiré des Ramayana, a été écrit par notre collaborateur M. Calvocoressi. En outre, il a terminé un *Lied et Scherzo* pour double quintette d'instruments à vent et esquissé un *Triptyque* pour orchestre.

De Paris :

C'est au théâtre Réjane, décidément, que sera représenté l'*Oiseau bleu*, la féerie de M. Maurice Maeterlinck qui, à Moscou, puis à Londres, a remporté un éclatant succès. L'accord a été signé la semaine dernière. En l'absence de M^{me} Réjane, qui part le 1^{er} novembre pour une grande tournée, M^{me} Georgette Leblanc a bien voulu se charger de diriger les études de l'*Oiseau bleu*, dont la première représentation aura vraisemblablement lieu à la fin de décembre.

Le monument Verlaine, dû au ciseau de Niderhäuser Rodó, sera inauguré en janvier prochain.

Quoique le sculpteur ait renoncé à toute rémunération, le Comité ne dispose que de 4,000 francs. Le complément sera fourni par une subvention du Conseil municipal, et par une souscription à laquelle sont attribuées des primes consistant en œuvres originales d'artistes.

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*, 26 rue de Condé, à Paris.

Le *Cercle International des Arts* (97 boulevard Raspail) vient d'ouvrir une exposition de soixante paysages exécutés dans le midi par M. Marcel Lenoir. Un choix d'œuvres récentes du sculpteur Joseph Bernard complète cette intéressante exposition, par laquelle s'inaugure avec succès la saison du Cercle.

A partir du mois prochain paraîtra un hebdomadaire, la *Gazette belge de Paris*, destiné à entretenir les Belges installés à Paris des choses du pays et à les tenir au courant de ce qui se passe dans la colonie belge de Paris.

Un feuilleton littéraire sera ouvert aux poètes et aux conteurs belges qui voudront bien envoyer à la direction (69bis rue Darnémont) des vers, des nouvelles ou des essais inédits. L'abonnement annuel est de 6 fr. pour Paris, de 7 fr. pour la province française et de 8 fr. pour l'étranger.

M. Poirier a loué pour le mois de novembre le théâtre Réjane afin d'y faire jouer le *Mariage de Mademoiselle Beulemans* dont près de deux cents représentations au théâtre de la Renaissance n'ont pas épuisé le succès.

La jolie comédie bruxelloise de MM. Fonson et Wicheler a reçu à Genève, où elle est représentée simultanément dans deux théâtres, un accueil aussi flatteur qu'à Paris.

De Berlin :

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Franz Liszt, le *Berliner Konzert-Verein* organise pour avril 1911 un festival Liszt qui durera quatre jours. MM. Ferruccio Busoni, Alexandre Heinemann, Paul Goldschmidt, la *Musikalische Gesellschaft*, forte de deux cent cinquante chanteurs, et l'Orchestre Blüthner ont promis leur concours à cette manifestation artistique, dont M. J. Stransky a assumé la direction.

L'heureux auteur de *Hänsel et Gretel*, Engelbert Humperdinck, a, dit le *Guide musical*, achevé une nouvelle œuvre théâtrale à laquelle il a travaillé pendant ces cinq dernières années, les *Fils du Roi*, d'après le poème dramatique de Rosmer. L'œuvre est actuellement à l'impression. Le Metropolitan Opera House de New-York a acquis le droit d'en donner la première représentation, qui aura lieu le 25 décembre prochain en présence de l'auteur. L'œuvre sera donnée peu après à l'Opéra de Berlin.

Une définition de la lyrique proclamation du gouvernement républicain portugais : La sérénade de Braga.

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui commander.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

Éditions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — **Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui** (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — **Du Grotesque et du Tragique à notre époque** (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — **Les Poètes simples** (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — **De la Tradition et de l'Indépendance** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — **Le Frisson des Iles** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — **De l'influence en littérature** (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — **L'Art, l'Amour, la Mystique** (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — **Claudiel et Suarès** (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — **Le Classique de demain** (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — **Le Christ de Carrière** (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — **L'Artiste et la Société** (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS — **Le Jardin, le Faune et le Poète** (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — **L'Image et l'Imagination**.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

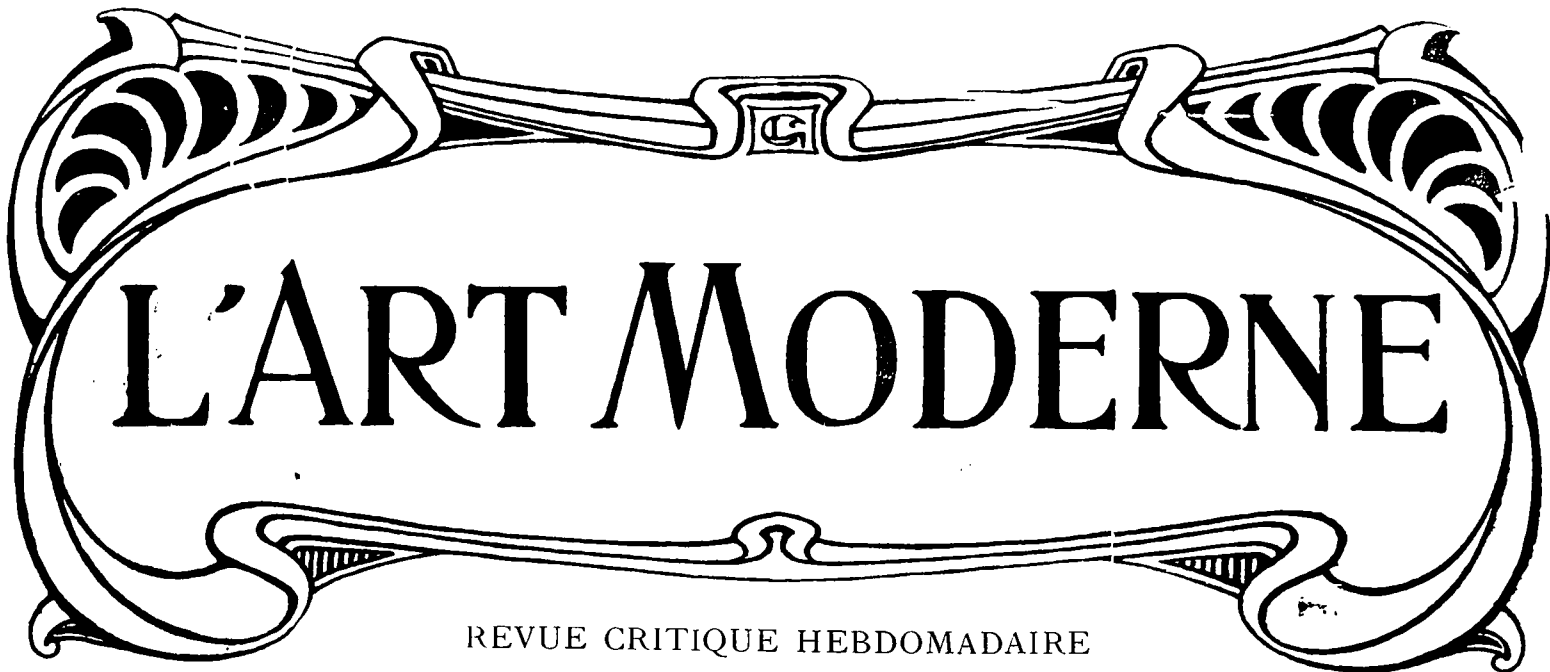
Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Amateur de jardins (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Peintres russes (FIERENS-GEVAERT). — Exposition universelle de Bruxelles : Groupe des Beaux-Arts. — Théâtre de la Monnaie : *Ivan le Terrible* (CH. V.). — La Musique à Paris (M.-D. CALVOCORESSI). — Opinions d'artistes. — Chronique théâtrale : *Pour l'amour de la Sultane* (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Willem Maris* (O. M.). — Petite Chronique.

L'AMATEUR DE JARDINS

M. Edmond Pilon occupe dans la littérature française d'aujourd'hui une place assez à part. Tout le monde s'accorde à trouver qu'il la remplit excellemment, personne ne la lui dispute et je ne lui connais pas encore d'ennemis.

Ce dernier détail vaut qu'on s'y arrête. Ne pas avoir d'ennemis aujourd'hui ! Qui sait ? M. Edmond Pilon est peut-être le seul écrivain qui jouisse de ce privilège. Et je crois que le caractère de son œuvre le lui assurera longtemps encore. Si quelqu'un, en effet, ne gêne personne et se tient à l'écart avec une modestie exquise, c'est bien ce doux contemplateur, ce paisible ami des choses et des gens d'autrefois, ce patient fouilleur d'archives, de lettres et de livres, ce voyageur épris de nos jolis sites français.

Si j'avais à caractériser d'un seul mot M. Edmond Pilon, je dirais qu'il se promène. Se promener, voilà toute sa carrière littéraire. Au lieu de l'accomplir à grand bruit et à grands pas, il y muse, il y flâne. Il va

et vient, sans ordre apparent, et sa fantaisie seule, une fantaisie tendre et légère, lui sert de guide et comme d'unité. Il se promène, et je vous assure que c'est d'abord pour son plaisir.

Puis, comme il n'est pas égoïste, il consent, au retour, à prendre quelques notes, et ces notes il nous les livre, de temps en temps, lorsque le cahier en est assez gros pour former un livre (1).

Il se trouve que la sensibilité de ce promeneur est si charmante et en même temps touche par tant de points à celle qui nous est commune à tous que nous en éprouvons le charme. Ce charme est tout personnel, tout direct, si je puis dire. Il est très pareil à celui que nous ressentirions si, causant avec M. Edmond Pilon au retour d'un de ses voyages, nous recueillions de sa bouche même ses souvenirs et ses rêveries. Rien de livresque, rien d'une *formule* ne vient alourdir ces confidences légères et aimables.

Et c'est sans doute à cause de cette séduction familière et bon enfant, de cette ingénuité et de cette franchise que la réputation de M. Edmond Pilon est demeurée si fraîche et si intacte, si à l'abri de toute équivoque et de toute médisance.

M. Edmond Pilon se promène. Je ne le connais point, mais j'ai des amis qui le connaissent et le tiennent pour l'homme le plus bienveillant et le plus sûr. Je ne le connais point, mais je l'imagine volontiers pareil à un de ces doux naturalistes qu'il a dépeints si amoureuxment dans ses *Portraits français*, un Pitton de Tour-

(1) EDMOND PILON : *Dans les Jardins et dans les Villes*. Paris, Sansot.

nefort ou un M. Poivre, modeste dans ses goûts, retiré du monde, savourant à l'extrême les joies réservées aux sages, — celles qui ne coûtent rien et dont le raffinement est indéfini : joies d'une lecture, d'une méditation dans un paysage ou dans un musée, et prenant un plaisir parfait et paisible à transcrire en jolies phrases bien venues, lentes et caressantes, sans effets ni trucs, les sensations et les sentiments qui ont fait sa vie intérieure.

De qui pourrait-on dire qu'il est heureux, si on ne le dit pas d'abord de lui ? Tout dans son œuvre avoue le plaisir de vivre, le plaisir de se souvenir. L'action, son vertige, les rêveries de la domination, les joies de l'orgueil et du triomphe, l'exercice nietzschéen de la force : tout cela en est banni. Ce n'est pas ainsi que ce contemplateur comprend la vie. C'est un amateur de jardins.

Et par jardins, j'entends aussi bien ceux de l'histoire et ceux de l'âme humaine. L'âme de Watteau, l'époque de M^{me} d'Aulnoy, la petite Provence du Luxembourg, un vieux village français sont également des paysages. Ils présentent entre eux des analogies constantes.

M. Edmond Pilon perçoit ces rapports avec une sorte de génie inconscient. Il cueille la pensée d'une aïeule comme il cueillerait la fleur d'un massif ; il devine une perspective dans les rêves d'un artiste ou d'un amoureux comme il en devinerait dans l'échappée d'une charmille. Les souvenirs sont pour lui aussi frais, aussi vivants que la réalité actuelle, et lorsqu'il erre dans les rues d'une cité d'aujourd'hui, il la perçoit — et la restitue — telle qu'elle était autrefois, sans effort, aidé par son intuition, par son extraordinaire et vivace amour des choses passées.

Certes, c'est la mode d'aimer le passé, ou tout au moins de faire semblant. C'est même un fâcheux signe de décadence. Et nos salons sont pleins de vieilleries vraies ou fausses (le plus souvent fausses) qui n'ont plus aucun sens et ne s'accordent pas du tout avec l'ensemble des tendances de notre sensibilité du vingtième siècle. Et de même que les marchands de meubles fabriquent et vendent des meubles XVIII^e, de même notre littérature est encombrée de mémoires et de reconstitutions. Mais entre les mains froides de ces rats de bibliothèques, ce tas de documents est resté une matière aussi inerte que dans la poussière de ses vieux papiers. Et un immortel ennui s'en dégage.

Seul, ou presque, de tous ceux qui touchent au passé, M. Edmond Pilon a su vivifier tout cela. C'est à cause de son talent, me direz-vous. Oui, sans doute. Mais ce talent lui-même a une cause. Tout le secret de son charme et de sa puissance de suggestion réside dans son amour de la nature.

Cette rencontre, dans une même imagination, de l'amour du passé et de l'amour de la nature est, songez-y, une chose extrêmement rare. Presque toujours,

l'un exclut l'autre. Et c'est pourquoi les érudits sont si souvent froids et les sensitifs si indifférents à tout ce qui n'est pas le moment présent.

Mais M. Edmond Pilon, s'il rêve à Mistress Cook, par exemple, la revoit dans son cottage, attendant son mari, et cela avec une intensité si vive que l'atmosphère même de cet instant se reconstitue, avec son odeur même. Et, inversement, s'il erre dans une allée, ce qu'il sait de l'origine des fleurs, de leur histoire, de leurs premières migrations, loin d'en affaiblir pour lui le charme physique, ne fera que le lui rendre plus complet, plus subtil, plus attendrissant.

L'art et la vie, l'amour et l'histoire, en un mot le monde est pour lui, tout entier, comme un grand jardin. Il s'y promène sans bruit, avec un plaisir profond et un peu secret. Mais l'herbier qu'il entrouvre pour nous, de temps en temps, a, par je ne sais quelle magie, conservé toutes ses couleurs, tous ses parfums.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES PEINTRES RUSSES.

Soumis d'abord aux règles de la peinture byzantine jusqu'à l'époque de Pierre-le-Grand, devenus ensuite les disciples dociles de l'art français (et dans cette seconde phase on vit briller le talent de Levitsky et Borovikovsky), les peintres russes ont conquis leur indépendance très récemment, il y a une quarantaine d'années à peine. En 1863, un groupe d'élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg, fondée en 1757, s'insurgea contre l'enseignement artificiel de l'école et organisa une exposition qui se répéta dans plusieurs villes de l'Empire. Les révoltés prirent le nom d'*ambulants*, et de leur petit cercle émergea bientôt la figure de d'Ilja Repine, créateur d'un art vériste et rude où se reconnaissent les premiers signes d'une peinture russe originale. Isaac Leviathan, C. Korovine, V. Seroff suivirent ; on les considère tous trois comme les initiateurs de la peinture moscovite, telle qu'elle s'est développée ces dernières années, particulièrement dans ses aspects populaires et nationaux. Ils furent pour la peinture ce que Pouchkine, Gogol, Tourguenief furent pour les lettres, et décidèrent du sort d'une « renaissance » artistique, — une renaissance plutôt — où toute une pléiade d'admirables musiciens jouaient également un rôle des plus importants. Une sorte de romantique attardé, Wrubel, que l'on a parfois appelé le Wiertz russe, ajoutait ses rêves et ses visions aux tableaux réels des Leviathan, des Korovine, des Seroff.

Les Russes contemporains que l'on a successivement admirés au Salon d'Automne, à Venise, à Munich, sont les successeurs directs de ces rénovateurs. A Bruxelles, nous aurions eu une idée complète de ce curieux mouvement si, aux œuvres rassemblées par M. Serge Makowsky, directeur de la revue *Apollo*, on avait pu ajouter quelques tableaux de MM. Maliavine, puissant portraitiste de la paysanne russe, peintre nerveux et harmonieux, Somoff et Musatoff, deux artistes nostalgiques, imprégnés de poésie... verlainienne. Mais enfin contentons-nous du plaisir qui nous est donné. Il est de qualité assez précieuse...

La peinture de mœurs est plus spécialement représentée par MM. Boris Koustodiew, Roerich et le prince Scherwaschidzé. Un assez grand tableau de M. Koustodiew, *En Province*, évoque une promenade dominicale au bord d'une rivière. Dans un joli cadre de verdure, c'est la figuration amusante d'une foule endimanchée : jeunes filles et jeunes gens, gros bourgeois, musiciens, puis au centre, entre ses patrons très cossus, une magnifique nounou, — *nianouchka*, comme on dit là-bas, si j'en crois les admirables chansons enfantines de Moussorgsky. Peinture claire et joyeuse, très proche de celle de Maurice Denis — l'influence de la plus récente génération française est sensible dans presque toutes les œuvres de la salle — mais peinture éminemment russe par l'esprit, par l'âme du sujet. M. Roerich (*Ancien fort russe et Idoles*) est un coloriste plus rude et un interprète de scènes plus primitives ; on le sent profondément attiré par le folklore national. Le prince Scherwaschidzé expose une *Parade foraine* d'une grande finesse de tonalité où l'on croit saisir des réminiscences de Toulouse-Lautrec.

A côté des artistes attachés à la peinture des mœurs populaires s'est développée une école de peintres sollicités par des stylisations décoratives et qui, de fait, sont devenus de grands décorateurs (Bakst, Benois, Bilibine, Dobouginski, Golovine, etc.). Au Cinquantenaire, MM. Bogaïewski, Milliotti, L. Bakst nous font connaître cette tendance par des œuvres de premier ordre. Le paysage de M. Bogaïewski : *En Crimée*, peint sur toile écrue, est d'une rare beauté de style. Ces rochers âpres vivent par la seule force des lignes. — M. Milliotti, au contraire, procède par taches. Cet artiste, que la *Libre Esthétique* présenta il y a quelques années au public bruxellois, dérive du visionnaire Wrubel. Il expose au Cinquantenaire trois tableaux : *Rosa Mystica*, *Paysage préhistorique* et *Nocturne* où vous auriez quelque peine à distinguer des formes positives. Ce sont des impressions colorées ; elles sont extrêmement délicates. — M. Bakst est le maître des décorateurs russes. C'est lui a mené récemment ses compatriotes à la conquête de Paris et qui provoqua les commentaires lyriques de Jacques Blanche. Dans un article sur les *Décor russes*, publié récemment par l'*Art et les Artistes*, M. L. Vaillat disait : « La musique, en Russie, se renouvelle en écoutant les chansons provinciales ; la littérature, en observant la vie provinciale ; la danse, en notant les pas populaires ; la peinture, en cherchant des violences et des notations imprévues et en regardant les vieilles et belles couleurs végétales du Caucase, les mosaïques des icônes, les rudesses sonores des vieux costumes de moujiks et de fiancées que les ateliers de Talaschkino ont remis en honneur. » Mais M. Bakst a dépassé ce stade ; c'est un artiste pénétré jusqu'aux moelles des renseignements de l'archéologie moderne ; c'est un Russe imprégné de culture cosmopolite. Le grand tableau : *Terror antiquus* qu'il expose au Cinquantenaire est la vision de quelque cataclysme s'abattant sur une cité de l'ancienne Egypte ; dans la ville où s'érigent les temples immenses, des foules éperdues semblables à des bandes de fourmis se heurtent aux pylônes, fuient dans les rues, s'échappent vers la mer où la tempête brise les galères. Une teinte verdâtre a envahi le ciel, la terre, les eaux. Un éclair terrible traverse la nuée et sur le devant de la scène une divinité, symbole de l'éternité impassible, presse un oiseau fragile sur son sein de granit. Œuvre étrange, attirante, œuvre issue d'un des plus puissants cerveaux de la peinture moderne et dont l'éloquence nous toucherait sans doute plus intimement si nous connaissions

et les intentions de l'auteur et la destination de son œuvre.

Cette toile de M. Bakst domine la section russe. Mais d'autres envois sont encore à louer. M. Bobrowski montre un élégant portrait de femme — costume blanc, mantille noire ; M. Golovine, dont nous aurions voulu apprécier les mérites de décorateur, expose une œuvre précieusement harmonisée : *l'Espagnole* (c'est presque un Vuillard) ; M. Hausch est un impressionniste charmant et finement ému, comme l'attestent ses deux tableaux : *Au Nord*, *Verte prairie* ; M. Tarkhoff (*Chèvre et Nature morte*), affirme un tempérament énergique ; M. Petrow-Wodkine est un disciple de Gauguin dans sa *Sorcière* tandis que dans sa *Aïscha*, par une amusante combinaison d'étoffes orientales et de céramique persane, il réalise l'un de ces effets de couleurs qui ont émerveillé les Parisiens aux représentations des ballets russes. — MM. Dobouginski (encore un décorateur que nous espérons bien un jour pouvoir apprécier pleinement) et Falilew exposent des eaux-fortes et des estampes excellentes ; mais, dans cet ordre, on admirera surtout les adorables créations de Lebedew Ostreoumov (une toute jeune femme, m'a-t-on assuré). Ce sont des gravures sur bois, légèrement teintées, représentant des vues de Saint-Petersbourg : *Perspective de la Néva*, *Colonnes de la Bourse*, *Ekatherinski canal*, etc., le tout d'une largeur de vision et d'une finesse d'exécution absolument magistrales. — Enfin, pour être complet, signalons les intéressants et très modernes projets d'architecture envoyés par MM. Ivan Fomine et Nicolas Krymow.

FIERENS-GEVAERT

Exposition Universelle de Bruxelles.

Groupe des Beaux-Arts.

Le Jury international des récompenses a décerné aux exposants des classes de peinture, gravure, lithographie, sculpture, gravure en médailles et architecture les distinctions suivantes :

I. PEINTURE, CARTONS, DESSINS.

Médailles d'or : MM. M. Benedito Vives (Espagne), E. Laermans (Belgique) et E. Titto (Italie).

Diplômes de médailles d'or : MM. L. Frédéric (Belgique), W. Maris (Pays-Bas) et V. de Zubiurre (Espagne).

Diplômes de première médaille : MM. L. Bakst (Russie), R. Baseleer (Belgique), B.-J. Blommers (Pays-Bas), A. Ciamberrani (Belgique), B. Ciardi (Italie), J. de la Hoese (Belgique), A. Delaunois (id.), P.-J. Dierckx (id.), J. Ensor (id.), J. Gouweloos (id.), J. Horebant (id.), C. Innocenti (Italie), F.-P. Ter Meulen (Pays-Bas), J.-M.-L. Mezquita (Espagne), J. Mir (id.), Ch. Mertens (Belgique), A. Neulhuys (Pays-Bas), A. Oleffe (Belgique), E. Patry (Section Internationale), G. Previati (Italie), M^{lle} A. Ronner (Belgique), M^{me} Th. Schwartz-Van Duyl (Pays-Bas), M^{me} M. Stettler (Section Internationale) et A. Verhaeren (Belgique).

Médailles d'argent : MM. Arntzenius (Pays-Bas), F. Beltran Matses (Espagne), A. Boudry (Belgique), M^{lle} B. Brincour (Grand-Duché de Luxembourg), R. Canals (Espagne), R. Casas (id.), G. Chini (Italie), M^{me} E. Ciardi (id.), U. Coromaldi (id.), V. de Sadeleer (Belgique), A. Donnay (id.), C. Fornara (Italie), M. Jefferys (Belgique), E. Joors (id.), J.-S.-H. Kever (Pays-Bas), B. Koustodiew (Section Internationale), M. Van der Maarel (Pays-Bas), E. Mcifren (Espagne), Is. Opsomer (Belgique), P. Paulus (id.), I. Perlmutter (Section Interna-

tionale), N. Roerich (id.), F. Smcers (Belgique), H. Thomas (id.), C. Tremerie (id.), H. Van Haelen (id.), F. Van Holder (id.), G. Van Zevenberghen (id.), E. Viérin (id.), N. Van der Waay (Pays-Bas), D. Wiggers (id.) et M^{me} J. Wytzman (Belgique).

Médailles de bronze : MM. E. Agazzi (Italie), W. Albraecht (Belgique), F. Baes (id.), D. Baixeras (Espagne), L. Barrau (id.), P. Blanc (Grand-Duché de Luxembourg), A. Bonzagni (Italie), Ch. Boom (Belgique), L.-G. Cambier (id.), C. Celesia di Vegliasco (Italie), Th. Cleynhens (Belgique), J. Colin (id.), V. Creten (id.), L. de Smet (id.), Dupont du Monceau (id.), A. Falchetti (Italie), Ch. Ferenczy (Section Internationale), J. François (Belgique), Ed. Frankfort (Pays-Bas), F. Gaillard (Belgique), E. Galwey (Espagne), R. Gevers (Belgique), T. Gogo (id.), V. Grassi (Italie), L. Haeck (Belgique), P. Hagemans (id.), G.-C. Haverkamp (Pays-Bas), E. Hermoso (Espagne), G. Jacobs (Belgique), C. Lambert (id.), P. Leduc (id.), L. Lloyd (Italie), H. Luns (Pays-Bas), Am. Lynen (Belgique), W.-J. Maris (Pays-Bas), J.-P. Martinez (Espagne), Ed. Masson (Belgique), J. Merkaert (id.), F. Mestres (Espagne), J. Middelmeer (Belgique), N. Milliotti (Section Internationale), Monnickendam (Pays-Bas), M^{lle} J. Montigny (Belgique), G. Muller (Pays-Bas), R. Mulli (Section Internationale), F.-G.-V. Oldeweld (Pays-Bas), M. Oliver (Espagne), M. Olivéro (Italie), H. Ottevaere (Belgique), A. Pinot (id.), J. Posenae (id.), M^{lle} C. Ritsema (Pays-Bas), A. Roclofs (id.), L. Rothier (Belgique), H. Smit (Pays-Bas), R. Urgell (Espagne), A. Van Beurden (Belgique), G. Van de Woestyne (id.), G. Viner (Italie) et M^{me} C. Voortman (Belgique).

II. GRAVURE ET LITHOGRAPHIE.

Médaille d'or : M. M.-A.-J. Bauer (Pays-Bas).

Diplômes de première médaille : MM. F. Brangwyn (Section Internationale), A. Danse (Belgique), P. Dupont (Pays-Bas), G. Sartorio (Italie) et Ch. Storm Van S' Gravensande (Pays-Bas).

Médailles d'argent : MM. A. Bellerocche (Section Internationale), Ch. Bernier (Belgique), E. Bosch (Pays-Bas), L. Consoni (Italie), Derksen van Angeren (Pays-Bas), G. Graziosi (Italie), Th. van Hoytema (Pays-Bas), J. Pennel (Section Internationale), L. Peeters (Belgique).

Médailles de bronze : M. J. Boon (Pays-Bas), M^{me} Destrée-Danse (Belgique), MM. A. Durieu (id.), J. Noordhagen (Section Internationale), L. Ostréounow (id.), J. Renis (Belgique) et M. Van der Loo (id.).

III. SCULPTURE.

Médaille d'or : M. Th. Vinçotte (Belgique).

Diplômes de première médaille : MM. P. Canonica (Italie), J. Clara (Espagne), J. de Lalaing (Belgique), Desmaret (id.), Hesselinck (Pays-Bas), D. Trentacosta (Italie).

Médailles d'argent : MM. M. Blay (Espagne), Ed. Deckers (Belgique), J. Dupon (id.), Grandmoulin (id.), A. Maraini (Italie), P. Theunis (Belgique), M^{me} E. Tollonaere (Pays-Bas), E. Vloors (Belgique), A. Zenelli (Italie).

Médailles de bronze : MM. P. Barzagli (Italie), M^{me} H. Calais (Belgique), F. de Cuyper (id.), T. Dupuis (Pays-Bas), A. Ferrer (Italie), F. Geysens (Belgique), J. Hérain (id.), J. Llimona (Espagne), J. Marin (Belgique), F. Metdepenninghen (id.), M. Oslé (id.), Ed. Rossi (Italie), M^{me} Schreve-Yzerman (Pays-Bas), Y. Smit (Espagne), E. Szentgyörgyi (Section Internationale), H. Van Perk (Belgique), M. Wolfers (id.) et Wouters (id.).

IV. GRAVURE EN MÉDAILLES

Diplômes de première médaille : MM. V.-D. Brenner (États-Unis d'Amérique), R. Brozzi (Italie), Th. Von Gosen (Allemagne), H. Hahn (id.), L. Hujer (Autriche), H. Kautsch (id.), J. Kowarzik (Allemagne), E. Lindberg (Suède), Ch. Samuel (Belgique), Th. Spicer-Simson (Angleterre) et S. Sucharda (Autriche).

Médailles d'argent : MM. F. Boncher (Angleterre), R. Cizek (Autriche), M. Dasion (Allemagne), F. Dubois (Belgique), L. Dupuis (id.), H. Frei (Suisse), Gunar-Jensen (Danemark), Hartig-Arnold (Autriche), F. Jeltsema (Pays-Bas), R. Meyer (Allemagne), la Monnaie Royale de Lisbonne (Portugal), S. Schwartz (Autriche), H. Schwegerle (Allemagne), J. Simoés d'Almeida (Portugal), O. Spaniel (Autriche), C. Starck (Allemagne), Ed. Telcs (Hongrie), V. Trojanowski (Russie), J.-J. Van Goor (Pays-Bas), F. Vermeulen (Belgique), A. Vogel (Allemagne), P. Wissaert (Belgique) et Ad. Weimann (État-Unis d'Amérique).

Médailles de bronze : MM. J. Jourdain (Belgique), J. Kâss (Autriche), J. Lecroart (Belgique), M^{lle} J. Lorrain (id.), la Monnaie Royale de Rome (Italie), G. Morin (Allemagne), J. Prinz (Autriche), C. Sturbelle (Belgique), P. Sturm (Allemagne) et Y. Thronsdén (Norvège).

V. ARCHITECTURE.

Diplômes de première médaille : MM. W. Van Kromhout (Pays-Bas) et E.-J.-A. Stordiau (Belgique).

Médailles d'argent : MM. G. Salm, Van Oort et J. Vernheul (Pays-Bas).

Médailles de bronze : MM. F. Bodson (Belgique), P.-G. Buskens (Pays-Bas), T.-P. Clément (Belgique), Ed. Cuyper (Pays-Bas), H. Derée (Belgique), J.-H. Dewin (id.), G.-H.-F. Hebbelynck (id.), J.-L. Hubricht (id.), H. Lacoste (id.), H. Maroq (id.), S. Mayné (id.), A. Otten (Pays-Bas), B.-J. Ouëndag (id.), A.-F.-C. Smet (Belgique), H. Valcke (id.), Van Arkel (Pays-Bas) et E.-T.-L. Van Leemputten (Belgique).

Le jury était composé comme suit :

PEINTURE : MM. A. Baertsoen, J. Benlliure, H.-G. Breitner, G. Cairati, H. Cassiers, E. Carpentier, E. Claus, F. Courtens, J. Delvin, J. De Vriendt, E. Fabry, V. Gilsoul, A.-M. Gorter, H. Haverman, F. Khnopff, L. Reckelbus, H. Richir, W. Steenlink, A. Struys et G. Vasquez. — *Suppléants* : MM. A. Bastien, C. Gaspar, P. Mathieu, F. Reicher et A. Van Neste.

GRAVURE : MM. G. Cairati, Lauwers, L. Lenain, A. Rassenfosse et W. Witsen. — *Suppléant* : M. H. Meunier.

SCULPTURE : MM. J. Anthone, Bart Van Hove, J. Lagac, Nicolini, E. Rombaux et Trilles. — *Suppléant* : M. Braecke.

GRAVURE EN MÉDAILLES : MM. D. Alvin, Bosselt, Ch. Buls, G. de Vreese, A. de Witte, Marshall, Ménadier et Schäfer. — *Suppléants* : MM. le Dr. Haniel, A. Michaux, Tourneur et Wienecke.

ARCHITECTURE : MM. L. Blomme, H. Evers, O. Simon et J.-L. Springer. — *Suppléant* : M. d'Huicque.

Rapporteur du jury : M. H. Fierens-Gevaert.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Première représentation d'*Ivan le Terrible*, opéra en trois actes, paroles et musique de M. GUNSBURG, orchestration de M. JEHN.

Sur un livret d'action dramatique rapide et mouvementée, qui frise souvent le mélodrame, M. Gunsbourg, puissamment aidé par M. Jehn, a bâti une partition dont la tenue d'ensemble mérite

quelque considération. Le compositeur s'est efforcé, non sans succès, d'entourer d'une atmosphère musicale adéquate ce drame sinistre dans lequel apparaît, en lignes très nettement tranchées, la silhouette monstrueuse du terrible tsar.

L'art de M. Gunsbourg est celui d'un assimilateur extrêmement adroit, qui possède à un haut degré le sens de l'effet scénique et qui, au courant des formules dramatico-musicales les plus *up to date*, sait les manier avec une surprenante virtuosité et parfois même avec un goût et une notion de style qui donnent le change.

Le deuxième acte d'*Ivan le Terrible* est particulièrement remarquable par son audace et son unité, ainsi que par les trouvailles de détail dont il abonde. Il s'inspire assez fortement — et c'est là ce qui lui donne son empreinte la plus caractéristique — de cet art fruste, réaliste et presque populaire qui fait toute l'originalité de *Boris Godounow*. Au premier acte cette influence se retrouve surtout dans les mouvements de foule et dans les chœurs, qui sont pour la plupart très réussis. Le troisième acte est le plus faible... on y sent comme un peu de fatigue, surtout à la fin, et quelques échos de la *Tosca* y font, si lointains qu'ils soient, une impression assez fâcheuse.

L'orchestration de M. Jehin est l'œuvre d'un homme qui connaît son métier à fond et qui, sans avoir ce que l'on appelle une « personnalité », se rend admirablement compte de ce qui convient le mieux à une situation donnée.

La mise en scène et les costumes d'*Ivan le Terrible* sont des merveilles. Les trois décors, dus à la collaboration du peintre russe M. Bakst et de M. Delescluze, sont des tableaux de conception hardie, sobres et richement colorés, qui donnent à l'œil satisfaction pleine et entière.

M. Bourbon « type » le tsar Ivan avec un relief saisissant et un réalisme presque troublant. M. Billot chante en artiste consommé le beau rôle du boyard Afanasie, et M. Girod avec non moins de talent celui de Vladimir. M^{me} Lamare profile délicieusement la silhouette vague de la fille du boyard. Les autres interprètes sont excellents ainsi que les chœurs, dont le rôle est capital.

Au troisième acte, il y a un ballet russe authentique, pur régal pour notre « sens chorégraphique ».

M. Sylvain Dupuis conduit l'orchestre avec vigueur et met bien en valeur tous les détails de la partition.

CH. V.

LA MUSIQUE A PARIS

Au Salon d'Automne, après deux aimables mélodies de M. Louis Vuillermine et un trio de M. Jean Déré — un jeune qui cherche encore, mais sans affectation ni maladresse — on nous fit entendre ces jours-ci deux typiques produits de cette jeune école espagnole qui commence à s'avérer si intéressante, et dont quelques-uns des représentants les plus notables sont venus s'établir à Paris pour y travailler et s'y faire connaître.

C'est ainsi que M. Joaquin Turina est élève de M. Vincent d'Indy. Il a déjà fait paraître, après un quintette non dénué d'intérêt, encore qu'un peu scolastique, une suite pittoresque pour piano, *Sévilla*, et une *Sonate romantique*, l'une et l'autre de réel mérite. Voici qu'il nous présente un quatuor à cordes qui le montre en nouveaux progrès, une œuvre sérieuse et sentie, de belle réalisation, où le style national et populaire de l'Espagne est artistiquement assimilé et transformé sans cesser un instant d'être reconnaissable, et à laquelle je ne reprocherai qu'un peu de flottement et de froideur dans la dernière partie du deuxième

morceau. Le début, un prélude, est ravissant de couleur et d'expression.

M. Manuel de Falla a fait connaître un moins grand nombre d'œuvres que M. Turina, puisque sa principale composition, un bref et superbe drame lyrique que Paris entendra sans doute quelque jour, est encore en portefeuille. Mais les mélodies qu'il vient d'écrire sur des paroles de Théophile Gautier suffisent à décélérer, comme l'avaient fait, l'an passé, ses *Pièces Espagnoles*, un tempérament inventif et averti.

M. Armand Parent mérite d'être félicité pour l'intérêt de cette audition d'œuvres espagnoles contemporaines.

M.-D. CALVOCORESSI

OPINIONS D'ARTISTES

L'*Union internationale des Beaux-Arts et des Lettres*, dont le premier Salon obtient à l'Alcazar d'été un succès très mérité, a publié un élégant catalogue illustré pour lequel on eut l'idée nouvelle et originale de demander à chacun des exposants quelques lignes résumant son opinion sur l'art contemporain. Parmi ces courtes appréciations, beaucoup sont intéressantes. Entre autres les suivantes :

VAN LOOY (Jean). Belge.

J'estime que les efforts de nos artistes n'ont jamais tendu avec plus d'obstination vers la consécration des grands principes éternels. Je crois que l'Art de demain sera vigoureux et sain ; que pétri de vérité, baigné de lumière et animé de vie, sa portée sera heureusement sociale. Je pense aussi que l'artiste ne peut rien sans l'indépendance ; entièrement libre, dégagé de toute théorie étroitement conventionnelle, de nulle technique esclave, n'ayant de méthode que la sienne propre, celle qui, adéquate à son caractère, constitue sa personnalité, il s'exprimera en une langue originale née de son tempérament, et ses œuvres seront le clair reflet de son milieu, de son époque et de sa race.

BEAUBOIS DE MONTORIOL (Isabel). Française.

L'Art pictural aujourd'hui a, il me semble, une tendance très marquée à devenir synthétique et décoratif, et, par cette raison, un Art moins isolé. Il prend place et veut marcher de front avec ses deux grandes sœurs : l'Architecture et la Sculpture. Le but de l'Art moderne, à ce que je crois, est de créer une unité harmonieuse autour de la vie publique et privée de l'homme afin d'embellir et de rasséréner sa pensée.

CARRICK (Ethel). Anglaise.

D'abord, la sincérité et la personnalité dans l'Art ; mais je crois que si l'artiste a vraiment quelque chose à dire, l'une suivra l'autre. Je m'intéresse beaucoup au mouvement moderne quoique j'y trouve des choses que je ne comprends pas. Je respecte beaucoup, naturellement, les œuvres de ces maîtres qui pensent par eux-mêmes ; mais je déteste les efforts de ceux qui les suivent aveuglément, sans réfléchir ; et, à mon avis il en existe trop.

FILLIOL (Ernest). Français.

A mon avis, l'Art doit être une interprétation naïve et sincère de la nature, c'est-à-dire sans préoccupation de moyens, sans recherche d'effet facile et trompeur. L'Art commence où l'habileté finit.

VAL (Belge).

En Art moderne, je crois que chaque artiste pense que notre siècle a le droit d'avoir ses grands maîtres et chacun d'eux fait son devoir en essayant de garder sa personnalité. Après avoir étudié avec passion l'Art de nos vieux maîtres, laisser vibrer son cœur et son âme.

ALEXANDROWICZ-HOMOLACS (Nina). Polonaise.

Je crois que l'Art ne doit faire qu'un avec la vie, qu'il doit envelopper et pénétrer l'homme, qu'il doit être partout et dans les plus petits détails de l'existence quotidienne ; qu'il doit, en un mot, devenir le plus en plus décoratif dans le sens le plus large.

FIDRIT (Louis). Français.

L'observation constante de la nature, — mais de la nature en mouvement, vivante, sous ses multiples aspects, de tous les phénomènes physiques qui en transforment l'apparence, des êtres qui s'y meuvent et y respirent, — doit être la base solide et unique de l'Art. Et c'est à l'artiste d'exprimer sa vision et, en en présentant le caractère synthétique et dominant, de donner l'impression.

WILSON (Aimée). Anglaise.

C'est sa propre conscience seule que l'artiste doit satisfaire. Chaque artiste possède une faculté intime, individuelle, de reproduire ses impressions; s'il n'écoute pas son instinct, il étouffe son originalité, principe fondamental en Art. La nature se montre avec un nouveau visage à chaque artiste, l'important est pour lui de rendre son impression spéciale. En conséquence il ne doit jamais peindre que ce qui l'intéresse; son œuvre ne sera, sans cela, que fatigue, banalité, copie. Les tableaux d'aujourd'hui font bâiller, la technique des peintres actuels est cependant d'une extrême richesse. Au contraire, nous sommes frappés de l'intensité, de la passion, avec lesquelles les anciens maîtres réalisaient leurs impressions même quelquefois si grotesques. C'est cette parfaite sincérité qui les fera durer toujours.

VERSTRAETEN (Edmond). Belge.

L'impressionnisme a renouvelé, ressuscité l'Art qui se mourait d'académisme. Lui-même est resté trop fragmentaire, trop bibelot, trop joli meuble; il est l'aube subtile et tendre d'un Art non encore réalisé, — premières lueurs d'un jour qui n'a pas resplendi encore. Notre idéal? Créer, avec la vitalité nouvelle de nos prédécesseurs immédiats, un Art nouveau, plus viril: plus complet, tout en restant très peintre et très vivant. Les idées et les sentiments devraient circuler, pour ainsi dire, sous l'épiderme pictural, et non plus être collés sur la peau momifiée d'un cadavre idéaliste. Mais mon idéal n'exclut pas l'idéal des autres; l'artiste reste libre absolument, même contre son propre idéal, parce que nul cerveau ne peut trouver des limites à l'Art de l'avenir, parce que le conscient est infiniment moins grand que l'inconscient et qu'on n'impose pas de règles à l'inconnaissable.

LEFORT (Jean), Français.

Il restera un grand nombre, un très grand nombre d'œuvres dont la personnalité marquera notre époque comme une des plus glorieuses, sinon la plus glorieuse de l'art français, une fois qu'elle sera débarrassée de sa surproduction par le plus avisé des collectionneurs: le temps.

HOUYOUS (Léon J. J.). Belge.

Un peintre par habitude de métier et par disposition spéciale, doit vivre plus complètement qu'un autre homme.

Ajoutons qu'indépendamment des artistes belges cités ci-dessus, ont pris part au Salon M^{mes} A. Boch, Paule Deman, A. de Weert, C. Hanappe, L. Jacquart, MM. Anthonissen, J. Davaux, P. Gorus, V. Hageman, A. Laureys, E. Philippe, H. Rul, J. Ruskens, R. de Saegher, Jakob Smits, E. Stoffels, Ch. Theunissen, F. Van Kerckhoven, les sculpteurs E. Jespers et E. Straus.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Pour l'amour de la Sulamite.

Pour l'amour de la Sulamite, et de son auteur M. Albert du Bois, la Comédie Française, bravant la grève des cheminots, est venue, — en automobile, — planter sa tente sur la scène du théâtre du Parc. Cette tente est celle de David, le Lion d'Israël. Elle est somptueuse. On y voit défiler de hauts personnages en resplendissants costumes: le roi David lui-même, avec sa barbe et ses cheveux blancs, son diadème, sa crosse d'ivoire; ses deux fils, le Kohèn Behor et le Kohèn Salomon, drapés dans des robes précieuses, aux broderies incomparables, et Peninnah la Sulamite, petite fille innocente, achetée à sa tendre mère par la pourvoyeuse de la couche royale, et dont quelques bijoux ont tôt fait de calmer le virginal émoi.

La Sulamite! Ce nom seul évoque la plus ardente, la plus lascive et sublime poésie! Tous les parfums de l'Orient semblent flotter autour de ces syllabes magiques. Aussi rien n'était-il plus périlleux que de vouloir écrire une pièce de théâtre autour de ce personnage mystérieux et troublant. Catulle Mendès ne reculait jamais devant des entreprises de ce genre. M. Albert du Bois ne recule pas plus que son maître: Rabelais, don Quichotte, la Sulamite, Saint Paul (dans la *Conquête d'Athènes* que l'on vient de jouer au Théâtre Sarah Bernhardt), il touche à tout, il met tout en pièces! Il connaît son public d'ailleurs: il sait que celui-ci va au théâtre bien moins pour les œuvres que l'on y représente que pour les acteurs, les décors, les costumes. En l'occurrence, il s'est donc moins préoccupé de se tenir à la hauteur du grand

sujet qu'il avait choisi que d'obtenir le concours de MM. Paul Mounet, Albert Lambert fils, Fenoux, ainsi que de M^{lle} Lara, et de revêtir ces illustres artistes des plus merveilleux costumes que l'on puisse voir. Voilà qui est bien, et le spectateur est assuré, en assistant à une représentation de la pièce de M. du Bois, qu'il ne perdra ni son argent, ni son temps.

La question, maintenant, est de savoir si, dépouillée de tant de charmes d'emprunt, la pièce en elle-même garde son intérêt. A cette question il est assez difficile de répondre d'une manière nette et précise. Incontestablement, M. Albert du Bois a du talent, mais c'est un talent archaïque, un talent qui date du Parnasse, sinon du Romantisme. Tout pétri de littérature, son art végète, loin de la vie, dans le grenier aux antiquailles. Il aime les évocations historiques ou légendaires, mais il n'a ni l'érudition ni l'imagination nécessaires pour animer les fantoches qu'il fait monter sur le théâtre. Il s'emporte, il crie, il déchaîne un orage de mots sonores et creux; il a recours aux effets sensationnels: incendies, meurtres, séditions; il patauge en plein mélodrame et croit voler sur les ailes de la tragédie.

Dans *Pour l'amour de la Sulamite*, il veut opposer un père et un fils, tous deux amoureux de la même femme, et il imagine que cette femme est la Sulamite biblique, que ce père et ce fils, c'est David, le Lion d'Israël, et son fils Behor. Malheureusement la Sulamite qu'il nous présente n'est qu'un petit trottoir de Paris, sans âme et sans désirs, avide de luxe et de toilettes, préférant l'amour du vieux qui paye à celui du jeune qui ne sait qu'aimer. David, le roi David, est un vieillard incohérent et faible, que son fils Salomon mène par le bout du nez. Behor est un indécis, qui ne déclare son amour pour Peninnah qu'au moment où il est trop tard, et puis qui ne parle de rien moins que de tuer son père et de mettre Jérusalem à feu et à sang pour reconquérir une fillette que, la veille, il pouvait, d'un signe, faire entrer dans son lit.

Quant à Salomon, au sage Salomon, c'est peut-être le seul caractère intéressant de la pièce: sournois, hypocrite, ambitieux, assassin, il n'a rien du Salomon de la légende, mais c'est une figure, et M. Fenoux en a donné une interprétation vraiment admirable.

Et tout cela, peut-être, serait aisément supportable, on y prendrait même plaisir, en deux ou trois endroits de la pièce, si le titre ne nous avait laissé espérer une effusion de vraie poésie, un écho vibrant du *Cantique des Cantiques*. Hélas! que nous sommes loin de compte! Pas un instant le drame ne nous apporte l'émotion attendue. Nous regardons s'agiter sur la scène, dans leurs somptueux costumes, ce roi, ces princes, cette enfant, et comme ils s'agitent avec beaucoup de talent, le spectacle ne nous paraît pas désagréable: mais nous ne parvenons pas à prendre leurs démêlés au sérieux, nous demeurons sceptiques avec indulgence comme si les acteurs nous jouaient une pantomime. Je crois, très sérieusement, que *Pour l'amour de la Sulamite* produirait autant d'effet au théâtre Pathé que sur la scène du théâtre du Parc. Est-ce à dire que les vers de M. Albert du Bois n'ont point de valeur? Je ne dis pas cela. Parfois prosaïques et déhanchés, ils sont souvent aussi d'une belle envolée ou d'une plastique élégante. Mais ce sont des vers bien faits plutôt que des vers inspirés et sincères. Si M. Albert du Bois, qui s'est montré très injuste pour Verhaeren dans une pièce à clef jouée récemment à Paris, avait si peu que ce fût du vrai délire poétique de l'auteur du *Cloître*, il emporterait par lui-même et par lui seul un succès qui, aujourd'hui, va surtout à ses interprètes et au luxe inouï dont nous voyons ceux-ci entourés et parés.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Willem Maris.

Willem Maris, à qui le jury international des récompenses à l'Exposition de Bruxelles, vient de décerner un diplôme de médaille d'or, est mort à La Haye la semaine dernière dans sa soixante-septième année. Paysagiste et animalier, il avait acquis en

Hollande et à l'étranger, par ses fidèles interprétations de la nature qui reflétaient les traditions de l'École de Barbizon, une réputation solidement assise.

Très jeune, il fut attiré à Paris par la renommée des Troyon, des Millet, des Jules Dupré, des Théodore Rousseau, des Charles Jacque, alors dans tout l'éclat de leur succès. Et ce fut l'influence de ces maîtres, en particulier celle de Troyon, qui guida ses débuts. Il demeura fidèle aux préceptes qu'il retint de leur enseignement, tout en se créant, par le charme d'une vision délicate et d'une sensibilité toujours en éveil, une voie personnelle qui le mena rapidement à la célébrité.

Ses succès, qui furent notoires, égalèrent ceux de ses frères Jacob et Mathys, l'un et l'autre classés, avec Jonkind, Israëls et Mauve, parmi les rénovateurs de la peinture hollandaise les plus appréciés. En Angleterre, où Willem et Jacob Maris étaient considérés comme les continuateurs de l'École française de 1830, les collectionneurs se disputaient leurs toiles, cotées aux plus hauts prix. Mais ni l'un ni l'autre ne tirèrent vanité de leur gloire. Ils poursuivirent modestement une existence laborieuse close, pour Jacob, en 1899, et qui, pour Willem, vient de s'achever.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

La séance publique de la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au Palais des Académies.

Le discours traditionnel sera prononcé par M. Lenain, directeur de la classe. Et la séance sera terminée par l'exécution, avec soli, chœur et orchestre, de la cantate qui a valu le second prix de Rome à M. Léon Jongen.

Une fort belle plaquette commémorant l'Exposition des Beaux-Arts dont la clôture est imminente affirme à nouveau le talent sobre et distingué de M. Godefroid Devreese. Deux figures — allégorie de l'artiste s'élevant dans la nature vers la beauté — en forment la composition, remarquable par l'élégance de la plastique et la délicatesse de l'exécution. Le revers, d'une grande simplicité décorative, complète l'œuvre, qui fait honneur à son auteur.

Le Musée du Livre organise avec le concours de l'Œuvre des Artistes, de Liège, une exposition d'affiches illustrées en couleurs, qui s'ouvrira dans ses locaux, rue Villa Hermosa 3, aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin.

Cette exposition groupera une riche collection des principales œuvres des maîtres de l'affiche : Chéret, Toulouse-Lautrec, Steinlen, Mucha, Capiello, Pal, Barrère, Cassiers, Privat-Livemont, Rassenfosse, Berchmans, Donnay, Rhead, Hugo d'Alesi, Schultze, Mataloni, Casas, etc.

Le public y aura accès librement tous les jours, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures; le dimanche de 10 à 12 heures.

Pour rappel, demain lundi 24, à 5 heures, dans la salle de l'Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles, rue Souveraine 35, le Dr Dwelshauvers, professeur à l'Institut et à l'École libre de musique de Liège, fera une conférence sur la *Technique pianistique moderne* (avec exemples musicaux).

Le Quatuor Zimmer, Ghigo, Baroen et Doehaerd donnera ses quatre séances à la salle de l'École allemande, 21 rue des Minimes, les mercredi 23 novembre, 25 janvier, 22 février et 29 mars.

M^{lle} Aline Laleman organise, par les soins du *Spectacle Office*, une soirée musicale le samedi 29 octobre à la salle Erard. Le programme comportera une intéressante sélection de mélodies interprétées par leur auteur, M^{lle} Laleman, et une série d'œuvres de Grieg, Mendelssohn, Schumann et Gounod, avec le concours de M. Chosty, basse chantante; Doehard, violoniste et Kauffmann, pianiste.

Le magnifique tableau de Rubens *le Bain de Diane*, qui figure à l'Exposition d'Art belge au xvii^e siècle, vient, dit *la Chronique des Arts*, d'être acquis par un collectionneur américain au prix d'un million de francs. Cette toile célèbre faisait partie de la collection Schubart, de Munich.

Afin de permettre au public de visiter même après la fermeture officielle des galeries de l'Exposition le Salon des Arts appliqués de la Section allemande, le Commissariat général Impérial a décidé d'éclairer ce Salon à l'électricité tous les jours de 5 h. 1/2 à 7 heures.

M. Victor Mahillon, qui remplit depuis longtemps, avec une haute compétence les fonctions de conservateur du Musée instrumental du Conservatoire de musique de Bruxelles, vient d'être nommé conservateur en chef, à titre personnel, du même Musée.

La Commune d'Anderlecht a mis au concours, entre architectes belges, la construction d'une école de filles à ériger rue de Liverpool. Parmi les quelque vingt projets soumis au jury, celui-ci en a retenu quatre, qu'il a classés dans l'ordre suivant : 1^o *Pour nos enfants*, de MM. Knauer et H. Van Montfort; 2^o *Air et Lumière*, de MM. Dosveld et Petein; 3^o *Aux enfants*, de M. Jacobs; 4^o *Eurêka*, de M. J. Mertens.

Le jury a, dans son rapport, exprimé toute sa satisfaction pour le brillant résultat de ce concours.

Le spectacle « par ordre » qui sera offert mercredi prochain au Théâtre de la Monnaie par le Roi et la Reine à l'Empereur et à l'Impératrice d'Allemagne se composera du deuxième acte de *Katharina*, de fragments du deuxième acte de *Lakmé* et des danses tartares d'*Ivan le Terrible* par le ballet russe.

Demain, lundi, représentation offerte par les Commissaires généraux de l'Exposition : troisième acte de *Manon*, troisième acte d'*Orphée*, deuxième acte d'*Aïda* et ballet de *Faust*.

La revue allemande *Nord und Süd* annonce que le compositeur Engelbert Humperdinck, l'auteur de *Hänsel und Gretel*, travaille actuellement à mettre en musique l'*Oiseau bleu* de Maeterlinck. La nouvelle œuvre serait représentée au cours de la saison prochaine à Berlin.

Un comité s'est constitué dans le but d'organiser à Paris, en novembre prochain, un Salon d'art religieux qui comprendra des œuvres de peinture, sculpture, dessin, gravure, architecture, orfèvrerie, reliure, vitraux, broderie, tapisserie, dentelle, musique, etc. Membres d'honneur : MM. Luc-Olivier Merson, Dagnan-Bouveret, Vincent d'Indy, Quentin-Bauchard, E. Massard, J. Péladan, H. Lerolle, etc. etc. S'adresser pour tous renseignements à M. G. Renault, secrétaire général, 7, rue Laffitte, Paris.

Un des chefs-d'œuvre de Rembrandt vient encore de passer en Amérique : le *Portrait d'un cavalier polonais du régiment de Lysowski dans un paysage*, datant de la meilleure période du maître, entre 1650 et 1655, et qui appartenait au comte Tarnawski. Un collectionneur de Pittsburg, M. H. C. Frick, l'a acquis pour la somme de 1.500.000 francs.

TAPIS D'ORIENT

DAISÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRÉ

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS. 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

23, Quai Voltaire. — PARIS

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

Editions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudél et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Charles Van der Stappen (OCTAVE MAUS). — Notes sur M. Élémir Bourges (LOUIS THOMAS). — Le Décor et le Ballet russes (M. CAMILLE MAUCLAIR). — A l'Institut des Hautes Études musicales d'Ixelles : *La Conférence du Dr Dwelshauwers sur la « Technique pianistique moderne »* (CH. V.). — La Musique à Paris (M.-D. CALVOCRESSI). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Notes de musique : *Un récital d'orgue à l'église Saint-Servais* (CH. V.). — Chronique théâtrale : *Les Yeux qui changent; les Vainqueurs; Une femme passa...* (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

Charles Van der Stappen.

Ce qui demeurera l'honneur du probe artiste dont la carrière vient de s'achever, c'est d'avoir, l'un des premiers, ouvert en Belgique des avenues nouvelles à la sculpture.

Il faut, pour apprécier son effort, se reporter aux mornes effigies, aux allégories édulcorées dont la statuaire peuplait, vers le milieu du XIX^e siècle, monuments publics et musées. Des peintres, et de beaux peintres, s'éveillaient à la vie ardente : Leys, les Stevens, Fourmois, d'autres encore. Mais d'obscures raisons empêchaient l'art plastique de prendre son essor. Les traditions académiques les plus détestables entretenaient dans les ateliers de sculpture le maniérisme, la froideur, les pratiques conventionnelles dont le pédantisme de professeurs routiniers propageait inlassablement la doctrine. Et nulle lueur n'annonçait encore l'aube prochaine.

C'est peut-être grâce au hasard qui donna pour maître à Van der Stappen un peintre qu'il échappa aux

influences mauvaises. Condisciple, à l'atelier de Portaels, d'Émile Wauters, d'Agneessens, de Cormon, des frères Oyens, de Verheyden, de tant d'autres dont une direction avisée s'efforça de développer la personnalité individuelle au lieu de l'asservir à des préceptes dogmatiques, il apprit que l'indépendance est la première, l'essentielle qualité de l'artiste, et cette notion fixa les directions de sa carrière.

Un long séjour en Italie, où il travailla avec ardeur, l'étude des chefs-d'œuvre du Louvre complétèrent son éducation. Et, revenu au pays, il entama joyeusement la lutte en compagnie de ses deux frères d'armes Paul de Vigne et Thomas Vinçotte, l'un et l'autre guidés comme lui par un idéal qui substituait aux artifices académiques et aux recettes d'écoles les tressaillements de la vie, l'éloquence du geste surpris dans sa réalité, la recherche du caractère et de l'expression.

Ce que fut cette lutte, âpre et dure en ses débuts, victorieuse enfin, nos lecteurs la connaissent et il serait oiseux d'énumérer ses phases. Mieux que nos paroles, les œuvres de Van der Stappen en marquent les étapes. Depuis la *Toilette du Faune*, par quoi il s'imposa brusquement, dès son retour d'Italie, à l'attention, depuis son juvénile *David*, depuis l'*Homme à l'épée*, au torse vibrant et flexible comme la lame qu'il ploie, jusqu'au colossal *Monument au Travail* dont nous décrivions il y a quelques mois l'harmonieuse ordonnance et qui constitue le testament de sa vie, ce fut une production incessante, un échelonnement de groupes monumentaux, de statues, de bustes, de figures, qui s'animèrent sous ses doigts agiles et célébrèrent son

nom en tous pays. Quand on évoque le souvenir de Van der Stappen, aussitôt surgissent à la mémoire l'*Enseignement des Beaux-Arts*, gigantesque groupe qui orne, avec celui de Paul de Vigne, la façade du Musée de Bruxelles, la pensive et grave statue de *Guillaume le Taciturne*, celle de *Saint Michel*, l'énergique figure d'*Omphralles* que lui inspira le roman de Léon Cladel, le groupe des *Bâtisseurs de villes* qu'Émile Verhaeren, dont l'artiste fit un buste récemment acquis par l'État, ne craignit pas d'assimiler aux sculptures primitives et formidables des bas-reliefs assyriens ou thébains.

De tous les sculpteurs belges, il fut certainement le plus fécond et le plus divers. Aux œuvres statuariques proprement dites, aux expressifs portraits d'Arthur Stevens, de Jean Portaels, d'Émile Sacré, de Jacques Wiener, d'Alexandre Henne, de MM. Charles Buls, Edmond Picard, etc., aux effigies féminines, aux statuettes et figurines par lesquelles il se délassait d'un labeur de longue haleine, s'ajoute dans cette abondante floraison, une série importante de travaux décoratifs. Curieux de toutes les techniques et de toutes les matières, l'esprit sans cesse aux aguets et peuplé de mille projets, il abordait avec le même élan, et souvent avec un bonheur égal, les réalisations plastiques les plus dissemblables. Et la main qui, minutieusement, alliait l'ivoire, l'or et l'argent pour créer l'énigmatique physiologie du *Sphinx* ou quelque précieux coffret à bijoux taillait avec la même sûreté dans la pierre le fronton du Conservatoire, modelait des candélabres monumentaux pour le palais du comte de Flandre, ciselaient le surtout de table de l'Hôtel de Ville, pétrissait pour l'Exposition de 1897 les divinités marines, les dauphins et les hippocampes destinés à s'ébattre parmi les jeux d'eau des jardins.

Il dut à cette multiplicité d'aptitudes de ne jamais se répéter. Si son œuvre n'atteint pas la puissante originalité et le style héroïque d'un Constantin Meunier, elle n'en atteste pas moins un sens sculptural fortement accusé, du goût, de la sensibilité et de l'imagination. Dans les compositions décoratives s'affirme particulièrement sa maîtrise.

C'est, croyons-nous, le premier sculpteur belge dont la renommée ait franchi les frontières. Ici encore il fut un précurseur. Et ses succès aux expositions de Paris, de Milan, de Venise, de Dresde, de Munich, de Glasgow, de Vienne, où on lui fit fête, déterminèrent le courant qui porta vers de glorieuses destinées quelques-uns des maîtres de notre école.

Ses élèves, qui furent nombreux et pour lesquels il se dépensait avec une généreuse ardeur, trouvèrent en lui un guide éclairé, accueillant à tous, qui discernait avec clairvoyance à travers les tâtonnements des débuts les dons naturels de chacun. Professeur à l'Académie des

Beaux-Arts de Bruxelles où il exerça à deux reprises les fonctions directoriales, il sut concilier les exigences de l'enseignement officiel avec les principes d'affranchissement auxquels il demeura fidèle. On lui doit maintes innovations utiles, un élargissement des programmes, des réformes salutaires dans la direction des études. Son influence fut considérable, et d'autant plus heureuse que dans son enseignement Van der Stappen s'efforçait de perpétuer les traditions d'éclectisme et de liberté individuelle dont Jean Portaels lui avait transmis l'héritage.

L'émotion fut grande, parmi les familiers de sa maison hospitalière où s'échangèrent tant d'idées, où tant de discussions passionnèrent les esprits les plus déliés, lorsqu'on apprit que Van der Stappen souffrait d'un mal inquiétant. Un refroidissement contracté aux funérailles d'un ami l'avait brusquement, en décembre dernier, arraché à son atelier et à sa chaire de professeur, — les deux pôles de sa vie. Le jour des obsèques de Léopold II on le crut expirant. Sa forte constitution recula l'échéance et l'artiste eut la joie de constater, pendant les mois qui suivirent, de quelles sympathies il était entouré. Mais sa santé était trop profondément altérée pour qu'on l'autorisât à se remettre au travail. Les soins diligents et l'affection profonde de sa femme, qui fut pour lui la plus admirable des compagnes, adoucirent l'amertume de cette oisiveté forcée, la seule à laquelle il se fût résigné depuis sa prime jeunesse. Il succomba le 21 octobre, dans sa soixante-septième année. Et du moins son art n'aura-t-il pas connu la tristesse du déclin.

OCTAVE MAUS

Notes sur M. Élémir Bourges.

C'est un homme de lettres, dans la simple, étroite et noble acception du mot, comme le furent Carlyle, Vigny, Gautier, Flaubert et Villiers de l'Isle-Adam. Sa vie tient toute dans ses livres ; mais nos critiques littéraires aiment tant se tromper sur les dates, lorsqu'il s'agit d'un bon écrivain, qu'il peut tout de même sembler utile de les renseigner à l'avance.

M. Élémir Bourges est né à Manosque (Basses-Alpes) le 26 mars 1852 ; il fit ses études au Lycée de Marseille, où il fut condisciple de Brunetière (M. Bourges était en France un des rares hommes à tutoyer Brunetière). En 1874, il vint à Paris, où il se lia avec Jean Richepin, Paul Bourget, Raoul Ponchon, Maurice Bouchor... Il vivait alors près du Jardin des Plantes, rue Guy de la Brosse, aussi éloigné du monde qu'il est possible, en l'air, ne s'occupant que de littérature et d'art.

En 1881, il entra au *Parlement*, où il fit pendant deux ans la critique dramatique et où il donna des articles sur la littérature. Cela dura jusqu'en 1883 : il trouvait là, avec son ami Bourget, André Theuriet et Édouard Rod, avec qui il entretenait des relations depuis ces temps anciens. En 1884 et 1882, avec Henri Signoret et Pigeon, il rédigea la *Revue des Chefs-d'Œuvre*, par laquelle un libraire plein de fantaisie et d'audace prétendait

redonner au public le goût des grandes choses de l'esprit. Il y faisait la critique des livres. Peu après être entré au *Parlement*, en 1881 également, M. Paul Bourget l'entraîna au *Gaulois* où il s'occupa d'abord du supplément littéraire et où il devint ensuite secrétaire de la rédaction, donnant de temps à autre des articles signés. Cette période de journalisme finit en 1886.

Il avait, depuis son arrivée à Paris, composé deux romans. Le premier, *Sous la Hache*, bref et tragique épisode des campagnes de Vendée, publié en feuilleton dans le *Parlement*, parut en 1885 chez Giraud (depuis chez Colin). Le second, écrit entre les années 1877 et 1882, fut publié chez Giraud en mars 1884 (depuis chez Savine et chez Stock) : c'est l'histoire du dernier duc de Brunswick, ennobli par la fougue de l'écrivain et arrivant par la hauteur du ton à mériter de titre de *Crépuscule des Dieux*, emprunté à Wagner, qui y figure d'ailleurs comme personnage secondaire.

La fortune semblait alors sourire à M. Bourges, et quelques-uns osaient voir en ce romancier, qui était aussi un poète, le seul homme capable d'opposer au flot sombre de l'œuvre de Zola une autre œuvre, plus lyrique, plus belle. Mais les hauts esprits ne se soucient pas des succès littéraires : de 1886 à 1902, M. Bourges vécut dans un village de la forêt de Fontainebleau, à Samois. Il écrivit *les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, ce roman sans égal dans notre littérature au point de vue de la pensée philosophique. Il y composa la première partie de *la Nef*, immense dialogue où tous les systèmes enfantés par ce que l'on est convenu d'appeler la raison humaine viennent se heurter, se confronter l'un à l'autre, et ainsi montrer leurs vices et se briser. *Les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, après avoir paru dans l'*Écho de Paris* et dans la *Revue Hebdomadaire*, fut publié chez Plon en 1893. *La Nef*, après avoir été refusée par la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris* et la *Renaissance Latine*, fut imprimée dans le *Mercur de France* et publiée chez Stock (1904).

Entre-temps M. Bourges avait été élu membre de l'Académie Goncourt. A cette occasion il publia dans la collection de l'Académie Goncourt, chez Romagnol, un conte écrit depuis longtemps et oublié dans ses papiers, *l'Enfant qui revient* (mai 1905).

Depuis 1902 il demeurait à Versailles, d'où il est venu en 1906 s'exiler à Paris, ville triste pour les hommes qui aiment le calme nécessaire aux longues pensées.

Aujourd'hui M. Bourges vit comme il a toujours vécu : grand dévoreur de livres, dédaigneux et bon, il se distrait à regarder les hommes, qu'il méprise, certes, mais auxquels il ne reproche pas leur bassesse, sachant combien, parfois, il suffit de peu pour leur donner un air de grandeur. Il travaille aussi et prépare lentement la seconde partie de *la Nef*. Ses amis le pressent, mais lui va son train, comme il lui plaît : tout lui est indifférent de ce qui est la gloire ; et il est vrai que s'il est besoin d'une couronne pour des caractères comme celui-là, ils n'ont besoin de personne pour se la décerner.

LOUIS THOMAS

Le Décor et le Ballet russes (1).

Le décor russe, tel qu'il nous est apparu, est conçu exactement au rebours de notre conception occidentale. Nous possédons à Paris un théâtre au moins, l'Opéra-Comique, qui, dirigé par un

(1) Dans une pénétrante et subtile étude publiée récemment par la *Revue*, M. CAMILLE MAUCLAIR a précisé l'enseignement esthé-

parfait metteur en scène, plein d'intelligence et de goût, a donné souvent la mesure de notre esthétique du décor. Certaines réalisations de M. Carré peuvent servir de termes absolus de comparaison avec les réalisations que l'art russe vient de nous faire connaître. Or, le point le plus frappant de notre conception, c'est le désir obstiné de la vraisemblance immédiate et du réalisme de détail : réalisme élégant, certes, admettant le caprice ornemental et la changeante féerie des éclairages, mais réalisme tout de même et quand même. La scène s'encombre de bibelots, de meubles, d'accessoires, on y exige sans cesse la reconstitution de la vie, on y fait tout pour induire le spectateur à oublier qu'il est au théâtre, et qu'au-delà du manteau d'Arlequin commence un univers chimérique et conventionnel. Assurément, on ne néglige rien pour que ce prolongement de la vie réelle soit harmonieux de couleur et forme un tableau séduisant. Mais qu'on évoque le pays basque avec *Chiquito*, l'Espagne avec *Carmen* ou la *Habenera*, le Japon avec *Madame Butterfly*, la vieille Allemagne avec *Werther*, qu'on ose même un Moyen-Age de légende avec *Pelléas* ou *Ariane et Barbe-Bleue*, et qu'on parvienne dans ces diverses évocations à mériter l'estime des gens de goût et le cri de surprise charmée de la salle, toujours cette esthétique du décor de drame musical reste pareille à celle du théâtre réaliste telle que l'a renouvelée cet autre grand metteur en scène, André Antoine. On n'établit pas de différence précise entre le théâtre chanté et le théâtre joué. On a toujours besoin du point d'appui de la vérité de détail, même dans l'invraisemblance de personnages modernes s'exprimant par le chant. En un mot, on traite le décor lyrique à contre-sens de l'illusion demandée à la musique, et on ne peut se décider à rompre avec la vie ordinaire, avec l'anecdote, avec la littérature, avec le tableau à sujet.

Le décor russe est compris au pur et simple point de vue de la peinture décorative dans sa mission essentielle : la suggestion émotive par le langage de la couleur, par le contraste chromatique. De grands à-plat, de vastes applications de tons purs, cernées et soulignées par de très simples indications linéaires, quelques tentures, et il n'en faut pas davantage. Tout consiste dans la richesse et la hardiesse de la tonalité. L'accessoire est réduit au strict nécessaire. Le dessin des silhouettes est complètement exempt du souci des détails. Là où le décor français, ayant à exprimer une clairière pailletée de taches de soleil, s'efforcera de recomposer minutieusement un Théodore Rousseau ou un Claude Monet énormes, sertis dans le cadre doré de la scène, le décor russe se bornera à de grands plans d'émeraude et à quelques taches dorées. Dans *Boris Godounow*, une forêt sous la neige était suggérée par des toiles blanches où s'inscrivaient en quelques traits les silhouettes gracieuses de trois ou quatre troncs d'arbres. Dans la *Pskovitaine*, une place publique était représentée par quelques panneaux d'un ton de pierre mordorée, et à peine une dizaine d'accents indiquant des fenêtres et des portes. Ces deux décors traités ici eussent comporté une foule de détails

que qu'il faut retirer de la Saison russe. Ses ingénieuses observations sur le décor synthétique créé par les artistes moscovites et sur le caractère expressif des ballets offerts en mai et juin derniers à la curiosité de Paris et de Bruxelles méritent d'être conservées. Elles allient à la beauté de la forme littéraire des idées qu'il importe de répandre car elles ne sont encore, malgré leur vérité, guère admises. Nous reproduisons donc quelques fragments de ces pages enthousiastes et instructives, auxquelles les représentations d'*Ivan le Terrible* au théâtre de la Monnaie donnent de l'actualité.

ingénieux. Si les intérieurs de palais, dans ces deux œuvres, étaient interprétés de manière à donner la sensation de la vérité, on s'apercevait bientôt cependant que la façon de placer les piliers, de calculer les perspectives, suffisait à suggérer le volume de ces sombres et étouffantes salles basses, où le coloris somptueux, barbare et sinistre des murs parlait plus à l'imagination que les rares icônes à peine ébauchées. Le décor des *Danses poloviennes* du *Prince Igor* représentait à moins de frais encore un camp s'ouvrant sur un vaste horizon, car quelques indications de tentes rondes sur une toile de fond vieil or suffisaient. On pourrait multiplier les exemples de ces maquettes dont aucun décorateur parisien n'eût osé se contenter.

Cependant, tout cela était merveilleux, éclairant, et donnait à l'esprit une satisfaction complète avec, de plus, une sensation de liberté, d'évasion dans le rêve et la fantaisie, parce que le choix du coloris était dû à des artistes d'un goût infailible, ne pensant qu'à la couleur générale et n'attendant que d'elle l'effet voulu.

Les Russes qui ont exécuté de tels décors, les Bilibine, les Léon Bakst, les Roerich, les Golovine, les Serov, les Alexandre Benois, sont de beaux peintres ayant rompu bravement avec la convention, et compris d'emblée que le décor du drame musical, tout différent du théâtre parlé, doit être une symphonie de couleurs répondant à la symphonie orchestrale, et ayant pour condition essentielle la beauté dans l'irréalité. Ce sont des artistes francs comme notre Manet, simplificateurs, préoccupés du style synthétique des Primitifs et de l'ornementation de l'Asie russe. Nos symbolistes avaient, il y a vingt ans, entrevu la nécessité d'une réforme de ce genre, et ils l'essayèrent au Théâtre d'Art. Mais ils manquaient par trop de ressources pour que le résultat ne fût pas ridicule, et la presse s'en tint à railler l'application sans comprendre le principe. Nous avons possédé un grand coloriste, incomplet certes, mais fortement personnel, qui s'appelait Paul Gauguin et qui eût créé des décors très semblables à ceux-là. Nous en possédons encore un autre qui s'appelle Maurice Denis et ferait, pour certaines pièces au moins, des décors délicieux. Mais le souci réaliste détournera toujours trop les directeurs.

Qu'il reste du moins aux artistes, au public d'élite, la consolation d'avoir vu, de savoir que nous pouvons recréer cette beauté, d'espérer que l'idée fera son chemin. La fusion des arts voulue par Wagner sur la scène lyrique n'a été desservie, et n'a abouti au piteux décor que l'on sait, qu'à cause de cette erreur fondamentale du décor réaliste; *Schéhérazade*, comme *Boris Godounov*, nous ont vraiment donné l'impression du spectacle symphonique et lyrique sans disparate.

(La fin prochainement.)

CAMILLE MAUCLAIR

A l'Institut des Hautes Études musicales d'Ixelles.

La conférence du D^r Dwelshauvers sur « la Technique pianistique moderne ».

M. Dwelshauvers a développé, en une causerie d'une grande hauteur de vues, la thèse que la technique pianistique doit évoluer et se modifier en raison directe des perfectionnements apportés par le temps à l'instrument et des devoirs nouveaux

qu'un répertoire approprié à ces perfectionnements impose aux exécutants.

Depuis l'époque déjà lointaine où Mozart utilisait un petit piano à marteaux autrichien d'une sonorité légère et d'un toucher facile, l'art des facteurs a complètement transformé le modeste instrument du XVIII^e siècle, et aujourd'hui nous sommes en présence de ces énormes instruments germano-américains (Steinway, Ibach, etc.) dont la puissance de son nécessite, pour être mise en valeur, des efforts physiques que ne soupçonnaient point les pianistes de l'ancienne école.

L'Allemand Breithaupt, synthétisant les idées éparses d'un certain nombre de ses compatriotes, a développé les principes théoriques qui forment la base de la nouvelle technique pianistique; Süß a mis ces principes en œuvre dans une méthode pratique qui s'inspire des suggestions de Breithaupt.

La place nous manque pour analyser en détail cette méthode nouvelle, dont M. Dwelshauvers se déclare partisan, tout au moins pour une grande part. Qu'il nous suffise d'en indiquer la tendance générale: il s'agit avant tout, comme on le pense bien, d'une réaction contre les errements anciens, en vertu desquels toute la force de l'exécutant était en quelque sorte immobilisée dans les mains, par suite d'une position contrainte des bras et du corps. Suivant le système de Breithaupt, l'effort du pianiste ne sera plus désormais entravé par ces restrictions: au contraire, grâce à des prescriptions nouvelles concernant la position du corps, des bras et des mains, il sera réparti entre divers muscles dont l'action sera telle que l'effort finira par être quasi annihilé. En d'autres termes, la technique pianistique bénéficiera de la loi du moindre effort en appliquant à son profit les découvertes relatives au fonctionnement musculaire du corps entier.

À côté de ce facteur physiologique interviendra aussi le facteur psychologique sous sa forme volitive: il importe, en effet, de développer avant tout la volonté de l'élève afin qu'il arrive, par l'effort de son intelligence, à rendre réflexe, c'est-à-dire à supprimer l'effort de ses muscles.

La conférence de M. Dwelshauvers, fort bien dite, illustrée par des exemples au piano et rehaussée par d'excellentes considérations esthétiques d'ordre général, a été suivie par un auditoire attentif qui lui a fait un succès très vif et très mérité.

Ch. V.

LA MUSIQUE A PARIS

Les Concerts-Colonne ont, sous la direction de M. Gabriel Pierné, inauguré dimanche dernier leur saison par un programme de choix. Un des admirables *Concertos Brandebourgeois* de Jean-Sébastien Bach y fut exécuté de la plus musicale manière par MM. Firmin Touche, Blanquart et M^{lle} Blanche Selva. Il faut souligner surtout l'art avec lequel M^{lle} Selva sut graduer, colorer et contraster les sonorités du piano; aussi lui fit-on, ainsi qu'à ses parfaits partenaires, une longue ovation.

Le *Chant funèbre* de M. Albéric Magnard était joué pour la première fois aux Concerts-Colonne, tout comme l'*Ouverture pour un jour de fête* (op. 124) de Beethoven, par quoi la séance avait commencé. Le choix de cette œuvre peu connue et très belle était fort opportun, non seulement à cause de qualités qu'il faut y reconnaître, et du fait que M. Magnard, un des représentants les plus considérables de l'école française, est, de manière générale, beaucoup trop ignoré du public, mais encore pour cette raison particulière qu'à la veille des représentations de *Bérénice*, à l'Opéra-Comique, il est plus que jamais temps de familiariser l'auditoire avec le reste de sa production.

La personnalité de M. Magnard n'est point de celles qui se livrent aisément : hautaine, distante, impérieuse, elle ne s'impose que par une force qui cherche bien rarement à être persuasive, mais qui souvent s'avère convaincante. Je ne crois pas qu'il ait jamais rien écrit de plus noblement pensé, de plus ferme, de plus expressif, de plus accessible aussi par la franchise du sentiment que ce *Chant funèbre*, dont je ne sais ce qu'il faut louer le plus : la qualité de l'invention, le soutenu du développement ou l'écriture instrumentale si pleine et si colorée. M. Pierné mérite d'être chaudement félicité, et pour nous avoir fait entendre l'œuvre et pour la manière dont il l'a dirigée.

M. Floresco chanta, d'une voix bien conduite et non sans goût, trois airs italiens de Caldara, de Caccini et de Carissimi. Puis, comme morceau terminal — mais croyez que personne ne broncha jusqu'au dernier accord — le joyeux, pittoresque et polychrome *Capriccio Espagnol* de Rimsky-Korsakow (en attendant, j'espère, la *Jota Aragonese* et la *Nuit à Madrid*, de Glinka, qui en sont les significatifs et superbes prototypes.

Au Salon d'Automne, M^{me} Laure Miquel-Alzien et M. Motte Lacroix ont magnifiquement joué les *Rapsodies* très savoureuses et mouvementées de M. Florent Schmitt; M^{me} Couteaux a chanté avec art et sentiment deux fort jolies mélodies de M. Roussel, et le Quatuor Parent a fait applaudir un quatuor à cordes de M. Jean Cras, un jeune musicien récemment apparu, et que cette œuvre ingénieuse, sincère, déjà appréciée, le printemps dernier, et dont je reparlerai sans doute bientôt avec plus de loisir, classe en fort bon rang parmi ses contemporains.

M - D. CALVOCORESSI

LA MUSIQUE A LIÈGE

Après le concert offert aux conseillers municipaux de Paris par les conseillers communaux de Liège et dans lequel Eugène Ysaye triompha selon la loi du plus fort, Gérardy par la grâce du plus élégant, dans lequel aussi les *Disciples de Grétry* et la *Légia* renouvelèrent leurs succès récents de Bruxelles, — notamment cette dernière dans la *Route* de Smulders, œuvre de poésie, de psychologie émouvante, de mouvement et de vie, — le théâtre seul ouvrit d'abord ses portes. N'ayant rien de municipal en ma personne ni dans mes fonctions, je ne fus pas invité à ce concert communal; quant au théâtre, j'attendrai les nouveautés pour m'y rendre.

Sans M^{lle} Valérie Renson, je n'aurais rien eu à enregistrer pendant le mois d'octobre; mais, le 8, elle nous donna un récital dont le souvenir est encore chaud. Cette jeune et habile violoncelliste, en disciple reconnaissante, avait mis surtout du Popper à son programme. Cette musique exige, avant tout, une technique tranquillisante pour l'exécutant et pour l'auditeur. M^{lle} Renson nous a tous rassurés dès les premières mesures du *Concerto* en *mi* mineur; les doigts souples et puissants de sa main gauche ne sont susceptibles d'aucune fatigue et n'ont pas d'hésitations; ils touchent directement la corde à l'endroit voulu et fournissent à l'archet une note juste d'emblée qu'il n'a qu'à prolonger imperturbablement. Cette pureté du son nous a ravés. J'ajoute que sa beauté, son ampleur, sa force sont remarquables et que la douceur, la légèreté, la finesse viennent également à propos.

La *Sonate* n° 6 en *la* majeur de Boccherini, l'*allegro* du *Concerto* en *ré* majeur de Haydn, l'*Élégie* de Fauré, le *Caprice slave* de Scharwenka avaient été judicieusement choisis. Ce n'est pas à seize ans qu'on doit songer à l'interprétation des œuvres philosophiquement profondes, et il y aurait immodestie à le tenter si même, en sa chambre d'étude, on osait les aborder. M^{lle} Renson a su approcher de la perfection dans les morceaux qu'elle a donnés, et nous avons eu grand plaisir à lui prodiguer nos applaudissements; les bouquets n'ont pas manqué, les rappels lui ont prouvé qu'elle avait réussi.

Elle avait, pour remplacer l'orchestre, un partenaire du plus haut mérite. Une tâche, en apparence secondaire, devient éminemment importante lorsque celui qui la remplit est un maître; l'autorité de M. Fernand Mawet, qui est un compositeur aussi

remarquable qu'il est pianiste et organiste de premier ordre, donna aux accompagnements une valeur inaccoutumée. Dans les concertos, dans la *Danse des Elfes* et dans tous les morceaux d'ailleurs, on l'écoula avec une vive attention. M^{lle} Renson eut la bonne grâce de lui faire partager les bravos que la salle prolongeait avec un dessein évident. Son bon Pleyel s'harmonisait admirablement avec le violoncelle italien de la jeune virtuose, excellent instrument arrivé intact jusqu'à notre siècle.

GEORGES RITTER

NOTES DE MUSIQUE

Un récital d'orgue à l'église Saint-Servais.

A l'occasion de l'inauguration des orgues Kerkhoff qui viennent d'être construites à St-Servais, MM. Desmet et Joos, respectivement maître de chapelle et organiste de cette église, ont organisé, avec le concours de M. Daene, organiste des concerts de Sainte-Cécile, à Bordeaux, un récital d'orgue du plus haut intérêt, où l'on peut à la fois entendre de belles œuvres, juger de la valeur des exécutants et apprécier les qualités du nouvel instrument. M. Joos joue tout d'abord le *Prélude* en *mi* bémol majeur de Bach, qui, d'après les commentateurs, doit représenter la majesté divine, en sa qualité d'introduction à la triple fugue qui symbolise la Trinité. Interprétation légèrement rapetissante, à cause des contrastes trop vifs et d'un effet trop joli dans la registration. Par contre, M. Joos se montre parfait dans la charmante rêverie pieuse qu'est l'*andante* de la *Sonate* de M. Tinel.

M. Daene interprète merveilleusement la *Symphonie* de la cantate *Geist und Seele sind Verwinet* de Bach; un hymne doux et onctueux de Berlioz; un *andante* inédit — et qui aurait pu le rester sans inconvénient — de César Franck et la *choral et allegro* (dans les variations intermédiaires) de la VI^e sonate de Mendelssohn, la meilleure œuvre d'orgue de ce maître.

Enfin M. Desmet nous donne une exécution parfaite à tous égards du sublime choral en *mi* majeur de César Franck, de l'exquise pastorale de la deuxième symphonie de M. Widor et de la *Passacaglia*, décidément longue et confuse, de Bach; il nous fait entendre, enfin, un *canon* de M. Moulaert: œuvre finement ciselée et très organistique, où la sérénité et l'allégresse intérieures s'expriment en une langue musicale très pure.

Ch. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les yeux qui changent. — Les Vainqueurs. Une Femme passa...

M^{lle} Andrée Méry et M. Beaulieu, excellents artistes, aux moyens discrets et sûrs, sont venus jouer au théâtre du Parc *Les yeux qui changent*, pièce étrange, due à la collaboration de MM. Cyril et Froyez. Dans la vieille Russie du temps des guerres de Napoléon, un jeune bourgeois quitte sa famille pour aller rendre, à l'autre bout du pays, les derniers devoirs à un parent moribond. Chemin faisant, il est assassiné par un vagabond qui lui ressemble trait pour trait et qui se substitue à lui dans la possession de sa femme et de ses biens. Mais les yeux de l'intrus n'ont pas la même expression que ceux du pauvre mort, et la femme découvre bientôt l'odieuse supercherie. Folle de douleur et de honte, elle étrangle l'assassin. Ce dénouement brutal et les invraisemblances de l'intrigue ont nui un peu au succès de ce sombre drame, émouvant d'ailleurs et supérieurement joué par M^{lle} Méry et M. Beaulieu.

* * *

Les Vainqueurs ! Il faut dire tout de suite avec quelle attention sympathique les lettrés de tous les pays suivent l'effort honnête, patient, continu de M. Emile Fabre. Au milieu de la foule des fabricants de pièces selon la dernière formule du boulevard, il

apparaît comme l'un des rares écrivains qui s'inquiètent encore de la postérité. M. Emile Fabre n'écrit pas ses drames pour être applaudi, pour gagner de l'argent : il se propose un but plus noble, il veut ajouter des chefs-d'œuvre à ceux dont s'honore l'histoire du théâtre français. *Les Vainqueurs*, la pièce que le théâtre du Parc joue en ce moment, transporte sur la scène le monde politique de Paris. L'avocat Daygrand veut être ministre. Il le sera en dépit de tout et de tous, mais il laissera dans l'aventure son honneur d'avocat, son honneur de mari, et, douleur et remords suprêmes ! la vie de son fils, tué en duel pour lui. Ah ! le pitoyable vainqueur, et quelle terrible ironie il y a dans la scène finale de la pièce, quand il apprend qu'il est ministre en même temps qu'il reçoit la nouvelle de la mort de son fils !

L'amour et l'adultère ne sont pas absents de la pièce de M. Emile Fabre, mais ils n'y jouent qu'un rôle de second plan. C'est l'ambition politique qui en est le ressort principal, cette ambition qui tue tout scrupule dans l'âme jadis la plus honnête et la plus délicate. D'autres dramaturges, sans doute, ont peint de ces héros modernes, conquérants de la politique ou de la finance ; mais ils traitaient ces graves sujets avec une amertume exagérée ou bien avec une légèreté souriante, aussi faussées et déplaisantes l'une que l'autre. M. Fabre a pris le juste milieu, et il a bien fait. Il ne méprise pas son avocat Daygrand, il ne l'absout pas non plus : il le montre entraîné fatalement aux pires déchéances par une première compromission, et le spectacle de cette lamentable épave qui triomphe est loin d'être de nature à exciter l'envie et à pousser à l'imitation. La pièce de M. Emile Fabre est hautement morale, sans être prêchante ou puritaine. C'est une œuvre forte qui ne périra pas.

La nouvelle troupe du Parc a fort bien joué *les Vainqueurs*. M. Gournac est un très bon Daygrand. M^{me} Rosa Bruck nous a vivement émus dans le rôle douloureux de M^{me} Daygrand.

* * *

A l'Alcazar, *Une Femme passa...* et M. Romain Coolus sut la doter de telles séductions voluptueuses qu'un médecin illustre et un vaillant soldat s'affolèrent à son approche et renièrent pour elle toute leur existence antérieure. Elle les trompe, et ils s'en doutent ; ils souffrent, mais ils restent. Quand ils ont la preuve de leur malheur, ils souffrent davantage, et ils restent encore. Le médecin, Darcier, a une épouse modèle, un ange de douceur, d'indulgence et de bonté. Elle sait tout et ne se plaint pas. Le jour où son mari, ivre de chagrin, veut partir, quitter la France pour tâcher d'aller au loin oublier la coquine, elle lui promet de le soigner, de le guérir, d'être à la fois sa femme, son amie et sa maman. Il est regrettable qu'elle gâte l'expression de ces beaux sentiments par une tirade un peu trop littéraire sur la mission sacrée du médecin. Mais ce n'est là qu'une tache légère, et la pièce de M. Coolus n'en demeure pas moins une œuvre de réelle valeur, où abondent les scènes vraies, vivantes, émouvantes et originales. M. Candé, M^{lles} Jeanne Léon et Laugier, ainsi que les artistes de l'Alcazar, ont interprété superbement *Une Femme passa...*, dans des décors charmants et devant une salle toute rajeunie, toute rafraîchie, tout enthousiaste.

C'est égal : les *Vainqueurs*, *Une Femme passa...*, cela sent terriblement la réaction contre les pièces folichonnes de ces dernières années. L'honnêteté, la droiture, la fidélité aux serments et aux devoirs reviennent à la mode, et la théorie du laisser-passer et du laisser-faire s'en va tout doucement remplacer, dans le grenier aux accessoires, les vieux poncifs qu'elle a tant raillés.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Le monument Max Waller. — Le Comité d'action se réunira bientôt et examinera les moyens de réalisation de son projet. Il prie les personnes encore détentrices de listes de souscription de les transmettre au secrétaire du Comité, M. Léopold Rosy, 104 avenue Montjoie, à Uccle, ou au trésorier, M. Hubert Van Dyk, 46 rue Herry, à Bruxelles.

Le Comité rappelle qu'il existe, frappée à l'effigie de Waller

par la maison Fonson frères, une médaille grand module due à G. De Vreese. On peut se procurer le bijou au prix de dix francs l'exemplaire au bénéfice de la souscription. Adresser les demandes au secrétaire ou au trésorier du Comité.

Le discours que prononcera aujourd'hui, dimanche, à la séance publique de l'Académie royale de Belgique, M. Louis Lenain, directeur de la classe des Beaux-Arts, aura pour sujet : *Jacques Cablot, chalcographe-aquafortiste*. Après la proclamation des résultats des concours de la classe en 1910 et des grands concours du gouvernement, M. Léon Jongen fera exécuter *la Légende de Saint-Hubert*, action dramatique pour soli, chœurs et orchestre, poème de M. Georges Ramaekers, qui lui valut le second prix du grand concours de composition musicale de 1909.

L'exposition du cercle *Union* qui occupe actuellement les salles du Musée moderne restera ouverte jusqu'au 6 novembre inclus.

Artistes exposants : MM. A. Claeysens, A.-E. Crick, E.-J. De Bremaecker, M^{lle} C. Denekamp, M. A. Denonne, M^{lle} J. Desguin MM. J. François, G. Flasschoen, A. Geudens, J. Herbays, E. Jacques, A. Jamart, Jamotte, J. Lecroart, P. Leduc, G. Lemmers, M^{lles} D. Levert, A. Marcotte, MM. Fl. Menet, J. Merckaert, M^{me} Penso, MM. J. Potvin, J. Thiriart, W. Thiriart et V. Wage-maekers.

Le Cercle artistique offrira cette année l'hospitalité aux conférenciers de l'Université des Annales. A partir du 2 décembre, tous les vendredis, les maîtres de la littérature romantique feront l'objet d'entretiens dont l'Université a chargé MM. Jean Richepin, Ad. Brisson, Henri Cain, Gaston Rageot, Ernest Daudet, Georges Cain, H. Welschinger, Edmond Haraucourt, le marquis de Ségur, Funck-Brenzano, P. Ginisty, J. Truffier, G. Claretie et H. Carton de Wiart.

On peut, dès à présent, retenir ses places au Cercle artistique.

Le théâtre de la Monnaie a commencé les études de *Quo Vadis?* le drame lyrique de MM. H. Cain et J. Nougues. *La Glu*, de MM. J. Richepin et G. Dupont, succédera à *Quo Vadis?* Déjà M. Delescluze en établit les décors.

C'est jeudi prochain que le théâtre du Parc inaugurera ses matinées littéraires. Au programme : *la Nouvelle Idole*, de M. F. de Curel, précédée d'une conférence de M. Guyot, directeur de l'Ecole française.

CONCERTS POPULAIRES. — Rappelons que les anciens abonnés peuvent retenir, jusqu'au 30 octobre, les places dont ils étaient titulaires. Passé ce délai, les places non retenues seront mises à la disposition du public. Bureaux : chez Schott, 20, Coudenberg.

La clôture officielle de l'Exposition de Bruxelles a été fixée irrévocablement au lundi 7 novembre ; les abonnements ne seront plus valables après cette date.

Toutefois les galeries resteront ouvertes jusqu'au 12 novembre pour permettre aux exposants de liquider leurs marchandises. Pour ces cinq journées, le prix d'entrée sera uniformément de deux francs.

M. Joseph-Barthélemy Lecomte donnera une conférence à l'Université populaire d'Anvers, place de la Gare 19, le 3 novembre prochain, à 8 1/2 heures du soir. Sujet : Une grande figure d'ouvrier-poète : l'américain Walt Whitman.

On sait, dit le *Gil Blas*, que, parmi ses somptueuses fantaisies de bâtisseur, le roi Léopold II avait entrepris de construire, dans le parc du palais de Laeken, une merveilleuse tour japonaise en matériaux et décors absolument authentiques. C'est une œuvre d'art aujourd'hui achevée, dont on imagine malaisément la richesse et le pittoresque.

Le roi Albert a décidé d'utiliser cet original bâtiment en y installant un musée commercial japonais. Le ministre des affaires étrangères de Belgique vient, dans ce but, d'adresser aux indus-

triels, exportateurs, chambres de commerce, etc., une lettre dans laquelle il dit notamment que le musée, dont l'inauguration est prochaine, recevra volontiers « les prospectus, prix-courants, document divers, échantillons-types, etc., des produits susceptibles de trouver un débouché au Japon ».

Voilà, certes, une idée originale et très heureuse au surplus.

Les Concerts Ysaye inaugureront leur saison aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra. Ce premier concert, que dirigera M. Eugène Ysaye, sera donné avec le concours de l'éminent violoniste Jacques Thibaud.

Le quatuor *Piano et Archets* (MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Dambois) donnera à l'École Allemande, 21 rue des Minimes, quatre séances fixées aux vendredi 4 et jeudi 17 novembre, vendredi 2 et vendredi 16 décembre à 8 h. 1/2. Outre un choix d'œuvres de Mozart, Beethoven, Schumann et Brahms, les programmes comprendront le Trio avec clarinette de Vincent d'Indy, le Quatuor n° 2 Gabriel Fauré, le Quatuor de Claude Debussy, le Quintette de Dvorack, et, en première audition, le Quintette de Léon Delcroix et le Quintette de Florent Schmitt. S'adresser pour les abonnements à MM. Schott frères, Breitkopf et Haertel et F. Lauweryns.

La *Société des Nouveaux Concerts d'Anvers* donnera aux dates ci-après, au Théâtre Royal, cinq concerts d'abonnement à grand orchestre : Lundi 21 novembre, sous la direction de M. L. Mortelmans, premier concert avec le concours de M^{me} F. Litvinne, de M. E. Van Dyck et d'un chœur de dames. Au programme : Symphonie n° 2 (Beethoven), Prélude et deuxième acte de *Parsifal* (R. Wagner), *Kaisermarsch* (R. Wagner). — Lundi 9 janvier, sous la direction de M. Otto Lohse, deuxième concert avec le concours de M. Harold Bauer. Symphonie en *ut* maj. (Schubert), Concerto pour piano et orchestre n° 5 (Beethoven), *le Tasse*, poème symphonique (Liszt), Fantaisie pour orchestre (H. Zoellner), etc. — Lundi 13 février, sous la direction de M. F. von Weingartner, troisième concert avec le concours de M^{me} L. Marcel. Au programme : Ouverture de *Benvenuto Cellini* (H. Berlioz), *Kœnig Lear*, poème symphonique (F. von Weingartner), Symphonie n° 7 (Beethoven), lieder de Berlioz et F. von Weingartner. — Lundi 13 mars, sous la direction de M. K. Panzner, quatrième concert avec le concours de M. F. Kreisler. Au programme : Symphonie pathétique (Tschaikowsky), Ouverture (P. Scheinplüg); Ouverture d'*Euryanthe* (Weber); Concerto pour violon (Brahms). — Vendredi 7 avril, cinquième concert sous la direction de M. L. Mortelmans : *De Rhyn*, oratorio de Peter Benoit. Adresser les demandes d'abonnement à M. Huffmann, trésorier de la Société, 8 rue Margrave, Anvers.

M. Léon Rinskopf, directeur musical du Kursaal d'Ostende, est appelé à diriger, le 12 décembre prochain, à l'Académie royale de musique de Budapest, un concert de musique belge dont il a composé le programme comme suit : Ouverture de *Godoliva* (Edgar Tinel); *Trois danses flamandes* (Jan Blockx); *Variations symphoniques* (Paul Gilson); *Psyché*, suite d'orchestre (César Franck); *Macbeth*, paraphrase symphonique (Sylvain Dupuis); *Fantaisie sur un thème populaire wallon* (Théo Ysaye).

Les représentations qui auront lieu l'année prochaine au théâtre de Bayreuth se succéderont du 22 juillet au 20 août. On y donnera deux fois la Tétralogie, sept fois *Parsifal* et cinq fois les *Maîtres Chanteurs*.

De Paris :

Au Salon d'Automne, samedi prochain, M. André Gide fera une conférence sur Charles-Louis Philippe.

Le cinquième et dernier concert aura lieu vendredi. On y entendra la Sonate pour piano et violon de M. Vincent d'Indy, un concerto pour piano de M. Geloso, avec le concours de l'auteur, et la première partie d'*Aucassin et Nicolette* (chant, orchestre à cordes, harpe chromatique principale, piano et orgue) par M. Paul Le Flem, sous la direction du compositeur.

Le gouvernement fera ériger dans le square qui sépare la Sorbonne du Musée de Cluny un monument à la mémoire de Puvis de Chavannes. C'est Rodin qui en a reçu la commande.

D'autre part, le maître sera glorifié au Panthéon, qu'il a magnifiquement décoré. A la suite d'une proposition développée dans *Paris-Journal* par M. Léonce Bénédite, M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a décidé l'érection, contre un des piliers de la nef du Panthéon qui font face à la *Légende de Sainte-Geneviève*, d'une stèle commémorative rappelant les œuvres principales du maître et surmontée de son buste par Rodin.

A ce propos, notre collaborateur M. André Fontainas adressa à *Paris-Journal* la communication suivante :

« Ne pourrait-on ajouter à l'excellent article de M. Bénédite quelques lignes encore? On prétend que les œuvres d'un artiste ne peuvent être admises au Louvre que dix ans après sa mort : nous sommes en 1910, Puvis est mort en 1898. Il est vrai que certains peintres académiques et officiels jouissent de faveurs singulières; le portrait de M. Thiers, par M. Bonnat, est exposé depuis longtemps dans les salles de la collection Thiers; un petit portrait de femme, par Hébert, mort en 1908, il y a deux ans, se trouve parmi les dessins d'Isabey. Et cependant la collection Moreau (tableaux, dessins, aquarelles et pastels), donnée à l'Etat, et qui contient des chefs-d'œuvre d'artistes, morts ou vivants, est exilée au Musée des Arts décoratifs, où on paie pour l'aller voir! N'est-ce pas, tout de même, prodigieux? »

La direction de l'Opéra fait répéter en ce moment un drame lyrique de M. Georges Hue, *le Miracle*, poème de MM. Mérane et Gheusi, dont l'action, très dramatique, se déroulera dans une mise en scène somptueuse.

La Revue ouvre une enquête sur l'*Œuvre de Maurice Maeterlinck devant l'opinion des principaux auteurs contemporains*. Un grand nombre d'écrivains français et étrangers ont été interrogés : leurs réponses seront publiées dans *la Revue* à dater de sa prochaine livraison.

Si les romans de Charlotte Brontë sont connus depuis longtemps (*Jane Eyre*, *Villette*, *le Professeur* furent particulièrement goûtés), l'œuvre de sa sœur, Emily Brontë, dut en partie sa renommée aux pages élogieuses que lui consacra Maurice Maeterlinck dans la *Sagesse et la Destinée*. Une troisième sœur, Anne Brontë, poète de sensibilité délicate, demeure ignorée en France. C'est ce qui inspira à M. Dimnet l'idée de publier une étude complète sur ce trio de femmes de lettres, et cette étude, la première qui leur soit consacrée, paraîtra prochainement.

Le bêtisier de la Presse :

Le Temps affirme qu'au programme du spectacle gala de mercredi figurait un acte de la Catarina de M. Uriel... Au fait est-ce bien une coquille, et ne s'agit-il pas plutôt d'une délicate louange et d'une œuvre d'équité ?

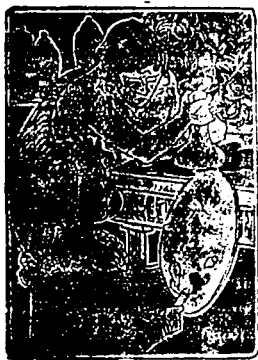
Uriel, « Lumière de Dieu », est mis par saint Ambroise au rang des archanges Gabriel et Raphaël. Notre docte confrère aura voulu rendre dès à présent à M. Tinel, un instant égaré parmi nous, la place qui est sienne dans l'éternité.

TAPIS D'ORIENT

◆ DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2 ◆
= BRUXELLES =

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRE

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Etranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Etranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Co

16, place du Musée, BRUXELLES

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIERENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8°, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes, croquis, etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une eau-forte originale et inédite d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe : 40 francs.

Editions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Influence française et l'Influence allemande en Belgique (FRANCIS DE MIOMANDRE) — Réorganisons nos musées (L. MAETERLINCK). — Séance annuelle de l'Académie royale : *La Légende de saint Hubert* (E. C.). — L'Art à Paris : *Premier Salon de l'Union internationale des Beaux-Arts et des Lettres* (O. M.). — Le Troisième Salon de l'« Union » (F. H.). — Publications d'art : *Pierre-Paul Rubens, l'Histoire de Charles Martel, le Vieux-Bruxelles* (FRANZ HELLENS). — La Musique à Verviers (J. S.). — Chronique théâtrale : *La Nouvelle Idole* (GEORGES RENCY). — Correspondance (L. TARDIEU). — Nécrologie : J.-C. Sanson. — Petite Chronique.

L'Influence française et l'Influence allemande en Belgique.

Les réflexions qui vont suivre ne sont pas purement une digression politique. Je ne me la permettrai pas. Mais, me proposant de parler la semaine prochaine du livre récent de MM. Marius-Ary Leblond : *La Pologne vivante*, où une très large place est faite à l'étude de l'influence et de l'oppression allemandes en Pologne, je voudrais, en une sorte de préliminaire, énoncer quelques idées qui me sont venues, depuis un certain nombre d'années, au sujet de cette influence en Belgique. La question intéresse les arts et les lettres au plus haut point.

Si l'on veut bien y réfléchir, en effet, c'est par ses arts, par sa pensée qu'un peuple fait figure de nation beaucoup plus que par son industrie et son commerce. Le sentiment de l'honneur et tout ce qu'il y a de plus élevé dans le patriotisme sont les fleurs suprêmes de la

pensée d'une race, au même titre exactement que son architecture, sa musique et sa poésie. Tandis que le commerce et l'activité industrielle n'ayant pour but que le bien-être matériel, ont, éminemment, comme le bien-être lui-même, un caractère abstrait, international. Le pain est fait partout avec de la farine, et partout le capital, placé dans les banques, rapporte des intérêts.

Quand on dit que l'art n'a pas de patrie, cela veut dire qu'un homme ne doit pas opposer son refus d'admirer à une belle œuvre étrangère. C'est une vérité du domaine moral, si je puis dire. Psychologiquement, c'est le contraire qui est vrai.

Si la Belgique, c'est son droit, tient à garder une autonomie politique qui lui coûta si héroïquement cher, cela ne doit pas l'empêcher de reconnaître où se relient ses affinités profondes en tant que race. Il faudrait être un pur sophiste pour soutenir qu'elles se trouvent du côté de l'Allemagne.

L'évolution politique de l'Europe affirme de plus en plus le principe des alliances et des groupements. De plus en plus, il n'y a que de grandes nations. La création d'États-tampons, qui date du temps où la diplomatie gardait encore des illusions de libéralisme, ne saurait tromper personne. Les petits États, même denses, énergiques, adroits, subtils, bien armés, ne peuvent pas rester neutres. Ils doivent opter. Et je ne parle pas de guerre. Car, pour des causes complexes, toute l'Europe hésite à commencer la première guerre, qui serait vite universelle. Je parle de ces luttes économiques, après tout terribles aussi, où toutes les forces

vives des nations se heurtent, se détruisent, pacifiquement, mais sans merci.

Dans les intentions, dans les rêves des Allemands, la Belgique doit servir de champ d'expériences. Ils désirent non pas l'annexer, ce qui ne se ferait pas sans drames, mais la germaniser. Ils la peuplent. Déjà tout le monde se plaint qu'Anvers soit devenue la proie du commerce allemand. Et il n'y a pas qu'Anvers.

Le kaiser est venu en Belgique pour se rendre compte par lui-même de l'état où en sont les choses. Je souhaite que le ridicule qui accompagne chacune des démarches de ce monarque ait servi à donner l'éveil aux Bruxellois, gens très sensibles au ridicule. Ils ont dû notamment trouver d'un bon goût incertain cette invasion de milliers de Teutons accourus de France pour pousser devant leur souverain les *Och!* de leur loyalisme.

Il faudrait cependant que cette répulsion leur donnât l'idée d'agir plus activement désormais contre l'envahissement tudesque.

Je ne dis pas que la Belgique soit française, mais je prétends que par sa langue et ses arts, fleurs et preuves de sa pensée, elle est aussi proche de la France qu'on peut l'être. Elle est à coup sûr très loin de l'Allemagne. Or, actuellement, elle se trouve sollicitée par les deux nations : l'une, la France, ne demande rien. Pacifique, manifestant peu de goût pour les peuplements colonisateurs, elle ne fait aucune démarche tendancieuse auprès de sa voisine. Elle se contente de déplorer le foisonnement en Flandre de la camelote allemande. L'autre, l'Allemagne, peuple indiscret par excellence, envoie par milliers ses négociants, ses courtiers et ses navrantes marchandises. Elle compte ainsi, peu à peu, imposer sa langue, sa culture : ses caporaux, son Richard Strauss et la peinture de la *Sécession*. Avouez que ce serait désastreux.

C'est aux têtes politiques de la nation qu'il incombe de trouver les moyens politiques de résister à cette sournoise mainmise de l'Allemagne. Je ne veux m'en tenir qu'à la question littéraire. Mais il me semble ne pas me tromper en la déclarant la plus essentielle de toutes.

C'est en langue française que la Belgique affirma la beauté, la clarté et le lyrisme de sa conception de la vie. C'est depuis la résurrection de la littérature belge *d'expression française* que la nation belge a pris conscience de sa force, et, dirai-je, de son idéal. Il y a là un rapport de cause à effet, une relation extrêmement étroite. Aussi ne suis-je pas loin de considérer le mouvement flamingant comme une espèce de crime. Je ne pense pas que le directeur de cette revue m'empêche de lui rendre ici l'hommage qu'il mérite. Le débat est trop haut pour que les scrupules de la modestie aient à y intervenir. Depuis trente ans que l'*Art moderne* est

fondé, c'est-à-dire bien avant que le péril allemand fût seulement prévisible, par une sorte d'intuition du patriotisme le plus élevé ce lettré délicat, qu'on a voulu nous présenter parfois comme un Parisien boulevardier et indifférent, n'a pas cessé de lutter pour la pensée belge *en français*. Il a tout de suite discerné le rôle néfaste que devaient jouer les flamingants. Qui sait même s'il l'avait prévu si dangereux ?

A côté des grands idiomes européens qui constituent des langues, le flamand est un patois, comme le provençal. Certes, comme le provençal il a droit à des égards ; des poètes de terroir peuvent s'intéresser pieusement à sa résurrection locale. Mais c'est tout. Vouloir en faire une langue nationale au même titre que le français, une langue officielle, et cela au mépris, dirait-on, de toute l'élite intellectuelle, qui pense en français, c'est, au rebours de ce qu'on croit faire, une œuvre essentiellement antipatriotique. Il faut éclairer sur leur erreur les naïfs égarés dans ce mouvement. Mais il faut être sans pitié pour les autres.

L'Allemagne, sophiste en tout jusqu'en philologie, prend acte de certaines ressemblances verbales entre le flamand et l'allemand pour voir dans les victoires flamingantes des espèces de victoires allemandes. Pourquoi lui donner ce plaisir, pourquoi faire la moindre chose capable d'attirer ici un seul Teuton de plus ? N'y en a-t-il donc pas assez ?

De sa fidélité intellectuelle à la France dépend le salut intellectuel (clef de tous les autres) pour la Belgique. Qu'elle redoute, comme autant de pestes, le kaiser, le juif de Hambourg, le soldat poméranien, le courtier wurtembergeois, le cappelmeister, le marchand de bière et le peintre berlinois, en un mot tout ce que la volonté de puissance des Allemands réserve aux gens assez naïfs pour accueillir sans réserve leur musique et leur métaphysique !

FRANCIS DE MIOMANDRE

RÉORGANISONS NOS MUSÉES

... Le décor ou le cadre d'une porte doit, dès l'entrée, indiquer le siècle qu'on évoque...

BARON H. KERVYN DE LETTENHOVE.
(*Referendum*).

L'Exposition de l'Art ancien au XVII^e siècle vient de fermer ses portes. Nous espérons que l'impression éminemment artistique et éducative que produisit sur tous les visiteurs cette superbe manifestation de notre art national portera des fruits. L'heureux essai d'une sélection d'œuvres artistiques de tous genres, appartenant à une même époque, présentées dans un cadre suggestif et approprié, vient de prouver de la façon la plus péremptoire qu'il est temps d'entrer résolument dans cette voie nouvelle, en réorga-

nisant dans ce sens nos musées des Beaux-Arts s'ils veulent rester dignes de ce nom.

Ce que l'on a fait au Cinquantenaire pour la brillante période artistique dominée par le génie universel de Rubens, on peut, *on doit le faire chez nous* non seulement pour les œuvres du XVII^e siècle mais aussi pour celles des XV^e, XVI^e et XVIII^e siècles.

Comme je le disais naguère ici même, les chefs-d'œuvre de nos laïcs, de nos orfèvres, de nos dinandiers, de nos sculpteurs anciens de tous genres; les plus belles productions de nos brodeurs, de nos céramistes, de nos modeliers de cire, ne sont-elles pas dignes de figurer à côté de ce que nos peintres les plus célèbres ont exécuté de plus parfait? Et un pareil ensemble n'est-il pas seul capable d'évoquer en une vision d'apothéose les plus belles périodes d'art de notre histoire?

Le *referendum* que nous avons ouvert jadis dans les colonnes de *l'Art moderne* a appris à nos lecteurs ce que pensent à ce sujet les spécialistes les plus éminents de tous les pays, y compris le nôtre.

Si l'on réunissait (un volume serait nécessaire) les éloges unanimes des visiteurs de marque, des conservateurs, des artistes, des esthètes qui ont visité notre exposition et qui tous ont été conquis par le charme, l'impression grandiose qui se dégagea de cette réunion d'œuvres d'art évoquant si bien l'époque où elles furent exécutées, certes la partie serait gagnée.

Qu'il nous soit permis, à propos du *referendum* dont nous parlons plus haut, d'épingler ces quelques phrases recueillies lors de la visite de Guillaume II, qui, à plusieurs reprises, s'est déclaré émerveillé de l'ensemble des chefs-d'œuvre si judicieusement juxtaposés à Bruxelles:

— « Voilà, disait l'empereur d'Allemagne, comment il faut comprendre une exposition de ce genre. Elle doit être une évocation la plus complète possible du passé tout entier. C'est à cette condition qu'elle est non seulement pittoresque, mais véritablement éducative. »

Et plus loin :

— « On ne peut vraiment comprendre une époque si l'on ne se rend pas compte de ses principaux aspects sociaux. »

Puis enfin :

— « Comme tout cela est bien présenté! C'est un modèle à suivre dans tous les musées! »

Puissent ces paroles impériales être entendues par les commissions de musées belges!

Car cette fois, — nous l'espérons bien, — celui qui proféra ces sentences, auxquelles tout le monde a applaudi, ne sera pas traité de révolutionnaire, comme ce fut le cas pour l'auteur de ces lignes.

L. MAETERLINCK

Séance annuelle de l'Académie royale.

La Légende de saint Hubert, par M. LÉON JONGEN.

Après un trop long discours lu d'une voix monotone par le directeur de la classe sur *Jacques Callot, chalcographe-aquafortiste*, nous eûmes le plaisir d'entendre la cantate pour soli, chœurs et orchestre qui valut à M. Léon Jongen le second prix du Grand concours de composition musicale de 1909.

Ce n'est certes pas d'après une cantate de Prix de Rome (pourquoi de Rome?) qu'on peut se former une idée exacte du mérite

d'un jeune musicien, ni augurer de ce qu'il pourra donner dans l'avenir. Il suffit de savoir dans quelles conditions ces œuvres sont conçues et écrites pour se rendre compte que leur réussite dépend toujours d'un pur hasard. A son entrée en loge (où il restera pendant 28 jours), le concurrent reçoit un poème qui, le plus souvent, est d'une médiocrité déconcertante. Ce fut le cas pour *La Légende de saint Hubert* de M. G. Ramaekers qui fut imposée au concours de 1909. On peut aisément se figurer la pénible impression que doit éprouver le jeune musicien de talent au moment où il prend connaissance d'un tel poème. Le voilà donc forcé de traiter musicalement une chose qu'il ne sent pas, qu'il n'aime pas. Comment dans ces conditions peut-il faire bien? Ajoutez à cela que le temps dont il dispose pour écrire son œuvre et l'orchestration de celle-ci est extrêmement limité. Cette hâte déjà pourrait paralyser des talents qui ont besoin de concevoir dans le calme.

Le Prix de Rome ne prouve rien. On a grand tort d'y attacher de l'importance, et surtout de considérer cette distinction comme un brevet qui ouvrira à celui qui en est titulaire toutes les premières places dans le monde musical officiel.

M. Léon Jongen est un musicien de race, un de ces jeunes sur qui l'on est en droit de fonder les plus belles espérances. C'est un mélodiste (ce qui n'est pas à dédaigner aujourd'hui) doublé d'un polyphoniste remarquable. Nous le mettrons toutefois en garde contre le danger qu'il y aurait pour lui à suivre l'exemple de certains maîtres dont la liberté d'écrire ne connaît plus de frein.

Qu'il se méfie du snobisme et ne se refuse pas, dans la crainte de paraître « vieux jeu », à écrire une mélodie de plus de huit mesures.

La cantate entendue dimanche, malgré de petits défauts (l'équilibre sonore entre l'orchestre et le chanteur n'étant pas toujours établi), se signale surtout par de grandes qualités. Nulle vulgarité ne l'effleure et l'on n'y relève point de réminiscences. Les entrées des chœurs ont paru particulièrement bien venues et émouvantes. Et l'instrumentation, pour être plus extérieure que raffinée, n'en offre pas moins d'heureuses associations de timbres, avec l'indice d'une personnalité naissante. Il nous a été particulièrement agréable de voir le compositeur à la tête de son orchestre: il a un bras droit excellent et ne manque certes pas de chaleur communicative. Avec de tels dons on peut s'attendre à le voir devenir un jour un des maîtres de la baguette.

N'oublions pas d'accorder une mention spéciale à M^{me} Fassin, à MM. Surlemont et Van der Schrick, qui ont chanté les soli de la cantate en parfaits musiciens, ainsi qu'à l'orchestre, qui a apporté beaucoup de soins à l'exécution de cette œuvre difficile.

E. C.

L'ART A PARIS

Premier Salon de l'Union internationale des Beaux-Arts et des Lettres.

La déception est grande, lorsqu'on pénètre dans le dédale de petits compartiments obscurs, de couloirs, de réduits, d'escaliers, sur les panneaux desquels, à l'Alcazar d'été, sont disposés les seize à dix-sept cents œuvres dont l'assemblage hétéroclite constitue le Salon de l'*Union internationale*.

On nous avait annoncé une exposition modèle, dont l'installation, réglée individuellement par les artistes invités à y prendre

part, mettrait en valeur chaque envoi. Hélas ! un éclairage de cave rend, pour la plupart des toiles exposées, tout examen impossible. Quelques galeries sont mieux partagées : mais ici l'encombrement est tel, le manque de recul si sensible, le disparate si grand dans les tendances et la valeur des œuvres, qu'il serait téméraire de formuler sur celles-ci une appréciation sérieuse. Force nous est de nous borner à citer les envois que le hasard nous a permis de découvrir dans ce labyrinthe : les artistes de valeur que nous aurons involontairement omis, s'il s'en trouve, voudront bien nous excuser.

Parmi les sculptures, une *Baigneuse* de M. Albert Bartholomé, des bronzes du prince Troubetzkoy, un expressif buste de Nietzsche par M. Giambaldi, une série d'études d'animaux par M. R. Bugatti, de charmantes figurines de danseuses et d'amusantes silhouettes de musiciens par M^{lle} Dalliès, la *Jeune Vigne*, en marbre, du statuaire anversois Émile Jaspers, deux groupes de M. Edw. Straus, le jeune animalier arlonais dont le début à la *Libre Esthétique* ne passa pas inaperçu, et le considérable envoi d'un statuaire suisse fixé à Paris, M. Edwin Bücher, dont le souple talent, fait de force et de grâce, s'inspire encore de Rodin et de Bourdelle, mais semble devoir, lorsqu'il sera libéré de ces influences, marquer au premier rang. N'eût-il fait que révéler ce remarquable artiste, le Salon de l'*Union internationale* aurait rempli une mission utile dont il faut lui savoir gré.

Les peintres sont innombrables. Il en est de notoires et d'inconnus, et aucun lien quelconque ne les unit. Admettons, sans le discuter, cet éclectisme « intégral », qui va de l'académisme le plus plat aux rugissements sympathiques de quelques Fauves. Dans cette macédoine, les œuvres féminines s'imposent à l'attention soit par leur importance numérique, soit par leur qualité, et souvent par l'une et l'autre. M^{me} Käthe Kollwitz groupe l'ensemble des tumultueuses gravures par lesquelles elle évoque les scènes de pillage et de meurtre de la *Guerre des Paysans*; M^{me} Marie Baudet, outre une série d'impressions recueillies en Flandre, sur le littoral de la mer du Nord, rassemble les caractéristiques études de gueux, de chemineaux, de chiffonniers et de bohémiens qu'elle excelle à croquer d'un trait cursif sur les routes de la Champagne; M^{lle} Ethel Carrick poursuit dans les marchés aux fleurs et dans les jardins du Luxembourg des recherches de couleur, de lumière, d'harmonie joyeuse; une autre artiste anglaise, M^{lle} Fréda Macdonald, se signale, en des études de fleurs (*Tulipes*, *Chrysanthèmes*), par des qualités de coloration et de forme qui n'ont rien de superficiel : loin de se borner à la tâche décorative, M^{lle} Macdonald semble vouloir pénétrer le sens expressif de ses modèles et les faire vivre de leur vie propre. Les portraits et esquisses exposés par une allemande, M^{me} Ida Gerhardi, sont, de même, justement admirés.

Parmi les femmes-peintres belges, on remarque surtout M^{lle} Anna Boch, dont les larges interprétations de *Rochers rouges de l'Estérel* atteignent presque à la puissance et à la fougue de L. Valtat. Il faut citer aussi M^{mes} Anna de Weert, Paule Deman, Clémence Hanappe, dont les *Serres* font concurrence à celles de M^{lle} M.-A. Marcotte, Lucie Jacquart, etc.

Cet hommage rendu aux exposantes, passons rapidement en revue les peintres auxquels ne nous lie aucun devoir de galanterie. Voici J.-F. Raffaëlli et sa *Cathédrale d'Amiens*. Mais où sont les Raffaëlli d'antan ! Voici les probes et nobles bois gravés, si purs d'exécution, de M. Paul Colin. Voici Jacob Smits, repré-

senté par le *Symbole de la Campine*, du Musée de Bruxelles, et deux autres toiles connues. Et revenons aux nôtres puisque nous citons les grandes compositions (trop grandes peut-être pour l'intérêt qu'elles présentent) par quoi M. Victor Hageman assemble des types d'émigrants, les *Sous bois* de M. Léon Houyoux, les clairs pastels de M. R. de Saegher, l'*Air de chalumeau* de M. Edmond Verstraeten, les paysages de MM. J. Van Looy, H. Rul, P. Gorus, les intérieurs de M. A. Laureys, les figures de M. J. Reuskens, etc.

A ces manifestations diverses d'un art pondéré et qui n'apporte point de surprise s'opposent quelques initiatives plus hardies. Nous aimons pour leur spontanéité d'impression, pour la qualité d'émotion qu'ils attestent, les tableaux et études de M. Henri Girardot. Encore qu'ils trahissent l'influence de M. Flandrin, il est aisé d'y discerner un tempérament de peintre appelé à s'imposer. Dans ses études d'enfants l'artiste est particulièrement heureux. Et de tous les débutants de ce Salon, c'est peut-être celui qui donne les plus belles promesses. M. William Marshall affirme une maîtrise naissante dans son portrait de jeune fille, d'une exécution savante et libre à la fois, dans un *Nu* et un paysage de la Corse. Un figuriste bavarois, M. Stuckenberg, mérite une mention élogieuse pour ses portraits féminins, qui échappent à la lourdeur germanique. M. André Jolly, dont nous avons plus d'une fois apprécié le coloris fulgurant, attire l'attention par le *Four*, déjà vu précédemment, et l'*Ile fabuleuse*. M. Benda s'impose surtout par ses natures-mortes harmonieuses. Bon début, enfin, de M. Roger Parent, un jeune peintre français qui habite ou habita la Belgique.

Nous arrêtons ici, bien qu'elles soient incomplètes, ces notes rapides. Souhaitons que l'an prochain l'*Union des Beaux-Arts* trouve pour son Salon un local plus favorable. Par son esprit d'indépendance et son caractère largement international, l'entreprise mérite la sympathie. Mais encore faut-il que celle-ci, pour s'exercer, ne tâte pas dans les ténèbres. O. M.

Le Troisième Salon de l'« Union ».

Cette exposition ne nous aura rien appris de nouveau, ni sur la mentalité ni sur la sensibilité des jeunes et des autres qui s'y coudoient. Peu d'imagination, aucune audace, aucun effort pour sauter hors des gonds, cependant bien usés, de ce qu'on est convenu d'appeler « la belle et grasse peinture ». Evidemment, le genre a produit des chefs-d'œuvre, et je n'en veux point médire. Mais qu'il s'est donc abâtardi ! Tout ce que les jeunes, encore fidèles aux enseignements de nos maîtres réalistes d'il y a vingt ans, en ont retenu se réduit à peu de chose : Ils ont du métier, mais ils manquent de vigueur ; ils n'ignorent pas le secret des savoureux empâtements, mais leur vision est sans surprises et ils manient la brosse avec mollesse. Leurs prédécesseurs étaient de rudes gaillards, qui voyaient grand jusque dans les sujets les plus matériels ; ceux d'aujourd'hui semblent bien mal bâtis, si l'on en juge par leur peinture malingre, sans accent ; on pouvait aimer le ragout puissant des premiers, mais les relents de soupe au chou qu'offrent les derniers sont faits pour nous... déplaire. Des préoccupations plus élevées hantent la jeune génération d'aujourd'hui ; l'artiste cherche des voies nouvelles, le goût se libère, la sensibilité s'affine. On ne méconnaît pas impunément les grandes directions de son temps.

A signaler cependant, dans ce Salon, les efforts de quelques sculpteurs, de MM. Herbays et Lecroart notamment, qui révèlent un travail intelligent et de bon goût.

F. H.

PUBLICATIONS D'ART

Pierre-Paul Rubens, par ÉMILE VERHAEREN.
L'Histoire de Charles Martel. — Le Vieux-Bruxelles.

« L'œuvre de ce maître est une ode formidable à la joie. » C'est par ces mots flamboyants que débute l'étude que M. Émile Verhaeren consacre à *Pierre-Paul Rubens* (1). Étude de poète, pénétrante et chaleureuse, où l'auteur de la *Multiple splendeur* chante magnifiquement la gloire du grand peintre flamand. Nul ne pouvait mieux le faire. Partant de cette donnée, Verhaeren met tour à tour en lumière la figure et l'œuvre de Rubens, belles et radieuses, débordantes de santé l'une et l'autre. Je ne pense pas qu'on ait jamais décrit avec des mots et des images aussi puissantes l'œuvre titanique de Rubens. On trouve dans cette étude des phrases qui résument, dans leur raccourci vigoureux, ce que de longs développements ne pourraient exprimer avec une telle force : « Le cerveau de Rubens nous apparaît comme une sorte de carrefour où toutes les nouvelles voies que la Renaissance avait ouvertes aboutissent. » Ou encore : « Rubens est une génération à lui tout seul. »

* * *

L'*Histoire de Charles Martel* (2) dont le P. Van den Ghein, le savant conservateur de la Bibliothèque Royale, vient de publier la suite de cent deux miniatures, forme un album des plus curieux, aux planches luxueusement tirées, et qui reproduit un des monuments les plus importants de l'art flamand au xv^e siècle.

L'auteur nous donne, en tête de l'ouvrage, quelques pages brèves où la figure du miniaturiste de l'*Histoire de Charles Martel*, Loyset Liédet, est étudiée, et parfaitement caractérisée. On sait peu de chose de lui. Liédet florissait sous les règnes de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire. Il est le plus fécond des miniaturistes qui s'employèrent à la cour de Bourgogne; sa production est énorme, elle se chiffre par cinq cent cinquante-huit « histoires ». Si on ne peut le mettre au premier rang des enlumineurs de l'époque, on ne peut néanmoins lui contester un art très séduisant. Chacune de ses « histoires » est un petit tableau, d'une composition curieuse, mouvementée, à la fois sombre et pittoresque. L'ensemble forme une « galerie brillante qui illustre merveilleusement le roman de Charles Martel. Les sujets de ces tableaux sont variés à l'infini, batailles à la noire mêlée des armures qui s'entrechoquent, villes prises d'assaut, camps aux tentes richement tapissées et aux brillants étendards, mais surtout scènes d'intérieur d'une charmante naïveté, banquets, réceptions, cortèges de tous genres, mariages, naissances, pompes funèbres. Liédet conçoit toutes ces compositions avec un art réel. Les groupements sont d'un bel effet, les poses vivantes et naturelles. Brillant déploiement dans les décors, les étoffes et les costumes, riches et somptueux. » Il y a de plus, dans ces compositions, un sens de la vie très développé; les physionomies sont d'une jolie observation et les attitudes des personnages d'un charme exquis.

Cette intelligente publication rendra de précieux services à tous ceux qu'intéresse l'art flamand au xv^e siècle.

* * *

On se souvient du luxueux album du *Vieux-Bruxelles*, publié, il y a quelque temps, par les soins d'un comité qui ne perd aucune occasion de faire connaître les vestiges de l'architecture et de l'archéologie bruxelloises. Voici que, soucieux

(1) *Pierre-Paul Rubens*, par ÉMILE VERHAEREN. Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

(2) *L'Histoire de Charles Martel*. Bruxelles, Vromant et Cie.

de vulgariser ceux-ci par l'image, l'éditeur G. Van Oest vient de faire paraître en un nouvel album une suite de planches de format réduit reproduisant les principales curiosités contenues dans l'album primitif (1). On ne pouvait faire œuvre plus utile, ni témoigner d'un goût plus judicieux dans le choix des reproductions. L'album est conçu avec clarté et méthode. On a groupé les planches par ordre chronologique, illustrant et appuyant par des exemples typiques l'étude de M. G. des Marez publiée en tête de l'album et dans laquelle l'auteur retrace en quelques pages concises l'histoire de la ville de Bruxelles et de son évolution architecturale.

FRANZ HELLENS

LA MUSIQUE A VERVIERS

(Correspondance particulière de l'Art moderne.)

La *Société d'harmonie* a eu le bon esprit de conserver à Louis Kefer la direction de son orchestre de grande symphonie, et nous avons ainsi, chaque année, deux concerts que l'on peut tirer hors de pair. Tel fut encore celui donné mercredi dernier.

Comme d'habitude, le rôle principal était réservé à la masse instrumentale dont le maestro obtient de vrais prodiges d'exécution, encore que le nombre de répétitions soit strictement mesuré, malgré les objurgations des dévoués commissaires de musique de la Société. Malgré un travail ainsi forcément restreint, l'orchestre, composé d'excellents musiciens, presque tous professeurs ou élèves de l'école que dirigea M. Kefer avec tant d'autorité, de succès et de dignité, cet orchestre ne connaît pas de difficultés, et son interprétation-accompagnement de la symphonie avec violon principal de V. Vreuls a été aussi artistique qu'impeccable. De même, l'exquise ouverture, si vivante, si colorée *Zur Weihe des Hauses* de Beethoven, la poétique *Sauge fleurie* de Vincent d'Indy et la brillante *Fest-Marsch* (op. I) de Richard Strauss valurent-elles aux exécutants et à leur chef de véritables ovations.

La partie du programme confiée aux solistes ne fut pas moins appréciée. Ces solistes étaient M^{lle} R. Davanzi et M. E. Chaumont.

M^{lle} Davanzi, cantatrice de l'Université des Annales de Paris, nous a fait admirer, dans la *Calandrina* (de Sonelli) et dans divers morceaux de Duparc, Berlioz et Saint-Saëns (de celui-ci, l'air du Rossignol de *Parysatis*) une délicieuse voix de soprano, mise au service d'une diction d'irréprochable pureté, d'une grande distinction de style et dont on a vivement applaudi la merveilleuse souplesse qui s'affirme notamment en des trilles battus avec une justesse et une netteté tout à fait remarquables.

M. E. Chaumont nous arrivait précédé de la réputation qu'il a conquise notamment à Bruxelles et à Liège. En s'attaquant à l'œuvre de V. Vreuls (un Verviétois, ancien élève de notre Ecole de musique), M. Chaumont a donné une preuve nouvelle des hautes qualités de musicien et de virtuose qui le distinguent et que doit réunir à un haut degré quiconque veut tenir la partie de violon principal dans cette symphonie. En lutte presque constante avec les polyphonies, de savante recherche, d'une masse orchestrale souvent grandiloquente, la tâche de l'artiste est considérable et ardue : il s'agit pour lui de suivre le fil, parfois extrêmement ténu, de la phrase mélodique, de ne la laisser point échapper à l'attention de l'auditeur et d'empêcher que se perde dans le cadre, parfois trop puissant, dont l'auteur l'a entourée, la pensée même de cet auteur.

De cette tâche difficile, peut-être même ingrate, M. Chaumont s'est tiré à son grand honneur et nous ne pouvons que le féliciter grandement, non moins que de son interprétation si noble, si large et si compréhensive du Concerto pour violon et de l'immortel *Aria* de J.-S. Bach.

J. S.

(1) *Le Vieux-Bruxelles*, un album de cinquante planches. Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Nouvelle Idole.

Après quinze ans, *la Nouvelle Idole* n'a pas une ride. Ce chef-d'œuvre impérissable est jeune comme au premier jour; les problèmes qu'il pose, les conflits d'idées et de sentiments qu'il soulève ont conservé tout leur intérêt parce qu'ils sont de tous les temps. Que vaut la vie humaine au prix du progrès indéfini de l'espèce? Un médecin a-t-il le droit de sacrifier une vie pour en sauver des milliers d'autres? Lui-même doit-il, peut-il s'offrir en victime volontaire sur l'autel de la Science, la nouvelle idole? S'il ne croit pas en Dieu, en l'existence d'une âme immortelle, cet holocauste n'est-il pas absurde? Quelle est donc cette force instinctive qui pousse au martyre l'ignorant qui croit et le savant qui ne croit plus?... Et, dans un autre ordre d'idées, qu'est-ce que la science si elle n'éclaire pas un mari sur la vie intérieure de la femme qui vit depuis vingt ans à ses côtés, si elle est impuissante à fournir à cette femme, dans les heures de détresse, une consolation et un réconfort?

Est ce donc la faille de la science que proclame la pièce de M. de Curel? Oh! non, car on devine que celui-ci aime la science d'un amour infini, presque religieux. Mais il ne l'aime pas en fanatique, ni en niais, et il voit nettement les cas où la nouvelle idole se trouve en opposition avec les sentiments les plus profonds, les plus anciens, les plus vénérables de l'âme humaine. Et il a pris tous ces cas, il les a réunis en une action synthétique d'une concision, d'une rapidité, d'une plénitude extraordinaires. Aucune autre pièce, dans tout le théâtre français, ne donne une telle impression de richesse et de poids: chaque mot, chaque situation y semblent le résumé, l'extrait concentré de toute une vie de penseur. La magnifique scène du deuxième acte, entre le docteur Donat et son élève, celle du troisième, entre le docteur et sa femme, sont pareilles à des éclairs qui tout à coup illuminent les profondeurs de l'âme. Corneille n'a rien écrit de plus grand.

Il y avait une certaine audace à choisir ce noble spectacle pour l'offrir aux dames et aux jeunes filles abonnées des maternelles littéraires du théâtre du Parc. M. Reding a eu cette audace, et il faut l'en louer sans réserve. Au surplus, il importe de constater tout de suite que l'audace a réussi, car le succès a été énorme. Jamais *la Nouvelle Idole* n'a été applaudie par une salle plus enthousiaste, plus intensément émue. C'est que les matinées littéraires du Parc ont peu à peu formé, éduqué leur public fidèle, et l'ont rendu capable de comprendre et d'admirer les plus graves, les plus hauts chefs-d'œuvre de l'esprit humain. A ce succès, l'interprétation de la pièce n'a certes pas été étrangère. M. Gournac, qui jouait le rôle du docteur Donat, est un artiste convaincu et ardent: un peu moins de gestes et d'exubérance, et son jeu serait parfait. M^{me} Breitner, qui débutait au Parc dans le rôle de M^{me} Donat, évoquait au premier acte, avec ses boucles flottantes, une fine et délicate image de pastel. Elle a été excellente dans un rôle extrêmement tendu et difficile. M^{lle} Taldor, dans le rôle de la jeune malade, a eu les accents simplement et doucement émus qu'il fallait.

J'ai moins aimé la causerie préliminaire de M. Guyot, directeur de l'École française de Bruxelles. M. Guyot a renseigné ses auditeurs, d'une façon précise et élégante, sur l'œuvre de M. de Curel, mais il ne me paraît pas qu'il ait fait suffisamment ressortir tout ce qu'il y a de neuf, et cependant d'éternel, dans l'art sobre et puissant de l'auteur de *la Nouvelle Idole*, du *Coup d'aile* et de *la Fille sauvage*.

GEORGES RENCY

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Me permettez-vous, par ces temps de prouesses aériennes, de signaler à vos lecteurs une coïncidence intéressante et qui touche aux Lettres belges?

Chavez, le « héros des Alpes », est mort en plein triomphe. Peu

de semaines auparavant, dans un conte rapide et saisissant, M. Georges Rency nous montrait une situation analogue: un aviateur de génie atterrissant, mort, après une « performance » unique.

Dans ce même conte, l'auteur donne à la machine volante le nom de « Ader », qui est le patronyme du précurseur de l'aviatisme. N'y a-t-il pas là une idée à suivre, puisqu'on cherche une appellation brève, sonore, préférable à « aéroplane »? *Ader* est bien, très bien; et l'hommage est dû; on dit bien une montgolfière, une carcel, le macadam, etc.

Agréez, Monsieur le directeur, mes salutations empressées.

L. TARDIEU

NÉCROLOGIE

J.-C. Sanson.

Le sculpteur Sanson, l'un des doyens de la Société des Artistes français, vient de mourir à Paris. Prix de Rome en 1861, Justin-Chrysostome Sanson, bien qu'un peu oublié, exposait avec régularité. Sa dernière œuvre est une *Jeanne d'Arc sur le bûcher*, qui figura au Salon de 1909. Très affaibli, le vieil artiste, après un long séjour à la campagne, s'appretait à reprendre ses travaux; il est mort quelques heures après avoir repris possession de son atelier de la rue Bara.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, qu'aura lieu la distribution des prix aux lauréats des derniers concours du Conservatoire.

Charles Van der Stappen a succombé au moment, nous l'avons dit, où il mettait la dernière main à l'œuvre capitale de sa vie, ce gigantesque *Monument du Travail* dont la pensée ne le quittait pas et auquel, depuis plusieurs années, il consacrait toutes ses heures.

Il reste peu de chose à faire pour le terminer: la mise au point de certaines figures, des raccords pour relier les uns aux autres les groupes par lesquels se divise la composition. Ce travail, pour lequel les esquisses de Van der Stappen fournissent toutes les indications nécessaires, sera exécuté par les élèves du maître sous la direction de MM. Victor Rousseau, Paul Du Bois et E. Rombaut.

M. Paul Spaak a inauguré jeudi dernier à l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde) une série de leçons sur *la Renaissance en France; ses caractères et leurs manifestations dans les différents arts, spécialement en littérature*. Le cours est donné tous les jeudis, à 5 heures.

Le samedi, à 8 h. 1/2, jusqu'au 18 février inclus, M. Gisbert Combaz fera à l'Université Nouvelle des conférences sur *les Arts de l'Inde* avec projections lumineuses.

M. Émile Sigogne, professeur à l'Université de Liège, fera dimanche prochain, à 3 heures, à l'Institut des Hautes-Études d'Ixelles, une conférence sur *l'Art oratoire, ce qu'il est, ce qu'il doit être*. En prévision de l'affluence des auditeurs, la conférence aura lieu dans la Salle des fêtes du Musée communal d'Ixelles.

C'est le vendredi 2 décembre, à 3 heures, que sera inaugurée au Cercle artistique la série des quinze conférences organisées par l'Université des Annales sur le *Romantisme et la Cour de Louis-Philippe*.

M. Jean Richepin parlera du *Lyrisme romantique* (Hugo, Lamartine, Banville, Murger, Th. Gautier). M. Adolphe Brisson, qui lui succédera le vendredi 9, à la même heure, évoquera *la Première d'Hernani* au sujet de laquelle des documents inédits lui ont été communiqués par la famille Hugo. Cette conférence aura lieu avec le concours de M^{lle} M. Roch, du Théâtre Français.

Viendront ensuite : *Un grand romantique. Schumann* (M. Henri Cain, avec le concours de M^{me} H. Cain-Guirandon, cantatrice); *la Vieillesse de Chateaubriand* (M. Gaston Rageot, avec le concours de M. Alexandre, du Théâtre Français); *la Cour de Louis-Philippe* (M. Ernest Daudet); *Joseph Prudhomme* (M. H. Carton de Wiart); *le Vieux Paris* (M. Georges Cain, avec le concours de M. Albert Lambert); *les Princes à la cour de Louis-Philippe* (M. H. Welschinger); *Leconte de Lisle* (M. Edm. Haraucourt, avec le concours de M. Paul Mounet et de M^{lle} Delvair); *Rostoptchine* (le marquis de Ségur); *le Salon de Charles Nodier* (M. Funck Brentano); *le Raptin selon Murger* (M. Paul Ginisty; danses par M^{lles} Chasles, Urbain et Meunier, de l'Opéra) *Une heure de poésie Alfred de Musset, Alfred de Vigny et Lamartine* (M. J. Truffier), avec le concours de M^{me} Molé-Truffier; *la Caricature, Daumier, Cham, Gavarni* (M. Tristan Bernard); *Balzac intime* (M. Georges Claretie). En outre, il sera donné deux « galas » avec le concours d'un grand poète belge et d'un illustre écrivain français.

Le prix de l'abonnement pour les quinze conférences est de 50 francs (fauteuils d'orchestre) et de 40 francs (chaises de balcon). Pour une conférence, le fauteuil : 4 francs.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la très prochaine apparition dans la collection des *Bibliophiles fantaisistes* d'un charmant livre de notre collaborateur M. Francis de Miomandre : *Gazelle; mémoires d'une tortue*. C'est une œuvre d'un humour raffiné et très spécial, et qui paraît beaucoup plus écrite par une tortue qui penserait que par un homme de lettres. Il faut dire que l'âme de la tortue n'a rien de caché pour cet éminent et attendri amateur de petites bêtes qui a nom Francis de Miomandre.

Malheureusement, comme c'est, en même temps, un homme sérieux, il publiera, presque à la même époque, un gros volume de critiques intitulé *Figures d'hier et d'aujourd'hui*, dans la superbe édition où a déjà paru *Le Boudoir de Proserpine* du poète Edmond Jaloux. Les lecteurs de *l'Art moderne* retrouveront dans ce livre les meilleures études que l'auteur a données ici même depuis quatre ans.

Les deux volumes paraîtront chez Dorbon aîné, 53^{ter}, Quai des Grands-Augustins, à Paris.

M. Mouru de Lacotte vient d'acquiescer le privilège de *la Rampe* de M. Henry de Rothschild pour la Belgique et la Hollande. Cette comédie, qui triompha au Gymnase, sera représentée avec sa créatrice, M^{me} Marthe Brandès. La première aura lieu mardi prochain au théâtre du Parc.

M. Mouru de Lacotte, d'accord avec M. Antoine, donnera cette saison quatre représentations avec la troupe complète de l'Odéon et ses meilleurs conférenciers. Le premier spectacle sera composé des *Corbeaux* d'Henry Becque et sera précédé d'une conférence de M. Antoine.

La Ville d'Anvers ayant ouvert un concours international au sujet d'un plan d'extension de la Ville par suite de la suppression des fortifications, le jury vient de décerner respectivement à deux

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

architectes français, MM. Henri Prost et Marcel Aubertin, la première prime (25,000 francs) et la seconde (10,000 francs).

La troisième prime, d'une valeur de 5.000 francs, a été attribuée en partage à MM. Van Machelen, d'Anvers, Forbath, Lechner et Wurga, de Budapest.

Le Théâtre royal d'Anvers montera prochainement un drame lyrique en un acte de MM. Gaston Dumestre et L. Stiénon du Pré : *Ceci n'est pas un conte*, ainsi qu'un ballet en deux actes, *Riquet à la Houppe*, de M. Philippe Flon.

M^{lle} Ewings, élève du cours de M^{lle} Stuyvaert, 59 rue du Trône, à Bruxelles, vient de passer avec grande distinction l'examen du degré supérieur au Collège musical d'Anvers.

En 1909 M^{lle} Van den Bussche, élève du même établissement, avait obtenu un diplôme semblable.

M. Vantyn, pianiste, professeur au Conservatoire royal de Liège et à l'Institut des Hautes Etudes musicales d'Ixelles, donnera le mercredi 16 novembre, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un récital de piano.

On nous prie d'annoncer un autre récital que donnera M. Adolf Waterman, jeune pianiste hollandais, à la Grande-Harmonie, le mercredi 23 novembre.

M^{lle} Gabrielle Tambuyser, pianiste, et M. Marcel Jorez, violoniste, annoncent pour les vendredis 25 novembre et 9 décembre deux séances de sonates. Au programme : Brahms, Fauré, Saint-Saëns, Grovlez.

De Paris :

M. Lugné-Poe a fixé comme il suit les dates du premier spectacle de l'Œuvre, cette saison : mardi 15 novembre, répétition générale et mercredi 16, première représentation de : *le Mauvais grain*, tragédie rustique en un acte, de M. Maurice de Faramond; *l'Amour de Késa*, drame légendaire japonais en deux actes de M. Robert d'Humières; *le Poupard*, pièce en un acte, en vers, de MM. Jehan et Henry Bouvelet. Ces trois pièces seront interprétées par Mmes Suzanne Desprès, de Pouzols, Farma, Gréta Prozor, etc., MM. de Max, Lugné-Poe, Laumonier, Savoy, etc.

M^{lles} Mary et Fernande Pironnay reprendront demain, à 4 h. 1/2 à la Société d'Horticulture (84 rue de Grenelle) la série de conférences-auditions musicales sur les *Grandes Epoques de la musique* qui furent suivies, les années précédentes, par une nombreuse assistance. Il y aura, cette année, sept séances, échelonnées de huitaine en huitaine, et données avec le concours de M. Paul Landormy, de M^{lle} Blanche Selva, de M^{me} W. Landormy, de M. Vincent d'Yndy, de MM. Motte-Lacroix, Mimart, Fournier, Josselin, Marseillac, et d'un chœur de femmes sous la direction de M. Saint-Requier.

La première conférence aura pour sujet *la Musique française de 1800 à 1860*.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIERENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8°, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes, croquis, etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une *eau-forte originale et inédite* d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe : 40 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

LE GUIDE ROSE

INDICATEUR ILLUSTRE

Indispensable aux visiteurs de l'Exposition de Bruxelles et aux touristes en Belgique.

300 pages, 150 illustrations, 21 cartes et plans de l'Exposition de Bruxelles (en couleurs, grand format). Prix : 40 centimes. Editeur : GODTS, 2, place de la Bourse, Bruxelles.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
23, Quai Voltaire. — PARIS

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

Editions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grottesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudél et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ NITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Vers libre (GUSTAVE KAHN). — Les Masques de James Ensor : *A propos de l'exposition de quelques œuvres du peintre au Cercle artistique d'Anvers* (MARC S. VILLIERS). — Un livre gai : *Le Centenaire de Jean-Jacques* (B. F.). — Exposition Internationale des Beaux-Arts : *Liste des œuvres acquises pour la tombola*. — L'Art à Paris : *Exposition Mauclair, Reboussin et Robert* (J. G.). — La Musique à Mons : *Le Septième Concert Pitsch* (LOUIS PIÉRARD). — Chronique théâtrale : *Nono, le Mufle, l'Ane de Buridan* (GEORGES RENCY). — Concours de composition musicale. — Chronique judiciaire des Arts : *Interruption de service au théâtre*. — Erratum. — Accusés de réception. — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

LE VERS LIBRE (1)

Le vers libre est donc, à mon sens, la forme lyrique de l'avenir. J'ai réfuté quelques objections qu'on lui fit. J'ajoute qu'il est d'accord avec la phonétique ou avec la prononciation française actuelle à Paris, sauf au Théâtre Français où elle est archaïque et où d'ailleurs le triomphe des tragédies ou de l'auteur comique est d'arriver à supprimer dans le dialogue l'apparence du vers. Son jeu de strophes et de rythmes permet à tout poète d'exprimer sa personnalité par le choix qu'il en fait ; et les inventions qu'il y peut apporter sont nombreuses, car les combinaisons de strophe libre sont aussi variées que celles des notes.

Avouerais-je qu'il est difficile ? Oui ! car il y faut de l'oreille.

L'ancien vers français n'a pas d'harmonie constitutive réelle, mais il en a une acquise, par l'accumulation

(1) Suite et fin. Voir notre numéro du 2 octobre dernier.

des auditions, par l'habitude : le vers libre ne l'a point, il l'évite ; son harmonie neuve demande quelque effort à celui qui la crée et un peu aussi à celui qui doit la discerner, s'il s'est habitué exclusivement à l'antique cadence. Pour le populaire et l'élite la preuve est faite que le vers libre comptait pour elle une saisissable harmonie, puisqu'à l'Odéon, à des matinées lyriques, mille Parisiens, assez au courant des choses d'art, lui faisaient fête, et que les grands succès d'art remportés devant la foule de cinq mille personnes au Trocadéro le furent par des poèmes en vers libres. Partout où l'expérience a été tentée, elle a été concluante, et elle le sera un jour au théâtre, dans le drame.

L'harmonie traditionnelle de l'alexandrin cessera d'être traditionnelle dans quelques générations.

L'harmonie du vers libre deviendra habituelle, puisque les jeunes gens l'entendront de bonne heure, et un peu plus tard les enfants ; le vers libre a déjà forcé les anthologies, il forcera aussi les manuels classiques, et ce jour-là sa victoire sera définitive. Ce n'est que question de temps, le temps qu'il perde son aspect de nouveauté.

En même temps se raréfieront les personnes qui nous accusent de n'avoir pas égalé tous ensemble Rutebœuf, les Pléiades, les classiques et les romantiques.

Peut-être pouvons-nous espérer déjà tenir la coupe contre les Parnassiens. Les plus âgés des vers-libristes publient depuis vingt ans ; on aurait tort de leur demander d'avoir déjà amassé une pile de livres égale en dimensions à toute l'œuvre poétique des générations qui les ont précédés.

Ce qui aide au triomphe du vers libre, c'est qu'il est logique et ouvert. Il est ouvert aux combinaisons rythmiques que des talents nouveaux lui apporteront; il garde, et il englobe comme des cas particuliers de sa métrique, les belles coupes d'autrefois.

Nous ne proscrivons point l'alexandrin que nous employons si souvent au soulèvement des strophes, et pour des pièces entières; nous en rejetons l'emploi exclusif et les inutiles difficultés et complications intérieures.

C'est toujours la forme la plus vaste qui englobe la plus restreinte. On nous a dit : « C'est de la prose poétique !... ». — Mais non, parce qu'il y a strophe rythmée, rimée, assonancée avec plus de précision et d'opportunité.

D'ailleurs (je n'oserais me permettre d'indiquer en exemple un de mes livres) mais enfin dans le *Conte de l'Or et du Silence* j'ai intercalé de la prose rythmée entre de la prose et des vers, et cela n'est point semblable.

Je n'appelle l'attention sur ce point que simplement en explication de différences de mètres et pour répondre à une accusation simpliste adressée à tous les vers-libristes.

On nous a dit que nous rompions la tradition. Oui, à la façon des Impressionnistes et de Rodin, et de Chéret, et des musiciens qui cherchent des harmonies nouvelles.

Être traditionnistes, ce n'est point sans cesse imiter l'année précédente et marcher dans la trace de son aîné immédiat, avec une paire de vieux souliers dont il vient de se défaire à votre bénéfice : être traditionniste réellement, c'est reprendre l'évolution au point où les précédents novateurs l'ont laissée.

Les romantiques reprirent la poésie française non des mains de Luce de Lancival, mais de celles de Théophile et de Racine.

Ils ont émancipé en partie la poésie. Nous avons pris leur besogne au point où ils avaient cessé de progresser techniquement et d'innover, c'est-à-dire à Banville, et nous avons tenu compte de l'immense évolution réaliste, pour, en prose, la continuer et la reprendre, de même que nous continuions et reprenions l'évolution poétique.

Avons-nous réussi ? C'est-à-dire avons-nous créé une beauté supérieure ?

Cela, je n'en sais rien, et mon avis ne peut avoir d'intérêt; mais nous avons déterminé techniquement un progrès comme il convient à de vrais traditionnistes. Et que l'on sache bien qu'aucun reproche ne nous fut adressé avec plus d'injustice que celui qui nous fut souvent lancé à la tête : d'avoir été basement jaloux de nos aînés immédiats, et de les avoir attaqués pour les dévorer.

Nous avons choisi, voilà tout; le fait d'être plus vieux que nous n'impliquait pas littérairement une supériorité; et sans parler de l'admiration que nous portâmes à des précurseurs comme Mallarmé et Verlaine, je vous avoue, pour ma part, me plaire aux belles pages de Sully-Prudhomme, goûter infiniment Hérédia; et je ressens quelque fierté en pensant que lorsque notre admirable Léon Dierx était négligé par le Parnasse et demeurait en somme, de par la faute de ses amis, moins célèbre qu'il ne le fallait, j'expliquais (et ce ne fut pas long de les persuader, car il n'y avait qu'à leur montrer ses poèmes) j'expliquais, dis-je, à mes jeunes amis quelle place haute était la sienne dans l'art contemporain.

GUSTAVE KAHN

Les Masques de James Ensor

A propos de l'exposition de quelques œuvres du peintre au Cercle artistique d'Anvers.

Pas plus que le *Masque Wouse*, qui, vêtu de ses oripeaux de vieille femme, s'arrête interdit au seuil de la chambre insolite, nous, que sollicitent ces étranges images en lesquelles s'est complu le fantasque génie d'Ensor, ne pouvons nous défendre en les considérant d'un étonnement singulier non plus que d'une soudaine et surprenante angoisse. Aussi bien toute l'horreur funèbre et douloureuse des carnivals d'ici, des carnivals transis et mornes de nos grises villes du Nord hante-t-elle ces tableaux déconcertants dont l'imprévue technique est bien faite pour décontenancer certains. Nous y retrouvons, définie avec une acuité extrême, cette impression qu'aux soirs pluvieux de Mardi-Gras ou aux matins pâles des Cendres nous laissèrent ces troupes bariolées de masques, bouffonnant aux sons d'aigres musiques, ou rasant après la nuit d'orgie, fripés et titubants, des murailles que blêmit le jour.

Et voici d'abord les *Masques singuliers*, qui dans une chambre de misère disposent leur cortège sans but et par les trous ronds de leurs visages peints nous épient avec une fixité gênante, ou, plus troublants encore, se bornent à contempler au delà du cadre quelque chose que nous ne pouvons voir. Fantoques grotesques, ils esquissent pour nous des gestes inexplicables, soit qu'à genoux, perdus dans leur souquenille blanche de Pierrots, ils semblent des culs-de-jatte sinistres, soit que de leur doigt difforme ils tracent sur le mur sale la silhouette de quelque insecte imaginaire, ou que ramassés dans les plis d'un travestissement vainement tapageur, sous les panaches défrisés de leurs trop grands chapeaux, ils paraissent s'effondrer comme en proie à l'angoisse d'un indicible effroi. Il en est parmi eux dont le visage blême tout barbouillé de sang est semblable au *Masque de la Mort rouge*; il en est d'autres dont les yeux ronds nous fixent avec l'insupportable immobilité des orbites creuses des morts; mais les plus étonnants peut-être sont ceux-là qui viennent à nous avec ces masques horribles de vieilles femmes, au nez paré de monstrueuses roupies.

D'autres fois la fantaisie du peintre ordonne autour d'eux de nouvelles et ironiques danses macabres, et c'est cette tourbe de squelettes, se housculant aux côtés d'un masque effaré, le pres-

sant de leurs linceuls dépenaillés et de leur bouche décharnée lui chuchotant à l'oreille de mortelles confidences, conciliabule interminable et glacial dont la sordidité du décor, la navrante déchéance des oripeaux rend l'horreur plus intolérable.

L'angoisse que toujours en nous éveille le masque, — visage immobile et faux qui nous dérobe le visage humain que nous nous étions habitués à déchiffrer et nous laisse désarmés et inquiets devant son obsédant mutisme, — l'incongrue disposition des accessoires dans les tableaux d'Ensor la décuple jusqu'à la rendre douloureuse. Loques hideuses simulant des cadavres recroquevillés qui nous tendent la détresse de leurs bottines éculées et trop grandes et de leurs gants vides et mous, mais crispées à la façon des mains d'un mort, ces défroques sous lesquelles ne gisent aucuns corps se parent d'une vie surnaturelle, de la vie effrayante qu'ont parfois les choses dans la pénombre des chambres abandonnées ou au fond des armoires poussiéreuses.

Mais de tous ces masques évoqués par le génie subtil et compliqué d'Ensor, les plus insolites, les plus infiniment troublants ne sont-ils pas ces *Masques scandalisés*? L'explicable horreur de cette vision! L'homme assis devant cette table ridiculement petite et si bizarrement proche de la porte, et qui n'y faisait rien de particulier, levant soudain son visage enfoui comme sous un groin dans ce masque qui n'est qu'un nez énorme vers celle qui entre, vers cette vieille atroce et sordide qui, brusquement, par l'entrebâillement de la porte avance l'horreur sénile de son masque et regarde... Ce colloque silencieux et singulièrement tragique entre deux êtres anonymes dans ce hideux décor de bouge ne laisse pas d'étonner et d'inquiéter l'esprit, et l'on se surprend à imaginer longuement, jusqu'à sentir l'angoisse monter en soi éperdument, le spectacle de ce vieux ignoble, revêtu de ce masque de porc, assis devant cette petite table trop près de la porte et, pendant des heures, en attendant qu'elle s'ouvre et que surgisse l'instant de quelque abominable orgie, se délectant en l'on ne sait quelles monstrueuses visions.

MARC S. VILLIERS

UN LIVRE GAI

Le Centenaire de Jean-Jacques, par LOUIS DUMUR.
Illustrations de GUSTAVE WENDT (1).

Genève s'apprête à célébrer officiellement le centenaire de Rousseau. Au collège, deux clans sont en présence : les jean-jacquards, — les petits voyous, évidemment, — qui participeront au cortège par lequel sera glorifié le philosophe; les anti-jean-jacquards, — fils, cela va sans dire, des familles bien pensantes et qui, comme leurs papas, ne veulent rien connaître de Jean-Jacques que ses enfants naturels.

Les ennemis se comptent; la lutte est ardente. Elle emprunte tour à tour ou simultanément la manière forte et l'éloquence; même les anti-jean-jacquards vont jusqu'à l'intrigue pour ravir la voix du farouche Poilud qui donnait la majorité à leurs rivaux. C'est chez ces petits hommes tout à fait comme chez les grands; mais si M. Dumur a entendu le démontrer, il l'a fait sans amertume; son livre est d'une drôlerie, d'une gaieté constantes et sans effort.

Il faut voir la jeune Geneviève Latronche-Pupigny, déléguée par

(1) Paris, *Mercur de France*.

son frère à la séduction du révolutionnaire Poilud, déployer ses roueries de petite femme de treize ans, l'envelopper du charme de sa distinction, le forcer à s'empifrer jusqu'à l'éroulement complet des immortels principes! O vacherins, brisselets, châchauds et figâces qu'on ne saurait oublier quand on a passé par Genève, et vous, cougnarde et raisiné, comme M. Dumur vous connaît et sait vous apprécier! O table alléchante du goûter, chargée et surchargée de friandises locales et délectables!...

Genève est de la sorte évoquée tout entière par ses côtés gentiment provinciaux, par les locutions de ses écoliers, par les noms de ses rues, — ces noms typiques et un peu godiches : la Corratierie, la Fusterie, Chante-poulet, et le Bourg du Four dont on ne sait jamais s'il n'est pas plutôt le Four du Bourg... Et le joli livre de M. Dumur, tout plein de fines descriptions, de si charmante bonne humeur, se trouve être, au même titre que par exemple *L'Homme qui assassina* — pour Constantinople, ou pour Venise *le Voluptueux voyage* — cet immortel chef-d'œuvre auquel Ruskin n'eût rien compris. — un de ces guides utiles plus que ceux de Baedeker, car ils initient à la physionomie morale des villes.

Cet aimable volume est agrémenté par M. Gustave Wendt d'humoristiques dessins où l'on découvre de bons types à peine chargés de vieux professeurs, de collégiens et de misses, et jusqu'aux ineffables huissiers de la Confédération helvétique!

B. F.

Exposition Internationale des Beaux-Arts.

Liste des œuvres acquises pour la Tombola.

BELGIQUE : M^{lle} A. Ronner, *le Plateau de laque rouge*. — F. Gogo, *Nature morte*. — R. Janssens, *Cour bruxelloise*. — G. Guequier, *Réveuse*. — Feu E. Namur, *Buste de Judith* (bronze). — J. Merckaert, *Soir de neige*. — V. de Saedeleer, *Neige triste*. — A. Geudens, *Procession*. — E. Welvaert, *Dans la prairie*. — J. François, *Avant l'orage; en Campine*. — F. Mortelmans, *Nature morte*. — M. Hagemans, *les Lavandières*. — E. Jacques, *la Tanagra*. — L. Herremans, *la Grille*. — E. Hoeterickx, *Repos au Bois*. — M. Vander Loo, cinq eaux-fortes en couleurs : sept études de têtes d'enfants. — M. M.-H. Meunier, *la vieille Barrière* (eau-forte en couleurs). — L. Peeters, *la Truie* (eau-forte). — W. Stevens, *Ville morte en hiver* (id.). — Ed. Pellens, *l'Homme au foulard rouge* (gravure sur bois). — R. Revelard, *Sommeil d'enfant*. — Malissard, *Indigène* (bronze). — A. Van Beurden, *Barques de pêche au soleil couchant*. — P. Bayart, *le Vieux calvaire*. — L. Billet, *Beau soir d'octobre*. — F. Van Leemputten, *Foire annuelle aux environs d'Anvers*. — C. Werlemann, *Clair de lune*. — A. Vrielynck, *Cour d'hospice*. — A. Hamesse, *Chemin en Brabant*. — I. Opsomer, *Béguinage*. — A. Joos, *Portrait de jeune femme drapée* (buste bronze). — M^{lle} J. Lorrain, *Enigme* (buste marbre). — Ed. Deckers *le Triton captif* (bronze). — Alfred Courtens, *Rieuse* (bronze). — L. Riket, *l'Allée des Soupirs*. — E. Viérin, *le Vieux porche*. — A. Van Neste, *Chapelle de l'hospice*.

FRANCE : L. Dambazza, *la Barque*. — Ch. Pinet, *Ancien Hôtel Colbert* (eau-forte). — E. Chigot, *Le Château d'Aubry sous la neige*. — Ch. Dagnac-Rivière, *Boucherie Saharienne*. — G. Balande, « *Au Revotr, min lieu* ». — E. Lafont, *Notre-Dame de Paris; crépuscule*. — L.-A. Périnet, *La rivière du Tricux*. —

Ed. Saglio, *L'Armure à rideaux verts*. — M^{lle} B. Langweil, *Jeune fille au piano*. — Braquaval, *Maison de campagne*. — A. Huyot, *Entrée du Grand Canal: Venise*. — M^{me} M. Nobel, *Un coin du Musée Carnavalet*. — E. Pinchon, *A la forge* (bronze).

PAYS-BAS : H.-J. Haverman, *La Mère et l'Enfant*. — B. Bongers, *Place de la Bourse à Liège* (dessin). — J.-C. Pabst, *Hiver*. — M^{me} H.-C. Ritsema, *Dans l'atelier*. — A. Le Comte, *Dordrecht*. — A. Roelofs, *Songeur à l'avenir*. — J.-E. Van de Wetering de Rooy, *Près d'Enkhuizen*. — G. Bergsma, *Marché*. — W. Weissenbruch, *Giboulées*.

ITALIE : G. Cairati, *Le lac de Seeben dans les Alpes bava- roises*. — A. Zardo, *Vers le soir*. — E. Viti, *Joueuse de violon*. — A. Milesi, *Soupir*. — G. Casciaro, *Capri*. — G. Guastallo, *Jeune fille* (buste marbre). — A. Alberti, *Repoussé* (buste bronze).

ESPAGNE : Cécilio Pià, *Repentir*. — M. Horgues, *Paysage à Grenade*. — J.-M. Abades, *Paysage*. — L. Munoz, *A la fontaine*. — Fernanda Frances, *Oiseaux et fleurs d'amandiers*. — A. Casas Abarca, *Paysage*. — E. de Lasarte, *Voiles vénitiennes*. — J. Fogares, *La force de Sardanaïe*. — J. Canalias, *Vainqueur* (sculpture). — V. Moré, *Orféo* (sculpture).

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG : Ferdinand d'Huart, *Pivoines*.

SUISSE : P. Pessima, *Le Boudeur* (marbre). — R. de Grada, *Au bord du canal*.

GRANDE-BRETAGNE : F.-H. Newbery, *Étude en brun*. — J. Austen Brown, *Retour à Venlos*.

POLOGNE RUSSE : J. Gabowicz, *Le Pêcheur* (bronze).

En outre, le Comité a fait choix, pour la Tombola, dans la Sec- tion internationale de la Médaille, d'un certain nombre d'œuvres des artistes ci-après :

ALLEMAGNE : Basselt, Dasio, Hörlein, G. Römer, Schwegerbe, ANGLETERRE : Hedley, Spicer-Sission.

AUTRICHE : Hujer, Lautsch, Marschall, Schaefer, Schwartz et Zucharda.

BELGIQUE : De Smeth, Jourdain, M^{lle} J. Lorrain, H. Le Roy, Ch. Samuel, Vermeylen et P. Wissaert.

FRANCE : Chaplain, Patriarche, Prudhomme, Rasumny, Vernier, Vernon, Lafleur.

HONGRIE : Berau, C. Sillag, Muranyi.

ITALIE : Lancellet-Croce.

PAYS-BAS : C.-J.-A. Begeer, Pauder.

RUSSIE : Trojanowski.

SUISSE : Hans Fre.

L'ART A PARIS

Exposition Maclair, Reboussin et Robert.

Ces temps derniers le Petit Musée Beudain réunissait les œuvres de Camille Maclair, Marius Robert et Roger Reboussin.

Le premier nous montrait des pastels qu'il prétend avoir été un passe-temps, mais je ne sache pas que cette peinture d'écrivain soit du tout inférieure à celle d'un peintre pour la délicatesse de la vision et la franchise du coloris. Natures mortes, fleurs, paysa- ges sont empreints d'un charme très fin. Ce charme est dû peut-être à l'impression habilement ménagée de l'être humain tout proche, qui a laissé sa tiédeur au creux des divans, ouvert ce livre qui traîne, coupé ces fleurs qui se fanent. Les choses ainsi prennent un sens, presque une pensée ; elles deviennent l'enve- loppe un peu plus lointaine que le vêtement, mais aussi caracté- ristique, de l'être humain qui les choisit pour vivre avec lui.

Toutes différentes sont les œuvres des deux autres exposants, plus jeunes, plus vertes, si j'ose dire, mais témoignant chacune d'un tempérament original et d'un art sincère. Marius Robert

est un Méridional épris de sa Provence et qui l'a traduite avec une espèce de paganisme que le soleil de la-bas doit mettre au cœur des hommes. On sent bien que c'est par adoration pour leur seule matière qu'il a ainsi peint les masses pourpres des rochers et l'étendue fluide de la mer. Chose rare pour un artiste, il a su rendre sous l'éclat des eaux luisantes leur masse si diversement mobile avec une compréhension extrêmement originale de ce mouvement.

M. Reboussin aussi a une œuvre toute de mouvement, mouve- ment des arbres, taillis sveltes ou robustes issus d'une terre riche — mouvement des bêtes, un oiseau qui vole semblant jouer, un renard qui se faufile dans la bruyère, un lapin qui détale en jetant un regard craintif, et ce mouvement toujours — c'est ce qui fait à mes yeux un des mérites de cette œuvre — est compris avec sa signification profonde, une sensation, ou un sentiment. M. Re- boussin ne fait pas de l'animal un automate, mais un petit être sensible et même pensant dont il exprime un peu l'âme obscure.

J. G.

LA MUSIQUE A MONS

Le Septième Concert Pitsch.

Depuis sept ans, les beaux artistes que sont M^{lle} Valentine Pitsch et son frère, le violoncelliste Georges Pitsch, s'efforcent de faire connaître et goûter dans leur ville natale les œuvres de la moderne école franco-wallonne. Le concert qu'ils donnent chaque année n'a rien du banal recital où des œuvres cent fois entendues servent surtout à mettre en relief la facile virtuosité d'un artiste. Leurs programmes, judicieusement composés, contiennent à côté de pages classiques une ou plusieurs œuvres d'avant-garde.

Le principal attrait du concert qu'ils ont donné lundi dernier consistait dans l'exécution de la sonate n° I de M. Joseph Jongen par le violoniste Jean Lensen. Cet artiste, comme M. Georges Pitsch, s'est fixé à Paris. Mais, comme lui, il est originaire de cette terre wallonne qui est un peu la terre bénie de la musique. C'est à l'autre pôle toutefois qu'il est né, à Visé, la jolie villette mosane, la dernière place des marches septentrionales de la lai- nité... C'est là pour M. Jongen un interprète idéal. Mieux que quiconque il nous a paru comprendre tout ce qu'il y a de rêveur et d'allègre à la fois dans cette sonate digne de composer avec les œuvres capitales de Franck et Lekeu un merveilleux triptyque. C'est l'âme même du pays mosan qu'évoquait lundi soir devant nous l'archet de M. Jean Lensen.

Le concert avait débuté par l'interprétation d'un quatuor de Beethoven pour piano, violon, alto, violoncelle. Interprétation consciencieuse, parfaitement mise au point, où collaborèrent M^{lle} V. et M. G. Pitsch, les frères E. et A. Nève, de Mons. M^{lle} Berthe Demasy, dont le soprano ne manque pas d'étendue, a chanté avec beaucoup de goût l'air d'*Alceste* : « Divinités du Styx », la *Nany* de Chausson et l'*Offrande* de Reynaldo Hahn.

La sonate de Saint-Saëns pour piano et violoncelle terminait le programme. M. Georges Pitsch, dont la basse sonnait merveilieu- sement, a fait valoir l'heureuse diversité de rythme de cette com- position.

LOUIS PIÉRARD

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Nono. — Le Mufle. — L'Ane de Buridan.

M. Sacha Guitry se fait du théâtre une idée extraordinairement folichonne. « Je pense, écrit-il, que le théâtre est un lieu de plaisir, uniquement. » C'est trop vrai, trop évident, s'il entend par là le plaisir intellectuel, le ravissement de l'intelligence et de la sensibilité, la satisfaction des instincts les plus élevés de l'homme. En ce sens, Corneille, Racine, de Curel, Henri Becque procurent du plaisir aux spectateurs. Mais c'est grotesque et plat, si par le mot plaisir M. Guitry entend le gros rire du bourgeois qui digère et que l'obsécinité ou la farce réjouissent.

Quoi qu'il en soit, je ne nie pas m'être diverti à la représentation de *Nono* et du *Musle*. Ces pochades n'ont rien de transcendant, c'est entendu, mais elles sont d'une réelle drôlerie. Est-ce qu'il y a là dedans un esprit très fin, très délié? Absolument pas. Ce qui les rend si franchement gaies, c'est le cynisme inouï de propos qu'y tiennent les personnages. Chacun d'eux y dit tout ce qu'il pense, à peu près comme dans le *Père Ubu*, et quelquefois sans plus de politesse. Dans *Nono*, une délicieuse petite grue, légère et gracieuse comme un saxe, proffère le mot de Cambronne avec une adorable ingénuité. C'est très grossier, oui, mais très drôle. Et le public a fait un vif succès à ces œuvrettes qui mériteront à M. Sacha Guitry le titre envié de Diogène moderne. L'auteur lui-même et M^{me} Charlotte Lysès ont joué à merveille *Nono* et le *Musle*. Les jeux de physionomie de M. Guitry sont inénarrables. Ils ne se contentent pas de mettre la salle en joie : ils font pouffer les autres acteurs eux mêmes.

* * *

Que dire de l'*Ane de Buridan*, de MM. de Flers et de Caillavet, les Meilhac et Halévy de notre âge? Que c'est une pièce délicieuse, amusante au possible, remplie de mots drôles, féconde en situations extraordinairement comiques, d'une audace extrême et cependant d'une correction parfaite? Que c'est un miracle d'ingéniosité, un triomphe de l'esprit parisien, une réussite étonnante où tout concorde : l'esprit des auteurs, l'agrément de la fable et l'intérêt d'une interprétation exceptionnelle? (On sait que la pièce est jouée aux Galeries par MM. Huguenet et Noblet, qui furent à Paris de la création, et par M^{lle} Delmar qui aurait mérité d'en être.) Mais tout cela a été dit et redit, et il n'y a plus personne qui en doute. Ajouter que les héros de cette folle histoire sont d'aimables fantoches, d'une humanité toute fantaisiste; que le bon garçon Georges Boullains, à qui chacun répète à l'envi qu'il est un imbécile, est un bien singulier don Juan, et son ami de Versannes, un bien étrange diplomate? Mais ne serait ce pas boudier à son plaisir? La vérité est que quand c'est M. Huguenet qui joue le rôle de Boullain et M. Noblet celui de Versannes, ces deux marionnettes deviennent tout-à-coup vivantes. Le grand talent de ces deux acteurs d'élite réussit à insuffler de la vie dans ces bonshommes en baudruche.

Il serait impossible de raconter l'*Ane de Buridan* : tout résumé en paraîtrait insipide. Une telle pièce ne garde son charme que si elle demeure dans son homogénéité voulue : décors, mots d'esprit, situations drôles et jeu des acteurs pour lesquels elle fut écrite. A ce point de vue, il faut reconnaître que le théâtre des Galeries fait admirablement les choses. A côté de MM. Huguenet et Noblet, il y a M^{lle} Delmar, qui trouve dans le personnage de Micheline l'un de ses meilleurs rôles; il y a M^{lle} Lavernière, très piquante dans un rôle à la Lavallière, et une foule d'autres artistes qui composent une interprétation de premier ordre. Le public prend tant de plaisir au spectacle qu'il crie « bis! » chaque soir, après certaines scènes, comme s'il était à l'opérette. Et de fait, les pièces de MM. de Flers et de Caillavet ne sont-elles pas des opérettes sans musique? Ce serait là, peut-être, la meilleure définition qu'on en pourrait donner.

* * *

A l'Alcazar, M. Candé et M^{lle} Juliette Margel ont repris *Amoureuse*. L'admirable pièce de M. de Porto-Riche, vibrante et passionnée, a été applaudie par une salle enthousiaste. Son succès grandit à chaque reprise. Il est juste de dire que ses interprètes sont dignes d'un tel chef-d'œuvre. M. Candé et M^{lle} Margel ont vraiment joué un acte du drame éternel des sexes. *Amoureuse*, n'est-ce point une version nouvelle de l'histoire de *Samson et Dalila*?

Un lever de rideau, l'*Essai sur Pétrarque*, de M. Charles Forgeois, a été aimablement accueilli.

GEORGES RENCY

Concours de composition musicale

La revue musicale américaine *The Etude* a mis au concours des compositions de piano de différents genres.

Elle offre pour la meilleure pièce de concert pour piano seul, 500 francs; pour la meilleure composition de forme semi-classique (moderne ou romantique), 500 francs; pour les deux meilleurs morceaux de salon, 300 francs et 200 francs; pour les trois meilleurs morceaux de piano en forme de danse (val-e, tarentelle, mazurka, polka, etc., marche même), 250 francs, 150 francs et 100 francs; pour les quatre meilleures pièces instructives, style laissé au choix des candidats, 200 francs, 150 francs, 100 francs et 50 francs.

Les compositeurs de toutes nationalités sont admis à concourir. Les manuscrits doivent être envoyés avant le 1^{er} janvier 1911 à l'adresse : « The Etude Musical Prize Contest, n° 1712 Chestnut street, Philadelphie, Pa »; ils doivent porter en tête de la première page l'indication « For the Etude Musical Prize Contest ». Le nom du compositeur ne doit pas figurer sur le manuscrit; une enveloppe jointe portera un nom supposé ou une devise qui, reproduits sur le manuscrit, permettront d'identifier l'auteur. Les ouvrages soumis au jury doivent être inédits. Aucune prescription n'est faite en ce qui concerne la longueur des morceaux, celle-ci devant toutefois être appropriée au genre et au style adoptés. Les œuvres primées seront publiées dans la revue *l'Etude*.

Chronique judiciaire des Arts.

Interruption de service au théâtre.

Une rage de dents justifie-t-elle, pour une artiste, l'interruption temporaire de son service au théâtre? Et si l'artiste atteinte de ce mal abandonne momentanément son rôle, encourt-elle la résiliation? Le tribunal de la Seine vient de décider qu'en pareil cas le directeur est mal fondé à poursuivre la résiliation du traité. C'est un cas de force majeure qui délie momentanément l'artiste de ses obligations.

Ce petit problème juridique a été résolu à l'occasion d'une instance introduite par M. Borney, directeur des Folies-Marigny, contre M^{lle} Delmarès qu'un inexorable mal aux dents força d'abandonner inopinément le rôle qu'elle remplissait dans une Revue. M. Borney assigna sa pensionnaire en résiliation d'engagement, réclamant une condamnation au paiement de 5,000 francs, montant du dédit contractuel. L'artiste demandait reconventionnellement la même somme, plus 256 fr. 63 d'appointements qui lui restaient dus.

Le tribunal déboute M. Borney de son action et le condamna à payer reconventionnellement à M^{lle} Delmarès 256 fr. 63 sans prononcer la résiliation du traité.

ERRATUM

Une fantaisie typographique a, dans notre dernier numéro, attribué à notre collaborateur M. Georges Rency un conte dont M. Georges Rens est l'auteur. Il s'agissait, on s'en souvient, d'un aviateur qui, comme Chavez, s'est tué en atteignant le but. L'erreur aura été rectifiée par tous ceux qui ont lu dans *la Belgique artistique et littéraire* la saisissante nouvelle de M. Georges Rens, *le Triomphe de Luc Ravandy*. Et quant aux autres, s'il en est parmi nos lecteurs, la présente note dissipera l'équivoque. L'imbroglio nous a valu, au surplus, une série de lettres fort spirituelles dont nous remercions en bloc nos correspondants.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Au gré des heures*, par ADOLPHE DEJARDIN. Liège, Société belge d'éditions. — *Les Sanglantes; toute la race*, par HENRY MAASSEN. Paris, Marcel Rivière. — *Les Poésies de Makoko Kangourou*, publiées par MARCEL PROUILLE et CH. MOULIÉ, avec un frontispice de GUY TOLLAC. Paris, Dorbon aîné. — *Tandis que la terre tourne*, par CÉCILE SAUVAGE. Paris, *Mercure de France*. — *Les Muses romaines et florentines*, par PIERRE-JEAN JOUVE. Paris, A. Messein (librairie L. Vanier).

ROMAN. — *Le Centenaire de Jean-Jacques*, roman par LOUIS DUMUR. Illustré de 64 dessins par GUSTAVE WENDT. Paris, *Mercure de France*. — *De Goupil à Margot*, histoires de bêtes, par LOUIS PERGAUD. Paris, *Mercure de France*. — *Anarquia!* roman de mœurs mexicaines, par F. REQUETTE. Namur, J.-B. Collard. — *Parrain*, par J.-F. ELSLANDER. Bruxelles, Ed. de la Belgique artistique et littéraire.

PUBLICATIONS D'ART. — *Impressions d'Algérie*, par PHILIPPE ZILCKEN. Préface de LÉONCE BÉNÉDITE. Edition de grand luxe (tirage limité à 120 exemplaires numérotés) ornée de quinze pointes-sèches originales par l'auteur. — *Phèdre*, recueil de dessins de ROUYEYRE. Paris, *Mercure de France*.

CRITIQUE. — *La France à l'Exposition de Bruxelles* (Livre d'Or de la Section Française). Paris, 56, rue de l'Université. — *Les Maîtres de la musique: Gounod*, par CAMILLE BELLAIGUE; *Liszt*, par JEAN CHANTAVOINE; *Huendt*, par ROMAIN ROLLAND. Paris, Félix Alcan. — *Essai sur la dramaturgie de Saint Georges de Bouhetier*, par MICHEL DELLA TORRE. Bruges, « The St Catherine press Ltd. ». — *Jean Dolent*, par AUREL. Paris, *Mercure de France*. — *Portraits d'auteurs*, par VICTOR KINON. Bruxelles, Association des Écrivains belges. — *Chota Rousthavéli*, sa vie et son œuvre, par J. MOURIER, Bruxelles, Ch. Bulens. — *Les progrès de l'art de l'édition en Belgique*, par M. EDMOND PICARD. Publication du Musée du Livre.

NUMISMATIQUE. — *Esthétique de la Numismatique*, par CH. BULS (Extrait des Mémoires du Congrès intern. de Numismatique 1910).

MUSIQUE. — *Le Lac d'amour*, poème pour violon et piano, par PAOLA LITTA. Florence, 3, Via Michele di Lando.

CONCERTS ANNONCÉS

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, récital de violon donné par M. Fritz Kreisler à la Grande Harmonie. — A la même heure, première séance d'hiver de la *Scola Musicae* (90, rue Gallait) : piano-récital de M. Ch. Scharrès avec le concours de M^{lle} Ch. Lechien, cantatrice.

Mardi 15, à 8 h. 1/2, première séance de l'Académie de Musique (45, rue Mercelis). Ecole française : V. d'Indy, A. de Castillon, C. Saint-Saëns. Causerie préliminaire par M. H. Le Bœuf.

Mercredi 16, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, récital de piano par M. Vantyn, professeur au Conservatoire royal de Liège.

Jeudi 17, à 8 h. 1/2, à l'École allemande (21 rue des Minimes), deuxième séance du cercle *Pianos et Archets* (MM. Chaumont, Morisseaux, Van Hout, Dambois et Bosquet). Première audition du quintette de M. Léon Delcroix.

Le premier Concert populaire aura lieu au théâtre de la Monnaie le 20 novembre sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Misha Ellmann, violoniste, qui exécutera le Concerto en ré de Beethoven et la *Fantaisie espagnole* de Lalo. Le programme symphonique comprend : *Ouverture tragique* (op. 81), de Brahms; *Matin d'avril*, poème pour orchestre, de Van Winckel; *Sauvefleurie*, légende pour orchestre, de Vincent d'Indy; le *Chasseur maudit*, poème symphonique, de César Franck. Répétition générale le 19 novembre. Billets chez MM. Schott frères.

Lundi 21, à 8 h. 1/2, deuxième séance de l'Académie de Musique. Ecole belge : J. Jongen, G. Lekeu, C. Franck. Causerie préliminaire par M. Ch. Van den Borren.

Mercredi 23, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, récital de piano par M. Adolf Waterman. — Même jour, même heure, première séance du Quatuor Zimmer à l'École Allemande : Haydn, Beethoven, Borodine.

Jeudi 24, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, récital de chant par M^{me} G. Wybauw-Deuilleux. Au programme : œuvres de maîtres italiens, allemands, russes, belges et français.

M^{lle} Gabrielle Tambuyser, pianiste, et M. Marcel Jorez, violoniste, annoncent pour les vendredis 25 novembre et 9 décembre deux séances de sonates. Au programme : J. Brahms, G. Fauré, C. Saint-Saëns, G. Grovlez.

Lundi 28, à la Grande Harmonie, récital de piano par M. Paul Peracchio

Mercredi 30, à 8 h. 1/2, piano-récital Carl Friedberg à la Grande Harmonie : Brahms, Schubert, Schumann, Chopin, Liszt.

Les concerts du Conservatoire sont fixés aux 18 décembre, 5 février, 5 mars et 9 avril. Ce dernier sera consacré à célébrer le centième anniversaire de la naissance de Liszt. M. Tinel dirigera *Sainte-Elisabeth*, dont M^{lle} Homburger chantera le solo.

A Liège, M. Jaspar s'est, depuis 1894, soit avec ses collègues du cercle *Piano et Archets*, soit avec ses collaborateurs de « l'histoire de la Sonate et du Concerto », consacré à faire connaître les plus belles œuvres de nos compositeurs nationaux et des maîtres étrangers. Cette année il passera plus particulièrement en revue ceux des compositeurs wallons qui ont écrit de la musique de chambre. Ses deux premiers concerts seront respectivement consacrés à MM. Carl Smulders et Joseph Jongen.

PETITE CHRONIQUE

Une nouvelle qui réjouira tous ceux qui ont admiré l'intéressante exposition qui rassembla dans la Section de l'Enseignement supérieur de l'Exposition universelle les portraits, souvenirs, volumes, médailles, etc. se rattachant aux Lettres belges : la collection ainsi formée ne sera pas dispersée. Quelques personnalités appartenant principalement à la société des *Amis de la Littérature* s'occupent d'en faire un musée permanent, et déjà le projet est en bonne voie de réalisation. Plusieurs des exposants ont fait abandon des œuvres qu'ils avaient prêtées; d'autres se proposent de les léguer au musée. Des dons importants sont promis, d'autres effectués. Et il paraît probable que le gouvernement accordera au comité qui vient d'être constitué les locaux et les ressources nécessaires.

La Reine a pu constater, au cours de la visite qu'elle consacra au Salon des Beaux-Arts le jour de la clôture de l'Exposition, que le peintre Eugène Laermans, auquel elle s'intéresse particulièrement en raison de la cécité dont il est menacé, groupe parmi ses pairs les plus vives sympathies. La veille, ceux-ci fêtèrent sa médaille d'or : et les gerbes dont ils fleurirent les deux tableaux qu'il exposa s'épanouissaient encore en trophées joyeux sur les cadres.

Diverses acquisitions furent faites par Sa Majesté. Parmi elles, celle d'une toile de M. Frans Gailliard, *L'Arche triomphale*.

Hier s'est ouvert au Musée de peinture moderne l'exposition annuelle du *Sillon*. Parmi les exposants : M^{me} B. Belstanche, MM. Apol, Bastien, Bulens, Colin, Godfrinon, Haustraete, Michaux, Mignot, Navez, Ramah, Rion, Simonin, Smeers, Swyncop, Tordeur, etc.

L'exposition des Souvenirs ixellois ouverte dans les salles du nouvel Hôtel communal sera close aujourd'hui, dimanche, à 4 heures.

L'exposition annuelle de la Société royale des Aquarellistes sera ouverte au Musée de peinture moderne du 10 décembre au 8 janvier. La participation de chaque membre effectif sera limitée cette année à quatre œuvres.

C'est jeudi prochain, à 10 heures du matin, que s'ouvrira à Liège, sous les auspices de l'*Œuvre des Artistes*, l'exposition du cercle *Vie et Lumière*. A 5 heures, M. Mallieux, avocat, président de l'Université populaire *l'Amicale*, y fera une conférence sur *l'Utilité de l'Art*. Des auditions musicales seront données à l'exposition les 21 et 24 novembre.

La classe de sculpture de Charles Van der Stappen à l'Académie des Beaux-Arts vient d'être confiée à MM. Paul du Bois et Victor Rousseau, qui donneront respectivement les cours du jour et du soir.

Le jury de la section des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de Buenos-Ayres a décerné un Grand prix à notre compatriote le peintre J. Leempoels.

L'inauguration du Memorial Clotilde Kleeberg-Samuel au Cercle artistique de Bruxelles aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 11 h. du matin.

La cérémonie, tout intime, comprendra un discours de M. Paul Hymans, président du comité, qui fera remise du buste de l'artiste au Cercle artistique; d'un poème de M. Henri Liebrecht, lu par Mlle Rosine Brasy, du théâtre du Parc; d'un discours de remerciements de M. Ad. Max, bourgmestre de Bruxelles, président du Cercle artistique.

La distribution des prix aux lauréats des concours de l'Académie royale des Beaux-Arts aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 10 h. 1/2 du matin, dans la grande salle du Palais des Académies, rue Ducale.

Le concours annuel de la Société Centrale d'Architecture de Belgique, auquel ont pris part quarante jeunes architectes, vient de se clôturer.

Le premier prix n'a pas été décerné. Trois primes de 50 francs ont été allouées aux projets de MM. Derée, Neutens et Wielmaekers. Le prix de perspective est décerné à M. Hebbelinck.

L'Exposition des projets aura lieu lors de l'exposition annuelle de la Société, à une date qui sera fixée prochainement.

La réouverture de la Maison du Livre aura lieu jeudi prochain, à 8 h. 1/2. Les membres des associations affiliées et le public y sont conviés.

Le programme de la séance porte : *L'activité belge dans le domaine du Livre pendant l'année écoulée*. Des dirigeants des associations affiliées à la Maison du Livre prendront successivement la parole pour exposer ce qu'elle réalise et ce qui est en cours d'étude ou d'exécution.

Pour l'hiver 1909-1910, le programme du Musée comporte un cycle de conférences et de causeries techniques sur le Livre, des conférences littéraires, une série d'expositions spéciales, entre autres l'exposition du Livre belge de l'année.

Nous recommandons à nos lecteurs la représentation d'*Yvan le Terrible* qui sera donnée le vendredi 25 novembre au bénéfice de la caisse de retraite de la *Mutualité artistique*. Les artistes

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

auront à cœur de s'associer à cette œuvre philanthropique en assistant au nouveau spectacle du théâtre de la Monnaie.

L'Université Populaire de Frameries, qui a inauguré sa saison le 30 octobre par un concert de musique française ancienne (orchestre et chant), dont le programme, allant de Lulli à Méhul, fut interprété à merveille sous la direction de M. Antoine Nève, et qui consacra ensuite une séance à la lecture de *Pelléas et Mélisande* par M^{me} Derboven et M. R. Staelens, annonce pour les lundis 14, 23 et 30 novembre, à 7 h. du soir, des conférences par MM. Louis Piérard, Iwan Cerf et Gaston Quintens.

Un nouveau livre sur Rops — après les études que lui ont consacrées J.-K. Huysmans, Beraldi, Demolder, Ramiro, Kahn, Lemonnier — vient de paraître. Il est dû à la plume du Dr Ottokar Mascha, de Vienne, et renferme une description détaillée de son œuvre, dont de nombreuses pièces sont reproduites par l'héliogravure.

On nous annonce de Londres que *Pelléas et Mélisande* sera représenté cet hiver, à Covent Garden.

Samson et Dalila va être représenté en Australie, et aussi, pour la première fois, dans les provinces sud-africaines.

De Dresde :

Vingt-cinq toiles de Paul Gauguin appartenant partie à la période bretonne, partie à celle de Tahiti, évoquant, exposées à la galerie E. Arnold en septembre dernier, la mémoire du grand artiste dont M. Rudolf Meyer résuma la vie douloureuse en quelques pages précises, préface au catalogue de l'exposition.

De Nuremberg :

Une des plus belles statues de Constantin Meunier, *le Forgeon*, récemment acquise par la Ville à une exposition des œuvres du maître, sera placée prochainement au parc Luitpold.

Paraîtront prochainement à la Librairie centrale d'art et d'architecture (106, Boulevard St-Germain, Paris) : *le Parthénon*, un volume in-folio de 136 planches reproduisant les vues d'ensemble et tous les détails d'architecture et de sculpture du temple de Minerve, avec une introduction de M. Maxime Collignon; prix de souscription : Paris, 176 francs; étranger, 200 francs. — *La Renaissance en France (l'Architecture de la Décoration)*, par Camille Martin, un volume in-folio illustré de cent planches; prix de souscription : Paris, 100 francs; étranger, 115 francs. — *Inventaire général illustré des dessins du musée du Louvre et du musée de Versailles (Ecole française)*, par J. Guiffrey et P. Marcel, dix volumes in-8° carré, illustrés chacun d'environ 550 reproductions de dessins; prix de souscription à l'ouvrage complet : 92 fr. 50 par volume; prix du volume isolé : 25 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIERENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8°, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes, croquis, etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une *eau-forte originale et inédite* d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe : 40 francs.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture. Philosophie. Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8^o écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Paestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — César Franck, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — J.-S. Bach, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — Beethoven, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — Mendelssohn, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — Smetana, par WILLIAM RITTER. — Rameau, par LOUIS LALOY (2^e édition). — Moussorgski, par M.-I. CALVOCORESSI. — Haydn, par MICHEL BRENET (2^e édition). — Trouvères et Troubadours, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — Wagner, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — Gluck, par JULIEN TIERSOT. — Gounod, par CAMILLE BELLAIGUE. — Liszt, par JEAN CHANTAVOINE. — Haendel, par ROMAIN ROLLAND.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBRE-PARIS.

Editions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'Influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*.

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'École moderne de Musique française (HENRY LESBROUSSART). — Le Prix Nobel : M. Paul Heyse, lauréat pour la littérature. — A la mémoire de Clotilde Kleberg-Samuel. — Exposition Internationale des Beaux-Arts : Liste des œuvres vendues à des particuliers. — L'Art à Paris : Exposition de M. de Chamillard (ARSÈNE ALEXANDRE). — Notes de musique : Première séance de l'Académie de musique de M. Théo Ysaye (Ch. V.). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

L'École moderne de Musique française (1).

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suis certain de traduire vos sentiments en exprimant les regrets que nous éprouvons tous de devoir nous priver de la causerie d'Octave Maus. Il avait accepté de s'en charger alors que l'audition de ce soir était fixée à une date antérieure. Lorsqu'il fallut la retarder, Maus n'était plus libre. Nous en sommes d'autant plus déçus que personne n'est mieux qualifié que lui pour parler de la musique française moderne. Organisant les auditions des *Vingt* et de la *Libre Esthétique*, hébergeant les jeunes compositeurs, encourageant leurs

(1) Causerie faite le 15 novembre à l'Académie de musique de Bruxelles ; préface d'une audition dont le programme comprenait le *quatuor* op. 7 de V. d'Indy, la *sonate* pour piano et violon de Castillon et le *quatuor* op. 41 de Saint-Saëns.

efforts, signalant leurs œuvres aux organisateurs de concerts et aux directeurs de théâtres, Octave Maus a fait de sa vie musicale un incessant apostolat en faveur d'une école dont il avait pressenti dès l'origine le surprenant essor. Le public bruxellois connaît et apprécie aujourd'hui les jeunes maîtres français autant que le public parisien : il doit cette éducation et ces jouissances à Octave Maus, sans oublier assurément les deux frères Ysaye ; et si le conférencier annoncé nous fait défaut, nous en retirons cet avantage, le seul du reste, de pouvoir dire du bien d'un absent.

Le concert de ce soir est la première manifestation du groupement qui s'est constitué sous la direction de M. Théo Ysaye, en vue de développer la culture de la musique, par une heureuse combinaison de cours réguliers confiés à des artistes bruxellois et de leçons extraordinaires données par des chefs d'école de haute expérience tels que Vincent d'Indy, Eug. Ysaye, Pugno. Les professeurs chargés des cours réguliers sont de premier rang, et on peut attendre de leur dévouement, de leur indépendance, de leur amour de l'art, les résultats les plus féconds.

Voulant étendre sa bienfaisante influence au delà des murs de ses classes, l'Académie de musique institue des auditions publiques ; pour leur attribuer un caractère d'éducation générale, elle les groupe en trois programmes méthodiquement composés, consacrés à la musique de chambre moderne française, belge et allemande. C'est de la musique française que nous nous occupons d'abord.

* * *

Trois noms doivent être retenus, qui sont trois étapes : Saint-Saëns, César Franck, Vincent d'Indy.

Pour faciliter le classement, et sans attacher aux dates une importance trop absolue, remarquons que ces étapes comportent chacune environ une vingtaine d'années : Saint-Saëns de 1850 à 1870 ; César Franck de 1870 à 1890 ; ensuite, Vincent d'Indy.

Depuis Rameau, la musique pure était abandonnée. J'entends par musique pure celle qui n'est point asservie à un autre art, la musique instrumentale ou la musique de chambre, symphonies, sonates, trios, quatuors. L'art musical français, soumis aux contagions venues du dehors, a fait, pendant la première moitié du XIX^e siècle, des maladies qui auraient justifié de graves inquiétudes. L'Italien Rossini et Meyerbeer le Berlinoise ont mis en péril les claires et précieuses qualités du génie latin. La France musicale s'exprimait par les voix ternes, souvent médiocres, d'Auber, d'Hérold, d'Halévy ; elle eût pu nommer Berlioz un de ses génies essentiels si ce cerveau sans équilibre n'avait pas été irrémédiablement infesté de romantisme.

Bizet, l'un des seuls musiciens populaires de France (avec Gounod et Charpentier), eut la perception confuse de la maladie dont souffrait l'art de son pays. Un correspondant lui rappelait en 1868 son enthousiasme de jeunesse pour Rossini, pour le « foudroyant génie » de Meyerbeer ; l'auteur de *Carmen* répondit : « Non, Monsieur, pas plus que vous je ne crois aux faux dieux. Je leur ai fait des concessions que je regrette, j'en avoue. J'aurais bien des choses à dire pour ma défense... L'école des floufions, des roulades, du mensonge est morte, bien morte. Enterrons-la sans larmes, sans regrets, sans émotions, et... en avant ! » (1)

Dès 1850, **Saint-Saëns** (2), lui, avait nettement compris le danger. Pour guérir son art de ces fièvres malignes, pour permettre au génie harmonieux de la race de reconquérir sa place sous le doux soleil de France, il fallait purifier l'intention de cette musique et ses formes ; il fallait la débarrasser d'un excès de théâtre et de littérature, et ne plus écrire de la musique que pour la seule musique, noble langue des nobles sentiments. Dès 1852, le jeune Saint-Saëns (il avait alors 17 ans) composait des pièces pour harmonium ; en 1853, une symphonie ; en 1855, un quintette pour piano, deux violons, alto et violoncelle. Le quatuor qui sera exécuté tantôt porte le numéro d'opus 41 ; il a été composé en 1875. Le maître de Saint-Saëns, Reber, avait écrit déjà quelques trios et, je crois, une ou deux symphonies. Mais Reber, né à Mulhouse, n'avait pas l'âme française et ses œuvres ne doivent pas être retenues dans une histoire de la musique de ce pays.

(1) Voir P. LANDORMY, *Histoire de la Musique*, à laquelle certaines appréciations qui suivent ont également été empruntées.

(2) Voir ÉMILE BAUMAN, *L'Œuvre de C. Saint-Saëns*.

Il fit connaître à Saint-Saëns la musique allemande, lui expliqua Beethoven, lui fit aimer Schumann et Schubert, ces deux maîtres de la musique intime. Saint-Saëns a toujours eu l'attention attirée sur la vie artistique d'outre Rhin ; on sait que la première représentation de *Samson et Dalila* eut lieu à Weimar, en langue allemande.

La musique de chambre de Saint-Saëns maintient et glorifie les formes traditionnelles (1). Vous entendrez l'*andante* du quatuor, si rigoureux de mécanisme, d'un contrepoint si énergique. Tout ce quatuor est d'une construction remarquable, et il tient fort justement sa place dans le programme d'aujourd'hui, comme l'une des productions les plus caractéristiques du génie moyen de Saint-Saëns, pondéré, empreint tour à tour de grâce et de vigueur, et soutenu par une technique profonde.

Chose curieuse, Saint-Saëns, qui a exercé sur l'évolution de la musique française une action prépondérante, s'est toujours fort peu soucié de jouer le rôle de chef d'école. Il avait suffi qu'il reprit les pures formes classiques pour que les jeunes qui méprisaient le meyerbeerisme tournassent vers lui leur pensée ; ils attendaient confusément un messie qui voulût bien s'occuper d'eux, grouper leurs inquiétudes, transformer leurs aspirations en œuvres fécondes : et le messie est venu, c'est nous, Belges, qui l'avons donné à la France. **César Franck**, génie sans pareil, à la fois paternel et enfantin, si clairvoyant et si naïf, âme adorable et cœur sans limites, César Franck a régénéré la musique française. Ayant la force d'une foi, il a groupé les croyants ; son caractère intangible, le doux héroïsme de sa vie entretenaient autour de lui, comme une auréole, de la noblesse, de l'exaltation pure. Tous les musiciens qui ont suivi sa route y ont trouvé de hautes inspirations. Tous ceux qui l'ont méprisé ont été châtiés et se sont perdus dans les bas-fonds de l'art mercantile.

César Franck ne fut jamais professeur de composition ; il n'a occupé au Conservatoire de Paris que la chaire de la classe d'orgue. Mais sa personne, sa parole, le charmant ascendant qu'il exerçait suffisaient à en faire un merveilleux chef d'école.

Je ne puis nommer tous ses élèves. Je vous signale d'abord le plus ancien (ou le moins jeune si vous le préférez, puisqu'il s'agit toujours de la *jeune* école française) : Castillon, le vicomte Alexis Castillon de Saint-Victor, dont la sonate pour piano et violon est inscrite au programme de ce soir. Né en 1839, il suivit la carrière militaire et mourut des suites d'un refroidissement contracté à la guerre de 1870. Il a écrit plusieurs œuvres de musique de chambre et un charmant concerto pour piano que Pugno a révélé récemment.

Les compositions de Castillon révèlent une personna-

(1) BAUMAN, op. cité.

lité tendre et élégante. On sent, particulièrement dans sa sonate, l'étude approfondie qu'il fit de Schumann, et parfois aussi l'influence de Chopin.

Vous connaissez la plupart des autres Français qui se réclament de César Franck : Chabrier, primesautier, fantaisiste; Henri Duparc, aux formes parfaites et raffinées; Chausson, mélancolique et contenu; Paul Dukas, un des plus remarquables musiciens de l'heure actuelle; Pierre de Bréville (vous avez encore dans l'oreille les harmonies voluptueusement délicates de son *Amour vainqueur*); Charles Bordes, Guy Ropartz, directeur du Conservatoire de Nancy, Albéric Magnard, Albert Roussel, etc. (1). Il est inutile de prolonger l'énumération pour constater que sous l'action bienfaisante du génie de Franck s'est développée la plus brillante école de symphonistes que la France ait jamais possédée.

J'ai réservé pour le faire sortir du rang le plus remarquable disciple du père Franck, celui qui lui a succédé dans la direction de la jeune école : **Vincent d'Indy**. Par sa conception altière de la beauté musicale, par l'éclectisme réfléchi de ses goûts, par la rigueur de ses principes, il était digne de succéder au maître, et son influence a été féconde. Voulant s'instruire de toutes façons et malgré une situation de fortune qui l'aurait dispensé de faire de la musique en professionnel, il s'engagea comme organiste à l'église de Saint-Leu (2), puis comme timbalier et chef de chœurs aux Concerts Colonne. Il voyagea en Allemagne, connut Liszt, assista aux premières représentations de Bayreuth. En 1896, avec Guilmant et Charles Bordes, il fonda la *Scola Cantorum*, dont je n'ai pas à vous apprendre la fructueuse vitalité.

Vincent d'Indy est un admirable éducateur. Une croyance peut-être trop autoritaire le pousse à enfermer dans des limites exclusivement catholiques la beauté musicale française. Mais son esprit est assez vaste pour que cet *a priori* n'amointrisse pas son enseignement; on sait en effet le cas qu'il fait du protestant Bach. Les ignorants lui ont reproché de vouloir briser les traditions classiques, de nier le passé; et tandis que les conservatoires dédaignaient ce prétentieux révolutionnaire, Vincent d'Indy s'occupait, avec quelques amis, de remettre au jour, en une édition admirablement coordonnée, toute l'œuvre de Rameau, et consacrait ses loisirs à rechercher dans les bibliothèques italiennes les pages oubliées du grand Monteverde.

Les compositions de Vincent d'Indy révèlent un esprit hautain dont la sensibilité s'enveloppe dans une pudeur distante. Ses multiples études ont mis à sa disposition une technique dont il use avec virtuosité. Son ins-

(1) Remarquons, en passant, que Fauré, malgré son écriture moderne, n'appartient pas à l'école dont nous nous occupons.

(2) Petite ville de Seine-et-Oise.

piration est ardente jusqu'à la tension; une volonté de noblesse s'y imprime à un tel degré que souvent sa musique quitte le domaine du sentiment pour n'évoluer que dans celui de la pensée. Vincent d'Indy est un artiste de haute lignée et un grand caractère.

Nous voici arrivés à l'époque contemporaine, et j'aurai complété ce rapide exposé en vous rappelant **Claude Debussy**, génie imprévu, en marge des styles et des écoles, si troublant, presque dangereusement séduisant! Prix de Rome en 1884, il fit partie des cénacles symbolistes; Debussy est un lettré très raffiné. Il a radicalement bouleversé la technique musicale. C'est un inventeur extraordinaire. Rappelez-vous les premières exécutions à Bruxelles des *Nocturnes*, de *la Mer*, de *Pelléas et Mélisande*: presque tous les professeurs ont poussé des cris épouvantables. Les règles anciennes étaient culbutées; l'enseignement scolastique était menacé! Nous autres, public, nous nous amusons de ces colères, et nous sommes simplement heureux de voir le domaine de nos jouissances d'art enrichi d'une jouissance nouvelle.

Telle est, esquissée à grands traits essentiels, l'histoire de la musique française moderne. Aujourd'hui, le spectacle que nous donne Paris présente une certaine confusion. D'une part la Scola Cantorum, sous l'autorité intransigeante et active de son chef. D'autre part, des groupements, cénacles et chapelles, qui prônent l'un ou l'autre compositeur, ce dont ceux-ci sont parfois fort embarrassés. Les « debussystes » élèvent leur héros au niveau de Beethoven. Les « ravelistes », satellites du minutieux et ingénieux Maurice Ravel, défient les debussystes et relèguent d'Indy aux vieilles lunes. Tout ce monde fait beaucoup de bruit, dépense un esprit étincelant, bourdonne, tourbillonne et disparaîtra bientôt, pour faire place à de nouvelles chapelles, aussi amusantes et aussi éphémères. Parfois la discussion s'aigrit et prend un tour plus sérieux: le critique musical du *Mercur de France* est descendu récemment sur le terrain en compagnie du secrétaire de la Société de Musique indépendante; ces messieurs se sont imposé six reprises, qu'une blessure à la cuisse a seule interrompues. Tant il est vrai que la musique n'adoucit que les mœurs de ceux qui l'écoutent.

Le temps que je me suis imposé est près d'expirer, et ce serait en excéder le cadre que de vouloir analyser les caractères généraux de la jeune musique française. L'audition qui se prépare vous les rappellera. Vous apprécierez ses qualités essentielles de distinction, de clarté et de sincérité. Le génie latin s'y manifeste sensiblement avec grande pureté. Les pages des modernes compositeurs français rappellent les paysages au travers desquels ils ont promené leurs rêveries, la France aux harmonieux horizons, au sol crayeux, aux verdure légères; au-dessus d'elle, les cieux s'épan-

dent en couleurs douces quoique profondes ; rien ne saurait être gras ni lourd dans ce pays de mesure et de goût. Les montagnes aux lignes molles alternent avec les étendues pensives, cadres excellents pour les exercices spirituels. Trop spirituels, a-t-on dit ; la cérébralité éloigne ces novateurs des vraies sources de la musique, qui sont l'inépuisable terreau du peuple et l'épanchement du cœur, le plus libre et le plus pathétique. Il y a dans la musique française moderne trop de souci de culture, trop de qualités aristocratiques. Vous me permettrez de ne pas me prononcer, à la fin d'une modeste causerie, sur un sujet aussi multiple et aussi délicat. Et si ces compositeurs sacrifient trop la simple expression de leur sentiment aux exigences de la pensée, il leur suffira pour se corriger de remonter au doux initiateur, à celui dont le cœur et l'esprit étaient deux sources égales de beauté, et dont il vous plaira de réentendre le nom en conclusion de ces notes : César Franck.

HENRY LESBROUSSART

LE PRIX NOBEL

M. Paul Heyse, lauréat pour la Littérature.

C'est à M. Paul Heyse que l'Académie suédoise vient de décerner le Prix Nobel de littérature. Né à Berlin en 1830, il apparaît aujourd'hui, dit *Paris-Journal*, comme le survivant d'une vieille génération. Le Prix Nobel est réservé, dit-on, à une œuvre de tendance « idéaliste ». Celle de Heyse l'est à sa façon, qui n'est point moralisatrice, mais esthétique. Heyse est un artiste, un aristocrate. Il a le culte du beau, une horreur presque malade pour tout ce qui est laid ou vulgaire. Il ne croit point, comme Flaubert, qu'une belle forme puisse ennoblir tous les sujets ; il aime les beaux sentiments, les beaux caractères, les beaux visages. Il a dit qu'il ne pouvait peindre un portrait de femme sans en être plus ou moins épris.

C'est ce goût de beauté qui, restreignant le choix de ses sujets, donne à son œuvre un caractère un peu uniforme et l'a fait accuser de froideur. Il est vrai qu'on ne trouve point chez lui une vie grouillante, ni une variété de types à la Balzac. Il aime surtout à montrer, chez des filles du peuple, une nature saine, s'épanouissant librement, en harmonie avec elle-même.

Artiste, au sens presque étroit du mot, il ne l'est point seulement dans sa façon de penser, mais dans son écriture et dans sa vie. Prosateur et poète « facile », auteur d'une œuvre considérable, il sut toujours garder une pureté, une élégance de style qui sont rares chez les écrivains de sa langue et de sa race.

Cet Allemand du nord fut entraîné par son amour de la « forme » vers des contrées où le ciel est plus beau, la vie plus harmonieuse. Dès sa jeunesse, il vint à la Cour de Bavière et passa dans Munich presque toute son existence. Il voyagea en Italie et traduisit plusieurs de ses poètes, entre autres Giusti et Leopardi.

On ne peut dire encore ce qui restera de son œuvre. Parmi les auteurs contemporains, il en est sans doute de plus puissants ; mais ceux qui remportèrent le Prix Nobel ne lui furent pas tous supérieurs.

A la mémoire de Clotilde Kleeberg-Samuel.

Une cérémonie intime et touchante a réuni dimanche dernier, au Cercle artistique, un grand nombre de personnalités du monde musical bruxellois.

On inaugurerait le buste de Clotilde Kleeberg, dû au ciseau de Charles Samuel.

M. Paul Hymans, président du comité organisateur, a prononcé le discours suivant :

« Une émotion plane sur cette réunion d'amis, d'admirateurs, d'artistes qu'ont charmés le sourire de la femme et le génie de la Muse.

Elle a disparu jeune et célèbre, laissant après elle l'écho assourdi des rythmes fiers et des harmonies délicates, que ses mains fines et son âme fervente faisaient jaillir du clavier sonore. Une image de marbre, modelée d'une main pieuse, ressuscite sa tendre et spirituelle figure.

C'est ici que l'époux et les donateurs ont voulu que demeurât ce buste évocateur, perpétuant un souvenir aimé, puisque dans la salle voisine ont retenti les premiers applaudissements qui accueillirent à Bruxelles la pianiste étrangère, devenue bientôt nôtre par son union avec un des maîtres de la statuaire belge.

Je fus le témoin — je me le rappelle si bien — de l'apparition de Clotilde Kleeberg devant le public du Cercle, il y a déjà tant d'années !

Au programme, à côté de son nom encore modeste, figurait celui d'une cantatrice allemande qui s'était illustrée dans le répertoire du théâtre wagnérien. J'étais alors secrétaire du Cercle et le devoir galant m'incomba de conduire les deux artistes sur l'estrade, l'une, imposante Walkyrie, puis la jeune pianiste parisienne, gracile et timide, tremblant d'un si redoutable voisinage. Le contraste fut délicieux. Dans la salle blanche au décor Louis XVI, après les accents puissants de la chanteuse germanique, Clotilde Kleeberg, au jeu nerveux et perlé, triompha.

Elle adorait les maîtres. Par un instinct subtil qu'aiguësait une éducation savante, elle pénétrait leur pensée, s'en imprégnait, puis, messagère des dieux, la reflétait et la faisait rayonner autour d'elle. Elle vouait un culte à Schumann, dont l'âme rêveuse passait, certains soirs, dans la sienne, revivait et chantait sous ses doigts inspirés.

Elle avait une mémoire prodigieuse et la maniait comme un bibliophile des livres précieux. Un jour, au Cercle, une foule impatiente attendait un artiste annoncé qui ne vint pas. Notre embarras fut grand. Clotilde Kleeberg était dans la salle. J'allai lui demander de nous sauver. Elle n'hésita pas. Pleine de bravoure, elle monta sur la scène et improvisa un concert exquis où, dans une harmonieuse ordonnance, elle fit alterner les pages austères et dramatiques avec les pages spirituelles et frivoles, prodiguant les richesses de sa généreuse et souple nature d'artiste.

Elle était musicienne jusqu'au bout des doigts et jusqu'au fond du cœur, mais ne s'enfermait pas, indifférente ou jalouse, dans l'art qu'elle avait fait sien. Toute expression du beau éveillait ses curiosités et ses enthousiasmes. Elle aimait la vie pour ses luttes, ses joies, ses épreuves. Elle animait l'atelier de son mari de sa grâce aisée, de sa conversation aillée, de ses beaux regards affectueux et moqueurs. Elle avait de l'esprit, de la bonté, du courage, le front pur, la main douce et loyale. Elle savait rire et causer. Elle fut excellemment femme, artiste, et femme d'artiste !

Elle a passé trop vite. Mais elle a été aimée, choyée, applaudie. Elle a connu les jouissances de la pensée et de l'art, les effusions du cœur, la douceur du foyer.

Comment, avant de terminer, ne pas redire devant son effigie ces vers dédiés par le poète à la Malibran, dont le buste orne un salon voisin :

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâlive,
Ce n'est pas l'Art divin, ni ses savants secrets;
Quelqu'autre étudiera cet art que tu créais;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais. »

Après ce discours, M. Max, bourgmestre de Bruxelles, a, en qualité de président du Cercle, improvisé une charmante allocution, rendant à son tour hommage à la mémoire de l'artiste disparue et tant regrettée. Enfin M^{lle} Delbove, du Conservatoire, a récité des stances du poète Henri Liebrecht.

Exposition Internationale des Beaux-Arts.

Liste des œuvres vendues à des particuliers.

I. SECTION BELGE

MM. R. Janssens, *Intérieur d'église*. — H. Courtens, *Fillette au crochet*. — A. Courtens, *Recueillement* (bronze). — E. Claus, *La Route des marronniers*. — J. Ensor, *Vue d'Ostende*. — V. Rousseau, *Le masque de Beethoven* (bronze). — H. Thomas, *Les Femmes qui fument*. — P. Leduc, *Banlieue l'hiver*. — R. Revelaer, *Roses*. — W. Paerels, *Port de Scheveningue et Portrait*. — G. Van Zeebergen, *Tentation*. — J. Le Mayeur, *Kermesse en Flandre*. — G. Malissard, « *Flûte* » (sculpture). — A. Van Beurden, *Journée d'avril ensoleillée*. — L. Titz, *Marché aux poissons, Ypres*. — A. Van Neste, *Le long du quai* (aquarelle). — L. Reekelbus, *Pavillon Louis XV* (id.). — C. Jacquet, *Dans la forêt* (id.). — H. Van Haelen, *Tête de femme* (id.). — L. Titz, *A Thonne* (id.). — E. Carpentier, *Pâturage* (id.). — M^{me} E. Wesnael, *Les Cigognes* (eau-forte). — M. Van der Loo, *Cinq Eaux-fortes en couleurs*. — M.-H. Meunier, *La Vieille barrière* (id.). — Ch. Counhaye, *En attendant le cortège* (dessin). — Ch. Bougard, *Portrait de ma fille* (id.) et *Le Ruisseau* (peinture). — L. Van Aken, *Avant le combat et A l'hospice des femmes*. — G. Cap, *Contemplation*. — Ch. Houben, *Matin sur l'Oise*. — F. Van Kuyck, *Bruyères en fleurs*. — H. Houben, *Retour des Moutons*. — N. Jonet, *Solitudes en Campine*. — E. Walravens, *La Toilette*. — L.-G. Cambier, *Mare aux chevreaux*. — Ch. Van den Eycken, *L'Importune* (aquarelle).

II. SECTION DES PAYS-BAS

MM. H.-W. Mesdag, *Matin d'été*. — W.-C. Nakken, *Carrière près de Paris*. — N. Van der Waay, *Adagio*. — W.-E. Roelofs, *Roses* (aquarelle). — A.-H. Koning, *Chemin champêtre*. — W. Stoclink, *Au champ*. — M. Monnickendam, *Le Peintre et sa Sœur*. — C. Kuypers, *Vue sur la rivière*. — W. Sluiter, *Sur la Plage*. — K. Klinkenberg, *Vieux quai à Utrecht*. — C.-J. Van der Hoof, *Sept statuettes en bronze*. — L. Apol, *Avenue du Bois*. — W. Wilsen, *Vieux Rempart et Lu Halvemaanssteeg à Amsterdam*. — F. Van Heemskerck van Boest, *Vieillard* (eau-forte) et *Pille sélandaise* (lithographie). — M^{lle} G.-W. ten Hoet, *Aux environs de Hilversum* (eau-forte). — J.-H. Wysmiller, *Jour d'été* (peinture).

III. SECTION ESPAGNOLE

J. Baixas, *Entre amis*. — L. Barrau, *Orange*. — J. Bruel, *Jeune Fille à la cruche*. — E. Serra, *Lac Pantina*. — A. Tolosa, *Paysage*. — S. Gil, *Priesta de Sol* (marine).

IV. SECTION ITALIENNE

E. Lionne, *Scène de Cabaret*. — G. Ciardi, *Nuages blancs*.

V. SECTION DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

A. Thyges, *Sur les hauteurs de Drauffelt*. — F. Seimetz, *Sous bois près d'Echternach*.

VI. SECTION INTERNATIONALE

Th. Grosvenoz, *Le Moulin*. — C. Selmyhr, *Bords de la mer*.

N. B. — La liste des acquisitions dans la Section française ne nous est pas encore parvenue.

L'ART A PARIS

Exposition de M. de Chamailard.

Bien que M. de Chamailard ne soit plus un inconnu pour le public depuis sa première exposition à la Galerie Bernheim Jeune, et ses belles participations au Salon d'automne, — cette réunion de ses œuvres récentes aura toute la saveur d'une révélation.

En effet, la délicatesse quasi féminine de ses peintures antérieures le rattachait, et timidement encore, à l'école paysagiste de Gauguin.

Or, Chamailard est un tempérament vigoureux et de belle humeur, et c'est cette robuste manière-ci qui est la véritable expression de son naturel. Ce n'est pas à dire que cet artiste ne soit pas en même temps un tendre et même un mélancolique; sans cela il ne serait pas complet, et par suite, pas vrai. Je ne méfie des gens qui ne sont que violents et de ceux qui ne sont que doux.

Mais ce qui prouve en M. de Chamailard un artiste désormais en possession de toute la plénitude de sa pensée et de ses moyens, c'est cette façon forte et brillante d'exprimer des sentiments délicats et finement gais.

Car enfin, il n'est pas bon qu'on nous attriste perpétuellement par des violences ou des laideurs! La campagne a pourtant des caresses et des sourires! Les bois ont de la fraîcheur et de la musique. Les rivières claires parcourent les campagnes avec une chanson très vieille sans doute, mais qui n'a rien perdu de son charme ni de son bienfait. Et c'est une très belle entreprise que de chercher modestement, laborieusement, à rendre les délicieuses et complexes symphonies du pays qui vous est cher.

C'est ce qu'a réussi à faire M. de Chamailard. Il a la chance de posséder un pays, un pays qu'il aime. Et cela ne fait rien que ce pays soit la Bretagne. Nous sommes toujours heureux quand nous la voyons racontée, dépeinte, par des Bretons authentiques et de grand talent.

Il n'y a que l'œil amoureux d'un natif qui puisse comprendre et réaliser ainsi certaines finesses particulières, noter et grouper certains accords. Aussi pour nous quel agrément de regarder ces peintures à la fois véridiques et raffinées! Comme cela fait plaisir de voir un artiste qui a compris et aimé ce qui était autour de lui, et qui n'a mis personne à la torture, — à commencer par lui, — pour faire éprouver au passant candide, comme à l'exigeant chercheur d'art, la bonne émotion d'une très simple, mais très noble confession humaine.

Entre-temps, quoique très lettré et très informé, M. de Chamailard s'est donné la joie de se faire une âme de vieux paysan tailleur de bois, j'allais presque dire — quoique ce mot prête maintenant à l'équivoque — une âme de sabotier. Savez-vous qu'un vrai et vieux sabotier des vieux temps était un artiste en son genre, et que les idées de sabotage n'auraient guère pu entrer dans sa cervelle? Il sculptait son billot attentivement et y faisait éclore de beaux ornements qu'il peignait de tons francs et vifs. Plus d'un a travaillé aux églises et aux calvaires...

L'œuvre ici exposée de Chamailard sera donc très vivement appréciée puisqu'elle nous montre une œuvre de vrai peintre, qui s'est ensuite trouvé à l'aise dans les autres pays qu'il a parcourus — voyez ses autres tableaux non bretons, également fort réussis, — et que cette œuvre de vrai peintre a pour auteur un homme jeune et vivant qui serait d'un temps antérieur.

ARSÈNE ALEXANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Première séance de l'Académie de musique
de M. Théo Ysaye.

Précédée d'une charmante causerie de M. Henri Lesbroussart, cette séance, consacrée à la musique française moderne, a été fort intéressante et a emporté les suffrages de tous ceux qui ont eu le plaisir d'y assister.

M. Lesbroussart a développé son sujet en termes choisis et judicieux; il a su tracer, au cours du temps fort limité dont il disposait, un tableau synthétique d'une fidélité parfaite de l'heureuse carrière musicale qu'ont parcourue nos voisins du Sud depuis le milieu du siècle passé.

Le programme comportait des œuvres datant de la période des débuts de la jeune école française, et qui, n'étant plus guère discutées aujourd'hui, sont en quelque sorte entrées dans le domaine du classicisme.

Le Quatuor op. 7. en la mineur (avec piano) de M. Vincent d'Indy ouvrait le feu. Ce fut l'impression dominante de la soirée : l'œuvre est d'une beauté profonde et concentrée, faite de sensibilité à la fois saine et raffinée et de rayonnante spiritualité. Malgré quelques faiblesses résultant surtout de ce que la partie de piano et celle de violon ne s'interpénètrent pas suffisamment, la Sonate op. 6 en ut majeur d'A. De Castillon captiva l'auditoire par ses qualités d'élégance et de spontanéité et par le charme de ses thèmes d'une allure si personnelle.

La personnalité est un peu ce qui manque à M. Saint-Saëns; son Quatuor op. 41 en si bémol majeur pour piano, violon, alto et violoncelle, qui terminait la séance, brille plus par l'admirable maîtrise de sa technique et par l'ingéniosité et le goût avec lesquels tout y est mis en œuvre que par la nouveauté des idées et de la *Stimmung*.

Le grand talent de MM. Théo Ysaye, Chaumont, Van Hout et L. Doehard assurait à ces trois beaux exemplaires de la musique de chambre française une interprétation de tout premier ordre.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

L'Embarquement pour Cythère.

Cette pièce charmante, qui fut créée à Paris en 1906, a pour auteur Emile Veyrin, un jeune poète mort prématurément, avant même que son œuvre eût vu les feux de la rampe. Des fleurs, de la musique, des parfums, des bougies, des cliquetis de vaisselle, des vers qui se brisent, des éclats de rire, de la joie, de l'entrain, de la griserie : telle est l'atmosphère ordinaire dans laquelle vit et respire — bien mal, hélas! — la marquise Pomponnette. Fragile et délicate, c'est une statuette de Saxe, une figure d'étagère, une poupée précieuse, un être de grâce et de frivolité. Elle est entourée d'une cour d'adulateurs aussi légers, aussi frivoles qu'elle-même : grands seigneurs poudrés et musqués, abbé de cour libertin, étrangers de marque qu'attire à Paris le charme équivoque et souverain des plaisirs. Et c'est l'époque adorable entre toutes : Louis XV règne sur la France, et la Pompadour sur le cœur du Roi. Tout est sourire et révérence. L'amour n'est qu'un jeu, la vie qu'une succession de caprices satisfaits. Pomponnette, protégée par le plus aimable des présidents de parlement, Pomponnette parée et fêtée, Pomponnette dansant jusqu'au jour, Pomponnette toujours conduisant la ronde folle, devrait être heureuse. Hélas! elle se meurt d'un mal de langueur : elle se meurt d'ennui, de ne pas être aimée vraiment, de ne pas faire sur terre sa fonction de femme. Son protecteur, très bon, très paternel, veut qu'elle se soigne. Son neveu, médecin, s'introduit auprès d'elle sous la figure d'un galant, car elle a horreur de ces messieurs de la faculté. Mais le jeune homme est un Jean-Jacques au petit pied : il professe le culte de la nature et de l'amour vrai, et ne tarde pas à faire partager ses sentiments à la jeune femme. Il l'aime, elle l'aime aussi : ils vont donc être heureux? Ils vont donc s'embarquer pour Cythère? (Oh! l'admirable décor de ce

quatrième acte, baigné d'une clarté de rêve, et tout pareil au tableau de Watteau!) Non, c'est pour une île plus lointaine que Pomponnette s'embarque, une île d'où l'on ne revient pas.

Et l'on a compris que Pomponnette, ici, est le symbole délicat du XVIII^e siècle finissant, n'ayant plus la force de supporter la vérité, la beauté, l'amour, la nature, le jour où Rousseau vient lui en annoncer le retour vainqueur.

Le théâtre du Parc a fort bien monté cette jolie pièce : les décors sont superbes, les jeux de lumière bien réglés, les costumes tout simplement exquis. Quant à l'interprétation, elle est irréprochable. M^{lle} Emmy Linn est une Pomponnette ravissante; elle meurt le mieux du monde, dans une révérence. M. Carpentier est le Président rêvé, et M. de Gravone un amant de la nature plus éloquent que Jean-Jacques en personne. Un orchestre discret mêle aux beaux vers d'Emile Veyrin les sons assourdis de quelques menuets, gavottes et passe-pied qui augmentent encore le charme de ce spectacle d'art et de beauté.

GEORGES RENCY

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, premier Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Misha Elman, qui interprétera le concerto de Beethoven pour violon et orchestre et la *Symphonie espagnole* d'Edouard Lalo. Au programme symphonique : Brahms, César Franck, Vincent d'Indy. Première audition d'un poème symphonique de M. Van Winckel, *Matin d'Avril*.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, deuxième séance de l'Académie de Musique (15 rue Mercelis). Ecole belge, causerie préliminaire par M. Ch. Van den Borren.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à l'Ecole allemande, première séance du quatuor Zimmer. — A la Grande-Harmonie, même heure, récital Ad. Waterman.

Jeudi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de chant par M^{me} G. Wybauw-Desilleux.

Samedi 26 novembre, à 8 heures, à la Salle du Conservatoire de Liège, premier concert de l'Association des Concerts Debefve avec le concours de M. Heermann, violoniste.

La troisième séance du cercle *Piano et Archets* aura lieu le vendredi 2 décembre, à 8 h. 1/2, à l'Ecole allemande. Au programme : Quatuor (avec piano) de Brahms, *Sérénade* pour flûte, violon et alto de Beethoven, Quintette (piano et cordes) de Florent Schmitt.

Le vendredi 9 décembre, M. Edouard Deru donnera à la Grande-Harmonie un concert avec le concours de M^{me} Claire Croiza et de MM. Bageard, Van Hout, Godenne et Piery. Au programme : le quintette de Mozart, des œuvres de Veracini, Bach, Max Bruch, etc.

La Croix Verte Coloniale donnera son concert annuel de charité à la Grande-Harmonie le samedi 10 décembre prochain, à 8 h. 1/2.

Au programme : première audition de : *Au désert*, pièce d'ombres en 7 tableaux, poème de M. Emile Désirant, musique de M. A.-P. Van Winckel

La partie concert est confiée à M^{me} Emma Ringel, cantatrice; M^{me} Marie Everaers, pianiste; M^{lle} Eléda de Feline, diction; M. Kohlen, baryton, et M. Van Winckel, violoncelliste.

La Société de Musique de Tournai a arrêté comme suit la date de ses concerts d'hiver :

Dimanche prochain, 27 novembre, à 3 h. 1/4, *Elie*, oratorio en deux parties de F. Mendelssohn. Solistes : M^{lles} Jordens et Mauroy, MM. Van der Haegen et Houx.

Dimanche 29 janvier, à 3 h. 1/2, *Psyché*, poème symphonique avec chœur de César Franck, et *Rebecca*, oratorio du même auteur. Solistes : M^{lle} Buyens et M. Maurianne.

Dimanche 23 avril, à 2 h. 1/4, *la Passion selon saint Mathieu*, oratorio de J.-S. Bach. Solistes : M^{mes} Mellot-Joubert et Philippi, MM. Plamondon et Gresse.

PETITE CHRONIQUE

Outre le tableau de M. Frans Gailliard dont nous avons parlé, la Reine a acquis au Salon des Beaux-Arts les œuvres suivantes : *Après un chant liturgique*, de M. Alfred Delaunois ; *Ferme dans les polders*, de M. Frans Hens ; *L'École des dentellières*, de M. P.-J. Dierckx ; *la Plage*, de M. Frans Smeers ; *Clair de lune*, de M^{lle} M. Verboeckhoven ; *Nature-morte*, de M. Louis Thévenet ; *Jardin sous la neige*, de M. Henri Leroux.

Le jury du Concours Godecharle vient d'être constitué comme suit : *Peinture*, MM. Évariste Carpentier, Léon Frédéric et Joseph Janssens. — *Sculpture*, MM. Jules Lagae, Egide Rombaux et Godefroid Devreese. — *Architecture*, MM. E. Janlet, Simon et Caluwaers. C'est M. Carpentier qui remplira les fonctions de président du jury.

M^{lle} Jenny Montigny et M. Adolphe Crespin ont ouvert hier au Cercle artistique une exposition de leurs œuvres qui sera close le 30 novembre.

La publication *Notre Pays*, éditée par MM. G. Van Oest et C^{ie}, a obtenu à l'Exposition Universelle le diplôme de Grand Prix dans la Section de l'Enseignement Supérieur (Collectivité des grandes œuvres belges d'ordre intellectuel). Distinction méritée, qui réjouira tous ceux qui suivent le constant effort de M. Van Oest en ses multiples initiatives.

M. J.-Guy Ropartz, directeur du Conservatoire de Nancy, vient d'arrêter les grandes lignes du programme de la saison 1910-1911. Pour commémorer le 20^e anniversaire de la mort de César Franck (8 novembre 1890), quatre séances seront consacrées à l'audition intégrale des œuvres de concert du maître : Symphonie en ré mineur, *les Eolides*, *les Djinns*, *Variations symphoniques*, *le Chasseur maudit*, *Psyché*, *Psaume CL*, *Ruth*, *Rebecca*, *Rédemption*, *les Béatitudes*.

D'autre part, poursuivant la revue de la Symphonie française contemporaine, commencée en 1900-1901 par l'audition des symphonies écrites en 1885 et 1900, M. J.-Guy Ropartz fera entendre des œuvres composées entre 1900 et 1910 : deuxième symphonie de V. d'Indy, troisième symphonie de Gédalge, symphonies de Th. Dubois, Sylvio Lazzari, etc.

Les onze ouvertures de Beethoven, dont certaines sont si peu connues, figureront également au programme, de même que certaines œuvres nouvelles dont la liste n'est pas encore définitivement arrêtée. Enfin un Festival Wagner sera donné avec le concours de M. Delmas, de l'Opéra.

Les solistes des concerts seront : M^{lle} Blanche Selva et M. Edouard Risler (piano), M. Hugo Heermann (violon) M^{lle} Jeanne Marx (violoncelle), etc. Pour le chant, outre M. Delmas, et M^{me} P. Frisch, MM. Jean Reder, G. Mary, G. Monys, etc.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

On ignore généralement, dit *Paris-Journal*, que Moussorgsky avait commencé à mettre en musique une comédie de Gogol : *le Mariage*. L'admirable compositeur de *Boris Godounov* laissa malheureusement cette œuvre inachevée et nous ne possédons que la musique pour piano du premier acte. Ceux qui la connaissent la disent aussi spirituelle que les plus délicieuses mélodies de la *Chambre d'enfants*.

M. Maurice Ravel travaille en ce moment à orchestrer ce premier acte du *Mariage*, qui sera probablement représenté à l'Opéra-Comique.

Au prochain Concert Colonne, M. Vincent d'Indy, qui fut rappelé à trois reprises, avec un enthousiasme croissant, après la magistrale exécution de la trilogie de *Wallenstein* qu'il dirigea dimanche dernier, conduira un important fragment de *Fervaal* précédé du prélude du premier acte. Les rôles de Guilhen et de Fervaal seront respectivement chantés par M^{lle} Cheval et par M. Frantz, tous deux de l'Opéra.

Aujourd'hui, dimanche, aux Concerts Lamoureux, M. Camille Chevillard fera entendre le deuxième tableau du premier acte d'*Éros vainqueur*. L'œuvre de M. Pierre de Bréville sera interprétée par M^{me} Claire Croiza, M^{mes} Mary Pironnay, Fanny Malnory et Warthe Philip.

Une nouvelle série de l'intéressante revue *Le Livre et l'Image* paraît par fascicules mensuels à Paris, 4 rue de la Verrière. Nous recommandons aux collectionneurs, aux artistes, aux amateurs d'art cette excellente publication, dans laquelle ils trouveront, outre une bibliographie mensuelle très complète, des articles sur les maîtres de l'estampe, des informations iconographiques utiles, des renseignements sur les ventes de gravures et de livres en France et à l'étranger, etc. Chaque livraison contient, en hors texte, soit un bois original, soit une lithographie ou une gravure. Abonnement : France, 12 fr. ; étranger, 15 fr.

Une société Richard Wagner vient d'être constituée à Londres sur l'initiative de M. L.-N. Parker aux fins de grouper tous les wagnériens anglais, d'assurer l'organisation de représentations wagnériennes plus parfaites, enfin de préparer la célébration solennelle du centième anniversaire de la naissance de Richard Wagner, en 1913. La Société compte déjà quelques centaines de membres.

Sottisier :

... Pour célébrer le premier anniversaire de Siegfried, son fils, âgé d'un an, Richard Wagner composa cet ouvrage...

CH. MALHERBE, Notice sur la *Siegfried-Idyll*.
(Programme des Concerts Colonne, 13 novembre 1910.)

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître
dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIBRENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8°, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes, croquis etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé, numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une *eau-forte originale et inédite* d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe : 40 francs.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Ébibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

LES MAÎTRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8^o écu de 250 pages environ,
3 FR. 50

FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Paestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — César Franck, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — J.-S. Bach, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — Beethoven, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — Mendelssohn, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — Smetana, par WILLIAM RITTER. — Rameau, par LOUIS LALOY (2^e édition). — Moussorgski, par M.-J. CALVO-CORES-1. — Haydn, par MICHEL BRENET (2^e édition). — Trouvères et Troubadours, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — Wagner, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — Gluck, par JULIEN TIERSOT. — Gounod, par CAMILLE BELLAIGUE. — Liszt, par JEAN CHANTAVOINE. — Haendel, par ROMAIN ROLLAND.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

Editions de LA LIBRE ESTHÉTIQUE

AVIS

Des conférences faites à *La Libre Esthétique* et publiées à très petit nombre il reste quelques exemplaires qui seront envoyés franco à ceux qui en adresseront la demande à la Direction, 27, rue du Berger, Bruxelles. Joindre le montant en un mandat ou en timbres-poste.

FRANÇOIS ANDRÉ. — *Paroles pour les Lettres belges d'aujourd'hui* (1899).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

MAURICE BEAUBOURG. — *Du Grotesque et du Tragique à notre époque* (1901). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

THOMAS BRAUN. — *Les Poètes simples* (1900).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

JEAN DOMINIQUE. — *De la Tradition et de l'Indépendance* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

ANDRÉ FONTAINAS. — *Le Frisson des Iles* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr.

ANDRÉ GIDE. — *De l'influence en littérature* (1900).

Prix : sur Hollande, 3 fr.

EDMOND JOLY. — *L'Art, l'Amour, la Mystique* (1901).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur Anglais antique, 1 fr. 50.

FRANCIS DE MIOMANDRE. — *Claudiel et Suarès* (1907).

Prix : sur Hollande, 2 fr.; sur vélin, 1 fr. 50.

ANDRÉ MITHOUARD. — *Le Classique de demain* (1902).

Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

CHARLES MORICE. — *Le Christ de Carrière* (1899) avec une eau-forte originale d'Eugène Carrière.

Prix : sur Hollande, 3 fr. 50; sur vélin, 2 fr. 50.

EUGÈNE ROUART. — *L'Artiste et la Société* (1902).

Prix : sur vélin, 2 fr.

A. GILBERT DE VOISINS. — *Le Jardin, le Faune et le Poète* (1903). — Prix : sur Hollande, 2 fr. 50.

Édition de L'ART MODERNE

JEAN DOMINIQUE. — *L'Image et l'Imagination*

Prix : sur Anglais antique, 2 fr.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

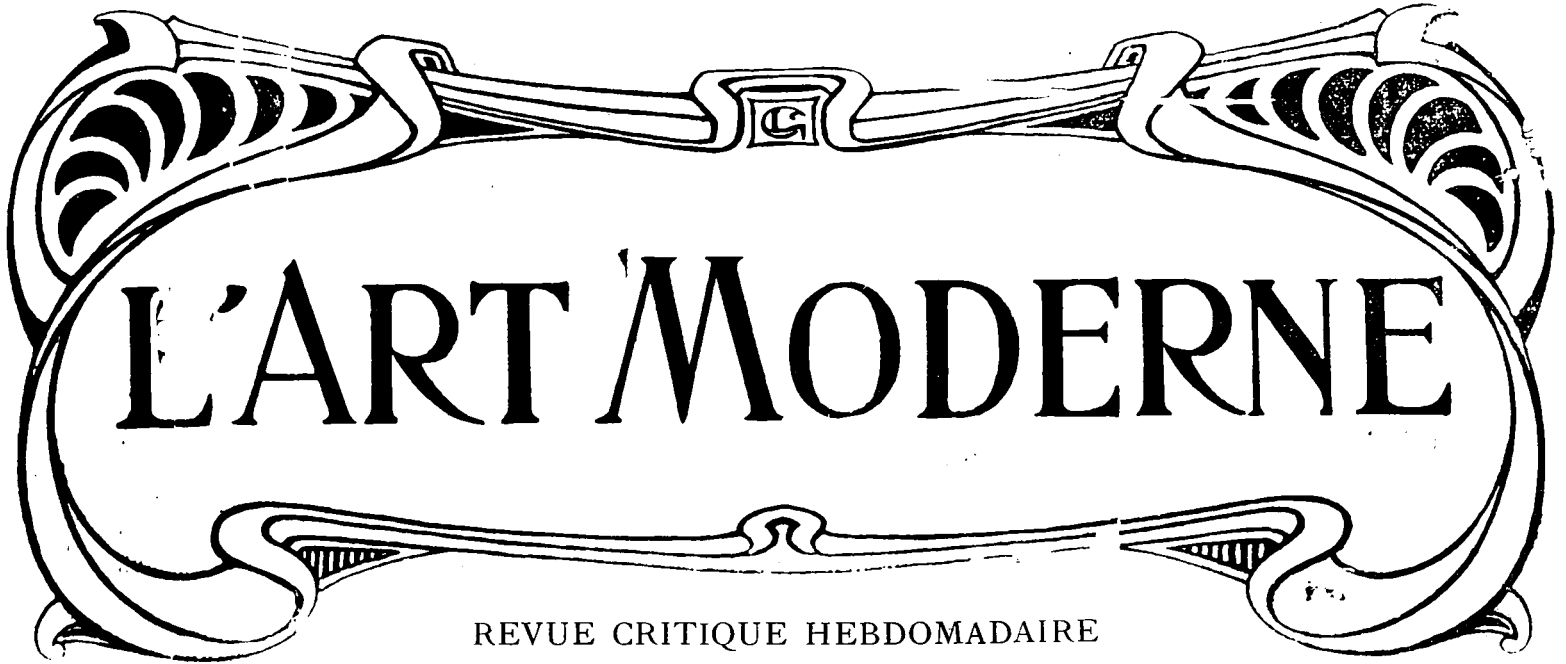
Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique belge moderne (CH. VAN DEN BORREN). — Mort de Léon Tolstoï (O. M.) — La Pologne vivante (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Littérature dramatique : *Trois premières représentations* (F. M.). — Le Concert populaire. (H. L. B.). — Chronique théâtrale : *Les trois filles de Monsieur Dupont; les Ganaches; les Jumeaux de Brighton; la Bigote* (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Gustave Serurier* (O. M.). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

La Musique belge moderne (1)

Au lendemain de la Révolution de 1830, qui constitua notre pays en nationalité indépendante, aucun nom de musicien belge digne d'être retenu ne se signale à notre attention, et il faudra encore de nombreuses années avant que nos artistes, tant dans le domaine de la musique que dans celui de la littérature et des arts plastiques (2) arrivent à sortir de la plus banale médiocrité. Certains d'entre eux sont parfois doués, tels Albert Grisar (1808-1869), dont on joue encore aujourd'hui, avec un certain succès, l'opéra-comique à la française

(1) Causerie faite lundi dernier à l'Académie de musique de Bruxelles; prologue d'une audition dont le programme portait : le trio en *si* mineur de M. Joseph Jongen, la sonate en *sol* majeur de G. Lokeu, le quintette en *fa* mineur de César Franck.

(2) L'on pourrait peut-être faire exception pour certains peintres, qui, dès le lendemain de 1830, cherchèrent des voies nouvelles, sans toutefois parvenir à créer des œuvres d'une beauté durable.

Bonsoir Monsieur Pantalon (1851). Mais pas un ne se distingue par la moindre apparence d'originalité.

Vers 1850-1860, le Flamand Peter Benoit (né en 1834) inaugure une ère nouvelle. « Puissante nature de tribun, dit à son sujet M. Maurice Kufferrath (1), Peter Benoit a su mieux que personne faire chanter l'âme des Flandres dans son œuvre fécond; c'est lui qui a exprimé avec le plus d'éloquence et de force l'essence même de cette âme : ses violences et ses tendresses si curieusement opposées, ses aptitudes à la rêverie sentimentale, son goût pour la contemplation placide et grave, s'alliant si étrangement au besoin de réalités opulentes; son aspiration à des choses énormes, exubérantes de beauté, à l'ampleur des formes, au lyrisme du sentiment, au rayonnement éblouissant de la lumière, unie à l'amour profond et tenace pour ces ciels gris et bas qui laissent filtrer des clartés tristes sur la monotonie verte des campagnes et qui, sur les eaux tranquilles et droites, parmi les prairies basses, mettent les reflets lumineux du ciel ».

On ne pourrait caractériser d'une manière à la fois plus juste et plus harmonieuse le génie curieux de ce noble musicien qui eut foi dans sa race et dans son art et qu'un haut idéal hanta tout au long de sa vie d'apôtre. Depuis sa mort, le silence s'est plus ou moins fait autour de son nom. On le connaît mal; on ne s'est encore rendu qu'un compte imparfait de ce qu'il a réalisé de neuf et

(1) Conférence sur *l'Art musical en Belgique depuis 1830*, faite à l'Exposition de Liège en 1905 et publiée p. 332 et suiv. dans *La Nation belge* (Editeurs : Desoer à Liège; Weissenbruch à Bruxelles).

d'original. Ses partisans ont peut-être mis quelque excès de zèle à le vanter et, d'autre part, une critique approfondie et impartiale de son œuvre n'a pas encore été tentée. Une mise au point est devenue nécessaire. Peut-être surgira-t-il un jour quelqu'un qui aura le loisir de la faire.

Quoi qu'il en soit, ce que l'on peut dire aujourd'hui de Benoit, sans crainte de se tromper, c'est qu'il fit partie de l'élite des vrais créateurs : le premier peut-être en Europe, il a proclamé et mis en pratique, avec une inlassable force de conviction, le principe du nationalisme en art ; il est parvenu de la sorte à rapprocher la musique du peuple, sans forfaire à la pureté de son idéal : il a remis en honneur la musique populaire vigoureuse, saine et sincère ; il a donné à l'oratorio et à la cantate une vie nouvelle en les associant à l'âme même du pays flamand, à ses paysages et aux manières de sentir de ses habitants ; il a mis dans tout ce qu'il a fait une joie de créer et un enthousiasme auxquels le contrepoids du sens critique a plus d'une fois manqué, mais qui n'en confèrent pas moins à une grande partie de son œuvre une large envolée et une précieuse spontanéité. Sans doute un critique sévère serait assez facilement enclin à soupçonner que ces rares qualités ne sont pas sans avoir leur revers et que la puissante faculté improvisatrice et décorative de Benoit l'a plus d'une fois entraîné à pratiquer un lyrisme d'une sentimentalité quelque peu naïve et superficielle. Ce critique n'aurait peut-être pas tort, mais il lui faudrait appuyer ses soupçons d'arguments très précis pour pouvoir porter sur le maître flamand un jugement qui ne soit pas lui-même entaché de superficialité.

Benoit fit école. Il me serait difficile d'évoquer ici l'élite complète de ses disciples immédiats et des musiciens qui se rattachent en tout ou en partie aux tendances qu'il a inaugurées. Aussi bien une énumération de ce genre serait-elle de peu d'intérêt. Tenons-nous-en donc à quelques indications de tendances : M. Jan Blockx, son successeur à la direction du Conservatoire d'Anvers, s'est surtout orienté vers le théâtre : il met volontiers en musique des pièces à caractère mélodramatique et y déploie des qualités de coloriste que séduit le pittoresque de la vie et des mœurs populaires. Gustave Huberti, bien qu'il ne fût point d'origine flamande, eut, pendant une partie de sa vie, une tendresse toute particulière pour les conceptions musicales de Benoit, et son œuvre s'en ressentit dans quelque mesure ; mais, esprit inquiet et novateur, il vit sans doute que cet art d'un caractère trop essentiellement racique ne correspondait pas à son tempérament, et tenta, vers la fin de sa carrière, non sans succès d'ailleurs, de s'assimiler les conquêtes plus récentes de la musique française.

On range encore parmi les adeptes de l'école fla-

mande M. Edgar Tinel. En fait, il reste à ce musicien très probe, mais d'esprit plutôt réactionnaire, bien peu de son origine thioise. Son oratorio *Franciscus* et ses drames religieux *Godelive* et *Katharina*, si noblement pensés qu'ils soient, portent toutes les marques d'un attachement peut-être excessif aux grands classiques (1) et à leurs pâles successeurs de l'école de Leipzig.

On peut préférer, à cet égard, M. Josef Ryelandt, dont les oratorios, écrits sur des textes qui témoignent d'un sens esthétique raffiné, se distinguent par une écriture plus légère et plus hardie, une plus grande unité de style et une inspiration plus fraîche et plus personnelle.

M. Paul Gilson, enfin, est l'un des musiciens flamands les plus intéressants de l'heure présente. Sa haute culture, son absence de parti pris contre toute innovation issue de l'évolution naturelle de la technique, la qualité toujours irréprochable de ses idées musicales, ses dons exceptionnels d'« orchestrateur » coloriste, tout cela fait de lui un artiste de très réelle valeur. Resté profondément Flamand, il a su néanmoins s'élever au-dessus du reproche de manque de culture que l'on adresse parfois aux musiciens de sa race, non sans une apparence de raison ; et c'est là ce qui donne à son œuvre une empreinte si nette en même temps qu'une tenue si parfaite (2).

Comme on a dû s'en rendre compte par ce qui précède, un fait semble acquis aujourd'hui : c'est que le mouvement musical flamand, tel que Peter Benoit l'avait compris, a quelque peu dévié dans un sens qui n'est plus celui du nationalisme exclusif. Peut-être faut-il voir dans ce fait la preuve qu'un art trop étroitement national ne présente pas les conditions requises pour atteindre cette universalité dont l'œuvre des très grands génies nous offre toujours l'image ? A cet égard, il est curieux de constater que la situation est la même dans la plupart des pays — tels la Scandinavie, la Russie et la Bohême — où une « musique nationale » s'est constituée. Il semble qu'une fois passée la « période héroïque » qui coïncide avec l'éclosion des « écoles nationales », celles-ci soient irrémédiablement vouées à la stérilité. Ce n'est pas à dire qu'il faille pratiquer l'internationalisme, ni surtout le cosmopolitisme en art. Au contraire, il importe avant tout qu'un artiste soit bien de sa race ; mais il ne faut pas que l'amour du sol patrial l'aveugle au point d'empêcher qu'il voie et comprenne ce qui se passe de grand et de beau en dehors de sa terre d'élection. C'est ce qu'ont pres-

(1) Y compris Mendelssohn.

(2) M. Aug. De Boeck est le musicien qui, à l'heure actuelle, représente avec le plus de verve le côté humoristique et truculent du tempérament flamand. Il a en lui quelque chose de l'esprit d'Uilenspiegel et de la bonhomie jordaenesque.

senti, avec une sagacité dont on ne saurait trop louer, les meilleurs parmi les écrivains flamands appartenant à la jeune génération. Ils ne font d'ailleurs que suivre en cela l'exemple de Guido Gezelle, qui fut l'un des hommes les plus cultivés de son temps et dont l'œuvre, si vivement imprégnée qu'elle soit d'un parfum de terroir, s'élève néanmoins jusqu'à cette universalité que les vrais poètes sont seuls capables d'atteindre.

(La suite prochainement.)

CH. VAN DEN BORREN

MORT DE LÉON TOLSTOI

La fin d'un homme de cette trempe devait avoir une grandeur tragique. Elle fut plus émouvante encore qu'on eût pu l'imaginer.

Dans ses *Ultimes paroles* Tolstoï avait écrit : « Avant tout, arrêtons-nous au milieu de chacune de nos occupations et de chacun de nos plaisirs, et demandons-nous : « Faisons-nous tout ce que nous devons, ou bien dépensons-nous inutilement cette vie qu'il nous est donné de passer entre deux étreintes du néant? Voilà ce que je tenais à rappeler à mes semblables avant de retourner dans l'infini. » Sa vie, on le sait, fut troublée par l'angoisse que lui faisait éprouver la contradiction de ses idées avec les obligations qu'il avait contractées envers les siens. Il en souffrit cruellement et lutta sans trêve pour établir l'accord de ses actes et de sa pensée. Sa fuite éperdue, la solitude farouche où il voulut, chargé d'années, s'enfermer marque la conclusion de cet épique conflit. La libération qu'il souhaitait, c'est la mort qui la lui apporta. Le philosophe illustre, le grand écrivain dont les œuvres demeureront la gloire du XIX^e siècle a succombé à un effort que son âge et sa santé le mettaient hors d'état de supporter.

Tous les artistes s'inclineront avec un profond respect devant sa tombe. Et si l'heure n'est pas venue de rendre à ce vieillard héroïque l'hommage définitif que seule peut lui décerner la postérité, du moins faut-il dès aujourd'hui saluer sa dépouille et pleurer la disparition d'une des plus hautes personnalités de notre époque.

O. M.

LA POLOGNE VIVANTE

La Pologne est la France du Nord. Elle représente, là-bas, en face de la Russie, de l'Autriche et de l'Allemagne qui se la sont partagée, à peu près ce que nous représentons, nous Français, à l'occident de l'Europe : le spiritualisme, la nervosité, la grâce en un mot, tout ce qu'il y a d'excellent et d'élevé dans la culture.

La France et la Pologne ont toujours été amies, et cependant l'abstention de Louis XV au moment du démembrement, l'égoïsme de Napoléon I^{er} et l'indifférence de son neveu constituent, à trois époques où notre intervention aurait pu la sauver, trois crimes de la France vis-à-vis de la Pologne. Avec générosité, les Polonais séparèrent toujours ici la conduite des gouvernements d'avec le sentiment national. Mais cette sympathie, que

nous leur gardâmes toujours, fut toujours, hélas! platonique. Elle l'est bien davantage aujourd'hui, où nous ne pouvons plus rien politiquement, sinon obtenir des alliances utiles et maintenir en respect nos ennemis par la force de notre argent.

Si la France n'avait pas laissé démembrement la Pologne, si elle avait ensuite seulement profité de l'occasion pour en rétablir l'autonomie, elle aurait, au cœur de l'Europe centrale, une amie puissante, autrement sûre que la Russie, aussi sûre qu'elle-même, puisque habitée par un peuple de même race morale, et jamais l'Allemagne n'aurait pu obtenir l'hégémonie formidable qu'elle possède aujourd'hui, hégémonie qui constitue un désastre sans cesse menaçant pour toute l'Europe civilisée. La politique du gouvernement de Louis XV n'a pas encore fini de porter ses fruits. Ce fut peut-être l'ensemble d'actes le plus lamentable du XVIII^e siècle.

Je parlais l'autre jour des dangers de l'influence allemande en Belgique. Et je la trouvais déjà trop importante. Mais qui fera comprendre à quel degré elle peut parvenir lorsque le peuple chez qui elle s'exerce a perdu sa nationalité? La Pologne est un exemple terrible et toujours présent aux nations européennes que menace le pangermanisme.

Elle lutte pourtant, et de toutes ses forces, depuis tantôt cent quarante ans. Malgré les persécutions, sa population a presque doublé. Si les trois fragments qui la constituent pouvaient se réunir, ils formeraient une nation puissante, avec laquelle il faudrait compter. A quel bouleversement, à quelle conflagration européenne devons-nous ce miracle? Je ne sais. Pourtant, tant qu'il ne se sera pas produit, la civilisation occidentale encourt la menace quotidienne d'une invasion que l'Allemagne ne se cache même plus de désirer.

Quoi qu'il en soit, la Pologne est prête. Après avoir essayé toutes les formes habituelles de la protestation, après avoir chaque fois échoué, elle a compris que la plus efficace était encore, et tout simplement, de persister. Elle persiste, en maintenant le niveau de sa natalité (lequel monte plutôt d'ailleurs), en sauvegardant sa langue et tout ce qu'elle peut de ses institutions, en travaillant, en gagnant de l'argent, en imprimant à sa littérature, à ses arts, à toutes les formes de sa pensée le même mouvement qu'elle lui garderait si elle était nation libre.

MM. Marius-Ary Leblond ont été faire là-bas un voyage, une sorte de tournée de conférences au cours de laquelle ils parlèrent à l'élite polonaise, — qui est extrêmement cultivée, — de notre littérature contemporaine et de nos idées. En échange ils reçurent les confidences d'un très grand nombre de personnes. Et ces confidences, ces conversations, les nombreuses notes qu'ils prirent, tout ce qu'ils devinèrent par ailleurs leur permit d'écrire ce livre si intéressant par l'abondance de ses documents et l'originalité de ses conclusions : *La Pologne vivante* (1). A vrai dire, ils désiraient depuis longtemps ce voyage, ils s'y étaient préparés par des lectures (dont la bibliographie de leur livre atteste la quantité considérable), et les conférences qu'ils firent, malgré l'intérêt esthétique qu'ils y trouvèrent, n'avaient pas à leurs yeux l'importance de l'enquête ethnographique à laquelle ils se sont livrés.

Je ne puis ici entrer dans le détail de l'analyse d'un bouquin qui comprend près de 500 pages. J'en conseille la lecture à ceux que ces questions intéressent : cela les persuadera davantage

(1) MARIUS-ARY LEBLOND : *La Pologne vivante*, Paris, chez Perrin.

encore de leur gravité. Je me contenterai d'insister sur quelques points, selon moi essentiels.

Il ressort de l'ensemble de cette étude que des trois politiques suivies par les nations spoliatrices, celles de l'Autriche s'avère comme la plus adroite. Très doucement traitée, en pays d'Empire, simplement, la Galicie a perdu peu à peu la force de réaction nécessaire à entretenir chez elle la conscience de son individualité. Elle est devenue royaliste. Et peut-être ne faudrait-il pas compter sur elle pour s'adjoindre aux deux autres Polognes, si celles-ci pouvaient obtenir l'indépendance. Les peuples heureux n'ont plus d'histoire. Mais la Lithuanie et la Pologne sont restées aussi polonaises qu'au premier jour de l'annexion, parce que la tyrannie des deux peuples vainqueurs n'a pas encore perdu son caractère militaire et brutal d'occupation récente. Et ce fait est extrêmement riche de conséquences et de leçons. Grâce à lui, nous lisons comme à livre ouvert dans la mentalité russe ou prussienne. Nous y voyons ce que valent la culture, l'idéal, la pensée de ces peuples à demi sauvages. Cela semble fort, n'est-ce pas, et tout à fait paradoxal de prétendre que des peuples dont les gouvernements prennent part, avec sérieux, aux plus nobles entretiens de la diplomatie et font figure de civilisés, soient en vérité des barbares? Rien n'est plus exact cependant. Le fait que des plénipotentiaires, plus ou moins insolents d'ailleurs, s'assimilent la terminologie et les euphémismes politiques, ne confère pas à la nation qui les entretient un brevet de culture. C'est à d'autres détails qu'on doit la juger. La façon dont la Russie et la Prusse ont entendu, chacune de leur côté, l'absorption de la Pologne est révélatrice. En cent quarante ans ils n'ont pas introduit dans leurs procédés le plus petit progrès je ne dis pas d'humanité, mais d'intelligence. C'est toujours la persécution : brutale, armée, féroce, pleine de massacres et de déportations en masse de la part de la Russie, parce que les Russes sont obtus, naïfs, impulsifs et plongés dans une sorte d'hébétéude qui ferait parfois douter de leur perfectibilité dans l'avenir; et surnoise, perfide, bureaucratique, minutieuse, hérissée d'infamies légales et de spoliations ingénieuses de la part de la Prusse, parce que les Prussiens sont surnois, querelleurs, avides, vaniteux, processifs et somme toute aussi très bornés.

Depuis cent quarante ans, ni les uns ni les autres n'ont compris que pour s'assimiler un peuple conquis on ne pouvait frapper au cœur son sentiment national, mais qu'il fallait l'anesthésier. Et pour cela, un seul moyen : permettre aux citoyens annexés la participation politique la plus étendue, et les traiter en sujets fidèles, comme les autres.

Il faut lire dans *La Pologne vivante* le détail de ces persécutions, tant allemandes que moscovites. C'est à frémir. Et l'on mesure aussitôt la distance qui sépare une race civilisée d'une autre qui croit l'être. Quand la France, l'Angleterre, l'Autriche annexent un peuple, certes elles commettent un crime contre le droit, mais une fois ce crime commis, elle le réparent. Leur administration n'est répressive que le temps strict de détruire les germes de révolte et, aussitôt après, elle se fait douce, elle se fait sage. C'est que ce sont de très vieilles nations, chez qui la culture est devenue depuis longtemps une habitude et un instinct, au lieu d'être, comme chez les Allemands et les Russes, un léger vernis mondain superposé à l'avidité, à la brutalité, à la barbarie de la race.

Je le répète, la façon dont ces deux peuples traitent la Pologne conquise est une leçon pour l'Europe.

Quant aux espoirs politiques fondés par la Pologne elle-même sur l'obstination de sa résistance morale et sur les magnifiques résultats matériels et intellectuels obtenus par cette résistance, je laisse la parole à M. Marius-Ary Leblond :

« Une des plus grandes forces des Polonais est qu'ils ne fixent point leurs espérances, que leurs réclamations ne se limitent pas comme un programme électoral. Ils demandent plus de liberté... Ils demanderont l'une après l'autre les libertés qu'il leur semble légitime et rationnel de désirer selon le degré de la civilisation où l'Europe s'estime arrivée. Ils veulent rentrer dans l'ordre — normal — de l'Europe.

En ce moment ils voient affranchies des nationalités qui furent opprimées comme la leur il y a un siècle : l'Italie, la Grèce, la Serbie, la Bulgarie. Ils disent : « Avons-nous rendu à la Civilisation moins de services que la Bulgarie? ». Ils savent bien qu'il faut compter — très large — avec les circonstances et les contingences historiques : mais précisément, qui sait ce qui se produira demain? En attendant l'indépendance, ils accepteraient l'autonomie, assumant loyalement les charges du contrat, et on recueillerait un tel bénéfice à la leur accorder qu'il se trouvera peut-être prochainement, sous la pression des événements, des ministres assez avisés pour leur faire donner dans l'Empire russe, voir l'Empire allemand, celle que l'Autriche leur a dispensée après Sadowa. Ce n'est pas en effet de la pitié de ses dominateurs qu'elle attend quoi que ce soit, mais de l'arrivée au pouvoir d'hommes politiques plus intelligents, de l'épanouissement jusqu'à la conscience publique d'une opinion plus éclairée. Elle n'ignore point que les faibles ont tort : elle reste donc préoccupée d'abord d'accroître toutes les énergies qu'on ne peut trop épuiser, et elle a eu le génie de développer ses forces économiques sans négliger de persévérer dans sa force morale... »

Pour nous, voyons à l'horizon la liberté de la Pologne. Elle se fera, nécessairement. Nous n'avons pas à considérer aujourd'hui si la Pologne revivra sous forme de république indépendante ou d'État confédéré avec la Russie. Il nous suffit d'entretenir la ferme conviction que la Pologne — qui est déjà en pleine renaissance nationale et économique — revivra et d'entretenir cette conviction par notre volonté. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Trois premières représentations.

Le Mauvais Grain, tragédie rustique en un acte de M. MAURICE DE FARAMOND. — **Le Poupard**, comédie en un acte et en vers de MM. JEHAN et HENRI BOUVELET. — **L'Amour de Késa**, drame légendaire japonais en deux tableaux de M. ROBERT D'HUMIÈRES (THÉÂTRE DE L'ŒUVRE : représentation du 19 novembre 1910)

La haute probité littéraire, le souci de la composition et du style, et toutes les qualités de premier ordre qui font que le public se sent en face d'un caractère lorsqu'il s'agit de M. Maurice de Faramond sont autant de garanties pour le critique. Un homme comme M. Maurice de Faramond a derrière lui un passé tel qu'un échec ni une erreur ne peuvent plus le toucher. Il doit sentir, chez qui lui parle de son œuvre, même avec des réserves, la déférence et l'admiration. Ces deux sentiments demeurent intacts en mon esprit, malgré la désillusion que m'a causée le *Mauvais grain*. J'ai beaucoup réfléchi à la raison secrète qui empêchait cette tragédie rustique d'être tragique précisément, malgré la volontaire élévation au style des personnages et des paroles qu'ils échan- gent. Et je pense qu'il y a là en effet une sorte d'incompatibilité

entre le sujet et le style tragique ; et à tout moment le contraste en était évident. On se disait : « Ce n'est pas ainsi que parle un paysan, s'il pense de la sorte ». Toute la texture intime de la pièce, son canevas sentimental était rigoureusement exact, mais il eût fallu par-dessus (pour obéir à je ne sais quelle convenance, difficile à expliquer, certes, mais qu'on devinait impérieuse), un dialogue non pas plus vif (car celui de M. de Faramond n'omettait aucune nuance de la colère, de l'avarice et de l'égoïsme ruraux), mais plus actuel, plus reconnaissable. Je sais que toute la volonté très consciente de M. de Faramond va contre ce conseil, et je crains qu'elle ne le trouve puéril. Cependant il n'est pas faux.

M. de Faramond a parfaitement raison de protester contre l'abus du réalisme au théâtre. Il demeure, en prenant cette attitude, dans la tradition la plus noble et la plus vraie. S'il n'est pas mieux compris, si la critique ne s'aperçoit pas qu'elle est en présence d'un des plus authentiques dramaturges d'aujourd'hui, tant pis pour elle. Mais justement, et dans l'intérêt d'une conception d'art qui doit, finalement, prochainement peut-être, triompher de l'abus du réalisme théâtral, il devrait éviter de l'appliquer dans le seul genre peut-être de sujets qui lui soit contraire. Pour faire une tragédie avec ce thème de roman balzacien, il fallait, carrément, le transposer au mode lyrique, avec des personnages-types, comme dans une pièce de Claudel, et qu'il n'y restât absolument rien où se reconnût tel ou tel coin de province française. Ou alors, adoptant le point de vue opposé, en faire un drame pittoresque, écrit dans un style populaire jusqu'à la trivialité, où la force des émotions ne se fût jamais indiquée, mais suggérée. De ces deux solutions, la seconde contredit, je le sais, l'idéal de M. de Faramond, mais il n'a osé adopter la première qu'à moitié, tenté par le besoin d'être vrai en peignant un peu de la réalité qu'il observa directement.

Que personne ne voie dans cette critique une chicane. Je cherche simplement à me rendre compte du sentiment d'inharmonie que j'ai éprouvé en écoutant le *Mauvais Grain*. M. de Faramond met dans tout ce qu'il fait tant d'intelligence, d'émotion, de style, de beauté verbale, que toutes ces qualités exigent impérieusement d'être aménagées pour le mieux. Le moindre désaccord entre elles et la matière sur laquelle elles s'adaptent paraît d'autant plus profond. Les erreurs des gens sans talent ou sans âme ne choquent jamais.

Le Poupard a fait beaucoup rire. M. de Max y fut étourdissant de verve dans le personnage du poète génial qui se laisse envahir par les douceurs endormes du bonheur matériel. Mais c'est lui seul, je le crains bien, qui faisait ressortir le *sens comique* de cette situation. La littérature de cette petite pièce est faible et molle, d'une versification facile. On eût souhaité des effets intenses de verbalisme pour accentuer la bouffonnerie de certaines tirades. Mais la drôlerie du sujet, du décor et des attitudes détermina, somme toute, un succès gentil et sympathique.

Quant à *l'Amour de Késa*, c'est une très jolie chose, savamment, exquisement écrite par M. Robert d'Humières et jouée superbement par MM. de Max et Lugné-Poe, par Mme Suzanne Desprès.

Hiroshima, un samuraï, qui doit passer le fleuve pour rendre une visite à son suzerain, fait ses adieux à sa femme Késa. Survient Endo, un ronin, c'est-à-dire un samuraï errant, qui n'a plus de clan. Il a retrouvé Késa qui fut autrefois de son clan. Il l'aime toujours. Il demande quelques instants d'hospitalité. On les lui accorde.

Mais, Hiroshima parti, il revient et se déclare à Késa. Celle-ci, terrifiée, parce qu'elle sait que le ronin la considère comme une proie qu'il n'admettrait plus de lâcher, parce qu'elle sait (il l'avoue d'ailleurs) qu'il tuera son mari, feint soudain de partager la passion du rôdeur. Mais elle ne veut se donner, fût-ce dans le plus léger baiser, qu'une fois libre. Elle fournit donc à Endo les plus minutieuses explications sur la manière dont il doit tuer Hiroshima. La nuit venue, le samuraï rentré, elle se substitue à la place de celui-ci et le couteau de l'assassin la frappe, elle, à travers le carreau de papier, à la place exacte qu'elle avait indiquée. Epouvanté de son meurtre, le ronin offre sa gorge à Hiroshima qui se sent, tout à coup, incapable de tuer un homme qui aimait aussi Késa. Tous deux vont achever leur jours au prochain

couvent bouddhique. Mme Suzanne Desprès a joué, avec la prodigieuse science de mime qu'on lui connaît, le rôle de l'épouse fidèle et sacrifiée. Son pathétique tout intérieur fut saisissant. Quant à M. de Max, bravant le public, somme toute imbécile, des répétitions générales, il incarna un ronin extraordinaire, rampant, félin, impérieux et dont le moindre geste, à la fois vivant et hiéroglyphique, dont les accents mordants et imprévus composaient bien tout ce qu'on pouvait rêver de plus japonais. Il y avait là, non pas, comme certains superficiels l'ont cru, une copie adroite des attitudes des estampes, mais une prodigieuse intuition des raisons morales qui, une fois pour toutes, donnent naissance à l'ensemble de ces gestes. Il fut très admiré parce que son prestige est énorme, mais peu compris. M. Lugné-Poe qui, modeste, s'était réservé le rôle ingrat d'Hiroshima, y mit toute la dignité, le calme et la noblesse nécessaires. Mais il convient de le féliciter davantage encore de l'initiative qu'il a prise en montant, et avec ce merveilleux décor (signé Martin), la pièce légendaire, sauvage et belle de M. Robert d'Humières.

F. M.

LE CONCERT POPULAIRE

Aux « premières auditions » la première place. Le *Matin d'avril*, poème pour orchestre de M. P.-A. van Winckel est un matin bien lourd, bien complexe, plein d'emphase, comme le sont certains poèmes flamands. Connaissez-vous le mot *bompastig*? Il est intraduisible. Est empreinte de *bompast* l'œuvre grandiloquente sans raison, pleine de vaste et de naïveté dans le style pompier. Ce « *Matin* » annonce une journée de cantates dissonantes, de fêtes nationales et de kermesses aux boudins. Avec cela, l'instrumentation de M. Van Winckel est parfois déplaisante, elle sonne àprement.

Quel rassérénement, après ce compact essai, que l'audition de la *Sauge fleurie* de d'Indy! Quel goût mesuré, quel poétique équilibre, quelle sûreté de technique, quelle sensibilité harmonieuse et aisément proportionnée! Combien nos jeunes compositeurs ont à recevoir d'utiles leçons, en apprenant chez les clairs Français le métier incomparable qui mettra en valeur leur palette trop épaisse!

L'orchestre nous a joué le fantastique *Chasseur maudit* de César Franck, et la nette *Ouverture tragique* de Brahms. Il fut bon, mais eût été meilleur avec plus d'accent.

Le rôle de l'inévitable soliste a été rempli par M. Misha Elman. Ce violoniste a joué avec grand talent le concerto en ré de Beethoven et la *Symphonie espagnole* de Lalo. Son perlé, caressant, un peu trop, car cela nuit à l'ampleur du sentiment, la grandeur de l'expression. Le jeune virtuose garde une étonnante justesse, et trille merveilleusement; il a le grand mérite de choisir des cadences courtes. La symphonie de Lalo manquait de mordant; le *rubato* hongrois remplaçait le *rubato* espagnol. Se méfier de la mièvrerie! En bis, une exécution gracieuse du *Preistied* des *Maîtres Chanteurs*, et, en ter, une ahurissante petite chose, qui s'éloignait avec désinvolture de la musique la moins... musique. Ces jeunes gens se croient tout permis. On l'eût acclamé deux minutes de plus, qu'il exécutait la *Matchiche* ou la *Veuve joyeuse*.

H. L. B.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Trois Filles de Monsieur Dupont. — Les Ganaches. — Les Jumeaux de Brighton. — La Bigote.†

La campagne de l'Alcazar promet d'être, cet hiver, exceptionnellement brillante. Après Louise Balthy, l'étonnante, la déconcertante, l'éblouissante et inimitable Louise Balthy, voici que ce théâtre nous donne une excellente reprise des *Trois Filles de Monsieur Dupont*, l'une des merveilleuses pièces de Brioux. Elle est, cette pièce, d'un pessimisme voulu qui date un peu, c'est vrai, mais elle est aussi d'une incontestable puissance. La grande scène du troisième acte a été applaudie à l'Alcazar comme aux

plus beaux jours du Théâtre libre. M^{mes} Marchetti et Bergé, MM. Paulet et Deluc ont défendu la pièce avec vaillance et talent... Et, *great event*, on annonce au même théâtre la *Vierge Folle*, de Bataille, avec M^{me} Berthe Bady.

Au Parc, tandis que l'*Embarquement pour Cythère* charme le public des soirées, on joue, aux matinées littéraires, les *Ganaches* de Victorien Sardou. Cette pièce a quarante ans d'âge, et plus ; malgré, cela, elle tient encore ; elle a conservé sa gaieté, sa verve, tout son bon sens. Que de prétendus chefs-d'œuvre ne supporteraient pas d'être exhumés ainsi, après quarante ans de repos ! Il y a, dans les *Ganaches*, des études de caractères très fines, une intrigue qui en vaut bien d'autres, et, en outre, tout cela est rattaché à une idée maîtresse : l'éternelle opposition du progrès et des préjugés, des jeunes et des vieux, de l'amour et de la raison. En dépit de son côté artificiel, le théâtre de Sardou, quand il est bon, quand il est soigné, comme c'est ici le cas, possèdent des qualités véritables. Les *Ganaches* ont obtenu au Parc un succès très vif. Il est juste d'ajouter que la pièce était fort bien jouée par M. Séran, un marquis très noble et très bon ; par M. Gournad, un docteur sans-culotte très « nature » ; par M. Carpentier, un extraordinaire épicier-rentier, mécontent de tout et de tous, par principe et par manie ; par M. de Gravone, amoureux plein d'ardeur, et par M^{lle} Aimée Roger, l'ingénue de l'histoire, dont le gentil talent est en plein progrès. A cause de la longueur du spectacle, la Direction avait supprimé la conférence d'usage.

A l'Olympia, deux pièces bien différentes de ton et d'allure, bien qu'elles aient toutes deux pour auteurs des humoristes fameux, occupent en même temps l'affiche. Les *Jumeaux de Brighton*, de M. Tristan Bernard, ont une sorte d'adaptation modernisée des *Ménechmes* de Ménandre et de Plaute. La pièce est d'une formidable invraisemblance, mais on contesterait vainement son intense drôlerie. Vaudeville, oui, mais vaudeville dont la fantaisie énorme force le rire. Tant de pièces gaies, ou prétendues telles, font bâiller qu'il faut savoir gré à M. Tristan Bernard de la joie qu'il cause, même quand il signe de son beau nom des œuvres quelque peu indignes de l'auteur de *Triple-patte* et de *Monsieur Codomat*.

Pour ce qui est de la *Bigote*, l'œuvre dernière du très regretté Jules Renard, mon jugement demeure flottant. En l'écoutant, l'autre soir, je me souvenais de *Poil de Carotte* et, malgré moi, c'était le roman que je revivais en voyant la pièce. Le spectateur, au contraire, qui n'a pas lu *Poil de Carotte*, qui ne connaît pas par avance la famille Lepic, qui ne sait pas que l'auteur, jadis, a souffert atrocement d'être le fils d'une vraie Madame Lepic, d'une authentique bigote, ne peut pas se rendre compte de tout ce qu'il y a dans ces deux actes d'humanité révoltée, indignée, assoiffée de franchise et de vérité. Les personnages de la pièce paraissent trop exceptionnels pour intéresser le public non prévenu. M^{me} Lepic nous semble hors-nature, et M. Lepic fait figure d'un monsieur faible et rageur qui mérite largement son sort. Toutefois, il y a, dans la *Bigote*, des scènes d'une observation aiguë et minutieuse, où nous retrouvons l'auteur admirable des *Histoires naturelles*. Jules Renard n'était pas doué pour le théâtre : artiste du mot et de la phrase, inventeur incomparable d'images et de métaphores nouvelles, il n'est lui-même que dans ses livres. La scène le dépavse et l'appauvrit.

La troupe de l'Olympia s'est vraiment surpassée dans l'interprétation des deux pièces. M. Gildès, M^{lle} Cécile May, M. Cueille, M. Frank, M^{me} Dépernay, M. Grégoire, un curé extraordinaire de vérité, ont été très vivement et très justement applaudis.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Gustave Serrurier.

L'un des premiers artisans de la renaissance des arts décoratifs en Belgique, Gustave Serrurier, vient de succomber inopinément à Liège, à l'âge de cinquante-deux ans, et cette mort imprévue aura le plus douloureux-retentissement dans les milieux artistiques, où Serrurier était aussi aimé pour la cordialité et la droiture de son caractère qu'il était estimé pour son talent.

Avec Victor Horta et Henry Van de Velde, Gustave Serrurier fut le promoteur d'une esthétique décorative neuve qui substitua au pastiche, aux éternels recommencements, un style en rapport avec notre époque, avec les goûts, les besoins, les mœurs de l'heure actuelle. Il exerça à cet égard une réelle influence. Et si les résultats atteints par ses initiatives sont parfois discutables, du moins faut-il louer le principe qui les inspira et l'esprit de libération d'où elles dérivent.

L'œuvre de Gustave Serrurier est trop connue pour qu'il soit utile de la rappeler ici. Toutes les expositions importantes, depuis vingt ans, attestèrent la variété de ses recherches, la fertilité de son imagination, l'ingéniosité de ses conceptions. D'une prodigieuse activité, il créa à Liège, à Bruxelles, à Paris, des maisons de commerce qu'il alimentait des produits de son incessant labeur et dont il surveillait personnellement la gestion. Sa mort est-elle le résultat d'un excès de travail ? Il est permis de le supposer, car l'artiste se dépensait sans compter et son effort ne connut jamais de repos. La disparition de cette figure si personnelle de notre art contemporain causera d'unanimes regrets.

O. M.

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, demain, lundi, à 8 h. 1/2, récital de M. Paul Peracchio, pianiste, à la Grande Harmonie. Œuvres de Beethoven, César Franck, Chopin, Debussy, R. Pugno et Rhené Baton.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de M. Carl Friedberg, pianiste, professeur au Conservatoire de Cologne. Œuvres de Schubert, Schumann, Chopin, Liszt, Brahms.

Vendredi, à 8 h. 1/2, troisième séance du Cercle *Piano et Archets* à l'École allemande. Œuvres de Beethoven, Brahms et Florent Schmitt.

Le premier concert de la Société J.-S. Bach aura lieu dimanche prochain, à 2 h. 1/2, au Cercle artistique et littéraire, sous la direction de M. Albert Zimmer. Au programme : *Ich bin ein guter Hirt*, cantate pour soli, chœurs et orchestre ; *Ein feste Burg ist unser Gott*, cantate pour soprano, alto, deux ténors et deux basses, chœurs et orchestre ; *Der Streit zwischen Phobus und Pan*. Solistes : M^{les} Tilia Hill (Berlin) et Esle Schunemann (id.) ; MM. J. Van Kempen (Haarlem), G. Baldszun (Cassel), J. Reder (Paris) et A. Stephani (Darmstadt)

PETITE CHRONIQUE

La maladie de la Reine, qui s'annonçait par des symptômes inquiétants, a vivement impressionné les artistes. Leur émotion révèle l'unanimité d'un sincère attachement pour celle qui paraissait menacée. L'évolution du mal se poursuit de façon rassurante : on se réjouit en pensant que notre Reine continuera bientôt d'exercer sur l'art son action doucement perspicace, — avec tant de respect pour l'indépendance des artistes, et une si bienfaisante sensibilité.

Le Cercle d'Art *Le Lierre* vient d'ouvrir à la Salle Boute (rue Royale 134), sa dixième Exposition annuelle.

Au Cercle artistique sont exposées actuellement, et jusqu'au 30 inclusivement, des œuvres de M^{lle} Fanny Montigny, de MM. Ad. Crespin et G.-S. Van Strydonck.

MM. A. Bastien, et Maurice-J. Lefebvre, peintres, Forestier, aquarelliste, Eug. Canneel, statuaire, et Maurice-Emile Blicck, aquafortiste, exposeront quelques-unes de leurs œuvres à la salle *Studio*, rue des Petits-Carmes, 2a, du 26 novembre au 11 décembre. Ouverture le 26 novembre, à 2 heures.

Le prix Godecharle pour la sculpture vient d'être décerné à M. Marnix D'Haveloose, dont le charmant groupe *la Toilette*, exposé au Salon international des Beaux-Arts, avait d'emblée fixé l'attention par sa grâce élégante, sa composition originale et la souplesse de son exécution. Le jury n'eût pu faire un choix plus heureux.

Les élèves et anciens élèves de Charles Van der Stappen ont pris l'initiative d'ériger un monument à la mémoire de leur maître regretté. Un comité est en formation pour mener à bonne fin la réalisation de ce projet.

Un hommage touchant fut rendu, la semaine dernière, à la mémoire de Charles Van Lerberghe par le Cercle littéraire des Etudiants libéraux de l'Université de Gand. M. Grégoire Le Roy, qui fut avec Maurice Maeterlinck et Albert Mockel l'ami le plus intime du poète de la *Chanson d'Eve*, fit sur celui-ci une conférence au Cercle artistique, à la suite de laquelle fut inaugurée, au boulevard du Jardin Botanique, une plaque commémorative sur la façade de la maison natale de Charles Van Lerberghe.

Il est question de remplacer par des candélabres les malencontreuses statues dont la vue affligea, durant l'Exposition, la foule cosmopolite qui défila sur l'avenue Emile De Mot. On ne peut qu'approuver ce projet.

Mais on songe, paraît-il, à installer ces statues dans les squares du quartier Nord-Est. Il est permis de s'en étonner. Si l'esthétisme de cette « décoration » est condamné, pourquoi vouloir transporter celle-ci ailleurs? Il serait plus simple de la considérer comme une des nombreuses manifestations temporaires auxquelles l'Exposition donna naissance et qui ne furent point destinées à lui survivre. Les unes furent heureuses, les autres malheureuses. La clôture de l'Exposition marqua indifféremment le terme de leur existence éphémère.

La Ville de Mons vient d'acquérir pour le Musée des Beaux-Arts un tableau de M. Jean Gouweloos, *Leur Destin*, récemment exposé au Salon du Cercle *l'Essaim*.

Rappelons à ce propos qu'une salle du Musée de Mons est mise à la disposition des artistes désireux d'exposer leurs œuvres dans cette ville.

Le peintre A.-F. Cels vient de faire au crayon rehaussé un portrait de l'ex-sultan du Maroc, Abdul-Aziz, actuellement à Bruxelles. Ce portrait sera exposé prochainement dans une des galeries de la capitale.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, à l'occasion de la fête de sainte Cécile, la *Missa brevis* à quatre voix de Palestrina, le *Domine Deus* à sept voix de E. Stehle, un *Te Deum* en plainchant, etc.

Le Cercle artistique et littéraire offrira mardi prochain à ses membres une soirée dramatique dont le programme est composé d'une comédie en un acte de MM. de Féraudy et J. Rouché, *Tic à Tic*, et de la *Veille du Bonheur*, comédie en un acte de MM. F. de Nion et de Buysieux. Ces œuvres seront interprétées par M. de Féraudy, M^{lles} Suzanne Devoyod, Eve Francis, etc. Entre ces deux comédies, un intermède attrayant : *Amours de Comédiennes* et *Comédiennes d'Amour*, causerie et récits par M^{lles} Suzanne Devoyod.

Le Cercle annonce en outre une série de conférences et d'auditions musicales parmi lesquelles nous signalons le concert que donnera le mardi 20 décembre la section chorale du Cercle sous la direction de M. Demest (au programme : la *Vie d'une Rose* de Schumann); quatre matinées de musique de chambre pour instruments à vent et piano (MM. Théo Ysaye, Demont, Piérard, Bageard, Boguerts et Mahy) en janvier et février; le 13 janvier,

un récital de violon par M. Fritz Kreisler; les 10, 13 et 15 février, trois séances de sonates pour piano et violon par MM. R. Pugno et E. Ysaye; le 16 mars, un concert consacré à l'exécution d'œuvres de Rameau donné avec le concours de M^{lle} Marguerite Rollet et de l'orchestre de la *Scola Cantorum* sous la direction de M. Vincent d'Indy; en mars également, une soirée musicale avec le concours de M^{me} Claire Croiza, etc.

M. A. Sluys, directeur honoraire de l'Ecole normale, donnera le jeudi 1^{er} décembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison du Livre, 3 rue Villa Hermosa, une conférence sur le sujet suivant : *Faisons lire nos enfants pour que le peuple lise*.

A l'Université Nouvelle (67 rue de la Concorde), jeudi 1^{er} décembre et vendredi 2 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, M. Ricciotto Canudo, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes sociales de Paris, fera deux conférences sur *Dante* (2^e année). I. L'architecture esthétique et morale de la *Divine Comédie*. II. Esthétique et morale des Passions et des Châtiments dans l'*Enfer* dantesque.

Le théâtre de la Monnaie fera prochainement, avec une très belle interprétation, une reprise de l'*Etrangère*, le drame lyrique si émouvant de M. Vincent d'Indy.

Le Musée de Dundee (Écosse) vient de faire l'acquisition d'une des meilleures toiles du paysagiste belge Maurice Blicck. On sait que les collections britanniques s'ouvrent assez rarement aux œuvres étrangères : l'hommage en a d'autant plus de prix.

Les œuvres de M. Claude Debussy sont de plus en plus appréciées. Après le triomphe de *Pelléas et Mélisande*, qui fut représenté sur la plupart des grandes scènes lyriques, voici qu'une partition de jeunesse du même compositeur, l'*Enfant prodigue*, est accueillie avec un très grand succès en divers théâtres. On l'acclama la semaine dernière à Zurich. A l'Opéra de Boston, elle remporta, de même, un très grand succès, auquel contribuèrent, nous écrit-on, l'excellence de l'interprétation orchestrale, dirigée par M. André Caplet, et le cadre élégant que lui donna le directeur de l'Opéra, M. Russell.

De Paris :

M^{lle} Blanche Selva donnera à la *Scola Cantorum* les lundis 28 novembre, 5, 12 et 19 décembre quatre séances consacrées à l'Histoire de la Sonate pour piano. Le premier programme comprend des œuvres de Kuhnau, Ph.-E. Bach, J. Haydn, Mozart et Rust. La deuxième séance sera consacrée exclusivement à Beethoven (op. 10 n° 3, op. 57 et op. 106). Au troisième concert, M^{lle} Selva interprétera des œuvres de Weber, Schumann, Chopin et Brahms. Le dernier programme groupera les sonates de Paul Dukas, Maurice Ravel et Vincent d'Indy.

Whistler avait l'habitude de signer ses tableaux d'un papillon. Or, c'était là sa signature non seulement professionnelle, mais légale. Aussi rien de plus rare que les signatures de l'artiste.

Un jour le peintre reçut à son atelier la visite d'un fournisseur qui avait envoyé en paiement à Whistler un chèque de 32 francs signé d'un papillon et qui réclamait une signature en échange de ce qu'il considérait comme une fantaisie. Furieux de voir qu'il existait quelqu'un ignorant le fameux papillon, Whistler mit son nom sur le chèque, sachant que la banque le refuserait puisque seul le « butterfly » y avait été déposé par lui comme signature. Ce serait la punition de l'intrus, qui perdrait ainsi ses 32 francs.

Qu'on juge de sa stupéfaction lorsqu'il apprit le lendemain que le rusé fournisseur avait vendu le chèque, revêtu de la rare signature, au prix de cinquante livres sterling !

Sottisier :

L'œuvre de demain, c'est l'œuvre urgente entre toutes.

M. VUILLAUME (*l'Aurore*).

Nous avons pu découvrir que les ancêtres du président du conseil sont les mêmes que ceux de l'auteur de *Chatterton*. Le nom de Chateaubriand remonte, en effet, à l'an 4010, où un soldat du nom de Briand, etc... *Comœdii*, 15 novembre 1910.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8^o écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FL. LIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Palestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIROU (3^e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2^e édition). — **Moussorgski**, par M.-D. CALVOCORESSI. — **Haydn**, par MICHEL BRENET (2^e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement de LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIBRENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8^o, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes, croquis, etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une eau-fort originale et inédite d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe : 40 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

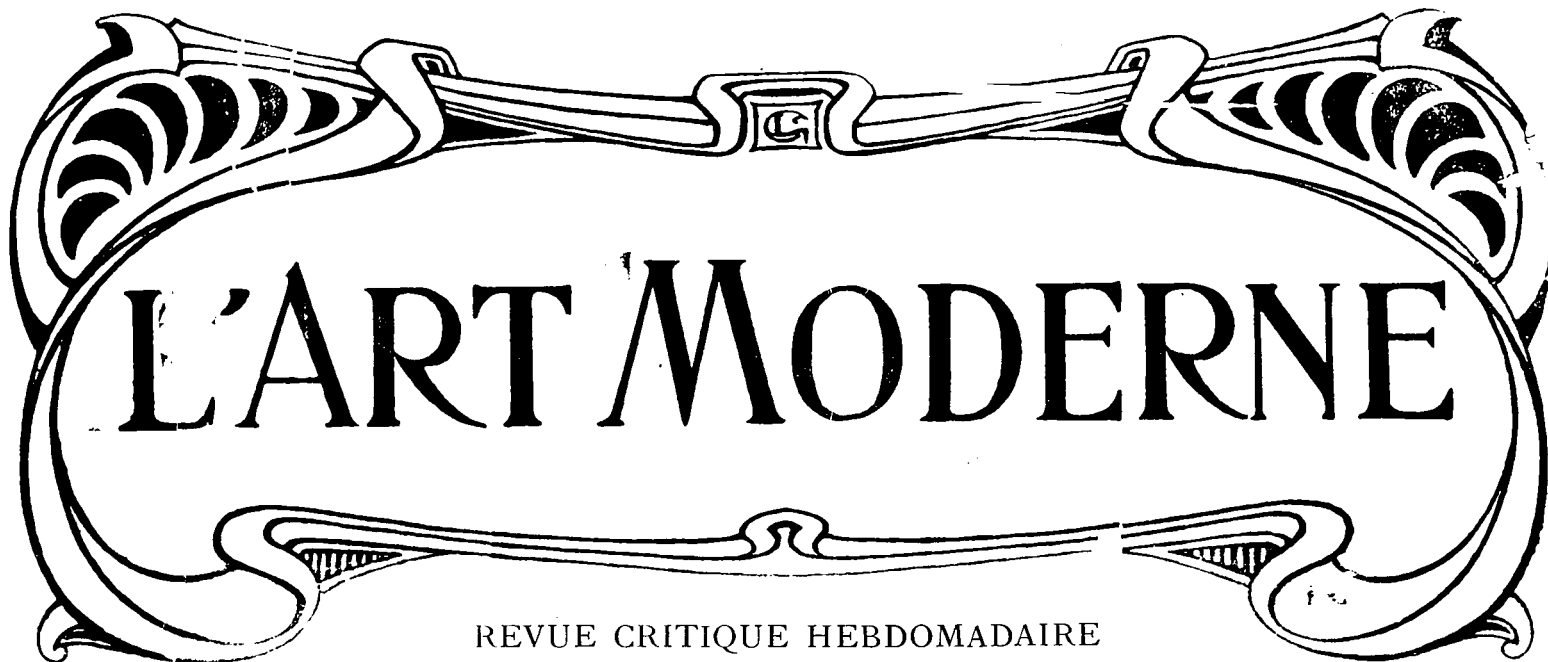
Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique belge moderne (suite) (CH. VAN DEN BORREN). — Lettre de Londres (OCTAVE MAUS). — Quo Vadis? (H. L. B.). — L'Esthétique de Bruxelles : *La Transformation du Passage de la Bibliothèque* (JOSEPH B. LECOMTE). — Expositions : *Le XVII^e Salon au "Sillon"*; au *Cercle artistique* (F. H.). — La Maison du Livre. — Notes de musique : *la Deuxième séance de l'Académie musicale* (CH. V.). — Publications Hachette : *le "Carpaccio" de MM. L. et P. Molmacti*; *"l'Égypte d'hier et d'aujourd'hui"* (C.). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

La Musique belge moderne (1)

Le grand mystique flamand m'amène tout naturellement à évoquer la silhouette du grand mystique wallon qui vécut à peu près en même temps que lui (2) et dont le seul nom suggère aussitôt un monde de joie et d'enchantement pour le cœur et l'esprit : vous aurez deviné qu'il s'agit de César Franck.

Belge par la naissance puisqu'il naquit à Liège (en 1822), mais devenu Français par son établissement en France et par la naturalisation qu'il y acquit, il est revendiqué, en tant qu'artiste, à la fois par notre pays et par nos voisins du sud. Dans sa causerie sur l'École française, M. Lesbroussart vous a dit en termes choisis la part décisive qu'eut César Franck dans l'orientation nouvelle qu'a prise la musique française depuis environ 1880.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

(2) Guido Gezelle est né en 1830 et est mort en 1899. César Franck, né en 1822, s'est éteint en 1890.

Il me reste à tenter de définir en peu de mots quel fut son rôle au regard de la musique de notre pays. Il n'exerça, en vérité, aucune action sur les nôtres avant les quelques dernières années qui précédèrent sa mort (1890). Pour mieux dire, il était presque totalement inconnu dans son pays d'origine et M. Adolphe Samuel, chargé d'écrire, en 1880, à l'occasion du Cinquantenaire de notre indépendance, une dissertation sur *La Musique en Belgique et les musiciens belges* (1), consacrait au grand maître liégeois cette notice dérisoire :

« FRANCK (César-Auguste), né à Liège le 10 décembre 1822, ancien élève et lauréat du Conservatoire de cette ville, professeur d'orgue au Conservatoire de Paris, a acquis en France, à Paris surtout, une certaine notoriété comme compositeur de musique religieuse. »

C'est ainsi qu'un Belge parlait alors de celui qui avait déjà à son actif *Rédemption*, *les Béatitudes*, *les Éolides* et le *Quintette en fa* mineur. L'on était loin de pressentir à cette époque que l'humble professeur d'orgue serait un jour considéré comme un génie digne d'être mis sur le même pied qu'un Bach, qu'un Beethoven ou qu'un Wagner.

A l'heure présente, il est encore un assez grand nombre d'esprits attardés pour prétendre que César Franck est loin d'occuper ce rang dans la hiérarchie des grands artistes. Il faut être aveugle pour ne pas voir ce qui crève littéralement les yeux : à savoir que l'auteur

(1) Ce travail a paru dans la publication *Cinquante ans de liberté*, tome III, pp. 305 à 392. Bruxelles, Ed. Weissenbruch.

de la Symphonie en *ré* mineur a ouvert aux musiciens une infinité de perspectives nouvelles.

Dès sa première œuvre de musique de chambre, le *Trio en fa dièse* majeur (1841), écrit à l'âge de dix-neuf ans, il manifeste la prétention d'innover dans le domaine de la musique pure en adoptant ce que l'on a appelé la « forme cyclique ». Dès lors aussi il s'insurge contre l'absolutisme de l'harmonie classique et entrevoit la possibilité d'insuffler une vie nouvelle à la matière musicale en adoptant dans la mélodie des intervalles inusités et en ouvrant ainsi le champ à de nouvelles combinaisons harmoniques.

A quelques années de là, en 1846, il donne déjà dans son petit oratorio biblique *Ruth*, encore tout imbu de l'esprit naïf de Monsigny et de Méhul, une idée fugitive de ce que sera plus tard cette « mélodie franckiste » si à part, que caractérisent avant tout des contours graciles, le sentiment du plein air et une douce nostalgie de l'au-delà.

La « mélodie franckiste » apparaît entièrement formée dans les *Six pièces d'orgue* de 1860-62 ; et avec elle se développe ce sens harmonique nouveau, libéré des entraves du dogme et dont l'évolution aboutira à la liberté tonale pour ainsi dire absolue dont on use couramment aujourd'hui (1). Cette « nouveauté » n'est point d'ordre purement abstrait, car, de même qu'il y a une « mélodie franckiste », il y a aussi une « harmonie franckiste » : celle-ci est d'ailleurs le corollaire de celle-là et l'une se définit par l'autre, l'harmonie ne faisant guère que renforcer la couleur de la mélodie. Il est à peine besoin de vous rappeler tout ce que le coloris harmonique de Franck a de subtil, de délicat et d'évocateur.

Mais l'œuvre du maître est à peine ébauchée. De 1870 à 1880, il crée *Rédemption* et *les Béatitudes*. Du coup, il prouve que l'oratorio n'est point encore une forme morte et qu'à condition d'avoir du génie, on peut, même en travaillant sur un poème médiocre, donner un regain de vie à ce qui, au premier abord, pouvait paraître irrémédiablement suranné. Et ce n'est point uniquement par des moyens techniques que le maître arrive à faire de ses deux oratorios des œuvres entièrement neuves et originales : certes le retour à la polyphonie qui s'y manifeste concurremment avec l'application organique du *leitmotiv* est pour une part dans ce caractère de nouveauté. Mais ces éléments, qui procèdent plus de l'intelligence que de la sensibilité et dont l'initiative première n'appartient d'ailleurs point en propre à Franck, ne seraient rien

(1) Il faut remarquer, pour être juste, que Franck n'a pas été le seul initiateur de cette évolution. Avant lui, et en même temps que lui, Chopin, Liszt et Wagner eurent également leur part dans ce mouvement de réaction contre l'harmonie classique.

par eux-mêmes s'ils n'étaient complétés et en quelque sorte sublimés par l'esprit nouveau qui les anime : et c'est ici que nous voyons apparaître l'idéalisme mystique de l'auteur des *Béatitudes* ; c'est ici que la mélodie et l'harmonie franckistes se révèlent merveilleusement aptes à parler la langue des Chérubins et des Séraphins ; c'est ici que nous assistons au miracle d'entendre parler le Christ (1) comme s'il était devant nous ; c'est ici, enfin, que nous éprouvons le frisson que donne un art religieux d'une sincérité absolue, dégagé de toute mondanité, né d'une communion intime avec la divinité et directement inspiré par elle.

Après *Rédemption* et *les Béatitudes*, voici les *Éolides* (1876), qui nous ramènent au sentiment de la nature. De nouveau, César Franck nous ouvre ici des perspectives inconnues avant lui, en brisant tout intermédiaire entre lui et la nature. Rompant délibérément avec les classiques et les romantiques pour qui l'air, l'eau, les arbres et les fleurs n'étaient le plus souvent que de poétiques moyens de comparaison ou des confidentes pitoyables à leurs joies et à leurs douleurs, isolant la nature de ce cadre dramatique dans lequel Weber et Wagner l'avaient si magiquement enclose, le maître nous donne dans les *Éolides* un simple « Poème de l'air » où plus rien ne subsiste qu'une communion immédiate entre l'homme et la nature. Une douzaine d'années plus tard, il va fusionner son idéalisme humain avec son amour de la nature dans cette admirable *Psyché* dont le panthéisme réalise la synthèse de la joie de vivre païenne dans son sens le plus élevé et de l'amour chrétien en ce qu'il a de plus profond et de plus pur.

Le *Quintette en fa* mineur (1879) nous offre enfin le premier exemple de musique pure dans lequel César Franck apparaît dans toute la force de son individualité. Œuvre sans défauts, fille des derniers quatuors de Beethoven, elle concilie la libre expansion de la rêverie et de l'élan lyrique avec une liberté de formes qui, bien qu'excluant les plans tout faits à l'usage des médiocres, n'en dénote pas moins un sens accompli de l'équilibre dans la construction. Nous n'avons pas encore affaire ici à une « forme cyclique » nettement déterminée, semblable à celle que nous rencontrerons plus tard dans la symphonie en *ré* mineur et dans le quatuor. En fait, un seul thème est commun aux trois mouvements du quintette, mais le lien ainsi établi est assez ténu, et nous n'observons pas encore cette rentrée progressive des thèmes principaux à la fin de l'œuvre, qui va être la caractéristique de la « forme cyclique » proprement dite, et qui donnera aux compositions postérieures de Franck une unité et une logique si impérieuses.

Les idées musicales du Quintette et leur développe-

(1) Dans les *Béatitudes*.

ment nous montrent César Franck dans toute l'ampleur de sa puissance d'invention. Dès les premières mesures nous sommes frappés par je ne sais quoi d'entièrement neuf qui nous subjugué et nous tient en haleine. Puis, tout au long de l'œuvre, ce ne sont que surprises nouvelles : si l'on se place au point de vue des innovations techniques, ce qui domine, c'est un chromatisme persistant, semblable à celui que l'on rencontre déjà dans les *Éolides*, mais tout différent dans ses effets : dans le poème symphonique, l'usage fréquent de successisme mélodique de demi-ton, avec les conséquences harmoniques qui en dérivent, crée une atmosphère légère, transparente et lumineuse; dans le Quintette, ce même chromatisme se fait âpre et viril à la faveur de rythmes vigoureux qui contrastent avec les rythmes alanginis des *Éolides*.

Entre 1880 et l'année de sa mort (1890), nous assistons à une période d'ascension graduelle où Franck s'essaie dans presque tous les genres, y compris le théâtre.

Notons-en seulement les étapes essentielles. Nous avons déjà fait allusion à la *Symphonie* (1886-88), à *Psyché* (1887-88) et au Quatuor (1889). Ajoutons-y la *Sonate pour piano et violon* (1886), dédiée à M. Eugène Ysaye, qui fut l'un des premiers à reconnaître le génie de Franck et à l'immortaliser par d'admirables interprétations ; les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre (1885); les deux grandes compositions pour piano : *Prélude, Choral et Fugue* (1884), *Prélude, Aria et Finale* (1886-1887); enfin, les trois grands *Chorals d'orgue*, par lesquels il termine sa carrière et qui sont en quelque sorte son testament religieux, la dernière confidence qu'il nous fit de sa foi profonde et tendrement exaltée. Depuis J.-S. Bach, l'étoile de la musique d'orgue avait pâli au point que l'on n'eût jamais cru qu'elle pourrait luire encore du moindre éclat. César Franck vint, ralluma cette lueur presque éteinte et lui rendit toute sa radieuse clarté.

(La fin prochainement.)

CH. VAN DEN BORREN

LETTRE DE LONDRES

Qui ne se souvient à Bruxelles de l'admirable interprétation que donna, durant trois saisons, Miss Marie Bréma du rôle d'*Orphée*? Nulle tragédienne lyrique n'atteignit à sa puissance expressive, au pathétisme de ses accents, à la beauté sculpturale de ses attitudes et de ses gestes. Le caractère viril de sa personne, sa stature, la volonté impérieuse de son regard, la décision de sa démarche, tout en elle s'unissait à l'éloquence de la voix pour typer avec une autorité qui ne fut jamais surpassée la noble figure légendaire.

Nous avons revu la semaine dernière, à Londres, Miss Marie

Bréma dans ce rôle avec lequel elle s'identifia d'une manière si parfaite. Il semble qu'elle l'ait étudié davantage encore, qu'elle l'ait creusé jusqu'en ses plus subtiles nuances, qu'elle l'ait magnifié en le ramenant à plus de simplicité et de grandeur. Jamais l'œuvre ne nous parut aussi émouvante. En ce Savoy theatre qu'elle dirige, l'artiste a pu, en imposant la mise en scène, les interprètes, les costumes, les jeux de lumière qu'elle rêva pour un drame qu'elle aime entre tous, réaliser un ensemble de la plus complète homogénéité. Je n'en veux citer comme exemple que les chœurs, que forma et disciplina Marie Bréma en personne, et qui, tout en prenant une part « effective » à l'action, chantent leur partie avec une sûreté, une expression de solistes bien exercés. Et comment ne pas vanter aussi le choix judicieux de Miss Doris Simpson pour le rôle de l'Amour, habituellement abandonné à quelque jeune cantatrice à roulades qui perpétue la détestable tradition des petits Cupidons dont l'entrée en scène provoque des sourires et rompt l'unité du drame. Dans la distribution imaginée par Miss Bréma, l'Amour est incarné par une actrice de grande taille, de beauté préraphaélite, de voix sonore et mâle. Et cet Eros aux ailes d'archange, dont chaque pas, dont chaque geste est d'une suprême noblesse, restitue enfin à nos yeux, dans sa grâce divine et son prestige, le symbole sur lequel repose chacune des péripéties du drame.

Un autre spectacle réunit deux œuvres de caractères différents mais qui, l'une et l'autre, offrent un vif intérêt d'art. La première est la cantate écrite par G.-F. Haendel en 1740 sur les deux poèmes de Milton l'*Allegro* et *Il Penseroso*, que Miss Bréma voulut interpréter à la fois musicalement et scéniquement en évoquant sur la scène, par des tableaux vivants, par des danses, par des cortèges, etc., les visions du poète. Ces réalisations sont périlleuses : matérialisée, la fiction risque de perdre tout charme. Il faut reconnaître que la mise en scène ingénieusement créée par Miss Bréma est délicieuse et qu'elle ajoute aux impressions musicales un élément esthétique attrayant. Melancoliques ou joyeuses, ces illustrations se succèdent pour l'agrément des yeux tandis que les solistes (Miss Evangeline Florence, M^{lle} Spencer Thomas et Francis Braun, excellents tous trois), l'orchestre conduit par M. Frank Bridge et les chœurs poursuivent l'interprétation vocale et instrumentale. On dirait d'un album mimé dont on tournerait l'une après l'autre les pages...

L'autre œuvre, c'est une charmante féerie en trois actes tirée par M. Emile Cammaerts de la légende populaire des *Deux bossus* et jouée avec infiniment de grâce et de talent par Miss Tita Brand, par M^{lle} Vernon Steel, M. Sherbrooke, etc., et par des enfants dont l'une, la petite Mavis Yorke (le Prince des Elfes), merveilleusement douée pour le théâtre, semble promettre dans l'avenir une actrice d'exceptionnel talent. Les *Deux bossus* appartiennent, on le sait, au répertoire folklorique de maints pays. Ils ont, paraît-il, vidé leur épique querelle en Allemagne, en Picardie, en Irlande, et jusqu'en Espagne et en Sicile. Aussi M. Cammaerts a-t-il cru pouvoir se permettre (et combien cette fantaisie lui a réussi!) de donner comme cadre à sa pièce nos Ardennes belges, qui lui ont fourni, avec des décors pittoresques, d'amusants costumes locaux. Strictement authentiques, traditionnels à souhait, ils apportent dans le « Libertysme » des scènes londonniennes des accords de tons et de coupes imprévus. Mais il y a mieux encore : le Belge invétéré que sa résidence en Angleterre n'a pu dépouiller en lui a suggéré à M. Cammaerts l'idée d'utiliser, pour la partie musicale de son œuvre (prélude, entr'actes, musique de scène),

quelques-uns de nos refrains populaires flamands et wallons. Fort joliment orchestrés par M. Bridge, ces motifs — cramignons ou complaints, lied des *Trois Rois*, air entraînant du *Doudou* — enveloppent la pièce d'une atmosphère « nationale » qui a une saveur spéciale. On ne s'attend pas à les entendre dans un théâtre de Londres, et la surprise qu'on en ressent double leur agrément.

La tentative originale de M. Émile Cammaerts a rencontré l'accueil le plus favorable et les représentations de sa pièce se poursuivent régulièrement devant un auditoire empressé à l'applaudir. Sans doute cet heureux début l'encouragera-t-il à poursuivre une carrière pour laquelle il manifeste des dons très réels et dont les deux fées bienfaisantes qui furent ses marraines semblent avoir fixé définitivement l'orientation.

OCTAVE MAUS

QUO VADIS! (1)

« Mesdames et Messieurs, les décors que nous avons eu l'honneur de vous montrer sont de M. Delescluze; les mouvements de scène ont été réglés par M. Merle-Forest. » Pourquoi un beau monsieur, en noir habit, n'est-il pas venu proférer ces paroles exactes à la fin de la première de *Quo Vadis*? On l'eût couvert de fleurs.

Véritablement, ce sont d'exquis décors, ce sont d'admirables groupements. La rive du Tibre, avec ses maisonnettes resserrées, le fleuve véridique, les bateaux lents qui passent tous les arches immenses, est une merveille. Et cela vit! La lumière du jour est safran et or; le soir tombe l'eau bleuit, l'aqueduc roux s'estompe en mauve; dans la toile de fond, quelques frontons classiques accrochent les dernières lueurs du soleil, en vigueur sur un ciel de velours sombre. Puis la nuit vient; les barques immobiles sont des silhouettes noires; des chrétiens s'assemblent, un saint Pierre surgit, crée un groupe; et vous admirez un étonnant del Sarto. — Au deuxième acte, le Feu joue son rôle suivant une progression ample et sûre. Au dernier tableau, la Lune tient la scène avec une autorité sereine. Elle s'annonce dans le crépuscule tendre, surgit peu à peu des nuages jaloux, et se mire amoureusement dans le golfe tranquille, au milieu d'un paysage de rêve, dans un poudrolement tenu de lumière qui rappelle les nuits du lac de Côme. C'est extraordinairement beau. On est souvent tenté de s'écrier : Arrêtez donc! Taisez-vous! Nous voudrions tant contempler en paix!

Car ces tableaux s'accompagnent de bruit. Un bruit, à vrai dire, parfois réservé et lointain, mais parfois aussi inutilement indiscret. On n'en demandait pas autant. Les paysages et mouvements scéniques sont assez clairs pour se passer d'harmonies explicatives. Le jeune et bien intentionné compositeur qui s'est chargé du décor sonore exercera plus heureusement sa fécondité en d'autres domaines; les quelques livres et pièces à gros succès de ces dernières années lui offrent un choix étendu. Il pourrait illustrer, par exemple, le *Tour du monde en 80 jours*, ou *Chantecler*, si ce dernier n'est pas déjà retenu par M. Massenet.

(1) *Quo Vadis*? tableaux animés, présentés au théâtre de la Monnaie, pour la première fois le 26 novembre 1910; décors de M. Delescluze, mouvements réglés par M. Merle-Forest.

Les adorables fictions de M. Delescluze sont peuplées de messieurs et dames qui se meuvent tour à tour avec langueur et violence. Il y a des épisodes très émouvants. Le plus angoissant est celui où le célèbre grenadier, gardant le sourire, apporte à bras tendus la frêle M^{lle} Béral, et la dépose sans préparation sur les bras également tendus de M. Saldou. La salle a frémi. Mais le vaillant artiste n'a point failli à sa tâche, et il a emporté, sans tricher, sa mourante compagne. Les journaux de sport (voyez le *Pourquoi Pas?*) ont remarqué avec fierté l'importance de la gymnastique dans cette curieuse soirée. De la gymnastique pour hommes, s'entend; les femmes sont toutes transportées à bras plus ou moins tendus. M. Decléry est débarrassé avec virtuosité d'un praticable de trois mètres de haut. Un chœur de chrétiens, dans la prison, exécute des exercices suédois d'extension des bras. M. Merle-Forest est certainement un fervent de l'athlétisme.

Bref, un succès tout particulier à l'actif des directeurs de la Monnaie. Consciencieux entrepreneurs de spectacles, ils ont monté *Ivan le Terrible*, puis *Quo Vadis*? après un choix profitable dans le meilleur répertoire. Mais, quoi que dise le Code (loi du 15 décembre 1872, art. 2) ils ne sont pas seulement entrepreneurs de spectacles. Ils extraient le plus d'art possible des productions les moins artistes. Pourvu qu'ils gagnent de l'argent, beaucoup d'argent, énormément d'argent! Ils pourront nous donner ainsi, comme ils l'annoncent du reste, un peu de bonne musique enfin, de celle qui hélas! ne rapporte rien. H. L. B.

L'ESTHÉTIQUE DE BRUXELLES

La transformation du Passage de la Bibliothèque (1).

On nous écrit :

On a pu croire un instant que la Ville de Bruxelles avait renoncé à transformer radicalement le Passage de la Bibliothèque et que la statue du Général Belliard et l'escalier seraient conservés, ce dernier devant être simplement élargi. Il n'en était rien. La Ville revient à la charge avec son ancien et malheureux projet. « Elle a décidé, affirmait dernièrement la *Chronique des Travaux publics*, le percement d'une rue à forte pente » dont les maisons masqueront vraisemblablement le merveilleux panorama de Bruxelles et qui emportera sans doute la statue du général Belliard.

Or cela serait déplorable. Car l'avenue du Parc de Bruxelles qui conduit à la statue et qui, avec celle-ci, embrasse un coin de ciel et de paysage urbain, constitue, lorsqu'on la contemple du petit bassin du Parc, un ensemble grandiose, — l'un des plus beaux assurément de toute l'agglomération. La statue du Général Belliard, dont les dimensions restreintes font paraître, par contraste, plus majestueux les arbres de l'avenue, est un élément indispensable de ce paysage. Rien, d'ailleurs, dans cet ensemble superbe, ne peut être sacrifié. Toute modification à l'un ou l'autre détail qui le constituent diminuerait sa beauté. Aussi faut-il souhaiter que la statue soit maintenue à l'emplacement qu'elle occupe. Si l'on tient absolument à prolonger le Passage de la Bibliothèque, que l'on construise les maisons projetées sur l'alignement même des immeubles actuels de cette voie, — de l'immeuble du *Touring Club* entre autres, — et que les habitations qui formeront à l'avenir le fond du Passage ne dépassent pas la ligne d'horizon actuelle du paysage urbain menacé.

Quant à l'escalier du Passage, rien n'exige sa suppression. Comme Georges Rency me le faisait remarquer très justement il y a quelques jours, les piétons seuls continueront à prendre cette voie; les voitures, elles, s'engageront dans la rue Maquet ou la

(1) Voir l'Art moderne, 1909, p. 323.

rue des Colonies, puisqu'aucune rue ne débouche en face du Passage.

La Ville de Bruxelles, dit encore la *Chronique des Travaux publics*, ne veut pas créer de trop nombreux panoramas. Le principe peut se défendre : admettons qu'il ne faille pas multiplier ceux-ci outre mesure. Mais ne serait-il pas profondément regrettable de sacrifier sans motifs l'un des plus grandioses aspects de Bruxelles? Tous les artistes se joindront à nous pour réclamer son maintien.

JOSEPH-B. LECOMTE

EXPOSITIONS

Le XVII^e Salon du « Sillon ».

Le Salon du *Sillon* qu'abrite en ce moment le Musée moderne ne révèle aucun caractère combatif. Il est vrai que depuis quelques années on a pu s'habituer à voir ce Cercle non pas s'assagir — car il ne manifeste jamais, que je sache, des instincts novateurs — mais perdre peu à peu cette sorte de crânerie incontestable avec laquelle il prétendait autrefois soutenir malgré tout les formes traditionnelles de la peinture contre le mouvement irrésistible des nouvelles formules. Le *Sillon* fit preuve, en ce temps-là, d'une énergie qui fut parfois heureusement inspirée. Il y avait de l'audace à vouloir mener avec succès une lutte en somme assez inégale. Les membres du *Sillon* se sont-ils convertis? Pas le moins du monde. Leur idéal de peinture n'a guère fort évolué depuis les jours de lutte. Peut-être se rendent-ils compte enfin que la résistance est inutile, et songent-ils à poursuivre dans le repos ce qu'ils avaient espéré faire triompher dans le tapage? Quoi qu'il en soit, le *Sillon* n'a guère beaucoup gagné à ce repos; le terrain n'en est pas devenu plus fertile.

Si l'on a le droit de constater le peu de surprise que procure cette exposition, il faut cependant reconnaître certains progrès chez quelques-uns des peintres qui y ont pris part. Nous avons déjà eu l'occasion de vanter les qualités de vigueur, de mouvement, de fermeté qui recommandent les tableaux de M. Bastien. Le peintre de *Ma Mère* est un coloriste moins attentif aux subtilités de l'atmosphère qu'aux dehors pittoresques des choses. Les paysages qu'il expose au *Sillon*, et notamment *Nieuport*, sont néanmoins bien inspirés et dénotent chez l'artiste un achèvement vers une conception plus claire de la nature; chez M. Gaston Hausraete également on peut constater une volonté bien arrêtée de sortir de l'ornière; ses compositions, comme *Promenade*, *Intérieur*, *Service blanc*, sont, il est vrai, assez blafardes, mais elles ne manquent pas de vie, et l'ordonnance en est déliée et d'une allure assez originale même.

M. Swyncop est un coloriste de talent. On voudrait cependant plus de légèreté dans sa peinture. Son *Nu* est curieux dans la symphonie en bleu des tapis et des tentures; mais, malgré le dessin plein de qualités, on ne peut s'empêcher de déplorer la couleur irréelle de la chair; il semble que l'artiste lui ait peint un maillot en guise d'épiderme...

Les vues de Versailles de M. Lefebvre sont bien étroitement observées. Je gage que « Mesdames de France » ne les eussent pas reconnues. MM. Rion et Mignot, dans les mêmes sujets, se sont montrés mieux inspirés. Citons, pour finir, une *Marine* de M. J. Michaux, enlevée d'inspiration, et qui est certes l'une des meilleures œuvres du Salon.

Au Cercle Artistique.

C'est un plaisir très délicat pour les yeux que procure la charmante exposition de M^{lle} Montigny au Cercle artistique. Une trentaine de toiles fleuries, parfumées de l'odeur des champs et des jardins rustiques, vraie guirlande qui anime la salle du cercle d'une vie inaccoutumée. Car rien n'est vivant, sain, heureux, débordant d'arômes et de sève comme ces tableaux où sont transportés les moments les plus délicieux de la nature. M^{lle} Montigny a su profiter des enseignements de son maître, Emile Claus. Avec lui elle a appris à se mêler aux choses qu'elle peignait, et

à ne pas se contenter d'en rapporter les apparences. Son art est fait à la fois d'observation et de jouissance personnelle. Sa vision est poétique; elle est légère, et cependant non dépourvue d'une exquise gravité. Lorsqu'on considère cette agréable suite de paysages, d'où le soleil n'est jamais absent, on pense à ces visages fleuris qui foisonnent dans les campagnes flamandes; le teint en est léger et rayonnant, mais les yeux un peu farouches annoncent une âme sérieuse et portée vers le mystère.

La même salle du Cercle contient encore une série de paysages de M. Van Strydonck, dont il faut reconnaître la facture rigoureuse, la mise en page originale, mais où l'on chercherait en vain cette fluidité de l'atmosphère qui anime les toiles de M^{lle} Montigny. La vision de M. Van Strydonck est, du reste, toute différente et portée à une interprétation assez âpre de la nature.

Dans la petite salle, M. Ad. Crespin a exposé un ensemble de projets décoratifs et d'aquarelles; ces dernières sont aussi lestement enlevées que les dessins sont médités et dictés par une imagination patiente.

F. H.

LA MAISON DU LIVRE

La séance de rentrée de la Maison du Livre a été consacrée à des exposés de l'activité belge dans le domaine du Livre pendant l'année écoulée. Les représentants des diverses associations dont le groupement constitue la Maison du Livre ont fait connaître les travaux accomplis et les projets en cours de réalisation et à l'étude. Du rapport présenté par M. J. Van Overstraeten, secrétaire général, il résulte que le Musée du Livre, qui est placé sous le haut patronage du Roi, comprend actuellement 39 groupes, entre autres l'*Association des Ecrivains belges*, la *Libre Académie*, le *Cercle d'études typographiques*, les *Ecoles de typographie et de reliure*, le *Club d'amateurs photographes* et l'*Institut de photographie*, le *Cercle de la librairie*, la *Ligue de l'Enseignement*, les diverses associations patronales et ouvrières de l'Industrie du Livre, l'*Union de la Presse périodique*, l'*Institut de Bibliographie*, la *Section du Livre et de la Presse du Conseil national des femmes*, etc.

La situation financière de l'œuvre est satisfaisante et les recettes pour l'année se sont élevées à fr. 9,718.82. Le nombre des conférences a été de 28, celui des expositions de 8; les cours ont été au nombre de 302, les séances de travail et de commissions de 282. Ces chiffres témoignent de l'importance grandissante des choses du Livre en Belgique.

Un organisme central tel que la Maison du Livre est nécessaire pour faire mieux comprendre la solidarité entre tous ceux qui coopèrent à la production du Livre et pour appeler le public à goûter, connaître, aimer et honorer le Livre.

NOTES DE MUSIQUE

La deuxième séance de l'Académie musicale.

Consacrée à la musique belge moderne, elle fut précédée d'une causerie que nos lecteurs trouveront *in extenso* dans l'*Art moderne* des 27 novembre, 4 et 11 décembre.

L'exécution du trio en *si* mineur de M. Joseph Jongen, de la sonate de Lekeu et du quintette de Franck qui en formaient le programme, fut remarquable à tous les points de vue, ainsi que l'on pouvait s'y attendre de la part d'interprètes tels que MM. Théo Ysaye, Jongen, Chaumont, Fradkin, Van Hout et Émile Doeberd. L'on goûta tout particulièrement l'*andante*, d'un sentiment si tendrement mélancolique, du trio de M. Jongen, le mouvement lent de la sonate de Lekeu, dans lequel M. Chaumont mit la plus profonde intensité d'expression, et le quintette de Franck tout entier, qui couronna magnifiquement la séance.

CH. V.

PUBLICATIONS HACHETTE

Le « Carpaccio » de MM. L. et P. Molmacti.
 • L'Égypte d'hier et d'aujourd'hui », par M. W. Tyndale.

C'est une contribution excellente au quattrocentisme que le *Vittorio Carpaccio* de MM. Ludvig et Pompeo Molmacti publié par la librairie Hachette. Le peintre s'y trouve situé à sa place dans la vie du temps, cette Venise du xv^e siècle qui naviguait au loin et dont les flottes rapportèrent, au retour, l'orientalisme en puissance déjà chez Bastiani, le maître de Carpaccio. Sa vie d'art s'éclaire aux témoignages de la haute culture spirituelle que dénotent particulièrement les fastes de l'École de Sainte-Ursule. Elle se déroule parallèlement à la série des peintures qu'il fait successivement pour elle pour l'école des Esclavons, pour le nouvel oratoire des Esclavons, pour les Albanais, pour les écoles de Saint-Étienne et de Saint-Jean l'Évangéliste.

L'art fut vraiment l'image de la vie civile et politique de Venise. La transformation sociale s'y accomplit plus rapidement qu'ailleurs. Dès le début du quattrocentisme, quand les autres États déjà entraient en décadence, Venise prenait la première place parmi les cités de la péninsule.

Gentile da Fabriano, Pisanello, Alvise Vivarini, Jean Bellini, Vittorio Carpaccio peignent les papes, les batailles, les victoires, les solennités publiques, la gloire de Venise. Toute la vie extérieure aboutissait à ces pompes liturgiques et civiques. Mais peut-être, de tant de nobles artistes, c'est Carpaccio qui sut exprimer le mieux l'essence de la vie vénitienne. Quand il peint sa légende de sainte Ursule, c'est Venise qui lui fournit son décor, sa mer bleue, son somptuaire, la grâce et l'élégance de ses mœurs. Il est alors dans la pleine jeunesse de son art et son sens décoratif a un air de fête et de mouvement joyeux. *Le Triomphe de saint Georges, le saint Georges vainqueur, la Présentation de l'Enfant Jésus, les Courtisanes, les Martyrs sur le mont Ararat, le Patriarche de Grado, la Glorification de sainte Ursule*, pour s'en tenir aux œuvres que Venise a gardées, se conforment à cette psychologie qui, chez lui, ne recherche pas les excitations violentes ni l'éclat des contrastes, mais l'harmonie, les joies calmes, les souffrances tranquilles et plutôt encore quelque chose d'heureux et de noble entre le rêve et le réel.

Le *Vittorio Carpaccio, sa vie et son œuvre*, est illustré de vingt-six planches en photographie et de deux cent vingt-cinq gravures en noir tirées hors texte.

D'une vision nette et circonstanciée voici passer sous ce titre : *L'Égypte d'hier et d'aujourd'hui*. à la plume et au pinceau, la mystérieuse Égypte des sphynx, des tombeaux sacrés, des pyramides, ruines d'un passé qui ne mourra pas tant que les formes de la pierre se dresseront par-dessus les cendres de l'homme.... Walter Tyndale, dans la double transcription de ses notes écrites et de ses notes peintes, fait défiler les villes mortes et les villes vivantes. Qu'il s'attarde en artiste dans la vallée du Nil, au vieux Caire, à la mosquée d'Ibu-Tulun, ou en archéologue dans la Tombe de la Reine Tyi, le Temple de Seli, celui d'Ammon, tout est pour lui l'occasion de célébrer la magnificence d'une contrée sans rivale. Valeur d'art et de documentation très précise, tel est bien ce grave et pimpant album pour touristes. Il faut bien le dire, plutôt que pour scientifiques. C.

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2. au Cercle artistique, premier concert de la Société J.-S. Bach (soli, chœurs et orchestre), sous la direction de M. Albert Zimmer et avec le concours de M^{lle} T. Hill et E. Schunemann, de MM. G. Balczun, J. Van Kempen, J. Redel et A. Stéphani. — A 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, concert du *Deutscher Gesangverein* sous la direction de M. F. Welcker, avec le concours de M^{me} Th. Bruckwilder-Rockstroh et de M. E. Everts. Au programme : *Komala*, oratorio de Niels Gade.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, séance de sonates pour piano et violon donnée par M^{lle} G. Tambuyser et M. Marcel Jorez. Œuvres de J. Brahms, G. Fauré, Saint-Saëns, G. Grovlez.

Vendredi, à la même heure, à la Grande Harmonie, concert donné par M. Ed. Deru avec le concours de M^{me} Claire Croiza, de MM. Bageard, Piéry, Van Hout et A. Godenne.

A la Scola musica, 90, rue Gallait, Schaerbeek, samedi prochain à 8 h. 1/2, 2^{me} séance de musique de chambre. Au programme : X^e Sonate de Mozart pour piano et violon ; Chaconne de Vitali ; Concerto de Chausson ; Mélodies de Léopold Charlier. Interprètes : M^{lle} de Coen, MM. Léopold Charlier, Pieltain, Rogister, Fern. Charlier, Scharrès et Duclos.

Dimanche 11, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, deuxième concert Ysaye sous la direction de M. A. Lohse, chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne, avec le concours de M. H. Hensel, ténor au Théâtre royal de Wiesbaden. Au programme : Symphonie n^o 7 en mi majeur (A. Bruckner) ; Récit du Graal de *Lohengrin* ; *Siegfried-Idyll* ; « Preislied » des *Maîtres-Chanteurs* ; « Liebeslied » de la *Walkyrie* ; Overture de *Tannhäuser*.

Répétition générale la veille, à 3 h., dans la même salle.

Le Foyer commencera ses séances musicales au Palais des Arts, par un Récital de piano que donnera M. Marcel Laoureux le mercredi 14 décembre, à 8 h. 1/2.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement français vient d'acquérir pour le Musée du Luxembourg la grande toile de M. Jean Delville, l'*École de Platon*, qui fut exposée au dernier Salon international des Beaux-Arts.

C'est samedi prochain, à 10 h. 1/2 du matin, que s'ouvrira au Musée moderne l'Exposition annuelle des Aquarellistes. Un salon d'honneur groupera les invités français : MM. A. Bernard, L. Simon, G. Latouche, Luigini, Jeanès, F. Auburtin, J. Boutet de Monvel, G. Prunier, J. et P. Brissaud, etc. On signale aussi, parmi les exposants étrangers, d'importants envois de MM. H. von Bartels, Ch.-W. Bartlett, de M^{lle} Clara Montalba, etc.

Des œuvres de MM. A. Bastien, M.-J. Lefebvre, Forestier, E. Canneel et Maurice-Emile Blicke sont exposées actuellement, et jusqu'au 11 décembre, au *Studio*, rue des Petits-Carmes 2a.

La Société centrale d'Architecture vient de constituer une commission spéciale dite : « Du tracé des Villes » que présidera M. Charles Buls. Elle s'occupera de toutes les questions se rapportant à l'extension des villes ainsi que des problèmes qui surgissent par suite du développement incessant de l'agglomération bruxelloise et à l'occasion des transformations de la ville et des faubourgs.

La Société organise pour la première quinzaine de janvier, sous le haut patronage du ministre des Sciences et des Arts et du ministre des Travaux publics, une manifestation en l'honneur de l'Art architectural belge. Les travaux de MM. Janlet, Blomme, Acker, Horta et Van Rysselberghe seront spécialement analysés et mis en relief dans le discours du président. Un comité de patronage comprenant un choix de personnalités éminentes est en voie de formation pour cette solennité.

La commission administrative de l'École de Musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek a décidé l'érection d'un monument en mémoire de M. Gustave Huberti au cimetière de Schaerbeek.

Cette idée a rencontré l'accueil le plus empressé auprès d'artistes et d'admirateurs du défunt. Membre de l'Académie royale de Belgique, professeur au Conservatoire de Bruxelles et directeur de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, M. Huberti a honoré hautement l'art belge ; aussi la manifestation projetée ne sera-t-elle qu'un modeste mais juste hommage rendu à ses hautes qualités de musicien, de compositeur et de professeur.

Pour réaliser ce projet, la commission de l'École de musique et le comité de patronage font appel aux sentiments d'estime et de

sympathie des amis de M. Huberti et aux nombreux élèves qu'il a formés.

Les souscriptions seront reçues jusqu'au 15 décembre prochain; elles peuvent être adressées à M. Labbé, trésorier du Comité, rue Tiberghien 28.

Vendredi prochain, à 5 h., à l'Institut des Hautes Etudes d'Ixelles, rue Souveraine 35, ouverture publique du cours de prosodie de M. Paul Cornez.

Léopold II avait, dit la *Chronique*, l'intention de faire construire à Laeken, au delà du *Neptune* de Jean de Bologne, un théâtre en plein air, dont l'hémicycle colossal eût dressé ses gradins de pierre jusqu'à la hauteur des frondaisons de l'avenue. Il en existe un projet complet. La façade de ces « arènes » devait être tout en pierre de taille, avec propylée de marbre et fronton peuplé de blanches statues. C'est sous cet aspect que le Roi avait vu le « Théâtre du Peuple » qu'il voulait édifier.

Cette conception se réalisera-t-elle? La question sera, dit-on, posée au ministre des Beaux-Arts.

Du *Guide musical* :

« On apprendra avec un vif regret dans le monde musical de Bruxelles la retraite de M. G. Guidé comme professeur de hautbois au Conservatoire. Ses fonctions directoriales au théâtre de la Monnaie ne lui permettant plus de se consacrer à sa classe autant qu'il le voudrait, M. Guidé vient de donner sa démission après vingt-six ans de professorat. Dans sa séance de jeudi, la Commission de surveillance a pris acte de cette démission et, à l'unanimité, elle a décidé d'adresser à M. Guidé une lettre de regrets puisqu'il n'était plus possible de le faire revenir sur sa détermination. En même temps M. Guidé se retire de la Société des Concerts du Conservatoire où, sur les instances réitérées de Gevaert et de M. Tinel, il avait continué jusqu'aujourd'hui à tenir le hautbois solo. C'est une grande perte pour l'orchestre des Concerts. Aucun de ceux qui ont suivi les exécutions du Conservatoire depuis vingt ans ne peut oublier le style, le phrasé et le merveilleux son du virtuose qui donnait un relief si mordant et un accent si pénétrant à telle phrase de symphonie, (le solo de la Cinquième de Beethoven), à tel chant pathétique (la *Passion* de Bach) ou poétique (le Vendredi-Saint de *Parsifal*) pour ne citer que quelques exemples. Toute l'exécution s'illuminait d'un détail aussi parfaitement rendu.

M. Guidé, heureusement, laisse d'excellents et brillants élèves qui, espérons-le, continueront sa belle tradition. Il fut un maître qu'on peut suivre, mais qu'il sera difficile de renouveler. »

Nous nous associons aux appréciations si justes de notre confrère et regrettons, comme lui, la détermination qui prive le Conservatoire de Bruxelles et la Société des Concerts de l'un de ses plus précieux collaborateurs.

L'Association pour l'amélioration des logements ouvriers organise, sous le patronage de la Comtesse de Flandre, une représentation de gala qui aura lieu le jeudi 22 décembre, à 7 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie. Le spectacle se composera de *Katharina*, légende dramatique en trois actes de M. E. Tinel, avec le concours de Mme Claire Croiza.

La Société artistique internationale de Rome, d'accord avec le comité exécutif pour les fêtes commémoratives de 1911, a pris l'initiative d'un congrès artistique international qui se tiendra à Rome à l'occasion de la grande exposition d'art. Parmi les adhérents, on cite les noms de MM. Robert de la Sizeranne, Georges Lafenestre, Gabriel Mourey, Maspéro, Auguste Rodin, Franz Stück, John Sargent, Zuloaga, Walter Crane, etc. Parmi les Belges, MM. Camille Lemonnier, Charles Buls, Emile Claus, Fierens-Gevaert, F. Khnopff, Octave Maus.

Ce congrès se réunira dans les premiers jours d'avril. Les séances auront lieu au château Saint-Ange. On organisera des visites d'études à Pompéi et à Ostie.

De Paris :

La Société des Dilettantes offrira mercredi prochain à ses membres et à leurs invités, dans l'élégante salle de théâtre de M. Mors, un concert de musique russe dont le programme groupera quel-

ques-unes des plus belles pages de Moussorgsky, Balakirev, Borodine, Rachmaninoff et Blumenfeld interprétées par Mme Raymonde Delaunoy et M. E. Trillat. Cet intéressant concert sera précédé d'une causerie de M. L. Thomas sur l'Art russe.

Vient de paraître, chez Demets, 2 rue de Louvois, à Paris, un nouvel ouvrage, *Théorie scientifique du violon*, par ACHILLE BERGER, qui ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui s'occupent de l'Art du Violon et qui voudraient voir reposer son enseignement sur des données précises et raisonnées.

Si Tolstoï fut prophète en son pays, il ne le fut pas moins à l'étranger, dit *Paris-Journal*. La statistique est là pour le prouver.

Un Anglais a entrepris de faire la liste des traductions des œuvres du grand écrivain. Sa prose fut exprimée en plus de quarante langues et dialectes.

Ses premiers traducteurs furent les Grecs, en 1870; viennent ensuite les Slovaques, en 1877; les Serbes et les Français. En 1892, les Hongrois, les Danois, les Tchèques, les Allemands, les Croates, les Petits Russiens, les Finlandais et autres Slaves, admirent Tolstoï dans leurs langues, et en 1886, les œuvres du sage de Yasnaïa-Poliana traversent les océans et vont en Amérique. En 1887, ce sont les Hollandais et les Italiens qui traduisent le maître; en 1889, les Espagnols; en 1894, les Turcs et les Syriens, et puis commencent, en 1895, les traductions en chinois, en japonais, en hébreu, en yiddish.

C'est l'Allemagne qui vient la première, quant au nombre, avec 218 traductions. La France en compte plus de 60, l'Angleterre 75, l'Espagne 38, les deux Amériques 32, la Hollande 12, le Japon et la Chine 2.

Cette liste s'est certainement augmentée depuis le travail du statisticien anglais, c'est dire assez si Tolstoï est connu à travers le monde.

La première représentation au théâtre de Dresde du *Chevalier aux roses* de Richard Strauss est définitivement fixée au 25 janvier prochain. Les rôles ont été distribués et l'œuvre est à l'étude. Les décors et les costumes sont exécutés d'après les croquis du peintre viennois Roller.

A propos d'Henry Irving, dont la statue va être prochainement érigée à Londres, une amusante anecdote :

L'illustre tragédien était en tournée. Dans une petite ville d'Ecosse, le « premier rôle » local daigna venir offrir ses hommages au merveilleux Hamlet, et l'informe de ce que sa femme serait bien heureuse de lui être présentée. Sir Henry accepte aimablement. Et le cabot de parler ainsi :

— Ma chère, sir Henry Irving, qui joue mes rôles à Londres...

Sottisier.

Elle me parle de Jeanne Marni, qui avait tant de talent, de M. Abel Bonnard, qui promettait d'en tant avoir. Elle est fière d'être l'amie de ces femmes de lettres.

Paris-Journal, 2 décembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Paestrina, par MICHEL BRUNET (3^e édition). — **César Franck**, par VINCENT D'INDY (3^e édition). — **J.-S. Bach**, par ANDRÉ PIERRO (3^e édition). — **Beethoven**, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — **Mendelssohn**, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — **Smetana**, par WILLIAM RITTER. — **Rameau**, par LOUIS LALOY (2^e édition). — **Moussorgski**, par M.-P. CALVOCORESSE. — **Haydn**, par MICHEL BRUNET (2^e édition). — **Trouvères et Troubadours**, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — **Wagner**, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — **Gluck**, par JULIEN TIERSOT. — **Gounod**, par CAMILLE BELLAIGUE. — **Liszt**, par JEAN CHANTAVOINE. — **Haendel**, par ROMAIN ROLLAND.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

115, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIERENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8°, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes, croquis etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une eau-fort originale et inédite d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe : 40 francs.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Musique belge moderne (suite et fin) (CHARLES VAN DEN BORREN). — Les Artistes belges contemporains : *Albert Baertsoen* (FRANZ HELLENS). — Le Théâtre à Paris : *Inauguration du Théâtre des Arts ; au Théâtre Antoine* (OCTAVE MAUS) — Livres neufs (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de musique : *Concert Perucchio* (S.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale : *Hedda Gabler* (G. R.). — Nécrologie : *John La Farge*. — Concerts annoncés — Petite Chronique.

La Musique belge moderne (1)

César Franck survécut à peine à ce miracle. Il eut le temps de donner, avant de mourir, quelques leçons à Guillaume Lekeu (1870-1894), qui, si la mort ne l'eût point enlevé prématurément, eût peut-être été le digne successeur du maître des *Béatitudes*.

Il y avait pourtant entre eux une forte divergence de tempérament. César Franck était, avec une intelligence très vive mais dont la curiosité ne se manifestait guère au dehors, un intuitif et un sensitif dans toute la force du terme. Lekeu avait, au contraire, outre un instinct musical très puissant, une intellectualité bouillonnante, avide d'action et s'extériorisant volontiers, à propos d'art, en opinions nettement formulées. Il existe de lui des commentaires des derniers quatuors de Beethoven qui montrent à merveille le caractère conscient de son attitude esthétique et qui le rapprochent par là même

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

du type d'artiste dont Wagner nous offre l'exemple le plus parfait.

En tant qu'homme, Lekeu devait également différer de son maître à bien des égards. Le mysticisme religieux ne l'attirait point : en fait de mystère, il connut surtout celui de l'âme humaine, non point en psychologue subtil et objectif, mais à la façon des grands initiés qui devinent plutôt qu'ils n'analysent. A considérer ses meilleures œuvres, il semble surtout s'être exprimé lui-même volontaire, passionné, plein d'une angoisse fébrile, enclin à une rêverie mêlée d'après-mélancolie, il traduit ces divers états d'âme avec une générosité d'inspiration et une intensité d'expression qui touchent au surnaturel et vont parfois jusqu'à causer la sensation d'une brûlure. Lekeu est, à ce titre, l'un des représentants les plus remarquables — le plus remarquable peut-être — de ce lyrisme moderne aigu, lancinant, et qui serait presque maladif si une volonté de fer n'était point là pour lui conférer l'énergie et la virilité.

Aucune œuvre du maître verviétois n'est plus à même de donner une idée de son génie que sa *Sonate pour piano et violon*. Elle adopte la « forme cyclique » chère à Franck ; elle suit également le maître dans ses innovations harmoniques ; les différents thèmes sont extrêmement typiques et s'imposent tyranniquement à la mémoire par la netteté de leur silhouette mélodique : c'est grâce à cela que l'œuvre, dont le plan de détail est souvent inspiré par la fantaisie la plus libre, donne cependant l'impression d'une rare cohérence et d'une profonde unité.

La mort de Lekeu et son exemple semblent avoir été le signal de la création, en Belgique, non point d'une véritable école wallonne, mais bien d'un groupement d'artistes issus de Wallonie, qui, délibérément ou inconsciemment, se rattachent aux tendances inaugurées par Franck et continuées par Lekeu.

L'un des représentants les mieux doués de cette pléiade de néophytes est M. Joseph Jongen. Nature de musicien-né, unissant à une science très solide de rares qualités d'invention et un tempérament musical d'une originalité toute particulière faite en grande partie d'enthousiasme juvénile et d'optimisme nuancé de tendre rêverie, il apparaît à l'heure actuelle comme le continuateur le plus fidèle de la noble tradition franckiste. Sa prédilection pour la musique de chambre, qui s'est avérée jusqu'à présent par la composition de deux trios, d'un quatuor et de deux sonates pour piano et violon, lui a permis de s'exercer dans le domaine de la musique pure, qui passe à juste titre pour être le plus difficile à exploiter. En créant, dans cet ordre d'idées, des œuvres dont la tenue esthétique et la spontanéité nous causent à chaque audition un enthousiasme sans cesse renouvelé, il nous a donné la preuve de ses dons innés et nous a fait pressentir ce que l'on peut encore attendre de lui.

Mon intention n'est point, après vous avoir parlé avec quelque détail de M. Joseph Jongen, — ce qui se justifiait par la présence de l'une de ses compositions au programme de la séance, — d'agir de même à propos d'autres musiciens actuellement vivants qui font partie du groupe wallon. Ma pensée n'est pas non plus d'en faire une énumération où je m'efforcerais de n'oublier personne afin de ne froisser aucune susceptibilité. Je m'en voudrais cependant de ne point signaler quelques tendances manifestées par ce groupe et représentées par des individualités qu'il importe de citer à cette occasion.

M. Érasme Raway, dont l'activité musicale est déjà d'ancienne date, occupe parmi les musiciens wallons une situation à part, que lui valent une rare indépendance et une volonté altière de rester avant tout lui-même. M. Théo Ysaye, que son fin tempérament apparente tout naturellement aux « jeunes Français », se laisse volontiers séduire par la grâce légère et la spiritualité de leur manière d'écrire. M. Victor Vreuls a des façons de penser en musique qui forment en quelque sorte le pendant de celle de M. Joseph Jongen; mais, avec plus d'exubérance, il possède peut-être moins le sens de l'équilibre. M. Albert Dupuis se complait dans la musique de théâtre et suit, dans cette direction, une voie parallèle à celle de M. Jan Blockx en tant qu'il fait appel au folklore régional. M. Joseph Jongen a un frère plus jeune que lui, M. Léon Jongen, nature hardie et enthousiaste, dont la technique s'inspire largement

des innovations de l'école française contemporaine.

On peut dire, d'une manière générale, que le prodigieux élan qui a été communiqué à la musique française depuis une vingtaine d'années par les d'Indy, les Debussy et les Dukas — pour m'en tenir aux plus grands noms, — n'est point sans avoir son écho en Belgique à l'heure actuelle. Plus d'un parmi nos musiciens — qu'il me suffise de citer MM. Henri Thiébaud, Léon Delcroix, Georges Lauweryns et Paul Lagye — a eu la perception très nette de cette vérité que la technique musicale est comme un organisme vivant qui se renouvelle sans cesse avec le temps et que toute règle immuable n'est bonne qu'en tant qu'elle n'apporte aucune entrave au libre essor d'une originalité naissante,

Mais il importe de prendre garde, lorsqu'on s'assimile une technique nouvelle, de ne pas se laisser absorber par elle au point de lui réserver le premier plan et d'étouffer sa propre personnalité en la reléguant dans les brumes lointaines de l'horizon. C'est là le danger qui menace nos jeunes innovateurs. Il me plaît de terminer cette causerie en le leur signalant : je m'empresse toutefois d'ajouter que cet avertissement ne porte aucun préjudice à la bonne opinion que j'ai de leur clairvoyante témérité.

CHARLES VAN DEN BORREN

Les Artistes belges contemporains

Albert Baertsoen (1).

Parmi les peintres gantois contemporains, Albert Baertsoen occupe une place bien marquée. Ce n'est ni par un métier véhément, ni par la puissance de l'inspiration qu'il s'affirme. Ces qualités ne lui font cependant pas défaut, mais elles ne se manifestent pas directement dans son art. Elles se cachent sous des dehors mélancoliques; il semble que le peintre se soit attaché à découvrir les aspects des vieilles villes flamandes où se concentre toute la tristesse d'une décadence que le temps consomme avec une opiniâtreté lente et cruelle. Il y a réussi.

D'autres Gantois, comme Delvin et Van Rysselberghe, ont subi plus spécialement l'influence du passé laborieux et se sont assimilés les énergies nouvelles qui fermentent aujourd'hui dans la cité robuste des Artevelde. Ils manifestent un besoin de liberté et d'essor personnel, et leur œuvre s'impose en quelque sorte comme un geste médité et volontaire. Au contraire, Baertsoen semble apporter tous ses soins à fuir les milieux où la vie se poursuit avec ses remous de foule, ses bruits d'usines, ses relents de fête. Il est le peintre des pierres au déclin, des pignons branlants, des quais désertés, des venelles aux trottoirs défoncés, des chalands amarrés, des vieilles cours endormies.

Le livre que M. Fierens-Gevaert lui consacre dans la *Collection des artistes belges contemporains* est à la fois une fine étude psychologique et une analyse pénétrante des œuvres de Baertsoen;

(1) *Albert Baertsoen*, par FIERENS-GEVAERT. *Collection des Artistes belges contemporains*; Bruxelles, G. Van Oest et Cie.

l'homme y apparaît tel que son œuvre le faisait supposer, car rarement figure d'artiste fut plus en harmonie avec les créations de sa pensée. C'est une nature taciturne et concentrée; extrêmement épris de son art, le peintre consent cependant rarement à en parler à ceux qui l'entourent. Il se retire, il est plein de réticences, par modestie d'abord, et par un sentiment délicat qui le pousse à ne point prodiguer des impressions personnelles qui ne trouveraient pas leur écho dans toutes les sensibilités : en un mot, de peur d'être incompris. Aussi, lorsque Baertsoen sait à qui parler, il se dépouille de cette sorte de défiance instinctive, sans toutefois se prodiguer jamais.

Les débuts de Baertsoen furent favorisés par un père compréhensif qui ne lui refusa rien. Il eut des maîtres excellents. Den Duyts lui inculqua le goût de l'interprétation personnelle de la nature, à l'encontre de l'école réaliste de Termonde, alors régnante, et qui exigeait que le peintre travaillât en plein air. Delvin lui enseigna un métier très sûr. Puis, à Paris, il fut quelque temps à l'école de Roll. De ces enseignements divers, Baertsoen sut s'imprégner, sans abdiquer rien de ses qualités personnelles. Son art n'est ni réaliste, ni absolument d'interprétation. Il tient le milieu. Il semble cependant que ce soit le peintre Den Duyts qui ait le plus fort impressionné Baertsoen à ses débuts, car la même tristesse règne dans l'œuvre des deux peintres, plus résignée il est vrai chez le dernier.

« Baertsoen, écrit M. Fierens-Gevaert, peignit tout de suite les décors très effacés où s'accumulent les tristesses sans éclat, les désirs sans grandeur, les tragédies en prose de la plèbe éternelle où l'âme obscure des pauvres se mêle à l'air. » Sa mélancolie très prenante est sœur de celle de Rodenbach. Malgré sa prédilection pour les sujets délabrés, Baertsoen est un peintre raffiné, observateur délicat des moindres chatolements de l'atmosphère et coloriste accompli.

Mais c'est dans ses eaux-fortes que le peintre gantois me paraît avoir le mieux exprimé l'âme des vieilles villes. Plusieurs de ces pages sont des chefs-d'œuvre. Il y manifeste une vigueur et une certaine âpreté d'accent qui le classent parmi les plus remarquables aquafortistes de ce temps.

FRANZ HELLENS

LE THÉÂTRE A PARIS

Inauguration du Théâtre des Arts : « Le Carnaval des Enfants », par M. Saint-Georges de Bouhéliér ; « le Sicilien » de Molière. — Au Théâtre Antoine, « la Femme et le Pantin », par MM. Pierre Louys et Pierre Frondaie.

Ce qu'il faut louer avant tout dans l'initiative prise par M. Jacques Rouché, directeur de la *Grande Revue*, pour opposer aux spéculations des entrepreneurs de spectacles une série de représentations destinées à ramener le goût public vers la beauté, c'est l'art délicat qui présida à l'interprétation, à la mise en scène, à la présentation des œuvres choisies pour inaugurer le Théâtre des Arts. Jamais peut-être ne fut réalisée en France une harmonie plus parfaite entre un tableau dramatique et son cadre. C'est l'aboutissement des efforts tentés, en vue de réformer les artifices destinés à produire l'illusion scénique, en Angleterre par M. Gordon Craig, en Russie par le groupe de peintres dont nous admirâmes l'imagination et le talent dans *Boris Godounow*, dans la

Pskovitaine, dans les ballets moscovites, en Allemagne par les artistes du Künstlertheater de Munich. Il était temps que Paris, à son tour, secouât le joug des metteurs en scène professionnels et se libérât des traditions qu'impose la routine.

Grâce à l'esprit novateur, au désintéressement et à la ferveur artistique de M. Rouché et de ses excellents collaborateurs, choisis parmi les peintres les plus en vue de la génération nouvelle, le Théâtre des Arts justifie son titre. On y assiste, dans une salle dont la décoration a été complètement renouvelée et dont la sobriété plaît aux regards, à des spectacles où tout concourt, ainsi qu'une orchestration judicieuse, à l'émotion et à l'agrément : jeu expressif, naturel et aisé des acteurs, qui ne doit rien à l'enseignement des conservatoires, décors synthétiques et évocateurs, costumes composés en vue de l'eurythmie des tableaux d'ensemble, effets de lumière réglés pour envelopper l'action de l'atmosphère la plus favorable aux impressions qu'elle est appelée à suggérer. En un mot, la substitution d'une sensation esthétique à l'illusion de la réalité directe. Je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que l'inauguration du Théâtre des Arts est pour l'art de la scène une date aussi importante que le fut, pour l'émancipation dramatique, celle des premières soirées du Théâtre libre. M. Rouché, qui vient d'exposer dans un livre dont nous nous occuperons prochainement d'excellentes idées sur les réformes théâtrales à réaliser, aura la gloire, en joignant l'exemple à la théorie, d'avoir attaché son nom à cette révolution.

C'est M. Maxime Dethomas qui a créé la mise en scène de la première pièce représentée, *le Carnaval des Enfants*, trois actes de M. Saint-Georges de Bouhéliér. Il l'a fait avec un goût, une discrétion, un sentiment des valeurs et du coloris absolument remarquables. On m'excusera de ne pas m'appesantir sur l'œuvre elle-même. Ce drame sombre n'est certes pas sans quelques mérites et les idées philosophiques qu'il développe s'élèvent au-dessus du réalisme un peu fripé par lequel il s'extériorise. Il n'est pas moins, par ses moyens dramatiques, trop proche des mélodrames de jadis pour que j'y puisse applaudir sans réserves. Naturiste et symboliste à la fois comme la *Louise* de Charpentier, il appartient à une esthétique déjà désuète et prolonge interminablement un sujet de drame que quelques scènes eussent suffi à épuiser. Très remarquablement joué par M^{lle} Vera Sergine, qui y est admirable de vérité et de beauté tragique, par M^{mes} Barbieri, Mady Berry, Cécile Guyon, M. A. Durec et leurs camarades, *le Carnaval des Enfants* est applaudi tous les soirs par le public d'artistes et d'hommes de lettres que passionne la tentative de M. Rouché.

Le Sicilien ou l'Amour peintre, comédie de Molière avec un joli ballet de Lulli, complète le spectacle. Ici encore, c'est le triomphe d'une mise en scène établie sur des principes nouveaux et confiée à un artiste du goût le plus raffiné. M. Dréza — pseudonyme qui dissimule à peine le nom du sympathique commissaire général des Beaux-Arts de la République Française à l'Exposition de Bruxelles — fait chanter avec une fantaisie exquise dans un décor réduit à ses éléments essentiels les roses chair, les incarnats, les verts céladon, les lilas et les orangés. Succédant à l'harmonie sobre, composée de roux et de bleu, qu'imaginait pour le drame de M. de Bouhéliér M. Maxime Dethomas, la décoration de M. Dréza éclate en accords lumineux, en faisceaux de tonalités vives et imprévues. Quelle volupté, pour un peintre, de manier une palette de cette taille ! M^{lle} Gallet porte avec une grâce piquante la robe à paniers, les falbalas et le calot

à plumes de la jeune première, et le ballet de Lulli, dirigé par M. Grovlez, fournit à M. Dréza l'occasion d'affirmer, en des ensembles chatooyants, la fertilité de son invention. La réussite est complète. Elle aura de toutes parts un grand retentissement et ne peut manquer d'exercer sur l'avenir du théâtre la plus salutaire influence.

* *

Un autre spectacle curieux et neuf sollicite depuis quelques jours l'attention. Il s'agit de la mise en scène au Théâtre Antoine du roman célèbre de M. Pierre Louys *la Femme et le Pantin*, roman descriptif, d'une littérature raffinée et morbide, qui décrit l'exaspération du désir chez un homme à qui la femme qu'il convoite s'offre et se refuse alternativement jusqu'à ce que, dans un accès de rage, l'amant roue de coups la coquette et, par la brutalité, sorte vainqueur de cette lutte effroyable. Sous le pantin s'éveille enfin le mâle; et la perversité de Concha Perez est si odieuse, bien que l'auteur lui donne pour mobile un paradoxal amour pour l'homme qu'elle torture, que ce dénouement est attendu et espéré de chapitre en chapitre.

Au théâtre, on a, de même, applaudi avec transport à la revanche du pantin après avoir suivi tantôt avec intérêt, tantôt avec quelque scepticisme, la succession de tableaux tirés par M. Pierre Frondaie, avec la collaboration de l'auteur, d'un livre dont l'intérêt réside plus dans la beauté du style et le pittoresque des descriptions que dans le développement pathétique.

Il n'y a dans l'adaptation scénique du roman de M. Pierre Louys qu'un rôle de premier plan, et ce rôle est rempli avec une extrême animation et une voltigeante exubérance par M^{lle} Régina Badet, l'exquise danseuse de l'Opéra-Comique, dont les débuts de comédienne ont été accueillis avec un éclatant succès. Le rôle est d'ailleurs si spécial (la danse y occupe une place au moins égale à celle du dialogue) que nulle autre actrice n'eût pu, semble-t-il, en être chargée. Et certes M^{lle} Badet en fit valoir avec un égal talent les deux faces.

M. Gémier lui donne la réplique avec son autorité habituelle, sa sûreté d'intonations, sa sobriété de gestes. Et la mise en scène, établie d'après des documents authentiques, transporte les spectateurs dans une très véridique Espagne, une Espagne assez distante de celle de *Carmen* pour leur faire éprouver sous la conduite de M. Bertin, dont les décors en traduisent fidèlement certains aspects, des impressions inédites.

OCTAVE MAUS

LIVRES NEUFS

Que de livres! Et que voulez vous que l'on devienne? Et il y a du talent partout, ou presque partout. C'est terrible. Que les lecteurs, que les auteurs me pardonnent mon style télégraphique et ma brièveté. Sinon, comment faire?

Avec *la Guerre dans les Airs* (1). M. Wells continue la série de ses anticipations et de ses hypothèses. C'est toujours le même mélange admirable d'humour et de vision prophétique, et quelle hauteur de vues sociales! M. Wells est une grande âme.

Au *Rail du Sauteur* (2), pas assez étoffé pour former un livre, à cette nouvelle qu'anime un prodigieux mouvement. M. Paul Adam a joint deux choses d'autrefois: *la Glèbe et le Conte futur*. Ce sont de belles pages. *Le Conte futur* surtout me plaît et

(1) H.-G. WELLS : *La Guerre dans les airs*, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Paris, *Mercur de France*.

(2) PAUL ADAM : *Le Rail du Sauteur*. Paris, Librairie des *Annales politiques et littéraires*.

m'angoisse. L'étendue, la variété du talent de M. Paul Adam surprennent toujours.

Des deux écrivains de talent délicat qui signaient Legrand-Chabrier, l'un d'eux, Chabrier, est mort tout récemment. Cela nous oblige à plus de déférence encore en parlant de *Liroquois* (1), leur dernière œuvre, roman bizarre, un peu analogue à *Quand les lauriers sont coupés* de M. Edouard Dujardin pour l'idée fondamentale, mais très différent par le ton, la qualité de l'observation, l'ironie tellement à part!

Dans *Nomades* (2), M^{me} Renée d'Ulmès nous attendrit sur quelques déshérités de la vie, sur des nomades de la société ou du sentiment. Elle connaît bien les petites vies médiocres et grises. *Mademoiselle Cécile* est une nouvelle très touchante.

Je ne voudrais pas juger M. Manol Gahisto sur le petit roman de ses débuts: *L'Illimité* (3). J'estime que cette petite œuvre, malgré sa sensibilité de dessous, n'est pas assez mûrie, assez aboutie, mais je sais que M. Gahisto est un jeune homme extrêmement cultivé et méditatif. Et je suis déjà plus à mon aise avec *Philéas Lebesgue* (4). Cette étude est un modèle de conscience, de piété intellectuelles. On n'explique par mieux un cerveau, surtout aussi complexe, aussi riche, aussi foisonnant que celui de l'auteur de *L'au delà des Grammaires*. Voilà de la bonne, de la meilleure critique.

Il faudrait de la place, beaucoup de place pour dire tout le bien qui conviendrait des exquises choses que contient le dernier livre de M. Pilon: *Portraits tendres et pathétiques* (5). Mais *Madame de Brézé*, qui commence le volume, est mieux qu'exquise. C'est un chef-d'œuvre de divination historique. Il y a des pages, là-dedans, qui atteignent la plus pure beauté. Bien peu de romanciers sont dignes aujourd'hui d'être comparés à M. Pilon. Je n'en connais peut être pas qui eussent pu écrire *Madame de Brézé*.

Suzy Leparc et X. L. C. B. rivalisent pour farfouiller dans le temps passé et même le temps présent et dénicher des anecdotes, les unes vraies, les autres inventées. Il y en a de vieilles et de neuves, et tout cela ne donne pas une haute idée de la personnalité réelle des acteurs de la comédie littéraire. Après tout, tant pis, n'est-ce pas? M^{lle} Suzy Leparc dans les *Petits mémoires de la vie littéraire* (6) parle beaucoup de M. Louis Thomas, ce qui n'est pas étonnant si je me rappelle certain quatrain du poète Paul Dronot sur les relations qui unissaient ces deux personnes. Quant à M. X. L. C. B., il est beaucoup moins féminin que M^{lle} Suzy Leparc, et son *En marge de la littérature* (7) est parfois féroce.

De plus en plus M^{me} Mardrus se rapproche de son pays natal. *Par vents et marées* (8) n'est qu'une sorte d'hymne à la Normandie. Elle chante la côte normande, ses paysans et surtout ses pêcheurs et, à côté des fureurs de la mer, les douceurs du home bien à l'abri contre elles. La poésie de M^{me} Mardrus est intime, familière. Peu s'en faudrait qu'elle ne fût populaire. Cela vaut mieux que la poésie artificielle.

Le livre d'amour (9) de M. Charles Vildrac est plein de pièces intéressantes et même belles. Je voudrais en citer beaucoup depuis cette *Chanson* qui, charmante, commence ainsi:

Sans espoir de rien, aller par les rues
C'est là un destin meilleur qu'on croit,
A cause des allées et venues
De toutes les gentilles qu'il y a ..

(1) LEGRAND-CHABRIER : *Liroquois*, roman. Paris, Sansot.

(2) RENÉE D'ULMÈS : *Nomades*. Paris, Lemerre.

(3) MANOL GAHISTO : *L'Illimité*, roman (avec ornements typographiques de Marc Moreau) Paris, édition du *Beffroi*.

(4) P.-M. GAHISTO : *Au cœur des provinces*, *Philéas Lebesgue*. Roubaix, édition du *Beffroi*.

(5) EDMOND PILON : *Portraits tendres et pathétiques*. Paris, *Mercur de France*.

(6) SUZY LEPARC : *Petits mémoires de la vie littéraire*. Paris, Sansot.

(7) X. L. C. B. : *En marge de la littérature*. Paris, Messein.

(8) LUCIE DELARUE-MARDRUS : *Par vents et marées*, poèmes, Paris, Faquelle.

(9) CHARLES VILDRAC : *Livre d'amour*. Paris, collection *Œuvres et Jours*. Eugène Figuière.

jusqu'à la pièce appelée : *Après minuit*, si angoissante :

C'est au petit jour qu'ils trépassent ;
La mort entreprend dans leur lit
Des milliers de corps, dès minuit,
Et presque personne n'y pense

Deux tendances se partagent, se disputent la poésie de M. Villard : l'une philosophique et qui n'est pas toujours heureuse, l'autre purement lyrique, qui le pousse vers le chant seul. Et j'ai plaisir à constater que dans le *Livre d'amour* cette se-onde tendance est infiniment plus forte que dans *Images et Mirages*. Il y a progrès évident vers l'expression musicale. Tout l'essentiel de la poésie est là.

M. Henry Maassen se livre dans le *Théâtre contemporain* (1) à des réflexions très générales et très sévères sur la bassesse d'idées et de sentiments du théâtre actuel, et dans *Les Sanglantes* (2) et les *Marches arides* (3) il chante, avec une liberté de rythmes, une intensité, une sauvagerie toutes verhaereniennes, la Campine natale, avec ses sapins, ses bruyères, ses farouches plaines, son sable ardent.

M. Florian-Parmentier dans son *Jean-Baptiste Carpeaux* (4) retrace avec piété la vie et l'œuvre de ce bel et grand artiste français à qui la gloire de Rodin a fait tant de tort, un tort bien immérité. Une fois de plus, nous y apprenons que le génie est l'époux naturel et fatal de la misère et de la tristesse. Et quelle riche et noble imagination que celle de Carpeaux !

Citons encore la *Brume dorée* (5), poèmes souvent très tendres de M. Jules Leroux ; les *Poésies de Makoko Kangourou* (6), petites blagues nègres de jeunes gens blancs qui se sont passés au cirage ; un *Essai sur la dramaturgie de Saint-Georges de Bouhélier* (7), où M. Michel Della Torre s'efforce de démontrer le génie de l'auteur de la « Tragédie royale » ; *L'Ame des flûtes* (8) de M. Emile Desprechins ; *Au gré des heures*, (9) de M. Adolphe Dejardin et *Mon village* (10), de M. Léon-Marie Thyllienne.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Concert Peracchio.

Le récital de piano donné par M. Paul Peracchio à la Grande-Harmonie a obtenu le plus vif succès. Le programme débutait par les treize Variations en *ut* mineur de Beethoven, d'une beauté un peu trop pianistique ; M. Peracchio sut les styler avec art, et, interprétant ensuite le *Prélude, Choral et Fuque* de César Franck, il y apporta toute la grandeur et toute la noblesse nécessaires. La *Sérénade à la lune* de M. Raoul Pugno est un morceau brillant toujours et souvent charmant ; les *Jardins sous la pluie* de M. Claude Debussy retrouvèrent sous les doigts de M. Peracchio le succès qui ne manque jamais d'accueillir cette œuvre délicieuse chaque fois qu'elle est interprétée par un excellent pianiste ; la Sonate en *si* mineur, la Ballade en la bémol et une Valse

(1) HENRY MAASSEN : *Le Théâtre contemporain*. Liège, Société belge d'éditions.

(2) Id. : *Les Sanglantes*, poèmes. Paris, Marcel Rivière.

(3) Id. : *Les Marches arides*, poèmes. Liège, Société belge d'éditions.

(4) FLORIAN-PARMENTIER : *Portraits d'hier : Jean-Baptiste Carpeaux*. Paris, H. Fabre.

(5) JULES LEROUX : *Le Brume dorée*, poèmes. Paris, Sansot.

(6) MARCEL PROUILLE et CHARLES MOULIÉ : *Les Poésies de Makoko Kangourou*. Paris, Dorbon.

(7) MICHEL DELLA TORRE : *Essai sur la dramaturgie de Saint-Georges de Bouhélier*. Bruges, The St-Catherine Press.

(8) EMILE DESPRECHINS : *L'Ame des flûtes*, poème. Édition de la Jeune Wallonie.

(9) ADOLPHE DEJARDIN : *Au gré des heures*, poèmes. Liège, Société belge d'éditions.

(10) LÉON-MARIE THYLLENNE : *Mon Village*, poèmes. Liège, Société belge d'éditions.

de Chopin jouée en *bis* achevèrent de conquérir à M. Peracchio toutes les sympathies de son auditoire nombreux.

Mais la partie la plus intéressante — parce que nouvelle — de ce concert fut l'audition de trois œuvres de M. Rhené-Baton : le *Retour du Pardon de Landévennec*, le *Dimanche de Pâques sur la place de l'Église de Pont-Aven* et les *Filleuses près de Carantec*. Dans la jeune école française M. Rhené-Baton s'est fait un nom réputé par la personnalité de son talent, la couleur de ses rythmes, le sens délicat avec lequel il use dans le mode moderne de thèmes adroitement choisis dans le fonds populaire. Le public de la Grande-Harmonie a vivement applaudi dans ces trois œuvres le compositeur, encore trop peu connu à Bruxelles, et le jeune virtuose tant applaudi au printemps dernier à la *Libre Esthétique*. S.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le premier concert du Conservatoire offrait un large champ de comparaison entre Mendelssohn, Wagner et R. Strauss. On pouvait aussi en tirer quelques conclusions sur notre école belge et sur les chanteurs allemands. Seguin, le Wotan que tout notre pays connaît et depuis si longtemps applaudit, représentait l'art sobre, grand dans sa simplicité ; M. Hensel traduisit Wagner avec plus de sauvagerie, plus d'individualisme, moins de pureté dans les lignes, moins de charme ; M^{me} Hensel réalisa mieux notre idéal par sa grâce, la fluidité exquise de sa voix, la conviction plus raffinée, plus émue de son interprétation. Quant aux œuvres, d'*Elie à Siegfried*, du « *Preislied* », à la *Sérénade* de Strauss, elles furent en général élogieusement appréciées. L'espace me manque pour en parler sérieusement et je joins au plus vite mes bravos à l'écho des applaudissements prolongés qu'elles suscitèrent.

Le lendemain, à la Royale Légia, c'était fête intime. Le puissant et profond virtuose de notre école, S. Vantyn, en était le héros. Son récital comprenait deux monuments de Schumann et, certes, pour en faire valoir la grandeur, la variété, l'esprit intime, la beauté, la teneur philosophique, il est sans rival. Les *Études symphoniques* sont consciemment un triomphe pour lui et les *Kreislarian* lui ont révélé tous leurs secrets.

On sait aussi que la Sonate en *si* bémol mineur de Chopin fut un autre monument à découvertes pour notre musicien-penseur ; on complète sa propre instruction à chaque audition nouvelle. Et que dire de cette fougue, de cette grandiose interprétation de la *Polonaise en la* bémol ? Elle ne sera pas dépassée. Le public hale-tait ; il ne lui fut accordé de repos que dans l'*Impromptu* et le *Nocturne* op. 15 dont les sonorités perlées caressent l'ouïe. Le colosse alors se féminise à point. Je note les nombreux rappels après chaque œuvre ; le succès artistique fut réellement grand.

Puis, à l'*Œuvre des Artistes*, autres réjouissances ! Audition Henry Woollé. Le nom est anglais ; l'homme l'est aussi de figure, mais son intellectualité est fortement francisée : né au Havre, le compositeur s'est perfectionné à Paris. C'est un élève de Pugno, instruit dans l'atmosphère de la jeune école française. Les fièvres et les inquiétudes de notre temps ont contaminé sa musique ; notre mélancolie désenchantée, nos angoisses, notre douleur de vivre sont les éléments essentiels de son inspiration ; mais, comme chez plus d'un grand maître, la gaieté ne demanderait qu'à gazouiller en son cœur bien moderne. Pianiste habile, coloriste exquis, il donne à ses compositions le charme et l'intensité ; *Nocturnes, Pastorales, Pièces d'études* furent une suite de succès. Dans sa Sonate n° 3 pour piano et violon, l'envolée devint puissante. L'exécution ne pouvait être plus parfaite. M. Herman, dont nous prédisions l'avenir quand il était à la classe de César Thomson et qui, aujourd'hui, est un maître, ne fut pas moins inspiré que l'auteur lui-même. Quand on est armé d'une technique impeccable, on n'a qu'à se livrer aux élans de son âme pour donner à son émotion un langage irrésistible. Le public fut vivement empoigné et le compositeur a dû être non moins satisfait de son apparition à Liège.

Il avait encore pour interprète de ses mélodies une ravissante

cantatrice, M^{me} Herman, qui, douée d'une voix étendue, séduisante et très souple, unit la maestria des chanteuses dramatiques à la finesse des musiciennes fêtées dans les salons mondains. *Amor, Papillons roses, Des harpes dans le soir, La Neige, Au Printemps* passent par toutes les gammes du sentiment. On ne saurait dire en quoi l'une des mélodies est supérieure aux autres et M^{me} Herman les comprend toutes à souhait. *Amor et La Neige* sont particulièrement impressionnants et donnent l'essor à sa belle voix.

Plus d'un gant a dû se rompre dans les applaudissements précipités que le public, en majorité féminin et très distingué, prodigua à la sympathique interprète et à M. Woollett.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Hedda Gabler.

M. Lugné-Poe est venu, avec sa troupe, donner une représentation unique d'*Hedda Gabler* au théâtre du Parc. C'est une aubaine qui nous échoit trop rarement. Non point que les interprétations ménagées par M. Lugné-Poe aux drames scandinaves qu'il joue soient irréprochables : non ; je n'aime point du tout, pour ma part, cette manie d'accroître encore, par un jeu étrange et compliqué, ce qu'il y a déjà d'obscur dans le théâtre d'Ibsen. Ibsen est un grand génie, certes, mais ce n'est pas, qu'on s'en assure, à cause de l'obscurité de son théâtre. Et si celui-ci n'est pas plus clair, c'est tout simplement parce que son auteur n'a pas su complètement triompher des brumes septentrionales qui obscurcissaient son esprit. Tout de même, on regrette que M. Lugné-Poe ne vienne pas plus souvent nous visiter, car il est le seul directeur, en somme, qui ose jouer de l'Ibsen. Quand donc aurons-nous, à Bruxelles, ce théâtre d'application que l'on réclame depuis si longtemps, et où nous pourrions aller voir et entendre les chefs-d'œuvre de toutes les littératures, Shakespeare qu'on ne voit jamais, Goethe qu'on ne connaît pas et Ibsen qu'on connaît trop peu ?

Hedda Gabler, on s'en souvient, c'est une petite Bovary scandinave, mais une Bovary plus hystérique encore que la vraie, une Bovary pour la Salpêtrière. M^{lle} Greta Prozor, fille du traducteur d'Ibsen, qui jouait le rôle l'autre soir, est une débutante pleine de bonne volonté. Elle en a trop : elle exagère. Elle veut faire un sort à tous ses mots, à ses moindres gestes. Elle devient agaçante à force de vouloir jouer bien. Ce beau zèle se calmera, et rien ne nous interdit de croire qu'alors M^{lle} Prozor, qui a un type bien à elle, réalisera des interprétations intéressantes. Elle était fort convenablement entourée au théâtre du Parc. M. Savoy, dans le rôle de Tesman, le Charles Bovary de l'histoire, s'est montré un comédien intelligent et habile. Quant à M. Lugué-Poe, qui jouait celui d'Ejlert Lövborg, s'il en a accentué un peu trop le rôle étrange, il a eu du moins quelques moments admirables où l'on a reconnu et applaudi le grand artiste qu'il est si profondément.

G. R.

NÉCROLOGIE

John La Farge.

L'une des plus hautes personnalités artistiques des Etats-Unis, John La Farge, vient de s'éteindre à Providence. Né à New-York, en 1835, il partit en 1856 pour Paris, où il se lia avec Charles Blanc et Théophile Gautier et passa quelques semaines dans l'atelier de Couture. Il visita ensuite Munich et Dresde et revint par l'Angleterre. Plus tard, en 1886 et en 1891, il visita le Japon, l'Inde et l'Océanie, et conta ses impressions de voyage au premier de ces pays, dans un livre illustré par lui : *An artist's letters of Japan*, qui reste un document précieux. Il en rapporta également nombre de tableaux et aquarelles qui furent très admirés. Il s'était fait connaître auparavant comme peintre décorateur : il avait

exécuté pour l'église de la Trinité, à Boston, en 1869, de remarquables vitraux ; à l'église Saint-Thomas, des fresques qui périrent dans un incendie : enfin, une grande *Ascension* à l'église placée sous ce vocable. Après ses voyages, il se consacra surtout au rôle de professeur : il donna, en 1893, au Musée de New-York, des livres réunis sous le titre *Considerations on painting*, publia ensuite une série d'études, *Great masters*, où il passe en revue les maîtres de l'art, de Michel-Ange à Hokousai ; enfin, il y a deux ans, sous le titre *Higher life in art*, une suite de leçons sur l'école française de 1830. Tout un ensemble de ses œuvres fut réuni en 1895 au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts. Il avait été nommé alors chevalier de la Légion d'honneur.

CONCERTS ANNONCÉS

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, deuxième concert Ysaye sous la direction de M. A. Lohse, chef d'orchestre de l'Opéra de Cologne, avec le concours de M. H. Hensel, ténor au Théâtre royal de Wiesbaden. Oeuvres de Bruckner et de Wagner.

Mercredi, à 8 h. 1/2, piano-recital de M. Marcel Laoureux au Palais des Arts (22 rue des Palais).

La Société royale la Grande Harmonie donnera à l'occasion de son Centenaire trois concerts de musique belge. Le premier, fixé à jeudi prochain, aura lieu avec le concours de M^{lle} Cuvelier, cantatrice, et de M. A. Godenne, violoncelliste, professeur au conservatoire d'Anvers. Au programme : œuvres de Tinel, Gevaert, Blockx, Huberti, Jehin, Wambach, etc.

Vendredi prochain, à 8 h. 1/2, quatrième séance de musique de chambre par le Cercle *Piano et archets* (MM. Chaumont, Morisseaux, Van Hout, Dambois et Bosquet) à l'Ecole allemande. Au programme : Quatuor (avec piano) de Mozart, Quatuor (à cordes) de Debussy, Quintette de Dvorack.

Dimanche prochain, à 2 heures, premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. A l'occasion du centenaire de la naissance de Schumann, on y interprétera *le Paradis et la Péri*, poème en trois parties pour soli, chœur et orchestre d'après *Lulla Rookh* de Th. Moore, traduction française de Victor Wilder, musique de R. Schumann (op. 50). Les soli seront chantés par M^{lles} Seroen, Cuvelier, Jean, Kalker, Viceroy, MM. Ausseau, Bureau, Godier et Van der Borgh. — Répétition générale publique mercredi à 2 heures. Répétition générale pour les abonnés vendredi à 2 heures.

Un concert consacré en partie aux œuvres de M. Emmanuel Moor sera donné à la Grande Harmonie le mercredi 21 décembre par M^{me} Marie Leroy, cantatrice, et M. Maurice Dumesnil, pianiste, avec le concours de l'auteur qui accompagnera quelques-unes de ses mélodies.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement a acquis pour le Musée de Bruxelles à l'Exposition Internationale des Beaux-Arts, dans la Section française, les *Danseuses* de Forain, l'un des tableaux les plus admirés du Salon, *Entre amies* de R.-X. Prinnet et le beau buste de Dalou par Rodin.

Le Salon annuel de la Société royale des Aquarellistes a été inauguré hier au Musée de peinture moderne. Il est ouvert au public tous les jours de 10 à 4 heures.

Une Exposition d'art appliqué au cuir (reliures) et au métal s'ouvrira aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, à la Maison du Livre, 3 rue Villa Hermosa. Le public y aura librement accès tous les jours, de 10 à 12 et de 2 à 6 heures ; le dimanche de 10 heures à midi.

M. F.-Ch. Morisseaux fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison du Livre, une conférence sur le sujet suivant : *Comment on fait une pièce de théâtre*.

A l'Université Nouvelle. — Lundi 12 et mardi 13 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, rue de la Concorde 67, conférences-auditions par M. G. Jean-Aubry, avec le concours de M^{me} Suzanne Berchut et de M. R. Moulart. Première conférence : *Verlaine et la Musique*; deuxième conférence : *Baudelaire et la Musique*.

Dans sa dernière séance mensuelle, la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique s'est, dit le *Guide musical*, faite l'écho d'une manifestation touchante dont a été réécemment le héros un de ses membres les plus aimés, M. Jan Blockx.

Celui-ci a atteint cette année son vingt-cinquième anniversaire, comme professeur d'abord, comme directeur ensuite, au Conservatoire royal d'Anvers, et, cette semaine, le personnel de cet établissement, auquel s'étaient joints plusieurs de ses anciens élèves, des autorités et le conseil d'administration, a fêté le jubilaire solennellement. Discours, souvenirs, félicitations, fleurs, etc., rien n'a manqué à l'hommage chaleureux et bien mérité rendu à l'illustre musicien.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie, par l'organe de son directeur, M. Lenain, et, aux applaudissements de tous, a félicité à son tour l'heureux jubilaire, qui a remercié avec émotion.

Une représentation des *Forces Ennemies*, pièce en 3 actes de M. Gustave Abel, sera donnée mardi prochain, à 8 h., au théâtre du Parc, sous les auspices de l'Association de la Presse belge, au profit de la Caisse de pensions de sa Mutualité. L'œuvre sera interprétée par M^{les} Géniat et Robinne, MM. Fenoux, Dessonnes et Leroy, de la Comédie-Française. Le spectacle sera complété par *la Paix chez soi*, de G. Courteline.

Une reprise de l'*Attaque du moulin* aura lieu prochainement à la Monnaie. « Elle se fera, dit le *Guide musical*, avec une mise en scène nouvelle. L'époque de l'action était originellement celle de la guerre franco-allemande de 1870. Mais en 1893, date de la première à Paris, on craignait des manifestations et, pour les éviter, on reporta le drame à l'époque des guerres de la première République. Suivant le désir de M. Alfred Bruneau, on va rétablir à la Monnaie la version primitive. »

Outre l'*Attaque du moulin*, MM. Kufferath et Guidé ont mis à l'étude *la Ghu*, de MM. Gabriel Dupont et Henri Cain d'après Jean Richepin. Incessamment reprises de *Katharina*, le drame lyrique de M. Edgar Tinel, pour les représentations de M^{me} Croiza, et d'*Elektra* de R. Strauss, que chantera M^{me} Friché. Puis, celle de l'*Etranger* de M. Vincent d'Indy, avec M^{me} Friché également, qui créa l'œuvre à Bruxelles, et M. Lestelly.

Tristan et Isolde à Anvers :

Le comité de la Crèche-Hôpital Elisabeth, placée sous le haut patronage de S. M. la Reine, organise pour vendredi prochain, à l'Opéra Flamand, une représentation de gala qui sera un événement artistique de tout premier ordre. *Tristan et Isolde* sera donné pour la première fois à Anvers, sous la direction du célèbre kapellmeister Otto Lohse et avec le concours de M. Ernest Van Dyck et de M^{me} Félicia Litvinne.

Pour retenir des places (prix uniforme 20 francs), s'adresser, à Anvers, à M^{me} Gillis, présidente de l'œuvre, rue Van Diepenbeeck, 1, ou à M. Ch. Vanderlinden, administrateur-délégué, chaussée de Malines 66.

Nous apprenons que M^{lle} Marthe Lorrain, la jeune cantatrice élève de M. Seguin, vient d'être nommée directeur musical de l'*Œuvre des Artistes* de Verviers.

La *Funeuse d'amour*, le beau roman de mœurs campinoises de M. Georges Eekhoud, vient, dit la *Chronique*, d'être traduit en russe par M^{me} Vessélovsky et éditée à Moscou dans la collection dite des « Problèmes contemporains (Sovremennyya Problemy) », qui nous avait déjà donné une traduction de l'*Autre Vue* du même auteur et due à la même traductrice. Dans cette collection paraîtront tous les ouvrages de notre compatriote. Le prochain sera la *Nouvelle Carthage*.

D'autre part, on annonce que M. Emile Schering, de Berlin, vient d'achever la traduction de *la Victoire*, de M. Horace van Offel. Le livre paraîtra sous peu à Francfort.

De Paris :

C'est à M. Louis Pergaud, auteur d'un livre composé d'histoires de bêtes, *De Goupil à Margot*, que les membres de l'Académie Goncourt ont décerné leur prix annuel (5,000 francs).

Au premier tour de scrutin, M. Guillaume Apollinaire avait obtenu trois voix, M. Poinsoy deux voix, M^{me} Marguerite Andoux deux voix, M^{me} Colette Willy deux voix également, M. Pergaud une voix seulement. Au troisième tour, ce dernier obtenait la majorité : six voix contre quatre accordées à M. Gaston Roupnel.

M. Louis Pergaud est né dans le Jura en 1882. Il collabora au *Beffroi* et publia, dès la vingtième année, deux volumes de vers : *l'Aube* et *Fleurs d'avril*. Il est instituteur à Maisons-Alfort.

Paraîtra le 1^{er} mars prochain chez Calmann-Lévy, à Paris, un volume nouveau de notre collaborateur Francis de Miomandre : *Au bon soleil*.

Tolstoï a, dit-on, laissé les œuvres inédites suivantes : deux récits, *Hadchi Murat* et le *Père Serge*, dont on a déjà parlé ; deux nouvelles, *Après le bal* et *Faux coupon*; un drame inachevé, *Je Cadavre*; une comédie, la *Savante*; trois autres récits, *Tichon* et *Malania*, *Ne joue pas avec le feu*, et le *Propriétaire foncier*; puis un certain nombre d'essais qui devaient faire partie d'un grand roman historique intitulé *Pierre le Grand*.

Toutes ces œuvres seront publiées très prochainement.

Sait-on, dit le *Guide musical*, que le sujet d'*Ivan le Terrible* avait tenté l'auteur de *Carmen*, Georges Bizet? Ernest Reyer en avait parlé dans son feuilleton des *Débats* du 6 janvier 1868, compte-rendu de la première de la *Jolie Fille de Perth*. *Ivan le Terrible* était le second ouvrage de Bizet, venant après les *Pêcheurs de perles*. Dans la biographie de Bizet par Ch. Pigot on trouvera quelques détails sur cette œuvre. Le livret était de E. Blau et L. Gallet, en cinq actes. A cette époque Bizet était, paraît-il, tellement influencé par Verdi qu'il avait tenté d'accoupler le style du maître italien à celui de l'art musical français. L'opéra de Bizet fut terminé, orchestré et reçu au Théâtre Lyrique. Que s'est-il passé pour que Bizet retirât sa partition? On n'a aucune indication à ce sujet. Toujours est-il que Bizet n'hésita pas : il brûla sa partition, estimant qu'il fallait être tout d'abord un artiste primesautier, et c'est ainsi que nous eûmes *Carmen*.

L'*Enfant prodigue* de Debussy commence son tour d'Allemagne. Nous apprenons, en effet, que cet ouvrage vient d'obtenir un grand succès à Magdebourg.

Sottisier.

C'est aussi à Guidé qu'on doit la première exécution, au Cercle des XX, de la *Demoiselle élue* de M. d'Indy

EDMOND CATTIER (la Gazette).

...Des chalands et des barques à moules de Segers, qui excelle dans ce genre embrumé de tristesse.

Le Carillon d'Ostende, 1^{er} décembre.

Tout le monde sait que le club extra chic de New-York est le « 400 hundred », qui, comme son nom l'indique, ne comporte que 400 membres.

Gil Blas, 2 décembre.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

La maison d'édition G. VAN OEST & Co a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & Co

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

Porcelaines; faïences de Chine, du Japon, de Tournai, de Delft, de Bruxelles, etc.; bronzes, cuivres, fers, étains, argenteries; bois sculptés.

Marbres, pierres, terres cuites; pendules Louis XVI et Empire.

MEUBLES ANCIENS

Tapisseries, étoffes, verres, cristaux.

Tableaux, gravures, objets divers.

Formant la collection de M. ALOISE LA MOTTE.

Galerie J. et A. LE ROY FRÈRES, rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles, les *jeudi 15, vendredi 16, samedi 17, lundi 19, mardi 20 et mercredi 21 décembre 1910*, à 2 heures.

Experts : MM. J. et A. LE ROY FRÈRES, place du Musée, 12, à Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière : Le lundi 12 décembre 1910, de 10 h. à 4 h.

Publique : Le mardi 13 décembre 1910, de 10 h. à 4 h.

Le catalogue se distribue chez les experts prénommés, place du Musée 12, et rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Co

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIERENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8°, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes, croquis etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une *eau-fort originale et inédite* d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe : 40 francs.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le **lundi 19 décembre** et les quatre jours suivants d'une importante réunion de

LIVRES, AQUARELLES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections de feu MM. LE BARON DE BOUNDER DE MELSBROECK et F. EVRARD, Inspecteur général des télégraphes.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier F. ARENTS, en la salle et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, illustré de 25 reproductions et comprenant 1278 numéros, se vend 2 francs.

Exposition générale le vendredi 16 décembre, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures (le catalogue servant de carte d'entrée), et partielle les jours de vente, de 10 heures à midi.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Réflexions touchant la chasteté du Nu (LOUIS VAUTHCELLES. — Jean Robè (O. M.). — « La Femme et le Païan » : *Lettre ouverte à M. Octave Maus* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Exposition internationale des Beaux-Arts : *Liste des œuvres vendues*. — A l'Université Nouvelle : *Conférences de M. G.-Jean Aubry* (Ch. V.). — Der Ring des Nibelungen : *Vierzehn Bildern von Hermann Hendrich* (O. M.). — Théâtre de la Monnaie : *Reprise de Katharina* (Ch. V.). — Notes de musique : *Le Concert Ysaye* (H. L. B.), *Le Quatuor « Piano et Archets »* (Ch. V.), *Recital Marcel Laoureux* (M.-K. M.). — La Musique à Paris : *Musiciens Russes* (F.-M.). — Chronique théâtrale : *La Vierge folle* (GEORGES RUSCY) — Nécrologie : *M^{lle} Rosa Piars*. — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

Réflexions touchant la chasteté du Nu.

S'il faut en croire Plin, qui n'avait pas le sens critique fort développé, et à qui faisait sans doute défaut notre fameuse méthode historique mais il était artiste, et c'est pour nous l'essentiel, il y avait, vers l'an 360 avant Jésus-Christ, de ix belles statues en vente dans l'atelier de Praxitèle. L'une était voilée, l'autre nue. Praxitèle ayant laissé le choix aux gens de Cos, ceux-ci, puritains — déjà —, se décidèrent pour la pudique statue drapée. Les Cnidiens prirent la seconde, cette miraculeuse *Cnidienn*e dont le Vatican — c'est-à-dire le Pape, en somme — possède une réplique en marbre. « Prête à entrer dans l'eau, dit un commentateur enthousiaste, la déesse pose sur un vase à parfums le vêtement qu'elle vient de quitter. Ni son visage, ni son attitude ne trahissent la crainte des regards indiscrets ;

le geste de pudeur de la main gauche est instinctif ; la souveraine ainsi dévêtue s'apprête à goûter en toute quiétude la fraîche caresse du bain... »

Praxitèle, j'en jurerais, conserva au fond de son cœur sa meilleure sympathie aux gens de Cnide. Et si quelque sénateur piétiste d'Athènes eut osé le traiter de pornographe, entendez-vous, à travers les siècles, le sonore éclat de rire que le disciple de Céphissodote eut poussé !

L'antique est nu. Donc chaste. C'est le déshabillé, le retroussé qui est grivois. La *Femme au loup de velours* de Van Loo est indécente. L'imagination s'est pervertie dans l'âcre et capiteuse atmosphère des alcoves à « gimblettes » et des boudoirs à « chemises enlevées ».

Mais revenons à Praxitèle, et même à ses immortels prédécesseurs. Les *Corès* et les *Nihès* ioniennes du vi^e et du v^e siècles, aux seins fleuris, aux hanches en amphore, aux jambes graciles et fuselées, sont nues. Nue, l'adorable *Joueuse de flûte* du trône Ludovisi. Et tous ces éphèbes d'une structure magnifiquement équilibrée, à la tête petite, carrée et solide, aux puissants pectoraux, aux deltoïdes imposants, ces pugilistes, coureurs, athlètes, superbes étalons doriens, canons parfaits dont le corps est tout eurythmie !

Ils étaient nus, les hommes de Salamine et de Marathon que modelèrent et ciselèrent les mains de Polyclète le Péloponnésien, de Myron et de Scopas. Les Lapithes étaient nus que combattaient les Centaures d'Olympie, ces Centaures « chauds de reins » comme dit savoureusement le bon Mathurin Regnier, ces Centaures qui

bondissent, sabots levés, sur la première proie à leur portée.

Tous ces guerriers de marbre pentélique étaient nus comme Apollon, l'archer divin. Les cavaliers nerveux de la Frise sublime sont nus. Phidias, qui a réalisé dans une si forte harmonie l'union du Génie attique et du Génie dorien, eût-il pu les concevoir autres? Nus, tous les protagonistes de ces belles histoires divines ou héroïques, — et qui caracolaient ou marchaient dans la lumière limpide sous le ciel indigo de la jeune Hellade.

L'échevelée *Ménade au chevreau*, frémissante et cambrée, est nue, ainsi que les Amazones furieuses assaillant à coups de double hache les guerriers nus du Mausolée d'Halicarnasse. Nue, Aphrodite « tordant sa chevelure », et nue, Phryné faisant — non pas à huis-clos! — sa démonstration plastique, sa plaidoirie muette devant les juges grecs, qui ne sont pas les ancêtres des chats-fourrés libidineux de Daumier ou de cette magistrature debout, assise, voire couchée, et toujours égrillarde, de notre Willette. Et les petits Eros potelés, et les Satyres de l'Albertinum ou du Musée du Capitole! Et le délicat Apollon Sauroctone du Louvre...

Mais à quoi bon nous précipiter tête baissée pour enfoncer des portes ouvertes? Seuls, les esprits timorés ou mal faits s'indignent contre la pureté du Nu.

Le trecento florentin, — malgré que la peinture fût alors, selon le mot dit en un Concile, la *serve* de l'Église, — et les fécondes écoles de la première Renaissance chantèrent les splendeurs de la créature. Signorelli ou Donatello, le Corrège de l'*Antiope* ou le Titien de l'*Amour sacré et profane*, le Tintoret de la « Voie lactée » n'habillent pas davantage que le Raphaël de l'*Ève* ou le Michel-Ange de la *Création d'Ève* à la Sixtine. Et puisque nous tenons nos premiers parents, à qui un serpent artificieux enseigna les lois sociales de la pudicité et de l'hypocrisie mondaine, revoyons-les comme Van Eyck, comme Lucas Cranach les ont peints pour la meilleure joie des visiteurs du Musée de Bruxelles.

Appellerons-nous encore à la rescousse Giorgione, Rembrandt et sa *Bethsabée*, Pierre-Paul Rubens et ses successives épouses, qui retiraient sans vergogne leur « petite pelisse », et Velasquez, et Goya, et Frago, et Houdon, et Prudhon, et David, et Manet, et Puvis, et Courbet!

Mais le problème du Nu, simple cependant, est si fort embrouillé de fumées et de nuées, de sophismes et de malentendus qu'il est bon de répéter des explications déjà fournies.

Le Nu est chaste. Les plus bambochards des élèves de l'École sont tout frissonnants d'une émotion sacrée quand le modèle transtévérin ou montmartrois apparaît sans voiles sur la planche à Antinoüs et à Léda. Ah!

quand le modèle se rhabille, c'est autre chose, et je ne garantis pas que les rapins ne s'ébrouent en plaisanteries plus ou moins innocentes. Voilà justement qui confirme ce que je disais tout à l'heure des sous-entendus du décolletage et du jupon.

Je voudrais qu'on se pénétrât bien de cette vérité, de ce truisme qu'on peut être un citoyen parfaitement vertueux, un père de famille irréprochable, et avoir chez soi, dans son salon, un Nu peint ou sculpté, — à la condition qu'il soit bien peint ou bien sculpté.

Ce qui est obscène, c'est le laid. D'ailleurs, — et ceci encore n'est pas nouveau — la morale ne change-t-elle point avec la forme des jupes et des corsages? Les marquises qui eurent des faiblesses pour le Roi-Soleil se décolletaient largement dans le dos : mais montrer leur gorge aux bals de la Cour les eût fait rougir par tout le corps! Qui donc rapportait cette anecdote drôlatique d'un Chinois amené en soirée à Paris, et qui se fâcha devant tant de corsages échançés, se croyant conduit au bateau de fleurs?

Qu'est-ce que la pudeur? Affaire de climat, de coutumes, de conventions, de lois, d'éducation, de scrupules religieux. Les crises de pudibonderie éclatent dans les époques de décadence; on était fort sentimental au XVIII^e siècle, qui nous a laissé les polissonneries de J.-B. Huet, de Baudouin et de Lavreince. Tel fulmine contre le Nu qui ne voit pas la véritable et ignominieuse ordure où elle s'étale à plein, à la première page des gazettes, parmi les crimes, viols, ivresses barbares et excitations sadiques.

Hé oui, parbleu, boycottons les inepties malpropres de café-concert, mais regardons paisiblement un Nu de Renoir. Sans aller, comme l'a voulu Pierre Louys dans une préface célèbre, jusqu'à dépouiller de leur pantalons lugubres et de leurs draps d'Elbeuf nos concitoyens souffreteux et malingres et leurs chlorotiques compagnes, proclamons, avec tous les maîtres des musées, que le corps de la vierge et de l'éphèbe est un spectacle honorable.

Je ne sais si la contemplation de la beauté corporelle est faite pour nous élever au culte de la beauté morale. Mais un Nu, même hardi, de Rodin, — et pourtant! — provoque moins de trouble que les diableries des primitifs flamands ou certaines gargouilles de nos cathédrales gothiques! Le rythme de l'Anadyomène est aussi pur que celui d'une fleur. LOUIS VAUXCELLES

JEAN ROBIE

Le doyen des peintres belges, Jean Robie, membre de l'Académie, membre de la Commission directrice des Musées, s'est éteint la semaine dernière à Bruxelles dans sa quatre-vingt dixième année. Ce fut une personnalité originale et sympathique, dont la bonté égalait le scrupule artistique.

Fils d'un serrurier, il débuta par des travaux de ferronnerie, entra dans une faïencerie où il s'employa à décorer des services de table, puis, sous la direction de Filâtre, décorateur de l'Opéra, qui, discernant ses aptitudes, l'avait emmené à Paris, il compléta son éducation de peintre et, revenu en Belgique, exécuta diverses décorations dont les fleurs, qu'il aimait avec passion, formaient le thème principal.

Sollicité par la peinture de chevalet, il se risqua à exposer au Salon triennal et s'y fit rapidement remarquer. Dès 1864, le gouvernement lui acheta une toile, *Raisins*, pour le Musée de Bruxelles, et dès lors sa fortune artistique prit un rapide essor. Ses tableaux, dont la minutie et le signolage étaient au goût de l'époque (les moutons peignés et lustrés d'Eugène Verboeckhoven faisaient prime), trouvaient, à des prix élevés, de nombreux amateurs. A l'étranger comme en Belgique, les collections publiques et particulières s'ouvrirent aux patientes anthologies de Jean Robie. Avec la gloire lui vint l'aisance. Mais le succès ne grisa jamais l'artiste, qui garda, avec la fraîcheur de ses impressions, une bonhomie et une simplicité inaltérables. Son seul luxe fut le jardin féerique sur lequel s'ouvrait l'habitation qu'il s'était fait construire et où l'été faisait fleurir avec une merveilleuse abondance toutes les variétés imaginables de roses. Ce jardin, c'était le cadre de sa vie, et sa vie elle-même puisqu'il en tirait toutes ses joies, toutes ses sensations d'art, tous les modèles qu'il ne se lassait point de reproduire avec un ferveur que l'âge n'avait pu éteindre.

Il ne fut infidèle à ce jardin que pour aller, dans un voyage aux Indes, renouveler ses impressions de peintre. Il en rapporta, outre un grand nombre de tableaux, d'esquisses, de dessins qui marquèrent une heureuse évolution dans son art en donnant à celui-ci plus de liberté et de souplesse, deux volumes de souvenirs fort joliment écrits et agréablement illustrés. Un autre livre, *les Débuts d'un peintre*, atteste, comme le *Voyage aux Indes*, un sens littéraire aiguisé, de l'humour et des dons d'observation.

Le Musée de Bruxelles possède de Jean Robie, outre les *Raisins*, une des toiles que lui inspira son séjour aux Indes, *l'Incendie de la jungle*, un *Été* dans sa manière ancienne, des *Fruits et accessoires*; enfin, un tableau au titre symbolique, *Roses d'automne*, que l'artiste lui offrit à l'occasion du quarantevingtième anniversaire de sa naissance. Les collections anglaises et américaines se partagent la majeure partie de sa production.

O. M.

« LA FEMME ET LE PANTIN »

Lettre ouverte à M. Octave Maus.

MON CHER AMI,

Je voulais précisément vous écrire au sujet de *la Femme et le Pantin* que le hasard a voulu que je visse seulement le lendemain du jour où vous vous y trouviez, et, au moment de le faire, je lis l'article si intéressant que vous avez composé sur cette pièce.

Je ne vous parlerai donc pas de la représentation, mais seulement d'un de ses détails; non qu'il vous ait échappé, mais vous ne pouviez pas le connaître.

Savez-vous le nom de celui à qui nous sommes pour une grande part redevables d'avoir vu à Paris *la Femme et le Pantin*? M. Pierre Louys, qui a fait le roman? M. Pierre Frondaie qui, aidé du romancier lui-même, en a fait une adaptation scénique? M. Gé-

mier et M^{lle} Régina Badet qui l'ont jouée? Oui, sans doute, mais cependant *la Femme et le Pantin* n'aurait pas pu être ce qu'elle a été sans l'intervention, oh! bien discrète! d'un cinquième personnage. Et ce personnage n'est autre que le peintre Edouard Morerod.

Vous connaissez son talent, ses dons extraordinaires de dessinateur, vous avez comme moi admiré au Salon d'Automne ses têtes de gitanes et de femmes du peuple d'Andalousie; ce n'est donc pas un inconnu pour vous. Mais vous ne seriez pas coupable d'ignorer que, passionné d'Espagne et de choses d'Espagne, il vit à Séville tout le temps qu'il peut arracher à toutes les autres exigences de l'existence d'un artiste. Il est difficile de mieux connaître que lui cette ville étrange, qui n'est banalisée qu'en apparence, mais qui a gardé, au-dessous de cette sorte de croûte cosmopolite, une profonde, une savoureuse et pittoresque indépendance, une irréductible saveur populaire. Le monde des danseuses, notamment, lui a livré tous ses secrets. A tel point qu'il y a là-bas un maître de ballet qui, lorsqu'il a besoin d'élèves, interroge M. Morerod pour savoir où il doit les recruter.

Lorsque, accompagné de M. Bertin, M. Gémier arriva à Séville pour s'y documenter en vue de l'interprétation de sa pièce, il fut déçu. Le premier contact avec une cité comme Séville est toujours un peu fallacieux: elle se garde, dirait-on. Enervé, vexé d'avoir entrepris un long voyage pour ne se trouver que devant un paysage urbain aussi banal, il songeait à repartir lorsque le consul de France lui conseilla de s'adresser à M. Morerod comme à l'homme connaissant le mieux la Séville pittoresque et plébéienne où se passe *la Femme et le Pantin*. Ce que M. Gémier, en désespoir de cause, consentit à faire. Mais dès les premières heures passées avec lui, son guide sut tellement l'intéresser et lui montra des choses si neuves, si inattendues, si préservées de toute intrusion cosmopolite que, conquis, M. Gémier ne quitta plus Séville, ni M. Morerod.

Dès lors, ce furent d'interminables promenades à travers tous les quartiers et toutes les maisons, ce fut une étude passionnée et quotidienne de tous les gestes, de toutes les attitudes profondément andalouses, ce fut une sorte de périple de travail et de documentation sous les auspices du peintre de Séville. M. Morerod fit voir à M. Gémier toutes les sortes de danseuses, il montra à M. Bertin tous les endroits susceptibles de lui servir pour ses maquettes. Ainsi ce merveilleux décor du deuxième acte qui ne représente pas à proprement parler un patio mais une cour commune à plusieurs pauvres maisons: il ne vaut que par sa couleur, il est vrai.

M. Morerod, prenant à son tour à cœur le succès de *la Femme et le Pantin*, quand ce n'eût été que pour ne pas voir trahir sa chère Séville sur la scène du Théâtre Antoine, voulut que le moindre détail fût juste et ne pût detonner dans l'ensemble si plein de couleur locale moderne qu'il rêvait avec ses nouveaux amis. Il fit donc acheter par les deux femmes dont nous avons vu le sobre et vivant portrait au Salon d'Automne de cette année (*Mercedita et sa mère*) des étoffes du pays dans lesquelles elles cousirent des costumes vraiment d'aujourd'hui, telles qu'elles-mêmes et les gens de leur condit on en portent.

M. Gémier et M. Bertin partirent enchantés. Grâce à M. Morerod, en effet, il avait pu se mettre Séville dans la peau. En comprendre les moindres nuances et ils pouvaient revenir à Paris: leurs souvenirs y seraient encore assez vivaces pour qu'ils pussent organiser une mise en scène parfaitement cohérente et synthétique, sans trucs de théâtre, sans ficelles de dernier moment, sans transistions artificielles. Décor et jeu d'acteurs, tout serait d'accord. C'est à ce travail minutieux et cependant enthousiaste qu'est due l'heureuse impression d'ensemble que ressentit le public. Pas un détail n'avait été laissé au hasard, depuis le châte qui portait M^{lle} Régina Badet, et que M. Morerod avait acheté pour elle à Séville, jusqu'à la truelle, l'arrosoir et les pots de fleurs qu'il avait signalés à M. Bertin dans une humble cour où habitait de pauvres gens.

C'est enfin M. Morerod qui est l'auteur de l'affiche qui annonce sur les murs de Paris les représentations de *la Femme et le Pantin*.

En reconnaissante amitié, M. Gémier offrit à M. Morerod, pour

y mettre quelques dessins, les murs de son foyer. Le public, certes, les y a admirés, mais sans se douter du rôle important que ce peintre, guide fervent et sûr, avait joué dans tout ceci. J'ai tenu à vous écrire pour fixer ce petit point de l'histoire de notre théâtre contemporain. Trop modeste, M. Morerod ne l'eût jamais fait lui-même.

Mais ne trouvez-vous pas qu'il serait bon que, dans beaucoup de pièces d'aujourd'hui, un véritable artiste intervint de manière analogue ? Il est vrai que l'on trouve peu de directeurs aussi intelligents que M. Gémeier.

Votre bien dévoué
FRANCIS DE MIGNANORE

Exposition internationale des Beaux-Arts

Liste des œuvres vendues (1).

VII. SECTION FRANÇAISE

MM. P. Bonnard, *la Maisonnnette*. — Chevalier, *Effet matinal; côte du Croisic*. — M^{me} Crespel, *Nature morte*. — M. Crank, *la Vierge à la pomme* (gravure). — M^{me} Chrétien, deux miniatures. — MM. Chabas, *l'Algue*. — G. Decôte, *Virtuose*. — H. Dreyfus, *Tête de femme* (pastel). — G. d'Espagnat, *Vase de fleurs*. — Forain, *Danseuses*. — Guinier, *Fille du Faouet; Bretagne*. — Francis Jourdain, *Nature morte*. — Luigini, *Chevaux de halage*. — Lemeilleur, *la Neige* (eau-forte). — Loup, *Farmette* (pastel). — Madeline, *Paysage*. — Maillaud, *Retour du laboureur en Berry*. — Olivier, *l'Étang de Berre, le soir*. — Prinot, *Entre amis*. — Renders, *le Binou de Kermorvan*. — P. Roche, *Bretteuse de Goclo* (bronze). — Rodin, *Buste de Dalou* (id.). — Saint-Germier, *les Enfants de chœur*. — A. Truchet, *le Jardin ensoleillé*. — H. Weigèle, *Buste de femme* (bronze).

Le Comité de la Tombola a acquis, en outre, douze tableaux et un bronze. Nous en avons publié la liste dans notre numéro du 13 novembre dernier.

Au Salon de la Médaille, ont été acquises les œuvres suivantes :

Chaplain, *Marcelin Berthelot*. — A. Charpentier, *Camille Pissarro*. — Dubois, *Souvenir*. — M^{me} Mèrignac, *Salut des armes*. — La Fleur, *Baigneuse*. — Ponscarne, *César Franch*. — Rasumny, *Adoration*. — Vernon, *Médaille de l'Exposition de Liège*. — Id., *Communiant*.

Pour la Tombola : La Fleur, *Figure de femme*. — Patriarche, *Colomba*. — Prudhomme, *Les Veuves*. — Vernier, *Archéologie*.

Enfin, vingt dessins de Rodin ont été acquis par un amateur et cinquante et une médailles ont été achetées directement aux auteurs par le Musée de Gand.

Le total des achats à la Section française du Salon de la Médaille a atteint 14,190 francs.

A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

Conférences de M. G.-Jean Aubry sur

« *Verlaine et la musique* » et « *Baudelaire et la musique* ».

Ces deux conférences ont obtenu le plus grand succès, grâce au charme, à la maîtrise et à l'élégance avec lesquels M. G.-Jean Aubry a traité ces sujets délicats entre tous. Avec une rare profondeur de vues, secondée par une forme subtile et raffinée et une diction agréablement cadencée, le conférencier a évoqué de la manière la plus vivante et la plus juste la silhouette poétique de Baudelaire et de Verlaine et caractérisé avec bonheur la musicalité de leurs œuvres et le parti que des musiciens d'élite en ont su tirer.

M^{lle} Suzanne Berchut a fait preuve du talent le plus exquis en chantant des mélodies admirablement choisies de Chausson, Bordes, Duparc, Fauré, Debussy, de Séverac et André Caplet, écrites sur des poèmes de Baudelaire et de Verlaine. La voix est

(1) Suite et fin. Voir notre numéro du 20 novembre dernier.

d'un timbre prenant ; la diction du goût le plus pur ; l'interprétation témoigne d'une rare intelligence et d'une sensibilité très nuancée.

M. Raymond Moulart, qui remplissait l'office d'accompagnateur, a déployé, dans ce rôle aussi délicat qu'important, les plus précieuses qualités de légèreté, de fini et d'évocation poétique.

Ch. V.

DER RING DES NIBELUNGEN

Vierzehn Bildern von Hermann Hendrich.

Leipzig, J.-J. Weber.

L'iconographie, déjà si considérable, des drames lyriques de Richard Wagner vient de s'enrichir d'une contribution nouvelle due à M. Hermann Hendrich, le peintre du folklore germanique, et présentée, en un album de luxe magnifiquement tiré en couleurs, par l'éditeur J.-J. Weber, de Leipzig.

C'est l'*Anneau du Nibelung* qui a inspiré l'artiste. On sait que la fameuse épopée a été la source de nombreuses compositions graphiques. Qui ne connaît, entre autres, les dessins exécutés par P. Cornelius en 1822, les fresques peintes à Munich en 1834 par Schorr von Corosfeld, etc. Depuis que Wagner a créé la Tétralogie, d'innombrables artistes ont tenté de faire revivre par l'image les inspirations profondes que leur avaient fait éprouver les représentations de cette œuvre colossale. Les uns ont pris pour guides les peintres qui, sur les indications du maître, créèrent la mise en scène originaire de Bayreuth en 1876, MM. Doepler et Joseph Hoffmann, ou ceux qui, vingt ans après (ce furent, en 1896, MM. Bruckner et Hans Thoma) renouvelèrent le cadre du *Ring*. D'autres, peu soucieux de se conformer à des traditions imposées par les nécessités de l'esthétique théâtrale — et les libres interprétations de Fantia-Latour, d'Henry De Groux viennent à l'esprit aussitôt qu'on évoque ceux-ci, — commentèrent selon leur imagination et leurs sensations personnelles la pensée du musicien-poète.

M. Hermann Hendrich a choisi une voie intermédiaire. Tout en s'attachant à illustrer les principaux épisodes du drame, il a élargi sa vision et synthétisé ses impressions de manière à suggérer en tableaux dépouillés des souvenirs directs de la scène l'atmosphère qui enveloppe l'action. Ces tableaux sont au nombre de quatorze. Sites et personnages mystiques y défilent avec majesté, depuis les profondeurs fluviales où les Filles du Rhin tentent en vain de dérober l'Or à la cupidité d'Alberich jusqu'aux abords du palais de Gunther qu'entourille le lent cortège funèbre. Et ce cortège n'est évoqué que par les ombres mouvantes qu'il projette à la clarté de la lune, sur les berges du fleuve.

Une introduction du Dr W. Golther ouvre ce volume de luxe, que tiendront à posséder les fidèles du culte wagnérien.

O. M.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de *Katharina*.

La reprise de *Katharina* a été accueillie avec faveur par tous ceux qui aiment un art sincère et pur, un poème dramatique qui dédaigne les gros effets et une musique bien faite. Certes *Katharina* est un peu d'un autre âge, elle ne bouleverse rien, elle a des longueurs et manque souvent d'originalité, mais elle nous fait du moins rentrer dans cette atmosphère de sérénité et d'idéalisme après laquelle nous aspirions, depuis *Quo vadis* et *Ivan le Terrible*.

La reprise a été excellente sous la belle direction de M. Sylvain Dupuis. L'on a revu avec une joie sans mélange M^{me} Croiza dans le rôle principal, qu'elle incarne si parfaitement. Les autres rôles sont joués avec une grande homogénéité d'ensemble par MM. Lestelly, Bouillez, Weldon, Heureux, Artus, Dua, etc. et MM^{mes} Montfort et Paulin.

Ch. V.

NOTES DE MUSIQUE

Le concert Ysaye.

La musique de Brückner est discutée. Pourtant la *Symphonie* que M. Lohse a dirigée est une œuvre abondante et digne d'intérêt. Mais il est très difficile d'émettre un jugement, à première audition, sur un ensemble aussi nourri, aussi personnel, d'expression souvent inusitée. Ces pages volontiers sévères et tendues paraissent manquer de méthode et de logique. Brückner s'est formé lui-même : fils d'un maître d'école de village, il s'est hissé, par une tenace volonté, aux plus hautes fonctions musicales. Celui qui fait soi-même sa culture souffre souvent d'une éducation chaotique. Cela s'aperçoit dans cette œuvre peu proportionnée. Elle contient des longueurs inutiles, des lourdeurs d'expression, des violences qui étonnent. Pourtant le compositeur sait exposer une phrase; il sait progresser; sa mélodie est ample et intense. Mais on rencontre dans son contrepoint très savant des défis après; certaines harmonies de passage unissant deux sujets, certaines résolutions surtout se plaisent volontairement en des dissonances prolongées qui présentent vraiment peu de séduction.

Peut-être l'œuvre eût-elle été présentée dans une meilleure lumière si l'orchestre avait pu la mieux préparer et si la disposition des instrumentistes n'était pas aussi défectueuse. L'harmonie est sacrifiée. Il faut absolument élargir l'orchestre sur gradins et prolonger le plafond jusqu'à la toile de fond.

M. Lohse a dirigé avec précision et intelligence *Mort et Transfiguration*, la belle fresque de Strauss. L'orchestre l'a suivi avec beaucoup de bonne volonté : mais, vraiment, cela était-il au point? Les pages si connues de Wagner, elles-mêmes, ont souffert de certains flottements. Pourquoi, s'il y a impossibilité matérielle à assurer le nombre de répétitions strictement indispensable, ne pas réduire franchement les programmes, mais soigner au moins ce qu'on nous donne?

Grand succès pour le charmant ténor Hensel, à la voix si aisée, si jeune, si joyeuse. H. L. B.

Le Quatuor - Piano et Archets -

Nous n'avons malheureusement pu assister aux premières séances organisées par cet excellent Quatuor. La dernière, qui a eu lieu vendredi, nous a permis d'apprécier plus que jamais le grand talent de MM. Chaumont, Bosquet, Van Hout et Dambois, auxquels s'était joint M. Morisseaux, second violon, pour l'exécution des deux œuvres qui réclamaient son concours.

Au programme, un quatuor de Mozart, qui n'est autre chose qu'une version pour cordes et piano de l'adorable Quintette en mi bémol majeur pour piano, hautbois, clarinette, basson et cor; puis le quatuor à cordes de Debussy, si étrangement prenant, si mystérieusement original, surtout en son *andantino* plein de rêve subtil; enfin, le Quintette en la majeur de Dvorak, qui, malgré sa grande richesse musicale, parut presque « plat » après le Debussy.

Tout cela fut exécuté à la perfection par des artistes merveilleusement conscients de la beauté et de la gravité de leur mission. Ch. V.

Récital Marcel Laoureux.

Mieux qu'en progrès, le tout jeune artiste : en évolution rapide vers un art élevé, équilibré, coloré. Il avait, il y a deux ans déjà, la belle technique et le joli toucher des élèves de De Greef. Il acquiert aujourd'hui une personnalité qui s'affirme de plus en plus et fera de lui, d'ici à peu de temps, un de nos meilleurs virtuoses belges.

Sans se départir de la conception classique, il a interprété avec émotion la sonate op. 27 de Beethoven. Beaucoup de charme aussi, et de finesse dans les ballades de Brahms et les pièces de Debussy et de Zadora (une nouveauté pour Bruxelles, cette « Esquisse » de Michael Zadora, d'une pittoresque et captivante simplicité).

Belle virtuosité dans la sonate de Liszt et les variations de Tchaikowski : virtuosité fine et souple de l'artiste cultivé, si différente de la virtuosité à effets des pianistes en quête de l'exclusive sensation. M.-L.-M.

LA MUSIQUE A PARIS

Musiciens Russes (Théâtre de M. Morel).

Il est fâcheux que cette délicieuse artiste et cette charmante femme qui s'appelle M^{me} Raymonde Delaunois ait été ainsi trahie par une absurde angine. Elle n'a pu aller jusqu'au bout du programme, et c'est bien en dommage pour ceux qui eussent aimé entendre sa voix dans *Borodine* et les *Enfantines* de Moussorgsky. Du moins pûmes-nous dans *Dans soleil* et dans *Chants et danses de la mort*, du même Moussorgsky, apprécier son timbre délicat, le je ne sais quoi plein de désinvolture et de distinction qui hante son geste, sa diction, sa méthode. Et puis, elle est tellement jolie!

M. Ennemond Trillat est un excellent pianiste à qui je ne reprocherai qu'un certain manque de morbidesse et de nervosité dans l'interprétation d'une musique qui, après tout, ne peut oublier qu'elle est slave.

Quant à M. Louis Thomas, il nous a entretenus, avant le concert, de la musique russe. D'adroites transitions l'ont amené de là à quelques réflexions sur l'art russe en général, qu'il a alors comparé à l'art français. Et ce lui fut une occasion de rappeler que la critique fera bien de s'armer de courage pour dégonfler quelques réputations que seule notre vague poltrerie a laissées à ce point grossir. Mais du moment que personne n'est dupe de cette poltrerie... F. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Vierge folle.

La pièce de M. Bataille est allée aux nues, à Bruxelles comme à Paris. Le soir de la première, à l'Alcazar, une salle délirante a fait une ovation interminable à M^{me} Berthe Mady et aux autres interprètes de l'œuvre. Et le succès s'est encore accru aux représentations suivantes. On s'accorde généralement pour voir dans la *Vierge folle* une des œuvres maîtresses, un des chefs-d'œuvre du théâtre contemporain.

J'ai le regret de n'être pas tout à fait aussi enthousiaste dans mon admiration. Certes M. Bataille est un dramaturge excellent. Il est habile, il connaît merveilleusement son métier, et, chose rare, cette habileté, cette science n'ont pas gâté en lui ses dons de poète. La *Vierge folle* est une pièce étonnante, étourdissante, un tour de force colossal, une gageure qui semblait impossible et qui pourtant a réussi. Mais je suis de ceux qui croient que l'art est fondé sur la nature, sur la vérité de la nature, et que

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

Et il me semble que M. Bataille, dans la *Vierge folle*, s'est terriblement écarté de la nature et de la vérité.

Dérobons-nous au charme si puissant qui émane de son œuvre, dépouillons celle-ci de tant de beautés qu'il lui a données, tâchons de la voir dans sa simple nudité. Comment nous apparaît-elle?

Un homme arrivé au seuil de la vieillesse, avocat illustre, bâtonnier de l'ordre, à la tête d'une situation extraordinairement brillante, marié à une mondaine charmante et riche, qui a pour lui la plus tendre, la plus fidèle, la plus délicate affection, s'amourache comme un collégien d'une petite duchesse de dix-sept ou dix-huit ans, la fille intacte de ses amis, des gens chez qui sa femme et lui sont reçus chaque jour à Paris et où ils passent, chaque année, le temps des vacances. Il trouble violemment le cœur et les sens de cette enfant et l'oblige à venir le retrouver chez lui, en pleine nuit. Il en fait sa maîtresse et, en dépit de la résistance désespérée des parents de la fillette, en dépit de la douleur de la femme du séducteur, les deux amants filent en Angleterre, comme deux voleurs. Ils y sont suivis par le père-

par le frère de la jeune fille, par un vieil abbé, confesseur de la noble famille, par l'épouse délaissée elle-même. Mais l'éloquence de l'abbé — représentant des antiques préjugés — échoue contre celle de l'avocat — représentant de la Libre Pensée! Et la Religion ou la Libre Pensée semblent bien étrangères à toute cette aventure! Mais ce ne serait rien que cela, que ce grossissement excessif d'une très petite affaire : il y a pis. Il y a le rôle inouï que joue la femme du séducteur. Après avoir tenté un suprême effort pour ramener son mari, elle lui déclare qu'elle accepte la situation et lui demande seulement de lui promettre qu'en cas d'accident, de mort, que sais-je? c'est à elle qu'il reviendra! Une dame, dans la salle, le soir de la première, a eu, à ce moment de la pièce, un sursaut de révolte, et s'est écriée : « Cette femme est dégoûtante! » Le mot est vif, mais, convenons-en, il est bien celui de la situation.

La suite de l'œuvre ne dément pas ces prémisses. Le séducteur et sa vicieuse petite complice demeurent sympathiques jusqu'à la fin, jusqu'au coup de pistolet que se tire héroïquement la jeune duchesse, quand chacun est convaincu que le jeune duc tuera l'avocat plutôt que de lui abandonner sa sœur. Et, sans doute, je sais bien qu'on peut trouver des excuses à l'acte de folie égoïste — et érotique — commis par ce demi-veillard et cette demi-enfant. Mais je demande ce qu'il y a de noble, ce qu'il y a de grand, ou ce qu'il y a de simplement beau dans cette histoire où tous les personnages sont également répugnants et vils : le mari, la femme, la maîtresse, et jusqu'aux parents, ganaches sans âme, et jusqu'au frère, jeune étourdi qui se révèle tout à coup un matamore brutal et maladroit?

Je le répète, le talent de M. Bataille, ici, n'est pas en discussion, au contraire. Jamais ce talent n'est apparu plus grand, puisque l'auteur de la *Virge folle* est parvenu à faire applaudir, à faire acclamer une œuvre qui révolte autant le bon sens que la morale courante. Il n'est pas question non plus de nier que M^{me} Berthe Bady soit une artiste admirable et que les autres interprètes de la pièce, à l'Alcazar, M. Escoffir et M^{lle} Carèze en tête (elle est exquise, M^{lle} Carèze) l'aient très convenablement entourée. Mais il est profondément regrettable que les meilleurs auteurs dramatiques de notre temps s'entendent pour ne mettre à la scène que des sujets du genre de la *Virge folle* et ne créent plus que des personnages dont la seule règle de conduite semble être leur bon plaisir ou une veulerie qui va jusqu'à la plus avilissante lâcheté.

GEORGES RANCY.

NÉCROLOGIE

Une jeune cantatrice de grand talent, M^{lle} Rosa Piers, vient de mourir inopinément. Elle fut l'une des élèves les plus remarquables de l'École de Musique d'Ixelles où elle fit des études complètes, remportant successivement des distinctions dans les classes de chant, d'harmonie, de piano. Dans cette dernière branche, un brillant premier prix lui fut décerné, en 1902, dans la classe de M^{me} Cousin. Deux ans après, elle remporta, au cours d'interprétation vocale de M. Thiébaud, un premier prix avec grande distinction que le jury, présidé par M. Vincent d'Indy et dont faisaient partie MM. Jan Blokkx, E. Mathieu, etc., lui décerna d'enthousiasme, avec félicitations et à l'unanimité.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h., premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Tinel. Au programme : *le Paradis et la Péri*, poème en trois parties pour soli, chœur et orchestre d'après Lullu Rokk (Th. Moore), musique de R. Schumann.

Mardi, à 8 h., à la Grande Harmonie, concert de l'*Union Artistique*, sous la direction de M. H. Carpay, avec le concours de M^{me} J. Elias, de M. F. Anseau et du Quatuor à cordes Zoellner, de Berlin. On peut se procurer des invitations chez les éditeurs de musique.

Mercredi, à 8 1/2 h., à la Grande Harmonie, audition d'œuvres de M. Emmanuel Moor avec le concours de M^{me} M. Leroy, de M. Maurice Dumesnil et de l'auteur.

Judi, à 8 h. 1/2, Salle Erard, séance de musique russe par M^{lles} L. Desmaisons, pianiste, et E. Buess, violoniste, avec le concours de M. J. Kuhnner, violoncelliste.

A Mons, aujourd'hui, à 2 h. 1/2, récital de chant par M^{lle} Marguerite Rollet. — A Tournai, aujourd'hui également, à 4 heures, premier concert de l'Académie de musique consacré à l'École belge (J. Blockx, N. Daneau, J. Lefebvre, E. Tinel). — A Liège, vendredi prochain, à 8 heures, deuxième concert Debefve avec le concours de M. Schnabel, pianiste.

PETITE CHRONIQUE

Les esquisses de M. Jean Delville pour la décoration du Palais de Justice ont été approuvées par le gouvernement. L'artiste a commencé l'exécution du panneau central, *la Justice idéale*.

Le Conseil provincial du Brabant vient d'attribuer, en partage, les primes qu'il accorde annuellement aux écrivains belges à notre collaborateur M. Franz Hellens, à MM. Louis Delattre et Georges Ramaekers.

Un comité d'architectes a pris l'initiative d'une manifestation de sympathie en l'honneur de M. E. Acker, architecte en chef du Commissariat général et du Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles. A la tête du Comité d'honneur et du Comité de patronage figurent le ministre de l'Industrie et du Travail, le baron Janssen, le duc d'Ursel, M. Beernaert, ministre d'État, le gouverneur du Brabant, le bourgmestre de Bruxelles, etc.

Les souscripteurs offriront à M. Acker son buste en marbre par M. Thomas Vinçotte, ainsi qu'un album exécuté par M. Ph. Wollers et orné d'un médaillon par M. G. Devreese. Adresser les souscriptions à M. Caluwaers, trésorier, 40 rue du Taciturne, Bruxelles.

M. G. Hubsch, directeur de l'École professionnelle d'art appliqué au cuir et au métal, donnera jeudi prochain à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, 3 rue Villa Hermosa, une conférence sur *l'Art appliqué au cuir et au métal*.

Un concours est ouvert entre artistes belges pour la composition d'une affiche destinée à annoncer en Belgique et à l'étranger l'Exposition Universelle de Gand en 1913. Le jury décernera aux meilleurs projets une prime de mille francs et une prime de cinq cents francs. Les projets (grandeur d'exécution, cinq couleurs au maximum) devront être adressés franco avant le 20 février 1911 à M. Jos. Casier, directeur général de l'Exposition, Bourse de Commerce, Place d'Armes, Gand, qui fournira tous renseignements aux intéressés.

Un concours littéraire doté de 500 francs de prix et comprenant deux sections : 1^o poèmes, 2^o contes et nouvelles, est organisé par la revue mensuelle *l'Oasis*. Le programme de ce concours est envoyé franco sur demande adressée à *l'Oasis*, 14, rue de Falisolle, à Tamines (Belgique).

Les dames de l'*Œuvre des conférences dans les hôpitaux* viennent de fonder un Théâtre de la Jeunesse. La matinée d'inauguration aura lieu au Théâtre de l'Alcazar le mercredi suivant la Noël. Au programme, outre la divertissante *Rose de Saint-Flour*, une délicieuse féerie en deux actes avec musique de scène : *le Miroir aux alouettes*, spécialement écrite pour le public juvénile auquel ce te matinée est destinée. Le bénéfice sera affecté à l'*Œuvre des conférences dans les hôpitaux*.

Le *Cercle archéologique de Malines*, qui célébrera en 1911 le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, organisera à cette occasion, du 5 au 10 août prochain, un congrès d'archéologie et d'histoire sous les auspices de la Fédération archéologique et

historique de Belgique. Les congressistes assisteront à l'ouverture de l'Exposition des anciennes industries d'art et du folklore malinois, visiteront les monuments civils et religieux de Malines, se rendront à Saint-Nicolas, à Hulst (Flandre Zélandaise), etc. S'adresser pour les inscriptions à M. H. Coninckx, secrétaire-général du Congrès, 41 rue du Ruisseau, Malines.

Paraîtra prochainement chez Vromant et C^{ie}, éditeurs à Bruxelles, *la Cite ardente*, roman historique par H. Carton de Wiart, édition de luxe imprimée à 500 exemplaires numérotés et illustrée de 55 aquarelles par Amédée Lynen, reproduites en fac-simile, coloriées à la main. Prix : 25 francs.

De Paris :

On a protesté parfois en Belgique contre la préférence que donnent aux architectes français certains bâtisseurs, — et non des moindres. Par un « juste retour », voici qu'un architecte belge est choisi pour construire à Paris un édifice considérable, le Théâtre des Champs-Élysées, dont le coût atteindra, s'il ne le dépasse pas, trois millions. C'est, en effet, à M. Henri Van de Velde, directeur à l'Institut d'Art décoratif de Weimar et dont nous rappelions dernièrement la brillante carrière à propos de sa nomination dans l'Ordre de Léopold, que s'est adressée la Société constituée sur l'initiative de M. Gabriel Astruc pour réaliser cette importante entreprise artistique.

Le Théâtre sera érigé avenue Montaigne sur un vaste terrain récemment acquis par la Société. Les plans de M. Van de Velde viennent d'être approuvés par le Conseil d'administration, qui a confié la décoration intérieure à MM. Maurice Denis et Emile Bourdelle. On peut fonder tout espoir sur une pareille collaboration.

C'est au début de février que sera représenté au Théâtre Réjane *l'Oiseau bleu* de Maurice Maeterlinck. Les répétitions en sont poursuivies tous les jours sous la direction de M^{me} Georgette Leblanc. Les décors, commandés en Russie, seront exactement pareils à ceux dans lesquels l'œuvre est représentée à Moscou, où elle continue à faire salle comble. Mais Paris aura la primeur d'un tableau inédit, le Pays du Bonheur, récemment ajouté par le poète à sa féerie.

M^{me} Georgette Leblanc jouera le rôle de la fée Lumière. M. Séverin Mars, qui créa à Saint-Wandrille le *Mucbeth* de Maeterlinck, interprétera le rôle du chien, le nain Delphin celui de Tytil et une jeune artiste, M^{lle} Lefèvre, que M^{me} Georgette Leblanc découvrit au Conservatoire, celui du chat.

L'Oiseau bleu sera monté prochainement à Berlin, avec la musique de scène composée par M. Humperdinck. Il sera repris demain, lundi, à Londres.

Contrairement à ce qui fut annoncé dernièrement, la partition de M. Humperdinck n'est pas une adaptation lyrique du texte de M. Maeterlinck, mais un simple accompagnement musical analogue à celui qu'écrivit M. Gabriel Fauré pour les représentations de *Pelléas et Mélisande* avant que M. Debussy eût transformé cet ouvrage en drame lyrique.

L'autorisation de traduire musicalement *l'Oiseau bleu* a été donnée à M. Albert Wolf, chef de chant à l'Opéra-Comique, qui

vient d'achever la partition de *Sœur Béatrice*, l'une des œuvres de Maeterlinck spécialement destinées à former un spectacle lyrique et dont son auteur a interdit jusqu'ici toute représentation.

M. Albert Wolf a, paraît-il, exprimé d'une façon très heureuse le caractère mystique et pathétique de *Sœur Béatrice*, ce qui nous promet dans un avenir que nous souhaitons prochain une intéressante « première ».

C'est *Fantasio* d'Alfred de Musset qui, au Théâtre des Arts, succédera au *Carnaval des enfants* qui est représenté actuellement avec le *Sicilien* de Molière. Les décors et les costumes seront composés par M. Georges d'Espagnat. Le spectacle sera probablement complété par une pièce en vers trois actes de M. Maurice Magre, le *Marchand de Passions*, musique de scène de M. G. Grovlez, décors et costumes de M. Delaw.

Le célèbre comédien italien Ermete Zacconi donnera à par ir du 14 janvier prochain au Théâtre Antoine, sous les auspices de l'Œuvre, six représentations dont le programme comprend *Hamlet*, *les Revenants*, *Othello*, *la Nouvelle Idole*, etc.

M. Gabriel Astruc a retenu pour le printemps prochain le théâtre du Châtelet où il compte donner une série de spectacles, parmi lesquels un mystère inédit de M. G. d'Annunzio, le *Martyre de saint Sébastien*.

M. Debussy compose pour cette œuvre une partition qui comprendra plusieurs morceaux symphoniques, de la musique de scène, des chœurs et quelques danses caractéristiques.

Le rôle de saint Sébastien sera créé par M^{me} Ida Rubinstein, qui joua le drame en Russie avant de prêter, comme mime, son concours aux représentations de ballet dirigées à Paris par M. de Diaghilev et où sa beauté fit sensation. Les décors, au nombre de quatre, ont été commandés au peintre Bakst, l'un des réformateurs de l'art du décor et du costume.

Le roi d'Espagne ayant, pour encourager la musique, offert une somme de cinquante mille francs à répartir par moitié entre les meilleurs compositeurs et les meilleurs interprètes du pays, c'est l'orchestre symphonique de Madrid, dirigé par M. Fernandez Arbos, qui remporta le prix destiné aux exécutants. Les prix de composition furent décernés à MM. Arrequi, Lavinna et Manrique de Lara.

M. Fernandez Arbos fut, on s'en souvient, élève au Conservatoire de Bruxelles, où il remporta le premier prix de violon.

Sottisier.

Là il trouverait certainement quelques-unes des herbes qu'il avait toujours connues ou qu'il avait appris à connaître : les bâtons d'oseille sauvage, peut-être quelques clampignons, le chiendent purgatif, ou encore quelques taupinières qu'il attaque rait résolument, et, qui sait, peut-être des cadavres à demi décomposés de bêtes ou d'oiseaux morts pendant l'hiver

LOUIS PERGAUD, *De Goupi à Margot*, p. 45.

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS DIRECTEMENT DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS AUTHENTIQUES FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

La maison d'édition G. VAN OEST & C^{ie} a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle vient d'installer sous la dénomination de

Librairie Nationale G. VAN OEST & C^{ie}

une librairie de détail, située 72, rue de la Montagne, à Bruxelles. Cette librairie est abondamment pourvue de livres en toutes langues et dans tous les domaines et ses services sont organisés de façon à pouvoir fournir rapidement et dans les meilleures conditions tous les livres qu'on voudra bien lui demander.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an, 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villegiatures.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & Co

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître

dans la

Collection des Artistes belges contemporains

ALBERT BAERTSOEN

par FIERENS-GEVAERT

Un beau volume grand in-8°, contenant plus de 50 reproductions de l'œuvre du maître : peintures, dessins, eaux-fortes, croquis, etc., dont 33 planches hors texte, en héliogravure et en typogravure.

Prix : 10 francs.

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires de grand luxe, sur papier impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé numérotés de 1 à 50. Ces exemplaires sont enrichis d'une eau-fort originale et inédite d'ALBERT BAERTSOEN. Prix des exemplaires de luxe : 40 francs.

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)

Paestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — César Franck, par VINCENT D'INDY (2^e édition). — J.-S. Bach, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — Beethoven, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — Mendelssohn, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — Smetana, par WILLIAM RITTER. — Rameau, par LOUIS LALOY (2^e édition). — Moussorgski, par M.-D. CALVO-CORLESI. — Haydn, par MICHEL BRENET (2^e édition). — Trouvères et Troubadours, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — Wagner, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — Gluck, par JULIEN TIERSOT. — Gounod, par CAMILLE BELLAIGUE. — Liszt, par JEAN CHANTAVOINE. — Haendel, par ROMAIN ROLLAND.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Enseignement musical à la *Schola Cantorum*. Blanche Selva (JACQUES HERMANN). — Les Amis de la Littérature (G. R.). — Notes de Musique : *Au Cercle artistique* (O. M.). — Chronique théâtrale : *Son Excellence Monsieur le Ministre* (GEORGES RENCY). — A Anvers (O. M.). — Publications musicales : *Cours pratique de transposition* (Ch. V.). — Agenda musical. — Petite Chronique. — Table des matières.

L'Enseignement musical à la Schola Cantorum.

Blanche Selva.

Paris, 20 décembre 1910.

Blanche Selva vient de donner à la *Schola Cantorum* quatre séances consacrées à l'Histoire de la Sonate pour piano, de la fin du XVII^e siècle au commencement du XX^e. Au total, quinze sonates.

Ce n'est point aux lecteurs de l'*Art moderne* qu'il faut apprendre ce qu'est l'École musicale de la rue Saint-Jacques, ni ce que fut son fondateur Charles Bordes, ni ce qu'est le collaborateur de celui-ci, le directeur actuel de la *Schola*, le Maître Vincent d'Indy. Mais ne le saurait-on pas qu'on l'eût appris en ces merveilleuses leçons par lesquelles Blanche Selva illustre à la fois son École, son maître et elle-même.

Voilà donc l'*Art du Piano* ! Beaucoup ont pu déses-

pérer de jamais pouvoir, avec vérité, accoupler ces deux mots depuis Clara Schumann et Rubinstein.

La pénétration de l'ambiance chez ceux qui s'instruisent, regardent, écoutent, est aujourd'hui si indéniable que l'affirmation en paraîtra presque banale aux esprits attentifs et cultivés. Mais ceux-ci sont encore l'infime minorité. Il faut le redire, étendre et propager une vérité qui sera scientifique, — qui l'est déjà pour beaucoup, — et dont avec joie l'on trouve une preuve vivante dans l'œuvre d'interprétation exceptionnelle qu'apporte aujourd'hui en France Blanche Selva.

Ses interprétations, en effet, sont variées comme la vie, et comme les vies, au travers de plus de deux siècles dans lesquels elle choisit ces exemples : Philippe-Emmanuel Bach, Haydn, Mozart, Rust ; puis Beethoven, seul, dans l'expression des trois existences psychiques qui formèrent sa vie terrestre (1797, 1803, 1818) ; ensuite les grands romantiques sentimentaux ou passionnels : Weber, Chopin, Schumann (l'âme intérieure) et Brahms (1786, 1849, 1856, 1897) ; enfin, un saut énorme : les contemporains, tous vivant actuellement leur art, ayant continué la Sonate, — qui jamais d'ailleurs ne fut interrompue depuis Schumann : Paul Dukas, Maurice Ravel, Vincent d'Indy (1900, 1905, 1907). Telle fut l'évolution historique que l'artiste retraça magistralement.

Parlerai-je de sa technique impeccable, si variée dans ses moyens, si intéressante par la diversité des timbres et l'ingéniosité des trouvailles ? Mais cette technique compréhensive, raisonnée, consciente demanderait à elle seule une chronique.

Voir un bon-virtuose très bien jouer du piano ou du violon, c'est « amusant » pour les professionnels. Voir jouer Blanche Selva, c'est assister à un cours de maîtrise. Voici des mains vivantes, et l'innovation d'un jeu qui évoque un orchestre suave ou formidable par la multiple sonorité de l'attaque et par l'intelligence qui pénètre la pensée et le sentiment de l'auteur, commandant impérieusement à ces poignets, à ces mains, à ces doigts servilement obéissants. Union admirable du corps et de l'âme, communion parfaite entre ces trois puissances : le Cœur, l'Intelligence, la Matière (le cerveau et les mains), — telle est l'impression d'ensemble, la quiétude de l'auditeur, en qui afflue sans arrêts l'émotion des joies, des douleurs exprimées par la diversité infinie de la musique.

Blanche Selva a elle-même (et quelle œuvre utile !) exposé au public, dans une récente causerie faite à St-Jean-de-Luz, ses idées sur la noblesse de l'art musical et sur les qualités à acquérir pour s'élever jusqu'à l'enviable dignité d'interpréter le Don sacré. Cette causerie honore la jeune artiste et éclaire aussi l'École dont elle est aujourd'hui la représentante la plus remarquable.

Très peu de femmes, — j'allais dire très peu d'hommes, exécutants et professionnels, — seraient capables d'énoncer de telle sorte un aussi magnifique idéal parce que très peu, je le crains, peuvent le rechercher, très peu le désirer. La *Causerie sur l'art, sur l'interprétation musicale et sur la technique du piano* faite par cette très intéressante personnalité féminine devrait être répandue dans le monde musical, remise aux mains des professeurs et des élèves. Blanche Selva, au surplus, n'est pas rhéteur : elle réalise au piano tout ce qu'elle nous apprend de son prestigieux métier, entretenu par un travail quotidien. Elle traduit plus encore par la Foi, par l'Amour, le respect que lui inspire le génie, dont elle entend n'être que la servante fidèle. Ainsi la vie intérieure de chacun des créateurs reçoit d'elle son caractère propre. Elle définit la noblesse de l'exécutant en la manifestant, et ce fut, au cours de ces quatre séances, la « félicité parfaite », comme parle le doux François d'Assise.

Nous voici enfin, après des années de stériles triomphes mécaniques et tout extérieurs, convaincus qu'un « métier extraordinaire » — ainsi que s'expriment les journaux — peut s'allier à de l'intelligence, mais qu'il doit être asservi à un sentiment intérieur venu non des nerfs et de la sensibilité cérébrale, mais de l'émotion qui guida le compositeur. Obéissance parfaite de l'interprète à l'auteur : donc oubli absolu de soi et de l'effet produit, docilité absolue de l'instrument inerte, le piano, à l'instrument vivant, l'interprète.

Cette subordination du « métier » à la plus haute réajustation psychique, c'est ce que Blanche Selva dévoila

à un public qui, enfin, se dégage à la fois du snobisme et des très étroites conventions introduites dans l'Europe musicale par les conservatoires et les académies.

La novatrice qui vint — et, je crois, à son heure, — tenter la plus pacifique des révolutions, ce fut la *Schola Cantorum*. Comme toutes les révolutionnaires, elle a bataillé, bataille et bataillera. Déjà l'on a retracé ses premières années de luttes, rappelé que cet ardent Charles Bordes fut — là et à St-Gervais, — un vaillant soldat, qui mourut en plein combat. Mais le reste de la campagne n'est pas moins héroïque.

Vincent d'Indy et ses fidèles collaborateurs, en relevant le drapeau, l'élèvent assez haut pour qu'on en puisse voir flotter les couleurs depuis le vieux faubourg où ils l'ont planté jusqu'aux quartiers neufs qui s'étendent aux extrémités de la capitale.

Beaucoup de « personnes du monde » ignorent la rue Saint-Jacques et les quartiers de Paris qui travaillent, qui pense et qui exprime. Cependant une lueur d'art musical vraie répand sur la France; il ne faut que suivre quelque temps le mouvement musical à Paris et dans les provinces pour la voir voltiger, claire, sur les pupitres des chefs d'orchestre, scintiller avec les violons et piquer les flûtes et les hautbois d'étincelles ardentes.

Cette flamme, c'est de la *Schola Cantorum* qu'elle a jailli. Aux vieux murs, aux fenêtres monastiques du logis sont attachés les souvenirs d'un long passé de travail qui éclairent le labeur joyeux d'une jeunesse studieuse. Et si le génie musical de César Franck rayonne, tutélaire, sur la maison, son âme aimante et ingénue, pleine d'une inépuisable bonté, l'illumine. Car le directeur de la *Schola Cantorum*, dont l'enseignement s'inspire de l'idéal le plus élevé, a réussi à créer autour de lui la bienfaisante atmosphère qui favorisa son propre développement. Il aime ses élèves comme son maître aima les siens, attentif à tous leurs efforts, se dépensant pour eux sans compter. Aussi de quelle respectueuse affection n'est-il pas entouré !

Blanche Selva atteste par la vérité essentielle qui ressort de ses prodigieuses interprétations comme par la noblesse de sa carrière la valeur éducative et morale d'un pareil enseignement. Nulle existence mieux que la sienne ne justifie la belle définition de Vincent d'Indy : « L'Art est un moyen de vie ».

JACQUES HERMANN.

LES AMIS DE LA LITTÉRATURE

M. Henry Carton de Wiart a ouvert la campagne de cette année par une très belle conférence sur « le Bourgeois dans la littérature belge ». C'était un sujet aride et difficile. Notre littérature n'a pas encore réuni assez de documents humains pour qu'un type aussi complexe que le Bourgeois s'y retrouve à de nombreux exemplaires.

Nos romanciers, nos conteurs étudient plus volontiers, au surplus, le type de l'ouvrier ou du paysan que celui du bourgeois. M. Henry Carton de Wiart, néanmoins, a réussi à intéresser le public fidèle des *Amis de la Littérature* en évoquant ingénieusement, par l'analyse de trois bibliothèques, les trois générations de bourgeois qui se sont succédé en Belgique depuis 1830. Il a ensuite indiqué quels sont ceux de nos écrivains qui ont créé des types de bourgeois et s'est arrêté surtout à M. Léopold Courouble et à M. Georges Virrès. Sa causerie, élégante et bien dite, a obtenu le plus grand succès.

A la séance de l'hôtel de ville de Bruxelles, M. Bernaert, ministre d'État, avait pris place au bureau, à côté de M. Picard et de M. le bourgmestre Max. M. Picard a profité de sa présence pour le remercier chaleureusement d'avoir invité deux délégués des *Amis de la Littérature* à figurer dans le jury académique chargé de décerner, tous les deux ans, le prix de littérature qu'il a récemment institué.

G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Au Cercle artistique.

La section chorale récemment fondée au Cercle artistique par M. Demest a fait mardi dernier un excellent début. On sait combien il est malaisé d'obtenir d'amateurs, en pleine saison mondaine, quelque assiduité aux répétitions. Aussi faut-il grandement féliciter M. Demest du résultat qu'il a réussi à réaliser. La nouvelle association chorale, forte d'environ quatre-vingts exécutants, a interprété avec beaucoup d'ensemble et de justesse deux œuvres de Schumann, *la Vie d'une rose* (op. 112) et *le Cantique de l'Avent* (op. 71).

La première fut exécutée jadis à Bruxelles par la Société de musique que dirigeait Henri Warnots et aux destinées de laquelle présidait M. Julien Becquet. Mais il y a de cela tant d'années que peu d'auditeurs en avaient gardé le souvenir. Ce fut, pour tous, une joyeuse surprise, car l'œuvre n'a rien perdu de sa fraîcheur et de son charme mélodique. On l'écoula — ou la réentendit — avec d'autant plus d'agrément que les sonorités des chœurs et le talent des solistes en firent valoir à merveille la grâce rustique. M^{me} Delacre (Marie-Anne Weber), dont quelques auditions à Paris et à Bruxelles ont mis en relief la diction expressive et la voix émouvante, chanta avec une grande distinction, et peut-être avec trop de réserve, le rôle principal. Elle trouva en M^{mes} Janlet et Richir, en M^{lles} C. Ysaye et Cassiers, en MM. Vanderschrick, Surlemont et Vanderborgh des partenaires excellents qu'il convient de louer au même titre.

Le *Cantique de l'Avent* valut à M^{mes} Haart et Janlet, à MM. Vanderschrick et Vanderborgh de chaleureux applaudissements. La partition, moins séduisante que la précédente, fournit aux chœurs l'occasion de déployer leur maîtrise naissante. Et c'est bien, je pense, ce dessein qui en détermina le choix. O. M.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Son Excellence Monsieur le Ministre.

Il faut louer grandement MM. Fonson et Wicheler de n'avoir pas cédé au désir de donner une fructueuse réplique au *Mariage de Mademoiselle Beulemans*. En écrivant *Son Excellence Monsieur le Ministre*, ils ont voulu créer une véritable pièce belge, embrassant tous les aspects de notre vie nationale, évoquant notre milieu politique et mondain, et le savoureux mélange qu'on y rencontre de culture française et de sans-gêne bruxellois. Leur héros, Portal, est vigoureusement campé. Maintes scènes sont d'un comique très fin et très amusant. Cependant, dans son ensemble, l'œuvre manque d'homogénéité et de cohérence. Elle est trop riche : elle contient, en puissance, quatre ou cinq pièces différentes. Si le public, parfois, est décontenancé, c'est qu'il passe

sans cesse de l'une à l'autre, sans s'en apercevoir. Tantôt il est dans la satire politique, tantôt dans les intimités d'un ménage bourgeois où sévit l'adultère, tantôt dans les mesquineries d'un petite localité provinciale, tantôt au plein milieu d'un grave et douloureux débat entre un mari athée et une épouse croyante. Cette complexité, cette abondance déroutent et déçoivent. Elles ne permettent pas de s'intéresser assez à tel ou tel personnage, à telle ou telle situation pour que l'émoi des acteurs du drame ou de la comédie (car la pièce est ceci et cela tour à tour) se communique aux spectateurs. Les plus belles scènes de l'œuvre, à les prendre séparément, semblent ne point passer la rampe. Et c'est dommage, vraiment, car je crois *Son Excellence Monsieur le Ministre* très supérieur à *Mademoiselle Beulemans*. MM. Wicheler et Fonson ont montré, en tout cas, qu'ils sont capables d'écrire de grandes et belles pièces sans sortir de l'observation du milieu belge. Leur œuvre prochaine, mieux au point, moins surchargée, leur vaudra, nous n'en doutons point, un succès complet.

En attendant, on applaudira avec plaisir *Son Excellence Monsieur le Ministre* pour la vigueur et la verve qui y sont si abondamment dépensées; pour les types pittoresques qui y défilent : le Président de la Libre-Pensée (l'excellent acteur Jacques), le vieux curé de campagne (M. Gildès); pour l'admirable talent des interprètes : M. Candé, un Portal superbe, M^{lle} Delmar, M^{lle} Clarel et tous les autres, sans oublier M^{me} Daynes-Grassot; enfin pour la splendeur et l'animation d'une mise en scène qui réalise la perfection.

GEORGES RENCY

A ANVERS

De fâcheuses nouvelles nous parviennent d'Anvers au sujet de la *Société pour l'Encouragement des Beaux-Arts*. A la suite d'une élection dans laquelle l'assemblée, sans tenir compte du mérite des candidats proposés pour les fonctions de commissaires, se laissa guider dans son choix par des considérations exclusivement politiques, plusieurs membres du Comité, au nombre desquels le secrétaire M. Albert van Nieuwenhuyse, qui depuis quinze ans s'est dévoué à la prospérité de la Société et au développement du goût artistique, MM. Grisar, Huffmann, Ch. Mertens, Speth, etc., donnèrent séance tenante leur démission. Aujourd'hui c'est le président, M. Van den Nest, qui prend la même décision, et sa retraite privera la Société du concours le plus précieux. On sait, — tous les artistes savent — que M. Van den Nest dirigeait avec prudence et avec fermeté la *Société des Beaux-Arts* parmi les courants divers qui, plus d'une fois, faillirent la submerger. Eclectique, impartial, ouvert aux innovations, accueillant à tous, il prit maintes initiatives heureuses et sous sa présidence les expositions organisées par la Société offrirent un attrait artistique auquel les organisateurs précédents ne nous avaient guère accoutumés.

Il est désolant que la politique, qui n'a rien à voir avec l'Art, ait brusquement interrompu cet essor. Il est à craindre que les Salons anversoises retombent désormais aux pires routines provinciales. O. M.

PUBLICATIONS MUSICALES

Cours pratique de transposition, d'accompagnement et de lecture à vue, à l'usage de tous les musiciens et plus particulièrement des élèves pianistes, par L. V. DECLERCQ. Bruxelles, Schott frères.

M. Declercq, professeur de piano à l'Académie de musique de Charleroi, est l'auteur d'une méthode de piano (éditée chez Schott frères) qui, basée sur des principes aussi simples que rationnels, témoigne à la fois d'une grande expérience de l'enseignement et d'une conception organique de l'apprentissage musical. La valeur de cette méthode consiste surtout en ce qu'elle impose à l'élève non pas seulement l'étude progressive

de la technique pianistique, mais encore celle du rythme, des rudiments de l'harmonie et de la figuration, que l'auteur considère, à juste titre, comme les éléments de fond indispensables à tout commençant qui veut devenir un bon musicien.

Le *Cours pratique de transposition* vient compléter de très heureuse manière la *Méthode de piano*; il en adopte en tous points l'ordonnance simple et claire ainsi que le caractère progressif, et établit de la sorte une base solide pour l'« entraînement » à la fois empirique et raisonné que suppose l'art de transposer, d'accompagner et de lire à vue. CH. V.

AGENDA MUSICAL

A l'occasion de la Noël, la Maîtrise de Saint-Boniface exécutera aujourd'hui, à 10 heures du matin, la *Missa in honorem Beati Joannis Baptistae* à 4 voix et orgue du Frère Bruno. Au salut de 4 heures, l'*Association des Chanteurs* interprétera, sous la direction de M. H. Carpay, le *Dies sanctificatus* à 4 voix de Palestrina, le *Laudate Dominum* à 4 voix et orgue de M. Tincl et des œuvres de Bach, Boëlmann, Stehle et F. Witt.

Le deuxième concert populaire aura lieu au théâtre de la Monnaie le dimanche 22 janvier, à 2 heures, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{lle} Clara Sansoni, pianiste, qui exécutera le concerto de Schumann ainsi que *Iberia*, l'étincelante fantaisie d'Isaac Albeniz, son maître. Au programme symphonique : la *Faust-Symphonie* de Liszt, tableaux symphoniques d'après Goethe, une symphonie pour flûte et orchestre à cordes de Friedemann Bach, inconnue à Bruxelles, enfin l'ouverture de *Benvenuto Cellini* de Berlioz. Répétition générale la veille, à 2 heures.

Poursuivant son œuvre d'extension musicale, M. Félicien Durant organise quatre grands concerts symphoniques qui seront donnés dans la salle de la Madeleine aux dates ci-après : I. 28-29 janvier 1911. Musique russe, avec le concours de M. Ricardo Vinès, pianiste. — II. 25-26 février. Musique française, avec le concours de M. Edouard Deru, violoniste. — III. 18-19 mars. Musique allemande, avec le concours de M. Florizel Von Reuter, violoniste. — IV. 29-30 avril. Œuvres de César Franck, avec le concours de M. Arthur De Greef, pianiste. Les concerts auront lieu les dimanches à 2 h. 1/2 et les répétitions générales les samedis à 8 h. 1/2 du soir.

PETITE CHRONIQUE

On vient d'exposer au Musée moderne, outre une étude d'Agneessens récemment acquise par l'Etat, la belle toile de M. Eugène Laermans, *le Mort*, qui a valu à l'artiste la grande médaille au dernier Salon. Cette œuvre magistrale a été offerte au Musée par un amateur d'art de Bruxelles, M. Raymond Hottat. Il serait à souhaiter que ce bel exemple de générosité trouvât des imitateurs.

Le ministre des Sciences et des Arts a mis à la disposition des Musées le portrait de la princesse Clémentine par M. Emile Wauters, ainsi que le buste de la reine Elisabeth par M. Charles Samuel et celui du roi Albert par M. Jules Lagae.

Le Gouvernement a acquis au Salon des Beaux-Arts, pour le Musée des Arts décoratifs, le panneau de M. Montald *Sous l'arbre sacré*. Il s'est, en outre, rendu acquéreur d'un tableau de M. Richir, *Blanc et Noir*, d'un paysage de M^{me} Wytzman, *les Genêts*, et d'un torse en bronze de M. Vinçotte, fragment d'un groupe décorant une vasque du château royal d'Ardenne.

Divers achats ont été faits dans les sections étrangères. Nous avons mentionné déjà, dans la Section française, les *Danseuses* de Forain, *Entre amis* de Prinnet et le *Buste de Dalou* par Rodin (1). Dans la Section italienne, l'Etat a choisi le *Roi-Soleil* de M. G. Previati; dans la Section espagnole, la *Juerga* de J.-L. Mezquita; dans la Section hollandaise, un *Portrait* par

(1) Voir notre numéro du 11 décembre.

M^{me} Th. van Duyl-Schwartz; enfin, un buste en bronze de M. Oppler, sculpteur allemand.

Le ministre des Sciences et des Arts vient de désigner comme suit les membres du Comité organisateur de l'Exposition belge des Beaux-Arts à Rome :

Commissaire du gouvernement, M. le baron H. Kervyn de Lettenhove. Président du jury, M. F. Courtens; membres, MM. H. Richir, J. Lagae, E. Verlant, F. Khnopff et Flanneau; secrétaire-général-trésorier, M. P. Lambotte; secrétaire, M. R. Steens.

Le pavillon belge, dont M. l'architecte Flanneau a dressé les plans, est en construction. L'Exposition s'ouvrira le 10 avril 1911.

Au projet du budget de la Ville de Bruxelles pour 1911 figure un crédit de 5,000 francs destiné aux études pour l'érection d'un monument à la mémoire de feu Emile De Mot, ancien bourgmestre.

MM. De Rudder et Maton viennent d'être nommés professeurs de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles.

Une exposition rétrospective de la Miniature groupera, au printemps prochain, dans les salons du Cercle Noble, des œuvres des principaux spécialistes du genre, depuis le XVII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Des meubles, de petites tapisseries, des pastels et autres menus objets précieux de l'époque encadreront cette collection.

Organisée par le baron H. Kervyn de Lettenhove et M. Ch. L. Cardon, l'exposition est placée sous la direction d'un comité dont M^{me} la comtesse Jean de Mérode a accepté la présidence.

De Paris :

La direction de l'Opéra se propose de donner dans le courant de l'année prochaine quelques représentations cycliques de *l'Anneau du Nibelung*. La première série, à laquelle prendra part M. Ernest Van Dyck, est dès à présent fixée aux 11, 12, 13 et 15 juin. Il y aura, en août, trente-cinq ans que le *Ring* fut représenté à Bayreuth. Les œuvres lyriques voyagent lentement...

Le Musée du Havre vient de s'enrichir de trois admirables paysages de Claude Monet : *la Falaise de Varangeville* (1897), *l'Abbaye de Westminster* (1903) et *les Nymphéas* (1904).

Ces œuvres ont été données par l'artiste au musée.

Le Concours international ouvert par le Conseil fédéral suisse pour l'érection à Berne d'un monument commémoratif de l'Union Télégraphique n'ayant pas donné de résultat satisfaisant, un nouveau concours est ouvert. On peut en consulter le programme au Musée commercial, 15 rue des Augustins, à Bruxelles. Le jury dispose de vingt mille francs pour récompenser les concurrents les plus méritants. Les projets seront reçus à Berne jusqu'au 14 août 1911.

De Chicago :

Pelléas et Mélisande, l'œuvre émouvante de Claude Debussy et Maeterlinck, vient d'obtenir un succès triomphal à l'opéra dirigé par M. Dippel (Campanini, chef d'orchestre) avec une interprétation admirable. Miss Mary Garden (Mélisande), MM. Warnery (Pelléas), Dufranne (Golaud), etc., ont été ovationnés par un auditoire enthousiaste de quatre mille personnes.

Le célèbre violoniste Kubelik vient d'acquiescer à Londres un stradivarius pour la somme de 150,000 francs. Il s'agit du merveilleux instrument connu sous le nom de « Emperor ». Ce violon, pour lequel on avait demandé 250,000 francs, est resté pendant cent ans dans une collection sans que personne y ait touché.

Cueilli dans les archives du pays de Liège, à la date du 9 mars 1772 :

« Mardi prochain, 10 du courant, grand concert vocal et instrumental à la salle des Redoutes, sous la direction de M. Hamal; on y exécutera plusieurs beaux airs italiens et français. Les Messieurs qui ne seront pas abonnés paieront 4 escalins et les Dames ne donneront rien... »

Que pensent nos organisateurs de concerts de la galanterie de nos ancêtres ?

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LA TRENTIÈME ANNÉE (1910)

DE L'ART MODERNE

ÉTUDES ET PORTRAITS

La Reine Elisabeth (HENRY LESBROUSSART)	1
Le Ministère des Sciences et des Arts (OCTAVE MAUS)	274
Le plus grand des Van Eyck (EUGÈNE BACHA)	41
L'Art belge au XVIII ^e siècle (FRANZ HELLENS)	217
L'Art franco-allemand (LOUIS MAETERLINCK)	242
Quelques expressions du paysage moderne (O. M.)	73
Le Mysticisme de Chartes Doudelet (GRÉGOIRE LE ROY)	188
Les Masques de James Ensor (MARC S. VILLIERS)	362
Réflexions touchant la chasteté du nu (L. VAUXCELLES)	
Paysage monastique (OCTAVE MAUS)	257
Les Paysages et l'Art (ANDRÉ FONTAINAS)	273
En Savoie (OCTAVE MAUS)	291
Le Vers libre (ÉMILE VERHAEREN)	131
Id. (GUSTAVE KAHN)	313, 361
Réflexions sur le vers libre (F. DE MIOMANDRE)	91
La Doctrine esthétique du « Flâneur » (FIERENS-GEVAERT)	265
Paroles pour Émile Zola (CAMILLE LEMONNIER)	321
Un beau livre : <i>Rodin</i> , par J. Cladel (OCTAVE MAUS)	49
La <i>Jeanne d'Arc</i> de Ch. Péguy (L. S ^t H.)	185
Le <i>Trust</i> de Paul Adam (FRANCIS DE MIOMANDRE)	121, 129
Opinions sur George Meredith (Id.)	9
Wells et l'Avenir (Id.)	162
La Composition et le Génie (Id.)	225
La Déchéance d'Abélard (Id.)	292
Réflexions sur Pierre Loti (Id.)	299
Le Poète des insectes et la gloire (Id.)	305
Dandysme (Id.)	315
L'Amateur de jardins (Id.)	337
L'influence française et l'influence allemande en Belgique (Id.)	353
Le Génie de Chopin (CAMILLE MAUCLAIR)	249
L'Impressionnisme en musique (ALBERT DEMBLON)	57
L'École moderne de musique française (HENRY LESBROUSSART)	369
La Musique belge moderne (CH. VAN DEN BORREN)	377, 385, 393
L'Enseignement musical à la <i>Schola Cantorum</i> (J. HERMANN)	409
<i>Eros Vainqueur</i> (OCTAVE MAUS)	81
<i>Elektra</i> (HENRY LESBROUSSART)	177
Le <i>Mariage de M^{lle} Beulemans</i> (C ^{te} M. DE BOUSIES)	308
ALBERT BAERTSOEN (FRANZ HELLENS)	394
MAURICE BARRÈS (FRANCIS DE MIOMANDRE)	331
ANDRÉ BLANDIN (LOUIS PIÉARD)	11
JEAN DE BOSSCHÈRE ANDRÉ FONTAINAS)	145
FLÉMIR BOURGES (LOUIS TOMAS)	346
HENRI-EDMOND CROSS (OCTAVE MAUS)	161
Id. (ÉMILE VERHAEREN)	182
CLAUDE DEBUSSY (LOUIS THOMAS)	281, 289
EUGÈNE DELESTRE (OCTAVE MAUS)	137
SUZANNE DESPRÈS (MAURICE DE PARAMOND)	307
GUSTAVE HUBERTI (HENRY LESBROUSSART)	209
EDMOND JALOUX (FRANCIS DE MIOMANDRE)	169
MANET (THÉODORE DURET)	233
ALBERTO MARTINI (VITTORIO PICA)	2
JEAN MORÉAS (FRANCIS DE MIOMANDRE)	113
CHARLES-LOUIS PHILIPPE (M. S. M.)	17
JEAN ROHÉ (O. M.)	402
BLANCHE SELVA (J. HERMANN)	409
SIR FRANCIS SEYMOUR HADEN (O. M.)	226
ANDRÉ SUARÈS (FRANCIS DE MIOMANDRE)	241
FÉLIX VALLOTTON (OCTAVE MIRBEAU)	65
HENRY VAN DE VELDE (O. M.)	260
CHARLES VAN DER STAPPEN (OCTAVE MAUS)	345
ISIDORE VERHEYDEN (CAMILLE LEMONNIER)	123
EUGÈNE ET THÉO YSAÏE (OCTAVE MAUS)	25

PEINTURE

Réorganisons nos musées (L. MAETERLINCK)	354
<i>Les Amis des Musées</i> . Dons à l'Etat	30, 164
Acquisitions du Musée	158, 246, 412
Les tableaux des hospices de Bruxelles (O. M.)	52
<i>L'Annonciation</i> du maître de Mérode (E. VERLANT)	164
David Teniers III et le maître de Ribeaucourt (P. LAMBOTTE)	63
Les portraits de J.-J. Rousseau (O. M.)	171
L'enseignement du dessin (L. VAUXCELLES)	215
Les dessins de Rodin	324
Opinions d'artistes sur l'art contemporain	341
Les jurys d'expositions (L. VAN DER SWAELMEN)	21
Individualisme (LOUIS VAUXCELLES)	285
Impartialité (O. M.)	293
Le prix de la peinture (CLAUDE ANET)	310
L'ART BELGE AU XVIII ^e SIÈCLE (FRANZ HELLENS)	217
Id. Renseignements divers	6, 100, 198, 222, 254
A propos de l'Exposition d'art ancien (L. MAETERLINCK)	202
LE SALON DES BEAUX-ARTS (FRANZ HELLENS)	196, 218
Les peintres russes (FIERENS-GEVAERT)	338
La Section du Grand-Duché de Luxembourg	158
L'élection du jury	31, 36, 52, 62
Les récompenses	339
Liste des œuvres acquises	363, 373, 375, 398, 404
LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Quelques expressions du Paysage moderne (OCTAVE MAUS)	73
La Peinture (FRANZ HELLENS)	89
La Sculpture (OCTAVE MAUS)	97
Les Paysagistes japonais (GISBERT COMBAZ)	105
Acquisitions de l'Etat	158
La <i>Libre Esthétique</i> et la Presse	150, 158
Le Salon de « L'Estampe » (FRANZ HELLENS)	18
L'Exposition du Cercle <i>Pour l'Art</i> (Id.)	60
LE SALON DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS. Le Portrait belge au XIX ^e siècle (Id.)	153
L'Exposition des <i>Indépendants</i> (Id.)	227
Id. du Cercle <i>Doe Stil Voort</i> (Id.)	261
Id. de l' <i>Union</i> (Id.)	356
Id. de <i>Vie et Lumière</i> (Id.)	316
Id. du <i>Sillon</i> (Id.)	389
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de MM. F. GAILLARD et P. HAGEMANS (O. M.)	44
Id. de M. HENRI THOMAS (F. H.)	52
Id. de G.-M. STEVENS et P. ABATTUCCI (Id.)	68
Id. de MM. OMER COPPENS et J. MERCKAERT (O. M.)	92
Id. de MM. DEHASPE et FICHEFET (Id.)	123
Id. de M. CH. DOUDELET (FRANZ HELLENS)	172
Id. de la Gravure originale en noir (Id.)	236
Id. de M ^{lle} J. MONTIGNY, de MM. VAN STRYDONCK et AD. CRESPIN (Id.)	389
SALLE DU STUDIO. Exposition de MM. JULIEN GENOT, ED. TYD, F. VERHAEGEN et F. WERY (O. M.)	27
ANVERS. Exposition JAMES ENSOR (MARC S. VILLIERS)	362
LIÈGE. Exposition d'œuvres de collections liégeoises (GEORGES RITTER)	204
MONS. Exposition du <i>Bon Vouloir</i>	183
UCCLE. L'art au « Vieux Cornet » (F. H.)	141
PARIS. Le Salon d'Automne (ANDRÉ FONTAINAS)	329
La Société nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS)	187
<i>L'Union internationale des Beaux-Arts</i> (Id.)	356
GALERIE BERNHEIM. Exposition MANET (L. VAUXCELLES)	212
Id. Exposition d'artistes russes (Id.)	296
Id. Exposition de M. DE CHAMAILLARD	373
(ARSÈNE ALEXANDRE)	373
GALERIE BLOT. M. H. OTTMAN (L. VAUXCELLES)	244

GALERIE DEVAMBEZ. Les Femmes peintres (Id.) . . .	252
GALERIE DURAND-RUEL. Exposition de MONET, RENOIR, PISSARRO et SISLEY (Id.) . . .	212
GALERIE GEORGES PETIT. Exposition HENRI MARTIN . . .	221
PETIT MUSÉE BRAUDOIN. Exposition de MM. CAMILLE MAUCLAIR, MARIUS ROBERT et ROGER REBOUSSIN (J.G.) . . .	364
AIX-LES-BAINS. Les artistes savoyards (OCTAVE MAUS) . . .	307
CHICAGO. Une Exposition d'art français . . .	199
DRESDE. Exposition Gauguin . . .	367
FLÉNSBURG. Exposition de M. JACOB ALBERTS . . .	223
LONDRES. Les salles Turner à la Tate Gallery . . .	301
SAINT-MORITZ. Le Musée Segantini (B. F.) . . .	244
<i>La Drève ensoleillée</i> de M. Emile Claus . . .	214
<i>L'Ecole de Platon</i> de M. J. Delville au Luxembourg . . .	396
Le prix Verheyden . . .	118
La signature de Whistler . . .	383
L'Exposition du Centenaire à Buenos-Ayres . . .	29
PUBLICATIONS ARTISTIQUES. <i>La Semois</i> , par la Comtesse de Flandre . . .	111
<i>Le Vieux Bruxelles</i> (FRANZ HELLENS) . . .	357
<i>Der Ring des Nibelungen</i> , par H. HENDRICH (O. M.) . . .	404
Ventes de tableaux . . .	71, 79, 87
Vente Isidore Verheyden (Bruxelles) . . .	125
Id. de lithographies d'Eugène Carrière (Paris) . . .	135
Id. de la collection de la baronne du Mesnil (Id.) . . .	143
Id. des Manet de la collection Pellerin . . .	182
Id. de la collection Goerg (Id.) . . .	191
Id. d'un Van der Goes en Espagne . . .	214
Id. d'estampes anciennes (Londres) . . .	263
Id. d'un Rembrandt en Amérique . . .	343
Id. du <i>Bain de Diane</i> par Rubens . . .	343
NÉCROLOGIE. HENRI-EDMOND CROSS (OCTAVE MAUS) . . .	161
F. SEYMOUR HADEN (Id.) . . .	213, 226
LOUIS-WELDEN HAWKINS . . .	190
W. HOLMAN HUNT (LOUIS VAUXCELLES) . . .	300
JOHN LA FARGE . . .	398
WILLEM MARIS (O. M.) . . .	342
WILLIAM ORCHARDSON . . .	150
JEAN ROBIE (O. M.) . . .	402
Le douanier ROUSSEAU (LOUIS VAUXCELLES) . . .	294
FRANZ SKARBINA . . .	174
MICHEL WROUBEL . . .	174

SCULPTURE

Acquisitions du Musée. <i>Le buste d'Émile Verhaeren</i> , par Ch. Van der Stappen . . .	22
<i>Portrait de femme</i> , par P. Du Bois . . .	270
Le prix Godecharle . . .	383
Statuomanie . . .	231
La statue de Joseph Kaekebroeck (OCTAVE MAUS) . . .	283
Les statues de l'avenue De Mot . . .	126, 383
Un groupe de J. de Lainga à Louvain . . .	262
Le <i>Marteleur</i> de Meunier à Charleroi . . .	262
Le <i>Forgeron</i> de Meunier à Nuremberg . . .	369
La Galerie Rodin au Musée de New-York . . .	327
Le Monument Alexandre II à Saint-Petersbourg . . .	237
Id. Beethoven à Nuremberg . . .	279
Id. Calvin à Genève . . .	263
Id. des Coquelin à Boulogne s/Mer . . .	191
Id. de M ^{me} Cottin à Bagnères de Bigorre . . .	287
Id. Ferrer . . .	7
Id. José-Maria de Hérédia . . .	247
Id. Gustave Huberti . . .	391
Id. Clovis Hugues en Vaucluse . . .	287
Id. Irving à Londres . . .	326
Id. Jagellon à Cracovie . . .	238
Id. Clotilde Kleeberg à Bruxelles . 55, 126, 311, 372 . . .	372
Id. Lambermont . . .	7
Id. Puvis de Chavannes . . .	351
Id. Racine à Paris . . .	191
Id. J. - J. Roussau à Chambéry (O.M.) . . .	291
Id. du Travail, par Ch. Van der Stappen . . .	7, 358
Id. de l'Union Intern. des Télégraphes . 46, 326, 412 . . .	412
Id. Verlaine à Paris . . .	271, 335
Id. Gabriel Vicaire à Perros-Guirec . . .	287
Id. Virgile à Mantoue . . .	279
Id. Richard Wagner à Munich . . .	279

Un buste de Charles-Louis Philippe par Bourdelle . . .	271
Les Amis de la Médaille d'Art . . .	38
Le Salon de la Médaille à l'Exposition des Beaux-Arts . . .	175
La Plaquette du Salon, par M. G. Devreese . . .	343
Don de médailles à la Bibliothèque royale . . .	310
Les Médailles éditées par M. Fonson . . .	22, 189, 254
NÉCROLOGIE. EMMANUEL FRÉMIET (O. M.) . . .	301
PIERRE GRANET . . .	278
J.-C. SAMSON . . .	358
CHARLES VAN DER STAPPEN (OCTAVE MAUS) . . .	345

ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE, ARTS APPLIQUÉS.

Les Cathédrales (AUGUSTE RODIN) . . .	269
Art et Folklore (L. MAETERLINCK) . . .	210
L'Art décoratif moderne en Belgique (GEORGES HOBÉ) . . .	195
L'Art décoratif moderne (OCTAVE MAUS) . . .	201, 297
Sur l'art décoratif (lettre de M. E. POTTIER) . . .	317
Les décorateurs exclus de l'Exposition de Bruxelles (FIERENS-GEVAERT) . . .	333
La Section allemande des arts d'industrie (O. M.) . . .	155
Les Décorateurs munichoïses au Salon d'Automne (LOUIS VAUXCELLES) . . .	261, 309
Les peintures décoratives de M. Besnard au Petit palais . . .	191
Une décoration de M. J.-M. Sert . . .	199
Concours d'art décoratif . . .	38
Concours d'architecture . . .	157, 173
Le Passage de la Bibliothèque (J.R. LECOMTE) . . .	388
Les <i>Amis de Bruges</i> . . .	260
L'Affiche illustrée . . .	133
L'Exposition d'affiches à Liège (GEORGES RITTER) . . .	323
NÉCROLOGIE. JULES BARBIER (O. M.) . . .	325
GUSTAVE SERRURIER (Id.) . . .	382

LITTÉRATURE

Solidarité littéraire (GEORGES LECOMTE) . . .	108, 115
Le Musée du Livre . . .	171, 389
Le Musée des Lettres belges . . .	366
La <i>Société des Bibliophiles et des Iconophiles</i> . . .	46
Le prix Nobel pour la Littérature. M. PAUL HEYSE . . .	372
Le prix Jean Moréas (O. M.) . . .	229
Manifestation à la mémoire de Ch. van Lerberghe . . .	383
Maeterlinck académicien (O. M.) . . .	323
Concours de l'Académie royale de Belgique . . .	220
Le don de M. Beernaert à l'Académie . . .	286
PAUL ADAM. <i>Le Trust</i> (FRANCIS DE MIOMANDRE) . . .	121, 129
Id. (M ^{me} H. DE RÉGNIER) . . .	231
<i>Le Rail du Sauveur</i> (F. DE MIOMANDRE) . . .	396
COMTE D'ARSHOT. <i>Quelques vers</i> (Id.) . . .	76
MAURICE BARRÈS. <i>L'angoisse de Pascal</i> (Id.) . . .	331
NICOLAS BRAUDOIN. <i>Les triomphes</i> (Id.) . . .	20
ALFRED DE BENGEOCHEA. <i>L'Orgueilleuse lyre</i> (Id.) . . .	181
PATERNE BERRICHON. <i>Poèmes décadents</i> (Id.) . . .	254
ALBERT DE BERSAUCOURT. <i>Francis Jammes</i> (Id.) . . .	138
Id. <i>Vingt-quatre poèmes en prose</i> (Id.) . . .	138
LOUIS BERTRAND. <i>Le Mirage oriental</i> (LOUIS THOMAS) . . .	154
Y.-R. BERTRAND. <i>L'Ombre au flambeau</i> (F. DE M.) . . .	76
BINET-VALMER. <i>Lucien</i> , (Id.) . . .	251
LÉON BOCQUET. <i>Les branches brisées</i> (Id.) . . .	254
JEAN DE BOSSCHÈRE. <i>Béale Gryse</i> (ANDRÉ FONTENAIS) . . .	145
Id. <i>La sculpture anversoise aux XV^e et XVI^e siècles</i> (F. HELLENS) . . .	148
C. FRANCIS CAILLARD. <i>Les Sagesse</i> (F. DE MIOMANDRE) . . .	76
HENRY CARTON DE WIART. <i>Les Vertus bourgeoises</i> (Id.) . . .	138
JEAN CHANTAVOINE. <i>Liszt</i> (CHARLES VAN DEN BORREN) . . .	243
JUDITH CLADEL. <i>Rodin</i> (OCTAVE MAUS) . . .	49
J. CLARY. <i>Quelques lames de la mer sauvage</i> (F. DE M.) . . .	181
HENRI CLOUZOT. <i>Philibert de l'Orme</i> . . .	262
EMILE CLERMONT. <i>Amour promis</i> (F. DE M.) . . .	148
N. CLIFFORD BARNEY. <i>Actes et Entr'actes</i> (Id.) . . .	180
Id. <i>Eparpillements</i> (Id.) . . .	180
V. CYRIL. <i>Une main sur la nuque</i> (Id.) . . .	51

ID. M. F. VAN DEN BOSCH. <i>La presse et la littérature</i> (Id.)	100
ID. M. CAMILLE LEMONNIER. <i>Charles Decoster</i> (Id.)	123
ID. M. H. CARTON DE WIART. <i>Le Bourgeois</i>	410
UNIVERSITÉ NOUVELLE. Conférence de M ^{lle} DE ROTHMAYER : <i>George Sand</i> (B. F.)	68
ID. M. DAURIAC : <i>La Musique et l'intelligence</i> (Ch. V.)	189
ID. M ^{lle} MARIE CLOSSET : <i>Les enfants et les livres</i> (M.)	99
PALAIS DES ARTS. Conférence de M. EDM. HARAUCOURT : <i>Les Démolitions de la Fontaine</i> (G. R.)	101
ID. FIERENS-GEVAERT : <i>L'Unité dans l'art</i> (Id.)	116
ID. M. EDM. DE BRUYN. <i>Les Sources de l'Escaut</i> (Id.)	123
MONS. Conférence de M. L. PIÉRARD : <i>L'Impressionnisme</i>	206
NÉCROLOGIE : MARCEL CHABRIER	317
JEANNE MARNI (F. DE MIOMANDRE)	83
JEAN MORÉAS (Id.)	110, 113
CHARLES-LOUIS PHILIPPE (M. S. M.)	6, 17
JULES RENARD (O. M.)	174
ÉDOUARD ROD (LÉANDRE VAILLAT)	50
LÉON TOLSTOÏ	379
EUGÈNE VERNON	118

MUSIQUE

Une classe de chefs d'orchestre (G. GROVLEZ)	332
Opinions sur la musique italienne moderne (G. FAURÉ, V. D'INDY, A. BRUNEAU, C. DEBUSSY, P. DUKAS)	315
Le Violon d'Ingres (O. M.)	10
Section belge de la <i>Société internationale de musique</i>	13
La <i>Société des Concerts français</i> à Londres et la <i>British Concerts Society</i> à Paris (O. M.)	4
Une Société Richard Wagner à Londres	375
Concours musicaux	143, 173, 365
Le Prix Edmond Picard. M. LÉON JONGEN	14
Le Prix Rubinstein	295
Les Prix du roi d'Espagne	407
<i>Nos Carillons</i> , cantate de M. Léon du Bois	23
Une Symphonie inédite de Beethoven	61
La Maison Beethoven à Kennermerland	279
Un Concerto inédit de Ph.-E. Bach	71
Les Manuscrits de Peter Benoit	190
Le Cours de transposition de M. Declercq (Ch. V.)	411
Vacances de musiciens	263, 286, 294, 302, 311, 318, 326, 335
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. (Saison 1909-1910) 1 ^{er} Concert. <i>L'Actus tragicus</i> de Bach (O. M.)	45
2 ^e Concert. SCHUMANN, CHOPIN et MENDELSSOHN (M. S. M.)	68
Nominations de professeurs	310
La retraite de M. Guidé	391
Concours	197, 205, 213, 229
CONCERTS POPULAIRES. (Saison 1909-1910.) 3 ^e Concert. <i>L'Orfeo</i> de Monteverde (OCTAVE MAUS)	35
4 ^e Concert. RICHARD STRAUSS (Id.)	93
Saison 1910-1911. 1 ^{er} Concert. M. MISCHA ELMAN (H.L.B.)	381
CONCERTS YSAYE. Saison 1909-1910. 3 ^e Concert. M. EMM. MOOR. <i>Les Abeilles</i> , par Th. YSAYE (OCTAVE MAUS)	25
4 ^e Concert. <i>Prélude et Danse</i> , de M. J. JONGEN. M. PABLO CASALS (Id.)	62
5 ^e Concert. MM. LOHSE et A. CORTOT (Ch. V.)	85
6 ^e Concert. MM. EUGÈNE et THÉO YSAYE, M ^{me} LITVINNE (O. M.)	148
Saison 1910-1912. 2 ^e Concert. MM. HENSEL et LOHSE (H. L. B.)	405
CONCERTS DURANT (Ch. V.)	20, 52, 77, 142
La <i>Société des instruments anciens de Paris</i> (Id.)	109
Le Quatuor Capet (Id.)	109, 117
CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. 1 ^{er} Concert (M ^{lles} M. ROLLET); BLANCHE SELVA et M. CHAUMONT (Id.)	101
3 ^e Concert. M ^{lle} DE MADRE, MM. PERACCHIO, STRAUWEN, etc. (Id.)	109
3 ^e Concert. Le QUATUOR ZIMMER, THÉO. YSAYE (Id.)	116
4 ^e Concert. A la mémoire de Ch. Bordes et d'Albeniz (M ^{lles} SELVA et ROLLET, MM. HOUS, STRAUWEN et le QUATUOR ZIMMER) (Id.)	124
CONCERTS DU CERCLE ARTISTIQUE. Le Quatuor Rosé (Id.)	45
Récital FROELICH (Id.)	4
Festival Schumann (Ch. V.)	93
Le <i>Spoel's Vocaal Ensemble</i> (Id.)	149

La Section chorale du Cercle. Œuvres de Schumann (O. M.)	411
ACADÉMIE DE BELGIQUE. <i>La Légende de Saint Hubert</i> , par M. LÉON JONGEN (E. C.)	355
Concerts à l'Exposition du XVII ^e siècle (Ch. V.)	221, 236
Concerts brésiliens à l'Exposition	262
SALLE PATRIA. Conférence de M. FIERENS-GEVAERT : <i>la Chanson populaire en Belgique</i>	13
Le Groupe des Compositeurs belges (Ch. V.)	36
Concerts de la SOCIÉTÉ J.-S. BACH	36, 101, 132
Récital MARGUERITE ROLLET (M. S. M.)	69
Festival Schumann (CORTOT, THIBAUT, CASALS) (J. C.)	85
GRANDE-HARMONIE. Récital de M. HENRY ALBERS (J. C.)	93
Récital de M. PERRACCHIO (S.)	307
SALLE ERARD. CÉSAR FRANCK (M. CH. DELGOUFFRE) (J. C.)	77
La <i>Société internationale de musique</i> (Ch. V.)	132
Le Quatuor Zimmer (Id.)	4, 36
Le Quatuor « Piano et Archets » (O. M. et Ch. V.)	20, 405
PALAIS DES ARTS. Récital W. BACKHAUS (Ch. V.)	28
Récital MARCEL LAUREUX (M. K. M.)	405
UNIVERSITÉ NOUVELLE. <i>La Chanson française du XII^e au XIX^e siècle</i> , par M. DE FLAGNY (Ch. V.)	124
Id. <i>La Musique vocale et instrumentale au XV^e siècle</i> , par M. H. QUITTARD (Ch. V.)	197
Id. <i>Verlaine et Baudelaire</i> , par M. G.-JEAN AUBRY (Id.)	404
Cours d'histoire de la musique de clavier par M. VAN DEN BORREN (O. M.)	204
ACADÉMIE DE MUSIQUE. Cours et auditions. 335, 369, 374, 377, 385, 389, 393	
ÉCOLE DE MUSIQUE D'IXELLES. Distribution des prix et concours (Ch. V.)	77, 230, 237
INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES MUSICALES D'IXELLES. Conférence de M. le D ^r DWELSHAUWERS. <i>La technique pianistique moderne</i> (Id.)	348
ÉCOLE DE MUSIQUE DE ST-JOSSE-TEN-NOODE. Concours « Lieber Abend » de M ^{lle} HOMBURGER (Ch. V.)	4
Un récital d'orgue par MM. DESMET et JOOS (Id.)	349
Audition des élèves de M. VON ZUR MÜHLEN (Id.)	197
Id. de M. ÉMILE BOSQUET (Id.)	213
ANVERS. Le 25 ^e anniversaire de M. JAN BLOCKX	399
Concours musical de la Société des <i>Nouveaux Concerts</i>	6
LIÈGE. Concerts du Conservatoire (G. RITTER)	118, 397
Audition d'auteurs belges (INTERIM)	133
Concerts de M. Debeve (G. RITTER)	4, 53, 117, 157
Concerts Dnmont-Lamarche (Id.)	37, 85, 118
Concerts de la Société des Amateurs (Id.)	5, 117
Concerts de l' <i>Œuvre des artistes</i> (Id.)	53, 158, 397
Concerts JASPAR (Id.)	85
Concerts divers (Id.)	86, 349, 397
Conférence de M. DWELSHAUWERS : <i>la Naissance du Style musical</i>	118
Une société de musicologie	5
MALINES. Les concerts et concours de carillonneurs 223, 286, 294	
MARCINELLE. Concert de M. LOUIS DELUNE	103
MONS. Distribution des prix au Conservatoire	13
Le septième concert GEORGES PITTSCH (LOUIS PIÉRARD)	364
VERVIERS. Les concerts de l' <i>Harmonie</i> (J. S.)	37, 357
PARIS. Concerts Colonne (M.-D. CALVOCORESSI)	349
Concerts du Salon d'Automne (Id.)	341, 349
SALLE GAVEAU. Audition d'œuvres de M. JOSEPH JONGEN (O. M.)	157
SALLE PLEYEL. Concert GEORGES PITTSCH (Id.)	175
THÉÂTRE DE M. MORS. Concert de musique russe (F. M.)	405
LUXEMBOURG. Concert du Conservatoire	143
LUGANO. Les concerts de M. L. Lombard	327
Bibliographie musicale	86, 220, 391
NÉCROLOGIE. PAUL AUBRY (O. M.)	294
MILI BALAKREW (M.-D. CALVOCORESSI)	179
BOURGAILT-DUCOUDRAY (O. M.)	222
ÉDOUARD COLONNE	110
ARTHUR COQUARD	278
GUSTAVE HUBERTI (HENRY LESBROUSSART)	209
CHARLES LENEPVEU	270
ROSA PIERS	406
FLORIMOND VAN DUYSSE (Ch. V.)	166
JEAN-BAPTISTE WECKERLIN	190

THÉÂTRE

Le décor et le ballet russes (CAMILLE MAUCLAIR)	347
L'Invitation au Voyage (JEAN-LOUIS VAUDOYER)	181
L'interprétation de <i>Carmen</i> (LUCIENNE BRÉVAL)	12
<i>Sarka</i> , ballet par M. JOSEPH JONGEN (H. L. B.)	334
<i>Le Temple profané</i> , par J. DU CHASTAIN et FEIBELMANN	230
Le Prix Jeanne Tordeus	54
Concours de littérature dramatique	173, 238
THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — Saison 1909-1910.	
Reprise d' <i>Iphigénie en Tauride</i> (O. M.)	29
Reprise de <i>la Walkyrie</i> (ID.)	45
<i>Eros Vainqueur</i> , par P. DE BRÉVILLE (H. L. B.)	74
Id. (OCTAVE MAUS)	81
Id. La répétition générale.	63, 71, 79
<i>Eros Vainqueur et le National</i>	87
<i>Le Vaisseau fantôme</i> (OCTAVE MAUS)	114
<i>La Dorise</i> , par M. GALEOTTI (ID.)	131
<i>Iphigénie en Aulide</i> (ID.)	140
<i>Mefistofele</i> de BOITO (ID.)	156
<i>Don Quichotte</i> , par M. JULES MASSENET (ID.)	164
<i>Elektra</i> , par M. R. STRAUSS (HENRY LESBROUSSART)	177
Les représentations allemandes du <i>Ring</i> (Ch. V.)	189
Saison 1910-1911. — Tableau de la troupe	277
Reprises de l' <i>Africaine</i> , <i>Mignon</i> , <i>M^{me} Butterfly</i> , <i>Aïda</i> , <i>Manon</i> (Ch. V.)	293, 301
<i>Ivan le Terrible</i> , par M. R. GUNSBURG (ID.)	340
<i>Quo Vadis?</i> (H. L. B.)	388
Reprise de <i>Katharina</i> (ID.)	404
THÉÂTRE DU PARC.	
<i>Les Grands</i> , par MM. P. VEBER et S. BASSET (G. RENCY)	13
<i>Comme les feuilles</i> , par GIACOSA (ID.)	37
<i>Le Mur de marbre</i> , par MM. BONMARIAGE et GRAUD (ID.)	69
<i>Le Fils naturel</i> , par DUMAS fils (ID.)	78
<i>Les Deux écoles</i> , par M. A. CAPUS (ID.)	94
<i>Lysistrata</i> , par M. MAURICE DONNAY (OCTAVE MAUS)	116
<i>Trimouillat et Mélodon</i> par M. E. PICARD (G. RENCY)	165
<i>Un Male</i> , par M. CAMILLE LEMONNIER (ID.)	165
<i>Les Étudiants russes</i> , par M. IVAN GILKIN (ID.)	165
<i>Les Étapes</i> , par M. G. VAN ZYPE (ID.)	165
<i>Sœur Béatrice</i> , par M. MAETERLINCK (ID.)	165
<i>La Rafale</i> , par M. H. BERNSTEIN (ID.)	173
<i>Le Cloître</i> , par M. ÉMILE VERHAEREN (ID.)	173
<i>Le Deutsches Theater</i> de M. MAX REINHARDT (G. R.)	189
<i>La Tortue</i> de GANDILLOT (ID.)	205
<i>Pour l'amour de la Sulamite</i> , par M. ALB. DU BOIS (ID.)	342
<i>Les Yeux qui changent</i> , par MM. CYRIL et FRAYEZ (ID.)	349
<i>Les Vainqueurs</i> , par M. ÉMILE FABRE (ID.)	349
<i>Nono et le Mufler</i> , par M. SACHA GUITRY (ID.)	364
<i>L'Embarquement pour Cythère</i> , par M. E. VEYRIN (ID.)	374
<i>Hedda Gabler</i> d'IBSEN (ID.)	398
Matinées littéraires. CATULLE MENDES. (G. RENCY)	6
Conférence de M. PAUL ANDRÉ : <i>N. Gogol</i> (ID.)	70
Id. de M. J.-J. OLIVIER : <i>Tancrède</i> de Voltaire (ID.)	37
Id. de M. L. PIÉRRARD : <i>Maurice Maeterlinck</i>	78
Id. de M. P.-H. LOYSON : <i>Björnstjerne Björnson</i> (ID.)	93
Conférence de M. H. GUYOT : <i>M. F. de Curel</i> (ID.)	358
<i>Les Ganaches</i> de VICTORIEN SARDOU	382
THÉÂTRE DES GALERIES.	
<i>La Veuve joyeuse</i> , par M. LEHAR (GEORGES RENCY)	21
<i>Chantecler</i> , par EDM. ROSTAND (ID.)	102
<i>Nick Carter</i> , par MM. BISSON et LIVET (ID.)	125
Reprise de <i>la Belle Hélène</i> (ID.)	133
Id. du <i>Grand Mogol</i> (ID.)	182
<i>Le Danseur inconnu</i> , par M. TRISTAN BERNARD (ID.)	325
<i>L'Âne de Buridan</i> , par MM. DE FLERS ET DE CAILLAVET (ID.)	365
<i>Son Excellence M. le Ministre</i> , par FONSON et WICHE- LER (ID.)	411
ALCAZAR. <i>Le Grand Soir</i> , par M. LÉOPOLD KAMPF (ID.)	5
<i>Prostituée</i> , par MM. V. MARGUERITTE et H. DESFON- TAINES (ID.)	13
<i>Le Marquis de Priola</i> (ID.)	54
<i>Le Refuge</i> , par M. NICODÉMI (ID.)	54
<i>Les Amants de Sasy</i> , par M. ROMAIN COOLUS (ID.)	54
Reprise de <i>la Retraite</i> de M. BRYERLEIN (ID.)	70
<i>L'Ami des femmes</i> de DUMAS fils (ID.)	78
Reprise de <i>Ces Messieurs</i> et de <i>Zaza</i> (ID.)	94

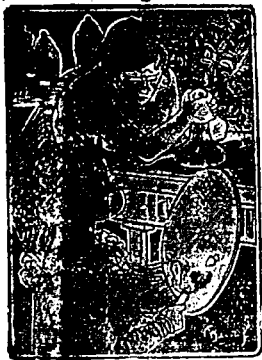
M. Le BARGY dans le <i>Demi-Monde</i> (ID.)	102
<i>Gaby</i> , par M. GEORGES THURNER (ID.)	117
<i>Par une nuit d'été</i> , par M. AMORY (ID.)	141
<i>La Bourse ou la Vie</i> , par M. A. CAPUS (ID.)	166
<i>La Bourse ou la Vie</i> , par M. PIERRE WEBER (ID.)	182
<i>Les Frères De Grave</i> , par MM. VAN CAUWENBERG, THÉO HANNON et DE PUSSY (ID.)	205
<i>Xantho chez les courtisanes</i> , par M. J. RICHEPIN (ID.)	132
<i>Une femme passa</i> , par M. ROMAIN COOLUS (ID.)	350
<i>Amoureuse</i> , par M. DE PORTO RICHE (ID.) . — <i>Essai</i> <i>sur Pétrarque</i> , par M. CH. FORGEOIS (ID.)	365
<i>Les Trois filles de Monsieur Dupont</i> , par BRIEUX (ID.)	381
<i>La Vierge folle</i> , par M. HENRI BATAILLE (ID.)	405
OLYMPIA. <i>M. Zéro</i> , par MM. GAVAULT et MONEZYLEN (ID.)	4
<i>Le Mariage de M^{lle} Beulemans</i> , par MM. FONSON et WICHELER (ID.)	102
<i>Afgar ou les Loisirs andalous</i> (ID.)	277
<i>Mariage d'étoile</i> , par MM. THURNER et BISSON (ID.)	334
<i>Les jumelles de Brighton</i> , par M. TRISTAN BERNARD (ID.)	382
<i>La Bigote</i> de JULES RENARD (ID.)	382
THÉÂTRE MOLIERE. Reprise des <i>Hirondelles</i> (ID.)	6
Id. des <i>Petites Michu</i> (ID.)	38
<i>La Vie joyeuse</i> , par MM. HIRSCHMANN et A. MARS (ID.)	54
<i>Les Saltimbanques</i> , par MM. ORDONNEAU et GANNE (ID.)	125
VARIÉTÉS. <i>Ah ! la ferme et Lysis-Rata</i> (ID.)	150
<i>La Nuit joyeuse</i> , par MM. JIHÉL et LIBEAU (ID.)	205
THÉÂTRE COMMUNAL. <i>Maitre Suzanne</i> , par E. LANDOY et le <i>Retour d'Uilenspiegel</i> , par M. WAPPERS (ID.)	70
(ID.) <i>Den Spyghel der Salicheyt van Elekerlych</i>	85
CERCLE ARTISTIQUE. <i>La Revue</i> (G. RENCY)	45
<i>Elektra</i> , par M. H. VON HOFMANSTHAL (ID.)	132
PALAIS DES ARTS. <i>Œdipe et le Sphinx</i> , par PÉLADAN (ID.)	133
SALLE PATRIA. L'opéra-comique au XVIII ^e siècle (Ch. V.)	30
SALIÉ RAVENSTEIN. <i>La Madone</i> , par PAUL SPAAK et la <i>Tragédie florentine</i> d'OSCAR WILDE (G. R.)	141
ANVERS. THÉÂTRE LYRIQUE FLAMAND. <i>Rooversliefde</i> , par PAUL GILSON (J. C.)	53
<i>Le Cloître</i> à l'abbaye de Villers	230
<i>Pelléas et Mélisande</i> à Saint-Wandrille (O. M.)	251
Id. (GEORGES BOURDON)	284
PARIS. OPÉRA. <i>La Damnation de Faust</i> de BERLIOZ (M.-D. CALVOCORESSI)	197
<i>L'Oiseau de feu</i> , par M. IGOR STRVINSKY	228
OPÉRA-COMIQUE. Reprise d' <i>Ariane et Barbe Bleue</i>	119
THÉÂTRE DE LA GAITÉ. <i>Salomé</i> , par M. N.-A. MARIOTTE (M. D. CALVOCORESSI)	149
THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE. <i>Le Mariage de</i> <i>M^{lle} Beulemans</i> , par MM. FONSON et WICHELER (O. M.)	188
Id. (C ^{ie} MAXIME DE BOUSIES)	308
THÉÂTRE DES ARTS. <i>Le Carnaval des enfants</i> , par M. SAINT GEORGES DE BOUHÉLIER (OCTAVE MAUS)	395
<i>La Sicilien</i> de MOLIERE (ID.)	395
Les décors du Théâtre des Arts	230
THÉÂTRE ANTOINE. <i>L'Ange gardien</i> , par M. A. PICARD (F. M.)	30
<i>Le Monsieur au Camélia</i> , par M. J. PASSIER (ID.)	30
<i>La Bête</i> , par M. EDMOND FLEG (ID.)	125
<i>La fille Elisa</i> , par MM. de GONCOURT et AJALBERT. — <i>Nono</i> , par M. SACHA GUITRY (F. M.)	166
<i>La Femme et le Pantin</i> , par MM. PIERRE LOUYS et PIERRE FRONDAIE (O. M.)	395
Id. <i>Lettre à M. OCTAVE MAUS</i> (F. DE MIOMANDRE)	403
THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. <i>Le mauvais grain</i> , par M. MAU- RICE DE FARAMOND (F. DE M.)	380
<i>L'amour de Késa</i> , par M. ROBERT D'HUMIÈRE (ID.)	380
<i>Le Poupard</i> , par MM. JEHAN et HENRI BOUVELET (ID.)	380
LONDRES. SAVOY THÉÂTRE. M ^{me} BRÉMA dans <i>Orphée</i> . (OCTAVE MAUS)	387
<i>L'Allegro et Il Penseroso</i> de HÆNDEL (ID.)	387
<i>Les Deux bossus</i> , par M. ÉMILE CAMMAERTS (ID.)	387
<i>Les Maîtres Chanteurs</i> à Aix-les-Bains	207, 303
<i>Roméo et Juliette</i> en arabe au Caire	207
Le Théâtre du peuple de Bussang	303
Le Théâtre en Islande	207
NÉCROLOGIE. BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON	142
PAULINE VIARDOT (O. M.)	166

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Convention littéraire de Berlin	320
Protection des auteurs dans la République argentine	333
Les droits d'auteur de Shakespeare	7
<i>Monna Vanna</i> en Hongrie	174
Refus de rôle (M. Deval c. M ^{me} Lantelme)	237
Le <i>Faust</i> d'Henri Bataille	262
Le Droit d'auteur des architectes (M. Acker)	269
Le procès de M ^{lle} Sandrini contre l'Opéra	277
La Correspondance de Mérimée	286
Publication tronquée (M. Van Bever c. la <i>Revue hebdomadaire</i>)	293
Interruption de service au théâtre	365

DIVERS

Visite du Roi et de la Reine aux Écrivains (G. RENCY)	219
L'incendie de l'Exposition	270, 278
Nos amis les arbres (AUFRED DELAUNOIS)	28
La protection des sites	140
Le barrage de l'Ourthe (O. M.)	324
Le projet de taxe sur les journaux et revues	100
A propos d'aéroplanes (L. TARDIEU)	358, 365
L'origine du mot <i>Wallonie</i>	7, 12
Un square Paul Verlaine à Mons	44
Le banquet Rodin	199
Le banquet de la Société des gens de lettres aux Écrivains belges	92, 108, 115

Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROIS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

TAPIS D'ORIENT

DALSÈME 2, RUE LÉOPOLD, 2
BRUXELLES

MAISON SPÉCIALE FONDÉE A PARIS EN 1844, LA PLUS ANCIENNE ET LA PLUS IMPORTANTE, DONT LES TAPIS D'ORIENT IMPORTÉS directement DE LA TURQUIE, DE LA PERSE ET DES INDES ET GARANTIS authentiques FORMENT L'UNIQUE SPÉCIALITÉ A L'EXCLUSION DE TOUTE IMITATION.

A PARIS : 18, RUE SAINT-MARC
ET EN DOUANE POUR L'EXPORTATION

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

Études d'Histoire et d'Esthétique

Publiées sous la direction de M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8° écu de 250 pages environ,

3 FR. 50

FELIX ALCAN, éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris (6^e)Palestrina, par MICHEL BRENET (3^e édition). — César Franck, par VINCENT D'INDY (2^e édition). — J.-S. Bach, par ANDRÉ PIRRO (3^e édition). — Beethoven, par JEAN CHANTAVOINE (3^e édition). — Mendelssohn, par CAMILLE BELLAIGUE (2^e édition). — Smetana, par WILLIAM RITTER. — Rameau, par LOUIS LALOY (2^e édition). — Moussorgski, par M.-D. CALVO-COSES-L. — Haydn, par MICHEL BRENET (2^e édition). — Trouvères et Troubadours, par PIERRE AUBRY (2^e édition). — Wagner, par HENRI LICHTENBERGER (3^e édition). — Gluck, par JULIEN TIERSOT. — Gounod, par CAMILLE BELLAIGUE. — Liszt, par JEAN CHANTAVOINE. — Haendel, par ROMAIN ROLLAND.

LIBRAIRIE NATIONALE

G. VAN OEST ET C^{ie}

72, rue de la Montagne. BRUXELLES

ÉTRENNES 1911

Livres illustrés. Livres d'amateurs.

Livres pour la jeunesse.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.